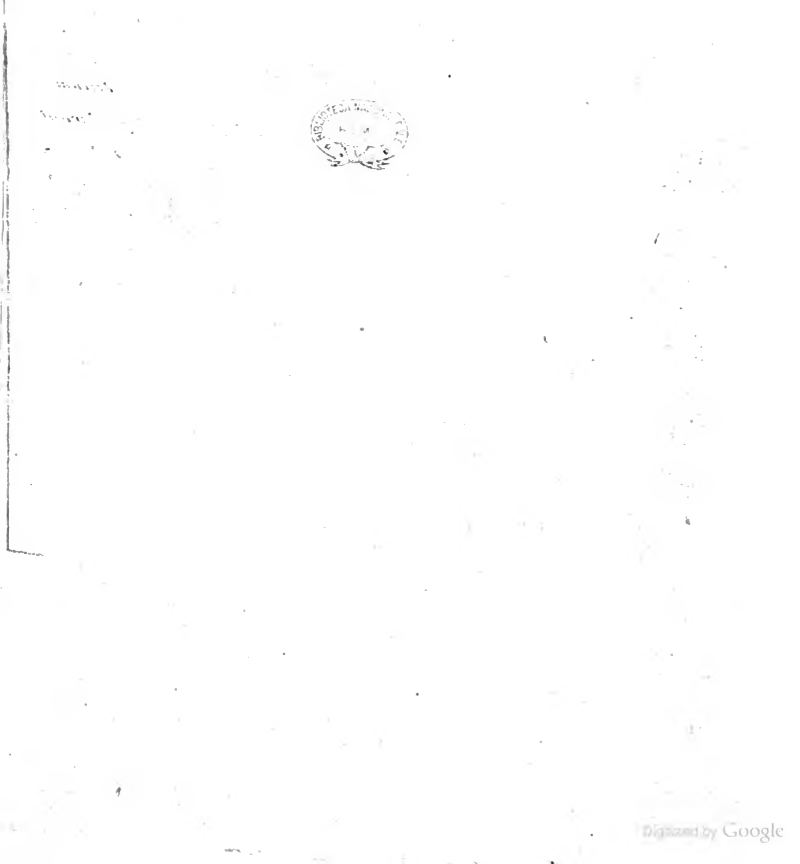
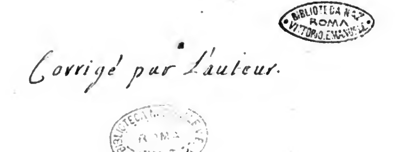



a Paris chez Petit rue St Jacques a la Couronne d'Epines
D'un monument celebre Autheur ingenieux,
Le Ciel qui te devoit le Titien de la France,
Pour immortaliser sous tes traits gracieux,
La Vertu, le bon goût et la Magnificence,
Permet que dans ces Vers que le zéle a dicté,
Ton nom porte le mien à l'immortalité.

LE
PARNASSE
FRANÇOIS.







CE PARNASSE executé en Bronze est isolé, tous les differens aspects en sont riches et agreables. 1.° LOUIS LE GRAND y represente Apollon. 2.° M.me DE LA SUZE à la gauche de ce groupe, ensuite M.me DES HOULIERES et M.lle de SCUDERY les 3. Graces du Parnasse. 3.° Pierre CORNEILLE est debout sur le devant, et suivent par la droite MOLIERE, RACINE, RACAN, LULLY portant le medaillon de QUINAULT son Poete. SEGRAIS, LA FONTAINE, DESPREAUX et CHAPELLE, ils y tiennent la place des 9. Muses. 4.° la Nymphe de la SEINE y tient lieu de la fontaine de Castalie ou du fleuve Permesse. 5.° Plusieurs MEDAILLONS de POETES et de MUSICIENS y sont portez par des genies où suspendus à des Lauriers et à des Palmiers. 6.° les NOMS de plus de 160. POETES ou MUSICIENS y sont gravez sur six rouleaux. Il y a encore des places sur ce monument destinez pour ceux qui vivent aprés qu'ils auront fini glorieusement leur carriere, et rendu leurs noms celebres par des ouvrages de Poesie ou de Musique.

Les 15 principales figures du groupe de Bronze, ont depuis 12 jusqu'à 16 pouces de hauteur ou de proportion.

LE PARNASSE FRANÇOIS,

DEDIÉ AU ROI,

Par M. TITON DU TILLET, Commissaire Provincial des Guerres, ci-devant Capitaine de Dragons, & Maître-d'Hôtel de feue MADAME LA DAUPHINE, Mere du ROI.

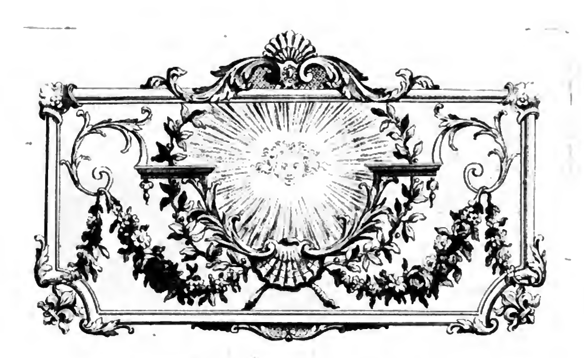


A PARIS,
De l'Imprimerie de JEAN-BAPTISTE COIGNARD Fils, Imprimeur du Roi.

MDCCXXXII.



AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROI.



AU ROI.







IRE,

L'honneur d'être depuis trente-sept ans Officier dans les Troupes de VOTRE MAJESTE' *& dans les Emplois militaires, l'avantage que j'ai eu d'être present à votre heureuse naissance, comme le plus ancien des Maîtres-d'Hôtel de* MADAME LA DAUPHINE, *Mere de* VOTRE MAJESTE', *sont des motifs assez pressans pour m'engager à lui consacrer tout ce que je puis être capable d'entreprendre.*



Ce sont, SIRE, *ces raisons si justes & si naturelles, qui m'ont fait prendre la liberté de vous dedier le* PARNASSE FRANÇOIS, *que j'ai fait executer en bronze & élever* A LA GLOIRE DE LA FRANCE ET DE LOUIS LE GRAND, ET A LA MEMOIRE DES POETES ET DES MUSICIENS FRANÇOIS, *persuadé que ce Monument aura un nouveau relief, étant honoré de Votre Auguste Nom.*

La bonté avec laquelle VOTRE MAJESTE' *a reçu le Tableau & l'Estampe qui representent ce* PARNASSE, *la noble curiosité qu'Elle a marquée de connoître les Places que* PIERRE CORNEILLE, MOLIERE, RACINE, LA FONTAINE, DESPRE'AUX, LULLY, *& les autres grands Poëtes & fameux Musiciens y occupent, aussi-bien que les symboles qui les caracterisent, m'ont flatté qu'Elle me permettroit de lui dedier & de lui presenter encore la Description que je donne de ce Monument.*

J'ose donc esperer que VOTRE MAJESTE' *honorera volontiers de sa protection ce* PARNASSE, *où sont rassemblées tant de personnes celebres dans la Poësie & dans la Musique, & où preside* LOUIS LE GRAND, *le Pere & le Protecteur des Sciences & des beaux Arts, en qualité de l'*APOLLON DE LA FRANCE.

Les vertus éminentes, les hauts faits de ce MONARQUE *& le nombre considerable d'Hommes Illustres dans tous les états & dans tous les caracteres de genie different qui ont paru sous son Regne, feront l'admiration de tous les siecles à venir.*

L'amour de la justice & de la paix, qui forme les plus grands desirs de VOTRE MAJESTE', *son accueil favorable aux Gens de Lettres & son goût naturel pour les Arts* [a], *dont Elle fait un de ses plus nobles amusemens, assurent une heureuse tranquillité à ceux qui cultivent les Sciences & les Arts, & leur promettent de justes recompenses.*

Enfin toutes les belles qualitez qui ornent Votre Personne Royale sont d'heureux présages de la grandeur & de

[a] Le Roi a fait construire un *Cabinet des Arts* dans le Château de Versailles.

la felicité de la France, & nous annoncent que votre Regne ne ſera pas moins glorieux que celui de Louis le Grand, *votre Auguſte Biſayeul : je ſouhaite,* SIRE, *qu'il ſoit encore d'une durée plus longue, & que vos vertus & vos belles actions puiſſent briller long-tems aux yeux des hommes, & paſſer enſuite dans la poſterité la plus éloignée, pour y ſervir de modéle aux plus grands Princes. Ce ſont les vœux les plus ardens de celui qui eſt avec un très-profond reſpect,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le très-humble, très-obéiſſant, & très-fidele ſujet & ſerviteur
Titon du Tillet.

TABLE DES PRINCIPAUX ARTICLES contenus dans ce volume.

** On avertit ici qu'on a laiſſé dans quelques pages de la premiere partie de la Deſcription du Parnaſſe François des portions de lignes en blanc, afin que les bons Connoiſſeurs en Poëſie, en Muſique, & dans tous les beaux Arts puiſſent mettre les noms de ceux qu'ils jugeront dignes d'y être placez.*

Voyez les fautes à corriger, page xciij. dernier feuillet

DISCOURS


Crepy Sculp

DISCOURS
SUR LE DESSEIN
DE CET OUVRAGE.

TOUS les Peuples policez & florissans ont toûjours eu une haute estime & une grande veneration pour ceux qui ont excellé dans les Sciences & dans les beaux Arts.

Les Grecs & les Romains se sont sur-tout distinguez par les honneurs & par les recompenses qu'ils accordoient à la vertu & à la science, persuadez que c'étoit le vrai moyen d'animer les hommes à travailler pour l'utilité & pour la gloire de l'Etat.

Quis enim virtutem amplectitur ipsam,
Præmia si tollas? Juvenal, Satire 10.

Ils élevoient les Sçavans aux premieres dignitez, quand ils leur connoissoient quelque talent propre au gouvernement des affaires publiques; ils leur accordoient des presens & des

penſions conſiderables; ils leur donnoient des Brevets pour être nourris aux depens de l'Etat, & pour avoir des places au premier rang dans les Spectacles & dans les Aſſemblées generales.

Les Rois, les Empereurs & les Heros viſitoient les Sçavans, entr'autres, les Philoſophes, les Poëtes & les Orateurs; ils leur écrivoient des Lettres obligeantes, ils leur envoyoient quelquefois des Ambaſſadeurs, des vaiſſeaux & d'autres équipages pour les engager à venir à leur Cour, où ils leur donnoient toutes ſortes de marques de diſtinction.

Les Generaux d'armées, les Miniſtres & les Magiſtrats recherchoient avec empreſſement l'amitié & l'eſtime des Sçavans, & les attachoient quelquefois auprès d'eux par des honneurs & des bienfaits.

Dans les Jeux publics celebrez en l'honneur des Dieux & des Heros, on couronnoit les nobles Ecrivains avec le laurier, l'olivier, l'ache & differens autres feuillages, au milieu des acclamations du Peuple: on les faiſoit entrer enſuite en triomphe dans les Villes.

Les Empereurs, les Rois, les Republiques donnoient auſſi des Couronnes d'or aux illuſtres Sçavans.

On écrivoit les noms de ces hommes renommez par leur ſcience ſur le marbre & ſur l'airain, & dans des Regiſtres conſacrez à l'immortalité: leurs Ouvrages, principalement ceux des Poëtes, étoient gravez en beaux caracteres & en lettres d'or dans les Temples & dans les edifices publics; on les liſoit auſſi par les ordres & par les decrets des Magiſtrats dans les aſſemblées de ces Jeux ſi vantez dans la Grece, pour faire honneur à leur memoire. On accordoit des privileges & des prééminences aux Villes, & on les rebâtiſſoit pour honorer le lieu de leur naiſſance.

Les Pierres précieuſes étoient emploïées à graver leurs Portraits: on trouve des Médailles & des Médiallons de quelques Sçavans de la Grece, & même des monnoïes avec leurs têtes gravées deſſus, qui avoient cours dans le commerce.

Enfin la veneration qu'on avoit pour eux étoit ſi grande, qu'on leur dreſſoit des Statues, des Pyramides, des Colonnes, des Tombeaux, & juſqu'à des Temples.

Les perſonnes d'érudion n'ignorent pas les honneurs qu'on decerna à Homere après ſa mort, les Statues & les Temples

qui lui furent élevez, son Apotheose ou sa Deïfication qui fut executée en marbre. Ils n'ignorent pas les honneurs rendus de leur vivant & après leur mort à ces Sages si renommez dans l'antiquité, de même qu'à Anacreon, à Sappho, à Esope, à Euripide, à Sophocle, à Pindare, à Hippocrate, à Herodote & à tant de celebres Ecrivains de la Grece. Ils connoissent ces fameuses Bibliotheques que les Romains dresserent avec tant de magnificence, où ils plaçoient les Portraits & les Statues des illustres Auteurs : ils sçavent l'estime qu'Alexandre, Jules-Cesar, Auguste, plusieurs grands Rois & plusieurs Empereurs faisoient des Sçavans ; & qu'Arcadius & Honorius, qui partagerent l'empire du monde, firent élever, selon la demande du Senat, la Statue du Poëte Claudien dans la place Trajane à Rome *a*, en face de ce superbe bâtiment que l'Empereur Trajan avoit fait construire pour renfermer sa Bibliotheque, où l'on voyoit les portraits de tant d'hommes renommez par leur science & par leurs Ecrits.

Les Musiciens ne reçurent pas moins d'honneur que les autres Sçavans, & l'on trouve dans l'antiquité des Monumens qui leur furent consacrez. Je me contenterai de dire ici que les Locriens, Peuple d'Italie, dresserent une Statue à Eumonius, excellent Joueur de luth, après qu'il eut remporté le Prix de Musique aux Jeux Pythiens sur Ariston de Rhege, Musicien fameux. *b*

Je m'écarterois trop du sujet que je me suis proposé, si je voulois rappeller tous les exemples des honneurs & des Monumens accordez aux illustres Sçavans de l'antiquité : il faudroit des volumes entiers pour s'étendre sur cette matiere. Je compte donner incessamment dans un volume particulier un essai sur ces honneurs & sur ces Monumens, dont je citerai les exemples les plus memorables & les plus brillans ; j'y ferai la description du Parnasse de la Grece, ce Mont si celebre, destiné pour placer après la mort les personnes qui ont excellé dans les Sciences & dans les beaux Arts, sur-tout dans la Poësie & dans la Musique; on verra même cet article au commencement de la troisiéme partie de la Description du Parnasse François. Je n'oublierai pas non plus en parlant de tous ces honneurs, les PLEIADES Grecque, Françoise & Italienne, qui ont été imaginées à la

a Lilio Gregorio Giraldi, *Dialogue 4. sur les Poëtes Latins.*

b Pierius Valerianus Bolzani, *Hierogliphes, Livre 26.*

gloire de quelques fameux Poëtes de ces Nations ; enfin tout ce qui a pû honorer la memoire des Auteurs celebres.

De tous les honneurs & de tous les Monumens accordez aux Sçavans de l'antiquité, dont je viens de donner une legere idée, je me suis servi pour former & representer le Parnasse François de ceux qui pouvoient convenir le mieux à l'execution de mon projet, tels que les Statues ou les Figures en pied, tels que les Médailles ou Médaillons, tels que les Rouleaux de bronze destinez à graver les noms des personnes illustres. On connoîtra aussi que j'ai voulu rendre ce Parnasse allegorique & analogique à celui de la Grece.

Ce sont en effet ces grands honneurs & ces Monumens fameux accordez aux excellens Auteurs, principalement par les Grecs & par les Romains, qui m'ont animé à faire executer en bronze LE PARNASSE FRANÇOIS A LA GLOIRE DE LA FRANCE ET DE LOUIS LE GRAND, ET A LA MEMOIRE DES ILLUSTRES POETES ET DES ILLUSTRES MUSICIENS FRANÇOIS, en tâchant de suivre selon mon pouvoir les nobles traces de ces Peuples si renommez.

La France, qui sous le regne de Loüis le Grand a produit tant d'hommes celebres dans tous les états, & dans tous les genres differens, où l'esprit éminent, l'heroïsme & la vertu éclatent, doit avoir à juste titre le même privilege que la Grece & l'Italie, d'élever aux grands Hommes qu'elle a vû naître, des Statues, & les plus beaux Monumens.

La France doit consacrer un champ de Mars & un Temple de Victoire, où triomphe Louis le Grand au milieu des fameux Capitaines & des Heros qui ont paru sous son regne glorieux.

Elle doit ériger des Pyramides & des Tombeaux aux grands Ministres & aux sages Magistrats qui ont contribué à la rendre si florissante sous ce Monarque.

La France doit former des Temples de memoire, construire des Bibliotheques & d'autres Edifices publics, pour y placer les Portraits & les Statues du grand nombre de personnes qui ont excellé pendant le regne de ce Prince dans toutes les Sciences & dans tous les beaux Arts, & qui les ont portés à leur plus haut degré de perfection.

Pour moi, admirateur de tant de personnes qui ont fait un si grand honneur à la France, & qui ont rendu leur nom
&

& leur gloire immortelle, je me ſuis hazardé d'ériger aux célebres Poëtes & aux célebres Muſiciens un Monument que j'ai nommé *Parnaſſe François*, ſur lequel préſide Louis le Grand, qui a fait Fleurir avec tant d'éclat les Sciences & les beaux Arts, & dont il s'eſt déclaré l'Auguſte Protecteur.

J'ai choiſi ces Poëtes & ces Muſiciens comme les premiers diſciples & favoris d'Apollon, & n'étant pas poſſible de repréſenter dans un ſeul Groupe de ſculpture en ronde-boſſe la plûpart des François, qui ſe ſont diſtingués dans toutes les autres Sciences & les autres beaux Arts, que la Poëſie & la Muſique.

Chacun ſçait que la ſculpture de ronde-boſſe a ſes bornes, & ne peut pas s'étendre à un trop grand nombre de Figures placées dans un même Groupe: à peine trouveroit-on dans les Ouvrages des anciens Sculpteurs & dans ceux des modernes, quatre Groupes, dont la compoſition paſſe quatre Figures, comme on peut le connoître par ceux qu'on voit à Rome, à Florence, dans les Jardins de Verſailles, de Trianon, de Marly, des Thuilleries, & dans d'autres endroits de l'Europe. *

Le Groupe du Parnaſſe François a quelque choſe de ſingulier par la quantité de Figures, qui le compoſent au nombre de trente-ſix; ſçavoir quatorze principales, & vingt-deux plus petites, avec pluſieurs Médaillons, un Cheval Pegaſe, & quelques petits animaux, qui ſervent de ſimboles pour caracteriſer le genre Paſtoral & celui des Fables, le tout groupé avec des Lauriers, des Palmiers, des Mirtes, & quelques autres arbres convenables à un Mont Parnaſſe.

* Peut-être que les ſeuls Groupes antiques, dont la compoſition excede quatre Figures, ſont les deux qu'on voit à Rome, dont le premier repréſente Niobé avec ſes quatorze enfans tués à coups de fléches par Apollon, & par Diane pour venger l'injure que cette femme avoit faite à Latone leur mere en lui reprochant d'avoir eû plus d'enfans qu'elle, oſant même les préferer pour la beauté. Ce Groupe de marbre, qui eſt preſentement en fort mauvais état, eſt compoſé de dix-ſept Figures, & il eſt placé dans les Jardins de Medicis. Le ſecond Groupe appellé le Taureau de Farneſe, (parce qu'il eſt dans le Palais de Farneſe) repréſente la déplorable hiſtoire de Dircé attachée aux cornes d'un taureau furieux, par les fils de Licus Roi de Thebes, qui avoit repudié Antiope leur mere, pour épouſer Dircé. Il eſt exécuté en marbre, & renferme cinq Figures humaines, celle du Taureau, & celle d'un Chien. Pour les Ouvrages modernes en Sculpture de ronde-boſſe, le Groupe des Bains d'Apollon, exécuté en marbre par le célebre Girardon, eſt celui qui raſſemble le plus de Figures: Apollon y paroît avec ſix Nymphes de Thetis, formant le nombre de ſept Figures. Ce Groupe eſt accompagné de deux autres, où l'on voit des Tritons qui font boire les chevaux du char d'Apollon, & ſont regardés enſemble comme un des plus grands ornemens des ſuperbes Jardins de Verſailles. Les Groupes compoſés de quatre Figures ſont auſſi extrémement rares, comme on en peut juger par la quantité de morceaux de ſculpture qu'on voit à Verſailles & aux Thuilleries, & dans les endroits qu'on a marqués ci-deſſus, où à peine en trouveroit-on quatre ou cinq: la compoſition de ces ſortes d'ouvrages étant ordinairement d'une, de deux ou de trois Figures.

Il auroit été difficile d'augmenter ce nombre de Figures de plusieurs autres, sans donner dans une confusion, qui auroit pû faire un mauvais effet : cependant on espere dans la suite y pouvoir ajoûter encore quelques autres Figures, & quelques autres Médaillons de Poëtes & de Musiciens, comme on le verra dans la description du Parnasse.

Quoique ce Groupe soit exécuté avec beaucoup de soin, & même de dépense pour un Particulier, je n'ose pourtant me flatter qu'il soit digne d'un monument, où préside Louis le Grand, & de la réputation des Personnes célebres qui y sont placées, dont les Ouvrages sont plus durables que l'airain, & qui peuvent dire, comme le dit Horace dans sa derniere Ode du troisiéme Livre :

Exegi Monumentum ære perennius.

On peut donc regarder ce Parnasse comme un essay d'un plus grand & plus superbe, que je serois charmé de voir élever avec toute la magnificence & tout le goût possible ; mais la volonté d'exécuter quelque chose de grand, doit suppléer en quelque façon, où les moyens d'un particulier ne peuvent atteindre ; & si mon entreprise paroît trop audacieuse, on approuvera du moins mon zéle, & le désir extrême que j'ai d'y pouvoir réussir.

Quod si deficiant vires, audacia certè
Laus erit in magnis, & voluisse sat est.

Properce Liv. 2. Elegie 10.

Je souhaiterois avoir un stile assez noble & assez fleuri, pour faire une description ornée de ce Monument, & célebrer dignement les Personnes illustres qui le composent.

Cet avantage & cet honneur sont réservés à des plumes plus éloquentes que la mienne.

Il faut sur le théatre du monde des Héros & de grands Personnages ; il y faut des spectateurs : il faut dans la République des Lettres, de sçavans & de nobles Ecrivains ; il y faut des Auditeurs, & des Lecteurs éclairés & de goût. Les uns doivent agir & écrire, les autres doivent admirer avec discernement les actions & les ouvrages de ces grands hommes.

Pour moi, placé seulement au rang des admirateurs, je tâ-

cherai de rendre compte dans les termes les plus intelligibles & les plus conçis, des sujets que je me suis proposé dans ce Volume.

Je me suis cependant un peu étendu dans quelques endroits de la description de notre Parnasse, pour faire en sorte de satisfaire la curiosité de quelques personnes qui aiment le détail, & qui veulent en quelque maniere qu'on prévienne leurs objections; mais j'ai toûjours eu attention de ne point charger le principal sujet, en mettant en notes ce qui n'y est pas absolument nécessaire.

Les idées Poëtiques qui me sont venues pour augmenter notre Parnasse, & pour l'élever avec plus de magnificence, sont mises en caractéres italiques, de même que quelques notes & éclaircissemens que je donne au sujet du Groupe du Parnasse exécuté en bronze, & de l'Estampe qui est tirée d'après.

J'ai voulu aussi dans ce Discours ou dans cette Préface prévenir le Lecteur sur le choix que j'ai fait de quelques Poëtes & de quelques Musiciens, pour être présentés à Apollon & aux Sçavans pour occuper des places sur le Parnasse : j'ai crû ne pouvoir mieux faire ce choix que sur l'autorité de nos meilleurs Critiques, & en rapportant dans l'ordre chronologique de nos Poëtes & de nos Musiciens (qu'on trouvera à la suite de la description du Parnasse François) un Catalogue de leurs Ouvrages, & le jugement que la plûpart des Critiques en ont porté. Il est vrai que je n'ai pas toûjours suivi exactement celui de Despreaux, parce que c'est un Censeur trop sévére, & quelquefois un peu prévenu.

Il m'a donc paru qu'il n'y a aucun Poëte de ceux dont j'ai fait mention sur le Parnasse, qui n'y puisse tenir quelque rang par quelques-uns de ses Ouvrages : je m'en rapporte à l'homme judicieux, qui ne juge & ne decide point avant que d'avoir examiné, & qui sçachant qu'il est très-difficile de trouver un Auteur qui ait également réussi dans les differentes Pieces qu'il a composées, lui rende justice pour ce qu'il a fait de bon.

On doit faire aussi attention sur les tems où nos Poëtes ont vécu, & que la Poësie Françoise n'est pas parvenue tout-à-coup à sa perfection, ainsi qu'elle a paru sous le regne de Louis le Grand; & quoiqu'il y ait beaucoup à desirer dans les Ouvrages de la plûpart de nos Poëtes depuis François Premier,

jusqu'à Louis le Grand, on ne doit point pour cela leur refuser sur le Parnasse François des places, dont ils ont frayé le chemin.

Je ne balancerai point de dire qu'on trouve encore de la beauté & de l'agrément dans plusieurs Ouvrages de quelques-uns de nos Poëtes anciens, quand on veut se donner la peine de les lire, & qu'on ne se rebute pas dans le commencement par un certain langage antique, & par quelques expressions qui étoient en usage dans leur tems, & qui ne le sont plus aujourd'hui, notre Langue étant devenue plus pure & plus élegante, notre esprit plus éclairé & plus juste, & notre goût plus délicat & plus difficile.

On trouve dans ces Auteurs des roses charmantes & d'autres belles fleurs, qui sont à la vérité assez souvent environnées de ronces & d'épines, mais que les bons connoisseurs ne laissent pas d'apercevoir, & même d'admirer, & que quelques-uns de nos grands Poëtes n'ont pas dédaigné quelquefois de cueillir, & de s'en servir utilement.

Il est nécessaire aussi en lisant un Auteur, de se transporter au siecle où il a écrit, pour en connoître les usages, les mœurs & le caractere des personnes qu'il met sur la scene, sans quoi l'on perd souvent les beautés & l'agrément d'un Ouvrage qui devient insipide & ennuieux, faute de cette connoissance, qui le rendroit intéressant & agréable.

Mon dessein n'est point ici de presser de lire la plus grande partie de nos Poëtes anciens, tandis que nous avons plusieurs Poëtes modernes dont les Ecrits sont bien plus parfaits, & bien plus propres à instruire & à divertir agréablement; mais je demande que celui qui veut s'ériger en juge des Ouvrages d'un Auteur, les lise & les examine, & ne décide pas de sa réputation sur son seul nom.

Je n'ai point prétendu, comme on peut le voir par les differens Monumens qui forment le Parnasse François, & même par les places differentes que les Figures & les Médaillons y occupent, que tous les Poëtes & les Musiciens qui y sont rassemblés, soient d'un mérite égal & digne des mêmes honneurs.

Je sçai bien qu'on ne trouve pas facilement des Malherbes des Rousseaux & des Racans pour l'Ode, des Corneilles & des Racines pour la Tragédie, des Molieres pour la Comedie, des La Fontaine pour les Fables & les Contes, des Chapelles pour cette Poësie naturelle,

naturelle, legere & badine, des Racans & des Segrais pour la Pastorale & l'Eglogue, des Despréaux pour la Satire, des Quinaults pour la Poësie chantante, des Lullis pour la Musique, & des Poëtes François, & des Poëtes Latins, tels que les principaux de notre Parnasse, & des Dames telles que celles qui y représentent les trois Graces.

Il a fallu quelquefois plusieurs siecles pour trouver un seul de ces beaux génies, & c'est peut-être le plus grand effort de la nature, de les avoir tous produits dans un même siecle, sans parler de tant d'autres hommes, qui ont excellé dans le même tems en France dans toutes les autres Sciences & dans tous les autres beaux Arts différens de la Poësie & de la Musique.

Qu'on compteroit peu de ces grands hommes depuis le regne de César & d'Auguste! On croiroit que la nature se seroit reposée plus de dix-sept cens ans pour faire un pareil prodige, & rendre le regne de Louis le Grand l'admiration de tous les siecles.

Rendons des honneurs suprêmes à nos grands Poëtes, & joüissons de leurs excellens Ouvrages; mais rendons aussi justice à plusieurs autres de nos Poëtes, qui ne les ont point égalé, mais dont les Ecrits ne laissent pas d'avoir leur beauté & leur agrément: donnons à chacun la gloire & la recompense qu'il lui est duë.

Stat sua cuique merces.

Je n'ignore pas l'Arrêt redoutable que prononce Horace contre les Poëtes mediocres, en disant que les Dieux & les hommes ne peuvent souffrir la médiocrité dans les Poëtes, & qu'on arrache jusqu'aux affiches de leurs Ouvrages, mises sur les colonnes, & au coin des rues.

Mediocribus esse Poëtis,
Non Dî, non homines, non concessêre columnæ

Art Poëtique, Vers 371.

Despréaux est du même sentiment, & s'explique de cette maniere.

Mais dans l'art dangereux de rimer & d'écrire,
Il n'est point de degrez du médiocre au pire.

Art Poëtique, Chant 4. Vers 31.

Il dit dans un endroit en parlant de ceux qui veulent mériter une place sur le Parnasse, en traitant des sujets nobles & élevés.

Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas dégré.

Horace marque aussi que celui qui est véritablement digne du nom de Poëte, doit avoir un genie élevé & divin, capable d'inventer de grandes choses, & de les exprimer avec force & majesté.

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum; des nominis hujus honorem.

Satire 4. du I. Livre.

Mais il ne faut pas prendre Horace & Despréaux tout-à-fait à la lettre dans les passages ci-dessus, où ils parlent du caractere élevé, & du sublime de la Poësie, tel que celui de l'Epopée ou du Poëme Epique, de l'Ode héroïque & de la Tragédie; car il est d'autres genres de Poësie, où celui qui y réussit merite le titre de Poëte: Virgile, par exemple, n'est pas moins reconnu pour grand Poëte par ses *Eglogues*, où il introduit des Pasteurs, dont les entretiens ne roulent que sur les choses ordinaires de la campagne, & par ses *Georgiques*, où il parle de la culture de la terre, & du ménage champêtre, que par son *Enéide*, où il fait agir les Divinités du ciel, de la terre, de la mer & des enfers, où les Rois & les Héros se distinguent par des exploits glorieux; enfin où il met tous les élemens & toute la nature en mouvement.

Horace & Despréaux, ces grands maîtres dans l'Art Poëtique, ont raison de parler de la Poësie comme d'un Art divin, où il faut exceller, & de faire trembler ceux qui veulent entrer dans la noble & difficile carriére de la Poësie.

Ils ne sçauroient être trop sévéres; la plus grande partie des Poëtes ne prennent encore que trop de licence, & n'ont que trop bonne opinion d'eux-mêmes.

J'admire les Ouvrages des grands Poëtes, & je déteste les Vers plats & fades d'un froid Versificateur, où je trouve mille fois plus de dégoût, que dans la Prose même la plus ordinaire & la plus humble: mais il ne me convient point d'être aussi sévére qu'Horace & que Despréaux, de tonner & de lancer

la foudre contre les Poëtes qui n'ont pû voler jusqu'au sommet du Parnasse, & y occuper les premiers rangs.

Je respecte & j'admire un grand Poëte, & je déteste un froid & un ennuyeux Versificateur,

Qui dit froid Ecrivain, dit détestable Auteur.

Art Poëtique, Chant 4. Vers 33.

Mais j'ai crû qu'il m'étoit permis de mettre entre ces deux caractéres si opposés une ou deux classes de Poëtes, qui se sont distingués dans quelques-uns de leurs Ouvrages par une belle imagination, par un jugement juste & éclairé, & par la beauté & l'élegance de leurs expressions; quoiqu'on puisse avec raison leur préferer des Poëtes superieurs, & qu'on ne trouve pas en eux ce sublime & cet enthousiasme qui égalent les Poëtes aux Prophétes.

Je le dirai, & je le sens aussi bien que personne, qu'il seroit à souhaiter qu'il n'y eût que de ces génies sublimes, & que de ces grands hommes qui portent leur art au suprême degré, sur-tout dans la Poësie, dans la Musique & dans la Peinture: mais en vérité, combien s'en trouve-t'il qui atteignent dans ces beaux Arts le vrai point de perfection, & combien même ceux qui en ont approché de près ne sont-ils pas rares! Passons donc quelque chose à des personnes d'esprit & de sçavoir, qui en cherchant ce point & ce but de perfection, ne s'en sont point absolument éloignées.

Ayant donc établi pour nos Poëtes un premier rang sur le Parnasse, je n'entens point que ceux qui y sont au second, & même ceux qu'on peut ranger au troisiéme, soient des Poëtes mediocres, parce que le terme de mediocre en Poësie peut signifier plat & insipide, & ne differe gueres du mauvais. Je crois qu'il n'y a aucun Poëte de ceux que j'ai admis sur le Parnasse, qui n'ait donné quelques Ouvrages, qui ne contentent l'homme d'érudition & de goût. M. Richer dans sa Préface sur les Fables, réfute avec raison le préjugé de ceux qui prétendent qu'on ne doit plus écrire dans un genre, où d'autres ont excellé: » On peut (dit-il) avec honneur remplir les seconds » rangs; & s'il n'est pas permis aux Poëtes d'être mediocres, il » faut pourtant convenir, qu'il y a dans les Ouvrages d'esprit » differens degrez de beauté, & tous les rangs ne sont pas » égaux, même sur le sommet du Parnasse.

M. de la Motte fait connoître qu'il est du même sentiment, *a* après avoir fait l'éloge de M. de la Fontaine; il s'exprime de cette maniere : » Aussi ne me serois-je pas hazardé à écrire » des Fables, si j'avois crû qu'il fallût être absolument aussi bon » que lui, pour être souffert après lui; mais j'ai pensé qu'il y » avoit des places honorables au-dessous de la sienne, & je se- » rois trop heureux d'obtenir cette approbation moderée, qui » en me pardonnant de n'avoir pas les mêmes graces que » la Fontaine, feroit honneur à ce que je puis avoir d'heureu- » sement original.

L'Abbé d'Olivet en parlant de Michel le Clerc, dont on a quelques Poësies, dit qu'il pouvoit mériter une place honorable dans le second rang des Poëtes : *b* je pourrois citer plusieurs bons Critiques qui sont du sentiment qu'on peut obtenir sur le Parnasse des places honorables, quoique dans le second rang.

En effet, pourquoi voudroit-on qu'il n'y eut que le sommet du Parnasse d'habité, le milieu & les differentes terrasses de cette Montagne, n'offrent-elles pas des endroits rians & délicieux, où l'on peut être placé avec distinction, quoique dans des rangs differens, & selon le mérite des Ouvrages qu'un Auteur a donnés, & selon qu'ils ont été reçus du Public.

On admire, par exemple, les Tragédies de *Cinna*, des *Horaces* 1, de *Phedre*, d'*Athalie* 2.... on applaudit aussi à celles de *Manlius* 3, d'*Andronic*, de *Tiridate* 4, de *Geta* 5..... Les mêmes Spectateurs qui ont été en foule entendre ces excellentes Piéces vont encore avec plaisir aux représentations des Tragédies de *Scevole* 6, de *Regulus* 7, de *Cleopatre* 8....

Je ferai les mêmes comparaisons des Comédies du *Misantrope*, des *Femmes sçavantes*, de *l'Ecole des Maris* 9, avec celles de *la Mere coquette* 10, du *Joueur* 11, d'*Esope à la Cour* 12, & de ces trois dernieres avec celles de *l'Andrienne* 13, de *la Métempsicose*, de *l'Eté des Coquettes* 14...... qui sont toutes vûës avec plaisir, quoiqu'on sente bien la supériorité que les unes ont sur les autres.

a Discours sur la Fable, à la tête du Volume in-4o. de ses Fables, page 9.
b Histoire de l'Académie Françoise, tome 2. article 25.

1 De Pierre Corneille.
2 De Racine.
3 De la Fosse.
4 De Campistron.
5 De Péchantré.
6 De du Ryer.
7 De Pradon.
8 De la Chapelle.
9 De Moliere.
10 De Quinault.
11 De Regnard.
12 De Boursault.
13 De Baron.
14 De Dancour.

Je

Je laisse à des personnes d'érudition & d'un juste discernement à faire de pareilles comparaisons pour les Pieces d'un autre genre de Poësie, que le Dramatique, & à rendre justice à leurs Auteurs selon qu'ils le méritent.

C'est sur ce que je viens de dire, & sur les comparaisons que je viens de donner, que je me persuade qu'on ne peut refuser quelque rang sur le Parnasse François à des Poëtes, dont les Ouvrages depuis trente ou quarante ans, & même plus, attirent toûjours un grand nombre de Spectateurs, ou dont la lecture fait toûjours quelque plaisir à des personnes d'esprit & de goût, quoiqu'on connoisse parfaitement la distance qu'il y a d'un Auteur à un autre.

Enfin mon sentiment est que, quoiqu'un Poëte ne soit pas du premier Ordre & qu'il ait quelques défauts, on doit l'estimer pour ce qu'il a fait de bon : Despréaux même, ce Censeur si rigide, ne peut s'empêcher de convenir, que, dans la plûpart des Auteurs qu'il attaque sur leurs défauts, on trouve du genie & du mérite.

» Il est bon (dit-il) que le Lecteur soit averti d'une chose ; » c'est qu'en attaquant dans mes Ouvrages les défauts de plusieurs Ecrivains de notre siecle, je n'ai pas prétendu pour cela » ôter à ces Ecrivains le mérite & les bonnes qualités qu'ils peuvent avoir d'ailleurs.

» Je n'ai pas prétendu, dis-je, nier que Chapelain, par exemple, quoique Poëte fort dur, n'ait fait autrefois, je ne sçai comment, une assez belle Ode, & qu'il n'y ait beaucoup d'esprit » dans les Ouvrages de M. Quinault, quoique si éloigné de la » perfection de Virgile : j'ajouterai même sur ce dernier, que » dans le tems où j'écrivis contre lui, nous étions tous deux fort » jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'Ouvrages, » qui lui ont dans la suite acquis une juste réputation. Je veux » bien aussi avouer qu'il y a du genie dans les Ecrits de Saint-Amand, de Brébeuf, de Scudery, de Cotin même, & de » plusieurs autres que j'ai critiqués : en un mot, avec la même » sincerité que j'ai raillé ce qu'ils ont de blâmable, je suis prêt » à convenir de ce qu'ils peuvent avoir d'excellent. « Voilà, ce me semble, leur rendre justice, &c.

Je le sens bien, & je l'ai assez marqué que tous nos Poëtes ne sont pas des Corneilles, des Molieres & des la Fontaine, des Racines, des

Deſpréaux, & tels que ceux que j'ai mis au premier rang, & que tous nos Muſiciens ne ſont pas des Lullis.

Il y a des Poëtes divins & des Muſiciens admirables, il y en a de ſçavans & d'exacts, il y en a d'agréables & d'amuſans; pourquoi ne pas rendre à chacun ce qui lui eſt dû, comme j'ai tâché de le faire à l'égard de ceux que j'ai placez ſur notre Parnaſſe dans des rangs differens.

Les Poëtes & les Muſiciens du premier Ordre, les Divinités du Parnaſſe doivent avoir ſur ce Mont ſacré leur Cour particuliére de Poëtes & de Muſiciens, leurs Diſciples & leurs Sectateurs, de même que les Rois & les Souverains ont une Cour de Seigneurs & d'Officiers qui poſſedent pluſieurs belles qualités, & dont le merite eſt très-eſtimable, quoiqu'il n'égale pas ſouvent celui de leur Maître.

Ces Princes du Parnaſſe n'ont-ils pas reconnu & eſtimé le merite des Poëtes qui n'ont pas prétendu leur diſputer la ſupériorité ? ils ont fait cas de leur genie & de la plûpart de leurs Ouvrages, & ont été les premiers à les louer : c'eſt ce que P. Corneille a fait à l'égard de Quinault & de Bourſault; ce que Racine a fait à l'égard de la Foſſe & de Campiſtron; Deſpréaux même n'a pû s'empêcher d'eſtimer Regnard, quoiqu'il ait eu la noble hardieſſe de l'attaquer vivement ſur ſa Satire contre les femmes; il eſt vrai qu'il lui en fit une réparation autentique par une Epître en vers, en lui dédiant ſa Comédie des *Menechmes*, où il le prie de vouloir bien l'avouer pour ſon diſciple.

Et pour diſciple enfin ſi tu veux m'avouer,
C'eſt par ce ſeul endroit qu'on pourra me louer.

Ne pourroit-on pas auſſi comparer les Poëtes & les Muſiciens aux étoiles ? Puiſque les Grecs, les François & les Italiens en ont donné l'exemple, & ont formé dans des tems differens des PLEÏADES de leurs Poëtes : toutes les Etoiles ne ſont pas également grandes & brillantes; cependant elles contribuent toutes à orner le Firmament : & puiſqu'on compte des Etoiles de ſix grandeurs, pourquoi ne compterions-nous point trois ou quatre Ordres differens de Poëtes & de Muſiciens ?

Il s'eſt même trouvé des perſonnes qui connoiſſent les Poëſies de la plus grande partie de nos Poëtes, qui auroient ſouhaité que dans la premiere édition de la Deſcription du Par-

nasse François j'en eusse fait paroître un plus grand nombre : j'espere les satisfaire très-amplement dans celle-ci, & leur faire voir que je n'ignore pas les noms de presque tous les François qui se sont exercez avec quelque succès dans la Poësie, de même que dans la Musique.

Cependant comme je donnerai un Catalogue assez nombreux de nos Poëtes & de nos Musiciens, il sera permis aux personnes d'un goût difficile à contenter, d'en regarder quelques-uns comme de ces Etoiles qui forment la *Voye lactée.* Je ne m'oposerai pas non plus qu'on établisse des Inspecteurs & des Juges équitables, pour faire quelque petite reforme parmi ceux que je propose pour tenir quelque rang sur le Parnasse.

Il est presque impossible de contenter tout le monde. Quelques-uns, comme je viens de le dire, auroient desiré que j'eusse fait mention d'une plus grande quantité de Poëtes dans la premiere édition, & d'autres auroient souhaité que j'en eusse retranché quelques-uns ; les premiers disent : *Puisque vous avez mis sur le Parnasse* CLEMENT MAROT *&* MELIN DE SAINT GELAIS, pourquoi n'y pas mettre *Guillaume de Lorris*, *Jean de Meung*, *Jean Marot*, *Molinet*, *Cretin* & *Villon.* a Je pourrois leur répondre que je me suis déclaré, que je ne prétendois commencer notre Parnasse que par les Poëtes qui ont fleuri vers le milieu du regne de François I. le Pere des Muses, & le Restaurateur des Sciences & des beaux Arts en France ; que Guillaume de Lorris, Jean de Meung, Villon sont morts avant son regne, & que Molinet, Jean Marot & Cretin n'ont vêcu que dans les premieres années de ce regne. Enfin, que ces Poëtes, qui ne sont pas sans merite, ne sont pas cependant aussi estimés que Clement Marot & Melin de Saint Gelais. Comme ces personnes m'ont fait l'honneur de parler d'une maniere avantageuse du Parnasse que j'ai fait éxécuter, & qu'ils me croïent un homme facile & rempli de bonté, je ne veux pas les en dédire, & je parlerai dans cette édition des Poëtes qu'ils m'ont indiquez.

Les autres, qui me font le même honneur que les premiers, de paroître satisfaits de l'entreprise & de l'exécution du Parnasse en Bronze, & de la description que j'en ai donnée, semblent trouver quelque chose à redire de voir dans la Liste alpha-

a Bibliotheque raisonnée des Ouvrages des Savans de l'Europe, Tome 2. seconde Partie, article 8.

bétique des Poëtes & des Muficiens placés fur le Parnaffe, les noms de *Ronfard*, de *Colletet*, de *Defmarets*, du *Pere le Moine*, de Chapelain de *du Ryer*, de *Saint Pavin*, de *le Noble*, de *la Chapelle*, & difent que je les honore d'Eloges magnifiques, que j'ai tirés en partie de plufieurs auteurs que je cite, ou que je leur donne de moi-même *a*; il eft vrai que je les louë en ce que je les crois loüables, mais je marque auffi quelquefois en quoi ils peuvent être repréhenfibles, & fur quoi nos Critiques les ont attaqués, quoique cependant je ne fois pas abfolument obligé de faire connoître les défauts, & d'être un Cenfeur trop rigide des Poëtes & des Muficiens que j'introduis fur le Parnaffe; & encore moins d'entrer dans le détail de leurs défauts perfonnels, & dans ce qui regarde leurs mœurs, chofes très-inutiles à mon fujet, ne me donnant point ici pour un Miffionnaire, qui attaque les vices du prochain; je me contente feulement de badiner quelquefois fur le caractere fingulier, & fur quelques avantures plaifantes de nos Habitans du Parnaffe, afin d'égayer le Lecteur.

Mais difons un mot des Poëtes qu'on vient de nommer ci-deffus: pourquoi ne les admettroit-on pas fur le Parnaffe? *Ronfard* s'eft attiré l'eftime & l'amitié des Rois, des Reines, & des perfonnes les plus diftinguées de fon tems; tous les Sçavans de l'Europe de fon fiecle l'ont déclaré *le Prince des Poëtes*, & aucun des Critiques de nos jours, qui l'ont attaqué avec jufte raifon fur fon ftile dur & fur fes expreffions fouvent outrées, ne peuvent lui refufer ce beau feu, & cette imagination noble & élevée, qui font le grand Poëte. Il eft le premier en France, qui ait compofé des Odes & des Hymnes, & qui ait eû la noble hardieffe de faire un Poëme Epique: plufieurs perfonnes d'érudition font encore beaucoup de cas de fes Hymnes fur les quatre faifons, & de celle fur l'or, comme de quelques-unes de fes Odes. *Chapelain* a compofé plufieurs Sonnets & des Madrigaux qu'on lit avec plaifir; les plus belles fleurs de la Guirlande de *Julie* font prefque toutes de lui: quelqu'un de nos Poëtes a-t'il fait une plus belle Ode, que celle qu'il adreffe au Cardinal de Richelieu? *Colletet* étoit aimé du Cardinal de Richelieu & du Chancelier Seguier, qui le confideroient comme un bon Poëte: Maynard, Pelliffon,

a Journal des Sçavans. Novembre 1727. page 2199.

la Monnoïe

la Monnoïe en parlent avec quelque éloge ; il a célébré dans ses Vers les Princes, les Héros, les Ministres, les Magistrats, les Poëtes, les Orateurs, & plusieurs Sçavans de son tems ; il a écrit la vie de plus de [redacted] cens Poëtes François. a Bayle, Pellisson & quelques autres Sçavans regardent *Desmarets de Saint Sorlin* comme un des plus beaux Génies & des plus particuliers du dix-septiéme siécle ; Pellisson dit que sa Comédie des Visionnaires est inimitable en ce genre d'écrire. Qui peut nier que *le Pere le Moine* n'ait un génie véritablement Poëtique ? & que dans son *Poëme de saint Loüis* il ne se présente plusieurs morceaux & des tirades de Vers d'une beauté singuliére, où regne cet enthousiasme divin ? Ce sont les sentimens qu'en ont portés Costard, Rosteau, le Pere Rapin, & quelques autres sçavans Critiques.

Pour *du Ryer*, sans parler de ce grand nombre d'Auteurs Grecs & Latins, qu'il a traduits dans notre Langue avec assez de succès, quoiqu'en puissent dire certains Critiques ; sans parler de dix-neuf ou vingt Piéces de theatre, qui ne sont pas sans beauté, je me contenterai de dire, qu'il ne se passe presque point d'année, qu'on ne joüe à la Cour & à Paris sa Tragedie de *Scevole*, qui reçoit toûjours les mêmes applaudissemens d'un grand concours de Spectateurs, qu'elle en recevoit dans sa naissance, il y a plus de soixante ans. Je dirai la même chose de *Cleopatre*, Tragédie de *la Chapelle*, dont on a encore quelques Poësies, qui n'ont pas été mal reçûës du Public. A l'égard de *Saint Pavin*, on convient generalement qu'il avoit un excellent talent pour la Poësie galante & badine, & que dans les petits morceaux qu'il nous a donnés, on trouve beaucoup de délicatesse & d'agrément. *Le Noble* a été parmi nos Ecrivains un de ceux, qui a donné le plus d'ouvrages, soit en Prose, soit en Vers : je citerai seulement ici quelques-unes de ses œuvres Poëtiques, comme sa Comédie d'*Esope* en cinq Actes b ; deux volumes in-12. de *Fables* & de *Contes ; l'Héresie détruite*, Poëme en six Chants ; l'*Allée de la Seringue* ou *des Noyers*, Poëme hero-satirique en quatre Chants, tous ouvrages qui ont été reçus favorablement du Public : Despréaux même faisoit beaucoup de cas de ce dernier ouvrage.

Je pourrois dire que les Poëtes dont je viens de parler, ex-

a Cet Ouvrage est actuellement sous presse.

b Jouée sur le Théatre de la Comédie Italienne.

cepté Saint Pavin & la Chapelle, dont on a peu d'ouvrages poëtiques imprimés, ont composé plus de douze ou quinze mille Vers ; mais ce n'est pas par la quantité des Vers que je décide du merite d'un Poëte, c'est par la qualité & la bonté.

J'ai donc fait graver sur le Parnasse en bronze les noms de ces Poëtes sur un rouleau porté par un Genie qui vole vers Apollon, afin que ce Dieu & les grands Poëtes qui composent son Conseil, leur donnent les places qu'ils jugeront à propos. Qu'y a-t'il d'extraordinaire en cela ? & que pourroit-on me reprocher ?

J'en ai agi de même pour les Poëtes & les Musiciens que j'ai mis d'augmentation sur le Parnasse, dans cette Edition.

Dans peu de tems je compte donner des Piéces justificatives du merite & du talent de tous les Poëtes, que je crois pouvoir être placés sur le Parnasse : ce sera par un Recueil de leurs Poësies choisies ; cela vaudra mieux que des dissertations vagues & inutiles : en attendant ce Recueil, on peut voir dans l'Ordre chronologique des Poëtes & des Musiciens, l'article de ceux, dont on sera curieux de s'instruire ; & s'il se trouve par hazard quelques noms de ces Poëtes & de ces Musiciens, qui choquent le Lecteur, je lui demande, avant de se fâcher tout-de-bon, d'examiner leur article, qui peut-être le radoucira, & lui fera prendre des sentimens plus favorables, en le faisant revenir de ses préjugés.

On donne assez souvent plus ou moins d'esprit à un Auteur, selon les premieres idées qu'on s'en est faites, ou selon qu'il est de nos amis, ou qu'il n'en est pas ; c'est ce qui fait que le même Auteur est quelquefois extrémement loué par quelques beaux Esprits, & fort méprisé par d'autres. L'humeur a souvent part à nos décisions : cependant le vrai Critique, & l'homme équitable doivent juger sans prévention & sans caprice.

Qu'on fasse attention que les Poëtes & les Musiciens ne sont admis sur le Parnasse, que pour ce qu'ils ont fait de bon, & qu'on y oublie ce qu'ils ont fait de médiocre & d'insipide. Cherchons donc le bon dans chaque Auteur, profitons-en, & rendons-lui justice selon son merite, & selon le genre de Poësie qu'il a traité.

Horace & Despréaux dans leur Art Poëtique font bien con-

noître qu'il est differens genres de Poësie, où l'on peut acquerir de la gloire : après avoir représenté la grandeur & la majesté du Poëme épique, de la Tragédie & de l'Ode ; après avoir fait sentir le naturel, la force & le piquant de la Comédie & de la Satire, le merite, & toutes les beautés des ouvrages d'une longue haleine & d'une grande étendue, font connoître l'agrément & la saillie de l'Epigramme, la simplicité ingénieuse, & le stile aisé & coulant des Fables & des Contes ; le naïf, le gracieux & la délicatesse qu'on trouve dans l'Eglogue, dans l'Ydille & l'Elegie, & jusques dans un Madrigal, dans une Chanson & dans un Vaudeville.

Despréaux, qui est entré dans un plus grand détail qu'Horace sur tous ces genres de Poësie, en fait des peintures vives & charmantes aux second & troisiéme Chants de son Art Poëtique : & il ne fait point de difficulté, en parlant du stile noble & conçis du Sonnet, & des ouvrages qui contiennent peu de Vers, de dire que, quand ils sont traités avec esprit & avec jugement, ils valent seuls de longs Poëmes.

Un Sonnet sans défauts vaut seul un long Poëme.
Art. Poët. Chant 2. vers 94.

Quoique le Sonnet soit un des genres de Poësie des plus difficiles, je ne regarderai pas cependant un homme pour un vrai Poëte, qui n'aura jamais fait qu'un seul sonnet, quelque bon qu'il puisse être : un hazard extraordinaire, un tems considerable, les avis de quelques habiles gens qu'il a consultés, peuvent être cause qu'il a bien rangé & avec esprit quatorze Vers ; je demande au moins un Poëme de trois ou quatre cens Vers, ou plusieurs petits ouvrages, qui contiennent ensemble ce nombre de Vers, où le génie Poëtique puisse véritablement s'étendre, & représenter avec des couleurs animées, differentes images belles & naturelles, pour donner le juste titre de Poëte à son Auteur. Je me flatte d'être assez heureux de penser sur cela comme tous les bons Connoisseurs en Poësie, & comme Despréaux même, qui préferoit sans doute un Sonnet sans défauts à un long Poëme froid & languissant.

J'avancerai aussi que, du grand nombre de Poëtes que j'ai placez sur le Parnasse, fussent de ceux qu'on peut mettre au troisiéme Ordre, il n'y en a aucun, qui n'ait composé au moins

quatre & cinq cens Vers, qui ne lui donnent le caractere de Poëte : c'eſt ce qu'on reconnoîtra aiſément dans le Recueil des Piéces choiſies de ces Poëtes, que j'ai promis ci-deſſus.

Tel Poëte a composé dix mille Vers, qu'on n'admet ſur le Parnaſſe que pour mille, même que pour cinq cens Vers marquez au bon coin.

De tous les Poëtes que j'ai raſſemblez ſur notre Parnaſſe, chacun y peut paroître, mais dans des degrez differens (comme je l'ai déja dit.)

Parmi ceux qui y tiennent la place des neuf Muſes, tels que *Pierre Corneille*, *Moliere*, *Racine* [a], *Racan*, *Segrais*, *la Fontaine*, *Deſpréaux*, *Chapelle*, & *Lulli* le Muſicien portant le Médaillon de *Quinault* ſon Poëte, j'ai eu attention de les faire paroître d'un caractere different de genie & de Poëſie, dans lequel ils peuvent ſervir chacun de modele : j'ai imité en cela le Parnaſſe de la Grece, où les Muſes qui y préſident avec Apollon, ont differens emplois ; c'eſt ce que je ferai voir plus amplement dans la deſcription du Parnaſſe François.

Dans tous les ouvrages d'eſprit la diverſité eſt abſolument neceſſaire ; c'eſt elle qui a le vrai don de plaire & d'offrir toûjours de nouveaux charmes ; elle fait l'agrément de tout ce qui ſe préſente à la vûë & à l'eſprit ; c'eſt elle qui rend toûjours la nature admirable, & qui fait le merveilleux de la peinture qui la repréſente.

C'eſt cette diverſité qui rend la Muſique ſi charmante, & qui fait la perfection des *Opera* : les excellens Concerts doivent être compoſez de differentes voix & de differens inſtrumens ; il y faut des baſſes & des hautes-contres, des tailles & des deſſus ; il y faut un noble recitatif & de grands airs ; il y faut des airs legers & détachez ; il y en faut à pluſieurs parties ; il y faut de grands Chœurs : le ſon éclattant des trompettes, des haut-bois & des violons doit y briller ; celui des flutes, des muſettes & des chalumeaux doit y donner auſſi de la grace & de l'agrément.

Une grande voix ſurprend & ſe fait admirer, une voix délicate & flexible, une voix de ruelle conduite avec art & avec goût, charme les connoiſſeurs ; elle peut même quelque-

[a] Corneille & Racine ont excellé dans la Tragédie, mais ils ont pris des routes differentes, & ils font trop d'honneur à la France, pour n'être pas mis tous les deux au premier rang.

fois

fois chanter les graces majestueuses des plus grands Rois: c'est ce qui fait dire à Despréaux que Benserade & Segrais peuvent chanter le nom Louis le Grand.

Que de son nom, chanté par la bouche des belles,
Benserade en tous lieux amuse les ruelles.
Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.
Que pour lui l'Epigramme éguise tous ses traits.

Art Poëtique, Chant 4.

Il faut qu'il paroisse sur le théatre, des Acteurs de differens caracteres; on y doit voir des Divinitez, des Rois, des Héros, des Bergers & des personnes de tous les états; mais chacun doit y remplir son rôle avec distinction.

» Les Muses, comme le dit Balzac, représentent differens » caracteres; elles sont toûjours filles de Jupiter, mais elles ne » chantent pas toûjours la victoire de leur pere contre les » Titans, & ne sont pas toûjours en festin & en cérémonie » avec lui; elles veulent être toûjours belles (la beauté ne dé- » plaît & n'ennuïe jamais) mais elles ne sont pas toûjours » ajustées; le soin est souvent suspect à ceux qui le voyent, » & incommode celles qui le prennent : elles ont des robes » de parade & des habillemens à tous les jours; & si Ronsart » & du Bellay revenoient au monde, ils vous jureroient qu'ils » les ont vûës en juppe & dans leur deshabillé, danser dans » les bois aux rays de la lune : après qu'elles ont dicté les Ora- » cles & inspiré les Prophetes, elles composent des Chansons » à boire & des Vaudevilles : Tirsis apprend d'elles comme » il faut faire l'amour à Sylvie : elles se trouvent à des nôces » de village; mais le village ne devient pas pour cela la Cour, » & la propreté ne s'appelle pas magnificence : Sylvie n'est » pas changée en Semiramis, & les guirlandes de la mariée » ne doivent point être de diamans & d'émeraudes, il faut » qu'elles soient de jasmin, de roses & de marjolaine.

L'homme ne peut pas toûjours s'appliquer à des sujets graves, & avoir l'esprit tendu au grand & au sublime; il seroit dans une contention ou dans une agitation d'esprit trop violente: il faut du délassement & du repos, & que l'esprit s'occupe & s'amuse de differens sujets; il faut du grand pour l'élever, il faut du solide & de l'utile pour le nourrir, il faut de l'agréable & du plaisant pour l'amuser & le récréer.



F

C'eſt ainſi que ſur le Parnaſſe de la Grece, après avoir admiré les Poëmes d'Homere, & les Odes de Pindare; on écoute avec plaiſir les Odes & les Chanſons de Sapho & d'Anacreon: que les Comédies d'Ariſtophane, & de Menandre plaiſent après les nobles Tragédies d'Euripide & de Sophocle.

C'eſt ainſi que ſur le Parnaſſe Latin, les Poëſies tendres de Catulle, de Tibulle, & d'Ovide charment encore après les Poëmes de Lucrece & de Virgile, & qu'après les Comédies de Plaute & de Térence, qu'après les Odes & les Satires d'Horace; on écoute avec plaiſir les Fables de Phedre, & les Epigrammes de Martial.

C'eſt ainſi que ſur le Parnaſſe François, après avoir entendu avec admiration les Odes choiſies de Malherbe & de Racan, les Tragédies de Corneille & de Racine, les Comédies de Moliére, les Satires & les Poëmes de Deſpréaux, les Opéra de Quinault & de Lully, on donnera mille loüanges à la Fontaine pour ſes Fables & ſes Contes, à Segrais pour ſes Eglogues. Voiture, Saraſin, Chapelle, Pavillon y charmeront par leurs Vers où regnent la Belle nature, les graces, & l'élégant badinage: Benſerade, Lainez, Vergier y amuſeront par des Chanſons aimables, & des peintures poëtiques, fines & légeres: Marot, Saint-gelais, Scarron auront ſoin d'y répandre la gaïeté & de diſtraire des Réflexions trop ſérieuſes que la Tragédie, l'Ode, l'Elégie, & d'autres ouvrages d'un Caractére grave, font ſouvent ſur l'Eſprit: nos trois Graces, & les Dames diſtinguées dans la Poëſie y formeront par leurs Chants Mélodieux d'agréables Concerts, & nos Poëtes Latins y ajouteront un nouvel éclat, de même que nos fameux Muſiciens.

On verra dans la premiere partie de la deſcription du Parnaſſe François tous les Poëtes & tous les Muſiciens qui le compoſent, & les Rangs qu'ils y occupent.

Les Poëtes & les Muſiciens qui ont vêcu avant le Regne de Louis le Grand ne ſeront point jaloux des honneurs rendus aux Poëtes du Regne de ce Monarque; ils ne ſe plaindront point que leurs Eléves les ayent ſurpaſſé, & ces Eléves reconnoiſſans remerciront leurs Prédéceſſeurs d'avoir commencé à leur faciliter le chemin du Parnaſſe & de l'Immortalité.

Pour nos illuſtres Poëtes & nos Muſiciens vivans, ils doivent s'applaudir, & joüir de la grande réputation que leurs ouvrages leur ont acquiſe, & ils ne ſeront pas fâchés de connoître qu'on leur deſtine des Places brillantes ſur le Parnaſſe, après qu'ils auront terminé glorieuſement leur carriére.

Il regne toujours une petite guerre entre les Auteurs vivans pour la préſéance du bel Eſprit & du ſçavoir; mais l'envie & la jalouſie ceſſent après la mort, & pour lors on rend ordinairement la juſtice & les honneurs dûs au vrai mérite & à la vertu. On cherche avec empreſſement celui qui en étoit poſſeſſeur, quand il a diſparu à nos yeux, & nous le regrettons après ſa mort.

Virtutem incolumen odimus
Sublatam ex oculis quærimus invidi.

Horace. Liv. 3. Ode 24.

C'eſt ce que Deſpréaux dit auſſi au ſujet du peu de juſtice qu'on rend à un Auteur de ſon vivant.

La Mort ſeule ici bas, en terminant ſa vie,
Peut calmer ſur ſon nom l'injuſtice & l'envie;
Faire au poids du droit ſens peſer tous ſes écrits,
Et donner à ſes Vers leur légitime prix. &c.

Epître 7. à Racine.

Sur le Parnaſſe on loüe les Poëtes & les Muſiciens pour leurs excellens ouvrages, & on ne leur reproche point ce qu'ils ont fait de médiocre & d'inſipide; parce que ce médiocre reſte pour ainſi dire enſeveli dans le tombeau avec ce qui eſt de mortel en eux, & qu'ils ne ſont admis ſur le Parnaſſe que pour leurs bonnes œuvres, c'eſt-à-dire, pour les ouvrages où ils ont réuſſi.

Tout eſt pur, élégant & parfait dans ce beau ſéjour, & les Chants differens de Poëſie & de Muſique y fourniſſent un Concert divin, qui donne toujours un nouveau plaiſir & de nouveaux charmes.

Dans la deſcription que je fais du Parnaſſe François, & même dans quelques comparaiſons que je viens de donner, au ſujet des degrés différens que nos Poëtes & nos Muſiciens peuvent y obtenir, j'ai peut-être laiſſé prendre un peu trop l'eſſor à mon imagination ſur quelques idées Poëtiques qui me

ſont venuës; mais j'eſpere qu'on me les paſſera aiſément, comme à un homme tranſporté par l'amour de la Poëſie & de la Muſique ſur le Parnaſſe, & qui s'efforce à faire connoître tout ce qui peut le rendre plus agréable, plus majeſtueux & plus brillant.

Après la deſcription de ce Parnaſſe, on trouvera un ordre Chronologique des Poëtes & des Muſiciens qui y ſont raſſemblez juſqu'à preſent, où l'on fera connoître leur origine, leur caractére, les ſujets différens qu'ils ont traités, & le jugement des Sçavans ſur leurs ouvrages, comme je l'ai expliqué plus amplement par un diſcours qu'on trouvera à la tête de cet ordre Chronologique.

J'ai eu l'œil & j'ai mis tous mes ſoins afin que cette Edition fût imprimée plus correctement que la premiere, & j'y fais mention de pluſieurs Poëtes & de quelques Muſiciens qui n'y étoient pas compris, que j'ai crû dignes d'occuper des Places ſur le Parnaſſe.

Pour ſatisfaire à la curioſité de pluſieurs perſonnes, qui auroient ſouhaité au commencement de la premiere Edition une Eſtampe qui repreſenta le Parnaſſe, j'ai été obligé de donner cette Edition en un Volume *petit in-folio* pour y mettre une Eſtampe, où l'on diſtingue avec netteté les figures qui le compoſent, ce qui étoit preſque impoſſible de faire ſur un feuillet *in-12.* comme eſt imprimée la premiere Edition que j'ai donnée d'abord pour eſſai de l'explication du Parnaſſe en Bronze, & de l'Eſtampe tirée d'après, exécutée par Jean Audran Graveur du Roi ſur la feüille entiere du *papier du grand aigle*, & une des plus grandes, & des plus remplies de figures, & d'ouvrage qui ait paru juſqu'à preſent.

L'Eſtampe du Parnaſſe miſe à la tête de la deſcription de ce Volume, eſt gravée par Nicolas Tardieu auſſi Graveur du Roi & très-habile dans ſon Art, elle m'a engagé en partie à donner un peu plus d'étenduë à chaque article des Poëtes & des Muſiciens dont j'ai parlé dans la premiere Edition, outre ceux que j'ai ajoûtés dans celle-ci.

Avec l'Eſtampe du Parnaſſe François, on verra dans ce Volume onze Eſtampes qui repreſentent 22 Médaillons de Bronze, chaque Eſtampe contenant deux Médaillons de Poëtes ou de Muſiciens, c'eſt-à-dire les deux têtes, & les deux revers qui ſont

ſont de la même grandeur que ceux du Bronze, le papier m'ayant donné de la place pour les faire executer de cette grandeur.

Si j'avois pû joüir de quelques autres Graveurs que ceux dont je me ſuis ſervi, j'aurois fait terminer encore avec plus de travail & de délicateſſe ces Médaillons.

Je ſens bien que les Portraits gravez des perſonnes qui occupent quelque rang ſur le Parnaſſe, & principalement de celles qui y tiennent la place des neuf Muſes & des trois Graces, miſes à la tête de l'extrait de leur vie, feroient un bel effet dans ce volume *a*, & que quatre Eſtampes des principales vûës du groupe de Bronze l'enrichiroient infiniment.

Mais ce Parnaſſe étant un monument où l'on doit faire de tems en tems quelques augmentations par quelques Poëtes & quelques Muſiciens François, d'une grande réputation qui vivent, & qui y occuperont des Places brillantes après que la mort aura enlevé ce qui eſt de mortel en eux, & la France devant produire encore dans la ſuite des ſiécles pluſieurs fameux Poëtes & illuſtres Muſiciens; il conviendra de donner au moins tous les dix ans une nouvelle édition de la deſcription de ce Parnaſſe avec ſes augmentations.

Pour moi j'eſpere, ſi la nature veut bien m'accorder un Brevet de *Sexagénaire*, en donner une dans ſix ou ſept ans plus ample que celle-ci, & la mettre au jour avec plus de magnificence.

Je profiterai avec beaucoup de plaiſir des avis que les perſonnes de mérite & de Lettres voudront bien me donner pour rendre un ouvrage, qui intereſſe la gloire de notre nation, plus parfait, & tel qu'il devroit être; Je ne ſçai que très-bon gré aux perſonnes qui ont fait mention dans leurs Journaux & dans leurs écrits du Parnaſſe François, & de la deſcription que j'en ai donnée de la maniére avantageuſe dont ils m'ont fait l'honneur d'en parler, & je paſſe volontiers à quelques-uns les objections qu'ils m'ont faites & que j'ai raportées cy-deſſus: Je demande donc volontiers des conſeils, mais je demande auſſi que ceux qui ſouhaiteront me les donner ſaiſiſſent bien mon idée, & examinent bien le plan que

a En attendant une Edition auſſi ornée que celle que je propoſe, qui ſeroit imprimée ſur grand papier in-folio, on peut avoir recours pour celle-ci aux Portraits de pluſieurs de nos Poëtes gravés par des Roches Graveur du Roi.

je me suis proposé, ce qui est aisé à connoître dans ce discours, & dans la description du Parnasse, surtout dans la premiére partie de cette description.

En donnant une troisiéme édition, j'aurai attention de donner un suplément à ceux qui auront la presente édition, afin qu'ils aïent toujours l'ouvrage complet selon les tems, & à mesure que la mort aura enlevé de ce monde-ci quelques Poëtes, ou quelques Musiciens renommés, dont on fera un extrait de la vie avec un Catalogue de leurs ouvrages.

Je ferai exécuter aussi de tems en tems des Médaillons de quelques-uns de nos Poëtes & de nos Musiciens, dont les noms sont gravez sur les rouleaux placez sur le Parnasse; j'en ferai même exécuter quelques-uns de ceux qui sont encore vivans, & dont la grande réputation est bien établie dans la République des Lettres, en attendant qu'on les place sur le Parnasse; j'ai même commencé dans cette édition à representer ceux de Messieurs FONTENELLE, & ROUSSEAU, & du Pere VANIERE Jésuite, trois des plus grands & des plus beaux génies qui aïent paru sous le Regne de Loüis le Grand, & qui ont excellé chacun dans le genre de Poësie qu'ils ont embrassé; je dirai aussi qu'ils sont nos trois plus anciens Poëtes vivans, & si j'osois me donner quelque vanité, ceux qui ont applaudi le plus à l'entreprise que j'ai faite d'élever le Parnasse François en Bronze, & au zele qui m'a conduit dans cet ouvrage, & que j'ai fait paroître dans la description que j'en ai donnée.

Le Médaillon de CAMPRA notre plus ancien Musicien, & si connu par ses excellens ouvrages, paroîtra aussi dans cette édition.

Ces Médaillons doivent occuper des Places des plus honorables sur le Parnasse, que les Sçavans & les personnes d'un juste discernement, & du premier mérite leur donneront volontiers.

J'avertirai ici les curieux qu'outre ces vingt-deux Médaillons de Bronze gravés dans ce Volume, j'en fais exécuter actuellement douze autres; sçavoir, ceux des huit Poëtes, & du Musicien qui sont representés en figures en pied sur notre Parnasse, où ils y tiennent lieu des neuf Muses, & ceux des trois Dames qui y representent les trois Graces; afin qu'ils puissent joüir dans leur cabinet d'une suite de Médaillons de Bronze

de nos plus grands Poëtes, & de nos Muſiciens les plus célebres.

S'il ſe trouve des perſonnes qui ſouhaiteroient que j'euſſe fait élever encore des Statues & des Médaillons à d'autres Poëtes & à d'autres Muſiciens, dont ils ſont Partiſans, je leur répondrai que la bonne volonté ne me manque pas, mais que pour le preſent, je ne puis exécuter tout ce qu'ils déſireroient, & que le champ leur eſt ouvert, pour dreſſer tel monument qu'ils jugeront à propos à ceux qu'ils honorent d'une eſtime particuliére, & que je ſerai le premier à les en applaudir, & à leur donner des loüanges ſinceres.

Voici donc un eſſai du Parnaſſe François que je preſente au Public; je laiſſe à des génies ſublimes & plus capables que moi, & à des plumes plus ſçavantes, & plus délicates à exécuter, & à compoſer quelque choſe de plus grand, & de plus ſuperbe A LA GLOIRE DE LA FRANCE ET DE LOUIS LE GRAND, ET A LA MEMOIRE DES ILLUSTRES POETES ET DES CELEBRES MUSICIENS FRANÇOIS.

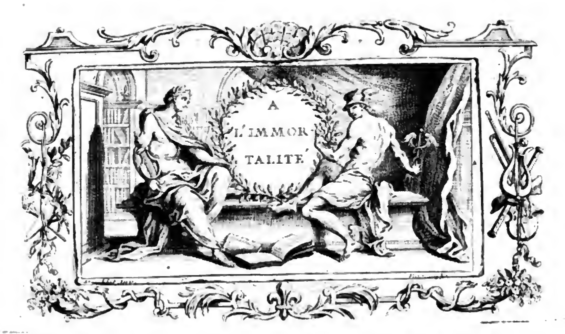
Ce ſont des matériaux que je raſſemble ici dont quelque fameux Architecte, & quelque excellent Ecrivain pourront dans la ſuite faire encore un meilleur uſage, & donner des coups de maître pour pouſſer cette ébauche à ſa perfection.

Un ſujet auſſi beau & auſſi grand que le Parnaſſe François, eſt ſuſceptible d'être touché à diverſes repriſes par les génies les plus ſublimes & par les mains les plus habiles; & les illuſtres Poëtes & les illuſtres Muſiciens François actuellement vivans, & ceux qui paroîtront dans la ſuite preſenteront toujours de nouveaux ſujets pour y faire de nouvelles & d'heureuſes augmentations.

AVERTISSEMENT.

M*On premier dessein étoit de mettre à la suite de ce Discours des* Remarques en general sur l'excellence de la Poësie & de la Musique, & des Remarques particuliéres & plus étenduës sur la Poësie, & sur la Musique Françoises, *mais j'ai crû que ce discours ayant une liaison juste & naturelle avec la description du Parnasse François, il étoit plus convenable de mettre après la description de ce monument, & après l'ordre Chronologique des Poëtes & des Musiciens qui y sont rassemblés*, ces Remarques *que le Lecteur pourra lire & placer comme il le jugera à propos, devant ou après la description du Parnasse.*

DESCRIPTION



DESCRIPTION
DU PARNASSE FRANÇOIS
EXECUTE' EN BRONZE.

PREMIERE PARTIE.

Des Figures qui composent ce Monument; ce qu'elles y representent, & des Rangs différens que nos Poëtes & nos Musiciens y occupent.



LE PARNASSE FRANÇOIS est representé par une montagne isolée, un peu escarpée, & d'une belle forme, où sont dispersés quelques Lauriers, Palmiers, Mirtes, & troncs de chênes entourez de Lierre.

Trente-six Figures y sont placées, dont quatorze principales; sçavoir, Apollon, les trois Graces, la Nymphe de la Seine, huit Poëtes & un Musicien, & vingt-deux plus petites representant des genies: on y voit encore les Médaillons de quinze Poëtes, de deux Musiciens & d'une Musicienne, le cheval Pegaze & quelques petits animaux, qui servent d'attributs pour le genre Pastoral & celui des Fables.

LOUIS LE GRAND, le Protecteur des Sciences & des beaux Arts, Fondateur de plusieurs sçavantes Académies, qui a animé par ses vertus, par ses belles actions & par ses bienfaits

le genie des Poëtes & des Musiciens, à celebrer les merveilles de son Regne, y paroît sous la figure d'Apollon couronné de Lauriers & joüant de la Lyre, dans une attitude majestueuse & pleine de graces, il est assis sur le sommet du Parnasse auprès de quelques Lauriers pardessus lesquels le cheval Pegaze paroît en l'air.

La Nymphe de la Seine dont les eaux arrosent Paris, le vrai séjour des Sciences & des beaux Arts, est assise un peu plus bas & à côté d'Apollon, ayant un bras appuyé sur une urne, d'où sort une nappe d'eau, qui forme ensuite diverses cascades & divers ruisseaux sur le Parnasse, elle y tient lieu des fontaines de Castalie & d'Hipocrene & du fleuve Permesse celebres sur le Parnasse de la Grece & sur le Mont-Helicon.

On voit sur un terrain au-dessous d'Apollon, les trois Graces du Parnasse; sçavoir, *Mesdames de la Suse* & *des Houlieres* & *Mademoiselle de Scudery*, connuës par la beauté de leur genie, & par l'élégance de leurs ouvrages en Vers & en Prose.

Huit Poëtes renommés, & un excellent Musicien qui porte le Médaillon d'un neuviéme Poëte, tiennent sur le Parnasse François la place des neuf Muses. Ils ont vêcu sous le regne de Loüis le Grand leur Apollon, & ne vivent plus que par leurs ouvrages immortels.

Ces grands hommes sont *Pierre Corneille*, *Moliere*, *Racan*, *Segrais*, *la Fontaine*, *Chapelle*, *Racine*, *Despréaux*, & *Lully le* Musicien, portant sur un bras le Médaillon de *Quinault* son Poëte, *Lully* & *Quinault* ne formant pour ainsi dire qu'un même genie pour la composition des Opera parfaits.

J'ai suivi dans le choix de ces hommes illustres, le sentiment des personnes d'érudition & du discernement le plus délicat & le plus juste, & pour dire davantage la renommée, qui a porté leurs beaux ouvrages & leurs noms glorieux par tout, où regnent la science & le bon goût.

On doit remarquer aussi que les neuf Poëtes, compris Quinault, dont Lully soutient le Médaillon, ont excellé chacun dans un genre de Poësie différent, & Lully dans la Musique, où on les propose pour de bons modéles; c'est pourquoi ils tiennent lieu sur notre Parnasse, des neuf Muses du Parnasse de la Grece, qui étoient regardées chacune, comme un juste modéle d'une science ou d'un bel Art auquel elles présidoient.

Corneille & Racine ont traité tous deux le genre dramatique, & ont également excellé dans le tragique ; mais ils ont pris des routes différentes selon la remarque de la Bruyere en parlant des ouvrages d'esprit. Corneille, dit-il, nous assujetit à ses idées, Racine se conforme aux nôtres ; Celui-là peint les hommes comme ils devroient être, celui-ci les peint comme ils sont : ces deux Poëtes font d'ailleurs trop d'honneur au Parnasse François, pour n'y pas tenir des premiers rangs.

A l'égard des autres Poëtes, on sçait que *Moliere* a excellé dans la Comédie; *Racan* dans l'Ode, & la Pastorale ; *la Fontaine* dans les Fables & les Contes ; *Segrais* dans l'églogue & dans sa traduction en Vers françois de l'Eneïde & des Géorgiques de Virgile ; *Chapelle* dans de petites piéces de Poësie, d'un stile aimable, libre & naturel ; il est regardé aussi comme un bon Original dans la composition des Vers sur des rimes redoublées, genre de Poësie très-harmonieux & difficile, & dans de petits ouvrages mêlés de Prose & de Vers : *Despréaux* a excellé dans la Satire & dans les Poëmes de l'Art Poëtique & du Lutrin ; *Quinault* a porté la Poësie Lyrique ou chantante à son plus haut degré, & le fameux *Lully* a surpassé tous les Musiciens qui l'ont précédé, & est regardé comme le pere & le modéle de tous ceux qui sont venus après lui. *

On a pris avec exactitude la ressemblance de toutes les personnes qui composent le Parnasse, d'après les Portraits qui en sont restés, & on leur a donné des simboles convenables au caractere de leur genie, & au genre de Poësie qu'ils ont traité, je rendrai compte de ces simboles dans la seconde partie de cette description.

Vingt-deux genies, sous la figure d'enfans aîlés, avec des petites flammes sur le sommet de la tête, sont répandus sur le Parnasse, & contribuent à donner encore plus de feu & d'agrément à la composition de cet ouvrage, en formant plusieurs Groupes avec les grandes figures, & avec les arbres qui y sont dispersés.

Ces genies ont différentes occupations : la plûpart servent à montrer les attributs & les simboles qui conviennent aux Poëtes auprès desquels ils sont placés ; quelques-uns de ces genies portent des branches de Laurier, des Palmes & des

* On trouvera à la fin de cette premiere partie de la description du Parnasse, des Remarques au sujet de Lully, de Segrais & de Chapelle.

Fleurs pour les distribuer selon les ordres d'Apollon; d'autres soutiennent des Médaillons de Poëtes renommés.

On voit encore sur le Parnasse quelques autres Médaillons de nos Poëtes & de nos Musiciens, attachez & suspendus à des Lauriers & des Palmiers: ils y sont tous placés dans des endroits brillans & convenables au caractere du genie de ceux qu'ils representent.

La Médaille & le Médaillon, comme personne ne l'ignore, sont des plus beaux monumens de l'immortalité; ils ont l'avantage de se multiplier, & de donner en plusieurs endroits à la fois, une noble idée de la personne qu'on y voit répresentée.

Comme ces Médaillons peuvent être vûs séparément du Parnasse, j'ai orné leurs revers de quelques simboles, qui ont rapport au caractere des personnes representées sur la tête de chaque Médaillon.

On connoîtra dans les planches suivantes les Poëtes célebres & les illustres Musiciens que j'ai fait representer en Médaillons, & leurs attributs ou simboles: J'aurois souhaité que quelques personnes plus entenduës dans la science des Médailles eussent bien voulu travailler à ces simboles & à leurs legendes, elles auroient été & plus nobles & plus élégantes, je me suis attaché principalement à les rendre justes & intelligibles; je compterois avoir fait beaucoup, si j'avois pû réüssir dans quelques-uns de ces simboles ou quelques-unes de ces devises avec leurs légendes; c'est un Art qui dépend souvent du hazard, & d'un heureux moment, & que *Tourreil* appelloit pour cela *bonnes fortunes de l'esprit*, dont je ne me pique point.

A l'égard de la date qu'on a mise à l'exergue de ces Médaillons, on l'a mise pour les Poëtes & les Musiciens morts avant l'exécution du Parnasse en Bronze, de l'année que cet ouvrage a été terminé, c'est-à-dire de 1718, que ces Médaillons leurs ont été consacrés: pour les autres Poëtes & Musiciens, l'année mise à l'exergue marque celle de leur mort, & du tems qu'on a honoré leur Memoire par ces monumens. Les Médaillons de nos trois plus anciens Poëtes vivans, & de notre plus ancien Musicien dont il est parlé au premier discours, page 26, sont datés de l'année 1730. qu'ils ont été exécutez.

J'ai











Crepy Sc.

Les estampes des Medaillons doivent être placées de suite après la page 32.


FR. MALHERBE.


FRANÇOIS MAYNARD.


JE LEUR APPRENS LE LANGAGE DES DIEUX.
M DCC XVIII.




LAS DU MONDE APOLLON REMPLIT TOUS MES DESIRS.

Crepy Sc.

III


IOANNES·BAPT· SANTOLIUS VICTORINUS


SÆVOLA SAMMARTHANUS.


TOS ET FLUMINA CANTAT
MDCCXVIII


DAT FLORES ET FRUCTUS.
MDCCXVIII

Crepy Sc.

IV


VINCENT VOITURE


IN. FRANÇOIS SARASIN.


IE LES FAIS A MON BADINAGE.
M DCCXVIII


IE IOINS AUX FLEURS LE MIRTE ET LE LAURIER
M DCCXVIII

Crepy Sc.

V


PAUL SCARRON


ISAAC BENSERADE




IN VAIN CU LA DOULEVR PAR LES RIS ET LES IEVX
M DCC XVIII

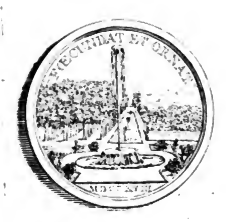

AVEC LE MIEL NOUS PORTONS L'EGUILLON
M DCC XVIII

Crepy Sc.











Crepy Sc.


ALEXANDRE LAINEZ
JE LES MERITE TOUTES TROIS
MDCCXVIII
PHILIPPE QVINAVLT
MES VERS ONT MERITÉ LES CHANTS LES PLUS PARFAITS
MDCC XVIII
PHOENIX DE LA POESIE CHANTANTE
MDCCXVIII


CAROLUS RUÆUS.


JOANNES COMMIRIUS.


CONCORS ASPIRAT UTERQUE.
MDCC XXV


CANDORQUE CANORQUE.
MDCC XVIII




ROMA

MDCCXXVIII

SES CHANTS DIVINS PENETRENT IUSQU'AUX CIEUX

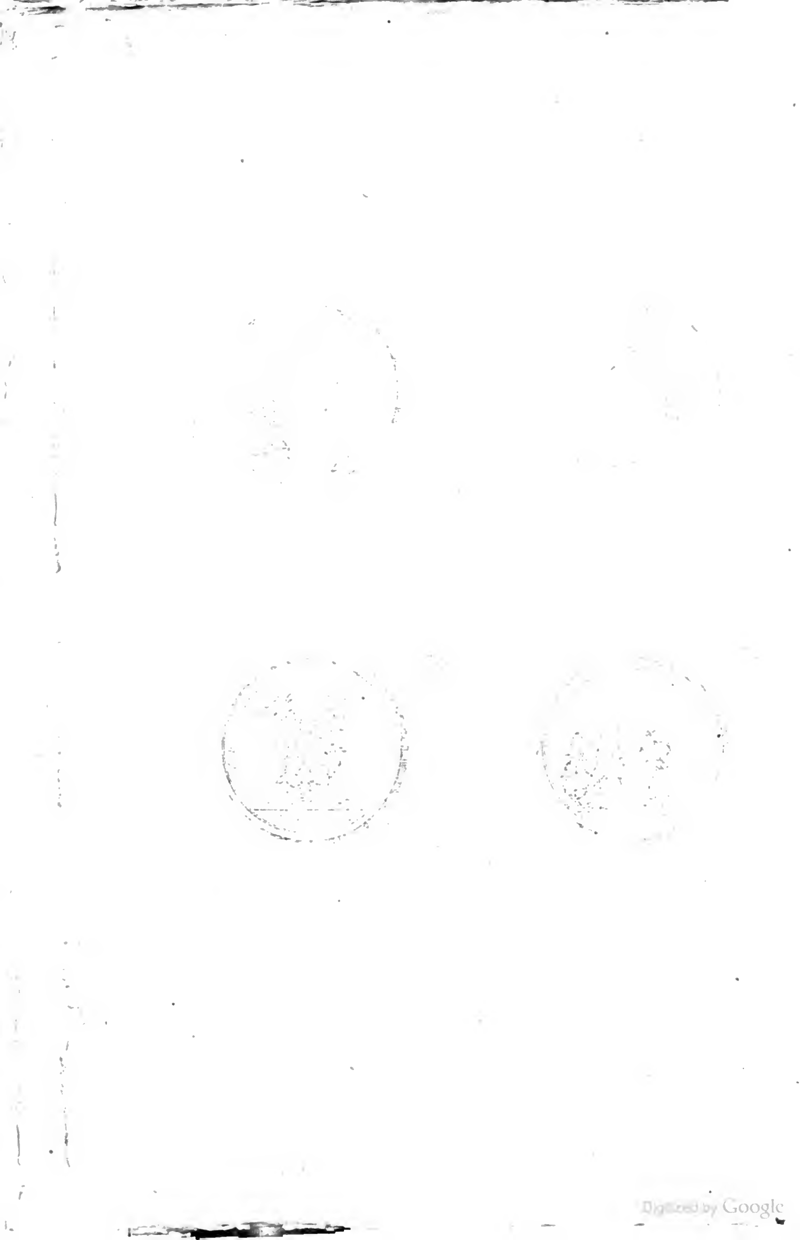
X


BERd. FONTENELLE DOIEN DES 3. ACADEMIE


JEAN BAPTISTE ROUSSEAU.


LES GRACES APOLLON MINERVE L'ONT FORMÉ
MDCCXXX.


TOUT BRILLE EN SES HEUREUSES MAINS.
MDCC XXX.











L. Crepy sculp.

XII.









L. Crepy sculp.

J'ai mis les inſcriptions & les legendes de nos Poëtes François dans notre langue, & ceux de nos Poëtes Latins en langue latine, croyant qu'on approuveroit cette diverſité, qui fait connoître la langue dans laquelle nos Poëtes ont écrit, & où ils ont le mieux réüſſi; les legendes en françois n'ont point été fort en uſage juſqu'à preſent, elles ne ſont pas auſſi conciſes que les latines, dans leſquelles l'on peut ſous entendre quelques mots, & elles ne paroiſſent pas même être auſſi brillantes, peut-être parce qu'on n'y eſt point accoutumé.

Je crois cependant que les legendes en françois peuvent être admiſes dans le cas où je m'en ſuis ſervi, pourquoi ne le ſeroient-elles pas? Notre langue n'eſt-elle pas aſſez belle & aſſez riche?

Dans la ſeconde partie de la deſcription du Parnaſſe, on entrera dans un plus grand détail ſur l'explication des attributs & des ſimboles de chaque Médaillon, & des endroits où il eſt placé. *

Je dirai en paſſant, que le Médaillon de Malherbe eſt ſoutenu par un Genie auprès de la Lyre d'Apollon, étant celui qui a donné les premieres régles, & d'excellens modéles pour la belle Poëſie Françoiſe. Comme il eſt mort ſous le regne de Louis XIII. quinze ans avant celui de Louis XIV. qui repréſente l'Apollon de notre Parnaſſe, on l'a mis en Médaillon plûtôt qu'en figure en pied, parce qu'il a paru plus convenable de mettre ſeulement en figures en pied les Poëtes & les Muſiciens les plus celebres du regne de Louis XIV. leur Apollon, & qui ont chanté ſon auguſte Nom & ſes fameux exploits.

Les Poëtes & les Muſiciens dont je viens de parler ne ſont pas les ſeuls que la France ait eu l'avantage de produire, il en

* La premiere raiſon qui m'a engagé à mettre dans les Eſtampes les deux têtes des Médaillons en regard, & leurs revers au-deſſous, eſt que les têtes des Médaillons de Bronze ſont de même en regard ſur le Parnaſſe, la ſeconde eſt, que cette maniere de les repreſenter ſur une Eſtampe où il y a deux Médaillons eſt plus agréable à la vûë, quoique ſur les Eſtampes où l'on voit ſeulement une Médaille, on mette ordinairement le revers à côté de la tête; d'ailleurs il convient mieux pour les têtes des Médaillons de les repreſenter en regard, que les Médailles, à cauſe de leur grandeur, & de les placer comme on fait les Médaillons des Empereurs, des Rois, & des grands Hommes qui ornent les Salons & les Galeries de pluſieurs grandes Maiſons, & de quelques beaux Palais: Voilà encore une remarque qui pourra ſatisfaire quelques Curieux au ſujet de la maniere dont on place les deviſes, & les ſimboles ſur les Médaillons & ſur les Médailles, différente de celle des monnoïes, & des jettons: Sur les Médailles & les Médaillons les deviſes & les ſimboles du revers ſont du même ſens que le Buſte repreſenté ſur la tête des Médailles, au lieu que ſur les monnoïes & les jettons, ils ſont dans un ſens oppoſé à celui de la tête, parce que pour voir les deux côtés de la Médaille & du Médaillon, on les tourne de droite à gauche, ou de gauche à droite, & que pour voir les deux côtés d'un jetton ou d'une piéce de monnoïe, on les tourne de bas en haut, la raiſon pour la Médaille, & le Médaillon vient de ce que les perſonnes auſquels les Princes & les grands Hommes en ſont preſent, ſe font honneur quelquefois de les ſuſpendre à leur col par des chaînes ou des rubans, ou de les paſſer dans une boutonniére de leur habit, & qu'il eſt néceſſaire, puiſque cette Médaille & ce Médaillon tourne au hazard ſur ſes deux côtés, que les figures placées ſur chacun de ſes côtés ſoient de même ſens, ce qui eſt indifferent ſur les jettons & les monnoïes, qui ne ſont jamais ſuſpendus par le moyen d'une Beliére, comme on fait quelquefois les Médailles & les Médaillons.

a paru plusieurs autres depuis le regne de François I. jusqu'à present, qui ont fait honneur à notre nation, & qui méritent d'orner le Parnasse, & quelques-uns qui vivent encore, devant occuper des Places distinguées sur ce monument, font bien connoître, qu'ils ont eu de dignes successeurs.

Pour rendre donc notre Parnasse plus étendu & plus complet, on a gravé les noms de plusieurs autres Poëtes, & de quelques autres Musiciens, que ceux qui y sont representés en figures en pied ou en Médaillons; ces noms sont écrits sur six rouleaux, dont trois sont portés par des Genies, qui volent vers Apollon, & les trois autres sont attachés à des Lauriers & à des Palmiers. On a mis sur chacun de ces rouleaux les noms de ces Poëtes, & de ces Musiciens par ordre Chronologique tels qu'ils sont dans les pages suivantes, où l'on voit d'un coup d'œil toutes les personnes illustres qui composent jusqu'à present le Parnasse François & les rangs qu'ils y occupent.

LISTE

DES POETES ET DES MUSICIENS

Qui composent jusqu'à present le PARNASSE FRANÇOIS, *selon les Places & les Rangs qu'ils y tiennent.*

1°.

LOUIS LE GRAND *y represente Apollon.*

2°.

Henriette DE LA SUZE.
Antoinette DES HOULIERES.
Madelaine DE SCUDERY.
Les trois Graces.

3°.

Huit Poëtes, & un Musicien qui porte le Médaillon d'un neuviéme Poëte, occupent sur le Parnasse la place des neuf Muses.

Pierre CORNEILLE.*
Jean-Baptiste MOLIERE.
Jean RACINE. *
Honorat DE RACAN. *
Jean-Baptiste LULLY *portant le Médaillon de Philippe* Quinault. *
Jean RENAUD DE SEGRAIS. *
Jean DE LA FONTAINE.*
Nicolas BOILEAU DESPREAUX. *
Claude-Emanuel CHAPELLE.

4°.

Dix-neuf Médaillons y sont portez par des Genies, ou suspendus à des Lauriers & à des Palmiers, ou attachez à differens endroits sur le Parnasse.

Marguerite REINE DE NAVARRE.
Clement MAROT.
Scevole DE S^TE MARTHE, Poëte Latin.
François DE MALHERBE.
François MAYNARD. *
Vincent VOITURE. *
Jean-François SARASIN.
Paul SCARRON.
Isaac DE BENSERADE.*
Philippe QUINAULT. *
René RAPIN, P. L.
Jean COMMIRE, P. L.
Jean DE SANTEUL, P. L.
Charles DE LA RUE, P. L.
Alexandre LAINEZ.
Antoine H. DE LA MOTTE. *
Michel DE LA LANDE, Musicien.
Marin MARAIS, Musicien.
Elisabeth Cl. DE LA GUERRE, Musicienne.

On a vû sur les Planches gravées ci-devant trois autres Médaillons de nos trois plus anciens Poëtes, & deux de nos plus anciens Musiciens qui vivent encore aujourd'hui; & qui jouis-

Cette marque * signifie que les Poëtes ont été de l'Académie Françoise.

ſent d'une grande reputation ; on doit croire qu'Apollon & les Sçavans qui compoſent ſon Conſeil, les placeront dans des endroits des plus brillans du Parnaſſe, aprés que la mort aura enlevé ce qu'il y a de mortel en eux.

Premier Rouleau où ſont gravez les noms des Poëtes François par ordre chronologique.

Mellin DE SAINT GELAIS.
Joachim DU BELLAY.
Remi BELLEAU.
Gui DE PIBRAC.
Pierre RONSARD.
Guillaume DU BARTAS.
Jean PASSERAT.
Philippe DES PORTES.
Nicolas RAPIN.
Jean BERTAUD.
Mathurin REGNIER.
Jean DU PERRON.
Theophile VIAUT.
Honoré D'URFE'.
Philippe HABERT. *
⁂
Claude MALLEVILLE. *
Pierre GOUDELIN.
Jean DE ROTROU.
François TRISTAN. *
Pierre DU RYER. *
Guillaume COLLETET. *
Marc-Ant. DE SAINT AMANT. *
Guillaume DE BREBEUF.
Jean OGIER DE GOMBAULD. *
George DE SCUDERY. *
Denis DE SAINT PAVIN.
Pierre LE MOINE.
Antoine GODEAU. *
Marin DE GOMBERVILLE. *
Jean CHAPELAIN. *
Jean DES MAREST DE S. SORLIN. *
Robert D'ANDILLY.
Antoine DE LA SABLIERE.
Paul PELLISSON. *
Charles PERRAULT. *
Edme BOURSAULT.
François DE FENELON. *
Etienne PAVILLON. *
Joſeph-Fr. DUCHE'.
PECHANTRE'.
Antoine DE LA FOSSE.
Thomas CORNEILLE. *
Jean-Franc. REGNARD.
Fr. Seraphin REGNIER DES MARAIS. *
Euſtache LE NOBLE.
Louis DE SANLECQUE.
Charles-Cl. GENEST. *
Ch. Auguſte DE LA FARE.
Guillaume DE CHAULIEU.
Jacques VERGIER.
René BOUDIER.
Jean DE LA CHAPELLE. *
Jean CAMPISTRON. *
Charles DU FRESNY.
Bernard DE LA MONNOYE. *
Pierre DE VILLIERS.
Jean-Ant. DU CERCEAU.
Antoine DE SENECE'.

Tous les Poëtes dont les noms ſont écrits depuis cette marque ⁂ ont vêcu ſous le regne de Louis le Grand. Ceux qui ſont ſuivis d'une Aſteriſque * étoient de l'Académie Françoiſe.

Second

Second Rouleau des Noms des Poëtes François.

Thibault	COMTE DE CHAMPAGNE ET ROI DE NAVARRE.
Guillaume	DE LORRIS.
Jean	DE MEUNG.
A *François*	VILLON.
Martial	DE PARIS.
Charles	BORDIGNÉ.
Guillaume	CRETIN.
Guillaume	COQUILLART.
Jean	MAROT.
François	RABELAIS.
Jacques	GREVIN.
Etienne	JODELLE.
Robert	GARNIER.
Theodore	DE BEZE.
B *Jean-Ant.*	BAÏF.
Ponthus	DE THIARD.
Etienne	PASQUIER.
Jean	DE LA FRENAYE.
Gilles	DURAND.
Balthazar	BARO. *
Michel	DE MARILLAC.
Claude	DE L'ETOILE. *
Germain	HABERT. *
François	DE BOISROBERT. *
Hippol.	DE LA MESNARDIERE. *
Gautier	DE LA CALPRENEDE.
Cyrano	DE BERGERAC.
Jean	MAIRET.
	BEAUCHATEAU.
Adam	BILLAUT.
L'Abbé	D'HEAUVILLE.
Jean	LORET.
Pierre	PERRIN.
Gabriel	GILBERT.
Claude	SANGUIN.
Le President	NICOLE.
Jacques	CASSAGNES. *
Antoine	FURETIERE. *
Raimond	POISSON.
René	LE PAYS.
Mathieu	DE MONTREUL.
	HESNAULD.
Claude	BOYER. *
	PRADON.
Jacques	TESTU. *
	PIC.
	RIUPEROU.
Gaspar	ABEILLE. *
Jean	PALAPRAT.
Hil. Bernard	DE LONGEPIERRE.
	LA FONT.
David-Aug.	BRUEYS.
	BLEIN.
François	GACON.
Jean	BOIVIN. *
Florent	DANCOUR.
Michel	BARON.

Premier Rouleau des Noms de nos Poëtes Latins.

Jean	SALMON MACRIN.
Jean	DU BELLAY.
Michel	DE L'HOPITAL.
Jean	DORAT.
Jean	BONNEFONS.
Jac. Auguste	DE THOU.
Gilbert.	JONIN.

A Premiere Classe ou Brigade de nos anciens Poëtes, qui ont vêcu depuis le commencement du Regne de S Louis jusqu'à la fin de celui de François I. On trouvera au commencement de la Liste Chronologique des Poëtes & des Musiciens du Parnasse, les Noms de plusieurs autres anciens Poëtes François, dont on pourra mettre ceux qu'on jugera à propos dans cette Classe.

B Seconde Classe ou Brigade des Poëtes, qui ont fleuri depuis la fin du Regne de François I. jusqu'à la fin de celui de Louis XIII.

Nicolas	BOURBON le jeune. *
Abraham	REMY.
Denis	PETAU.
Jean-Louis	DE BALZAC. *
Louis	MAGNET.
Gabriel	MADELENET.
Pierre	MAMBRUN.
Claude	QUILLET.
Pierre-Juste	SAUTEL.
Charl. Alfonse	DU FRESNOY.
Gilbert	GAUMIN.
Gabriel	COSSART.
François	VAVASSEUR.
Antoine	HALLEY.
Pierre	PETIT.
Charles	DU PERIER.
Gilles	MENAGE.
Esprit	FLECHIER. *
Pierre-Daniel	HUET. *
Cl. François	FRAGUIER. *
Le Cardinal	DE POLIGNAC. *

Second Rouleau des Noms de nos Poëtes Latins.

Adrien	TURNEBE.
Pierre	DE LAMOIGNON.
Marc-Antoine	MURET.
Joseph	SCALIGER.
Antoine	MORNAC.
Antoine	MILLIEU.
Charles	OGER.
Laurent	LE BRUN.
Jacques	SAVARY.
Jacques	MOSSANT.
Pierre.	HALLEY.

Jacques	TOURREIL. *
François.	BOUTARD.

Rouleau des Noms des Dames Illustres dans la Poësie.

Mme Marie	JARS DE GOURNAY.
Mlle Marie Cat.	DE VILLEDIEU.
Mlle	DES CARTES.
Mlle Anne	DE LA VIGNE.
Mlle L. Anastas.	DE SERMENT.
Mlle Catherine	BERNARD.
Mlle Therese	DES HOULIERES.
Mme Elis. Soph.	CHERON LE HAY.
Mme L. Genev.	GILLOT DE SAINCTONGE.
Mme Elisabeth	DREÜILLET.

Toutes ces Dames ont vêcu sous le Regne de Louis le Grand.

Rouleau des Noms des Musiciens François.

	CHAMBONNIERE.
	CAMBERT.
Louis	COUPERIN.
Henri	DU MONT.
	ROBERT.
Michel	LAMBERT.
les deux	GAULTIER pour le Luth.
Pierre	GAULTIER.
Paschal	COLLASSE.
Marc-Ant.	CHARPENTIER.
Guillaume	MINORET.
Jean-Baptiste	DE BOUSSET.
Jean-François	DE LA LOÜETTE.

Sebastien DE BROSSARD. *Jean-Louis* MARCHAND.
THEOBAL.
SALOMON.

Ils ont tous vêcu sous le Regne de Louis le Grand.

Plusieurs beaux Esprits, amateurs de la Poësie & de la Musique, qui ont composé aussi quelques jolis Vers, ou quelque Musique agréable, ou qui ont excellé dans l'Art de chanter ou de jouer de quelques Instrumens, paroîtront sur notre Parnasse comme sectateurs ou associez honoraires, & justes admirateurs de nos grands Poëtes & de nos fameux Musiciens; ils reciteront quelquefois leurs Vers, & mêleront agréablement leurs Voix & leurs Instrumens dans les Concerts du Parnasse. Pour la Poësie on mettra de ce nombre

LE CARDINAL DE RICHELIEU.*
DES IVETEAUX.
MONT-FURON.
DE LINGENDES.
MOTIN.
PATRIX.
D'AUBIGNAC.
DES BARREAUX.
DALIBRAY.
LALANE.
MONTPLAISIR.
MARIGNI.
Gilles BOILEAU. *
MONTMOR. *
LE MAÎTRE DE SACI.
CONRART. *
L'HERITIER.
CAILLY.
LE DUC DE SAINT AIGNAN. *
CHARLEVAL.
LE COMTE DE BUSSY. *

LA FOND.
FIEUBET.
RICHELET.
CHARPENTIER. *
SAINT EVREMONT.
BELLOCQ.
MAUCROIX.
LE DUC DE NEVERS.
BRULARD DE SILLERY. *
VERTRON.
COULANGES.
SAINT GILLES.
LE COMTE HAMILTON.
FERRAND.
MASSIEU. *
MALEZIEU. *
VALINCOUR. *
LA FAYE. *
SAINT-AULAIRE.* [a]

LES DAMES
Madel. & Catherine DES ROCHES.
DE BREGY.
LE CAMUS.
DE CLAPISSON.
DE MONTREUL.
DE PLABUISSON.
DE RAZILLY.
DU PRE'.
D'AUNOY.
DE LOUVENCOURT.
DE LA FORCE.
DE MURAT.
LE FEVRE DACIER.
DE MASQUIERE.
DE SALIEZ. [a]

[a] A la fin de la Liste alphabetique des Poëtes & des Musiciens du Parnasse on trouvera encore des Noms de quelques Amateurs & Amatrices de Poësie & de Musique, que les personnes d'esprit placeront où ils jugeront à propos.

Pour la Musique vocale, les DEMOISELLES

HILAIRE.
DE SAINT CHRISTOPHLE.
ROCHOIS.
LE FROID.

Pour le Clavecin.

Mlle CERTIN.
Mme PENON.
Mlle GUYOT.
Mme DE LA PLANTE.

La plûpart des Personnes illustres, dont je viens de donner les noms, & que je fais paroître comme sectateurs & associez honoraires de nos grands Poëtes & de nos fameux Musiciens, peuvent bien en effet être admis sur le Parnasse; mais je laisse à de vrais Connoisseurs en Poësie & en Musique, à leur assigner les places qu'ils y meritent, & à mettre leurs noms sur les Rouleaux des Poëtes & des Musiciens qu'on voit ci-devant, & sur ceux qu'ils jugeront à propos : on verra dans l'Ordre Chronologique des Poëtes & des Musiciens leurs noms de baptême. *

* Voilà des Listes de nos Poëtes & de nos Musiciens qui paroîtront un peu longues; je crois cependant avec plusieurs Critiques équitables, qu'il n'y a aucun de ceux qui y sont compris, qui ne puisse y être placé, mais dans des rangs differens. Il sera permis à des Genies superieurs & d'une capacité reconnue d'y faire les reformes qu'ils jugeront à propos.

A l'égard de tous les Poëtes François que j'ai mis dans ces Listes, je dirai que dans les Recueils de Poësies choisies on a inseré des ouvrages de presque tous ces Poëtes; ce qu'on peut voir dans le Recueil qui passe sous le nom de *la Fontaine*, trois vol. in-12. 1671. dans celui que *Barbin* a donné en cinq volumes in-12. 1692. dans celui du *P. Bouhours*, un volume, derniere édition 1701. & dans quelques autres Recueils, tel que celui imprimé chez Serey en cinq volumes, 1657. & années suivantes; dans celui de *Richelet* en deux volumes, 1698. & tels que ceux imprimez dans les pays étrangers; sçavoir à Cologne, 1667. à la Haye, deux volumes, 1715. à Amsterdam, deux volumes, 1724. à Trevoux, quatre volumes, 1725.

On donnera dans peu de tems un Recueil où l'on rassemblera la plus grande partie des Poësies contenues dans ces Recueils, qui commencent à devenir rares; on y joindra plusieurs autres ouvrages de quelques-uns des Poëtes de notre Parnasse, qui n'ont point été encore imprimez : ce sont, comme je l'ai dit dans le discours precedent, des pieces justificatives de leur merite, & qui me serviront d'autorité pour faire paroître dans cette Liste autant de Poëtes François : on verra même par une Liste bien plus étendue de plusieurs autres Poëtes ou Versificateurs de notre Nation, que je donne à la fin de l'Ordre Chronologique des Poëtes & des Musiciens du Parnasse, que j'aurois pû aisément tripler & quadrupler le nombre de ceux-ci; ce sera aux personnes d'érudition & aux bons connoisseurs à trier parmi ces Poëtes & ces Musiciens, que je ne mets que dans les avenues du Parnasse, quelques-uns pour les en tirer & les placer sur ce fameux Mont; comme aussi d'expulser des avenues même de notre Parnasse ceux qu'ils ne croiront pas dignes d'y pouvoir rester.

☞ Si on me fait quelque objection sur ce que j'ai placé sur ce Parnasse les François qui ont composé des Poësies latines, je repondrai que ces Poëtes, dont la plûpart auroient fait honneur au siecle d'Auguste par leur genie admirable & par leur belle latinité, sont nez en France; que le genie François a agi en eux; qu'ils ont celebré les actions & les vertus de nos Rois, & des plus grands hommes de notre Nation; & que s'ils se sont servi de la Langue latine, c'est qu'ils ont voulu marquer, que quoiqu'ils fussent François, ils connoissoient toutes les beautez de cette Langue, & qu'ils ont voulu se faire entendre dans tous les pays du monde, où il se trouve des Sçavans, ausquels elle est familiere; enfin qu'ils ne font pas moins d'honneur à la France & à notre Parnasse que ceux qui ont donné des Poësies Françoises; une partie même de ces Poëtes Latins ont composé des Vers françois : il convient mieux cependant d'avoir choisi parmi les Poëtes les plus distinguez qui ont écrit dans notre Langue, pour les faire paroître sur notre Parnasse en figures en pied, pour y occuper les premiers rangs, & y tenir ceux que les neuf Muses ont sur le Parnasse de la Grece.

Quelqu'un pourroit me demander aussi : Puisque vous reconnoissez Louis le Grand pour l'Apollon du Parnasse François, pourquoi y voit-on plusieurs Poëtes qui ont vécu un siecle, & même quelques-uns, des trois & quatre siecles avant son Regne; je lui repondrai que le siecle de Louis le Grand a été sans contredit le plus fertile & le plus brillant de la France

Outre

Outre le nombre considerable des Poëtes, & des Musiciens qu'on a augmentez sur le Parnasse dans cette édition, j'ai ajouté à la fin de la liste alphabétique que j'en ai donnée, un Catalogue d'un grand nombre d'autres, dont quelques-uns ne sont pas sans mérite, & qu'on peut supposer avec une idée Poëtique, se promener dans les longues & charmantes avenues du Parnasse, en attendant qu'Apollon fasse un choix de ceux qu'il voudra recevoir à sa Cour.

Notre Parnasse ne doit pas se borner à ce que je viens de dire, & rassembler seulement les personnes illustres dont on voit les noms ci-dessus.

Une Renommée doit y porter le Médaillon de François Premier * le Restaurateur des Sciences & des beaux Arts en France; le Médaillon de Henri II. son fils qui a répandu tant de graces & de bienfaits sur les Sçavans, & celui de Charles IX. son petit-fils ami des Poëtes & des Musiciens, au nombre desquels il ne dédaignoit pas se mettre, y peuvent tenir leur place auprès de ce grand Roi.

Les Poëtes & les Musiciens si cheris du Cardinal de Richelieu protecteur des Sciences & des beaux Arts, y prépareront une place honorable au milieu des Lauriers & des Palmiers pour mettre leur Mécene, ils pourront y placer aussi l'illustre Colbert, dont ils ont reçû tant de faveurs, & qui a fait répandre sur eux si souvent les libéralitez du Roi.

J'ai dit dans le premier discours que la France devoit construire des Biblioteques, des Galleries, & des Portiques superbes, pour y mettre les Portraits & les Statues des Historiens, *des* Orateurs, *des* Philosophes, *des* Phisiciens, *des* Mathématiciens, *& des autres personnes qui ont excellé en France dans les autres Sciences que la Poësie & la Musique.*

Mais si on demande de ces hommes illustres sur notre Parnasse, n'en trouve-t-on pas plusieurs parmi nos Poëtes ? les de Thou, *les* Sainte Marthes, *les* Petaus *les* Pellissons,

pour les Poëtes & les Musiciens François, comme pour une infinité de grands hommes dans tous les états, & dans tous les caracteres de genie; que le Parnasse François ne devoit se former que dans ce siecle, où ont paru cet Auguste Monarque, & ces illustres Poëtes & ces Musiciens fameux, qui en occupent les premiéres places, mais que ces illustres Poëtes ont appellé & évoqué du Pinde & du Parnasse de la Grece, où les Poëtes & les Musiciens de toutes les nations ont droit de séance, quelques-uns de nos anciens Poëtes pour venir sur le Parnasse François, où ils les ont reçus agréablement, & leurs ont rendu les honneurs qu'ils méritoient, comme à leurs prédécesseurs qui leur ont frayé les premiers le chemin du Parnasse.

* François Premier a fait honneur aux sciences, & surtout à la Poësie, il a composé les paroles de plusieurs chansons, & l'épitaphe de la belle Laure. *Pasquier*, liv. 7. fin du 6. Chapitre.

L

ne sont-ils pas des Historiens qui peuvent marcher de pair avec les Mezerays, *les* Bossuets, *les* Daniels, . ? *les* Corneilles, *les* Despréaux, *les* Racines, *les* Flechiers, *les* la Ruë, *ne sont-ils pas des Orateurs aussi éloquens que les* le Maître, *les* Patrus, *les* Mascarons, *les* Bourdaloués, ? *les* Petits, *les* Rapins *les* Genests, *ne sont-ils pas des Philosophes & des Phisiciens sectateurs des* des Cartes, *des* Arnaulds, *des* Gassendis, ?

M. de Fontenelle *ne portera-t'il pas sur notre Parnasse plus de trente Volumes* in-4°. *des Memoires & de l'Histoire de l'Académie des Sciences, qui comprennent toutes les parties des Mathematiques, de l'Astronomie, de la Physique, de la Medecine, de la Chirurgie & de tous les Arts mécaniques, ayant rendu par son stile élegant & aimable toutes ces matiéres graves & serieuses, susceptibles d'une lecture agréable? D'ailleurs la Poësie n'est-elle pas capable de traiter & de parler de toutes les Sciences & de tous les beaux Arts? Comme peu de personnes l'ignorent, & comme j'en donnerai des preuves dans les remarques sur l'excellence de la Poësie, qu'on trouvera à la fin de ce Volume.*

Qu'on assigne cependant, si on le juge à propos, des places sur le Parnasse François, à nos Historiens, à nos Orateurs, à nos Philosophes & à nos autres Sçavans renommez: quoiqu'ils n'ayent composé aucun Ouvrage Poëtique, on doit croire qu'ils y seroient reçus avec plaisir.

On peut bien aussi y admettre nos fameux Peintres, les Poussins, *les* le Brun, *les* Mignards, *les* Boullognes, *les* la Fosse, *les* Jouvenets, *les* Parrocels, *les* de Troys, *les* Coypels, *les* Santerres, *les* Largillieres, *les* Rigaults, *les* le Moine, *& nos habiles Sculpteurs, les* Gougeons, *les* Pilons, *les* Pugets, *les* Girardons, *les* Anguiers, *les* le Gros, *les* Coyzevox, *les* Coustous, *& tant d'autres François qui ont excellé dans la Peinture & dans la Sculpture, ces beaux Arts amis de la Poësie & de la Musique. Nos grands Architectes peuvent bien aussi y paroître, les* de Lorme, *les* le Mercier, *les* de Brosse, *les* Mansarts, *les* le Vau, *les* Bullets, *tous ces hommes distinguez dans leur art y exécuteroient les portraits, les sujets d'histoires, les Statues & les autres grands Ouvrages qu'Apollon leur demanderoit pour l'ornement du Parnasse, & le rendroient encore plus brillant.*

Donnons encore une carriére plus étendue à nos idées Poëti-

ques, marquons un canton des plus beaux & des plus ornez du Parnasse pour les fameux Acteurs & les celebres Actrices de nos Théâtres; les Corneilles, *les* Racines, *les* Molieres, *les* Quinaults, *les* Lullys, *& tous nos grands Auteurs pour le Dramatique seront charmez de faire representer sur le Parnasse leurs Piéces par des Acteurs & des Actrices, tels pour le Théâtre de la Comedie, que les* Mondorys, *les* Floridors, *les* Roselys, *les* Barons, *les* Salés, *les* Beaubours, *pour le Tragique; tels que les* Poissons, *les* la Thorilliers, *les* Raisins, *les* de Villiers, *pour le Comique; telles que les Demoiselles* du Parc, Moliere, Chammelay, Beauval, Raisin, le Couvreur, du Clos, des Mares, *pour le Tragique & pour le Comique; tels pour la Musique vocale & les chants de nos Opera, que les* Baumavielles, *les* Dumenis, *les* Thevenards, *les* Muraires, *telles que les Demoiselles* Rochois, des Matins, Moreau, Maupin, Journet, Antier,

On y verra paroître aussi nos Danseurs & nos Danseuses du premier ordre, tels que les Beauchamps, *les* Faviers, *les* Pécours, *les* Lestangs, *les* Balons, *les* Blondys, *telles que les Demoiselles de* la Fontaine, Subligny, Guyot, Prévost, *& les deux brillantes Actrices, qui depuis trois ou quatre ans remplacent avec un applaudissement general les excellentes danseuses qui les ont précedé. Je reserve à marquer leurs noms & ceux de quelques-uns de nos Acteurs & de nos Actrices, soit de l'Opera, soit de la Comedie, quand leur temps sera venu, & qu'ils auront brillé encore plusieurs années sur nos Théatres: car ce n'est qu'après avoir donné de longues preuves de son sçavoir & de l'excellence où l'on a porté son art; & même après la mort, qu'on doit être admis sur le Parnasse, où l'on renaît, & où l'on brille avec toute la force, toute la beauté, & toutes les graces de l'esprit & de la figure, pour ne plus perdre à l'avenir aucun de ces avantages.*

Qu'on forme sur notre Parnasse un Orchestre de tant de fameux Joueurs de toutes sortes d'instrumens, qui ont paru pendant le regne de Louis le Grand, les Couperins, *les* Tomelins, *les* Houssus, *les* Garniers, *les* Marchands, *pour l'Orgue & le Clavessin; les* Favres, *les* Rebelles, *les* Chatillons, *les* Duvals, *les* Batistes, *pour le Violon; les* Marchands, *les* la Ferté, *pour la Basse de violon; les* du Noyers, *les* Philidors, *pour le Haut-Bois; les* Dubois, *les* Belleville, *pour le Basson; les* Philiberts, *les* Decosteaux, *les* la Barre, *les*

Blavets, *pour la Flute; les* Marais, *les* Forquerays, *pour la Viole ; les* Gaultiers, *les* le Moine, *les* Visés, *pour le Luth & le Théorbe ; les* Cochinars ; *pour la Trompette, & plusieurs autres illustres Joueurs d'Instrumens de Musique, que la France a produits depuis soixante ans.*

Quelle image charmante & admirable ne peut-on se former des spectacles qui ne seroient composés que d'Acteurs & d'Actrices, tels que ceux & celles nommez ci-dessus, avec une Orquestre pareil à celui dont je viens de parler. Qu'on se figure par exemple voir representer à ces Acteurs, & à ces Actrices les Tragédies de Cinna, *des* Horaces, *de* Phédre, *de* Britannicus, *les Comédies du* Misantrope, *des* Femmes sçavantes, *de* l'Amphitrion, *les Opera de* Thésée, *de* Bellerophon, *de* Phaéton, *de* Roland, *d'*Armide *& enfin des Pieces composées de récits de Vers, de Chants, de Chœurs de voix, d'airs de Violons & de Danses, tels que* Psiché, *Tragédie Ballet, telles qu'*Esther & Athalie *Tragédies, & d'autres Pieces dans ce genre, où l'on joindroit pour l'exécution les Acteurs de la Comédie & de l'Opera: les plus grands Poëtes, & les plus grands Musiciens, la plûpart Auteurs des ces Pieces, Apollon même, & toute sa Cour y assisteroient avec un sensible plaisir, & tout homme d'esprit & d'une belle imagination peut s'y transporter, & y assister en idée.*

Peut-être me dira-t-on, où prétendez-vous donner ces charmans Spectacles sur le Parnasse en Bronze ?

Je répondrai poëtiquement, & laissant libre carriére à mon imagination, qu'on éleve ce Parnasse *dans quelque bel endroit & spacieux, par exemple, sur une Monticule agréable, qui se presente en face du Château des Thuilleries entre les Champs Elisées, & le Bois de Boulogne, au sommet de laquelle est un grand Rond, appellé* Rond de l'Etoile, *où aboutissent les belles allées du Roule; qu'on place dans ce Rond le Parnasse en Bronze (sur le modéle de celui que j'ai fait exécuter) dont la hauteur seroit d'environ soixante pieds, & dont le tour, comprenant les quatre faces du Parnase, auroit environ cent soixante pieds par sa base, & s'éleveroit toujours en diminuant en forme Pyramidale; les principales figures rassemblées sur ce Groupe auroient dix à douze pieds de haut ou de proportion, & les Genies, les Médaillons, les arbres & tout le reste y seroient proportionnez. Ce Groupe seroit vû d'une bonne partie de la Ville de Paris, & de plus de trois & quatre lieuës dans les Campagnes des*

des environs: le penchant de la monticule dont on vient de parler, & la plaine agréable qui est au pied, & qui se trouve plantée en partie de beaux arbres, pourroient facilement être ornez & arrosez de plusieurs cascades & canaux, qui prendroient naissance du Parnasse même, où la Nymphe de la Seine, *qui y tient lieu de la fontaine de Castalie ou du fleuve Permesse, porte une urne, d'où sortiroit une vraye nappe d'eau, laquelle après avoir formé diverses cascades sur le bronze, & l'avoir entouré d'un grand & magnifique bassin, se repandroit ensuite dans la plaine en formant plusieurs jets & autres pieces d'eau : ce lieu en deviendroit plus charmant & plus delicieux. Qu'on suppose que les hommes celebres representez sur le Parnasse en bronze, ou dont les noms y sont écrits, ayent la faculté de renaître en personne, ou de paroître sous la figure de Genies ou d'ombres respectables, de se promener dans les Champs Elisées, dans le jardin des Thuilleries, dans le bois de Boulogne, & dans tous les cantons rians & aimables qui les environnent, où les allées découvertes & les allées en berceaux, les bois & les pieces de gazon fourniroient des scenes agréables, qui seroient encore decorées par les ordres & sous la conduite d'Apollon, de grands & de beaux morceaux d'architecture, & de machines surprenantes, executées par les* Sourdeacs, *les* Vigaranis, *les* Hesselins [a], *les* le Febvre [b], *les* Berins, *les* Servandonis, *afin de faire representer ces spectacles avec toute la grandeur & toute la magnificence possible.*

Voilà des imaginations qu'il faut me passer comme me venant d'abondance de cœur, & du cas que je fais des personnes qui se distinguent dans leur Art : ce sont d'ailleurs de grandes idées, des spectacles & des plaisirs enchantez, qui ne coutent rien à personne.

Quittons cependant ces imaginations Poëtiques, & revenons au réel, c'est-à-dire, à notre Parnasse en Bronze, tel que mes moyens m'ont permis de le faire exécuter ; & disons qu'il est aisé d'y faire porter par un des Genies de la Declamation, & par un de ceux de la Musique & de la Danse, des Rouleaux, où soient gravez les noms des Acteurs & des Actrices nommez ci-dessus, pour les faire passer à la posterité ; & qu'on peut y mettre de même des Rouleaux, pour y écrire les noms des Philosophes, des Orateurs, des Historiens, des Peintres, des Sculpteurs & des Architectes celebres.

Le Parnasse François est en partie allegorique & analogique au Parnasse de la Grece, & peut avoir quelque chose de nou-

[a] Maître de la Chambre aux Deniers. [b] Intendant des menus plaisirs & affaires de la Chambre du Roi.

veau dans sa composition; c'est ce que je ferai connoître à la troisiéme partie de ce Discours.

J'ai voulu faire entendre par la composition de ce Parnasse, que trois belles qualitez de l'esprit étoient necessaires pour réussir dans la Poësie & dans la Musique.

Premierement, un genie vif & sublime; ce qui est marqué sur ce Parnasse par plusieurs Genies aîlez avec une flamme sur le sommet de la tête, dont la plûpart semblent voler, & paroissent dans des attitudes pleines de feu; ce qui peut encore être designé par le vol rapide & impetueux, dont le Pegase fend les airs.

Secondement, un bel ordre & une juste harmonie sont essentiels dans les ouvrages d'esprit; ce qui est figuré par un Genie qui vole vers le Pegase, dans le dessein de lui mettre un frein, pour moderer & conduire ce grand feu qui l'entraîne au hazard, le genie le plus vif & l'imagination la plus belle devant avoir un frein ou un guide, c'est-à-dire, un jugement éclairé par l'étude & par de sages reflexions. L'accord parfait qu'on doit supposer dans la Lyre, dont Apollon touche les cordes, marque la varieté de toutes les parties d'un Poëme & d'un ouvrage, qui doivent avoir un bel accord & une agréable union entr'elles.

Troisiémement, la force, la beauté & la justesse des pensées doivent être exprimées par un stile naturel & pur, où regnent la noblesse, l'élegance & les graces; ce qu'on veut faire comprendre par les trois Graces du Parnasse, qui se tiennent par des guirlandes de fleurs enlassées avec les feuilles de Mirte & de Laurier, & qui sont dans les attitudes les plus belles & les plus charmantes d'une danse animée par les sons de la Lyre d'Apollon.

Enfin j'ai voulu faire connoître que les huit Poëtes celebres, & Lully le Musicien avec son Poëte Quinault, qui tiennent lieu des neuf Muses sur le Parnasse François, de même que les trois Dames qui y representent les trois Graces, & plusieurs Poëtes & Musiciens, dont on y voit les Médaillons, ou dont les noms y sont gravez, ont possedé ces belles qualitez & ces heureux talens, & doivent être regardez chacun dans leur caractere de genie & dans leurs principaux ouvrages, comme de justes modeles pour réussir dans la Poësie & dans la Musique.

REMARQUES

Au sujet de *Lully*, de *Chapelle*, & de *Segrais*.

Lully *né à Florence en Italie, vint si jeune en France, où il fut peu de tems après naturalisé, & ensuite pourvû des Charges de Sur-Intendant de la Musique & de Secretaire du Roi, qu'on peut le mettre à juste titre au nombre des François, d'autant plus qu'il est le pere de la belle Musique Françoise, & qu'il l'a portée à sa perfection, abandonnant entierement le goût de la Musique Italienne.*

On a representé sur le Parnasse ce Musicien en figure en pied, portant le Médaillon de Quinault, *pour y faire paroître au moins un Musicien de cette maniere, & se conformer en quelque façon au Parnasse de la Grece, où trois des neuf Muses président à la Musique; sçavoir,* Euterpe *à l'Art de jouer de la flute & des instrumens à vent;* Terpsicore *à celui de toucher le luth & les instrumens à cordes;* Erato *à la Danse en chantant, & s'accompagnant de quelques iustrumens; ce que le Poëte Ausonne marque par ces Vers.*

Dulciloquis calamos EUTERPE flatibus urget,
TERPSICORE affectus citharis movet,imperat,auget,
Plectra gerens ERATO saltat pede, Carmine, vultu.

*Il paroît même, quoique le Poëte soit le principe & le fondement des Opera, que le Musicien n'est pas celui qui a le moins de travail & d'honneur dans la composition de ces sortes d'ouvrages, & je suis bien persuadé que toutes les personnes de goût qui connoissent la Musique d'*Atis, *de* Phaëton, *de* Roland, *d'*Armide, *& des autres Opera de Lully, verront avec plaisir cet excellent homme representé en figure en pied sur notre Parnasse, & y tenir la place d'une des neuf Muses.*

Les trois Muses dont je viens de parler, me donnent aussi occasion de faire connoître que je sens bien que les Poëtes celebres qui representent sur le Parnasse François les neuf Muses, n'ont pas tous traité des sujets héroiques & sublimes, & n'ont pas donné de longs Poëmes & une grande quantité d'ouvrages; mais on ne peut refuser à aucun d'eux la gloire d'avoir excellé dans le genre d'écrire qu'ils ont entrepris; je le répéte encore, on les a choisis exprès de differens caracteres de Genie, & comme des modéles dans les differens genre de Poësie, de même que les neuf Muses du Parnasse de la Grece, sont proposées chacune pour modéle dans une science & dans un bel Art particulier, où elles président.

Tous les emplois des Muſes ſont honorables & brillants ; quoiqu'ils ne ſoient pas également élevez ; Calliope *préſide à l'Ode & au Poëme Epique ;* Clio *à l'Hiſtoire ;* Melpomene *à la Tragédie ;* Thalie *à la Comédie ; elles ont pour ſœurs & fidelles compagnes* Euterpe , Terpſichore & Erato. *Outre les emplois que je viens de marquer , qu'* Auſonne *& preſque tous les Poëtes donnent à ces trois Muſes, quelques Auteurs ſont préſider auſſi* Euterpe *à l'Eglogue & à la Paſtorale*, Erato *à l'Elegie & aux Poëſies* erotiques , *ou qui traitent de l'amour* , Terpſichore *à la Poëſie badine & legere.* Segrais *pour ſes Eglogues & pour ſes Paſtorales, peut bien tenir ſur le Parnaſſe François la place qu'occupe* Euterpe *ſur le Parnaſſe de la Grece, outre qu'il y mérite un rang diſtingué par ſa belle traduction en Vers françois , des* Georgiques *& de l'*Eneïde *de* Virgile.

Pour Chapelle, *il y remplira parfaitement la place de* Terpſichore, *il ſuffit pour en être convaincu de lire la rélation de ſon* voïage avec Bachaumont : *l'ouvrage le plus délicat , le plus aimable & le plus parfait en ce genre d'écrire que nous aïons dans notre langue.*

SECONDE



SECONDE PARTIE
DE LA DESCRIPTION
DU PARNASSE FRANÇOIS,

Où l'on voit la diſpoſition de toutes ſes parties, & l'arrangement des Figures qui le compoſent, avec leurs attributs & leurs ſimboles.



J'Ai rendu compte dans la premiére Partie de cette Deſcription, du deſſein que j'ai eu en élevant le *Parnaſſe François*, & j'ai fait connoître les figures qui y ſont placées.

Je ferai voir dans cette ſeconde Partie, la diſpoſition & l'arrangement de toutes ces figures & les differens attributs qu'on leur a donnés, ſuivant le caractere de genie de perſonnes qu'elles repreſentent, & ſelon que le ſujet l'a demandé.

Je n'entrerai point dans un trop long détail de toutes les parties qui compoſent chaque figure pour éviter des repetitions ennuyeuſes; je dirai ſeulement qu'on a mis toute ſon attention à les placer dans un bel ordre & naturel, & dans des attitudes nobles & bien contraſtées.

Les unes ſont debout, les autres aſſiſes: on voit une grande & belle diverſité dans les airs de têtes & dans leurs expreſ-

ſions : les coëffures ſont variées avec des cheveux naturels, ou des perruques ajuſtées de differentes maniéres; quelques-unes de ces figures ſont couronnées de Laurier, de Lierre ou d'autres feüillages entre-mêlez de fleurs, & des Genies apportent des Couronnes aux autres; les draperies & les habillemens conviennent au caractere de genie des perſonnes qu'elles repreſentent, ils ſont mis & jettez avec intelligence, & couvrent une partie du corps, & en laiſſent voir la plus grande partie à nud, pour en faire paroître la préciſion du deſſein & l'élegance des contours.

Le Groupe qui repreſente le *Parnaſſe François* eſt iſolé; il eſt diſpoſé de maniére que de tel endroit, ou de tel point de vûë qu'on le regarde, on en découvre facilement les trois quarts de l'ouvrage, où il ſe preſente toujours des aſpects riches & agréables.

On diſtingue cependant quatre faces principales, le pied où la baſe de ce Groupe formant un quarré long arrondi par les angles.

De cette baſe l'ouvrage s'éleve inſenſiblement en forme de cone ou de Piramide arrondie, irréguliére & interrompue par quelques petits terrains, ou repos qui ſe trouvent de diſtances en diſtances.

On doit conſiderer encore trois points de vûës principaux dans la hauteur de la Montagne; ſçavoir, le ſommet, le milieu, & la baſe.

Je diviſerai le Parnaſſe dans ces quatre faces, ou parties principales, afin de marquer avec plus d'ordre la diſpoſition, & l'arrangement de toutes ſes parties.

Ce que j'ai été obligé d'appeller ici la baſe, eſt une maniere de terraſſe qui regne autour de la Montagne un peu au-deſſous du milieu, & ne doit point être regardé comme un lieu bas, mais comme une place diſtinguée, & élevée par un pied d'Eſtal, qui eſt cenſé former une partie de la Montagne, & qui preſente un chemin eſcarpé & difficile pour y monter.

Dans la ſuite on pourra facilement augmenter le Groupe de Bronze du Parnaſſe par ſon pied, de la maniére qu'on le voit dans l'Eſtampe miſe à la tête de ce volume, & pour lors ce qu'on a été obligé d'appeller, quoiqu'improprement, baſe ou pied

du Parnaſſe, ſe touvera un lieu élevé, & laiſſera encore un terrain honorable pour y placer en figures en pied quelques grands Poëtes & quelques fameux Muſiciens.

PREMIERE FACE DU PARNASSE.

On doit appeller avec juſte raiſon, la premiere face du Parnaſſe celle qui preſente la plus grande partie des objets & les plus brillans; on y voit Apollon de face, les trois Graces, trois Genies qui ſoutiennent chacun le Médaillon d'un Poëte renommé, les trois Genies qui portent des Rouleaux, où ſont gravez les noms de nos Poëtes François & de nos Poëtes Latins, les figures de trois de nos plus grands Poëtes; enfin le Pégaſe qui termine la hauteur, & couronne tout l'ouvrage.

SOMMET.

Louis le Grand, l'Apollon du Parnaſſe, eſt aſſis ſur le ſommet de la Montagne, dans une attitude belle & majeſtueuſe; il tient une Lyre dont il touche les cordes d'une maniére délicate & aiſée; il eſt couronné de Laurier, ſes cheveux flotent negligemment ſur ſon dos, une draperie attachée ſur ſes épaules voltige d'une façon qu'on peut voir la beauté de tous les contours de la figure, dont la plus grande partie eſt vûë à nud; il eſt chauſſé avec les brodequins.

On a repreſenté ce Prince âgé d'environ quarante ans, comme pluſieurs perſonnes encore vivantes l'ont pû voir, & tel qu'il paroît dans quelques-uns de ſes Portraits, par le Brun & par Mignard; il n'auroit pas été convenable le repreſentant en Apollon de lui donner un âge plus avancé.

On voit derriere lui pluſieurs Lauriers pardeſſus leſquels le cheval Pégaſe animé d'une noble fureur, la tête levée, les aîles étenduës, & les crains tout hériſſez, s'éleve dans les airs.

A la droite d'Apollon, un Genie ſur une branche de Laurier s'élance pour prendre ſon vol, il tient un frein ou un bridon dans le deſſein de le mettre au cheval Pégaſe pour le conduire, & régler ce grand feu qui l'emporte.

Le Médaillon de Marguerite de France Reine de Navarre, Triſayeule de Loüis le Grand, eſt attaché à une branche de Laurier aſſés près d'Apollon & à ſa droite: le Médaillon de *Clement Marot* que cette Princeſſe eſtimoit eſt ſuſpendu à

cette même branche un peu au-dessous ; voici les simboles ou attributs qu'on a mis au revers du Médaillon de *Marguerite* Reine de Navarre, une Marguerite paroît entre trois Lis & deux Lauriers qui s'élevent aux deux côtez, la Legende est dans ces termes :

Elle brille au milieu des Lis & des Lauriers.

Le revers du Médaillon de *Marot* est composé d'une grande Couronne, moitié Lierre, & moitié Laurier, dans le milieu de laquelle on a écrit la Devise qu'il prenoit lui-même.

La mort n'y mord.

Un Genie placé aussi à la droite d'Apollon, porte une branche de Laurier, & le regarde pour sçavoir à qui il la destine ; il est disposé de maniére à pouvoir soutenir le Médaillon de quelque grand Poëte.

On voit un autre Genie à la gauche d'Apollon & proche de sa Lyre, il porte le Médaillon de *Malherbe*, qui a donné le premier les regles les plus justes, & les plus excellens modéles pour la Poësie Françoise. Ce Medaillon se trouve aussi auprès de la Nymphe du Parnasse qui paroît un peu de profil de cette face, ce qui fait entendre qu'Apollon lui a inspiré les premiers beaux Vers françois, & que ce Poëte a montré la vraye source de la Poësie Françoise, où il a excellé dans l'Ode & dans quelques autres ouvrages.

Voilà comme Despréaux parle de Malherbe au premier chant de son Art Poëtique. Vers 131.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans ses Vers une juste cadence,
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et réduisit la Muse aux régles du devoir.

Tout reconnut ses Loix & ce guide fidéle,
Aux Auteurs de ce tems sert encore de modéle :
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté
Et de son tour heureux imitez la clarté.

Sur le revers du Médaillon de Malherbe, on a representé un Genie assis contre un Laurier, joüant de la Lyre, trois Poëtes de ses Disciples l'écoutent avec attention, le premier tient

tient une trompette, le second un luth, le troisiéme un livre & une plume: on a mis pour Legende,

Je leur apprens le langage des Dieux.

Un peu au-dessous du Médaillon de Malherbe, on voit celui de *Voiture*, dont les écrits sont remplis de graces & de délicatesse : il est soutenu par un Genie placé sur un Mirte au-dessus, & fort proche des Graces que ce Poëte aimable avoit si bien accoutumées à son badinage, de même que les Muses, comme le dit Sarasin au commencement de la Pompe funebre de ce Poëte.

Voiture qui si galamment
Avoit fait je ne sçai comment,
Les Muses à son badinage
Voiture est mort, c'est grand dommage.

Le revers de son Médaillon represente les trois Graces, avec cette Legende,

Je les fais à mon badinage.

Ceux qui croiront que trois Muses y conviendroient mieux, peuvent prendre les trois Graces pour trois Muses : quelques Poëtes & surtout de l'ancienne Grece, n'ont pas fait de difference des Graces d'avec les Muses, & ils les ont également invoquées.

Le Médaillon de *Sarasin* est aussi porté par un Genie assez proche des Graces, mais de l'autre côté de celui de Voiture, c'est-à-dire à la droite d'Apollon : comme il n'est vû que dans le tournant de la Montagne de cet aspect, & qu'il paroît en plein à la quatriéme face du Parnasse, j'en parlerai à cet article.

MILIEU DE LA PREMIERE FACE du Parnasse.

Au milieu de ce Mont, sur un terrain applani paroissent les trois Graces du Parnasse, Mesdames DE LA SUZE & DES HOULIERES, & Mademoiselle DE SCUDERY ; on a representé ces trois Dames à la fleur de leur âge, elles se tiennent par des guirlandes composées de fleurs, de feüilles de Lauriers & de

Mirte, & elles forment une Danſe charmante au ſon de la Lyre d'Apollon : elles ont un air enjoüé & brillant ; leurs cheveux ſont relevez, & nouez d'une façon négligée & aimable ; une legere draperie miſe en écharpe & ſoutenue ſur les hanches, couvre ſeulement ce qui pourroit bleſſer la modeſtie, & donne plus d'agrément à leur Danſe.

Les trois Graces portent encore d'une main, l'une, une branche de Laurier ; l'autre, une Palme (deux attributs de la gloire & du triomphe) & la troiſiéme, une branche d'Olivier, ſimbole de la paix, où les Sciences & les beaux Arts fleuriſſent avec le plus d'éclat.

Trois Genies qui ſoutiennent chacun un Rouleau, ſur leſquels ſont gravez les noms de pluſieurs Poëtes, & de Dames illuſtres dans la Poëſie françoiſe, ceux des François qui ont excellé dans la Poëſie latine, paroiſſent dans le milieu de cette face du Parnaſſe, & volent vers Apollon pour lui preſenter les noms de ces Poëtes, afin qu'il leur donne des places ſelon le mérite de leurs ouvrages.

Un Genie aſſis au pied des Graces tient auſſi le Médaillon de *Benſerade* qui étoit fort à la mode chez les Dames aimables & ſpirituelles, ce qui fait dire à Deſpréaux en invitant les Poëtes à chanter le nom de Louis le Grand.

Que de ſon nom chanté par la bouche des belles
Benſerade en tous lieux amuſe les ruelles.

Art Poëtique, chant 4. Vers 200.

Les Poëſies de Benſerade ont un tour aiſé & galand, beaucoup de douceur & d'agrément, elles renferment cependant quelquefois des railleries fines & piquantes, comme on le voit dans la plûpart de ſes ouvrages, ſurtout dans les Vers qu'il a composez pour les Balets dans la jeuneſſe de Louis XIV. qui ſont très-eſtimez des perſonnes du meilleur goût. On a orné le revers de ſon Médaillon d'un parterre de fleurs, au milieu duquel eſt une ruche à miel entourée de pluſieurs Abeilles, ce Vers compoſe la Legende.

Avec le miel nous portons l'éguillon.

BASE DE LA PREMIERE FACE DU PARNASSE.

Trois des plus excellens Poëtes françois occupent la partie de la terraſſe qui ſe trouve élevée ſur la baſe de cette face.

Pierre Corneille est placé à l'angle à main gauche, Racine à celui de la droite, & Moliere entre les deux.

Corneille est de bout, il regarde d'un air noble & attentif Apollon, qui lui a fait connoître le premier l'excellence de la Tragédie françoise; il n'a point de Genie auprès de lui, mais une flamme lui sort du sommet de la tête, & marque le beau feu, l'élevation, & la capacité de son genie, qui lui a fourni presque seul & sans le secours d'une grande étude des Auteurs de l'antiquité, les belles pensées, & les sentimens heroïques dont ses ouvrages sont remplis.

Tite Live, Tacite, Seneque & Lucain étoient les Auteurs les plus familiers de Corneille.

Il est vêtu à la maniére des Generaux d'armée Grecs & Romains, à peu près comme nos Acteurs de Théatre pour le Tragique avec le *Thorax*, qui signifie Corselet, ou côte d'armes garni d'ornemens très-riches : une longue draperie jettée sur une de ses épaules, forme une maniére d'écharpe sur ses hanches, & tombe ensuite jusqu'à terre : cette draperie peut representer ce que les Grecs appelloient χλαμὺς & les Romains *Paludamentum*, le cothurne ou les brodequins lui servent de chaussure.

Il tient une Couronne de Laurier d'une main, & de l'autre un Rouleau où sont écrits, *le Cid, les Horaces, Cinna. Polieucte* & *Rodogune*, noms & titres de cinq de ses Tragédies.

Racine est assis un peu au-dessous des Graces à l'angle opposé de Corneille, qu'il regarde avec admiration, comme celui qui lui a montré le chemin de la belle Tragédie Françoise, & son illustre émule dans le Tragique : il est habillé & chaussé de même que Corneille, deux Genies sont près de lui, dont un porte une corne d'abondance pleine de fleurs de Mirte & de Laurier, pour marquer son stile fleuri, tendre & héroique, & lui presente une couronne de Laurier; l'autre tient un poignard, un sceptre & une couronne à l'antique, simbole de la Tragédie.

Racine porte un Rouleau à la main où on lit les noms des Tragédies d'*Andromaque*, de *Britannicus*, d'*Iphigénie*, de *Phedre* & d'*Athalie*.

On a écrit seulement les noms des piéces de Corneille & de Racine marquées ci-dessus, parce qu'il n'y avoit pas de

place sur les Rouleaux pour en écrire d'avantage, & non pas pour décider du mérite de leurs ouvrages; on n'a même pû écrire sur l'Estampe, qui represente le Parnasse, que les noms de *Phedre* & d'*Athalie*, sur le Rouleau que tient Racine, à cause que ce Rouleau se trouve dans un endroit fort ombré.

Moliere est assis entre Corneille & Racine, il est couronné de Lierre, & chaussé avec le socque; un grand manteau le couvre à demi; un Genie sous la figure de Satyre lui presente un Masque. On connoîtra facilement les attributs de la Comédie dans ceux qu'on a donnez à ce Prince des Poëtes comiques.

Deux Genies paroissent sur un petit terrain un peu élevé, entre Moliere & Corneille, destinez à soutenir les Médaillons des Poëtes comiques ou tragiques, que les Sçavans jugeront à propos.

SECONDE FASSE DU PARNASSE.

SOMMET.

Le Pégase paroît au-dessus de la cime des Lauriers, où il est artistement attaché.

Apollon est vû du profil du côté qu'il tient sa Lyre.

La Nymphe de la Seine y est representée nuë, mais dans une attitude qui n'a rien d'immodeste: elle est assise le corps panché en devant, ses longs cheveux lui couvrent une partie du dos; elle a une main appuyée sur une urne d'où sort une nappe d'eau, qui se sépare ensuite en diverses cascades, & forme quelques ruisseaux.

On découvre de profil les deux Genies qui portent les Médaillons de Malherbe & de Voiture.

MILIEU DE LA SECONDE FACE DU PARNASSE.

Quelques Lauriers, Mirtes & troncs de chênes entourrez de Lierre, ornent ce terrain & sont groupez avec des Genies.

On y voit le Médaillon de *Maynard* assez proche de celui de Malherbe son maître en Poësie; comme Maynard se plaint fort des grands & du sort, & qu'il quitta la Cour & Paris, pour se retirer dans son Pays en Languedoc, afin d'y mener une vie tranquille, on a mis pour simbole au revers de son Médaillon

daillon un Genie aſſis dans une Campagne agreable au pied d'un Laurier, & qui tient un livre ouvert. Voici la Legende.

Las du monde Apollon remplit tous mes déſirs.

Il ſera aiſé d'y placer dans la ſuite un ou deux Médaillons de quelque illuſtre Poëte ou de quelque Muſicien.

Madame de la Suze, une des trois Graces, eſt vuë de cet aſpect : on apperçoit auſſi en partie Madame des Houlieres, ſon aimable compagne.

BASE DE LA SECONDE FACE DU PARNASSE.

La Terraſſe formée ſur la Baſe de cette partie du Parnaſſe, eſt remplie par Corneille, dont on a parlé ci-devant ; on découvre ſon viſage de profil, & tout le derriere de ſa figure richement vêtue : Chapelle ſuit Corneille, Deſpréaux enſuite, & la Fontaine termine l'angle oppoſé à celui de Corneille.

CHAPELLE diſciple d'Apollon, & favori de Bacchus, eſt couronné de Lierre & de Pampres. *

Il eſt aſſis dans l'attitude d'un voyageur, qui ſe repoſe au bord d'un ruiſſeau qui coule ſur le panchant de la Montagne; il appuye une main ſur le tronc d'un chêne entourré de Lierre ; de l'autre main poſée ſur ſes genoux, ſe développe un Rouleau où eſt écrit *voyage de Chapelle & de Bachaumont*, titre d'un de ſes ouvrages, vrai chef-d'œuvre dans ce genre d'écrire, où l'on trouve toute la délicateſſe & tout l'agrément poſſible dans les penſées & dans le ſtile ; les Vers, qui compoſent une partie de cet ouvrage, ſont ſur des rimes redoublées, où Chapelle eſt propoſé comme un excellent original.

DESPREAUX eſt aſſis proche Chapelle ; deux Genies ſous la figure de Satyre accompagnent ce Poëte ſatirique & ce grand Maître dans l'Art Poëtique : l'un de ces Genies porte un lutrin qui a donné ſujet à un de ces Poëmes intitulé le *Lutrin*, où l'on connoît l'heureuſe fecondité & la beauté du genie de

* Bacchus a le don d'inſpirer les Poëtes, de même qu'Apollon, comme le fait connoître Horace dans la 25. Ode de ſon troiſiéme Livre.

Quo me Bacche rapis tui plenum
Dicam inſigne recens, adhuc indictum ore alio.

Où m'emportes tu, Bacchus, plein de ta Divinité.
Je dirai des choſes ſublimes & toutes nouvelles.

son Auteur, d'avoir rendu un sujet aussi sterile de lui-même si interessant & rempli de tant d'agrémens; l'autre Genie lui presente une Couronne de Lierre mêlé avec quelques feüilles de Laurier; le Lierre par rapport à la satyre, & le Laurier par raport à son Ode sur la prise de Namur, & à sa belle Epitre au Roi sur le passage du Rhin: ce même Genie tient d'une main une plume & une lime entourées de fleurs, pour marquer son stile pur, châtié & fleuri.

Despréaux, dans sa seconde satyre adressée à Moliere, dit en parlant de ses ouvrages

Ainsi recommençant un ouvrage vingt fois,
Si j'écris quatre mots, j'en effacerai trois.

Tous les jours malgré moi, cloué sur un ouvrage
Retouchant un endroit, effaçant une page.

Il donne aussi en plusieurs endroits de ses Poësies des preceptes aux Auteurs de limer & de polir leurs ouvrages, surtout dans le premier chant de son Art Poëtique.

Vers 131.

Hâtez-vous lentement, & sans perdre courage,
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage.
Polissez-le sans cesse, & le repolissez,
Ajoutez quelquefois, & souvent effacez.

La Fontaine est à l'angle de cette seconde face & à celui de la troisiéme, il est assis sur une petite éminence auprès d'un ruisseau: on le voit dans l'attitude d'une personne qui déclame & instruit, ayant un bras levé & étendu; de l'autre baissé, il montre du doigt le Loup & la Brebis qui viennent boire au ruisseau, qui coule à ses pieds, sujet d'une de ses Fables tirée de Phedre, que personne n'ignore.

Le Cocq & le Renard sont aussi proche de ce Poëte, on a preferé le Cocq à d'autres oiseaux, parce qu'il est la figure hiéroglifique qui désigne la France, & un oiseau consacré à Apollon.

Un Genie tenant une Palme à la main la porte de la part d'Apollon à la Fontaine, auquel elle est légitimement dûë pour le genre des Fables, & celui des Contes.

Chapelle, Deſpréaux & la Fontaine ſont couverts en partie de draperies jettées négligemment & de bon goût, laiſſant voir la plus grande partie de leur corps à nud.

TROISIEME FACE DU PARNASSE, oppoſée à celle où Apollon eſt vû en plein.

SOMMET.

Pluſieurs Lauriers garniſſent une partie de ce ſommet, pardeſſus leſquels le Pégaſe eſt tout en l'air, étant vû de côté: un grand Palmier éleve ſa tête entre pluſieurs branches de Laurier, la Nymphe de la Seine y forme quelques petites caſcades.

MILIEU DE LA TROISIEME FACE du Parnaſſe.

Deux Genies groupez avec quelques touffes de Lauriers, rempliſſent une partie de ce milieu.

Un de ces Genies d'une phiſionomie enjoüée & comique tient le Médaillon de *Scarron*, dont les écrits en Vers & en Proſe, pleins de ſaillies vives & plaiſantes, inſpirent de la gaïeté, & ſont capables de chaſſer la mélancolie la plus inveterée.

Scarron a très-bien réuſſi dans le genre burleſque, où il eſt conſideré comme un excellent modéle qui a eu peu d'imitateurs: la fermeté & même la gaïeté d'eſprit qui le rendoient victorieux des maûx auſquels ſon corps étoient continuellement en proye, ont fourni le ſujet qu'on a mis au revers de ſon Médaillon, c'eſt un Genie en l'air tenant à la main en guiſe de maſſue une marote,(ſimbole de la folie agréable, du plaiſant & du facetieux;) dont il a combattu un hydre qu'on voit à demi terraſſé dans le bas du Médaillon: ce qui marque ſa victoire & ſur les maux & les chagrins qui vouloient l'aſſaillir. La Legende eſt compriſe dans ce Vers.

J'ai vaincu la douleur par les ris & les jeux.

Où l'on rend à peu près en françois ces deux Vers latins tirez du Portrait que l'Abbé Ménage a fait de Scarron

Ille ego sum vates rabido data præda dolori,
Qui supero sanos lusibus atque jocis.

On verra les autres Vers qui composent ce Portrait, article Scarron, dans la Liste Chronologique.

Scarron ne se flattoit pas d'être representé en Médaille, ou en Médaillon comme il le dit lui-même, après avoir fait un Portrait peu gracieux de sa figure souffrante, par *Mesdames les Muses, je n'ai jamais esperé que ma tête devint l'Original d'une Médaille*, mais il mérite bien qu'on le démente pour le remercier de l'humeur gaïe qu'il inspire à ses Lecteurs.

L'autre Genie, placé sur le terrein de ce milieu du Parnasse, porte le Médaillon de *Lainez* & embouche une trompette, pour faire connoître que ce Poëte a composé un Poëme heroïque à la gloire de Charles XII. Roi de Suede, dont les actions martiales ont fait l'admiration de l'Univers.

Lainez avoit une très-belle imagination, & faisoit des peintures vives & naturelles de tous les sujets qu'il traitoit, dont Bacchus & l'Amour étoient les principaux; ce sont les differens sujets où il a reussi, qui ont donné la pensée de mettre sur le revers de son Médaillon trois couronnes; la premiere de Laurier, par raport à son Poëme du Roi de Suede; la seconde, de Mirte à cause de ses Poësies galantes; & la troisiéme de Pampres, pour ses Poësies bachiques: ce Vers compose la Legende.

Je les mérite toutes trois.

Le Genie qui porte la Palme au Poëte la Fontaine, paroît aussi sur ce milieu de la Montagne, où l'on pourra ajouter encore un ou deux Genies pour y soutenir d'autres Médaillons de nos fameux Poëtes & de nos fameux Musiciens.

BASE DE LA TROISIEME FACE DU PARNASSE.

On a placé sur la portion de la terrasse élevée sur cette base le Poëte la Fontaine qui se trouve à l'angle de la seconde & de cette troisiéme face, où son visage est vû de profil, & tout le derriere de sa figure ornée en partie d'une draperie; Lully le Prince des Musiciens est à l'autre angle; & Segrais est placé entre la Fontaine & Lully.

J'ai

J'ai fait connoître dans la Description de la seconde face du Parnasse l'attitude & les attributs de la Fontaine ; voici ceux de Segrais.

Il est assis auprès d'un tronc de Chêne, garni de quelques feüilles, & entourré de Lierre.

Il paroît méditer sur un livre placé sur ses genoux, où sont écrits *Georgiques* & *Eneïde* (ces deux Poëmes admirables de Virgile) qu'il a traduits avec élégance en Vers françois.

On a mis une houlette à côté de lui, par rapport à ses Eglogues, qui lui ont acquis une grande réputation, ce qui fait dire à Despréaux qu'il est digne de chanter le nom de Louis le Grand.

Que Segrais dans l'Eglogue en charme les forêts.

Art Poëtique, chant 4. Vers 201.

Segrais est couronné de Lauriers entremêlez de Lierre & de fleurs : le Laurier marque le genre heroïque de l'Eneïde ; le Lierre & les Fleurs conviennent à la traduction des Georgiques, & au genre pastoral.

Lully est placé debout à l'extremité de cette troisiéme face & de la quatriéme ; une longue & noble draperie attachée sur ses épaules traîne jusqu'à terre & forme plusieurs plis d'un beau choix : comme Lully se presente de face au quatriéme côté de cet aspect du Parnasse, j'en parlerai à l'article suivant.

QUATRIEME FACE DU PARNASSE.

SOMMET.

Le Pegase y paroît la tête levée & d'un air fougueux ; le Genie qui voudroit lui mettre un frein vole à lui ; un grand Palmier joint ses Palmes avec les branches de Lauriers qui sont sur ce sommet.

Apollon y est vû de profil de même que le Genie qui y tient une branche de Laurier, dont il est fait mention à la Description de la premiere face du Parnasse.

Un autre Genie y soutient le Médaillon de *Sarasin*, si renommé par la délicatesse de ses pensées, & par le tour charmant de ses expressions.

Les Madrigaux, les Chanſons, les Elegies, les Eglogues, les Sonnets & les Odes de Saraſin, marquent bien la fecondité, la beauté & l'agrément de ſon genie : ces differens genres de Poëſie qu'il a traitez avec ſuccès, ont fait imaginer de mettre ſur le revers de ſon Médaillon un Genie qui vole au-deſſus d'un jardin, & d'une Campagne agréable, ayant les bras étendus & élevez, portant une guirlande de fleurs; il tient encore d'une main une branche de Laurier & de l'autre une couronne de Mirte : ce Vers fait la Legende.

Je joins aux fleurs le Mirte & le Laurier.

Madame de la Guerre, celebre Muſicienne repreſentée en Médaillon, paroît auſſi ſur le ſommet de cette face du Parnaſſe.

MILIEU DE LA QUATRIEME FACE.

Le milieu de cette quatriéme face eſt animé par deux des trois Graces, on voit même la troiſiéme Grace de profil dans le tournant de la Montagne.

On y remarque encore un Genie qui attache au haut du tronc du Palmier un Rouleau, où ſont gravez les noms des celebres Muſiciens françois que la mort a enlevez, tels que ceux qu'on a marquez ci-devant, page 38 & 39, & où l'on doit écrire les noms de pluſieurs autres Muſiciens renommez; on a eu attention de faire paroître ce Genie proche & au-deſſus de Lully, le pere de la belle Muſique françoiſe.

Le Médaillon de la *Lande* qui a excellé dans la Muſique d'Egliſe, qu'il a fait exécuter pendant plus de quarante ans devant Louis le Grand, ou devant notre jeune Monarque, eſt ſuſpendu à une branche du Palmier.

On voit ſur le revers du Médaillon de la Lande un Genie qui chante & qui bat la meſure; un autre plus petit comme éleve du premier joüe de la Lyre & chante auſſi; l'extérieur de la Chapelle de Verſailles paroît dans l'éloignement, & une gloire celeſte dans le haut, figurée par le triangle miſtérieux, où eſt écrit le nom de Dieu en hebreux יהוה, environné de rayons de gloire, & de quelques Cherubins : pour Legende on a mis ce Vers. *Ses chants Divins penetrent juſqu'aux Cieux.*

A une branche du même Palmier & à côté du Médaillon de la Lande, eſt attaché celui de *Marais* : ſur le revers de

ſon Médaillon, paroît un Genie tenant une viole à la main, ayant autour de lui differens inſtrumens & partitions de Muſique, Marais étant Auteur de quatre Opera, & de pluſieurs autres livres de Muſique; comme il a excellé principalement pour la viole, & qu'il a porté cet inſtrument à ſa plus haute perfection, le Genie tenant la viole, domine ſur les autres attributs qu'on a donnez à ce Muſicien, & on a mis cette Legende.

Elle reçoit de lui ſon plus grand luſtre.

BASE DE LA QUATRIEME FACE DU PARNASSE.

La partie de la Terraſſe appuyée ſur cette baſe, préſente Lully portant le Médaillon de Quinault ſon Poëte, Racan paroît enſuite, puis deux Genies, dont l'un porte l'inſcription du Parnaſſe, & l'autre la montre avec le doigt; enfin Racine occupe l'angle qui termine cette quatriéme face & celui de la premiére.

Lully le Prince des Muſiciens eſt debout, il eſt attentif au Concert de la Lyre d'Apollon, & à la Danſe des Graces; il tient un papier roulé dont il bat la meſure, ce qui marque ſon caractere de grand Muſicien, & le ſublime où il a porté ſon Art, qui le rendent digne de battre la meſure au Concert du Parnaſſe.

Lully ſoutient ſur un bras le Médaillon de *Quinault* qu'il fait voir triomphant & couronné de Laurier, comme celui qui a excellé le premier en France dans la Poëſie chantante, & qui l'a animé à compoſer tous les beaux airs, dont ſes Opera ſont remplis.

Sur le revers du Médaillon de Quinault on a repreſenté un Genie couronné de Laurier, de Mirte & de fleurs, par rapport aux differens perſonnages que ce Poëte a fait paroître ſur le Theatre; il leve la tête du côté du Soleil (cet aſtre eſt la deviſe de Louis le Grand qui a échauffé ce Poëte à produire tant de beaux Poëmes.) Ce Genie tient d'une main une plume; ſon autre main, dont il porte un ſceptre, & un poignard (attributs de la Tragédie,) eſt appuyée ſur une Lyre ſoutenue ſur un terrein où l'on voit une couronne à l'antique, un houlette, des guirlandes de fleurs & de differens feüillages, pluſieurs inſtrumens de Muſique & des Livres, où l'on lit les noms d'*Atis*, de *Phaëton*, d'*Armide* & de quelques autres ſujets de ſes Opera. La Legende eſt dans ces termes.

Mes Vers ont merité les chants les plus parfaits.

Une perſonne d'une grande érudition, & qui excelle dans la connoiſſance des Médailles, m'a fait le plaiſir de me donner un autre ſimbole pour le revers du Médaillon de Quinault, que j'ai fait auſſi executer, & que j'ai preferé au premier, pour être repreſenté dans ce volume; c'eſt une Lyre poſée ſur quelqu'autres inſtrumens de Muſique, & ſurmontée d'un Phœnix avec cette Legende.

Phœnix de la Poëſie chantante.

C'eſt ainſi que la Bruyere dans ſes caractéres appelle Quinault; cette même perſonne m'a donné auſſi les ſimboles du revers du Médaillon de Lainez.

Racan aſſis auprès de Lully eſt couronné de Laurier & de fleurs, par raport à l'Ode & à la Paſtorale qu'il a traitées avec ſuccès; il tient une trompette à la main pour marquer le ſtile ſublime de l'Ode, & une Brebis couchée à ſes pieds, eſt un ſimbole convenable à ſon Poëme des *Bergeries*.

Deſpréaux donne de grandes louanges à Racan pour ſes Odes & pour ſa Poëſie élevée. C'eſt dans ſa neuviéme Satire, où il dit Vers 39.

Tout Chantre ne peut pas, ſur le ton d'un Orphée,
Entonner en grands Vers, la diſcorde étouffée,
Peindre Bellone en feu tonnant de toutes parts,
Et le Belge effraïé fuïant ſur ſes Remparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans être témeraire
Racan pourroit chanter au défaut d'un Homere.

Il marque bien auſſi l'heureux genie de Racan pour la Paſtorale par ces deux Vers du premier chant de ſon Art Poëtique.

Malherbe d'un Heros peut chanter les exploits
Racan chanter Philis, les Bergers & les Bois.

On verra dans l'ordre Chronologique des Poëtes & des Muſiciens, article Racan, des témoignages bien avantageux que pluſieurs grands hommes ont porté ſur les ouvrages de Malherbe & de Racan.

Entre Racan & Racine ſont placez les deux Genies, dont l'un ſoutient l'inſcription du Parnaſſe, & l'autre la montre avec le doigt; elle eſt en ces termes.

A LA GLOIRE DE LA FRANCE
ET
DE LOUIS LE GRAND,
ET A LA MEMOIRE IMMORTELLE
DES ILLUSTRES POETES
ET DES ILLUSTRES MUSICIENS FRANÇOIS.
TITON DU TILLET A INVENTÉ ET FAIT ELEVER
CE PARNASSE FRANÇOIS
DEDIÉ A LOUIS XV.
ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE.
M. DCC. XVIII.

Racine dont il eſt parlé dans la deſcription de la premiére face du Parnaſſe, ſe trouve à l'angle de cette quatriéme face & de la premiére.

A l'égard des Médaillons de nos Poëtes Latins, je n'ai point parlé des places qu'ils occupent ſur le Parnaſſe en Bronze, parce que j'attends que ce Groupe ait plus d'étendue pour les y placer d'une maniére brillante & ſans confuſion : d'ailleurs on doit ſuppoſer qu'il y a ſur le Parnaſſe des allées, & des portiques formez avec des Lauriers & des Mirtes, où les Médaillons de ces grands Poëtes ſont attachez, & ſervent d'ornement à ces allées & à ſes portiques.

Il convient après avoir donné la deſcription du Parnaſſe, de marquer la hauteur des figures qui le compoſent, & de faire connoître la forme du Piedeſtal qui porte ce Groupe de Bronze.

On a obſervé de juſtes proportions dans la grandeur & la force des figures, ſelon les ſujets qu'elles repreſentent, ou qu'elles ſont plus près ou plus éloignez de la vue.

Les figures d'Apollon, des trois Graces & de la Nymphe de la Seine, repreſentant un Dieu & des Déeſſes aimables, & placées dans des endroits élevez du Parnaſſe ſont plus délicates & ſveltes ; l'Apollon a environ treize pouces de haut ou de proportion, les trois Graces douze, & celle de la Nymphe de la Seine onze ; celle des huit Poëtes & du Mu-

ficien, qui tiennent la place des neuf Muſes étant plus à portée de la vûe, ont des muſcles plus prononcez, & ſont de quinze à ſeize pouces; le cheval Pegaſe a près d'un pied de la tête à la croupe; les figures des Genies portent depuis quatre pouces juſqu'à ſix & demi, étant proportionnées ſuivant les places qu'ils occupent, quelques Médaillons ont un peu plus de deux pouces de diametre & d'autres un peu moins.

Tout le Groupe de Bronze eſt de trois pieds quatre pouces de haut, ſur une baſe de deux pieds & demi de long, & de deux pieds deux pouces de large.

Il eſt ſoutenu ſur un Piedeſtal de quatre pieds deux pouces d'élévation pour le mettre à une juſte diſtance de la vûe, afin d'en découvrir aiſément toutes les parties: le Groupe de Bronze & le Piedeſtal ont enſemble ſept pieds & demi de haut, & forment une figure pyramidale.

Le Piedeſtal eſt composé d'un grand ſocle de Marbre, breche violette ſur lequel poſent quatre conſoles en marbre blanc veiné de noir, qui ſoutiennent une corniche de même Marbre, dont la friſe porte quelques ornemens dorez, au milieu deſquels on voit, de deux côtez une tête de Muſe, & des deux autres côtez, une tête de Mercure, le Dieu de l'Eloquence; le Parnaſſe eſt placé ſur cette corniche, les quatre conſoles qui la ſoutiennent ſont enrichies de feüilles de refans, & de feſtons dorez; quelqu'autres ornemens auſſi dorez garniſſent une partie du vuide qui eſt entre ces conſoles, au milieu deſquels s'éleve de deſſus le ſocle de Marbre breche violette, un globe de Bronze doré, ſur lequel eſt aſſis le Tems de même métail, repreſenté ſous la figure d'un vieillard, avec des aîles, & tenant une faux à la main, pour marquer que les perſonnes illuſtres raſſemblées ſur ce Parnaſſe ont rendu leurs noms immortels, & ſont au-deſſus du tems qui détruit toutes les choſes ordinaires; ou bien pour faire entendre que le tems publiera dans tous les ſiecles, & par toute la terre leurs noms glorieux.

Louis Garnier Sculpteur habile dans les ouvrages de fonte, a été chargé de l'execution de ce Parnaſſe; où il a mis tous ſes ſoins pour montrer l'excellence de ſon Art.

Les connoiſſeurs conviennent qu'on ne peut voir un ou-

vrage mieux réparé & terminé avec plus de délicateſſe.

Il a été achevé en M. DCC. XVIII. après un travail de plusieurs années. L'Estampe qui a été tirée d'après ce Bronze, & gravée par Jean Audran très-celebre dans ſon Art, a paru au mois d'Août 1723, que j'eus l'honneur de la preſenter au Roi & aux perſonnes de la Cour & du Royaume les plus diſtinguées par leur naiſſance, par leurs emplois, & par leur érudition.

Le Piedeſtal dont je viens de parler convient pour ſoutenir le Parnaſſe en Bronze placé dans un ſalon, ou dans une galerie éclairée de deux ou de pluſieurs côtez; mais il n'auroit pas fait un bon effet ſur l'Eſtampe, où l'on n'a conſervé ſeulement que la corniche ſur laquelle poſe le bronze, parce qu'il auroit occupé autant de place que le Parnaſſe, dont il auroit fallu réduire les figures, & tout ce qui le compoſe de plus de moitié de ce qu'il paroît ſur l'Eſtampe ; & ſi l'on n'avoit repreſenté qu'une partie de ce Piedeſtal , il auroit fallu couper les conſoles qui portent la corniche de Marbre, & en retrancher plus de la moitié , & pour lors il auroit perdu toute la beauté & la grace qu'il a dans ſon entier.

Dans l'Eſtampe du Parnaſſe qu'on voit au commencement de ce volume , on a ſuprimé ce Piedeſtal , & on a augmenté la Montagne par ſon pied ou ſa baſe, afin de donner plus d'élévation & de grandeur à cet ouvrage, & d'y laiſſer en même tems un terrein plus conſiderable pour y placer encore quelques figures en pied , & pluſieurs Médaillons des Poëtes, & des Muſiciens celebres qui vivent, & de ceux que la France produira dans la ſuite des ſiecles.

Pour la premiére & la grande Eſtampe du Parnaſſe François qui a paru en l'année 1723 , on y voit ce Groupe élevé ſur un Piedeſtal de Marbre blanc où l'on monte par quelques degrez, comme cela devroit être, ſi on vouloit executer dans quelque vaſte & belle place ce Monument en figures grandes au moins, comme le naturel.

Ce Piedeſtal de Marbre blanc preſente ſur cette grande Eſtampe deux côtez avec deux panneaux, ſur leſquels on a ſéparé l'inſcription en deux parties.

Sur le principal côté on a gravé

A LA GLOIRE DE LA FRANCE

ET

DE LOUIS LE GRAND.

Sur l'autre côté on a écrit

A LA MEMOIRE IMMORTELLE

DES ILLUSTRES POETES

ET DES ILLUSTRES MUSICIENS FRANÇOIS.

TITON DU TILLET A INVENTÉ ET FAIT ELEVER CE PARNASSE.

M. DCC. XVIII.

La dedicace du Parnasse à LOUIS XV. Roi de France & de Navarre, a été mise au bas de cette Estampe à la tête d'une brieve explication de cet ouvrage.

On trouvera à la fin de cette seconde partie de la description du Parnasse, des Remarques sur les deux Estampes tirées, & gravées d'après le Groupe de Bronze.

L'execution de ce Parnasse en Bronze n'a pas été sans beaucoup de difficultés, & sans beaucoup d'attention & de soins, étant un ouvrage d'une invention nouvelle, & de la plus grande composition qu'il y ait jamais eu en sculpture de ronde bosse ; c'est ce qui doit engager à avoir quelque indulgence sur les défauts qui pourroient s'y trouver, de même que sur le tableau & l'Estampe, où l'on a cherché l'Art & la Magie pictoresque, pour representer sur une seule superficie un ouvrage isolé.

J'ai fait tout ce qui a dépendu de moi pour y réussir, & j'ai bien senti que, quand on travailloit pour la Memoire des grands hommes, on avoit toujours quelque chose à desirer.

Je souhaiterois donc voir quelque Monument plus digne de la gloire de LOUIS LE GRAND & de la Memoire des personnes illustres rassemblées sur ce Parnasse, & de celles qui doivent un jour y occuper un rang distingué.

Ce seroit dans quelque place spacieuse de Paris, que je serois charmé

charmé de voir un Monument tel que le Parnasse François, executé en Bronze en figures grandes, au moins comme le naturel, soutenu sur un Piedestal de Marbre blanc d'une belle architecture, avec des nappes d'eau, qui sortiroient du milieu de ses quatre faces, qui proviendroient des différentes cascades, que la Nymphe du Parnasse formeroit d'abord sur la Montagne, & qui tomberoient ensuite dans un bassin d'un Marbre precieux, & d'une forme elegante.

Peut-être qu'un monceau de cailloux avec quelques morceaux de Roche jettez au hazard, dont on formeroit un pied de Montagne, conviendroit aussi pour servir de base à ce Monument, & auroit même quelque chose de plus naturel; les eaux qui tomberoient avec precipitation du Parnasse, & rouleroient sur ces cailloux & ces roches, produiroient de gros bouillons d'une eau blanchissante d'écume, & plusieurs petites chutes differentes, qui formeroient un bruit & un murmure agréable; * un grand bassin entoureroit de même la Montagne, & en recevroit les eaux: la place où l'on éleveroit ce Monument seroit ornée de bâtimens magnifiques, & accompagnée de Jardins rians & délicieux.

La grande Cour du Louvre où LOUIS LE GRAND a rassemblé plusieurs celebres Académies, où le triomphe des Sciences & des Arts retentit de toutes parts, conviendroit assez bien pour placer un pareil Groupe.

L'Esplanade qui est entre le Jardin des Tuilleries & les Champs Elisées fourniroit aussi une belle place pour ce Monument, mais l'endroit le plus vaste & le plus brillant seroit le rond de *l'Etoille*, qui se trouve sur le haut de la petite Montagne, ou aboutissent plusieurs allées du Roule, & qu'on voit en face du Château & du Jardin des Tuilleries; on decoreroit ce lieu de la maniére dont j'en ai parlé ci-devant à la page 44.

L'homme de goût qui connoît l'excellence de l'Architecture, & toutes les beautez d'une riche decoration peut se former de grandes idées, & de magnifiques images sur un sujet aussi noble que celui-ci; mais il n'appartient qu'aux Princes les plus puissans d'executer de grands projets, & le Particulier qui peut donner une vaste carriére à son imagi-

* C'est à peu près de cette maniére que le pied du Parnasse est représenté dans l'Estampe qui est à la tête de ce volume.

nation, se trouve resserré dans sa petite sphere pour l'execution, & doit se borner selon ses moyens & ses forces; c'est à quoi j'ai été réduit dans l'execution du Parnasse que j'ai fait élever en Bronze.

Comme je ne manque pas de projets sur tout ce qui peut faire honneur à notre Nation & à tous les grands hommes, je m'étois cependant promis de faire executer aussi en Bronze, avec l'agrément & l'approbation de Nosseigneurs les Maréchaux de France un TEMPLE DE VICTOIRE ou un CHAMP DE MARS où LOUIS LE GRAND auroit brillé au milieu des GRANDS CAPITAINES & des HEROS qui ont paru sous son Regne : ce Groupe & ce Monument auroient été mis en regard avec celui du PARNASSE FRANÇOIS, & je ne doute point que ces deux Groupes, à peu près de même forme & de même hauteur, n'eussent fait un bel effet dans le milieu des deux Salons qui terminent la superbe Galerie du Château de Versailles, dont la voute partagée en divers tableaux represente les principales actions de LOUIS LE GRAND : le Temple de Victoire, où le Champ de Mars pourroit être placé dans le *Salon*, appellé *de la Guerre*, & le Parnasse François dans le *Salon de la Paix*.

Ce Monument seroit certainement executé, & même quelques Portraits, & quelques Bustes d'hommes illustres pour decorer une belle & grande Galerie, si la fortune qui favorise rarement les amateurs du merite & de la science, ne s'y fût opposée, & ne m'eût enlevé plus de la moitié de mon bien de patrimoine, & si j'avois pû jouir seulement depuis quelques années, de même que mes camarades, dont un ou deux au plus peuvent être aussi anciens Officiers que moi, du revenu entier d'une Charge, qui m'est restée après avoir perdu trois autres Charges ou Commissions que j'avois achetées.

Fortuna celeres quassit pennas, nunc superest desiderium.

Puisqu'il ne nous reste plus qu'un desir inutile, laissons l'execution de ce projet à quelques autres personnes, & contentons-nous d'avoir donné seulement une marque de notre zele pour la gloire de notre Nation en élevant le Parnasse François en Bronze, tel que mes moyens & ma capacité me l'ont permis.

La bonté avec laquelle le Roi a reçû le Tableau, & l'Estampe qui representent ce Parnasse. La maniére gracieuse dont Messieurs de l'Académie Françoise, & Messieurs de l'Académie des Inscriptions & Belles Lettres, ont accepté un pareil present, m'ont flatté infiniment, de même que l'approbation de plusieurs gens de merite; mais j'ai bien compris qu'une personne qui ne travaille que pour la gloire des grands Hommes qui ne vivent plus, ne peut pas être du goût de tous les vivans, & qu'elle doit esperer sa plus grande recompense dans la posterité, qui ne lui sçaura pas mauvais gré d'avoir cherché à contribuer en quelque chose à la gloire de sa Nation, & à celle de LOUIS LE GRAND, & de voir que je suis le premier qui ait hazardé de consacrer après la mort de ce Monarque quelque Monument à sa mémoire : c'est aussi la seule ambition qui peut me rester pour ce monde-ci, & je me servirois volontiers de la même pensée du Cavalier Marin, qu'il exprime avec tant de justesse & d'elegance dans les Vers suivans de son Poëme d'*Adonis*, au Chant neuviéme, intitulé la Fontaine d'Apollon, Stances quatre-vingts dix & quatre-vingts onze.

Huomo, ch'anhelante a vani acquisti aspira,
E' n cose frali ogni suo studio hà messo,
Fà qual turbo, o paleo, che mentre gira,
La sepoltura fabrica a se stesso,
E dopo molte Rote al fin si mira
Haver' al moto il precipitio appresso.
Che val tanto sudar gente inquieta,
S'angusta fossa a le fatiche è meta?

Il meglio è dunque in questa vita breve
Procacciar contro morte alcun Riparo,
E poiche' l corpo incenerir pur deve,
Render al meno il nome eterno, e chiaro.
Chi da fortuna Rea torto Riceve
Specchisi in me, ch' à disprezzar la imparo.
Sol beato è chi gode in hore liete
Trà modesti piacer bella quiete.

Voilà un trait de morale qui pourroit être mieux placé, mais il s'est échappé de ma plume, & peut-être contentera-t-il

quelques Lecteurs en faveur des beaux Vers du Poëte Italien, & du grand sens qu'ils renferment.

REMARQUES

sur la Planche & la grande Estampe gravée d'après le Parnasse en Bronze.

J'ai fait connoître que le Parnasse executé en Bronze étoit isolé & vû de quatre faces principales ; il paroîtra peut-être extraordinaire que tout l'ouvrage soit representé sur une seule superficie & dans une seule Estampe.

J'ai remarqué aussi que ce Groupe de Bronze est disposé de maniére que de tel aspect qu'on le regarde, on decouvre facilement les trois quarts de l'ouvrage.

Du point de vûe qu'on a choisi pour graver la planche, on en voit toutes les figures principales, excepté, 1°. Celle de Segrais *entierement cachée par le massif de la Montagne, & qu'on a rapproché du Poëte la Fontaine pour en faire voir la tête & le buste, 2°. On a été obligé de representer* la Fontaine *debout, dont on ne voyoit que le haut de la tête étant assis, & qu'on voit jusqu'à la ceinture étant debout, 3°. On a aussi un peu elevé la* Nymphe du Parnasse *qu'on ne voyoit pas aisément de ce point de vûe, 4°. Les Médaillons de* Scarron *& de* Lainez *placez au-dessus de* Segrais, *se trouvoient aussi cachez, on les a rapportez sur le devant de l'Estampe, où ils sont suspendus à un tronc de Laurier.*

Il n'y a donc que deux ou trois Médaillons, quelques Genies & les petits Animaux qui caracterisent le genre des Fables, & celui de la Pastorale, qu'on ne voit pas sur l'Estampe, & dont j'ai marqué les places dans la description que je viens de donner.

Les personnes qui ont quelque connoissance de la perspective & de la degradation de la lumiére & de ses differens effets, comprendront facilement qu'une Montagne, qui de son pied ou de sa base quarrée s'eleve en diminuant, en forme de cone ou de pyramide arrondie, laisse voir par le moïen de la diminution & du retranchement sur le massif qui se fait de la base à son sommet, au moins le buste des figures & la partie superieure de chaque sujet, placé autour de ce solide pyramidal, excepté ceux qui sont diametralement opposez, tels que ceux qui sont marquez ci-dessus, & qu'on a été obligé de rapprocher, ou d'elever un peu, pour avoir l'agrément de voir sur une seule Estampe, & d'un seul coup d'œil, les figures principales qui composent ce Groupe, qui doivent se presenter

senter toutes ensemble, & qui ne feroient pas un aussi bon effet, étant separées en plusieurs Estampes, parce qu'un même sujet, & un monument tel que le PARNASSE FRANÇOIS, *ne doit point être divisé, & qu'il ne conviendroit pas de representer des parties, où l'on ne decouvriroit pas le visage d'Apollon qui y preside.**

On a pris le point de vûe dans lequel le Parnasse est gravé, sur l'angle où est placé Racine. *Ceux qui en verront l'Estampe connoîtront facilement que* Corneille *occupe un second angle, que le troisiéme angle se trouve entre* la Fontaine *&* Segrais, *ayant été obligé de rapprocher ce dernier de* la Fontaine *qui est au troisiéme angle sur le Bronze; que* Lully *tient le quatriéme angle; il est aisé connoissant les quatre angles qui terminent un quarré, d'en connoître les quatre côtez, les quatre faces, & l'arrangement des figures qui y sont placées.*

Quelques personnes auroient desiré que sur l'Estampe on eût marqué des prunelles sur le globe de l'œil des figures, mais ils feront attention que cette Estampe est tirée d'après un ouvrage de sculpture de ronde bosse, où les figures n'ont point de prunelles marquées, & non pas d'après un tableau, où le mélange des couleurs donne de la vivacité & de l'ame aux yeux.

Le Piedestal sur lequel ce Groupe est posé, montre assez que c'est un ouvrage de sculpture.

Il auroit paru bien étonnant aux connoisseurs qu'on eût animé les yeux de ces figures. Le bois, la pierre, le marbre, le bronze, & les autres metaux n'ont point ce pouvoir, étant chacun d'une seule couleur.

Les Sculpteurs de l'antiquité n'ont point marqué de prunelles à Apollon *le plus brillant des Dieux, qui, selon le sentiment des Poëtes, est le même que le Soleil, le pere de la lumiére; ils n'en ont point mis à* Venus *la Déesse de la beauté, aux* trois Graces *les Déesses les plus aimables, & à toutes les Divinitez.*

*Toutes les figures merveilleuses du Palais du Vatican & de Belvedere, celles de la gallerie Justinienne, celles de plusieurs autres Palais à Rome & à Florence, dont les jardins de Versailles renferment de belles copies, sont sans prunelles, on peut examiner entr'autres l'*Apollon Pithien, *l'*Hercule *ou l'*Empereur Commode, l'Antinoüs, *la* Venus de Medicis, *la* Cleopatre, *le* Gladiateur combattant, *le* Mirmillon *ou le* Gladiateur mourant, *le* Rotator, *le* Groupe des Luiteurs, *celui du* Laocoon, *& quel-*

* Il sera cependant libre dans la suite de faire graver encore quelqu'autre face & aspect de ce Parnasse, pour voir encore plus en détail l'ordre & la disposition de toutes les parties qui le composent.

ques autres chefs-d'œuvres de l'antiquité, ausquels on peut joindre le Groupe des trois Graces *fait par Germain Pilon Sculpteur habile, du tems de* HENRI II. *placé dans l'Eglise des Celestins à Paris, au milieu de la Chapelle d'Orleans.*

*On peut voir à Versailles les belles figures qui décorent la Gallerie de ce Château, & environ quarante bustes d'Empereurs & d'Hommes Illustres tous antiques, qui sont dans la même gallerie, ou dans le grand appartement: on peut considerer la figure de l'*Hyver *par le celebre Girardon, le Groupe* de l'enlevement de Proserpine *par le même; celui* de Milon Crotoniate *par Puget, & quelques autres figures qui ornent les Jardins admirables de ce Château, de même que quelques-unes du Jardin charmant des Tuilleries, où les yeux des figures sont unis, & sans prunelles.*

Il est vrai que quelques Sculpteurs habiles, & sur-tout parmi les modernes, ont mis quelquefois à leurs figures une petite ovale, soit en relief, soit concave avec un point dans le milieu pour former une prunelle, & principalement aux Bustes, ce qui donne un regard fixe & dur, & même contre la vraisemblance, le globe de l'œil aïant une superficie unie comme le cristal le plus poli; au lieu que le globe de l'œil uni, & sans aucun trait ou cavité, a quelque chose de plus coulant, de plus tendre & de plus élegant.

Les Sculpteurs Grecs & Romains ont marqué bien rarement des prunelles, ils faisoient quelquefois enchasser dans le milieu du globe de l'œil, des pierres fines de couleur, où ils faisoient tracer des cercles d'or ou d'argent, mais ce n'étoit qu'à des petites figures telles que celles des Dieux Penates *&* Lares, *& autres figures placées dans l'interieur de leurs maisons: ils avoient même des Sculpteurs particuliers pour ces sortes d'ouvrages, ou plûtôt des Jouailliers que les Latins appelloient* Statuarii ocellarii.

Parmi le nombre infini de Statues & des Bustes qui sont dans les Maisons Royales, on en trouve une seule, où le Sculpteur a mis deux pierres fines de couleur pour former les prunelles; cette figure represente Tyridate Roi d'Armenie, *elle est placée dans les Jardins de Versailles en descendant le grand fer à cheval, à main gauche, entre la figure qui represente* le Feu *& la* Venus Callipiga. *J'ai vû aussi quelques têtes d'Empereurs & d'autres grands hommes, faites de composition, & quelques autres de Marbre noir representant des Mores & des Moresques avec des yeux d'émaux, mais cela ne convient que dans de pareils ouvrages, où Melo Sculpteur de réputation réussissoit très-bien.*

Les plus habiles Graveurs, Melan, Baudet, Simonneau, Audran, n'ont jamais marqué de prunelles aux figures, à moins qu'ils ne les aïent trouvées à l'original. Parmi les figures que Melan & Baudet ont gravées d'après la Sculpture, à peine en trouveroit-on dix avec des prunelles, sur plus de cent qui n'en ont point.

Aussi les connoisseurs du premier ordre ont-ils approuvé qu'on n'ait point mis de trait sur le globe de l'œil des figures placées sur le Parnasse.

Ceux qui voudront absolument former une prunelle, il leur sera très-aisé de se contenter sur l'Estampe en dessinant avec la pierre noire & la craie, ce qu'ils desireront pour rendre l'œil plus marquant, ce qui ne sera pas un ouvrage d'un quart d'heure, & qu'un Graveur pourra faire sur la planche en moins de trois heures; ce que je ferai même executer dans la derniére impression, où la prunelle de l'œil sera marquée à la maniére que les Sculpteurs l'ont quelquefois pratiquée, cherchant avec plaisir les moyens de contenter toutes les personnes d'esprit.

On a fait quelques petites augmentations sur la planche dans la seconde impression: on avoit crû d'abord qu'il seroit difficile d'y mettre les deux Genies qui portent sur le Parnasse en Bronze les deux Rouleaux, où sont les noms des Poëtes François, & de nos Poëtes Latins, & qui volent vers Apollon, qu'on a ajoutez dans la seconde impression avec quelques petits ornemens; qu'on ne soit donc pas surpris de trouver sur plusieurs des grandes Estampes ces petites augmentations, pour les rendre encore plus conformes au Groupe de Bronze, & telles qu'on voit l'Estampe en petit au commencement de ce volume.

REMARQUES

au sujet des ressemblances des figures, & sur ce qu'on desireroit que toutes les principales fussent éclairées également.

Plusieurs personnes auroient souhaité avec raison que les ressemblances des figures soit sur le Bronze, soit sur la grande & premiére Estampe qui en a été gravée, fussent plus picquantes, & frapassent au premier coup d'œil: j'ai fait pour y réussir ce qui a dépendu de moi, ayant rassemblé les meilleurs Portraits en peinture & en gravure des personnes illustres de notre Parnasse, que la mort nous a enlevées. Je puis assurer qu'on a pris leurs traits avec assez de justesse; mais on fera attention, 1°. Qu'il a fallu souvent changer sur le Bronze,

& par consequent de même sur l'Estampe, les positions de têtes qu'on a trouvées dans ces Portraits, pour les mettre dans des attitudes differentes & dans un beau caractere, comme il convient à un Groupe de plusieurs figures, ce qui fait paroître quelquefois de la difference dans les ressemblances, à ceux qui sont accoutumez à voir une autre position de tête. 2°. On doit considerer que les habillemens & les coëffures contribuent beaucoup à la ressemblance, & que quand on est obligé de changer entiérement les habillemens, & les coëffures ordinaires des personnes, la ressemblance n'en est pas si sensible; ce qui arrive même aux personnes vivantes; par exemple, un Magistrat qu'on voit ordinairement en grande perruque & en Robbe, si on le trouve à la Campagne en petits cheveux, en habit court, & d'une couleur gaïe & claire, on le regardera à deux ou trois fois avant que de le reconnoître: Supposons aussi LOUIS LE GRAND *dont la ressemblance frappe dans le Portrait qu'en a fait l'illustre Rigault, ayant une grande perruque brune avec son manteau & ses habits Royaux, ou tel qu'une infinité de personnes l'ont vû de son vivant, habillé noblement, & portant une grande perruque, on pourra au premier coup d'œil aisément le méconnoître étant en Apollon sur le Parnasse, avec une couronne de Laurier & des cheveux voltigeans, & n'ayant qu'une draperie legere qui laisse voir la plus grande partie de son corps à nud, comme doit être Apollon, auquel des habits à la Françoise & une longue & grosse perruque ne conviennent nullement; cependant on a pris avec beaucoup d'exactitude tous les traits de ce Prince, non-seulement d'après les Portraits de Rigault, mais sur les figures & les bustes qu'en ont fait Girardon & Coyzevox fameux Sculpteurs.*

Je dirai de même à l'egard de toutes les personnes qui sont representées sur notre Parnasse, qu'on leur a donné des habillemens tous differens de ceux qu'ils portoient ordinairement dans le monde, & qu'on ne doit point être surpris de ne les pas reconnoître au premier instant, mais que pour peu qu'on les examine on trouvera tous leurs traits conformes aux meilleurs Portraits qui en sont restez.

3°. On doit aussi convenir qu'en donnant des Portraits cinq ou six fois plus petits que le naturel, & de plus en Bronze ou en Estampe, on ne doit pas exiger des ressemblances aussi vives que s'ils étoient peints grands, comme nature.

Les remarques que je viens de donner, regardent le Bronze & la grande Estampe du Parnasse, car pour l'Estampe qui est à la tête de ce livre, on ne peut demander au plus qu'une legere idée des ressemblances.

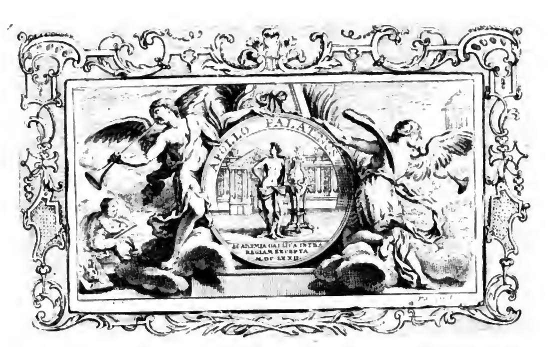
Il

Il faut avant que de finir ces remarques répondre aussi à de certaines personnes qui ne sont pas contentes de voir dans l'Estampe quelques-uns de nos plus grands Poëtes dans la partie ombrée, & leur dire qu'il n'est pas possible de faire un tableau, & surtout une Estampe, à moins que d'y mettre du clair & de l'obscur ; & comme l'Estampe du Parnasse represente un ouvrage isolé, si dans le point de vûe où on l'a gravé, il paroît deux ou trois grands personnages dans l'ombre, en prenant un autre point de vûe, où ils se trouveroient éclairez, on auroit été obligé pour lors d'en mettre dans l'ombre deux ou trois autres : mais comme on sçait que le Groupe de Bronze du Parnasse est un ouvrage isolé, on connoît en même tems que toutes les faces, & tout le pourtour sont exposez au grand jour, & par conséquent que les figures y sont toutes également éclairées, en se mettant du côté où le jour frape dessus : d'ailleurs un grand homme pour être à l'ombre, ou à contre jour, n'en est pas moins illustre & moins respectable qu'un autre, qui sera en but à la lumiére & au soleil.

Quoique les Remarques que je viens de donner ne soient pas absolument necessaires à la Description du Parnasse François, je les ai mises par rapport à quelques objections qui m'ont été faites, & pour tâcher de contenter quelques personnes difficiles : elles pourront aussi amuser la curiosité de quelques Lecteurs.



DESCRIPTION
DU PARNASSE
FRANÇOIS.



TROISIEME PARTIE
DE LA DESCRIPTION
DU PARNASSE FRANÇOIS,

Où l'on fait voir en quoi il eſt allegorique & analogique au Parnaſſe de la Grece, & en quoi il peut être d'une invention nouvelle.



IL eſt aiſé de comprendre par la compoſition du Parnasse François, dont je viens de rendre compte dans les deux parties precedentes, qu'il eſt allegorique & analogique dans ſes principales parties à celui de la Grece, & qu'il peut être d'une invention nouvelle dans quelques autres: Je ferai cependant connoître que, ce qui paroîtra de nouveau dans ſa compoſition, peut être appuyé ſur l'autorité même de quelques ſçavans de l'antiquité, outre qu'il eſt permis dans un ouvrage de cette nature, & conſacré à la Poëſie & à la Muſique, d'imaginer quelque choſe de nouveau, pourvû qu'il ſoit amené avec diſcernement & vrai-ſemblance.

Pictoribus atque Poëtis
Quidlibet audendi ſemper fuit æqua poteſtas;
Scimus, & hanc veniam petimuſque damuſque viciſſim:
Sed non ut placidis coëant immitia; non ut
Serpentes avibus geminentur, tigribus agni.

Hor. art. Poëtique.

Le Parnaſſe de la Grece eſt une Montagne de la Phocide très-haute & très-eſcarpée; elle eſt remplie de rochers & de blocs de Marbre entre leſquels s'élevent quelques Lauriers, Palmiers, Mirtes, & quelques plantes odoriferantes: les eaux de la fontaine de Caſtalie, qui ſelon la fable ont le don de rendre Poëtes ceux qui en boivent, coulent ſur le penchant de cette Montagne, dont le pied ſe trouve auſſi arroſé des eaux du fleuve Permeſſe, qui ont la même proprieté que ceux de la fontaine de Caſtalie.

Homere, Heſiode, & tous les anciens Poëtes ont imaginé que ce Parnaſſe & cette fameuſe Montagne étoit le principal ſéjour d'Apollon & des Muſes, & un lieu brillant où les grands Poëtes & les excellens Muſiciens de toutes les nations du monde recevoient après la mort le prix & le Laurier de l'Immortalité.

Les Poëtes & les Muſiciens François y doivent occuper des places honorables; mais de même qu'il y avoit differens endroits de la Grece & de l'Italie, conſacrez plus particulierement à Apollon & aux Muſes, & qu'on leur a dedié differens Temples; on peut auſſi former un Parnaſſe nouveau, & élever à la memoire des illuſtres Poëtes & des celebres Muſiciens François un Monument où preſide LOUIS LE GRAND, qui a excité leurs genies à chanter ſes exploits éclattans, à celebrer les merveilles de ſon Regne, & à produire tant d'excellens ouvrages.

Le Parnasse François eſt allegorique, & analogique à celui de la Grece, parce qu'il eſt repreſenté par une Montagne eſcarpée, ornée de quelques Lauriers, Palmiers, Mirtes, & troncs de Chêne entourez de Lierre; que LOUIS LE GRAND y preſide comme l'Apollon; que huit Poëtes & un Muſicien portant le Médaillon d'un neuviéme Poëte, y tiennent la place des neuf Muſes; & que la Nymphe de la Seine y repreſente la Fontaine de Caſtalie, ou, ſi on le veut, le fleuve Permeſſe.

Ce qui peut apporter quelque nouveauté dans la compoſition du Parnasse François, ſont 1°. les Genies qui y ſont diſperſez, & que les Poëtes & les Peintres ont rarement repreſentez ſur le Parnaſſe de la Grece; 2°. les trois Graces dont il y eſt fait peu de mention; 3°. les hommes illuſtres qui

y occupent la place des Muſes cauſent auſſi quelque changement entre le PARNASSE FRANÇOIS & celui de la Grece.

Les Poëtes & les Peintres ont rarement fait paroître des Genies ſur le Parnaſſe de la Grece; mais on doit certainement les y ſuppoſer, le Parnaſſe étant cenſé le païs & le ſéjour des genies & des beaux eſprits; & la compoſition du PARNASSE FRANÇOIS en devient plus animée & plus agréable par pluſieurs Genies qui y ſont dans des attitudes bien variées & dans des fonctions differentes.

Les trois Graces dont il eſt rarement parlé ſur le Parnaſſe de la Grece, brillent avec raiſon ſur le PARNASSE FRANÇOIS; on n'ignore pas que ces trois Déeſſes n'aïent le don d'embellir tous les lieux où elles paroiſſent, & que rien ne peut plaire ſans leur preſence : elles ſont également les Compagnes de Venus, de l'Amour, des Nymphes aimables, & celles de Mercure le Dieu de l'Eloquence, comme le marque Horace dans ſon Ode à Venus, la trentiéme du premier livre.

O Venus
Fervidus tecum puer, & ſolutis
Gratiæ Zonis, properentque Nymphæ,
Et parum comis ſine te Juventus,
Mercuriuſque.

Rubens ce ſçavant Peintre, repreſente les trois Graces dans ſon Tableau de l'éducation de Marie de Médicis, depuis Reine de France épouſe d'Henry IV, accompagnées de Mercure, & de Minerve la Déeſſe de la ſageſſe & des Arts.

Les trois Graces ſont auſſi les fideles compagnes d'Apollon, Pauſanias dit qu'on voïoit dans l'Iſle de Delos Apollon, tenant de la main droite ſon Arc, & ſa main gauche appuïée ſur les trois Graces, dont l'une portoit des Flutes, l'autre une Lyre, & la troiſiéme approchoit une Flute de la bouche de ce Dieu.

Quelques Poëtes anciens & modernes ont invoqué les Graces au lieu des Muſes, & les ont regardées comme un des plus grands ornemens du Parnaſſe; il ſuffit de rapporter les deux ſtrophes ſuivantes de l'Ode de M. de la Motte, intitulée *les Graces*, qu'il a imitée de la quatorziéme Olympique de Pindare.

Déeſſes jadis adorées
Dans les abondantes contrées

Où Cephise roule ses eaux,
Que mon hommage vous attire,
Graces, venez toucher ma Lyre,
Et tirez-en des sons nouveaux

Tout fleurit par vous au Parnasse;
Apollon languit & nous glace,
Sitôt que vous l'avez quitté:
Mieux que les traits les plus sublimes,
Vous allez verser sur mes rimes
Le don de l'immortalité. &c.

Ces Déesses sont aussi les dispensatrices des bienfaits, & répandent l'abondance, ce qui engage un de nos Poëtes Latins de les invoquer, préferablement aux Muses, dans un Ode où il remercie un de ses amis qui l'avoit secouru, & tiré d'une maladie dangereuse.

Vos assistite gratiæ
Æquas officiis grati animi vices
Inspirare habiles deæ.

Les Graces selon Hesiode étoient filles de Jupiter & d'Eurimonée fille de l'Ocean, l'une étoit nommée *Aglaïe* ou *Æglea*, c'est-à-dire, la splendide; l'autre *Thalie*, la florissante & l'agréable, & la troisiéme *Euphrosine*, la joviale.

Ces Déesses se tiennent par la main pour marquer l'union qui est entre elles; quelques Auteurs leur font porter d'une main; l'une, une Rose; l'autre une branche de Mirte; & la troisiéme un Cube. Elles se tiennent aussi sur le PARNASSE FRANÇOIS, par des Guirlandes de fleurs mêlées avec les feüilles de Lauriers & de Mirtes, & elles portent d'une main, l'une, une branche de Laurier; l'autre, une Palme, & la troisiéme une branche d'Olivier, comme je l'ai dit dans la premiére partie de cette Description.

Elles forment une danse noble & gratieuse, comme nous les presente Horace dans la quatriéme Ode de son premier livre.

Junctæque Nymphis gratiæ decentes
Alterno terram quatiunt pede.

Les Graces ne portoient pas des Couronnes, mais leurs

chevelures étoient d'une grande beauté. Homere les dépeint aussi dans son hymne à Apollon, & ceux qui en ont parlé après lui, *Pulchricomæ Carites* : les Graces du PARNASSE FRANÇOIS n'ont point aussi de Couronnes, leurs cheveux sont attachez d'une maniére négligée & charmante.

Une Draperie fine & légere leur couvre seulement le milieu du corps, pour rendre leur danse plus modeste & plus gratieuse.

Les Poëtes, les Peintres & les Sculpteurs ont representé les Graces habillées, ou les ont fait paroître nuës, suivant leur idée.

Pausanias rapporte que les anciens Peintres & les Sculpteurs habilloient les Graces comme firent Pitagore Parien, Bupales & Apelles, & que Socrate Sophronisce les plaça de cette maniére dans le Vestibule de la Citadelle d'Athenes ; il dit que de son tems on commençoit à les representer nuës, sans doute pour faire connoître que la beauté & les graces doivent être naturelles, & n'ont besoin d'aucun ajustement ni d'ornemens exterieurs. Mais il est plus séant & plus d'usage de leur donner quelques petites draperies pour dérober à la vûe ce qui pourroit choquer la modestie : aussi quelques-uns se sont-ils récrié contre ceux qui les ont representées nuës, comme contre de voleurs, qui les ont dépouillées de leurs vêtemens, qui les faisoient paroître d'un air modeste, & qui les garentissoient des l'injure du tems : ce qui fait dire à un Poëte Grec qu'aussi-tôt que les Graces se virent ainsi dépouillées, elles se retirerent au ciel, & emmenerent avec elles la probité & l'honneur.

On peut connoître facilement la raison que j'ai euë de placer sur le PARNASSE FRANÇOIS les huit Poëtes celebres, & l'excellent Musicien qui porte le Médaillon du neuviéme Poëte, à la place des neuf Muses.

J'ai déja remarqué que si l'on avoit mis les neuf Muses, il auroit été difficile d'y placer dans un bel ordre & sans confusion, les figures de ces hommes Illustres, qu'il est plus convenable de representer pour rendre la composition de ce Parnasse plus sensible & plus naturelle, que celle du Parnasse de la Grece qui ne consiste que dans l'idée.

Ces hommes renommez ont été choisis par l'excellence de

leur genie, de même que les Grecs firent choix de neuf Poëtes Lyriques pour les distinguer au-dessus des autres, & les proposer pour modéles chacun dans les sujets qu'ils ont traitez: les uns ayant celebré les Heros dans les combats, & les Vainqueurs dans les jeux publics; les autres ayant composé des Hymnes en l'honneur des Dieux; les autres ayant chanté des Vers tendres, ou des Vers Bachiques. Ces neuf Poëtes sont, *Stesicore*, *Ibicus*, *Bacchilide*, *Simonide*, *Alcée*, *Alcman*, *Anacreon*, *Pindare*, & la fameuse *Sappho*, quelques-uns ajoutent *Corinne*, celebre par ses Poësies.

Lyrici Poëtæ sunt novem: Sappho puta,
Stesicorus, Ibicus, Bacchilides, Simonides,
Alceus, Alcman, Anacreoque & Pindarus
Alii Corinnam adjungunt.

Gerard Vossius rapporte ainsi leurs noms au chapitre quinze du troisiéme livre de son institution Poëtique, & fait connoître les differens genres de Poësie où ils ont excellé.

On peut se servir encore du sentiment de quelques Auteurs de l'antiquité pour autoriser sur notre Parnasse les hommes Illustres qu'on y a mis à la place des Muses, tel que celui d'Heraclide rapporté dans le livre de la Musique de Plutarque, qui donne l'invention de la Poësie & de la Musique, non aux Muses, mais à des hommes renommez tels qu'*Amphion*, *Linus*, *Athedonius* & *Philamon*, & dit qn'Amphion fils de Jupiter & d'Antiope fut l'inventeur de la Poësie & de la Guittare, par l'inspiration de son pere: que Linus Eubéen trouva le premier l'Elegie pour exprimer son amour & sa langueur: qu'Athedonius d'Athenes fit les premiéres Hymnes; & que Philamon de Delphes composa les premiers Cantiques.

Le docte Varron attribue aussi l'invention de ces deux beaux Arts à *Ephore*, *Orphée*, *Thamiris*, *Musée* & *Eumolphe*, lesquels joints avec ceux dont parle Heraclide, forment le nombre de neuf.

Apollon est aussi reconnu par tous les Poëtes, pour le pere & l'inventeur de la Poësie & de la Musique, & pour le Dieu qui preside à ces beaux Arts.

On peut regarder les hommes qui tiennent la place des Muses

Muſes ſur notre Parnaſſe comme les Muſes Françoiſes, en ſe ſervant du privilege des Grecs qui ont donné le caractere & le nom des Muſes à leurs fameux Ecrivains & à leurs ouvrages; ils ſurnommerent Sophocle *la Muſe*, l'*Abeille* & la *Sirene Attique*; Xenophon l'*Abeille Grecque*, & la *Muſe Athenienne*; ils donnérent le nom des neuf Muſes aux neuf livres de l'Hiſtoire d'Herodote; neuf Epitres d'Eſchyne eurent auſſi chacune le nom d'une Muſe, & trois de ſes Oraiſons, ceux des trois Graces.

Le terme & le nom de Muſe ſignifie le genie, l'eſprit & le feu du Poëte & du Muſicien, & convient également aux hommes & aux femmes. Les Poëtes ont appellé très-ſouvent leur Genie leur Muſe; on dit très-bien la Muſe d'Homere, de Pindare, de Virgile, d'Horace; la Muſe de Corneille, de Racine, de Moliere, de la Fontaine, de Deſpréaux, de Lully, &c. pour dire le Genie de ces grands hommes.

On dit très-bien en parlant des Poëtes Grecs, Latins, Italiens, François, les Muſes Grecques, Latines, Italiennes, Françoiſes, &c.

Les perſonnes qui voudront abſolument ſur le PARNASSE FRANÇOIS des Muſes repreſentées en Femmes, il leur ſera permis de prendre les trois Graces pour des Muſes qui n'étoient d'abord qu'au nombre de trois, comme le marque Pauſanias après pluſieurs Auteurs plus anciens que lui; la premiére étoit appellée *Mnemoſine* Memoire, la ſeconde *Melete* Meditation, & la troiſiéme *Aede* Chant.

Le nombre des trois Muſes fut augmenté dans la ſuite, juſqu'à celui de neuf, parce que, ſelon Varron, les Habitans d'une Ville ancienne, voulant placer dans le Temple d'Apollon les Statues des trois Muſes, & qu'elles fuſſent d'une grande beauté, ils chargérent trois Sculpteurs des plus habiles d'executer chacun les Statues de ces trois Muſes, qui firent le nombre de neuf, afin de choiſir les trois plus parfaites; mais ces neuf Statues s'étant trouvées d'une égale beauté, on les prit toutes, & on les plaça dans le Temple d'Apollon. *Lilio Giraldi* qui a fait des recheches très-curieuſes ſur la Mithologie des Muſes, a fait voir par le Diſtique Latin ſuivant, que la Ville ancienne qui ordonna ces Statues étoit Sycione, & qu'elles étoient d'airain.

Tres ſolas quondam tenuit quas dextera Phœbi
Sed Sycion totidem ternas ex ære ſacravit.

Il nomme auſſi les trois Sculpteurs qui les executerent; ſçavoir, *Cephiſodoto*, *Strongylion*, & *Olympioſthenes*.

On augmenta de cette maniére le nombre des trois Muſes juſqu'à celui de neuf, auſquelles Heſiode donna des noms, & marqua les Sciences & les beaux Arts auſquels elles preſidoient.

Le Poëte Auſone à la fin du livre de ſes Idilles, rapporte le nom des Muſes, & leurs emplois; ſçavoir, *Cleïo* preſidant à l'Hiſtoire, *Melpomene* à la Tragedie, *Thalie* à la Comedie, *Euterpe* à l'art de jouer de la Flute, & des inſtrumens à vent, *Terpſichore* à celui de toucher la Harpe & le Luth, *Erato* à la danſe en chantant & s'accompagnant de quelques Inſtrumens, *Calliope* au Poëme Epique, *Uranie* à l'Aſtronomie, *Polymnie* à la Declamation & à la Rhetorique: il ajoute qu'Apollon, dont la force & la grandeur du genie renferme tout, regne au milieu des Muſes, & les anime à faire briller toutes les Sciences & les beaux Arts.

Cleïo geſta canens tranſactis tempora reddit,
Melpomene tragico proclamat mæſta boatu.
Comica laſcivo gaudet ſermone Thaleia,
Dulciloquis calamos Euterpe flatibus urget,
Terpſichore affectus citharis movet, imperat, auget.

J'ai beaucoup d'inclination & de respect pour les Muses; quoiqu'elles ne m'ayent point favorisé des beaux talens qu'elles ont répandus sur tant de nobles Ecrivains, j'applaudirai toujours à ceux qui chanteront leurs louanges & publieront leur gloire; mais je n'ai pû m'empêcher de leur préferer sur le PARNASSE FRANÇOIS nos excellens Poëtes, & Lully le Musicien pour les raisons que j'ai alleguées.

La Nymphe de la Seine, comme je l'ai marqué, tient lieu sur le PARNASSE FRANÇOIS des Fontaines de Castalie, d'Hippocrene, ou du Fleuve Permesse. *a*

Il seroit aisé, si on vouloit, d'imaginer un Cheval Pegase sur le PARNASSE FRANÇOIS avec la même licence Poëtique qu'ont eu les Grecs d'en former un sur le Parnasse de la Grece: l'Europe, dont la France passe pour le plus beau, & le plus florissant Royaume, est désigné par la figure du Cheval chez plusieurs celebres Geographes, comme on le voit dans les Cartouches de la Carte de l'Europe par Samson & par Jaillot, où le Cheval est representé, sans doute à cause que cette partie du monde fournit les plus beaux Chevaux & les plus vigoureux; or il est permis de prendre la partie & surtout la plus grande & la plus belle pour le tout, & de donner à la France pour figure hieroglifique le Cheval, de même que le Cocq, & enfin par la Magie Poëtique on peut faire naître des aîles à ce Cheval pour en former un Pegase aussi noble, aussi leger, & aussi fougueux que celui du Parnasse de la Grece: Je donne cette idée comme hazardée, & je consens volontiers qu'on imagine quelque chose de mieux à ce sujet, n'aimant point à trop m'écarter du vrai & du naturel.

Rien ne pouvoit donner plus d'éclat au PARNASSE FRANÇOIS, que d'y faire presider LOUIS LE GRAND comme l'Apollon de la France; tous ses hauts faits & ses vertus éminentes feront l'admiration de la posterité: son regne a été également fertile en Heros, en grands Capitaines, en fameux Ministres en sages Magistrats, en sçavans Auteurs, & en nobles Ecrivains,

Plectra gerens Erato saltat pede, carmine, vultu.
Carmina Calliope libris Heroica mandat.
Urania cali motus scrutatur & astra.
Signat cuncta manu, loquitur polyhmnia gestu.
Mentis apollinea vis has movet undique musas,
In medio Residens complectitur omnia Phabus.

a Quoique la Seine soit un Fleuve considérable, cependant les Poëtes l'ont representée sous la figure d'une Nymphe, comme dans le Prologue de l'Opera d'*Alceste*, où elle chante, le *Heros que j'attens ne reviendra-t-il pas*, elle paroît de même dans le Prologue de l'Opera d'*Astrée*, dans celui de *Circé*, & dans d'autres ouvrages de nos Poëtes.

C'eſt l'amour de ce grand Roi pour les Sciences & les beaux Arts, & les recompenſes qu'il a diſtribuées aux perſonnes qui y ont excellé, qui les ont fait fleurir avec tant de ſuccès.

Je ne m'arrêterai point à parler ici de tous les fameux ouvrages & des bâtimens conſiderables conſtruits par ſes ordres pour la ſûreté, la commodité & la grandeur de ſon Royaume; il ſuffit de voir le magnifique Château de Verſailles, & les ſuperbes Jardins qui l'accompagnent, pour connoître que l'Architecture, la Sculpture & la Peinture, ont été portées ſous ſon Regne à leur plus haut degré de perfection.

Ce Monarque a donné des marques bien ſenſibles de ſa protection & de ſa bienveillance envers les Sçavans : il commença en l'année 1663, n'ayant pour lors que 25 ans à répandre ſes bienfaits ſur les Sçavans du Royaume, & même juſques ſur ceux des Pays étrangers, comme le marque Despreaux dans ſa premiére Epitre à ce Mornaque. Vers 151.

Qui ne ſent point l'effet de tes ſoins genereux
L'Univers ſous ton Regne a-t-il des malheureux ?
Eſt-il quelque vertu dans les glaces de l'Ourſe,
Ni dans ces lieux brulez, où le jour prend ſa ſource,
Dont la triſte indigence oſe encore approcher,
Et qu'en foule tes dons n'aillent d'abord chercher.
C'eſt par toi qu'on va voir les Muſes enrichies,
De leur longue diſette à jamais affranchies.
Grand Roi pourſui toujours, aſſure leur repos :
Sans elles un Heros n'eſt pas long-tems Heros.
Bientôt, quoiqu'il ait fait la mort, d'un ombre noire,
Enveloppe avec lui ſon Nom & ſon Hiſtoire.

M. l'Abbé d'Olivet dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, tome 2, article XI. de Chapelain, nomme les perſonnes qui dans ce tems-là furent *gratifiez* du Roi ; ainſi les appelloit-on, & de ces ſoixante, il y en avoit *a* quinze étrangers, & quarante-cinq François, dont plus de vingt étoient alors de l'Académie, ou en ont été depuis.

» *a* Pour l'Italie *Leo Allatius* Bibliotécaire du Vatican; le Comte *Gratiani* Secretaire d'Etat du Duc de Modene; *Ottavio Ferrari*, Profeſſeur en Eloquence à Padoue; *Carlo Dati*, Profeſſeur en Humanité à Florence; *Vicenzo Viviani*, premier Mathematicien du grand Duc.

» Pour la Hollande & la Flandre ; *Iſaac Voſſius*, Hiſtoriographe des Provinces unies; *Nicolas Heinſius*, réſident de L H P. en Suede; *Jean Frederic Gronovius*, Profeſſeur en hiſtoire à Leyde ; *Chriſtian Huygens de Zuylichem*, celebre Mathematicien; *Gaſpar Hevartius* Hiſtoriographe de l'Empereur, & du Roi d'Eſpagne.

» Pour l'Allemagne, &c. *Jean Henri Boëclerus*,

Ses bienfaits & ses largesses répandus sur tant de Sçavans, donnerent occasion en 1666. de frapper une Médaille où d'un côté on voit la Tête de ce Prince, & de l'autre, une Femme tenant une corne d'abondance representant la liberalité; elle est entourée de quatre enfans qui representent les Genies de quatre differens Arts: celui de l'Eloquence tient une Lyre, celui de la Poësie une Trompette, & une Couronne de Laurier, le troisiéme qui mesure un globe celeste, marque l'Astronomie, & le quatriéme assis sur des livres, désigne l'Histoire. La Legende est dans ces termes.

Bonæ Artes remuneratæ
Les beaux Arts recompensez.

LOUIS LE GRAND fonda en 1663 l'Académie des Médailles & des Inscriptions, à laquelle on a joint depuis le titre des belles Lettres; l'Académie des Sciences établie en 1666, prit un nouveau lustre & de nouveaux reglemens en 1699. L'Académie de Peinture, de Sculpture & de Gravure fut rétablie en 1648, & eut de nouveaux privileges en 1664. Celle d'Architecture fut fondée en 1671.

L'ILLUSTRE COLBERT son Ministre & l'appui des beaux Arts, contribua beaucoup par ses soins à l'établissement de ces Académies.

Mais ce qui releva encore la gloire de ce Prince & celle de nos grands Ecrivains, fut le titre de Protecteur de l'Académie Françoise, qu'il se fit honneur de prendre en 1672, après la mort du Chancelier Seguier, qui avoit succedé dans cette place au Cardinal de Richelieu, premier Protecteur de cette illustre Compagnie établie en 1635, par Lettres Patentes de Louis XIII.

Il donna pour lors des Salles dans son Palais du Louvre pour tenir les Assemblées de cette Académie, & fit le même honneur dans la suite aux autres Académies, dont on vient de parler; il a placé aussi dans ce vaste Palais, les Attelliers & les Laboratoires des plus grands Maîtres dans tous les Arts, ausquels il a accordé des logemens.

„Professeur en Histoire à Strasbourg; *Thomas Reinesius*, Conseiller de l'Electeur de Saxe; *Jean Christophe VVagenseilius*, Professeur dans l'Académie d'Altorph; *Jean Hevelius* fameux Astronome de Dantzic; *Hermannus Conringius* Professeur en Politique à Hemlstad.

„Messieurs Chapelain, d'Ablancourt, Conrart, Gomberville, Cotin, Bourzeys, Charpentier, Perrault, Flechier, Cassagnes, des Marests, Corneille, Segrais, Racine, Huet, Mezeray, le Clerc, Gombauld, la Chambre, Silhon, Boyer, Quinault.

On

On a frappé des Médailles pour l'établissement de toutes ces celebres Académies, & de celle de Peinture & de Sculpture établie à Rome en 1667, de même que pour celui de l'Observatoire en la même année. On voit dans le Recueil des Médailles de l'Histoire de LOUIS LE GRAND, toutes ces Médailles avec quelques autres au sujet de la protection que ce Prince a accordée aux Sciences & aux beaux Arts.

Je rapporterai seulement le sujet de la Médaille frappée en 1672. lorsqu'il se déclara Protecteur de l'Académie Françoise, qu'il la plaça dans le Louvre, en ouvrant ainsi son Palais aux Muses & aux Sçavans.

Le Buste de ce Monarque est representé sur la tête de la Médaille, & sur le revers on voit un Apollon tenant une Lyre appuyée sur un trepied, & dans l'éloignement une des principales façades du Louvre. La Legende consiste dans ces mots

Apollo Palatinus
Apollon Palatin.

Par allusion au Palais d'Auguste, situé sur le Mont Palatin, où cet Empereur fit construire cette fameuse Bibliotéque & ce riche Temple dedié à Apollon: on doit expliquer ici *Apollo Palatinus*, Apollon dans le Palais du Louvre, ce qui fait encore entendre que LOUIS LE GRAND est l'Apollon qui a placé les Arts & les Sciences dans son Palais.

On voit à la tête de cette troisiéme partie de la Description du Parnasse une Vignette, qui represente le revers de cette Medaille.

Ce Prince a attaché des Pensions aux places des Académiciens de l'Académie des Inscriptions & de celle des Sciences: la plûpart des personnes qui ont composé l'Académie Françoise sous son Regne ont eu des Pensions, ou ont reçû des bienfaits des plus distinguez.

Il a etabli aussi des Académies de beaux Esprits & des Sciences en plusieurs Villes de son Royaume; sçavoir, celle d'Arles en l'année 1669, celle de Soissons en 1675, celle de Nisme en 1682, celle d'Angers en 1685, celle de Villefranche en Beaujollois en 1687, celle de Caën & de Montpellier en 1706, celle de Bourdeaux en 1713; il erigea en 1694.

les jeux Floraux de Toulouſe en Académie.

On pourroit citer pluſieurs livres très-utiles dans la Republique des Lettres imprimés par les ordres, & aux dépens de ce Monarque, entr'autres plus de ſoixante volumes in-4°. des Auteurs les plus celebres de la belle latinité, qui ont été donnez avec des Commentaires, & des remarques ſçavantes & curieuſes à l'uſage du Dauphin.*

Enfin LOUIS LE GRAND a fait fleurir dans tout ſon Royaume les Sciences & les beaux Arts; il a animé les Poëtes & les Muſiciens, & tous les Sçavans à produire des Poëmes & des Ouvrages parfaits, de même qu'Apollon échauffoit le Genie des Muſes

Mentis Apollineæ vis has movet undique Muſas.

Auſſi les Poëtes & les Muſiciens l'ont-ils regardé comme un nouvel Apollon, qui les a inſpirez, & qui leur a tenu lieu de Muſes, ce qui fait dire à Deſpréaux au quatriéme chant de l'Art Poëtique.

Vers 193.

Muſes dictez ſa gloire à tous vos Nouriſſons;
Son nom vaut mieux pour eux que toutes vos leçons.

Le Pere de la Rue dans ſon Poëme ſur les Victoires de ce Prince en Flandre pendant l'année 1667, l'invoque comme ſon Apollon

At neque Caſtalias mihi cura vocare ſorores,
Nec proſit veteri præcordia pandere Phœbo.
Tu mihi, tu Regum Rex optime, maxime Regum,
Numen eris Lodoïce; mihique in carmina ſacrum
Ardorem, & dignos cœptis ingentibus ignes
Adjicies, magnus lucis Pater, unicus uni
Qui ſatis es mundo, nec ſis quoque pluribus impar.

Le Grand Corneille a traduit ces Vers de cette maniére

Mais n'atten pas, grand Roi, que mes ardeurs ſincéres
Appellent aujourd'hui l'Apollon de nos peres;
A mes foibles efforts daigne ſervir d'appuy,
Et tu me tiendras lieu des Muſes & de luy.

* On peut voir à ce ſujet le Dictionaire de Moreri, article *Critiques Dauphins.*

Toi seul y peux suffire, & dans toutes les ames
Allumer de toi seul les plus celestes flammes.
Tel qu'épand le Soleil la lumiére sur nous,
Unique dans le monde & qui suffit à tous.

Le Poëte la Fontaine dans son Roman de Psyché, L. 1. en faisant la description de la grotte de Versailles, où étoient placez les bains d'Apollon, ce chef-d'œuvre de Sculpture où LOUIS LE GRAND est representé en Apollon, s'exprime ainsi.

Si j'étois plus sçavant en l'Art de bien écrire,
Je peindrois ce Monarque étendant son Empire:
Il lanceroit la foudre, on verroit à ses pieds
Des peuples abbatus, d'autres humiliez.
Je laisse ces sujets aux Maîtres du Parnasse;
Et tandis que LOUIS peint en Dieu de la Thrace
Fera bruire en leurs Vers tout le sacré Vallon
Je le celebrerai sous le nom d'Apollon,
Ce Dieu se reposant sous ces voutes humides
Est assis au milieu d'un chœur de Nereïdes.

Lully le Musicien parle ainsi à ce Monarque dans les Vers qui sont à la suite de son Epître dedicatoire, à la tête de l'Opera d'*Amadis*

Je dois à votre choix ce sujet d'Amadis,
Je vous dois son succès, car j'aurois peine à dire,
Entre vous & Phœbus lequel des deux m'inspire.

On trouveroit facilement plusieurs attributs & simboles convenables à ce Prince, tirez de ceux que la Fable donne à Apollon & au Soleil, qui ne forment qu'une même divinité.

La riche taille, l'air noble & gracieux, & la majesté qui ornoient ce Prince, le faisoient reconnoître au premier coup d'œil pour Roi, & le distinguoient au-dessus des plus grands de sa Cour, comme le Soleil se distingue & brille au-dessus de tous les Astres.

On lui donna aussi pour devise, le Soleil qui éclaire le monde, avec cette Legende

Nec pluribus impar.

Pour marquer, comme le disent le Pere de la Rue & Corneille, dans les Vers precedens, qu'il auroit suffi pour éclairer & gouverner tout le monde.

Les Peintres l'ont representé en Apollon avec tous les simboles qui conviennent à ce Dieu : c'est ainsi que Loir l'a peint dans le grand Appartement du Roi au Château des Tuilleries, & Nicolas Mignard dans toutes les pieces qui composent le petit Appartement.[a]

Il n'est permis qu'aux plus fameux Poëtes & aux plus habiles Orateurs de faire l'éloge de ce Prince, un des plus grands Monarques qui ait paru sur la terre, & qui ait regné avec le plus de magnificence & de Majesté.

C'est à juste titre qu'il mérite le surnom de GRAND, par tant de belles actions, & de vertus éclatantes, qu'il a fait paroître en tems de Guerre, comme en tems de paix, & qui ont orné le long cours de son Regne, terminé par une mort toute Heroïque & toute Chrétienne.

Son nom sera respecté dans la posterité par les plus grands Hommes, & les Sçavans le regarderont comme le Protecteur des Muses & l'Apollon DE LA FRANÇE.

[a] Voyez Felibien, entretiens neuf & dix sur la vie des Peintres.



LISTE

LISTE

DES AUTEURS ET DES LIVRES DONT J'AI tiré la plus grande partie des memoires sur la vie, & sur les Ouvrages des Poëtes rassemblez dans l'ordre Chronologique qui suit, afin que les Curieux puissent les consulter, s'ils le jugent à propos, & s'instruire plus amplement sur ce qui les concerne.

LEs Eloges des Hommes sçavans tirez de l'histoire de M. de Thou avec des additions contenant l'abregé de leur vie, le jugement & le catalogue de leurs ouvrages, par Antoine Teissier Conseiller & Historiographe de sa Majesté, le Roi de Prusse, quatriéme édition, 4 volumes in-12. chez Theodore Haak, Leyde 1715.

Les Eloges des François celebres par leur doctrine qui ont vêcu du tems de Scevole de Sainte Marthe, & du tems de ses ancêtres, par ledit de Sainte Marthe, volume in-4°. en latin divisé en trois livres, derniére édition, chez Jacques Villery, Paris 1633; deux livres de Vers Lyriques Latins à la louange de quelques-uns de ces mêmes hommes celebres par le même Auteur, in-4°. Paris 1633.

Les Hommes illustres qui ont paru en France pendant le dix-septiéme siecle avec leurs Portraits au naturel, par Charles Perrault de l'Académie Françoise, deux volumes in-folio, grand papier, chez Dezaillier, Paris 1696. & 1700. les deux volumes reliez ordinairement en un.

L'histoire de l'Académie Françoise commencée par Pellisson, continuée par l'Abbé d'Olivet, deux des quarante de l'Académie, 2 volumes in-12. chez Jean-Baptiste Coignard Fils, Paris 1730. *item* en deux volumes in-4°.

Le Dictionaire de Moreri nouvelle & derniére édition en six volumes in-folio, chez Coignard Pere, Paris 1725.

Le Dictionaire de Bayle, troisiéme & derniére édition en quatre volumes in-folio; Roterdam, chez Michel Bohm 1720.

Jugement des Sçavans sur les principaux ouvrages des Auteurs par Adrien Baillet, seconde édition, avec des notes

de la Monnoye de l'Académie Françoise, Paris 1723. sept volumes in-4°. la fin du quatriéme volume, & le cinquiéme volume en entier contiennent le Jugement des Sçavans sur les ouvrages des Poëtes modernes.

Recueil des plus belles pieces des Poëtes François tant anciens que modernes, depuis *Villon* jusqu'à *Benserade*, imprimé par Claude Barbin en cinq volumes in-12. Paris 1692.

Le *Menagiana* où les bons mots & remarques critiques, historiques, morales, & d'érudition de Gilles Menage recueilli par ses amis, troisiéme édition en quatre volumes in-12. chez Florentin de Laulne, Paris 1715.

Le Mercure Galant, appellé en 1724 Mercure de France, quelques Journaux des Sçavans, quelques-uns de ceux de Trevoux intitulez, *Memoires pour l'Histoire des Sciences & des beaux Arts.*

Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes illustres dans la Republique des Lettres par le Pere Niceron Barnabite, qui contiennent jusqu'à la fin de 1730, quatorze volumes in-12. à Paris chez Briasson.

J'ai tiré aussi des extraits des vies de quelques-uns des Poëtes François qui ont été données en particulier, telles que celles de Ronsard, de Tristan, de Moliere, & autres.

Voilà les livres qui m'ont servi le plus, parce qu'ils renferment presque tout ce qu'on trouve dans quelques autres volumes, sur ce qui concerne nos Poëtes; à l'égard des Musiciens françois peu d'Auteurs en ont parlé, & je tâcherai d'y suppléer, en rapportant les particularitez que j'en sçai.

Je pourrois citer encore plusieurs Auteurs qui ont parlé sçavamment de quelques-uns de nos Poëtes, & dont j'ai fait quelqu'usage tels que *le President Fauchet des anciens Poëtes François; Pasquier dans ses recherches de la France*, *livre* 7; la *Croix du Maine*; du *Verdier de Vauprivas*; *Sorel*; le *Pere le Long* dans leur Biblioteque; *Laurenzo Crasso dans les Eloges des Hommes illustres; Hilarion de Coste de l'Ordre des Minimes*, *dans les Eloges des Dames Illustres*, & quelques autres Sçavans que Baillet, Moreri & Bayle citent souvent au sujet des Hommes celebres dans la Republique des Lettres.

Nous avons encore des Memoires de Litterature par Sallengre, continuez par le Pere des Molests de l'Oratoire, des

Mélanges d'Histoire & de Litterature par de Vigneul Marville, où l'on trouve quelques traits qui regardent quelques-uns de nos Poëtes.

Le Lecteur qui cherche l'élegance du stile, pourra se satisfaire dans les discours de Messieurs de l'Académie Françoise à leur réception, où ils font des Eloges de ceux qui les ont precedez. L'on y trouve plusieurs des Poëtes placez sur notre Parnasse.

Les Eloges funeraires de Messieurs de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, qui sont inserez dans l'Histoire de cette Académie, dont quelques-uns de nos Poëtes étoient membres, ne seront pas lûs avec moins de plaisir: six volumes in-4°. jusqu'à 1730.

Guillaume Colletet de l'Académie Françoise, qui a écrit les vies de cent trente Poëtes François, qu'on imprime actuellement dans cette année 1731, nous apprendra sans doute des particularitez interessantes de nos anciens Poëtes, & de ceux qui ont vêcu du tems de l'Auteur de cet ouvrage.

Je rapporte ici volontiers les titres de ces livres & les noms de leurs Auteurs, pour rendre à chacun l'honneur qui lui est dû.

Il ne faut pas croire que j'aye pris tout ce que ces Auteurs ont dit de ces Poëtes de notre Parnasse; il faudroit deux ou trois volumes tel que celui-ci; j'ai choisi seulement ce qui m'a paru de plus interessant, de plus agréable, & de plus convenable à mon sujet, principalement ce qui regarde les ouvrages de ces Poëtes, & le jugement que les Sçavans en ont porté, qui les rendent dignes d'être admis sur le Parnasse.

Le Catalogue de leurs ouvrages sera mis exactement avec les éditions qui en ont été données; on n'oubliera pas non plus les principaux ouvrages en Prose, que plusieurs de nos Poëtes ont mis au jour, & qui ont contribué à leur acquerir de la reputation.

Je sens bien l'obligation qu'on a aux illustres Ecrivains qui nous ont donné des Memoires exacts sur la vie & les ouvrages des grands hommes, par la difficulté que j'ai eu de m'instruire au sujet de quelques-uns de nos Poëtes & de nos Musiciens, desquels ils n'ont point parlé; il se trouve

même des parens, & des héritiers qui ignorent jusqu'au nom de baptême, l'âge, & le tems de la mort des personnes qui leur font honneur, & qui même leur ont laissé du bien; car il arrive quelquefois par un hazard extraordinaire, que des Poëtes & des Musiciens ne sont pas maltraitez du Dieu des Richesses.

On est bienheureux que ces Ecrivains, qui n'ont que des pensées nobles, aïent pris soin de faire des recherches sur ce qui regardent ces hommes fameux, & de procurer un pareil avantage à la Republique des Lettres, surtout dans un tems où on n'aide pas beaucoup ceux qui cherchent à bien faire, & à être utiles à leur Nation.

L'ordre Chronologique des Poëtes & des Musiciens que je donne ici, doit être regardé comme une collection ou une compilation que j'ai faite des livres, & des Auteurs que je viens de citer, où je marquerai leurs noms à la fin de chaque article; quand la citation sera un peu longue & interessante, je mettrai le nom de celui dont je l'ai tiré dans la suite du discours ou à la marge.

Il convient mieux que je parle d'après ces Auteurs, que de moi-même, sur le merite des Poëtes & des Musiciens que j'ai rassemblez sur le Parnasse, parce qu'ils sont plus capables d'en juger, & que je pourrois paroître trop partial, & trop entier dans mes opinions : d'ailleurs il n'est pas possible de donner la vie d'une personne que la mort a enlevé plusieurs années, & quelquefois un siecle avant le tems où nous vivons, si ce n'est d'après ceux qui l'ont connue de leurs vivans, ou qui en ont eu connoissance peu de tems après sa mort.

Je ne laisserai pas pourtant d'ajouter à quelques articles de nos Poëtes & de nos Musiciens des anecdotes, qui ont échappé à ces Ecrivains, & qui pourront être agréables au Lecteur.

Il y a aussi au moins une douzaine de ces Poëtes & de ces Musiciens, dont on n'a rien écrit jusqu'à present, ou dont on n'a parlé que très-legerement; j'ai connu par moi-même la plûpart de ces personnes, & j'ai appris ce qui concerne les autres par des gens de ma connoissance, qui ont vêcu familiérement avec eux.

Je me suis un peu plus étendu sur certains articles que sur d'autres, parce qu'il s'est presenté des sujets plus amples, & des

des particularitez qui peuvent recréer le Lecteur.

J'ai voulu aussi défendre quelques-uns de nos Poëtes qu'on a quelquefois traitez un peu trop à la rigueur, & faire connoître l'estime que plusieurs bons critiques, surtout de leur tems, ont fait de leur merite & de leurs ouvrages, de même que les honneurs qui leur ont été rendus.

Les éloges en Vers qui ont été donnez à la plûpart de nos Poëtes m'ont paru convenables dans cet ouvrage, où il est question de Poësie, & de Musique, du Parnasse & de ses Habitans; il s'en trouvera de plus spirituels, & d'un tour plus élegant les uns que les autres; mais il faut les prendre selon le tems, & selon les personnes qui les ont donnez.

J'ai crû qu'il étoit plus à propos de ranger nos Poëtes & nos Musiciens dans un ordre Chronologique, que dans une Liste alphabetique, parce qu'on connoîtra plus aisément le progrès qu'ont fait notre Poësie & notre Musique, surtout depuis François Premier jusqu'à present, ce qui aura rapport à l'idée que j'en donnerai ci-après dans des remarques, ou dans un essai sur ces deux beaux Arts.

Il m'a paru qu'il étoit à propos de mettre cet ordre Chronologique selon le tems de la mort de chaque Poëte & de chaque Musicien, puisqu'on a établi qu'ils ne doivent être placez sur le Parnasse qu'après qu'ils auront achevé leur carriére, & que les Monumens les plus glorieux ne s'accordent ordinairement qu'après la mort; cependant comme je marquerai le tems de la naissance de chaque Auteur, ou l'âge qu'il avoit en mourant, on connoîtra aisément ceux qui les premiers se sont fait connoître par les ouvrages qu'ils ont donnez au public: car il arrive quelquefois qu'une personne est née plusieurs années devant une autre, & qu'elle ne meurt cependant que plusieurs années après, comme on le voit par cet exemple, Gombault né en 1566, meurt en 1666, âgé de 100 ans; Theophile né en 1590, vingt-quatre ans après Gombault, meurt en 1626, quarante ans avant Gombault, parce que Gombault a vêcu cent ans, & que Theophile en a vêcu seulement trente-six.

Il s'est trouvé quelque occasion, où je ne me suis pas senti obligé de suivre si scrupuleusement cette Chronologie par ordre de la mort, plusieurs des Poëtes & des Musiciens placez

jusqu'à present sur le Parnasse, ayant été contemporains, j'ai cru pouvoir mettre quelquefois de suite ceux qui étoient à peu près de même âge, & qui ont été en grande liaison ensemble, de faire paroître une Dame precedée ou suivie d'une autre Dame pour la bienséance & la grace, & de faire s'entresuivre aussi la plûpart des Musiciens, ce qui ne tire à nulle consequence, puisqu'ils ont vêcu dans le même tems; la liaison & l'accord qu'il y a d'un sujet un à autre, ne pouvant que faire plaisir au Lecteur.

La veneration que j'ai pour nos illustres Poëtes & nos Musiciens m'a engagé de marquer autant qu'il m'a été possible jusqu'au lieu de leur sepulture; les curieux ne m'en sçauront pas mauvais gré, & peut-être que j'animerai quelques personnes d'esprit amateurs de la Poësie & de la Musique à leur dresser des Epitaphes, surtout à ceux qui n'en ont point été encore honorez.

J'ai negligé de donner le titre de *Monsieur*, à nos Poëtes & à nos Musiciens, je l'ai même évité, quoique ces hommes fameux soient dignes des titres les plus pompeux; mais la mort enleve tous ces titres vains, & les seuls noms des grands Hommes placez au temple de Memoire inspirent une haute estime, & n'ont pas besoin d'un faste inutile & mortel; il convient d'ajouter à leur nom, les titres glorieux d'*Illustre*, de *Celebre*, de *Grand*, d'*Eloquent*, de *Prince*, de *Divin*, qu'ils ont acquis par leur merite; mais on peut retrancher facilement ceux que donne le ceremonial de ce monde.

ORDRE CHRONOLOGIQUE
DES POETES ET DES MUSICIENS
RASSEMBLEZ SUR LE PARNASSE FRANÇOIS.

JE commencerai cet ordre ou ce catalogue Chronologique par une Brigade de quelques-uns de nos anciens Poëtes François, qui ont eu une grande reputation de leur tems; quoiqu'ils soient d'un habillement, & d'un langage un peu gothique, plusieurs Sçavans de nos jours ne laissent pas de faire encore estime de leurs ouvrages, je les introduis donc sur notre Parnasse pour satisfaire ces Sçavans, & afin qu'Apollon & son Conseil leur assignent le canton qu'ils peuvent y occupper.

On ne peut d'abord faire plus d'honneur à la plus grande partie de ces anciens Poëtes, qu'en rapportant l'Epigramme de Clement Marot plus capable que personne de decider du merite des Poëtes de son tems, & de ceux qui l'avoient precedé, lequel les reconnoît pour avoir fait honneur à la France par leurs Poësies : cette Epigramme est adressée à Hugue *Salel*; elle est imitée de la soixante-deuxiéme du premier livre de Martial qui commence par ce Vers.

Verona docti syllabas amat vatis, &c.

De Jean de Meun *s'enfle le cours de Loire;*
En Maître Alain *Normandie prend gloire*;
Et plaint encor mon arbre paternel; [a]
Octavian [b] *rend Cognac éternel.*
De Moulinet, *de* Jean le Maire, *&* George;
Ceux de Hainault chantent à pleine gorge;
Villon, Cretin *ont Paris décoré;*
Les deux Gerbans *ont le Mans honoré.*
Nantes la Brette en Meschinot *se baigne;*
De Coquillart *s'éjouit la Campaigne;*
Quercy Salel *de toy se vantera;*
Et (comme croy) de moi *ne se taira.*

[a] Jean Marot.
[b] De Saint Gelais.

Le même Marot dans une reponse qu'il fait sous le nom de *Fripelipes* son valet au Poëte *Sagon* qui avoit eu la temerité d'écrire contre lui, nomme encore quelques Poëtes de reputation de son tems dans ces quatre Vers.

Je ne vois qu'un Saint Gelais,
Un Heroet, *&* *un* Rabelais
Un Brodeau, *un* Seve, *un* Chapuy,
Voisent écrivans comme luy.

De tous les Poëtes dont les noms sont compris dans les Vers de Marot rapportez ci-dessus, j'ai presenté seulement à Apollon, pour être admis sur le Parnasse, ceux dont les bons Connoisseurs en Poësie de nos jours ont demandé avec empressement de nouvelles Editions, & qui ont été en effet réimprimez avec soin depuis huit ou dix ans, par feu Urbain Coutelier Libraire à Paris, & même quelques-uns réimprimez depuis en Hollande.

Quoique dans les Vers ci-dessus de Clement Marot, il ne soit point fait mention de THIBAULT Comte de Champagne, il fait trop honneur à la Poësie & aux Poëtes pour ne pas le faire paroître à la tête de nos anciens Poëtes François.

I.

THIBAULT

Comte de Champagne V. du Nom, & Roi de Navarre premier du Nom, surnommé le Grand & le faiseur de Chansons, mourut à Troyes en Champagne le 10 *Juillet* 1254.

POETE FRANÇOIS.

Ce Prince peut bien être introduit sur le Parnasse François à la tête de nos anciens Poëtes, il le merite par le goût qu'il avoit pour la Poësie; & pour l'estime particuliére qu'il faisoit des Poëtes, il en avoit plusieurs à sa Cour, sur lesquels il répandoit ses graces & ses bienfaits; il tenoit dans son Palais des Assemblées de tous les Poëtes, pour examiner de concert avec eux leurs differens ouvrages, & il se faisoit honneur d'y presider.

Nous avons encore quelques Chansons de sa façon composées

posées à la loüange de la Reine Blanche de Castille mere de S. Louis qu'il aimoit avec passion, quoique cette Princesse fût très-indifferente pour lui, ne pensant uniquement qu'à le menager pour les interêts du Roi son fils.

Pasquier rapporte d'après le livre des grandes Chroniques de France dediées au Roi Charles VIII. qu'un grand nombre de belles Chansons de Thibault, faites pour la Reine Blanche, furent transcrites dans la grande Salle du Palais de Provins, & que ce qui doit paroître très-remarquable, est, qu'au commencement du premier couplet de plusieurs Chansons, il y a des notes de Musique telles qu'elles étoient dans ce tems-là pour les chanter; sa premiére Chanson commence par ces six Vers.

Au rinouviau de la doulsour d'esté
Que réclaircit li doiz à la fontaine,
Et que sont vers Bois & Verger & Pré,
Et li Rosiers en May florit & graine,
Lors chanterai que trop m'ara grevé
Ire & esmai qui m'est au cuer prochaine, &c.

Fauchet qui s'étend encore d'avantage sur l'article de Thibault Comte de Champagne, nous a conservé plusieurs couplets des Chansons de ce Prince, qu'il a extraites d'un livre de la Biblioteque de Messire Henri de Mesmes Seigneur de Roissy, Conseiller d'Etat; il dit que les Italiens & les François qui ont vêcu de son tems, & même quelque tems après, estimoient ses Chansons, & les trouverent si bonnes, qu'ils en prirent des exemples ainsi que le temoigne le Dante, lequel dans son livre *de vulgari eloquentia*, allegue ce Prince comme un excellent Maître en Poësie.

On pourra, si on le juge à propos, faire paroître sur le Parnasse François avec Thibault plusieurs Princes & grands Seigneurs, & même des Rois & des Empereurs, qui dans le même tems que lui, se sont exercés agréablement dans la Poësie: on verra leur nom au commencement des remarques sur la Poësie & la Musique françoises qui sont après cet ordre Chronologique. *V.* Pasquier, *Recherches de la France*, L. 7. chap. 3. Fauchet, *Origine de la Langue & de la Poësie Fraçoises, & des anciens Poëtes François, article* XV. Moreri *Dictionaire.*

II.

GUILLAUME DE LORRIS,

POETE FRANÇOIS.

Il parut ſous le Regne de S. Louis, & mourut vers l'an 1260. ce Guillaume de Lorris, comme le marque Fauchet, fut un très-bon Poëte, lequel amoureux d'une Dame, compoſa le livre intitulé le *Roman de la Roſe*, contenant à ſomme les commandemens d'Amour pour parvenir à jouiſſance, imitant Ovide dans ſon Poëme de l'Art d'aimer; lequel de Lorris de même que Jean de Meun qui continua & acheva ce Roman, ont pris la plûpart de leur matiére dans ce Poëme latin, en y mêlant de la Philoſophie morale.

Selon toutes les apparences de Lorris nomma ſon livre le Roman de la Roſe, par rapport au ſurnom de *Roſe* qu'il donna à la Dame qu'il aimoit, ainſi qu'il le temoigne lui-même, en diſant,

C'eſt celle qui a tant de pris,
Et eſt tant digne d'être aimée
Qu'el' doit être Roſe clamée.

Fauchet preſume qu'il s'appliquoit au Droit, & qu'il étoit Juriſconſulte, parce qu'on lit dans cet endroit de ſes Vers:

Ainſi nos dit Juſtiniens
Qui fit nos livres anciens.

On a quelques Editions du Roman de la Roſe, entr'autres celle in-4°. Paris 1519, où l'on pretend que Clement Marot a travaillé à rendre le vieux langage de ce Roman plus intelligible.

On travaille actuellement à une nouvelle Edition du Roman de la Roſe. *V.* Fauchet *des anciens Poëtes Fançois*, *article* CXXV. La Croix du Maine *Bibliotéque françoiſe.* Du Verdier de Vauprivas *dans ſa Bibliotéque françoiſe.* Baillet, *Jugement des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 4, n°. 1221: cet article eſt aſſez curieux dans Baillet, d'autant plus qu'il parle de quelques-uns de nos Poëtes les plus fameux, qui vivoient avant

l'an 1300, tels que *Helinand ; Guiot de Provins ; Chrestien de Troyes* ; *Huon Meri ; Huon de Villeneuve* ; *Gacés* ; *Brulé*, un des favoris de Thibault Roi de Navarre, dont il est fait mention ci-dessus ; *Blondiaux de Nesle* ; *Jacques de Chison ; Eustache li Peinre ; Alain Chartier*, &c. on trouvera aussi à se satisfaire sur la plus grande partie de ces Poëtes dans le livre des anciens Poëtes François par Fauchet.

III.

JEAN DE MEUN*, dit CLOPINEL,

Poëte François, vivant dans le quatorziéme siecle.

Il étoit de la petite Ville de Meun sur Loire, dont il porta le nom, il fut surnommé *Clopinel* à cause qu'il étoit boiteux: Jean Clopinel florissoit sous le Regne de Philippe le Bel, qui monta sur le thrône l'an 1321, & sous les Regnes de trois ou quatre Rois ses predecesseurs ; il étoit contemporain du Dante celebre Poëte Italien, avec lequel il lia amitié dans le tems qu'ils étudioient ensemble dans l'Université de Paris & en Theologie ; le Dante faisoit une grande estime des ouvrages & des Poësies de Jean Clopinel dont on ne sçait pas bien le tems de la mort ; quelques-uns croïent qu'il vécut jusqu'au tems du Roi Charles V. auquel il dédia un livre intitulé *Dodecadron* (qui est un jeu de passe-tems, pour faire connoître à un chacun ce qui lui arrivera par le sort des dez,) si cela est, il auroit fallu qu'il fût parvenu à l'âge de près de 90 ans, & qu'il eût conservé un esprit vif & gay jusqu'à cet âge pour composer un livre de cette nature.

Il est vrai que Jean de Meun avoit beaucoup de feu, & un esprit tourné tout à fait à la plaisanterie, comme on en peut juger par quelques traits que Fauchet rapporte dans le sommaire qu'il donne de sa vie, surtout par celui dont il se tira d'affaire en se voyant assailli par plusieurs Dames, accompagnées de quelques Gentilshommes, qui vouloient le fustiger pour avoir mal parlé de leur sexe dans ses Vers ; il leur dit que ce n'étoit point des Dames vertueuses comme elles

* Le President Fauchet écrit de Meung avec un g à la fin.

qu'il avoit eu en pensée d'attaquer, & qu'enfin si elles vouloient absolument le fustiger, il leur demandoit une seule grace qui lui fut accordée; sçavoir, que les premiers coups fussent donnez par les Catins d'entre elles, ce qui desarma promptement ces Dames, qui se retirerent toutes honteuses; cette avanture donna un grand sujet à toute la Cour d'en rire.

Jean Clopinel ou de Meun, quarante ans après la mort de Guillaume de Lorris, qui n'avoit pû terminer son *Roman de la Rose*, se chargea de le continuer, & de le finir, en quoi il reussit très-bien, aussi tous les connoisseurs regardent Guillaume de Lorris & Jean Clopinel comme les Poëtes les plus renommez parmi nos anciens avant le quinziéme siecle.

Quoique ce Roman contienne des maximes d'amour très-dangereuses au cœur humain, il fut cependant si bien reçû dans le Royaume qu'il ne fut pas possible de le decrediter par des sermons & par divers écrits des Docteurs; Jean Gerson Chancelier de l'Université de Paris fit entr'autres un traité latin très-important, & très-solide contre ce Roman, & contre l'amour dereglé de la créature; mais tout cela ne put empêcher le grand cours qu'eut le Roman de la Rose.

La Poësie ne fut pas le seul talent de Jean Clopinel; il entendoit très-bien le latin, & traduisit de latin en françois quelques ouvrages, tels que I. *la consolation de la Philosophie*, de Boëce qu'il dédia au Roi Philippe IV. II. le *livre de Chevallerie* de Vegece, III. le *livre des merveilles de Hirlande*, IV. les *Epitres de Pierre Abeillard, & d'Helois*, V. le *livre de Aelred de l'amitié spirituelle.*

On a deux ou trois Editions anciennes du Roman de la Rose, Jean Molinet le mit depuis en Prose, & le fit imprimer de cette maniére, à Paris l'an 1521. Il doit paroître incessamment une nouvelle Edition de ce Roman, que Jacques Guerin, Libraire à Paris, a commencé de mettre sous presse. *V.* Fauchet *des anciens Poëtes François, article* CXXVI. Moreri *Dictonaire.*

IV.

IV.

FRANÇOIS VILLON,

POETE FRANÇOIS.

François Villon nâquit à Paris l'an 1431, comme il le fait connoître lui-même par la date de ſon grand teſtament en l'année 1461, & la trentiéme de ſon âge, * quelques-uns diſent que Corbueil étoit ſon nom propre, & Villon un ſobriquet, qui ſignifioit fripon; mais ils ſe trompent, puiſque ſon pere s'appelloit Guillaume Villon; il eſt bien vrai, comme le marque Paſquier, que François Villon étoit un maître paſſé en friponneries, & que Clement Marot avoit dit avant lui.

Peu de Villons en bon ſçavoir
Prou de Villons pour décevoir.

Ses parens quoique pauvres, trouverent cependant le moyen de le faire étudier; mais comme il étoit d'un eſprit vif & porté au libertinage, ſe voyant dépourvû de biens, il faiſoit volontiers de petits tours de friponneries, comme d'eſcamoter tout ce qui eſt propre à boire & à manger, & autres petites bagatelles pour ſe rejouir aux dépens d'autrui avec ſes camarades. Il ne s'en tint pas là, & on peut juger qu'il fit quelque crime plus grave, dont il n'oſe faire mention dans ſes écrits, puiſqu'il fut condamné à être pendu par une Sentence du Châtelet dont il appella au Parlement : ſa gayeté naturelle ne l'abandonna pas dans cette extremité, & lui fit faire deux Epitaphes : la premiére pour lui eſt compriſe dans ces termes.

Je ſuis François, dont ce me poiſe,
Né de Paris emprès Pontoiſe,
Or d'une corde d'une toiſe
Sçaura mon col que mon cul poiſe.

On voit dans la derniére Edition des œuvres de Villon

* On s'eſt trompé dans le Dictionaire de Moreri en marquant le lieu de la naiſſance de Villon à Auvers près Pontoiſe, parce qu'on a ſuivi une fauſſe copie de ſon Epitaphe, où eſt le Vers *né à Auvers emprés Pontoiſe* : le P. Niceron dans les memoires donne des Remarques juſtes ſur ce qui regarde Villon.

chez Coutelier, page 92, à la suite de cette Epitaphe, une autre plus étendue tel que le President Fauchet l'a rapportée.

L'autre Epitaphe en forme de Ballade que Villon fit pour ses Camarades, commence par ces deux Vers

Freres humains qui après nous vivez,
N'aïez les cœurs contre nous endurcis.

Quelque grand Seigneur, & selon quelques-uns le Duc de Bourbon même, qui passoit pour son protecteur, obtint sa grace du Roi Louis XI. ou bien le Parlement jugeant son appel, commua la peine de mort en celle du Bannissement.

Rabelais, livre 4, chapitres 13 & 67 de son Pantagruel, dit que Villon s'étoit retiré de France vers Edouard V. Roi d'Angleterre, & qu'il fut son favori. Villon depuis revint en France, & fit son séjour à *Saint Mexant* en Poitou, chez un Seigneur de la Cour qui en étoit Abbé, où selon toutes les apparences il mourut dans un âge avancé.

François Premier estimoit les Poësies de Villon, puisqu'il engagea Clement Marot à les revoir, & à les remettre en ordre, comme il paroît par un huitain dudit Marot mis à la tête des œuvres de Villon; en voici deux Vers;

Si en Villon on trouve encor' à-dire
A moy tout seul en soit le blasme (Sire.)

On voit aussi dans la Preface que Marot a donnée à la suite de ce huitain, qu'il le regarde comme le meilleur Poëte Parisien qu'il y ait eu jusqu'à son tems, & qu'il est surpris que les Editions des œuvres d'un aussi bon Poëte, qu'il regardoit même comme son Maître en Poësie, ayent été données avec si peu de soin, & remplies de tant de fautes.

Villon effectivement étoit né avec un genie propre pour la Poësie enjouée & badine; son stile est net pour le langage de son tems, sa rime est riche, & il est regardé comme le premier qui ait mis quelqu'ordre dans notre Poësie, & qui ait débrouillé cette confusion qui se trouve dans les ouvrages de nos Poëtes avant lui, c'est ce que fait connoître Despréaux au quatriéme Chant de l'Art Poëtique, Vers 117.

Villon sçut le premier de ces siecles grossiers
Débrouiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.

L'estime que plusieurs bons connoisseurs font des Poësies de Villon, & le jugement que le sevére Despréaux en a porté, suffisent pour croire que Villon peut occuper quelque place sur le Parnasse François.

Ses Poësies consistent dans ses *deux Testamens*, ses *Requêtes*, quelques *Rondeaux*, & plusieurs *Ballades*, & quelques autres petites pieces de Vers : la derniére Edition en a été donnée par Urbain Coutelier, Paris 1723. où l'on trouve à la fin une Lettre très-longue & fort curieuse sur ce qui regarde ce Poëte. *Voyez* aussi Moreri, *Dictionaire ;* Recueil Barbin, *tome* 1. Memoires du Pere Niceron, *pour servir à l'histoire des Hommes illustres dans la R publique des Lettres*, *tome* 5.

V.

GUILLAUME COQUILLARD,

POETE FRANÇOIS.

La Champagne lui donna naissance, il étoit Official de l'Eglise de Reims, & florissoit sous le Regne de Louis XI. & sous celui de Charles VIII. comme il paroît par une piéce qu'il composa pour l'entrée de ce Prince dans Reims, lorsqu'il y vint pour y être sacré l'an 1484.

Clement Marot estimoit les Poësies de Coquillart, & regardoit leur Auteur comme un homme qui faisoit honneur à sa Patrie, ce qu'on a fait connoître dans l'Epigramme qu'on a mise au commencement de cet ordre Chronologique, où il dit;

De Coquillart s'esjouit la Campaigne

En effet au jugement des Connoisseurs, Coquillart a écrit avec une facilité merveilleuse ; il parle très-bien pour son tems, & peut-être lirions-nous ses ouvrages avec plus de satisfaction, si nous les avions tels qu'ils sont sortis de ses mains, & non pas remplis de fautes surtout pour l'ortographe, & pour la mesure des Vers, tels qu'ils sont parvenus jusqu'à nous.

Les differentes piéces de Poësie de Coquillart sont intitulées ainsi, I. *Les droits de Coquillart.* II. *Le Plaidoyer entre la simple & la rusée.* III. *L'Enquête entre la simple & la rusée.* IV.

Le Monologue de la Botte de foin. V. *Le Monologue du puis*. VI. *Le Monologue des perruques*. VII. *Quelques Ballades*.

On a une Edition gothique de ses œuvres in-4°. à Paris, chez Alain Lotriau; deux autres Editions, l'une chez Galiot du Pré, & l'autre chez Jean Longis; mais la meilleure est celle que Coutelier a donné en un volume in-12. Paris 1723.

Il y a une lettre à la tête de cette Edition qui sert de Preface & d'instruction sur les œuvres de ce Poëte. La Croix du Maine, *Bibliotéque françoise*, Moreri *Dictionaire*.

VI.

MARTIAL DE PARIS, dit d'AUVERGNE, POETE FRANÇOIS.

Il étoit Auvergnac comme le marque Benoist le Court Jurisconsulte qui a commenté les *Arrêts d'Amour* de ce Poëte.

Il prit le surnom de Paris, parce qu'il vint s'établir, & se marier dans cette Ville, où il fut Procureur au Châtelet en 1480; outre ses *Arrêts d'Amour*, il a écrit en Vers françois six à sept mille Vers à huit syllabes; une histoire qu'il a intitulée les *Vigiles du Roi Charles VII*. elles contiennent la vie de ce Prince, la versification n'en est pas exacte, mais l'Auteur y fait paroître de l'invention; on y voit comment ce Roi chassa de la France les Anglois, qui en occupoient une bonne partie. Cet Auteur étoit l'homme de son siécle qui écrivoit le mieux, & avec le plus d'esprit: cet ouvrage lui acquit beaucoup de réputation; il mourut selon le Pere le Long en 1508.

Coutelier a donné une derniére Edition des *Vigiles de Charles VII*. en deux volumes in-12. Paris 1724; outre cet ouvrage, on a encore de Martial de Paris *les Arrêts d'Amour*, imprimez à Paris en 1528, ouvrage en Prose, à la tête duquel est une suite de plusieurs Vers. *Voyez* le Pere Niceron dans ses *Memoires pour servir à l'histoire des Hommes illustres dans la Republique des Lettres*, il a donné un article très-ample au sujet de ce Poëte. La Croix du Maine, *Bibliotéque françoise*.

VII.

VII.

GUILLAUME DU BOIS, dit CRETIN,

Poëte François, vivant sous les Rois Charles VIII. Louis XII. & François Premier.

Il y a grande apparence qu'il est mort vers l'an 1525, puisque *Geoffroy Tory* dans son livre intitulé *le Champ fleury*, imprimé en 1526, en parle en ces termes; *Monseigneur Cretin n'aguére Chroniqueur du Roi.*

Guillaume Cretin étoit en même tems Chantre de la sainte Chapelle de Paris & Tresorier de celle de Vincennes, sans parler de sa qualité de Chroniqueur du Roi. Les Poëtes ses contemporains lui ont donné de grands éloges, *Jean Molinet* en parle ainsi. *Cretin sacré & benedictioné de celeste main, a orné de précieuses gemmes ses ouvrages*, &c.

Jean le Maire lui adresse le troisiéme livre des illustrations de la Gaule dans les termes les plus honorables: *Geoffroi Tory* a été assez hardi pour avancer que Cretin dans ses Chroniques de France en Vers, fait honte à Homere & à Virgile: Clement Marot lui a dédié son livre d'Epigrammes avec ce titre, *à Monsieur Cretin souverain Poëte françois*; il le loue dans quelques autres endroits de ses Poësies, comme dans la complainte sur la mort du General Guillaume *Prud'homme.*

Charles Bordigné dans son Epître de Maître Pierre Faifeu à Messieurs les Angevins, ne fait pas moins d'honneur à Cretin par ces Vers.

En décorant nos arbres si très-beaulx
De haults dictons, & de riches Rondeaulx,
Tant richement sentant leur Rhetorique,
Dont Cil Cretin *a eu la theorique,*
Plus Melliflue entre les biens Sçavans,
Que non pas eu tous autres Escripvans,
Qui voudra voir & lire sa Chronicque
Des Rois françois sans sillable erronicque,
Il trouvera de tant riches couleurs,
Qu'on ne sçauroit en dire les valeurs.

Rabelais n'a pas jugé si favorablement à son égard; au con-

traire il condamne les jeux de mots, les pointes, & les équivoques qui sont répandus dans les Vers de Cretin, c'est lui qui les introduit sur la Scene dans son *Pantagruel* sous le nom de vieux *Rominagrobis*, & que *Panurge* consulte sur son mariage; la réponse que lui fait *Rominagrobis*, est d'un plaisant admirable dans Rabelais.

Prenez-la ne la prenez pas, &c.

Et elle est tirée en effet d'un Rondeau qui se trouve dans *Cretin.*

On ne peut pas disconvenir cependant que Cretin n'ait été un Poëte & un Ecrivain des meilleurs de son tems.

Ses Poësies consistent en *Chants Royaux*, *Ballades*, *Rondeaux*, diverses *Epîtres* à Charles VIII. à Louis XII. à François Premier, Rois de France, *l'apparition de feu le Marechal de Chabannes*, quelques *Poësies Chrétiennes*, &c. Il mettoit à la fin de chacune de ses piéces cette devise *mieux que pis*, marque qu'il n'en avoit pas mauvaise opinion.

Coutelier a donné la derniére édition de ses œuvres en un volume in-12. Paris 1723.

On peut voir la lettre de Mr. l'Abbé Marion qui sert de Préface à cette édition. *V.* La Croix du Maine, *Bibliotéque françoise*; Moreri *Dictionaire*; Pasquier, *Recherches de la France*, livre 7, chap. 13.

VIII.

CHARLES BORDIGNE', & JEAN MOLINET,

POETES FRANÇOIS.

Charles Bordigné ou Bourdigné né à Angers florissoit dans cette Ville l'an 1531. selon la Croix du Maine; on lui donnoit la qualité de Messire Charles Bordigné Prêtre, il a composé en Vers un livre intitulé, *la Legende de Maître Pierre Faifeu ou les gestes & dits joyeux de Maître Pierre Faifeu Ecolier d'Angers*, ouvrage divisé en 49 Chapitres, très-facetieux & écrit avec esprit. Urbain Coutelier qui en a donné une édition en un volume in-12. Paris 1723, y a joint les Poësies de JEAN MOLINET Chanoine de Valenciennes Poëte renommé,

mort en 1507 quelque tems avant Charles Bordigné, elles consistent dans un ouvrage intitulé *le Siege d'Amours*, & une autre qui porte le titre de Recollection des merveilleuses avenues en notre tems, commencé par très-élegant Orateur Messire *Georges Chastellain*, & continuée par Maître Jehan Molinet. Cet Auteur a donné aussi un Paraphrase en Prose du *Roman de la Rose*. Une lettre mise à la tête de cette édition peut instruire d'avantage les curieux au sujet des Poëtes ci-dessus nommez.

IX.

JEAN MAROT,

Poëte François, vivant sous Louis XII. & sous François I.

Quoiqu'il se dise dans quelques endroits de ses écrits, natif de la Ville de Caën, il est certain qu'il étoit du Village de Mathieu à une lieue de cette Ville; c'est ce que le Sçavant Huet dans la seconde édition de ses origines de Caën fait connoître; il marque aussi qu'il prenoit la qualité de Secretaire & de Poëte de la Magnanime Reine Anne de Bretagne, & qu'il fut ensuite valet de Chambre de François Premier. Jean Marot se maria à Cahors, & eut pour fils Clement Marot qui eut la charge de valet de Chambre du Roi, après la mort de son pere arrivée en 1517.

Les principaux Ouvrages de Jean Marot sont la *Description des deux voïages de Louis XII. à Genes & à Venise*; le *Doctrinal des Princesses & Nobles Dames* en 24 Rondeaux; *Epître des Dames de Paris au Roi François Premier, étant de-là les Monts & ayant défait les Suisses; autre Epître des Dames de Paris aux Courtisans de France étant en Italie; commencement d'une Epître à la Reine Claude*; la *Reponse de la France & des Etats aux Ecrivains seditieux; Chant Royal de la Conception de Notre-Dame; Chant Royal de la Pourtraiture de Jesus-Christ; cinquante Rondeaux sur divers sujets.*

La derniére édition des œuvres de Jean Marot a été donnée par Jean Urbain Coutelier en un volume in-12. Paris 1723; on trouve à la fin de ce volume quelques Poësies de Michel Marot petit-fils de Jean: on a mis au commencement

de cette édition des Remarques sur la personne & les ouvrages de Jean Marot extraites des Memoires litteraires, tom. 1. pag. 249, qu'on pourra consulter.

On parlera à l'article suivant de Clement Marot de la belle édition de 1731, où l'on a rassemblé les œuvres de Jean, de Clement & de Michel Marot. *V.* La Croix du Maine; du Verdier de Vauprivas *dans leurs Bibliotéques Françoises :* Moreri, *Dictionaire.*

X.

CLEMENT MAROT,

Poëte François, Valet de Chambre du Roi, mort l'an 1544.

Il étoit fils de Jean Marot dont on vient de parler : il nâquit à Cahors dans le Quercy ; après la mort de son pere il lui succeda dans la charge de Valet de Chambre du Roi François Premier, & ayant suivi ce Prince à la bataille de Pavie, il y fut blessé au bras & pris prisonnier, ce qu'il a bien sçû marquer dans sa premiére élegie par ces Vers,

Là fut percé tout outre rudement
Le bras de Cil qui t'aime loyaument:
Non pas ce bras dont il ha de coustume
De manier ou la lance, ou la plume;
Amour encor te le garde & reserve,
Et par Escrits veut que de loing te serve.

Finalement avec le Roi mon maître
De-là les Monts Prisonnier se vid être,
Mon triste corps navré en grand souffrance,
Quant est du cueur, long-tems y ha qu'en France
Ton Prisonnier y est sans méprison:

Marot a été le Poëte des Princes, & le Prince des Poëtes de son tems selon l'expression de du Verdier de Vauprivas. Sainte Marthe dit qu'il avoit le genie très-heureux, & que sans le secours de l'Etude & des belles Lettres, & sans la connoissance des Langues grecques & latines, il a rendu un service signalé à la France, lorsqu'il a entrepris d'en purifier

purifier la Langue, de la débroüiller, de la rendre traitable & intelligible, & de lui donner de l'ordre & de la méthode.

Son esprit libre, agreable & enjoué, paroît dans tous ses ouvrages remplis de pensées vives & ingenieuses ; la modestie & la retenue n'y sont pas toujours bien gardées ; mais c'est un défaut assez commun aux Poëtes de son siecle.

Il étoit aimé des plus grands Princes, & des Princesses les plus distinguées de l'Europe, entre-autres, de François Premier, de Charlequint, de Renée de France Duchesse de Ferrare, & de Marguerite de Valois, Reine de Navarre, sœur de François Premier, au service de laquelle il fut attaché dans sa jeunesse. Voici des Vers de cette Reine, une des Illustres habitantes de notre Parnasse, qui marquent bien l'estime qu'elle faisoit de Marot. Elle lui fait réponse à une de ses Epigrammes, où il se plaint de la poursuite de ses creanciers.

Si ceux à qui devez, comme vous dites,
Vous connoissoient comme je vous connois,
Quitte seriez des debtes que vous fites
Le tems passé tant grandes que petites,
En leur payant un Dixain toutesfois
Tel que le vôtre qui vaut mieux mille fois,
Que l'argent dû par vous en conscience ;
Car estimer on peut l'argent au poids ;
Mais on ne peut (& j'en donne ma voix)
Assez priser votre belle science.

Ces Vers de cette grande Princesse que Marot fit voir à ses creanciers, firent beaucoup d'effet sur leur esprit, comme on en peut juger par sa reponse à cette Illustre Reine ; la voici :

Mes creanciers qui de Dixain n'ont cure
Ont leu le vôtre, & sur ce leur ay dit ;
Sire Michel, Sire Bonnaventure,
La sœur du Roi a pour moi fait ce dit,
Lors eux cuidans que fusse en grand credit,
M'ont appellé, Monsieur, à cry & cor ;
Et m'a valu votre escrit autant d'or,
Car promit-on, non-seulement d'attendre
Mais d'en prêter (foy de Marchand) encor ;
Et j'ai promis (foy de Clement) d'en prendre.

Ff

CLEMENT MAROT.

Marot mourut à Turin en 1544, âgé d'environ 60 ans; voici l'Epitaphe que Jodelle lui consacra selon le goût de son siecle.

Quercy, la Cour, Piemont, tout l'Univers
Me fit, me tint, m'enterra, me connut,
Quercy, mon los, la Cour tout mon tems eut
Piémont mes os, & l'Univers mes Vers.

Tous les beaux Esprits de nos jours ont toujours fait un grand cas des œuvres de Marot. Charleval avoit mis cette Epigramme à la tête de son livre de Marot, en l'envoyant à une Dame qui l'avoit prié de le lui prêter.

Les œuvres de Maître Clement
Ne sont point gibier à devote:
Je vous les prête seulement,
Gardez bien qu'on vous les ôte:
Si quelqu'un vous les escamote,
Je le donne au Diable Astarot,
Chacun est fol de sa marotte,
Moi je le suis de mon Marot.

On peut voir la troisiéme Epître de Rousseau qui commence par ces Vers:

Amy Marot l'honneur de mon Pupitre,
Mon premier maître, acceptez cette Epître,
Que vous écrit un humble nourisson,
Qui sur Parnasse a pris votre Ecusson;
Et qui jadis en maint genre d'escrime,
Vint chez vous seul étudier la rime;
Par vous en France Epîtres, Triolets,
Rondeaux, Chansons, Balades, Virelais;
Gente Epigramme, & plaisante Satire
Ont pris naissance, ensorte qu'on peut dire
De Promethée hommes sont émanez,
Et de Marot joyeux Contes sont nez.

Despréaux loue le genie brillant & badin de Marot, & l'élegance de son stile, en le proposant pour modéle à ceux qui veulent écrire d'une maniére aisée & legere.

Imitons de Marot l'elegant badinage. Art Poët. Chant I. Vers 96.

Il dit quelques Vers après, qu'on lui est redevable de la Balade. CLEMENT MAROT.

Marot bientôt après fit fleurir les Balades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades ;
A des refrains reglez asservit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Ce fut lui qui débroüilla aussi le Rondeau, & on lui doit le rétablissement & la forme moderne du Sonnet & du Madrigal, & quelques autres petits Vers qu'on negligeoit avant lui; il reussissoit parfaitement bien, au sentiment du Pere Rapin, & des meilleurs critiques, dans ces sortes d'ouvrages, & surtout dans l'Epigramme.

Tous les genres differens de Poësie qu'il a traitez & sur toutes sortes de sujets font connoître la grande facilité qu'il avoit à composer des Vers.

Ses Poësies se partagent en *Epîtres*, *Elegies*, *Rondeaux*, *Balades*, *Sonnets*, *Epigrammes*, *Chansons*, & quelques autres petits Poëmes sur differentes matieres, en une traduction des deux premiers livres des Metamorphoses d'Ovide, & de l'Histoire de Leandre & d'Hero, & de quelques autres petits Poëmes Latins & Italiens, dans les traductions de cinquante-deux Pseaumes, du Cantique de Moyse. *Audite Cœli quæ loquor*, & de quelques Oraisons & Prieres.

Ses œuvres ont été imprimées plusieurs fois. L'Edition de Niort in-8°. 1596. est estimée; Adrien Moetjens, Libraire de la Haye en a donné une très-complette en deux volumes in-12. 1700. & 1702. où il a mis au commencement du premier volume la vie de ce Poëte; l'on y voit quelques avantures fâcheuses qu'il eut à essuyer par rapport à la Religion pretendue reformée dont il paroissoit soutenir ouvertement le parti.

Il vient de paroître en cette année 1731, une belle Edition imprimée à la Haye en 4 volumes in-4°. où sont rassemblées les œuvres de Jean, de Clement, & de Michel Marot; on voit une belle Estampe du Portrait de Clement Marot à la tête de cette Edition.

Le peu de Poësies qu'on a de Michel Marot, fils de Clement Marot, ne sont pas en grande estime aujourd'hui. *V.* Baillet, *Jugement des Sçavans, tome 4*, no. 1275 : Moreri, *Dictionaire* :

Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 1. L'article de Clement Marot est curieux dans le Dictionaire de Bayle

X I.

MARGUERITE DE VALOIS,

Reine de Navarre, morte en 1549.

Marguerite de Valois, fille de Charles d'Orleans Duc d'Angoulême, sœur de François Premier, nâquit dans Angoulême le 11. d'Avril 1492. Ce fut une Princesse celebre par sa beauté & par son grand mérite, & qui se fit admirer par sa vertu, par sa pieté, par son esprit & par les productions de sa plume : elle fut élevée à la Cour de Louis XII. son oncle, avec des soins tous particuliers : elle épousa le Duc d'Alençon au mois de Decembre 1509. & en devint veuve au mois d'Avril 1525. Sa tendresse pour son frere, le Roi François Premier fut admirable; elle alla en Espagne lorsqu'il y étoit prisonnier, & lui rendit tous les services qu'une bonne & habile sœur étoit capable de rendre ; elle lui fut très-utile dans les affaires du Gouvernement. Son Frere eut aussi pour elle une amitié & une consideration qui ne se peuvent exprimer; il lui en donna des preuves, avant même qu'il eût recouvert la liberté; il la remaria l'an 1527. au Roi de Navarre Henri d'Albret II. du nom, & lui fit de grands avantages dans le Contrat de Mariage. Elle s'appliqua diligemment avec son Mari à tous les soins qui pouvoient rendre leurs Etats plus florissans qu'ils n'étoient. Elle pencha beaucoup du côté du parti des sentimens de ceux de la Religion prétendue reformée ; elle fit même un Livre qui fut censuré par la Sorbonne; mais il a paru dans la suite qu'elle étoit parfaitement revenue de ses erreurs : elle se plaisoit infiniment à la lecture de la Bible ; & toutes les affaires de l'Etat, & même ses affaires domestiques où elle eut quelques chagrins à essuyer, ne l'empêcherent pas de s'appliquer à l'étude, ni de composer plusieurs Ouvrages en Prose & en Vers. Elle estimoit fort les Sçavans, & se plaisoit à leur faire du bien. Jacques le Fevre, Girard Roussel, Clement Marot & plusieurs autres se ressentirent de ses bienfaits.

Cette

Cette Princeſſe mourut au Château d'Odos en Bigorre le 2. de Decembre 1549. dans ſa cinquante-huitiéme année, & fut inhumée à Pau : elle fut honorée d'une infinité d'éloges. MARGUERITE DE VALOIS.

M. de Thou dit que ſa vertu & ſon merite lui ont acquis parmi les Sçavans le ſurnom de dixiéme Muſe & de quatriéme Grace, ou plûtôt qu'elle en a été conſiderée comme l'une des neuf Muſes & comme les trois Graces enſemble : les Vers qui furent publiez en pluſieurs endroits à ſa loüange, & les Médailles qui furent faites en ſon honneur, ont paru avec les éloges que je viens de dire. Entre ceux qui ont rendu ſon nom celebre par des écrits, il y a eû trois filles Angloiſes, qui étoient ſœurs, Anne, Marguerite & Jeanne Seymour, qui par la ſplendeur de leur naiſſance & la beauté de leur eſprit jointes à une grande érudition, & à la probité des mœurs, ſeront toûjours en vénération : elles firent donc pour honorer la memoire de cette grande Princeſſe, un Poëme de cent quatre Diſtiques latins *, qui ont été depuis mis en Vers françois par ces grandes lumieres de notre Nation, Jean Dorat, Joachim du Bellay, Jean-Antoine Baïf & Nicolas Denizot. Son Oraiſon funebre fut prononcée par Charles de Sainte-Marthe, Lieutenant Criminel d'Alençon, & Maître des Requêtes de l'Hôtel de cette Reine. Marc-Antoine Muret a compoſé pluſieurs Vers en l'honneur de Marguerite de Valois. a

Les œuvres Poëtiques de cette Princeſſe ſont : *Le Miroir de l'Ame péchereſſe. Diſcours de l'Eſprit & de la Chair. Oraiſon de l'Ame fidelle à ſon Seigneur Dieu. Autre Oraiſon à notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Comedie de la Nativité de Notre Seigneur Jeſus-Chriſt. Comedie des Innocens. Comedie du Déſert. Le Triomphe de l'Agneau. Complaintes pour un Priſonnier. Chanſons ſpirituelles. La Fable des Satyres & des Nymphes de Diane. Quatre Epîtres au Roi ſon frere. Les quatre Dames & les quatre Gentils-*

* Ces cent quatre Diſtiques ont été auſſi traduits en Grec & en Italien, & ont été raſſemblez avec l'original en Latin & les traductions en Vers françois, dans un volume imprimé à Paris 1551. ſous le titre de *Tombeau de Marguerite de Valois, Reine de Navarre*. Article Seymour, Dictionaire de Moreri.

a *Mens Regni, ſexûs lumen, ſtupor orbis in uno,*
Munera quæ Divûm corpore cuncta tenes,
Conſpicere in quâ unâ veteres licet Heroïnas,
Et quidquid veteri laudis in orbe fuit :
Delicium cœli, terræ decus. &c.

Honneur de votre ſexe, eſprit de votre Etat,
Etonnement de tout le monde,
Vous Princeſſe, en qui ſeule abonde
Ce que le Ciel a fait de fin, de délicat,
Vous, de qui les vertus divines
Ont facilement ſurmonté
Toutes celles des Heroïnes
De la fameuſe Antiquité;
Vous délices du ciel, ornement de la terre. &c.

MARGUERITE DE VALOIS. *hommes, Comedie. Farce de trop, prou, peu, moins. La Coche. L'Ombre. La Mort & Resurrection d'Amour. Reponse à la Chanson* Je vous supplie, attendez-moi. *Eglogue de deux Bergers & de deux Bergeres.* Toutes ses Poësies ont été imprimées en un Volume in-8°. Lyon, 1547. par les soins de Jean Silvius, dit de la Haye, son Valet de chambre, & publiées sous le titre de *Marguerites de la Marguerite des Princesses, très-illustre Reine de Navarre.* Scevole de Sainte Marthe dit que la Muse de cette Princesse est noble, chaste & modeste, telle qu'il convient à une Personne d'un caractere aussi éminent, qui n'a travaillé principalement que pour former & conduire les hommes à la pieté & aux bonnes mœurs : *ad pietatem & mores hominum formandos conduxisse maximè censetur.*

Elle a traduit aussi en Vers françois *La Fable des Faunes & des Nymphes de Diane converties en saules*, écrite en Vers latins par Jacques Sannazar.

Enfin cette illustre Princesse n'excelloit pas moins dans les ouvrages en Prose, que dans ceux de Poësie, comme elle la fait connoître par son *Heptameron*, connu sous le nom de *Nouvelles de la Reine de Navarre*, & par plusieurs autres.

Elle étoit aussi sçavante en Philosophie, & possedoit très-bien l'Ecriture Sainte, dont elle rendoit raison des Passages les plus obscurs.

Marguerite de Navarre étoit Ayeule de Henri IV. & par consequent Trisayeule de Louis XIV. qui, comme l'Apollon de notre Parnasse François, sera charmé d'y voir briller cette grande Princesse.

Entre les Devises qu'elle avoit prises on en trouve une d'un Lys accolé de deux Marguerites avec cette Legende: MIRANDUM NATURÆ OPUS.

Outre Auguste de Thou, Scevole de Sainte Marthe, & plusieurs Sçavans qu'on vient de citer, qui ont parlé avec éloge de Marguerite Reine de Navarre, voyez Brantome, *Vies des Dames Illustres de son tems.* Pasquier, *Recherches de la France*, Livre 7. chap. 5. Teissier, Hilarion de Coste, *dans leurs Eloges.* Moreri, *Dictionaire* : & sur-tout, *le Dictionaire de Bayle*, article *Navarre*, qui a de quoi contenter amplement les curieux au sujet de cette Princesse.

XII.

FRANÇOIS RABELAIS,

Mort l'an 1553.

Je ne m'arrêterai point ici à donner la Vie de François Rabelais ; on pourroit composer un volume entier pour amuser les curieux sur un pareil sujet : on voit à la tête de plusieurs Editions de ses œuvres un abregé de sa Vie, auquel je renvoie, de même qu'à un Ouvrage intitulé, *Floretum Philosophicum*, où sa Vie est écrite plus au long, & où sont plusieurs Eloges & Epitaphes, que les plus sçavans hommes de son siecle & de celui qui l'a suivi ont consacré pour honorer sa memoire.

Je me contenterai de dire que François Rabelais étoit de la ville de Chinon en Touraine, fils d'un Apoticaire de cette ville.

Ayant fait ses Humanitez, il entra chez les Cordeliers, d'où il sortit, quoiqu'il y eut fait profession, & passa avec la permission de Clement VIII. dans l'Ordre de saint Benoît, qu'il quitta aussi : ayant déposé l'habit regulier, pour prendre celui de Prêtre seculier, il alla étudier en Medecine à Montpellier, où il prit le Bonnet de Docteur, & où il publia les *Aphorismes* d'Hippocrate en latin. On dit que le Chancelier du Prat ayant fait abolir par Arrêt du Parlement les Privileges de la Faculté de Medecine de Montpellier, Rabelais par un stratageme des plus particuliers eut l'adresse de le faire révoquer, & de faire rétablir tous les Privileges de cette Faculté ; & que c'est pour cette raison que ceux qui sont reçus Docteurs en cette Université portent la Robe de Rabelais, qui y est en grande vénération.

Rabelais vint ensuite à Paris, où son merite & son sçavoir furent bientôt connus ; le Cardinal Jean du Bellay, Evêque de cette Ville, le choisit pour être son Medecin ordinaire. Ce Prélat étant nommé Ambassadeur à Rome, le mena avec lui, où Rabelais ne put se contenir de goguenarder en presence même du Pape Paul III. comme Scevole de Sainte Marthe l'a marqué : *In Pauli III. conspectum venire jussus, ne*

RABELAIS. *ipsi quidem Pontifici pepercit.* Ce Cardinal lui procura une Bulle d'absolution de son apostasie. A son retour il l'employa à quelques negociations, & lui donna une Prébende à Saint Maur les Fossez avec la Cure de Meudon.

Rabelais étoit un homme très-sçavant; il étoit Grammairien, Poëte, Philosophe, Medecin, Jurisconsulte & Astronome; il sçavoit les Langues Hebraïque, Arabe, Grecque, Latine, Espagnolle & Italienne; il avoit l'esprit vif & un penchant dominant à la plaisanterie & à la raillerie, ne menageant pas même les personnes de condition, qui ne purent lui échapper, non plus que leurs inferieurs, comme on le voit dans son Roman de *Pantagruel*, satyre comique & un peu trop licencieuse à la verité, mais remplie de traits vifs & d'agrémens inestimables, au goût de plusieurs personnes d'esprit qui se sont fait une étude de bien entendre cet Ouvrage. Son stile concis & coulant, & sa maniere de narrer plaisent infiniment à tous les connoisseurs; tous les Sçavans & les plus beaux Esprits de son tems en ont fait une grande estime, entre lesquels on peut compter Clement Marot, Guillaume Budé, Joachim du Bellay, Jean-Antoine Baïf, Theodore de Béze, Pierre Ronsard, le President de Thou, Etienne Pasquier, François Bacon Chancelier d'Angleterre, André du Chesne. Nos meilleurs Ecrivains modernes n'en ont pas fait moins de cas. Despréaux appelle Rabelais, *la Raison habillée en masque.* La Fontaine faisoit ses délices des œuvres de Rabelais, & regardoit cet Auteur comme un excellent modéle à suivre pour la maniére de narrer. C'est aussi un des Auteurs favoris de Mr Rousseau, qui l'appelle, *le gentil Maître François*, & qui dit que c'est chez lui qu'on puise cet enjouëment benin qui charme les personnes d'esprit.

Outre que l'ouvrage de *Pantagruel* part d'un genie tout Poëtique, Clement Marot, Pasquier, Colletet & plusieurs Sçavans ont mis Rabelais au nombre des Poëtes par plusieurs petits Vers, qui sont semez dans cet Ouvrage; c'est ce qui m'a autorisé davantage à le faire paroître sur notre Parnasse François, esperant que plusieurs beaux Esprits ne m'en sçauront pas mauvais gré.

On a differentes Editions du *Pantagruel* de Rabelais, entr'autres une en 1675. en deux Volumes in-12. & une autre en

en 1691. aussi en deux Volumes in-12. & une encore plus ample de 1711. en cinq Volumes in-8°. avec des Tailles-douces, un Commentaire & des notes, dont une partie sont de M. du Chat sur les endroits difficiles & obscurs de cet Auteur, dont il va paroître encore une édition, Paris 1731.

Rabelais a écrit encore plusieurs autres Ouvrages, mais plus serieux que celui dont on vient de parler; sçavoir, une Traduction des *Aphorismes d'Hippocrate*, des *Epîtres Françoises & Latines* au Cardinal de Chatillon, à Geoffroy d'Esrissac, Evêque de Maillezais, à André Tiraqueau & à plusieurs grands hommes : elles ont été imprimées à Paris 1652. & à Bruxelles 1710.

La mort de Rabelais fut pareille à sa vie, ayant conservé jusqu'au dernier moment son esprit plaisant & goguenard, comme on peut le voir dans l'histoire de sa vie. Il mourut âgé de soixante-dix ans, l'an 1553. à Paris, dans une maison rue des Jardins, & fut enterré au Cimetiere de saint Paul. Plusieurs beaux Esprits lui consacrerent des Epitaphes: Antoine Baïf fit celle-ci,

Pluton, Prince du noir Empire,
Où les tiens ne rient jamais,
Reçois aujourd'huy Rabelais,*
Et vous aurez tous de quoi rire.

Voyez sa vie à la tête des Editions de son *Pantagruel*; Moreri *Dictionaire.*

XIII.

JEAN SALMON.

Poëte Latin, natif de la ville de Loudun sur les confins du Poitou, qui pour sa maigreur étoit souvent appellé en riant par François I. Salmonius Macrinus, *mort l'an* 1557.

Scevole de Sainte Marthe dans son premier livre des Eloges des Sçavans dit, qu'il est étonnant que parmi le grand nombre de personnes qui ont excellé en France dans toutes les Sciences au commencement du seiziéme siécle, il ne se soit trouvé personne, qui ait traité serieusement & avec

JEAN SALMON. nobleſſe la Poëſie, ſi l'on en excepte Salmon Macrin, qui reuſſit ſi bien dans le genre lyrique, qu'il merite d'être regardé comme un ſecond Horace, principalement ſi on en juge par les Vers qu'il compoſa dans la vigueur de ſon âge, ceux qu'il a fait dans un âge plus avancé, n'ayant pas la même beauté & la même force.

Auguſte de Thou dans ſes Eloges donne l'honneur à Salmon Macrin d'avoir reveillé l'étude de la Poëſie, qui avoit été negligée avant lui en France : il dit qu'après avoir fait ſes études dans l'Univerſité de Paris, il en ſortit pour être Précepteur de Claude & d'Honoré de Savoye, fils de Raymond de Savoye, Comte de Tende, ce qui lui donna entrée à la Cour & dans l'amitié des du Bellay, qui étoient alors en grande conſideration par leur merite auprès de François Premier, & ſur-tout de Jean Cardinal du Bellay, à qui il adreſſa quantité de Vers Lyriques, en quoi Salmon excelloit ſur toutes choſes. Entre ceux qu'il compoſa dans un âge un peu avancé, on eſtime particulierement ceux qu'il fit ſur les chaſtes Amours de ſa Gelonis, nom qu'il donna à ſa femme, lorſque s'ennuyant du celibat il commença à penſer à ſe marier : il eut de ce mariage douze enfans; l'aîné fut Charles Macrin, qui n'étoit pas inferieur à ſon pere pour la Poëſie, mais qui le ſurpaſſa de beaucoup en la connoiſſance de la Langue Grecque, il fut donné pour Précepteur à Catherine ſœur de Henri, alors Roi de Navarre, depuis Roi de France, & il périt malheureuſement avec pluſieurs autres pendant le Maſſacre de la Saint Barthelemi, l'an 1572.

Jules & Joſeph Scaliger, & Paul Jove rendent un témoignage très-avantageux ſur les Poëſies de Salmon Macrin : le Chancelier de l'Hôpital ne fait pas moins d'honneur à cet Auteur; il en parle comme d'un homme connu dans tout l'univers, & dont la renommée a porté le nom juſqu'aux cieux par l'excellence de ſes vertus; c'eſt dans ſa ſeconde Epître au Cardinal du Bellay,

Macrinus ad æthera notus,
Carminibus fidicen modulandis.

Et dans un autre Epître à Salmon Macrin, il lui dit: Toi, qui es un très-grand Poëte, & que perſonne ne peut

ſurpaſſer dans la compoſition des Vers.

Cùm tu præſertim ſis maximus uſque Poëta ,
Et Verſus facias ita , nemo ut pangere Verſus
Dicatur melius.

Les œuvres imprimées de Salmon Macrin ſont, I. ſix Livres d'*Hymnes*. II. Trois autres Livres d'*Hymnes choiſies*. III. Quatre Livres d'*Odes*. IV. Son Poëme ſur *Gelonis*, ou *Gillone* ſa femme. V. Trois Livres intitulez, *Næniæ*. Une partie de ſes Poëſies a été imprimée chez Robert Etienne in 8°. Paris, 1537. & 1546. Vaſcoſan a imprimé les trois Livres intitulez, *Næniæ*, & ſon Poëme de *Gelonis* , Paris 1550. *Voyez* Teiſſier, *Eloges des Sçavans*, *tom.* 1. Baillet, *Jugement des Sçavans*, *tome* 4. n°. 1293. Moreri, *Dictionaire*. Bayle, *Dict. Article*, *Macrin*.

XIV.

MELLIN DE SAINT GELAIS,

Poëte François & Latin, originaire de Poitou, natif d'Angoulême, Abbé de Reclus, Aumônier & Bibliotéquaire du Roi Henri II. mort à Paris l'an 1558. & inhumé dans l'Egliſe Collegiale de ſaint Thomas du Louvre.

Quelques-uns diſent qu'il étoit fils naturel d'Octavien de Saint Gelais, Sieur de Lanſac, Evêque d'Angoulême, qui ſous le Regne de Louis XII. avois mis en Vers gaulois aſſez élegans pour ſon tems, divers *Rapſodies* d'Homere, de Virgile & d'Ovide. Mellin ſurpaſſa de beaucoup par ſes Poëſies Octavien, & s'éleva fort au-deſſus du langage populaire ; il contracta même quelque air de nobleſſe & d'élevation par la connoiſſance qu'il avoit de la Rhetorique, de la Philoſophie, & des Mathematiques, & par celle des Langues Grecque, Latine & Italienne, qui lui étoient familiéres, ce qui ſervit beaucoup à le diſtinguer au-deſſus des Poëtes de ſon tems, & à le mettre en concurrence avec Marot pour le prix de la Poëſie.

La douceur & l'agrément de ſon ſtile, le tour aiſé de ſes Vers le firent ſurnommer *l'Ovide François*. Ses Poëſies Françoiſes conſiſtent en *Elegies*, *Epîtres*, *Rondeaux*, *Quatrains*, *Sonnets*, *Chanſons & Epigrammes*. Il y a des Connoiſſeurs qui lui font l'honneur de le mettre au-deſſus de Marot & de du Bellay pour l'Epigramme.

Il a donné aussi l'Histoire de *Genievre*, qui est une imitation de l'Arioste dans le cinquiéme Chant de Roland le Furieux; une Tragedie de *Sophonisbe*, dont il n'y a que les Chœurs en Vers, & qui doit être regardée comme une traduction d'une Tragédie de Jean George, Poëte Italien.

Plusieurs prétendent que c'est à Saint Gelais qu'on doit le Sonnet François, en le faisant passer d'Italie en France. Il connoissoit parfaitement la Poësie Italienne, ayant fait trois voyages en Italie, & ayant même étudié quelque tems à Padoue.

Personne ne réussissoit mieux que lui à composer de petits Vers agréables & galands, propres à être mis en musique; & il les exécutoit très-bien, étant bon Musicien & ayant une voix agréable, qu'il sçavoit accompagner avec beaucoup de goût de son Luth ou de sa Guitarre.

La Poësie Latine eut aussi de grands charmes pour lui, mais ses Vers Latins ne lui ont pas fait autant d'honneur que ceux qu'il a composez dans sa Langue.

Les œuvres Poëtiques de Mellin de Saint Gelais ont été imprimées in-8°. à Paris 1558. & à Lyon en même forme 1574. Coutelier en a donné une nouvelle Edition in-12. Paris 1719. *V.* Baillet, *Jugement des Sçavans*, tome 4. n°. 1283. Sainte Marthe, L. 1. *de ses Eloges*. Moreri *Dictionaire*. *Memoires du P.* Niceron, tome 5. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 1.

XV.

LE CARDINAL DU BELLAY,

Poëte Latin, mort à Rome l'an 1560.

Jean du Bellay Cardinal étoit frere de Martin du Bellay, Seigneur de Langey, Chevalier de l'Ordre du Roi, & son Lieutenant en Normandie; & de Guillaume du Bellay, dit le Seigneur de Langey, Chevalier de l'Ordre du Roi, Gentil-homme de sa Chambre & Gouverneur de la Normandie, tous deux Illustres par les grands services qu'ils rendirent à l'Etat dans la guerre & dans la paix sous le Regne de François Premier, de même que par leur grande érudition, & par les Histoires & les excellents Mémoires qu'ils nous ont laissez.

Jean du Bellay, dont nous parlons ici, ne se signala pas moins

moins que ses freres par les services importans que le Roi François Premier tira de lui dans diverses Negociations & Ambassades. Il fut successivement Evêque de Bayonne, de Paris, du Mans, de Limoges, puis Archevêque de Bourdeaux, Abbé de saint Gildas, de saint Maur les Fossez, & Cardinal.

Le Roi le fit aussi Conseiller de son Conseil secret, & lui donna toutes sortes de marques de sa grande confiance & de son estime: car Charles-quint étant venu en Provence l'an 1536. pendant qu'il faisoit entrer le Comte de Nassau avec un corps d'armée en Champagne, le Roi voulant s'opposer à cet ennemi, sortit de sa Ville capitale, où il laissa le Cardinal du Bellay, qu'il établit son Lieutenant Géneral pour subvenir aux nécessitez de la Picardie & de la Champagne. Le Cardinal montra dans cette occasion qu'il étoit aussi intelligent dans les affaires de la guerre, que dans les intrigues du Cabinet: il entreprit de défendre Paris qui étoit dans le trouble, & le fortifia de remparts & de boulevards, qu'on y voit encore aujourd'hui, & qui furent faits avec une diligence admirable; il pourvut avec le même soin aux autres Villes.

Il se retira à Rome après la mort de François Premier, où par le privilege de son âge il fut fait Evêque d'Ostie, & tint rang de Doyen des Cardinaux pendant l'absence de ceux de Tournon & de Bourbon, ses Anciens. Son merite fut si estimé à Rome, qu'on parla de le faire Pape après la mort de Marcel II. Il mourut à Rome le 16. Février de l'an 1560. âgé de 68 ans, & fut enterré dans l'Eglise de la Trinité du Mont, desservie par les Minimes François.

Dès sa tendre jeunesse il s'appliqua à l'étude des Sciences, & principalement à la Poësie, où il réussit avec beaucoup de succès.

Il marqua pendant tout le cours de sa vie un grand zéle pour l'avancement des belles Lettres, & ce fut lui avec le docte Budé qui persuaderent à François Premier de fonder le College Royal, ce que fit ce grand Prince en 1529.

Toutes les personnes d'esprit & d'érudition étoient reçûës favorablement de Jean du Bellay, & il en attacha quelques-uns à son service, entr'autres François Rabelais, qu'il aimoit beaucoup.

On a de ce Prélat trois Livres de Poësies Latines. Le pre-

LE CARDINAL DU BELLAY. mier renferme des *Elegies*, le ſecond des *Epigrammes*, & le troiſiéme des *Odes*; le tout imprimé in-8°. chez Robert Etienne 1546. à la ſuite des trois Livres d'Odes de Salmon Macrin.

Ses Vers feroient honneur à un homme qui n'auroit paru dans le monde qu'en qualité de Poëte. Mrs de Thou & de Sainte Marthe les ont fort louez, & diſent qu'on y trouve cet air de nobleſſe & les marques de ce grand cœur qu'il faiſoit paroître ailleurs.

Lilio Gregorio Giraldi met ce Cardinal au rang des plus grands Poëtes de ſon temps; & Michel de l'Hôpital, Chancelier de France, aſſure qu'il écrivoit ſi bien en Latin, que ſa Proſe égaloit celle de Ciceron, & ſes Vers ceux de Virgile.

Salve Pieridum Muſarum dulcis alumne,
Magnus conſtrictis pedibus, magnuſque ſolutis
Auctor, eo vincens Ciceronem Virgiliumque.

Il y a de lui une Epître aux Etats de l'Empire, imprimée par Robert Etienne; ſes trois Livres de Poëſie Latine; une Oraiſon qu'il fit ſur le champ à Marſeille devant le Pape Clement VII. & quelques autres Oraiſons contre Charles-quint. Buchanan celebre Poëte a fait les deux Vers ſuivans à la loüange de ce Cardinal.

Credunt eſſe homines cælo mortalia curæ,
Quòd curæ videant credita Sacra tuæ.

V. Baillet, *Jugement des Sçavans, tome* 4. n°. 1301. Teiſſier, *Eloges des Hommes Sçavans, tirez de l'Hiſtoire de M. de Thou, avec des additions, tome* 2. Moreri, *Dictionaire.*

XVI.

JOACHIM DU BELLAY,

Poëte François & Latin de la Pleïade du ſeiziéme ſiecle; mort l'an 1560.

Joachim du Bellay, natif d'Angers, ſuivant Baillet, ou de Liré dans les Mauges, à douze lieuës d'Angers ſelon Menage, étoit parent du Cardinal du Bellay: il avoit été déſigné Arche-

vêque de Bourdeaux; mais avant sa nomination il mourut d'apoplexie le premier jour de Janvier 1560. âgé de 35 ans, au sentiment de Sainte Marthe, ou de 37. comme le marque de Thou. Il fut inhumé dans l'Eglise Notre-Dame de Paris, dont il étoit Chanoine & Archidiacre.

La Reine Marguerite l'aimoit beaucoup, de même que Henri II. qui le gratifia d'une pension considerable. Du Perron dit que du Bellay & Ronsard sont les plus grands Poëtes de leur tems, & que la Préface de du Bellay à Madame Marguerite de Savoye est un Ouvrage parfait depuis le commencement jusqu'à la fin.

Il avoit pour les Vers françois & latins une facilité & une abondance admirable, presque semblable à celle d'Ovide, ce qui le fit nommer par quelques-uns, l'*Ovide François*. Scaliger dit qu'il a la même douceur que Catulle, autant dans ses Vers latins que dans les françois.

Son inclination pour la Poësie étoit si grande, qu'on dit qu'il avoit accoûtumé de jurer par Apollon, ou: *Qu'Apollon ne soit jamais à mon aide, si cela n'est.*

Il se fit lui-même cet Epitaphe.

Clarâ progenie & domo vetustâ,
(Quod nomen tibi sat meum indicarit)
Natus, contegor hac, viator, urnâ
Sum Bellaius & Poëta; jam me
Sat nosti, puta, non bonus Poëta,
Hoc Versus tibi sat mei indicarint,
Hoc solum tibi sed queam, viator,
De me dicere, me pium fuisse,
Nec læsisse pios; pius si ipse es,
Manes lædere tu meos caveto.

Ses Ouvrages ont été imprimez in-4°. à Paris, 1561. dont on a une seconde édition in-12. 1584. & une troisiéme aussi in-12. à Rouen, 1592. Ces éditions comprennent, *La Défense & l'illustration de la Langue Françoise. L'Olive contenant cent treize Sonnets. La Musagnéomachie, Ode à Salmon Macrin sur la mort de Gelonis. Autre Ode contre les Poëtes envieux à Ronsard. Description de la Corne d'Abondance presentée à une Momerie. Vers Liriques, & plusieurs autres Poësies. Xenia, sive Illustrium quo-*

rumdam nominum allusiones. Elegia ad Janum Morellum Ebredum Pyladem suum. On a encore de lui d'autres Poëmes latins divisez en quatre Livres : *Joachimi Bellaii Poëmatum Libri IV. Elegiæ, Amores, varia Epigrammata, Tumuli, in-4°. Paris* 1558. *Tumulus Henrici II. Galliarum Regis, & ejusdem Elegia in-4°. Paris* 1559.

Les deux Livres qu'il a composez sur les *Antiquitez de Rome*, & *ses Regrets*, meritent le premier rang parmi ses Poësies Françoises, qui sont plus estimées que ses Latines : ses *Sonnets* ont aussi quelque chose de noble, & des graces que le temps n'a point fait vieillir.

Entre ses Poësies Latines, celles qui lui font le plus d'honneur sont, une Piece intitulée, *Veronide ;* une autre sur l'*Enlevement d'une fille*, & quelques *Epigrammes. V.* Teissier, *Eloges des Hommes sçavans, tome* 2. Baillet, *Jugemens des Sçavans, tome* 4. *n°.* 1302. Barbin, *Recueil des Pieces choisies, tome* 1. Du Verdier de Vauprivas, *Bibliotéque françoise.* Moreri, *Dictionaire.*

XVII.

ADRIEN TURNEBE, ou TOURNEBOEUF,

Poëte Grec, Latin & François, natif d'Andeli sur Seine en Normandie, Professeur Royal en Langue Grecque & Latine, & puis en Philosophie à Paris ; mort l'an 1565. *le douziéme jour de Juin, âgé de* 53 *ans, appellé* Tourné-vous *par les Gascons & les Languedochiens, lorsqu'il regentoit à Toulouse.*

A l'âge d'onze ans Turnébe vint à Paris, où en peu de tems il fit de si grands progrès dans les belles Lettres, qu'il surpassa non seulement ses compagnons d'étude, mais aussi ses Précepteurs ; sçavoir Jacques Tusan, Guillaume Grossius, & Guillaume Quercetan, quoiqu'ils excellassent dans l'art d'instruire la jeunesse : ce qui lui fut d'autant plus aisé, que la nature l'avoit orné de plusieurs rares qualitez ; car il avoit la memoire si heureuse, qu'il n'oublioit jamais ce qu'il y avoit imprimé. Il avoit l'esprit subtil, un jugement admirable, une si grande pénétration, qu'il n'y avoit point d'obscurité dans les Auteurs, qu'il ne dissipât par ses lumiéres. D'ailleurs, il étoit si infatigable dans l'étude, qu'il n'y avoit aucune difficulté, qu'il ne surmontât par une application continuelle.

Il

Il fut premiérement Professeur en humanitez à Toulouse, puis après la mort de Tusan il le fut à Paris, où le bruit de son sçavoir & de son éloquence attiroit un grand nombre d'Ecoliers de tous les endroits du monde. Il s'étoit acquis une si grande reputation par son sçavoir, que les Italiens, les Espagnols, les Portugais, les Allemans & les Anglois lui offrirent des avantages très-considerables pour l'attirer chez eux; mais il aima mieux vivre dans la mediocrité en son pays, que d'être riche ailleurs.

Auguste de Thou dit que Turnébe étoit rempli de toutes sortes de vertus, sçavant en toutes sortes de sciences, & qu'il a été le plus grand ornement de son siecle. Joseph Scaliger, Scevole de Sainte Marthe, Michel Montagne, Jean Camerarius, Casaubon, le Chancelier de l'Hôpital & plusieurs autres Sçavans sont du même sentiment qu'Auguste de Thou, & ont fait de grands éloges de Turnébe. Etienne Pasquier rapporte qu'en plusieurs endroits d'Allemagne, lorsque ceux qui étoient en Chaire alleguoient Turnébe & Cujas, aussitôt ils mettoient la main au Bonnet, pour le respect & l'honneur qu'ils portoient à leur memoire.

Nous avons une grande quantité d'ouvrages en Prose latine de Turnébe, qui consistent dans des Commentaires sur plusieurs Livres de Ciceron; sur le premier Livre des Odes d'Horace; sur le Livre de Varron, qui traite du ménage de la campagne; des Préfaces sur l'Histoire naturelle de Pline, sur l'Histoire de Thucydide & autres; plusieurs Lettres & Piéces d'érudition, adressées à quelques Personnes Illustres de son tems; des Harangues qu'il a prononcées; beaucoup de Versions latines d'Auteurs Grecs, & une des *Paradoxes* de Ciceron mis en Grec, & plusieurs autres Ouvrages qu'il seroit trop long de mettre ici en détail.

Tous ces Ouvrages ont été rassemblez en trois Volumes in-folio, Strasbourg 1599. & 1620. La pluspart ont été aussi imprimez separément à Paris.

Baillet dit que Turnébe ne s'est point contenté de la reputation d'excellent Critique & de bon Traducteur, qu'il a fait encore un grand nombre de Vers en Grec, en Latin & en François, dont plusieurs n'ont pas vû le jour: mais ce que l'on en a imprimé a été suffisant pour faire dire à Scaliger,

qu'il étoit laborieux & exact dans sa Versification ; & à M. de Sainte Marthe, qu'il étoit sublime & subtil dans ses Vers.

Les Poësies latines de Turnebe ont été imprimées en un Volume n-8°. Paris 1580.

Moreri dit qu'il se fit Imprimeur, & qu'il accepta pour quelque temps la direction de l'Imprimerie Royale, sur-tout pour les Ouvrages grecs. *V.* la Croix du Maine, *Bibliotéque Françoise.* Teissier, *Eloges des Hommes sçavans, tome* 2. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes, tome* 4. *n°*. 1306. Moreri, *Dictionaire.*

XVIII.

JACQUES GREVIN,

Poëte François & Latin, natif de Clermont en Beauvoisis, Medecin de la Duchesse de Savoye, mort à Turin le 5. Novembre de l'an 1570. âgé de 29 ans & quelques mois.

Grevin dès son enfance se rendit habile dans la connoissance du Latin, du Grec, des Humanitez & de tout ce qui est renfermé sous le terme de belles Lettres, puisqu'à l'âge de treize ou quatorze ans il fit paroître en Public une Tragedie intitulée, *Cesar*, & deux Comedies Françoises, sçavoir, la *Trésoriere*, & les *Esbahis*, qui firent l'étonnement de l'Université & de la Ville de Paris, lorsqu'on vint à en reconnoître l'Auteur.

Ses autres Poësies françoises sont, 1°. un Volume de ses Amours intitulé, *Olimpe*, contenant des *Sonnets*, *Chansons*, *Odes*, *Pyramides*, *Villanelles* & autres Pieces galantes ; imprimé à Paris chez Robert Etienne. Il composa toutes ces Pieces en faveur de Nicole Etienne, fille de Charles Etienne, Medecin & frere de Robert, laquelle fut mariée à Jean Liebaut, Medecin : cette Dame avoit infiniment d'esprit ; elle réussissoit très-bien à faire des Vers, & fit un Livre pour la *défense des femmes*, contre ceux qui les méprisent. 2°. Grevin a donné sa *Gelodacrye*, c'est-à-dire, *Ris-pleurs*, composée de Sonnets & d'autres Pieces. 3°. Des *Pastorales* & des *Hymnes* sur divers Mariages des Princes & Princesses de son tems. 4°. Les œuvres de *Nicandre*, ancien

Medecin & Poëte Grec, qu'il a mises en Vers françois. 5°. Un Dessein ou un *Poëme* sur l'Histoire de France, qu'il avoit composée, & sur les Personnes Illustres de la Maison de Medicis. 6°. Divers autres Ouvrages.

Ronsard marque que Grevin dès l'âge de vingt-deux ans avoit surpassé tous les Poëtes de son tems; c'est dans une Elegie qu'il lui adresse, où il dit :

Et toi Grevin, toi mon Grevin encor,
Qui dores ton menton d'un petit crespe d'or,
A qui vingt & deux ans n'ont pas clos les années,
Tu nous as toutefois les Muses amenées,
Et nous as surmontez, qui sommes ja grisons,
Et qui pensions avoir Phebus en nos maisons.

Tous les jugemens avantageux qui ont été portez sur les Poësies de Grevin nous sont devenues assez inutiles, puisque ses Vers ont de nos jours le sort des Poësies qu'on ne lit plus, & que leur beauté s'est évanouie avec le goût du siecle précedent.

On ne parlera point ici de plusieurs Ouvrages qu'il a écrits en prose, soit en Latin, soit en François, qui lui ont fait honneur, non plus que de ses Poësies latines, dont la plus grande partie ont été perdues après sa mort, n'ayant point été imprimées.

Marguerite de France, Duchesse de Savoye, qui estimoit fort Grevin, l'avoit mené avec elle en Piedmont, & l'avoit fait depuis son Medecin & son Conseiller, elle fut beaucoup affligée de sa mort, & lui fit faire de magnifiques funerailles, & retint toûjours auprès d'elle la femme de ce sçavant homme & sa fille, qu'elle nomma Marguerite-Emmanuel. *V.* la Criox du Maine, & du Verdier de Vauprivas dans leurs *Bibliotéques françoises.* Teissier, *Eloges des Hommes sçavans*, *tome* 2. Baillet, *Jugement des Sçavans sur les Poëtes modernes*, *tome* 4. *n*o. 1313. Moreri, *Dictionaire.*

XIX.

LE CHANCELIER DE L'HOSPITAL,

Poëte Latin, mort l'an 1573.

Michel de l'Hoſpital nâquit à Aigue-Perſe en Auvergne, ſon pere étoit Medecin du celebre Cardinal de Bourbon, & enſuite le fut de la Princeſſe Renée de Bourbon, ſœur du Cardinal, qui avoit épouſé Antoine Duc de Lorraine, auprès de laquelle il demeura le reſte de ſes jours. Ce fut pour cette conſideration, jointe au mérite de Michel de l'Hoſpital, que le Cardinal de Lorraine l'éleva par ſon credit juſqu'à la dignité de Chancelier de France.

Il avoit étudié le Droit dans les plus celebres Univerſitez de France; il entendoit très-bien les Langues & compoſoit de très-beaux Vers latins : avec tous ces avantages, ſoûtenus d'un jugement ſolide, d'une grande éloquence, & de beaucoup de délicateſſe & d'intégrité, il ſe diſtingua ſans peine entre les premieres perſonnes de ſa profeſſion; auſſi paſſa-t'il par tous les honneurs de la Robe, & mérita la place de Chancelier, qu'il remplit avec beaucoup de dignité & de capacité.

Sous les Regnes de Henri II. & de Charles IX. il rendit des ſervices importans à l'Etat, qui étoit menacé de grands maux, qu'il ſçut diſſiper par ſa prudence. Toutes les belles qualitez dont il étoit doué furent ternies par ſon attachement au parti des Calviniſtes; auſſi diſoit-on communément qu'il étoit huguenot dans l'ame, quoiqu'il fit ſemblant d'être Catholique à cauſe de ſa Dignité.

Le Chancelier de l'Hoſpital mourut le 13. de Mars 1573. âgé de 70 ans dans ſa Terre de Vignay à trois lieues d'Eſtampes, où il s'étoit retiré, & d'où ſon corps fut porté à Chamoteux Paroiſſe dudit Vignay. L'on y voit ſa ſepulture en pierre, où il eſt repréſenté à genoux. *

Nous avons ſix Livres de ſes Poëſies, qui conſiſtent en *Epîtres*, ou *Sermons*, qui ont été imprimées chez Patiſſon in-folio 1585. par les ſoins de Urante de l'Hoſpital, ſon petit

* Menage s'eſt trompé en diſant qu'il eſt mort à Belleſbat, & Moreri en mettant Chamoteux près Fontainebleau, qui en eſt diſtant de ſix lieuës.

fils,

fils, de Mrs de Pibrac, de Thou & de Sainte Marthe. Les Libraires de Geneve l'an 1592. en firent une autre édition en petits volumes : ses autres Poësies ont été recueillies sous le titre de Sylves, avec quelques Satires; elles ont paru aussi dans differens Recueils, excepté quelques-unes qui sont entre les mains de quelques curieux : on peut consulter là-dessus Colomiés dans sa Bibliotéque choisie, à l'article des œuvres du Chancelier de l'Hospital, & le Testament de ce Magistrat. On a réimprimé à Amsterdam en 1730. les Poësies du Chancelier de l'Hospital, qui sont augmentées de beaucoup dans cette Edition.

Parmi ses Poësies on admire principalement son Epître sur le Sacre du Roi François II. qui a passé pour le chef-d'œuvre de ce grand Poëte: dans le seiziéme siecle elle a été traduite dans notre Langue par Joachim du Bellay & par Claude Joly, & dans le dix-septiéme mise en Vers par Charles Perraut.

Quoique Joseph Scaliger ait regardé Michel de l'Hospital comme un Poëte mediocre, *Hospitalis Poëta fuit humilis*, plusieurs habiles Critiques en ont jugé bien differemment.

Scevole de Sainte Marthe prétend qu'il a imité Horace plus qu'aucun autre Poëte; qu'il l'a non seulement égalé pour la beauté de l'expression & la gravité des Sentences, mais qu'il l'a même surpassé par la douceur de sa Versification. De Thou semble encore donner du poids à ce dernier jugement, qu'il appuie de son autorité, lorsqu'il dit que les Vers du Chancelier de l'Hospital ont assez de pureté dans le stile, de grace, de politesse & de subtilité dans l'expression, de solidité & de majesté dans les pensées, pour disputer le prix à tout ce qu'il y a de meilleur dans l'antiquité. Cet Auteur ajoûte que ce Chancelier s'étoit mieux peint dans ses Poësies, que la nature n'avoit dépeint Aristote sur son visage : car on dit communément que l'Hospital ressembloit tout-à-fait au portrait que les Médailles & les Pierres gravées nous ont conservé d'Aristote. Il ne s'est pas contenté en effet de représenter dans ses Vers la gravité de ce Philosophe, mais il y a fait paroître encore toute la sagesse de Solon, de Lycurge, de Charondas, de Platon & des autres vertueux Personnages de l'antiquité.

Quoique le Chancelier de l'Hospital fût tel que de Thou & Sainte Marthe nous le dépeignent dans sa conduite & ses

L'HOSPITAL. mœurs, il ne le paroît pourtant pas toûjours dans ses Vers; au contraire, si on en croit Varillas, il a eu l'adresse d'y répandre un air de gayeté, qu'on n'apperçoit ni sur son visage, ni dans ses mœurs.

Etienne Pasquier dans ses Recherches de la France, Livre 6. & Nicolas son fils donnent de grandes louanges au Chancelier de l'Hospital pour sa probité & son grand sçavoir. Varillas, Histoire de Charles IX. dit que le Chancelier de d'Hospital dans sa retraite avoit commencé à écrire en Latin l'Histoire de son tems d'un stile plus approchant de celui de Saluste, que de celui de Tite-Live; mais que la crainte d'être enlevé à tout moment l'empêcha de continuer cet excellent Ouvrage, qui nous auroit appris un infinité de secrets, que lui seul pouvoit reveler.

Si on trouve un peu trop de flatterie & de prévention dans les éloges que Mrs de Thou & de Sainte Marthe font des Vers de Michel de l'Hospital, on ne peut pas disconvenir qu'il n'ait été un des plus grands Poëtes de son tems.

Ceux qui seront curieux de s'instruire plus amplement au sujet du Chancelier de l'Hospital, liront son article dans *les Eloges des Sçavans par Teissier*, & dans *le Dictionaire de Bayle*, comme aussi dans *le Testament du Chancelier de l'Hospital par lui-même*, qui est une excellente Piece rapportée, comme nous l'avons dit, dans la Bibliotéque de Colomiés. *V.* Baillet, *Jugement des Sçavans, tome* 4, no. 1315 *:* Moreri, *Dictionaire.*

XX.

ESTIENNE JODELLE, SIEUR DE LIMODIN,

Poëte François & Latin, de la Pleïade du seiziéme siecle, mort au mois de Juillet 1573. *âgé de* 41 *ans*,

Jodelle étoit Parisien, noble d'extraction: à peine eut-il fait ses études, qu'il se fit connoître dans le monde par son bel esprit & par la facilité étonnante qu'il avoit à composer des Vers: il possedoit encore plusieurs belles connoissances, outre celle de la Poësie: car il entendoit l'Architecture, la Peinture & la Sculpture, & manioit fort bien les armes; il faisoit aussi profession d'être homme d'épée: nous ne parlerons ici de lui qu'en qualité de Poëte.

Quelques-uns lui attribuent l'invention des Vers françois composez à la maniere des Vers latins selon la quantité des syllabes; mais d'autres veulent que Baïf soit le premier qui ait fait des Vers françois de cette sorte. Il importe peu à la gloire de l'un & de l'autre qu'on établisse la verité de ce fait; car cette invention tomba bientôt dans le mépris. On a plus de raison de prétendre que Jodelle fut le premier de tous les Poëtes françois, qui donna en notre Langue la Tragedie & la Comedie, selon la forme des anciens; c'est ce que Ronsard, Pasquier & plusieurs Sçavans témoignent : ils font connoître que nous devons le premier plan de notre Tragedie & de notre Comedie à Jodelle : c'est ce que remarque expressément Ronsard dans une Elegie adressée à la Peruse au premier Livre de ses Poësies :

Après Amour, la France abandonna,
Et lors Jodelle heureusement sonna
D'une voix humble, & d'une voix hardie
La Comedie avec la Tragedie,
Et d'un ton double, ore bas, ore haut,
Remplit premier le françois eschafaut.

Il fit deux Tragedies, la *Cleopatre*, & la *Dion*; & deux Comedies, la *Rencontre*, & *l'Eugene.*

On voit dans le premier Livre des Epigrammes de Scevole de Sainte Marthe celle-ci adressée à Jodelle, qui lui fait bien de l'honneur, en marquant que personne n'a été plus délicat, plus docte & plus élevé que lui dans ses Ouvrages Poëtiques.

Seu dulces modulare modos, quis blandior alter?
Seu rerum causas aperis, quis doctior alter?
Horrida seu ferus arma moves, quis fortior alter?

Sa Tragedie de Cleopatre, & sa Comedie de l'Eugene furent representées devant le Roi Henri II. à Paris en l'Hôtel de Rheims, avec un grand applaudissement de toute l'honorable assemblée, & depuis au College de Boncour, où toutes les fenêtres étoient tapissées & remplies de Personnes de la premiere condition, & la Cour si pleine d'Ecoliers, que les Portes en regorgeoient : c'est ainsi que s'explique Pasquier, qui y étoit present, & placé dans une chambre avec un grand

JODELLE. nombre de perſonnes. Il dit que les Entreparleurs (c'eſt-à-dire les Acteurs) étoient tous hommes de nom, & que même Remy Belleau & Jean de la Peruſe jouoient les principaux Rolles, tant Jodelle étoit alors en reputation envers eux. Je ne vois point (continue Paſquier) qu'après lui beaucoup de perſonnes ayent embraſſé la Comedie: Jean Baïf en fit une autre ſous le nom de *Taillebras*, qui eſt entre ſes Poëmes; & la Peruſe, une Tragedie ſous le nom de *Medée*, qui n'étoit pas trop découſuë, & toutefois elle n'a pas été accompagnée de la faveur qu'elle méritoit.

Sorel dit que Jodelle étoit de ces Poëtes qui ont voulu faire changer de forme à notre Langue; mais la rendant à demi grecque, comme ont taché de faire Ronſard & du Bartas. Ils firent ſi bien, qu'ils gâterent la Cour, & qu'ils introduiſirent une eſpece de barbarie dans la Langue par leurs mots compoſez, leurs termes appellatfs & leurs periphraſes. Ils entrerent ſi avant dans l'eſprit & dans le cœur des Grands de l'un & de l'autre ſexe, que les Rois même voulurent avoir commerce avec eux,& ſe faiſoient un plaiſir d'apprendre d'eux les routes du Parnaſſe, & de compoſer auſſi des Vers à la louange de leurs Maîtres en Poëſie.

Au reſte, quoique Jodelle ſoit tombé dans la diſgrace commune des Poëtes de ſon ſiécle, il ne laiſſe pas de mériter encore aujourd'hui une partie de la réputation qu'il a acquiſe pour la facilité étonnante avec laquelle il compoſoit ſes Vers: du Verdier de Vauprivas dit que la plus longue & la plus difficile de ſes Tragedies ne l'a jamais occupé plus de dix matinées, & que la Comedie de l'*Eugene* ne lui a couté que quatre traits de plume: dans ſa jeuneſſe même on lui a vû compoſer & écrire par gageure en une ſeule nuit cinq cens Vers latins, qui ont paru aſſez bons, quoiqu'on lui eût preſcrit une matiere, à laquelle il ne s'étoit pas préparé.

Il lui étoit fort ordinaire de prononcer des *Sonnets* ſur le champ; & ceux de rencontre ne l'ont ſouvent occupé que le tour d'une allée de jardin.

Pendant qu'il vêcut, il ne voulut point ſouffrir qu'on imprimât ſes Poëſies, mais dès l'année 1574. on vit paroître à Paris le premier volume de ſes Mélanges in-4°. qui conſiſte en *Sonnets*, *Chanſons*, *Elegies*, *Odes*, *Epitaphes*, *deux Tragedies*,

Tragedies, sçavoir *Cleopatre captive*, & *Didon se sacrifiant.* Il avoit composé encore plusieurs autres Poësies qui n'ont point été mises au jour. *V.* Pasquier, *Recherches de la France*, Livre 7. chap. 7. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. nº. 1316. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 1. Moreri, *Dictionaire*. Bayle, *Dictionaire Critique*.

On peut ajoûter à l'article de Jodelle celui de JEAN DE LA PERUSE, son contemporain, que la mort enleva à la fleur de son âge. La Peruse a été un de nos premiers Poëtes Tragiques; & si on s'en rapporte au sentiment de Scevole de Sainte Marthe, il surpassa Jodelle par la netteté de ses Pensées, & par la pureté de son stile : *Successit ei Perusius Poëta tersior & politior, adeoque nisi mors immaturior obfuisset, Gallicus Euripides Eruditorum judicio evasurus.* *

Plusieurs Sçavans de son siecle lui ont consacré des éloges; je mettrai seulement ici quatre Vers de Ronsard, pour faire connoitre l'estime qu'il en faisoit.

Tu vins après encothurné Peruse,
Epoinçonné de la tragique Muse,
Muse vrayment qui t'a donné pouvoir
D'enfler tes Vers, & grave conçevoir.

Oeuvres de Jean de la Peruse avec quelques autres Poësies de Claude Binet, Volume in-16. Paris 1573. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans*, tome 4. nº. 1290.

XXI.

REMY BELLEAU,

Poëte François, de la Pleïade du seiziéme siecle, né à Nogent-le-Rotrou petite Ville du Perche, mort à Paris le 6. Mars 1577. dans sa cinquantiéme année.

Belleau fut choisi pour Précepteur de Charles de Lorraine, Marquis d'Elbeuf, & s'est acquis beaucoup de réputation par ses Poësies : plusieurs Sçavans en parlent avec éloges, tels que la Croix du Maine & du Verdier de Vauprivas dans leur Bibliotéque françoise, André du Chesne dans ses Antiquitez

* Eloges des Sçavans, Livre 4. à l'article de Robert Garnier.

BELLEAU. des Villes de France, & quelques autres Sçavans.

A la mort de Belleau ses amis porterent son corps sur leurs épaules jusques dans l'Eglise des grands Augustins, où il fut inhumé dans le Chœur. On lisoit autrefois sur sa Tombe cette Epitaphe faite par Ronsard :

Ne taillez, mains industrieuses,
Des pierres pour couvrir Belleau,
Lui-même a bâti son Tombeau
Dedans ses Pierres précieuses.

En effet Belleau a composé un Poëme sur les *Gemmes* & *Pierres précieuses* d'un grand goût : ses *Bergeries* & ses *Bucoliques* sont aussi très estimées. Il fut surnommé par Ronsard le Peintre de la nature, à cause de la naïveté & des graces naturelles dont il en peignoit les beautez dans ses Poësies.

Baïf lui consacra aussi cette Epitaphe, où il fait connoître la douceur de ses mœurs, sa probité, sa prudence, son grand sçavoir, & l'élegance de ses pensées & de son stile.

O qualem, capsula, virum tegis !
Probus, suavis, comis ille bellaqueus,
Prudensque, doctusque, elegansque.
HIC JACET

Belleau sçavoit très-bien le Grec, comme il paroît par la traduction des Odes d'Anacreon qu'il nous a donnée en Vers françois, dans lesquels de bons Connoisseurs ne retrouvent plus une grande partie des graces du Grec, quoiqu'il se trouve quelques Auteurs qui soûtiennent qu'il égala son original, & même qu'il l'auroit surpassé, s'il avoit aimé à boire, comme faisoit Anacreon : c'est ce que marque Scevole de Sainte Marthe à la louange de la traduction françoise dont nous parlons. Pasquier pense qu'en matiere de gayeté Belleau fut un autre Anacreon de son siecle : il joua un des principaux roles dans la *Cleopatre* & dans la *Rencontre*, Pieces de Jodelle, lorsqu'elles furent representées devant le Roi Henri II. en l'Hôtel de Rheims, & depuis au College de Boncour.

Les œuvres imprimées de Belleau sont, 1°. une *Traduction des Odes d'Anacreon.* 2°. *Pastorale sur la mort de Joachim du Bellay.* 3°. *Larmes sur le trépas du Marquis d'Elbeuf.* 4°. *Chant pastoral*

ſur la Paix. 5°. *Traité des Gemmes & Pierres précieuſes.* 6°. *Eglogues ſacrez.* 7°. *L'Eccleſiaſte de Salomon mis en Vers françois.* 8°. Deux Poëmes, l'un intitulé, *l'Innocence priſonniere*, l'autre, *la Verité fugitive*, qui ont été traduits en Latin par Florent Chreſtien. 9°. *Poëſies choiſies.* 10°. Un Poëme en ſtile Macaronique, qui eſt fort eſtimé par ceux qui ont du goût pour ce genre de Poëſie; il a pour titre, *Dictamen metrificum de Bello Huguenotico & Roſtrorum pigliamine ad Sodales.*

La plus grande partie de ſes Poëſies ont été imprimées à Lyon in-12. 1592. Son *Chant paſtoral de la Paix*, in-4°. Paris 1569. Ses *Amours, & nouveaux Echanges des Pierres précieuſes, vertus & proprietez d'icelles*, in-4°. Paris 1576.

Belleau a commenté auſſi la ſeconde partie des Amours de Ronſard.

Il tenoit le troiſiéme rang parmi les Poëtes de la Pleïade françoiſe, c'eſt-à-dire, après Ronſard & Joachim du Bellay; quelques-uns même lui donnent le ſecond préferablement à du Bellay. *V.* Teiſſier, *Eloges des Sçavans*, tome 3. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 4. n°. 1321. Scevole de Sainte Marthe, *Eloges de Sçavans*, Livre 3. Barbin, *Recueil des Poëſies choiſies*, tome 1. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

XXII.

GUY DU FAUR DE PIBRAC,

Poëte François, mort en 1584.

Guy du Faur, Seigneur de Pibrac nâquit à Toulouſe l'an 1529. de Pierre du Faur, Préſident au Parlement de cette Ville; il fut à l'âge de 25 ans Conſeiller en ce Parlement, puis Juge Mage de la Sénéchauſſée de Toulouſe; enſuite à la recommandation du Chancelier de l'Hoſpital, il fut nommé Avocat Géneral au Parlement de Paris en 1565. & fut le premier qui introduiſit la veritable éloquence dans le Barreau: Henri III. lui donna en 1577. une Charge de Préſident à Mortier, & la Reine de Navarre & le Duc d'Anjou le choiſirent pour être leur Chancelier. Il s'acquit beaucoup de réputation au Concile de Trente & en Pologne, & dans di-

PIBRAC. verſes Negociations importantes par ſon eſprit, par ſon adreſſe & par ſon éloquence.

De Thou, qui l'a connu particulierement, dit que c'étoit un homme illuſtre par la beauté & la politeſſe de ſon eſprit, qui étoit rempli de la connoiſſance de la belle Litterature, par les beaux Vers françois qu'il a donnés au Public, & par la facilité qu'il avoit de s'expliquer & d'écrire avec élegance en latin & en françois. Il dit ailleurs, que c'étoit un homme bienfait & de bonne mine, qui avoit beaucoup de douceur & d'honnéteté, une probité incorruptible, un amour ſincere pour le bien public, une ame genereuſe, un eſprit né pour les grandes choſes, une éloquence merveilleuſe, verſé dans les belles Lettres & la connoiſſance du Droit, & célebre dans tout le monde par ſes beaux Quatrains, &c.

Il mourut à Paris, âgé de 55 ans, le 12. Mai de l'an 1584. Son corps fut enterré aux grands Auguſtins, où Michel du Faur ſon fils a conſacré à ſa memoire l'Epitaphe qu'on y lit.

Entre les Ouvrages de ce grand homme & de cet illuſtre Ecrivain nous avons des Poëſies connues ſous le nom de *Quatrains de Pibrac*, qui ont procuré à la France des biens plus ſolides & plus importans (comme le dit Baillet, Jugemens des Sçavans, tome 4.) que ne lui auroit été l'acquiſition d'une province : il dit que ces Quatrains contiennent des inſtructions également utiles & agréables, que le ſtile en étoit très-beau & fort pur du tems de leur compoſition, & la verſification aiſée & nombreuſe; que cet Ouvrage a été le maître commun de la jeuneſſe du Royaume juſqu'au tems de nos peres, c'eſt-à-dire, juſqu'au milieu du dix-ſeptiéme ſiécle, qu'il s'eſt vû relegué à la campagne par les reformateurs de notre Langue; mais que cela n'a rien diminué des choſes qui y ſont contenues, qui plairont toûjours aux perſonnes de merite. On y trouve un grand fonds d'érudition, & la raiſon & la ſolidité du jugement de l'Auteur y paroiſſent par tout.

On a fait durant l'eſpace de quatre-vingt ans un grand nombre d'éditions des Quatrains de Pibrac, dont la premiere eſt de 1574. on en a fait des traductions en differentes Langues; Florent Chreſtien les a mis en Vers grecs & latins, dont on vit deux éditions in-4°. & in-8°. tout à la fois en

en 1584. l'année de la mort de Pibrac. Un Secretaire du Roi, nommé Augustin Prevost, les publia en Vers heroïques latins dans la même année. Christophe Loiset, Regent à Paris, les mit aussi en Vers latins l'an 1600. Pierre du Moulin, Ministre, les traduisit en Grec, & publia sa Version à Sedan l'an 1641. Martin Opitius, Poëte Allemand, les mit en sa Langue maternelle ; & il y en a deux éditions de Francfort en 1628 & 1644. & une d'Amsterdam en 1644. Nicolas Harbet, Conseiller Secretaire du Roi, Avocat au Parlement de Bourgogne, les traduisit en autant de Distiques latins, qu'il y a de Quatrains françois, & en donna une édition in-4°. à Paris 1666. qu'il dédia à M. Marin, Conseiller du Roi en ses Conseils, Intendant des Finances. Teissier dit que les Turcs, les Arabes & les Persans en ont fait aussi des Traductions.

Les autres œuvres de Pibrac imprimées sont, un Recueil de Remontrances & Harangues; Loüange de la vie rustique; Réponse faite à la Harangue de Henri III. Roi de Pologne, par l'Evêque d'Uladislaw en François & en Latin.

Charles Paschal a écrit la Vie de Pibrac, & Scevole de Sainte Marthe a fait son éloge, livre 3. *V.* Baillet, *Jugem. des Sçav.* tome 4. n°. 1331. Teissier, *Eloges des Sçavans*, tome 3. Moreri, *Diction.*

XXIII.

PIERRE DE LAMOIGNON,

Poëte Latin, mort l'an 1584. *âgé de vingt-quatre ans, ou environ.*

Il étoit Parisien, fils de Charles de Lamoignon, Maître des Requêtes, Conseiller d'Etat & d'honneur au Parlement, & oncle du premier Président de ce nom. Il nâquit à Paris, l'an 1555. avec un corps très-foible & très-délicat, parce que la nature s'étoit presque épuisée pour son esprit, ne s'étant, pour le dire ainsi, occupée qu'à le former & à le combler de ses liberalitez : dans tous les beaux talens qu'elle lui avoit prodiguez, elle sembloit n'avoir rien omis de ce qui dépendoit d'elle pour l'avancer, & pour l'approcher au-plutôt du point de sa perfection : en effet à peine eut-il atteint l'âge de vingt ans, qu'il eut la reputation de Poëte, d'Orateur, de Philosophe & de Jurisconsulte. Il donna des marques

DE LAMOIGNON. de son genie pour la Poësie dans un âge, auquel les autres ont coûtume de commencer les élemens de la Grammaire; & les Pieces qu'il composa dans ce tems, ne laisserent pas d'emporter l'approbation publique.

Le Roi Charles IX. qui se mêloit de faire des Vers & de juger de ceux des autres, faisoit beaucoup d'estime des Poësies de Pierre de Lamoignon; & toute glorieuse que fût pour lui l'estime de ce Prince, celle des premiers Connoisseurs du siecle, tels qu'étoient Jean Dorat, le Maître commun des Poëtes du Royaume en ce tems-là, Theodore de Beze, Adrien Turnébe le jeune, Jacques Bacquet, Charles Menard, Antoine Faye & divers autres Auteurs, ne lui fera pas moins d'honneur, & sera un témoignage solide du mérite de ce Poëte, que les uns nous dépeignent comme un rare genie formé de tous les avantages de la nature, & les autres comme une merveille de doctrine, dont un siecle entier n'est pas toûjours capable de donner plusieurs exemples.

Voici la maniere dont Germain Audebert d'Orleans a célebré le mérite & le sçavoir de Pierre de Lamoignon:

Adfuit, heu! fato nobis ereptus iniquo
Nuper, at ante diem, LAMONIUS: *ille sedebat,*
Purpureâ primum splendens in veste Senator,
Deinde libellorum dignatus honore Magistri,
Ordinis ante alios tanti dignissimus omnes.
Nil tamen in toto gessit præclarius ævo
Divinum quàm quod juvenem produxerit orbi:
Cujus scripta premunt veteresque, novosque Poëtas,
Et teneros superant juvenilis pectoris annos.
Huic adeo assurgit Phœbi Chorus omnis, & unà
Assistunt Charites, & plurima turba leporum,
Dum procul ex alto tacitus despectat Olympo.
Hinc pater à nato superari se quoque gaudet.

Les Poësies de ce jeune Auteur ont été imprimées à Paris, selon Baillet, en un Volume in-4°. On a inseré aussi une Epigramme de douze Vers, qu'il composa en l'honneur de Germain Audebert, au second tome du Recueil des *Délices des Poëtes Latins de la France*, imprimé en Allemagne 1619. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans*, tome 6. page 78. il met

Pierre de Lamoignon au nombre des enfans célebres par leurs études, & rapporte à peu près ce qu'on vient de dire ci-dessus de tous les beaux talens qu'il possedoit, tome 4. *sur les Poëtes modernes*, nº. 1332.

XXIV.

MARC-ANTOINE MURET,

Poëte Latin & François, natif de Muret, Village du Limousin, mort à Rome l'an 1585.

Muret a eu la réputation d'un des plus sçavans hommes & des plus éloquens du seiziéme siecle; il possedoit parfaitement la Langue grecque & latine, ce qui le fit choisir peu de tems après son arrivée à Paris, pour être Professeur dans la Classe de troisiéme au College du Cardinal-le-Moine, où Adrien Turnébe professoit pour lors la Rhetorique, & Buchanan la seconde. Muret fut obligé de quitter la France pour une vilaine affaire, dont il étoit accusé; il passa en Italie, & séjourna quelque tems à Venise & de-là à Rome, où il trouva par tout de justes admirateurs de son merite & de ses grands talens. Le Cardinal Hyppolite d'Est de Ferrare le ramena l'an 1562. à Paris, où il fit imprimer les *Philippiques* de Ciceron; il retourna enfin à Rome, où il fut Professeur en Droit, en Eloquence & en Philosophie. Il y prit l'Ordre de Prêtrise, & fut pourvû de Benefices considerables par le Pape Gregoire XIII. qui augmenta ses appointemens de Professeur jusqu'à la somme de mille écus d'or. Muret mourut à Rome le 4. Juin 1585. âgé de cinquante-neuf ans & deux mois. Le P. François Benzio Jesuite fit son Oraison funebre, lorsqu'il fut enterré dans l'Eglise des Minimes François de la Trinité du Mont; le Pape Gregoire XIII. les Cardinaux, les Sçavans & tous les grands hommes de son tems eurent une grande consideration pour lui; il avoit harangué souvent devant le Pape & les Cardinaux avec un applaudissement géneral: il nous a laissé des Ouvrages, où brillent l'érudition, l'esprit & la délicatesse; il y a peu d'Auteurs anciens, qu'il n'ait expliquez, ou éclaircis par de sçavantes notes, comme *Xenophon*, *Aristote*, *Ciceron*, *Saluste*, *Terence*, *Catulle*, *Horace*,

MURET. *Tibulle*, *Properce*, *Tacite*, &c. On a de lui plusieurs autres Ouvrages en Prose latine : il ne se contenta pas d'être Jurisconsulte, Philosophe, Critique & Orateur, il s'exerça encore avec quelque succès dans la Poësie latine & françoise.

Baillet dit qu'on ne parle plus guère des Vers françois de Muret, qui consistoient presque tous en Chansons, dont plusieurs portent le nom de *spirituelles*; mais le goût de ses Poësies galantes n'est pas encore passé, & il ne passera pas tant qu'il y aura dans la Republique des Lettres des Critiques judicieux, qui en sçauront faire le discernement. Ses Ouvrages Poëtiques ont été rassemblez en deux Recueils: le premier comprend les fruits de sa jeunesse, sous le titre de *Juvenilia*, & il renferme une *Tragedie de Jules Cesar*, des *Elegies*, des *Satyres*, des *Epigrammes*, des *Odes*, &c. le second est composé d'*Hymnes sacrées* & de diverses autres Piéces mêlées. *Pierre Moret*, Contrôleur Géneral des Finances de Montauban, a traduit en Vers françois les Elegies, les Satyres, les Epigrammes & les Odes, vol. in 12. Paris 1682. La Monnoye dans ses notes, article Muret, marque qu'on trouve en de vieux Recueils quelques Epigrammes françoises assez libres de Muret, alors fort jeune; & qu'étant avancé en âge, il fit quelques Vers grecs moraux, d'une grande netteté & très-dignes de lui. Il est aisé de voir dans la meilleure partie des Poësies de Muret des marques de la beauté de son esprit, de la finesse de son goût, de la délicatesse de ses manieres, & de la douceur incomparable de son stile; ses Epigrammes & ses Elegies, au sentiment des bons Connoisseurs, emportent le prix sur ses autres Poësies. Voici les éditions de ses Poësies latines: *Juvenilia*, *Tragœdiæ*, *Elegiæ*, *Satyræ*, *Epigrammata*, *&c.* in-8°. 1590. *Bardi Pomeraniæ.-Juvenilia* in-8°. *Paris.* 1553. *Hymni in B. Virginem Mariam cum Paraphrasi attica & Parodia Fred. Morelli*, *Gr. Lat.* in-4°. *Paris.* 1621. *Voyez* Baillet, *Jugemens de Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. n°. 1333. Item *sur les Critiques Grammairiens*, tome 2. n°. 394. Item *sur les Traducteurs Latins*, tome 3. n°. 877. Menage, anti-Baillet, premiere Partie, art. LXXXIII. Moreri, *Dictionaire.* Teissier, *Eloges des Sçavans*, tome 3. en donne un article très-étendu, où l'on voit un Catalogue nombreux de tous les Ouvrages en Prose de Muret.

XXV.

XXV.

PIERRE RONSARD,

Poëte François, né dans le Château de la Poiſſonniere au village de la Couture en la Varenne du bas Vendômois le 11. de Septembre de l'an 15[illegible]4. mort le 27. de Decembre de l'an 1585.

Pierre Ronſard étoit fils de Louis Ronſard, Chevalier de l'Ordre & Maître d'Hôtel du Roi François Premier : il vint fort jeune à Paris, où il fit une partie de ſes études au College de Navarre, après quoi il entra dès l'âge de douze ans Page du Dauphin, fils de François Premier, après la mort duquel le Duc d'Orleans, frere du Dauphin, le prit à ſon ſervice, & le donna enſuite à Jacques Stuard Roi d'Ecoſſe, qui étoit venu épouſer Magdelaine de France. Ronſard paſſa deux ans & demi en Ecoſſe & en Angleterre; étant de retour en France, le Duc d'Orleans le reprit, & l'employa en differentes Negociations.

Il fit un voyage en Italie, où il tomba malade & en revint un peu ſourd, ce qui l'engagea à prendre le parti de l'Egliſe & à ſe remettre dans l'étude des belles Lettres, où il fit un très-grand progrès en très-peu de tems ſous la conduite de Jean Dorat : il eut les Prieurez de Croix-Val & de Saint Coſme-lez-Tours, que lui donna Charles IX. de même que l'Abbaye de Bellozane.

Auguſte de Thou dit que Ronſard lut avec tant d'application les Ouvrages des Anciens, & les imita ſi heureuſement dans ſes Vers, qu'il ſemble qu'il a égalé les plus fameux Poëtes de l'antiquité, & qu'il en a ſurpaſſé pluſieurs d'entre eux : il lui donne encore la louange du Poëte le plus accompli depuis le regne d'Auguſte.

Les deux Scaliger, Adrien Turnebe, Marc-Antoine Muret, Etienne Paſquier, Scevole de Sainte Marthe, Pierre Pithou, Davy du Perron & pluſieurs autres Sçavans, & même parmi les étrangers, tels que Pierre Victorius, Spero Speronius, Thomaſſin, Joſeph Voſſius, Olaus Borrichius, l'ont voulu faire paſſer pour le plus grand Poëte de notre Nation, & quelques-uns même pour le troiſiéme de l'Univers, en le pla-

RONSARD. çant immediatement après Homere & Virgile. Michel de l'Hospital dans sa Lettre en Vers au Cardinal de Lorraine, où il lui recommande Ronsard, lui marque que lui seul a égalé tous les Poëtes de l'antiquité.

Quis veteres unus scribendi laude Poëtas
Æquavit.

Marguerite Duchesse de Savoye, si renommée par ses vertus & son grand sçavoir, faisoit une grande estime de Ronsard, & eut grand soin de faire connoître son merite à Henri II. son frere, qui l'honora de plusieurs bienfaits.

Il fut le premier introducteur des Odes en France, comme il le dit lui-même :

De sa faveur en France il reveilla
Mon jeune esprit, qui premier travailla
De marier les Odes à sa lyre.

C'est aussi lui, qui le premier se hazarda à composer dans notre Langue un Poëme Epique intitulé, la *Franciade.*

Sous le regne de Henri II. Ronsard gagna à Toulouse le premier Prix des Jeux Floraux, qui est une Eglantine, fleur qui ressemble à une Rose; comme elle est en argent & que ce Prix parut trop modique pour un homme tel que Ronsard, le Parlement & tous les notables de cette Ville firent faire une Minerve d'argent massif & d'un prix considerable, qu'ils lui envoyerent, dont Ronsard fit ensuite present au Roi Henri II. comme d'une Pallas qui convenoit parfaitement au grand courage de ce Prince, qui la reçut avec beaucoup de plaisir. M[rs] de Toulouze rendirent un Decret, par lequel ils le nommerent par excellence le Poëte François. La celebre Elizabeth Reine d'Angleterre lisoit toûjours les Ecrits de Ronsard avec admiration, & lui envoya un diamant d'une grande valeur, en comparant la beauté & le brillant de ses Vers à celui de ce diamant.

Ses Poësies furent aussi d'un grand soulagement à Marie Stuard, Reine d'Ecosse, qui les lisoit souvent dans le tems de sa prison : pour remercier ce Poëte des louanges qu'il lui avoit données dans quelques-uns de ses Vers, elle chargea le sieur Nauson son Secretaire de lui remettre un present

d'un buffet de deux mille écus, où il y avoit un vase en forme de Rosier, representant le Parnasse & un Pegase au-dessus, où étoit cette inscription,

A Ronsard l'Apollon de la source des Muses.

Les Rois Henri II. François II. Charles IX. & Henri III. honorérent Ronsard de leur estime & de leurs bienfaits.

Charles IX. grand amateur de la Poësie, lui témoigna surtout beaucoup d'affection, & prenoit plaisir de s'entretenir avec lui, & de lui écrire en Vers, en quoi il le regardoit comme son maître.

Il ordonnoit dans tous ses voyages qu'on eût soin de loger Ronsard dans le Palais ou dans la maison qu'il occuperoit. On voit quelques Vers de ce Prince inserez dans les œuvres de Ronsard, qui font connoître la tendresse qu'il avoit pour lui; en voici que je rapporte:

Ronsard, je connois bien que si tu ne me vois,
Tu oublies soudain de ton grand Roi la vois;
Mais pour t'en souvenir, pense que je n'oublie
Continuer toûjours d'apprendre en Poësie;
Et pour ce j'ai voulu t'envoyer cet Ecrit,
Pour enthousiazer ton phantastique esprit.
Donc ne t'amuses plus à faire ton mesnage:
Maintenant n'est plus tems de faire jardinage;
Il faut suivre ton Roi, qui t'aime par sus tous,
Pour les Vers qui de toi coulent braves & doux;
Et crois, si tu ne viens me trouver à Amboise,
Qu'entre nous adviendra une bien grande noise.

Ronsard étoit d'une humeur galante & d'une complexion délicate, comme il le fait connoître dans plusieurs de ses Ecrits, où l'amour & la galanterie ont beaucoup de part. Comme il n'avoit pas mené une vie trop reglée, il fut attaqué dans sa cinquantiéme année de la goutte & d'autres indispositions qui lui donnerent une santé fort languissante les dernieres années de sa vie, dont il passa la plus grande partie dans ses Prieurez de Croix-Val & celui de Saint Cosme. Il mourut dans celui-ci le 27. Decembre 1585. dans sa soixante-deuxiéme année; il conserva un esprit très-sain

RONSARD. & agréable jusqu'au moment de sa mort en composant & dictant plusieurs Vers : il termina aussi ses jours en Poëte Chrétien, ayant composé ses deux derniers Sonnets où il excita son ame d'aller trouver Jesus-Christ & d'avoir recours à sa misericorde.

Il fut enterré d'une maniere peu distinguée ; mais vingt-quatre ans après sa mort, Joachim de la Chetardie, Conseiller clerc au Parlement de Paris, étant Prieur Commendataire de Saint Cosme, ne pouvant souffrir que ce Poëte illustre fût privé de distinction & d'Inscription, en faisant réparer ce Monastere, lui fit un tombeau de marbre, qu'il orna de sa statue, faite par un excellent Sculpteur de Paris.

On lui fit un Service le Lundi 24. Février 1586. & une Pompe funebre dans la Chappelle du College de Boncour, où plusieurs grands Seigneurs assisterent & une partie du Parlement : il y avoit une musique très-nombreuse en voix & en instrumens ; le Roi y envoya même sa musique ; Mauduit, un des meilleurs Musiciens de ce tems-là, & ami de Ronsard, étoit le compositeur.

Jacques-Davy du Perron, homme d'un grand merite, & qui fut depuis Cardinal, prononça son Oraison funebre dans la cour dudit College, qui étoit ornée pour ce sujet, où l'affluence du monde étoit si grande & l'assemblée si nombreuse, que le Cardinal de Bourbon & plusieurs autres Princes & Seigneurs furent obligez de s'en retourner, n'ayant pû fendre la presse.

A l'issue de cette Oraison, qui fut prononcée avec beaucoup d'éloquence, on representa une Eglogue sur le trépas de Ronsard, qui termina cette pompe funebre. Les Poëtes les plus renommez de son tems, Baïf, Dorat, Bertault, Garnier, Sainte Marthe, Nicolas Rapin, Robert Etienne, Passerat, de Thou, François Zampini, Malespina, Ruggeri, Martelli, Speroni Italiens, & quelques autres firent des Epitaphes & autres pieces de Vers pour honorer la memoire de Ronsard ; on les a rassemblez dans un Livre à la suite des œuvres de ce Poëte de l'Edition in-folio. Paris 1609. & 1623.

Ronsard soûtint toûjours sa grande réputation jusqu'au tems de Malherbe, qui la ternit beaucoup en critiquant avec trop de sévérité ses Ouvrages ; cependant il ne put s'empêcher

pêcher dans la suite de tomber d'accord qu'il y avoit dans les Poësies de Ronsard beaucoup d'imagination & de grandes & belles fictions; c'est ce qui les soûtient encore aujourd'hui, selon la remarque de Gueret dans son Livre du Parnasse reformé, malgré la rudesse du vieux stile de leur Auteur : l'invention, ajoûte-t'il, qui est l'ame des Vers, ne manque point dans la plûpart de ceux de Ronsard, & elle y paroît même avec beaucoup d'éclat & d'avantage, & il y a quelques beautez assez régulieres qui seront de tous les siecles : enfin il ne peut nier que Ronsard n'ait été animé de cette fureur Poëtique, & qu'il n'ait possedé cet antousiasme qui font les vrais Poëtes.

Plusieurs Critiques judicieux ont repris Ronsard d'une trop grande affectation à fourer par-tout de l'érudition & de la fable ancienne, & à former de nouveaux & de grands mots, composez à la maniere des Grecs, qui rendent souvent ses pensées obscures & sa Versification dure : Despréaux après avoir loüé Marot, en parle ainsi, Art. Poëtique, Chant 1.

Ronsard qui le suivit par une autre methode,
Reglant tout, brouilla tout, fit un art à sa mode,
Et toutefois long-temps eut un heureux destin;
Mais sa Muse en François, parlant Grec & Latin,
Vit dans l'Age suivant par un retour grotesque,
Tomber de ses grands mots le faste pedantesque.

Cependant les Critiques équitables ne laissent pas de goûter plusieurs pieces des Poësies de Ronsard; il seroit à souhaiter que quelques-uns de nos meilleurs Versificateurs voulussent retoucher sur-tout à quelques-unes de ses Hymnes & de ses Odes, pour leur ôter ce stile dure & gothique, & leur donner l'élegance & la douceur de notre Langue, telle qu'elle est aujourd'hui.

Godeau Evêque de Grasse, & le Pere Rapin, deux de nos meilleurs Critiques en Poësie, conviennent que personne n'a jamais eu une force de genie plus grande & une doctrine plus rare pour la profession des Vers que Ronsard; mais qu'il avoit de grands défauts, tels que la plûpart de ceux qu'on vient de lui reprocher.

On a plusieurs éditions de ses Ouvrages; les deux dernieres

RONSARD. en un volume in-folio, Paris 1609. & 1623. qui est divisé en dix parties : la premiere contient deux Livres de ses *Amours*, deux Livres de *Sonnets*, &c. La seconde, trois Livres de ses *Odes*. La troisiéme, quatre Livres de la *Franciade*. La quatriéme, les deux *Bocages* Royaux. La cinquiéme, les *Eglogues*, les *Mascarades* & les *Cartels*. La sixiéme, les *Elegies*. La septiéme, les *Hymnes* en deux Livres. La huitiéme, les *Poëmes* divers en deux Livres, des *Epigrammes* & quelques *Sonnets*, &c. La neuviéme, les *Discours* de la misere de son tems, &c. La dixiéme, les *Epitaphes*.

On trouve dans les Editions marquées ci-dessus *un Art Poëtique François*, que Ronsard a donné en Prose; les *Epitaphes*, les *Eloges* & les Oraisons funebres qui ont été faites pour lui, & sa vie écrite par Claude Binet.

Ronsard a traduit aussi du Grec en François, la Comédie de *Plutus* d'Aristophane, & la fit représenter au College de Coqueret.

Parmi ses Poësies, les Hymnes & les Odes sont les plus estimées : Passerat, selon Menage, préferoit l'Ode que Ronsard adresse au Chancelier de l'Hospital au Duché de Milan. Balzac & Teissier disent que Galand, ami de Ronsard, estimoit aussi cette Ode une fois autant que le Duché de Milan. *V.* Teissier, *Eloges des Hommes sçavans*, tome 3. Baillet, *Jugemens des Sçavans*, tome 4. n°. 1335. Claude de Binet, *Vie de Ronsard.* Pasquier, *Livre* 7. Ch. 7. & 11. Moreri, *Dictionaire*. Bayle, *Dictionaire Critique*. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 1.

XXVI.

JEAN DORAT ou DAURAT, en Latin, *AURATUS*,

Poëte Grec, Latin & François, de la Pleiade du seiziéme siécle, mort l'an 1588.

Il étoit Limosin; je ne dirai rien ici de son nom de famille *Dine-Mandi*, qui en Langue Limosine signifie Dine-Matin, ni des diverses raisons qu'on donne du nom qu'il prit de Dorat, parce que je renvoye le Lecteur au Dictionaire de Bayle, où est rapporté à l'article Dorat tout ce que les Auteurs ont dit à ce sujet, excepté cependant une remar-

que du docte Baluze; sçavoir que Dorat tiroit son nom de la ville nommée *Dorat*, Capitale de la basse Marche au Limosin.

Dorat après avoir fait ses études en province, vint à Paris, où son mérite commençant à se faire connoître, il fut choisi Precepteur des Pages du Roi; mais il n'exerça qu'un an cet Emploi : il établit ensuite une Académie au College de Coqueret, dont il avoit le gouvernement, & dans laquelle les plus beaux Esprits venoient s'instruire & se perfectionner dans les belles Lettres, de même que dans l'Art de la Poësie. Ronsard, qui fut un de ses principaux Eleves, l'a celebré dans plusieurs de ses Poësies, comme dans une de ses premieres Odes, qui commence ainsi :

Puisse-je entonner un Vers,
Qui raconte à l'univers
Ton los porté sur son aîle,
Et combien je fus heureux
Succer le lait savoureux
De ta féconde mamelle.

Et dans son Hymne sur l'or qu'il lui adresse, il lui dit :

Je ferois grande injure à mes Vers, & à moy,
Si en parlant de l'or je ne parlois de toy,
Qui as le nom doré, mon Dorat; car cette Hymne,
De qui les Vers sont d'or, d'un autre homme n'est dine
Que de toy, dont le nom, la Muse & le parler
Semblent l'or que ton fleuve Orence fait couler.

La grande connoissance que Dorat avoit de la Langue Grecque & de la Latine lui firent donner la place de Professeur Royal en Langue Grecque, laquelle il exerça long-tems, & dont il se demit en faveur de Nicolas Goulu son gendre, s'étant reservé la qualité de Poëte Royal avec une Pension, dont il fut payé jusqu'à la mort.

Dorat n'étoit pas seulement consideré comme le Pere & le Maître commun des meilleurs Poëtes du Royaume de son tems; mais il étoit aussi grand Poëte lui-même, au sentiment de Joseph Scaliger, de de Thou, de Scevole de Sainte Marthe, de du Verdier de Vauprivas, de Papire Masson & de plusieurs

DORAT. autres Sçavans ; il s'acquit même tant de réputation par ses Vers, qu'il merita le nom de *Pindare François*. Il est le premier qui introduisit en France les *Anagrammes*.

Henri II. lui avoit donné plusieurs marques de ses bontez, & Charles IX. se plaisoit fort à s'entretenir avec lui.

Dorat a vêcu sous cinq de nos Rois, comme il le marque par les Vers suivans adressez à la Reine Catherine de Medicis, Regente du Royaume, pour l'engager à lui conserver sa pension.

Si j'ai servi cinq Rois s'entrevivans,
Si j'ai instruit la France cinquante ans,
Si par mes Vers j'ai mon siécle doré,
Ne souffrez que par vous Dorat soit dedoré.

Les Propheties de Nostradamus étoient si fort du goût de Dorat, qu'il les expliquoit à ses disciples, & les explications qu'il en donnoit furent confirmées très-souvent par l'évenement.

Dorat se remaria en secondes nôces, & épousa dans un âge avancé une fille âgée de dix-neuf ans ; comme ses amis lui reprochoient un amour qui leur sembloit hors de raison, il leur répondit que cela lui devoit être permis par licence Poëtique ; mais, lui repliquoient-ils, si vous voulez passer à un second mariage, pourquoi ne pas épouser une femme d'un âge plus mûr & plus convenable au vôtre ? C'est, dit-il, que j'ai mieux aimé qu'une épée nette & polie me perçât le cœur, qu'un fer roüillé. Il avoit la taille petite & la phisionomie niaise, mais l'esprit grand & brillant ; il étoit honnête & liberal, & ne faisoit pas plus de cas de l'argent que de la bouë, assurant qu'il n'y avoit pas de plus fâcheuse maladie que l'amour des richesses. Il prenoit un extrême plaisir de traiter ses amis, & il conserva un enjoument très-agréable jusqu'à sa derniere vieillesse.

Il mourut à Paris âgé de plus de 80 ans, l'an 1588. & fut enterré dans l'Eglise Collegiale & Paroissiale de Saint Benoît, où l'on voit son Epitaphe. Scaliger dit que Dorat a composé plus de cinquante mille Vers grecs ou latins. Guillaume Linocer, Imprimeur à Paris, nous a donné une Edition en deux volumes in-8°. l'an 1586. d'une partie des Poësies latines de

de Dorat. On y trouve I. cinq Livres de ses *Poëmes*. II. Trois Livres de ses *Epigrammes*. III. Un Livre de ses *Anagrammes*. IV. Un Livre de ses *Vers funebres* & *Epitaphes*. V. Deux Livres de ses *Odes*. VI. Deux Livres de ses *Epithalames*. VII. Un Livre de Poësies diverses. VIII. Les Sommaires ou Argumens des Pseaumes mis en distiques. IX. Quelques-unes de ses Poësies françoises, qui sont la plûpart des traductions de ses Poësies grecques ou latines entrent aussi dans cette Edition.

De Thou témoigne que, comme ce n'est point Dorat qui a donné lui-même le Recueil que nous avons de ses Poësies, on ne doit pas s'étonner qu'il y ait si peu de choix dans les ramas qu'en ont faits les Libraires; il dit que parmi ses Vers il y en a plusieurs que Dorat a faits veritablement, mais qu'il n'auroit pas reconnus pour les siens, s'il en avoit pû disposer.

Ce furent les disciples de Dorat, qui firent ce Recueil sans le consulter, comme il le declare lui-même dans la Dedicace qu'il a mise à la tête de l'Edition de ses œuvres, dont nous venons de parler. Il reconnoît bien ces Vers être de lui en les présentant à Henri III. mais comme des fruits precoces de sa plume, parce que sans doute la plus grande partie avoit été composée dans sa jeunesse.

Tu quoque respueris — mea ne præcocia poma.

V. La Croix du Maine, *Bibliotheque françoise*. Teissier, *Eloges des Sçavans*, tome 3. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. nº. 1337. Moreri, *Dictionaire*. Bayle, *Dictionaire Critique*.

XXVII.

ROBERT GARNIER,

Poëte François, né à la Ferté-Bernard au Maine l'an 1534. Lieutenant Criminel du Mans, puis Conseiller au grand Conseil, mort l'an 1590. après s'être retiré au Mans, où il fut inhumé dans l'Eglise des Cordeliers.

Son talent pour la Poësie se fit connoître de bonne heure, car étudiant en Droit à Toulouse, & ayant composé pour le Prix des Jeux Floraux, il le remporta.

GARNIER. Garnier a paſſé pour un excellent Poëte dans le Royaume juſqu'à la fin du ſeiziéme ſiécle, & l'on étoit alors ſi bien coëffé de ſon mérite, qu'on ne le jugeoit pas même inferieur aux anciens Poëtes Tragiques de la Grece.

C'eſt ce que fait connoître Dorat, Maître des Poëtes de ſon tems, par cette Epigramme latine.

Tres Tragicos habuiſſe vetus ſe Græcia jactat;
Unum pro tribus his Gallia nuper habet:
Æſchilon antiqua qui majeſtate ſuperbus
Grande cothurnato Carmen ab ore ſonat;
Quem Sophocles ſequitur perfectior arte priorem,
Nec nimis antiquus, nec nimis ille novus.
Tertius Euripides actæi fama Theatri,
In cujus labris Attica ſedet apis.
At nunc vincit eos qui ter Garnerius unus
Terna ferat Tragicis præmia digna tribus.

Ronſard, Belleau, Claude Binet, R. Eſtienne lui ont donné en Vers de magnifiques louanges, qui ſont à la tête de l'édition du Recueil de ſes Tragédies : voici la maniere dont Robert Eſtienne a traduit les Vers ci-deſſus de Dorat.

La Grece eut trois Auteurs de la Muſe Tragique;
France plus que ces trois eſtime un ſeul GARNIER*:*
Eſchile entre les Grecs commença le premier
A ſe faire admirer par ſon langage antique:
Sophocle vint après plus plein de l'Art Poëtique,
Ni trop vieil, ni trop jeune au tragique métier:
Euripide à ces deux ſuccedant le dernier,
A rempli de ſon nom toute la Scene Attique;
Celui dont les Ecrits ſont ſi comblez de miel,
Qu'il ſemble en les liſant que les filles du Ciel
Ayent verſé leurs douceurs ſur ſa levre ſacrée;
Mais GARNIER *l'ornement du Théatre François,*
Bien qu'il vienne après eux, les ſurpaſſe tous trois,
Et ſeul merite avoir la branche à trois ſacrée.

Ronſard lui adreſſe un Sonnet qui commence par ces Vers:

Je ſuis ravi quand ce brave Sonneur
Dompte en ſes Vers la Romaine arrogance,

Quand il bâtit Athenes en la France,
Par le Cothurne acquerant de l'honneur
. . . .
Par toy, GARNIER, *la Scene des François*
Se change en or, qui n'étoit que de bois, &c.

De Thou estime qu'il a arraché la palme pour le Tragique à Jean de la Peruse & à Jodelle, ses contemporains; Ronsard est du même sentiment, & c'est aussi celui de Sainte Marthe, qui nous apprend que cet Auteur s'est plûtôt attaché à suivre Seneque que les Grecs; mais que d'ailleurs il avoit eu assez de jugement & de capacité pour observer les bienséances, & faire garder exactement les caracteres & les mœurs convenables à ses personnages; & que si l'on a eu raison de le comparer aux Anciens, c'est pour le grand nombre & la force de ses pensées & de ses sentences, pour l'abondance & la beauté de ses expressions & par rapport à son stile, qu'il a fait les délices de son tems.

On admire aussi la grande facilité qu'il avoit pour la Versification, sur-tout lorsqu'on considere combien il avoit d'exercice & de distraction dans l'occupation pénible de ses Charges, sur-tout de celle de Lieutenant Criminel.

Ses Tragédies sont encore luës avec quelque plaisir par les Curieux; & nos grands Poëtes du dix-septiéme siécle n'ont pas laissé de profiter de leur lecture, sans imiter cependant leur Auteur, le goût du siécle de Louis le Grand étant devenu plus juste, plus épuré & plus difficile; & l'on ne doit point s'étonner, si après les Tragédies de Corneille, de Racine & de quelques-uns des Poëtes qui leur ont succedé, celles de Garnier ne soient negligées, & même presqu'inconnues à la plûpart des gens du monde.

Elles ont été imprimées in-8°. à Lyon 1592. & à Paris in-12. chez la Veuve Nivers 1607. Ces Editions renferment huit Tragédies : I. *La Porcie*, ou des guerres civiles de Rome. II. *Hippolite.* III. *Cornelie.* IV. *Marc-Antoine.* V. *la Troade*, autrement, *la Destruction de Troyes.* VI. *Antigone*, ou *la Pieté*, qui est une invention de Stace dans la Thebaïde. VII. *Bradamante*, Tragi-Comédie imitée de Roland de l'Arioste. VIII. *Sedecias* ou *les Juifves.*

On voit à la tête de l'Edition 1607. une très-belle Epître

de près de deux cens Vers au Roi Henri III. & à la fin une Elegie sur le trépas de Pierre Ronsard.

Il a fait encore depuis une neuviéme Tragédie imprimée separément.

Nous avons aussi de lui l'*Hymne de la Monarchie*, dont on a une Edition in-4°. Paris 1568. & un Recueil d'autres Poësies, qu'il fit imprimer à Toulouse étant écolier. *V.* Scevole de Sainte Marthe, *Eloges des Sçavans* l. 4. Teissier, *Eloges des Sçavans*, tome 4. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. no. 1340. Moreri, *Dictionaire.*

XXVIII.

GUILLAUME SALLUSTE DU BARTAS,

Poëte François, mort l'an 1590. selon M. de Thou, & l'an 1591. selon M. de Sainte Marthe.

Il fut nommé du Bartas du nom du Château de du Bartas, situé près d'Auch en Gascogne, où il prit naissance.

Du Bartas s'est acquis également de la reputation par son épée, par sa plume & par ses differentes negociations dans les pays étrangers : il commanda en bon Officier une Compagnie d'Ordonnance de Cavalerie. Le Roi de Navarre, depuis Henri le Grand Roi de France, l'employa avec succès pour ses affaires en Angleterre, en Danemarck, en Ecosse, où le Roi Jacques VI. voulut le retenir, & l'attacher à son service.

Il composa un grand nombre d'Ouvrages en Vers : I. *La Semaine*, ou *la Création du monde*, en autant de Livres que la semaine contient de jours. II. *La seconde Semaine*, ou *l'Enfance du monde.* III. *La Muse Chrétienne*, qui comprend *Judith* en six Livres; *l'Uranie*, ou *la Muse céleste ; le Triomphe de la Foi* en quatre Chants; *divers Sonnets ; les Peres ; la Foi ; les Trophés; la Magnificence ; Jonas ; la Bataille de Lepanthe ; la Victoire d'Ivry ; le Cantique de la Paix.* IV. *La suite de la seconde Semaine;* sçavoir, *la Vocation ; les Capitaines ; la Décadence ; l'Accueil de la Reine de Navarre à Nerac.*

Le plus renommé de ses Ouvrages est celui de la *Semaine* & de la Création du monde, dont on fit en moins de six ans

ans plus de trente éditions, ſelon la remarque de La Croix du Maine : ce Poëme a été auſſi traduit en Italien, en Eſpagnol, en Anglois & en Allemand, & commenté par pluſieurs Sçavans, ſoit en François, ſoit en Italien.

Simon Goulart dans ſon Commentaire ſur la Babilone de du Bartas, Baillet & Teiſſier, *article de du Bartas*, ont écrit que Ronſard ayant lû le Poëme de la *Semaine* par du Bartas, il en conçut tant d'eſtime & d'admiration, qu'il fit preſent à ſon Auteur d'une plume d'or, en lui témoignant qu'il avoit plus fait dans ſa Semaine, que lui, tout Ronſard qu'il étoit, n'avoit fait en ſa vie : ce fut ſans doute un bruit qui courut du tems de Ronſard, qui pouvoit eſtimer du Bartas, mais qui voulut pourtant détromper le Public ſur les louanges exceſſives qu'on prétendoit qu'il lui avoit données ; c'eſt par un Sonnet qu'il adreſſe à d'Aurat, qu'on trouve dans l'Edition de ſes œuvres in-folio, Paris 1623. page 1601. le voici.

Ils ont menti, d'Aurat, ceux qui le veulent dire,
Que Ronſard, dont la Muſe a contenté les Rois,
Soit moins que le Bartas, & qu'il ait par ſa voix
Rendu ce témoignage ennemi de ſa Lyre.
Ils ont menti, d'Aurat, ſi bas je ne reſpire ;
Je ſçai trop qui je ſuis, & mille & mille fois,
Mille & mille tourmens plûtôt je ſouffrirois,
Qu'un aveu ſi contraire au nom que je deſire.
Ils ont menti, d'Aurat, c'eſt une invention,
Qui part, à mon avis, de trop d'ambition ;
J'aurois menti moi-même en le faiſant paroître ;
Francus en rougiroit, & les neuf belles Sœurs,
Qui tremperent mes Vers dans leurs graves douceurs,
Pour un de leurs enfans ne me voudroient connoître.

Le Poëme de du Bartas le plus conſiderable après celui de la Semaine, eſt celui de *Judith*, dans lequel Joſeph Scaliger dit qu'il a ſuivi le ſtile de Lucain, qu'il s'eſt heureuſement élevé, & qu'il s'eſt ſoûtenu avec aſſez de force & d'égalité, quoiqu'il paroiſſe cependant quelquefois des duretez dans ſon ſtile.

Auſſi quelques Critiques, comme le dit M. de Thou, ont trouvé que ſon ſtile étoit trop rempli de figures, & trop em-

DU BARTAS. poullé, ſuivant l'air & le caractere de ſon pays de Gaſcogne. Pour moi, ajoûte-t'il, qui ai connu ſa candeur, ayant eu de longs & familiers entretiens avec lui dans le tems que nous marchions enſemble parmi les armées qui étoient en Gaſcogne, je puis témoigner que je n'ai jamais connu aucune affectation ni aucune arrogance dans ſes mœurs; car quoique la plûpart du monde lui donnât des éloges magnifiques, il parloit de lui-même & de ſes œuvres avec beaucoup de modeſtie, ſe plaignant du malheur du tems & de ſa naiſſance, qui l'avoient empêché de communiquer ſes deſſeins & ſes Ecrits aux perſonnes ſçavantes, afin de recevoir leurs ſages avis & de corriger ſes défauts.

En effet dans cette vûë il avoit reſolu de venir à Paris, après que les troubles qui agitoient le Royaume ſeroient appaiſées; mais une bleſſure qu'il reçut dans le tems qu'il commandoit à la tête d'une Compagnie de cavalerie ſous les ordres du Mareſchal de Matignon, Gouverneur de la Province de Guyenne, l'empêcha d'exécuter ce deſſein; car ayant entrepris quelques expeditions militaires avant que d'être entierement guéri, il tomba dans une maladie, qui l'emporta à la fleur de ſon âge, dans ſa quarante-ſixiéme année, après qu'il ſe fut acquité un peu auparavant avec beaucoup de fidelité & de prudence de l'Ambaſſade d'Ecoſſe, où il acquit l'eſtime & la bienveillance du Roi Jacques, qui voulut l'engager à reſter à ſa Cour.

Scevole de Sainte Marthe a reconnu que du Bartas étoit un Poëte d'un eſprit grand, noble & genereux; mais que comme les jugemens des hommes ſont divers, ſon Poëme de la Semaine divine a rencontré parmi les applaudiſſemens de ſes Approbateurs quelques Critiques ſçavans & difficiles, qui ne lui ont pas été entiérement favorables.

Le Cardinal du Perron & le Pere Rapin ont été ſes Cenſeurs les plus rigides: le premier le regarde comme un méchant Poëte dans *l'invention*, dans *la diſpoſition* & dans *l'élocution*; il trouve la plûpart de ſes expreſſions & de ſes Metaphores ridicules, comme, par exemple, voulant exprimer le Soleil, au lieu de dire, *le Roi des lumiéres*, il dira, *le Duc des chandelles*; au lieu de dire, *les Courſiers d'Eole*, il dira, *ſes Poſtillons*, & ſe ſervira de la plns ſale & de la plus malhon-

nête Metaphore qui pourra se présenter à son imagination.

Le Pere Rapin le blâme d'avoir voulu faire consister l'essence de sa Poësie dans la grandeur & la magificence des paroles, & d'avoir entrepris de s'élever par de grands mots de sa façon, composez à la maniere des Grecs, & dont notre Langue n'est pas capable; c'est par ce moyen qu'il est tombé dans l'improprieté, & qu'il est devenu tout barbare; il prétend aussi qu'il s'est rendu ridicule lorsqu'il a voulu imiter Homere & Pindare dans l'invention des mots metaphoriques, & d'autres défauts qui lui sont communs avec Ronsard.

Il auroit été à souhaiter que du Bartas eût vêcu encore quelques années pour corriger ses Poësies, en suivant les avis des personnes sçavantes & entendues dans la Poësie, comme c'étoit son dessein. On ne laisse pas de trouver encore plusieurs beautez dans ses Ouvrages, & on doit lui rendre la justice de le regarder comme le premier des Poëtes François, qui ait fait choix de matiéres graves & serieuses pour entretenir sa Muse, les Poëtes qui l'avoient précedé, presque tous Ecclesiastiques ou gens de Robbe, n'ayant occupé souvent leurs genies que sur des sujets d'une galanterie portée au-delà des bornes de la bienséance. *V.* Teissier, *Eloges des Sçavans*, tome 4. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. n°. 1339. Moreri, *Dictionaire*. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 2.

XXIX.

JEAN-ANTOINE DE BAÏF,

Poëte Grec, Latin & François, de la Pleïade Françoise du seiziéme siecle, Secretaire de la Chambre du Roi, Musicien, mort en 1592.

Il étoit fils naturel de Lazare de Baïf originaire d'Anjou, & nâquit à Venise l'an 1531. durant l'Ambassade de son pere, qui le legitima & le fit élever avec beaucoup de soin: il perdit son pere étant fort jeune, & fut mis sous la conduite de Dorat pour ses études, ausquelles il donna toute son application. Ronsard, qui étoit alors son compagnon d'étude, se couchoit extrémement tard, & reveilloit Baïf, qui prenoit sa place, de sorte que par cette émulation ils fi-

DE BAIF. rent l'un & l'autre un merveilleux progrès dans les Sciences, & principalement dans les Langues Grecque & Latine: Baïf fit des Poësies élegantes dans ces deux Langues, & y réussit mieux que dans la Poësie françoise, où il cherchoit en vain d'égaler Ronsard. [a] Il voulut éprouver si l'on pourroit faire des Vers françois à la maniere de ceux des Grecs & des Latins; mais ce dessein ne lui réussit pas : il publia divers Ouvrages de sa façon, comme *les Amours de Francine & de Meline. Mimes & Proverbes. Etrennes de Poësie françoise*, &c. Il fit representer en 1567. devant le Roi Charles IX. une Comedie intitulée, *Taillebras*, qui fut très-bien reçuë. Les meilleurs Auteurs de son tems ont parlé de lui d'une maniere très-avantageuse. Ronsard en lui adressant la quatorziéme Ode de son premier Livre lui dit :

Je n'employe mes charites
Qu'au seul trafiq' de l'honneur,
Que le Ciel large donneur,
Ayant pareil soin de toy
T'a départi comme à moy,
Versant en ta Poësie
Un saint trésor de beaux Vers,
Mais plûtôt une ambroisie,
Qui s'épand par l'univers.

Les Juges des Jeux Floraux de Toulouse lui firent present d'un David d'argent, comme le rapport Pelisson. [b]

Scevole de Sainte Marthe marque qu'on a obligation à Baïf des premiers Concerts & des Académies de Musique, & qu'il attiroit dans une maison agréable qu'il avoit au fauxbourg Saint Marcel toutes les personnes de merite & du premier rang, & jusqu'aux Princes qui composoient ces sortes d'assemblées : *Domum & situ, & culturâ peramœnam incoluit in Lutetiæ suburbiis ab omnibus politis hominibus assiduè frequentatam, præsertim à Musicis, cùm eos ad novum istud numerorum genus emodulandum, & fidibus aptandum cupidissimè imitaret, institutâ in hunc usum apud se Academiâ, cujus ad inusitatos con-*

a *Ita quidem, ut cùm Versus latinos elegantissimè pangeret, & in Græcis antiquitatem ipsam lacessere videretur, semper tamen hæserit in Gallicis, quod ad Ronsardi æmulationem aliquanto minori studio concinnabat.* Scevole de Sainte Marthe, Livre 1. de Eloges des Sçavans.

b Histoire de l'Académie Françoise, article *Maynard*.

centus

centus summi etiam Principes animi gratiâ sæpe numero confluebant.

Quoique Baïf eût acquis l'estime de plusieurs personnes illustres, & même des Rois Charles IX. & Henri III. Il ne fut pas favorisé des biens de la fortune; car son bien consistoit presque dans sa seule maison, où il mourut en l'an 1592. ayant passé sa soixantiéme année.

Le catalogue des Poësies de Baïf se trouve dans la Croix du Maine, mais plus amplement dans du Verdier de Vauprivas; le nombre en est trop grand pour le mettre ici en détail, il suffit de dire en general qu'il a fait, I. neuf Livres de *Poëmes divers.* II. Sept Livres d'*Amours.* III. Cinq Livres de *Jeux.* IV. Cinq Livres de *Passetemps.* V. Plusieurs traductions en Vers, tant du Grec que du Latin, entr'autres celles des *Pseaumes de David*, de *quelques Tragedies d'Euripide & de Sophocle*, de *quelques Comedies d'Aristophane & de Terence.* VI. Deux gros volumes d'*Odes*, d'*Elegies*, d'*Iambes*, de *Chansons.* VII. Un Recueil d'*Etrennes*, contenant plusieurs *Poësies en Vers mesurez*, écrits dans une ortographe singuliere & bizarre, qui n'a point été approuvée. VIII. Un autre Recueil fort gros de *Mimes*, de *Proverbes* & d'autres *Vers moraux & sententieux.* IX. Sa Comedie de *Taillebras.*

Baïf ne put parvenir à se rendre bon Rimeur comme les autres Poëtes de son tems : le Cardinal du Perron disoit qu'il étoit bon homme, mais qu'il étoit méchant Poëte François.

Colletet qu'il l'a voulu faire passer pour un des plus sçavans hommes de son siécle, a eu raison de dire qu'il n'étoit Poëte François que par étude & par contrainte, que ses Sonnets sur-tout sont extrémement durs & tout raboteux.

Les œuvres de Jean-Antoine de Baïf in-8°. Paris 1581. & in-12. 1573. Les *Mimes, Enseignemens & Proverbes* du même quatre Livres in-12. Paris chez Patisson, 1597. *Les Amours* de Jean-Antoine de Baïf in-4°. Paris, 1576. *Voyez* Scevole de Sainte Marthe, *Eloge des Sçavans*, livre 1. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. n°. 1342. Moreri, *Dictionaire.*

XXX.

JEAN PASSERAT,

Poëte Latin & François, Professeur Royal en Eloquence à Paris, né à Toyes en Champagne le 18. Octobre 1534. mort le 12. Septembre 1602.

Passerat fut un des premiers en France qui fit voir que la science la plus solide & la plus élevée n'avoit rien de commun avec la pédanterie; car quoiqu'il fût un des plus sçavans hommes du siécle où il vivoit, & qu'on le nommât l'Aristarque de son temps, il ne laissa pas de passer pour un homme qui faisoit profession de la plus haute & de la plus fine galanterie : il avoit joint à une grande érudition une rare politesse, accompagnée d'une humeur gaye & agréable.

Papire Masson, le President de Thou, Scevole de Sainte Marthe disent que Passerat avoit une facilité également heureuse à composer des Vers françois & latins.

Les Poëtes Ronsard, Belleau, Baïf l'ont beaucoup estimé, & le celebre Desportes a honoré sa memoire par des Vers qui lui sont bien glorieux; les voici :

Tu restois, Passerat, du bon siecle passé,
Siecle où les doctes Sœurs avoient tant de puissance,
Et ses chers Compagnons, grand-lumiere de France,
Belleau, Baïf, Ronsard t'avoient tous devancé,
Seul sur ces demi-Dieu tu nous fus delaissé,
Comme un gage dernier de l'antique excellence;
Afin que ta splendeur éblouït l'ignorance,
Et fît voir de combien ce siécle a rabaissé.
Mais voyant qu'ici bas ta demeure étoit vaine,
Le destin favorable a mis fin à ta peine,
Enrichissant le Ciel d'un si divin flambeau.
Passerat, dont les Vers coulent comme ambroisie,
Si tu vis de ton tems naître la Poësie,
Je puis dire à ta mort l'avoir vûe au tombeau.

Les Vers que Regnier le Satyrique & neveu de Desportes

fit pour honorer la memoire de Passerat, ne lui sont pas moins honorables, en voici les six premiers :

Passerat le séjour & l'honneur des charites,
Les délices de Pinde, & son cher ornement,
Qui loin du monde ingrat, que bienheureux tu quittes,
Comme un autre Apollon reluis au Firmament,
Afin que mon devoir s'honore en tes merites,
Et mon nom par le tien vive éternellement.

Il mourut à Paris le 12. Septembre 1602. âgé de 68 ans, après avoir resté près de cinq ans paralitique, ayant perdu la vuë, & accablé d'infirmitez ; il conserva cependant la force & l'agrément de son esprit presque jusqu'au dernier moment de sa vie, comme le dit Scevole de Sainte Marthe*, s'étant composé lui-même cet Epitaphe.

Hîc situs in parva Janus Passertius urna,
Ausonii Doctor Regius eloquii ;
Discipuli memores tumulo date serta magistri,
Ut vario florum munere vernet humus.
Hoc culta officio mea molliter ossa quiescent,
Sint modò Carminibus non onerata malis.
Veni, abii ; sic vos venistis, abibitis omnes.

Elle a été traduite de cette maniere :

Jean Passerat ici sommeille,
Attendant que l'Ange l'éveille ;
Il croit qu'il se reveillera,
Quand la trompette sonnera :
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toûjours aimé la paix & le repos,
De peur que rien ne pese à ma cendre, à mes os,
Amis, de mauvais Vers ne chargez pas ma tombe.

On lit l'Epitaphe latine sur le tombeau que Henri de Mesmes, Conseiller d'Etat, lui fit ériger dans l'Eglise des Jacobins de la rue Saint Jacques, où il est inhumé.

Les Poësies françoises de Passerat consistent en *Elegies*, en

* *Eo autem constantis animi vigore, ut etiam inter ultima suspiria hoc sibi ipse Epitaphium pro solita jocandi libertate concinnaret.* Scevole de Sainte Marthe, livre 4. des Eloges des Sçavans.

PASSERAT. *Sonnets*, en deux *Odes*, & en neuf *Pieces Epiques*, dont les principales sont celle de la *Chasse*, & celle de la *Divinité des Procez*: les autres sont *Chants* d'allegresse pour l'entrée de Charles IX. dans sa ville de Troye, *Complainte* sur la mort d'Adrien Turnebe, *Sonnet* sur le Tombeau du sieur de la Chartre, *Hymne* de la Paix, quelques Vers traduits du sixiéme Livre de l'Eneïde de Virgile.

Il composa aussi quelques Ouvrages en Prose latine; sçavoir, *Commentarii in Catullum, Tibullum & Propertium. De Litterarum inter se cognatione & permutatione.* Jacques Gillot, Conseiller au Parlement de Paris, nous apprend dans une de ses Lettres que Passerat lui avoit dit que ce dernier ouvrage lui plaisoit si fort, qu'il vouloit qu'on ne vît jamais de lui que ce Livre.

Quoique les Critiques conviennent que ses ouvrages soient remplis d'un beau feu Poëtique, cependant ses Poësies françoises sont un peu negligées presentement par rapport au langage de son siecle.

Il réussissoit très-bien dans la Poësie latine: ses *Epigrammes*; ses *Epitaphes*, ses Pieces intitulées *Etrennes*, adressées à Henri de Mesmes, font encore aujourd'hui les délices de plusieurs personnes d'esprit & de sçavoir.

Nous avons un Recueil de ses Poësies françoises & latines en deux volumes in-8°. de l'Imprimerie de la Veuve Patisson Paris 1602. & 1603. On a aussi une Edition de ses Poësies latines en un volume in-8°. Paris 1606.

Une partie des Vers contenus dans la Satyre Menipée, ou de la vertu du Catholicon d'Espagne, sont de lui; & l'autre de Nicolas Rapin: deux autres personnes eurent part aussi à cette Satyre, sçavoir *Jacques Gillot*, Conseiller Clerc au Parlement de Paris, ami de Passerat; & *le Roy*, Chanoine de Rouen & Chapelain du Cardinal de Bourbon. Ces deux derniers sont auteurs de la Prose de ce Roman. *V. Eloges de Jean Passerat par* le Clerc *dans sa Bibliotheque ancienne & moderne*, tome 7. page 313. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1361. Le P. Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la R. P. des Lettres*, tome 2. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 1. Moreri, *Dictionaire*. Scevole de Sainte Marthe, *Eloges des Sçavans*, livre 4.

XXXI.

XXXI.

PONTUS DE THYARD,

Poëte François de la Pleïade Françoise du seiziéme siécle, Evêque de Châlons, mort l'an 1605.

Pontus de Thyard nâquit à Bissy Diocese de Macon, l'an 1521. de Jean de Thyard, Seigneur de Bissy, Lieutenant General du Maconnois, grand Bailli du Charollois; & de Jeanne de Gannay, fille de Jean, Chancelier de France. Il fut instruit dès son enfance avec soin dans les Langues Hebraïque, Grecque & Latine; il s'exerça ensuite à faire des Vers françois, & fut le dernier Poëte vivant de la Pleïade Françoise; mais étant devenu dans un âge plus avancé, il s'attacha entierement aux Mathematiques & à la Philosophie de Platon, & enfin à la Théologie: il a fait beaucoup de Livres sur toutes ces matieres, qui sont remplis d'une science profonde, & qui sont presque tous écrits en François.

Il eut beaucoup de part à l'amitié de Ronsard, de Desportes & de du Perron, & à l'estime des Rois Charles IX. & Henri III. dont le dernier le nomma à l'Evêché de Châlons: Ronsard lui attribue la gloire d'avoir été l'introducteur des *Sonnets* en France.

Après avoir exercé les fonctions de son Evêché pendant 20 ans, il s'en démit en faveur de son neveu Cyrus de Thyard. Depuis il passa une partie de son tems dans son Château de Bragny, où il mourut le 3. Septembre 1605. âgé de 84 ans.

On peut dire que Bacchus contribuoit pour le moins autant qu'Apollon à animer le genie Poëtique de Pontus de Thyard & à échauffer son cerveau; car outre qu'il buvoit pendant le jour une grande quantité de vin sans y mettre un goutte d'eau, il ne manquoit point en se couchant d'en avaler une bonne peinte, & il pratiquoit exactement ce que dit Horace de la plûpart des Poëtes, Livre 1. Epître 19.

Hoc simul edixit, non cessavêre Poëtæ
Nocturno certare mero, putere diurno.

Il ne buvoit pas cependant de la sorte par intemperance,

PONTUS DE THYARD. ni par aucune débauche ; mais ayant un corps très-grand & un estomach fort spacieux, il mangeoit beaucoup & buvoit de même, sans cependant s'enyvrer, & que sa santé en fût alterée, puisqu'il a joüi d'une santé très-robuste de corps & d'esprit jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, qu'il mit encore un livre au jour sur la droite imposition des noms: *De recta nominum impositione.*

Ses œuvres Poëtiques consistent, I. en trois Livres des *Erreurs amoureuses.* II. En un Livre de *Vers Lyriques.* III. Un Recueil de nouvelles œuvres Poëtiques, contenant le *Solitaire premier*, le *Solitaire second*, *ou Prose de Muret & de la fureur Poëtique*, avec quelques Vers Lyriques. Ses œuvres en Prose sont *Un Discours du Temps, de l'Age & de ses parties. Mantice*, ou Discours de *la vanité de divination par l'Astrologie. L'Univers, ou Discours des parties & de la nature du monde. Discours Philosophiques.* Quelques Livres en Latin sur l'Astronomie.

Ses Poësies ont été fort estimées de son tems, comme le fait connoître Etienne Pasquier dans son Livre des Recherches de la France, & ont encore de quoi satisfaire quelques Lecteurs.

Il faisoit aussi des Vers latins, comme il paroît par son Epitaphe, qu'il composa de cette maniere.

Non teneor longâ dulcique cupidine vitæ,
Sat vixit, cui non vita pudenda fuit,
Nec famæ illustris me tangit gloria, forsan
Per genium vivent sat mea Scripta suum,
Nilque moror quo sint mea membra tegenda sepulchro;
Hæc propria hæredis sit pia cura mei;
Sed cupio ut tandem mens Christo innixa levetur
Peccati duro pondere ad astra vehar.

V. le P. Louis Jacob de saint Charles dans le premier Livre de sa *Bibliotheque des Ecrivains de Châlons.* Teissier, *Eloges des Sçavans*, tome 4. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1367. Moreri, *Dictionaire.* Pasquier, *Recherche de la France*, livre 7. chap. 7. & dans son *Monophile*

XXXII.

THEODORE DE BEZE, ou BES-ZE,

Poëte Latin & François, mort le 13. Octobre 1605.

Il étoit de Vezelay en Bourgogne, où il nâquit noble de pere & de mere le 24. Juin 1519. Son oncle Nicolas de Beze, Conseiller au Parlement de Paris, voulut l'avoir auprès de lui, & dès sa plus tendre jeunesse il le fit élever avec beaucoup de soin jusqu'au commencement de Decembre 1528. qu'on l'envoya de Paris à Orleans auprès de Melchior Wolmar, qui avoit un grand talent pour instruire la jeunesse. Beze logea chez ce Wolmar sept ans, pendant lesquels il lui fit lire la plûpart des bons Auteurs Grecs & Latins, & lui inspira en même tems un grand amour pour la nouvelle Doctrine de la Religion prétendue Reformée, qui étoit alors un grand écueil pour les jeunes gens.

Le jeune Beze joignit à une vivacité & à une pénétration d'esprit beaucoup d'amour pour l'étude, & une grande application au travail; il se perfectionna par la connoissance des arts de la Grammaire, de la Poëtique, de la Rhetorique, & & même de la Dialectique, comme de la Philosophie.

Beze pendant quelques années ne fit point connoître son penchant pour la Doctrine de Calvin, & fut même pourvû de quelques Benefices, entr'autres du Prieuré de Longjumeau; mais il ceda enfin à ce penchant, & se retira à Geneve au mois de Novembre 1548. où il devint un des principaux piliers de l'Eglise Protestante. Il s'attacha à Calvin d'une façon particuliére, & devint en peu de tems son Collegue dans l'Eglise & dans l'Académie, où il fut en grande estime jusqu'à sa mort, arrivée le 13. Octobre 1605. âgé de 86 ans, 3 mois, 19 jours.

Ceux qui seront curieux de connoître les Emplois qu'a eû Beze, & les differentes avantures de sa vie, trouveront de quoi se satisfaire dans le Dictionaire de Bayle, à l'article de Beze; je ne parlerai ici que de ses Poësies.

Il aima la Poësie dès sa plus tendre jeunesse, & il composa d'abord quelques Pieces un peu trop libres, qui lui ont été

BEZE. souvent reprochées; elles sont recueillies & imprimées sous le titre de *Juvenilia Bezæ*; les Vers en sont tendres & délicats: ses Epigrammes latines, où il celebre les louanges de sa Maîtresse sous le nom de *Candide*, ont été estimez de plusieurs sçavans Critiques; néanmoins un Auteur du Port-Royal, Pierre Nieble, n'a pas laissé de soûtenir, que de tant d'Epigrammes qu'il a faites, à peine s'en trouve-t'il trois ou quatre qui ayent une veritable élegance, quoique l'Auteur eût l'esprit assez bien tourné vers ce genre d'écrire, & qu'il semble être né pour la Poësie, plûtôt que pour incommoder l'Eglise Catholique.

Les principales Poësies françoises de Beze sont, I. la Tragi-Comedie du *Sacrifice d'Abraham*. II. La continuation des *Pseaumes* de Marot, qui n'en avoit traduit que cinquante. III. Tous les *Cantiques* qui sont dans l'ancien & dans le nouveau Testament.

Pour ses Poësies latines, outre les *Epigrammes* & les *Juvenilia*, dont nous venons de parler, il a donné, I. un Livre de *Pseaumes* en Vers de differentes especes. II. Le *Cantique des Cantiques* de Salomon en Vers Lyriques. III. Des *Sylves*. IV. Des *Elegies*. V. Des *Portraits*. VI. Des *Epitaphes*. VII. Des *Emblémes*. VIII. Son *Caton le Censeur*, qu'il a surnommé le *Chrétien*.

Personne n'a contesté à Beze la gloire d'avoir été un des meilleurs Poëtes de son siécle; c'est ainsi qu'en ont jugé les Critiques habiles, entr'autres Casaubon dans ses Epîtres 51. & 463. Joseph Scaliger, qui a fait un excellent Poëme sur la mort de cet Auteur, & Nicolas Rapin, qui a fait son Epitaphe.

Ses Poësies latines sous ce titre, *Theod. Bezæ Poëmata varia.* ont été imprimées in-4°. chez H. Etienne, Paris 1548. 1569. & 1597. *De Juvenilibus Poëmatis Bezæ Epistola.* in-16. *Amstelodami.* 1683.

On trouvera au tome 4. des *Eloges des Sçavans* de Teissier un article très-ample sur Beze, & un long catalogue de ses Ouvrages en Prose, entre lesquels on estime principalement sa Version & ses Notes en Latin sur le nouveau Testament, quelques Sermons & plusieurs Harangues en François. *V.* la Croix du Maine, *Bibliotheque françoise*. Pasquier, *Recherches de la France*, livre 7. chap. 6. 7. & 11. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1366. Moreri, *Dict.* Bayle, *Dict. Crit.*

XXXIII.

XXXIII.

PHILIPPE DESPORTES,

Poëte François, né à Chartres, mort l'an 1606.

Il fut Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, Abbé de Tiron, de Josophat, de Vaux-de-Cernay, d'Aurillac & de Bon-Port: sa modestie lui fit refuser des Evêchez, & jusqu'à l'Archevêché de Bourdeaux.

Desportes sortoit d'une famille honnête; mais comme elle étoit extrémement pauvre. Il s'attacha dans sa jeunesse à un Evêque de qualité, qui le mena à Rome, où il apprit la Langue Italienne, & se forma le goût sur la maniere d'écrire des Poëtes d'Italie: étant de retour à Paris il s'y fit d'illustres amis, qui lui procurerent l'honneur d'accompagner Henri III. en Pologne; il revint en France avec ce Prince, qui le cherissoit beaucoup, & qui lui donna de grands biens & une partie de ses Benefices.

Quoique la Poësie fût son exercice ordinaire, il n'étoit pas incapable des affaires les plus importantes, car il s'étoit rendu maître de l'esprit du Duc de Joyeuse, qui gouvernoit l'Etat sous l'autorité de Henri III. Après la mort de ce Roi, arrivée en 1589. il se retira en Normandie, & contribua à ramener cette Province sous l'obéïssance de Henri IV.

Desportes étoit d'un caractere aimable, doux & facile; il mena une vie tranquille, tâchant de faire du bien à toutes sortes de personnes, faisant un bon usage de celui que son mérite lui avoit acquis, & le dépensant liberalement; car il en employa une partie à dresser une ample & magnifique Bibliotheque: il n'y avoit point d'homme à la Cour qui vêcût plus noblement & qui tînt une meilleure table, & où tous les honnêtes gens fussent mieux reçus; cependant sa réputation lui attira quelques envieux & quelques critiques. Un Poëte entr'autres fit un Livre intitulé, la *Rencontre des Muses*, où il prétendit faire voir que Desportes avoit pris des Poëtes Italiens ce qu'il y avoit de bon dans ses Poësies: Desportes prit cela en galant homme, & ayant vû cet Ouvrage, il dit: *En verité, si j'eusse sçu que l'Auteur de ce Livre eût eu dessein*

DESPORTES. *d'écrire contre moi, je lui aurois donné de quoi le grossir; car j'ai pris beaucoup plus de choses des Italiens, qu'il ne pense.*

Le plaisir qu'il trouvoit dans l'exercice de la Poësie lui causoit quelquefois des distractions, il ne prenoit pas même souvent la peine de s'habiller d'une maniere convenable à un homme de sa façon. Etant un jour allé faire sa cour avec un habit mal-propre, Henri III. lui demanda combien il lui donnoit de pension, & après que Desportes eut dit au Roi quelle somme il reçevoit tous les ans de sa liberalité, ce genereux Monarque lui repliqua : *J'augmente votre pension d'une telle somme, afin que vous ne vous présentiez pas devant moi, que vous ne soyez plus propre.*

Desportes mourut en 1606. âgé de soixante-un ans dans son Abbaye de Bon-Port, où il fut inhumé, & où on lui a dressé une longue & belle Epitaphe, qu'on peut lire au quatriéme tome des *Eloges des Sçavans* par Teissier.

Il étoit constamment un de plus beaux & des plus rares genies de son siécle; le Cardinal du Perron & Scevole de Sainte Marthe témoignent qu'il avoit l'esprit excellent, le jugement admirable & le discernement très-fin; le premier dit qu'il étoit le meilleur Ecrivain de son siécle, & que tous ses Ecrits sont pleins de douceur, de fleurs, de délicatesse & de mignardises. Le second nous apprend qu'il fut le premier de notre nation qui trouva des routes inconnues à nos Poëtes anciens, en se débarrassant de tout ce grand attirail de *Grecisme*, de Fables Payennes, d'épithetes obscurs & d'expressions contraintes, que Ronsard & ses Sectateurs avoient introduites dans la Poësie Françoise depuis le regne de Henri II. Il fit paroître, dit M. Bullard, une Poësie toute naturelle, revêtuë cependant de nouveaux ornemens, dont il n'étoit redevable qu'à la fécondité de son genie : sa Muse étoit naïve sans être languissante; la simplicité de son stile étoit accompagnée de tant de graces, que non seulement il charmoit toute la Cour de Henri III. les Dames & la Noblesse du Royaume, mais tous les Sçavans même s'y laisserent prendre d'autant plus volontiers, qu'ils trouverent le caractere de Tibulle fort bien exprimé dans ses Vers, ce qui les porta à le reclamer le Prince des Poëtes *Erotiques* de la France : il fut regardé aussi comme le Maître de la Langue Françoise de son siécle.

Balzac, Gueret & plusieurs autres bons Critiques parlent avantageusement de ses Poësies. Le Principal talent de Desportes consistoit à bien faire une Elegie & un Sonnet ; il réussissoit aussi parfaitement dans tous les sujets *Erotiques*, c'est-à-dire, où regne l'amour & la galanterie.

Despréaux fait connoître que ce Poëte profita de la chute de Ronsard, en écrivant d'une maniere plus nette & plus naturelle.

La chute de Ronsard, trebuché de si haut,
Rendit plus retenus Desportes, & Bertaut.

Les Poësies de Desportes lui attirerent des liberalitez considerables de nos Rois. Charles IX. lui donna huit cens écus d'or pour la petite Piece intitulée, *Rodomont.* Henri III. dix mille écus comptant, pour le mettre en état de publier ses premiers Ouvrages; c'est ce qu'on apprend par les Vers suivans de Claude Garnier dans sa *Muse infortunée.*

Et toutefois Desportes,
(Charles de Valois étant bien jeune encor,)
Eut pour son Rodomont *huit cent Couronnes d'or,*
Je le tiens de lui-même ; & qu'il eut de Henri,
Dont il étoit nommé le Poëte favori,
Dix mille écus pour faire
Que ses premiers labeurs honorassent le jour.

L'Amiral de Joyeuse, beau-frere de Henri III. qui gouvernoit l'Etat sous l'autorité de ce Prince, donna aussi à Desportes l'Abbaye de Tiron de trente mille livres de revenu, pour un Sonnet qu'il lui présenta, ce qui fit dire à Balzac, que *la peine que prit Desportes à faire des Vers lui a acquis un loisir de dix mille écus de rente ;* ce qu'on peut regarder comme un écueil contre lequel les esperances de dix mille Poëtes se sont brisées.

Les œuvres Poëtiques de Desportes sont, I. les Poësies *Erotiques*, qu'il composa dans sa jeunesse; sçavoir, *les Amours de Diane ; les Amours d'Hippolite ; les Amours de Cleonice ; dernieres Amours.* II. *Rodomont & Imitations de l'Arioste.* III. *Un Livre de Mélanges.* IV. *Une Satire contre un Trésorier.* V. *Les Pseaumes de David mis en Vers françois.* VI. *Poësies Chrétiennes.* VII. *Prieres Chrétiennes.*

Les premieres œuvres de Philippe Desportes in-4°. Paris,

chez Patiſſon 1579. Seconde édition in-8°. Paris, 1600. Toutes les œuvres Poëtiques du même in-8°. Paris, 1602. & Rouen, 1611. *V.* Teiſſier, *Eloges des Sçavans*, tome 4. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1368. Moreri, *Dictionaire.*

XXXIV.

JOSEPH-JUSTE SCALIGER,

Poëte Grec & Latin, né à Agen le 4. Août de l'an 1540. mort à Leyden en Hollande le 21. Janvier de l'an 1609. âgé de 68 ans, cinq mois, dix-ſept jours.

Il étoit fils de Jules-Ceſar Scaliger Veronois, qui vint s'établir en France, & qui a été un des plus grands genies & des plus ſçavans hommes du quinziéme ſiécle, également Philoſophe, Medecin, Poëte & Critique; on peut dire cependant que Joſeph Scaliger ſurpaſſa ſon pere par l'étendue de ſon genie & par ſa grande érudition : après avoir reçu de ſon pere les premiers élemens des belles Lettres, il vint à Paris, où il continua ſes études dans l'Univerſité de cette Ville; il y apprit la Langue Grecque ſous Adrien Turnebe, s'attacha avec ſuccès à l'étude de la Langue Hebraïque, ſe rendit très-profond dans la Critique des Auteurs, & fit mille découvertes nouvelles dans la Chronologie : il ne ſe laſſoit jamais de l'étude, & il avoit une memoire ſi prodigieuſe, qu'il recitoit quatre-vingt Diſtiques, après les avoir lûs une ſeule fois, & que dans un âge avancé il ſçavoit par cœur tous les Vers qu'il avoit compoſez.

Tous les meilleurs Critiques conviennent qu'il étoit très-habile dans preſque toutes les Sciences; mais la plus grande partie lui reproche d'avoir eû trop bonne opinion de lui-même, & trop de mépris pour les autres Auteurs, qu'il n'a point du tout ménagez dans ſes Ecrits. Les Curateurs de l'Académie de Leyden attirerent Joſeph Scaliger dans leur Univerſité, où il reſta ſeize ans, & où il mourut d'Hydropiſie le 21. Janvier 1609. comme il eſt marqué ci-deſſus : ils lui firent ériger un Monument de marbre avec une belle Inſcription. Dès l'âge de vingt-deux ans il avoit embraſſé le Calviniſme,

Calvinisme, & persista jusqu'à la mort dans les mêmes sentimens.

Nous avons de lui des Notes sur les Tragedies de Seneque, sur Varron, sur Ausone, sur Pompeius Festus, sur les Catalectes de Virgile : ses Livres *de Emendatione temporum*, & la Chronologie d'Eusebe avec des Notes, & ses *Canones Isagosici*, & divers autres Ouvrages. Gui Patin dit dans ses Lettres, qu'un des meilleurs Ouvrages de Joseph Scaliger est celui qui a pour titre, *Scaligeriana*, que l'on a eû par les soins de Jean Vassan Champenois : cependant quelques bons Critiques n'en ont pas jugé de même.

Ce sçavant homme a composé aussi plusieurs Poësies latines & quelques-unes en grec : comme il ne se faisoit qu'un amusement de la Poësie, & qu'il ne retouchoit point ses Vers, on y trouve quelque negligence & quelques défauts, dont il convenoit le premier, n'ayant pas la même opinion de ses Poësies, que de ses Ouvrages en Prose, qu'il estimoit beaucoup.

Cependant quelques Critiques, tels que Daniel Heinsius & Scriverius, ont trouvé de grandes beautez & un caractere heroïque dans ses Poësies grecques & latines.

Entre ses Pieces latines on compte une Traduction en Vers Iambes de la *Cassendre* de Lycophron ; une autre Traduction de l'*Ajax* de Sophocle ; plusieurs *Epigrammes :* parmi ses Poësies grecques on trouve quantité d'*Epigrammes*, dont la plûpart ont été traduites d'après celles de Martial.

Elles ont été rassemblées dans un volume in-12. imprimé chez Robert Etienne, Paris 1607. On peut voir dans les *Eloges des Sçavans* de Teissier le catalogue nombreux des Ouvrages de Joseph Scaliger, & le jugement que les bons Critiques en ont porté. *V.* Lorenzo Crasso, *Eloges des Hommes de Lettres.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 4. nº. 1295. Ch. Perrault, *Hommes Illustres pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire.* Dans ce Dictionaire Scaliger est nommé Joseph-*Jules*; au lieu de Joseph *Juste.*

XXXV.

NICOLAS RAPIN,

Poëte François & Latin, Gentil-homme Poitevin, de la ville de Fontenay-le-Comte, mort l'an 1609.

Il fit deux métiers qui se trouvent rarement dans une seule personne, celui de grand Prévôt des Marechaux, & celui de Poëte; il ne faisoit guere de fautes dans celui de Poëte, mais il en commit quelques-unes dans l'exercice de sa Charge, comme on le peut voir dans le Dictionaire de Bayle à son article.

Le Pere Garasse Jesuite, dans son Livre intitulé, *Doctrine curieuse*, dit que Rapin s'étoit acquis entre ses amis cet éloge, qu'il étoit le plus sçavant soldat, & le plus vaillant Conseiller du monde.

La mort l'enleva à Poitiers l'an 1609. âgé de soixante-quatorze ans, selon le Pere Garasse, qui marque avoir assisté à sa mort, & seulement de soixante-huit ans, si on s'en rapporte à Baillet.

Dominicus Baudius, Nicolas Bourbon, Nicolas Richelet, Guillaume Critton, Bonnefons, Mainard & divers autres Sçavans ont consacré des Eloges funebres à sa memoire. Il ordonna par son Testament qu'on gravât sur son tombeau cet Epitaphe, qu'il fit lui-même.

Tandem Rapinus hîc quiescit ille, qui
Nunquam quievit, ut quies esset bonis.
Impunè nunc grassentur & fur, & latro:
Musæ ad sepulchrum Gallicæ & Latinæ gemant.

Rapin avoit voulu introduire un nouvel usage de composer des Vers françois en negligeant la rime, & les construisant à la maniere des grecs & des latins sur la seule mesure des pieds; en quoi il réussit mieux que Baïf, qui avoit tenté cette même maniere, qui auroit peut-être eû son utilité dans le Poëme Epique & dans les Ouvrages d'une grande étenduë, où une longue suite de Vers rimez peut causer quel-

qu'ennui au Lecteur; mais les Gens de Lettres n'ont point autorisé cette singularité.

Il composa diverses Poësies françoises qui lui ont fait honneur, dont les plus considerables sont *les Plaisirs du Gentilhomme champêtre*, qui parurent en 1583. & les *Vers* qu'il avoit faits l'année précedente sur une puce trouvée sur Mademoiselle des Roches : cette puce devint fameuse, & fournit de sujet aux plus illustres Poëtes qui connoissoient le merite de cette sçavante fille & de Madame sa mere, qui réussissoient toutes deux dans la Poësie. Une bonne partie des Vers qu'on lit dans la Satire *Menippée*, sont de Rapin, comme on l'a marqué dans l'article précedent.

Regnier le Satirique donne des preuves de l'estime qu'il faisoit des Poësies de Rapin, en lui adressant sa neuviéme Satire, qui commence par ce Vers,

Rapin le favori d'Apollon & des Muses.

La Poësie latine fut aussi un art dans lequel Rapin s'est distingué; il réussissoit sur-tout dans les *Epigrammes.* Toutes les œuvres, tant françoises que latines, de Nicolas Rapin ont été imprimées in-4°. Paris 1610. *V.* Scevole de Sainte Marthe, *Eloges des Sçavans*, livre 5. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1376. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

XXXVI.

JEAN BERTAUT,

Poëte François.

Il nâquit à Caen, où il fit ses études; après quoi il vint à Paris, où son esprit lui fit d'illustres amis, & le fit estimer des Rois Henri III. & Henri IV. Il fut Aumônier de la Reine Catherine de Medicis, Abbé d'Aunay & Evêque de Sées : il mourut le 8. Juin 1611.

Le Cardinal du Perron, bon juge des Ouvrages d'esprit, & qui composoit agréablement des Vers, estimoit Bertaut pour un Poëte très-ingenieux & très-poli : Sorel & Colletet sont du même sentiment, & Regnier qui lui adresse sa cin-

BERTAUT. quiéme Satyre, lui donne de grandes louanges, & marque qu'il étoit un Poëte fort retenu & fort ſage, comme il le fait connoître dans les Vers ſuivans.

Mon oncle m'a conté que montrant à Ronſard
Tes Vers étincelans de lumiére & d'art,
Il ne ſçut que reprendre en ton apprentiſſage,
Sinon qu'il te jugeoit pour un Poëte trop ſage.
Et ores au contraire on m'objecte à peché
Les humeurs qu'en ta Muſe il eût bien recherché;
Auſſi je m'émerveille au feu que tu recelles,
Qu'un eſprit ſi raſſis ait des fouges ſi belles.

Deſpréaux en parlant de nos Poëtes qui ont précedé Malherbe, dit que Bertaut & Deſportes commencerent à être plus exacts & plus retenus dans l'art de compoſer des Vers françois, & s'explique dans ces termes, après avoir parlé de Ronſard, Art Poët. Chant 1. Vers 130.

Ce Poëte orgueilleux, trebuché de ſi haut,
Rendit plus retenus Deſportes & Bertaut.

Nous avons pluſieurs Ouvrages Poëtiques de Bertaut : I. diverſes *Pieces galantes* compoſées en ſa jeuneſſe. II. Des Poëſies ſur des ſujets de pieté, comme des *Cantiques ſur la Naiſſance du Fils de Dieu*, des *Traductions de quelques Pſeaumes de David;* une *Hymne de ſaint Louis en l'honneur de la Maiſon de Bourbon.* Meſſieurs de Port-Royal ont trouvé quelques Couplets de ſes Chanſons ſi beaux, qu'ils en ont mis dans leur Commentaire ſur Job.

Oeuvres Poëtiques de Bertaut in-8°. Paris 1620. & 1623. *V.* Charles Sorel, *Bibliotheque françoiſe.* Huet, *Origine de Caën*, chap. 24. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1383. Moreri, *Dictionaire.*

XXXVII.

MATHURIN REGNIER,

Poëte François, mort l'an 1613.

Mathurin Regnier nâquit à Chartres le 21. Decembre 1573. de Jacques Regnier, Bourgeois de la même Ville, & de

de Simonne Desportes, sœur de l'Abbé Desportes, celebre Poëte, dont nous avons parlé ci-dessus.

Il prit le parti de l'Eglise à l'âge de vingt ans, & accompagna le Cardinal de Joyeuse à Rome en 1593. Il fit encore un second voyage à Rome avec Philippe de Bethune, qui y alloit en Ambassade.

Etant de retour de ses voyages à la ville de Chartres, il obtint en 1604. par dévolut un Canonicat de la Cathedrale; Henri IV. lui accorda une pension de deux mille livres sur l'Abbaye de *Vaux-de-Cernay*, après la mort de son oncle Desportes, qui en étoit Abbé.

Enfin il mourut à Rouen le 22. Octobre 1613. dans sa quarantiéme année; ses entrailles furent portées dans l'Eglise Paroissiale de sainte Marie, dite *la Petite*, & son corps transporté à l'Abbaye de Royaumont, à deux lieuës de Beaumont sur l'Oyse, où il fut enterré. On prétend que les excez qu'il fit, abregerent sa vie; car il étoit fort débauché, & ne s'en cachoit pas; on en voit des marques en plusieurs endroits de ses Poësies, & principalement dans cette Epigramme, qu'il fit huit ou dix ans avant sa mort pour lui servir d'Epitaphe.

J'ai vêcu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et si m'étonne fort pourquoy
La mort daigna songer à moy,
Qui ne songeai jamais à elle.

Il composa depuis cependant quelques Poësies spirituelles, où il fait voir des sentimens dignes d'un Chrétien pénitent.

Regnier avoit de grands talents pour la Poësie, & c'est le premier parmi nous qui ait sçu l'Art de la Satyre françoise, & l'on peut dire qu'il a été unique jusqu'à Despréaux.

Il a peint les vices avec naïveté, & les vicieux d'une maniere très-plaisante: quoiqu'il ait imité quelques fameux Poëtes Latins & Italiens, il a eu pourtant lui-même un certain caractere original & qui lui étoit propre.

Rosteau prétend qu'il a l'air & les manieres de Juvenal.

Il a été un des premiers Poëtes de son tems, & on voit encore avec plaisir dans ses Ouvrages plusieurs traits, qui

M. REGNIER. n'ont jamais vieilli; l'on y connoît la beauté & l'agrément de son esprit, & ses heureux talens pour la Poësie; mais on trouve qu'il ne garde pas assez de bienséance, & qu'il est de ces Auteurs, dont la lecture peut faire de mauvaises impressions: son caractere est assez bien peint par Despréaux au second Chant de l'Art Poëtique, après avoir parlé des Poëtes satyriques, il dit:

De ces Maîtres sçavans, disciple ingenieux,
Regnier seul parmi nous formé sur leurs modeles,
Dans son vieux stile encore a des graces nouvelles;
Heureux! si ses discours, craints du chaste Lecteur,
Ne se sentoient des lieux, où frequentoit l'Auteur;
Et si du son hardi de ses rimes cyniques,
Il n'allarmoit souvent les oreilles pudiques.

Despréaux en parlant de lui même avec modestie, fait honneur à Regnier en disant: Je fus dans ma jeunesse,

Studieux amateur de Perse & d'Horace, [et]
Assez près de Regnier m'asseoir sur le Parnasse. Epître X. Vers 101.

Il le cite aussi d'une maniere honorable dans une de ses Epigrammes par ces deux Vers:

Apprenez un mot de Regnier,
Nôtre celebre devancier,

On a plusieurs éditions de ses œuvres, dont une in-12. Paris 1608. deux in-12. Rouen 1614. & 1625. une autre in-12. Leyden 1652. mais on en a imprimé une à Londres en un volume in-4°. grand papier 1729. qui est la plus belle & la plus complette, avec des notes de M. Brosset. Elle vient d'être réimprimée à Geneve aussi in-4°. en cette année 1731. *Voyez sa Vie à la tête de l'Edition de ses œuvres, donnée par M. Brosset.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1388. Moreri, *Dictionaire.*

XXXVIII.

JEAN DE BONNEFONS,

Poëte Latin, natif de Clermont en Auvergne, Avocat au Parlement de Paris, Lieutenant de Bar-ſur-Seine, où il mourut l'an 1614. *dans la ſoixantième année de ſon âge.*

Il a été un très-bon Juriſconſulte, & un des plus excellents Poëtes de ſon tems, ſur-tout pour des ſujets qui traitent de l'Amour & de la galanterie la plus vive.

Grudé de la Croix du Maine dit que Bonnefons a heureuſement imité Jean *ſecond* de la Haye, celebre Poëte Hollandois, dans ſes *Baiſers*. Borrichius ne fait pas de difficulté de dire que ce ſont des Pieces toutes d'or, & d'une douceur qui ſurpaſſe celle du miel; il eſtime auſſi beaucoup ſes Pieces *Heroïques*.

Le Pere Rapin aſſure qu'il a composé ſes *Baiſers* en Vers Phaleuques latins, d'un air le plus tendre & le plus délicat qu'on puiſſe avoir pour écrire. Le même Pere parlant auſſi des Poëſies de Bonnefons juge qu'il a tout le bon ſens de Marot pour le Rondeau & le Madrigal, & qu'il a plus de pureté dans l'expreſſion: il ajoûte qu'on n'a rien écrit dans ces derniers tems de plus délicat, ni en latin, ni en françois.

Au ſecond tome du *Menagiana* il eſt parlé de Bonnefons, comme d'un Poëte qui a composé des Vers hendécaſyllabes, qui ſont d'un auſſi bon Latin, que celui du regne d'Auguſte, & qui pourroit être comparé à Catulle, ſi ſes Vers n'étoient pas quelquefois trop mous & trop effeminez.

Joſeph Scaliger, Jacques Pinon Conſeiller au Parlement de Paris, & Antoine Mornac ont celebré Bonnefons par leurs Vers.

Jean de Bonnefons eut un fils de même nom que lui, qui ſe mêla de faire auſſi des Vers latins, & qui n'y réuſſiſſoit pas mal, comme on peut en juger par une Piece que nous avons de lui ſur la mort de Henri IV. & par quelques *Sylves heroïques*.

Quoique le Pere Rapin ait parlé avantageuſement des Poëſies françoiſes de Jean de Bonnefons, il n'y en a aucunes

qui ayent été imprimées, & même qui soient connues de nos jours, si on en excepte une Piece de 162 Vers, intitulée, *l'Evanouissement de Conchine*, dont on le croit auteur. Pour ses Poësies latines, on en a inseré divers morçeaux dans des Recueils differens. Sa *Pancharis* a été imprimée in-12. Paris 1588. On en a donné une édition plus ample avec des imitations en Vers françois par Gilles Durand : elle a été aussi imprimée à Paris en 1727. dans un volume in-12. quoique l'adresse soit marquée à Amsterdam. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1373. *Menagiana*, tome 2. page 367. Le P. Rapin, *Reflexions sur la Poëtique.*

XXXIX.

GILLES DURAND sieur DE LA BERGERIE,

Poëte François.

Il étoit contemporain & compatriote de Jean de Bonnefons, & Avocat en Parlement comme lui, profession dans laquelle il s'est fort distingué ; c'est ce que fait connoître Pasquier dans la quinziéme Lettre de son dix-neuviéme Livre, où il le compte parmi les neuf Jurisconsultes choisis pour travailler à la reformation de la Coûtume de Paris.

La Poësie fut un des plus grands amusemens de Gilles Durand : on a de lui des traductions, ou plûtôt des imitations en Vers françois des Poësies latines de Jean de Bonnefons : il a donné aussi des Poësies de son invention, sous le titre de *Gayetez amoureuses ;* une Piece de 128 Vers intitulée, *Regret funebre sur le trépas de son Asne*, qui est regardée comme un chef-d'œuvre dans ce genre burlesque & goguenard, & qui est inserée dans la Satyre *Menippée*, ou de la vertu du Catholicon d'Espagne. Cette Piece fait connoître que Durand avoit plus de talent pour écrire d'un stile leger & goguenard, que pour écrire des Vers d'Amour, où il n'a pas à beaucoup près si bien réussi.

Toutes ses Poësies ont été rassemblées avec les Poësies de Jean de Bonnefons dans un volume in-12. Amsterdam 1727.

Gilles Durand & Jean de Bonnefons ont reçu des éloges des personnes de la plus grande érudition de leur tems, qu'on

qu'on peut voir dans l'Edition marquée ci-dessus.

On rapportera seulement ici les Vers qu'Antoine de Mornac, celebre Avocat & bon Poëte, a composez à leur gloire.

Ergo nè solvi metuat tuâ penna Bonefe ;
Durabit, quacunque tuos se pandet ad ignes
Cynthius, & quacunque suis Durantius auris
Afflabit ripas Athesis, portusque Velinos :
Unde recedentem tanta cum sorte Catullum
Gallus tu in nostras deducis & avehis oras.
Felix navigium! duo surgitis Astra per æquor ;
Æternùm vivetis uterque in utroque Poëtæ,
Ambo deliciæ Gallis, amboque Catulli.

V. la Préface de l'édition de 1727. des Poësies de Bonnefons & de Durand ; & le Menagiana, tome 2. page 367.

X L.

ESTIENNE PASQUIER,

Poëte Latin & François, Parisien, Avocat General du Roy en la Chambre des Comptes de Paris, mort en 1615. âgé de quatre-vingt-sept ans.

Pasquier ne devoit naître ailleurs que dans Paris, le séjour le plus celebre & le plus aimable des Muses, au sein desquelles s'étant vû élever avec beaucoup de soin & d'application de sa part, parvint au suprême degré de connoissance de plusieurs genres de doctrine ; car il étoit d'une éloquence admirable, & plaida long-tems avec un très-grand succès dans le Parlement de Paris, où il étoit consulté comme un Oracle : personne n'avoit plus de connoissance que lui dans l'antiquité, & sur-tout pour ce qui regarde la France, ayant donné une infinité de Recherches curieuses sur ce qui regarde ses antiquitez. Il a composé aussi des Poësies latines & françoises, pleines de genie, de sel & d'agrémens ; & il a réussi dans tous ces genres differens, de maniere qu'il paroissoit être né uniquement pour chacun.

C'est ainsi que Scevole de Sainte Marthe, au cinquiéme

PASQUIER. Livre des Eloges des Sçavans, parle de Pasquier; & au second Livre de ses Poëmes Lyriques dans une Piece qu'il adresse à ce grand homme, il lui dit que Catulle, ni Martial ne l'emportent pas sur lui dans le genre de l'Epigramme.

Contrahes paucis Epigrammata Verbis
Docte Pascasi, neque te Catullus,
Bilbilis nec te soboles faceto
Carmine vincet.

Le merite & la grande réputation de Pasquier furent connus de Henri III. qui le gratifia de la Charge d'Avocat General de la Chambre des Comptes, qu'il exerça avec applaudissement, & qu'il remit quelque tems après à Theodore Pasquier, son fils aîné, qui s'acquita aussi dignement de cet Emploi.

Il eut un second fils appellé Nicolas Pasquier, qui fut Maître des Requêtes, dont on a des Lettres sur les affaires arrivées en France sous les regnes de Henri IV. & de Louis XIII. imprimées à Paris 1623. Il eut encore un troisiéme fils, Guy Pasquier, Auditeur des Comptes.

Estienne Pasquier étoit naturellement bienfaisant & honnête; sa conversation étoit agréable & facile, ses mœurs étoient douces & son caractere enjoué, auquel il donnoit quelquefois trop de licence, comme il paroît dans quelques-unes de ses Lettres. Il mourut à Paris en se fermant les yeux lui-même, le 13. Août 1615. dans la quatre-vingt-septiéme année de son âge, & fut enterré dans l'Eglise saint Severin.

Nous avons de cet Auteur des Poësies latines & françoises; mais ses latines l'emportent de beaucoup sur les françoises. Elles consistent en un Livre de *Portraits* de quelques Rois de France & d'autres personnes illustres, & en six Livres d'*Epigrammes.* Ses Poësies françoises comprennent les *Jeux Poëtiques;* une *Pastorale*; le *Poëme de la Paix;* des *Sonnets;* des *Epitaphes*; & des *Versions Poëtiques:* elles sont imprimées avec sa Poësie licencieuse, c'est-à-dire, son *Monophile*, ses Colloques & ses Lettres. Pour les Ordonnances d'Amour, qui choquent très-souvent la modestie & la pudeur, elles n'y sont point inserées. On a mis aussi dans ce Volume sa *Puce* & sa *main*, c'est-à-dire, deux Recueils de Vers françois & latins

de diverſes perſonnes ; le premier qui a pour titre, *la Puce des grands Jours de Poitiers*, contenant diverſes Poëſies qu'on a faites ſur cette fameuſe Puce, que Paſquier apperçut ſur le ſein de la ſçavante Catherine des Roches, fille de Madame des Roches, auſſi très-celebre par ſon ſçavoir & par ſa politeſſe, auſquelles il étoit allé rendre viſite durant les grands jours de Poitiers de l'an 1579. Tout le Parnaſſe latin & françois du Royaume voulut prendre part à cette rare découverte, ſur-tout après avoir reconnu que la fille, quoique très-ſage, entendoit raillerie ; de ſorte que cette Puce s'eſt attiré non ſeulement les Vers d'Etienne Paſquier & de Catherine des Roches, qui étoit Poëte dans les deux Langues auſſi bien que ſa mere ; mais encore deux d'Achilles de Harlay, depuis premier Preſident ; de Barnabé Brillon, depuis Preſident au Parlement ; de Jean Binet, de Beauvais ; de René Chopin, Angevin ; de Joſeph Scaliger ; de Jacques Courtin de Ciſſé ; d'Antoine Loiſel, de Beauvais ; de Pierre Pithou, de Troyes ; de Scevole de Sainte Marthe ; de Jean Mangot, Avocat General au Parlement de Paris ; de Claude Binet, de Beauvais, neveu de Jean d'Odet-Turnebe le Conſeiller, ſecond fils d'Adrien Turnebe ; de Nicolas Rapin, Prévôt de la Connetablie ; de Pierre de Lommeau, de Saumur ; de Raoul Callier, Poitevin ; de Laurent Bouchet, de Senlis ; de Pierre Soulfour, Préſident au Parlement de Paris ; de Ceſar Boulanger, depuis Jeſuite ; de François d'Amboiſe, & de quelques autres Perſonnages moins connus.

La Main de Paſquier eſt un Recueil de près de cent cinquante Pieces de Vers à ſon honneur, ſur ce qu'étant aux grands Jours de Troyes en Champagne l'an 1583. & s'étant fait tirer par un Peintre, celui-ci avoit oublié de faire des mains à ce tableau. On peut dire, comme de l'autre Recueil, que ce ſont des témoignages de la fecondité & de la diverſité des eſprits ſur les ſujets les moins conſiderables : les Auteurs de toutes ces Pieces ne ſont pas moins qualifiez, que ceux qui ont travaillé ſur la Puce ; & l'on voit par le nombre auſſi bien que par leur rang en quelle conſideration étoit Paſquier par tout ce qu'il y avoit de gens de merite & de qualité répandu dans tout le Royaume.

Nous avons obligation à cet Auteur, comme on l'a mar-

PASQUIER. qué ci-dessus, de nous avoir donné des remarques & des éclaircissemens très-curieux sur divers sujets de l'Antiquité & principalement sur ce qui concerne la France : c'est lui qui nous a fait connoître dans son septiéme Livre des Recherches de la France l'origine de notre Poësie, son accroissement & la grande vogue où elle fut sous les regnes de Henri Second & de ses trois fils, qui furent Rois de France successivement, & qui honorerent les Poëtes d'une grande protection & de leur estime.

Pasquier a celebré une grande partie de ces Poëtes, dont la plûpart ont été ses contemporains : il y eut aussi peu d'hommes renommez dans la Republique des Lettres de son tems, dont il n'ait fait quelques éloges dans ses Poësies, ce qui donne des marques certaines qu'il sera reçu avec quelque distinction sur le Parnasse françois.

Nous avons trois éditions anciennes en un volume in-fol. des *Recherches de la France* d'Estienne Pasquier ; la derniere est imprimée à Orleans 1665. avec le Portrait de l'Auteur à la tête du Livre ; mais on a une Edition nouvelle de toutes les œuvres de Pasquier, qui contient outre ses *Recherches de la France*, son *Monophile*, ses *Colloques*, ses *Lettres* en vingt-deux livres, un *Discours sur la maniere de parler au Roi* ; ses *Poësies latines*, qui consistent en six livres d'*Epigrammes*, & un livre des *Portraits de plusieurs grands Hommes*, avec des notes de Theodore Pasquier son fils aîné ; ses *Poësies françoises*, sçavoir, les *Jeux Poëtiques*, les *Sonnets*, les *Epitaphes*, un *Poëme sur la Paix*, une *Pastorale* & quelques *Versions Poëtiques* : Cette Edition renferme aussi son *Plaidoyer pour l'Université de Paris contre les Jesuites*, avec *celui de M. de Versoris en faveur des Jesuites* ; le Recueil intitulé, *la Puce des grands Jours de Poitiers*, dont on a parlé ci-dessus ; & le Recueil qui a pour titre, *la Main de Pasquier*, qui est composé de près de cent cinquante Pieces de Vers à son honneur ; comme aussi les *Lettres de Nicolas Pasquier*, son second fils : cette Edition est en deux volumes in-folio, Amsterdam 1723. *V.* Scevole de Sainte Marthe, *Eloges des Sçavans*, livre 5. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1389. Moreri, *Dictionaire.*

MADAME

MADAME & MLLE DES ROCHES.

Madelaine Neveu, épouse de Fredonnoit, Seigneur des Roches, & Catherine sa fille, dont on vient de parler à l'article de Pasquier, se sont acquis un beau nom dans la Republique des Lettres, & meritent bien qu'on en fasse ici quelque mention. La mere qui avoit une grande connoissance des Langues & des Sciences, y éleva sa fille, qui fut considerée aussi bien qu'elle comme une des Muses de la France. Elles composerent divers Ouvrages en Prose & en Vers. La maison de ces illustres Dames, dit Sainte Marthe, étoit à Poitiers une Académie d'honneur, où se trouvoient tous les jours plusieurs excellens hommes, & où tous ceux qui faisoient profession des belles Lettres, étoient reçus avec honnêteté. Il y avoit entre la mere & la fille une si parfaite union & une amitié si tendre, qu'elles disoient qu'il n'étoit pas même au pouvoir de la mort de les séparer l'une de l'autre : cette tendresse fut cause que bien que divers partis de consideration recherchassent en mariage Catherine des Roches, elle ne put jamais se resoudre à quitter sa mere : elles vêcurent ainsi jusqu'en 1587. que la peste desolant la ville de Poitiers attaqua & emporta en un même jour ces deux personnes d'un merite si singulier. *V.* Scevole de Sainte Marthe, *Eloges des Sçavans*, livre 4. Hilarion de la Coste, *Eloges des Dames Illustres.* Moreri, *Dictionaire.*

XLI.

JACQUES-AUGUSTE DE THOU,

Poëte Latin, mort le 17. *May* 1617.

M. de Thou, Baron de Meslay, troisiéme fils de Christophe de Thou, premier President du Parlement de Paris, nâquit le 8. Octobre 1553. Il étudia dans les Universitez de Paris & d'Orleans, & voyagea ensuite en Italie, en Flandre & en Allemagne. Etant de retour de ses voyages il fut pourvû d'une Charge de Conseiller Clerc au Parlement de Paris,

DE THOU. ensuite de celle de Maître des Requêtes en 1584. puis de celle de President à Mortier.

Les Rois Henri III. & Henri IV. connoissant le merite de cet homme illustre l'employerent dans des negociations très-importantes, dont il s'acquita avec succès.

Après la mort de Jacques Amyot, Evêque d'Auxerre, Henri IV. le nomma grand Maître de sa Bibliotheque; il l'appelloit souvent dans son Conseil d'Etat, & voulut qu'il fût un des Commissaires dans la celebre Conference de Fontainebleau entre Jacques Davy du Perron, pour lors Evêque d'Evreux, & Philippe du Plessis Mornay.

Le Roi le commit aussi avec le Cardinal du Perron pour trouver les moyens de reformer l'Université, & pour travailler à la construction du College Royal à Paris, qui fut commencé par ses soins.

Pendant la Regence de Marie de Medicis M. de Thou fut un des Directeurs generaux des Finances, avec Messieurs de Château-neuf & le Président Jeannin; ensuite il fut employé en diverses negociations vers les Princes mecontens, qui s'étoient retirez de la Cour: il fut aussi Député par Louis XIII. à la Conference de Loudun avec M. le Marechal de Brissac, Mrs de Villeroi, de Vic, & de Pontchartrain.

Toutes les grandes occupations qu'il eut pour les affaires de l'Etat & du Barreau ne l'empêcherent pas de travailler dans le particulier pour l'avantage de la posterité, en composant l'histoire de son tems depuis l'an 1545. jusqu'en l'an 1607. divisée en cent trente-huit livres, Ouvrage comparable à ceux des plus renommez des Anciens par son sujet & par la maniere dont il est traité. Cette Histoire est écrite en latin avec beaucoup d'élegance, dont on a entr'autres éditions celle de Geneve de l'an 1620. en cinq volumes in-folio, à laquelle néanmoins il faut joindre l'édition de 1604. de Paris, qui ne contient que les dix-huit premiers livres. On imprime actuellement à Londres une magnifique édition de cette Histoire en 7 Volumes in-folio. Du Ryer a traduit en françois les cinquante-sept premiers livres de cet Ouvrage en quatre volumes in-folio, Paris 1659.

Auguste de Thou ne merite pas seulement la qualité de grand Magistrat, de grand Politique & de grand Historien;

mais encore celle d'un des plus grands Poëtes de ſon tems, comme on peut le connoître par les Poëſies élegantes de ſa compoſition, qui ont été louées par de ſçavans Critiques, tels que Gerard Voſſius, Olaus Borrichius, Scevole de Sainte Marthe & quelques autres.

Nous avons de lui I. un Poëme de la Fauconnerie, *de re accipitraria*, diviſé en trois livres, *a* imprimé à Paris 1612. Les deux premiers Chants de ce Poëme avoient été imprimez à Bourdeaux dès l'an 1582. II. Ses Poëſies diverſes ſur le *Chou*, la *Violette*, le *Lis*, & autres fleurs, imprimées à Paris 1611. III. Quelques Verſions ou Paraphraſes Poëtiques de quelques livres de l'Ecriture ſainte, l'*Eccleſiaſte*, les *Lamentations de Jeremie* & la *Conſtance de Job*, ce qui fut imprimé à Tours l'an 1588. IV. Quelques autres Poëſies, ſçavoir le *Songe Epique* au Chancelier de Chiverny; *Ode* à Henri IV. *Ode* au Cardinal de Bourbon; *Stances* à Monſieur d'Oſſat; *Vers* ſur la bataille d'Yvry, & ſur celle de Tours. L'*Ombre de Rabelais; Elegie Chrétienne* ſur la mort de Marie de Barbanſon ſa premiere femme, &c. Ses Poëſies contenues dans cet article IV. ſont imprimées avec le Poëme à la poſterité, qu'un ami de M. de Thou a fait & donné ſous ſon nom, imprimé avec les Memoires qu'on a donnez en ſix livres en latin de la Vie de M. de Thou, & dont M. Petit, Secretaire du Roi, a donné une bonne traduction françoiſe, où il a joint celle de la Préface de l'Hiſtoire de Jacques de Thou, dédiée à Henri IV. qui eſt une Piece très-eſtimée: cette traduction eſt imprimée in-4°. Rotterdam 1711. *V. Memoires de la Vie de M. de Thou*, dont on vient de parler. Papyre Maſſon, *Eloges des hommes de Lettres*. Scevole de Sainte Marthe, livre 2. de *ſes Vers Lyriques*. Jacques de Borde, *Eloge de M. de Thou*. Charles Perrault, *Eloges des Hommes Illuſtres*. Le Pere Niceron, *Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la Republique des Lettres*, tome 9. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. n° 1391. Moreri, *Dictionaire*.

a Le Poëme de la Fauconnerie ayant été imprimé à la ſuite de la Pœdotrophie & autres Ouvrages de Scevole de Sainte Marthe dans une belle édition in-8°. chez Patiſſon, Paris 1587. du Verdier de Vauprivas dans ſa Bibliotheque page 1130. s'eſt mépris en donnant ce Poëme à Sainte Marthe, & la dédicace que de Thou en fait à Sainte Marthe auroit dû l'empêcher de ſe tromper ainſi. *Menagiana, tome* 1. *page* 224.

XLII.

JACQUES DAVY DU PERRON,

Poëte François, né à Saint Lo, ville de la basse Normandie, le 15. Novembre 1556. Lecteur de la Chambre du Roy, Evêque d'Evreux, puis Archevêque de Sens, grand Aumonier de France, Commandeur des Ordres du Roy, Cardinal, mort dans la soixante-troisiéme année de son âge le 5. de Septembre 1618. à Paris, d'où son corps fut porté en son Eglise de Sens.

Il fut élevé jusqu'à l'âge de dix-sept ans dans la Religion de Calvin par son pere, qui étoit un sçavant Ministre; il apprit le Grec, l'Hebreux, la Philosophie & toutes les sciences, où il fit de grands progrès par son application, par la bonté de son jugement & par une memoire merveilleuse, dont le Ciel l'avoit doué.

M. de Lencone, homme d'esprit & de merite, tira du Perron du sein de sa famille, où il vivoit sans ambition, & lui persuada de paroître à la Cour, & le mena à Blois, où il le présenta à Henri III. qui avoit même marqué desirer de le voir; il y charma tout le monde, & confondit tous les Sçavans que le Roi avoit commandé qu'on assemblât auprès de lui : des Portes, Abbé de Tiron, ayant admiré le jeune du Perron dans cette dispute, conçut beaucoup d'amitié pour lui, le porta à l'Eloquence & à la Poësie, & lui ceda la Charge de Lecteur de la Chambre du Roi. On rapportera ici un trait de l'excellence de sa memoire : étant un jour auprès du Roi, auquel un Poëte avoit recité une assez longue suite de Vers, il dit au Roi : Sire, ces Vers sont de moi, & pour vous montrer que je dis vrai, si vous voulez, je vous les reciterai mot pour mot; aussitôt il les repeta sans hésiter, d'une maniere à faire croire qu'il en étoit l'auteur, après quoi cependant il voulut bien rendre la justice qui étoit duë à celui qui les avoit composez.

Quelque tems après que du Perron se fut attaché à la Cour, il s'appliqua à la lecture des Peres, & abjura le Calvinisme; ensuite il embrassa l'état Ecclesiastique, & donna de grandes preuves de son esprit, de sa grande érudition & de sa capacité

capacité à remplir les Emplois les plus importans.

Il s'attira l'estime & la confiance de Henri III. & de Henri IV. sous les regnes desquels il a rendu de grands services à l'Etat. Le Pape Paul V. avoit aussi tant de déference pour ses sentimens dans les affaires les plus graves, qu'il disoit pour l'ordinaire à ceux qui l'approchoient de plus près: *Prions Dieu qu'il inspire le Cardinal du Perron, car il nous persuadera tout ce qu'il voudra.* M. de Bentivoglio, Nonce en France, & depuis Cardinal, dit qu'il étoit l'*Augustin* de la France, & un des plus grands ornemens de son siecle.

Mais ce n'est point ici l'endroit de s'étendre sur toutes les belles qualitez du Cardinal du Perron; on remarquera seulement qu'il eut une grande passion pour la Poësie, où il s'exerçoit avec quelque succès, & qu'il porta cette passion jusques dans sa vieillesse, se faisant un plaisir de faire encore imprimer ses Poësies, quoique l'amour en fût un des principaux sujets.

Il composa aussi quelques Poësies Chrétiennes, comme des *Cantiques spirituels*, & quelques *Paraphrases sur les Pseaumes*, qui sont inserez dans le Recueil intitulé, *le Cabinet des Muses*, in-12. Rouen 1619. On trouve aussi une traduction d'une partie du quatriéme livre de l'*Eneide* de Virgile, jusqu'au Vers 225. inserée dans le même Recueil.

Le Pere Vavasseur dit que le Cardinal du Perron a soutenu l'abondance de ses paroles par la force de ses pensées: ses Poësies, dit Baillet, ne sont pas entierement tombées aujourd'hui, malgré les revolutions arrivées sur le *Parnasse François* depuis son tems, & l'on estimera toûjours le Poëme qu'il a fait sur la mort du Duc de Joyeuse, qui l'avoit honoré de son amitié particuliere, de même que ses Poësies Chretiennes, & sur d'autres sujets serieux, où l'on trouve de la disposition & du genie Poëtique.

Du Perron étoit très-éloquent; il composa l'Oraison funebre du Poëte *Ronsard*, & depuis celle de *Marie Stuard*, Reine d'Ecosse. Il a composé divers autres Ouvrages en Prose, tels que des *Lettres*; la *Replique au Roi de la grande Bretagne*; un Traité de l'*Eucharistie*, & autres Pieces.

On ne peut comprendre, dit Perrault dans ses *Hommes Illustres du dix-septiéme siécle*, comment du Perron, qui vi-

voit du tems de Ronſard, a pû parler comme on parle aujourd'hui, & ſe ſaiſir par avance d'un ſtile qui ne devoit être tout-à-fait en uſage que plus de ſoixante ans après.

Le Cardinal du Perron après la mort de Henri IV. ſe retira à la campagne : on dit que quand il étoit malade, tout grand homme qu'il étoit, il avoit tant d'impatience, qu'il demandoit à changer tous ſes Benefices, toute ſa ſcience & toute ſa reputation pour la ſanté du Curé de Bagnolet. [a]

Chriſtophe du Puy, Procureur de la Chartreuſe de Rome, frere du celebre du Puy Garde de la Bibliotheque du Roi, eſt l'auteur du Livre intitulé, *Perroniana*, qu'il avoit compoſé, ſur ce qu'il avoit appris d'un de ſes freres qui avoit été attaché au Cardinal du Perron ; & Daillé le fit imprimer pour la premiere fois in-12. Rouen 1669. On en a une 3e édition, Cologne 1691.

L'Hiſtoire de la Vie du Cardinal du Perron eſt à la tête de ſes Ouvrages. Pluſieurs Sçavans ont fait l'éloge de ce Cardinal, tels que les Cardinaux d'Oſſat & Bellarmin, Mrs de Thou, Sponde, Scevole de Sainte Marthe, livre 2. de ſes *Vers Lyriques* ; Le Pere Henri d'Albi Jeſuite, dans ſes *Eloges hiſtoriques des Cardinaux. Voyez encore* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1392. *b* Menage *Anti-Baillet*, article 80. Charles Perrault *dans ſes Hommes Illuſtres.* Vigneul de Marville, *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*, tome 2. Barbin, *Recueil de Poëſies choiſies*, tome 2. Moreri, *Dictionaire.*

XLIII.

ANTOINE MORNAC,

Poëte Latin, natif de Tours, Avocat au Parlement de Paris, mort en 1619.

Il a été un des plus grands Juriſconſultes de ſon tems, & s'eſt fort diſtingué par ſa probité & par ſon érudition ; il joignoit à la ſcience des Loix Romaines celle de l'Uſage & du Barreau, auſſi avoit-il entrepris de conferer les Loix Romaines avec le Droit François : ce qu'il a donné de cet Ouvrage fait

a Village à une lieuë de Paris, dont le Cardinal du Perron étoit Seigneur.

b Baillet s'eſt trompé en marquant qu'il étoit Precepteur du Roi, parce qu'il étoit ſeulement Lecteur de ſa Chambre, & en diſant qu'il eſt mort au mois de Decembre 1618. parce qu'il mourut au mois de Septembre de cette année.

beaucoup regreter ce qui en manque, l'Auteur étant mort avant de l'achever.

Un volume de Poësies de la composition de Mornac, qu'on imprima en 1619. l'année de la mort de l'Auteur, fit voir qu'il sçavoit quelque chose de plus que son Droit, & que le chemin du Parnasse ne lui étoit gueres moins connu que celui du Palais. Ce volume contient des éloges des gens de Robbe, qui avoient paru avec éclat dans la France depuis l'an 1500. Il leur a donné le titre de *Feriæ Forenses*, à cause que c'étoient les divertissemens ausquels il s'étoit amusé durant les vacations du Palais.

Cet Ouvrage a fait honneur à son Auteur; mais il avoit fait encore quelque chose de plus important, dont le Public jusqu'à present a été frustré; c'étoit un *Poëme Epique*, divisé en neuf Livres, qu'il avoit composé sur les troubles & les guerres civiles du Royaume. Ce Poëme devoit être excellent, puisque sur la foi de Mornac même dans une de ses Lettres à Gilbert Despréaux, il avoit eû l'approbation de Joseph Scaliger, de Scevole de Sainte Marthe, de Nicolas Rapin, du jeune Turnebe le Conseiller, du premier President de Harlay & de diverses personnes de marque, d'érudition & de bon goût, à qui il l'avoit fait voir. *V.* Ferrier, *Histoire du Droit Romain.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1397.

XLIV.

GAUCHER, dit SCEVOLE DE SAINTE MARTHE,

Poëte Latin & François.

Scevole de Sainte Marthe, Chevalier Seigneur d'Estrepied, nâquit à Loudun le 2. Fevrier 1536. & mourut le 29. de Mars 1623.

Il fut Tresorier de France & President à Poitiers, où son merite & ses beaux talens le distinguerent si fort, que sa reputation parvint jusqu'à la Cour & au Roi Henri III. qui l'employa, de même que fit Henri IV. dans la suite, dans divers Emplois importans, où il rendit des services considerables à l'Etat.

Sainte Marthe étoit bon Jurisconsulte & sage Politique;

SCEVOLE DE SAINTE MARTHE. Il étoit Historien, Poëte, Orateur & homme d'une grande érudition, possedant les Langues Hebraïque, Grecque & Latine.

D'ailleurs il étoit parfaitement honnête homme, fidele ami, zelé pour sa Patrie & attaché à son Prince : il s'attira aussi l'estime & l'amitié des personnes les plus illustres de son siecle par leurs Dignitez & par leur grande érudition, tels que Chivergny, Chancelier de France; de Baune, Archevêque de Bourges, dont il avoit l'honneur d'être parent; du Vair, Garde des Sceaux; le Cardinal du Perron; Bertrand, Evêque de Sées; Jacques Auguste de Thou, President à Mortier : tels que Ronsard, Baïf, Nicolas Rapin, Pasquier, Casaubon, Juste Lipse, Daniel Hensius & plusieurs autres, qui lui ont donné quantité de louanges, & l'ont appellé le Prince des Poëtes de son tems.

Ce grand homme après avoir vêcu sous sept Rois, étant né sous le regne de François Premier, mourut sous celui de Louis XIII. le 29. Mars 1623. âgé de quatre-vingt-sept ans, un mois & quelques jours, à Loudun, où il s'étoit retiré: son corps y fut inhumé en la grande Eglise de saint Pierre en la Chapelle de saint Louis.

Les plus sçavans hommes de l'Europe de son tems l'ont honoré par divers Eloges en Vers latins & françois, & quelques-uns en Vers grecs, qu'on a rassemblez dans un Livre sous le titre de *Scevoli Sammarthani Tumulus*. On a aussi un second Livre de ses Eloges en Prose. Son Oraison funebre fut prononcée par Teophraste Renaudot, Conseiller & Medecin du Roi, le 5. Avril 1623. au Palais de Loudun, en presence des Officiers de Justice & autres personnes notables. Urbain Grandier, Curé de saint Pierre de Loudun & Chanoine de sainte Croix, prononça aussi son Oraison funebre dans son Eglise Paroissiale le 11. Septembre suivant, avec une grande affluence d'Auditeurs.

Scevole de Sainte Marthe au jugement de tous le Critiques, a été excellent Poëte, sur-tout pour ses Poësies latines. Ses trois Livres de la *Pædotrophie*, c'est-à-dire, de l'*Education des enfans*, sont encore admirez de tous les Connoisseurs; un Medecin habile l'a traduit en françois : ses deux Livres de *Poësies Lyriques*, ses deux d'*Epigrammes*, & ses deux de *Poësies sacrées* ont de très-grandes beautez.

Ses

Ses Poësies françoises ont aussi leur prix; on les divise en huit parties : I. les *Metamorphoses sacrées*, & autres *Poësies Chrétiennes*. II. La *Poësie Royale*. III. La *Poësie mêlée*. IV. Le *Bocage des Sonnets*. V. Les *Epigrammes*. VI. Les *Vers d'amour*. VII. Les *Alcyons*. VIII. Les *Imitations*. Le double Recueil qu'on a fait de ses Poësies latines & françoises est suivi d'un troisiéme, dont on a parlé ci-dessus, intitulé, *Scevoli Sammarthani Tumulus*.

Son principal Ouvrage en Prose est sous ce titre, *Gallorum doctrinâ illustrium qui nostrâ patrumque memoriâ floruerunt Elogia*. Les Eloges des François illustres dans les Sciences, qui ont fleuri de son tems & de celui de ses peres, en cinq livres. Personne n'a jamais tant fait d'éloges d'hommes illustres, sur-tout dans la Republique des Lettres, que Scevole de Sainte Marthe, comme on le peut voir par l'Ouvrage dont on vient de parler, par ses deux livres de *Lyriques*, par ses deux livres d'*Epigrammes*, & dans la plûpart de ses Ecrits; personne ne merite aussi plus de louanges que lui, & d'être celebré : c'est ce qui a engagé à le representer sur notre Parnasse en Médaillon : sur le revers de son Médaillon paroît un Oranger chargé de fleurs & de fruits, avec cette legende, *Dat flores & fructus*, pour faire connoître que dans ses Ouvrages on trouve ce qui convient à la nourriture des enfans, & ce qui peut instruire & amuser l'esprit.

ABEL DE SAINTE MARTHE, *Poëte Latin*, fils de Scevole étoit Conseiller d'Etat & Garde de la Bibliotheque du Roi; il mourut à Paris l'an 1652.

Il avoit un genie facile & assez heureux pour la Poësie latine, comme il paroît dans plusieurs Ouvrages de sa composition, qu'on partage en trois parties : la premiere comprend le *Livre du Laurier*, sous le titre de *Daphné*; un de *la Loi Salique*; un de *Sylves*, ou d'*Elegies*; un d'*Epigrammes*. La seconde contient un second livre de *Sylves*; un second livre d'*Elegies*; un d'*Odes*; deux de *Poësies diverses*; un de *Poësies sacrées*; un de *Pseaumes de David*; deux d'*Epigrammes*; un d'*Hendécasyllabes*. La troisiéme renferme un troisiéme livre de *Sylves*; un d'*Elegies*; un livre d'*Hymnes*; & un de *Pieces mêlées*.

Les Poësies latines de Scevole de Sainte Marthe surpassent de beaucoup celles d'Abel son fils, qui ne laissent pas cependant que d'avoir leur beauté & leur agrement : on a estimé particulierement le Poëme du *Laurier*, & celui de la *Loi Sa-*

lique. Les autres ont aussi leur prix independamment du merite de son pere, quoique quelques-uns semblent avoir voulu dire que le fils avoit mêlé quelque chose de la reputation paternelle avec la sienne par le droit de la succession.

On a recueilli les Poësies de Scevole & d'Abel de Sainte Marthe, dans un gros volume in-4°. Jacques Villeri, Libraire à Paris, en a donné la derniere édition depuis l'année 1629. jusqu'en 1633.

La Vie de Scevole de Sainte Marthe, écrite par Gabriel-Michel de Roche-Maillet, Avocat en Parlement, se trouve dans ce Recueil, de même que les deux Oraisons funebres qui furent prononcées après sa mort; l'une dans l'Eglise de saint Pierre de Loudun, & l'autre dans le Palais de cette Ville.

Le bel esprit & la science ont été depuis plus de deux siecles le partage de la famille des Sainte Marthes, comme on le connoît par les differens Ouvrages de Poësie, d'Histoire, de Recherches & d'antiquité, & d'autres genres de litterature, dont les illustres Ancêtres & les illustres Descendans de Scevole de Sainte Marthe ont enrichi la Republique des Lettres. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1401. Ch. Perrault, *Hommes Illustres pendant le dix-septiéme siecle.* Le Pere Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 8 Moreri, *Dictionaire.*

XLV.

HONORE' D'URFE',

Auteur du Roman d' Astrée, *Poëte François, mort l'an* 1625.

Honoré d'Urfé, Marquis de Val-Romey, Comte de Château-neuf, &c. d'une ancienne famille de Forez, nâquit à Marseille le 11. Fevrier 1567. & fut tenu sur les fonds de Baptême par Honoré de Savoye, Comte de Tende son oncle, & Antoine Lescalin des Aimars, Baron de la Garde & General des Galeres.

Au commencement du dix-septiéme siecle il s'est rendu celebre par le Roman d'*Astrée*, où il a décrit ingenument sa

propre hiſtoire, & une partie des avantures de ſon tems. Il avoit été Chevalier de Malthe; & pendant qu'il alla faire ſes Caravanes, Anne d'Urfé ſon frere aîné, épouſa Anne de Chenilhac, Dame de Château-Morand, riche heritiere, dont le Chevalier avoit été très-amoureux. A ſon retour de Malthe, il trouva ce mariage fait, ce qui penſa le deſeſperer; mais au bout de vingt-deux ans le Comte d'Urfé ſon frere fut ſeparé par impuiſſance d'avec ſa femme Diane de Château-Morand, & il l'épouſa l'an 1600. après avoir obtenu double Diſpenſe de Rome, & pour ſes Vœux, & pour l'empêchement par rapport à ſon frere. Il vêcut avec elle avec beaucoup de tendreſſe pendant pluſieurs années; mais il ſe laſſa à la fin de l'eſprit inquiet & des jalouſies de ſa femme, dont les années avoient beaucoup diminué la beauté & les agremens.

Il ſe retira en Piemont dans une Caſſine ſur le bord du Pô près de Turin, d'où étant allé enſuite à Nice, il y tomba malade, & ſe fit porter à Ville-Franche, qui n'en eſt qu'à une lieue, où il mourut poulmonique âgé de cinquante-huit ans, en l'année 1625. Il avoit achevé avant ſa mort la quatriéme partie de ſon Roman d'Aſtrée, qu'il laiſſa à Baro ſon confident & ſon Secretaire, lequel inſtruit comme il l'étoit par un attachement intime depuis pluſieurs années de tout le deſſein de ſon ouvrage, non ſeulement il fit imprimer cette quatriéme partie après la mort de M. d'Urfé, mais il compoſa encore la cinquiéme partie ſur ſes memoires.

M. Huet dit qu'il a appris de M. de Charleval, que Jean Papon celebre Juriſconſulte, homme d'un grand ſçavoir, aida M. d'Urfé dans la compoſition de ce Roman.

M. Pelliſſon dans l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe, article Baro, donne à M. d'Urfé la qualité d'un des plus rares & des plus merveilleux eſprits que la France ait jamais porté. On peut dire auſſi qu'il eſt le premier qui ait tiré les Romans de la barbarie, & qui les ait aſſujetis à des regles.

Son *Aſtrée* fut reçu avec un applaudiſſement infini, principalement par ceux qui ſe picquoient d'eſprit & de politeſſe. Toutes les hiſtoires qu'elle renferme ont un fondement veritable, & l'Auteur a eu deſſein d'y raconter ſous des noms de Bergers & de Bergeres l'hiſtoire de ſes Amours avec Diane de Château-Morand, & celles de pluſieurs autres perſonnes;

D'URFE'. mais pour rendre ces histoires plus agréables, il les a toutes romancées, c'est-à-dire, qu'il les a mêlées de fictions, qui quelquefois sont des fictions toutes pures, & d'autres fois des fictions qui servent de voile à des veritez.

M. Huet, qui avoit lû & relû le Roman d'*Astrée*, a temoigné dans toutes les occasions le plaisir & le charme qu'il avoit ressenti dans la lecture de ce Livre, qu'il dit être le plus parfait dans ce genre : il fait connoître l'estime qu'en ont fait plusieurs personnes illustres par leur sçavoir, par l'élevation de leur esprit & par la sainteté de leurs moeurs : il nomme entr'autres M. le Camus, Evêque du Bellay, qui dans son Traité de l'esprit du Bienheureux François de Sales a fait l'éloge de M. d'Urfé & de son Roman, mais avec une telle effusion de louanges, qu'il paroît bien que son estime alloit au-delà de ses paroles. Il en pouvoit parler avec assurance (continue M. Huet,) car M. d'Urfé se trouvoit son Diocesain par la situation de ses Terres de Val-Romey & de Château-neuf, & alloit de tems-en-tems visiter son Evêque : il s'y rencontra un jour avec saint François de Sales, dont il étoit ami long-tems auparavant, aussi-bien que du sçavant Antoine Favre, premier President de Chambery, qui s'y trouva aussi. M. du Bellay rapporte une reflexion que fit alors M. d'Urfé sur la *Philothée* du Saint, sur le *Code Fabricien* du Président, & sur son *Astrée*, disant que chacun d'eux avoit travaillé pour l'éternité par des Ouvrages qui ne periroient point ; que la *Philothée* étoit le Livre des Devots, le *Code Fabricien* étoit le Livre des Barreaux, & l'*Astrée* étoit le Breviaire des Courtisans.

Le Roman de l'*Astrée* est distribué en cinq parties, dont les quatres premieres sont de la plume d'Honoré d'Urfé, & la cinquiéme donnée par Baro son Secretaire : on en a differentes éditions à Paris & à Lyon depuis l'année 1621. jusqu'en 1634. On trouve dans cet Ouvrage quelques petits Vers ; mais tout le corps de cet excellent Roman, qui (quoiqu'écrit presque tout en Prose) part d'une belle imagination & d'un genie vraiment Poëtique, merite qu'on place son Auteur sur le Parnasse.

Honoré d'Urfé avoit composé quelques autres Ouvrages avant le Roman d'*Astrée*, tel que le Poëme intitulé, *Sireine*, qu'il fit sur les avantures de sa jeunesse, volume in-8°. Paris 1611.

Item,

Item, avec d'autres Poësies du même Auteur, Paris 1618. Il donna aussi dès l'âge de 27 ans des *Epîtres morales*, écrites en 1594. dans le tems qu'il fut détenu en prison; elles sont fort estimées, & peuvent servir de consolation & de remede contre les coups de la fortune: on les a imprimées en un volume in-12. Paris 1603. *Item*, Lyon 1720. Antoine de Ruffi dans son Histoire de Marseille dit qu'Honoré d'Urfé avoit entrepris d'écrire l'Histoire de Savoye en Vers Heroïques françois, & qu'il l'avoit intitulée la *Savoisiade*; mais que la mort interrompit cet Ouvrage, qu'il ne put pousser au-delà de la Vie de Berold, Marquis d'Italie & Comte de Savoye, & de Maurienne. Anne d'Urfé, frere aîné d'Honoré, est aussi Auteur de plusieurs *Sonnets*, d'*Hymnes* & autres Poësies de pieté recueillies en un volume in-4°. Lyon 1608.

M. Huet dans une Lettre très-belle & très-étendue qu'il écrit à Mademoiselle de Scuderi, touchant les avantures d'Honoré d'Urfé & de Diane de Château-Morand, & sur les Ouvrages de cet Auteur, contente amplement la curiosité à ce sujet; elle est imprimée à la suite de son Livre de l'Origine des Romans, dans les dernieres éditions, dont la huitiéme en un volume in-12. Paris 1711. *V.* Ch. Perrault, *Hommes Illustres pendant le dix-septiéme siecle.* Le Pere Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tomes 6. & 10. Moreri, *Dictionaire*, dans lequel on s'est trompé en ne donnant que cinquante-deux ans à Honoré d'Urfé à sa mort, au lieu de cinquante-huit ans.

XLVI.

THEOPHILE VIAUT,

Poëte François.

Il étoit né à Brousseres-Sainte-Radegonde, village près d'Eguillon en Agenois: quelques-uns disent qu'il étoit fils d'un Cabaretier; cependant Mairet son ami le qualifie de Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi. Il mourut à Paris à l'Hôtel de Montmorenci le 24. Decembre 1626. âgé de trente-six ans, peu de tems après sa sortie de prison de la Conciergerie, où il avoit été détenu deux ans: son corps fut

TH. VIAUT mis en terre dans le Cimetiere de ſaint Nicolas des Champs.

La vie de Theophile fut traverſée de pluſieurs avantures facheuſes par rapport à quelques ſatyres picquantes & licencieuſes, dont on le faiſoit auteur. Il pouvoit mettre au nombre de ſes diſgraces d'avoir été contemporain de Malherbe, qui l'obſcurciſſoit par ſes Poëſies, au lieu qu'il auroit brillé un demi ſiecle auparavant: ce n'eſt pas qu'il n'ait ébloui quelques perſonnes de ſon tems, & qu'il ne ſe trouvât dans Paris, comme le dit Deſpréaux, *

des ſots de qualité
Pour juger de travers avec impunité ;
A Malherbe, à Racan preferer Theophile, &c.

En effet Pelliſſon a remarqué que Theophile avoit plus d'eſprit que de jugement: & le Pere Rapin dit en un endroit de ſes Reflexions que ce Poëte ne s'eſt piqué que d'eſprit, & qu'il a fait ſon capital de ſon imagination; il temoigne auſſi que par une grande affectation du ſtile aiſé il tomba dans le puerile. Le même Pere écrit encore ailleurs que Theophile a des hardieſſes heureuſes à force de ſe permettre tout; & qu'il a le ſens auſſi petit, qu'il a l'imagination grande. Gueret dans la guerre des Auteurs eſtime qu'il avoit plus de talent pour les Stances, que pour les autres eſpeces de Vers.

Quoiqu'il y ait dans les Vers de Theophile beaucoup d'irregularité & de negligence, on peut les lui paſſer en faveur de ſa belle imagination & de ſon heureux genie, & croire que, ſi la mort ne l'avoit pas ſurpris à l'âge de trente-ſix ans, il auroit donné dans un âge plus avancé des Ouvrages plus exacts & plus parfaits. On doit faire auſſi quelque attention à toutes les diſgraces dont il fut aſſailli & tourmenté une partie de ſa vie.

Il avoit une grande facilité à compoſer des Vers; il en faiſoit même dans le moment ſur le ſujet qu'on lui propoſoit, tels que ceux qu'il fit au Louvre devant Henri IV. ſur une petite Figure équeſtre en bronze de ce Monarque, qu'on venoit d'apporter : Theophile étant preſſé d'en dire ſon ſentiment, il paſſa doucement ſur la croupe du cheval en diſant ces Vers :

* Satire ix. Vers 73.

Petit Cheval, joli Cheval,
Doux au montoir, doux au descendre,
Bien plus petit que Bucephal,
Tu portes plus grand qu'Alexandre.

On rapporte de lui qu'étant allé chez un grand Seigneur, où il y avoit un homme qu'on disoit être fou, & par consequent Poëte, Theophile fit cet impromptu :

J'avouerai avecque vous
Que tous les Poëtes sont fous ;
Mais sçachant ce que vous êtes,
Tous les fous ne sont pas Poëtes.

Un jour en se mettant à table, il trouva sous sa serviette une Epigramme maligne qu'on venoit d'y mettre ; après l'avoir luë, il repondit dans le moment :

Cette Epigramme est magnifique,
Mais defectueuse en cela,
Que pour la bien mettre en musique,
Il faut dire un sol, la, mi, la.

On rapporte de lui quelques autres impromptus plaisans & spirituels.

Theophile est un de nos premiers Auteurs qui ait donné des Ouvrages mêlez de Prose & de Vers : nous avons de lui dans ce genre-là un *Traité de l'immortalité de l'Ame*, ou *la mort de Socrate*, discours en forme de Dialogue d'une assez longue étendue, qu'on lit encore aujourd'hui avec plaisir.

Ses Poësies consistent en *Elegies, Odes, Sonnets*, & quelques *Requêtes au Roi & à MM. du Parlement de Paris pour sa justification*, & dans une Tragédie intitulée, *Pirame & Thisbé*, que Sorel, Pradon & quelques autres Critiques regardent comme une Piece qui fait honneur à son Auteur.

Des Barreaux, qui dit l'avoir connu, pretend qu'il est auteur de la Tragédie de *Sophonisbe*, qu'on attribue ordinairement à Mairet.

Jean de la Mare, Imprimeur à Rouen, a donné en 1627. un Recueil in-8°. des œuvres Poëtiques de Theophile, avec trois Apologies que Theophile a faites lui-même, dont deux en

TH. VIAUT Prose françoise, & une en Prose latine, intitulée *Theophilus in carcere.*

On voit à la tête de ce Recueil, qui commence par le traité de l'Immortalité de l'Ame, de beaux Vers de Bois-Robert sur ce sujet, & à la gloire de Theophile.

Mairet, l'intime ami de Theophile, fit imprimer en 1642. à Paris un volume in-8°. de Lettres françoises & latines de son ami, au-devant desquelles il mit son portrait avec la qualité de Gentilhomme ordinaire du Roi. On voit par ce portrait que Theophile n'étoit pas beau, & avoit une phisionomie des plus singulieres.

Pour moi j'ai oui dire à Lainez & à quelques vieux voluptueux, que Mairet eut un grand chagrin de la mort de Theophile, & qu'il se la reprochoit en quelque façon, parce que deux heures avant sa mort Theophile lui demanda plusieurs fois à manger un harang soret, qu'il n'eut pas la complaisance de lui faire chercher, par la difficulté d'en trouver à la fin du mois de Septembre, & crainte de hâter sa mort, ce qui peut-être auroit pû lui sauver la vie preferablement à tous les remedes qu'on lui avoit donnez. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1418. Le *Menagiana*, tome 1. page 245. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 3. Moreri, *Dictionaire.*

XLVII.

FRANÇOIS DE MALHERBE,

Poëte François.

Malherbe, Gentilhomme Normand de la ville de Caen, a vêcu sous six de nos Rois, étant né l'an 1556. sous le regne de Henri II. & étant mort à Paris sous celui de Louis XIII. en 1628. dans sa soixante-treisiéme année, il est inhumé à saint Germain l'Auxerrois.

Le nom & le merite de Malherbe furent connus du Roi Henri le Grand, par le rapport avantageux que lui en fit M. du Perron, depuis Cardinal, en lui disant que ce Gentilhomme avoit porté la Poësie françoise à son suprême degré; ce Prince eut la curiosité de voir Malherbe, qui arriva quelque tems après

après à la Cour en 1605. où Sa Majesté le reçut avec bonté; & comme Elle partoit cette même année pour aller à Limoges, Elle lui ordonna de faire des Vers sur son voyage, qu'il lui presenta à son retour; cette Piece commence par ce Vers,

O Dieu! dont les bontez de nos larmes touchées.

Le Roi en fut si content, que voulant retenir Malherbe à son service, il commanda par avance à M. de Bellegarde d'en avoir grand soin, jusqu'à ce qu'il l'eût fait mettre sur l'état des Pensionnaires de sa Maison: ce Seigneur lui donna sa table, un cheval & mille livres d'apointement. Après la mort de Henri IV. qui survint peu de tems après, la Reine Marie de Medicis gratifia Malherbe d'une Pension de quinze cens livres. L'estime qu'on avoit à la Cour pour Malherbe ne le rendit pas cependant fort opulent; car il mourut assez malaisé, si on en croit Gombaud par cet Epitaphe qu'il fit pour ce grand Poëte.

L'Apollon de nos jours Malherbe ici repose,
Il a long-tems vêcu sans beaucoup de support,
En quel siecle passant, je n'en dis autre chose,
Il est mort pauvre, & moi je vis comme il est mort.

Il falloit à la France un homme d'un aussi grand esprit & d'une resolution aussi ferme que Malherbe, pour entreprendre de perfectionner notre Langue, & de lui donner plus de grace & de majesté, & de réformer la Poësie Françoise, & la remettre dans les bornes de la modestie & d'une noble simplicité, en lui donnant plus de politesse & d'agrement, en quoi il a très-bien réussi.

Malherbe étoit si fort occupé & attaché à la pureté de la Langue Françoise, qu'un mauvais mot & qu'une expression basse le choquerent jusqu'au dernier moment de sa vie. On dit qu'une heure avant de mourir, après avoir été deux heures à l'agonie, il se reveilla comme en sursaut pour reprendre son hôtesse qui lui servoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien françois à son gré; & comme son Confesseur lui en fit des reprimendes, il lui dit, qu'il ne pouvoit s'en empêcher, voulant défendre jusqu'à la mort la pureté de la Langue Françoise. On ajoute que ce Confesseur lui representant le bon-

MALHERBE. heur de l'autre vie avec des expressions basses & peu correctes, & lui demandant s'il ne sentoit pas un grand desir de jouir bientôt de cette felicité; Malherbe lui répondit : *Ne m'en parlez plus, votre mauvais stile m'en dégoûte.*

Balzac, Gombaud, Godeau, Ménage, Huet & les plus sçavans Critiques lui ont donné de grands éloges, & l'ont consideré comme le pere de la Poësie françoise, & celui qui en a donné les plus justes regles & les meilleurs modeles : il suffit de rapporter ici à la gloire de ce grand homme ce qu'en dit le celebre Despréaux au premier Chant de son Art Poëtique.

Enfin Malherbe vint, & le premier en France
Fit sentir dans les Vers une juste cadence :
D'un mot mis en sa place enseigna le pouvoir,
Et reduisit sa Muse aux regles du devoir :
Par ce sage Ecrivain la Langue reparée
N'offrit plus rien de rude à l'oreille épurée ;
Les Stances avec grace apprirent à tomber,
Et le Vers sur le Vers n'osa plus enjamber.
Tout reconnut ses loix, & ce guide fidele
Aux Auteurs de ce tems sert encore de modele :
Marchez donc sur ses pas, aimez sa pureté,
Et de son tour heureux imitez la clarté.

On peut lire la belle Ode de Rousseau à Malherbe, c'est la cinquiéme de son troisiéme Livre.

Les Ouvrages Poëtiques de Malherbe ne sont pas un gros volume, quoiqu'on les ait divisez en six livres; ils consistent en quelques *Paraphrases de Pseaumes*, en *Odes*, *Stances*, *Sonnets*, & en quelques *Epigrammes*.

Ils ont été imprimez en plusieurs formes jusqu'en *1666.* que parut l'édition complette de Menage, accompagnée de bonnes observations en deux volumes, dont Barbou Libraire a donné en 1723. une nouvelle édition augmentée des remarques de Chevreau, de la vie de ce Poëte, de ses Ouvrages en Prose & de son Eloge par M. Godeau, trois volumes in-12.

On peut voir aussi ce qui est marqué au sujet de Malherbe à l'article de Racan ci-après.

Ses Ouvrages en Prose ne l'ont pas moins distingué que sa Poësie; l'on y admire toûjours la beauté & la pureté de son

ſtile, & la juſteſſe de ſon eſprit; ils conſiſtent dans un *Recueil de ſes Lettres* en trois livres, dans la *Traduction du Traité des bien-faits de Seneque* en ſix livres, & dans *celle du trente-deuxiéme & trente-troiſiéme Livre de Tite-Live. V.* Racan, *Vie de Malherbe*, le Pere Niceron, *Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la Republique des Lettres*, tome 7. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1411. Barbin, *Recueil des Poëſies choiſies*, tome 2. Moreri, *Dictionaire.*

XLVIII.

PIERRE MOTIN,

Poëte François natif de Bourges, vivant du tems de Regnier & de Malherbe.

C'étoit un homme fort ſage, mais qui avoit la reputation d'être froid dans ſes écrits, défaut ſur lequel M. Deſpréaux l'attaque un peu durement dans le quatriéme Chant de ſon Art Poëtique, Vers 40.

...Un froid Ecrivain ne ſçait rien qu'ennuyer,
J'aime mieux Bergerac, & ſa burleſque audace,
Que ces Vers où Motin ſe morfond & nous glace.

Cependant il n'a pas laiſſé d'être loué par quelques bons Connoiſſeurs de ſon tems, entr'autres par Regnier le Satirique, *a* qui dit qu'il étoit bon Poëte, ſans être fou, & qu'il n'étoit pas de ces Poëtes ſauvages, qui offuſquoient la nature & l'art de la veritable Poëſie par leurs expreſſions ampoulées. Tout froid qu'on le diſoit cependant ſon imagination s'échauffoit quelquefois, & lui faiſoit produire des plaiſanteries des plus vives; on en peut juger par les Vers ſuivans, qu'il fit ſur une femme qui ſe vantoit d'avoir fait un aſſez bon Sonnet.

Ce beau Sonnet eſt ſi parfait,
Que je crois que ne l'ayez fait;
Mais je crois, Pauline, au contraire
Que vous vous l'êtes laiſſé faire.

V. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 4. no. 1415. Deſpréaux, *derniere Edition, note ſur le qua-*

a En quelques endroits de ſes Poëſies, & ſur-tout dans ſa Satire 4. qu'il lui adreſſe.

rantiéme Vers du Chant 4. de ſon Art Poëtique. Barbin, *Recueil des Poëſies choiſies*, tome 3. Moreri, *Dictionaire*.

XLIX.

MICHEL DE MARILLAC,

Poëte François, Surintendant des Finances, Garde des Sceaux, mort en 1632.

Il étoit fils de Guillaume de Marillac, Intendant & Controlleur General des Finances, & frere du Maréchal de ce nom : Il nâquit à Paris le 9. Octobre 1563. il fut ſucceſſivement Conſeiller au Parlement, Maître des Requêtes, Conſeiller d'Etat, Surintendant des Finances en 1624. & Garde des Sceaux en 1626. Depuis il eut part à la diſgrace de ſon frere le Maréchal de France, lorſqu'il ſembloit avoir moins de raiſon d'apprehender ce revers. On lui fit rendre les Sceaux à Glatigny près Verſailles le 12. Novembre 1630. on l'arrêta en même tems, & on le conduiſit dans le Château de Caen, puis dans celui de Chateaudun, où il mourut de chagrin le 7. Août 1632. Son corps fut porté à Paris, & enterré dans ſa Chapelle de l'Egliſe des Carmelites du faubourg Saint Jacques à Paris, comme bienfaiteur de ce Monaſtere.

Le Garde des Sceaux de Marillac avoit publié l'an 1628. un Code, qui de ſon nom Michel fut appellé le *Code Michaut*, & qui ne fut pas trop bien reçu.

Les Poëſies qu'il compoſa, quoique peu luës aujourd'hui, ne laiſſent pas de faire quelque honneur à leur Auteur, & l'on pourroit dire même à la Poëſie, puiſqu'un homme de ſon nom, Surintendant des Finances, Garde des Sceaux & chargé des affaires de l'Etat, s'eſt fait gloire de cultiver ce bel Art & de ſe mettre au rang des Poëtes. Il en compoſa la plus grande partie étant Conſeiller d'Etat, comme il le dit lui-même dans ſon Epître au Roi, pendant le tems que la peſte affligeoit la ville de Paris, l'an 1623. & qu'il plut à Sa Majeſté, qui ſéjournoit à Saint Germain en Laye, de ſurſeoir ſon Conſeil de Juſtice.

On a imprimé les Poëſies de Michel de Marillac in-8°. chez Edme Martin, Paris 1625. elles conſiſtent dans une *Traduction des*

des cent cinquante Pseaumes, dans *celle des dix Cantiques inserez en l'Office de la Vierge*, & dans *huit autres Cantiques spirituels de sa composition. Voyez* Moreri, *Dictionaire.*

L.

PHILIPPE HABERT,

Poëte François, Parisien, l'un des premiers ou des plus anciens de l'Académie Françoise en 1629. mort l'an 1637. âgé de trente-deux ans.*

Il sortoit d'une famille fort ancienne de Paris, dont il y a eu plusieurs personnes dans les grandes Charges de la Robbe, & qui a eu des alliances très-honorables : de cinq freres qu'ils étoient, celui-ci est le second, & l'Abbé de Cerisy le troisiéme. Dès son enfance il témoigna beaucoup de genie pour les Lettres; mais après qu'il eut achevé ses études, les Emplois où il entra l'engagerent insensiblement dans la profession des armes; le dernier dans lequel il mourut fut celui de Commissaire d'Artillerie, qui lui avoit été donné par M. le Mareschal de la Meilleraye, dont il étoit extremement aimé. Il se signala en diverses expeditions militaires, & mourut l'an 1637. devant le Château d'Emery en Hainaut, entre Mons & Valenciennes, âgé de trente-deux ans, ayant été accablé sous les ruines d'une muraille, qui sauta par l'effort d'un tonneau de poudre, où le feu prit par l'imprudence d'un soldat, qui y laissa tomber la méche de son mousquet. Le principal Ouvrage que nous avons de lui est *le Temple de la mort*, qui est, comme le dit Pellisson, une des plus belles Pieces de notre Poësie françoise. Il a reçu l'approbation & les éloges du Pere Mambrun Jésuite, de Gueret & de la plûpart des Critiques, qui ont eu occasion d'en parler.

Il a laissé diverses autres Poësies manuscrites, dont quelques-unes ont vu le jour depuis, si on en croit Sorel dans sa Bibliotheque françoise, qu'on dit n'être pas tout-à-fait de la même force, n'ayant pas eu le loisir de les corriger & de les

* Que cette illustre Compagnie commença à se former, quoiqu'elle n'obtînt des Lettres Patentes du Roi Louis XIII. qu'en l'année 1635.

polir, comme il avoit fait son *Temple de la mort*, dont il avoit changé & rechangé les Vers durant trois ans, pour les porter à cette perfection où nous les voyons.

Ce bel Ouvrage contient environ trois cens Vers, & est inseré en differens Recueils, tels que celui imprimé à Paris chez Augustin Besoigne 1670. vol. in-12. celui de Trevoux 1725. 4. vol. in-12. Recueil des Poësies choisies de Barbin, tome 4.

Habert a fait aussi une Relation en Prose de ce qui s'est passé en Italie sous le Marquis d'Uxelles, General de l'armée que le Roi Louis XIII. envoya au secours du Duc de Mantouë. L'Académie lui fit faire un Eloge par Gombaud, & un Epitaphe en Vers par Chapelain. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçav.* tome 5. n° 1429. Pellisson, *Hist. de l'Acad. franç.* Moreri, *Diction.*

L I.

GILBERT JONIN,

Poëte Grec & Latin, Auvergnac, Jesuite, né l'an 1596. mort à Tournon en Vivarez le 9. Mars 1638. dans la quarante-deuxiéme année de son âge.

Les Poësies latines du Pere Jonin consistent en quatre livres d'*Odes*, un d'*Epodes*, trois d'*Elegies*, deux d'*Hendécasyllabes*, deux de *Scazons*, trois d'*Iambes*, & en un autre Livre intitulé la *Poësie morale*, en treize centuries de Distiques.

On compte parmi ses Poësies grecques un livre d'*Enigmes*, celui des *Beatitudes*, celui des *Miracles*, celui des *Astrées*, celui des *Pleïades*, celui des *Hyades*, celui des *Muses & des graces religieuses*, celui de l'*Antologie grecque*, celui de son *Bion Chrétien*, & son *Anacreon Chrétien* en trois livres, avec une version en Vers latins.

Il paroît dans les Ouvrages de Jonin une grande vivacité d'esprit, beaucoup d'érudition & d'élegance, & une heureuse facilité à composer des Vers.

On trouve qu'il avoit plus de disposition & de talent pour le Lyrique, que pour tous les autres genres de Poësie, où il paroît s'être un peu negligé, ce qu'il avoue lui-même en marquant qu'il avoit dessein de retoucher à ses Ouvrages; mais la mort l'enleva trop-tôt de ce monde à la fleur de son âge, ce qui

l'empêcha d'exécuter son dessein, & de produire de nouveaux Ouvrages, qui auroient sans doute augmenté sa gloire, & auroient encore fait plus d'honneur à sa Nation. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1430. Moreri, *Dictionaire.*

L I I.

LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU,

(Jean-Armand du Plessis,) *Evêque de Luçon, principal Ministre d'Etat sous Louis XIII. Pair, Amiral de France & Surintendant de la Navigation, Commandeur des Ordres du Roy, Gouverneur & Commandant pour le Roi en Bretagne, premier Protecteur de l'Académie françoise, &c. mort à Paris le 4. Decembre de l'an 1642. âgé de 58 ans, Poëte François.*

Jamais homme n'a merité de plus grands éloges que le Cardinal de Richelieu pour l'étenduë & la superiorité de son genie, & pour toutes les grandes qualitez qu'il possedoit; aussi jamais homme n'a-t'il été plus loué que lui par nos plus excellens Orateurs & par nos plus grands Poëtes.

Je n'entreprendrai pas de parler ici de ses merveilleux talens & de sa grande capacité pour le gouvernement des affaires de l'Etat, qui ont rendu sous le regne de Louis XIII. pendant son Ministere, la France si glorieuse & si florissante: il est peu de personnes d'esprit, qui n'en soit instruit, & qui n'admire toutes les belles qualitez qui ornoient ce grand homme; je dois seulement le presenter ici comme le Protecteur des Sciences & des beaux Arts, comme un homme sçavant, qui a composé des Ouvrages en Prose & en Vers, & comme un homme qui se faisoit gloire, au milieu de toutes les grandeurs & de tous les titres magnifiques qu'il possedoit, de passer pour Poëte.

Il suffit pour marquer l'estime qu'il faisoit des Sciences & la protection qu'il accordoit aux Sçavans, de dire qu'il a bâti & fondé des Colleges à Paris, tel que celui qui de son nom s'appelle le *College du Plessis*; que c'est lui, qui a fait rebâtir avec tant de magnificence la *Sorbonne*, & qui a joint presque

LE CARDINAL DUC DE RICHELIEU.

tous les revenus qui y sont attachez; que c'est lui, qui a fait ériger en 1635. l'Académie françoise en Académie Royale par Lettres Patentes du Roi Louis XIII. qu'il en a été declaré le premier Protecteur, & qu'il a fait répandre les bienfaits du Roi sur plusieurs des Membres qui la composoient, & sur une infinité d'autres personnes qui se distinguoient dans les Sciences & dans les beaux Arts.

Le Cardinal de Richelieu a composé quelques Ouvrages en Prose, entr'autres *sur les principaux points de la Foi Catholique*; son *Testament politique* qui marque sa grande étendue de genie, & une profonde connoissance des interêts de la Monarchie, & quelques autres Ecrits qu'on trouve dans le Recueil de du Châtelet.

A l'égard de ses Poësies, il ne nous est pas aisé de découvrir toutes celles qui sont de sa façon, parce que ses Vers font partie & sont confondus dans quelques Pieces de Théatre, dont il avoit donné les sujets à des Marêts de Saint Sorlin, qui étoit attaché à lui en qualité de bel esprit, & de Secretaire general de la Marine du Levant.

Il est certain, dit Pellisson, qu'une partie du sujet & des pensées de la Tragi-Comédie de *Mariame*, qui court sous le nom de des Marets de Saint Sorlin, est de ce Cardinal. Personne aussi ne doute qu'il n'eût fourni le sujet & le plan de trois autres Comédies, qui sont les *Thuilleries*, l'*Aveugle de Smyrne*, & la *grande Pastorale*: dans cette derniere il y avoit jusqu'à cinq cens Vers de sa façon, mais elle n'a point été imprimée comme les deux autres.

Il faisoit composer, continue Pellisson, les Vers de ces Pieces, qu'on nommoit alors *les Pieces des cinq Auteurs*, par cinq personnes differentes, distribuant à chacun un Acte, & achevant par ce moyen une Comédie en un mois. Ces cinq personnes étoient Mrs *de Bois-Robert*, *Pierre Corneille*, *Colletet*, *de l'Etoille* & *Rotrou*, ausquels, outre la pension ordinaire qu'il leur donnoit, il faisoit quelques liberalitez considerables, quand ils avoient réussi à son gré.

M. de la Monnoye dans ses notes sur le Livre de M. Baillet *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, article *Richelieu*, fait connoître que ce Cardinal devoit affectionner aussi beaucoup la Tragi-Comédie de *Roxane*, ayant sans doute bonne

part

part à cette Piece, à laquelle il est visible que Voiture dans sa belle Epître latine à M. *Boutillier de Chavigny* n'a donné tant de louanges que par rapport au Cardinal, qu'il semble en avoir crû l'auteur : *Roxanam* (dit-il) *his diebus diligentissimè legi, quid de ea sentiam quæris ? Nihil me herculè usquam elegantius, nihil ornatius, nihil sublimius, dignam deinde Alexandro & Armando*, &c.

La France a l'obligation au Cardinal de Richelieu de l'excellence où la Tragédie & la Comédie françoises sont parvenues par l'inclination particuliere qu'il avoit pour ce genre de Poësie, & par les recompenses qu'il accordoit aux personnes qui pouvoient y réussir : il s'y attachoit avec une passion qui tenoit quelquefois de la manie ; car non seulement il assistoit avec plaisir à toutes les Comédies nouvelles, mais il étoit encore bien aise d'en conferer avec les Poëtes, de voir leur dessein en sa naissance, & de leur fournir lui-même des sujets, comme on vient de le dire.

A la fin de ce Volume, dans un essai que j'ai donné sur la Poësie & sur la Musique françoises, à l'article de nos Spectacles, je me suis un peu plus étendu sur le goût du Cardinal de Richelieu pour la Poësie Dramatique, & comme il la fit briller en France.

Je ne puis mieux finir l'article de ce grand Cardinal que par le Sonnet suivant, que Gomberville lui adresse pour marquer la veneration que les Poëtes avoient pour lui.

Après que ton grand cœur & ta haute sagesse
Ont travaillé long-tems au bien de l'univers,
Tu suspens tes travaux & tes projets divers,
Et viens te reposer aux rives du Permesse :
Là tu repans sur nous l'immortelle richesse,
Qui te couvre le front de lauriers toûjours verds,
Et tu fais triompher notre Scene & nos Vers
De la Scene & des Vers de l'une & l'autre Grece.
Invoque qui voudra comme un des Immortels
Ce Fantome, à qui Delphe érigea des Autels,
Et l'aille consulter sur le bord de son onde :
Pour moi je ne tiens plus ce spectre pour un Dieu,
Et veux par mes Ecrits apprendre à tout le monde
Qu'il n'est point d'Apollon que le grand RICHELIEU.

De toutes les Pieces de Théatre, où le Cardinal de Richelieu a eû part, la Comédie heroïque d'*Europe* est la seule qui ait été imprimée sous son nom.

La Vie du Cardinal de Richelieu a été écrite par Aubery & par le Pere le Moine. L'Abbé Richard a fait le Parallele de ce Cardinal, & du Cardinal Ximenes, premier Ministre d'Espagne. M[lle] de Scudery, au second livre de son Roman de *Clelie*, y fait paroître le Cardinal de Richelieu comme un Heros & comme un Mecene, protecteur des Gens de Lettres. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1450. Charles Perrault *dans ses Hommes Illustres pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire.*

LIII.

MONT-FURON & DE LINGENDES,

Poëtes François, qui ont vêcu sous le regne de Louis XIII.

Nicolas Garnier, sieur de Mont-Furon de la ville d'Aix, Abbé de Val-Saine, a fait imprimer à Aix en 1632. en un volume in-8°. un Recueil de ses Vers, dont la plûpart sont sur des sujets où regne l'amour. On trouve plusieurs de ses mêmes Vers dans un gros Recueil in-8°. Paris 1627. imprimé chez Toussaint du Bray, avec des Vers de Malherbe, de Racan, de Maynard, de Touvant, de de Lingendes & d'autres Poëtes, qu'on peut regarder comme des Eleves de Malherbe, qui commença à épurer notre Langue & notre Poësie.

DE LINGENDES étoit natif de Moulin, homme d'esprit & de vertu, & digne parent de M. de Lingendes Evêque de Macon, & du Pere de Lingendes, celebre Prédicateur de la Compagnie de Jesus: celui--ci se fit un nom par ses Poësies, & Colletet a dit de lui, qu'à force d'imiter Politien, il se rendit enfin plus poli que Politien même dans quelques-unes de ses Pieces, voulant sans doute faire la comparaison d'une Elegie de Politien sur l'exil d'Ovide, avec celle de de Lingendes sur le même sujet, en faveur de son ami Renouars, Traducteur des Metamorphoses d'Ovide en Prose françoise, qui, quoiqu'une espece de Paraphrase de l'Elegie latine de Politien, est une excellente Piece: elle est inserée dans le Recueil

de Barbin avec quelques autres Vers du même Auteur.

Voilà la maniere dont Mlle de Scudery, au second Livre du 8e tome de son Roman de *Clelie* en racontant l'histoire d'Hesiode, parle de ces deux Poëtes, regarde ensuite MONTFURON & DE LINGENDES, qui auront du merite; le premier aura un tour galant dans ses pensées & dans ses expressions & le second un air amoureux & passionné dans ses Vers, qui plaira à tous ceux qui auront le cœur tendre. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1448. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, art. de Lingendes, tome 3.

LIV.

JEAN VAUQUELIN SIEUR DE LA FRENAYE,

ET

NICOLAS VAUQUELIN DES JUETEAUX SON FILS,

Poëtes François; le premier mort vers l'an 1620. & le second le 9. Mars 1649. âgé de 90 ans.

La Frenaye étoit contemporain de Malherbe & son compatriote, étant né à Caen, où il passa la plus grande partie de sa vie. C'étoit un homme d'esprit, qui se mêloit de faire des Vers, & ne réussissoit pas mal pour son tems dans de petits Poëmes, qu'il avoit intitulez *Idillies*, qui est la même chose que *Idilles*.

L'Abbé de Mervesin dans son Livre de l'Histoire de la Poësie françoise, dit que la Frenaye est le premier en France, qui ait composé des Ouvrages mêlez de Prose & de Vers, & par consequent avant Theophile, qui a donné son *Traité de l'immortalité de l'Ame*, ou *la mort de Socrate* dans ce genre d'écrire.

Dans les Vers de la Frenaye il est fait mention d'Olivier Basselin, qui étoit un Foulon de la ville de Vire en basse Normandie, Auteur des Vaux-de-Vire, qu'on a appellez depuis *Vaudevilles* par corruption, selon la remarque de Ménage; c'est ainsi que s'exprime la Frenaye:

Je ne puis sans horreur ouïr qu'aux Vaux de Vire,
Où jadis on souloit les belles Chansons dire
D'Olivier Basselin, &c.

NICOLAS VAUQUELIN DES JUETEAUX, Natif de Caen, fils de la Frenaye, fut Précepteur de Louis XIII. Il étoit doué de plusieurs belles qualitez; il écrivoit purement en latin, en italien & en françois, tant en Prose, qu'en Vers. Les personnes d'esprit & qui s'appliquoient aux Sciences & aux beaux Arts, avoient un accez favorable auprès de lui, & le consultoient : ce fut lui qui détermina Mezeray à travailler à l'Histoire, & qui le détourna dans sa jeunesse de la Poësie, pour laquelle il se croyoit quelque talent.

Michel le Vassor dit que l'envie & la jalousie de certaines personnes lui firent ôter la Charge de Précepteur de Louis XIII. un an avant la mort de Henri IV. Cependant Vigneul de Marville marque seulement que des Jueteaux après quelques années de service, fatigué de la Cour, se retira dans sa maison du faubourg Saint Germain. Il fit une Stance en Vers latins sur son exclusion de la Cour, conçue en ces termes.

Antiquâ pietate colo Superos, & displicet omnis
In vultu, in gestu pietas, quæ retia tendit.

Il paroît en être consolé par ces Vers-ci,

Malè fidæ sustulit Aulæ,
Hinc mihi libertas, tanti est injuria, venit.

Etant retiré chez lui, il y vêcut en Epicurien déclaré, & mena jusqu'à une extrême vieillesse la vie qu'il a décrite dans le fameux Sonnet de sa composition, qui commence par ces Vers:

Avoir peu de parens, moins de train que de rente;
Rechercher en tout tems l'honnête volupté,
Contenter ses desirs, conserver sa santé, &c.

On l'accuse aussi d'avoir trop aimé sa liberté & les plaisirs; il eût même la foiblesse de retirer chez lui, & d'aimer une Joueuse de harpe, connue sous le nom de la *du Puis*, qui avoit aussi une très-belle voix, & de la garder jusqu'à sa mort.

Saint Evremont dit que des Jueteaux étant près d'expirer il

il commanda qu'on lui jouât une Sarabande, afin que son ame passât plus doucement, *allegramente.*

On trouvera à la page 177. & les suivantes du premier tome des Mélanges d'Histoire & de Litterature par Vigneul-Marville, des Anecdotes assez plaisantes sur le caractere d'esprit de des Jueteaux. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

L V.

NICOLAS BOURBON,

Poëte Grec & Latin, de l'Académie françoise en 1637. *mort l'an* 1644.

Il nâquit à Vandeuvre, village près de Bar-sur-Seine en Champagne; il étoit fils d'un Medecin, & petit neveu d'un Poëte du même nom, qui vivoit du tems de François Premier, & Précepteur de Jeanne d'Albret, fille de Marguerite de Valois, niece de François Premier, & mere de Henri IV. dont les Poësies sont louées par Erasme & par Paul Jove, ses contemporains.

Celui dont nous parlons ici a été successivement Professeur en Rhetorique aux Colleges des Grassins, de Caluy & d'Harcourt; puis enfin Professeur au College Royal en Eloquence grecque, place que lui fit donner le Cardinal du Perron, qui estimoit beaucoup son sçavoir. Il eut part aussi aux bonnes graces du Cardinal de Richelieu, qui le gratifia d'une Pension; & la Reine Anne d'Autriche, Regente du Royaume, lui en donna une sur la fin de ses jours, à la recommandation de l'Evêque de Beauvais de la Maison de Potier.

Bourbon avoit obtenu un Canonicat de la Cathedrale de Langres en l'année 1623. & il y a toute apparence que dès lors il étoit Prêtre de l'Oratoire, puisqu'à la tête d'un Livre de M. de Bérulle sur les *Grandeurs de Jesus*, imprimé en 1623. On voit de lui des Vers latins, où il signe, *Nicolaus Bourbon, Congregationis Oratorii Presbyter.* Il avoit pris l'Habit dans la Maison des Peres de l'Oratoire de Paris, voulant cependant y vivre avec quelque independance, sans y porter le titre de Pere, ce qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée le 6. Août

BOURBON. 1644. étant âgé d'environ soixante-dix ans; son corps fut inhumé dans l'Eglise de l'Oratoire à Paris.

Bourbon a été sans contredit un des plus grands Poëtes Latins que la France ait produits; c'est le sentiment universel des plus grands Critiques de son tems & de nos jours.

Il a un caractere de noblesse dans ses Ecrits, une élevation & une vivacité de genie dans toutes ses pensées, avec un stile proportionné à toutes ses belles qualitez; ce qui a porté Naudé à le préferer à Buchanan, à Casimir & à tous les Poëtes des deux derniers siecles. Halley de Caen l'oppose aux meilleurs Poëtes d'Italie, & Adrien Smick l'égale aux plus celebres de l'antiquité; c'est ce que Colletet exprime dans cette Epigramme:

Bourbon dans ses beaux Vers qui forcent le destin,
Porta si haut l'honneur du Grec & du Latin,
Que Pindare confesse, & que Virgile avoue,
Qu'il a fait rougir Thebe, & fait pâlir Mantouë.

Les plus beaux Esprits de son tems lui ont consacré divers éloges, dont on a fait un Recueil mis à la fin de ses Poësies latines. L'Abbé Ménage s'est sur-tout distingué par le Poëme qu'il composa sur la mort de ce grand Poëte, qui commence par ces quatre Vers:

Ergo jacet laus prima sui BORBONIUS *ævi,*
Et patèr Eloquii, Pieridumque decus.
Funde tuo lacrymas Regina Lutetia Civi,
Non alio certè funere mæsta magis.

Les Poësies grecques & latines de Bourbon parurent à Paris en 1630. édition in-12. Quoique toutes ses Pieces soient fort estimées, les Connoisseurs trouvent que celle qui a pour titre: *Imprécation contre le meurtre de Henri IV.* surpasse toutes les autres, & qu'elle est son chef-d'œuvre.

Il a composé aussi quelques Ouvrages en Prose, comme des Préfaces & des Lettres. Pellisson dit qu'encore qu'ils ayent fait moins de bruit que ses Poësies, ils ne meritent peut-être pas moins de louanges. *V. Histoire de l'Académie franç. par* Pellisson, *continuée par l'*Abbé d'Olivet, tome 2. Baillet, *Jugem. des Sçav. sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1454. Scevole de Ste Marthe, *Eloges des Hommes Illustres par leur doctrine*, tome 1. Moreri, *Dict.*

L V I.

MADEMOISELLE DE GOURNAY.

Marie Jars, fille de Guillaume Jars Seigneur de Neufvi & de Gournay, tante de M. d'Ons-en-Bray, President au Parlement de Paris, mourut à Paris le 13. Juillet 1645. âgée de quatre-vingt ans, & fut inhumée dans l'Eglise de S. Eustache.

Elle eut dès son enfance une grande inclination pour les Lettres, & s'y appliqua avec tant de soin, qu'elle surpassa bien-tôt en sçavoir ceux qu'on lui avoit donné pour l'instruire.

Mlle de Gournay ayant perdu son pere dans un âge peu avancé, en prit un d'alliance, qui la chérit tendrement; ce fut Michel Montagne, dont elle fit réimprimer, après qu'il fut mort, les Ouvrages sous le titre d'*Essais de Montagne*, avec quelques corrections, & les dédia au Cardinal de Richelieu, qui l'aimoit fort, & qui lui fit donner une pension du Roi.

Un jour qu'elle étoit avec ce Cardinal, elle se servit d'un vieux mot, qui fit rire son Eminence; elle lui dit d'un ton gracieux: *Vous riez, Monseigneur, tant mieux je fais un grand bien à la France*, voulant lui marquer qu'elle étoit heureuse de le réjouir un moment, & de le délasser de ses grandes occupations.

Elle affectionna toûjours les anciens mots de notre Langue; elle en paroissoit la protectrice, & se fâchoit beaucoup du changement qu'on y apportoit, voulant toûjours soûtenir le langage de Ronsard & de ses sectateurs. Ménage suppose aussi dans sa Requête des Dictionaires que la Demoiselle de Gournay s'intéressa particulierement à la disgrace des vieux mots, que M^rs de l'Académie françoise proscrivoient: il étale d'abord la proscription de

Ces nobles mots, moult, ains, jaçoit
Ores, adonc, maint, ainsi-soit,
A-tant, si-que, piteux, icelle,
Trop-plus, trop-mieux, blandice, isnelle,
Pieça, tollir, illec, ainçois,
Comme étant de mauvais françois.

Mlle DE GOURNAY

Et puis il feint que ces Dictionaires exposent dans leur Requête que,

.... Bien que telle outrecuidence,
(Soit dit sauf votre Reverence,)
Fist préjudice aux Suppliants,
Vos bons & fideles Cliens;
Et que de GOURNAY *la Pucelle,*
Cette sçavante Demoiselle,
En faveur de l'antiquité,
Eust nôtre Corps sollicité
De faire ses plaintes publiques
Du decri de ces mots antiques:
Toutefois, &c.

Plusieurs dirent sans doute que la Demoiselle de Gournay atteinte de la maladie des vieillards, ne condamnoit la reforme du Langage, que parce que c'étoit la production des jeunes Auteurs, ou qu'à cause qu'elle n'eût pu l'approuver sans convenir qu'à son âge elle avoit besoin de retourner à l'école.

Mlle de Gournay dédia son Livre intitulé, *le Bouquet de Pinde*, à la Vicomtesse de Gamache, fille de Montagne, qui lui donna toûjours le nom de sœur.

Elle composa aussi plusieurs Ouvrages, qu'on a publiez après sa mort sous le nom de l'*Ombre de Mademoiselle de Gournay*, avec deux autres tomes intitulez, *Avis de Mlle de Gournay*, imprimez in-4°. Paris 1634. avec son portrait à la tête du Livre.

Cette sçavante fille étudioit continuellement: les personnes de la plus grande érudition & du premier merite, se faisoient gloire d'être en commerce de Litterature avec elle. Après sa mort on trouva dans son cabinet des Lettres des Cardinaux du Perron, de Bentivoglio & de Richelieu, de saint François de Sales, de Godeau, de Charles Premier Duc de Mantouë, de Balzac, de Mainard, de Hensius, de Juste-Lipse, des Dame & Demoiselle Desloges, de Mlle de Schurman & des plus beaux Esprits de l'Europe, dont la plûpart lui ont donné de grands éloges & de noms éclatans, tels que Dominique Baudius, qui l'appelle, *la Sirene Françoise & la dixiéme Muse*.

Collettet, Ménage, Valois, la Mothe-le-Vayer composerent des Epitaphes pour honorer sa Memoire.

Je

Je raporterai ſeulement les Vers de Colletet.

Si l'on a tant chanté la vertu des Sybilles,
Et fait de leurs beaux jours de beaux ſiecles tranquilles,
Pour montrer leur merite & l'heur qu'elles ont eû,
Tu remportes, GOURNAY, *cet illuſtre avantage,*
D'égaler en mourant les Sybilles en âge,
Et d'avoir en vivant ſurmonté leur vertu.

Quoique le Cardinal du Perron eût beaucoup d'eſtime pour elle, il ne laiſſa pas de lui échaper une raillerie aſſez piquante à ſon ſujet, à laquelle elle répondit avec un peu trop de chaleur; ce qui donna occaſion à quelques ſatires & libelles, ſur quoi on peut voir le Dictionaire de Bayle, article de Gournay, où l'on trouvera à ſatisfaire amplement ſa curioſité ſur ce qui regarde cette Demoiſelle, comme auſſi dans le Dictionaire de Moreri. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, nº. 1558.

LVII.

FRANÇOIS MAYNARD,

Toulouzain, Preſident au Preſidial d'Aurillac, reçu à l'Académie françoiſe vers l'an 1632. fut honoré d'un Brevet de Conſeiller d'Etat quelque tems avant ſa mort, arrivée le 28. Decembre 1646. étant âgé de 64 ans, (Poëte François.)

Il étoit ſorti d'une bonne famille & de perſonnes diſtinguées par leur érudition : ſon ayeul Jean Maynard, ſous le regne de François Premier, fut eſtimé pour ſon ſçavoir, & fit des Commentaires ſur les Pſeaumes, qu'on voit encore aujourd'hui. Son pere Gerault Maynard, Conſeiller au Parlement de Toulouze, étoit un grand homme de Palais, qui s'étant retiré après avoir ſuivi long-tems le Barreau, a recueilli dans ſa ſolitude un gros volume d'Arrêts, où preſque toute la Juriſprudence de la Province de Languedoc eſt contenue. Le pere de M. Pelliſſon a rédigé ce Recueil, qui a été donné au Public, & qui a été même traduit en pluſieurs Langues.

François Maynard dans ſa jeuneſſe vint à la Cour, & fut Secretaire de la Reine Marguerite; il lia amitié avec des Portes

MAYNARD & Regnier, & fit alors un Poëme en Stances, qu'il intitula, *Philandre*. En l'année 1634. il alla à Rome avec M. de Noailles, Ambassadeur pour le Roi. Là il fut particulierement connu & aimé du Cardinal Bentivoglio, le plus bel esprit & le meilleur Ecrivain que l'Italie ait porté dans le dernier siecle; il le fut aussi du Pape Urbain VIII. qui prenoit plaisir à s'entretenir souvent avec lui de belles choses, & qui lui donna de sa propre main un exemplaire de ses Poësies latines: il ne fut pas moins estimé en France des plus grands Seigneurs & des personnes les plus distinguées dans la Republique des Lettres.

Balzac, Gomberville, Bois-Robert, Scarron, Pellisson & plusieurs beaux Esprits lui donnoient la qualité de très-bon Poëte, & Ménage l'a regardé comme une des plus grandes Lumieres du Parnasse françois & des neuf Sœurs, & dit qu'il l'emporte pour l'Epigramme sur Martial même; c'est ce qu'il a marqué dans les Vers qu'il a fait mettre au bas du portrait gravé de ce Poëte, & qu'on voit à la tête de ses œuvres, édition in-4°. Paris 1646.

Hic est Castalidum decus Sororum,
Pindi gloria Gallici Menardus,
Qui doctis Epigrammaton Libellis
Cogit cedere Bilbiliam Tolosæ.

Malherbe, dont il étoit disciple, disoit que personne ne sçavoit mieux tourner un Vers que lui. Maynard est le premier en France, qui s'apperçut qu'il étoit necessaire de faire une pause au troisiéme Vers dans les Couplets ou Stances de six Vers, & d'en faire une au septiéme Vers dans celles de dix, outre l'arrest du quatriéme, en quoi Malherbe même s'est conformé.

Toutes les caresses que les Grands de la Cour firent à Maynard ne le mirent pas plus à son aise, & il eut le même sort de plusieurs beaux Esprits & excellens Ecrivains, qui ne reçoivent au plus que des louanges vagues & inutiles, dont les Grands ont été de tout tems prodigues; ce qui fait dire à Martial:

Et gratis tantùm pagina nostra placet.

Maynard en fait aussi des plaintes assez frequentes dans ses Ecrits; mais cependant avec quelque noblesse & d'un ton Poë-

tique : il prit enfin le parti de se retirer chez lui, dégoûté de la Cour & de son siecle, comme il le fit connoître par cette Inscription qu'il fit mettre sur la porte de son Cabinet :

Las d'esperer & de me plaindre
Des Muses, des Grands & du sort,
C'est ici que j'attens la mort,
Sans la desirer, ni la craindre.

Il marque encore bien son dégoût pour le monde dans un de ses Sonnets, qui commence par ces deux Vers :

Je donne à mon desert les restes de ma vie,
Pour ne dépendre plus que du Ciel & de moi.

Les Juges des Jeux Floraux de Toulouze le reçurent dans leur Corps avec beaucoup de distinction, l'ayant dispensé de disputer le Prix & de gagner les trois fleurs qui sont les Prix destinez aux victorieux pour les Ouvrages d'esprit. Ils resolurent même qu'on lui feroit present d'une Minerve d'argent ; mais ils ne s'acquitterent pas de leur promesse, dont Maynard leur fait reproche dans une de ses Epigrammes.

Les Poësies de Maynard parurent l'an 1646. à Paris in 4°. peu de tems après sa mort : elles consistent en *Sonnets*, en *Odes*, en *Epigrammess* & en quelques *Chansons* : on estime sur-tout les Epigrammes, & particulierement celles qu'il a imitées des Anciens ; celle qu'il adresse au Cardinal de Richelieu est admirable, je la rapporte ici.

Armand, l'âge affoiblit mes yeux,
Et toute ma chaleur me quitte ;
Je verrai bientôt mes ayeux
Sur le rivage du Cocyte.

C'est où je serai des suivans
De ce bon Monarque de France,
Qui fut le Pere des Sçavans
En un siecle plein d'ignorance.

Dès que j'approcherai de lui,
Il voudra que je lui raconte
Tout ce que tu fais aujourd'hui
Pour combler l'Espagne de honte.

MAYNARD

Je contenterai son desir
Par ce beau recit de ta vie,
Et charmerai le deplaisir
Qui lui fait maudire Pavie.

Mais s'il demande à quel Emploi
Tu m'as occupé dans le monde,
Et quel bien j'ai reçu de toi,
Que veux-tu que je lui réponde?

Le Cardinal de Richelieu répondit brusquement à ces beaux Vers si flatteurs pour lui, *Rien:* réponse bien dure pour un aussi grand homme, qu'on excuse en disant qu'il vouloit donner de lui-même, sans qu'on lui demandât : cette réponse fut cause que Maynard fit quelques Vers contre lui après sa mort.

Maynard a fait des Poësies un peu trop licentieuses, appellées *Priapées.* Ménage dit qu'il les avoit euës autrefois, & qu'il les avoit données ensuite à Conrat; mais qu'il ne sçavoit ce qu'il en avoit fait : elles n'ont point vû le jour.

Il composa quelques Poësies Chrétiennes, telles que les deux Sonnets & le Madrigal qu'il fit quelques jours avant sa mort, qui sont inserez dans le premier volume du Recueil de Poësies choisies, donné par la Fontaine & Maucroix en 1671.

On peut voir au commencement de l'Edition des œuvres de Maynard in-4°. dont il est parlé ci-dessus, les éloges en Vers, que plusieurs personnes illustres dans la Republique des Lettres ont fait de lui, entr'autres Bourdelot, Tristan, Boisrobert, Scarron, &c.

Son Poëme de *Philandre* est un ouvrage distribué en Stances, & divisé en cinq livres; il contient environ trois mille Vers, il a été imprimé in-12. Paris 1623. On a aussi des Lettres de lui, volume in-4°. Paris 1653. *V. Histoire de l'Académie françoise par* Pellisson, *continuée par l'Abbé d'*Olivet, tome 1. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1462. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 2. Moreri, *Dictionaire.*

LVIII.

L V I I I.

ABRAHAM REMI, en latin, *REMMIUS*, son surnom étoit RAVAUD,

né le 6ᵉ. jour de Mars de l'an 1600. *mort à Paris le* 1. *de Decembre de l'an* 1646. *Poëte Latin.*

Remi, village du Beauvaisis, fut le lieu de sa naissance ; il a été Professeur en Eloquence au College Royal. On a de lui un Poëme épique sur les expeditions militaires du Roi Louis XIII. dit *le Juste*, divisé en quatre livres, sous le titre de la *Bourbonide*. Il a fait encore d'autres Poësies latines, dont il publia le Recueil en deux livres l'an 1646. qui fut celui de sa mort. On trouve dans ce Recueil diverses Pieces fort bien travaillées, qui ont fait regarder son Auteur comme un des meilleurs Poëtes latins de son tems. Entre ses Poësies on a donné le Prix à celles qu'il a faites sur le Château de Maisons près Saint Germain en Laye, appartenant au Président de ce nom, sous le titre de *Mæsonium* : cette seule Piece a été jugée suffisante pour acquerir à son Auteur la qualité de veritable Poëte.

C'étoit un heureux genie ; il avoit l'esprit fort beau & fort net, l'imagination vive & feconde, beaucoup d'invention, de vigueur & de feu, une facilité merveilleuse, & il s'étoit assez bien rendu le maître de ses expressions & des fleurs, dont on a coûtume de composer les ornemens de la Poësie ; de sorte qu'on auroit sujet de s'étonner de ce que les Ouvrages de Remi paroissent si fort negligez aujourd'hui, si l'on ne sçavoit que des Poëtes modernes qui ont écrit en latin, il n'y a presque plus que les vivans qui ayent l'honneur d'être lus. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1463. Moreri, *Dictionaire.*

LIX.

LE PERE ANTOINE MILLIEU,

Jesuite, Poëte Latin, né l'an 1573. mort à Rome le 14. Février de l'an 1646.

Le Pere Millieu se défit tout d'un coup de près de vingt mille Vers de sa composition. Il est vrai, dit le Pere Sotwel [a], qu'il croyoit être à la mort, quand il fit ce sacrifice si rare pour un Poëte : les exécuteurs de cette action, à la bonne foi desquels il avoit tout confié, ne crurent pas faire un sacrilege d'épargner quelque victime par égard pour le Public, & ils sauverent du feu son Poëme du MOYSES VIATOR, *le Moyse Voyageur*, ou *l'Image de l'Eglise militante, figurée dans les divers évenemens arrivez aux Israëlites sous la conduite de Moyse.*

C'est un grand Poëme divisé en vingt-huit livres, qui nous fait assez connoître tout seul quelle étoit la facilité & la fécondité de son Auteur, quand nous n'aurions pas même oui parler des vingt mille Vers qu'il fit brûler. Les treize premiers livres de cet Ouvrage ont été imprimez à Lyon l'an 1636. in-8°. & les quinze derniers ne parurent que trois ans après dans la même Ville, & dans la même forme.

Le Pere Bussieres témoignoit estimer beaucoup ce Poëme ; il dit qu'on n'avoit encore rien vû en ce genre de plus beau, de plus agréable, ni de plus élegamment écrit ; qu'il a merveilleusement embelli & égayé par le grand nombre de ses fleurs & de ses ornemens une matiere grave, serieuse, assez sombre & assez triste d'elle-même, & qui ne paroît nullement propre à la Poësie.

Le même Pere reconnoît ailleurs que ce Poëme n'est pas une veritable Epopée, & que les regles de l'art n'y sont point pratiquées, comme elles doivent l'être dans le genre épique ; mais qu'on doit prendre cet Ouvrage pour une nouvelle espece de Poësie, dont on trouve peu d'exemples, & que son Auteur est un des premiers qui ait abandonné des sujets profanes pour traiter des sujets graves, & qui concer-

[a] Biblioth. Societ. Jes.

nent la Religon. *Voyez* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1461.

L X.

CLAUDE DE MALLEVILLE,

Poëte François & Latin, l'un des premiers de l'Académie françoise, mort l'an 1647. âgé de plus de 50 ans.

Son pere avoit été Officier de la Maison de Retz, & sa mere étoit de bonne famille de Paris.

Il fut Secretaire du Maréchal de Bassompierre Colonel general des Suisses, qui lui donna aussi le Secretariat des Suisses, ce qui le mit en état de gagner quelque bien, dont il acheta une Charge de Secretaire du Roi de la grande Chancelerie.

Les Poësies latines de cet Auteur sont en petit nombre, & l'on n'en a peut-être publiées que celles qu'il a faites contre le fameux pedant Parasite-Montmaur; mais ses Poësies françoises ont été imprimées après sa mort en un volume in-4º. chez Augustin Courbé 1649. dont on a ussi une édition in-12.

Elles consistent en *Sonnets*, *Stances*, *Elegies*, *Epigrammes*, *Rondeaux*, *Chansons*, *Madrigaux* & quelques Paraphrases; l'une sur le Pseaume 30. *Exaltabo te Domine;* une autre sur le Pseaume 136. *Super flumina Babilonis;* une troisiéme sur le Pseaume *Nisi Dominus ædificaverit domum.* & une quatriéme tirée de quelques autres Pseaumes, qui commencent par ce Vers:

Je veux chanter le Dieu qui regne sur la terre.

Le Sonnet est le genre de Poësie pour lequel il parut avoir le plus d'inclination; tout difficile qu'il est, il y réussit en quelques-uns, & remporta le prix sur plusieurs beaux Esprits, & sur Voiture même, qui travaillerent au Sonnet qui fut proposé sur *la Belle matineuse.* Je croi que le Lecteur ne me sçaura pas mauvais gré de le rapporter ici, de même que de mettre à l'article suivant celui de Voiture, afin qu'il puisse les comparer & en porter son jugement. Malleville avoit un facilité si grande à composer des Sonnets, qu'il en fit trois [a] sur le même

[a] L'Abbé Ménage rapporte ces trois Sonnets dans une Dissertation curieuse qu'il a faite sur les differens Sonnets qui furent composez sur *la Belle matineuse*, & dit que ce sont des imitations d'Annibal, celebre Poëte Italien, qui avoit traité le même sujet.

DE MALLEVILLE. ſujet, qui ſont tous très-beaux; cependant il paroît que les Connoiſſeurs ont préferé celui qui ſuit.

Le ſilence regnoit ſur la terre & ſur l'onde,
L'air devenoit ſerain, & l'Olimpe vermeil;
Et l'amoureux zephire affranchi du ſommeil,
Reſſuſcitoit les fleurs d'une haleine feconde.
L'Aurore déployoit l'or de ſa treſſe blonde,
Et ſémoit de rubis le chemin du Soleil.
Enfin ce Dieu venoit au plus grand appareil,
Qu'il ſoit jamais venu pour éclairer le monde.
Quand la jeune Philis au viſage riant,
Sortant de ſon Palais, plus clair que l'Orient,
Fit voir une lumiere, & plus vive, & plus belle.
Sacré flambeau du jour, n'en ſoyez point jaloux,
Vous parutes alors auſſi peu devant elle,
Que les feux de la nuit avoient fait devant vous.

Malleville travailla ſur pluſieurs fleurs de la Couronne de la celebre & ſçavante *Julie* d'Angennes, Marquiſe de Rambouillet, depuis mariée à M. le Duc de Montauſier.

Pelliſſon reconnoît que ſes Poëſies ont toutes de l'eſprit, du feu, un beau tour de Vers, beaucoup de delicateſſe & de douceur, & qu'elles marquent une grande fécondité; mais qu'il lui ſemble qu'il y en ait peu, qui ſoient achevées: il dit que Malleville en ſa jeuneſſe fit des Epîtres en Proſe, à l'imitation d'Ovide; mais qu'il les deſavoua depuis, & qu'elles ne ſont jamais tombées entre ſes mains.

En l'année 1641. continue Pelliſſon, il fit imprimer chez Courbé un Recueil de Lettres d'amour de pluſieurs Auteurs, ſans mettre leur nom. Il y en a beaucoup de lui; il y en a auſſi, à ce qu'on dit, de Deſportes; & j'en ai remarqué quelques-unes de Voiture: on dit qu'il étoit auſſi l'auteur de la traduction de *Stratonice*, Roman Italien; mais qu'il la donna à d'Audiguiere, un de ſes meilleurs amis. *V.* Pelliſſon, *Hiſtoire de l'Académie françoiſe*, art. *Malleville.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1464. Moreri, *Dictionaire.*

L X I.

VINCENT VOITURE,

Poëte François, Latin, Italien & Espagnol, reçu à l'Académie françoise en 1634. & de l'Académie des Humoristes de Rome, mort en 1648.

Il nâquit à Amiens en l'an 1598. & fut élevé à Paris: son pere étoit Marchand de vin en gros suivant la Cour, homme qui aimoit la bonne chere, & fort connu des Grands. Voiture étoit d'une complexion fort foible, & bûveur d'eau, ne ressemblant nullement à son pere, qui disoit aussi qu'on l'avoit changé en nourrice; mais ayant paru à la Cour, sa conversation aimable & la délicatesse de son genie y furent bien-tôt connuës, & le mirent en état d'y obtenir des Charges honorables, telles que celle d'Introducteur des Ambassadeurs de Monsieur Gaston, Duc d'Orleans, & celle de Maître d'Hôtel du Roi.

Comme la Cour est le théatre de l'envie, la naissance de Voiture lui étoit souvent reprochée par des railleries & de bons mots, dont quelques-uns sont rapportez par Pellisson dans son Histoire de l'Académie françoise, article *Voiture.*

Cependant il étoit desiré & chéri des grands Seigneurs & des personnes du premier merite; il faisoit les delices de la Cour de France, & des Cours étrangeres où il fut envoyé de la part du Duc d'Orleans & de la part du Roi, & de celles où sa curiosité le mena. Ce fut lui qui porta à Florence la nouvelle de la naissance du Dauphin, depuis le Roi Louis XIV. Son bon esprit & sa politique parurent en diverses occasions; il suffit, pour en avoir une bonne preuve, de lire sa belle Lettre au sujet de la prise de la ville de Corbie sur les Espagnols en 1636. où il fait un éloge sage & fin du Cardinal de Richelieu, dont il apprehendoit la disgrace, par rapport à la retraite subite de Gaston d'Orleans. Dans ce tems-là Voiture eut plusieurs pensions, il reçut aussi des bienfaits de M. d'Avaux, qui étant Surintendant des Finances le fit son Commis, seulement afin qu'il en touchât les appointemens, sans en faire la fonction. Il seroit mort riche aussi, sans la

VOITURE. passion extrême qu'il avoit pour le jeu, où il fit des pertes considerables.

Il étoit d'une complexion fort amoureuse, ou du moins feignoit-il de l'être; & bien qu'on l'accusât de n'avoir jamais veritablement aimé, il se vantoit d'en avoir conté à toutes sortes de personnes, depuis la plus haute condition, jusqu'à la plus basse, ou comme on a dit de lui, *depuis le Sceptre jusqu'à la houlette, & depuis la Couronne jusqu'à la cale.* Il étoit bien aise qu'on crût qu'il étoit favorisé de ses differentes Maîtresses; & en effet il l'avoit été de plusieurs, qui furent très-passionnées pour lui. Il ne fut jamais marié, & ne laissa qu'une fille naturelle. Il mourut à l'âge de cinquante ans ou environ, d'une fievre qui lui prit, à ce qu'on dit, pour s'être purgé ayant la goutte; ce fut le 27. Mai 1648. ruë Saint Thomas du Louvre à Paris, & fut enterré à Saint Eustache. Il avoit la taille petite, les yeux & les cheveux noirs, le visage un peu niais, mais agréable pourtant. Son portrait gravé en taille-douce, qu'on a mis au-devant de ses œuvres, est, à ce qu'on dit, très-ressemblant. Voici les quatre Vers qu'on a mis au bas:

Tel fut le celebre VOITURE,
L'amour de tous les beaux Esprits;
Mais bien-mieux qu'en cette peinture,
Tu le verras dans ses Ecrits.

Voiture a été un des genies des plus délicats & des plus charmans qui ait paru en France; il a beaucoup contribué à perfectionner notre Langue, en y joignant la noblesse avec l'agrément.

Il est consideré en France comme le pere & l'auteur d'un nouveau genre de Poësie, qui tient le milieu entre le serieux & le burlesque, & qui étant également éloigné de la gravité & de la boufonnerie, semble consister principalement dans le mélange de la badinerie avec la galanterie: on trouve en effet dans ces Ouvrages une galanterie fine & un badinage aimable, en quoi personne ne l'a égalé; ce qui a donné occasion à Sarasin de mettre sur le Mausolée qu'il lui éleva sur le Parnasse françois ce Vers latin:

VETTURIUS *nulli nugarum laude secundus.*

Sarasin dit aussi dans la Pompe funebre de ce Poëte.

> VOITURE *qui si galamment*
> *Avoit fait, je ne sçai comment*
> *Les Muses à son badinage,*
> VOITURE *est mort, c'est grand dommage.*

La Pompe funebre de Voiture par Sarasin, Ouvrage mêlé de Prose & de Vers, dont j'ai tiré ceux-ci, est d'un excellent goût ; il contient une partie de ses avantures. On peut voir aussi le troisiéme volume du Roman *Cyrus*, où son genie & le caractere de son esprit est très-naïvement representé en la personne de *Callicrate.*

Les Langues latine, italienne & espagnole lui étoient très-familieres, & il écrivoit fort élegamment dans ces Langues. L'Académie des *Humoristes* à Rome fut si charmée des Ouvrages qu'il composa en leur Langue, qu'elle lui envoya des Lettres d'Académicien.

Pellisson & Sarasin disent qu'étant à Madrid, il composa des Vers espagnols, que tout le monde croyoit être de Lopé de Vega, tant la diction en étoit pure.

Pellisson prétend que c'est sur la lecture des anciens Auteurs latins & de ceux des modernes de France, d'Italie & d'Espagne, qu'il a trouvé, *je ne sçai quel caractere nouveau*, qu'il n'a imité de personne, & que presque personne ne peut imiter de lui.

Ce fut lui qui fit revivre les Balades, les Rondeaux & les Triolets, qui avoient été abandonnez depuis la reforme que Malherbe avoit fait sur notre Parnasse ; c'est lui qui fit revenir le goût qu'on avoit perdu pour Marot, qu'il voulut bien prendre même pour modele de ses badineries & de ses enjouemens.

Despréaux fait connoître en plus d'un endroit de ses Satires avec quelle distinction il a prétendu l'élever au-dessus des Poëtes modernes, jusqu'à l'approcher même d'Horace :

> *Et ne sçavez-vous pas que sur ce Mont sacré*
> *Qui ne vole au sommet, tombe au plus bas dégré,*
> *Et qu'à moins d'être au rang d'Horace & de Voiture,*
> *On rampe dans la fange avec l'Abbé de Pure.*

VOITURE. Et dans ſon Epître ix. Vers 163.

Condé même, Condé, ce Héros formidable,
Et non moins qu'aux Flamans aux flatteurs redoutable,
Ne s'offenceroit pas, ſi quelque adroit pinçeau
Traçoit de ſes exploits le fidele tableau,
Et dans Seneff en feu contemplant ſa peinture,
Ne deſavoueroit pas Malherbe, ni Voiture.

Quoiqu'il ait eu un grand nombre d'admirateurs, il n'a pas été ſans avoir trouvé quelques cenſeurs, qui en lui reprochant quelques défauts, comme d'être un peu précieux, conviennent cependant qu'il avoit de l'eſprit, de la politeſſe, & qu'il étoit ſelon le goût de ſon ſiecle.

Les Ouvrages de cet Auteur conſerveront toûjours leurs beautez & leurs graces dans l'eſprit de ceux qui ſe tranſporteront au tems qu'il les a écrits, ils en ſentiront tout l'agrément & toute la délicateſſe, connoiſſant le caractere, le merite & les avantures des perſonnes qui ſe diſtinguoient alors à la Cour, & qui compoſoient les aſſemblées charmantes de l'Hôtel de Rambouillet.

On a differentes éditions de ſes œuvres: deux in-4°. chez Courbé, Paris 1656. La Veuve Mauger en a donné une en deux volumes in-12. à Paris en 1693. Le premier volume contient ſes *Lettres écrites en Proſe*; le ſecond renferme ſes *Poëſies*, qui ſont des *Elegies*, *Stances*, *Balades*, *Epîtres*, *Sonnets*, *Rondeaux & Chanſons* : *l'Hiſtoire d'Alcidalis & de Zelide* ſe trouve à la fin de ce volume, Ouvrage que l'Auteur n'a point achevé, au grand regret du Lecteur charmé de ce qui en eſt écrit. On y voit auſſi un fragment de l'*Eloge* qu'il fit *du Comte d'Olivarez*, Miniſtre du Roi d'Eſpagne, qui l'avoit honoré de ſon amitié la plus particuliere.

Robuſtel Libraire à Paris, a donné une nouvelle édition en deux volumes in-12. Paris 1729. où l'on trouve à la fin un Poëme latin, intitulé, *Hymnus Virginis ſeu Aſtræa*, Poëme d'environ 120 Vers, & la continuation de l'Hiſtoire d'*Alcidalis* & de *Zelide* par le ſieur *des Barres*, où l'on ne connoît que trop la difference de ſon ſtile avec celui de Voiture.

Nous n'avons aucunes de ſes Poëſies Italiennes & Eſpagnoles qui ſoient imprimées, où cependant, ſelon Pelliſſon, Saraſin

Sarasin & Baillet, il réussissoit très-bien, de même que dans la Poësie latine, dont on a seulement la Piece intitulée, *Hymnus Virginis seu Astrææ.* Ménage par l'Epitaphe suivante qu'il lui consacre, marque bien qu'il excelloit dans la Poësie Françoise, Latine, Italienne & Espagnole.

Etruscæ Charites, Camœnæ Iberæ
Hermes Gallicus, & Latina Siren,
Risus, Deliciæ, Dicacitates
Lusus, Ingenium, Joci, Lepores,
Et quidquid fuit Elegantiarum
Quo VETTURIUS, *hoc jacent sepulchro.*

Comme j'ai mis à l'article précedent de Malleville son Sonnet sur la Belle matineuse, on verra sans doute avec plaisir celui que Voiture fit en concurrence sur le même sujet, afin qu'on puisse decider celui qui merite l'avantage.

Des portes du matin l'Amante de Cephale
Ses roses épandoit dans le milieu des airs,
Et jettoit sous les Cieux nouvellement ouverts,
Ces traits d'or & d'azur, qu'en naissant elle étale.

Quand la Nimphe divine, à mon repos fatale,
Apparut & brilla de tant d'attraits divers,
Qu'il sembloit qu'elle seule éclairoit l'Univers,
Et remplissoit de feux la rive orientale.

Le Soleil se hâtant pour la gloire des Cieux,
Vint opposer sa flamme à l'éclat de ses yeux,
Et prit tous les rayons dont l'Olympe se dore.

L'onde, la terre & l'air s'allumoient alentour:
Mais auprès de Philis on le prit pour l'Aurore,
Et l'on crût que Philis étoit l'Astre du jour.

V. Charles Perrault, *Eloges des Hommes Illustres en France.* Pellisson, *Histoire de l'Académie françoise.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1463. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 5. Moreri, *Dictionaire.*

LXII.

MARC DUNCAN SIEUR DE CERISANTES,

Poëte Latin, natif de Saumur en Anjou, originaire d'Ecosse, mort de ses blessures au siége de Naples le 28. Février 1648.

Il étoit fils de Marc Duncan, Gentilhomme Ecossois, sçavant Medecin & Philosophe, qui étant venu voyager en France dans sa jeunesse, s'établit à Saumur, où il épousa une Demoiselle de bonne Maison, qui l'engagea à demeurer le reste de sa vie dans cette Ville, où il mourut l'an 1640. avec la reputation d'un des plus sçavans & des plus honnêtes hommes du monde.

Cerisantes étoit très-bien fait de sa personne, & avoit beaucoup d'esprit; il étoit naturellement ambitieux, fier, entreprenant & courageux. Il fut d'abord Précepteur du Marquis de Fors, fils du Marquis de Vigean, & ensuite Capitaine Lieutenant de la Colonelle du Regiment de Navarre, dont son disciple étoit devenu Colonel, lequel ayant été tué au siége d'Arras l'an 1640. Cerisantes passa en Suede, d'où il fut envoyé Resident en France.

Quelques Ecrivains, tels que Ménage, Baillet & les Continuateurs du Dictionaire de Moreri ont parlé de Cerisantes d'après les Memoires de M. le Duc de Guise, où il est fort maltraité : ils le font passer à la verité pour un homme brave & d'esprit, mais en même tems pour une personne remplie de chimeres & des idées les plus extravagantes; ils marquent qu'étant mecontent de la Cour de Suede, dont il avoit été Résident en France, il partit pour Constantinople, dans la vuë de devenir grand Visir; & que s'étant apperçu qu'il n'y réussiroit pas, il passa en Italie, dans le dessein d'être un jour Pape : ensuite ils parlent de son testament par lequel il laisse des terres & des biens considerables à ses freres, & pour plus de vingt-cinq mille écus de legs, quoiqu'effectivement il n'eût pas un pouce de terre, & aucun argent comptant.

Bayle avertit de ne pas se laisser séduire par toutes ces chimeres & les mensonges qui ont été dits au sujet de Cerisantes,

& rapporte des observations qu'il a tirées d'une Apologie manuscrite de Cerisantes, que M. de Sainte-Helene son frere lui envoya deux ou trois mois avant qu'il mourût, quelque tems après que les Memoires du Duc de Guise eurent paru.

L'Apologiste ne croit pas que le Duc de Guise soit l'auteur de cet ouvrage, & il soupçonne M. de Sainction, attaché à ce Prince, de l'avoir forgé ou de l'avoir embelli de ce qu'il y a de fabuleux, soit par un extrême zéle pour son Maître, soit pour rendre la Piece plus agréable.

Pour ce qui regarde le cours de la vie & les avantures de Cerisantes, je renvoye les Curieux, pour s'en instruire, au Dictionaire de Bayle (à son article) où il paroît qu'il en est parlé avec plus de vraisemblance & avec plus de justesse que dans le Dictionaire de Moreri, dans le *Menagiana* au tome 2. page 292. & dans Baillet *a*, où le Lecteur peut trouver de quoi s'égayer.

Faisons-le paroître comme Poëte. Ménage au tome second & à l'endroit que je viens de citer, dit qu'il a toûjours oui parler des Poësies latines de Cerisantes avec éloge, sans avoir pû voir cependant d'autres Vers de sa façon, que ceux qui ont été imprimez à la fin des Lettres latines de Balzac : ce sont deux petites Odes, dit-il, qui me font souhaiter avec passion, s'il en reste d'anecdotes, qu'on les publie incessamment. La premiere de ces deux Odes est adressée à Balzac, & la seconde à Voiture; elles sont rapportées à l'endroit cité du *Menagiana*.

Aubery du Maurier, qui a connu Cerisantes à fonds, nous assure qu'il avoit un genie tout particulier pour la Poësie latine, & qu'il faisoit des Vers en cette Langue, qui tenoient beaucoup du caractere des meilleurs Ouvriers de l'antiquité.

Il y a quelques-unes de ses Odes qui ont été jugées par les Connoisseurs égales aux plus belles qu'Horace ait jamais faites. On admire entre les autres celle dont il accompagna le tableau de Christine, Reine de Suede, qu'il presenta au Cardinal de Mazarin, où cette Princesse étoit representée dansant de fort bonne grace.

Le Pere Rapin a parlé des Odes de Duncan de Cerisantes

a Baillet rapporte ce que M. Du Maurier en dit dans ses Memoires pour servir à l'Histoire de Hollande, Vie de Grotius.

d'une maniere assez conforme au Jugement des autres Critiques : il reconnoît que ce Poëte a le caractere noble & élevé, & que son stile est assez pur, mais qu'il n'a pourtant pas tant de feu que le Pere Casimir Jesuite.

Cerisantes a fait en Prose latine la description du combat de Thionville & du siége d'Arras. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1468. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

LXIII.

GOUDELIN,

Poëte Gascon, mort en 1649.

Pierre Goudelin nâquit à Toulouse d'un pere Chirurgien; il fut reçu Avocat; mais il n'en fit jamais les fonctions, ayant tourné tous ses talens du côté de la Poësie. Il fit tous ses Vers dans la Langue naturelle de son Pays; & il y réussit si bien, qu'on peut le regarder comme original en ce genre, & croire qu'il n'aura jamais que de très-foibles Copistes. Par ce talent, par ses bons mots & ses reparties il s'attira l'affection du Duc de Montmorenci, d'Adrien de Montluc, Comte de Carmain, du premier President Bertier & de plusieurs autres Personnages de consideration, qui lui faisoient l'honneur de l'admettre souvent à leur table; mais il songea si peu à profiter de leurs bonnes graces pour son établissement, qu'il seroit tombé dans une vieillesse nécessiteuse, si la bonté de ses Concitoyens n'y eût pourvû : ils lui assignerent donc une pension de 300 livres sur les deniers publics, qu'il toucha jusqu'à sa mort, arrivée le 10. Septembre 1649. à l'âge de 70 ans. La Maison de Ville lui fit l'honneur de placer son Buste dans la galerie des Hommes Illustres Toulousains, avec une Inscription de la composition de M. de la Faille, qui eut la direction de la construction de cette galerie.

On a un volume des Ouvrages de Goudelin, imprimé trois fois à Toulouse, & une fois à Amsterdam l'an 1700. L'on y voit que cet Auteur ayant écrit en toutes sortes de caracteres, il y a également réussi : par-tout on y découvre beaucoup

coup de douceur & d'agrément, joints à une grande élegance; des fictions heureuſes, employées avec adreſſe, des Metaphores ingenieuſes, mais diverſifiées, qui ont un rapport facile & naturel à ce qu'il traite ; & tout cela dans une Langue provinciale, qui n'eut jamais aucun Ecrivain, & qui ne fait que ramper dans le vulgaire. Cette circonſtance doit faire connoître combien il en a dû couter à cet Auteur pour faire le choix des mots & des expreſſions qui lui étoient convenables, & pour ſe former dans une Langue non uſitée, un ſtyle non ſeulement enjoué & badin, mais encore noble & élevé, toûjours parfait dans ſon genre: l'on y voit qu'il avoit lû les anciens Poëtes, puiſqu'il ſçait ſe rendre propres pluſieurs de leurs penſées & toûjours par un nouveau tour. M. Doujat de l'Académie françoiſe, compoſa un Dictionaire pour faire mieux goûter quelques-unes des expreſſions de Goudelin ſon Compatriote, qui ſe trouve à la fin des œuvres de celui-ci. Voyez auſſi une Lettre, qui eſt à la tête de ce volume, qui contient un *Abregé de la Vie de Goudelin :* cette Lettre anonyme eſt ſortie de la plume de M. de la Faille, Annaliſte de Toulouſe, qui fut adreſſée à M. de Fieubet, pour lors Chancelier de la Reine, depuis Conſeiller d'Etat, & eſt ſuivie d'un curieux fragment de M. Cazeneuſe, à l'avantage de la Langue Toulouſaine.

Ce qu'on vient de dire eſt tiré du *Dictionaire de Moreri.*

Un des Poëmes des plus eſtimez de Pierre Goudelin eſt celui qu'il fit après la mort de Henri le Grand, pour honorer la memoire de ce Prince; il contient vingt-cinq Stances de quatre Vers chacune : le Pere Vaniere Jeſuite, un de nos plus illuſtres Poëtes Latins, l'a trouvé ſi beau, qu'il l'a traduit en Vers, Stances pour Stances.

LE SAGE, de Montpellier a acquis encore de la reputation par ſes Poëſies Gaſcones ou Languedocienes; il les a intitulées, *Les Folies du ſieur le Sage.* Jean MICHEL, de la ville de Niſmes, s'eſt donné auſſi du renom par quelques Poëſies Gaſcones, ſur-tout par ſon Poëme ſur les *Embarras de la Foire de Beaucaire*, de plus de quatre mille deux cens Vers. Les Poëſies de ces deux Poëtes ont été imprimées in-12. chez Daniel Pain, Amſterdam 1700.

Voici des Vers à la louange de ces trois Poëtes, où il eſt

parlé aussi d'un quatriéme Poëte, nommé BONNET de Beziers.

GOUDELI dins Toulosò, à Montpelié lou SAGE,
Et BONNET à Bezier, chacun en son langage,
Ravis tout son quartié par cent sujets divers,
Et toutes trés embé leurs Vers
An charmat la provinço entierio,
Nismes sans se vanta de son antiquitat,
Fait que MICHEL ravit touto la Crestiantat,
En metten par escrich l'embarras d'uno Fieiro.

LXVI.

BALTHAZAR BARO,

Poëte François, né à Valence en Dauphiné, reçu à l'Académie françoise en 1633. mort vers l'an 1649.

Dans sa jeunesse il fut Secretaire de M. Honoré d'Urfé, après la mort duquel il fit imprimer la quatriéme partie de l'*Astrée*, que son Maître lui avoit laissée, & composa la cinquiéme partie sur les memoires qu'il trouva dans ses Papiers.

Il se maria à Paris, & fut fait Gentilhomme de M[lle] de Montpensier. Sur la fin de sa vie il avoit obtenu deux Charges de nouvelle création, l'une de Procureur du Roi au Présidial établi à Valence l'an 1635. & l'autre de Trésorier de France à Montpellier.

Outre la conclusion de l'*Astrée* qu'il a donnée, il a composé plusieurs Pieces de Théatre & quelques autres Poësies, dont voici le catalogue. I. *Celinde*, Poëme heroïque divisé en cinq Actes en Prose, hors trois cens Vers, qui font partie d'une Tragédie d'*Holopherne*, qui y sont amenez au troisiéme Acte. II. *Clorise*, Pastorale. III. *Parthenie*, Tragédie. IV. *Clarimonde*, Tragédie. V. *Le Prince fugitif*, Poëme dramatique. VI. *Saint Eustache*, Poëme dramatique. VII. *Clariste*, ou *les Charmes de la Beauté*, Poëme dramatique. VIII. *Rosemonde*, Tragédie. IX. *L'Amante vindicative*, Poëme dramatique. X. Une *Ode* de 120 Vers *sur la mort de M. le Maréchal de Schomberg*. XI. *Ode* d'environ 120 Vers, *Pour M. le Cardinal de Richelieu, contre l'Auteur d'un Libelle.* Toutes ces Pieces ont été imprimées à Paris separement; elles n'ont pas fait tant d'honneur à leur

Auteur que la cinquiéme partie ou conclusion de l'*Astrée*, où l'on voit que l'esprit de M. d'Urfé l'a conduit. *V. Histoire de l'Académie franç. par* Pellisson, *continuée par l'*Abbé d'Olivet, tome 1. Moreri, *Dictionaire.*

L X V.

JEAN ROTROU,

Poëte François, mort en 1650.

Il nâquit à Dreux le 21. Août 1609. il étoit frere du sieur de Rotrou Seigneur de Sodreville, Receveur des Consignations du Parlement de Paris, dont le petit-fils est aujourd'hui Conseiller au grand Conseil.

Le Cardinal de Richelieu estimoit Rotrou, & le mit du nombre des cinq Poëtes, ausquels il donnoit des sujets de Tragédie ou de Comédie, où chacun contribuoit à la composition de la Piece qui étoit appellée *des cinq Auteurs*, dont les quatre autres étoient de l'Etoille, Boisrobert, Colletet & Pierre Corneille.

Rotrou obtint une pension du Roi de 1000 liv. & dans la suite il acheta la charge de Lieutenant particulier au Bailliage de Dreux, qu'il a exercée jusqu'à sa mort, arrivée le 28. Juin 1650. qu'il déceda à Dreux, où il fut inhumé dans l'Eglise Paroïssiale de saint Pierre; c'est ce que j'ai appris de M. de Rotrou, aujourd'hui President & ancien Lieutenant general du Bailliage de Dreux, parent de notre Poëte, de même que de M. Julienne, aujourd'hui Lieutenant general de Dreux, gendre du President de Rotrou. Colletet lui fit cet Epitaphe :

Passant, vois en Rotrou l'impuissance du sort ;
Il est mort, & pourtant son nom se renouvelle ;
Car si de ses beaux Vers la grace est immortelle,
N'a-t'il pas de quoi vivre en dépit de la mort ?

Paul Boyer, dans sa Bibliotheque universelle, page 923. dit que Rotrou avoit composé vingt-deux Pieces de Théatre, dont les principales sont *Antigone ; Cléagenor & Doristée ; Cosroës ; Venceslas*, Tragédies ; *Amarillis*, Pastorale ; *Laure*

ROTROU. *perfecutée*; avec les *Sofies* & les *Menechmes*, Comédies à l'imitation de Plaute.

Rotrou s'est distingué du commun des Poëtes, & les Maîtres de l'Art en font encore beaucoup d'estime.

Les Tragédies d'*Antigone* & de *Cosroës* ont eu un grand fuccès, & celle de *Venceslas* est encore représentée fur le Théatre avec applaudiffement.

Il avoit une très-grande facilité à compofer fes Ouvrages, comme on le connoît par la quantité qu'il en a laiffez. On dit que Madame de Veruë a plus de trente Pieces de Théatre de Rotrou:on lui reproche de ne les avoir pas affez travaillées;mais on y trouve des beautez qui feront eftimées dans tous les tems.

On dit une particularité affez plaifante de Rotrou, que dans fa jeuneffe il étoit joueur & qu'il avoit une maniere finguliere pour s'empêcher de perdre tout fon argent à la fois, afin d'en conferver pour vivre : quand les Comédiens lui apportoient un prefent pour le remercier d'une de fes Pieces, il jettoit ordinairement les piftoles ou les Louis fur un tas de fagots qu'il tenoit enfermez; & quand il avoit befoin d'argent, il étoit obligé de fecoüer ces fagots pour en faire tomber quelques piftoles, ce qui l'empêchoit de prendre le tout à fois, & lui faifoit laiffer toûjours quelque chofe en réferve. M. de Rotrou, Prefident & ancien Lieutenant general du Préfidial de Dreux, a un affez beau portrait du Poëte Rotrou fon parent. *Voyez* Baillet, *Jugemens des Sçavans fur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1480. Moreri, *Dictionaire.*

LXVI.

DENIS PETAU,

Jefuite, né à Orleans l'an 1583. *mort l'an* 1652.
Poëte Latin, Grec, & même Hebreu.

Il entra dans la Societé des Peres Jefuites l'an mil fix cens cinq; il regenta la Rhetorique dans leur College de Paris, & puis la Théologie avec une capacité extraordinaire, & fut un des plus fçavans Perfonnages de l'Europe; je ne marquerai point le caractere de fa vafte & profonde érudition. Les hommes les plus fçavans de fon tems, foit en France,

France, soit dans les pays étrangers, lui ont donné de grandes louanges. On peut voir son Eloge entre ceux des Hommes Illustres du dix-septiéme siecle par Charles Perrault, & son Eloge funebre composé par Henri de Valois. On peut lire aussi dans le Livre intitulé, *Gallia Orientalis*, un ample Recueil de diverses choses qui ont été dites de lui, avec le titre de la plûpart de ses Ouvrages, & le tems qu'ils ont été imprimez, ce qu'on trouve aussi de même dans le Dictionaire de Moreri, & dans Baillet, *Jugemens des Sçavans*, aux chapitres qui concernent ce grand Auteur.

Le Pere Petau fut aimé & desiré de plusieurs grands Princes, & particulierement du Pape Urbain VIII. homme d'un merite superieur, & dont on a de bonnes Poësies latines & italiennes, qui souhaitoit avec empressement l'attirer à sa Cour; mais il refusa cet honneur, tant par modestie, que pour obéir à Louis XIII. qui crut être du bien & de la gloire de son Royaume d'y retenir un homme qui avoit de si grands talens.

Ce sçavant homme mourut à Paris au College des Peres de son Ordre le 11. Decembre de l'an 1652. âgé de 69 ans.

Avant que de parler de ses Poësies, on donnera un catalogue de ses Ouvrages en Prose : il traduisit de grec en latin les *Oeuvres de Synesius*, qu'il publia avec des notes en 1612. & 1632. Il fit imprimer l'an 1613. en grec & latin *seize Oraisons de Themistius*, qu'il publia avec des notes & des conjectures de sa façon : il publia encore l'an 1618. en ces deux Langues le *Breviarium historicum* de Nicephore, Patriarche de Constantinople, avec des notes chronologiques. En 1622. il donna en grec & en latin les *Oeuvres de saint Epiphane*, avec des notes : ensuite l'an 1630. il ajoûta *Appendix ad Epiphanianas animadversiones.* Et en 1634. il donna les *Oeuvres de l'Empereur Julien.* Les autres principaux Ouvrages du Pere Petau sont : *Miscellaneæ Exercitationes adversus Claudium Salmasium, Opus de doctrina temporum: Uranologium, seu sistema variorum Auctorum, qui de Sphera ac de Sideribus græcè commentati sunt cum notis ; Rationarium temporum ; Paraphrasis in Ecclesiastem ; de Theologicis Dogmatibus ; Diatriba de potestate consecrandi. Orationes*, &c.

Les œuvres Poëtiques du Pere Petau sont celles-ci : *Paraphrasis Psalmorum omnium & Canticorum quæ in bibliis sparsim occurrunt græcis Versibus expressa, cum latina interpretatione ; &*

PETAU. *Opera Poëtica, latina, græca, hebraïca; tria Poëmata latina de tribus Festis beatæ Virginis; Carmen ad sanctam Genovefam; Tragediæ.* On en a recueilli la plus grande partie dans un volume in-8°. imprimé pour la quatriéme fois à Paris l'an 1642.

Il semble, dit Baillet, qu'il auroit manqué quelque chose à l'accomplissement de la gloire que le Pere Petau avoit acquise dans le monde sçavant, & qu'il ne lui auroit pas été possible de fermer ou de faire rejoindre les deux bouts de son Encyclopedie sans le secours de la Poësie.

La nature, à la verité, ne l'avoit pas fait naître Poëte; mais pour le devenir, il n'eut recours qu'à sa propre érudition; & comme elle s'étendoit aussi parfaitement sur les anciens Poëtes Grecs & Latins, que sur le reste des Auteurs, il crut pouvoir profiter de leurs dépouilles par un droit de pure conquête.

Le Pere Petau, malgré les obstacles de ses études serieuses & severes ayant été Regent d'Eloquence & de Philosophie l'espace de 48 ans, & ayant composé une infinité d'Ouvrages en Prose qui demandoient une grande application, n'a pas laissé de fort bien faire des Vers dans toutes les especes de Poësies & dans trois Langues differentes: c'est le sentiment de Henri de Valois, de Grotius & des plus grands Connoisseurs de notre tems.

Les Critiques Allemans, aussi-bien que ceux de notre pays, ont témoigné beaucoup d'estime pour la Paraphrase qu'il a faite en Vers grecs de tous les Pseaumes & de tous les Cantiques de l'Ecriture, in-8°. Paris 1637. ils n'ont point fait de difficulté de la préferer à celle d'Apollinaire de Laodicée, qu'il a entierement effacée, quoique celui-ci fût un Grec naturel & Poëte de profession.

Les *Tragédies* qu'il a composées ont aussi leur prix, & leur principal merite consiste dans la majesté de leur stile & la gravité de leurs manieres

Ses autres Poësies, dont il est inutile de faire ici le détail, ont été si generalement goûtées, que nous disons encore aujourd'hui qu'il n'y a rien à rejetter, ni dans ses Vers latins, ni dans les grecs.

A l'égard de ses Vers hebreux, comme nous n'avons personne presentement qui puisse bien parler & juger de la Poësie hebraïque, les personnes sages qui estiment le Pere Petau en

qualité de Poëte Grec & Latin, doivent se contenter de l'admirer en qualité de Poëte Hebreu. *V.* Charles Perrault, *Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1474. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

LXVII.

CLAUDE DE L'ESTOILLE, SIEUR DU SAUSSAY,

Parisien, reçu à l'Académie Françoise vers 1632. mort en 1652. âgé d'environ 50 ans, (Poëte François.)

Il étoit Gentilhomme & de très-ancienne famille, jusqu'à compter un Chancelier de France parmi ses Ancêtres. Son pere, qui étoit Audiancier à la Chancelerie de Paris, avoit recueilli plusieurs Memoires des affaires de son tems, desquels un de ses amis, à qui il les avoit prêtez, tira le Livre intitulé, *Journal de ce qui s'est passé sous Henri III.* qui a été imprimé une seconde fois à Cologne en 1719. avec un second volume, qui contient la suite des Memoires de M. de l'Estoille, concernant l'Histoire de France depuis l'an 1515. jusqu'en 1611. & qui doivent être réimprimez incessamment avec des augmentations.

De l'Estoille, dont nous parlons ici, n'avoit d'autre emploi, que celui des belles Lettres & de la Poësie, où il se rendit très-celebre. Comme il étoit homme veridique & peu courtisan, il vêcut assez mal-aisé; mais ayant beaucoup de vertu & d'honneur, il supporta sa mauvaise fortune sans s'en plaindre, & sans être incommode ou importun à personne.

On a de lui des Pieces de Théatre; sçavoir, *la belle Esclave*, Tragi-Comédie, édition in-4°. Paris 1643. *l'Intrigue des Filoux*, Comédie, édition in-12. Paris 1648. Il en achevoit une troisiéme quand il mourut, qu'il appelloit, *le Secretaire de saint Innocent.* On trouve aussi diverses *Odes* ou *Stances* fort belles de lui dans les Recueils des Poësies imprimées, & particulierement dans celui des delices de la Poësie françoise, de l'édition duquel il a eu soin lui-même; & il étoit un des *cinq*

DE L'ES-TOILLE.

Auteurs que le Cardinal de Richelieu employoit pour travailler à ses Comédies.

Pellisson dit qu'il avoit plus de genie quē d'étude & de sçavoir; qu'il s'étoit principalement attaché à bien tourner un Vers, à quoi il réussissoit fort bien, comme à la pratique des regles du Théatre, qu'il connoissoit exactement, & qu'il faisoit profession d'avoir apprises de M. de Gombault & de M. Chapelain. Il travailloit avec un soin extraordinaire, & il repassoit cent fois sur les mêmes choses; c'est ce qui fait que nous avons si peu d'Ouvrages de lui.

Quand il vouloit travailler, s'il se rencontroit que ce fût de jour, il faisoit fermer les fenêtres de sa chambre, & apporter de la lumiere: & lorsqu'il avoit composé un Ouvrage, il le lisoit à sa servante (comme on l'a dit aussi de Malherbe) pour connoître s'il avoit bien réussi, croyant que les Vers n'avoient pas leur perfection, s'ils n'étoient remplis d'une certaine beauté qui se fait sentir même aux personnes les plus grossieres.

M. de l'Estoille, continue Pellisson étoit d'une complexion extraordinairement portée à l'amour, & cette passion fit presque tous les troubles & tous les maux de sa vie. En ses dernieres années il épousa par inclination une femme qui n'avoit que peu de bien: il tint long-tems ce mariage caché; & comme il n'étoit pas riche autant qu'il le falloit pour vivre commodement à Paris avec sa famille, il se retira à une maison des champs, où il passa presque tout le reste de sa vie. Il mourut en l'année 1652. comme il est marqué ci-dessus.

Colletet fit cette Epigramme sur sa mort:

En vain dans nos Ecrits & dans nos témoignages
Nous voulons à l'Estoille ériger un tombeau,
Puisqu'il s'en est bâti dans ses propres Ouvrages
Un qu'il a bien rendu plus durable & plus beau.

V. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1473. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 3. Pellisson, *Histoire de l'Académie Françoise*. Moreri, *Dictionaire.*

LXVIII.

LXVIII.

JEAN-LOUIS GUEZ DE BALZAC,

Né à Angoulême en 1594. Conseiller du Roi en ses Conseils, reçu à l'Académie Françoise en 1634. mort le 18. Fevrier 1654. à Angoulême, où il fut inhumé dans l'Eglise de l'Hôpital de Notre-Dame des Anges, (Poëte Latin.)

BALZAC fut attaché dans sa jeunesse au Cardinal de la Vallette, qui en faisoit une grande estime, & depuis il eut un grand accès auprès du Cardinal de Richelieu, qui l'honora de son amitié.

Il merite une place sur le Parnasse par un recueil de Vers digne des siecles de la plus pure latinité : l'Abbé Ménage en a fait paroître trois livres au jour sur differens sujets avec ses Lettres latines choisies, vol. in-4°. Paris 1650.

Quelques-uns estiment que ses Poësies épiques & ses Elegiaques sont les plus parfaites ; ils donnent le prix entre ses Epiques à son *Christ victorieux*, & entre ses Elegiaques à son *Amynte.*

Ménage, Costar, Sarasin font de grands éloges de ses Poësies; Racan, disciple de Malherbe, lui adresse deux de ses Odes, où il le regarde aussi comme son Maître, & le traite de divin.

Divin BALZAC, *qui par tes veilles*
Acquiers tout l'honneur de nos jours,
Grand Demon, de qui les discours
Ont moins de mots que de merveilles ;
Dieu, qui vivant avecque nous,
As rendu l'Olimpe jaloux,
Et toute la terre étonnée,
Ne sçaurois-je rien immoler,
Qui puisse jamais égaler
La gloire que tu m'as donnée ?

Maynard fit aussi ces Vers pour être mis au bas du portrait de Balzac :

C'est ce divin Parleur, dont le fameux merite
A trouvé chez les Rois plus d'honneur que d'appuy ;

DE BALZAC.

Bien que depuis vingt ans tout le monde l'imite,
Il n'eſt point de mortel qui parle comme lui.

Il paſſa pour l'homme de France le plus éloquent, & pour le reſtaurateur de la Langue françoiſe; cette reputation lui fit des envieux: on trouve que ſon ſtile eſt un peu trop apprêté & enflé; mais pour ſortir de la ſimplicité & de la ſecchereſſe où étoit notre Langue de ſon tems, il crut, de même que Malherbe, devoir faire ſes efforts pour lui donner plus de majeſté & d'élevation.

Les Ecrivains qui l'ont cenſuré, auroient pu convenir de bonne foi que les Ecrits de ce grand homme ne leur ont pas été peu utiles pour donner de la nobleſſe & des graces à leurs expreſſions, en diminuant quelque choſe d'un ſtile trop ampoullé qu'on trouve quelquefois dans ſes Ouvrages.

On a pluſieurs éditions de ſes œuvres, dont une en deux volumes in-folio, qui contiennent ſix livres de *Lettres;* les Livres intitulés, *le Prince, le Socrate Chrétien, l'Ariſtipe, & differens Traitez & differtations*, ouvrages en Proſe dans notre Langue, & trois Livres de *Vers* & un de *Lettres* en latin.

Balzac n'ignoroit pas non plus l'art de la Poëſie françoiſe, ayant compoſé quelques Vers françois, tels que ceux qu'on voit au commencement de ſon ſecond Diſcours & Entretien ſur les Romains à Madame la Marquiſe de Rambouillet.

L'amour qu'il avoit pour les belles Lettres & l'Eloquence l'engagea à laiſſer par ſon teſtament un fonds pour une Conſtitution de cent livres de rente, employées de deux ans en deux ans à un prix de deux cens livres, que Meſſieurs de l'Académie françoiſe adjugent à l'Orateur qui a le mieux réuſſi dans le ſujet propoſé pour le prix d'Eloquence. *V. l'Hiſtoire de l'Académie françoiſe par* Pelliſſon, *continuée par l'Abbé d'*Olivet, tome 1. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1487. Ch. Perrault, *Hommes Illuſtres en France pendant le dix-ſeptiéme ſiecle.* Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

LXIX.

JEAN-FRANÇOIS SARASIN,

Né à Caen (a), Secretaire des Commandemens de M. le Prince de Conti, mort à Pezenas âgé d'environ 50 ans, au mois de Decembre 1654. sélon Loret *dans sa Gazette (b), (Poëte François.)*

Après avoir fait ses études à Caen, il vint à Paris, où il fut connu de M. de Chavigni Secretaire d'Etat, qui l'honora de son amitié & de ses bienfaits; il fit un voyage à Rome & un autre en Allemagne, ensuite il s'attacha à M. le Prince de Conti.

Sarasin avoit un genie universel & merveilleux pour tout ce qui s'appelle belles Lettres. Personne n'a été plus galant, plus agréable, ni plus enjoué dans la conversation : il avoit le talent de plaire à tout le monde, aux Dames, aux Gens de Lettres, aux Gens de Cour, aux plus habiles, aux moins éclairez; il étoit toûjours admirable, soit qu'il fallût tenir sa place dans une conversation reglée & serieuse, soit qu'il fallût parmi des personnes tout-à-fait amies & familiéres s'emporter à ces innocentes débauches d'esprit & à ces sages folies, où les discours concertez font place aux caprices & aux boutades de la Poësie & où tout est de saison, hors la raison froide & severe.

Sa maniere d'écrire & de composer semble tenir le milieu pour la Prose, entre Balzac & Voiture; & pour les Vers, entre Voiture & Malherbe : par là on ne prétend pas le mettre, ni au-dessus, ni au-dessous de ceux à qui on le compare; mais marquer seulement le jugement que plusieurs personnes ont fait de sa maniere d'écrire, & en Prose, & en Vers : la plûpart de ces personnes conviennent cependant qu'il tient sur-tout du caractere & du stile de Voiture, & qu'il le remplaça très-bien.

Il avoit une imagination belle & brillante, & une facilité très-grande à composer dans tous les genres d'écrire.

Ses Ouvrages sont presque tous differens les uns des autres, & il semble qu'il n'ait eu dessein que de donner des échan-

(a) Le Pere Niceron dans ses Memoires dit qu'il nâquit à *Hermanville sur la mer*, dans le voisinage de *Caen*.

(b) Loret dans sa Gazette du 5. Decembre 1654. dit :

Sarasin cet aimable esprit,
Dont on voit maint sublime escrit,
Est à Pezenas si malade
Qu'il n'use plus que de panade.

Et dans celle du 19. du même mois.

Enfin la rigoureuse Parque
A ravi cet homme de marque,
Ce Monsieur Sarasin Normand,
Dont l'esprit étoit si charmant.

SARASIN. tillons de toutes sortes de stiles, pour montrer qu'il excelloit en tous également. Pour parler premierement de ses *Ouvrages en Prose*, sa Relation du siege de Dunkerque fait voir à quel point il possedoit l'art de bien narrer. Sa Conspiration de Walstein montre combien il auroit été capable, non-seulement d'écrire la vie des grands Hommes & d'en faire des images vivantes, mais d'écrire un corps d'histoire, ayant fait voir dans cet essai qu'il possedoit toutes les qualitez d'un grand Historien. La Vie de Pomponius Atticus, qu'il a traduite du latin de Cornelius Nepos fait voir combien il auroit excellé à écrire des Vies. Le Dialogue sur la question, *S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, montre qu'il avoit de l'érudition, & qu'il n'ignoroit aucune des finesses du Dialogue. Ses *Poësies* sont aussi de different genre : l'Ode intitulée, *Calliope*, est de la plus haute & de la plus noble Poësie ; le dessein en est ingenieux. Il y trouve moyen en celebrant la victoire que M. le Prince remporta à la bataille de Lens, de parler de toutes ses autres conquêtes, qu'il feint être cizelées sur la cuirasse de ce grand Prince. Il a laissé les fragmens d'un Poëme heroïque, qui ont toute la beauté des plus excellens Poëmes. Pour ce qui est des Poësies amoureuses & galantes, il ne s'est pas contenté d'imiter les anciens dans ce qu'ils ont de meilleur, il y a joint une galanterie qu'ils ont ignorée, & dont lui & Voiture sont en quelque sorte les premiers inventeurs : de ce genre-là est le Poëme de *la Souris*, dont l'invention & la delicatesse n'ont point de modéle, & n'ont eu jusqu'ici que fort peu de copies qui approchassent de la beauté de leur original.

Pour être pleinement convaincu de la vaste étendue de son genie, qui étoit propre à tout, sans qu'on ait pû sçavoir en quoi il excelloit davantage, il ne faut que lire la pompe funebre qu'il fit pour Voiture ; il y a de la satire digne du stile d'Auguste, du vieux françois tellement dans le genie des siecles passez, qu'on croit en le lisant être transporté en ces tems-là, & du François le plus poli qui se parle presentement ; du Latin, de l'Espagnol & de l'Italien (Vers & Prose) de la fiction, de la Poësie, de la plaisanterie ; le tout si excellent, qu'il seroit mal-aisé de trouver rien de meilleur dans tous ces genres d'ouvrages.

On

On rapportera ici, pour marquer la facilité de son esprit & son éloquence naturelle, ce qu'il fit un jour dans un voyage où il accompagnoit M. le Prince de Conti, dont il étoit Secretaire & fort aimé. Ce Prince en voyageant recevoit des Harangues presque par-tout où il passoit. Le Maire & les Echevins d'une Ville l'attendirent sur son passage, & lui firent leur Harangue à la portiere de son carosse; le Harangeur demeura court à la seconde periode sans pouvoir retrouver la suite de son Discours, quelqu'effort qu'il fît pour en venir à bout : Sarasin sauta aussi-tôt de l'autre portiere en-bas, & ayant fait promptement le tour du carosse, se joignit au Harangueur, & poursuivit la Harangue en la maniere à-peu-près qu'elle devoit être conçuë, y mêlant des louanges si plaisantes & si ridicules, quoique très-serieuses en apparence, que ce Prince ne pouvoit s'empêcher d'éclater de rire. Ce qui fut de plus plaisant, c'est que le Maire & les Echevins remercierent Sarasin de tout leur cœur de les avoir tirez d'un si mauvais pas, & lui presenterent le vin de la Ville comme à M. le Prince de Conti.

Ce que je viens de dire ci-dessus est presque tout tiré de l'éloge que Charles Perrault a fait de Sarasin.

Il tomba dans la disgrace de son Maître, & le chagrin qu'il en conçut lui donna la mort. Ce fut à Pezenas, ville de Languedoc, qu'il mourut à la fin de l'an 1654. Il y fut inhumé.

L'Abbé d'Olivet rapporte * que Pellisson passant par Pezenas quatre ans après la mort de Sarasin, qu'il aimoit, se transporta sur la tombe de son ami, l'arrosa de ses pleurs, fit celebrer un service pour lui, & lui fonda un Anniversaire, tout Protestant qu'il étoit alors. Il fit aussi cette Epitaphe :

Pour écrire en style divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres ;
Je n'en dis plus rien, car ses Vers
Lui font plus d'honneur que les nôtres.

Voici une autre Epitaphe latine que Ménage lui fit.

Adsta viator, Saracenus hîc jacet,
Doctus, disertus, eruditus, elegans,

* Histoire de l'Académie Françoise, tome 2. article, *Pellisson.*

Qqq

DE L'ESTOILLE.

Oratione qui solutâ commodè,
Idemque Versu scriberet feliciter,
Comis, venustus, & facetus, & placens;
Aulâ peritus, & sagax, & callidus:
Domi, forisque, in otio, in negotio,
Pariter jocosis, & vacabat seriis,
In cuncta rerum transiens miracula.
Luge Viator, Saracenus hîc Jacet.

Les Poësies de Sarasin renferment un petit nombre d'*Odes*, d'*Eglogues*, d'*Elegies*, de *Stances*, de *Sonnets*, d'*Epigrammes*, de *Vaudevilles* & de *Chansons*, de *Madrigaux*, de *Lettres*; un Poëme en quatre Chants, dont le titre est, *la Défaite des Bouts rimez* ou *du Lot vaincu*: on y trouve aussi quelques ouvrages mêlez de Prose & de Vers, comme, *la Pompe funebre de Voiture*; une *Lettre écrite de Chantilly à Madame de Montausier*; une *Satire écrite en Prose latine, mélée de quelques Vers*, intitulée, *Bellum Parasiticum.*

Ses Ouvrages en Prose sont, un *Discours de la Tragédie*, ou *Remarques sur l'Amour tyrannique*, Tragédie de Scudery; l'*Histoire du siege de Dunkerque*; celle de la *Conspiration de* Walstein; la *Vie de Pomponius Atticus*; un *Dialogue, S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*; *Opinion du nom & du Jeu des Echets.*

Après sa mort, Ménage qui étoit de ses amis, prit soin de rassembler ses Ouvrages en Prose & en Vers, & les fit imprimer: la premiere édition parut in-4°. Paris 1656. avec le portrait de l'Auteur, gravé par Nanteuil: la seconde édition en deux volumes in-12. 1658. Nicolas le Gras en a donné une autre aussi en deux volumes in-12. Paris 1688. & une de même, Amsterdam 1694. On trouve dans ces éditions in-12. diverses Pieces en Prose & en Vers, qui ne sont point dans l'édition in-4°.

Sarasin a composé aussi quelques autres Ouvrages non compris dans les éditions ci-dessus, entr'autres, une *Apologie de la Morale d'Epicure* en Prose, & plusieurs petites *Pieces en Vers*, dont quelques-unes n'ont point été achevées. Cl. Barbin en fit un Recueil sous le titre de *Nouvelles œuvres de Sarasin*, en deux petits volumes in-12. Paris 1675.

Le beau Discours ou la Preface de Pellisson à la tête des œuvres de Sarasin rend bien justice à cet excellent Ecrivain, &

fait voir qu'il eſt digne d'une place diſtinguée ſur le Parnaſſe François. *V.* Charles Perrault, *Eloges des Hommes Illuſtres en France pendant le dix-ſeptiéme ſiecle.* Huet, *Origine de la ville de Caen.* Pelliſſon, *Diſcours devant les œuvres de Saraſin.* Le Pere Niceron, *Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la Republique des Lettres*, tome 6. Le *Segreſiana.* Moreri, *Dictionaire.*

L X X.

FRANÇOIS TRISTAN,

Reçu à l'Académie en 1649. mort l'an 1655. * *(Poëte François.)*

François Triſtan, ſurnommé l'Hermite, nâquit à Soliers en la Province de la Marche: il vint fort jeune à Paris, où il entra Page de Gaſton Duc d'Orleans, frere unique de Louis XIII. qui le fit enſuite ſon Gentilhomme ordinaire.

Tous les beaux Eſprits de ſon temps l'ont eſtimé, & même le Cardinal de Richelieu, qui ne lui fit cependant jamais de bien, non plus que M. le Duc d'Orleans ſon Maître : cela joint au peu de patrimoine qu'il avoit, à la fureur du jeu, dont il étoit poſſedé, & au malheur commun à preſque tous les gens de merite, n'a pas peu contribué à le faire mourir pauvre. Ce fut à l'Hôtel de Guiſe qu'il mourut pulmonique le 7. Septembre 1655. âgé de 54 ans, & fut enterré à S. Jean en Greve ſa Paroiſſe.

On rapporte qu'il fit lui-même ſon Epitaphe; elle contient cette Proſopopée :

Ebloui de l'éclat de la ſplendeur mondaine,
Je me flattai toûjours de l'eſperance vaine,
Faiſant le chien couchant auprès d'un grand Seigneur :
Je me vis toûjours pauvre, & tachai de paroître ;
Je vecus dans la peine attendant le bonheur,
Et mourus ſur un coffre en attendant mon Maître.

En effet il a eu juſqu'à ſa mort le ſort de tous les fameux Poëtes, dont le merite n'a jamais été accompagné de l'opu-

* Mort l'an 1655. ſelon l'Abbé d'Olivet dans ſes Remarques ou Augmentations ſur le I. volume de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, & l'an 1654. ſelon l'Auteur qui a donné un Extrait de ſa vie.

TRISTAN. lence; c'est ce que Benserade décrit fort joliment dans un Rondeau de ses Metamorphoses d'Ovide.

Le beau secret pour élever le corps
D'un grand logis ! tels ouvriers sont morts,
Il n'en est plus ; à leur douce harmonie,
Les gros moîlons venoient de compagnie,
Et s'arrangeoient comme par des ressorts,
A peu de frais, & sans aucuns efforts ;
Pareilles gens édifioient alors,
La seule voix au Luth étant unie,
Le beau secret !

Ah ! pour bâtir si ces charmans accords,
Si les bons Vers tenoient lieu de trésors,
Que de Palais de splendeur infinie !
Nos Amphions sont en chambre garnie,
S'il n'y sont pas, c'est qu'ils couchent dehors,
Le beau secret !

Nous avons de Tristan trois volumes de Poësies françoises, dont le I. contient *ses Amours ;* le II. *sa Lyre ;* & le III. *ses Vers heroïques.* Nous avons encore de lui *l'Office de la Vierge en François*, qui contient diverses Pieces spirituelles, tant en Vers qu'en Prose; car il n'est pas rare de trouver sur le Parnasse François des Poëtes galants touchez quelquefois de tendresse pour la devotion. Il nous a laissé aussi *Coroméne, histoire Orientale :* mais les Pieces qui ont donné le plus d'éclat au nom de Tristan dans le monde, sont celles qu'il a faites dans le genre dramatique, qui ont été imprimées separément à Paris ; sçavoir, I. *Mariane*, Tragédie in-4°. 1637. II. *Panthée*, Tragédie in-4°. 1639. III. *la Folie du Sage*, Tragi-Comédie in-4°. 1645. IV. *la Mort de Seneque*, Tragédie in-4°. 1645. V. *la Mort de Crispe*, Tragédie in-4°. 1645. VI. *la Mort du grand Osman*, Tragédie citée par Pellisson. VII. *Amarillis*, Pastorale de Rotrou, retouchée par Tristan, in-4°. 1653. VIII. *le Parasite*, Comédie in-4°. 1654. *Osman*, Tragédie in-12. 1656.

Toutes ses Pieces de Théatre eurent beaucoup de réussite de son tems, mais l'on peut dire qu'il n'y a presque que la *Mariane*, qui ait merité à bon droit les applaudissemens qu'elle a reçus, & qui ait bien soûtenu la reputation de son Auteur.

Le

Le Pere Rapin rapporte que quand *Mondory*, celebre Comédien, jouoit le rolle d'*Herode* dans la *Mariane* de Triſtan, le Peuple n'en ſortoit que réveur & penſif, faiſant reflexion ſur ce qu'il venoit de voir, & penetré en même tems d'un grand plaiſir, en quoi, dit-il, on a vû quelque crayon groſſier des fortes impreſſions que faiſoit la Tragédie des anciens Grecs. *Mondory* joua effectivement ſon rolle avec tant de force & de paſſion, qu'il en creva. Gueret l'écrit ainſi dans ſon Parnaſſe reformé, & nous donne de plus à entendre que *Montfleury* mourut de même des violens efforts qu'il avoit faits en jouant le rolle d'*Oreſte* dans *Andromaque*.

On a encore quelques Ouvrages en Proſe de Triſtan, entr'autres ſon *Page diſgracié*, où l'on voit la veritable hiſtoire de ſa jeuneſſe, deux volumes in-8°. Paris 1643.

On a donné une nouvelle édition de la *Mariane* de Triſtan, in-8°. Paris 1724. *a* où l'on a mis au commencement un extrait de la vie de ce Poëte. *V.* Pelliſſon, *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, & la *continuation par l'Abbé d'*Olivet, tome 1. article *Triſtan.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1488. Moreri, *Dictionaire.*

LXXI.

PIERRE DU RYER,

Pariſien, Hiſtoriographe du Roi, reçu à l'Académie Françoiſe en 1646. mort à Paris le 6. Novembre 1658. âgé de 53 ans, inhumé à S. Gervais dans le tombeau de ſes Ancêtres, (Poëte François.)

Le grand nombre d'ouvrages de du Ryer marque l'application continuelle qu'il avoit au travail.

Il a compoſé dix-neuf Pieces pour le Théatre; ſçavoir, I. *le Mariage d'Amour*, Paſtorale. II. *Argenis & Poliarque*, premiere journée. III. *Argenis*, ſeconde journée. IV. *Liſandre & Caliſte*, Tragi-Comédie. V. *Alcimedon*, Tragédie. VI. *Cléomedon*, Tragi-Com. VII. *les Vendanges de Surenne*, Coméd. VIII. *Lucrece*, Tragédie. IX. *Clarigene*, Tragi-Comédie. X. *Alcinoé*, Tragédie. XI. *Saül*, Tragédie. XII. *Eſther*, Tragédie. XIII. *Berenice*, Tragi-Comédie en Proſe. XIV. *Scevole*, Tragédie. XV. *Thémiſtocle*, Tragédie. XVI. *Nitocris, Reine de Babylone*, Tragi-Comédie.

a La *Mariane* de Triſtan vient d'être retouchée en cette année 1731. par M. Rouſſeau.

DU RYER. XVII. *Amarillis*, Paſtorale. XVIII. *Dinamis*, *Reine de Carie*, Tragi-Comédie. XIX. *Anaxandre*, Tragi-Comédie.

Outre les dix-neuf Pieces de Théatre imprimées, il en reſte deux autres manuſcrites dans la Bibliothéque de M. le Maréchal d'Eſtrées; l'une intitulée, *Aretaphile*; & l'autre, *Cliton & Leucippe*.

Les Tragédies qui lui ont fait le plus d'honneur ſont celles d'*Alcinoé*, de *Saül* & de *Scevole*. On dit que la ſçavante Chriſtine, Reine de Suede, lui fit relire juſqu'à trois fois dans un jour *Alcinoé*, ne pouvant ſe laſſer d'en admirer les beautez. Ménage dit auſſi que c'eſt une Piece admirable, & porte la choſe un peu trop loin, en prétendant qu'elle ne cede en rien à celles de P. Corneille. L'Abbé d'Aubignac a parlé auſſi très-avantageuſement de cette Tragédie, & voulant perſuader que les petits ſujets entre les mains d'un Poëte ingenieux & qui ſçait parler, ne ſçauroient mal réüſſir, il cite l'*Alcinoé* de du Ryer pour le prouver; il dit que c'eſt une Piece qui n'a pas de fonds, & qui néanmoins a ravi tout le monde par la force du diſcours & des ſentimens.

Ménage rapporte encore deux Vers de la Tragi-Comédie de *Cléomedon* de du Ryer, dont le dernier merite d'être admiré par les ſentimens vifs & naturels qu'il exprime : on y voit une Princeſſe qui raconte la naiſſance de ſon amour dans ces termes :

Et comme un jeune cœur eſt bien-tôt enflammé,
Il me vit, il m'aima; je le vis, je l'aimai.

Voilà, dit-il, quatre ſens dans un ſeul Vers, & l'effet de la ſimpathie.

La Tragédie de *Scevole* de cet Auteur paroît preſentement emporter le prix ſur toutes les autres par les repreſentations qu'on en donne preſque tous les ans à la Cour & à Paris, où elle eſt toûjours applaudie d'un aſſez grand nombre de Spectateurs.

Les Ouvrages en Proſe de du Ryer ſont les traductions ſuivantes : une partie des *Oraiſons de Ciceron; les Paradoxes; les Offices; les Tuſculanes; la Vieilleſſe; l'Amitié*, du même Auteur; *Iſocrate de la Louange de Buſire*; l'*Hiſtoire d'Herodote*; les *Pſeaumes de Dom Antoine Roi de Portugal; Traité de la Providence de Dieu*, de Salvian; deux tomes de l'*Hiſtoire de Flandres*, par Strada;

toutes les œuvres de Seneque, excepté ce que Malherbe & les Farques en avoient traduit; *les Decades de Tite-Live, avec les Supplemens de Freinshemius; les Supplemens* aussi *de Freinshemius* au devant du Quint-Curce de Vaugelas; *la Vie de saint Martin*, par Severe Sulpice; *les Histoires de Polybe avec les Fragmens*, &c. les cinquante-sept premiers livres de l'*Histoire de M. de Thou*, des choses arrivées de son tems; *les Metamorphoses d'Ovide, avec de nouvelles explications historiques, morales & politiques.*

Toutes les œuvres en Prose de du Ryer imprimées composent environ quarante volumes, dont quelques-uns in-folio: on en peut voir les éditions dans le catalogue que l'Abbé d'Olivet en a donné dans le second volume de l'Histoire de l'Académie Françoise, de même que celles des Tragédies & Comédies de cet Auteur.

La precipitation avec laquelle du Ryer composa la plus grande partie de ses Ouvrages, empêcha qu'il n'y pût donner la perfection, où l'on sent qu'il étoit capable de les porter; car il avoit un style coulant & pur, & une égale facilité pour les Vers & pour la Prose; il ne manquoit que de loisir.

Quelques-uns disent même qu'il étoit aux gages des Libraires, qui le payoient par feuilles, & qu'il ne travailloit que par le besoin de faire subsister sa famille; c'est ce qui lui fit attribuer ce qu'on disoit de Xylandre, de Louis Dolce & de Jean Baudouin, qui travailloient plus pour la faim qui les pressoit, que pour la reputation:

Qui magis fami, quàm famæ inserviebant.

Il fut pourvu en 1626. d'une Charge de Secretaire du Roi; mais ayant fait un mariage d'inclination, il revendit cette Charge en 1633. & la necessité où il se trouva dans la suite de pourvoir à la dépense d'une famille, l'obligea de se retirer avec sa femme & ses enfans dans une maison hors de Paris, encore plus loin que les *Picpus*. Ménage dit qu'il y fut un jour le voir en compagnie, & qu'il les regala de cerises, cueillies dans un petit jardin qu'il avoit. *Voyez* Pellisson *& l'Abbé d'*Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 1. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1486. Le *Menagiana*, tome 2. page 233. & tome 4. page 124. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

LXXII.

CYRANO DE BERGERAC,

Né à Bergerac en Perigord vers l'an 1620. mort à Paris en 1655. âgé de 35 ans, inhumé dans l'Eglise des Religieuses de la Croix Fauxbourg Saint Antoine, (Poëte François.)

Son pere, qui étoit un bon Gentilhomme, le mit dans sa premiere jeunesse chez un Prêtre de la campagne, qui avoit plusieurs Pensionaires qu'il instruisoit; mais comme il n'y faisoit pas grand progrès, son pere l'envoya à Paris sur sa propre conduite, pour achever ses études: quelque tems après son arrivée dans cette Ville il entendit parler du merite & du sçavoir du celebre Philosophe Gassendi, qui étoit pour lors Precepteur du fameux Chapelle, & qui se faisoit un plaisir de donner ses leçons non seulement à son Disciple, mais encore à Moliere, à Bernier & à quelques autres jeunes gens, ausquels il avoit reconnu d'heureuses dispositions pour être instruits des preceptes de la Philosophie. Cyrano, jeune homme vif & turbulent, voulut aussitôt entrer en societé avec les Disciples de Gassendi, & il fallut bon gré malgré l'y admettre, ayant même intimidé par ses menaces le Maître & ses Disciples, & leur ayant fait connoître aussi le brillant & les saillies de son esprit. Comme il étoit avide de sçavoir & qu'il avoit une memoire fort heureuse, il profitoit de tout, & se fit un fonds de bonnes choses, dont il tira avantage dans la suite. Moliere aussi ne s'est pas fait un scrupule de placer dans ses Ouvrages plusieurs pensées que Cyrano avoit employées auparavant dans les siens, disant qu'il lui étoit permis de reprendre son bien où il le trouvoit.

Cyrano à l'âge de dix-neuf ans entra Cadet au Regiment des Gardes, qui étoit alors le poste où la jeune Noblesse faisoit son apprentissage. Il s'y signala par plusieurs combats particuliers, & s'acquit tant de reputation par sa valeur, qu'on lui donna le nom d'*intrepide*. Il reçut un coup de mousquet au travers du corps au siege de Mouzon; & ensuite étant au siege d'Arras, un coup d'épée dans la gorge. Les incommoditez que lui causerent ces deux playes, & l'amour

l'amour qu'il avoit pour les belles Lettres, le firent renoncer au mêtier de la guerre.

Il composa depuis plusieurs Ouvrages, où l'on découvre un feu prodigieux & une imagination très-vive; il les fit imprimer en 1653. & les dédia à M. le Duc d'Arpajon, auprès duquel il s'étoit attaché. Ces Ouvrages sont plusieurs Lettres écrites en differens tems dans sa premiere jeunesse, & une Tragédie en Vers intitulée, *la Mort d'Agrippine, veuve de Germanicus*, qui fut bien reçuë du Public, de même que sa Comédie en Prose du *Pedant joué.* Ce n'est qu'après sa mort que le Public a eu les autres Pieces de sa composition. M. le Bret son ami donna en 1656. l'*Histoire comique des Etats & Empires de la Lune*; on imprima en 1661. l'*Histoire comique des Etats & Empires du Soleil*; plusieurs Lettres qui n'avoient point encore été imprimées; un petit Recueil d'*Entretiens pointus*, ou un *Fragment de Physique*. Toutes les œuvres de Cyrano Bergerac ont été rassemblées dans deux volumes in-12. Paris 1676. par Sercy Libraire, qui les dédia à M. Cyrano de Mauviers, frere de l'Auteur, & depuis réimprimées. *Item* 2 vol. in-12. chez Charles Osmont, 1699.

Le fragment de Physique, aussi-bien que les Histoires comiques, montrent qu'il sçavoit fort bien les principes de la Philosophie de Descartes; aussi étoit-il ami particulier de l'illustre Rohault, grand partisan de ce Philosophe.

L'imagination vive, plaisante & hardie de Cyrano Bergerac paroît avoir égayé l'esprit de Despréaux, qui le traite assez favorablement dans ces deux Vers, Art Poëtique, Chant 4.

J'aime mieux Bergerac & sa burlesque audace,
Que ces Vers où Motin se morfond & nous glace.

Il mourut en l'année 1655. comme on l'a marqué ci-dessus. Il s'étoit desabusé quelque tems avant sa mort de plusieurs maximes dangereuses sur la Religion, & il avoit renoncé au libertinage dont il avoit été soupçonné, pour mener une vie plus Chrétienne. Il étoit fort sobre dans son manger, & ne buvoit que rarement du vin. M. le Bret dans la Preface des *Etats & Empires de la Lune*, en a fait l'éloge, qu'on peut consulter. Les Ouvrages de Cyrano sont un peu trop remplis de pointes & d'équivoques, ce qui n'est gueres du goût d'à present. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

LXXIII.

GAUTIER DE COSTES, SIEUR DE LA CALPRENEDE,

Poëte François.

C'étoit un Gentilhomme Perigourdin, qui vint à Paris chercher fortune ; il se mit Cadet dans le Regiment des Gardes, où il composa son *Silvandre* : de l'argent qu'il en eut il s'habilla d'une maniere bizarre ; & comme on lui demandoit le nom de son étoffe, il répondoit que c'étoit du *Silvandre*. On dit qu'étant de service ou de garde, il montoit assez volontiers dans la salle de l'appartement de la Reine, où il débitoit plusieurs petites histoires agréables, qui attiroient du monde auprès de lui, & que les Femmes de chambre de la Reine, & mêmes les Dames de sa Cour s'y arrêtoient pour l'écouter. La Reine se plaignant un jour à ses Femmes de chambre de ce qu'elles ne se rendoient pas exactement à leur devoir, elles répondirent à S. M. qu'il y avoit un jeune homme dans la premiere salle de son appartement qui contoit les histoires du monde les plus amusantes, & qu'on ne pouvoit s'empêcher de l'entendre ; ce qui donna curiosité à la Reine de le voir & de l'entendre : elle en fut si satisfaite, qu'elle lui donna une pension.

En effet on peut dire que personne n'a eu plus de talent que la Calprenede pour conter agréablement & composer des Romans, dont les sujets intéressent & satisfassent davantage, & qui soient écrits d'un stile plus noble & plus élegant : on en peut juger surtout par son *Pharamond* ou *Histoire de France*, Ouvrage très-estimé, & que Gueret dans son Parnasse reformé fait paroître avec quelque éclat.

La Calprenede a encore fait le Roman de *Cleopatre*, & celui de *Cassendre*, qui ont eu beaucoup de cours dans leur tems. Il est aussi Auteur de plusieurs Tragédies, telles que celles intitulées, *la mort de Mithridate ; le Comte d'Essex ; la Mort des Enfans d'Herode*, ou *la suite de Mariane :* & sept ou huit autres. Le Cardinal de Richelieu s'en étant fait lire une, dit que la

Piece étoit bonne, mais que les Vers en étoient lâches. Cette réponse fut rapportée à l'Auteur, qui repliqua par cette saillie digne d'un gascon : *Comment lâche!* dit-il, *cadedis, il n'y a rien de lâche dans la Maison de la Calprenede.* Despréaux le regarde aussi comme un vrai Gascon, qui s'est peint lui-même dans les Heros de ses Romans : Il dit,

Tout a l'humeur Gascone, en un Auteur Gascon ;
Calprenede & Juba parlent du même ton.

L'an 1636. la Calprenede donna sa Tragédie de *la Mort de Mithridate*, qui fut representée pour la premiere fois le jour des Rois. A la fin de la Piece Mithridate prend une coupe empoisonnée, & après avoir deliberé quelque tems, il dit en avalant le poison : *Mais c'est trop differer....* un plaisant du parterre acheva ce Vers en criant : *Le Roi boit, le Roi boit. Voyez* Despréaux, *Art Poëtique*, Chant 3. note sur le Vers 130. Gueret, *le Parnasse reformé*, page 122. Moreri, *Dictionaire.*

LXXIV.

GERMAIN HABERT,

Parisien, Abbé de la Roche, & Abbé & Comte de Cerisy, l'un des premiers Académiciens de l'Académie Françoise, mort l'an 1655. ou 1656. (Poëte François.)

Il y a de lui *divers Poësies galantes*, entr'autres sa *Metamorphose des yeux d'Iris changez en Astres*, avec quelques *Paraphrases des Pseaumes*, inserez dans differens Recueils de Vers.

Baillet dit qu'il n'étoit pas nécessaire pour le considerer comme un grand Poëte & un bon Ecrivain, qu'on imprimât autre chose de lui que sa *Metamorphose des yeux d'Iris en Astres*, qui a passé jusqu'ici pour un Ouvrage délicat & fort achevé, & qui nonobstant son peu d'étendue a comblé son Auteur d'une gloire, dont des milliers entiers de Vers n'ont pû acquerir l'ombre même à quantité de Poëtes mediocres : c'est aussi la maniere dont Gueret en parle dans sa Relation de la guerre des Auteurs.

Le Pere Mambrun marque aussi que les Poësies de cet Auteur ont reprimé le faste des Italiens, & qu'elles ont mis des

bornes fort étroites à l'audace de certains Poëtes étrangers, qui pensoient insulter aux Ecrivains de notre pays par la montre de leurs Vers; & il ajoute que la *Metamorphose des yeux d'Iris en Astres*, est préferable à toutes les Metamorphoses d'Ovide.

Le Pere Mambun, de même que Gueret, se sont trompez en faisant Germain Habert Abbé de Cerisy, auteur du Poëme du *Temple de la Mort*, qu'ils regardent avec juste raison comme un chef-d'œuvre dans ce genre de Poësie, cet ouvrage étant de la plume de Philippe Habert, Commissaire d'artillerie, frere de celui-ci, & dont on a parlé ci-devant à la page 205. L'Abbé de Cerisy a donné en Prose *la Vie du Cardinal de Berulle*, imprimée in-4°. Paris 1646. *la Metamorphose des yeux d'Iris en Astres*, Poëme d'environ sept cens Vers, a été imprimée separement. in-4°. Paris 1639. *V.* Pellisson, *Histoire de l'Académie Françoise*. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, n°. 1485. Moreri, *Dictionaire*.

LXXV.

LOUIS MAGNET,

Jesuite, né à Paris l'an 1575. mort à Pont-à-Mouzon le 19. Avril 1657. Poëte Latin.

Après avoir fait ses études il entra dans la Compagnie de Jesus, où il s'est distingué par sa grande pieté & par sa prudence; il remplit aussi très-dignement les premieres superioritez de son Ordre.

Ses Poësies lui ont acquis beaucoup de reputation; elles consistent dans une *Paraphrase des Pseaumes & des Cantiques de l'Ecriture sainte.* On trouve qu'il ne cede à aucun des Poëtes Latins des derniers siecles, & qu'il peut soutenir glorieusement la comparaison avec le fameux Buchanan, qui a fait aussi une Paraphrase très-élegante des Pseaumes: Magnet est même mieux entré dans l'esprit des Ecrivains sacrez, & il n'affoiblit dans aucun endroit la force de leurs expressions. Sa Paraphrase a été imprimée quatre fois, d'abord à Paris chez la Veuve Buon in-12. l'an 1633. chez Vitré in-4°. 1634. chez Joly in-8°. 1638. enfin à Reims in-12. 1646. Cette quatriéme édition retouchée par l'Auteur est préferable aux autres.

M. le Duc de Montausier portoit par-tout la Paraphrase des Pseaumes du Pere Magnet, & en faisoit son Livre favori.

J'ai obligation au Pere Tournemine d'avoir connu les Poësies du Pere Magnet, & de m'avoir instruit au sujet de ce Pere.

LXXVI.

GUILLAUME COLLETET,

Parisien, Avocat en Parlement & au Conseil, reçu à l'Académie Françoise en 1634. mort à Paris le 25. Février 1659. inhumé dans l'Eglise de S. Sauveur, (Poëte François.)

Le Cardinal de Richelieu aimoit Colletet, & le mit du nombre des *cinq Auteurs* qu'il avoit choisi pour la composition des Pieces de Théatre; il lui donna des marques de sa protection en plusieurs occasions, & répandit sur lui ses bienfaits : il lui fit present un jour de six cens livres pour six Vers qu'il lui avoit lus, sur quoi Colletet fit ce Distique.

Armand, qui pour six Vers m'as donné six cens livres,
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes Livres!

C'étoit un homme veridique, & qui ne laissoit pas de tenir tête au Cardinal sur ce qui concernoit la Poësie & la pureté de notre Langue, ce que le Cardinal fit connoître lui-même à quelques-uns de ses Courtisans, qui lui faisant compliment sur quelques heureux succez des armes du Roi, lui dirent que rien ne pouvoit resister à son Eminence; il leur répondit en riant : *Vous vous trompez, & je trouve dans Paris même des personnes qui me resistent*, Colletet, dit-il; *car après avoir combattu hier avec moi sur un mot, il ne se rend pas encore; & voilà une grande Lettre qu'il vient de m'en écrire.* *

Colletet se ressentit aussi des bienfaits du Cardinal de Mazarin, comme il le marque dans cette Epigramme sur l'ordonnance de sa Pension, qui lui fut avancée l'an 1645.

O Jules, ô grand Cardinal!
Ministre qui n'as point d'égal,

* On verra dans les Remarques sur la Poësie Françoise, que j'ai mises à la fin de ce Volume, cet article plus au long.

COLLETET

Mecene qu'Apollon me donne,
Grace à tes bienfaits éclatans,
Je devance le cours des ans ;
Puisque sans attendre l'Automne
Je fais ma recolte au Printems.

Le Chancelier Seguier gratifia aussi Colletet d'une Charge d'Avocat au Conseil, qu'il vendit peu de tems après, en ayant demandé la permission au Chancelier par l'Epigramme que voici :

O grand Seguier! à qui je dois
L'office dont je t'importune ;
Puisque je trouve ma fortune
Autre part qu'au Conseil du Roi,
Souffres que mon bonheur tranquile
A l'honneste joigne l'utile,
Le solide avecque l'éclat ;
Et qu'en acquittant une dette,
Je sois aussi riche Poëte,
Que je serois pauvre Avocat.

Colletet reçut des presens de plusieurs personnes illustres; celui que lui envoya Messire François de Harlay, pour lors Archevêque de Rouen & depuis Archevêque de Paris, le flatta infiniment; c'étoit un Apollon d'Argent pour recompense d'une Hymne qu'il avoit faite sur la pure Conception de la Vierge en l'année 1634. dont il fait son remerciment à ce Prélat par ces Vers :

Que ce Prix glorieux éleve mon courage,
Et me fait concevoir de genereux desseins!
Il semble que ce Dieu, dont je reçois l'image,
Vienne animer déja les tableaux que je peins.
PRELAT, *je n'aurai plus une fureur vulgaire,*
Puisqu'Apollon m'échauffe aussi bien qu'il m'éclaire.

Il paroît que Colletet n'étoit pas fort bon ménager, ayant engagé souvent son Apollon d'argent, comme il le marque lui-même dans quelques-uns de ses Vers :

Si voyant nos exploits divers,
Je ne compose plus de Vers,

C'est que pour subsister & nourrir mon ménage,
J'ai mis mon Apollon & mes Muses en gage.

Il passoit sa vie entre Apollon & Bacchus, sans trop s'embarasser du lendemain; aussi mourut-il pauvre, ayant fallu quêter pour l'enterrer, comme le dit Chapelain dans ses Lettres.

Ce Poëte a eu plusieurs approbateurs de ses Poësies, & même parmi les étrangers.

Le fils de Colletet a fait un recueil des témoignages avantageux que les plus illustres Auteurs de notre siecle, tant françois qu'étrangers, ont rendu du sieur Colletet son pere dans leurs divers ouvrages.

Le Pere Louis Jacob Carme le fait passer comme le premier de tous les Poëtes françois de son tems : les premiers Vers qu'il composa furent même estimez de Malherbe, quoique le genie y eût plus de part que l'art, dont Colletet ignoroit alors les preceptes. Quelque tems après il donna des ouvrages plus reglez au Public, qui n'en parut pas aussi satisfait que le Poëte se l'étoit promis.

Pellisson parle cependant de Colletet avec quelque éloge, & rapporte dans son Histoire de l'Académie Françoise la liste d'un grand nombre d'ouvrages Poëtiques de cet Auteur, qui sont imprimez, tels que des *Odes*, *Stances*, *Sonnets; le Divertissement*, qui est un recueil de Poësies divisé en six parties; *les Desespoirs amoureux; Cyminde*, Tragi-Comédie; *Discours en Vers contre la Traduction;* le *Banquet des Poëtes;* la *nouvelle Morale, contenant plusieurs Quatrains moraux & sententieux*, qu'il a fait sur les Distiques latins d'Antoine Loisel de Beauvais, celebre Avocat au Parlement. On trouve plusieurs de ses Poësies dans un Recueil intitulé : *les Délices de la Poësie françoise.* On a aussi une édition de la plûpart de ses œuvres Poëtiques, imprimée en 1652. & en 1656. à Paris chez Loison, & son Recueil d'*Epigrammes* en 1653. à Paris chez Louis Chamhoudry.

Il a donné aussi plusieurs ouvrages en Prose, & des *Traductions de quelques Auteurs Grecs & Latins;* celle des *Eloges des Hommes Illustres en la profession des Lettres, traduite du latin de Scevole de Sainte Marthe;* & d'autres ouvrages, dont Pellisson donne le catalogue. Nous avons de lui un *Traité de l'Art Poëtique, suivi d'un Discours sur l'Eloquence*, dont les Sçavans font

COLLETET estime, & qu'ils citent en plusieurs occasions. Il étoit prêt de finir les *Vies des Poëtes François & de quelques autres Hommes Illustres*, lorsqu'il fut surpris de la mort, qui l'empêcha de mettre la derniere main à cet ouvrage, dont le Public doit jouir incessamment par les soins de Gabriel Martin, Libraire à Paris, qui le met actuellement sous presse.

Colletet étoit un grand amateur des Personnes illustres dans tous les états, & sur-tout des Poëtes, comme on le voit dans son Recueil d'Epigrammes, Paris 1653.

Outre que Colletet n'est point regardé comme un Poëte du dernier ordre, l'entreprise qu'il a faite de nous donner les vies des Poëtes François, merite qu'on lui donne quelque place sur notre Parnasse, où il ne ne peut être reçu qu'agréablement de ceux, pour la memoire desquels il a travaillé.

On attribue quelques Madrigaux à *Claudine le Hain* sa troisiéme femme, qui avoit été sa servante, & qu'il a tant celebrée dans ses Poësies.

On dit que Colletet fit passer quelques-uns de ses Vers sous le nom de cette Claudine, pour donner quelque prétexte honnête de son mariage avec elle; aussi après la mort de Colletet, Claudine cessa d'en composer, ce qui fit douter que ceux qu'on avoit crus d'elle en fussent veritablement; bien de gens qui l'avoient admiré, se desabuserent; la Fontaine qui avoit été un peu épris de ses charmes, & qui avoit fait des Vers à sa louange, fut de ce nombre & s'en expliqua ainsi:

Les oracles ont cessé,
Colletet est trépassé.

Dès qu'il eut la bouche close,
Sa femme ne dit plus rien,
Elle enterra Vers & Prose
Avec le pauvre Chrétien.

En cela je plains son zele;
Et ne sçais au par-dessus
Si les graces sont chez elle,
Mais les Muses n'y sont plus.

Sans gloser sur le mystere
Des Madrigaux qu'elle a faits,

Ne

Ne lui parlons déſormais
Qu'en la Langue de ſa mere.

Les Oracles ont ceſſé,
Colletet eſt trépaſſé.

François Colletet ſon fils a compoſé des Cantiques ſpirituels & a fait quelques ouvrages en Vers burleſques, entr'autres, *les tracas de la Ville de Paris.* C'eſt ce François Colletet, dont Deſpréaux ne parle pas avantageuſement dans ſa Satire premiere & dans ſa ſeptiéme. *V.* Pelliſſon, *Hiſtoire de l'Académie françoiſe.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1491. Moreri, *Dictionaire.*

LXXVII.

PAUL SCARRON,

Pariſien, mort à Paris le 14. *Octobre* 1660. *inhumé en l'Egliſe ſaint Gervais. (Poëte François.)*

Son Pere étoit Conſeillèr au Parlement, & obtint pour lui un Canonicat à la Cathedrale du Mans : quelque tems après avoir pris poſſeſſion de ſon Canonicat, il tomba tout-à-coup après une débauche dans une eſpece de paraliſie à l'âge de vingt-ſept ans, & demeura pendant quelques années perclus de ſes membres. Il vint à Paris, où il s'établit : ſa maiſon étoit remplie de gens d'eſprit & de diſtinction, qui étoient charmez de ſa converſation vive & aimable, & qui admiroient la tranquillité & l'agrément de ſon eſprit dans le triſte état où étoit réduit ſon corps affligé.

Scarron nous a donné un portrait très-plaiſant de ſa figure ſouffrante & groteſque ; il prenoit la qualité de malade de la Reine, (*Scarron par la grace de Dieu malade indigne de la Reine.*) Cette Princeſſe lui donnoit même une penſion de cinq cens écus en cette qualité. Le Cardinal de Richelieu le gratifia auſſi d'une penſion.

Monconis connu par la relation de ſes voyages & par quelques Poëſies, fait une deſcription très-divertiſſante de la figure de Scarron, & de la gayeté & de l'excellence de ſon eſprit ;

SCARRON. c'est dans une piece de 82 Vers, qui commence par ces deux-ci.

Dieux, que mon ame est satisfaite
D'avoir vû ce divin squelette !

Il choisit le genre burlesque pour égayer son esprit, & pour combattre & vaincre tous les maux dont il étoit assailli.

On peut dire avec Baillet que l'esprit de Scarron fait encore aujourd'hui le sujet de notre admiration, lorsque nous considerons qu'étant renfermé dans un corps souffrant & miserable, & tout-à-fait indigne de lui, il a trouvé le moyen de changer une si triste prison en un théatre de joye & de divertissemens, où il s'est joué de sa fortune & de ses propres disgraces ; ce que Ménage a bien marqué aussi dans ces Vers qu'il a fait mettre au bas du portrait de ce Poëte, qu'on voit au commencement de quelques éditions de ses ouvrages.

Ille ego sum Vates rabido data præda dolori,
Qui supero sanos lusibus atque jocis ;
Zenonis soboles vultu mala ferre sereno,
Et potuit cynici libera turba sophi,
Qui medios inter potuit lusisse dolores,
Me præter toto nullus in orbe fuit.

Balzac dans sa Lettre à Costar sur le caractere d'esprit de Scarron, dit qu'un tel homme & un si beau prodige merite d'être consideré des plus grands Philosophes. J'ai bien vû, dit-il, en plusieurs endroits de l'antiquité des douleurs constantes, des douleurs modestes, voire des douleurs sages & éloquentes ; mais je n'en ai jamais vû de joyeuses, que dans cet homme incomparable, & qui tient du celeste : il termine sa Lettre par un bel éloge de ce Poëte en Vers latins, qui commence par ces deux-ci.

Aut cæleste aliquid, Costarde, Astrisque propinquum,
Morbus hic est, superoque trahit de lumine lucem.

Tous les beaux Esprits du tems de Scarron, tels que Balzac, Costar, Voiture, Sarasin, Ménage, &c. étoient de ses amis, & lui ont consacré des éloges.

Gueret dans son Parnasse réformé dit qu'il a donné à l'*Eneïde* dans le genre burlesque le même rang qu'elle tient dans le

ſublime ; &, que ſtile pour ſtile, il a des graces folatres & goguenardes, qui valent preſque les beautez graves & ſerieuſes de Virgile. Les Connoiſſeurs trouvent ſon *Tiphon* merveilleux ; & Deſpréaux, qui s'eſt ſi fort élevé contre le burleſque, n'a pû s'empêcher de dire que le commencement de ce Poëme eſt d'une plaiſanterie très-fine.

Le caractere de Scarron, quelqu'aiſé qu'on le trouve, n'a point laiſſé de paroître inimitable ; & tous ceux qui ont voulu marcher ſur ſes traces, ſont preſque tous tombez dans le bourbier, & ſont devenus l'objet du mépris & de la riſée publique ; c'eſt ce qui a contribué davantage à ſa diſtinction & qui lui a donné un nouveau luſtre : de ſorte qu'on le fait paſſer encore aujourd'hui pour un original ſingulier, que perſonne n'a bien copié juſqu'à preſent.

Scarron a compoſé un grand nombre de Poëſies dans le genre burleſque ; ſçavoir, l'*Eneïde traveſtie*, en ~~onze chants~~; 8 liures ; le *Tiphon*, ou la *Gigantomachie*, en cinq Chants ; diverſes Comédies, telles que *Jodelet*, ou *le Maître valet ; Jodelet dueliſte ; Jodelet ſouffleté ; Dom Japhet d'Armenie ; l'Héritier ridicule*, ou *la Dame intereſſée ; le Gardien de ſoi-même ; le Marquis ridicule ; l'Ecolier de Salamanque ; la fauſſe apparence ; le faux Alexandre*, Comédie qui n'a point été achevée ; *le Prince Corſaire*, Tragicomédie ; & d'autres petites pieces de Vers, dont les plus remarquables ſont ſa *Requête au Cardinal de Richelieu*, & celle *à la Reine Anne d'Autriche*.

Scarron n'a pas moins excellé dans le burleſque pour la Proſe que pour les Vers, comme on le voit par le grand nombre de Lettres & d'autres ouvrages qu'il a écrits en Proſe, furtout par ſon *Roman Comique*, vrai chef-d'œuvre en ce genre.

Ses Ouvrages ont été imprimez pluſieurs fois ; la premiere édition en deux volumes in-4°. Paris 1645. Michel David en a donné la derniere en dix volumes in-12. Paris 1697. 1700. 1701. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1499. Moreri, *Dictionaire*.

LXXVIII.

JEAN MAIRET,

Né à Bezançon, Secretaire de M. de Montmorency, mort vers 1660. dans un âge avancé, (Poëte François.)

Mairet avoit été intime ami de Theophile, comme on l'a marqué ci-devant *; mais il le survêcut de plus de trente ans, puisqu'il vivoit encore dans le tems du Traité de la Paix des Pirenées, conclue en 1659. & qu'on lui attribue un Sonnet fait à ce sujet. La Monnoye dans ses Additions du *Menagiana* refute cependant le sentiment de ceux qui lui donnent ce Sonnet, pour lequel ils disent que la Reine lui avoit fait present de dix mille écus, parce que l'on n'a veritablement aucune connoissance de cette Piece de Vers, & que Mairet dans ce tems-là étoit comme en enfance, & qu'il mourut assez pauvre.

Cet Auteur merite quelque distinction parmi nos Poëtes dramatiques, qui ont travaillé avant Pierre Corneille. Sa Tragédie de *Sophonisbe* a eu un grand succès, toutes les fois qu'elle a paru sur le théatre; elle a même eu de son vivant l'avantage sur la *Sophonisbe* de Corneille, quoique celui-ci soit venu le dernier: la raison, selon Saint Evremont, est que Mairet a tâché de rendre les mœurs de ses Personnages conformes à celles de son siecle, & qu'ainsi il a rencontré le goût des Dames & le vrai esprit des gens de Cour; au lieu que Corneille, qui presque seul a le bon goût de l'antiquité, a eu quelquefois le malheur de ne pas plaire à notre siecle, pour être entré dans le genie de ces nations, & avoir conservé à SOPHONISBE, fille d'ASDRUBAL & Reine de Numide, son veritable caractere.

La maniere avantageuse dont Corneille parle de la *Sophonisbe* de Mairet fait bien de l'honneur à son Auteur. Il dit entr'autres choses, que depuis trente ans que Mairet a fait admirer sa *Sophonisbe* sur notre théatre, elle y dure encore, & qu'il ne faut point de marque plus convaincante de son merite, que cette durée, qu'on peut nommer une ébauche, ou plûtôt des arrhes de l'immortalité qu'elle assure à son illustre

* Article, THEOPHILE, page 197.

Auteur,

Auteur,& qu'il faut certainement avouer qu'il y a des endroits inimitables, & qu'il seroit dangereux de retâter.

Mairet a fait encore d'autres Pieces de théatre, qui n'ont point paru tout-à-fait méprisables; on en donnera le catalogue ci-après.

La Monnoye dit aussi que Mairet merite une place parmi les enfans celebres, puisque dans son Epître Dédicatoire des galanteries du Duc d'Ossone à Antoine Brun, Procureur General au Parlement de Dole, il marque qu'il étoit, quoiqu'il n'eût alors que vingt-six ans, le plus ancien Poëte dramatique de son tems. Il n'avoit que seize ans, lorsqu'au sortir de Philosophie il composa sa premiere Piece de théatre intitulée, *Chryséide*; sa *Sylvie* parut l'année suivante: il fit la *Sylvanire* à 21 ans; *le Duc d'Ossone* à 23. *Virginie* à 24. *Sophonisbe* à 25. *Marc-Antoine* & *Soliman* à 26. en sorte qu'il auroit pû se vanter d'avoir, si non égalé, du moins précedé Rotrou, Scudery, Corneille du Ryer, qui sont nommés dans l'ordre du tems qu'ils avoient commencé d'écrire après lui. Les autres Pieces de théatre de Mairet sont, l'*Illustre Corsaire*; la *Sidonie*; *Roland le Furieux*. Sorel dit que la *Sylvie* fut une des premieres pieces qui mirent le théatre françois en reputation

Des Barreaux, qui avoit connu particulierement Theophile, croit qu'il étoit l'auteur de la *Sophonisbe*, & que Mairet s'en étoit fait honneur; mais Ménage dans son Anti-Baillet chapitre 90. marque qu'il se peut faire que Mairet ait travaillé sur le plan que Theophile avoit pris pour cette Tragédie, & même qu'il y ait employé quelques-uns de ses Vers; mais qu'il n'y a point d'apparence qu'il lui ait volé cette Piece toute entiere, dont le stile est d'ailleurs dissemblable de celui de la Tragédie de *Pyrame & Thisbé* de Theophile. P. Corneille, qui a vêcu du tems de Mairet, le reconnoît aussi pour auteur de la *Sophonisbe*. Cette Piece a été imprimée in-4°. Paris 1635. la *Sylvanire*, Tragi-Comédie Pastorale avec d'autres œuvres de Mairet in-4°. & des figures, Paris 1631. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, *avec les notes de* la Monnoye, tome 5. no. 1480. *Le Menagiana*, tome 2. page 245. Moreri, *Dictionaire*.

LXXIX.

PIERRE MAMBRUN,

Jesuite, né à Clermont en Auvergne l'an 1581. mort à la Fleche en Anjou le dernier Octobre 1661. (Poëte Latin.)

Le Pere Mambrun est un Poëte des plus parfaits & des plus accomplis d'entre les Imitateurs de Virgile, soit par sa Versification, soit par le nombre de ses Livres, soit par les trois genres de Poësie ausquels il s'est appliqué.

Nous avons de lui des *Eglogues*, des *Georgiques*, ou quatre livres de la *Culture de l'ame & de l'esprit*, imprimez en 1661. à la Fleche, édition in-12. Un Poëme heroïque en douze livres, appellé *Constantin*, ou l'*Idolatrie terrassée*, volume in-12. impression d'Amsterdam 1650.

Il possedoit son Virgile, & il sçavoit parfaitement les regles de l'Art Poëtique, comme il l'a fait connoître dans une sçavante Dissertation qu'il a donnée sur le Poëme épique. Ménage l'appelle aussi grand Poëte & grand Critique tout ensemble.

Il a dans sa maniere de penser & dans sa composition de la facilité, de l'élegance & de l'élevation : son latin est pur, & sa Versification est exacte & correcte.

Chapelain dit que son Poëme de *Constantin* a une gravité magnifique; cependant quelques bons Connoisseurs ne regardent point ce Poëme comme un ouvrage accompli, & y trouvent même des défauts.

Le Pere Mambrun a répondu sur une bonne partie de ceux qu'on lui reproche dans une Dissertation intitulée, *le Procès des trois Poëmes*.

La *Dissertation peripatétique* qu'il a faite sur le Poëme épique a été imprimée à la Fleche in-fol. l'an 1661. après ses Poësies, & in-4°. à Paris 1652. Baillet, *Jugemens des Sçavans*, tome 3. n°. 1072. fait l'Analyse de cette Dissertation. *Voyez encore* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1494. Moreri, *Dictionaire*.

LXXX.

CLAUDE QUILLET,

Né à Chinon en Touraine, mort en 1661. *(Poëte Latin.)*

Quillet fut Secretaire de l'Ambaſſade de Rome ſous le Maréchal d'Eſtrées : on ne ſçait point par quelle raiſon il ſe chagrina contre le Cardinal de Mazarin ; mais il eſt ſûr qu'il parla très-mal de cette Eminence dans ſon Poëme de la *Callipédie*, c'eſt-à-dire, de la maniere de faire des beaux enfans, qu'il fit imprimer in-4°. à Leiden 1655.

Le Cardinal reçut l'inſulte avec la derniere debonnaireté ; il ſe contenta ſi facilement des excuſes de l'Auteur, qu'il lui promit une Abbaye. Cela merite d'être rapporté tout-au-long tel qu'on le trouve dans le *Menagiana*, où l'on connoîtra la moderation du Cardinal, & l'eſtime qu'il faiſoit des Sçavans.

La *Callipédie* de M. Quillet, deguiſé ſous le nom de *Calvidius lætus*, eſt un très-beau Poëme latin : quelque mécontentement qu'il eut, fit qu'il y inſera quelques Vers contre M. le Cardinal Mazarin & ſa famille. Il fit imprimer ce Livre en Hollande. Le Cardinal l'ayant lû, fit avertir M. Quillet de lui venir parler ; mais au lieu de lui témoigner du reſſentiment, il ſe plaignit ſeulement avec douceur de ce qu'il l'avoit ſi peu ménagé dans ce Poëme. Vous ſçavez, ajouta-t'il, qu'il y a long-tems que je vous eſtime, & que ſi je ne vous ai pas fait du bien, c'eſt que des importuns m'obſedent & m'arrachent les graces ; mais je vous promets que la premiere Abbaye qui vaquera, ſera pour vous. M. Quillet touché de tant de bonté, ſe jetta aux genoux du Cardinal, lui demanda pardon, & promit de corriger ſon Poëme de telle maniere qu'il en ſeroit content, le ſuppliant dès lors de vouloir bien ſouffrir qu'il le lui dédiât ; ce que le Cardinal lui permit. En effet il fit imprimer cette ſeconde Edition corrigée, in-8°. Paris 1656. & la dédia à M. le Cardinal, qui peu de tems auparavant lui avoit donné une Abbaye conſiderable, dont la mort l'empêcha de jouir long-tems. La premiere édition de ce Livre, imprimée in-4°. 1655. eſt la plus rare ; celle de Paris eſt cependant plus ample. Les

endroits de ce Poëme qui avoient choqué le Chardinal de Mazarin, sont aussi rapportez dans le *Menagiana.*

Le Poëme de la *Callipédie*, dit Bayle, est un ouvrage très-beau à l'égard de la Versification : la lecture de Lucrece y éclate beaucoup plus que la lecture de Petrone. On ne se trompa pas quand on dit à M. Baillet que l'Auteur y parle bien naïvement sur le chapitre de la generation ; mais il est faux que cela ne soit point digne d'un homme qui a quelques sentimens d'honnêteté : car l'Abbé Quillet ne dit rien qui ne se trouve dans plusieurs livres de Medecine, composez par des Auteurs graves : il prenoit la qualité d'*Abbas Dudavillæus.*

Il composa encore d'autres ouvrages qui n'ont point été publiez, tels qu'un grand Poëme latin de douze livres, sous le nom de *Henriciados*, en l'honneur du Roi Henri. Costar fait un grand éloge des premiers Vers qu'il en avoit lus. *Lisez le Dictionaire de* Bayle, *article* Quillet. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1511. Moreri, *Dictionaire. Menagiana*, tome 3. page 232. & les suivantes.

LXXXI.

GABRIEL MADELENET,

Natif de Saint Martin du Puy sur les confins de la Bourgogne vers le Nivernois, mort le 20. Novembre 1661. à Auxerre, âgé d'environ 74 ans, (Poëte Latin & François.)

Il s'est fait connoître dans le dix-septiéme siecle par ses Poësies latines & françoises, qui furent recueillies par les ordres & les soins de Louis-Henri de Lomenie, Comte de Brienne, Secretaire d'Etat, lequel dit dans l'Avertissement au Lecteur sur cette édition, qu'il n'y a rien dans tous les Vers latins de Madelenet, qui ne soit bien limé & très-poli ; qu'il étoit ennemi capital des *impromptu ;* & lent à produire ses pensées, parce qu'il étoit très-difficile, fort judicieux & très-exact ; mais que ce qu'il y a de plus rare & de plus aimable dans ses Vers, c'est qu'il a eu autant de soin de la pureté des mœurs, que de celle du stile ; & qu'on ne trouve dans tout ce qu'il a fait rien d'impur, de malhonnête ni de trop libre, & qu'il n'y a même rien de mordant ny de satirique.

Ses

Ses Poësies parurent pour la premiere fois à Paris l'an 1662. en un fort petit volume; elles ne contiennent gueres que des Vers Lyriques, où Madelenet fait les éloges de nos Rois Louis XIII. & Louis XIV. de leurs Ministres & des personnes les plus distinguées de la Cour. Ses Vers sont bien travaillez, fort polis, & même fort châtiez, quoiqu'il n'ait pas revu ses Poësies, qui n'ont paru qu'après sa mort. Il avoit plus d'art & d'étude que de genie, mais il réussissoit incomparablement mieux en Vers latins qu'en Vers françois. Il suffit de lire ce que marque Balzac à ce sujet en écrivant à Chapelain, auquel il dit que Madelenet faisoit des Odes latines comme Horace, & des Vers françois comme du Monin *, c'est-à-dire, fort mal; c'est pourquoi il eut la prudence de cesser d'en faire, comme l'a remarqué Petit, qui lui donne de grandes louanges pour ses Poësies latines.

Nicolas Bourbon, grand Poëte & grand Critique, quoique d'un goût très-difficile, s'écria la premiere fois qu'il vit de ses Vers : *Ubi tamdiu latuisti?* Où avez-vous été si long-tems caché?

Les freres Barbou ont donné une nouvelle édition des Poësies latines de Madelenet, jointes avec celles du Pere Sautel, Paris 1725. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1495. Moreri, *Dictionaire.*

LXXXII.

MARC-ANTOINE GERARD, SIEUR DE SAINT AMANT,

Né à Rouen, reçu à l'Académie Françoise en 1634. mort en 1661. âgé de cinquante-sept ans (Poëte François.)

Quelques-uns prétendent qu'il étoit fils d'un Gentilhomme Verrier, ce qui donna lieu à Maynard son contemporain, & qui pouvoit être instruit de sa naissance, de faire cette Epigramme.

Votre noblesse est mince,
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez;
Gentilhomme de verre,

* Monin, Poëte françois & latin des plus mediocres.

SAINT AMANT.

Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualitez.

Cependant Saint Amant nous apprend lui-même dans une de ses Epîtres Dédicatoires que son pere avoit été Chef d'escadre pendant vingt-deux ans au service d'Elizabeth, Reine d'Angleterre. Sa vie n'a presque été qu'une suite continuelle de voyages. On trouvera dans l'Avertissement qu'il met à la tête d'un volume in-12. de ses Poësies diverses, & en parcourant ses œuvres, qu'il avoit vû dans sa jeunesse l'Afrique & l'Amerique; qu'en 1643. il accompagna le Comte d'Harcour, Ambassadeur extraordinaire de France à Londres; qu'en 1647. il étoit à Collioure en Roussillon; qu'en 1650. il étoit à Dantzic Gentilhomme ordinaire de la Reine de Pologne & de Suede, Marie-Louise de Gonzague. L'Abbé de Marolles dans ses Memoires, page 167. se fait honneur de lui avoir procuré cette place, avec trois mille livres de pension : mais en 1651. Saint Amant revint en France, & passa le reste de ses jours à Paris. La plus grande partie de sa vie s'étoit passée dans le libertinage; mais il devint sage les dernieres années de sa vie, & l'on prétend que c'est à la misere où il tomba, qu'il est redevable de son changement.

Il a composé un grand nombre de Poësies, dont une bonne partie sont sur des sujets galands ou comiques. I. On a trois volumes de ses Poësies diverses, imprimées à Paris in-4°. le premier, 1627. le second, 1643. & le troisiéme, 1649. On les a données aussi en trois volumes in-12. II. Son Poëme du *Moyse sauvé*, Idyle heroïque divisé en douze parties, Paris in-4°. 1653. & in-12. 1660. III. Stances *(il y en a six de neuf Vers.)* sur la grossesse de la Reine de Pologne & de Suede, 1650. IV. Stances *(il y en a 70 de six Vers.)* à M. Corneille sur son Imitation de Jesus-Christ, vol. in-4°. Paris 1656. V. On a encore sa *Rome ridicule*, Poëme en Vers burlesques, qui a été imprimé séparement & sans le consentement de l'Auteur, Paris 1643.

Il s'est acquis quelque reputation par ses ouvrages; car encore qu'il n'eût pas étudié, ou plûtôt qu'il n'eût pas passé sous la ferule, comme il le dit lui-même, il a montré ce que peut un esprit libre sans le secours de l'étude.

Despréaux parle, à la verité, de Saint Amant, d'une ma-

niere peu avantageuse, c'est dans sa premiere Satire, où il dit :

Saint Amant n'eut du Ciel que sa veine en partage ;
L'habit qu'il eut sur lui fut son seul heritage :
Un lit & deux placets composoient tout son bien ;
Ou pour en mieux parler, Saint Amant n'avoit rien.
Mais quoi ! las de traîner une vie importune ,
Il engagea ce rien pour chercher la fortune ;
Et tout chargé de Vers qu'il devoit mettre au jour ,
Conduit d'un vain espoir , il parut à la Cour.
Qu'arriva-t'il enfin de sa Muse abusée ?
Il en revint couvert de honte & de risée ,
Et la fievre au retour terminant son destin ,
Fit par avance en lui ce qu'auroit fait la faim.

Ces Vers pourroient bien n'avoir pour fondement que l'imagination de Despréaux, qui sans doute a cru qu'en plaçant ici un nom connu, cela rendroit sa narration plus vive & plus gaye; car enfin les Poësies de Saint Amant font foi qu'il n'avoit pas attendu si tard , ni à mandier les graces de la Cour , ni à mettre au jour les Vers qu'il avoit faits dans cette vûë. D'ailleurs les Poësies de Saint Amant sont luës encore avec quelque plaisir ; & Despréaux même dans la Préface des dernieres éditions de ses œuvres dit : *Je veux bien avouer qu'il y a du genie dans les Ecrits de Saint Amant.*

Il paroît que Gombault n'étoit pas aussi des partisans de Saint Amant ; c'est ce qu'on connoîtra dans l'Epigramme suivante, qu'il a faite contre lui.

Tes Vers sont beaux quand tu les dis ,
Mais ce n'est rien quand je les lis :
Tu ne peux pas toûjours en dire ,
Fais-en donc que je puisse lire.

Le Poëme qui devoit donner le plus de reputation à Saint Amant, est son *Moyse sauvé :* c'est une espece d'ouvrage singulier, qu'il a appellé, *Idyle heroïque*, divisé en douze parties ou Chants. Effectivement il éblouit & prévient d'abord un grand nombre de personnes ; les connoisseurs même en ont dit du bien , sans en excepter Chapelain , auquel personne ne dispute la qualité de bon Critique , & qui appelle ce Poë-

me, *une peinture parlante.* Quelques perſonnes d'eſprit & de goût eſtiment encore aujourd'hui cet ouvrage.

Les Stances qu'il fit ſur l'Imitation de Jeſus-Chriſt feront toûjours honneur à leur Auteur.

Pour ſa *Rome ridicule*, il s'y trouve des plaiſanteries capables de faire rire l'homme le plus grave. *V.* Pelliſſon *& l'Abbé d'*Olivet, *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, tome 2. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1493. Barbin, *Recueil des Poëſies choiſies*, tome 3. Moreri, *Dictionaire.*

LXXXIII.

GUILLAUME DE BREBEUF,

*Gentilhomme Normand *, mort l'an* 1661. *âgé de* 43 *ans, (Poëte François.)*

Il a composé ſes plus beaux ouvrages, non pas dans les intervalles d'une phreneſie poëtique, pareille à celle de Lucrece, du Taſſe & des autres Enthouſiaſtes ; mais dans ceux d'une fievre maligne & opiniatre, qui le travailla vingt ans entiers.

Ses ouvrages Poëtiques ſont une traduction de la *Pharſale de Lucain*, imprimée in-4º. Paris 1655. & in-12. 1682. *des Eloges ; des Stances ; des Sonnets ; des Epigrammes ; ſes Entretiens ſolitaires* in-12. à Rouen 1662. & deux Pieces burleſques ; ſçavoir, le ſeptiéme livre de *Virgile*, & le premier livre de *Lucain traveſti*, in-8º. à Rouen 1656. Cette derniere Piece eſt une ſatyre très-ingenieuſe & très-bien écrite dans le genre burleſque ; le ſujet en eſt fort bien choiſi : ſon deſſein eſt d'y railler les grands Seigneurs, qui ne ſe ſeparent jamais de leur fortune, & qui ne mettent toute leur grandeur qu'en cet attirail qui les ſuit.

Richelet dans ſon Traité de l'Epigramme dit que Brebeuf a composé cent cinquante Epigrammes ſur une femme fardée, que le ſtile en eſt aiſé & que ce Poëte a l'eſprit grand, agréable & fertile.

La traduction de la *Pharſale* eſt l'ouvrage qui fait le plus

* Baillet, Breugiere & quelques autres Ecrivains diſent que Brebeuf étoit né à Rouen ; cependant dans le *Segreſiana* il eſt dit qu'il étoit de Baſſe Normandie, ſans que le lieu de ſa naiſſance ſoit plus preciſement marqué.

d'honneur

d'honneur à Brebeuf; c'eſt elle qui lui donne le caractere de Poëte; & parmi les Critiques, les uns l'ont fait égale à ſon original, les autres l'ont miſe au-deſſus, & perſonne ne l'a miſe au-deſſous; quelques Critiques l'ont trouvée cependant trop remplie d'affectation & d'un certain *Phœbus*, qui éblouit & qui s'éloigne du vrai beau; ils y trouvent auſſi quelques hyperboles trop outrées; Deſpréaux eſt de ce nombre: c'eſt ce qui lui fit dire au premier Chant de ſon Art Poëtique, Vers 98.

Mais n'allez pas auſſi ſur les pas de Brebeuf,
Même en une Pharſale, entaſſer ſur les rives
De morts & de mourants cent montagnes plaintives:
Prenez mieux votre ton; ſoyez ſimple avec art,
Sublime ſans orgueil, agréable ſans fard.

Deſpréaux ſemble auſſi ſe plaindre du goût de ſon ſiecle, où la *Pharſale* a été reçuë avec tant d'accueil, Epître 8. Vers 53.

En tous lieux cependant la Pharſale approuvée,
Sans crainte de mes Vers, va la tête levée.

On peut dire, pour juſtifier Brebeuf ſur les défauts qu'on lui impute, qu'il n'a pû ſe diſpenſer de ſuivre le ſtile brillant & ampoulé de ſon original, & que d'ailleurs on doit paſſer quelque choſe à des genies auſſi nobles & auſſi ſublimes que Lucain & Brebeuf, qui ſont morts à la fleur de leur âge *a*, ayant compoſé un grand nombre de Poëſies, où les Connoiſſeurs trouvent bien des beautez.

Tout ce que les Critiques ont publié à l'avantage de ce fameux ouvrage, ſe trouve aſſez bien raſſemblé dans la Diſſertation que Guillaume du Hamel a faite ſur les Ecrits de Brebeuf, qui étoit ſon intime ami, ce qui l'engage quelquefois à lui donner des éloges un peu exceſſifs.

Il dit d'abord que jamais ouvrage n'a tant merité de louanges, & que jamais ouvrage n'en a tant reçu que la *Pharſale* de Brebeuf, d'autant plus agréablement qu'il n'avoit point été annoncé, qu'il voulut commencer par où les autres achevent, & nous donner pour ſon coup d'eſſai un chef-d'ouvre de la Poëſie, & le dernier effort de l'eſprit & de l'imagination.

La beauté des ſentimens, la force des expreſſions, la ri-

a Lucain eſt mort âgé de 27 ou de 28 ans. Brebeuf mourut à 43 ans.

DE BREBEUF. cheſſe & la fecondité des penſées, les tranſports que la fureur Poëtique eſt capable de produire ſans dereglement, la juſteſſe & la ſolidité du jugement, la chaleur & la vivacité de l'imagination, la pompe & la majeſté du ſtile, ſont les principales qualitez qu'il attribue à cet ouvrage, qu'il appelle très-penible & très-laborieux, mais en même tems très-achevé.

Après la Pharſale on ne trouve rien de plus conſiderable parmi les œuvres Poëtiques de Brebeuf, que ſes *Entretiens ſolitaires*, ou ſes Poëſies pieuſes, qu'il fit imprimer un peu avant ſa mort in-12. à Paris 1661. Si on s'en rapporte à Guillaume du Hamel, on croira aiſement qu'il s'eſt autant ſurpaſſé lui-même dans ſes *Entretiens*, qu'il avoit paſſé la plûpart des Poëtes, tant anciens que modernes dans ſes autres Ecrits. C'eſt particulierement dans cet ouvrage, dit-il, que Brebeuf ne pouvant trouver dans notre Langue des termes aſſez forts & aſſez juſtes pour exprimer toute la beauté de ſes idées, il a fallu neceſſairement que ſon expreſſion, quoique noble, pompeuſe & hardie, ſoit demeurée au-deſſous de ſa penſée : de-là vient que plus on lit ſes *Entretiens ſolitaires*, plus on les trouve admirables : on y découvre toûjours de nouveaux charmes; car leur beauté n'eſt point ſur la ſurface, mais dans la profondeur; elle ne conſiſte point dans l'arrangement des mots, ni dans la juſteſſe de l'expreſſion, mais dans la force & dans la vigueur des penſées : & quoiqu'il diſe merveilleuſement les choſes, il les penſe encore mieux.

Mais ceux qui ont lu les *Entretiens* avec d'autres yeux que ceux de du Hamel, n'y ont point apperçu tant de beauté : ils ont cru trouver au contraire une grande difference entre cet ouvrage & les autres; de ſorte qu'il leur a fait dire qu'il eſt infiniment plus difficile de ſe faire recevoir *Poëte devot*, que *Poëte galand*, & de ſe maintenir en cette qualité avec l'approbation publique, parce que les ſujets de pieté ne peuvent ſouffrir diverſes licences, que l'eſprit de la galanterie ne fait point ſcrupule de prendre. Ainſi on ſe contente de louer la matiere de l'ouvrage & d'en conſiderer l'exécution, comme un des points de ſa converſion. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1496. Barbin, *Recueil des Poëſies choiſies*, tome 3. Moreri, *Dictionaire*.

LXXXIV.

MAISTRE ADAM,

Surnommé, BILLAUT, *Menuisier de Nevers, vivant sur la fin du Regne de Louis XIII. & au commencement de celui de Louis XIV. mort le* 19. *Juin* 1662. *(Poëte François.)*

Il étoit Menuisier de sa profession, sans Lettres & sans étude, mais ayant un genie naturellement porté à la Poësie, dans laquelle il s'est acquis quelque reputation. Il se fit connoître premierement dans sa patrie & aux Princesses de Gonzague, qui demeuroient quelquefois dans leur Duché de Nevers. En 1638. il vint à Paris pour un Procès qu'il avoit pour une maison prétendue contre le Curateur de sa femme; mais au lieu de plaider, il fit des Vers au Cardinal de Richelieu, qui lui donna une pension. M. le Duc d'Orleans le reçut aussi avec agrément & le gratifia d'une pension, & en peu de tems il fut connu & aimé des Princes & Princesses, & des personnes les plus distinguées, ausquels il adresse la plus grande partie de ses Vers.

On l'appelloit communement *le Virgile au Rabot*. Il nous a laissé les ouvrages suivans; sçavoir, ses *Chevilles*, in-4°. Paris 1644. (où l'on voit son Portrait gravé à la têté;) son *Vilebrequin*, in-12. Paris 1663. son *Rabot* & ses autres outils, qu'il s'est aussi avisé de vouloir immortaliser en les consacrant aux Divinitez du Parnasse. Ce sont des titres qu'il a prétendu donner à ses Poësies, pour avertir la posterité qu'il n'étoit qu'un simple artisan, & que les Muses s'arrêtent quelquefois à folatrer dans les boutiques comme dans les Cabinets. C'est aussi ce qui a causé l'admiration de plusieurs personnes, en voyant les productions d'esprit d'un Artisan sans Lettres & sans étude, (comme on l'a dit) & c'est ce qui lui a fait donner des éloges par un grand nombre de Poëtes de son tems, tels que Maynard, Gombault, Mlle de Gournay, Rotrou de l'Estoille, Tristan, Scudery, Boisrobert, Corneille, Saint Amant, Colletet, le Duc de Saint Aignan, Benserade & plusieurs autres, qu'il a eu soin de faire imprimer au commencement de ses ou-

vrages. Je rapporterai ici les Vers que M. le Duc de Saint Aignan fit pour lui.

Ornement du siecle où nous sommes,
Vous n'aurez rien de moi, sinon
Que pour les Vers & pour le nom,
Vous êtes le premier des hommes.

Maynard l'a celebré par plusieurs de ses Vers; je me contenterai de mettre ceux-ci :

Les Vers de MAISTRE ADAM *ont des beautez exquises;*
Ce Virgile à Rabot est plus divin qu'humain :
Les Muses desormais ne doivent être assises,
Que sur des tabourets qui soient faits de sa main.

Effectivement Maître Adam peut être de quelque utilité sur le Parnasse, ne fût-ce que pour y travailler des troncs de lauriers & de palmiers, & en faire des sieges & des bancs pour asseoir les illustres Habitans de ce beau sejour. Baillet & Moreri après lui ont raison de dire qu'il fait plus d'honneur aux Menuisiers qu'aux Poëtes; mais ils ne rendent pas aussi assez de justice à ses Vers, qui ont merité l'approbation de plusieurs bons Connoisseurs, tels que ceux qu'on a nommez ci-dessus. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1458. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

OLIVIER MASSIAS, Orfévre d'Angoulême, parut aussi du tems de Maître Adam en qualité de Poëte. *V.* Baillet, au même tome & n°.

LXXXV.

PIERRE JUSTE SAUTEL,

Jesuite, né à Valence en Dauphiné l'an 1613. *mort à Tournon le* 8. *Juillet* 1662. *(Poëte François.)*

Ce Pere a fait en Vers latins l'*année sacrée Poëtique*, c'est-à-dire, des Epigrammes sur tous les jours & les Fêtes de l'année, selon l'ordre où elles sont dans le Calendrier Romain. Cet ouvrage fut imprimé après sa mort à Paris 1665. in-16.

Jean

Jean Gallois dit *a* que la latinité en est pure, le style en est net, que les Vers en sont fort naturels : il ajoûte qu'ils ont cela de commun avec tous les meilleurs Poëtes, qu'ils sont d'autant plus travaillez, qu'ils semblent ne l'être pas.

Le même Pere a fait encore un ouvrage appellé, *les Jeux Poëtiques allegoriques*, c'est-à-dire, des Elegies faites pour divertir le Lecteur en lui presentant quelques traits de morale. Cet ouvrage fut imprimé à Paris en la même année & en la même forme que le precedent, & il l'avoit déja été à Lyon dès l'an 1656. in-12. avec un autre ouvrage Poëtique du même Auteur, qui a pour titre, *les feux sacrez, & les pieuses larmes de la Madelaine*, & qui est un tissu d'Epigrammes & d'Eloges.

Gallois a parlé aussi des *Jeux allegoriques b ;* & il témoigne que quelques Critiques en ont trouvé les Vers si beaux & la diction si pure, qu'ils n'ont point fait de difficulté de les comparer à ceux d'Ovide.

On peut dire que jusqu'aux plus petits sujets traitez par le Pere Sautel tout interesse & devient agréable ; il suffit pour le connoître, de lire sa premiere Elegie de ses *Jeux allegoriques*, où il represente *une Mouche tombée dans une terrine de lait*, qui après s'être rassasiée de ce breuvage, fait plusieurs tours en nageant sur cette liqueur, & embarasse & appesantit ses aîles ; puis fait divers efforts pour se sauver, mais inutilement : car elle succombe enfin & périt. Rien n'est plus charmant que de voir la maniere dont il décrit tout ce sujet, qu'il rend sensible, comme si on voyoit la chose même, & sur lequel il a trouvé le moyen de faire un Poëme de 200 Vers, où rien ne languit. Les autres sujets de ses *Jeux allegoriques* sont *un essain d'Abeilles distillant du miel dans le carquois de l'Amour ; le bruit & la querelle des Mouches ; un Oiseau pris & mis dans une cage ; le Perroquet qui parle*, & plusieurs autres petits sujets, qui contiennent chacun plus de 100 Vers, & qui interessent & satisfont infiniment le Lecteur.

Les freres Barbou ont réimprimé les *Jeux Poëtiques allegoriques* du Pere Sautel, conjointement avec les *Poësies de Madelenet*, vol. in-12. Paris 1725. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1500. Moreri, *Dictionaire*.

a Gallois, Journal des Sçavans du XI. jour de Janvier 1666.

b Le même, au Journal du XXII. jour de Février de la même année.

LXXXVI.

FRANÇOIS LE METEL, SIEUR DE BOISROBERT,

Né à Caen, Abbé de Châtillon ſur Seine, Conſeiller d'Etat & Aumônier du Roy, reçu Académicien à la création de l'Académie Françoiſe, mort l'an 1662. (Poëte François.)

L'Abbé de Boiſrobert étoit un homme de beaucoup d'eſprit & de la converſation du monde la plus aimable; il avoit ſur-tout le don de railler agréablement. Son caractere plut infiniment au Cardinal de Richelieu, qui lui accorda ſon amitié, l'attacha auprès de ſa perſonne, le choiſit pour un des cinq Auteurs pour les Pieces de théatre, & lui fit beaucoup de bien. Son principal ſoin étoit de délaſſer l'eſprit de cette Emininence après ſes grandes occupations, tantôt en lui rapportant toutes les petites nouvelles de la Cour & de la Ville, tantôt par de petits contes & de petites hiſtoriettes plaiſantes, qu'il faiſoit mieux que perſonne du monde. Ce divertiſſement étoit ſi neceſſaire au Cardinal, que ſon premier Medecin M. Citois avoit coutume de lui dire: *Monſeigneur, nous ferons tout ce que nous pourrons pour votre ſanté; mais toutes nos drogues ſont inutiles, ſi vous n'y mêlez une drachme de Boiſrobert.*

Il arriva auſſi que Boiſrobert étant tombé dans la diſgrace de ſon Maître, dont il avoit été obligé de s'éloigner, Meſſieurs de l'Académie Françoiſe étant allé ſupplier ſon Eminence de le rappeller auprès de lui, eurent encore recours à M. Citois, qui mit au bas d'un Memoire, comme par ordonnance de Medecin, *Recipe Boiſrobert*, prenez du Boiſrobert: ce qui fut fait & qui contribua à le remettre dans les bonnes graces du Cardinal.

Boiſrobert aimoit la bonne chere, & penſoit volontiers aux bons repas. En paſſant un jour dans la rue ſaint Anaſtaſe, où un homme venoit d'être bleſſé à mort, il ſe trouva entouré tout-à-coup de pluſieurs perſonnes qui le prierent de confeſſer ce mourant; il s'en approcha & lui dit: *Mon cama-*

rade, *pensez à Dieu*, *dites votre Benedicite*, & continua son chemin.

Personne n'entendoit mieux que lui la raillerie ; il sçavoit la prendre & y répondre avec esprit. Comme il aimoit la Comédie avec passion, on le trouvoit plus souvent à l'Hôtel de Bourgogne que par tout ailleurs, principalement lorsque Mondory y jouoit. Un jour qu'il étoit aux Minimes de la Place Royale, où il entendoit la Messe à genoux sur un Prié-Dieu fort propre, se faisant autant remarquer par sa bonne mine, que par un Breviaire en grand volume qui étoit devant lui, quelqu'un demanda à M. de Coupéauville, Abbé de la Victoire, qui étoit cet Abbé ? lequel répondit : *C'est l'Abbé Mondory*, *qui doit prêcher cette après-dîné à l'Hôtel de Bourgogne.* Cette avanture eut une suite fort plaisante, qu'on peut voir dans le *Menagiana*, de même que quelques autres avantures de Boisrobert, & quelques-uns de ses bons mots.

Son caractere étoit bienfaisant, cherchant à rendre service aux personnes de merite, sur-tout à ceux qui faisoient profession de belles Lettres. Il contribua beaucoup, comme le marque Pellisson, à l'érection de l'Académie Françoise, & à l'établissement de cette illustre Compagnie par Lettres Patentes du Roi du mois de Janvier 1635. aussi sa memoire a-t'elle été grande dans l'Académie pour les bons offices qu'il lui avoit rendus.

Le penchant que Boisrobert avoit à rendre service aux honnêtes gens, & l'accès favorable qu'on sçavoit qu'il avoit auprès du Cardinal, faisoit qu'il étoit souvent importuné & sur-tout par sa famille ; c'est ce qu'il marque dans une de ses pieces de Vers, qui commence par ces trois-ci :

Melchisedech étoit un heureux homme,
Et son bonheur est l'objet de mes vœux ;
Car il n'avoit ni freres, ni neveux.

Boisrobert a composé diverses Poësies : I. une *Paraphrase sur les sept Pseaumes de la Penitence de David*, Paris in-12. 1627. II. Des *Epîtres*, premiere partie, Paris in-4°. 1647. & la seconde partie, avec d'*autres œuvres Poëtiques*, Paris in-8°. 1659. IV. Des *Poësies diverses* dans le Sacrifice des Muses, dont il est l'Editeur, & dans d'autres Recueils V. Dix-huit

BOIS-ROBERT. Pieces de théatre : on se contentera de rapporter ici le titre de quelques-unes des principales : *Lisiméne, ou l'heureuse Tromperie*, Tragi-Comédie, 1633. *Didon chaste, ou les Amours d'Hierbas*, Tragédie, 1643. *La belle Paléne*, & *le Couronnement de Darie*, deux Tragi-Comédies, 1642. *La Jalouse d'elle-même*, Comédie, 1650. *Les trois Orontes*, Comédie, 1653. *La folle Gageure*, Comédie, 1653. *L'Inconnue*, Comédie, 1655. *Théodore, Reine de Hongrie*, Tragi-Comédie, 1658. L'Abbé d'Olivet au premier tome de l'Histoire de l'Académie Françoise rapporte le titre des autres Pieces de Boisrobert, & celui de quelques autres ouvrages en Prose de cet Auteur, entr'autres, *Anaxandre & Orasie*, histoire Indienne, Paris 1629. *Les Nouvelles heroïques & amoureuses*, Paris 1657.

Il est vrai que les œuvres de Boisrobert ne sont pas aujourd'hui en fort grande estime ; cependant on ne peut pas disconvenir qu'il n'ait composé de fort jolis Vers, sur-tout, pour des chansons ; aussi Furetiére dans sa Requête des Dictionaires l'appelle-t'il, *le premier Chansonnier de France* : il en donna sur-tout de charmantes à l'illustre Lambert, pour être mises en musique : je rapporterai ceux que ce Musicien lui demanda un jour qu'il le trouva chez Mlle de Villeneuve son Eleve, fille de Villeneuve, Operateur des dents du Roi. Il est bon de sçavoir que cette Demoiselle, qui a été une des plus belles filles de Paris, étoit pour lors dans sa premiere jeunesse. Voici ces Vers que je crois qui n'ont point été imprimez :

Eh quoi ! dans un âge si tendre
On ne peut déja vous entendre,
Ni voir vos beaux yeux sans mourir ;
Ah soyez, jeune Iris, ou plus grande, ou moins belle !
Apprenez, petite Cruelle,
Apprenez à blesser, quand vous sçaurez guerir.

Boisrobert avoit aussi un grand talent pour reciter, & il égaloit Mondory & les plus excellens Comédiens pour la declamation. Quelques-uns croient qu'il eut grande part au Recueil des Contes publiez sous le nom de son frere, le sieur d'Ouville, dont les meilleurs sont tirez de Beroalde & du moyen de parvenir, qu'il sçavoit par cœur. *V.* Pellisson & *l'Abbé d'*Olivet, *Histoire de l'Académie françoise* tome 1. & tome 2. article

article 3. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1497. *Menagiana*, tome 1. page 22. & les suivantes, tome 3. page 78. & la suite, & quelques autres endroits. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 3. Moreri, *Dictionaire.*

LXXXVII.

HYPPOLITE-JULES PILET DE LA MESNARDIERE.

Maître-d'Hôtel du Roi & Lecteur ordinaire de sa Chambre, reçu à l'Académie Françoise en 1655. mort le 4. Juin 1663.
(Poëte François.)

Il étoit de Loudun, & sa patrie même lui fournit une belle occasion de se faire Auteur : ce fut quand les Religieuses de cette Ville se crurent possedées. Un docte Medecin publia une Dissertation, où son dessein étoit de prouver qu'il ne leur arrivoit rien d'étonnant, qui ne pût être l'effet d'une imagination dérangée. La these contraire fut défendue par la Mesnardiére, qui ne faisoit alors que de sortir des écoles de Nantes, où il avoit été reçu Docteur en Medecine.

Quelquefois la destinée d'un ouvrage dépend moins de son merite réel, que des conjonctures où il voit le jour. Celui-ci plut infiniment au Cardinal de Richelieu : & aussi-tôt l'Auteur flatté de se voir dans l'estime du premier Ministre, vint à Paris, où il fut d'abord Medecin ordinaire de Gaston Duc d'Orleans ; c'est le titre qu'il prenoit en 1638. mais ce qui fait soupçonner qu'il ne tarda pas à se dégoûter de sa profession, c'est que les charges de *Maître d'Hôtel* & de *Lecteur*, qu'il a successivement exercées chez le Roi, ne semblent pas faites pour un Medecin qui se plairoit à être connu du Public. Quoi qu'il en soit, au moins nous voyons que la Mesnardiére, dès qu'il fut fixé à Paris, ne fit plus d'ouvrages de Medecine, & ne parut occupé que de belles Lettres.

Il ouvrit sa carriere par le Panegyrique de Pline, dont il publia un Paraphrase, qui n'eut pas une grande réussite. Il donna ensuite un assez gros volume sur la *Poëtique*, & ce n'est pourtant que l'ébauche d'un plus vaste dessein : la mort

LA MES-NARDIERE du Cardinal de Richelieu, qui l'avoit engagé à ce travail, fut apparemment cause qu'il ne l'acheva pas. Il s'étoit proposé d'abord d'embrasser toutes les parties de l'Art, mais il n'a exécuté que ce qui regarde la Tragédie & l'Elégie; il donne là-dessus des preceptes & des exemples: les preceptes, il les emprunte des anciens, & il les expose, non pas toûjours avec une brieveté didactique, mais souvent avec un faste oratoire. Les exemples, il les tire quelquefois de son propre fonds; car il avoit fait quantité de Vers, & une Tragédie entr'autres, intitulée, *Alinde*, qui n'eut point de succès.

Tout ce qu'on vient de dire de la Mesnardiére est tiré de l'Abbé d'Olivet (*Histoire de l'Académie Françoise*) qui ne fait pas grande estime des ouvrages de cet Auteur, de même que quelques autres Critiques.

Chapelain (*dans ses Memoires sur quelques gens de Lettres vivans en 1662.*) dit que la Mesnardiére est moins foible en françois qu'en latin; que son stile est mou & étendu; que quand il veut s'élever, il dégenere en obscurité, & ne fait paroître que de beaux mots qui ne font que sonner, & ne signifient rien; que son traité des Esprits naturels, & sa Paraphrase de quelques Epigrammes de l'Anthologie, ne sont pas méprisables; & que s'il n'avoit fait voir que cela, il en seroit plus estimé: il ajoûte que ce n'est pas un homme dont on puisse rien faire, ni sur qui on puisse appuyer aucun dessein, où il faille jouer un tant-soit-peu de cervelle.

Cependant Rosteau, Furetiére, le Pere Frizon & l'Abbé d'Aubignac même, qui a écrit de la *Pratique du Théatre*, ont porté des jugemens très-favorables de la *Poëtique* de la Mesnardiére. A l'égard de sa Tragédie d'*Alinde*, qu'il composa selon les regles de l'art, on convient que c'est une Piece très-plate & insipide, parce que, comme le dit Despréaux, l'Auteur avoit manqué à la premiere & à la plus essentielle des regles, qui est d'avoir le genie de la Poësie.

Le Comte de Bussy (*dans ses Memoires, année 1661.*) parle bien avantageusement de la Mesnardiére, en disant que c'est un virtuose qui avoit fort bien écrit de toutes manieres, & qui avoit laissé des ouvrages de lui, serieux & galants, dignes de beaucoup d'estime: Physicien, Traducteur, Critique, Poëte, Historien, dans quel genre ne s'est-il pas exercé?

Mais aujourd'hui que le jugement est plus éclairé, & le goût plus épuré & plus difficile, on ne juge pas de même des ouvrages de cet Auteur, qui sont presque tombez dans l'oubli.

La Mesnardiére nous a donné ses *Poësies diverses* dans un volume in-folio : il les a divisées en trois parties ; il a donné le nom d'*Inventions* à la premiere, comme étant des ouvrages qui partent de son propre genie : la seconde partie contient ses *Imitations profanes* ; & la troisiéme, ses *Imitations saintes*.

Il a imité entre autres choses un assez grand nombre d'Epigrammes grecques, qui marquent qu'il avoit une grande connoissance du Grec, & qu'il sçavoit faire choix des Auteurs qui ont écrit dans cette Langue. Les Connoisseurs trouvent aussi que ses *Epigrammes* imitées du Grec sont ce qu'il a fait de mieux, & que le reste de ses Poësies ne merite gueres d'être lû, quoique cependant il y en ait quelques-unes qui doivent interesser par rapport au sujet & aux Personnes Illustres dont il parle.

J'ai cru qu'on pouvoit donner à cet Auteur quelqu'entrée sur le Parnasse François, sur-tout pour sa *Poëtique*, ouvrage qui a pû être utile à quelques-uns de nos Poëtes Dramatiques & Elegiaques.

Voici le catalogue des ouvrages de la Mesnardiére, tel que le rapporte l'Abbé d'Olivet. I. *Traité de la Mélancholie, sçavoir si elle est causée par des effets qu'on remarque dans les Possedez de Loudun*, la Fleche, in-8° 1635. II. *Raisonnement de la Mesnardiére, Conseiller & Medecin de S. A. R. sur la nature des esprits qui servent au senitment*, Paris, in-12. 1638. III. Traduction du *Panegyrique de Trajan*, Paris, in-4°. 1638. IV. *La Poëtique*, Paris, in-4°. 1640. V. *Le caractere Elegiaque*, Paris, in-4°. 1640. VI. *La Pucelle d'Orleans*, Tragédie, Paris, in-4°. 1642. (Quelques-uns donnent cependant cette Tragédie à Benserade.) VII. *Alinde*, Tragédie, Paris, in-4°. 1643. VIII. Traduction des *Lettres* (des trois premiers livres seulement) *de Pline le Consul*, Paris, in-12. 1643. IX. *Les Poësies de Jules de la Mesnardiére, Maître-d'Hôtel ordinaire de Sa Majesté*, Paris, in-folio 1656. X. *Lettres* (pp. 65.) *du sieur du Rivage, contenant quelques observations sur le Poëme Epique & sur le Poëme de la Pucelle*, Paris, in-4°. 1656. XI. *Chant Nuptial*, (d'environ 700 Vers) *pour le Mariage du Roi*, Paris, in-folio 1660. XII. *Rela-*

tions des guerres contenant le secours d'Arras en 1654. *Le Siege de Valence en* 1656. & *le Siege de Dunkerque en* 1658. Paris in-8°. 1662. *V.* l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. article 4. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur l'Art Poëtique*, tome 3. n°. 1073. Moreri, *Dictionaire.*

LXXXVIII.

LAURENT LE BRUN,

Jesuite Breton, né à Nantes l'an 1607. *mort à Paris le* 1. *Septembre* 1663. *(Poëte Latin.)*

Il faut dire du Pere le Brun ce que nous avons deja remarqué du Pere Mambrun, pour l'affectation qu'il a fait paroître dans l'imitation interieure de Virgile. Nous avons les Poësies qu'il a composées dans cette vuë, sous le titre de *Virgile Chrétien:* elles consistent en Eglogues, en Georgiques spirituelles, & en un Poëme heroïque, in-8°. Paris 1661.

Son Poëme heroïque a pour titre l'*Ignatiade;* il comprend en 12 livres le Pelerinage de saint Ignace à Jerusalem, & la fondation de la Societé à Paris, qu'il prétend avoir pû se faire en une même année.

Nous avons encore douze opuscules Poëtiques du même Pere; sçavoir, les *sept Pseaumes Pénitentiaux*, ou le *David pénitent*, avec diverses autres petites Pieces qui y sont jointes; l'*Ovide Chrétien*, qui comprend, I. le livre des *fastes*, ou l'*Hexaëmeron*, contenant l'ouvrage de six jours; II. *De Tristibus*, ou les *Lamentations de Jeremie*, avec les siennes sur la mort de Bertrand Deschaux, Archevêque de Tours; III. *De Ponto, (occidentali scilicet)* ou *de la barbarie des Peuples de Canada;* IV. *Epîtres d'Heroïdes*, (non d'Heroïnes) qui sont le second livre de la Françiade, & qui ne sont que des Elegies comme les ouvrages précedens; V. Il devoit s'y trouver aussi des *Metamorphoses*, mais l'Auteur nous avertit qu'il les a inserées dans son Traité de l'*Eloquence Poëtique.* Enfin il a encore fait les *Vêpres de la Vierge Marie* en Vers, & un petit Recueil d'*Epigrammes choisies.*

Dans ce grand nombre d'ouvrages Poëtiques du P. le Brun, ou

on y trouve quelques endroits assez bien touchez; mais il y a beaucoup de choses à desirer, & il s'en faut de beaucoup qu'il merite la même reputation que le Pere Mambrun.

Il semble que le Pere le Brun ait voulu travailler pour les jeunes gens en se proportionnant à leur maniere d'agir, particulierement par cette imitation puerile des titres des Livres d'Ovide. Je ne prétens pas insinuer que ce soit un modéle excellent pour former la jeunesse dans la belle Poësie; autrement je pourrois bien être le seul de mon opinion.

Cet article est tiré de Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1500.

LXXXIX.

CHARLES-ALPHONSE DU FRESNOY,

Parisien, né en 1611. mort dans un village à quatre lieuës de Paris en 1665. âgé de 54 ans, (Poëte Latin.)

Il étoit fils d'un celebre Apoticaire de Paris, qui le fit élever avec tout le soin possible, dans la vuë d'en faire un Medecin. Les premieres années qu'il passa dans le College seconderent heureusement le dessein de son Pere par les grands progrès qu'il y faisoit : mais si-tôt qu'il fut dans les hautes classes, & qu'il commença à goûter la Poësie, le genie qu'il avoit pour elle se developa, & il remporta en ce genre-là tous les prix dans les classes où il se trouva. Son inclination se fortifia par l'exercice; & à en juger par ces commencemens, il devoit être un jour un des plus grands Poëtes de son siecle, si l'amour qu'il avoit pour la peinture, dont il devint également épris, n'avoit partagé son talent.

Enfin il ne fut plus question de Medecine, il se declara tout-à-fait en faveur de la Peinture, malgré la resistance de ses parens, qui, sans avoir égard à la violente inclination de leur fils, se servirent de tous les mauvais traitemens dont ils purent s'aviser, pour le détourner de la resolution qu'il avoit prise, parce qu'ils n'avoient qu'une idée basse de la Peinture, & qu'ils ne la regardoient que comme un vil métier, & non comme le plus noble de tous les Arts.

Cependant toute la resistance que l'on mit en usage ne fit

DU FRESNOY. qu'accroître cette passion naissante, & sans perdre le tems à déliberer, du Fresnoy s'abandonna entierement au genie qui le sollicitoit. Il avoit environ vingt ans lorsqu'il commença à prendre le crayon, & qu'il alla dessiner chez Perrier & chez Vouet: mais à peine eut-il été deux ans dans cet exercice, qu'il partit pour aller en Italie: il y arriva en 1634. & Mignard l'y étant allé trouver en 1636. ils lierent ensemble une amitié qui dura jusqu'à la mort.

Comme l'esprit de du Fresnoy étoit d'une trempe à ne se pas contenter d'une connoissance mediocre, il voulut connoître tous les secrets de son Art, & le porter jusqu'à sa perfection. il étudia avec application Raphael & l'antique, il dessinoit tous les soirs aux Académies avec une avidité extraordinaire; & à mesure qu'il pénetroit son Art, il en faisoit des remarques qu'il écrivoit en Vers latins. Une lumiere lui en donnoit une autre, & son esprit s'étant peu-à-peu rempli de toutes les connoissances necessaires à sa profession, il forma le dessein d'en composer un Poëme, qui lui couta beaucoup de veilles & de reflexions: il le communiqua à tous les habiles gens, dont il pouvoit tirer quelques lumieres.

Il avoit un amour extraordinaire pour les ouvrages du Titien, auquel il donnoit la préference sur tous les autres, à cause, disoit-il, que de tous les Peintres, le Titien étoit le plus grand imitateur de la nature. Il en copia à Rome tout ce qu'il y a de plus beaux tableaux, avec un soin qui n'est pas croyable.

Il entendoit fort bien le Grec & les Poëtes; & le tems qu'il donnoit à la lecture & à parler de Peinture aux gens d'esprit qu'il trouvoit disposez à l'entendre, lui en laissoit peu pour travailler à son Art, ce qui fait que ses tableaux sont en petit nombre.

De tous ses ouvrages celui qu'il aimoit le plus, étoit son Poëme sur la Peinture: quelque envie qu'il eût de le faire imprimer; comme il sçavoit bien qu'il étoit inutile de lui faire voir le jour sans une version françoise, & que la longue absence de son pays lui avoit, pour ainsi dire, fait oublier sa Langue, il differoit toûjours de le rendre public. De Piles qui le connoissoit particulierement, le mit en notre Langue

à ſa priere & ſelon ſon intention ; il alloit, diſoit-il, travailler à un ſommaire pour éclaircir davantage ſes penſées, quand il fut ſurpris d'une paraliſie dont il mourut en 1665.

Ce Poëme avec ſa traduction par de Piles a été imprimée pour la premiere fois chez Mariette in-12. Paris 1677. & une troiſiéme fois avec une table des termes de l'Art, 1684.

On peut comparer le Poëme de la Peinture de du Freſnoy pour le goût & la beauté à celui de l'Art Poëtique d'Horace.

Le Poëte Gacon l'a auſſi traduit en Vers françois d'une maniere aſſez élegante ; on doit l'imprimer inceſſamment, le Public en jugera. *V.* de Piles, *Abregé de la Vie des Peintres*, vol. in-12. Paris 1715. Moreri, *Dictionaire, article d'après* de Piles.

X C.

JEAN OGIER DE GOMBAULD,

Né à Saint Juſt de Luſſac près Brouage en Xaintonge, l'un des premiers de l'Académie Françoiſe, mort l'an 1666. âgé de près de cent ans, (Poëte François.)

Il étoit Gentilhomme & cadet d'un quatriéme mariage ; après avoir achevé à Bourdeaux ſes études en la plûpart des Sciences, ſous les plus excellens Maîtres de ſon tems, il vint à Paris ſur la fin du regne du Roi Henri le Grand ; & comme il étoit de bonne mine, ſentant ſon homme de qualité, avec beaucoup d'eſprit & de probité, il ne tarda gueres à être connu & eſtimé à la Cour. Il ſe ſignala comme les autres Poëtes de ſon tems, par les Vers qu'il fit ſur la mort funeſte de Henri le Grand, qui fut pleuré & regretté de tous les François, comme le vrai pere de la Patrie. Sous la minorité de Louis XIII. & ſous la Regence de la Reine Marie de Medicis ſa mere, Gombauld fut un des plus conſiderez de cette grande & magnifique Princeſſe ; & il n'y avoit point d'homme de condition, qui eût l'entrée plus libre chez elle, ni qui en fût vû d'un meilleur œil : elle lui donna une penſion de douze cens écus, ce qui le mit en état de paroître en fort bon équipage à la Cour, ſoit à Paris, ſoit dans les voyages, qui étoient frequens en ce tems-là. Mais les guerres civiles & étrangeres étant ſurvenues, ſa penſion fut reduite à huit cens écus, dont

DE GOMBAULD. même il n'étoit pas payé ; ce qui rendit son état assez facheux ; il le fait connoître dans le dernier Vers de l'Epigramme qu'il fit sur la mort de Malherbe :

Il est mort pauvre, & moi je vis comme il est mort.

Cependant le Chancelier Seguier le gratifia d'une pension sur le Sceau.

Gombauld soûtenoit bien par ses discours hardis la qualité d'un cadet de famille né assez près de la Garonne, de même que celle de Poëte. Il presenta un jour au Cardinal de Richelieu des Vers de sa composition ; le Cardinal en les lisant dit : Voilà des choses que je n'entens pas ; il répondit aussi-tôt : Ce n'est pas ma faute, à quoi cette Eminence voulut bien ne prendre pas garde.

Ses œuvres Poëtiques sont l'*Amaranthe*, Pastorale ; un volume de *Poësies diverses ; les Danaïdes*, Tragédie ; *Cydippe*, Tragi-Comédie (non imprimée) trois livres d'*Epigrammes*.

L'approbation qu'il reçut du Public pour son *Endymion*, Roman en Prose, qu'il donna dans sa jeunesse, lui augmenta le courage, que le succès de ses autres Pieces entretint presque jusqu'à la fin de ses jours.

Rosteau dit qu'il y a peu d'exemples de Poëtes qui ayent fini leurs travaux par des *Epigrammes*, qui pour l'ordinaire sont formées de pointes d'esprit & de feu, qui convient mieux à un jeune homme, qu'à des Poëtes usez & avancez en âge. A la verité, ses *Epigrammes* sont plûtôt des censures de la vie humaine & des mœurs corrompues de son tems, que des galanteries qui se font ordinairement pour les Dames.

Quoique ses *Epigrammes* soient ses dernieres Poësies, elles ne laissent pas d'en avoir le premier rang, au jugement de plusieurs personnes d'esprit : Furetiére [a] témoigne qu'elles sont si belles, qu'elles ont fait tort même à celles de Maynard ; il fait aussi beaucoup d'estime des *Sonnets* de Gombauld, & Gueret [b] dit qu'il y réussissoit assez bien.

Maynard fait bien de l'honneur à ce Poëte dans ces deux Vers d'un Sonnet qu'il lui adresse.

GOMBAULD *l'honneur du Pinde, & le digne héritier*
De ces illustres Morts, dont le sçavoir nous guide.

[a] Nouvelle allegorique du Royaume de l'Eloquence, page 70. [b] De la guerre des Auteurs, p. 177.

Ménage

Ménage dit aussi de lui :

Et GOMBAULD, *de qui l'art étonne la nature.*

Cependant le sevére Despréaux est fort éloigné de rendre les mêmes honneurs à ce Poëte, en témoignant qu'on lit peu aujourd'hui ses Poësies (Art Poëtique, Chant 4. Vers 48.)

Et GOMBAULD *tant vanté garde encor les boutiques.*

On ne peut cependant refuser à cet Auteur d'avoir un esprit vif & délicat, & d'avoir donné quelques Poësies & quelques ouvrages en Prose, qui sont estimables; c'est le sentiment de Pellisson & de quelques autres bons Critiques, qui ne regardent pas Gombauld comme un Auteur mediocre.

Les Poësies de Jean Ogier DE GOMBAULD, in-4°. Paris, 1646. *Amaranthe*, Pastorale in-8°. Paris, 1631. *Les Danaïdes*, Tragédie in-12. Paris, 1658. *Epigrammes divisées en trois livres*, in-12. Paris, 1657. *Endymion*, Roman en Prose, in-8°. Paris, 1624. *Lettres*, in-8°. Paris, 1647. *Traitez* & *Lettres de M.* DE GOMBAULD touchant la Religion, in-12. Amsterdam, 1669. *V.* Pellisson *& l'Abbé d'*Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tomes 1. & 2. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1504. Barbin, *Recueil des Poësies choisies*, tome 3. Moreri, *Dictionaire.*

XCI.

GILBERT GAUMIN,

Natif de Moulin en Bourbonnois, Maître des Requêtes, puis Conseiller d'Etat, mort en 1667. âgé de plus de quatre-vingt ans, (Poëte Latin.)

Gaumin étoit en commerce avec un grand nombre de personnes de la premiere distinction, & sçavoit parfaitement bien les affaires du tems; il étoit aussi grand Nouvelliste, & l'on voyoit toûjours autour de lui au Luxembourg beaucoup de monde qui l'écoutoient. Un jour qu'il apperçut un laquais qui étoit du nombre des Auditeurs, il le voulut renvoyer plus loin : Monsieur, lui dit le laquais, je retiens place ici pour mon Maître.

GAUMIN. Il y a peu de connoissances dans lesquelles il n'ait excellé; il sçavoit plusieurs Langues, & étoit un des premiers Critiques de son siecle: on lui donne aussi à juste titre la qualité d'excellent Poëte Latin, quoiqu'il ait donné cependant à ses Vers un tour different de celui de Virgile.

Son genie étoit élevé, vaste, & plein de feu & de vigueur; sa vivacité même a subsisté assez long-tems avec ses cheveux blancs. L'invention qui paroît dans sa Poësie est de la production d'un fort beau genie & d'une imagination fort feconde; ses expressions sont nobles, la cadence de ses Vers est fort nombreuse, & la diction en est assez pure.

Il a fait diverses Pieces de Poësie, & en differens genres, comme des *Epigrammes*, des *Odes*, des *Hymnes*, & une Tragédie intitulée, *Iphigenie*, qu'il a formée sur le caractere d'Eschyle: cette Tragédie n'a point été imprimée; mais Paul Colomiez dans sa *France Orientale*, & Jacques Humius dans son *Epître* & sa *Préface* à Gaumin sur ses Poësies en parlent comme d'une très-bonne Piece dans le goût d'Eschyle.

Tous les ouvrages de Gaumin ont convaincu le Public qu'il étoit grand Poëte, & il y en a quelques-uns qui font voir qu'il étoit fort attaché au Cardinal de Mazarin, & Censeur declaré du Parlement, contre lequel il a fait des Epigrammes de *feu* & de *sang:* on en peut voir deux tout-à-fait sanglantes dans les Lettres de Guy Patin, telle que dans la 74e. en date du 25. Octobre 1658. & dans la 39e. du 5. Mars 1652.

Les Poësies de Gaumin, dit Ménage, meriteroient bien qu'on en eût fait un Recueil: J'en ai vû, ajoute-il, quelque chose d'imprimé sur la mort de Henri IV. il n'y a rien de si beau. Il rapporte ensuite le Poëme qu'il a fait sur la prise d'Arras, qu'il trouve admirable.

Gaumin a traduit du grec en latin *les Amours d'Ismene & d'Ismenias* par Eustathius, & il y a joint des notes, volume in-8°. Paris. 1618. Il a traduit aussi du grec en latin le *Dialogue* de Michel Psellus *sur la puissance & les ouvrages des démons*, qu'il a accompagné de notes. *V. Menagiana*, tome 1. pages 296. 297. & 298. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1516.

XCII.

GEORGE DE SCUDE'RY,

Né au Havre de Grace en 1603. Gouverneur de Notre-Dame de la Garde, reçu à l'Académie Françoise en 1649. mort à Paris le 14. Mai 1667. (Poëte François.)

Il sortoit d'une famille noble du Royaume de Naples, établie depuis plusieurs siecles en Provence. Son pere, après avoir servi avec distinction sur mer & sur terre, eut le Gouvernement du Havre de Grace, où cet Académicien nâquit. Il suivit d'abord le parti des armes, comme il nous l'apprend lui-même dans sa Préface de son *Ligdamion*, qui est sa premiere Piece de théatre; mais dans la suite il se donna tout entier aux belles Lettres, & a passé pour un des Ecrivains des plus feconds de son tems.

Nous avons seize Pieces de théatre de sa composition, qui ont été toutes imprimées à Paris: I. *Ligdamion & Lydias*, ou *la Ressemblance*, Tragi-Comédie in-8°. 1631. II. *Le Trompeur puni*, Tragi-Comédie in-8°. 1635. III. *L'Amour caché par l'Amour*, Piece en trois Actes, précedée de la *Comédie des Comédiens*, in-8°. 1635. IV. *Le Vassal genereux*, Poëme tragi-comique in-8°. 1636. V. *Orante*, Tragi-Comédie in-8°. 1636. VI. *Le Fils supposé*, Comédie in-8°. 1636. VII. *Le Prince déguisé*, Tragi-Comédie in-8°. 1636. VIII. *La Mort de César*, Tragédie suivie d'autres œuvres Poëtiques, in-4°. 1636. IX. *Didon*, Tragédie in-4°. 1637. X. *L'Amant liberal*, Tragi-Comédie in-4°. 1638. XI. *L'Amour tyrannique*, Tragi-Comédie in-4°. 1638. XII. *Eudoxe*, Tragi-Comédie in-4°. 1641. XIII. *Andromire*, Tragi-Comédie in-4°. 1641. XIV. *Ibrahim, ou l'Illustre Bassa*, Tragi-Comédie in-4°. 1643. XV. *Axianne*, Tragi-Comédie en Prose, 1644. XVI. *Arminius, ou les Freres ennemis*, Tragi-Comédie in-4°. 1644.

Il a fait quantité de *Poësies mêlées*, imprimées ensuite de ses Pieces de théatre, jusqu'au nombre de dix ou douze mille Vers, in-8°. Paris 1649. *Le Cabinet*, qui est un *Mélange de Vers sur des Portraits & des Statues, dont il suppose qu'un Cabinet doit être orné*, in-4°. Paris, 1646. *Alaric, ou Rome vaincue,*

SCUDERY. Poëme heroïque en dix Chants, in-folio Paris, 1654. & in-12. 1673.

Scudéry dédia son Poëme d'*Alaric* à CHRISTINE, Reine de Suede, qui comptoit parmi ses Ancêtres ALARIC, Roi des Goths. L'empressement qu'il eut de satisfaire cette Princesse & de prévenir son attente, lui fit composer cet ouvrage en très-peu de tems: elle en fut charmée, & lui donna un present fort considerable.

Bayle dit que le Poëme d'*Alaric* fit échouer en quelque façon celui de *la Pucelle*, parce qu'on prit du goût pour les Vers épiques, aisez & coulans.

Le Pere Mambrun, Chapelain, Pellisson parlent avantageusement de Scudéry. Balzac estime fort sa Tragédie d'*Arminius*, & sa Tragi-Comédie de l'*Amour tyrannique*. Sarasin compare cette derniere Piece à tout ce qu'il y a de plus parfait dans ce genre : mais depuis ce tems-là nos meilleurs Critiques n'ont point été si favorables à Scudéry, sur-tout Despréaux, qui l'attaque vivement dans sa seconde Satire, en blâmant cette facilité inutile, & cette sterile abondance qu'il avoit à composer & à produire un grand nombre de volumes : c'est ainsi qu'il en parle, Vers 77.

Bienheureux Scudéry, dont la fertile plume
Peut tous les mois sans peine enfanter un Volume ;
Tes Ecrits, il est vrai, sans art & languissans,
Semblent être formez en dépit du bon sens :
Mais ils trouvent pourtant, quoi qu'on en puisse dire,
Un Marchand pour les vendre, & des sots pour les lire.

Cependant Despréaux même dans la Préface de ses œuvres, ne disconvient pas que Scudéry n'ait de l'esprit & des talens estimables.

Nous avons aussi plusieurs ouvrages en Prose de Scudéry ; sçavoir, *Observations sur la Tragédie du Cid*, in-4°. Paris, 1637. *L'Apologie du Théatre*, in-4°. Paris, 1639. *Les Harangues ou Discours Académiques de Jean-Baptiste Manzini*, traduites de l'italien, in-8°. Paris, 1640. *Discours politiques des Rois*, in-4°. Paris, 1648. *Les Femmes Illustres, ou les Harangues heroïques, avec les veritables portraits de ces Heroïnes, tirez des Médailles antiques*, deux volumes in-12. Paris, 1661. *Le Calloandre fidele*, traduit

traduit de l'italien, trois volumes in-8°. Paris, 1668. & quelques autres Pieces. Gueret dans son *Parnasse Reformé*, le dit auteur de l'*Illustre Bassa*, Roman en quatre volumes, & le raille un peu sur cet ouvrage, que l'on croit être de Mlle de Scudéry sa Sœur. On trouve à la tête de son Poëme d'*Alaric* une *Préface*, ou un *Traité du Poëme heroïque*. *V*. Pellisson *&* *l'Abbé d'*Olivet, *Histoire de l'Académie françoise*, tome 1. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1505. Moreri, *Dictionaire*.

XCIII.

JEAN LORET,

Né à Carentan en basse Normandie, mort en 1665. ou 1666.
(Poëte François.)

Ses Poësies consistent dans un Livre intitulé, *la Muse historique*, ou Recueil en Vers, contenant les nouvelles du tems, depuis l'an 1650. jusqu'en 1665. Cet ouvrage porta d'abord le nom de *Gazette burlesque*, à cause des Vers aisez & du tour plaisant qu'il y employoit : il est divisé par Lettres distribuées en XV. livres, qui composent 3 volumes in-folio, Paris 1650. 1660. & 1665. On y voit un très-beau Portrait de l'Auteur, par Nanteuil.

On peut dire que les Vers de Loret n'ont pas plus d'élégance que la Prose de nos Gazettes ; cependant Colletet veut leur donner un grand relief dans l'Epigramme suivante.

Grace à ta Gazette estimée
Des Peuples de tout l'Univers,
Les aîles de la Renommée
Ne volent pas si loin que celles de tes Vers.

Dans ce Recueil de Vers Loret a celebré plusieurs personnes Illustres, ausquels il arrivoit quelque évenement particulier. On trouve dans le *Menagiana* * un beau trait à son sujet, que le Lecteur ne sera pas faché de voir ; le voici :

Loret, qui faisoit la *Gazette en Vers*, avoit une pension de deux cens frans, que MADEMOISELLE lui donnoit : c'étoit peu

* Tome 2. page 19.

de choses; mais il en avoit une autre de deux cens écus, que M. Fouquet, Surintendant des Finances & Ministre d'Etat, lui faisoit. Lorsque M. Fouquet fut arrêté, il en parla avantageusement dans sa *Gazette*, & dit que, sans se mêler de ce qui regardoit l'Etat, il ne pouvoit s'empêcher de reconnoître l'obligation qu'il lui avoit. M. Colbert sçut qu'il avoit cette pension, & la lui ôtat. On ne manqua pas de le faire sçavoir à M. Fouquet qui étoit à la Bastille: quoique M. Fouquet fût privé de toutes choses, & qu'il eût d'ailleurs de grandes dépenses à soutenir; néanmoins ayant été informé de la chose, il fit prier Mlle de Scudéry d'envoyer secretement à Loret quinze cens livres. Pour exécuter ce qu'il souhaitoit, Mlle de Scudéry choisit une personne de confiance, à qui elle donna elle-même les quinze cens livres. Cette personne alla trouver Loret, & fit si bien, après s'être entretenu avec lui un tems considerable, qu'elle sortit de chez lui, après lui avoir laissé cette somme dans une bourse, sans qu'il s'en apperçut.

Loret ne manqua pas de publier cette histoire dans la premiere *Gazette* qu'il fit paroître, & de remercier son Bienfaicteur, quoiqu'il fût inconnu.

XCIV.

HONORAT DE BUEIL, MARQUIS DE RACAN,

Né en 1589. à la Roche-Racan en Touraine, Maréchal des Camps & Armées du Roi, l'un des premiers de l'Académie Françoise, mort au mois de Février 1670. âgé de 81 ans, (Poëte François.)

Son pere, Chevalier des Ordres du Roi & Maréchal de Camp ordinaire des armées de Sa Majesté, le fit entrer Page de la Chambre du Roi Henri IV. en l'année 1605. Le jeune Marquis de Racan n'avoit point étudié; mais l'inclination qu'il avoit pour la Poësie le porta à s'y appliquer sous la conduite de Malherbe, duquel il vouloit bien avouer tenir tout ce qu'il sçavoit. Ce Maître consommé estimoit aussi Racan, & le préferoit pour le genie à tous ses autres Eleves, & à Maynard même.


Honorat de Bueil Marq.
de RACAN poëte, et de l'Academie
Françoise né en Touraine il mourut
En 1670 fort âgé
Tout Chantre ne peut pas sur le ton d'un Orphée
Entonner en grands Vers la discorde étouffée,
Peindre Bellone en feu Tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant sur ses remparts,
Sur un ton si hardi sans estre temeraire
Racan pouroit chanter au déffaut d'un Homere.

On peut dire que Racan eſt un de ceux qui ont fait le plus d'honneur aux Muſes Françoiſes, tant par ſa qualité, que par ſes ouvrages.

Les témoignages que Deſpréaux a donnez du merite de ce Poëte lui ſont bien glorieux, & marquent bien l'excellence de ſon genie dans la Poëſie ſublime, comme dans la Poëſie ſimple & naturelle, telle que la Paſtorale. Je rapporterai encore ici les Vers de Deſpréaux à ce ſujet, Satire IX.

Tout Chantre ne peut pas ſur le ton d'un Orphée
Entonner en grands Vers, la diſcorde étouffée,
Peindre Bellone en feu, tonnant de toutes parts,
Et le Belge effrayé fuyant ſur ſes ramparts.
Sur un ton ſi hardi, ſans être téméraire,
Racan pourroit chanter, au défaut d'un Homere.

Et dans le premier Chant de l'Art Poëtique.

Malherbe d'un Heros peut chanter les exploits,
Racan chanter Philis, les Bergers & les bois.

Pluſieurs perſonnes celebres ont marqué la grande eſtime qu'ils faiſoient de Malherbe & de Racan, & leur ont donné des places des plus diſtinguées ſur le Parnaſſe.

La Fontaine en parle ainſi au commencement du troiſiéme livre de ſes Fables:

Autrefois à Racan, Malherbe l'a conté,
Ces deux rivaux d'Horace, héritiers de ſa Lyre,
Diſciples d'Apollon, nos maîtres, pour tout dire.

Charles Perrault dans ſon Epître au Roi:

Aux Homeres divins, aux Virgiles ſuperbes,
On voit ſe meſurer nos Racans, nos Malherbes.

Rouſſeau dans ſon Epître aux Muſes, qui lui promettent un rang ſur le Parnaſſe, leur fait dire:

Ton rang y fut enfin marqué par nous;
Et ſi ce rang à ton chagrin jaloux
Paroît trop bas près des places ſuperbes
Des Saraſins, des Racans, des Malherbes,

RACAN. Le Pere Rapin dit que Racan étoit né Poëte ; qu'il eut bien peu de concurrens & peu de semblables ; que Malherbe & Racan ont eu un genie merveilleux pour l'Ode ; que le premier a plus de pureté, & le second plus d'élevation ; mais que l'un & l'autre sont de bons modeles à suivre.

Ménage a loué aussi Racan en plusieurs endroits de ses observations sur les Poësies de Malherbe, dans l'une desquelles il dit que Malherbe après Ronsard, & Racan après Malherbe, se sont élevez dans le genre Lyrique ou de l'Ode françoise à un si haut degré de perfection, que non seulement ils ont laissé au-dessous d'eux tous leurs prédecesseurs, mais que, selon toutes les apparences, ils ont encore ôté à leurs successeurs l'esperance de les égaler, ou du moins de les surpasser.

Le jugement de Malherbe à l'égard de Racan ne paroît pas tout-à-fait si favorable que celui des autres personnes illustres qu'on vient de citer, peut-être parce que Malherbe le connoissoit à fond, & qu'en qualité de son Maître & de son ami, il n'étoit pas sur le pied de louer ce qui paroissoit admirable à d'autres. Malherbe disoit donc, au rapport de Pellisson, que Racan avoit de la force, mais qu'il ne travailloit pas assez ses Vers ; que le plus souvent il prenoit de trop grandes licences pour mettre une bonne pensée : mais que de lui & de Maynard on feroit un grand Poëte.

Racan nous a donné une Pastorale intitulée, *les Bergeries*, divisée en cinq Actes ; diverses autres Poësies, comme des *Odes*, *Stances*, *Epigrammes*, *Sonnets*, *Odes sacrées*, ou *Paraphrases sur les cent cinquante Pseaumes & sur quelques Cantiques & Hymnes*.

On a quelques éditions de ses ouvrages : Coustelier en a donné une nouvelle en deux volumes in-12. 1724. On y trouve la Harangue que Racan prononça à l'Académie Françoise en 1635. une Lettre en Prose qu'il écrivit à cette illustre Compagnie, au sujet des Paraphrases qu'il avoit commencées sur les Pseaumes, & une Réponse de Conrart, Secretaire de l'Académie, au nom de la Compagnie, où l'on voit la grande estime qu'en faisoient M^rs ses Confreres.

Quelques-unes des Pieces de Racan sont omises dans l'édition de Coustelier, entr'autres une longue *Ode au Cardinal de Richelieu*, elle se trouve dans un Recueil de Poësies, intitulé, *les nouvelles Muses*, volume in-8°. Paris, 1653. un Sonnet à M.

M. de Puisieux, & une Epitaphe de 12. Vers : ces deux Pieces sont inserées dans les *Délices de la Poësie Françoise*, vol. in-8°. Paris, 1621. pages 409. & 433. On a omis aussi dans cette Edition quelques ouvrages en Prose de Racan, comme les sept Lettres de cet Auteur, imprimées dans le Recueil des *Lettres nouvelles de Faret*, in-8°. Paris, 1627. les *Memoires de la Vie de Malherbe*, qu'on trouve à la tête des œuvres de ce Poëte dans les dernieres éditions, &c. *V. l'Histoire de l'Académie Françoise.* Baillet, *Jugem. des Sçav. sur les Poëtes modernes*, tome. 5. no. 1510. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 2. *Le Mercure de Septembre* 1724. page 2005. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.*

XCV.

DENIS SANGUIN DE SAINT PAVIN,

Natif de Paris, Beneficier, mort l'an 1670. *(Poëte François.)*

Il étoit fils d'un Président des Enquêtes au Parlement de Paris, qui fut choisi pour remplir la place de Prévôt des Marchands. M. Sanguin Comte de Livry, Chevalier des Ordres du Roi, premier Maître d'Hotel de Sa Majesté, & Lieutenant general de ses Armées, est arriere petit neveu de Saint Pavin.

La passion qu'il eut pour les belles Lettres & pour la Poësie l'empêcha de penser à des Emplois considerables, où son merite & le credit de sa famille l'auroient pû placer : il se contenta de la reputation que son esprit & son sçavoir lui avoient acquise, & goûta ainsi avec une ambition raisonnable les délices de la vie du monde la plus charmante & la plus commode. Sur la fin de sa vie il fut extrémement tourmenté de la goutte, dont il supporta les douleurs avec la patience d'un vrai Philosophe.

Toutes les belles & aimables qualitez que possedoit Saint Pavin le firent estimer & cherir des personnes de la premiere distinction & du premier merite, qui se faisoient un grand plaisir de pouvoir jouir de son entretien. On doit mettre de ce nombre le grand Prince de Condé, qui l'honoroit de son estime & de son amitié la plus particuliere, & qui au retour de ses Campagnes glorieuses, alloit passer ordinairement un

jour ou deux avec lui dans son agréable maison de Livry. a

Les Vers de Saint Pavin ont tout à la fois une naïveté charmante, une grande delicatesse & un goût exquis. On peut connoître aussi par l'Epigramme suivante de sa façon, qu'il étoit assez touché de la beauté de ses ouvrages.

Tyrsis fait cent Vers en une heure,
Je vais moins vîte, & n'ai pas tort,
Les siens mourront avant qu'il meurt,
Les miens vivront après ma mort.

Saint Pavin eut quelques prises avec Despréaux, qui l'avoit appellé par ironie Bigot, *Et Saint Pavin Bigot.* Il lui répondit par un Sonnet très-vif & fort piquant. b

On trouve plusieurs morceaux de ses Poësies, tels que des *Lettres*, *Sonnets*, *Rondeaux*, *Epigrammes.* Il sont inserez dans quelques Recueils de Vers, sur-tout, au quatriéme volume de celui de Barbin.

L'Abbé Sanguin, homme d'une grande pieté, crut devoir soustraire quantité d'autres Vers qui se trouverent parmi les papiers de son frere, dont les sujets lui parurent un peu trop libres. *V.* Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4. Moreri, *Diction.*

XCVI.

CLAUDE SANGUIN,

Chevalier, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître d'Hôtel de Sa Majesté & de feu S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, (Poëte François.)

Si on trouve que Saint Pavin ait été un peu trop libre dans ses Vers, voici un homme de sa famille, qui a consacré le talent qu'il avoit pour la Poësie à la pieté & à la religion. Claude Sanguin nous a donné un ouvrage considerable de plus de douze mille Vers, où il a assez heureusement réussi, pour le tems qu'il commença d'écrire; c'est un volume (petit in-4°.) intitulé, HEURES EN VERS FRANÇOIS, *contenant les* CL. *Pseaumes de David, selon l'ordre de l'Eglise, où sont com-*

a Cette maison appartient aujourd'hui à M. le Duc de Lorges.

b Voyez dans les deux dernieres éditions des œuvres de Despréaux la remarque sur le Vers 128. de la I. Satyre & sur l'Epigramme VII.

pris les Offices de la Vierge, les sept Pseaumes Pénitentiaux, l'Office des Morts, les Vépres, Complies, Heures Canoniales, & Cantiques, avec plusieurs belles Meditations sur les vingt principales Fêtes de l'année, & Mysteres de notre Foi ; DEDIE'ES A LA REINE, Paris, chez Jean de la Caille, M. DC. LX.

On voit à la tête de ce Livre deux Sonnets à la louange de l'Auteur, & une Piece en Vers latins, aussi à sa gloire, qui commence par l'Anagramme de son nom, CLAUDIUS SANGUIN, *sanguine lucidus.*

XCVII.

JACQUES SAVARY,

Natif de la ville de Caen, mort le 21. Mars 1670. âgé de 63 ans, (Poëte Latin.)

Il a fait divers ouvrages en Vers latins, qui lui ont acquis de la reputation. Le Poëme qui traite de la Chasse du Lievre, sous le titre de *Album Dianæ Leporicidæ*, en sept livres, imprimé à Caen en 1665. est un des principaux, de même que son Poëme en trois livres sur le Manege ou l'Hippodrome, intitulé, *Album Hipponæ*, seu *Hippodromi Leges*, vol. in-4°. 1662. Il a encore fait l'*Odyssée* en Vers latins ; *les Triomphes de Louis XIV. depuis son avenement à la Couronne ;* un volume de *Poësies mélées.* Savary promettoit de donner au Public un corps entier de toutes *les Chasses* qui se font avec les chiens courans. Il y a beaucoup d'invention dans les Poëmes de la Chasse du Lievre, & dans celui du Manege. Il a eu soin de mettre à la marge les termes de ces Arts en notre Langue, pour la commodité de ceux qui ne pourroient les entendre dans son latin ; mais en même tems il nous a fait voir combien il est difficile de traiter les Arts en Vers, & de garder la politesse & la netteté de l'expression avec la proprieté des mots qui leur sont particuliers.

Oppien, Poëte Grec, qui vivoit dans le second siecle sous l'Empereur Caracalla, a composé un Poëme sur la Chasse en IV. livres. Noël le Comte, Venitien, vivant dans le seiziéme siecle, a fait aussi un Poëme en Vers latins sur la Chasse, en IV. livres : mais l'on peut dire que, s'ils ont traité ce sujet

avant Savary, celui-ci, qui est le premier en France qui ait pris le même sujet, s'est beaucoup plus étendu que les deux premiers, surtout pour ce qui regarde la Chasse du Lievre. On peut dire aussi que Savary est le premier qui ait composé un Poëme sur le Manege, & que s'il n'a pas porté cet ouvrage à sa perfection, il a au moins l'avantage d'être le premier qui ait travaillé en Vers sur ce sujet. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1518. Huet, *Origines de Caen.* Morcri, *Dictionaire.*

XCVIII.

PIERRE PATRIX,

Gentilhomme Normand, natif de Caen, mort à Paris le 6. Octobre 1671. âgé de 88 ans (Poëte François.)

Il étoit petit fils d'un Regent de l'Université de Caen, qui étoit aussi Conseiller au Parlement de Rouen; il avoit une Charge chez Gaston Duc d'Orleans, qui lui donna le Gouvernement de Limours, pour lequel il fit signifier à un grand Seigneur, qui le vouloit avoir pour une de ses créatures, les *Commandemens de Dieu*, où il y a, *l'avoir d'autrui tu n'embleras.* Il a été fort estimé des gens d'esprit de son tems; sa conversation étoit aussi des plus agréables. L'on dit que quand il rencontroit des compagnies où l'on parloit des sciences, il disoit à ceux qui l'accompagnoient, qu'il alloit gouter de leur vin.

C'est de lui qu'on voit la plainte des consonnes qui n'avoient pas l'honneur d'entrer au nom de Neuf-Germain, à laquelle Voiture a répondu, & qui par cette raison a été inserée parmi les Poësies de Voiture. Patrix ayant fait dans sa jeunesse plusieurs Pieces galantes, & quelques-unes même licentieuses, il les supprima toutes dans un âge plus avancé, & ne composa dans la suite que sur des sujets de pieté. Il fit imprimer à Blois en 1660. un Recueil de ses Poësies devotes, sous ce titre, *La misericorde de Dieu sur la conduite d'un Pécheur pénitent.* M. Huet en parle fort au long dans ses Origines de Caen, & écrit Patris avec une s, quoique Patrix y mît un x, qui pourtant se prononce comme une s, & même ne se prononce que devant une voyelle.

Ménage

Ménage (dans son *Anti-Baillet*, page 318.) dit que Patrix a fait des Vers toute sa vie, & que deux jours avant sa mort il fit ces Vers si celebres :

Je songeois cette nuit, que de mal consumé,
Côte-à-côte d'un pauvre on m'avoit inhumé ;
Et ne pouvant souffrir ce fâcheux voisinage,
En Mort de qualité je lui tins ce langage :
Retires-toi, coquin, vas pourrir loin d'ici,
Il ne t'appartient pas de m'approcher ainsi.
Coquin ! ce me dit-il d'une arrogance extrême,
Vas chercher tes coquins ailleurs, coquin toi-même.
Ici tous sont égaux, je ne te dois plus rien ;
Je suis sur mon fumier, comme toi sur le tien.

V. La Monnoye, *dans ses notes sur les Jugemens des Sçavans*, au sixiéme volume de *Baillet*, page 266. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4. Moreri, *Dictionaire.*

XCIX.

PIERRE LE MOINE,

Jesuite de Chaumont en Bassigny, né l'an 1602. mort à Paris le 22. Août 1671. (Poëte François.)

Le Pere le Moine est le premier de tous les Poëtes François de la Societé, qui ayent acquis quelque reputation dans ce genre d'écrire.

Il a mis au jour plusieurs ouvrages en Vers, tels que *le Triomphe de Louis XIII ; la France guerie dans le retablissement de la santé du Roi ; les Hymnes de la sagesse & de l'amour de Dieu ; les Peintures morales ; un Recueil de Vers Théologiques, heroïques & moraux ;* diverses Pieces détachées, comme *le Portrait du Roi ; les Jeux Poëtiques ; l'Eloge du Prince de Condé*, & quelques autres ; mais le plus considerable de tous ses Poëmes est *le saint Louis*, ou *la sainte Couronne reconquise sur les Infideles*, divisé en xviij. livres. Tous ces ouvrages ont été rassemblez dans un volume in-folio, orné d'estampes, Paris chez Louis Billaine, 1671.

Costar écrivant au Pere Briet au sujet du Poëme de *S. Louis*,

LE PERE LE MOINE. & au ſujet de ſon Auteur, lui dit entr'autres choſes : Le grand & le bel eſprit que votre Pere le Moine ! quelle fecondité d'invention ! quel choix de paroles ! mais plûtôt quelle fougue, quelle fureur, quelle enthouſiaſme ! que de pompe, que de majeſté, que de hardieſſe, que de grandeur égale & conſtante ! Il a trouvé le ſecret de faire une Piece reguliere de l'hiſtoire d'un Heros, dont le malheur ne fut pas moindre que la vertu, & qui par cette raiſon ne pouvoit apparemment ſervir de matiere à un Poëme Epique. En cela il a eu l'ambition d'imiter ces Riches magnifiques, qui forçant la nature des lieux, affectent de faire dans des ſituations deſagréables & incommodes, des maiſons délicieuſes, & d'y élever des bâtimens ſuperbes, où la ſymetrie eſt exactement obſervée.

On voit auſſi dans une Lettre du même Coſtar à l'Abbé Quillet, qu'il a lû ce Poëme trois fois de ſuite avec un goût merveilleux, & qu'il n'a pû s'empêcher de publier que tout lui en a plû ; l'œconomie du deſſein, la varieté des évenemens, la nobleſſe des penſées & la magnificence de la diction.

Sans s'arrêter aux louanges exceſſives que Coſtar & quelques perſonnes donnent au Pere le Moine, les bons Critiques conviennent qu'il a un genie veritablement Poëtique & très-élevé, & ſont du ſentiment du Pere Rapin, qui prétend que nous n'avons aucun ouvrage dans notre Langue, où il y ait tant de Poëſie que dans le *Poëme de ſaint Louis ;* mais que l'Auteur n'a pas aſſez de retenue, qu'il ſe laiſſe trop aller à la vivacité de ſon eſprit, & que ſon imagination le mene toûjours trop loin.

En effet on trouve dans ce Poëme des morçeaux hardis & merveilleux, qui ne ſe ſoutiennent pas également, y ayant beaucoup de haut & de bas, & quelquefois des penſées & des expreſſions trop hazardées. Quelques perſonnes diſent auſſi, que Deſpréaux étant interrogé pourquoi il n'avoit pas parlé dans ſes Ecrits du Pere le Moine, répondit :

Il s'eſt trop élevé pour en dire du mal,
Il s'eſt trop égaré pour en dire du bien.

Le Pere le Moine a écrit en Proſe la vie du Cardinal de Richelieu, par ordre & ſur les memoires de la Ducheſſe d'Aiguillon, Niece du Cardinal. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1515. Moreri, *Dictionaire.*

C.

ANTOINE GODEAU,

Natif de Dreux, Evêque de Vence & de Grasse, puis de Vence seulement, l'un des premiers de l'Académie Françoise, mort à Vence d'une attaque d'Apoplexie le 21. Avril 1672. âgé de 67 ans, (Poëte François.)

Godeau étoit un peu parent de Conrart; il logeoit chez lui, quand il venoit à Paris; & ce fut pour entendre la lecture des Poësies qu'il apportoit de Dreux, que Conrart assembla pour la premiere fois ces gens de lettres, dont les conferences bien-tôt après donnerent naissance à l'Académie Françoise.

Le Cardinal de Richelieu l'estimoit particulierement; & l'on dit un bon mot & une réponse agréable de cette Eminence. Quand l'Abbé Godeau lui présenta la Paraphrase qu'il avoit faite en Vers sur le Cantique, *Benedicite omnia opera Domini Domino*, il lui dit d'un ton gracieux: M. l'Abbé, vous me donnez le *Benedicite*; & moi, je vous donne *Grasse*. En effet le Cardinal fut aussitôt demander au Roi l'Evêché de Grasse pour l'Abbé Godeau, & l'obtint.

Cet Illustre Evêque a fait beaucoup d'honneur au Parnasse François, sans s'écarter de la modestie & de la sainteté qui convenoit à son caractere.

Il a employé son heureux genie Poëtique à celebrer les grandeurs de Dieu & l'excellence de la Religon Chrétienne, sujets où l'on trouve une noble & vaste carriére à faire briller la Poësie.

Balzac & Ménage lui donnent à juste titre le caractere de bon Poëte & de bon Evêque.

On compte parmi ses Poësies des *Paraphrases* de tous les Pseaumes; les *Fastes de l'Eglise* pour les douze mois de l'année, qui contiennent plus de quinze mille Vers; le Poëme de *l'Assomption de la Vierge*; celui de *saint Paul*, en cinq livres; celui de *sainte Madelaine*; celui de *la Vierge d'Antioche*; celui de *saint Eustache*; celui de *la Sorbonne*; celui de *la Chartreuse*; un autre Poëme contre la *mauvaise Morale du tems*; un Recueil

GODEAU. d'*Hymnes*; un d'*Odes sacrées*; un de *Sonnets sur la vie*, *sur la mort & sur les mysteres de Notre-Seigneur Jesus-Christ*, divisé en deux parties; un de *Sonnets sur le Saint Sacrement*; un d'*Epîtres morales*, & un *sur divers sujets de Religion*; *l'Institution du Prince pour Louis XIV.* en Quatrins; quelques *Elegies*, *Stances*, & autres Pieces détachées, comme celle *sur son éloignement de Paris*, celles qu'il adresse à son *desert*, à sa *Bibliotheque*, &c.

La plus grande partie de ses Poësies a été imprimée à Paris 1635. & 1646. en deux volumes in-12. & depuis en 1660. Ses *Paraphrases sur les Pseaumes* ont été imprimées separément in-4°. Paris 1650. & ensuite en un volume in-12. 1698. où elles sont mises en chant par Thomas Gobert; ses *Fastes de l'Eglise*, vol. in-12. Paris 1674.

On dit cependant qu'il composa quelques Poësies galantes; & il y a toute apparence que Voiture lui adresse le Rondeau au sujet de Mademoiselle de Rambouillet, qui a été depuis M. la Duchesse de Montauzier: il commence par ces Vers:

Comme un galant & brave Chevalier,
Vous m'appellez en combat singulier
D'Amour, de Vers & de Prose jolie;
Mais à si peu mon cœur ne s'humilie,
Je ne vous tiens que pour un écolier.
Et fussiez-vous brave, docte & guerrier,
En cas d'amour n'aspirez au laurier;
Rien ne déplaît à la belle JULIE
Comme un galant.

Pellisson dans l'Histoire de l'Académie Françoise donne un catalogue des Ecrits en Prose de Godeau, contenant 50 ouvrages differens, comme *Discours sur les œuvres de* Malherbe; Dialogue des *causes de la corruption de l'Eloquence, traduit en latin par Giry*; *Histoire de l'Eglise*, quatre volumes in-folio; l'Oraison funebre du Roi *Louis XIII*; celles de M. l'*Evêque de Bazas*; de M. *le Camus, Evêque du Bellay*; de M. *Matthieu Molé, Garde des Sceaux*; Harangue faite au Roi *Louis XIV.* dans la ville de Lyon; les Vies de saint Paul, de saint Augustin, de S. Charles Borromée; *Eloges des* Evêques, *qui dans tous les siecles de l'Eglise ont fleuri en doctrine & pieté*; *Eloges historiques des* Empereurs, *des* Rois, *des* Princes, *des* Imperatrices, *des* Reines, *& des* Princesses, *qui dans tous les siecles ont excellé en pieté*;

Version

Version expliquée du nouveau Testament, deux volumes ; *plusieurs autres œuvres Chrétiennes*.

On demandera en voyant la liste des ouvrages de Godeau, comment il a pû tant écrire ? C'est une facilité, c'est une fecondité sans exemple. Il disoit que le paradis d'un Auteur, c'étoit de composer ; que son purgatoire, c'étoit de relire & de retoucher ses compositions ; mais que son enfer, c'étoit de corriger les épreuves de l'Imprimeur. *V.* Pellisson *& l'Abbé d'*Olivet, *Histoire de l'Académie françoise*, tome 1. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1517. Moreri, *Dictionaire.*

C I.

FRANÇOIS HEDELIN,

Né à Paris le 17. *Mars* 1592. *Abbé d'Aubignac & de Meimac, mort le* 11. *Mars* 1673. *âgé de* 81 *ans, (Poëte François.)*

Son pere, François Hedelin, étoit un des plus sçavans hommes de son tems dans les Mathematiques, dans la Jurisprudence & dans l'Histoire, & qui composa des Vers grecs, latins & françois, qui eurent de la vogue de son tems. Entre ses Poësies on a une *Traduction des Heroides d'Ovide*, & quelques autres Pieces inserées dans un Recueil intitulé, *Les Muses françoises*, entr'autres, *le Royaume de la féve*, qui a été fort estimé. Après avoir exercé long-tems à Paris la profession d'Avocat, il se retira à Nemours, où il acheta la Charge de Lieutenant General de cette Ville. Son fils, dont nous parlons, y exerça pendant quelque-tems la profession d'Avocat ; mais il l'abandonna pour venir à Paris, lieu de sa naissance ; & ayant embrassé l'état Ecclesiastique, il fut mis auprès du jeune Duc de Fronsac, en qualité de Précepteur. Là, il sçut si bien se ménager auprès du Cardinal de Richelieu, oncle de ce Duc, qu'il fut pourvû de l'Abbaye d'Aubignac, Diocese de Bourges ; & de celle de Meimac, Diocese de Limoges. Le grand monde dans lequel il se trouva tout d'un coup repandu, le mit en liaison avec les beaux Esprits de son tems : & la dispute litteraire sur le théatre des anciens contribua

HHhh

L'ABBE' D'AUBIGNAC. beaucoup à lui donner d'abord de la reputation. L'Abbé d'Aubignac ſçut auſſi par ſes manieres agréables gagner les bonnes graces du jeune Duc, dont on lui avoit confié l'éducation : car à peine ce Seigneur eut-il atteint l'âge de vingt-cinq ans, que le premier acte de majorité qu'il fit, fut de donner à ſon Precepteur une penſion viagere de quatre mille livres à prendre ſur tous ſes biens, dont l'Abbé d'Aubignac jouit juſqu'à ſa mort : car le Duc de Fronſac, âgé de 27 ans, ayant été tué ſur mer d'un coup de canon au ſiege d'Orbitelle en Italie, en 1646. ſans avoir été marié, il en fut exactement payé par le grand Condé, Louis de Bourbon, qui avoit épouſé en 1641. la ſœur unique de ce Duc, & qui fut le ſeul héritier du Maréchal Duc de Brezé, beau-frere du Cardinal, & pere du Duc de Fronſac & de la Princeſſe de Condé.

Le ſoin que l'Abbé d'Aubignac avoit pris de ſe rendre agréable au Cardinal de Richelieu, l'avoit engagé à étudier à fond tout ce qui regarde la Poëſie dramatique, qui étoit fort du goût de ce Cardinal. Ce fut dans le deſſein de lui plaire qu'il compoſa le traité de *la pratique du Théatre*, qui eſt, au jugement des Critiques, le meilleur ouvrage qui ait été compoſé ſur pareil ſujet, & qui a acquis une grande reputation à ſon Auteur ; il penſa la diminuer beaucoup par la *Zenobie*, Tragédie en Proſe, qu'il compoſa ſur les regles qu'il avoit preſcrites dans ſon traité de *la Pratique du Théatre :* il eut même à eſſuyer pluſieurs railleries à la Cour & à la Ville à ce ſujet ; mais qui ne firent cependant aucun tort à ſon traité de *la pratique du Théatre*.

L'Abbé d'Aubignac a fait auſſi *Terence juſtifié*, où il montre la grande connoiſſance qu'il avoit de la Comédie ancienne & moderne. Son livre intitulé, *Macariſe, ou la Reine des Iſles fortunées, hiſtoire allegorique, contenant la Philoſophie morale des Stoïques, ſous le voile de pluſieurs avantures agréables en forme de Roman*, eut un grand ſuccès ; & pluſieurs illuſtres Approbateurs, tels que les Girys, les Boileaus, les Patrus, les Guerets, &c. Cet ouvrage dédié au Roi, eſt diviſé en huit livres, & a été imprimé en deux volumes in-8°. chez Jacques du Beuil & Pierre Collet, Paris 1664.

Le Traité de *la pratique du Théatre* par l'Abbé d'Aubignac a été imprimé in-4°. Paris 1657. & dans une nouvelle édi-

tion, augmentée de son *Terence justifié*, avec un discours de Gilles Ménage sur l'Heautontimorunos de Terence, trois volumes in-8°. Amsterdam 1715.

Nous avons aussi de l'Abbé d'Aubignac plusieurs petites Pieces de Poësie, comme celle qui a pour titre, *le Tris de la Medecine*, qu'on trouve dans le Recueil de Poësies choisies, imprimé par Charles Sercy, Paris 1662. Parmi ses ouvrages en Prose il a donné les *Conseils d'Ariste à Celimene sur le moyen de conserver sa reputation*, volume in-12. Paris 1665. & une *Dissertation sur la condamnation des Théatres*, où il fait l'apologie des Representations dramatiques, petit in-12. Paris 1666.

L'Abbé d'Aubignac prenoit la qualité de Conseiller Aumônier & de Prédicateur ordinaire de Sa Majesté; & il a fait plusieurs Sermons & quelques Panegyriques, tels que ceux de saint Augustin & de saint Nicolas de Tolentin, & l'Oraison funebre de M. le Duc de Nemours. Tous les ouvrages qui sont sortis de sa plume dans des genres si opposez, ont fait dire qu'il servoit Dieu & le monde par semestre.

L'amour que l'Abbé d'Aubignac avoit pour les belles Lettres & pour les personnes qui les cultivoient, l'engagea de former une societé de personnes d'esprit & de merite, qui s'assembloient chez lui toutes les semaines, & une fois le mois à l'Hôtel de Matignon, où il se faisoit un Discours en public. Cette societé fut appellée pendant quelque tems *l'Académie de l'Abbé d'*AUBIGNAC; mais comme il ne put obtenir les Lettres Patentes du Roi, qu'il avoit demandées pour établir entierement cette Académie sous la protection & sous le nom de Monseigneur le Dauphin, elle fut dissipée avant même qu'il mourût, après s'être assemblée quelque tems chez M. l'Abbé Villeserin, depuis Evêque de Senez.

L'Abbé d'Aubignac a eu quelques disputes litteraires avec l'Abbé Ménage & avec Pierre Corneille. Les curieux sur tout ce qui regarde l'Abbé d'Aubignac auront une entiere satisfaction dans une *Lettre de M. de Boscheron*, contenant un abregé de la vie de l'Abbé d'Aubignac, & l'*Histoire de ses ouvrages*. Cette Lettre est inserée au premier tome des *Memoires de litterature*, par Sallengre, tome 1. partie 2. article v. page 284. *V.* le P. Niceron, *Mem. pour servir à l'Hist. des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome iv. Moreri, *Diction.*

C I I.

JEAN-BAPTISTE POCQUELIN DE MOLIERE,

Le PRINCE *des Poëtes Comiques en France, & celebre Acteur, né à Paris l'an* 1620. *mort le* 17. *Fevrier de l'année* 1673.

Il étoit fils & petit-fils de Tapissiers Valets-de-Chambre du Roi Louis XIII. qui avoient leur boutique sous les Pilliers des Halles, dans une maison à eux appartenante en propre.

Son pere ayant en vuë qu'il continuât son commerce, & lui destinant sa Charge, dont il eut même la survivance dans un âge peu avancé, le laissa jusqu'à quatorze ans dans sa boutique, & se contenta de lui faire apprendre à lire & à écrire pour les besoins de sa profession.

Le petit Pocquelin avoit un grand-pere qui l'aimoit éperdument ; & comme ce bon homme avoit de l'inclination pour la Comédie, il y menoit souvent son petit-fils, à l'Hôtel de Bourgogne. Le pere qui apprehendoit que ce plaisir ne dissipât son fils, & ne lui ôtât toute l'attention qu'il devoit à son métier, demanda un jour à ce bon homme, pourquoi il menoit si souvent son petit-fils au Spectacle ? Avez-vous, lui dit-il avec un peu d'indignation, envie d'en faire un Comédien ? Plût à Dieu, répondit le grand-pere, qu'il fût aussi bon Comédien que Bellerose (c'étoit un fameux Acteur de ce tems-là.) Cette réponse frappa le jeune homme, & sans pourtant qu'il eût d'inclination déterminée, elle lui fit naître du dégoût pour sa profession de Tapissier, s'imaginant, puisque son grand-pere souhaitoit qu'il pût être Comédien, qu'il pouvoit aspirer à quelque chose de plus qu'au métier de son pere.

Cette prévention s'imprima tellement dans son esprit, qu'il ne restoit dans la boutique qu'avec chagrin : de maniere que revenant un jour de la Comédie, son pere lui demanda pourquoi il étoit si mélancholique depuis quelque tems ? Le jeune Pocquelin ne put tenir contre l'envie qu'il avoit


JEAN BAPTISTE POQVELIN DE MOLIERE POETE COMIQVE DECEDE LE 17 FEVRIER 1673 AGE DE 53 ANS
Moliere par son sel Attique
En riant corrigeoit les Moeurs,
Le Ridicule en proye, a mille traits railleurs
Redoubloit sa veine Comique;
Mais depuis qu'au Theatre, ou brilloient ses bons mots,
On ne voit plus regner que des fades Caprices,
Ce qui fut la terreur des Sots
Devient à present leurs délices.

avoit de declarer ses sentimens à son pere : il lui avoua franchement qu'il ne pouvoit s'accommoder de sa profession ; mais qu'il lui feroit un plaisir sensible de le faire étudier. Le grand-pere qui étoit present à cet éclaircissement, appuya par de bonnes raisons l'inclination de son petit-fils : le pere s'y rendit, & se détermina à l'envoyer au College des Jesuites.

Le jeune Pocquelin étoit né avec de si heureuses dispositions pour les études, qu'en cinq années de tems il fit non seulement ses Humanitez, mais encore sa Philosophie.

Ce fut au College qu'il fit connoissance avec deux hommes illustres, Chapelle & Bernier, qui avoient pour Précepteur le celebre Gassendi, des leçons duquel il sçut profiter.

Quand le jeune Pocquelin eut achevé ses études, il fut obligé, à cause de l'âge avancé & du peu de santé de son pere, d'exercer sa Charge de Tapissier Valet-de-Chambre pendant quelque tems, & même il fit le voyage de Narbonne à la suite de Louis XIII. Quelques-uns prétendent qu'il se fit recevoir Avocat au retour de ce voyage : cependant le goût qu'il avoit pour la Comédie ne faisoit qu'augmenter, & il ne tarda gueres à témoigner la passion qu'il avoit pour cet Art & pour la déclamation.

C'étoit assez la coûtume en ce tems-là de representer des Pieces entre amis : quelques Bourgeois de Paris formerent une Troupe, dont Pocquelin étoit : ils jouerent plusieurs Pieces pour se divertir ; mais ces Bourgeois ayant suffisamment rempli leur plaisir, & s'imaginant être de bons Acteurs, s'aviserent de tirer du profit de leurs representations ; ils penserent bien serieusement aux moyens d'exécuter leur dessein ; & après avoir pris toutes leurs mesures, ils s'établirent dans le Jeu de Paulme de la Croix blanche, au fauxbourg Saint Germain. Ce fut alors que Pocquelin prit le nom de Moliere, qu'il a toûjours porté depuis : mais lorsqu'on lui a demandé ce qui l'avoit engagé à prendre celui-là plûtôt qu'un autre, jamais il n'en a voulu dire la raison, même à ses meilleurs amis.

Moliere dans les representations de ses Comédies l'emportoit sur tous ses camarades, & faisoit connoître les grands talens qu'il avoit pour la profession de Comédien. M. le Prince de Conti, qui l'avoit fait venir jouer plusieurs fois

MOLIERE. dans son Hôtel à Paris, l'encouragea; & ce Prince allant en Languedoc pour y tenir les Etats, ordonna à Moliere de le venir trouver avec la Troupe qu'il avoit formée, pour y jouer la Comédie : Moliere partit avec sa Troupe, qui eut bien de l'applaudissement en passant à Lyon en 1653. où il donna au Public l'*Etourdi*, la premiere de ses Pieces, qui eut autant de succès qu'elle en pouvoit esperer. La Troupe passa en Languedoc, où Moliere fut reçu très-favorablement de M. le Prince de Conti : il y fit representer *l'Etourdi, le Dépit amoureux* & *les Précieuses ridicules*. Le Prince de Conti lui confia la conduite des plaisirs & des spectacles qu'il donnoit à la Province ; & ayant remarqué en peu de tems toutes les bonnes qualitez de Moliere, son estime pour lui alla si loin, qu'il voulut le faire son Secretaire, mais celui-ic aimoit l'indépendance;& il étoit si rempli du dessein de faire valoir les talens qu'il se connoissoit, qu'il pria Monsieur le Prince de Conti de lui laisser continuer la Comédie, & la place qu'on lui proposoit fu donnée à M. Simon. Ses amis le blâmerent de n'avoir pas accepté un Emploi aussi avantageux : Hé, Messieurs, leur dit-il, ne nous deplaçons jamais, je suis un passable Auteur, si j'en crois la voix publique; je puis être un fort mauvais Secretaire; je divertis le Prince par les Spectacles que je lui donne, je le rebuterois par un travail serieux & mal conduit : & pensez-vous d'ailleurs, ajouta-t'il, qu'un Misantrope comme moi, capricieux si vous voulez, soit propre près d'un Grand; je n'ai pas les sentimens assez flexibles pour la domesticité : mais plus que tout cela, que deviendront ces pauvres gens que j'ai amenez de si loin? qui les conduira? Ils ont compté sur moi, & je me reprocherois de les abandonner. Moliere enfin étoit ravi de se voir Chef d'une Troupe; il se faisoit un plaisir sensible de conduire sa petite Republique; il aimoit à parler en public, & n'en perdoit jamais l'occasion, dont il s'acquittoit très-bien.

Après quatre ou cinq années de succès dans la Province, Moliere quitta le Languedoc avec l'agrément du Prince de Conti, & amena sa Troupe à Paris : Monsieur, frere unique du Roi, lui accorda sa protection, eut la bonté de le presenter au Roi & à la Reine sa mere, & permit à sa Troupe de prendre le nom de *Comédiens de* MONSIEUR; il lui donna le Théatre du petit Bourbon, & peu de tems après celui du

Palais Royal. Le Roi content de Moliere & des Spectacles qu'il faisoit representer par sa Troupe, en fit ses Comédiens, & leur accorda une pension de sept mille livres. Le Roi donna aussi en 1663. une pension particuliere de mille livres à Moliere, qui en remercia Sa Majesté, par une Piece de Vers inserée dans le second volume de ses œuvres.

Moliere exerçoit toûjours sa Charge de Tapissier Valet-de-Chambre, & le Roi le gracieusoit en toute occasion.

Voici un trait que j'ai appris de feu Bellocq, Valet-de-Chambre du Roi, homme de beaucoup d'esprit & qui faisoit de très-jolis Vers. Un jour que Moliere se presenta pour faire le lit du Roi, R*** aussi Valet-de-Chambre de Sa Majesté, qui devoit faire le lit avec lui, se retira brusquement, en disant qu'il ne le feroit point avec un Comédien; Bellocq s'approcha dans le moment, & dit : *Monsieur de Moliere, vous voulez bien que j'aie l'honneur de faire le lit du Roi avec vous ?* Cette aventure vint aux oreilles du Roi, qui fut très-mécontent du procedé de R***, & lui en fit de vives reprimandes.

Moliere étoit bien dédommagé de certains airs de dedain de quelques gens grossiers & sans merite, par l'estime & les caresses des plus grands Seigneurs & des personnes d'esprit, qui recherchoient son entretien, & qui étoient charmez de le posseder. Le grand Prince de Condé l'honoroit de son estime & de son amitié, & lui faisoit l'honneur de le faire manger avec lui. Il arriva qu'un jour Moliere étant à la table de ce Prince, les Pages qui y servoient, ne cherchant qu'à badiner & voulant empêcher Moliere de manger les bons morceaux qu'on lui presentoit, lui changeoient d'assiette dans l'instant qu'on les lui servoit; Moliere s'en étant apperçu, prit promptement une aîle de Perdrix, qu'on ne faisoit que poser sur son assiete, & n'en fit qu'une bouchée jusqu'à l'os, qu'il remit sur l'assiete : le Page qui vint pour lui ôter son assiete, ne fut pas assez alerte, & ne retira que l'os de cette aîle de perdrix, ce qui fit rire Moliere; M. le Prince lui en demanda la raison; il lui répondit : Monseigneur, c'est que vos Pages ne sçavent pas lire, il prennent les O pour les L. On rapporte ce petit trait de plaisanterie de la part de Moliere, comme une chose rare à un homme aussi grave que lui dans la conversation.

Le caractere de Moliere étoit très-serieux; c'étoit un homme

MOLIERE. qui parloit peu, mais très-à-propos & avec beaucoup de justesse ; c'étoit un vrai Philosophe, plein de probité, desinteressé, ne songeant qu'à plaire à son Prince & aux personnes du premier goût, & qu'à faire subsister sa Troupe. Il avoit un grand nombre d'amis distinguez dans la Republique des Lettres, entr'autres, le Philosophe Rohaut, la Bruiere, les deux Corneilles, Despréaux, Chapelle, Bernier, Fourcroi. Outre la pension de mille livres que le Roi donnoit à Moliere, il lui faisoit encore de tems-en-tems des gratifications : d'ailleurs Moliere jouissoit de plus de vingt-cinq mille livres de rente, ayant quatre parts à la Comédie, une comme Acteur, une pour sa femme qui étoit Comédienne, & deux en qualité d'Auteur.

Il faisoit un excellent usage de tout son bien, étant fort liberal & aidant les Comédiens qui avoient quelques talens. Il tenoit une bonne table, où les Chapelles, les Fourcrois & plusieurs gens d'esprit & bons convives étoient bien venus. Quoique son temperament très-délicat l'ait obligé de vivre de lait pendant plus de dix années, il restoit cependant quelquefois quatre & cinq heures à table avec les meilleurs convives & les plus grands buveurs, tandis qu'il n'avoit d'autre mets & d'autre boisson que son lait avec un peu de pain ou de biscuit. Il parloit peu, comme on l'a déja dit, mais toûjours avec une grande justesse : il écoutoit attentivement les pensées ingenieuses & les saillies d'esprit des personnes qui étoient à sa table, & il les écrivoit avec un craïon sur des cartes à jouer, qu'il avoit dans sa poche pour cet usage.

Personne n'a reçu de la nature plus de talent que Moliere pour jouer tout le genre humain, pour trouver du ridicule dans les choses les plus serieuses, & pour l'exposer avec finesse & naïveté aux yeux du Public.

La nature, les graces Comiques, la politesse du langage & la facilité de s'exprimer paroissent dans tous ses Ecrits.

Moliere est un des hommes ausquels la France a le plus d'obligation, pour avoir travaillé à en bannir le mauvais goût, & à corriger le ridicule & les défauts des hommes dans chaque état. Les personnes qui tenoient le premier rang dans Paris pour le bel esprit, s'apperçurent à l'arrivée de Moliere en cette Ville, qu'il connoissoit mieux qu'un autre

autre le vrai & la belle nature, le faux & le ridicule.

Voilà ce que dit Ménage [a] : J'étois à la premiere representation le 18. Novembre 1659. des *Précieuses ridicules* de Moliere au petit Bourbon. Mademoiselle de Rambouillet y étoit, Madame de Grignan, tout l'Hôtel de Rambouillet, Chapelain & plusieurs autres personnes de ma connoissance : la Piece fut jouée avec un applaudissement general, & j'en fus si satisfait en mon particulier, que je vis dès-lors l'effet qu'elle alloit produire. Au sortir de la Comédie prenant Chapelain par la main : Monsieur, lui dis-je, nous approuvions vous & moi toutes les sottises qui viennent d'être critiquées si finement & avec tant de bon sens ; mais croyez-moi, pour me servir de ce que saint Remy dit à Clovis, il nous faudra brûler ce que nous avons adoré, & adorer ce que nous avons brûlé. Cela arriva comme je l'avois prédit, & dès cette premiere representation, l'on revint du galimatias & du stile forcé.

Le Pere Rapin & tous les sçavans Critiques donnent aussi l'avantage à Moliere sur tous les Poëtes Comiques, & même sur ceux de l'antiquité de la Grece & de l'Italie. En effet où trouvet'on des Pieces comparables à celle du *Misantrope*, des *Femmes sçavantes*, du *Tartuffe*, de *l'Avare*, de *l'Ecole des Maris*, &c. Quand il a voulu imiter les anciens, on voit qu'il les a surpassez ; l'on en peut juger par son *Amphitrion* d'avec celui de Plaute, qui est pourtant une des meilleures Comédies de ce Poëte Latin. On admire la maniere ingenieuse dont il a traité le sujet de *Georges Dandin*, tiré d'un Conte de Bocace, &c. Les moindres choses maniées par ce grand homme paroissent charmantes & merveilleuses.

Voilà aussi le jugement que le Pere Bouhours fait de Moliere dans le Monument qu'il a consacré à sa memoire.

Ornement du Théatre, incomparable Acteur,
Charmant Poëte, Illustre Auteur,
C'est toi, dont les plaisanteries
Ont guéri des Marquis l'esprit extravagant ;
C'est toi, qui par tes momeries,
As reprimé l'orgueil du Bourgeois arrogant.

Ta Muse en jouant l'Hyppocrite,
A redressé les faux dévots ;

a Menagiana, tome 2. page 65.

KKkk

MOLIERE.

La Précieuse à tes bons mots,
A reconnu son faux merite.
L'homme ennemi du genre humain,
Le Campagnard, qui tout admire,
N'ont pas lû tes Ecrits en vain;
Tous deux s'y sont instruits en ne pensant qu'à rire.

Enfin tu reformas & la Ville & la Cour;
Mais quelle en fut la recompense?
Les François rougiront un jour
De leur peu de reconnoissance:
Il leur fallut un Comedien,
Qui mît à les polir son art & son étude.
Mais, Moliere, à ta gloire il ne manqueroit rien,
Si parmi leurs défauts, que tu peignis si bien,
Tu les avois repris de leur ingratitude.

Despréaux ne lui donne pas moins de louange dans sa deuxiéme Satire qu'il lui adresse, où il commence par ces Vers.

Rare & sublime esprit, dont la fertile veine
Ignore en écrivant le travail & la peine,
Pour qui tient Apollon tous ses trésors ouverts
Et qui sçait à quel coin se marquent les bons Vers;
Dans les combats d'esprit sçavant Maître d'escrime,
Enseigne-moi, Moliere, où tu trouves la rime.

Voyez encore les belles Stances que ce même Poëte adresse à Moliere sur sa Comédie de l'*Ecole des Femmes.* [a]

Il est vrai que Despréaux après la mort de Moliere, en lui donnant de nouvelles louanges, n'a pas laissé de lui reprocher d'avoir quelquefois donné dans un Comique un peu bas & indigne de lui; c'est ce qu'on voit au Chant troisiéme de l'Art Poëtique, Vers 391. & les suivans.

Etudiez la Cour, & connoissez la Ville,
L'une & l'autre est toûjours en modéles fertiles:
C'est par-là que Moliere illustrant ses Ecrits,
Peut-être de son Art eût remporté le Prix;
Si moins ami du Peuple en ses doctes peintures,
Il n'eût point fait souvent grimacer ses figures.
. . . .

[a] Oeuvres de Despréaux, édition de Geneve, page 433.

Dans ce ſac ridicule, où Scapin s'envelope,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Miſantrope.

Mais qui peut ignorer les raiſons que Moliere a euës de donner dans quelques-unes de ſes Pieces quelques Scenes burleſques & d'un Comique un peu trop boufon : il falloit faire ſubſiſter une troupe de Comédiens, & attirer le Peuple & l'homme qui ne cherche qu'à rire : les perſonnes d'érudition & d'un diſcernement juſte & délicat ſont en petit nombre, & ne ſont pas ſouvent les mieux traitez de la fortune, & par conſequent hors d'état de faire vivre les Comédiens en allant ſouvent aux Spectacles occuper les premieres places. Moliere fut obligé de ſe ſervir quelquefois d'un plaiſant un peu outré, pour attirer un certain monde, & le Peuple, qui venoit en foule apporter un argent très-neceſſaire à ſa Troupe.

D'ailleurs dans les Spectacles n'eſt-il pas juſte de donner quelque choſe au Peuple & aux perſonnes qui ne ſe piquent point de bel eſprit ? Mais dans quelques Pieces où Moliere a voulu ſatisfaire le Peuple, n'y trouve-t'on pas des Scenes & même des Actes entiers, qui charment l'homme d'eſprit ? On y reconnoît le genie admirable de leur Auteur ; qu'on liſe ou qu'on voye repreſenter *les Fourberies de Scapin, le Malade imaginaire, le Bourgeois Gentilhomme ?* n'y trouve-t'on pas des endroits merveilleux ?

Deſpréaux n'ignoroit pas toutes les raiſons que je viens de dire : mais en qualité de Cenſeur rigide, il vouloit toûjours qu'on ne cherchât à plaire qu'aux perſonnes d'érudition & du goût le plus délicat : cependant de tous les Poëtes modernes Moliere étoit celui qu'il eſtimoit & admiroit le plus ; & qu'il trouvoit plus parfait en ſon genre, que Corneille & Racine dans le leur. [a]

On pourroit partager & diſtinguer les pieces de Moliere en trois claſſes ; la premiere ſeroit pour des genies ſuperieurs & des Maîtres de l'Art ; la ſeconde, pour des perſonnes nées avec un goût naturel pour les bonnes choſes, & qui ont la pratique du beau monde ; la troiſiéme, pour la bonne Bourgeoiſie & pour le Peuple : cependant on dira auſſi en même tems que les perſonnes d'un genie ſuperieur & du meilleur goût trouveront toûjours quelques beautez, juſques dans

[a] Remarques ſur le Vers 394. du troiſiéme Chant de l'Art Poëtique.

MOLIERE. les Pieces qu'on pourroit mettre dans la troisiéme classe.

Tout ce que je dirois à la gloire de Moliere seroit bien au-dessous des idées que les personnes d'esprit en ont ; il vaut mieux renvoyer à la lecture & à la representation de ses Comédies : elles ont été imprimées differentes fois, & distribuées en plusieurs volumes ; les deux dernieres éditions de Paris, l'une en l'année 1697. & l'autre en 1718. par la Compagnie des Libraires, sont en 8 volumes in-12. elles contiennent les Pieces suivantes, dont voici le catalogue selon l'ordre des tems qu'elles ont été representées. I. *L'Etourdi, ou les Contre-temps*, Comédie en Vers, cinq Actes, a été jouée la premiere fois à Lyon l'an 1653. & à Paris en 1658. II. *Le Dépit amoureux*, Comédie en Vers, cinq Actes, representée à Paris au mois de Decembre 1658. III. *Les Précieuses ridicules*, Comédie en Prose, un Acte, 1658. IV. *Sganarelle, ou le Cocu imaginaire*, Comédie en Vers, un Acte, 1660. V. *Dom Garcie, ou le Prince jaloux*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1661. VI. *L'Ecole des Maris*, Comédie en Vers, trois Actes, 1661. VII. *Le Fâcheux*, Comédie en Vers, trois Actes, précedez d'un Prologue à la gloire du Roi, 1661. VIII. *L'Ecole des Femmes*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1662. IX. *La Critique de l'Ecole des Femmes*, Comédie en Prose, un Acte, 1663. X. *L'Impromptu de Versailles*, Comédie en Prose, un Acte, 1663. XI. *La Princesse d'Elide, ou les Plaisirs de l'Isle enchantée*, Comédie en Prose & en Vers, cinq Actes avec un Prologue, Ballet & Musique, 1664. XII. *Le Mariage forcé*, Comédie en Prose, un Acte, 1664. XIII. *L'Amour Medecin*, Comédie en Prose, trois Actes avec un petit Prologue en Vers, 1665. XIV. *Dom Juan, ou le Festin de Pierre*, Comédie en Prose, cinq Actes, 1665. XV. *Le Misantrope*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1666. XVI. *Melicerte*, Pastorale heroïque en Vers, deux Actes, 1666. XVII. *Le Medecin malgré lui*, Comédie en Prose, 1666. XVIII. *Le Sicilien, ou l'Amour Peintre*, Comédie en Prose, un Acte avec des intermedes, 1667. XIX. *Le Tartuffe, ou l'Imposteur*, [a] Comédie en Vers, cinq Actes, 1667. XX. *Amphitrion*, Comédie en Vers, trois Actes avec un Prologue, 1668. XXI. *L'Avare*, Comédie en Prose, cinq Actes, 1668. XXII. *George Dandin*, Comédie

[a] Les trois premiers Actes de la Comédie du *Tartuffe* avoient été representez à Versailles, dès le mois de Mai 1664. mais elle ne parut en cinq Actes, qu'en 1667.

médie en Prose, un Acte, 1668. XXIII. *Monsieur de Pourseaugnac*, Comédie, Ballet avec Musique, trois Actes en Prose, 1669. XXIV. *Le Bourgeois Gentilhomme*, Comédie en Prose avec des Intermédes de Musique & de Danse, cinq Actes, 1670. XXV. *Les Amans magnifiques*, Comédie en Prose avec Musique & Danse, cinq Actes, 1670. XXVI. *Les Fourberies de Scapin*, Comédie en Prose, trois Actes, 1671. XXVII. *Psiché*, Tragédie, Ballet en Vers, un Prologue & cinq Actes, 1672. Pierre Corneille & Quinault ont travaillé à une partie de cette Piece, dont la disposition, le Prologue le premier Acte, la premiere Scene du second & le troisiéme sont de Moliere. XXVIII. *Les femmes sçavantes*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1672. XXIX. *La Comtesse d'Escarbagnas*, Comédie en Prose, un Acte, 1672. XXX. *Le Malade imaginaire*, Comédie en Prose, trois Actes avec des Intermedes de Musique & de Danse, & précedez d'un Eglogue & d'un petit Prologue en Vers, accompagnée aussi de Musique & de Danse, 1673. Cette Piece fut le tombeau de son Auteur, qui mourut cinq ou six heures après qu'il y eut joué le rôle du Malade imaginaire.

La plus grande partie des Pieces de Moliere ont été traduites en diverses Langues; en Italien, par Nicolo Castelli, imprimées à Leipsic 1692. en Anglois & en Allemand, par des Auteurs de ces pays.

Moliere a composé aussi quelques autres ouvrages en Vers, qui marquent bien qu'il étoit capable de traiter d'autre genre de Poësie que celui de la Comédie. Son Poëme intitulé, *La gloire du Dôme du Val-de-Grace* sur la Peinture, dont Mignard, premier Peintre du Roi, a decoré le Dôme du Chœur de cette superbe Eglise, est admiré des Connoisseurs en Poësie & en Peinture: ce Poëme contient plus de trois cens cinquante Vers; il le fit pour remercier Mignard, qui avoit fait son Portrait en grand & qui le lui donna gratuitement. Despréaux dans ses Remarques sur sa Satire deuxiéme adressée à Moliere, dit qu'il avoit traduit dans sa jeunesse Lucrece en Vers françois [a]; c'est ce que Grimarest nous apprend aussi, & qu'il auroit achevé cet ouvrage, sans un malheur qui lui arriva

[a] On peut voir la note sur le premier Vers de la seconde Satire de Despréaux à Moliere, où il est parlé de cette traduction de Lucrece

MOLIERE. Un de ses domestiques, à qui il avoit ordonné de mettre sa perruque sous le papier, prit un cahier de sa traduction pour faire des papillotes : Moliere qui étoit facile à s'indigner, fut si piqué de la destinée de ce cahier, que dans sa colere il jetta sur le champ le reste au feu. A mesure qu'il avoit travaillé, il avoit lu son ouvrage à Monsieur Rohault, qui en avoit été très-satisfait, comme il l'a témoigné à plusieurs personnes. Pour donner plus de goût à sa Traduction, Moliere avoit rendu en Prose toute la matiere Philosophique, & il avoit mis en Vers toutes ces belles descriptions qui se trouvent dans le Poëme de Lucrece.

Moliere travailla aussi conjointement avec Racine à quelques divertissemens mis en Musique par Lully, tels que *l'Ydille sur la Paix*, & que *l'Eglogue de Versailles.*

Il avoit composé dans la premiere jeunesse du Roi Louis XIV. quelques petites farces pour amuser ce Prince, comme *les trois Docteurs rivaux*, & *le Maître d'école.* Il laissa aussi quelques Comédies commencées, que M[lle] de Moliere donna à la Grange Comédien.

Moliere s'étoit marié à la Demoiselle Béjart, fille d'un Comédien & d'une Comédienne de ce nom : il l'aima avec beaucoup de tendresse ; mais comme c'étoit une coquette des plus aimables, qui avoit le talent de plaire à presque toutes les personnes qui la voyoient, & dont l'humeur ne sympatisoit nullement avec celle de Moliere, il eut quelques chagrins domestiques à essuyer. De ce mariage nâquit une fille unique, qui s'est distinguée par son merite & par la beauté & l'agrément de son esprit ; mais qui ne jouit pas d'une fortune opulente. Elle épousa le sieur de Montalan, Gentilhomme, qui a été pendant quelque tems Organiste de l'Eglise de saint André des Arcs.

La mort (comme on vient de le dire) enleva Moliere presque à la sortie du théatre, où il se força pour jouer le rôle du Malade imaginaire, étant très-incommodé de la poitrine, & n'ayant pas voulu renvoyer un grand nombre de Spectateurs, qu'il avoit vû dans la Salle de la Comédie, avant que de s'aller habiller. Ce fut le Vendredi 17. Février 1673. qu'il termina ses jours, étant dans la cinquante-troisiéme année de son âge. Sa mort affligea Paris & la Cour, & le Roi même en parut fort

touché. Ce ne fut pas sans difficulté qu'il fut mis en terre sainte au Cimetiere de l'Eglise de saint Joseph, aide de la Paroisse de saint Eustache, sa mort précipitée l'ayant empêché de renoncer au Théatre, & de recevoir ses Sacremens. M. de Harlay, Archevêque de Paris, auquel le Roi fit écrire à ce sujet, ordonna que le corps de Moliere seroit conduit seulement par deux Prêtres qui ne chanteroient point : cependant son convoi n'en fut pas moins nombreux, plusieurs de ses amis, & d'autres personnes zélées pour sa gloire, au nombre de plus de cent, y assisterent ayant chacun un flambeau à la main.

On composa plusieurs Eloges funebres & des Epitaphes à la memoire de Moliere ; j'en rapporterai ici deux ou trois, dont la premiere est de l'Illustre M. Huet, depuis Evêque d'Avranches.

Plaudebat, Moleri, tibi plenis Aula Theatris ;
Nunc eadem mærens post tua fata gemit :
Si risum nobis movisses parciùs olim,
Parciùs heu ! lacrymis tingeret ora dolor.

Un de nos Poëtes Latins lui fit aussi cette Epitaphe.

Roscius hîc situs est tristi Molierus in urna,
Cui genus humanum ludere ludus erat ;
Dum ludit mortem, mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere sæva negat.

Voici encore une troisiéme Epitaphe en Vers François

Cy gît qui parut sur la Scene,
Le singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal ;
Mais voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Etre l'imitateur, dans une Comédie,
Pour trop bien réussir il réussit très-mal ;
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la copie,
Qu'elle en fit un original.

Un Abbé crut bien faire sa Cour à Monsieur le Prince de lui presenter l'Epitaphe qu'il avoit faite pour Moliere : Ah ! lui dit ce grand Prince, que celui dont tu me pre-

MOLIERE. sente l'Epitaphe, n'est-il en état de faire la tienne !

La femme de Moliere fit porter une grande tombe de Pierre, qu'on plaça au milieu du Cimetiere de saint Joseph, où on la voit encore. Cette pierre est fendue par le milieu, ce qui fut occasionné par une action très-belle & très-remarquable de cette Demoiselle. Deux ou trois ans après la mort de son mari il y eut un hiver très-froid ; elle fit voiturer cent voyes de bois dans ledit Cimetiere, & les fit brûler sur la tombe de son mari pour chauffer tous les pauvres du quartier : la grande chaleur du feu ouvrit cette pierre en deux. Voilà ce que j'ai appris, il y a environ vingt ans, d'un ancien Chapelain de saint Joseph, qui me dit avoir assisté à l'enterrement de Moliere, & qu'il n'étoit pas inhumé sous cette tombe ; mais dans un endroit plus éloigné, attenant la maison du Chapelain.

Je finirai cet article par une particularité assez interessante, en rapportant que Monsieur de Colbert, qui protegeoit toutes les personnes d'un merite distingué, dit un jour devant plusieurs personnes à M. Charles Perrault de l'Académie Françoise, qu'il étoit surpris que Moliere ne fût pas de cette Académie. M. Perrault en parla à plusieurs de ses Confreres, qui marquerent qu'un homme tel que Moliere meritoit des distinctions, & étoit au-dessus des regles ordinaires ; mais que s'il étoit reçu à l'Académie, il falloit qu'il ne jouât plus sur le théatre que des rôles graves & à manteau, & qu'il renonçât aux rôles de valets, qui sont sujets à recevoir quelques coups. Il y a apparence qu'on en parla à Moliere, mais cela n'eut point de suite. *V.* Grimarest, *Vie de Moliere.* La Bruiere, *Caracteres de Theophraste & des mœurs de ce siecle.* Charles Perrault, *Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire Critique.* Brice, *Description de Paris*, tome 1. page 459. & les suivantes. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1520. Ce dernier Ecrivain en qualité de Prêtre & d'homme d'une morale très-severe, en parlant des grands talens de Moliere, a declamé un peu trop contre cet Auteur & contre la Comédie.

A la fin de l'année 1731. on a commencé à Paris une magnifique édition des œuvres de Moliere en 6 volumes in-4°. ornée de très-belles Estampes & de plusieurs Vignettes.

CIII.

CIII.

BEAUCHATEAU,

Poëte François.

Le petit de Beauchâteau, Parisien, étoit fils d'un fameux Comédien de ce nom, & d'une mere qui avoit aussi de grands talens pour la Comédie, & qui passoit pour bel esprit; ce qu'on peut connoître par l'Epigramme suivante du sieur de Beys pour le petit Beauchâteau.

De son Maître Apollon en naissant il apprit,
Du pere & de la mere il possede l'esprit;
Il a comme eux la memoire feconde,
Sur le théatre Royal ils se font bien valoir:
Mais ce petit se fait mieux voir
Sur le théatre du monde.

Loret dans sa Gazette en Vers parle aussi au sujet du petit de Beauchâteau dans ces termes:

Pere & mere d'un fils qui joliment écrit,
Et dont en son enfance on admire la verve,
Je crois, quand Apollon eût épousé Minerve,
Qu'ils n'eussent pû tous deux faire un si bel esprit.

Le petit de Beauchâteau nâquit en l'année 1646. ce qu'on peut verifier par les Registres de Baptême de la Paroisse de S. Sauveur, où il fut baptisé. Dès l'âge de sept à huit ans il donna des marques d'un grand sçavoir & d'un genie prodigieux; il parloit plusieurs Langues, & composoit des Vers avec facilité & presque sur le champ. La Reine, mere de Louis XIV. le Cardinal Mazarin, le Chancelier Seguier & les premieres personnes de la Cour lui ont souvent donné des sujets pour composer des Vers, en l'enfermant seul dans leur cabinet, & ont admiré la facilité & la beauté de son genie dans les ouvrages qu'il produisoit, pour ainsi dire, sur le champ.

Il donna à l'age de onze ans un recueil de ses Poësies, intitulé, *la Lyre du jeune Apollon*, ou *la Muse naissante du petit* DE BEAUCHATEAU. Il y fait les éloges des personnes le plus

DE BEAU-CHATEAU. illuſtres de ſon tems : ce Recueil eſt dedié au Roi, & imprimé à Paris, chez de Sercy & de Luynes 1657. en un volume in-4°. orné de beaux portraits en taille-douce des perſonnes que l'Auteur a celebrées par ſes Vers. On voit à la tête de ce volume une infinité d'éloges que nos meilleurs Poëtes & pluſieurs Poëtes étrangers lui ont donnez. Le portrait du petit de Beauchâteau, âgé de onze ans, eſt à la tête de ſes œuvres : on l'a auſſi repreſenté dans une autre Eſtampe ſur le Mont Parnaſſe, au milieu des Muſes, avec ces jolis Vers au bas, de la façon de Gilbert.

Ce jeune Auteur que l'on admire,
Avecque ſes beaux Vers charme toute la Cour ;
Déja comme Apollon il ſçait toucher la Lyre,
Et n'eſt pas plus grand que l'Amour.

Je ne puis donner une idée plus grande du genie merveilleux du petit de Beauchâteau, qu'en mettant ici la Préface que le celebre Maynard a placée au commencement des œuvres de ce jeune Poëte : elle eſt en ces termes.

Eſt-il rien de plus nouveau que de voir un enfant à l'âge de dix ans faire des Vers ſur toutes ſortes de ſujets, ſans avoir d'autre precepteur que lui-même ? Je ſçai bien que la nature fait les Poëtes ; mais quelque lumiere qu'elle leur donne, il faut que ſon jour l'approche de ſon midi pour luire avec éclat ; ce qui rend ce jeune Auteur d'autant plus admirable, que la clarté dont il nous éblouit, ne fait que de naître avec lui. Il parle Italien comme François, entend l'Eſpagnol parfaitement, & traduit les Epigrammes de Martial à livre ouvert, & avec tant de netteté, que s'il eût été de ſon tems on liroit aujourd'hui la plus belle de toutes à ſa louange. Il a l'intelligence de tous les termes de la Philoſophie ; & quoique cette ſcience enſeigne les preceptes du raiſonnement, il faut avouer que la nature l'a devancée, puiſqu'elle lui a appris à raiſonner auſſi-tôt qu'à parler. Son genie lui a perſuadé de ſe rendre ſçavant dans l'hiſtoire, pour y marquer de bonne heure ſa place. Il a fait encore de ſi beaux voyages dans la Carte, qu'à l'ouir parler des pays étrangers, on diroit qu'il ne fait que d'en venir. Tous ces talens extraordinaires porterent le bruit de ſa reputation naiſſante aux

oreilles de la Reine de Suede ; & comme la curiosité de le voir lui donna le contentement de l'entendre ; il fut si grand, qu'elle avoua que tout ce qu'on lui en avoit dit, lui avoit paru incroyable, ayant même eû de la peine à comprendre ce qu'elle en avoit vû & connu par elle-même. On ne pouvoit rien ajoûter à cette gloire pour son comble, que le nouvel éclat que MONSIEUR lui donna à Compiegne, en tirant une derniere preuve de son esprit par les Vers qu'il lui commanda de faire dans la chambre où il le fit enfermer ; car le succès lui en fut si avantageux, que ce coup d'essai passe pour un chef-d'œuvre. Après le suffrage d'une Reine, dont le nom fait le panegyrique, & après l'approbation d'un Prince si accompli en plusieurs choses, qu'on ne peut le comparer qu'à lui-même ; on demeure persuadé que la voix de ces Oracles imposera un éternel silence à l'envie, & que cet ouvrage servira d'entretien aux siecles à venir, puisqu'il fait l'admiration du nôtre.

Je viens d'apprendre (continue Maynard) que Monseigneur de Mazarin, dont les presens sont autant de couronnes, puisque la justice distribue ses faveurs, lui a donné mille livres de pension ; & que Monseigneur le Chancelier, qui fait un nouveau Parnasse de son Hôtel, a pris tant de plaisir d'ouir jouer ce jeune Apollon de sa Lyre, qu'il lui a promis cent écus tous les ans pour acheter des cordes. Jugez de la grandeur de sa fortune par la solidité de ses fondemens. *(Fin de la Preface de Maynard.)*

Loret celebra encore la Muse du petit de Beauchâteau par le Madrigal suivant :

Quelques cas merveilleux que ma Muse ait contez,
Depuis environ sept Etez,
Quand je dis qu'un ENFANT *par ses rimes illustres,*
Qu'on admire dans les balustres,
A charmé tout de bon, en l'âge de dix ans
Reines, Rois, Auteurs, Courtisans ;
C'est une si rare nouvelle,
Que je jurerois sur ma foi,
Que jamais RENAUDOT *ni* MOI,
N'en avons debité de telles.

Le petit de Beauchâteau à l'âge d'environ quatorze ans

passa en Angleterre avec un Ecclesiastique, qui changea de Religion. Cromwel, pour lors Protecteur de la Republique d'Angleterre, le retint quelque tems à sa Cour, & fut charmé de ses talens extraordinaires pour la Poësie, l'ayant fait enfermer souvent seul dans son cabinet pour composer des Vers sur differens sujets qu'il lui donnoit; il étoit toûjours surpris de la facilité & de l'agrément avec lesquels il les composoit.

Ce jeune homme, quelque tems après son séjour en Angleterre, passa en Perse avec le même François qui l'avoit engagé à quitter son pays: depuis ce tems-là on n'a sçu aucune nouvelle de lui, & ainsi disparut cette merveille de son siecle. Baillet, *Jugemens des Sçavans*, tome 6. page 192. fait mention du petit de Beauchâteau entre les enfans celebres par leurs études.

CIV.

MADAME DE LA SUZE.

HENRIETTE DE COLIGNY, *connue sous le nom de la Comtesse de la Suze*, *fille de* GASPARD DE COLIGNY, *Maréchal de France, Colonel general de l'Infanterie, morte à Paris le* 10. *Mars* 1673. *inhumée dans l'Eglise de saint Paul.*

Elle fut mariée très-jeune à Thomas Hamilton, Comte de Hadington Ecossois, qui ne vêcut pas long-tems: elle épousa en secondes nôces le Comte de la Suze, de la Maison des Comtes de Champagne, dont elle fut quelque tems après separée.

La jalousie que son Mari conçut contre elle, lui fit prendre la resolution de la mener à une de ses Terres: on dit que la Comtesse pour éviter de l'y suivre, abjura la Religion Protestante qu'elle professoit comme son Mari, & se fit Catholique; ce qui donna occasion à ce bon mot de la Reine de Suede, qui dit que Madame la Comtesse de la Suze s'étoit faite Catholique pour ne voir son Mari, ni en ce monde, ni en l'autre. La desunion augmenta davantage entre eux, ou par le changement de Religion, ou par la jalousie continuelle du Comte, ce qui inspira le dessein à la Comtesse


Henriette de Coligny
Comtesse de LA SUZE morte à
Paris le 10. mars 1673.
Nul dentre les mortels ne la peut égaler,
Le maitre des neuf Sœurs ne seroit point son maitre,
Pour faire des captifs elle n'a qu'a paraitre,
Et pour faire des vers elle n'a qu'a parler.



Comtesse de se demarier, en quoi elle réussit, ayant offert à son Mari vingt-cinq mille écus, pour n'y pas mettre d'opposition, ce qu'il accepta. Le mariage fut ainsi cassé par Arrêt du Parlement : on dit encore un bon mot à ce sujet ; que la Comtesse avoit perdu cinquante mille écus dans cette affaire, parce que si elle avoit attendu encore quelque tems, au lieu de donner vingt-cinq mille écus à son Mari, elle les auroit reçus de lui pour s'en défaire.

La negligence de Madame la Comtesse de la Suze étoit extrême pour ses affaires domestiques ; son esprit étoit tout occupé à composer des Vers & à filer le parfait amour, à la maniere des Belles des Romans, ce qui étoit à la mode de son tems, même parmi quelques Dames de la premiere condition & d'un caractere grave, qui n'étoient pas sans quelques Amans & Chevaliers respectueux ; ce qui n'est pas beaucoup en usage aujourd'hui, où l'on a bien abregé le ceremonial : enfin elle traitoit l'Amour avec noblesse & ceremonie ; on en peut juger par ce que j'ai oui dire à la fameuse Ninon Lenclos son amie, qu'on la trouvoit quelquefois habillée & fort parée dès le matin ; & que quand on lui disoit : Madame la Comtesse, vous voilà de bonne heure sous les armes ? elle répondoit seulement : *C'est que j'ai écrit*, pour faire connoître qu'elle mettoit volontiers tous ses atours avant d'écrire à quelque Chevalier favori.

Toutes ses affaires se dérangeoient par son indolence ; j'en rapporterai ici un trait. Un Exempt, accompagné de quelques Archers, vint un jour chez elle sur les huit heures du matin pour saisir tous ses meubles : sa femme-de-chambre l'alla avertir aussi-tôt ; elle fit entrer l'Exempt, étant encore dans son lit, & le pria avec instance de vouloir bien la laisser reposer encore deux heures, n'ayant point dormi de la nuit ; ce qui lui fut accordé : elle se rendormit jusqu'à dix heures, qu'elle s'habilla pour aller dîner en ville, & passa ensuite dans son anti-chambre, où elle fit de grands complimens à l'Exempt, & le remercia fort de son honnêteté, en lui disant tranquillement : Je vous laisse le maître, & elle sortit ainsi de sa maison.

Quelques personnes ont dit que Montplaisir & Subligny l'ont guidée dans l'art de rimer ; mais tout le monde convient qu'elle avoit beaucoup d'esprit & une grande delicatesse dans les sentimens.

MADAME DE LA SUZE. Cette Dame s'est renduë celebre par divers ouvrages de Poësie ; elle a excellé sur-tout dans l'*Elegie* ; ses sentimens sont nobles & tendres ; elle pense d'une maniere fine, & son stile est touchant & plein de graces. Elle a composé quelques Odes, entr'autres une pour la Reine de Suede.

La naissance, la noblesse, la beauté & les graces de la figure & de l'esprit étoient réunies en sa personne, ce qui est marqué avec beaucoup d'élegance dans les quatre Vers suivans, que quelques-uns attribuent à M. de Fieubet, & d'autres au Pere Bouhours. On lui donne la noblesse & la majesté de Junon, l'esprit & le sçavoir de Minerve, la beauté & les graces de Venus.

Quæ Dea sublimi rapitur per inania curru ?
An Juno ? an Pallas ? an Venus ipsa venit ?
Si genus inspicias, Juno ; si scripta, Minerva ;
Si Spectes oculos, Mater Amoris erit.

On fit aussi à sa gloire ces Vers françois.

Nul d'entre les mortels ne la peut égaler,
Le Maître des neuf Sœurs ne seroit point son maître,
Pour faire des captifs, elle n'a qu'à paraître,
Et pour faire des Vers, elle n'a qu'à parler.

Mademoiselle de Scudery dans son Roman de *Clelie*, tome 8. page 858. fait un beau portrait de cette Dame ; elle le finit de cette maniere : Mais sans parler de tant d'autres belles qualitez que le Ciel lui donnera, sçache seulement qu'elle sera des Elegies si belles, si pleines de passion, & si precisément du caractere qu'elles doivent être pour être parfaites, qu'elle surpassera tous ceux qui l'auront précedée, & tous ceux qui la voudront suivre.

Personne n'a jamais été plus louée que la Comtesse de la Suze ; ses partisans disoient que l'Amour-même lui avoit appris à écrire avec toute la tendresse & toute la delicatesse possible, & qu'elle seule avoit tout l'esprit des neuf doctes Sœurs ; c'est ce que Charleval, un de nos plus beaux Esprits, marque par ces Vers.

Comtesse, à qui l'Amour apprit
L'art d'écrire avecque tendresse,

Et qui seule avez tout l'esprit
Des neuf doctes Sœurs de la Grece.

Vous consacrez votre loisir
Par des Vers dignes de memoire ;
Le Louvre en fait tout son plaisir,
Et le Parnasse en fait sa gloire.
Sappho par son esprit charmant,
S'acquit une gloire immortelle ;
Mais rien, que le tems seulement,
Ne vous fit aller après elle.

Une partie des Poësies de Madame la Comtesse de la Suze a été imprimée avec quelques Vers de M. Bussi Rabutin, en un petit volume in-12. chez Sercy, Paris 1666. & depuis dans le Recueil de Barbin, tome 4. mais on a inseré presque toutes ses Poësies avec celles de Mlle de Scudery & de Mr Pellisson dans un *Recueil de Pieces Galantes en Vers & en Prose*, 4. volumes in-12. imprimé à Trevoux 1725. On trouve au commencement de ce Recueil un petit extrait de la vie de Madame de la Suze. Mignard, premier Peintre du Roi, a fait un très-beau portrait de cette Dame.

Du tems de Madame la Comtesse de la Suze, il parut plusieurs Dames, qui se distinguerent par le bel esprit & par quelques ouvrages de leur composition ; telles furent les Dames des Loges [a], de Bregy, de Sevigny, de la Fayette, & quelques autres, dont on trouvera occasion de parler dans la suite de cet Ordre Chronologique.

La fameuse Ninon Lenclos (surnommée la nouvelle *Leontium*) brilla aussi dans ce même tems par la delicatesse de son esprit & la justesse de son discernement, & par l'agrément de sa conversation : elle attiroit chez elle les personnes des deux sexes, du premier rang & du merite le plus distingué, qui étoient charmez de l'entendre. Saint-Evremont dit qu'elle sçavoit réunir la sagesse de Caton avec la volupté d'Epicure. Elle mourut à Paris vers l'année 1704. âgée d'environ quatre-vingt six ans, & fut inhumée à saint Paul sa Paroisse.

[a] Marie Bruneau, femme de M. des-Loges, Gentil-homme de la chambre du Roi, grande tante de M. de Beringhen, aujourd'hui premier Ecuyer du Roi, a vécu sous les regnes de Henri IV. de Louis XIII. & de Louis XIV. Voyez les Dictionaires de Moreri & de Bayle, article *Des-Loges*.

C V.

MONTPLAISIR,

Poëte François.

Le Comte de Montplaisir étoit fils de M. Jacques Rougé, Seigneur du Plessy-Belliére, & frere de Madame la Maréchale de Crequi : il s'est distingué à la guerre par sa valeur, & à la Cour & à la Ville par la beauté & l'agrément de son esprit : le petit de Beauchâteau le témoigne ainsi par le Madrigal suivant.

Par tes exploits on peut connoître ta vaillance ;
Par tes Ayeux on doit connoître ta naissance :
Mais de ton grand esprit connoître l'excellence,
Brave DE MONTPLAISIR, *crois-moi certainement,*
C'est l'ouvrage d'un siecle, & non pas d'un moment.

Les personnes d'esprit & de merite recherchoient l'estime & l'amitié de M. de Montplaisir, & sa conversation avoit de grands attraits pour eux. Il étoit fort attaché à Madame la Comtesse de la Suze, dont il est parlé à l'article precedent ; & quelques-uns pretendent qu'il eut quelque part aux ouvrages de Poësie de cette Dame : quoiqu'il en soit, il est certain qu'il composoit très-bien des Vers ; on en trouve quelques-uns de sa façon au second tome du Recueil donné par la Fontaine & Maucroix, imprimé chez Pierre le Petit, Paris 1671. entr'autres un Poëme d'environ 450 Vers, intitulé, *le Temple de la Gloire*, à Monseigneur le Duc d'Anguien.

L'Abbé Ménage fait connoître aussi dans une Epître en Vers à Chapelain, que Montplaisir réussissoit très-bien dans la Poësie tendre & dans l'Elegie : je rapporterai ici volontiers quelques Vers de cette Epître, où Ménage en parlant de ses amours, celebre les noms de plusieurs personnes Illustres dans la Poësie & dans les belles Lettres. Il dit à Chapelain :

Mêlons les tons brillans de ta haute Trompette
Avec les doux accords de mon humble Musette ;
Avec les tons plaintifs du fameux MONTPLAISIR,
D'Apollon & de Mars la gloire & le desir :

Les

Les soupirs amoureux de l'amoureux LALANE,
Qui surpasse en Chansons le Chantre de Toscane,
Et les tendres discours du celebre COSTAR,
A qui cede en douceur le celeste nectar.

En ce fâcheux état, & triste & déplorable,
Le libre D'ABLANCOURT, *au stile incomparable;*
Le vertueux CONRART, *au mérite infini;*
L'adorable BALZAC; *l'aimable* MARIGNY;
Le docte SARASIN; *l'ingenieux* VOITURE;
Et GOMBAULT, *de qui l'art étonne la nature*,
Se raillant à l'envi de mes folles amours,
Blâmeront à tes yeux tes frivoles discours, &c.

CVI.

MARIGNY,

Poëte François.

Jacques Charpentier de Marigny étoit de Nevers, & fils d'un Marchand de fer: la connoissance qu'il avoit des Langues étrangeres, & les voyages qu'il avoit faits, rendoient sa conversation très agréable: il étoit fort enclin à la raillerie, & se plaisoit à debiter des nouvelles extraordinaires & séditieuses; ce qui lui attira dans la suite beaucoup de chagrin. Il prit l'état Ecclesiastique, & s'attacha à M. le Prince, qu'il suivit en Flandres, où il trouva des Gentilshommes, qui le reconnurent pour être de leur famille; de sorte qu'étant de retour en France, il se fit réhabiliter. Il se retira ensuite auprès de M. le Cardinal de Retz: son occupation étoit de le divertir; lorsqu'il avoit fait bien des folies devant ce Cardinal, il disoit: *Lo fò la Comedia per mi*, au lieu de dire *per me*, faisant connoître qu'il jouoit la Comédie pour lui & pour s'en divertir le premier.

Marigny étoit un gros homme, de bonne humeur, franc, aimant la bonne chere & le plaisir; c'est ainsi que le depeint Saint-Amand dans son Poëme intitulé, *la Vigne*, imprimé l'an 1627.

MARIGNY, *rond en toutes sortes*,
Qui parmi les brocs te transportes,

Et dont l'humeur que je cheris,
M'a pû faire quitter Paris.

Il mourut d'Apoplexie à Paris, dans le tems que l'on plaidoit la cause de Jean Maillard. Il faisoit assez-bien des Vers françois, & ses Poësies meriteroient d'être imprimées. Son *Poëme du Pain beni*, qu'il fit contre les Marguilliers de S. Paul, qui vouloient l'obliger à rendre le Pain beni, est rempli de la raillerie la plus naturelle, la plus fine & la plus recherchée.

Nous avons quelques Lettres de Marigny, imprimées in-12. à la Haye 1655. On a parlé de ses Ballades du tems de la Fronde. Il réussissoit en impromptus; & Ménage a dit de lui dans sa Dissertation sur les Sonnets pour la Belle Matineuse: *Lè un grande improvisatore questo signor di Marigny.* Il en donne une idée agréable dans les Hendécasyllabes qu'il lui adresse, page 105. de la derniere édition de ses Poësies, à Amsterdam chez Wetstein 1687. Gui Patin dans sa 155[e] Lettre parle de Marigny comme d'un homme de beaucoup d'esprit, & lui attribue un Livre intitulé, *Traité de Politique*, qui a été traduit en Anglois. *Voyez le* Menagiana, *sur-tout au premier volume, page* 17. *& les suivantes.* Moreri, *Dictionaire.* Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4.

C V I I.

D'ALIBRAY,

Poëte François.

Vion d'Alibray, natif de Paris, fils d'un Auditeur des Comptes, & frere de l'illustre Madame de Saintot, qui a eû tant de part aux Lettres de Voiture, a composé quelques Poësies qui lui ont acquis de la reputation dans le seiziéme siecle. Il avoit la raillerie très-fine, comme on le peut voir par les Vers Satiriques qu'il a mis en Dialogue dans l'aventure qui lui arriva avec son Confesseur.

(D'Alibr.) *Reverend Pere Confesseur,*
J'ai fait des Vers de médisance.
(Le Conf.) *Contre qui?* (D'Alibr.) *contre un Professeur.*
(Le Conf.) *La personne est de consequence;*

Contre qui ? (D'Alibr.) *c'est contre Gomor.*
(Le Conf.) *He bien, bien, achevez votre* Confiteor.

* C'est Pierre de Montmaur, Professeur du Roi en Langue Grecque, qu'il met ici sous le nom de *Gomor ;* c'étoit un fameux Parasite, aux dépens duquel les beaux Esprits de son tems se sont tant exercez. D'Alibray composa soixante-treize Epigrammes contre ce Parasite ; j'en rapporterai encore une, dont voici le sujet. Montmaur étant un jour à table avec grande compagnie de ses amis, qui parloient, chantoient, & rioient tous ensemble : Eh ! Messieurs, dit-il, un peu de silence, on ne sçait ce qu'on mange.

GOMOR *étant à table avec certains Pedans,*
Qui crioient & prêchoient trop haut sur la vendange ;
Lui qui ne songe alors qu'à ce que font ses dens :
Paix là, Paix là, dit-il, on ne sçait ce qu'on mange.

D'Alibray n'eut point d'autre emploi que de cultiver la Poësie & de vivre agréablement avec des gens d'esprit & de Lettres : il a traduit les Lettres d'*Antonio Perez* Espagnol, Ministre disgracié de Philippe II. Roi d'Espagne. *Voyez le* Menagiana, tome 2. page 167. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4.

CVIII.

LALANE,

Poëte François.

Pierre Lalane Parisien, fils d'un Garde-Rôle du Conseil Privé, de fort bonne famille, originaire de Bourdeaux, n'eut point d'autre emploi que celui des belles Lettres. Il n'a jamais fait imprimer que trois Pieces, parce que la delicatesse de son goût ne lui a pas permis d'en faire imprimer davantage : aussi voit-on dans ces trois Pieces une grande noblesse de pensées, une grande pureté de langage & un excellent goût. Il épousa une très-belle femme, qui s'appelloit *Marie Gastelle des Roches*, qu'il aima beaucoup, & pour laquelle il a composé de fort belles Stances. Il en a parlé aussi dans ses autres ouvrages ;

comme dans cette Stance adressée à l'Abbé Ménage.

Chacun sçait que mes tristes yeux
Pleuroient ma Compagne fidelle,
Amarante, qui fut si belle,
Que l'on n'a rien vû sous les cieux,
Qui ne fût moins aimable qu'elle.

Et dans une autre Piece, où il s'exprime en ces termes :

O toi ! s'écrie-t'il, fugitive Amarante,
Toi, qui menes mon ombre après la tienne errante,
Toi, dont la cendre froide embrasse tous mes sens,
Ecoute le recit des peines que je sens.

Ménage a fait l'Epitaphe en Italien de la femme de Lalane, que nous mettrons ici.

Bontà, virtù, onestade,
Gentilezza, beltade,
Scherzi, Trastulli,
Qui stan sepolti con la bella Dori.

Il fit aussi celle de Lalane en Latin, qui est fort belle, la voici :

Conjugis ereptæ tristi qui tristior Orpheo,
Flebilibus cecinit funera acerba modis.
Proh dolor ! ille tener tenerorum scriptor amorum,
Conditur hoc duro marmore LALANIUS.

V. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4. Moreri, *Dict.*

CIX.

LE CHEVALIER DE CAILLY,

Poëte François.

Il étoit d'Orleans, né d'une très-bonne famille ; il prit le surnom de DACEILLY, qui étoit l'Anagramme de son nom. Il a vêcu sous le ministere de M. Colbert : il se fit des amis à la Cour & à Paris. Le Roi lui donna la Croix de Chevalier de

de ſaint Michel. Il a fait pluſieurs Epigrammes fort belles & très-eſtimées.

Il étoit très-tranquille ſur les biens de la fortune, ſi on en juge par cette Epigramme à M. de Colbert.

Que je vous donne Vers ou Proſe,
Grand Miniſtre, je le ſçai bien,
Je ne vous donne pas grand'choſe ;
Mais je ne vous demande rien.

Les Poëſies du Chevalier de Cailly ont été imprimées à Paris en 1667. on les a inſerées dans un Recueil de Pieces choiſies, tant en Vers qu'en Proſe, imprimé en deux volumes in-12. à Paris & à la Haye, 1714. On trouve auſſi quelques-unes de ſes Epigrammes au quatriéme tome du Recueil de Barbin.

C X.

CHARLES OGER, ou OGIER,

Avocat en Parlement, ſurnommé LE DANOIS, *à cauſe de ſes voyages, frere du Prieur Oger, celebre Prédicateur, mort l'an 1654. (Poëte Latin.)* a

Nous avons diverſes Poëſies de M. Oger, dont quelques-unes parurent à Paris l'an 1645. elles ſont toutes aſſez eſtimées. Je crois que c'eſt faire tout d'un coup leur jugement & leur éloge, d'ajoûter que M. Patin le pere, qui ne ſçavoit preſque dire du bien de perſonne, le jugeoit très-bon Poëte Latin, & eſtimoit qu'il excelloit particulierement en cette partie, quoiqu'il fût encore d'ailleurs très-ſçavant dans les Langues Grecque & Latine, dans toutes ſortes d'Humanitez, dans le Droit, dans l'Hiſtoire, dans la Géographie, & même dans la Lecture des Peres de l'Egliſe.

Cet article eſt tiré entierement de Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1481. Guy Patin, Lettre 51[e]. du 15. Août de l'an 1654.

a Ce Poëte, ſelon l'Ordre Chronologique, doit être placé après BALZAC, entre les pages 241. & 245.

CXI.

JEAN CHAPELAIN,

Fils & petit-fils de Notaires, né à Paris le 4. Decembre 1595. Conseiller du Roi en ses Conseils, reçu à l'Académie Françoise à la création de cette Illustre Compagnie, mort le 22. Février 1674. (Poëte François.)

Après que Chapelain eut fait ses Humanitez, il entra chez M. de la Trousse, grand Prévôt de France, qui lui confia d'abord l'éducation de ses enfans, & ensuite l'administration de ses affaires : il y demeura dix-sept ans ; & se trouvant enfin maître de ses occupations, il s'appliqua veritablement à l'Art Poëtique, dont personne jusqu'à son tems n'avoit connu si bien les Regles que lui.

Malherbe & Vaugelas conçurent de l'estime & de l'amitié pour Chapelain, qui dès leur tems avoit commencé à donner des marques de la beauté de son genie & de ses talens pour la Poësie.

Le Cardinal de Richelieu qui connut le merite de Chapelain, en faisoit un cas particulier, & le consultoit sur les ouvrages d'esprit, & même sur les Pieces appellées *des cinq Auteurs*, qu'il faisoit representer devant le Roi, & ensuite à Paris : il lui donna en diverses occasions des marques de son estime & de sa liberalité.

Ce fut à Chapelain, que l'illustre Colbert eut recours pour faire choix des personnes celebres par leur doctrine, que le Roi Louis XIV. gratifia de differentes Pensions en 1663.

Le sçavant Chevreau, que Christine Reine de Suede avoit attiré auprès d'elle, marque dans une de ses Lettres à l'Abbé Ménage, que cette Princesse avoit une grande estime pour les Sçavans de l'antiquité. Elle a, dit-il, des louanges pour les Homeres & pour les Virgiles ; mais elle en reserve pour les Chapelains & pour les Ménages : elle vous croit tous deux capables de reparer dans la Republique des Lettres la perte qui nous a été causée par les Goths & les Vandales.

Voiture [a], Balzac, Gassendi, Sorbiére & plusieurs autres

[a] Voyez sa Lettre cent-onziéme à Chapelain.

Sçavans, même parmi les étrangers, tels qu'Heinsius & Grevius, ont donné de grands éloges à Chapelain. Sarasin lui adresse une Ode, dont voici la premiere stance:

Esprit né pour les grandes choses,
Qui chantes hautement les faits de nos Guerriers,
CHAPELAIN, *méle à tes lauriers*
Des guirlandes de fleurs,
Et comme nos Pasteurs,
Couronnes-toi de roses.

Et dans l'Ode à M. le Duc d'Anguien, qui précede celle-ci, il dit à ce Prince: pour celebrer *les graces de ta Bien-aimée*,

Choisis quelqu'excellente main,
Pour une si belle avanture,
Prens la Lyre de CHAPELAIN,
Ou la Guitarre de VOITURE.

Dans un de ses Sonnets Maynard fait bien connoître aussi l'estime qu'il faisoit de Chapelain; il s'exprime ainsi:

Je ne veux plus chanter, je ne veux plus écrire;
Muses, il m'est honteux de vous faire l'Amour;

Vous quittez mon ouvrage, & donnez tous vos charmes
Aux Vers où CHAPELAIN *consacre les exploits*
De ce jeune BOURBON, *dont les premieres armes*
Ont mis tant de frayeur au cœur de tant de Rois.

J'aurois bien employé les beaux ans de ma vie,
Et ma félicité seroit digne d'envie,
Si vous m'aviez appris à parler comme lui.

Racine dans sa jeunesse consultoit Chapelain sur ses ouvrages, & se trouvoit bien de ses avis: il lui eut l'obligation de le presenter à M. Colbert, & d'obtenir pour l'Ode qu'il avoit faite sur le Mariage du Roi une gratification de cent Louis d'or, & peu de tems après une pension de six cens livres.

Les Sonnets, les Odes & les Madrigaux que Chapelain donna d'abord au Public, lui acquirent une si grande reputation, qu'il passa pour le Prince des Poëtes de son tems, comme le marque Baillet; & l'on disoit communément que

CHAPELAIN. les Muses françoises avoient trouvé leur consolation & une reparation avantageuse de la perte de Malherbe en la personne de Chapelain. Son Ode au Cardinal de Richelieu est regardée encore aujourd'hui par les plus grands Maîtres de l'Art comme une excellente Piece : & Despréaux, qui a si fort attaqué Chapelain dans ses Vers, dit dans sa Préface, qu'il ne sçauroit nier qu'il n'ait fait une assez belle Ode. Cette Ode, composée d'environ trois cens Vers, merite bien d'être regardée comme un Poëme considerable par sa beauté & par son étendue.

On verra à la fin de cet article un catalogue des autres Poësies de Chapelain, dont plusieurs sont encore lues avec plaisir.

Le Poëme de la Pucelle, qu'il mit au jour après un travail de trente ans, lui fit perdre beaucoup de sa reputation ; & comme il avoit été à la mode de lui donner des louanges excessives pour ses Odes, ses Sonnets & ses Madrigaux, il devint aussi à la mode de le decrier pour son Poëme de la Pucelle. On composa diverses Epigrammes pour donner du ridicule à ce Poëme ; on se contentera d'en rapporter ici deux, dont la premiere est de M. de Montmaur.

Illa CAPELLANI *dudum expectata Puella,*
Post longa in lucem tempora, prodit anus.

En voici la traduction, quoiqu'un peu foible :

Cette Pucelle prétendue
De l'heureux Poëte CHAPELAIN,
Depuis si long-tems attendue,
Paroît de sa derniere main ;
Mais si vieille déja, qu'elle en est inconnue.

La seconde Epigramme est du Poëte Liniere ; la voici :

Nous attendons de CHAPELAIN,
Ce noble & fameux Ecrivain,
Une incomparable Pucelle ;
La Cabale en dit force bien ;
Depuis vingt ans l'on parle d'elle,
Dans six mois on n'en dira rien.

Cependant

Cependant le Poëme de *la Pucelle*, quoique la verſification en ſoit aſſez dure en pluſieurs endroits, n'eſt pas ſans quelques beautez, & ſans avoir eu pluſieurs Approbateurs de merite & capables d'en bien juger, tels que Sorbiere, Saint-Pavin, Flechier Evêque de Niſmes, & quelques autres. Le ſçavant Huet a toûjours tenu bon pour ſoûtenir le merite de ce Poëme, oſant même égaler ſon Auteur à Virgile, comme il le marque par ces Vers:

Claraque magnanimæ committis facta Puellæ,
Et numeris divinum æquas, CAPELANE, *Maronem.*

Il dit auſſi dans ſon *Huetiana*, qu'on ne pouvoit veritablement bien juger de *la Pucelle*, qu'après en avoir vû la ſeconde partie, diviſée, de même que la premiere, en douze livres, mais qui n'a point été imprimée, & dont la lecture du Manuſcrit a fait plaiſir à quelques bons Connoiſſeurs. Ce Manunuſcrit de Chapelain a paſſé des mains de M. Flechier entre celles de M. Huet, qui l'a laiſſé aux RR. PP. Jeſuites de la Maiſon Profeſſe à Paris, donataires de ſa Bibliotheque.

M. Godeau eſtimoit beaucoup *la Pucelle* de Chapelain, juſques-là qu'un de ſes amis lui propoſant de faire un Poëme Epique, il répondit par une mauvaiſe pointe, qu'il n'avoit pas le poulmon aſſez fort pour la trompette, & qu'en cette occaſion l'Evêque cedoit la place au Chapelain. *Menagiana*, tome 1. p. 31.

Chapelain avoit une penſion du Roi de mille écus. M. Colbert, comme on vient de le dire, en faiſoit une eſtime particuliere, & ſe ſervit de lui pour faire choix des gens de Lettres, auſquels le Roi vouloit diſtribuer des Penſions. Ceux d'entre eux qui n'eurent point de part aux bienfaits de ce Monarque, s'en prirent à Chapelain, & ſe dechaînerent contre lui, ce qui ne fit pas peu de tort à ſa reputation. Deſpréaux tomba un des premiers ſur Chapelain, & n'épargna pas même ſon frere aîné, Gilles Boileau, de l'Académie Françoiſe, qui fut un des gratifiez; c'eſt ce qu'on voit dans les premieres éditions de ſes œuvres, Satire 1. Vers 95. & les ſuivans.

Enfin je ne ſçaurois pour faire un juſte gain,
Aller bas & rampant, flechir ſous CHAPELAIN.
Cependant, pour flatter ce Rimeur tutelaire,
Le frere en un beſoin va renier le frere;

CHAPELAIN.

Et Phebus en perſonne y faiſant ſa leçon,
Gagneroit moins ici qu'au métier de maçon ;
Ou pour être couché ſur la liſte nouvelle,
S'en iroit chez Billaine admirer la Pucelle.
Ceſſons donc d'aſpirer, &c.

Deſpréaux attaque cruellement Chapelain dans pluſieurs endroits de ſes Satires, & ſur-tout dans la quatriéme, où il dit :

CHAPELAIN *veut rimer, & c'eſt-là ſa folie ;*
Mais bien que ſes Vers durs, d'épithètes enflez,
Soient des moindres grimaults chez Ménage ſifflez,
Lui-même il s'applaudit, & d'un eſprit tranquille,
Prend le pas au Parnaſſe au-deſſus de Virgile.
Que feroit-il, hélas! ſi quelque audacieux,
Alloit pour ſon malheur lui deſſiller les yeux ;
Lui faiſant voir ſes Vers & ſans force, & ſans grace,
Montez ſur deux grands mots, comme ſur deux échaſſes ;
Ses termes ſans raiſon, l'un ſur l'autre écartez,
Et ſes froids ornemens à la ligne plantez.
Qu'il maudiroit le jour, où ſon ame inſenſée,
Perdit l'heureuſe erreur, qui charmoit ſa penſée!

L'Epigramme ſuivante, qu'il fit à l'imitation du ſtile dur de Chapelain, eſt encore des plus piquantes.

Maudit ſoit l'Auteur dur, dont l'apre & rude Verve,
Son cerveau tenaillant, rima malgré Minerve ;
Et de ſon lourd marteau martelant le bon ſens,
A fait de mechans Vers douze fois douze cens.

Les Critiques judicieux ont trouvé que Deſpréaux avoit été un peu trop outré dans le jugement qu'il a porté ſur les ouvrages de Chapelain, qui n'ont pas laiſſé de trouver des Approbateurs parmi les Connoiſſeurs du premier ordre, tels que ceux qu'on vient de citer, qui en ont approuvé la plus grande partie.

Pluſieurs perſonnes ont auſſi raillé Chapelain ſur ſon avarice. Il vivoit à la verité d'une maniere très-reſſerrée avec un bien aſſez honnête de ſon patrimoine, avec trois mille livres de penſion du Roi, & plus de ſept mille livres par an de M. le Duc de Longueville, ſon Mecene.

Chapelain étoit ordinairement très-mal vêtu, & avoit de petites indiſpoſitions, qui le rendoient très-mal propre : cependant c'étoit lui qui préſidoit aux aſſemblées des beaux Eſprits chez M. le Duc de Longueville & chez Madame la Ducheſſe de Nemours; il tenoit auſſi un des premiers rangs chez Madame la Ducheſſe de Montauſier à l'Hôtel de Rambouillet : dans toutes ces Aſſemblées on le plaçoit dans un fauteuil de velours ou de damas, qui étoit ordinairement fort gâté, le bon-homme ayant un flux d'urine involontaire, qui perçoit toutes ſes hardes, & alloit attaquer les plus beaux meubles : cependant perſonne ne s'en plaignoit & on lui faiſoit encore de grands complimens.

La Reine de Suede étant en France attiroit encore Chapelain dans ſon Palais, & le conſultoit ſur les ouvrages d'eſprit. Un jour du Ryer ayant lû une de ſes Comédies devant cette Princeſſe, qui en avoit paru fort contente, elle voulut avoir cependant le ſentiment de Chapelain, qui lui dit que la Piece étoit bien écrite & avec beaucoup d'agrément; mais qu'il y avoit quelques endroits un peu trop libres, qui pouvoient allarmer la modeſtie. La Reine répondit ſur le champ : *Ah! M. Chapelain voudroit que tout fût Pucelle.*

Perſonne n'a diſputé à Chapelain la qualité de bon Critique : voilà la maniere dont en parle Balzac à la fin de ſa réponſe aux deux queſtions ſur le caractere & ſur l'inſtruction de la Comédie. Il dit entr'autres choſes : Le ſage & le ſçavant M. Chapelain, cet Oracle vous dira tous ces myſteres; il ſçait ce que j'ignore, & ce que la plûpart des Docteurs n'entendent pas bien; il penetre dans la plus noire obſcurité des connoiſſances anciennes; il a le ſecret des premiers Grecs : s'il vouloit, Monſieur, il pourroit nous rendre les Livres de la Poëtique, que le tems nous a ravis; au moins il ne lui ſeroit pas difficile de reparer les ruines de celui qui reſte : & s'il a été dit avec raiſon qu'Ariſtote étoit le genie de la nature, nous pouvons dire juſtement, qu'en cette matiere M. Chapelain eſt le genie d'Ariſtote.

M. l'Abbé d'Olivet, qui parle avec éloge de Chapelain, dit qu'auſſi-tôt que M. le Duc de Montauſier fut nommé Gouverneur de Monſieur le Dauphin, il jetta les yeux ſur M. Chapelain pour la place de Precepteur, & même qu'il en obtint l'agrément du Roi avant que d'en avoir parlé à M.

CHAPE-LAIN. Chapelain. Qu'arrive-t'il ? Que M. Chapelain resiste à M. de Montausier, & refuse obstinément cet Emploi glorieux, alleguant que son grand âge le rendoit trop serieux & trop infirme, pour qu'il pût se flatter d'être agréable à un Prince encore si jeune. Faut-il (continue l'Abbé d'Olivet) d'autres marques d'un parfait desinteressement ?

En effet Chapelain a donné en plusieurs occasions des preuves de son desinteressement, de la candeur de ses mœurs & de son zéle à rendre service. Toutes ses belles qualitez jointes à son grand sçavoir, lui avoient procuré une infinité d'illustres amis, qu'il conserva jusqu'à sa mort, arrivée à Paris le 22. Février 1674. âgé de 79 ans. Il fut inhumé dans l'Eglise de saint Meri, sa Paroisse, où l'on lit une longue Epitaphe qu'on lui a dressée.

Ses Poësies sont, I. une *Paraphrase sur le* Miserere, Paris in-4°. 1646. II. *Ode* (de 300 Vers,) *à M. le Cardinal de Richelieu*, Paris in-4°. 1637. III. *Ode* (de 380 Vers,) *pour la Naissance de M. de Dunois*, Paris in-4°. 1646. IV. *Ode* (de 360 Vers,) *pour M. le Duc d'Anguien*, Paris in-4°. 1646. V. *Ode* (de 460 Vers,) *pour M. le Cardinal de Mazarin*, Paris in-4°. 1647. VI. *La Pucelle*, ou *la France delivrée*, *Poëme Héroïque en douze livres*, *orné de belles Estampes à la tête de chaque livre*, *& du portrait de M. le Duc de Longueville*, *auquel il est dedié ; aussi du portrait de Chapelain par Nanteuil*, volume *in-folio*, Paris 1656. VII. *La Couronne Imperiale pour la Guirlande de Julie* se trouve dans le *Recueil de Poësies de Sercy*, & dans le *Huetiana*.

Chapelain a composé aussi quelques ouvrages en Prose, comme le *Discours sur le Poëme d'Adonis, du Cavalier Marin, à la tête de ce Poëme* in-folio, Paris 1623. *Dialogue sur la lecture des vieux Romans*, imprimé dans les *Memoires de Litterature & d'Histoire*, tome 6. *V.* Pellisson *& l'Abbé d'*Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1509. le Huetiana. Moreri, *Dictionaire. Mélanges de Litterature, tirez des Lettres manuscrites de M. Chapelain*, volume in-12. Paris 1726. L'Auteur, qui a donné ce volume après avoir parlé avantageusement de Chapelain, rapporte le Memoire qu'il fit de quelques gens de Lettres, avec le caractere de leur genie & le genre de science où ils s'appliquoient, dressé par ordre de M. Colbert.

CXII.

CXII.

MARIN LE ROY, sieur DE GOMBERVILLE,

Né à Paris en 1600. reçu à l'Académie Françoise en 1634. mort le 14. Juin 1674. (Poëte François.)

Dès l'âge de quatorze ans il donna un *Recueil de cent dix Quatrins à l'honneur de la Vieillesse* : il le dedia à son pere : la Versification n'en vaut rien ; mais que peut-on attendre d'un Ecolier ? L'ouvrage qu'il donna en 1620. est d'un stile incomparablement meilleur ; il est intitulé, *Discours des vertus & des vices de l'Histoire*, avec un traité de *l'Origine des François*, Paris in-4°.

Gomberville s'appliqua ensuite à composer des Romans ; c'étoit la fureur de son siecle ; on en verra ci-après les titres dans le catalogue de ses ouvrages en Prose. Mais à l'âge d'environ quarante-cinq ans, comme il alloit faire de longs sejours à Gomberville, qui est à une lieue de Versailles, & que delà il étoit voisin de Port-Royal des Champs, il fit connoissance avec les fameux Solitaires de cette Abbaye. Dès-lors, non seulement il cessa de composer des Romans ; mais il embrassa une vie pénitente, & prit à tâche d'imiter les modéles qu'il avoit devant les yeux.

Il employa sa plume à des sujets nobles & serieux. Le premier ouvrage qu'il donna en ce genre, fut intitulé, *La doctrine des mœurs, tirée de la Philosophie des Stoïques, representée en cent tableaux, & expliquée en cent discours.*

Il rapporte quelques Vers moraux tirez des meilleurs Poëtes Latins, avec une traduction ou une Paraphrase de ces Vers latins en Vers françois, volume *in-folio*, Paris 1646. dont on a donné depuis quelques éditions in-12. ornées aussi d'Estampes.

Le Sonnet que Tristan composa sur cet excellent ouvrage de Gomberville merite d'être mis ici.

Superbe galerie, où du grave Stoïque,
Les austeres leçons touchent si bien les sens,
Tu n'as point de tableaux, qui ne soient ravissans,
Et n'as point d'ornemens, qui ne soient magnifiques.

DE GOMBERVILLE.

L'ame qui se promene en ta belle fabrique,
Cede sans resistance à tes attraits puissans,
Où la Philosophie en des tons si pressans,
Nous forme des vertus un Concert harmonique.

Mais encore qu'Horace ait illustré son nom,
En relevant ici l'ouvrage de ZENON,
Que le soldat barbare avoit mis en poussiere;

Notre MONARQUE *à peine y verroit rien de beau,*
N'étoit que GOMBERVILLE *avec tant de lumiere,*
A jetté de l'éclat dessus chaque tableau.

Les Poësies Chrétiennes & Spirituelles que Gomberville donna, sont fort estimées. Son *Sonnet sur le Saint Sacrement*, & celui *sur la Solitude*, sont des ouvrages parfaits; & son *Noël* passe pour une excellente Piece, quoique l'Auteur n'y ait pas mis la derniere main, & que la premiere & la troisiéme parties soient restées imparfaites.

Il eut le dessein d'écrire l'histoire des cinq derniers Rois de France de la Maison de Valois. Il avoit judicieusement formé son plan, il avoit même commencé à l'exécuter; mais par les raisons qu'il touche dans sa Préface des *Memoires du Duc de Nevers*, il n'alla pas loin. On peut croire que Gomberville avoit communiqué son dessein à Maynard, & même que celui-ci sçavoit quelque chose de cet ouvrage, puisqu'il semble vouloir l'encourager par ce Sonnet.

Travaille utilement pour la posterité,
Abandonnes la Fable, & prens soin de l'Histoire;
Ton esprit plein de force & brillant de clarté,
Par ce beau changement augmentera sa gloire.

Ta plume, GOMBERVILLE, *a touché les Sçavans,*
Dont le goût épuré connoît les bonnes choses.
L'art qui fait les discours fleuris & deçevans,
Montre toute sa pompe en ce que tu composes.

Cette heureuse éloquence abaisse tes rivaux;
La Cour ne cherche plus que tes fameux travaux;
Tes Princes fabuleux l'ont puissamment charmée.

Rome plaint les diserts qu'Auguste a caressez;

Tes Ecrits ont enfin gueri la renommée,
De l'amour qu'elle avoit pour les siecles passez.

Gomberville s'est deguisé sous un nom à la Grecque, *Thalassius Basilidès*, autour de son portrait en taille-douce, & dans un petit Avertissement qu'il a mis à la tête de quelques Poësies latines de M. de Loménie, Comte de Brienne; mais ces Poësies, elles sont du Pere Cossart: & l'*Itinerarium*, qui porte aussi le nom de M. de Loménie, est de Benjamin Priolo, si nous en croyons les Lettres manuscrites de Chapelain. J'ajouterai à ce que je viens de marquer d'après l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, que M. le Comte de Brienne m'a assuré que M. de Loménie son pere n'avoit jamais composé de Poësies; & que pour le Livre de l'*Itinerarium*, où il est parlé des voyages qu'il fit en Allemagne, ayant fait sa Philosophie à Mayence, où il demeuroit dans le Palais de M^r^ l'Electeur, il y a apparence qu'il en est l'auteur; mais que le Pere Cossart, ou Priolo ont revû & corrigé les fautes qui pouvoient s'y être glissées contre la pureté de la Langue latine.

Voici le catalogue des ouvrages de Gomberville, tel que le donne l'Abbé d'Olivet. I. *Tableau du bonheur de la Vieillesse, opposé au malheur de la Jeunesse*, composé en quatrins, Paris in-8°. 1614. II. *Discours des vertus & des vices de l'Histoire*, avec un traité de l'*Origine des François*, Paris in-4°. 1620. III. *La Caritée*, Roman contenant sous des tems, des Provinces & des noms supposez, plusieurs rares & veritables histoires de notre tems, Paris in-8°. 1621. IV. *Remarques sur la Vie du Roi & d'Alexandre Severe*, contenant la comparaison de ces deux grands Princes, & les Propheties de l'heureux regne du Roi, Paris in-4°. 1622. V. *Polexandre*, Roman en quatre parties, Paris in-4°. tom. I. & II. 1632. III. & IV. 1637. Il y en a deux autres éditions, fort differentes de la premiere, & differentes l'une de l'autre en cinq volumes, Paris in-8°. 1638. & 1641. VI. *La Citherée*, Roman en quatre volumes, Paris in-8°. tom. I. & II. 1640. tome III. 1641. tome VI. 1642. VII. *La Doctrine des Mœurs*, &c. dont on a parlé ci-dessus, Paris in-folio 1646. VIII. *Preface*, au-devant des Poësies de Maynard, Paris in-4°. 1646. IX. *La jeune Alciane*, Roman, dont il n'y a que la premiere partie d'imprimée, Paris in-8°.

1651. X. *Preface*, à la tête des Memoires de M. le Duc de Nevers, Paris in-folio 1665. XI. *Relation de la Riviere des Amazones*, traduite sur l'Original Espagnol, quatre volumes, Paris in-12. 1682. XII. *Poësies diverses dans les Recueils de son tems.*

La plus grande partie de cet article est tirée de l'Histoire de l'Académie Françoise, tome 1. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1503. Moreri, *Diction.*

CXIII.

ROBERT ARNAUD D'ANDILLY, SIEUR DE POMPONE,

Originaire d'une ancienne & noble famille d'Auvergne, né à Paris l'an 1588. mort le 7. Septembre 1674. dans la 86e. année de son âge [a] *(Poëte François.)*

Arnaud d'Andilly, fils aîné d'Antoine Arnaud, celebre Avocat, & frere d'Antoine Arnaud, Docteur en Sorbonne, si connu par ses sçavans Ecrits, fut produit fort jeune à la Cour, où il soûtint avec beaucoup de reputation les emplois importans qui lui furent confiez. Jamais homme ne fut plus estimé des Grands, & n'employa plus genereusement le credit qu'il avoit auprès d'eux, pour la défense de la justice & de la verité. Il couronna cette conduite, si rare dans le grand monde, par la retraite qu'il fit en 1644. âgé de 55 ans, à Port-Royal des Champs. Ce fut-là qu'il acheva de se donner tout entier à Dieu, & qu'il employa tout le reste de ses jours aux excellentes traductions, dont il a enrichi l'Eglise; telles que sont celles des *Confessions de S. Augustin*; de *l'Histoire des Juifs, par Flave Joseph*; des *Oeuvres de sainte Therese*; de *celles du bienheureux Pere Jean Davila*; des *Vies de plusieurs Peres du Désert, & d'autres Saints*, &c.

Ce sçavant homme ne s'est pas moins distingué par la beauté de ses Poësies, que par l'élegance de sa Prose. Nous avons de lui, I. des *Stances sur les veritez Chrétiennes*; II. un *Poëme sur la Vie de Jesus-Christ*; III. quelques *Pieces sur la délivrance de la Terre-sainte*, & *sur la Solitude*, qui sont fort estimées.

[a] Son corps a été porté à Paloiseau, Terre de M. de Pompone, à quatre lieuës de Paris.

Cospean,

Cospean, Evêque de Lisieux, dit que les *Stances sur les veritez Chrétiennes* sont des chefs-d'oeuvres de Poësie & de Pieté tout ensemble. On remarque dans son *Poëme sur la Vie de Jesus-Christ* la majesté du stile, la gravité des pensées, la beauté de l'expression, la pureté du discours, & les agrémens dont il a orné un sujet si noble & si serieux. Pierre de la Bastide a traduit ce Poëme en Vers latins avec une exactitude & une fidelité très-heureuse. Gaspar de Voradier, Archidiacre d'Arles, a donné une seconde traduction latine de ce Poëme l'an 1682.

Godeau, Evêque de Grasse, donne de justes éloges aux Poësies d'Arnauld d'Andilly : on peut voir la belle & longue Piece qu'il lui adresse sur ses œuvres Chrétiennes, où il commence par ces Vers :

> ANDILLY, *quand je vois ces admirables Vers,*
> *Où des secrets si saints sont par toi decouverts,*
> *Je ne puis m'empêcher de louer le courage*
> *Qui t'a fait entreprendre un si parfait ouvrage.*

J'ajouterai que l'estime particuliere que M. Rousseau, un de nos plus grands Poëtes, & un de nos meilleurs Juges en Poësie, fait des œuvres Poëtiques de M. d'Andilly, doit leur donner aussi beaucoup de relief: dans une Lettre [a], qu'il m'écrit au sujet du Parnasse François exécuté en bronze, il me dit : *Je vous demande une place distinguée sur* le Parnasse François *pour* M. Arnauld d'Andilly, *dont les Poësies Chrétiennes en très-grand nombre sont autant d'honneur aux Lettres qu'à la Religion.*

On attribue faussement à cet illustre Auteur des Vers inserez dans un Recueil intitulé, *Sentimens d'Amour ;* mais on connoît aisément que ce genre de Poësie est très-éloigné du caractere d'un homme qui a consacré sa Muse uniquement à la Pieté & à la Religion.

Le Petit & Camuzat, Libraires à Paris, ont donné plusieurs Editions des Poësies d'Arnauld d'Andilly, entr'autres une en un vol. in-12. 1659. & une en un vol. in-4°. 1684. sixiéme édition. On trouve aussi ses Poësies dans le second tome des œuvres diverses chez le Petit. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1522. *&) sur les Traducteurs*

[a] Cette Lettre est rapportée vers la fin de ce volume, page lv.

ARNAULD D'ANDILLY. *François*, tome 3. n°. 954. Ch. Perrault, *Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire. Journal des Sçavans*, 26. Aoust 1675.

Arnauld d'Andilly laissa de son mariage avec N. de la Broderie, morte l'an 1637. cinq filles, toutes Religieuses à Port-Royal, dont l'aînée, Sœur *Angelique de Saint Jean*, morte en 1684. a passé pour un prodige d'esprit & de vertu ; & trois fils, dont l'aîné N. Arnauld, Abbé de Chaumes ; le second, Henri Arnauld, sieur de Lusancy, qui a toûjours vêcu dans la solitude ; & le troisiéme, Simon Arnauld, Marquis de Pompone, Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, & un des plus celebres Ministres de son tems. On trouve au second tome du *Recueil de Poësies diverses*, par M. de la Fontaine, pages 113. & 114. un fort beau *Sonnet pour le Tombeau de M. le Duc de Veymar* ; & une fort belle *Ode sur la Sagesse*, de la composition de M. de Pompone ; mais je suis incertain à quelle personne de la Famille de M. de Pompone on doit attribuer ces deux Pieces.

La Famille des Arnaulds, & celle des le Maistre, avec laquelle elle s'est alliée, ont été si fecondes en Personnes illustres pour le sçavoir & pour le bel esprit, que je ne puis me dispenser de dire quelque chose de ces Personnes qui se trouveroient certainement en pays de connoissance sur le Parnasse François & qui n'y manqueroient pas de Partisans.

Je commencerai par Antoine Arnauld Parisien, pere d'Arnauld d'Andilly. Après avoir fait ses études à Paris, il se fit recevoir Avocat au Parlement, & se distingua dans cette profession par une éloquence & par une probité parfaite. Henri IV. recompensa son merite d'un Brevet de Conseiller d'Etat. Marie de Medicis le choisit pour son Avocat General, & lui offrit même une Charge de Secretaire d'Etat, qu'il n'accepta point, disant à la Reine qu'il serviroit mieux Sa Majesté étant Avocat du Roi, que s'il étoit Secretaire d'Etat. En effet il plaida plusieurs Causes, qui lui acquirent beaucoup d'honneur ; & par son sçavoir & son éloquence il rendit de grands services à sa Patrie. Antoine Arnauld mourut en 1619. dans un âge très-avancé ; il eut vingt-deux enfans de *Catherine*

Marion, fille de l'Avocat General *Marion*. Antoine le Maiſtre, ſon petit-fils & ſon filleul, nommé Conſeiller d'Etat, s'eſt rendu celebre par ſes beaux Plaidoyers, par ſon érudition & par ſa pieté ; il fit honorer la memoire de ſon grand-pere par cet Epitaphe.

Paſſant, du grand ARNAULD *reveres la memoire,*
Ses vertus à ſa Race ont ſervi d'ornement,
Sa plume à ſon pays, ſa voix au Parlement ;
Son eſprit à ſon ſiecle, & ſes faits à l'Hiſtoire.
Contre un ſecond Philippe uſurpateur des Lys
Ce ſecond Demoſthene anima ſes Ecrits,
Et contre Emanuel arma ſon Eloquence.
Il vit, comme un néant, les hautes Dignitez,
Et préfera l'honneur d'Oracle de la France
A tout le vain éclat des Titres empruntez.

Antoine le Maiſtre étoit fils d'Iſaac le Maiſtre, Maître des Comptes, & de Catherine Arnauld. Il mourut en 1658. âgé de plus de 50 ans. Il eſt ſorti de ſa plume pluſieurs beaux ouvrages. Outre ſes Plaidoyers, nous avons de lui une *Traduction de l'Office du Saint Sacrement*, avec une *Critique des Auteurs Eccleſiaſtiques*, qui eſt à la fin ; *la Vie de ſaint Bernard*, & quelques autres ouvrages.

Louis-Iſaac le Maiſtre, appellé vulgairement *de Sacy*, étoit frere puîné d'Antoine le Maiſtre : il fit ſes études au College de Beauvais avec Antoine Arnauld ſon Oncle, Docteur de Sorbonne. Il entra dans le Sacerdoce, dont il remplit les fonctions avec une grande pieté & avec un travail très-utile à la gloire de Dieu & de l'Egliſe. C'eſt lui qui nous a donné la *Traduction de l'ancien & du nouveau Teſtament*, en François, avec des notes ſur le ſens ſpirituel & litteral ; celle de l'*Imitation de* JESUS-CHRIST, qui porte le nom du ſieur de Beuil ; *l'Office de l'Egliſe traduit en François, avec les Hymnes en Vers.* Segrais dans ſa Préface ſur ſa Traduction en Vers François de l'Enéïde de Virgile, a loué particulierement la verſion de ces *Hymnes*, qui par leur beauté ſont beaucoup au-deſſus de leurs originaux. Pluſieurs Sçavans reconnoiſſent auſſi L. Iſaac le Maiſtre pour l'Auteur de la *Traduction en Vers & de celle en Proſe du Poëme de S. Proſper contre les Ingrats.* On a auſſi de lui une

ARNAULD D'ANDILLY. *Traduction des Fables de Phedre*, & *de trois Comédies de Terence.* Il n'a pas excellé seulement dans toutes les Traductions qu'il nous a données, il a fait connoître qu'il étoit bien capable de pouvoir donner des ouvrages de son propre fond, comme on le voit par son *Poëme sur l'Eucharistie;* par un *Sonnet* qu'il fit sur le Tonnerre qui tomba près du Roi Louis XIII. [a] par la *Vie de Dom Barthelemi des Martyrs, Dominicain;* par *plusieurs Lettres Spirituelles*, & quelques autres ouvrages: l'on peut consulter sur cet article Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Traducteurs François*, tome 3. n° 959. Moreri, *Dictionaire;* ils feront connoître que cet Auteur peut bien tenir sa place sur le Parnasse François.

Je n'oublierai pas ici le grand Arnauld, Docteur de Sorbonne, frere d'Arnauld d'Andilly. Il faudroit trois ou quatre pages de ce volume pour mettre le seul catalogue des excellens Ecrits qui sont sortis de sa main; il suffit de faire paroître son nom pour rappeller une haute idée de son merite: je dirai seulement que, quoique ce grand homme ne se soit appliqué qu'à des ouvrages serieux & qui concernent la Religion, il n'a pas laissé de donner des marques de son goût pour la Poësie, comme il l'a témoigné en plusieurs occasions, principalement sur quelques ouvrages de Despréaux [b], avec lequel il s'étoit lié d'une étroite amitié. Despréaux même le consultoit & le regardoit comme son guide & son Maître; Il avoit dans son cabinet un très-beau portrait de M. Arnauld representé avec une plume à la main, & devant lui une table couverte de papiers & de livres. Un jour deux Peres Jesuites rendant visite à Despréaux, après avoir bien consideré ce Portrait, lui demanderent quelle étoit la personne qu'on avoit peinte dans ce tableau; il leur répondit naturellement, que c'étoit son Maître à écrire, qu'il estimoit infiniment, & qu'il étoit bien-aise d'avoir devant ses yeux. On peut voir dans les œuvres de Despréaux la belle Epitaphe en Vers françois, qu'il a faite pour M. Arnauld, qui mourut en 1694. Santeuil composa aussi une Epitaphe en beaux Vers latins, pour honorer sa memoire. Ces deux Epitaphes sont rapportées dans

[a] Ce Sonnet se trouve au 2. tome du Recueil de Poësies diverses, par M. la Fontaine.

[b] Voyez la Remarque sur son Epître 3. à M. Arnauld, & quelques autres Remarques, Oeuvres de Despréaux, éditions de Geneve 1716. & d'Amsterdam 1718.

les

les Dictionaires de Bayle & de Moreri, qu'on peut consulter sur la famille des Arnaulds.

CXIV.

GABRIEL COSSART,

Jesuite, né le 2. Novembre 1615. à Pontoise dans le Vexin François d'une famille noble, mort à Paris le 18. Septembre 1674. (Poëte Latin.)

Il entra dans la Compagnie de Jesus à 18 ans. Après avoir enseigné en divers Colleges, il professa la Rhetorique à Paris durant sept ans avec un succès & un applaudissement general. Il pouvoit passer pour un des meilleurs Orateurs & un des meilleurs Poëtes de son tems : on en voit la preuve dans le recueil de ses Oraisons & de ses Vers, que le Pere de la Rue donna en 1675. & qu'il dédia au fameux Evêque de Paderborn, (Ferdinand) Baron de Furstemberg. Ce sçavant Prélat avoit honoré le Pere Cossart de son estime, & lui avoit donné des marques de sa munificence. Au sortir de la Rhetorique le Pere Cossart s'appliqua à l'étude des Conciles, & se joignit au Pere Labbe, pour en commencer une nouvelle Edition beaucoup plus ample que celles qui avoient précedé. Le Pere Labbe étant mort en 1667. lorsqu'on imprimoit l'onziéme volume, le Pere Cossart continua seul ce grand ouvrage, qui parut au jour en dix-huit volumes *in-folio* l'an 1672. Il mourut à Paris dans sa 58e année. Plusieurs Poëtes honorerent sa memoire d'Eloges funebres; mais rien n'est plus beau que le Poëme que Santeuil, qui avoit étudié sous ce Pere, a fait : il est intitulé, *Gabrielis Cossartii Societatis Jesu Tumulus*. Les freres Barbou ont imprimé pour la seconde fois les Poësies du Pere Cossart in-12. Paris 1723. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1521. Moreri, *Dictionaire.*

CXV.

JACQUES MOISANT, Sieur DE BRIEUX,

Né à Caen, Conseiller au Parlement de Metz, mort l'an 1674. *âgé de* 60 *ans. (Poëte Latin.)*

On a deux volumes ou parties de ses Poësies, dont la seconde parut à Caen, volume in-12. 1669. elles sont de differentes especes & sur divers sujets. Son Poëme sur le *Coq* a été fort estimé des Connoisseurs : le reste de ses ouvrages Poëtiques est d'un caractere qui paroît approcher davantage du genre mediocre, que de l'excellent ; il en faut pourtant excepter quelques Epigrammes qui sont fort belles, & qui meritent d'être distinguées & separées de la masse des autres. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1518. Moreri, *Dictionaire, idem.*

CXVI.

JACQUES DE VALLE'E, SEIGNEUR DES-BARREAUX,

Parisien, né l'an 1602. *d'une Famille très-noble, Conseiller au Parlement de Paris, mort l'an* 1674. *(Poëte François & Latin.)*

Il a été un des plus beaux Esprits du septiéme siecle. Les liaisons qu'il eut avec Theophile contribuerent beaucoup au libertinage où il s'abandonna, qui l'a rendu si fameux. Il étoit encore assez jeune lorsque son pere le fit pourvoir d'une Charge de Conseiller au Parlement de Paris ; son bel esprit y fut admiré, quoiqu'il n'ait jamais voulu y rapporter aucun Procès : comme il aimoit extrémement ses plaisirs & la liberté, il se trouva fort heureux de quitter la Robbe. Il a fait quantité de Vers latins & françois, & de fort jolies Chansons ; mais il n'a jamais rien publié : il ne songeoit qu'à la bonne chere & aux divertissemens. Il étoit admirable dans les entretiens de table, connu & aimé des plus grands Seigneurs

& des plus honnêtes gens du Royaume. Il n'y avoit point de Province où il n'eût des amis particuliers, qu'il visitoit fort souvent ; & il se plaisoit à changer de domicile selon les saisons de l'année. Quatre ou cinq ans avant sa mort, il revint de tous ses égaremens ; il paya ses dettes ; il abandonna à ses sœurs tout ce qui lui restoit de bien, moyennant une pension viagere de quatre mille livres ; & se retira à Châlon sur Saone, le meilleur air, disoit-il, & le plus pur qui fût en France. Il y loua une petite maison, où il étoit visité des honnêtes gens, & sur-tout de M. l'Evêque, qui a rendu un bon témoignage de sa conduite. Il mourut en bon Chrétien l'an 1674. Il avoit fait un Sonnet devot deux ou trois ans avant sa mort, connu de tout le monde, & qui est si beau, qu'on ne peut s'empêcher de le rapporter ici.

Grand Dieu, tes jugemens sont remplis d'équité,
Toûjours tu prens plaisir à nous être propice ;
Mais j'ai tant fait de mal, que jamais ta bonté
Ne me pardonnera sans choquer ta justice.

Oui, mon Dieu, la grandeur de mon impieté
Ne laisse à ton pouvoir que le choix du supplice ;
Ton interêt s'oppose à ma felicité,
Et ta clemence même attend que je périsse.

Contente ton desir, puisqu'il t'est glorieux,
Offense-toi des pleurs qui coulent de mes yeux ;
Tonne, frappe, il est tems, rends-moi guerre pour guerre,

J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre,
Qui ne soit tout couvert du Sang de JESUS-CHRIST.

Je donne ceci comme un extrait tiré du Dictionaire de Bayle, article de *des-Barreaux*, où le Lecteur trouvera à satisfaire plus amplement sa curiosité. On peut aussi voir le Dictionaire de Moreri, au même article.

CXVII.

VALENTIN CONRART,

Sorti d'une ancienne Famille du Haynaut, né à Paris, Conseiller Secretaire du Roi, l'un des premiers de l'Académie Françoise, mort le 23. Septembre 1675. âgé de 72 ans. (Poëte François.)

Conrart étoit parent de l'Abbé Godeau, qu'il logeoit chez lui quand il venoit de Dreux à Paris ; & c'étoit pour entendre la lecture des Poësies que ce jeune Abbé apportoit de sa Province, que Conrart assembla pour la premiere fois ces gens de Lettres ; dont les conferences bien-tôt après donnerent naissance à l'Académie Françoise. Ceux qui la composerent (dit Pellisson) lui confierent la Charge de Secretaire, la seule qui soit perpetuelle dans l'Académie : en sorte qu'il étoit l'ame de cette Compagnie naissante ; mais une ame qui en gouvernoit les mouvemens avec tant de dignité, qu'en peu de tems elle l'eut mis au rang des Compagnies les plus augustes de l'Etat.

Ce fut dans sa maison que cette illustre Compagnie commença à se former en 1629. & que les Académiciens s'assemblerent jusqu'en 1634. Conrart contribuoit extrémement à rendre leurs Assemblées agréables. Il ne sçavoit pas à la verité les Langues mortes, mais il entendoit l'Espagnolle & l'Italienne ; & il parloit si bien la Françoise, que c'étoit un des oracles qu'on consultoit sur les doutes de la Langue & sur la pureté du stile. Il écrivoit avec beaucoup d'esprit & de politesse, en Prose & en Vers. Le Chevalier de Cailly parle ainsi de Conrart :

Des Grecs & des Latins peu de choses il apprit,
Mais il peut s'égaler aux plus sçavantes Plumes :
Par la grace du ciel il trouve en son esprit
Ce qu'un autre avec soin cherche en mille volumes.

La maison de Conrart étoit le Rendez-vous ordinaire de ce que Paris a de plus poli & de plus délicat. On a souvent vû des Personnes de la premiere qualité, même des Princes & des Princesses, qui avoient beaucoup de consideration pour son

ſon merite. Il étoit de la Religion Prétendue Reformée, mais également eſtimé de tout ce qu'il y a de perſonnes de Lettres, & dans l'un & dans l'autre parti. Les Auteurs le conſultoient ſur leurs ouvrages; pluſieurs en ont écrit à ſa ſollicitation, & tous ſe trouvoient bien de ſuivre ſes conſeils : les premiers Auteurs de ſon tems ſe firent même un merite, & comme à l'envi, de lui dedier quelques-uns de leurs livres : *d'Ablancourt*, ſon Minucius Felix, & ſon Lucien; *Coſtar*, ſes Entretiens; *Ménage*, ſes Origines de la Langue Françoiſe; *Giry*, ſa Traduction du Dialogue des cauſes de la corruption de l'Eloquence; *Caſſagnes*, ſa Rhetorique de Ciceron; *Borel*, ſon Tréſor de Recherches, &c.

Conrart fut tourmenté horriblement de la goutte les trente dernieres années de ſa vie, & en ſoûtint les douleurs avec beaucoup de fermeté; c'eſt ce qui donna occaſion à *Saraſin* de lui adreſſer ſa Ballade du Gouteux ſans pareil.

La difficulté que Conrart avoit à ſe contenter lui-même dans ſes productions d'eſprit, ſon trop de modeſtie, les Emplois & les Charges qu'il avoit à remplir, les maladies auſquelles il étoit ſujet, ſont les cauſes du peu d'ouvrages qu'il a donnez au Public, mais ils ſuffiſent pour faire connoître la beauté & la delicateſſe de ſon eſprit. Voici le catalogue de ceux qui nous ſont reſtez. I. *Epître dedicatoire*, au devant de la *Vie de Philippe de Mornay*, Leyden, in-4°. 1647. II. *Epître en Vers*, imprimée dans la premiere partie des Epîtres de Boiſrobert. III. *Ballade*, en réponſe à celle du *Gouteux ſans pareil*, imprimée parmi les œuvres de Saraſin. IV. *Preface des Traitez poſthumes de Gombauld.* 1669. V. *Imitation du Pſeaume XCII.* dans le 1. tome du Recueil de Poëſies Chrétiennes & diverſes, par la Fontaine. VI. *Les Pſeaumes* (il n'y en a que 51.) *retouchez ſur l'ancienne Verſion de Clement Marot*, &c. Charenton, in-12. 1677. VII. *Lettres familieres à M. Felibien*, Paris, in-12. 1681. Conrart a raſſemblé auſſi les ouvrages de Balzac en deux volumes in-folio, Paris 1665. *V.* Pelliſſon, *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, tome 1. & l'Abbé d'Olivet, tome 2. article XII. Moreri, *Dictionaire.*

CXVIII.

JEAN DES MARESTS, SIEUR DE SAINT-SORLIN,

Parisien, Conseiller du Roi, Contrôleur General de l'Extraordinaire des Guerres, & Secretaire General de la Marine du Levant, reçu à l'Academie Françoise en 1634. *mort à Paris le* 28. *Octobre* 1676. *âgé de plus de* 80 *ans, inhumé en l'Eglise de Saint Paul. (Poëte François.)*

Ce fut un des Poëtes qui eut le plus d'accès auprès du Cardinal de Richelieu : il étoit attaché à cette Eminence de même que l'Abbé de Boisrobert.

Bayle, dans son *Dictionaire*, le met au nombre des plus beaux Esprits & des plus feconds du dix-septiéme siecle. Pellisson nous apprend qu'il n'étoit point porté par sa propre inclination à s'appliquer à la Poësie, mais qu'il s'y trouva insensiblement engagé par les caresses du Cardinal de Richelieu, qui cherissoit extrémement ce bel Art, & qui commença d'abord par prier des Marests d'inventer au moins un sujet de Comédie, qu'il vouloit donner, disoit-il, à quelqu'autre pour le mettre en Vers. Des Marests lui apporta peu de tems après quatre Sujets, dont celui *Aspasie* plut infiniment au Cardinal, qui l'obligea avec instance de l'entreprendre, ce qu'il ne put refuser. Cette Piece fut representée à Paris en 1636. avec un grand appareil devant le Duc de Parme.

Des Marests composa ensuite plusieurs autres Pieces de Théatre, telles que les *Visionnaires*; *Roxane*; *Scipion*; *Mirame*, & l'*Europe*. Il avoit aussi fort avancé deux autres Pieces, que la mort du Cardinal lui fit abandonner ; *Annibal*, Tragédie ; & *le Charmeur charmé*, Comédie.

On a encore de lui un grand nombre d'autres œuvres Poëtiques ; sçavoir I. *Les Pseaumes de David*, paraphrasez & accommodez au regne de Louis le Juste, vol. in-4°. Paris 1640. II. *Tombeau du Cardinal de Richelieu*, Ode de 270 Vers, in-4°. Paris 1641. III. *L'Office de la Vierge*, mis en Vers, *avec plusieurs autres Prieres*, in-12. Paris 1645. IV. *Les Vertus Chrétiennes*, Poëme en huit Chants, in-12. Paris 1653. V. *Les quatre Livres*

de l'Imitation de Jesus-Christ, in-12. Paris 1654. VI. *Clovis*, ou *la France Chrétienne*, Poëme en 26 livres, in-4°. Paris 1661. Il y en a encore deux autres éditions in-4°. Paris 1654. & 1673. VII. *La Conquête de la Franche-Comté*, Poëme d'environ 130 Vers, in-4°. Paris 1668. VIII. *Marie-Madelaine*, ou *le Triomphe de la Grace*, Poëme in-12. Paris 1669. IX. *Esther*, Poëme heroïque en sept Chants, in-12. Paris 1673. (derniere édition.) X. *Les Amours de Prothée & de Philis*, Poëme en six Chants, in-12. Paris 1670. La comparaison de la Langue & de la Poësie Françoises avec la Grecque & la Latine, & des Poëtes Grecs, Latins & François, est imprimée dans le même volume où est ce Poëme. XI. *Le Triomphe de Louis & de son siecle*, Poëme lyrique en six Chants, in-4°. 1674. XII. *La Défense du Poëme heroïque, avec quelques remarques sur les œuvres satyriques du sieur Despréaux*, Dialogue en Vers & en Prose, in-4°. Paris 1674. XIII. *La Défense de la Langue & de la Poësie Françoises*, avec des Vers dramatiques sur le même sujet à M. Perrault, in-8°. Paris 1675. XIV. *Poësies diverses* à la suite de ses Pieces de Théatre, & dans differens Recueils de Poësies.

Nous avons aussi de desMarests plusieurs ouvrages en Prose, dont les plus considerables sont le Roman intitulé, *Ariane*, en deux parties, in-4°. Paris 1632. & celui de *Roxanne*, dont il n'y a que la premiere partie d'imprimée, in-8°. Paris 1639. *Erigone*, Comédie en Prose. Je renvoie pour le catalogue de ses autres ouvrages en Prose à l'Histoire de l'Académie Françoise, article *des Marests*.

Ce grand nombre d'ouvrages qui sont sortis de sa plume, a fait dire à Rosteau que les théatres, les ruelles des Dames & les Couvents de Religieuses ont été remplis des Vers & de la Prose de cet Auteur.

Cette varieté surprenante des matieres qu'il a embrassées a persuadé le Public de la facilité de son esprit & de la fecondité de son imagination, dont on trouve des marques dans tous ses ouvrages. Le plus considerable de tous ses Poëmes est celui de *Clovis* ou de *la France Chrétienne*. Ce Poëme a été composé trop à la hâte, comme le témoigne Furetiere, ce qui fait que les Vers n'en sont pas polis & luisans. Despréaux dit aussi que c'est un *Poëme ennuyeux à la mort*. Cependant il n'a pas laissé de trouver quelques Approbateurs, entr'autres,

Chapelain & le Pere Mambrun, qui sont regardez comme de bons Critiques. Les jugemens que ses amis, ses ennemis & les personnes indifferentes firent de cet ouvrage, lui ouvrirent les yeux, ou lui firent joindre les lumieres d'autrui aux siennes, ce qui l'engagea de retoucher à tout cet ouvrage, & de faire en quelque façon un nouveau *Poëme de Clovis*, comme le Tasse fit une nouvelle *Jerusalem* sur les remontrances des Censeurs : car on peut dire que les changemens & les additions qu'on trouve dans la seconde édition de son premier ouvrage, sont si considerables, qu'il n'est presque plus reconnoissable dans la plus grande partie du Poëme qui parut l'an 1673.

Plusieurs estiment que le chef-d'œuvre de des Marests est sa Comédie des *Visionnaires*, que Pellisson appelle inimitable, & qui a été comme le sceau du veritable caractere de son esprit, qu'il a gardé inviolablement dans tous ses autres Ecrits. C'est à une telle imagination échauffée qu'on doit attribuer des expressions ampoullées & extatiques repandues dans ses ouvrages. Sa Tragédie de *Scipion* est aussi une des Pieces qui lui a fait le plus d'honneur. *V.* Pellisson & d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 1. & tome 2. art. XII. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1512. Bayle, *Dictionaire Critique.* Moreri, *Dictionaire.* Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4.

CXIX.

ANTOINE HALLEY,

Né à Bazanville proche le Bourg de Creuilly en basse Normandie, mort le 3. Juin 1676. âgé de 83 ans. (Poëte Latin.)

Il fut Professeur Royal en Eloquence en l'Université de Caen. C'étoit aussi un merveilleux Poëte en Langue Latine. Ses Poësies parurent à Caen l'an 1675.

Tout le monde est très-persuadé qu'il n'étoit pas de l'avis de ses amis, qui l'obligerent contre son gré & son inclination, de ramasser ses pieces & les mettre au jour; mais l'accueil favorable que le Public leur a fait, montre que sa repugnance étoit plûtôt l'effet de sa timidité ou de sa modestie, que

que d'aucun mauvais témoignage que lui rendît sa conscience.

Le Pere de la Rue Jesuite, l'exhorta fort à faire imprimer ses Poësies, qui devoient lui faire honneur & à sa nation; c'est en lui adressant un Poëme de près de 80 Vers, qui est inseré dans son Livre des Symboles heroïques, où ce Pere a mis à la tête de ce Poëme ce Symbole, PHOENIX BUSTUM STRUENS, avec cette Legende, *Colligit ut vitam renovet.*

Antoine Halley a remporté fort souvent le Prix de la Conception de la sainte Vierge, établi à Caen avec les solemnitez que chacun sçait. On trouva qu'il s'accoûtumoit à la fin à les enlever tous les ans: c'est pourquoi il fut prié gracieusement de ne plus écrire pour ces sortes de Prix.

Il étoit en commerce de belles Lettres avec plusieurs sçavans Hommes, entr'autres avec M. Huet, dont on peut voir dans le Recueil de ses Poësies une Lettre en Vers qu'il lui écrit. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1532. Moreri, *Dictionaire.*

CXX.

JEAN DE BUSSIERES,

Jesuite, né l'an 1607. en Beaujolois au Gouvernement du Lyonnois, mort le 26. Octobre 1678. (Poëte Latin & François.)

Nous avons de ce Pere des *Descriptions Poëtiques* en Vers françois, imprimées in-4°. Lyon 1648. mais leur reputation a été trop courte, pour être venue jusqu'à nous.

Il n'est pas de même de ses Poësies latines, & particulierement de ses Poëmes de *Rhea delivrée*, & de *Scanderberg*, de ses *Idylles*, de ses *Eglogues*, imprimées in-12. Lyon 1658: qui ont eu des Approbateurs de merite.

Son *Scanderberg*, qui contient huit livres, est le plus celebre de ses ouvrages, mais il n'est pas entierement dans les regles du Poëme Epique: c'est ce qu'il a reconnu lui-même sur les avis que lui en donna Chapelain, & il témoigne avoir mieux aimé renoncer à la gloire d'avoir fait un Poëme qui n'est pas absolument regulier, que de se donner la peine de le reformer dans les éditions suivantes. Son stile n'est pas égal par tout, & il n'a pas toûjours le tour heureux de l'expression;

mais en recompense, il a du feu, du cœur, du genie & beaucoup de cette fureur Poëtique, qui éleve les Poëtes au-dessus du commun de leurs Confreres : c'est le témoignage du Pere Mambrun, qui en eût dit encore davantage, si ce Pere l'eût toûché de moins près.

On a encore du Pere Bussieres une Histoire de France & un petit abregé de l'Histoire universelle en latin, intitulée *Flosculi Historiarum*, qu'il a traduit lui-même en françois, sous le titre de *Parterre historique*, & diverses autres Pieces en Prose & en Vers. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, n°. 1524. Moreri, *Dictionaire.*

CXXI.

HENRI-LOUIS HABERT, SIEUR DE MONTMOR,

Parisien, Conseiller du Roi en ses Conseils, Maître des Requêtes, reçu à l'Académie Françoise en 1635. mort le 21. Janvier 1679.

Je rapporterai ici ce que l'Abbé d'Olivet marque à son sujet dans l'Histoire de l'Académie Françoise, tome 1. & ce qu'en dit M. Huet dans ses Memoires.

Il étoit cousin de Philippe & de Germain Habert, Académiciens l'un & l'autre. C'est une Famille qui a été feconde en Hommes Illustres : celui-ci étoit *omnis doctrinæ & sublimioris, & humanioris amantissimus*, comme le dit M. Huet dans ses Memoires, page 166. Un jour par semaine il se tenoit chez lui une Assemblée de Sçavans, où l'on traitoit des matieres de Physique. Sorbiere dans sa Lettre lxxix. rapporte les Reglemens faits par cette espece d'Académie. Gassendi, le plus sçavant Philosophe du dernier siecle, & comparable lui seul à tous ceux qui sont venus depuis Aristote, éprouva dans la maison de M. de Montmor, que la possession d'un bon ami peut tenir lieu de tout. Il y vêcut plusieurs années; il y mourut; & M. de Montmor, après avoir recueilli ses derniers soupirs, non seulement lui érigea un Mausolé dans Saint Nicolas des Champs, mais, ce qui valoit encore mieux pour la gloire de

ſon ami & pour l'utilité du Public, il raſſembla tous les ouvrages de ce grand Homme en ſix volumes *in-folio.* A la tête de cette Edition ſe trouve une Preface latine de M. de Montmor, écrite ſenſement & de bon goût : c'eſt preſque le ſeul ouvrage par où ſa plume nous ſoit connue, à trois ou quatre Epigrammes près, qui ſe ſont conſervez dans les Recueils de ſon tems. Mais le Poëme *de rerum natura*, où, à l'envi de Lucrece il avoit developpé toute la Phyſique, n'eſt point venu juſqu'à nous.

CXXII.

ANTOINE DE RAMBOUILLET, DE LA SABLIERE,

Pariſien, Conſeiller Secretaire du Roi, mort à Paris l'an 1680. âgé de 65 ans, ou environ.

On trouve dans ſes Vers une grande delicateſſe d'eſprit, & tout ce que la galanterie a de plus noble & de plus fin.

Il a excellé ſur-tout pour le Madrigal, & merité d'être propoſé comme un très-bon modéle dans ce genre de Poëſie.

Ses *Madrigaux* ont été imprimez à Paris en un volume in-12. chez Barbin 1680. & depuis chez Chriſtophle Ballard. Ils ont été auſſi imprimez in-16. à Liege 1687.

Heſſelin de la Sabliere, ſa femme, étoit une Dame de beaucoup de merite & de ſçavoir, & qui étoit en grande liaiſon avec tous les beaux Eſprits de ſon tems. La Fontaine, auquel elle donna retraite chez elle pendant près de vingt ans, en faiſoit une eſtime particuliere, & la regardoit comme ſa protectrice : c'eſt ce qu'on connoît dans quelques Pieces de ſes Poëſies qu'il lui adreſſe, principalement au commencement de ſa *Fable du Corbeau, de la Gazelle, de la Tortue & du Rat* : c'eſt la quinziéme de ſon douziéme livre.

Quelques-uns ont cru qu'elle avoit composé quelques Poëſies. Richelet dans la liſte des Auteurs qu'il a mis à la tête de ſon Dictionaire François, en parle dans ces termes : » Madame » de la Sabliere s'eſt diſtinguée parmi les perſonnes de ſon ſexe » par pluſieurs ouvrages de Poëſies, dont on a fait un Recueil.

„On y trouve beaucoup de delicateſſe, & une Verſification „exacte.« On voit même dans le catalogue des Livres qui ſe vendent chez les freres de Tournes, Libraires à Geneve, à la page 36. *Madrigaux de Madame de la Sabliere;* mais ils ſe ſont certainement trompez. M. le Comte de Nocé, gendre de M^r^ & Me de la Sabliere, & M. de Fontenelle, qui étoit de leurs amis, m'ont aſſuré que cette Dame, qui s'eſt diſtinguée par ſon merite & par ſon ſçavoir, n'a jamais compoſé de Vers.

Il eſt très-aiſé de connoître que les *Madrigaux* qu'on a pû imprimer ſous ſon nom, ne ſont pas d'une Dame, puiſqu'ils s'adreſſent toûjours à des Cloris, des Philis, des Iris, & à des Dames aimables.

CXXIII.

FRANÇOIS VAVASSEUR,

Jeſuite, né l'an 1605. *dans le Bourg appellé* Paray, *au Comté de Charolois, Dioceſe d'Autun, mort le* 16. *de Decembre* 1681.
(Poëte Latin.)

Il entra dans la Societé en 1621. Après avoir paſſé les premieres années de Regence, il fut appellé au College des Jeſuites de Paris, pour y interpreter l'Ecriture. Il remplit avec ſuccès cet emploi pendant près de quarante années, & il ne laiſſa pas pendant ce tems-là de s'appliquer auſſi aux belles Lettres & à la Poëſie. C'étoit un des hommes de ſon tems qui a mieux entendu le tour & la delicateſſe de la Langue Latine, & qui l'a parlé avec plus de pureté & d'élegance. Il avoit avec cela un diſcernement admirable des Auteurs anciens & modernes, un ſens droit, un jugement ſolide, ce qui le rendit habile dans la Critique.

Le Pere Vavaſſeur a été un des meilleurs Poëtes Latins de la Societé, ſoit qu'on ait égard à la qualité de ſes Vers, ſoit qu'on veuille conſiderer leur nombre. Nous avons de lui un Poëme heroïque de *Job*, in-12. imprimé en 1638. le *Théurgicon* en quatre livres des Miracles de Jeſus-Chriſt; un Livre d'*Elegies;* un Livre de *Pieces épiques;* trois Livres d'*Epigrammes*, Le reſte de ſes Poëſies parut après ſa mort l'an 1683. in-8°. à Paris, par les ſoins du Pere Lucas; & cela conſiſte en des *Elegies*,

Elegies, quelques *Pieces Epiques*, & quelques *Epigrammes*, qu'il avoit faites depuis l'édition des autres.

On peut dire que de tous ses ouvrages il n'y en a aucun qui soit indigne d'avoir le P. Vavasseur pour Auteur. Leur premier & leur principal caractere est la pureté du langage qui y paroît même quelquefois jusqu'au scrupule. En effet ce Pere pouvoit se vanter de sçavoir le genie & le fond de la Langue latine autant qu'homme du siecle ; mais cette grande exactitude, qui a paru quelquefois excessive, a fait dire à des Critiques, que le P. Vavasseur a des rudesses dans ses Vers, qui ne peuvent être que le fruit de ce scrupule & de cette delicatesse, qui lui faisoit craindre de blesser la pureté latine, & qu'il a mieux aimé ne point s'élever, que de quitter sa Grammaire.

Son ouvrage sur *Job* est proprement une Paraphrase Poëtique de ce livre de l'Ecriture ; on peut dire que c'est par où il commença, & par où il finit ses travaux Poëtiques : car après l'avoir donné dès l'an 1637. il le revit, & l'ayant raccommodé, il le redonna l'an 1679. avec son Commentaire sur le livre de l'Ecriture.

Borrichius témoigne qu'il est plus fleuri dans les Vers qu'il a faits sur les Miracles du fils de Dieu, que dans son *Job*, où il prétend qu'il s'étoit prescrit des bornes trop étroites ; mais qu'il est uni, châtié & correct par tout. Quelques-uns néanmoins se déclarent en faveur de ses Epîtres, au préjudice du reste de ses Poësies.

Le Pere Vavasseur a écrit quelques livres de Critique, où il donne des marques de son grand esprit & de sa grande érudition. Grevius, la Roque, Konig, Colomiez, le Pere Petau en font une grande estime. Tous les ouvrages du P. Vavasseur ont été imprimez in-folio Amsterdam 1709. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1526. & tome 2. *sur les Critiques historiques*, n°. 68. Moreri, *Dictionaire*.

CXXIV.

JACQUES CASSAGNES,

Né à Nîmes, Docteur en Théologie, Prieur de Saint Etienne, Garde de la Bibliotheque du Roi, reçu à l'Académie Françoise en 1661. *mort le* 19. *Mai* 1679. *âgé de* 64 *ans.* (*Poëte François.*)

Son Pere Michel Cassagnes, Maître des Requêtes du Duc d'Orleans, puis Tresorier du Domaine de la Sénéchaussée de Nîmes, le fit élever dans le sein de sa Famille à Nîmes. Après qu'il y eut fait ses Humanitez, il vint à Paris, où il prit d'abord les deux routes qui peuvent le plus promptement mener à se faire un nom, sçavoir la Prédication, & la Poësie.

Une Ode que l'Abbé de Cassagnes fit à la louange de l'Académie, lui en ouvrit les portes à l'âge de vingt-sept ans.

Un de ses Poëmes, où il introduit Henri IV. donnant des instructions à Louis XIV. plut infiniment à M. Colbert; & ce grand Ministre, qui ne sçavoit point estimer sans recompenser, lui procura une pension de la Cour, le fit Garde de la Bibliotheque du Roi, & le nomma ensuite un des quatre premiers Académiciens, dont l'Académie des Inscriptions fut d'abord composée.

Quant à son talent pour la Chaire, on n'en sçait rien de particulier, si ce n'est qu'après avoir été applaudi dans Paris, il fut nommé pour prêcher à la Cour : mais il n'y prêcha point; & cela parce qu'un peu avant qu'il dût y paroître, la satire où son nom est lié avec celui de Cotin [a] étant devenue publique, il craignit avec raison de trouver les Courtisans disposez à le condamner sans l'entendre. Cependant à juger de lui par son Oraison Funebre de M. de Péréfixe, il n'étoit pas sans merite pour le tems où il préchoit; & la Préface qu'il a faite sur les œuvres de Balzac est une Piece qui sera toûjours estimée.

Quoiqu'il en soit, le trait satirique dont le cœur de l'Abbé de Cassagnes fut blessé, eut des suites déplorables pour un homme ardent, ambitieux, & dans l'âge où l'amour de la

[a] Satire III. Vers 59. & 60.

Si l'on n'est plus au large assis en un festin,
Qu'aux Sermons de Cassagnes ou de l'Abbé Cotin.

gloire a le plus d'empire : quelle douleur de se voir arrêté comme au milieu de sa course par une raillerie devenue *Proverbe en naissant !* Il fit ses derniers efforts pour regagner l'estime du Public ; il produisit coup sur coup divers ouvrages, qui devoient certainement lui faire honneur ; il en meditoit encore un [a] autre de plus longue haleine, lorsqu'enfin il succomba sous le poids de l'étude & du chagrin. Ses parens avertis que sa tête se dérangeoit, accoururent du fond de leur Province, & l'ayant trouvé hors d'état de pouvoir être transporté en Languedoc, furent contrains de le mettre à Saint Lazare, où il mourut âgé seulement de quarante-six ans : triste effet de la satire ! & qui devoit bien rendre amer pour l'Auteur lui-même le plaisir qu'elle pouvoit d'ailleurs lui donner.

Voici le catalogue des ouvrages de l'Abbé de Cassagnes. I. *Ode* (de 400 Vers) *pour l'Académie Françoise*, Paris, in-4°. 1660. II. *Henri le Grand au Roi*, (Poëme d'environ 600 Vers.) Paris, in-folio 1661. III. *Ode* (de 200 Vers) *sur la Naissance de Monsieur le Dauphin*, Paris, in-4°. 1662. IV. *Préface sur les œuvre de M. Balzac*, édition de Paris, in-folio 1665. V. *Ode* (de 260 Vers) *sur les Conquêtes du Roi en Flandres*, Paris, in-4°. 1667. VI. *Poëme* (d'environ 500 Vers) *sur la Conquête de la Franche-Comté*, Paris, in-folio 1668. VII. *Oraison Funebre de M. de Péréfixe, Archevêque de Paris*, 1671. VIII. *Poëme* (d'environ mille Vers) *sur la Guerre de Hollande*, Paris, in-folio 1672. IX. *Traité de Morale sur la Valeur*, Paris, in-12. 1674. X. Traduction de trois Livres *de Oratore*, sous ce titre, *la Rhetorique de Ciceron*, &c. Paris, in-12. 1674. XI. Traduction de Salluste, intitulée, *L'Histoire de la Guerre des Romains*, &c. Paris, in-12. 1675.

L'Abbé d'Olivet dans son Histoire de l'Académie Françoise, dont j'ai tiré cet extrait, s'est encore plus étendu au sujet de l'Abbé de Cassagnes au tome 2. article xiij. Voyez encore *Oeuvres de Despréaux*, la note sur le 60ᵉ Vers de la satire 3. où l'on connoît que l'Abbé de Cassagnes ne répondit point à la raillerie de Despréaux ; mais il voulut seulement par des ouvrages qu'il travailla avec soin prouver que Despréaux avoit tort de l'attaquer, & n'user que de cette noble vengeance à l'égard de son adversaire.

[a] Des Homelies propres à être recitées au Prône dans les Eglises où il n'y auroit point de Prédicateurs. Voyez les Paralleles des Anciens & des Modernes, tome 3.

CXXV.

NICOLAS L'HERITIER,

Parisien, Tresorier du Regiment des Gardes Françoises, Historiographe du Roi, mort à Paris au mois d'Août 1680. *inhumé à Saint Eustache. (Poëte François.)*

Il servit dans les Mousquetaires du Roi, puis dans le Regiment des Gardes Françoises, où ayant reçu une blessure considerable il fut obligé de quitter le mêtier de la guerre. On lui donna la place de Tresorier du Regiment, & le Roi lui accorda un Brevet d'Historiographe de Sa Majesté.

L'Heritier a écrit plusieurs morceaux d'Histoire de France & de son tems, entr'autres *la Campagne de Rocroi* pendant l'année 1643. *celle de Fribourg* de l'année 1644. & quelques autres Campagnes où nos Troupes se sont signalées. Ces morceaux sont restez manuscrits, & ont été dans la Bibliotheque de M. l'Abbé Bignon, Conseiller d'Etat, qui en faisoit estime.

Les ouvrages imprimez de cet Auteur sont, une traduction du Traité de Grotius du *Droit de la Paix & de la Guerre*, vol. in-folio, Amsterdam; & un Livre sous ce titre, *Tableau historique des principaux évenemens de la Monarchie Françoise*, vol. in-12. Paris, 1669. L'Heritier s'est fait connoître aussi par quelques ouvrages Poëtiques. Etant encore Mousquetaire du Roi il donna une Tragédie de l'*Hercule furieux*, & quelques années après celle de *Clovis*. On trouve encore de lui quelques Pieces de Poësie dans un Recueil de Portraits & d'Eloges en Vers & en Prose, imprimé chez Sercy & Barbin, deux vol. in-8°. Paris 1659. où l'on voit entr'autres le Portrait & l'Eloge de Mademoiselle Françoise le Clerc, qu'il épousa depuis. Cette Piece est intitulée, *Portrait d'Amarante*; elle contient soixante-dix Vers, & elle est écrite avec beaucoup de noblesse & de grace.

Mademoiselle L'Heritier de Villandon, illustre fille de M. L'Heritier, qui merite bien de tenir un jour son rang sur le Parnasse par plusieurs ouvrages, que les Personnes d'esprit lisent avec plaisir, a fait graver le Portrait de son Pere avec ces Vers, dont elle a honoré sa memoire.

Dans

Dans ses Vers, dans sa Prose on voyoit mille charmes;
Son courage éclata dans le métier des armes;
Les vertus, le sçavoir ornerent sa valeur;
Et lorsque son esprit, guidé par la candeur,
D'un fidele pinceau lui fit tracer l'Histoire,
Des Heros qu'il peignit il partagea la gloire.

Je joindrai à cet article le catalogue des ouvrages de Mademoiselle L'Heritier, imprimez à Paris. I. *Oeuvres mêlées*, tant en Vers, qu'en Prose, volume in-12. 1698. II. *L'Apotheose de Mademoiselle de Scudery*, ouvrage en Prose, mêlé de Vers, volume in-12. 1702. III. *La Tour ténebreuse*, ou *l'Histoire de Richard Premier, Roi d'Angleterre, surnommé* Cœur de Lion, Contes Anglois, volume in-12. 1705. IV. *La Pompe Dauphine*, ouvrage en Prose & en Vers, volume in-12. 1711. V. *Le Tombeau de M. le Dauphin, Duc de Bourgogne*, en Vers, brochure in-4°. 1712. VI. *Les caprices du Destin*, volume in-12. 1718. VII. *Traduction des Epîtres Heroïques d'Ovide;* sçavoir, seize traduites en Vers, & cinq en Prose, volume in-12. 1732.

CXXVI.

CLAUDE NICOLE,

mort vers l'an 1680.

Il étoit grand-pere de M. Nicole, aujourd'hui President & Lieutenant General au Presidial de Chartres, & cousin de Mr Pierre Nicole, celebre par sa pieté & par sa grande érudition, auteur d'un Livre des Essais de Morale, & de plusieurs autres excellens ouvrages, dont on peut voir le catalogue dans le Dictionaire de Moreri.

Le President Nicole s'appliqua à la Poësie, & eut sur-tout du talent pour traduire en notre Langue plusieurs morceaux choisis des Poëtes Grecs, Latins & Italiens. Il paroît que la Galanterie & les Pieces où la tendresse & les sentimens du cœur ont le plus de part, étoient fort de son goût: aussi les Elegies amoureuses d'Ovide, les Odes d'Horace sur des sujets galants, & quelques autres ouvrages dans ce même goût, ont-ils été les morceaux où il s'est attaché le plus, & où il a fort bien réussi.

Ouvres du President Nicole, DEDIE'ES AU ROI, deux volumes in-12. chez Sercy, Paris, premiere édition 1660. seconde édition 1693. Elles consistent en traductions en Vers François de plusieurs ouvrages des meilleurs Poëtes Latins, tels que Ovide, Horace, Perse, Martial, Seneque le Tragique, Claudien, & autres; en une traduction d'une Elegie & d'une Ode d'Anacreon, & du Poëme des Amours d'Adonis par le Cavalier Marin, &c.

CXXVII.

MADAME DE VILLEDIEU,

Marie-Catherine-Hortense des Jardins de) née en 1632. à Alençon, dont son pere étoit Prévôt, morte au mois d'Octobre 1683. âgée de cinquante-un ans, (de l'Académie des Ricovrati *de Padouë.)*

Mademoiselle des Jardins vint à Paris, où elle épousa en premiere nôce Boësset, sieur de Villedieu, Capitaine au Regiment Dauphin Infanterie, fils de Boësset, maître de la Musique de la Chambre du Roi. Elle se separa volontairement de ce premier mari, ou plûtôt consentit que le mariage fût declaré nul : car elle prit une seconde alliance avec M. de Chatte, homme de condition, après la mort duquel elle se remaria en troisiéme nôce avec un de ses cousins, appellé des Jardins. Ses trois mariages, & le tems qu'elle passa dans un Couvent, où même elle prit le Voile, & dont elle sortit ensuite, fourniroient de matiere à faire une histoire assez interessante & très-agréable de cette Dame, qui eut diverses avantures à la Cour & à Paris, où elle étoit connue des personnes de la premiere distinction & du Roi même, dont elle obtint plusieurs graces qu'elle ne sçut point mettre à profit, n'ayant jamais pû mettre aucun ordre dans ses affaires, & étant morte très-mal-aisée à Clinche-maure, village à quatre lieuës d'Alençon, où elle avoit un petit bien, & où elle s'étoit retirée.

On se contentera de dire ici que le nom de Villedieu lui fut le plus agréable de ceux de ses trois maris, & que du vivant de ses deux derniers elle n'étoit pas fâchée qu'on l'appellât de ce nom : il arriva même qu'après la mort de Villedieu, étant

mariée avec M. de Chatte, elle ne laissa pas d'en porter le dueil. Elle a mis aussi la plus grande partie de ses ouvrages sous ce même nom, & les deux dernieres éditions complettes de ses œuvres portent le titre d'*Oeuvres de Madame de Villedieu :* Barbin les a recueillies en dix volumes in-12. à Paris, depuis l'année 1702. jusqu'en 1711. & depuis la Compagnie des Libraires en douze volumes in-12. Paris 1715. 1720. & 1721. ces volumes ayant eté imprimez en differentes années : ils contiennent un grand nombre d'ouvrages ; voici ceux qu'elle a composez en Vers : *Manlius*, Tragédie ; *Nitelis*, Tragédie ; *le Favori*, Tragi-Comédie ; quelques *Sonnets*, *Elegies*, *Eglogues*, *Stances*, *Madrigaux ;* quelques *Pieces mêlées de Vers & de Prose.*

Je ne rapporterai ici que ses principaux ouvrages en Prose, tels que ceux intitulez, *les desordres de l'Amour ; les Annales galantes ; les Exilez ; les Amours des grands Hommes ; les Favorites ;* & plusieurs petits *Romans* & quelques *Historiettes.*

Madame de Villedieu pense d'une maniere tout-à-fait noble, ses sentimens sont vifs & tendres, & son stile élegant. On disoit qu'elle s'étoit servie d'une des plumes des aîles de l'Amour pour écrire la plus grande partie de ses ouvrages, où l'on voit qu'elle connoissoit bien la puissance de ce Dieu. Un de nos plus beaux Esprits donne encore une belle idée du caractere d'esprit de cette Dame & de sa maniere charmante d'écrire par ces Vers à sa louange.

Plus je relis ce que vous faites,
Plus je connois ce que vous êtes,
Il ne faut que vous mettre en train,
Tout le monde, IRIS, *vous admire ;*
Si les Dieux se mêloient d'écrire,
Ils emprunteroient votre main.
Vous faites des choses si belles,
Si justes & si naturelles,
Que votre stile est sans égal ;
Sans cesse je vous étudie ;
Qui peut être votre copie,
Passe pour un original.

V. Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 4.

CXXVIII.

MADEMOISELLE ANNE DE LA VIGNE,

Fille d'un Medecin du Roi, née à Vernon en Normandie, de l'Académie des Ricovrati *de Padouë, morte à Paris l'an* 1684.

Elle a été l'une des plus ſçavantes & des plus ſpirituelles filles de l'Europe: dès ſon enfance elle faiſoit ſi aiſément des Vers, qu'elle ſembloit qu'elle étoit alaitée par les Muſes.

L'application continuelle qu'elle avoit aux Sciences, & principalement à la Poëſie, lui cauſa la Pierre, qui ſervant de contrepoids aux attraits qu'elle auroit pû avoir pour le monde, l'enleva au ciel encore aſſez jeune : *Munimenta ſaxorum ſublimitas ejus ;* c'eſt l'Epitaphe que Vigneul de Marville fit pour cette Demoiſelle.

La nobleſſe, la delicateſſe & le bon goût qui ſe trouverent dans ſes Vers nous font regretter qu'elle n'en ait pas donnez davantage, mais on connoît aſſez la beauté & l'excellence de ſon genie dans ceux qu'elle nous a laiſſez.

Son Ode intitulée, *Monſeigneur le Dauphin* AU ROI, eſt une Piece admirable; elle en reçut auſſi une juſte recompenſe, & d'une maniere galante & gracieuſe; car peu de tems après qu'elle eut publié cette Ode, elle reçut une boëte de coco, où étoit une Lyre d'or émaillée, avec une belle Ode à ſa louange, dont je rapporterai ici deux Strophes.

Tes Vers ont ce tour auguſte,
Ce tour qu'il faut pour les Rois,
Si beau, ſi grand & ſi juſte.
Ainſi chantoit autrefois
Celui qui chantoit d'Auguſte
Les vertus & les exploits.
Tel en les voiant paraître
Crut voir Malherbe renaître.

Reçoy donc, SAGE HÉROÏNE,
Une Lyre qu'Apollon

Pour

Pour ce dessein te destine :
Souvent son illustre son
A sous une main divine
Charmé le sacré vallon ;
Trop heureuse qu'elle obtienne
De résonner sous la tienne.

L'excellente *Ode* de Mademoiselle de la Vigne *à Mademoiselle de Scudery*, pour la congratuler sur le Prix d'Éloquence qu'elle remporta à l'Académie Françoise, a reçu de grandes louanges. Pellisson l'a fit imprimer avec la réponse de M[lle] de Scudery à la suite de l'Histoire de l'Académie Françoise. *Les Stances* qu'elle adresse *à Monseigneur* sont aussi fort estimées : sa *Réponse à la Lettre* que Pavillon lui écrit de l'autre monde, & sa *Réponse à Mademoiselle Descartes*, qui lui adresse son Poëme intitulé, *l'Ombre de Descartes*, sont des ouvrages très-agréables, de même que quelques autres petites Pieces de Vers de sa façon, qu'on voit dans differens Recueils de Poësies choisies, principalement dans celui que le Pere Bouhours a donné.

Mademoiselle de la Vigne étoit en grande estime parmi les plus beaux Esprits de son tems ; je me contenterai de nommer ici Pellisson, les Demoiselles de Scudery, Descartes, du Pré : l'Abbé Ménage l'a préferée aux Anciens & aux Modernes : *Madamigella della Vigna, la cui Lira, emula delle Trombe, dà scorno à gli antichi, e invidia a noi.* Le pere de cette Demoiselle étoit bon Orateur & bon Medecin. Il disoit plaisamment, pour marquer la difference qu'il y avoit entre sa fille & son fils, homme d'un esprit un peu borné : *Quand j'ai fait ma fille, je pensois faire mon fils ; & quand j'ai fait mon fils, je pensois faire ma fille.* Ce fils eut pour femme Madame de la Vigne Villedo, dont il est fait mention parmi les Dames illustres par leur érudition. *V.* de Vigneul-Marville, *Mélanges d'Histoire & de Litterature*, tome 1. page 97.

CXXIX.

D'HEAUVILLE, ABBE' DE CHANTE-MERLE,

(Poëte François.)

Voici un homme qui n'a traité que des matieres les plus graves & les plus serieuses, qui concernent la Religion Chrétienne, & nous instruisent de toutes ses veritez ; mais la Poësie dont il s'est servi pour les exprimer avec plus de force, & pour les graver plus avant dans les cœurs, donne à juste titre à cet Auteur une place sur le Parnasse François, où il se trouve plusieurs de nos plus illustres Poëtes, qui se sont fait honneur de faire connoître la grandeur de Dieu & la verité de sa Religion.

Les œuvres spirituelles en Vers françois de l'Abbé de Chante-Merle contiennent *le Catechisme ; l'Histoire des Mysteres de notre Seigneur Jesus-Christ & de la sainte Vierge ; la Morale de Jesus-Christ ; & les Pseaumes Pænitentiaux*, le tout en forme de Cantiques, avec des airs qu'on a composez exprès pour les mettre en chant, à l'exception de *la Morale de Jesus-Christ*, pour laquelle on n'a point fait d'airs. Cet ouvrage d'environ six mille Vers est dedié à Monseigneur le Dauphin, & a été imprimé en un Volume in-16. chez Helie Josset, Paris 1687. On voit à la tête de ce Livre des Approbations d'un grand nombre d'Evêques, de Curez de Paris & de Docteurs de Sorbonne, qui donnent de grandes louanges à son Auteur. M. l'Evêque d'Angoulême, un de ses Approbateurs, dit qu'outre la bonne & solide doctrine que ce Livre renferme, les Vers y sont faciles & bien tournez, qu'en peu de paroles il exprime beaucoup de choses, & qu'on peut assurer sans exageration que c'est un chef-d'œuvre en son espece : c'est aussi la sentiment de M. l'Evêque de Bayeux & de M. l'Evêque de Coutances.

Baillet dit aussi qu'on trouve dans cet Ouvrage les veritez Chrétiennes expliquées d'une maniere si intelligible & si exacte, que toutes sortes de personnes s'en peuvent servir utilement ; mais que pour ne rien dissimuler sur tous les grands




Mr. PIERRE CORNEILLE POETE DE L'ACADEMIE FRANÇOISE DECEDE DE L'AN 1684 AGE DE 78 ANS
Corneille a trois degrés dans ses nobles travaux
Son orient efface ses rivaux
Corneille en son midy se surpasse luy mesme
Voyez le en son couchant, son superbe poeme
Jette encor un Eclat qu'on ne peut soutenir
Ainsy Corneille a du finir

éloges qu'on a donnez à cet ouvrage, il faut accorder de bonne foi aux Critiques, que la Poësie n'y est peut-être pas aussi delicate, ni aussi belle que celle qu'ils pourroient exiger des Poëtes profanes, qui ne travaillent que pour plaire, qui sont les maîtres absolus de leur matiere, & qui peuvent choisir les fictions les plus agréables : mais il faut avouer aussi qu'un Ecrivain obligé d'enchaîner ensemble la rime, la raison & la foi, merite bien quelque excuse, s'il fait quelques fautes legeres contre les regles exactes de la Poësie ; si n'étant pas soûtenu de sa matiere, il tombe quelquefois, & s'il ne s'exprime pas toûjours d'une maniere aussi noble & aussi delicate que le pourroient faire ceux qui ne sont pas indispensablement obligez de se servir des termes consacrez à l'explication des Mysteres & des veritez de la Religion. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1529.

CXXX.

PIERRE CORNEILLE,

Né à Rouen en 1606. Avocat General de la Table de Marbre de Normandie, Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu le 22. Janvier 1647. mort à Paris le 1. Octobre 1684. dans la 79e année de son âge, inhumé à Saint Roch. (Poëte François.)

Son pere, qui s'appelloit aussi Pierre Corneille, étoit Maître des Eaux & Forêts en la Vicomté de Rouen, & rendit en diverses occasions de si bons services au Roi Louis XIII. que ce Roi lui donna des Lettres de Noblesse.

Pierre Corneille, son fils aîné, exerça long-tems à Rouen la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre, sans faire connoître au Public & sans connoître lui-même le talent extraordinaire qu'il avoit pour la Poësie, par lequel il a élevé le Théatre François au plus haut point où on l'ait jamais vû.

Ce fut une avanture de galanterie qui lui donna occasion de faire la premiere Piece qu'on ait vûë de lui, qu'il intitula *Melite*, & qui fut d'abord representée avec un succès si prodigieux, qu'elle fit établir à Paris une nouvelle Troupe de Comédiens sur l'esperance que l'on conçut que le Théatre alloit être plus frequenté que jamais. On n'avoit connu jusqu'alors qu'un Tra-

PIERRE CORNEILLE.
gique froid & languiſſant, & un Comique tout-à-fait bas. Hardi, qui étoit l'Auteur le plus fameux de ce tems-là, ſurpris & jaloux des nombreuſes aſſemblées que cette nouvelle Piece attiroit, ſe contentoit de dire : *Voilà une jolie bagatelle.* Corneille cependant, animé par la réuſſite de ce premier ouvrage, continua de travailler & donna ſix ou ſept Pieces de Théatre en cinq ou ſix ans, qui le firent conſiderer comme un des plus habiles Poëtes en ce genre. Cependant ſi on veut comparer ſes premieres Pieces de Théatre avec celles qu'il a données dans la ſuite & dans la force de ſon âge, on les trouvera indignes du nom du grand Corneille; auſſi pluſieurs perſonnes auroient-ils ſouhaité qu'on les eût retranchées de ſon Recueil, pour les faire oublier à jamais. Il eſt certain, dit M. de Fontenelle, que les premieres Pieces de Corneille ne ſont pas belles; mais outre qu'elles ſervent à l'hiſtoire du Théatre, elles ſervent encore beaucoup à l'hiſtoire de ſon Auteur, par rapport au tems qu'il les a compoſées, où le vrai Comique & la belle Tragédie n'étoient gueres connus; & tout autre qu'un genie extraordinaire ne les eût pas faites. *Melite* eſt divine, ſi vous la liſez après les Pieces de Bordier & de Hardi, qui l'ont immediatement precedée. Ce fut en 1637. que la reputation de Corneille reçut à juſte titre un nouvel accroiſſement par le *Cid*, qu'il fit repreſenter, & qui lui attira des applaudiſſemens ſi univerſels, qu'en voulant louer une belle choſe, on diſoit communement par une eſpece de proverbe : *Cela eſt beau comme le Cid.* La preference que le Public lui ajugea ſur tous ſes concurrens, lui attira l'envie de pluſieurs Auteurs, entre leſquels il y en eut qui écrivirent contre le *Cid* : l'Académie Françoiſe ſe vit même obligée par le Cardinal de Richelieu d'examiner cette Piece, plus pour y trouver des défauts, que pour en faire remarquer les beautez dont elle eſt remplie. C'eſt ce qui produiſit le Livre intitulé, *Sentimens de l'Académie Françoiſe ſur la Tragi-Comédie du Cid.* Le Cardinal malgré l'eſtime qu'il avoit pour Corneille, à qui même il donnoit penſion, voyoit avec deplaiſir tous les travaux des autres Auteurs & les ſiens même effacez par cette Piece : car ce Miniſtre ſe picquoit d'exceller en Poëſie, comme en toute autre choſe, & avoit même donné des Pieces de Théatre au Public ſous des noms empruntez. Mais on eut beau écrire & caballer; la Tragédie du *Cid* eut toûjours une appro-
bation

bation generale : c'eſt ce qui a fait dire à Deſpréaux dans la neuviéme de ſes ſatires :

En vain contre le Cid un Miniſtre ſe ligue,
Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue ;
L'Académie en corps a beau le cenſurer,
Le Public revolté s'obſtine à l'admirer.

Il faut ſçavoir, pour entendre ces Vers, que Chimene eſt l'Heroïne de la Piece, comme Rodrigue en eſt le Heros. Corneille publia bien-tôt après la Tragédie intitulée, *Horace.* Il courut un bruit qu'on feroit encore des obſervations & une nouvelle critique ſur cette Piece. Comme l'Auteur ne doutoit point que la perſecution contre le *Cid* ne fût ſuſcitée par le Cardinal & par une autre Perſonne de grande qualité ; il prévit que ſi on s'élevoit contre *Horace*, ce ſeroit encore par le mouvement de ces deux mêmes Puiſſances. En écrivant là-deſſus à un de ſes amis : *Horace*, dit-il, *fut condamné par les Duumvirs ; mais il fut abſous par le Peuple.* Ce ſont ces allarmes & ces petits chagrins que le Cardinal avoit cauſez à Corneille, qui lui firent faire ces quatre Vers après la mort de ce Miniſtre, qu'il conſideroit d'un côté comme ſon Bienfaicteur, & de l'autre comme ſon ennemi.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma Proſe, ni mes Vers n'en diront jamais rien :
Il m'a fait trop de bien, pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal, pour en dire du bien.

Corneille s'attira l'eſtime & les applaudiſſemens de toute la France, & ſon nom & ſa grande reputation ſe repandirent dans tous les pays étrangers, comme le Pere de la Rue le fait connoître dans le Poëme qu'il lui adreſſe, pour le conſoler de la mort de ſon fils, qui donnoit de grandes eſperances de ſuivre les traces de ſon pere. En voici quatre Vers.

Te quoque magnorum Vates ter maxime Vatum,
Gallia quem dudum atque immenſus ſuſpicit orbis ;
Te quoque turba ingens nequicquam æquare canendo
Aggreditur, capitique pares imponere lauros.

Le reſpect que le Public avoit pour lui étoit ſi grand, que

PIERRE CORNEILLE. quand il entroit sur le Théatre de la Comédie, la plûpart de ceux qui y avoient place se levoient, & ceux du parterre frappoient des mains.

Les Princes & les plus grands Seigneurs le gracieusoient & lui témoignoient en toutes occasions leur estime. Le grand Prince de Condé & le Maréchal de Turenne étoient de ce nombre. Ce Maréchal étant un jour à une representation de *Sertorius*, s'écria à deux ou trois endroits de la Piece : *Où donc Corneille a-t'il appris l'art de la guerre ?*

Cet excellent Poëte a si bien peint la vertu & la grandeur d'ame des Romains, qu'il pouvoit en quelque façon s'approprier ce Vers, qu'il fait dire à Sertorius. [a]

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

Le Roi donna à Corneille en plusieurs occasions des marques de son estime, & sur-tout dans sa derniere maladie; ayant appris l'état dangereux où il étoit, il envoya lui témoigner l'interêt qu'il prenoit à sa santé, en lui donnant de nouvelles preuves de ses liberalitez : c'est ce que nous apprend Racine en disant dans l'Eloge de Corneille, que les dernieres paroles de ce grand homme ont été des remercimens pour Louis le Grand.

Comme Corneille est un de ces genies extraordinaires qu'on ne sçauroit trop louer, un grand nombre de personnes d'érudition ont entrepris de faire son éloge : il n'y en a point qui lui fasse plus d'honneur que celui que Racine, son illustre Rival dans le genre dramatique, prononca dans l'Académie Françoise en qualité de Directeur de cette Compagnie le 2. Janvier 1685. à la reception de Thomas Corneille, nommé Académicien à la place de son frere.

Racine, après avoir representé l'état pitoyable où étoit le Théatre parmi nous, sans ordre, sans grace, sans regle; & ce qui est de plus pernicieux, sans honnêteté & sans bienséance, » fait connoître la force avec laquelle Corneille surmontant » tout obstacle fit le premier paroître sur la Scene la raison ac- » compagnée de toute la pompe & de tous les ornemens dont » notre Langue est capable, & sçut accommoder heureuse- » ment le vraisemblable & le merveilleux, en laissant bien

a Tragédie de *Sertorius*, Acte III. Scene I.

» loin de lui tout ce qu'il avoit de Rivaux. Où trouvera-t'on, » *(dit-il)* un Poëte, qui ait possedé à la fois tant de grands » talens & tant d'excellentes parties; l'art, la force, le juge- » ment, l'esprit; quelle noblesse! quelle œconomie dans les » sujets! quelle vehemence dans les passions! quelle gravité » dans les sentimens! quelle dignité, & en même tems quelle » prodigieuse varieté dans les caracteres! combien de Rois, de » Princes, de Heros, nous a-t'il representez, toûjours tels qu'ils » devoient être, toûjours uniformes avec eux-mêmes, & ja- » mais ne ressemblant les uns aux autres? parmi tout cela une » magnificence d'expression proportionnée aux maîtres du » monde, qu'il fait souvent parler; capable néanmoins de » s'abaisser quand il veut, & de descendre jusqu'aux simples » naïvetez du Comique, où il est encore inimitable.

„ Personnage veritablement né pour la gloire de son pays, „ comparable, je ne dis pas à tout ce que l'ancienne Rome a „ d'excellens Tragiques, puisqu'elle confesse elle-même qu'en „ ce genre elle n'a pas été fort heureuse, mais aux Eschiles, „ aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athenes ne „ s'honore pas moins, que des Themistocles, des Periclès, „ des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux. La Scene „ retentit encore des acclamations qu'exciterent à leur nais- „ sance le Cid, Horace, Cinna, Pompée, tous ces chefs-d'œu- „ vres representez depuis sur tant de théatres, traduits en tant „ de Langues, & qui vivront à jamais dans la bouche des „ hommes.

En effet, rien ne pouvoit mieux établir la gloire de Corneille, que les sentimens qu'a conçus de lui l'homme le plus capable de juger de son merite & de l'excellence du Poëme dramatique; sentimens sur lesquels les Sçavans & les personnes du meilleur goût sont d'accord, quoiqu'ils conviennent que tous ses ouvrages ne soient pas d'une égale beauté, & que ceux qu'il a composez dans la force de son âge l'emportent de beaucoup sur ceux qu'il a faits dans sa jeunesse & dans sa vieillesse: cependant on trouve dans ses Pieces les plus foibles des traits, qui sentent toûjours le grand Poëte; c'est dont on ne peut pas disconvenir à l'égard de ses derniers ouvrages, & c'est ce que marque Bayle dans l'éloge qu'il a fait de Corneille, qu'il met au-dessus de tous les Poëtes Tragiques qui ayent jamais été. Il

PIERRE CORNEILLE. dit que quoique les Tragédies d'*Attila*, de *Berenice*, de *Pulchérie* & de *Suréna*, qui ſont les dernieres productions de Corneille, n'ayent pas eu le même éclat du *Cid* ou d'*Horace*, ces Pieces ne laiſſent pas d'être pleines de choſes inimitables, où l'on voit la nobleſſe & la grandeur Romaine dont l'eſprit de leur Auteur étoit tout rempli.

En effet, qu'on liſe la Tragédie de *Suréna*, par où Corneille a fini, étant âgé de 70 ans, peut-on trouver des ſentimens plus nobles & plus élevez que ceux qui ſont repandus dans cette Piece, qui eſt digne de la grande reputation de ſon Auteur. Il ne pouvoit pas mieux terminer ſa carriere que par les Vers qu'il a mis dans la bouche de Suréna expirant, & qui me paroiſſent bien convenir à Corneille lui-même; les voici.

J'ai vêcu pour ma gloire autant qu'il falloit vivre,
Et laiſſe un grand exemple à qui pourra me ſuivre.

Ces Vers ſont à la fin du quatriéme Acte de cette Piece, qui eſt terminée par un trait de ce ſublime que Corneille a mis quelquefois dans ſes Tragédies : c'eſt quand Palmis, ſœur de Suréna apprend à Euridice la mort de ſon Amant; elle finit par ce Vers :

Quoi! vous cauſez ſa perte, & n'avez point de pleurs.

Euridice répond :

Non je ne pleure point, Madame, mais je meurs.

Elle dit enſuite en tombant évanouie entre les bras d'Orméne, ſa Dame d'honneur :

Genereux Suréna, reçoy toute mon ame.

M. de Fontenelle, l'illuſtre neveu de M. Corneille, dans les Memoires qu'il nous a donnez ſur la vie & ſur les ouvrages de ſon oncle, inſerez dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, en fait le portrait, & dépeint ainſi ſon caractere.

„ M. Corneille étoit aſſez grand & aſſez plein, l'air fort „ ſimple & fort commun, toûjours negligé & peu curieux de „ ſon exterieur. Il avoit le viſage aſſez agréable, un grand nez, „ la bouche belle, les yeux pleins de feu, la phyſionomie vive, „ des traits fort marquez & propres à être tranſmis à la po-

„ ſterité

„ fterité dans une Médaille ou dans un Bufte. Sa prononciation „ n'étoit pas tout-à-fait nette ; il lifoit fes Vers avec force, „ mais fans grace.

„ Il fçavoit les belles Lettres, l'Hiftoire, la Politique ; mais „ il les prennoit principalement du côté qu'elles ont rapport „ au Théatre. Il n'avoit pour toutes les autres connoiffances „ ni loifir, ni curiofité, ni beaucoup d'eftime. Il parloit peu, „ & même fur la matiere qu'il entendoit fi parfaitement. Il „ n'ornoit pas ce qu'il difoit ; & pour entendre le grand Cor- „ neille, il falloit lire.

„ Il étoit mélancolique : il lui falloit des fujets plus folides „ pour efperer & pour fe réjouir, que pour fe chagriner ou „ pour craindre. Il avoit l'humeur brufque & quelquefois rude „ en apparence : au fond il étoit très-aifé à vivre, bon frere, „ bon mari, bon parent, tendre & plein d'amitié. Son tem- „ perament le portoit affez à l'amour, mais jamais au liberti- „ nage, & rarement aux grands attachemens. Il avoit l'ame „ fiere & independante, nulle fouplefle, nul manége ; ce qui „ l'a rendu très-propre à peindre la vertu Romaine, & très- „ peu propre à faire fa fortune. Il n'aimoit point la Cour, il y „ apportoit un vifage prefque inconnu, un grand nom qui ne „ s'attiroit que des louanges, & un merite qui n'étoit point le „ merite de ce pays-là. Rien n'étoit égal à fon incapacité pour „ les affaires, que fon averfion ; les plus legeres lui caufoient de „ l'effroi & de la terreur : quoique fon talent lui eût beaucoup „ rapporté, il n'en étoit gueres plus riche ; ce n'eft pas qu'il „ eût été fâché de l'être, mais qu'il fallût le devenir par une „ habileté qu'il n'avoit pas, & par des foins qu'il ne pouvoit „ prendre. Il ne s'étoit point trop endurci aux louanges à force „ d'en recevoir ; mais s'il étoit fenfible à la gloire, il étoit fort „ éloigné de la vanité. Quelquefois il fe confioit trop peu à fon „ rare merite, & croyoit trop facilement qu'il pouvoit avoir „ des Rivaux.

„ A beaucoup de probité naturelle il a joint dans tous les „ tems de fa vie beaucoup de religion, & plus de pieté, que le „ commerce du monde n'en permet ordinairement. Il a eu fou- „ vent befoin d'être raffuré par des Cafuiftes fur fes Pieces de „ Théatre, & ils lui ont toûjours fait grace, en faveur de la „ pureté qu'il avoit établie fur la Scene, des nobles fentimens

PIERRE CORNEILLE. „ qui regnent dans ſes ouvrages & de la vertu qu'il a miſe juſ„ que dans l'amour.

CATALOGVE DES OVVRAGES DE P. CORNEILLE.

PIECES DE THEATRE.

I. *Mélite*, Comédie, 1630. II. *Clitandre*, Tragi-Comédie, 1632. III. *La Veuve*, Comédie, 1634. IV. *La Galerie du Palais Royal*, Comédie, 1635. V. *La Suivante*, Comédie, 1635. VI. *La Place Royale*, Comédie, 1635. VII. *Medée*, Tragédie, 1636. VIII. *L'Illuſion Comique*, Comédie, 1636. IX. *Le Cid*, Tragi-Comédie, 1637. X. *Horace*, Tragédie, 1641. XI. *Cinna*, Tragédie, 1643. XII. *Polieucte*, Tragédie, 1643. XIII. *Le Menteur*, Comédie, 1644. XIV. *Pompée*, Tragédie, 1644. XV. *Suite du Menteur*, Comédie, 1645. XVI. *Théodore*, Tragédie, 1646. XVII. *Rodogune*, Tragédie, 1646. XVIII. *Héraclius*, Tragédie, 1647. XIX. *Andromede*, Tragédie, 1649. XX. *D. Sanche d'Arragon*, Comédie heroïque, 1650. XXI. *Nicomede*, Tragédie, 1651. XXII. *Pertharite*, Tragédie, 1659. XXIII. *Oedipe*, Tragédie, 1659. XXIV. *La Toiſon d'or*, Tragédie, 1661. XXV. *Sertorius*, Tragédie, 1662. XXVI. *Sophoniſbe*, Tragédie, 1663. XXVII. *Othon*, Tragédie, 1665. XXVIII. *Agéſilas*, Tragédie, 1666. XXIX. *Attila*, Tragédie, 1667. XXX. *Tite & Berenice*, Tragédie, 1671. XXXI. *Pulchérie*, Comédie heroïque, 1673. XXXII. *Suréna*, Tragédie, 1675. XXXIII. Le ſecond & troiſiéme Acte de *Pſiché*, Tragédie Ballet, 1671. dont Moliere avoit fait le plan de la Piece, le Prologue & pluſieurs Scenes, ſont auſſi de Pierre Corneille : le Roi ayant donné peu de tems à Moliere pour compoſer cette Piece, il eut recours à Corneille & à Quinault, ce dernier ayant fait les paroles qu'on y chante.

On a differentes éditions du Théatre de Pierre Corneille; ſçavoir, un en deux volumes in-folio de l'Imprimerie de Guillaume de Luynes, Rouen 1663. Le même Imprimeur a donné auſſi en 1678. & 1679. les Pieces de Théatre de Pierre & de Thomas Corneille, jointes enſemble en huit volumes in-12. qu'on a imprimées depuis en neuf volumes in-12. Paris, 1682. Nous avons encore une autre édition du Théatre de Pierre Corneille en cinq volumes in-12. avec des eſtampes en taille-douce à la tête de chacune de ſes Pieces, chez Charpentier,

Paris 1714. Enfin une derniere édition du Théatre de Pierre & de Thomas Corneille, par la Compagnie des Libraires, dix volumes in-12. Paris 1722. & 1723.

OUVRAGES DIVERS DE P. CORNEILLE.

I. *Mélanges Poëtiques*, in-8°. Paris 1632. II. *Lettre Apologetique du sieur Corneille, contenant sa Réponse aux Observations faites par le sieur de Scudery sur le Cid*, in-8°. Rouen 1637. III. *L'Imitation de Jesus-Christ, traduite & paraphrasée en Vers françois*, in-4°. Rouen 1656. les deux premiers livres ayant paru dès l'an 1651. On a aussi une jolie édition de ce Livre avec des estampes en taille-douce à la tête de chaque chapitre, volume in-16. imprimé chez Laurent Maurry, Rouen 1656. & une autre très-belle in-4°. chez Robert Etienne, Paris 1658. IV. *Louanges de la sainte Vierge*, composées en rimes latines par S. Bonaventure, & mises en Vers françois, in-12. Paris 1665. V. *L'Office de la sainte Vierge, tant en Prose, qu'en Vers, avec les sept Pseaumes Penitentiaux, les Vêpres, les Complies des Dimanches, & tous les Hymnes du Breviaire Romain*, in-12. Paris 1670. VI. Trois Discours en Prose, imprimez au-devant de son Théatre: 1°. *De l'utilité & des parties du Poëme dramatique.* 2°. *De la Tragédie.* 3°. *Des trois Unitez.* VII. Poësies diverses, latines & françoises en feuilles volantes dans les *Triomphes de Louis le Juste*; dans les *Epinicia Musarum* à la louange du Cardinal de Richelieu; dans les Recueils de Sercy; dans les Poësies du Pere de la Rue; dans celles de Santeuil. Ode au R. Pere Lidet de la Compagnie de Jesus sur son *Traité de la Théologie des Saints*, rapportée dans le Mercure du mois de Decembre 1727. page 2894.

M. de Fontenelle dit encore que Corneille avoit traduit en Vers françois les deux premiers livres de la Thebaïde, Poëme latin du Stace, qui ont été imprimez, mais dont il n'a pû retrouver d'exemplaire de cette traduction. Il ajoûte aussi que son oncle faisoit fort bien des Vers latins, & qu'il en fit sur la Campagne de Flandres en 1667. de si beaux, que non-seulement plusieurs personnes les mirent en françois, mais que les meilleurs Poëtes Latins en prirent l'idée, & les mirent encore en latin. Corneille avoit traduit sa premiere Scene de Pompée en Vers du stile de Seneque le Tragique, pour lequel il n'avoit pas d'aversion, non plus que pour Lucain.

Pour l'examen & le jugement qu'on peut faire sur les ouvrages de P. Corneille, *Voyez* les *Préfaces* ou les *Examens*, que Corneille lui-même a mis à la tête de chacune de ses Pieces; Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1530. & au n°. 1554. article *Racine*, où l'on voit une maniere de Parallele de ces deux grands Poëtes; Saint Evremont, dans sa *Dissertation sur le grand Alexandre;* Despréaux, *VII. Reflexion critique sur Longin;* Bayle, *Nouvelles de la Republique des Lettres*, mois de Janvier 1685. article X. Ch. Perrault, *Eloges des Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle;* l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. Moreri. *Dict.*

CXXXI.

THOMAS CORNEILLE

LE JEUNE,

Frere de P. CORNEILLE, *né à Rouen l'an* 1625. *de l'Académie Françoise en* 1685. *mort à Andeli, petite Ville de la haute Normandie, le* 8. *Decembre* 1709. *dans sa quatre-vingt-quatriéme année. (Poëte François.)*

Il y a eu une union si étroite entre les deux freres Mrs Corneille, & ils ont passé une si longue suite d'années ensemble, que j'ai cru n'être pas obligé à leur occasion de suivre si exactement le tems de la mort des Poëtes & des Musiciens rassemblez sur le Parnasse François, pour les rapprocher & les réunir ici.

Thomas Corneille fit toutes ses études à Rouen chez les PP. Jesuites. Son goût étoit si marqué pour la Poësie dramatique, qu'étant en Rhetorique il composa en Vers latins une Piece de Théatre, que son Regent trouva si fort à son gré, qu'il l'adopta & la substitua à celle qu'il devoit faire representer par ses Ecoliers pour la distribution des Prix. Peu de tems après sa sortie du College le jeune Corneille fit connoître son heureux talent pour la Poësie Françoise par une traduction en Vers françois de quelques *Metamorphoses d'Ovide*, & de quelques *Epîtres* de ce Poëte Latin. On imprima en 1670. sa Traduction de sept Epîtres choisies de celles des Heroïdes d'Ovide.

Il

Il commenca dès l'âge de vingt ans à travailler pour le Théatre, & nous a donné pendant le cours de sa vie un grand nombre de Pieces, qui ont été reçuës favorablement du Public, & dont plusieurs sont encore representées aujourd'hui avec succès : en voici le catalogue. I. *Les engagemens du hazard*, Comédie. II. *Le feint Astrologue*, Comédie. III. *Dom Bertrand de Cigaral*, Comédie. IV. *L'Amour à la mode*, Comédie. V. *La Pastorale du Berger extravagant*, Comédie. VI. *Le charme de la Voix*, Comédie. VII. *Le Géolier de soi-même*, Comédie. VIII. *Les illustres Ennemis*, Comédie. IX. *Berenice*, Tragédie. X. *Timocrate*, *Roi de Crete*, Tragédie. XI. *L'Empereur commode*, Tragédie. XII. *Stilicon*, Tragédie. XIII. *Le Galant doublé*, Comédie. XIV. *Camma, Reine de Galatie*, Tragédie. XV. *Maximilien*, Tragédie. XVI. *Pyrrhus*, *Roi d'Epire*, Tragédie. XVII. *Persée & Demetrius*, *fils de Philippe Roi de Macedoine*, Tragédie. XVIII. *Antiochus*, Tragédie. XIX. *Le Baron d'Albicrack*, Comédie. XX. *La Mort d'Annibal*, Tragédie. XXI. *La Comtesse d'Orgueil*, Comédie. XXII. *L'Inconnu*, Comédie. XXIII. *Circé*, Tragédie. XXIV. *Ariane*, Tragédie. XXV. *Theodat*, Tragédie. XXVI. *Le Comte d'Essex*, Tragédie. XXVII. *La Mort d'Achille*, Tragédie. XXVIII. *D. Cesar d'Avalos*, Comédie. XXIX. *Bradamante*, Tragédie. XXX. *Le Festin de Pierre*, mis en Vers d'après la Comédie en Prose de Moliere, qui porte ce titre. Toutes les Pieces comprises dans ce catalogue sont en Vers, & en cinq Actes.

On a commencé d'abord à rassembler les Pieces de Théatre de Thomas Corneille, & celles de Pierre Corneille son frere, dans une édition en sept volumes in-12. Rouen, 1669. Depuis dans une édition plus ample en neuf volumes in-12. Paris, 1682. mais l'édition la plus complette qu'on ait donnée, contenant seulement le Théatre de Thomas Corneille, est celle que la Compagnie des Libraires a donnée en cinq volumes in-12. Paris, 1722.

Thomas Corneille a montré aussi son heureux talent pour la Poësie chantante par les trois Tragédies qu'il a données au Théatre de l'Opera ; sçavoir, celle de *Psiché* [a], celle de *Bellerophon*, & celle de *Medée*, les deux premieres mises en Musique par Lully, & la troisiéme par Charpentier.

C'est lui qui a disposé sur les Memoires de M. de Visé (Auteur

[a] M. de Fontenelle a eu beaucoup de part à cette Piece, y ayant travaillé conjointement avec Thomas Corneille, son oncle.

THOMAS CORNEILLE. du Mercure) la Comédie de *la Devineresse*, ou de *Madame Jobin*, Piece en Prose en cinq Actes, qui fut representée la premiere fois en 1679. avec un succès prodigieux, ayant été jouée quarante-huit fois de suite sans intermission d'aucune autre Piece, & qui depuis a été bien reçuë du Public plusieurs fois qu'elle a été remise au Théatre. Il a eu aussi la plus grande part à la Comédie du *Deuil* & à celle de *l'Esprit folet*, deux Pieces qui passent sous le nom d'Haute-Roche, Comédien.

Les œuvres en Prose de Thomas Corneille ne sont pas moins nombreuses & moins considerables que ses Poësies : elles consistent en un *Dictionaire des Arts*, deux volumes in-fol. Paris 1694. en un *Dictionaire universel, geographique & historique*, trois volumes in-folio, Paris 1707. On y connoît son application continuelle au travail & sa grande érudition : quoique des ouvrages aussi étendus que ces deux Dictionaires demandent à être retouchez dans quelques endroits ; on doit toûjours lui avoir une grande obligation de les avoir donnez au Public. C'étoit le dessein de l'Auteur de donner une seconde édition de ces deux Dictionaires, quoiqu'il eût perdu l'usage de la vûë. Les *Remarques sur Vaugelas pour la pureté de la Langue françoise*, qu'il avoit données auparavant, sont aussi au nombre de ses ouvrages en Prose, & sont des preuves certaines qu'il possedoit bien notre Langue.

Personne n'a jamais plus travaillé que Thomas Corneille, & avec plus de facilité. Il avoit d'ailleurs une memoire prodigieuse : il suffit de rapporter à ce sujet ce que marque de Visé dans le Mercure Galant du mois de Mai 1710. il dit que parmi les Tragédies de ce Poëte, *Ariane*, qui fut representée pour la premiere fois en 1672. a passé pour un chef-d'œuvre ; que jamais Piece n'a été plus touchante & plus suivie ; & que ce qui doit surprendre tout le monde, c'est que Corneille étant retiré à la campagne, avoit fait cette Piece en quarante jours ; qu'il n'avoit pas moins de facilité à travailler à ses ouvrages de Théatre, que de memoire pour les retenir ; & que tous ceux qui l'ont connu particulierement ont été témoins que lorsqu'il étoit prié de lire ses Pieces dans quelque compagnie, il étoit si sûr de sa memoire, que très-souvent il ne les portoit point avec lui, & qu'il les recitoit mieux qu'aucun Comédien n'auroit pû faire.

Thomas Corneille étoit aussi un vrai Dictionaire Poëtique François, soit pour la construction du Vers, soit pour la Rime soit pour les exemples & les citations des endroits les plus remarquables de nos meilleurs Poëtes. Il sçavoit parfaitement les regles du Théatre ; & aucun de nos Poëtes Dramatiques n'a mieux entendu que lui ce qu'on appelle le plan & la conduite d'une Piece.

Quoiqu'il fut devenu octogenaire, il conserva toûjours le surnom de *jeune* ; & le Public, qui le voyoit avec plaisir paroître aux Spectacles dans un âge très-avancé avec des cheveux tout blancs, disoit toûjours : *Voilà Corneille le jeune.* Il étoit aimé & estimé de toutes les personnes avec lesquelles il avoit eu quelque relation, soit pour les ouvrages d'esprit, soit pour le commerce de la vie ; & il avoit tant de droiture & un caractere si doux & si aimable, que dans le cours d'une longue vie il ne se fit pas un seul ennemi.

Rosteau a parlé judicieusement des Poësies de Thomas Corneille ; il dit qu'elles ne sont pas indignes du nom du grand Corneille, mais qu'elles sont dans la Republique des Lettres à l'égard de celles de son frere, ce qu'un cadet est à l'égard de l'aîné dans la maison d'un pere.

La Famille des Corneilles est une de celles que la nature a le plus favorisée pour tous les grands talens de l'esprit & pour la belle érudition. M. de Fontenelle, le digne neveu des Corneilles, soutient bien noblement la gloire de cette Famille par les excellens ouvrages qui sortent de sa plume.

M. de la Motte fut reçu à l'Académie Françoise en 1710. à la place de M. Thomas Corneille : le Discours qu'il prononça, où il fait l'éloge de son Prédecesseur est une Piece achevée, & qui merite bien d'être lûë. M. Asselin, Proviseur du College d'Harcourt, a composé aussi une Eglogue, où il introduit des Bergers, dont un parle ainsi de T. Corneille, que la mort venoit d'enlever, & qui est designé dans cette Eglogue sous le nom de *Palemon.*

Sa charmante douceur sçut tous nous engager ;
Sa vertu n'avoit rien de triste & de sauvage ;
De nos sages plaisirs il animoit l'usage :
Lui-même aimant nos jeux, avec nous dans nos bois
Souvent à nos Concerts il a mêlé sa voix.

*

CXXXIII.

PIERRE PERRIN,

Natif de Lyon, Introducteur des Ambassadeurs près Gaston de France, Duc d'Orleans, *mort vers l'an* 1680. *(Poëte François.)*

Perrin vint à Paris, & portant le petit Collet il se donna le titre d'Abbé, qui lui fit plus d'honneur que de profit; car je ne crois pas qu'il ait possedé d'Abbaye: cependant il eut un accès assez favorable auprès de plusieurs grands Seigneurs, & fut pourvû après Voiture de la place d'Introducteur des Ambassadeurs près Gaston Duc d'Orleans. Il obtint aussi du Roi en 1669. le privilege pour l'établissement des Opera en France, à l'imitation de ceux d'Italie; mais en 1672. il ceda ce privilege à Lully, ce qui est rapporté à l'article ci-après de Lully, & encore plus amplement dans les Remarques sur la Poësie & la Musique Françoises, pages xlix. & l.

L'Abbé Perrin à la verité est un Poëte mediocre, mais on ne peut lui refuser quelque place sur le Parnasse François, comme à celui qui a imaginé le premier de donner des Opera François, & ayant composé les paroles des deux premieres qui ayent paru dans ce goût; sçavoir une Pastorale en cinq Actes, representée d'abord à Issy en 1659. & ensuite à Vincennes devant le Roi, & la Pastorale de *Pomone* en cinq Actes, representée à Paris l'an 1671. ces deux Pieces ayant été mises en Musique par Cambert, Surintendant de la Musique de la Reine, mere de Louis XIV. Perrin fit aussi les paroles d'une Piece intitulée *Ariane*, & Cambert en composa la Musique: il y eut plusieurs repetitions de cette Piece dans la Gallerie du Palais du Cardinal de Mazarin, & la Piece plut beaucoup; mais la maladie & la mort de ce Cardinal empêcherent qu'elle ne fût exécûtée sur un théatre public.

On doit passer quelque chose à Perrin & lui pardonner les Vers foibles qui se trouvent dans la plûpart de ses ouvrages, comme au premier inventeur de la Poësie Dramatique chantante en France, que Quinault peu de tems après lui rendit si gracieuse & si parfaite. Despréaux a eu aussi quel-

que raiſon de parler de Perrin dans ces termes.

Perrin a de ſes Vers obtenu le pardon,
Et la Scene Françoiſe eſt en proie à Pradon. Epître 8. Vers 59.

Outre les trois Pieces de Théatre dont on vient de parler, que Perrin a compoſées, il a fait encore un grand nombre de Poëſies, & preſque dans tous les genres, comme des *Odes;* des *Stances;* des *Elegies;* des *Sonnets;* des *Virelais;* des *Divertiſſemens;* des *Dialogues;* des *Noëls;* des *Chanſons;* un Poëme intitulé, *la Chartreuſe*, ou *la ſainte Solitude*, diſtribué en dix Odes; diverſes *Traductions*, dont les deux plus conſiderables ſont celle de *l'Enéïde de Virgile* en Vers heroïques, & celle de *la pompe Royale de l'Entrée de la Reine dans Paris* en 1660. d'après le Poëme latin de BURAY, Avocat en Parlement.

La premiere partie des Poëſies de Perrin, porte ce titre, *Jeux de Poëſies ſur divers inſectes*, contenant pluſieurs petits Poëmes ſur le Papillon, l'Abeille, le Grillon, le Ver à ſoye, la Puce, la Fourmi, le Moucheron. Ce Recueil peut être regardé comme l'ouvrage qui fait le plus d'honneur à ſon Auteur par la deſcription ingenieuſe & aſſez étendue qu'il fait de la figure, des petits travaux & des amuſemens de ces ſortes d'animaux.

Oeuvres de Poëſie de Perrin, trois volumes in-12. Paris 1661.

CXXXIV.

GABRIEL GILBERT,

Pariſien, Secretaire des Commandemens de CHRISTINE, REINE DE SUEDE, *& ſon Reſident en France, mort à Paris vers* 1680. *(Poëte François.)*

Nous avons pluſieurs Poëſies de la compoſition de Gilbert, qui lui ont acquis quelque reputation dans le dix-ſeptiéme ſiecle. Ce Poëte a donné deux Pieces de Théatre; ſçavoir, *les Amours d'Ovide*, Paſtorale heroïque en cinq Actes, imprimée en 1663. & *Endimion*, autre Paſtorale en cinq Actes. Il compoſa auſſi les paroles d'un Opera intitulé, *les Peines &*

les Plaisirs de l'Amour, Pastorale representée en 1672. Cambert en a fait la Musique.

Gilbert a donné aussi un Poëme, qui a pour titre, *l'Art de plaire*, à l'imitation de celui de *l'Art d'aimer* d'Ovide ; quelques *Sonnets*, *Madrigaux*, & autres petites Pieces de Vers, le tout rassemblé par Guillaume de Luynes Libraire, volume in-12. Paris 1655. Son *Ode au Cardinal de Mazarin* en 1659. a merité l'estime des beaux Esprits de son tems, de même que sa traduction de quelques Pseaumes sur les mêmes mesures que ceux de Marot.

Quoique Gilbert eût eu des emplois assez considerables, il n'en devint pas plus riche ; & sur la fin de sa vie il auroit passé de tristes jours, si M. d'Hervart, amateur des Gens de Lettres, ne lui eût donné un asile favorable dans son Hôtel à Paris, où il mourut vers 1680.

Dans l'incertitude du tems précis de la mort de Gilbert on l'a placé après Perrin, comme étant celui qu'on peut dire avoir donné une Piece pour le Théatre de l'Opera immediatement après Perrin, qui tenta le premier en France ce genre de Poësie, qu'on doit regarder comme un genre different de celui de quelques petits morceaux de Poësie, composez pour quelques Spectacles en Musique, & quelques Ballets, representez avant nos Opera.

CXXXV.

CAMBERT,

Organiste de l'Eglise de saint Honoré à Paris, Surintendant de la Musique de la Reine mere, ANNE D'AUTRICHE, *mort à Londres en 1677.*

Cambert se fit connoître d'abord par la maniere sçavante dont il touchoit l'Orgue ; & son merite étant connu à la Cour, la Reine mere, Anne d'Autriche, le choisit pour Surintendant de sa Musique.

Il est le premier en France qui ait donné de grands morceaux de Musique, sous le titre d'Opera. L'Abbé Perrin l'associa avec lui au privilege que le Roi lui avoit accordé en 1669.

pour l'établissement des Opera en France. Cambert avoit composé la Musique d'une Pastorale en cinq Actes, qui fut représentée à Issy dès l'an 1659. & peu de tems après à Vincennes devant le Roi & toute sa Cour. Il fit en 1671. la Musique de la Pastorale intitulée *Pomone*, de même que celle de la Piece d'*Ariane*. Ces trois Pieces, dont les paroles sont de l'Abbé Perrin, & la Musique de Cambert, doivent être regardées comme celles qui ont donné naissance à nos Opera; elles furent aussi fort goûtées du Public, & firent beaucoup d'honneur à leurs Auteurs. Cambert donna en 1672. un quatriéme Opera, intitulé *les peines & les plaisirs de l'Amour*, dont Gilbert avoit composé les paroles, & qui n'eut pas moins de réussite que les trois précedens. Ce Musicien a composé aussi quelques Divertissemens, Chansons & autres petits morceaux de Musique, dont l'Abbé Perrin lui avoit donné les Paroles.

Le chagrin que Cambert eut en 1672. de voir Lully possesseur du privilege de l'Opera, & la grande reputation où étoit ce Musicien, l'obligea de passer en Angleterre, où le Roi Charles II. lui donna la charge de Surintendant de sa Musique, qu'il exerça jusqu'en 1677. qu'il mourut à Londres.

CXXXVI.

HENRI DU MONT,

Organiste de l'Eglise de S. Paul & de Monsieur le DUC D'ANJOU *frere unique du Roi, Compositeur & Maître de la Musique de la Chapelle du Roi & de la Reine, Abbé de Notre-Dame de Silly, mort l'an 1684. inhumé à Saint Paul.*

Il nâquit en 1610. dans le Diocese de Liege, & vint assez jeune à Paris, où il fit connoître son beau genie & ses heureux talens pour la Musique, qu'il ne fit que perfectionner dans une Ville telle que Paris, où plusieurs Musiciens travailloient à l'envi à se distinguer dans leur Art.

Du Mont obtint l'Orgue de Saint Paul, & se fit admirer par la maniere dont il touchoit cet Instrument. Monsieur le Duc d'Anjou, frere unique du Roi, qui prit en 1661. le titre de MONSIEUR, voulut l'avoir aussi pour son Organiste: mais quelque tems après le Roi ayant entendu quelques morceaux de

de la compoſition de ce Muſicien, en fut ſi ſatisfait, qu'il lui accorda la Charge de Maître de la Muſique de ſa Chapelle : la Reine lui donna auſſi la même Charge dans ſa Maiſon, & le fit nommer à l'Abbaye de Silly.

Nous avons pluſieurs *Motets* de Dumont, qui ſont encore aujourd'hui eſtimez de nos plus grands Muſiciens : & l'on peut dire qu'il a ſurpaſſé, ſur-tout pour la Muſique d'Egliſe, tous les Muſiciens qui l'avoient précedé.

Il a donné des *Motets* à une & à pluſieurs voix ; il en a donné à grands chœurs, & même à deux chœurs. On a encore de lui cinq grandes Meſſes dans un très-beau Plein-Chant, appellées *Meſſes Royales*, que l'on chante dans pluſieurs Couvents de Paris, comme aux grands Cordeliers & aux Carmes de la Place Maubert, &c. Ces ouvrages ſont imprimez à Paris chez Ballard. On trouve encore chez le même Imprimeur d'autres morceaux de Muſique de Dumont, qui ſont intitulez, *Mélanges à deux, trois, quatre & cinq parties, avec la Baſſe continue, contenant pluſieurs Chanſons, petits Motets, Magnificat, les Litanies de la Vierge, Préludes, & Allemandes pour l'Orgue & la Viole*, & un *Motet de l'Eternité*, à voix ſeule avec la Baſſe continue.

Dumont eſt le premier de nos Muſiciens François, qui ait employé dans ſes ouvrages la Baſſe continue, qui fait un ſi bel effet dans la compoſition de la Muſique.

Ce ſçavant Muſicien mourut à Paris l'an 1684. âgé de 74 ans, & fut inhumé dans l'Egliſe de ſaint Paul, dont il a été Organiſte pendant 45 ans ; on lui a élevé un beau Mauſolée dans cette Egliſe contre un pilier proche de l'Orgue ; il eſt de marbre blanc : on y voit une Pyramide où ſon Buſte eſt attaché. La Muſique ſous la figure d'une femme affligée, ayant à côté d'elle une Orgue & une Baſſe de Viole, tient un papier à la main avec ces paroles miſes en Muſique : *Suſpendimus Organa noſtra, & verſa eſt in luctum modulatio.* Une longue Inſcription ou Epitaphe marque tous les titres & les belles qualitez de ce Muſicien.

CXXXVII.

MICHEL LAMBERT,

Musicien né en 1610. à Vivonne petite Ville du Poitou, Maître de la Musique de la Chambre du Roi, mort à Paris en 1696. âgé de 86 ans, inhumé dans l'Eglise des petits Peres.

Il vint fort jeune à Paris, où il eut entrée chez le Cardinal de Richelieu, qui dans ses momens de delassement prenoit beaucoup de plaisir à l'entendre chanter.

Lambert jouoit très-bien du Luth & du Tuorbe, dont il accompagnoit les sons melodieux de sa voix avec un art & un goût admirable; ce que l'Abbé Perrin a voulu faire connoître par le Sonnet suivant, qu'il lui adresse.

Amphion de nos jours, alors que je te vois
Dans ton cercle brillant de beautez sans pareilles,
Qui prêtent à tes chants le cœur & les oreilles,
Et se laissent ravir aux charmes de tes doigts.
Je crois voir les petits du doux Chantre des bois,
Qui d'un pere sçavant écoutent les merveilles;
Ou bien un jeune Essain de naissantes Abeilles,
Qui suivent les accens d'un Luth ou d'une Voix.
Je pense voir Orphée aux Nimphes de la Thrace,
Ou le docte Apollon aux Vierges du Parnasse,
Apprendre tour à tour mille chants amoureux;
Ou, si ce n'est point trop s'emporter aux louanges,
L'Archange qui préside au chœur des Bienheureux,
Conduire dans le Ciel la Musique des Anges.

Colletet a fait aussi cette Epigramme à la gloire de Lambert.

Voulez-vous sçavoir si j'estime
Ce Luth, dont la douceur m'anime,
Cette harmonie & ces beaux airs?
Afin que je m'explique,
Je porterai si haut ces concerts de Musique,
Que leurs tons effacez paroîtront dans mes Vers,
Et se feront ouir aux bouts de l'Univers.

Lambert fut pourvû d'une Charge de Maître de la Musique de la Chambre du Roi : sa reputation ne fit qu'augmenter, & toutes les personnes de la premiere distinction se faisoient un plaisir d'apprendre de lui le bon goût du chant ; & même une bonne partie de ces personnes ne faisoit point de difficulté d'aller chez lui, où il tenoit une façon d'Académie pour donner ses leçons, & où il chantoit ses excellens airs en s'accompagnant du Tuorbe au milieu d'un cercle brillant, tel que celui qui est dépeint dans la premiere Stance du Sonnet cidessus.

On le suivoit même jusqu'à sa maison de campagne de *Puteau* sur Seine à deux lieuës de Paris, où il formoit de charmans Concerts dans ses appartemens, ses jardins & ses bosquets. Il eut plusieurs celebres Eleves, entr'autres M[lle] Hilaire sa belle-sœur, qui chantoit les premiers rôles dans les Ballets du Roi, M[lle] le Froid, & Madame de Chanlo.

Despréaux dans sa troisiéme Satire, en faisant le recit d'un repas ridicule, fait connoître en quelle reputation étoit Lambert, & combien les personnes du premier ordre & du meilleur goût se faisoient fête de le posseder.

Vers 25. *Moliere avec Tartuffe y doit jouer son rôle ;*
Et Lambert, qui plus est, m'a donné sa parole ;
C'est tout dire en un mot, & vous le connoissez.
Quoi Lambert ? Oui Lambert. A demain. C'est assez.

Lambert est le premier en France qui ait fait sentir les vrayes beautez de la Musique vocale, & la justesse & les graces de l'expression. Il imagina aussi de doubler la plus grande partie de ses airs, pour faire valoir la legereté de la voix & l'agrement du gosier par plusieurs passages, & roulades brillantes & gracieuses, où il a très-bien réussi.

Perrin, Boisrobert, Quinault, & sur-tout Benserade fournissoient à Lambert les paroles des airs qu'il composoit. La mort respecta long-tems la vie de cet illustre Musicien, & l'enleva de ce monde en 1696. âgé de quatre-vingt six ans. Il fut enterré dans l'Eglise des Petits Peres proche la place des Victoires, sous la même tombe que Lully, qui avoit épousé sa fille unique.

On a quelques Recueils des œuvres de Lambert, dont un

fut gravé en 1666. On y voit le Sonnet de l'Abbé Perrin au commencement; mais le plus complet de tous ces Recueils contenant plusieurs airs, à une, deux, trois & quatre parties avec la Basse continue, a été imprimé chez Christophle Ballard en un volume in-folio, Paris 1689.

Lambert a donné aussi quelques petits Motets, & des leçons de Tenebres d'un très bon goût & très-propres pour la voix des Dames.

Du tems de Lambert il parut plusieurs Musiciens, dont la plûpart suivirent ses traces, c'est-à-dire, qui travaillerent dans un goût tendre & gracieux : on doit mettre de ce nombre BOESSET & LE CAMUS, tous deux Maîtres & Compositeurs de la Musique de la Chambre du Roi, qui s'acquirent de la reputation par leurs Chansons. On peut mettre aussi de ce nombre BOESSET le fils, MOLLIER, RICHARD, MOULINIE'. Parmi les Musiciens contemporains de Lambert, SICARD réussissoit très-bien dans les airs à boire; on a de lui des airs de basse-Taille d'un très-grand goût. DU BUISSON peut bien paroître encore ici; c'étoit un fameux Buveur, qui donnoit volontiers des leçons de Musique & de table à Mrs les Etrangers, & sur-tout aux Allemands, qui venoient passer quelque tems à Paris: il a composé un grand nombre d'airs Bacchiques des plus agréables. Les curieux de connoître les airs à chanter de tous les Musiciens qu'on vient de nommer, en trouveront des Recueils imprimez chez Christophe Ballard, seul Imprimeur du Roi pour la Musique.

CXXXVIII.

ROBERT.

L'Abbé Robert, Maître de la Musique de la Chapelle du Roi, a composé plusieurs Motets à grands Chœurs, imprimez en partition chez Christophe Ballard, Paris 1684. Il se trouve aussi chez le même Imprimeur une suite de Pieces de Symphonie en partition du même Auteur données en la même année, le tout imprimé par ordre exprès du Roi, comme il est marqué au titre de ces Livres.

Tous


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


Jean Baptiste de Lully
Secretaire du Roy et Surjntendant
de la Musique de sa Majesté, né a Flo
rence et mort a Paris le 22. mars 1687
agé de 54 ans.
I'ay fait chanter les Dieux, ainsy que les Heros
Mes airs ont exprimé le murmure des flots,
Le Someil, les Zephirs, la pluye et le tonnere,
I'ay même fait ouir les ombres des enfers;
Et pour vn Roy fameux, dans la paix dans la guerre
D'immortelles chansons I'ai rempli l'univers.

Tous ces ouvrages font connoître que l'Abbé Robert étoit sçavant dans son Art ; mais sa Musique n'a pas les mêmes agrémens & les mêmes graces que celle de quelques Musiciens qui ont travaillé depuis lui dans ce genre de Musique.

L'Abbé Robert pria le Roi en 1684. de lui permettre de se retirer, à cause de ses infirmitez; ce qui lui fut accordé. Il mourut à Paris deux ou trois ans après sa retraite.

CXXXIX.

JEAN-BAPTISTE LULLY,

Né à Florence l'an 1633. Surintendant de la Musique du Roi, & son Secretaire en la grande Chancellerie, mort à Paris le 22. Mars 1687. inhumé dans l'Eglise des Petits-Peres proche la Place des Victoires, où l'on voit le superbe Mausolée qui lui a été élevé.

Quoique l'Italie ait donné naissance à Lully, il vint si jeune en France & y fut si peu de tems après naturalisé, qu'on peut le regarder à juste titre comme François, puisque suivant la remarque de Charles Perrault, tous ses ouvrages & le genie qui les a produits ont été formez en France.

Un de nos Officiers militaires passant par Florence engagea le jeune Lully de venir en France avec lui. Peu de tems après que Lully fut arrivé à Paris, l'excellente maniere dont il touchoit le Violon, le fit connoître; & Mademoiselle de Montpensier l'ayant entendu jouer l'attacha à son service, où il resta peu de tems. Le Roi Louis XIV. sur le recit qu'on lui avoit fait de ce Musicien, ayant eu la curiosité de le voir & de l'entendre, fut si satisfait des airs qu'il exécuta devant lui, qu'il le retint à sa Cour, lui donna inspection sur ses Violons, & en créa même une nouvelle bande en sa faveur, qu'on nomma *les petits Violons*, qui instruits par lui égalerent bientôt & même surpasserent la *Bande des Vingt-quatre*, la plus celebre de toute l'Europe. Il est vrai qu'ils avoient l'avantage de jouer des Pieces de la composition de Lully, Pieces d'un chant naturel & gracieux, & d'une espece toute differente de celles qu'on avoit entenduës jusques-là.

Avant Lully on ne consideroit que le chant du dessus dans

LULLY. les Pieces de Violon; la basse & les parties du milieu n'étoient qu'un simple accompagnement, un gros contre-point, que ceux qui jouoient ces parties composoient le plus souvent comme ils l'entendoient, rien n'étant plus aisé qu'une semblable composition : mais Lully a fait chanter toutes les parties presque aussi agréablement que le dessus : il y a introduit des fugues admirables, & sur-tout des mouvemens tout nouveaux & jusques-là inconnus à tous les Maîtres : il a fait entrer agréablement dans les Concerts jusqu'aux Tambours & aux Timbales, instrumens qui n'ayant qu'un seul ton sembloient ne pouvoir rien contribuer à la beauté d'une harmonie; mais il a sçu leur donner des mouvemens si convenables aux chants où ils entroient, que la plûpart étoient des chants de guerre & de triomphe, & qu'ils ne touchoient pas moins le cœur que les instrumens les plus harmonieux.

Il a sçu parfaitement les regles de son Art; mais au lieu que ceux qui l'ont précedé, n'ont acquis de la reputation que pour les avoir bien observées dans leurs ouvrages; il s'est particulierement distingué en ne les suivant pas avec une exactitude servile, & en se mettant au-dessus des regles & des preceptes. Un faux accord, une dissonance étoit une écueil où échouoient les plus habiles; & ç'a été de ces faux accords & de ces dissonances que Lully a composé les plus beaux endroits de ses ouvrages par l'art qu'il a eû de les préparer, de les placer & de les sauver.

Ce sont ces licences heureuses que Lully a prises dans la composition de sa Musique, qui ont rendu ses ouvrages si beaux, si brillans & si admirables, & qui ont tiré notre Musique d'un uniforme souvent ennuieux & d'une exactitude qui devient insipide : mais il sçavoit aussi en user avec esprit & jugement, & éviter une Musique sautillante & sans aucun chant. Il falloit enfin un homme tel que Lully pour donner la perfection aux OPERA, le grand chef-d'œuvre de la Musique.

On a fait connoître aux Remarques sur la Musique françoise qu'on representoit tous les ans dans la jeunesse de Louis XIV. de magnifiques Spectacles, qu'on appelloit *Ballets*, où il y avoit un corps de sujet composé de plusieurs entrées de Danses, mêlées de Recits : Lully étoit l'auteur de presque tous

les airs & de presque toutes les Symphonies de ces Ballets.

Ces Spectacles étant goûtez à la Cour, Perrin qui avoit été Introducteur des Ambassadeurs auprès de Monsieur Jean Gaston Duc d'Orleans, jugeant que les Opera à la maniere de ceux d'Italie pourroient être introduits en France, en demanda le privilege au Roi, & l'obtint : il fit ensuite une société avec Cambert, Maître de la Musique de la Chambre de la Reine, & avec le Marquis de Sourdeac, qui entendoit parfaitement les machines & les decorations. Deux Opera furent representez par leurs soins; sçavoir, *Pomone*, Pastorale en cinq Actes; & *les plaisirs & les peines de l'Amour*, aussi Pastorale en cinq Actes, dont Cambert avoit fait la Musique. Cette nouveauté plut au Public & eut assez de succès; mais ces interressez s'étant brouillez, Perrin transporta son privilege à Lully au mois de Novembre 1672. avec la permission du Roi.

Ce fut alors que l'Opera parut entre les mains de Lully avec toutes les beautez & tout l'agrément qu'on pouvoit desirer, & attira non-seulement l'admiration des François, mais celle des Etrangers. On trouve dans ses Recits, dans ses airs, dans ses chœurs & dans toutes ses symphonies un caractere juste & vrai, une varieté merveilleuse, une melodie & une harmonie qui enchante : ses chants sont si naturels & si insinuans, que pour peu qu'une personne ait du goût pour la Musique & l'oreille juste, elle les retient facilement à la quatriéme ou cinquiéme fois qu'elle les entend; aussi les Personnes de distinction & le Peuple chantoient la plûpart des airs de ses Opera; les Palais & les plus beaux appartemens de même que les maisons bourgeoises & les rues même en retentissoient : on dit que Lully étoit charmé de les entendre chanter sur le Pont-neuf & aux coins des rues avec des couplets de paroles differentes de celles de l'Opera; & comme il étoit d'une humeur très-plaisante, il faisoit arrêter quelquefois son carosse, & appelloit le Chanteur & le Joueur de Violon pour leur donner le mouvement juste de l'air qu'ils exécutoient.

Lully a formé les plus grands Acteurs & les plus fameuses Actrices, tels que les Beaumaviels, les Dumenis; telles que la Demoiselle Saint Christophle, & la celebre Rochois, le vrai modéle de toutes les grandes Actrices qui ont paru de-

LULLY. puis ſur nos théatres : c'eſt lui qui a perfectionné la maniere de jouer des Inſtrumens & l'Orcheſtre de l'Opera. Il eſt le premier qui ait admis à l'Opera, dans les Concerts des appartemens & même dans la Muſique d'Egliſe les Hauts-bois, les Trompettes, & même les Tambours & les Timbales, comme on l'a marqué ci-deſſus. On peut dire qu'il a animé par ſa belle Muſique Quinault, ſon illuſtre Poëte, à compoſer des Vers admirables, & propres pour être mis en chant.

Enfin Lully merite avec raiſon le titre de Prince des Muſiciens François, étant regardé comme l'inventeur de cette belle & grande Muſique françoiſe, telle que celle de nos Opera, & des grands Concerts de Voix & de Symphonie, qui n'étoit connue que très-imparfaitement avant lui : il l'a portée à ſon plus haut point de perfection, & a été le pere de nos plus illuſtres Muſiciens qui travaillent dans ce goût. Auſſi les plus grands Maîtres de l'Art lui ont-ils donné de grandes louanges, & l'ont-ils regardé comme un excellent modele. Louigi ayant entendu quelquers airs de Violon de Lully, & entr'autres la *Chaconne des Magiciens du Ballet des Muſes*, en fut ſi charmé, qu'il partit de Rome auſſi-tôt pour venir à Paris & pour en connoître l'Auteur.

J'ai oui dire à un Gentilhomme de feu M. le Cardinal d'Eſtrées & à Baptiſte, un de nos plus grands Violons, que ce Cardinal étant à Rome & louant Corelli ſur la belle compoſition de ſes *Sonates*, il lui dit : Monſeigneur, c'eſt que j'ai étudié Lully. Voici auſſi ce qui m'arriva à Reggio Modene au mois de Mai de l'année 1719. pendant le tems de la Foire, une des plus conſiderables d'Italie ; j'allai pluſieurs fois entendre un très-bel Opera intitulé, *Bajazet*, de la compoſition de Franceſco Gaſparini ; je fis mon compliment à l'Auteur ſur la beauté de ſa Muſique, & je lui marquai ma ſurpriſe d'entendre en Italie une Muſique, princpalement pour les airs de Violons, auſſi naturelle & auſſi chantante que la ſienne. Il me répondit la même choſe que Corelli à M. le Cardinal d'Eſtrées, qu'il étudioit Lully, & qu'il étoit enchanté de ſes ouvrages.

Collaſſe, la Loüette, Marais des Marets ſe ſont fait honneur de ſe dire les éleves de Lully, & preſque tous nos meilleurs Muſiciens l'ont regardé comme leur modéle.

François Couperin, Organiſte du Roi, dont nous avons pluſieurs

plusieurs morceaux de Musique très-estimez, & entr'autres six volumes de Pieces d'un excellent goût pour le Claveffin, qu'on peut aussi exécuter sur le Violon & sur la Flute, a composé un Concert de Symphonie intitulé, *l'Apotheose de Lully*, pour rendre son hommage à ce grand Musicien.

Lully divertissoit infiniment le Roi par sa Musique, par la maniere dont il l'exécutoit lui-même & par ses bons mots. Ce Prince aimoit aussi beaucoup Lully, & répandoit sur lui ses bienfaits d'une maniere très-gracieuse : j'en donnerai ici un exemple qui ne peut que réjouir le Lecteur ; je l'ai tiré tout entier de l'Auteur qui a donné la vie de Quinault, qui est à la tête du Théatre de ce Poëte : le voici.

» Il y avoit long-tems que le Roi avoit donné des Lettres » de Noblesse à Lully. Quelqu'un lui alla dire qu'il étoit bien- » heureux que le Roi l'eût ainsi exempté de suivre la route » commune, qui est qu'on aille à la Gentilhommerie par une » Charge de Secretaire du Roi ; que s'il avoit eu à passer par » cette porte, elle lui auroit été fermée, & qu'on ne l'auroit » pas reçu. Un homme de cette compagnie s'étoit vanté qu'on » refuseroit Lully, s'il se presentoit, à quoi les grands biens » qu'il amassoit faisoient juger qu'il pourroit songer quelque » jour. Lully avoit moins d'ambition que de bonne fierté à » l'égard de ceux qui le méprisoient. Pour avoir le plaisir de » morguer ses ennemis & ses envieux, il garda les Lettres de » Noblesse sans les faire enregistrer, & ne fit semblant de rien. » En 1681. on rejoua à Saint Germain la Comédie & le Ballet » du *Bourgeois Gentilhomme*, dont il avoit composé la Musique: » Il chanta lui-même le personnage du Mufti, qu'il exécutoit » à merveille. Toute sa vivacité, tout le talent naturel qu'il » avoit pour déclamer se deployerent là ; & quoiqu'il n'eût » qu'un filet de voix, & que ce rôle paroissoit fort & penible, » il venoit à bout de le remplir au gré de tout le monde. Le » Roi qu'il divertit extremement, lui en fit des complimens. » Lully prit cette occasion : Mais, Sire, lui dit-il, j'avois dessein » d'être Secretaire du Roi, vos Secretaires ne voudront plus » me recevoir. *Ils ne voudront plus vous recevoir*, repartit le » Monarque en propres termes, *ce sera bien de l'honneur pour » eux. Allez, voyez Monsieur le Chancelier.* Lully alla du même » pas chez M. le Tellier, & le bruit se répandit que Lully de-

LULLY. » venoit Monſieur le Secretaire du Roi. Cette compagnie & » mille gens commencerent à en murmurer tout haut. Voyez-» vous le moment qu'il prend ? à peine a-t'il quitté le chapeau » de Mufti, qu'il oſe prétendre à une Charge, à une qualité » honorable : ce Farceur encore eſſoufflé des gambades qu'il » vient de faire ſur le théatre, demande à entrer au Sceau. » M. de Louvois ſollicité par Mrs de la Chancellerie, & qui » étoit de leur Corps, parce que tous les Secretaires d'Etat » doivent être Secretaires du Roi, s'en offenſa fort. Il reprocha » à Lully ſa temerité ; qu'il ne convenoit pas à un homme » comme lui, qui n'avoit point de recommandation & de ſer-» vices que d'avoir fait rire. *Hé tête-bleu*, lui répondit Lully, » *vous en feriez autant, ſi vous le pouviez.* La ripoſte étoit gail-» larde ; il n'y avoit dans le Royaume que le Maréchal de la » Feuillade & Lully qui euſſent répondu à M. de Louvois de » cet air. Enfin le Roi parla à M. le Tellier. Les Secretaires du » Roi étant venus faire des remontrances à ce Miniſtre ſur ce » que Lully avoit traité d'une Charge parmi eux, & ſur l'in-» terêt qu'ils avoient qu'on le refuſât pour la gloire de tout » le Corps. M. le Tellier leur répondit en des termes encore » plus deſagréables que ceux dont le Roi s'étoit ſervi. Quand » ce vint aux proviſions, on les expedia à Lully avec des » agremens inouis. Le reſte de la ceremonie s'accomplit avec » la même facilité : il ne trouva à ſon chemin aucun Con-» frere bruſque ni impoli : auſſi fit-il les choſes noblement de » ſon côté. Le jour de ſa reception il donna un magnifique » repas, une vraie fête aux anciens & aux gens importans de » ſa compagnie, & le ſoir un plat de ſon mêtier, l'Opera où » l'on jouoit le *Triomphe de l'Amour*. Ils étoient vingt ou trente » qui y avoient ce jour-là, comme de raiſon, les bonnes places ; » de ſorte qu'on voyoit la Chancellerie en Corps, deux ou trois » rangs de gens graves en manteau noir & en grand chapeau » de caſtor aux premiers bancs de l'Amphithéatre, qui écou-» toient d'un ſerieux admirable les Menuets & les Gavotes de » leur Confrere le Muſicien. Ils faiſoient une decoration rare » & qui embelliſſoit le Spectacle. Et l'Opera apprit ainſi publi-» quement que ſon Seigneur s'étant voulu donner un nouveau » Titre, n'en avoit pas eû le démenti. M. de Louvois même ne » crut pas devoir garder ſa mauvaiſe humeur : ſuivi d'un gros

» de Courtisans, il rencontra bien-tôt après Lully à Versailles : » *Bon jour*, lui dit-il en passant, *bon jour, mon Confrere :* ce qui » s'appella un bon mot de M. de Louvois.

Lully étoit un homme à bons mots, comme on vient de le marquer ; il avoit toûjours plusieurs histoires divertissantes à conter & des saillies des plus plaisantes : aussi tous les grands Seigneurs & toutes les personnes du beau monde étoient charmez de pouvoir l'engager dans leurs parties de plaisir : comme Lully s'y livroit volontiers, il trouva le moyen d'abreger ses jours, & par son travail, & par une vie peu reglée. Il conserva son humeur enjouée jusqu'à sa mort ; car étant à l'extrémité & abandonné des Medecins, M. le Chevalier de Lorraine l'étant venu voir & marquant la tendre amitié qu'il avoit pour lui, Madame de Lully lui dit : *Oui vraiment, vous êtes fort de ses amis ; c'est vous qui l'avez enyvré le dernier, & qui êtes cause de sa mort.* Lully prit aussi-tôt la parole : *Tais-toi, tais-toi*, dit-il, *ma chere femme, Monsieur le Chevalier m'a enyvré le dernier, & si j'en réchappe, ce sera lui qui m'enyvrera le premier.* Il mourut à Paris le 22. Mars 1687. âgé de cinquante-quatre ans, regretté à la Cour & à la Ville. Il fut inhumé, comme il a été dit, dans l'Eglise des Petits-Peres proche la Place des Victoires, où sa Famille lui a fait élever un superbe tombeau. Voici l'Epitaphe que Santeuil fit pour Lully.

Perfida mors, inimica, audax, temeraria & excors,
Crudelisque & cæca, probis te absolvimus istis.
Non de te querimur, tua sint hæc munia magna :
Sed quando per te Populi Regisque voluptas,
Non ante auditis rapuit qui cantibus orbem,
LULLIUS *eripitur, querimur modò ;* SURDA *fuisti*

Les ouvrages que Lully a composez consistent en dix-neuf grands Opera ; sçavoir, I. *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, Pastorale en trois Actes, representée pour la premiere fois en 1672. II. *Cadmus*, Tragédie en cinq Actes, 1674. III. *Alceste*, Tragédie en cinq Actes, 1674. IV. *Thesée*, Tragédie en cinq Actes, 1675. V. *Le Carnaval*, Mascarade & Entrées, 1675. VI. *Atys*, Tragédie en cinq Actes, 1676. VII. *Isis*, Tragédie en cinq Actes, 1677. VIII. *Psyché*, Tragédie en cinq Actes, 1678. IX. *Bellerophon*, Tragédie en cinq Actes, 1679. X. *Proserpine*,

LULLY. Tragédie en cinq Actes, 1680. XI. *Le Triomphe de l'Amour*, Ballet en vingt Entrées, 1681. XII. *Persée*, Tragédie en cinq Actes, 1682. XIII. *Phaëton*, Tragédie en cinq Actes, 1683. XIV. *Amadis*, Tragédie en cinq Actes, 1684. XV. *Roland*, Tragédie en cinq Actes, 1685. XVI. *L'Ydille de la Paix & l'Eglogue de Versailles*, divertissement, 1685. XVII. *Le Temple de la Paix*, Ballet en six Entrées, 1685. XVIII. *Armide*, Tragédie en cinq Actes, 1686. XIX. *Acis & Galatée*, Pastorale heroïque en trois Actes, 1687. Tous ces Opera sont accompagnez de Prologues & de Vers à la gloire de Louis XIV. les paroles sont de Quinault, excepté *Psyché* & *Bellerophon* de Thomas Corneille; le *Ballet du Carnaval*, de differens Auteurs; l'*Ydille sur la Paix*, & l'*Eglogue de Versailles*, dont Moliere conjointement avec Racine & Quinault ont donné les paroles; & *Acis & Galatée*, de Campistron.

Outre ces Pieces Lully a composé la Musique d'environ vingt Ballets pour le Roi, comme ceux des *Muses*; de *l'Amour déguisé*; de *la Princesse d'Elide*; de *la Naissance de Venus*; de *l'Impromptu de Versailles*; du *Tournois ridicule*; de *la Fête de Versailles*, du *Triomphe de Bacchus*; de *Flore*; de *la Jeunesse*; du *Carnaval*, & de quelques autres, dont on rapportera plus amplement les titres à l'article de Benserade, qui a composé les paroles de la plus grande partie de ces Ballets.

Il a fait aussi la Musique de l'*Amour Medecin*; de *Pourceaugnac*; du *Bourgeois Gentilhomme*, Comédies-Ballets; de *Psyché*, Tragédie-Ballet; des entr'actes d'*Oedipe*, Comédie, & de quelques autres Divertissemens, & des *suites de Symphonies & de Trio de Violons*. On a trouvé après sa mort quelques autres airs de Violon, qu'il destinoit sans doute à entrer dans des ouvrages nouveaux qu'il premeditoit, dont Collasse son Eleve a fait usage dans quelques-uns de ses Opera, sur-tout dans *Achile* & dans le *Ballet des quatre saisons*.

Lully n'excelloit pas seulement dans la Musique françoise; il a composé plusieurs Motets à grands chœurs, comme le *Te Deum*, l'*Exaudiat*, *Plaudite gentes*, le *Veni Creator*, *Jubilate*, le *Miserere* & le *De profundis*, où l'on admire toûjours son grand genie. Les Ballards pere & fils, seuls Imprimeurs du Roi pour la Musique, ont imprimez tous les Opera & les Motets marquez ci-dessus, & une partie des Ballets.

Il

Il lia une amitié étroite avec Lambert, qui avoit commencé en France à donner une noble & belle expression au chant; mais qui n'avoit travaillé que sur la Musique vocale, & n'avoit composé que des airs détachez. Il épousa sa fille unique, dont il eut plusieurs enfans, entr'autres trois fils, qui ont donné des preuves de leur beau genie pour la Musique par quelques Opera, & par des divertissemens & Concerts exécutez devant le Roi. Louis Lully l'aîné a donné conjointement avec Jean Lully son second frere, l'Opera de *Zephire & Flore*, Pastorale en trois Actes, representée en 1688. *Orphée*, Tragédie en trois Actes, representée en 1690. est aussi de Louis Lully, de même qu'*Alcide*, ou *le Triomphe d'Hercule*, ou Marais, dont on parlera dans la suite, a mis aussi la main.

Jean-Louis Lully a été pourvu de l'une des deux Charges de Surintendant de la Musique de la chambre du Roi, que son frere cadet, ci devant Aumonier de feu MONSIEUR, frere unique du Roi, eut après sa mort. Ce dernier a composé quelques divertissemens & Concerts de Musique, entr'autres le *Triomphe de la raison*, chanté devant LOUIS XIV. à Fontainebleau en l'année 1703. *V.* Moreri, *Dictionaire*. Charles Perrault, *Eloges des Hommes illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.*

C X L.

CHAMBONNIERE, les COUPERINS, TOMELIN, BOIVIN, LE BEGUE, GARNIER, HOUSSU, & quelques autres fameux Organistes & Joueurs de Clavecin.

L'Orgue doit être regardée comme le premier & le Roi de tous les instrumens, puisqu'elle seule les contient tous, & qu'elle peut fournir elle seule des chœurs de Musique, qu'à peine vingt Voix & vingt autres instrumens ensemble pourroient remplir avec la même force, & faire un aussi grand effet. Je croirois donc que cinq ou six grandes Orgues placées dans differens endroits du Parnasse, & sur-tout dans des bosquets agréables, n'y feroient qu'un très-bon effet, étant touchées par les COUPERINS, par les MARCHANDS, & par quelques ORGANISTES, tels que ceux dont je vais parler.

CHAMBONNIERE, prit ce nom de la Terre de *Chambonniere*,

située en Brie, dont il avoit épousé l'héritiere. Il touchoit assez bien l'Orgue; mais son talent particulier étoit le Clavecin, où il réussissoit très-bien pour la composition des Pieces, & pour la maniere de les executer: aussi le Roi lui donna-t'il la Charge de Clavecin de sa chambre. On trouve chez J. B. Christophe Ballard deux livres imprimez des Pieces de Chambonniere, dont les Maîtres de l'Art font encore estime, sur-tout d'une suite en C SOL UT: tous les amateurs du Clavecin connoissent *la Courante* de cette suite, & la Piece intitulée, *le Moutier*, ou *la Marche du Marié & de la Mariée.* Chambonniere mourut vers l'an 1670.

Les trois freres COUPERINS étoient de *Chaume*, petite ville de Brie, assez proche de la Terre de *Chambonniere.* Ils jouoient du Violon, & les deux aînez réussissoient très-bien sur l'Orgue. Ces trois freres avec de leurs amis, aussi joueurs de Violon, firent partie un jour de la fête de M. de Chambonniere d'aller à son Château lui donner une Aubade: ils y arriverent, & se placerent à la porte de la Salle où Chambonniere étoit à table avec plusieurs Convives, gens d'esprit & ayant du goût pour la Musique. Le Maître de la maison fut surpris agréablement, de même que toute sa compagnie par la bonne Symphonie qui se fit entendre. Chambonniere pria les personnes qui l'executoient d'entrer dans la Salle, & leur demanda d'abord de qui étoit la composition des airs qu'ils avoient jouez: un d'entr'eux lui dit qu'elle étoit de LOUIS COUPERIN, qu'il lui présenta. Chambonniere fit aussi-tôt son compliment à Louis Couperin, & l'engagea avec tous ses camarades de se mettre à table; il lui temoigna beaucoup d'amitié, & lui dit qu'un homme tel que lui n'étoit pas fait pour rester dans une province, & qu'il falloit absolument qu'il vînt avec lui à Paris; ce que Louis Couperin accepta avec plaisir. Chambonniere le produisit à Paris & à la Cour, où il fut goûté. Il eut bien-tôt après l'Orgue de Saint Gervais à Paris, & une des places d'Organiste de la Chapelle du Roi: on voulut même lui faire avoir la place de Musicien ordinaire de la chambre du Roi pour le Clavecin du vivant de Chambonniere qui en étoit pourvû; mais il en remercia, disant qu'il ne deplaceroit pas son bienfaicteur: le Roi lui en sçut bon gré, & créa une Charge nouvelle de dessus de Viole, qu'il lui donna: mais Couperin ne

jouit pas long-tems des places qu'il avoit obtenues, la mort l'ayant enlevé à la fleur de son âge, n'ayant atteint que trente-cinq ans. Il mourut vers l'année 1665. & s'est acquis une grande reputation dans son Art. Nous n'avons de ce Musicien que trois suites de Pieces de Clavecin d'un travail & d'un goût admirable : elles n'ont point été imprimées, mais plusieurs bons Connoisseurs en Musique les ont manuscrites & les conservent precieusement.

Charles Couperin, troisiéme frere du precedent, se fit connoître pour la maniere sçavante dont il touchoit l'Orgue. Il eut la place d'Organiste de Saint Gervais après la mort de son frere : il termina ses jours en 1669. n'ayant pas plus de quarante ans, laissant un fils âgé de dix ans; c'est le fameux François Couperin, connu par son genie fecond & merveilleux pour la composition & par sa maniere d'executer sur l'Orgue, & dont nous avons grand nombre d'excellens ouvrages, qui lui feront meriter un jour une place distinguée sur le Parnasse.

Le second des trois freres Couperins s'appelloit François : il n'avoit pas les mêmes talens que ces deux freres de jouer de l'Orgue & du Clavecin; mais il avoit celui de montrer les Pieces de Clavecin de ces deux freres avec une netteté & une facilité très-grande. C'étoit un petit homme qui aimoit fort le bon vin, & qui allongeoit volontiers ses leçons, quand on avoit l'attention de lui apporter près du Clavecin une carraffe de vin avec une croute de pain, & une leçon duroit ordinairement autant qu'on vouloit renouveller la carraffe de vin. Il périt malheureusement dans sa soixante dixiéme année, ayant été renversé dans une rue par une charette, & s'étant cassé la tête en tombant. Il fut pere de la Demoiselle Louise Couperin, une des plus celebres Musiciennes de nos jours, qui chantoit d'un goût admirable, & qui jouoit parfaitement du Clavecin. Elle a été trente ans de la Musique du Roi, & mourut à Versailles en 1728. âgée de cinquante-deux ans.

Tomelin, Organiste de Saint Jacques de la Boucherie à Paris, dans le même tems que Louis & Charles Couperin, se distingua aussi beaucoup dans l'art de toucher l'Orgue, & tous les curieux en Musique alloient en grande foule l'entendre les jours de grandes Fêtes, principalement la veille

& le jour du Saint, patron de cette Eglise. Il a laissé quelques Pieces manuscrites pour l'Orgue, & sur-tout pour le Clavecin, qui meriteroient bien la gravure ou l'impression.

LE BEGUE, Organiste de Saint Meri à Paris, & Organiste de la Chapelle du Roi, parut aussi dans le même tems que Tomelin. Il avoit un grand concours de monde qui alloit l'entendre. Son jeu étoit très-noble & d'une grande delicatesse; son execution paroissoit quelquefois plus grande qu'elle ne l'étoit effectivement, parce qu'il trouvoit le moyen de se servir d'une troisiéme main d'un de ses meilleurs Eleves pour l'aider dans des morceaux à quatre ou cinq parties d'une harmonie toûjours suivie, ce qui faisoit un effet prodigieux, & dont on n'a presque point trouvé d'execution dans une seule personne, que dans celle du celebre LOUIS MARCHAND, cidevant Organiste de la Chapelle du Roi & de l'Eglise des grands Cordeliers, mort au mois de Février 1732. & dont il sera parlé à la fin de cet Ordre chronologique. Pour revenir à LE BEGUE, il a laissé des ouvrages de sa composition; sçavoir, *trois Livres de Pieces d'Orgue; & des Vêpres à deux chœurs.* On trouve ses ouvrages chez J. B. Christophe Ballard. Le Begue mourut dans un âge très-avancé vers l'an 1700.

BOIVIN, Organiste de l'Eglise Metropole de Rouen, aussi contemporain de ceux dont on vient de parler, a excellé dans l'art de toucher l'Orgue, & a composé des *Pieces* sur cet Instrument qui sont fort estimées : on en trouve *deux Livres* imprimez chez Christophe Ballard, avec un *Traité d'accompagnement* par le même Musicien.

Parmi nos Organistes les plus habiles que la mort a enlevez, on ne doit pas oublier GARNIER, Organiste de la Chapelle du Roi; PIROYE, Organiste de l'Eglise des RR. PP. Jacobins, rue Saint Honoré; ANTOINE HOUSSU, Organiste de l'Eglise de Saint Jean en Greve; & HOUSSU son neveu, qui lui avoit succedé à cette place. C'est avec peine que je retiens ici ma plume pour ne pas mettre les noms de quelques-uns de nos fameux Organistes & de quelques autres illustres Musiciens vivans. Leur tour ne viendra que trop tôt pour les faire paroître sur le Parnasse. Ils ont pour le present l'avantage de faire briller par eux-mêmes leurs beaux Ouvrages, & les grands talens qu'ils possedent.

CXLI.

LES DEUX GAULTIERS,

excellens Joueurs de Luth.

Gaultier, surnommé *le Vieux*, étoit de Marseille; il s'acquit une grande reputation par les Pieces qu'il composa pour le Luth, & par la maniere dont il les exécutoit. Il vint s'établir à Paris, où il eut un grand nombre d'écoliers, & même des personnes de la premiere condition, qui prirent beaucoup de goût pour le Luth, & qui affectionnerent fort leur Maître. M. de Troys, fameux Peintre mort en 1730. âgé de 86 ans, avoit été dans sa jeunesse ami de Gaultier, & en a fait un très-beau portrait, que je crois avoir été gravé.

DENYS GAULTIER, né à Marseille, & cousin du precedent, vint aussi assez jeune à Paris, où il se distigua beaucoup dans l'art de jouer du Luth, & par les Pieces qu'il composa sur cet Instrument.

La plus grande partie des ouvrages des deux Gaultiers a été donnée dans un volume avec ce titre : *Livre de tablature des Pieces de Luth de* M. GAULTIER S[r] de Neüe, *&* *de* M. GAULTIER son cousin, *sur plusieurs differentes modes, avec quelques regles qu'il faut observer pour le bien toucher :* gravé par Richer, à Paris, chez la veuve de M. Gaultier dans la Monnoye. Il y a encore un autre *Recueil des Pieces de* DENYS GAULTIER, gravé par Richer.

Les principales Pieces du vieux Gaultier sont *l'Immortelle ; la Nompareille ; le Tombeau de Mezangeau.* Les Pieces les plus estimées de Denys Gaultier sont *l'Homicide ; le Canon ; le Tombeau de Lenclos.* BOQUET, contemporain du vieux Gaultier, a composé aussi quelques Pieces de Luth, entr'autres celle qui est intitulée, *l'Entrée des Polonois*, dont les *Lutheriens* (car c'est ainsi que les Joueurs de Luth s'appellent entr'eux) font beaucoup d'estime. Les GAULTIERS ont eû de très-bons Eleves, tels que GALLOT, DU FAU, DU BUT, MOUTON, & quelques autres.

Le Luth est un Instrument d'une harmonie étendue, gracieuse & touchante; mais la difficulté de le bien jouer, & son peu d'usage dans les Concerts l'ont presque fait abandonner,

& je ne crois pas qu'on trouve dans Paris plus de trois ou quatre Vieillards venerables qui jouent de cet Instrument. J'en rencontrai un l'année derniere : c'est M. FALCO, Doyen des Secretaires de Mrs du Conseil, qui me confirma qu'à peine est-il quatre *Lutheriens*, ou Joueurs de Luth dans Paris. Il m'engagea à monter chez lui, où après m'avoir placé dans un Fauteuil antique, il me joua cinq ou six Pieces de Luth, me regardant toûjours d'un air tendre, & repandant de tems en tems quelques larmes sur son Luth. Il me tira ensuite une fort belle Piece de Vers, de la composition de feue Mlle Masquiere : c'est l'Eloge ou la Deïfication même du Luth. On voit dans cette Piece la Metamorphose d'un Roi Samos, sçavant Musicien, changé en Luth. M. FALCO me lut cette Piece d'un ton si touchant, & me parut si penetré de son sujet, que je ne pus m'empêcher de mêler quelques larmes aux siennes ; & ainsi nous nous quittames.

CXLII.

PHILIPPE QUINAULT,

Parisien, Auditeur de la Chambre des Comptes, reçu à l'Académie Françoise en 1670. mort à Paris le 26. Novembre 1688. âgé de 53 ans, inhumé en l'Eglise de S. Louis dans l'Isle. (Poëte François.)

Quinault fit paroître dès sa premiere jeunesse des talens extraordinaires pour la Poësie ; & Tristan l'Hermite, qui avoit vieilli dans la carriere du Théatre, se fit un plaisir de le former dans le genre dramatique, où Quinault s'acquit de la reputation avant même d'avoir atteint l'âge de vingt ans, ayant donné quelques Comédies qui eurent beaucoup de réussite.

En effet, selon la remarque de Perrault, les Pieces de Théatre de Quinault furent pendant dix ou douze années les délices de Paris & de toute la France ; quoique les Connoisseurs de profession pretendissent qu'il n'y en avoit aucune, où les regles fussent observées. Imagination toute pure, continue Perrault, & qui n'avoit point d'autre fondement que la fausse prevention où ils étoient, qu'un jeune homme qui n'avoit pas étudié à fond la Poëtique d'Aristote, ne pouvoit faire de bonnes Pieces

PHILIPPE QUINAULT

Auditeur des comptes l'un des 40 de l'Academie françoise né a Paris et y est mort le 26 novemb. 1688. agé de 53. ans.

Si par Ses agreables tons
Lully fait plaisir a l'Oreille;
Quinaut de l'Opera la seconde merveille
Vous charme comme luy par ses douces chansons



de Théatre. Les Tragédies de Quinault sont à la verité très-interessantes & touchent beaucoup le cœur : mais il faut cependant convenir qu'il y a quelque chose à desirer dans les Pieces où l'amour paroît toûjours le principal but, & où l'on ne trouve pas ces sentimens males & vertueux, & cette grandeur Romaine, qu'on voit dans la plûpart des Pieces de Corneille, de Racine, & de quelques autres de nos Poëtes tragiques : mais à l'âge où étoit Quinault dans le tems qu'il composa ses Tragédies, on doit l'excuser aisement sur les sentimens tendres & sur quelques denouemens galans qu'on trouve dans ses Pieces.

Les Comédies de Quinault lui ont fait encore plus d'honneur que ses Tragédies ; & l'on peut dire que celle de *la Mere coquette* est une Piece des plus achevées qui ayent paru sur notre Théatre.

Voici l'ordre des tems que les Pieces de Quinault ont paru sur le Théatre de la Comédie.

I. *Les Rivales*, Comédie, 1653. II. *l'Amant indiscret, ou le Maître indiscret*, Comédie, 1654. III. *La Comédie sans Comédie*, 1654. IV. *La genereuse Ingratitude*, Tragi-Comédie, 1654. V. *La Mort de Cyrus*, Tragédie, 1656. VI. *Le Mariage de Cambise*, Tragi-Comédie, 1656. VII. *Stratonice*, Tragi-Comédie, 1657. VIII. *Les coups de l'Amour & de la Fortune*, Tragi-Comédie, 1657. IX. *Amalazone*, Tragédie, 1658. X. *Le feint Alcibiade*, Tragi-Comédie, 1658. XI. *Le Fantôme amoureux*, Tragi-Comédie, 1659. XII. *Agrippa, ou le faux Tiberinus*, Tragi-Comédie, 1660. XIII. *Astrate, Roi de Tyr*, Tragédie, 1663. XIV. *La Mere Coquette, ou les Amans brouillez*, Comédie, 1664. XV. *Bellerophon*, Tragédie, 1665. XVI. *Pausanias*, Tragédie, 1666. Toutes ces Pieces sont en Vers & en cinq Actes.

Quinault n'ayant pas plus de trente ans avoit donné ces seize Pieces de Théatre, que le Public reçut favorablement. Il avoit composé aussi une Pastorale sous les noms de *Lisis* & d'*Hesperie* : ce fut au sujet de la negociation de la Paix & du Mariage du Roi. Cette Piece fut composée de concert avec M. de Lyonne, Ministre & Secretaire d'Etat pour les affaires étrangeres, sur les memoires qu'en fournit le Cardinal de Mazarin. On la representa au Louvre devant leurs Majestez le 9. Decembre 1660. elle n'a pas été imprimée pour de certaines raisons, & l'original apostillé de la main de M. de Lyonne

QUINAULT. étoit resté dans la Bibliotheque de M. de Colbert.

Ce qui a contribué le plus à la grande reputation que Quinault s'est acquise, sont les Pieces Lyriques qu'il a composées pour les Opera. Louis XIV. ayant goûté ces spectacles & connoissant les talens de Quinault, l'anima à composer ces sortes d'ouvrages, & l'encouragea en lui donnant une pension de deux mille livres. Lully qui en composoit la Musique, étoit charmé d'avoir trouvé un Poëte tel qu'il pouvoit le desirer, & lui faisoit beaucoup d'amitié. Quinault donna dans ce genre des Pieces d'un excellent goût, & porta notre Poësie Lyrique ou chantante à son plus haut degré de perfection : aussi est-il regardé comme le Prince des Poëtes Lyriques.

On admire la beauté & les graces de son genie, & le tour heureux & naturel de son stile : personne n'a sçu s'exprimer avec plus de justesse, de netteté & de precision que lui. Il a bien fait connoître que notre Langue avoit les mêmes beautez & les mêmes avantages que les Langues Grecque & Latine, & qu'elle étoit capable d'exprimer les pensées les plus nobles & les plus sublimes d'une maniere vive & très-concise : c'est ce qu'on peut voir en plusieurs endroits de ses ouvrages, par exemple, dans le Prologue de *Phaëton*, où il fait l'éloge de LOUIS LE GRAND dans ces quatre Vers.

On a vu ce HEROS *terrible dans la guerre,*
Il fait par sa vertu le bonheur de la terre ;
Sa victoire l'a desarmé,
Il fait son bonheur d'être aimé.

Peut-on donner de plus grandes louanges à un Prince & en moins de paroles ?

Les ouvrages lyriques ou les Opera de Quinault sont, I. *Les Fêtes de Bacchus & de l'Amour*, Pastorale en trois Actes representée en 1672. II. *Cadmus*, Tragédie, 1674. III. *Alceste*, Tragédie, 1674. IV. *Thesée*, Tragédie, 1675. V. *Atys*, Tragédie, 1676. VI. *Isis*, Tragédie, 1677. VII. *Proserpine*, Tragédie, 1680. VIII. *Le Triomphe de l'Amour*, Ballet en vingt Entrées, 1680. IX. *Persée*, Tragédie, 1682. X. *Phaëton*, Tragédie, 1683. XI. *Amadis*, Tragédie, 1684. XII. *Roland*, Tragédie, 1685. XIII. *Le Temple de la Paix*, Ballet en six Entrées, 1685. XIV. *Armide*, Tragédie, 1686. [a]

[a] Dans le Dictionaire de Moreri on s'est méptis en faisant Quinault auteur des paroles de *Psyché*,

Toutes

Toutes les Pieces de Quinault, soit pour le Théatre de la Comédie, soit pour celui de l'Opera, ont été imprimées plusieurs fois à Paris; la derniere édition en six volumes in-12. chez Ribou 1715. on les a imprimées auparavant de même en six volumes à Amsterdam, 1697. & cette édition est plus belle que celle de Paris.

Jamais homme n'a travaillé avec tant de facilité que Quinault, comme on le voit par la quantité de ses Pieces, ayant donné jusqu'à deux ou trois Comédies en Vers & en cinq Actes, dans une seule année, & quelquefois deux Tragédies. Outre ses ouvrages de Théatre, il a fait encore des Poësies d'un autre genre, entr'autres, la *Description de la Maison de Seaux, de M. Colbert*, petit Poëme écrit avec beaucoup d'esprit & de delicatesse. Il a composé aussi quelques *Epigrammes*, où l'on connoît qu'il badinoit très-agréablement: en voici une qu'il fit au sujet de cinq filles qu'il avoit, marquant que c'étoit à son gré un difficile Opera de trouver le moyen de les marier.

*Ce n'est pas l'*Opera *que je fais pour le Roi,*
Qui m'empêche d'être tranquile,
Tout ce qu'on fait pour lui paroît toûjours facile;
La grande peine où je me voi,
C'est d'avoir cinq filles chez moi,
Dont la moins âgée est nubile:
Je dois les établir, & voudrois le pouvoir;
Mais avec Apollon on ne s'enrichit guere.
C'est avec peu de bien un terrible devoir
De se sentir pressé d'être cinq fois beau-pere.
Quoi! cinq Actes *devant Notaire,*
Pour cinq filles qu'il faut pourvoir?
O Ciel! peut-on jamais avoir
Opera *plus facheux à faire?*

Sur la fin de sa vie il eut regret d'avoir donné son tems à faire des Opera, & il prit la resolution de ne plus composer de Vers que pour chanter les louanges de Dieu & les grandes actions de son Prince: il commenca par un Poëme sur l'ex-

Tragédie, & de celles du *Carnaval*, Mascarade. Thomas Corneille & M. de Fontenelle ont donné les paroles de la Tragédie de *Psyché*, & differens Auteurs ont travaillé à celles du *Carnaval*. Dans le même Dictionaire on a omis quatre Opera de Quinault, *le Triomphe de l'Amour*, *Persée*, *Phaëton*, *Amadis*.

QUINAULT. tinction de l'herefie, dont voici les quatre premiers Vers.

Je n'ai que trop chanté les Jeux & les Amours ;
Sur un ton plus fublime il faut me faire entendre :
Je vous dis adieu, Mufe tendre,
Je vous dis adieu pour toûjours.

Ce Poëme eft entre les mains de M. Gaillard de Charentoneau, Confeiller de la Cour des Aydes, petit-fils de M. Quinault, de même que quelques autres Poëfies : on a lieu d'efperer qu'il en voudra bien faire part au Public. La Harangue que Quinault prononca en entrant dans l'Académie & deux autres qu'il fit au Roi fur fes conquêtes, à la tête de cette Compagnie, ont fait voir qu'il n'étoit pas moins bon Orateur que bon Poëte ; fur-tout lorfqu'ayant appris la nouvelle de la mort de M. de Turenne au moment qu'il alloit haranguer le Roi, il en parla fur le champ d'une maniere fi jufte & fi fpirituelle, que toute la Cour en fut furprife, & lui en donna de grands applaudiffemens.

Quinault n'étoit pas fçavant dans l'Hiftoire, & ne connoiffoit guere que fa Langue maternelle ; cependant cela ne l'empêcha pas de devenir bon Poëte & bon Orateur, & même de fe faire connoître dans le Barreau, où il plaida avec quelque réuffite ; car l'on peut dire que fi la fcience qu'il acquit dans la profeffion d'Avocat ne fut pas des plus profondes, du moins fut-elle heureufe pour lui, puifqu'elle procura fon établiffement. Un riche Marchand de Paris, homme de bonne foi, mais que fes Affociez commençoient à inquieter, parce que fes comptes n'étoient pas clairs, eut recours à Quinault comme à fon ami, pour le tirer de leurs chicannes. Peu de tems après que les affaires de ce Marchand furent terminées, il mourut, & Quinault époufa fa veuve, affez jeune encore pour lui donner une pofterité affez nombreufe. Ce fut à l'occafion de ce mariage qu'il prit une Charge d'Auditeur des Comptes, & qu'il ceffa de travailler pour le Théatre de la Comédie. Il trouva quelque oppofition à fa reception, à caufe des Pieces qu'il avoit données aux Comédiens, mais elles furent bien-tôt levées. Cet incident fut caufe qu'un Poëte fit les Vers fuivans.

Quinault le plus grand des Auteurs,
Dans votre Corps, Meffieurs, a deffein de paroître ;


laude Emanuel Loullier
urnomé Chapelle Pœte françois
à la Chapelle village pres de Paris il
mourut fort agé l'an 1686.
Chapelle en ses charmants ecrits
Des graces naïves sçait faire la Peinture.
Il servit de modele à nos plus beaux Esprits
Dont l'Art ingenieux de peindre la Nature.

Puisqu'il a fait tant d'Auditeurs,
Pourquoi l'empêchez-vous de l'être ?

Quinault étoit d'un caractere aimable, poli & prévenant: il fit ce qu'il put pour captiver les bonnes graces de Despréaux, sans pouvoir trop y réussir, & ce Censeur rigide a lancé quelques traits satiriques contre lui: il declare cependant lui-même dans la Preface de ses œuvres » qu'en attaquant les défauts de » plusieurs Ecrivains de son siecle, il ne prétend pas pour cela » leur ôter le merite & les bonnes qualitez qu'ils peuvent avoir » d'ailleurs. Je n'ai point prétendu, *dit-il*, qu'il n'y ait beau- » coup d'esprit dans les ouvrages de M. Quinault..... J'ajoû- » terai que dans le tems que j'écrivis contre lui, nous étions tous » deux fort jeunes, & qu'il n'avoit pas fait alors beaucoup d'ou- » vrages, qui lui ont dans la suite acquis une juste reputation.

On a mis à la tête de la derniere édition de ses Pieces de Théatre en six vol. in-12. Paris 1715. sa Vie avec quelques dissertations sur ses ouvrages & sur l'origine des Opera, qui sont curieuses. *V.* l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. art. xxij. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1543. Ch. Perrault, *Eloges des Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire. Journal des Sçavans*, Mars, année 1665. Le *Menagiana.*

CXLIII.

CLAUDE-EMMANUEL LOULLIER ou LULLIER, Surnommé CHAPELLE,

Né au village de la Chapelle à une lieuë de Paris, mort à Paris au mois de Septembre 1686. âgé d'environ 65 ans.
(Poëte François.)

Chapelle étoit fils naturel de François Lullier ou Loullier, Maître des Comptes, homme d'esprit & fort riche. Son Pere n'avoit rien épargné pour lui donner une excellente éducation, & lui donna pour precepteur Gassendi, un de nos celebres Philosophes. Moliere, qui faisoit pour lors ses études d'Humanitez au College des Jesuites, & qui avoit beaucoup de goût pour les sciences, se fit aimer de Gassendi, qui l'admit volon-

CHAPELLE. tiers aux leçons qu'il donnoit à ſon diſciple Chapelle ; & c'eſt dès ce tems-là que Moliere & Chapelle lierent une amitié très-étroite.

L'heureux genie de Chapelle lui rendit en peu de tems familieres la plûpart des ſciences élevées ; il fit ſur-tout un grand progrès dans la Philoſophie, dans la Poëſie & dans la connoiſſance des Auteurs Grecs & Latins.

C'étoit un grand amateur de la liberté, qui ſe laiſſoit toûjours entraîner à ſon penchant naturel & à tous les plaiſirs qui le flattoient. Il étoit peu attaché aux biens & aux richeſſes, ne connoiſſant point la valeur de l'argent : auſſi ſon pere qui étoit fort riche & qui l'aimoit beaucoup, le connoiſſant abſolument incapable de gouverner ſon bien, ſe contenta de lui laiſſer une penſion viagere de 8000. livres.

Il étoit intime ami, non ſeulement de Moliere, mais encore de Racine & de Deſpréaux. Ces grands hommes le conſultoient ſur leurs ouvrages, & ils ſuivoient volontiers ſon ſentiment & ſes deciſions. Deſpréaux loua pendant quelques années un appartement particulier à Paris, rue du Colombier au fauxbourg ſaint Germain, où s'aſſembloient deux ou trois fois la ſemaine ces quatre excellens hommes ; ce qui ceſſa par un froid qu'il y eut entre Moliere & Racine, cauſé par la jalouſie du genie Poëtique. On peut juger de l'érudition, des graces & des ſaillies d'eſprit qui étoient repandues dans cette charmante ſocieté.

Les plus beaux Eſprits & les perſonnes du premier rang recherchoient la compagnie & l'amitié de Chapelle, à cauſe de ſa belle & grande érudition, & de l'enjouement qui ſe trouvoit dans ſon entretien, rempli de ſaillies charmantes. Le grand Condé, le Duc de Vendôme, le Duc de Sully, le Marquis de Vardes, le Marquis d'Effiat, & pluſieurs Seigneurs ſe faiſoient une grande fête de pouvoir poſſeder un tel homme.

Mais tous les avantages & les honneurs que lui propoſerent pluſieurs grands Seigneurs ne purent jamais donner aucune atteinte à ſa liberté, & le tirer de cette vie ſans contrainte, dont il faiſoit ſon capital.

Il aimoit à vivre avec ſes égaux, & même avec des perſonnes beaucoup au-deſſous de lui, quand il leur trouvoit un air

air aiſé & naturel, & quelque juſteſſe dans le raiſonnement ſelon leur état; il oublioit quelquefois les premieres perſonnes de la Cour, qui lui avoient fait l'honneur de l'engager dans leurs parties de plaiſir & de table, & ſe laiſſoit entraîner ſur le champ à des parties, que des gens d'une condition peu élevée, & même qu'il ne connoiſſoit point, lui propoſoient, tant il étoit aiſé à ſeduire, ſur-tout pour les plaiſirs de table: c'eſt ce qui lui arriva un jour à Fontainebleau, où ayant eu l'honneur d'être invité deux jours auparavant à ſouper chez le grand Prince de Condé, il fut l'après-dîné de ce jour indiqué ſe promener du côté du mail, pour gagner un appetit convenable à un auſſi bon repas, que celui auquel il devoit ſe trouver: il y rencontra quelques Maîtres-d'hôtel & Officiers de Seigneurs de la Cour qui jouoient à la boulle; il s'arrêta auprès d'eux, & les regarda jouer avec attention; ce qui fit qu'ils le prierent de juger d'un coup où il y avoit quelque difficulté. Il decida leur different,& la partie de boulle étant finie,ils inviterent Chapelle de venir manger ſa part de dix écus qu'il y avoit eu de gain deſtiné à un ſouper à l'image ſaint Claude. Il accepta l'offre ſans heſiter, partit dans le moment avec eux pour le cabaret: il y reſta ſept à huit heures de ſuite, au grand contentement de toute la compagnie, qui ne pouvoit ſe laſſer de l'entendre. Il oublia abſolument le repas auquel il étoit invité par le grand Prince de Condé, & ne s'en reſſouvint que le lendemain après que ce Prince voulut bien lui en faire quelques reproches, auquel il conta en bref ſon avanture, & termina ainſi ſon recit: *En verité, Monſeigneur, c'étoient de bonnes gens & bien aiſez à vivre, que ceux qui m'ont donné ce ſoupé.*

Chapelle étoit connu pour un homme facile & grand ennemi de la contrainte, & on lui paſſoit bien des choſes, qu'on n'auroit pas pardonnées à tout autre; il vouloit avoir ſes coudées franches, & n'aimoit pas les airs de hauteur de quelques perſonnes de Cour, qui veulent toûjours trancher du grand & impoſer.

Un jour qu'il étoit à table chez un de ſes amis à Paris, un Seigneur qui revenoit de la Cour, arriva au milieu du repas, & prit bruſquement ſa place auprès de Chapelle, qu'il ſerroit un peu. Ce Seigneur après avoir debité quelques nouvelles de la Cour, vint à parler des Poëtes qui avoient la hardieſſe de

CHAPELLE. faire des chanſons contre quelques perſonnes de condition, & dit en même tems : Si je les connoiſſois, je leur donnerois volontiers vingt coups de canne. Chapelle impatienté & fatigué de tels diſcours, & inquiet de n'être pas à ſon aiſe à table, ſe leve en preſentant le dos, & lui dit : *Frappe, & va-t'en.* Ce Seigneur étonné du ton dont Chapelle avoit prononcé ces paroles, en ſentit la force ; il lui fit beaucoup d'honnêtetez, & le ſerra moins à table. Voici un trait aſſez plaiſant de Chapelle. Un jour qu'il dînoit en nombreuſe compagnie avec M. le Marquis de Marſilly, dont le Page pour tout domeſtique ſervoit à boire ; il ſouffroit de n'en point avoir auſſi ſouvent que l'on avoit accoûtumé de lui en donner ailleurs : la patience lui échappa à la fin. *Eh, je vous prie*, dit-il, *Marquis, donnez-nous la monnoye de votre Page.* Chapelle diſoit librement ce qu'il penſoit des Grands comme des autres perſonnes. On lui faiſoit remarquer un jour le portrait d'un Seigneur très-bien peint, & pour bien louer ce portrait, on lui diſoit qu'il n'y manquoit que la parole : Chapelle qui connoiſſoit le perſonnage pour un vrai bavard, dit : *Auſſi c'eſt tout ce qu'il y a de mieux.*

Chapelle, à ce que j'ai entendu dire à Baron celebre Comédien, qui étoit ſon ami particulier, avoit le rare talent de dire à chacun ſes défauts d'une maniere agréable & plaiſante, dont perſonne ne pouvoit ſe fâcher ; au contraire il s'attiroit ſouvent des remercimens de ceux qu'il corrigeoit en les divertiſſant.

La grande inclination qu'il avoit pour le vin ne laiſſoit pas de le rendre incommode, & même quelquefois à ſes amis. Deſpréaux qui en étoit un, l'ayant rencontré un jour auprès du Palais, ne put s'empêcher de lui dire qu'un homme de ſon merite & cheri de toutes les perſonnes de diſtinction devroit ſe retrancher un peu ſur la boiſſon ; qu'il étoit obligé de lui dire, comme ſon ami, que ce penchant lui faiſoit beaucoup de tort. Chapelle parut fort touché du diſcours de Deſpréaux, il le remercia de ſes bons avis ; mais malheureuſement il ſe trouva un cabaret vis-à-vis l'endroit de leur conference, & Chapelle invita Deſpréaux d'y entrer pour s'aſſeoir & pour ſuivre plus commodement la converſation qu'ils avoient commencée : Deſpréaux ne put s'en diſpenſer, pour achever la converſion de Chapelle. Il fallut bien en entrant au cabaret

demander au moins chopine de vin, laquelle fut ſuivie de pluſieurs autres; & enfin ces Meſſieurs, l'un en prêchant, l'autre en écoutant, s'enyvrerent ſi bien, qu'il fallut les porter chez eux. Auſſi Deſpréaux promit-il bien depuis de ne plus faire de ſermon à ſon ami ſur le vin.

Moliere qui étoit très-ſouvent avec Chapelle avoit prit le parti de le laiſſer vivre à ſa fantaiſie; il étoit même charmé, ſe trouvant d'une ſanté delicate, d'avoir un pareil homme pour faire les honneurs de ſa table.

On rapporteroit une infinité d'avantures plaiſantes & extraordinaires de Chapelle, ſur-tout de celles qui lui arriverent à Hauteuil à la maiſon de campagne de Moliere, ou ſur la route de cette maiſon; mais il vaut mieux que je renvoye les curieux de les ſçavoir à la vie de Moliere écrite par Grimareſt, où l'on en trouvera quelques-unes des plus particulieres, qui tiendroient trop de place dans ce volume, où je n'ai prétendu donner qu'un extrait de ce qui regarde nos Poëtes & nos Muſiciens.

J'eſpere qu'on me ſçaura plus de gré de faire part ici ſeulement de quelques avantures de Chapelle, dont aucun Ecrivain n'a point fait juſqu'à preſent mention. Je commencerai par celle qui lui arriva avec Mlle Chouars, fille de condition. Chapelle avoit pris inclination pour cette Demoiſelle, qui étoit pour lors dans un âge aſſez avancé, mais qui avoit du merite & quelque érudition. Elle avoit ſoin d'avoir toûjours de bon vin; il n'en falloit pas davantage pour attirer Chapelle. Il alloit quelquefois ſouper chez elle; & l'on dit même que ſa tendreſſe s'augmentant dans le vin, il lui propoſoit quelquefois de l'épouſer, mais que cette Demoiſelle, qui étoit très-ſage & qui connoiſſoit Chapelle, le detournoit en riant de cette idée. Un jour la femme-de-chambre de Mlle Chouars, étant entrée après un long ſoupé dans la ſalle pour faire deſſervir, trouva ſa Maîtreſſe tout en pleurs, & Chapelle d'une triſteſſe extrême; elle voulut en ſçavoir la raiſon: Chapelle ne put ſe diſpenſer de lui en dire la cauſe, & qu'ils pleuroient la mort du Poëte Pindare, que les Medecins avoient tué par des remedes tout contraires à ſon état, & recommenca à lui dire une partie des belles qualitez & des grands talens de Pindare, & même à lui marquer la force de ſon temperament, qu'on

CHAPELLE. avoit detruit par les remedes qu'on lui avoit donnez; ce qui toucha la bonne femme-de-chambre, qui s'interessa aussi à la mort de Pindare, & à la maniere dont il avoit été traité dans sa maladie, comme si ce Poëte mort depuis plus de deux mille ans, vivroit encore, si on lui avoit donné des remedes convenables à son mal. Chapelle avoit une éloquence naturelle, simple & seduisante, qui charmoit & qui persuadoit facilement.

Quoique Chapelle fût venu dans un âge assez avancé, son esprit avoit toûjours le même agrement, & chacun s'empressoit à pouvoir jouir de sa conversation. Henri-Albert Duc de Brissac, qui vouloit aller passer quelque tems dans ses Terres d'Anjou avec une compagnie aimable, fit tous ses efforts pour y mener Chapelle: plusieurs des amis de Chapelle l'engagerent à cette partie, qu'il accepta enfin, au grand contentement du Duc. Ils partirent gayement de Paris, & arriverent le quatriéme jour à Angers, pour y dîner & passer le reste du jour; ce qui engagea Chapelle de prier M. de Brissac de le laisser aller dîner chez un Chanoine de cette ville qu'il avoit connu autrefois à Paris. Effectivement il y fut, & son Chanoine le reçut à bras ouverts, & le tint à table jusqu'à la nuit, qu'il retourna à l'hôtellerie. Le lendemain, comme M. le Duc de Brissac étoit prêt à monter en carosse pour continuer son voyage, Chapelle lui signifia qu'il ne pouvoit le suivre; qu'il avoit trouvé un vieux Plutarque sur la table de son ami le Chanoine, où il avoit lu à l'ouverture du livre, *Qui suit les Grands, serf devient.* M. le Duc de Brissac eut beau lui dire qu'il le regardoit comme son ami, & qu'il seroit absolument le maître chez lui; il n'en put tirer d'autre réponse, sinon que Plutarque l'avoit dit, que cela ne venoit point de lui, & que ce n'étoit point sa faute; mais que Plutarque parloit juste, & qu'il avoit raison. Il quitta ainsi le Duc, & s'en revint à Paris.

M. le Pelletier de Souzy, homme de beaucoup d'esprit & de grand goût, donna à Chapelle pendant quelque tems un appartement en son Hôtel. M. le Marquis d'Effiat le laissoit maître de son beau Château de Chilly; mais tout cela ne le touchoit pas infiniment, il vouloit être en liberté. Il bâtit une maison à Chilly, où il passa une partie des dernieres années de sa vie. Il vint cependant terminer ses jours à Paris, où il mourut au mois de Septembre de l'année 1686.

Quoique

Quoique Chapelle fût naturellement très-pareſſeux, il n'a pas laiſſé de nous donner d'excellentes preuves de la beauté & de la delicateſſe de ſon eſprit dans quelques Pieces en Vers & en Proſe qui nous ſont reſtées de lui, comme celle qui eſt intitulée *Voyage de Chapelle & de Bachaumont*, ouvrage en Vers & en Proſe, que toutes les perſonnes d'eſprit & de bon goût conſiderent comme un chef-d'œuvre dans ce genre d'écrire. On lit encore avec un plaiſir extrême quelques autres ouvrages Poëtiques de ſa façon, tels qu'*une Epître à M. le Duc de Saint Aignan ; deux Epîtres au Marquis d'Effiat ; une écrite de la Bourdaiſiere ; une au Marquis de Jonſac ; deux à Meſſieurs de Nantouillet & de Sercelles ; une à Moliere ; une à Mlle de Saint Chriſtophe ; Ballade à Mlle Lenclos ; Ode à Carré ; Deſcription de la Maiſon de ſaint Lazare à Moreau ; Stances ſur une Eclipſe de Soleil ; Vers ſur l'inutilité des Rideaux de lit ;* Une Piece intitulée, *Chant Royal ;* autre Piece *au Roi ſur ſon départ ; Sonnet contre ſes parens*, *Rondeau ſur les Metamorphoſes d'Ovide, miſes en Rondeaux par Benſerade.*

Le *Voyage de Chapelle & de Bachaumont* eſt imprimé dans pluſieurs Recueils de Pieces choiſies, tant en Proſe qu'en Vers : on le trouve dans un Recueil en deux volumes in-12. chez Goſſe à la Haye 1724. avec toutes les Pieces qu'on vient de marquer ci-deſſus. Il eſt reſté encore entre les mains de quelques voluptueux & gens de table quelques *Chanſons Bachiques* de Chapelle.

Moliere voulut un jour eſſayer la capacité de Chapelle pour le Théatre, & l'engagea à travailler à la Comédie du *Tartufe.* Ce que Chapelle fit en cette occaſion ſe trouva fort inferieur à ce que Moliere produiſit de ſa part. Les Continuateurs du Dictionaire de Moreri diſent qu'une famille de Paris garde encore cette Piece de Chapelle, qu'elle n'a pas jugé à propos de mettre au jour.

Chapelle avoit une facilité extraordinaire à faire des Vers, & il excelloit à en compoſer ſur des rimes redoublées ; c'eſt-à-dire, ſur deux ſeules rimes, l'une maſculine, l'autre feminine dans chaque Stance, genre de Poëſie également difficile & harmonieux, où l'on doit le regarder comme un excellent modéle, de même que pour les ouvrages mêlez de Vers & de Proſe.

La vie libre & voluptueuſe qu'il menoit, & le peu de ſoin de conſerver ſes Ecrits à la poſterité ſont cauſe de la perte d'une partie de ceux qu'il avoit compoſez ; mais ce qui nous en reſte

CHAPELLE. fait assez connoître la beauté & la delicatesse de son genie. Ce n'est pas la quantité des ouvrages qui donne la reputation de grand Auteur, c'en est la qualité & la bonté, comme le dit Martial dans ce Distique latin.

Sæpiùs in libro memoratur Persius uno,
Quam levis in totâ Marsus Amazonide.

On connoît aussi le lion par ses seules ongles,
Ex ungue leonem.

C'est ainsi que Catule, Tibulle, Perse, Properce, dont nous avons peu d'ouvrages, mais d'un excellent goût, vivent depuis plus de dix-sept cens ans.

L'Abbé de Chaulieu, un des plus beaux Esprits de notre tems, parle aussi de Chapelle comme de son Maître : il le place au milieu de Catule, d'Ovide & de quelques Poëtes qui ont traité avec delicatesse des Sujets galans & aimables. Il s'exprime ainsi :

CHAPELLE *au milieu d'eux, ce Maître qui m'apprit,*
Au son harmonieux des rimes redoublées,
L'art de charmer l'oreille & d'amuser l'esprit
Par la diversité de cent nobles pensées.

Dans une autre Piece le même Abbé en parle ainsi :

CHAPELLE *par malheur rencontré dans Anet,*
S'en vint infecter ma jeunesse :
De ce poison fatal qui coule du Permesse,
Et cache le mal qu'il nous fait,
En plongeant l'amour propre en une douce yvresse.
Cet esprit delicat, comme moi libertin,
Entre le tabac & le vin,
M'apprit sans rabot & sans lime
L'art d'attraper facilement,
Sans être esclave de la rime,
Ce tour aisé, cet enjouement,
Qui seul peut faire le sublime..

Je n'ai point vû que Despréaux, qui faisoit tant de cas de l'érudition & de la beauté du genie de Chapelle, en ait parlé dans ses Vers : l'on voit seulement dans une de ses Lettres écrite à M. Brossette, au sujet du *Lutrigot*, Poëme satirique que

Boncorse avoit fait contre lui, qu'il méprise fort cet ouvrage, & dit entr'autres choses : » Du reste on ne sçauroit m'élever » plus haut qu'il fait, puisqu'il me donne pour suivans & pour » admirateurs passionnez les deux plus beaux Esprits de notre » siecle, je veux dire, M. Racine & M. Chapelle. Cette Lettre est rapportée dans les œuvres de Despréaux, Edition de Geneve 1716. à la remarque sur le 64e Vers de l'Epître neuviéme. *Voyez* Grimarest, *Vie de Moliere.* Barbin, *Recueil de Poësies choisies*, tome 5. Moreri, *Dictionaire.*

CXLIV.

FRANÇOIS DE BEAUVILLIERS, DUC DE SAINT AIGNAN,

Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, premier Gentilhomme de sa Chambre, Lieutenant-General de ses armées, & Gouverneur du Havre de Grace, de l'Académie Françoise, de celle des Ricovrati *de Padoue, & Protecteur de celle d'Arles, mort le* 16. *Juin* 1687. *âgé de* 80 *ans. (Poëte François.)*

Ce Seigneur s'est distingué par son esprit, par son courage & par sa politesse. Il porta les armes dès sa plus tendre jeunesse. Il se trouva à la retraite de Mayence sous le Cardinal de la Vallette. En 1635 il fut blessé au visage au combat de Vaudrevange ; & l'année suivante il le fut à la cuisse au siege de Dole ; & il se trouva au siege de Corbie, lorsqu'elle fut prise. Depuis il signala encore son courage en diverses occasions, & principalement aux sieges de Landreci, de Maubeuge, de Chimai, d'Ivoi, de Gravelines en 1644. où il servit de Maréchal de Camp, & où il fut dangereusement blessé. L'année suivante il se trouva au passage de Colme & à la prise du Fort de Linck : & depuis il rendit de grands services dans le Berri. En 1630. au siege de Sainte-Menehout ; en 1653. à Montmedi; dans la guerre contre les Anglois, & ailleurs. Sa Majesté le fit Chevalier de ses Ordres en 1661. & érigea en Duché-Pairie la Terre de Saint-Aignan.

Le Duc de Saint-Aignan n'eut pas moins de passion pour les beaux Arts qui ornent l'esprit, que pour la guerre : il a

SAINT AIGNAN. donné toute sa vie des marques de son amour pour les beaux Arts, & de ses talens heureux pour les faire briller. Toutes les Académies où il fut reçu, & celle dont il fut protecteur, sont des preuves bien convaincantes de son merite, de même que le commerce où il étoit avec les plus beaux Esprits & les plus polis du Royaume, les Scarrons, les Corneilles, les Molieres, les Racines; & presque toutes les personnes de Lettres de l'un & de l'autre sexe étoient en relation avec lui, & la plûpart l'ont celebré par leurs Ecrits. Le sieur Vertron en parle dans ces termes :

Il est, illustre Duc, d'heureuses destinées,
Tu merites l'estime & la faveur des Rois :
Paris, Arles, Padoue ont de toi fait un choix,
Et tes jours sont autant de brillantes journées.

L'Illustre Madame des Houlieres lui adresse plusieurs de ses Poësies, & le regarde comme un Chevalier des plus vaillans & des plus galans, qui ait jamais paru : c'est ainsi qu'elle s'exprime dans le commencement d'une Ballade.

Duc, plus vaillant que les fiers Paladins,
Qui des Géans conquêtoient les armures :
Duc, plus galant que n'étoient Grenadins,
Point contre vous ne sont mes Ecritures.
Grand tort aurois de blasonner vos feux.
Hé, qui ne sçait, beau Sire, je vous prie,
Qu'en fait d'Amour & de Chevalerie,
Oncques ne fut plus veritable preux.

Le Roi Louis XIV. qui aimoit beaucoup ce Seigneur, & qui connoissoit son esprit porté à la galanterie, & à tout ce qui peut rendre une Fête & un Spectacle éclatant, le nomma, quoique dans un âge très-avancé, pour être un des Commandans du Carrousel qui fut donné en 1685., à la tête duquel étoit Monseigneur le Dauphin. Ce qui doit paroître de particulier dans cette occasion, est que le Roi choisit dans ce même tems M. le Duc de Beauvilliers son fils, pour être Gouverneur de Monseigneur le Duc de Bourgogne.

Madame le Camus fit cette Epitaphe pour lui.

SAINT AIGNAN *finit une vie,*
Qui fut toûjours d'honneurs & de plaisirs suivie.

Mais

Mais laissons son éloge, il n'en a pas besoin ;
Les filles de memoire
Prendont pour lui le même soin,
Qu'il prit autrefois pour leur gloire.

On trouve en divers Recueils de Poësies quelques Pieces en Vers de M. le Duc de Saint Aignan : on en trouve dans les œuvres de Scarron, dans celles de M[e] des Houlieres, dans le Recueil des Pieces Académiques par le sieur de Vertron : il y en a dans les Mercures galans. L'Abbé de Marolles dans son *Denombrement des Auteurs* fait une mention de *Bradamante*, Piece de Théatre qu'il donne à M. le Duc de Saint Aignan. On voit dans le *Recueil des Poësies qui ont été couronnées sur le Puy de l'Immaculée Conception de la Vierge, tenu à Caen dans les grandes Ecoles de l'Université*, 1667. plusieurs Eloges en Vers adressez à ce Duc sur le Prix de Poësie qu'il avoit remporté cette année. *V.* l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. article xx. Moreri, *Dictionaire.*

C. X L V.

RENE' RAPIN,

Jesuite, né à Tours l'an 1621. mort le 27. Octobre 1687. âgé de 66 ans, inhumé dans l'Eglise du College des RR. PP. Jesuites à Paris, (Poëte Latin de la Pleiade du dix-septiéme siecle.)

Après avoir fait ses études, il entra dans la Compagnie de Jesus en 1639. où il se signala pendant plusieurs années par sa grande érudition & par divers beaux ouvrages.

Ce Pere a excellé dans la Poësie latine, & a rendu son nom celebre dans toute l'Europe par son sçavoir. On admire son *Poëme des Jardins* en quatre livres, & les Connoisseurs le jugent un chef-d'œuvre digne du siecle d'Auguste. Virgile dans ses Georgiques avoit laissé cette partie, qui concerne la culture de la terre, à traiter, comme il le marque lui-même par ces deux Vers. Voyez livre iv. depuis le Vers 118. jusqu'au 149.

Verùm hæc ipse equidem, spatiis inclusus iniquis,
Prætereo, atque aliis post commemoranda relinquo.

Le Pere Rapin dit aussi au commencement de son 1. livre :

Vatibus ignotam nam me novus incitat ardor
Ire viam, magno quæ primum ostensa Maroni.

Les autres Poësies du P. Rapin, telles que *les Heroïques*, *les Elegiaques*, *les Lyriques*, *les Eglogues & les Odes*, ne lui ont pas fait moins d'honneur, & font connoître qu'il n'a ignoré aucun genre de Poësie. Tous ses ouvrages Poëtiques ont été imprimez en deux vol. in-12. chez Sebastien Mabre Cramoisy, Paris 1681.

La grande érudition du Pere Rapin, la solidité de son jugement, l'élegance de son stile paroissent dans plusieurs ouvrages qu'il a composez en Prose françoise, comme dans les *Reflexions sur l'Eloquence*, *sur l'Art Poëtique*, *sur l'Histoire*, *sur la Philosophie*; dans les *Comparaisons d'Homere & de Virgile*, *de Pindare & d'Horace*, *de Platon & d'Aristote*, *de Demosthene & de Ciceron*, *de Tucidide & de Tite-Live* : la derniere édition est d'Amsterdam chez Pierre Mortier 1709. Il a composé aussi l'Histoire du *Jansenisme*, & quelques ouvrages de pieté, dont le dernier est celui de *la vie des Predestinez*, lequel est plein des veritez de la Foi les plus sublimes & les plus touchantes.

Bayle dans son *Dictionaire Critique*, article RENE' RAPIN, parle des demêlez que ce Pere eut avec François Vavasseur, son Confrere. *V.* Basnage, *Ouvrage des Sçavans*, année 1687. article 17. Moreri, *Dictionaire.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1535. fait un examen exact des Poësies de ce Pere, & le regarde avec juste raison comme un de nos plus grands Poëtes Latins.

CLXVI.

PIERRE PETIT,

Parisien, Philosophe, Docteur en Medecine. (Poëte Latin & François.)

Il étoit de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, & du nombre des sept Poëtes Latins de la Pléïade du dix-septiéme siecle. Il mourut le 13. Decembre 1687. dans sa soixante-onziéme année, & fut enterré dans l'Eglise de Saint Etienne du Mont,

où l'Abbé Nicaise, son ami, lui a dressé cette Epitaphe.

D. O. M.

Adsta, Viator, & Pellege.
In hoc vertice Parnassi Parisiensis
Eximius Poëta, Pleïadis clarissimum sidus,
Asilii Patavini ornamentum,
PETRUS PETIT *positus est,*
Ex adverso RENATI CARTESII,
Insignis Peripateticus, Medicus, Philologus.
Sibyllæ, Amazonum, Nympharum, Vatumque
Præco magnificus
Scaligeris, Salmasiis, Casaubonis æquiparandus:
Adeste, Musæ omnes, & Alumno carissimo
Parentate mecum, & flores spargite;
Adeste, pii, & Preces fundite.

Petit nous a laissé plusieurs ouvrages en Prose latine, très-curieux; entr'autres, trois *Traitez de Physique*, l'un *du mouvement de Animaux*, le second *des Larmes*, & le troisiéme *de la Lumiere;* un ouvrage de Medecine qui traite de la nourriture qu'on peut tirer de l'eau, & des *Dissertations sur differens points d'Histoire*, où l'on trouve beaucoup d'érudition.

Mais ses ouvrages Poëtiques lui ont acquis encore plus de reputation. Ils furent imprimez par ses soins l'an 1683. Paris, volume in-8°. Il les dedia à M. Nicolai, avec un *Traité de la fureur Poëtique*, Piece d'un excellent goût.

Ce Recueil est divisé en deux livres, dont le premier comprend plusieurs Poësies sur differens sujets, & le second ne renferme que des Pieces heroïques.

On estime particulierement son Poëme intitulé *Codrus*, ou *l'idée du bon Prince:* tout y est magnifique, les pensées & les expressions y sont veritablement grandes & heureuses, & la versification naturelle & correcte. On peut bien dire la même chose de son *Poëme de la Cynomagie*, ou *du mariage du Philosophe Crates avec Hipparchie*, de celui *de la Boussole*, & de la plus grande partie de ses ouvrages qui lui ont attiré de grandes louanges des plus sçavans Critiques de l'Europe, tels que Ménage, la Monnoye, Grævius, Carpzovius & Messieurs de Leipsick, qui l'ont regardé comme un Poëte accompli. Petit a com-

posé aussi quelques Poësies Françoises, entr'autres des *Sonnets* inserez dans le Recueil de Sercy, tome 2. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1539. Moreri, *Dictionaire.*

CXLVII.

ANTOINE FURETIERE,

Parisien, mort le 14. Mai 1688. âgé de 68 ans. (Poëte François.)

Après avoir fait ses études avec succès, & s'être rendu sçavant en Droit Civil & en Droit Canon, il se fit recevoir Avocat en Parlement, & exerça la Charge de Procureur Fiscal de l'Abbaïe Royale de Saint Germain des Prez à Paris. Depuis étant entré dans l'Etat Ecclesiastique, il fut gratifié de l'Abbaïe de Chalivoy, & du Prieuré de Chuines. Furetiere s'est rendu recommandable par plusieurs ouvrages de litterature en Prose & en Vers. & s'est acquis de la reputation par son *Roman Bourgeois*, par une Piece intitulée, *Nouvelle allegorique, ou Histoire des derniers troubles arrivez au Royaume d'Eloquence*; & par ses Poësies : mais il s'est sur-tout distingué par un *Dictionaire universel pour la Langue Françoise*, où il explique tous les termes des Sciences & des Arts. Il n'eut pas la satisfaction de voir imprimer cet ouvrage. Messieurs Huet Ministre Protestant, & Basnage le Journaliste, en ont donné une édition fort ample en Hollande : on l'a imprimé encore en quatre volumes in-folio, à la Haye 1727. On en a donné aussi deux éditions à Trevoux.

Furetiere avoit été reçu à l'Académie Françoise en 1662. mais il fut exclus le 22. Janvier 1685. par deliberation de cette Compagnie, qui l'accusa d'avoir pris les collections que l'Académie avoit faites pour composer le Dictionaire François, pour en former le sien, comme aussi pour avoir insulté plusieurs Membres de cette Académie : c'est ce qui donna lieu à plusieurs *Factum* & Ecrits, qui firent beaucoup de bruit dans le monde. On dit qu'il employa ses amis pour se racommoder avec eux avant sa mort, & qu'il se soumit à leur donner la satisfaction qu'ils pouvoient pretendre d'un homme qui s'étoit extrémement

extremement échappé dans la chaleur de la dispute.

Ses Poësies, qui consistent en *cinq Satires*; quelques *Stances*; *Epîtres*; *Enigmes*; *Epitaphes*, ont été imprimez pour la seconde fois en un petit volume in-12. chez Guillaume de Luines, Paris 1664.

La derniere Edition de son *Roman Bourgeois* a été donnée par Jean-Baptiste Cusson, Imprimeur à Nanci 1713. *V.* Pellisson, *Histoire de l'Académie Françoise*. Moreri, *Dictionaire*. Le *Menagiana*.

CXLVIII.

PIERRE HALLEY,

Natif de Bayeux, mort à Paris le 27. Decembre 1689. âgé de 78 ans. (Poëte Latin.)

Baillet s'est mépris en disant que Pierre Halley étoit cousin d'Antoine Halley, dont on a parlé à l'article cxix. il n'y avoit aucune parenté entr'eux, mais ils possedoient tous deux le grand art de l'éloquence & celui de composer des Vers latins. Celui dont il est question dans cet article obtint par son merite la Chaire de Rhetorique au College d'Harcour à Paris. Il succeda à Abraham Remy dans la dignité de Poëte du Roi, & fut Lecteur en Langue latine & en Langue grecque au College Royal. Cependant il ne laissa pas de s'appliquer à la Jurisprudence, & fit une étude particuliere du Droit Canon; il quitta même sa Chaire de Rhetorique pour prendre la place de Professeur en Droit, où il s'acquit de la reputation.

Les Poësies de Pierre Halley ont été imprimées conjointement avec ses Oraisons en un volume in-4°. Paris 1655. elles se divisent en cinq livres, & finissent par la Tragédie d'*Osman*: elles sont de diverses especes, mais les Hexametres y dominent.

Bayle dans son Dictionaire critique a donné un article ample & curieux sur ce qui regarde Pierre Halley. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1532. Moreri, *Dictionaire*.

CXLIX.

RENE' LE PAYS,

SIEUR DU PLESSY-VILLENEUVE,

Né dans la petite ville de Fougerre en Bretagne, mort à Paris le 13. Avril 1690. âgé de 54 ans. inhumé à Saint Eustache. (Poëte François.).

Le Pays n'étant pas des mieux partagé des biens de la fortune, & cherchant les moyens d'en acquerir, prit le parti de venir à Paris & d'entrer dans la finance. Il commença à se faire connoître dans la province de Dauphiné, où il eut la direction generale des Gabelles de cette province & de celle de Provence. Comme il aimoit les belles Lettres & qu'il avoit l'esprit aisé & agréable, les Emplois ne l'empêcherent pas de composer plusieurs ouvrages en Vers & en Prose.

Ses *Amitiez, Amours, & Amourettes*, imprimées l'an 1664. furent l'admiration des provinces, & meriterent même l'approbation de la Capitale. Il y eut des Dames de la premiere qualité qui les lurent avec beaucoup de plaisir & qui s'informerent du Libraire comment l'Auteur étoit fait. Dès qu'il eut sçu que la Duchesse de Nemours avoit eu cette obligeante curiosité, il lui envoya une déscription de sa personne. Cet Ecrit est intitulé, *Portrait de l'Auteur des Amitiez, Amours & Amourettes:* Il est mêlé de Vers & de Prose; le stile en est enjoué, comme celui de l'ouvrage qui avoit plu à cette Princesse. Le succès de ce premier livre encouragea le Pays à donner de l'occupation aux Imprimeurs: mais sa *Zélotide* n'ayant pas été goûtée, il modera son ardeur, & ne se montra au Public que de tems en tems. La Lettre qu'il écrivit à M. Dugué, Intendant de Dauphiné, lorsque l'on faisoit la recherche des faux Nobles, passa pour bonne: il y prouva la noblesse de sa Muse issue de Voiture, & il y rassembla divers traits curieux concernant la genéalogie dés Poëtes considerez comme Poëtes. Il se flattoit d'imiter l'enjouement & la delicatesse de l'esprit & des écrits de Voiture; ce qui le fit surnommer par quelques railleurs, *le singe de Voiture.*

Le Pays fut honoré de l'estime du Duc de Savoye, qui le fit

Chevalier de Saint Maurice. Il écrivit une Lettre fort jolie sur ce sujet. Malgré l'accueil favorable qu'il reçut de plusieurs grands Seigneurs, il ne laissa pas de se plaindre souvent de la fortune : il perdit un facheux procès peu de tems avant sa mort. On voit dans le Recueil de Poësies choisies donné par le Pere Bouhours *deux Placets* presentez au Roi à ce sujet par le Pays.

Ses Poësies consistent en *Eglogues*, *Sonnets*, *Elegies*, *Madrigaux*, *Stances & Chansons*, où l'on trouve une galanterie aimable & pleine d'enjouement. Elles sont imprimées avec ses Lettres dans differentes éditions, dont on en a cinq ou six de Paris & une de Hollande. Plusieurs beaux Esprits de son tems firent des Vers à sa louange, qu'on voit à la tête de l'édition de ses œuvres, Paris 1665. & dans les éditions qui ont paru depuis. Un Poëte entr'autres finit son Sonnet par ces trois Vers.

Voyant en tes Ecrits tant de graces nouvelles,
Je conclus que l'Amour a tiré de ses aîles
La plume qui te sert à peindre tes amours.

Cet article est tiré principalement du Dictionaire de Bayle, où les curieux trouveront plusieurs remarques sur le caractere & les ouvrages de le Pays. La note sur le Vers 180. de la Satire III. de Despréaux les satisfera aussi : ils verront la maniere agréable dont le Pays & Despréaux se tirent tous deux d'affaires au sujet de ce Vers.

Le Pays sans mentir est un bouffon plaisant.

J'ajouterai à cet article une rencontre assez plaisante qui arriva à le Pays dans un voyage qu'il fit en Languedoc. Etant dans une hôtellerie pour y dîner, & s'étant retiré dans une chambre où il travailloit sur quelques papiers, pendant qu'il y faisoit cuire une poularde, le Prince Armand de Conti, Gouverneur de la province, qui chassoit dans les environs s'étant écarté de son équipage, vint au bourg & à l'hôtellerie où étoit le Pays, & demanda à l'hôte s'il n'y avoit personne chez lui : il lui dit qu'il y avoit un galant homme, qui faisoit cuire une poularde dans sa chambre pour son dîner. Le Prince, qui aimoit à s'amuser, y monta, & trouva le Pays appliqué à ses papiers ; il s'approcha de la cheminée en disant : *La poularde*

est cuite, il faut la manger. Le Pays, qui ne connoissoit point le Prince, sur-tout n'étant accompagné de personne, ne se leva point, & lui répondit : La poularde n'est point cuite, & elle n'est destinée que pour moi. Le Prince réïtera qu'elle étoit cuite, & qu'il falloit la manger : le Pays soutenoit de son côté qu'elle ne l'étoit pas. La dispute s'échauffoit, lorsqu'une partie de la Cour du Prince arriva, qui monta dans la chambre, & le traita de Monseigneur & d'Altesse ; pour lors le Pays le reconnut, quitta ses papiers, & vint se jetter à ses genoux en lui disant plusieurs fois : *Monseigneur, elle est cuite, elle est cuite.* Le Prince, qui étoit spirituel, aimable & familier, se divertit fort de cette avanture, & lui répondit : *Puisqu'elle est cuite, il faut la manger ensemble.*

Cette avanture m'engage de rapporter un trait qui marque la bonté & la maniere libre & familiere dont le Prince de Conti vivoit dans la province où il commandoit, qui le faisoit aimer & estimer de tout le monde, ayant trouvé dans une fameuse hôtellerie sur la cheminée cette inscription.

Je m'appelle Jean Robineau.
Qui bois toûjours mon vin sans eau.

Le Prince écrivit de suite :

Et moi le Prince de Conti,
Qui de même le bois aussi.

V. Bayle, *Dictionaire Critique.* Moreri, *Dictionaire.*

C L.

ISAAC BENSERADE,

Né à Lions, petite ville de la haute Normandie, Conseiller d'Etat, reçu à l'Académie Françoise le 17. Mai 1674. mort à Paris le 19. Octobre 1691. dans sa 78e. année, inhumé à Saint Eustache.

Il sortoit d'une famille huguenote, mais il ne fut pas longtems nourri dans l'erreur ; car il étoit fort petit lorsque son pere se fit Catholique ; & pour lui, il reçut le Sacrement de Confirmation à l'âge de sept ou huit ans. On pretend que ses ancêtres

ancêtres ont été de grande importance ; mais tout le monde n'en demeure pas d'accord.

» Je ne m'arrêterai point, *dit l'Abbé d'Olivet*, à discuter ce » qui est de la noblesse de Benserade. S'il avoit laissé des enfans, » ce seroit leurs affaires ; mais il n'a laissé que des Poësies, & à » cet égard peu importe qu'il descendit ou non des anciens Sei» gneurs de Malines, & que du côté maternel il tint à la Mai» son de la Porte, & à celle de Vignancourt. Quoi qu'il en soit, » toûjours il est certain que le Cardinal de Richelieu, & le Duc » de Brezé, deux excellens Protecteurs, dont Benserade ne » profita pas, le regardoient comme leur parent. Un peu plus » de conduite eût poussé loin sa fortune sous le Cardinal, dont » le dessein étoit qu'il fît des études serieuses, & que par-là » il meritât d'être avancé dans l'Eglise : mais le Théatre eut » pour lui plus d'attrait que la Sorbonne. Une Actrice lui » tourna la tête. Il s'amusa dès lors à faire des Vers galans, & » même des Comédies.

Benserade à la mort du Cardinal de Richelieu perdit une pension très-honnête, dont cette Eminence le gratifioit ; mais la Reine mere repara cette perte : car elle lui en accorda une autre de trois mille livres, laquelle jointe à quelques presens & gratifications qu'il recevoit à la Cour, le mettoit en état de vivre agréablement.

Le Théatre occupa d'abord le genie de Benserade, & il nous est resté quelques Tragédies & Comédies de sa façon.

Ses Poësies galantes & spirituelles, & ses bons mots le mirent fort à la mode. Il excelloit sur-tout dans l'art de railler finement ; c'est ce qu'on voit dans plusieurs de ses ouvrages, & principalement dans les Vers qu'il composa pour les vingt-quatre Ballets [a] representez dans la jeunesse de Louis XIV. avant que les Opera fussent en usage. Il y découvroit dans les peintures vives & delicates qu'il faisoit des Dieux & des Deesses,

[a] Voici la liste des vingt-cinq Ballets avec les années qu'ils ont été representez. I. *Mascarade*, en forme de Ballet, 1651. II. *Ballet Royal de la Nuit*, 1653. III. *Ballet Royal des Nôces de Pelée & de Thetis*, 1654. IV. *Ballet des Proverbes*, 1654. V. *Ballet du tems*, 1654. VI. *Ballet des Bien-Venus*, 1655. VII. *Ballet de la revente des habits*, 1655. VIII. *Ballet Royal des Plaisirs*, 1655. IX. *Ballet Royal de Psyché*, 1656. X. *Ballet Royal de l'Amour malade*, 1657. XI. *Ballet Royal d'Alcidiane*, 1658. XII. *Ballet Royal de la Raillerie*, 1659. XIII. *Ballet Royal des Saisons*, 1661. XIV. *Ballet Royal de l'impatience*, 1661. XV. *Ballet Royal d'Hercule amoureux*, 1662. XVI. *Ballet Royal des Nôces de village*, 1663. XVII. *Ballet Royal des Arts*, 1663. XVIII. *Ballet Royal des Amours deguisez*, 1664. XIX. *Vers pour les plaisirs de l'Isle enchantée*, 1664. XX. *Ballet Royal de la naissance de Venus*, 1665. XXI. *Ballet Royal des Muses*, 1666. XXII. *Le Carnaval, Mascarade Royale*, 1668. XXIII. *Ballet Royal de Flore*, 1669. XXIV. *Ballet Royal du Triomphe de l'Amour*, 1681.

BENSERADE. le caractere, l'inclination, & même les avantures des personnes de la Cour, qui representoient des rôles dans ces Spectacles. Il est regardé comme un excellent maître dans ce genre d'écrire, & même un *Phenix*, qui n'a point encore eu son pareil.

Bayle dans ses *Nouvelles de la Republique des Lettres*, mois de Janvier 1685. article iij. dit que le jour de la reception de M. Thomas Corneille à l'Académie Françoise, M. de Benserade lut une Piece de sa façon, qui fut extrémement applaudie; c'est le portrait en racourci des quarante Académiciens vivans en 1684. par rapport à leurs personnes, à leurs talens, à leurs avantures & à leur fortune. Il parla avec liberté de chacun d'eux, mais avec ce tour fin & inimitable, dont il s'est servi tant de fois pour des Vers de Ballets, personnellement propres aux Dames & aux Seigneurs de la Cour qui devoient paroître dans les Entrées. C'est dommage qu'on n'ait pas conservé cette Piece. L'Abbé d'Olivet nous apprend dans son Histoire de l'Académie que la lecture qu'il en fit mortifia plusieurs de ses Confreres, & leur apprit que la delicatesse des gens de Lettres pouvoit l'emporter même sur celle des Courtisans: c'est pourquoi Benserade ne voulut point donner cet ouvrage à l'impression.

L'Abbé Ménage, Sorel, Despréaux, critiques des plus judicieux, louent Benserade pour l'agrement & la fecondité de son genie, & pour le tour aisé de ses Poësies pleines de graces & de gentillesse.

Benserade étoit en concurrence avec Voiture pour le bel esprit & pour la fine galanterie. Toute la Cour fut partagée sur le Sonnet de *Job*, & sur celui d'*Uranie*, dont Benserade avoit fait le premier, & Voiture le second. Ceux du parti de Benserade s'appelloient *Jobelins*, & ceux qui tenoient pour Voiture se nommoient *Uranins*. M. le Prince de Conti prit le parti de Benserade; & Madame de Longueville, sœur de ce Prince, se declara pour Voiture. Une personne d'esprit pour marquer que ces deux Sonnets meritoient d'être également estimez, fit ces quatre Vers.

> Uranie & Job, *ce me semble,*
> *N'avoient rien à se demander;*

Ma foi, l'on devroit bien gronder
Ceux qui les mettent mal ensemble.

Les Dames les plus aimables & les plus spirituelles, soit de la Cour, soit de Paris, se faisoient un vrai plaisir d'attirer Benserade chez elles, & recitoient volontiers de ses Vers. Despréaux dit aussi au Chant IV. de son Art Poëtique, en parlant du Roi Louis XIV.

Que de son nom chanté par la bouche des Belles
BENSERADE *en tous lieux amuse les ruelles.*

Les Poësies de Benserade, imprimées à Paris en deux volumes in-12. chez Charles Sercy 1697. font connoître qu'il s'est exercé dans presque tous les genres de Poësie. Cette édition renferme plusieurs *Epîtres*, *Sonnets*, *Stances*, *Elegies*, *Madrigaux*, un *Poëme sur le Mariage du Roi*, *Vers de vingt-quatre Ballets du Roi*, quelques *Rondeaux choisis* d'entre ceux qu'il a faits sur les Metamorphoses d'Ovide. Toutes ses *Metamorphoses en Rondeaux* ont été imprimées au Louvre en un volume particulier in-4°. enrichi d'estampes au commencement de chaque Rondeau, Paris 1676.

Ce dernier ouvrage à l'usage de Monseigneur le Dauphin, qu'il fit par ordre du Roi, qui le gratifia d'une somme de dix milles livres, n'a point eu autant de succès que ses autres Poësies. Chapelle en parle plaisamment dans le Rondeau suivant, où il fait réponse à l'Auteur, qui lui en avoit envoyé un exemplaire très-bien relié, & sur lequel il l'avoit prié de vouloir lui marquer son sentiment.

A la fontaine où l'on puise cette eau,
Qui fait rimer & RACINE & BOILEAU,
Je ne bois point, ou bien je ne bois guere;
Dans un besoin si j'en avois affaire,
J'en boirois moins que ne fait un moineau.

Je tirerai pourtant de mon cerveau
Plus aisément, s'il le faut, un Rondeau,
Que je n'avale un plein verre d'eau claire
A la fontaine.

De ces Rondeaux un Livre tout nouveau

BENSERADE.

A bien des gens n'a pas eu l'art de plaire ;
Mais quant à moi j'en trouve tout fort beau,
Papier, dorure, images, caractere,
Hormis les Vers, qu'il falloit laisser faire
A LA FONTAINE.

Il semble que Benserade voulut se défendre de donner cet ouvrage à l'impression, ayant été trop gené par cette longue suite de Rondeaux, au nombre de plus de deux cens trente, & par la difficulté de rendre agréable au Lecteur en si peu de Vers les sujets qu'il y a traitez: c'est ce qu'il fait sentir par le Rondeau qui suit, servant de Preface à cet ouvrage.

Si j'ai mal fait, ami Lecteur, d'écrire,
Vous ferez bien pour vous de ne pas lire :
Comme on défere au sentiment d'autrui,
Une personne en credit aujourd'hui,
Veut que j'imprime, ai-je pû l'en dedire ?

Cette personne est le Roi notre Sire ;
Il ne fait pas trop bon le contredire.
Il l'a voulu, prenez-vous en à lui,
Si j'ai mal fait.

D'un ornement d'images il desire
Enrichir l'œuvre ; & même on pourroit dire,
Que s'en étant rendu l'auguste appui,
Il veut par-là diminuer l'ennui,
Qu'une lecture en pareil cas inspire.
Si j'ai mal fait.

L'*Errata* de son Livre compose aussi un Rondeau, dont voici la fin :

Pour moi, parmi des fautes innombrables,
Je n'en connois que deux considerables,
Et dont je fais ma declaration ;
C'est l'entreprise & l'exécution,
A mon avis fautes irreparables,
Dans ce volume.

Après ce que Benserade vient de dire, on ne doit point porter de jugement trop severe contre ses Rondeaux, dont les connoisseurs en lisent plusieurs avec plaisir, & louent sa facilité

lité d'écrire dans un genre de Poëſie auſſi contraint, & dans un auſſi grande quantité de Rondeaux, dont il eſt très-difficile que la même harmonie & le même genre de Poëſie ſi ſouvent repeté n'ennuye un peu, quelque bon que puiſſe être chaque Rondeau en particulier.

Benſerade eſt auteur de la plus grande partie des paroles ſur leſquelles Lambert, cet illuſtre Muſicien, a compoſé des airs ſi tendres & ſi melodieux; & l'on peut dire que Benſerade excelloit dans le genre des chanſons. Il a fait encore quelques *Poëſies ſur des ſujets de pieté & des traductions en Vers de quelques Pſeaumes.*

On peut voir au commencement de l'édition de ſes œuvres par Charles de Sercy en 1697. un diſcours touchant ſa vie par l'Abbé Tallemant le jeune. Le commencement du Privilege, qui eſt à la tête de cette édition, eſt aſſez curieux à lire: on y fait de grands éloges de l'eſprit & des ouvrages de ce Poëte.

Le dernier ouvrage de Benſerade eſt un recueil d'environ deux cens Fables reduites en autant de quatrins, dont trenteneuf ont été gravées au Labyrinthe de Verſailles. Non-ſeulement il ne donna plus rien au Public après cet ouvrage, mais il fit divorce avec le grand monde. Il voulut enfin ſe voir libre & à la campagne. Gentilly près Paris fut le ſejour qu'il choiſit: ſa maiſon & ſes jardins y étoient des mieux decorez; tout y reſpiroit ſon eſprit Poëtique; on n'y voyoit qu'Inſcriptions gravées ſur l'écorce des arbres, & celle-ci ſe preſentoit la premiere.

Adieu fortune, honneurs, adieu vous & les vôtres;
Je viens ici vous oublier.
Adieu toi-même Amour, bien plus que tous les autres
Difficile à congedier.

Benſerade conſerva la vivacité & l'enjouement de ſon eſprit juſqu'à la fin de ſa vie, & on trouve que ſes derniers ouvrages ont le même feu & la même legereté que ſes premiers; ce qu'on a très-bien exprimé dans ſon éloge compris dans ces Vers:

Ce bel Eſprit eut des talens divers
Qui trouveront l'avenir peu credule,
Loin d'être flatteur dans ſes Vers,
D'y plaiſanter les Grands ne fit point de ſcrupule,

Sans qu'ils le priſſent de travers :
Il fut vieux & galant, ſans être ridicule.

Il mourut âgé de 78 ans d'une ſaignée de precaution pour ſe faire tailler, qui lui couta la vie, parce que le Chirurgien lui coupa l'artere ; & au lieu d'étancher le ſang & y apporter du remede, il prit la fuite.

Catalogue des ouvrages de Benſerade : ils ont été tous imprimez à Paris.

I. *Cléopatre*, Tragédie in-4°. 1636. II. *La mort d'Achille & la diſpute de ſes armes*, Tragédie in-4°. 1637. III. *Iphis & Iante*, Comédie in-4°. 1637. IV. *Guſtaphe, ou l'heureuſe ambition*, Tragi-Comédie in-4°. 1637. V. *Paraphraſe en Vers ſur les neuf Leçons de Job*, in-12. 1638. VI. *Meléagre*, Tragédie in-4°. 1641. VII. *La Pucelle d'Orleans* [a], Tragédie in-4°. 1642. VIII. *Les Metamorphoſes d'Ovide en Rondeaux*, in-4°. 1676. IX. *Fables d'Eſope en Quatrins*, in-8°. 1678. X. *Oeuvres diverſes*, en deux tomes in-12. chez Sercy 1697.

On trouvera de quoi ſe ſatisfaire amplement ſur la vie & ſur les avantures de Benſerade dans un Diſcours qui eſt à la tête de l'édition de ſes œuvres diverſes, donnée par Sercy ; dans le ſecond tome de l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe par l'Abbé d'Olivet, *article* xxiv. dans le Dictionaire de Bayle, *article* BENSERADE. *Voyez encore* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1534. Moreri, *Dictionaire*. Le *Menagiana*, tome 2. & tome 3.

CLI.

DE LA FOND,

Pariſien, Capitaine de Dragons du Regiment de la Reine, mort vers l'an 1692. *(Poëte François.)*

C'étoit un de ces agréables débauchez, qui étoit preſque toûjours en pointe de vin, & qui alloit même quelquefois plus loin : il ſuivoit en cela le regime de vie établi dans le Regiment où il ſervoit, & que j'ai vû ſe maintenir de mon tems en 1698.

[a] Samuel Chapuzeau dans ſon Théatre françois donne la Tragédie de *la Pucelle d'Orleans* à la Meſnardiere ; mais Paul Boyer dans ſa Bibliotheque universelle marque qu'elle eſt de Benſerade.

que j'entrai Capitaine dans le même Regiment, où les Jolis, les le Tieulle, les la Contri, les Digoines & quelques autres anciens Officiers avoient soin de faire observer ce regime aux nouveaux venus, ausquels ils trouvoient du talent. En effet il étoit difficile de ne pas se laisser aller aux bons exemples que donnoient ces Messieurs, d'autant plus que les plaisirs de la table, quoique d'une longue durée, étoient fort éloignez de la crapule, étant animez par une conversation brillante, par des saillies aimables, & par plusieurs historiettes divertissantes & contes plaisans, le tout entremêlé de Chansons bachiques, spirituelles & gracieuses, dont on composoit quelquefois sur le champ les paroles, ordinairement sur les airs des Opera de Lully. La Fond, dont je parle ici, avoit le talent de parodier, ou de faire des paroles sur les airs qui avoient le plus de vogue; & l'on en trouve plusieurs de sa façon dans les trois volumes de *Parodies*, & dans les deux volumes de *Tendresses bachiques*, que Ballard, seul Imprimeur du Roi pour la Musique, a donnez au Public. La plûpart des paroles de la composition de la Fond sont marquées dans ces volumes d'une F, lettre principale de son nom.

M. le Maréchal de Turenne & M. le Maréchal de Crequy aimoient la Fond, & l'invitoient à leur table. M. le Duc de Vendôme, & M. le Grand Prieur son frere étoient charmez de posseder aussi un homme tel que la Fond. Ce fut au Château d'Anet, où M. de Vendôme avoit mené la Fond, qu'il y termina sa vie: car y étant tombé sur un escalier, & s'étant blessé à la tête, il mourut quelques jours après de cette chute.

CLII.

CHARLES DU PERIER,

Gentilhomme Provençal, natif d'Aix, de la Pléiade Latine ou Parisienne du dix-septiéme siecle, mort le 28. Mars 1692.
(Poëte Latin & François.)

Il étoit fils de Charles du Perier Gentilhomme de Charles de Lorraine, Duc de Guise, Gouverneur de Provence. Scipion du Perier, celebre Jurisconsulte, ami de Malherbe, étoit oncle

DU PERIER. de celui dont nous parlons ici, qui honora la memoire de son oncle par une très-belle Epitaphe en latin.

La Poësie latine, où il a parfaitement bien réussi, lui a donné un rang parmi les sept Poëtes qui composent la Pléïade Parisienne, formée dans le dix-septiéme siecle à la gloire des François, qui ont excellé pour les Vers latins.

Les Odes de du Perier sont fort estimées, & lui ont fait disputer le sceptre Poëtique avec le fameux Santeuil. Ménage le nomme le Prince des Poëtes Lyriques; mais quelques autres grands Poëtes peuvent prétendre comme lui à ce titre.

Quoiqu'il paroisse que du Perier se soit renfermé dans les bornes de la Poësie Latine, plusieurs conviennent qu'il entendoit fort bien la Françoise, & les Prix qu'il a remportez à l'Académie Françoise en sont des preuves autentiques.

La negligence qu'il eut à faire imprimer ses œuvres est cause qu'on ne jouit pas de toutes ses productions Poëtiques; mais celles qui ont été inserées dans divers Recueils, & sur-tout dans celui des *Delices des Poëtes Latins*, font assez connoître le merite distingué de ce Poëte. Santeuil entra en lice avec lui pour combatre & obtenir le Sceptre Poëtique. L'Abbé Ménage a composé une très-belle Piece en Vers sur ce sujet, qu'on trouve dans ses œuvres & dans le Recueil des bons mots de Santeuil, intitulé *Santeuilliana*, volume in-16. la Haye 1717. Cette Piece commence par ces quatre Vers.

PERERI *Aonidum decus immortale Sororum;*
Et tu, Scriptorum gloria SANTOLIDE:
Ergo, quos olim sociavit fœdere amicos,
Vos idem Aonidum dissociavit Amor.

Du Perier ne laissoit pas que d'estimer beaucoup les ouvrages de Santeuil, & a même traduit quelques-unes de ses Poësies latines en Vers françois. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1540. Le *Menagiana*, tomes 1. 2. & 3. Moreri, *Dictionaire*.

CLIII.

CLIII.

GILLES MÉNAGE,

Un des sept Poëtes de la Pléiade Latine du dix-septiéme siecle, de l'Académie de la Crusca *de Florence, mort à Paris le 23. Juillet 1692. âgé de 79 ans, inhumé à Saint Jean le Rond. (Poëte Grec, Latin, François & Italien.)*

Angers fut sa patrie, il y nâquit le 15. Août 1613. Son pere Guillaume Ménage étoit Avocat du Roi dans la même ville; & sa mere s'appelloit Guyone Ayrault, sœur de Pierre Ayrault Lieutenant Criminel.

Dès sa plus grande jeunesse il fit paroître tant d'inclination pour l'étude, que son pere se crut obligé de n'épargner rien pour lui donner une éducation conforme à de si belles dispositions. La memoire prodigieuse qu'il avoit ne contribua pas mediocrement à ses premiers progrès.

Ayant fini ses Humanitez & sa Philosophie, il s'appliqua avec succès à l'étude du Droit, & fut reçu Avocat au Parlement de Paris, où il plaida avec applaudissement; mais il quitta le Barreau pour ne penser uniquement qu'à l'étude des belles Lettres. Il embrassa l'état Ecclesiastique, pour lequel il avoit toûjours eu beaucoup de penchant : il fut pourvu de quelques Benefices, entr'autres du Doyenné de Saint Pierre d'Angers, que son pere avoit possedé.

Etant à Paris il rechercha la connoissance des plus Sçavans de la ville & des provinces, & fit habitude particuliere avec tous ceux qui étoient regardez alors comme les arbitres de la reputation des gens de Lettres, & comme les dispensateurs de la gloire.

Toutes ces belles connoissances & la grande reputation qu'il avoit déja dans le monde le firent souhaiter avec passion de M. le Cardinal de Retz, qui n'étoit alors que coadjuteur de l'Archevêché de Paris : ce fut Chapelain de l'Académie Françoise qui lui en parla, & par le moyen duquel Ménage son ami particulier eut une place dans la maison de ce Prelat, avec qui il vivoit fort familierement.

Dans cet état il jouit du repos necessaire à ses études, & y

SSsss

MÉNAGE. eut tous les jours de nouvelles occasions de faire paroître son érudition autant que son esprit.

Il se distingua d'abord par deux Pieces en Vers qui sortirent de sa plume : l'une fut *la metamorphose du pedant Montmaur en Perroquet ;* & l'autre, *la Requête des Dictionaires.*

Le peu de mesure qu'il garda avec des personnes qui étoient entrées chez le Cardinal de Retz par des vûës plus interessées que les siennes, le brouilla irreconciliablement avec eux : il en sortit & prit un appartement dans le Cloître Notre-Dame, où jusqu'à sa mort il a tenu tous les Mercredis une Assemblée frequentée par quantité de gens de Lettres, qu'il appelloit lui-même *Mercuriale.* Il avoit vendu une Terre de la succession de son pere à M. Servien, qui lui en passa Contract de constitution de trois mille livres de rente. D'ailleurs il jouissoit d'une pension de quatre mille livres, crée en sa faveur sur deux Abbayes. Ce revenu, & deux mille livres de pension que lui faisoit le Roi, mais dont il ne fut payé que pendant quatre ans, le mirent en état de cultiver agréablement l'étude des belles Lettres.

Ménage employoit une partie de ses revenus à faire subsister quelques Eleves qu'il formoit dans la Poësie, & à faire imprimer avec soin ses ouvrages.

M. le Cardinal de Mazarin & M. Colbert le chargerent de faire un rôle de gens de Lettres, comme celui qui les connoissoit le mieux, puisqu'il avoit correspondance, non-seulement avec ceux de Paris & des provinces, mais aussi avec les étrangers. Cette recherche ne produisit rien alors, mais quelques années après elle eut son effet, ayant été gratifié pour sa part de deux mille livres.

Il n'y a point de genre de Litterature, dans lequel Ménage ne se soit exercé, & souvent avec succès. Il étoit Grammairien, Philosophe, Jurisconsulte, Historien, Poëte, Antiquaire, & Critique. Les Langues Grecque, Latine, Italienne, Espagnolle lui étoient familieres : il a composé plusieurs Poësies dans ces differentes Langues, de même que dans la Françoise. Toutes ces Poësies ont leur merite & leur agrément, & ont reçu des éloges de plusieurs Sçavans du Royaume, & même de ceux des pays étrangers. Parmi les François on doit compter Balzac, Antoine Halley, Montmor, le Pere Mambrun, Chapelain,

Godeau, Sarasin, Colletet, Costar, Charpentier, Petit, Commire, Santeuil, la Monnoye, Mlle de Scudery & plusieurs autres bons Critiques. Je rapporterai ici le Sonnet que le President Mainard fit à sa louange.

Quels honneurs éclatans n'as-tu pas meritez?
Tu n'es qu'aux premiers jours où l'homme est vraiment homme,
Et déja ton esprit a toutes les clartez
Des fameux Ecrivains d'Athenes & de Rome.

Apollon me l'a dit, tu seras sans pareil
En l'Art qui nous apprend tant d'illustres mensonges.
Il n'est point de Sçavant, dont le profond sommeil
Sur la double Montagne ait fait de si beaux songes.

MENAGE, *si tu vis autant que j'ai vécu,*
Tu verras à tes pieds le Critique vaincu
Applaudir à ta Muse éloquente & fertile.

Et le siecle present, & tous ceux qui naîtront
Ne se pourront lasser d'admirer sur ton front
*La Couronne d'*HOMERE *& celle de* VIRGILE.

Lorenzo Grasso Italien, & Francius Hollandois, disent que les Poësies Grecques de Ménage ont une pureté admirable de stile. Borrichius Danois, assure que les Poësies Italiennes du même Auteur sont bien travaillées & bien polies: Messieurs de la *Crusca*, Confreres de Ménage, en ont jugé de même.

Les Poësies Françoises de Ménage ont aussi leur beauté, comme sa *Satire contre le Pedant Montmaur*, & sa *Requête des Dictionaires*, quelques *Idylles*, *Eglogues*, *Elegies*, le *Sonnet sur la Guirlande de Julie*, & autres Pieces.

Personne ne doit disconvenir de la beauté de ses Poësies Latines: on en a eu sept éditions, dont une in-4°. chez Courbé, Paris 1652. où le portrait de l'Auteur gravé par Nanteuil est à la tête; une autre in-8°. Paris 1680. On peut dire que la Poësie Latine est son fort, que c'est où son genie domine le plus, & ce qui lui a donné le plus de reputation. Ses Poësies Latines se divisent en *Heroïques*, *Lyriques*, *Eglogues*, *Idylles*, *Elegies*, *Epigrammes*, *Vers Phaleuques*, *Iambes*, & autres.

Ceux des Critiques qui ont recherché en quel genre de Poësie Ménage a le mieux réussi, estiment que c'est dans

MENAGE. l'*Elegie*, dans l'*Epigramme* & dans les *Iambes*.

Ménage a publié aussi plusieurs ouvrages en Prose, dont voici les titres : *Oeuvres mêlées ; Dictionaire étimologique, ou Origines de la Langue Françoise ; Observations & corrections sur Diogene de Laërce ; la Vie des Dames Philosophes ; Aménitez du Droit François ; l'Antibaillet ; Vita Gargilii Mamurræ ;* ouvrage satirique, dont Balzac fit un grand éloge dans une de ses Lettres à Ménage, disant qu'il est digne de Rome triomphante & du siecle des premiers Cesars. Le même Balzac lui adresse quelques unes de ses Poësies, où il lui donne beaucoup de louanges. Balzac & Ménage étoient amis & se trouvoient souvent ensemble dans les Assemblées de beaux Esprits, qui se tenoient pour lors à Paris, comme à l'Hôtel de Longueville & à l'Hôtel de Rambouillet. C'étoit-là où ces deux Messieurs étaloient les plus beaux mots, & les phrases les plus éloquentes ; mais en sortant de ces Assemblées, où ils avoient mis leur esprit & leur éloquence à la gêne, & se trouvant tous deux seuls, ils se disoient quelquefois : Delassons-nous presentement, & ayons le plaisir de faire des solecismes à notre aise.

Quoique l'Abbé Ménage ait été loué pour sa grande érudition & pour ses ouvrages par un grand nombre de personnes illustres dans la Republique des Lettres, il s'éleva cependant contre lui plusieurs adversaires de grande reputation, tels que l'Abbé d'Aubignac, Boileau Despréaux, Cotin, Salo, le Pere Bouhours, le President Cousin, Baillet, contre quelques-uns desquels il écrivit, & dont quelques-uns écrivirent contre lui.

Ménage, tout Philosophe qu'il vouloit paroître, ne laissoit pas de faire sa Cour aux Dames, & d'avoir le cœur tendre ; il ne s'en défendoit pas même, comme on peut le voir dans quelques-unes de ses Poësies, sur-tout dans son Epître à Chapelain, & dans sa belle Idylle à Madame de Sevigny : il s'attacha surtout à cette Dame celebre par la beauté de son genie, par sa conversation charmante, & par sa maniere d'écrire aisée & pleine de graces. Il ne put resister à ses charmes, & lui rendoit de frequentes visites. Cette Dame qui badinoit agréablement voulant un jour sortir pour aller chez des Marchands faire quelques emplettes, & n'ayant point trouvé sa femme de chambre, dit à Ménage : *Monsieur l'Abbé, vous viendrez avec moi, montez dans mon carosse.* Il fut tout étonné de cette proposition,

proposition, & voulut s'en excuser honnêtement à cause de la bienséance. *Montez, vous dis-je* (lui repliqua-t'elle) *voilà bien des façons; si vous raisonnez davantage, j'irai vous voir au premier jour jusques dans votre chambre.* Ménage ne se cachoit point de l'inclination qu'il avoit pour cette Dame, comme il le rapporte lui-même dans le *Menagiana* dans ces termes. Madame de Sevigny allant un jour à la campagne me vint dire adieu: à son retour elle me fit de grandes plaintes de ce que je ne lui avois point écrit. *Je vous ai écris, lui dis-je, mais après avoir relu ma Lettre, je la trouvai trop passionnée, & je ne jugeai pas à propos de vous l'envoyer.*

On trouvera dans l'*Antibaillet*, II. partie, article cxviij. une infinité d'éloges que les Sçavans ont donnez à l'Abbé Ménage, qui finit une longue & glorieuse carriere le 23. Juillet 1692. étant âgé de 79 ans. M. Pinsson Avocat, lui fit une longue & magnifique Epitaphe latine, qui est placée dans l'Eglise de Saint Jean le Rond à Paris: j'en rapporterai ici seulement le commencement.

VIRUM OFFICIOSUM,
INGENIO PRÆSTANTEM,
MEMORIA TENACISSIMUM,
SCIENTIA NOTUM UBICUMQUE;
GRÆCUM NON SOLUM VEL LATINUM,
SED ET ITALICUM, GALLICUMQUE SCRIPTORUM POLITISSIMUM
QUÆRIS, VIATOR, HÎC JACET.

V. Memoires pour servir à la Vie de M. Ménage au commencement du premier volume du *Menagiana*, édition 1715. *Journal des Sçavans* du mois d'Août 1692. *Mercure galant* de la même année. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1535. Moreri, *Dictionaire.* Bayle, *Dictionaire critique.* Le P. Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la R. P. des Lettres*, tome 1.

CLIV.

RAIMOND POISSON,

Parisien, fameux Comédien, mort à Paris en 1690. inhumé à Saint Sauveur. (Poëte François.)

Poisson étant encore fort jeune perdit son pere, qui étoit un Mathematicien des plus Sçavans. M. le Duc de Crequi, Chevalier des Ordres du Roi, premier Gentilhomme de sa chambre, & Gouverneur de Paris, voulut bien l'honorer de ses bontez, & l'attacha à lui.

La passion que Poisson prit dès sa jeunesse pour la Comédie fut si violente, que sans considerer les avantages que M. le Duc de Crequi auroit pû lui faire, il le quitta pour aller jouer la Comédie en campagne; & cette passion lui fit produire dès ce tems-là quelques Pieces de Théatre qui furent assez bien reçuës du Public. Le Roi Louis XIV. faisant alors le tour de son Royaume, & passant par une Ville où Poisson eut l'honneur de jouer la Comédie devant lui, Sa Majesté en fut si satisfaite, qu'elle le choisit pour un de ses Comédiens; elle eut même la bonté de le remettre dans les bonnes graces de M. le Duc de Crequi, lequel depuis a toûjours été son protecteur & celui de sa famille.

L'esprit de Poisson qui abondoit en saillies agréables, plaisoit extrémement au Roi, qui lui donna plusieurs marques de sa bonté, & qui ne put s'empêcher de paroître sensible à la perte qu'il fit de son fils aîné, lequel en qualité de volontaire se distingua sous les yeux de Sa Majesté au siege de Cambrai, où il fut tüé.

M. de Colbert avoit tenu sur les Fonds Baptismaux un des enfans de Poisson. Un jour que ce Ministre lui fit l'honneur de le retenir à dîner avec des personnes aimables & spirituelles, il l'engagea à faire un impromptu pour réjouir la compagnie: il fit celui-ci,

Ce grand Ministre de la Paix
COLBERT *que la France revere*,

Dont le nom ne mourra jamais ;
He-bien, tenez, c'est mon Compere.

On peut dire que Poisson a été le plus grand Comédien pour le Comique qui ait paru sur notre Théatre. Il avoit tous les talens necessaires pour sa profession, & sur-tout un naturel merveilleux. C'étoit un homme d'une assez grande taille, bien facé, ayant la bouche grande, mais garnie de belles dents. Quelques-uns ont dit qu'il portoit des bottines à cause qu'il avoit la jambe extrémement menue ; mais il y a plus d'apparence de croire qu'il paroissoit en bottines sur le théatre, parce que dans sa jeunesse les rues de Paris, dont à peine la moitié étoient pavées & fort mal propres, obligeoient les gens de pied, & surtout les domestiques de se mettre en bottines pour faire leurs courses. Les Acteurs, qui depuis ont representé le rôle de Crispin, ont conservé cette chaussure, croyant se donner plus de graces & d'agrément, & voulant imiter en cela ce grand Acteur, qui a donné plusieurs Comédies au Théatre, dont voici le catalogue : elles sont toutes en Vers.

I. *Le Sot vangé*, en un Acte. II. *Le Fou de qualité*, un Acte. III. *Le Baron de Crasse & le Zigzag*, deux Actes. IV. *L'Après-soupé des Auberges*, un Acte. V. *Le Poëte Basque*, un Acte. VI. *Les faux Moscovites*, un Acte. VII. *La Mégere amoureuse*, un Acte. VIII. *La Hollande malade*, un Acte. IX. *Les Femmes coquettes*, cinq Actes. X. *Les Foux divertissans*, trois Actes. La Comédie du *bon Soldat* a été tirée de cette derniere Piece. On a dit pendant quelque tems Poisson auteur de la *Comédie sans titre ;* mais il n'a fait que prêter son nom à Boursault, qui en est le veritable auteur. On a un très-beau portrait de Poisson, gravé par Edelink.

Le cadet des fils de Poisson s'appelle Paul Poisson : il a été Porte-manteau de feu MONSIEUR, frere unique du Roi : ayant herité des talens de son pere pour jouer le Comique, il ne put resister, comme lui, au desir de monter sur le théatre, où il a fait long-tems les plaisirs de la Cour & de la Ville. Il s'est retiré de la Comédie avec des pensions du Roi, en 1724. étant âgé de 66 ans. Celui-ci a laissé deux fils, qui ont joué tous deux la Comédie avec succès. Le cadet remplace très-bien son pere & son grand-pere dans le Comique. Pour l'aîné, qui s'est retiré dans le même tems que son pere, a donné jusqu'à present trois Comédies, que le Public a vûës avec plaisir : la premiere est inti-

tulée, *le Procureur arbitre*, en un Acte; la seconde, *Alcibiade*, en trois Actes; & la troisiéme, *l'Avocat Musicien*, en un Acte.

Madame Gomez, fille de Paul Poisson, s'est distinguée aussi par plusieurs ouvrages d'esprit, tels que sa Tragédie d'*Habis*, qui a reçu beaucoup d'applaudissemens; tels que *les Journées amusantes*, & quelques autres ouvrages de sa façon.

CLV.

MATHIEU DE MONTREUL,

Parisien, fils d'un Avocat au Parlement, & frere cadet de Jean de Montreul de l'Académie Françoise, mort à Valence en Dauphiné au mois de Juillet 1692. *âgé de* 71 *ans.*
(Poëte François.)

Le pere de Montreul qui s'attachoit à bien élever ses enfans, s'appercevant que celui-ci aimoit l'étude & la vie tranquille, le destina à l'Eglise, & lui fit prendre le petit Colet. Il a toûjours porté l'habit Ecclesiastique sans être lié aux Ordres, & joua très-bien le rôle de ces Abbez mondains, qui cherchent à briller auprès des Belles, ayant toutes les qualitez necessaires pour y réussir : car il étoit naturellement coquet, galant & bien-fait. Montreul avoit de l'esprit & faisoit agréablement des Vers; mais on a dit qu'il affecta un peu trop de les faire mettre dans les Recueils de Poësies choisies, que les Libraires faisoient alors imprimer; & cela fit dire à Despréaux dans sa Satire vij. Vers 83. & 84.

On ne voit point mes Vers à l'envi de Montreuil, [a]
Grossir impunement les feuillets d'un Recueil.

Montreul ne se facha pas de cette petite raillerie; au contraire il a toûjours été des amis de Despréaux, qui avoit soin de lui envoyer un exemplaire de ses œuvres toutes les fois qu'on les imprimoit. Les premieres Poësies de Montreul lui acquirent de la reputation, ce qui l'encouragea de donner au Public ses œuvres : elles contiennent ses Lettres & ses Vers rassemblez dans un volume, où l'on voit son portrait au com-

[a] On doit écrire Montreul, quoiqu'ordinairement on prononce Montreuil.

mencement

mencement, in-12. Paris 1666. Il y a dans ses Vers beaucoup de brillant & de subtilité dans les pensées, & personne n'a mieux réussi que lui dans la Poësie galante, & surtout dans le Madrigal. C'est lui qui a écrit cette Lettre sur le voyage de la Cour de France à Fontarabie pour le Mariage du Roi, où l'on remarque beaucoup d'esprit & de delicatesse.

M. de Cosnac, Evêque de Valence, & ensuite Archevêque d'Aix, ayant connu le merite de Montreul, l'engagea de rester auprès de lui; & Montreul qui avoit alors mangé presque tout son bien, fut ravi de trouver lieu de servir cet illustre Prelat en qualité de Secretaire & d'homme de Lettres; il s'en acquita avec honneur, & mourut à Valence l'an 1692. regretté de tous ceux qui le connoissoient.

Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1472. s'est trompé en donnant à Jean de Montreul les Poësies qui sont de son frere Mathieu. Pellisson & l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie*, ne disent point que Jean Montreul ait donné aucune Poësie. Ménage dans son *Antibaillet*, premiere partie, chapitre xxxij. dit qu'on n'a jamais imprimé aucun Vers de M. de Montreul de l'Académie Françoise; mais bien ceux de l'Abbé de Montreul, son frere, nommé Mathieu. *V.* Barbin, *Recueil de Poësies choisies* tome 4. Richelet, *Recueil des plus belles Epigrammes des Poëtes François*, &c. Paris 1698. tome 1.

Montreul avoit une sœur qui avoit beaucoup d'esprit, & qui faisoit fort bien des Vers: on en jugera par le Sonnet suivant, qu'elle fit en fuyant les engagemens du monde, & se retirant aux Ursulines: elle l'adresse à un de ses Amans.

En vous disant adieu, malgré moi je soupire;
On voit tomber mes pleurs en ce facheux moment;
Je sens deux passions, quoiqu'inégalement,
Regner sur mon esprit avec beaucoup d'empire.

Je ne sçaurois penser au bonheur où j'aspire,
Sans témoigner l'excès de mon contentement;
Mais d'un autre côté ce triste éloignement,
Lorsque je songe à vous, fait aussi que j'expire.

Pour vaincre votre amour j'ai long-tems combattu ;
Et j'aurois vainement employé ma vertu ,
Si Dieu par ses bontez n'eût aidé mes foiblesses.

C'est lui qui dans mon cœur vient combattre aujourd'hui
Votre humeur, vos discours, vos soins & vos tendresses.
Vous ne voudriez pas l'emporter dessus lui.

CLVI.

Mlle LOUISE-ANASTASIE DE SERMENT,

de Grenoble en Dauphiné, de l'Académie des Ricovrati *de Padouë, surnommée* la Philosophe, *morte à Paris, vers l'an* 1692.

Mademoiselle de Serment a été une des personnes de son sexe des plus sçavantes, & du discernement le plus juste pour tout ce qui regarde les belles Lettres : aussi plusieurs beaux Esprits la consultoient-ils sur leurs ouvrages, & sur-tout M. Quinault, qui la consideroit comme sa Muse choisie.

Elle sçavoit parfaitement bien la Langue Latine, & composoit même dans cette Langue de très-beaux Vers, dont il en reste peu. Ses Vers françois sont aussi fort estimez.

Les dernieres années de sa vie elle fut tourmentée par un cancer qui lui rendoit la vie insupportable, & qui lui faisoit souhaiter la mort avec empressement : elle en fut écoutée comme elle le desiroit, & fit aux approches de la mort les Vers suivans.

Bien-tôt la lumiere des cieux
Ne paroîtra plus à mes yeux ;
Bien-tôt quitte envers la nature,
J'irai dans une nuit obscure
Me livrer pour jamais aux douceurs du sommeil.
Je ne me verrai plus par un triste reveil
Exposée à sentir les troubles de la vie.
Mortels qui commencez ici bas votre cours,
Je ne vous porte point d'envie,
Votre sort ne vaut pas le dernier de mes jours.
Viens, favorable mort, viens briser des liens,
Qui malgré moi m'attachent à la vie ;

Frappe, ſeconde mon envie;
Ne point ſouffrir eſt le plus grand des biens.

Dans ce long avenir j'entre l'eſprit tranquile;
Pourquoi ce dernier pas eſt-il à redouter,
Du Maître des humains l'éternelle bonté
Des malheureux mortels eſt le plus ſûr azile.

Cette illuſtre Demoiſelle compoſa auſſi une belle Epigramme latine ſur le même ſujet, qu'elle finit par ces Vers.

Nectare clauſa ſuo,
Dignum tantorum pretium tulit illa laborum.

Le ſieur de Vertron dans le premier volume de ſon Recueil de Pieces Académiques en Proſe & en Vers, &c. rapporte quelques Lettres & quelques Pieces de Vers de Mlle de Serment, dont il fait un grand éloge. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

CLVII.

PAUL PELLISSON, FONTANIER,

Né à Beziers en 1624. Conſeiller du Roi en ſes Conſeils, Maître des Requêtes ordinaire de ſon Hôtel, Abbé de Gimont, Prieur de Saint Orens d'Auch, reçu à l'Académie Françoiſe en 1652. mort à Versailles le 7. Février 1693. dans ſa 70e année. (Poëte François.)

Pelliſſon pour ſe diſtinguer de ſon frere aîné voulut joindre à ſon nom, qui étoit ancien dans la Robbe, celui de ſa mere, qui s'appelloit Fontanier, femme de beaucoup d'eſprit; mais fort entêtée du Calviniſme, dans l'erreur duquel elle l'avoit nourri. Il fit (comme le marque l'Abbé d'Olivet) ſes Humanitez à Caſtres, ſa Philoſophie à Montauban, & ſon Droit à Toulouſe, où à peine eut-il donné quelques mois à l'étude, qu'il entreprit de paraphraſer les *Inſtitutes de Juſtinien:* à la verité il n'en publia que le premier livre; mais ce premier livre ſuffiroit pour nous faire douter que ce fût l'ouvrage d'un jeune homme, ſi la date de l'impreſſion n'en faiſoit pas foi. Peu de tems après il

PELLISSON. vint à Paris, où il fut adressé au celebre Conrart, qui se fit honneur de le montrer à ces premiers Académiciens, dont sa maison étoit le rendez-vous. Tout portoit alors Pellisson à oublier sa province : il eut cependant le courage d'y retourner & de suivre le Barreau, pour se disposer à remplacer dignement ses peres. Mais sa carriere ne faisoit que de s'ouvrir, lorsqu'il fut tout d'un coup arrêté par une petite verole, qui non-seulement lui déchiqueta les joues, mais lui deplaça presque les yeux, & le rendit extremement laid : cependant malgré toute sa laideur, il n'avoit qu'à parler pour plaire. Il crut ne pouvoir mieux se consoler de l'accident qui lui étoit arrivé qu'avec les Muses, & pour cela il revint à Paris.

L'esprit de Pellisson étoit très-orné sur tous les genres de Litterature ; il sçavoit les Langues Grecque, Latine, Italienne & Espagnolle, & s'étoit appliqué à la lecture des meilleurs Auteurs qui ont écrit dans toutes ces Langues.

Pellisson est sans contredit un des plus beaux Esprits que la France ait produit ; & on pouvoit dire de lui comme on le disoit du Poëte Chiabrera de Savonne à l'égard de l'Italie, qu'il étoit un des plus beaux Esprits & un des plus laids visages de toute la France.

M. Fouquet, Surintendant des Finances, connoissant le merite de Pellisson, se declara son Mecene & l'attacha auprès de lui : mais la disgrace de M. Fouquet attira la sienne, & il fut arrêté & conduit à la Bastille en 1661. où il resta quatre ans, & d'où il sortit enfin glorieusement. M. le Duc de Montausier, M. le Duc de Saint Aignan, & plusieurs personnes de qualité y furent lui rendre visite, sitôt qu'on permit de le voir.

Il avoit été reçu à l'Académie Françoise le 30. Decembre 1652. comme surnumeraire, distinction qui n'a pas eu d'exemple jusqu'à present : ce fut à l'occasion de l'Histoire qu'il composa de cette illustre Compagnie, qui fut si satisfaite de la lecture qu'il fit de cet ouvrage, que dès-lors elle ordonna que la premiere place vacante lui seroit donnée, & que cependant il auroit droit d'assister aux Assemblées, & d'y opiner comme Académicien.

Ce fut lui qui proposa à l'Académie de donner toutes les années un Prix pour la Poësie à celui qui auroit le mieux réussi à celebrer les vertus de LOUIS LE GRAND, de même qu'elle en

en distribuoit un pour l'Eloquence. Ce Prix est une Médaille de trois cens livres, dont il fit la depense jusqu'à sa mort, à quoi l'Académie a suppléé depuis, jusqu'à ce que M. de Tonnerre, Evêque de Noyon, eût assigné une rente perpetuelle pour y satisfaire.

Pellisson s'est distingué par plusieurs ouvrages en Prose, où brille la belle Eloquence, comme dans son Panegyrique de Louis le Grand, prononcé à l'Académie : c'est un chef-d'œuvre dans son genre, qui a été traduit en Latin, en Italien, en Espagnol, en Anglois, & même en Arabe. Le Discours ou la Préface qu'il a mis à la tête des œuvres de Sarasin, est aussi un ouvrage achevé. Il a écrit plusieurs livres de pieté, & pour la défense de la Religion Catholique qu'il avoit embrassée, en abjurant le Calvinisme.

Louis le Grand connoissant la beauté & la noblesse de son stile le chargea d'écrire l'Histoire de son regne. Ceux qui ont lu ce qu'il en a composé, assurent que rien n'est plus beau dans ce genre d'écrire : on en peut juger par un excellent morceau de cette Histoire sur la conquête de la Franche-Comté, que le Pere Desmolets rapporte dans ses Memoires de Litterature au tome vij. & par les Campagnes du Roi en Flandre pendant les années 1677. & 1678. imprimée en un vol. in-12. chez Mesnier, Paris 1730. Du Trousset de Valincour, qui fut nommé à la mort de Pellisson pour continuer l'Histoire du Roi conjointement avec Despréaux, avoit beaucoup de Memoires de cet Auteur, qui ont été malheureusement brûlez en 1728. dans l'incendie de sa maison de Saint Cloud, où étoit sa Bibliotheque, qui étoit extremement curieuse.

Le Roi donna à Pellisson une pension de six mille livres, & l'Abbaye de Saint Martin de Benevent de dix mille livres de revenu, & celle de Gimont.

Outre les œuvres en Prose de cet excellent Ecrivain, dont on vient de parler, on a encore de lui des *Lettres historiques*, & des *œuvres diverses*, trois volumes in-12. Paris 1729. & quelques ouvrages de pieté.

Pour ses Poësies, on en trouve plusieurs petites Pieces d'un excellent goût, inserées dans differens Recueils, tels que celui qui est imprimé chez Couterot, Paris 1682. trois volumes in-12. celui de Cologne 1667. & principalement celui qui a

PELLISSON. pour titre, *Pieces galantes en Prose & en Vers de Madame la Comtesse de la Suze & de M. Pellisson*, &c. quatre volumes in-12. Trevoux 1725.

Il composa un Poëme d'environ treize cens Vers intitulé, *Alcimedon*, auquel il n'avoit pas donné la derniere main. Il est aussi auteur du Prologue de la *Comédie des Facheux* de Moliere.

On voit encore quelques Poësies Chrétiennes de sa façon, comme des *Stances*, des *Odes*, au premier tome du Recueil de Poësies choisies, donné par la Fontaine & Maucroix, Paris 1671.

Les plus beaux Esprits du Royaume étoient en liaison d'amitié & en commerce pour ce qui regarde la belle Litterature avec Pellisson. Mlle de Scuderi, surnommée la SAPHO de son tems, avoit une tendre estime pour lui. Ménage, qui étoit son ami particulier, avoit fait plusieurs années avant sa mort cette Epitaphe pour lui, sous le nom d'*Achante* :

Ici gît le fameux ACHANTE,
L'honneur des rivages françois ;
Il tiroit après lui les Rochers & les bois
Par les sons amoureux de sa Lyre charmante.
Passant, ne pleure point son sort :
De l'illustre SAPHO *que respecta l'envie,*
Il fut aimé pendant sa vie,
Il en fut plaint après sa mort.

Mlle l'Heritier fit aussi l'Epitaphe qui suit pour honorer sa memoire. Il est bon d'avertir ici que Pellisson mourut subitement.

Toi qui de PELLISSON *vois ici le tombeau,*
Apprens qu'il fut pieux, qu'il fut bon, qu'il fut sage,
Qu'il fut par son sçavoir l'ornement de notre âge,
Et qu'il eut le cœur noble autant que l'esprit beau.
En marchant sur les pas de ses ayeux illustres,
Il remplit dignement le cours de treize lustres,
Toûjours dans la vertu, toûjours dans l'équité.
Aussi pour prix de sa droiture,
Le trépas dont souvent la loix paroît si dure,
Pour lui n'est qu'un passage à l'immortalité.

Ceux qui seront curieux de s'instruire plus amplement sur ce qui regarde Pellisson, seront satisfaits en lisant l'article xxvj.

du second tome de l'*Histoire de l'Académie Françoise continuée par l'Abbé* d'OLIVET, & le second & le dixiéme tomes des *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres, par le Pere* Niceron. *V.* Ch. Perrault, *Hommes Illustres qui ont paru en France pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire.*

CLVIII.

ROGER DE RABUTIN, COMTE DE BUSSY,

Lieutenant general des armées du Roi, reçu à l'Académie Françoise en 1665. mort à Autun le 9. Avril 1693. dans la 75e année de son âge (Poëte François.)

Le Comte de Rabutin, originaire de Bourgogne, nâquit le 5. Avril 1622. Il prit le parti des armes dès l'an 1634. Après avoir passé par divers emplois honorables & s'être trouvé à plusieurs sieges & combats, où il donna des marques de sa valeur, il fut fait Mestre de camp de la Cavalerie legere, Lieutenant general des armées du Roi, & son Lieutenant general en Nivernois. La vivacité de son esprit & le penchant qu'il avoit à plaisanter lui attirerent quelques disgraces pendant le cours de sa vie: il fut même mis quelque tems à la Bastille, au sujet d'un petit livre intitulé, *Histoire amoureuse des Gaules*, dont il étoit bien l'auteur, & qu'il ne pensoit pas donner sitôt au Public; mais en ayant confié le manuscrit à une Dame qu'il aimoit, avec laquelle il se brouilla peu de tems après, elle rendit cette Histoire publique, après y avoir gâté le portrait des personnes de consideration dont il parloit, pour lui en faire des ennemis; sur quoi il eut de la peine à se justifier, & ce qui fut cause qu'il fut mis à la Bastille: cependant il en sortit, y étant tombé malade, après y avoir passé huit mois & demi. On l'obligea de donner la demission de sa Charge de Mestre de camp general de la Cavalerie; il fut même exilé dans ses Terres en Bourgogne, où il resta dix-sept ans: depuis il eut la permission de revenir à la Cour, & enfin s'étant retiré en Bourgogne, il mourut à Autun le 9. Avril 1693. âgé de 75 ans.

RABUTIN. On trouve quelques-unes de ses Poësies imprimées avec celles de Madame la Comtesse de la Suze, volume in-12. chez Sercy, Paris 1666. comme *Maximes d'Amour*, & *Almanach d'Amour pour l'an* 1665. Plusieurs autres de ses Poësies, telles que des *Epigrammes*, la plûpart imitées de Martial, & autres *Poësies tendres*, sont inserées dans differens Recueils, comme dans celui de Cornibelli, deux volumes in-12. Paris 1671. & & dans celui de Breugiere, deux volumes in-12. Paris 1698. On ne connoit pas dans ses Poësies le caractere d'un vrai Poëte, mais celui d'un bel Esprit, qui s'amusoit agréablement à composer de jolis Vers.

Ses œuvres en Prose ont fait plus de bruit dans le monde: en voici le catalogue. I. *Histoire amoureuse des Gaules*, volume in-16. Paris 1665. & Cologne 1691. Cette satire est écrite avec beaucoup d'esprit & d'élegance, & l'on y trouve tout le caractere & le goût de Petrone. II. *Discours à ses enfans sur le bon usage des adversitez, & sur les évenemens de sa vie*, in-12. Paris 1694. III. *Memoires*, deux volumes in-4°. Paris 1694. IV. *Lettres*, où sont inserées quelques-unes de celles de Madame de Sevigny, sa celebre cousine, quatre volumes in-12. Paris 1697. V. *Lettres nouvelles*, trois volumes in-12. Paris 1709. (Dans les dernieres éditions ces trois volumes ont été incorporez aux quatre precedens, & toutes les Lettres mises en leur ordre chronologique.) VI. *Histoire en abregé de* LOUIS LE GRAND, in-12. Paris 1699.

Le Comte de Rabutin avoit marié une de ses filles à M. de la Riviere actuellement vivant, homme d'un genie superieur, & qui a composé quelques jolis Vers.

On peut voir la note sur ce Vers de Despréaux,

Me mettre au rang des Saints qu'a celebrez BUSSY.

C'est le quarante-deuxiéme de sa huitiéme Satire. Cette note est curieuse; & comme elle est un peu longue, j'y renvoye le Lecteur.

Voyez la Vie de BUSSY, Comte de Rabutin, écrite par lui-même, à la tête du *Discours à ses enfans*. L'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. art. xxvij. Moreri, *Dictionaire*, article *Rabutin*.

CLIX.

JEAN-LOUIS FAUCON DE RIS, SEIGNEUR DE CHARLEVAL,

mort à Paris l'an 1693. âgé de 80 ans. (Poëte François.)

Il étoit d'une illuſtre Famille, originaire d'Italie, qui vint s'établir en France du tems de la Reine Catherine de Medicis. Cette Famille a donné cinq premiers Preſidens; ſçavoir quatre au Parlement de Rouen, & un au Parlement de Rennes.

Charleval étoit d'une ſi foible complexion, qu'on ne penſoit pas qu'il dût vivre : cependant par ſon bon regime il a prolongé ſes jours juſques dans un âge très-avancé, amuſant doucement l'eſperance de ſes heritiers, qui regardoient dès ſon enfance ſa ſucceſſion comme choſe toute prête. La nature qui lui avoit donné un corps ſi delicat & ſi bon tout enſemble, lui avoit fait l'eſprit de même. Il aima toute ſa vie les belles Lettres avec tendreſſe, & les poſſeda avec jalouſie, ne ſe communiquant pas facilement à tout le monde. Les gens les plus polis de ſon tems cheriſſoient ſa perſonne & recherchoient la douceur de ſon entretien : la plûpart lui ont donné de grandes louanges; Saraſin entr'autres l'a immortaliſé dans le fameux *Sonnet d'Adam & d'Eve*, où il a jugé plus à propos de dire une verité dure aux Dames, que de les flatter mollement. Scarron qui étoit ami particulier de Charleval, diſoit parlant de la delicateſſe de ſon eſprit & de ſon goût, que les Muſes ne le nourriſſoient que de blanc-manger & d'eau de poulet. Le caractere aimable de Charleval, ſon eſprit ſolide & ſa diſcretion lui firent meriter l'eſtime & la confiance des plus grands Seigneurs de la Cour.

La nobleſſe de ſon cœur & ſa generoſité parurent en diverſes occaſions; il ſuffit de rapporter ce qu'il fit à l'égard de M[r] & de M[e] Dacier, leſquels peu de tems après leur mariage penſoient à ſe retirer à Caſtres, lieu de la naiſſance de M. Dacier : Charleval qui croioit que ce pouvoit être le mauvais état où pouvoient être leurs affaires, qui les obligeoit de prendre ce parti, vint leur apporter dix mille livres en or, les preſ-

DE RIS. ſant avec toutes les inſtances poſſibles de vouloir bien les accepter.

Charleval parvint à un âge très-avancé, comme on l'a marqué. Son eſtomac étant devenu encore plus delicat ſur la fin de ſes jours, il prenoit ſouvent de la Rhubarbe pour le fortifier, ce qui l'échauffa beaucoup, & lui cauſa quelques reſſentimens de fievre: les Medecins le firent ſaigner pluſieurs fois; & croyant à la derniere ſaignée avoir diminué la fievre, ils dirent en preſence du ſçavant Thevenot, Sous-Bibliothequaire du Roi & ami de Charleval: Enfin voilà la fievre qui s'en va: Et moi, repliqua Thevenot, je vous dis que c'eſt le malade qui s'en va; ce qui arriva comme il l'avoit dit, Charleval étant mort une heure ou deux après.

Il vêcut toûjours en illuſtre pareſſeux & ſans aucun emploi que celui de cultiver les belles Lettres. Il écrivoit poliment & avec beaucoup de fineſſe en Proſe & en Vers; on en peut juger par ces quatre Vers qu'il adreſſe à Madame Scarron, qu'il eſtimoit infiniment.

Bien ſouvent l'amitié s'enflamme,
Et je ſens qu'il eſt malaiſé,
Que l'Ami d'une belle Dame
Ne ſoit un Amant deguiſé.

Le Recueil de ſes Lettres & de ſes Poëſies eſt tombé après ſa mort entre les mains de M. le premier Preſident de Ris, ſon neveu, qui a negligé d'en faire part au Public; mais heureuſement Charleval ayant confié une bonne partie de ſes Poëſies à une Dame de ſes amies, elle les donna depuis ſa mort à Barbin Libraire, qui les a inſerées dans ſon *Recueil de Poëſies choiſies*, au iv. volume. *V.* de Vigneul-Marville, *Mélanges d'Hiſtoire & de Litterature*, tome 1. Moreri, *Dictionaire.*

CLX.

MADAME LA COMTESSE DE BREGY,

Charlotte Saumaise de Chazan, *une des Dames d'honneur de la Reine* Anne d'Autriche, *morte à Paris le* 13. *Avril* 1693. *âgée de* 74 *ans, inhumée à Saint Gervais, où l'on voit son Epitaphe conjointement avec celle de son Mari.*

Elle étoit niece du sçavant Claude Saumaise, qui fut honnoré en 1645. d'un Brevet de Conseiller d'Etat. Elle épousa M. de Flecelles, Comte de Bregy, Lieutenant General des armées du Roi, Conseiller d'Etat d'épée, Envoyé extraordinaire en Pologne, & depuis Ambassadeur en Suede.

Madame la Comtesse de Bregy étoit une des plus belles femmes de son tems & des plus spirituelles : Benserade, qui étoit un bon connoisseur en beauté & en esprit, lui adresse une Epître en Vers, où il fait connoître qu'il est dangereux de voir une personne remplie de tant d'appas, & qu'il est bon de n'être en commerce avec elle que par écrit. Il dit entr'autres choses :

Mon ame incapable de feindre,
Vous connoît assez pour vous craindre ;
Et le haut char où je vous vois
Traîne assez d'esclaves sans moi :
Si bien qu'il est bon, ce me semble,
Que nous n'ayons commerce ensemble,
Qu'une fois, & sur ce papier,
Où je vous rends compte de hier.

Nous avons un Recueil de Lettres & de quelques Poësies de cette Dame, volume in-16. Leyden 1660. On voit au commencement de ce Recueil le portrait qu'elle fait d'elle-même, tant de sa figure, que de son caractere. Son esprit orné d'une agréable érudition, & ses manieres gracieuses & polies lui firent d'illustres amis, & l'on connoît par ses Lettres qu'elle avoit l'honneur d'en écrire jusqu'aux Têtes couronnées, comme à la Reine Anne d'Autriche, à la Reine d'Angleterre, à la Reine de Suede : on voit qu'elle en adresse aussi à Monsieur, frere unique du Roi, & à Madame, à Madame la Duchesse

de Longueville, à Madame la Comtesse de Soissons, à M. l'Archevêque de Paris, à M. le Chancellier le Tellier, & aux personnes de la Cour. La Reine anne d'Autriche, dont elle étoit une des Dames d'honneur, lui donna une grande marque de distinction en faisant mention d'elle dans son Testament.

L'esprit & le caractere de Madame la Comtesse de Bregy parurent toûjours aimables jusques dans un âge très-avancé; elle conserva même sa beauté très-long-tems, ce qui donna occasion à quelque personne maligne de faire ce petit couplet de chanson.

Vous avez, belle BREGY,
Plus de Printems que les Lys;
Car les Lys n'en ont qu'un;
Vous en avez cinquante, & bien-tôt cinquante-un.

CLXI.

GASPAR DE FIEUBET,

Seigneur de Cendré, de Ligny, &c.

Conseiller au Parlement, Maître des Requêtes, Chancelier de la Reine MARIE THERESE D'AUTRICHE; *& Conseiller d'Etat ordinaire, mort aux Camaldules de Grosbois près Paris le* 10. *Septembre* 1694. *âgé de* 67 *ans (Poëte François & Latin.)*

La politesse & les manieres nobles & gracieuses qui accompagnoient par-tout M. de Fieubet le firent estimer & cherir des personnes les plus distinguées à la Cour & à la Ville. Les Sçavans, ausquels sa maison étoit ouverte, n'en firent pas moins d'estime. Toutes les places qu'il remplit avec dignité ne l'empêcherent pas de s'amuser à composer quelques Pieces de Poësies en latin & en françois: on y trouve cette galanterie fine & aimable, qui est du ressort des personnes d'esprit qui vivent dans le beau monde: on en peut juger par une Fable de sa façon intitulée, *Ulisse & les Sirennes*, qui est rapportée dans le Recueil de Vers choisis du P. Bouhours. On fait aussi M. de Fieubet auteur de ces quatre beaux Vers latins du Portrait de Madame la Comtesse de la Suze, & qu'on trouvera dans ce volume à l'article de cette Dame. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

CLXII.

CLXII.

D'HESNAUD,

D'Hesnaud étoit fils d'un Boulanger de Paris; il se fit de la reputation par ses écrits, & on ne lui peut refuser sans injustice la louange d'avoir été l'un des plus beaux esprits de son tems. M. Fouquet, Surintendant des Finances, s'étoit attiré la tendresse des Gens de Lettres par ses bienfaits. D'Hesnaud ne put pardonner à M. Colbert d'avoir contribué à la chute de M. Fouquet, & fit un Sonnet contre lui: celui qu'il composa sur l'*Avorton* fit beaucoup de bruit en son tems, quoiqu'il soit très-irregulier, ce Sonnet étant de Vers inégaux, & les deux Quatrins sur des rimes differentes. D'Hesnaud traduisit le chœur de la *Troade* de Seneque; ses sentimens qui y sont exposez, paroissoient si contraires à la Religion Chrétienne, qu'on l'a cru un vrai partisan d'Epicure; la traduction qu'il a faite en Vers du commencement du premier livre du Poëme de Lucrece de *la nature des choses* pourroit bien encore l'en faire soupçonner. Son principal talent consistoit à traduire ou à imiter des morceaux de Poësies des anciens Poëtes Latins. Ce qui nous reste de ce Poëte est un petit livre intitulé, *Oeuvres diverses, contenant la Consolation à Olimpe sur la mort d'Alcimedon; l'imitation de quelques Chœurs de Seneque le Tragique; Lettres en Vers & en Prose; le Bail d'un Cœur; divers Sonnets, & autres Pieces*, A Paris, chez Jean Ribou 1670. Sa traduction en Vers françois du commencement du Poëme de Lucrece a été inserée dans un Recueil de *Pieces curieuses tant en Vers qu'en Prose*, deux volumes in-16. la Haye 1694. & depuis dans un autre Recueil en un volume in-12. la Haye 1714. Ce dernier Recueil a été donné par M. de la Monnoye, qui dit qu'une bonne preuve du talent du Poëte Hesnaud pour la versification, c'est que Madame des Houlieres apprit de lui les finesses de cet Art, & qu'à en juger par l'Ecoliere, on doit concevoir une grande opinion du Maître.

Ignorant le tems de la mort de ce Poëte on a cru ne pouvoir le mieux placer dans cet Ordre Chronologique qu'immediatement devant celle qu'on pretend avoir été son illustre Eleve.

CLXIII.

MADAME DES HOULIERES,

De l'Académie d'Arles, & de celle des Ricovrati *de Padoue, morte à Paris le 17. Février 1694. inhumée à Saint Roch.*

Son nom de famille étoit, du Liger de la Garde, & son nom de Baptême, Antoinette. Elle nâquit à Paris vers l'an 1630. Elle fut mariée en 1651. à Guillaume de la Fond, Seigneur de Bois-Guerin & des Houlieres, Lieutenant de Roi de la Citadelle de Dourlens.

Il y a peu de personnes qui ayent porté l'excellence de la Poësie Françoise aussi loin que Madame des Houlieres, surtout pour l'Ydille. Ses œuvres Poëtiques consistent en *Ydilles, Eglogues, Elegies, Epîtres, Odes, Ballades, Rondeaux, Madrigaux & Chansons.* On les a imprimées à Paris en un volume in-8°. chez Mabre Cramoisi, 1688. & depuis, Villette Libraire en a donné trois éditions en deux volumes in-8°. Paris 1720. 1725. 1732. Les Poësies de Mlle Therese des Houlieres, fille de cette illustre Dame, sont inserées dans ces trois éditions.

Cette Dame a fait aussi representer une Tragédie intitulée, *Genseric*, imprimée dans les deux dernieres éditions de ses œuvres. On lui attribue aussi ce fameux Sonnet, qui fut fait chez M. le Duc de Nevers contre la Tragédie de *Phedre*, de Racine. On trouvera à s'instruire parfaitement à ce sujet dans les Remarques sur les derniers Vers de la vij. Satire de Despréaux.

On admire dans les Vers de Madame des Houlieres la beauté du sens, la delicatesse & les graces de l'expression, & l'harmonie & la disposition des rimes. Personne n'a mieux parlé de l'Amour & de la noble galanterie qu'elle. Personne n'a mieux aussi parlé de la morale & fait des reflexions plus justes sur l'esprit humain, quand elle a voulu traiter des sujets aussi graves.

Elle étoit amie & en commerce de Lettres avec plusieurs beaux Esprits du Royaume, & des plus distinguez par une politesse aimable; entr'autres, Messieurs les Ducs de la Rochefoucault, de Saint Aignan, de Montausier, de Nevers, de Vivonne, Maréchal de France; Charpentier, Doyen de l'Académie Françoise, & Fléchier, Evêque de Nismes.


D.lle Antoinette DE LAGARDE
Veuve de Messire C. de la Fon de
Boisguerin Ch.er Seig.r des houlieres
Se vend Paris chez E. Desrochers rue du Foin pres la rue S. Jacque
Si Corine en Beauté fut celebre autrefois
Si des Vers de Pindare elle effaça la Gloire
Quel rang doivent tenir au Temple de memoire
Les vers que tu vas lire et les traits que tu vois

Mademoiselle Chéron, illustre par ses talens pour la Peinture & pour la Poësie, étoit amie de Madame des Houlieres, dont elle fit le Portrait trois mois avant sa mort. Cette Dame composa une Piece de Vers au sujet de ce Portrait sur l'idée flatteuse, & sur la vanité de l'homme d'être connu dans la posterité : c'est une Piece admirable.

Madame des Houlieres étoit belle, & l'on dit que la nature avoit pris plaisir de rassembler en elle les graces du corps & de l'esprit, comme le marquent assez bien ces Vers gravez au bas de son portrait, qu'on a mis à la tête de ses œuvres dans les trois éditions qu'en a données Villette.

Si Corinne en beauté fut celebre autrefois,
Si des Vers de Pindare elle effaça la gloire,
Quel rang doivent tenir au Temple de Memoire
Les Vers que tu vas lire, & les traits que tu vois ?

✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱✱

CLXIV.

MADEMOISELLE DES HOULIERES,

De l'Académie des Ricovrati *de Padoue, morte en* 1718.

Therese des Houlieres, fille unique de Mr & de Me des Houlieres, dont on vient de parler, herita aussi de tous les beaux talens que Madame sa mere avoit pour la Poësie. Elle remporta le Prix de Poësie proposé par Messieurs de l'Académie Françoise en 1687. Quelques illustres Poëtes ont celebré le merite de cette Demoiselle : Benserade commença à faire briller son merite naissant par un Sonnet ; nous le mettrons ici, pour faire connoître que cette Demoiselle avoit les graces de la figure & de l'esprit de Madame sa mere.

Fille d'une merveille, & merveille elle-même,
DES HOULIERES *va joindre à ses charmes divers*
Les charmes du Parnasse, & déja des beaux Vers
Les moindres dans sa bouche ont une grace extrême.

Son esprit, son genie est d'un ordre suprême,
Et sa gloire fera le tour de l'univers.
Les secrets d'Apollon lui seront-ils couverts ?
Une Muse est sa mere, une autre Muse l'aime.

Je sçai bien que je vas d'un soin laborieux
Et l'instruire, & la voir : mais qu'entreprens-je, ô Dieux !
C'étoit un simple jeu, ce devient une affaire.

Ingrate, quand je veux vous apprendre à rimer,
Loin de m'en sçavoir gré, que venez-vous de faire ?
Hélas ! vous m'avez fait ressouvenir d'aimer.

Les Poësies de Mlle des Houlieres sont imprimées dans les trois éditions que Villette a données des œuvres de Madame des Houlieres sa mere : on y voit divers Eloges que plusieurs beaux Esprits ont composez pour honorer la memoire de ces deux Muses. *Voyez* le *Menagiana*, tome 1. pages 32. & 33.

CLXV.

JEAN DE LA FONTAINE,

Né le 8. Juin 1621. à Château-Thierri en Champagne, reçu à l'Académie Françoise le 2. Mai 1684. mort à Paris le 13. Mars 1695. inhumé au Cimetiere de Saint Joseph, aide de la Paroisse de Saint Eustache. (Poëte François.)

A l'âge de dix-neuf ans il entra à l'Oratoire, & dix-huit mois après il en sortit. Son Pere, qui étoit Maître des Eaux & Forests du Duché de Château-Thierri, le revêtit de cette Charge ; mais il y trouva si peu de goût, qu'il n'en fit les fonctions pendant plus de vingt années que par complaisance pour son pere : on pourroit bien dire aussi qu'il ne se maria que par cette même complaisance ; car jamais homme n'a été moins propre pour remplir les devoirs d'une Charge, & pour avoir soin d'un ménage que lui.

L'Abbé d'Olivet dit aussi que jamais homme ne fut plus simple que M. de la Fontaine ; mais d'une simplicité ingenue, qui est le partage de l'enfance. Disons mieux (continue-t'il) ce fut un enfant toute sa vie ; un enfant est naïf, credule, facile, sans ambition, sans fiel ; il n'est point touché des richesses ; il n'est pas capable de s'attacher long-tems au même objet ; il ne cherche que le plaisir, ou plûtôt l'amusement ; & pour ce qui est de ses mœurs, il se laisse guider par une sombre lumiere qui


Iean de la Fontaine
de l'Academie Francoise né a Chateau
Thiery Decedé a Paris le 13 Auril 1695.
agé de 76 ans.
Gravé a Paris par E Desrochers rue du Foin pres la rue St Iacques
Du Sage Phrigien Disciple Ingenieux
La Fontaine se Sert du voile de la Fable
Pour rendre le vice Odieux
Et pour faire trouver la vertu plus aimable

qui lui découvre en partie la loi naturelle. Voilà trait pour trait ce qu'a été M. de la Fontaine. Il depeint aussi assez bien son caractere dans l'Epitaphe qu'il s'étoit faite.

JEAN *s'en alla comme il étoit venu,*
Mangeant son fond après son revenu,
Et crut les biens chose peu necessaire.
Quant à son tems, bien le sçut dispenser;
Deux parts en fit, dont il souloit passer,
L'une à dormir, & l'autre à ne rien faire.

Le goût pour la Poësie ne vint à la Fontaine qu'à l'âge de vingt-deux ans par la lecture des Vers de Malherbe, qu'il voulut apprendre presque tous par cœur : ensuite il lut avec un plaisir extrême Rabelais & Marot, & chercha à imiter leur caractere & cette maniere vive & naïve de conter; en quoi il réussit si bien, qu'on peut dire qu'il a surpassé même les deux excellens modéles qu'il s'étoit proposez.

C'étoit un homme tout absorbé dans ses pensées & dans son Art: son esprit n'étoit presque jamais où sa personne étoit; aussi avoit-il des distractions jusqu'à ne pas reconnoître quelquefois ses propres enfans qui étoient devant ses yeux; ce qui lui arriva un jour chez feu M. Dupin, Docteur de Sorbonne, connu par plusieurs ouvrages tant Ecclesiastiques, que de l'Histoire profane, lequel m'a dit en parlant de la Fontaine, qu'un jour qu'il l'étoit venu voir, en le reconduisant sur l'escalier, le fils de la Fontaine monta dans le moment, auquel il dit: *Monsieur, vous voilà en pays de connoissance; allez dans mon appartement, je reconduis Monsieur votre pere.* Le bon homme de la Fontaine, qui ne fit pas grande attention à son fils, qu'il avoit cependant salué, demanda à M. Dupin quel étoit ce jeune homme: *Quoi*, lui dit-il, *vous n'avez pas reconnu votre fils!* La Fontaine après avoir un peu reflechi, lui repliqua d'un air tout embarrassé: *Je crois l'avoir vû quelque part.*

Madame d'Hervart, qui avoit retiré la Fontaine chez elle quelques années avant sa mort, lui ayant fait faire un habit complet tout neuf, ordonna qu'on ôtât son vieil habit la nuit, & qu'on mît celui-là à la place: la Fontaine s'habilla le lendemain sans s'appercevoir de cet habit neuf; & comme Madame d'Hervart avoit commandé qu'on ne l'en avertît point, il fallut

LA FONTAINE. qu'un homme de sa connoissance, qu'il trouva deux jours après, lui en fit compliment, pour qu'il s'en apperçût.

La distraction de la Fontaine & son air toûjours pensif rendoient assez souvent sa conversation desagréable ; il étoit rarement attentif à ce qu'on lui disoit, & ne parloit presque pas. Il alloit volontiers manger chez les personnes qui l'invitoient, & il faisoit honneur aux repas où il se trouvoit par son grand appetit ; mais il étoit si appliqué à boire & à manger, & à d'autres choses qui lui rouloient dans la tête, qu'il répondoit rarement aux Convives, qui vouloient l'animer & en tirer quelque chose, mais pour l'ordinaire très-inutilement. Madame Cornuel, connue par la vivacité de son esprit & par une infinité de bons mots de sa façon, s'étant trouvée deux fois avec la Fontaine, & l'ayant agacé de toute manière, n'en ayant pû tirer quatre paroles, dit que ce n'étoit pas un homme, mais un *Fablier*, comme un arbre qui portoit naturellement des Fables : effectivement ce grand & admirable Fablier à peine pouvoit-il reciter une Fable de suite. Il menoit souvent avec lui un nommé Gaches, qui étoit fort de ses amis ; & quand on le prioit de vouloir bien dire quelques unes de ses Fables ou de ses Contes, il répondoit naturellement qu'il n'en sçavoit point, mais que Gaches en pouvoit dire, ce que son ami faisoit avec plaisir & à la satisfaction des Auditeurs.

Cependant trois personnes illustres dans des états differens, qui étoient aussi des plus aimables, avoient trouvé le secret de tirer la Fontaine de son humeur réveuse & de ses distractions : sa conversation auprès d'elles devenoit agréable & des plus vives ; C'étoient Madame la Duchesse de Bouillon, Madame de la Sabliere [a], & Mlle de Chanmeslé, personnes dont il a celebré la beauté, les graces & le merite ; mais il n'en falloit pas moins pour échauffer l'esprit & le cœur du bon homme, qui avoit pour elles des sentimens tendres & respectueux.

La Fontaine conserva jusqu'à la fin de ses jours cet air naïf & simple qu'il avoit toûjours eû. Sa servante, qui étoit son unique domestique, le regardoit aussi comme un homme de

[a] Madame de la Sabliere, Dame de beaucoup d'esprit & de sçavoir, qui aimoit la Poësie, lui servit de Mecene, & le retira chez elle pendant près de vingt ans jusqu'à sa mort, que Madame d'Hervart lui donna un appartement dans son Hôtel & sa table. M. le Duc de Bourgogne voulut bien être aussi le protecteur de la Fontaine : il lui envoyoit de tems en tems des marques de sa liberalité.

peu d'esprit, ce qu'elle marqua au Prêtre qui vint le confesser dans une maladie où il étoit en danger de mort, en lui disant : *Monsieur, c'est un bon homme, vous lui trouverez plus de bêtise que de malice.* La Fontaine effectivement quand le Confesseur lui eut fait une juste reprimande sur la plûpart des Contes qu'il avoit écrits, qui pouvoient causer beaucoup de scandale & de desordre, lui répondit : Monsieur, je n'ai pas cru qu'ils feroient un aussi mauvais effet, & je suis prêt d'en faire une reparation publique ; ce qu'il fit devant quelques-uns de ses amis, & même quelques jours après dans une assemblée de l'Académie Françoise. Il mourut peu de tems après, ayant donné de grandes marques de son repentir des ouvrages trop libres qu'il avoit écrits, & de la vie qu'il avoit menée.

On conteroit plusieurs autres avantures de la Fontaine, mais elles me meneroient trop loin, & je veux tâcher de suivre le projet que je me suis proposé, de parler plûtôt des ouvrages de nos Poëtes, que de m'étendre sur le cours ordinaire de leur vie ; le Lecteur pourra s'instruire dans l'Histoire de l'Académie Françoise par l'Abbé d'Olivet, à l'article de cet Académicien, de quelques autres de ses avantures.

La Fontaine est un de ces Poëtes favorisez de la nature, qu'on regarde comme uniques dans leur espece.

Charles Perrault dans ses *Hommes Illustres*, dit que jamais personne n'a mieux merité que la Fontaine d'être regardé comme original & comme le premier en son espece : non-seulement il a inventé le genre de Poësie où il s'est appliqué, mais il l'a porté à sa derniere perfection ; de sorte qu'il est le premier, & pour l'avoir inventé, & pour y avoir tellement excellé, que personne ne pourra jamais avoir que la seconde place dans ce genre d'écrire.

L'on voit dans ses ouvrages, comme l'Abbé de la Chambre l'a prononcé en pleine Académie, un genie aisé, facile, plein de delicatesse & de naïveté, quelque chose d'original, & qui dans sa simplicité apparente & sous un air negligé renferme de grands trésors & de grandes beautez.

C'est par toutes ces heureuses qualitez que la Fontaine a trouvé le secret de plaire à tout le monde, aux serieux, aux enjouez, aux Cavaliers, aux Dames, aux vieillards, & même jusqu'aux enfans.

LA FONTAINE. Ses Fables sont remplies d'une morale naturelle & insinuante, capable de former le vrai Philosophe & le galant homme selon le monde.

Il seroit à souhaiter qu'il eût choisi dans quelques-uns de ses Contes des sujets plus modestes ; mais ce qui surprend en lui, est qu'en traitant des matieres trop libres & trop licencieuses, les termes dont il se sert sont toûjours purs & honnêtes, & l'on peut dire qu'il corrige en quelque façon les choses immodestes par la chasteté de ses expressions : il fait même connoître dans un de ses Contes [a], que loin de penser à corrompre le cœur, il donne des preservatifs pour le garentir des pieges où il pourroit se laisser surprendre.

> *J'ouvre l'esprit & rends le sexe habile*
> *A se garder des pieges divers.*
> *Sotte ignorance en fait trebucher mille*
> *Contre un seul à qui nuiront mes Vers.*

Catalogue des ouvrages de la Fontaine.

I. L'*Eunuque*, Comédie en Vers, cinq Actes, Paris in-4°. 1654. II. *Contes & Nouvelles en Vers*, in-12. Paris 1665. deuxiéme partie, 1666. troisiéme, 1671. On en a donné depuis des éditions plus amples en Hollande. III. *Fables choisies*, mises en Vers ; premiere partie, dediée à M. le Dauphin, in-4°. Paris 1668 ; seconde partie, dediée à Madame de Montespan, 1679 ; troisiéme partie, dediée à M. le Duc de Bourgogne, 1693. Elles ont été réimprimées depuis en cinq volumes in-12. avec des estampes en taille-douce à la tête de chaque Fable, Paris 1709. IV. *Les Amours de Psyché & de Cupidon.* V. *Poëme de la captivité de S. Malc.* VI. *Poëme du Quinquina.* VII. *Poëme d'Adonis.* VIII. *Les Filles de Minée*, & *quelques autres petits Poëmes.* IX. *Astrée*, Tragédie representée par l'Académie de Musique, 1691. X. *Daphné*, Pastorale dont Lully devoit faire la Musique. XI. *Climene*, Comédie en Vers, un Acte. XII. *Diverses autres Pieces*, dont il sera parlé ci-dessous.

On a donné en 1726. une belle édition des œuvres de la Fontaine en trois volumes in-4°. qui contient les *Fables*, les *Contes* & les *Poëmes* qu'on vient de citer. Cette édition est de Paris, quoiqu'on ait marqué à l'Intitulé du livre, ANVERS.

[a] Intitulé, *Le Fleuve Scamandre.*

On

On a rassemblé aussi tous les ouvrages de la Fontaine, excepté ses Fables & ses Contes, en trois volumes in-8°. Paris 1729. On trouve dans cette édition plusieurs Pieces en Prose & en Vers de cet Auteur, qui manquent dans l'édition de 1726. telles que des *Elegies, Odes, Stances, Ballades, Lettres en Vers & en Prose, Fragmens du Songe de Vaux;* la Comédie de *Je vous prens sans vert; Fragmens de Galatée*, Piece pour le Théatre de l'Opera; *le Florentin*, Comédie en Vers, un Acte; une *Paraphrase sur le Pseaume* Diligam te, Domine; & quelques autres petits ouvrages. *V.* L'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. art. XXXIV. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1551. Ch. Perrault, *Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire.*

CLXVI.

JEAN DE SANTEUL, [a]

Né à Paris le 12. Mars 1630. Chanoine Regulier de Saint Victor, mort à Dijon le 5. Août 1697. dans sa soixante-huitiéme année.
(Poëte Latin de la Pléiade du dix-septiéme siecle.)

Sa Famille est une des plus anciennes dans la bonne bourgeoisie de Paris, & a eu des alliances avec des Familles nobles & illustres, telles que celles de Bragelonne & de Boucher. Son pere Claude Santeul, Marchand Bourgeois à Paris, dont il fut fait Echevin, avoit épousé Madelaine Boucher, de laquelle il eut quinze enfans, dont quatre se sont fort distinguez par leur merite & par leur sçavoir; ce furent Claude, Jean, Charles & Didier.

Jean de Santeul, dont on parle ici, donna dans sa jeunesse des marques de ce qu'il devoit être un jour; car il avoit le genie grand & élevé, l'esprit net & penetrant, l'imagination heureuse, & avec cela beaucoup de feu. Il fit ses études au College des Jesuites; & quand il fut venu en Rhetorique, l'illustre Pere Cossart qui en étoit Regent, connut par la maniere dont son Ecolier composoit des Vers latins, & sur-tout

[a] Prononcez Santeuil. Il prenoit le nom de Jean-Baptiste, quoiqu'on ne trouve sur le Registre Baptistaire de la Paroisse, où il a été tenu sur les Fonds, que celui de Jean.

SANTIUL. par une Piece intitulée *la Bouteille de ſavon* [a], qu'il deviendroit un des plus grands Poëtes de ſon ſiecle.

Quand Santeul fut en âge de ſe choiſir un état, il embraſſa celui de Religieux, & entra dans l'Ordre des Chanoines Reguliers de ſaint Auguſtin de l'Abbaye de Saint Victor de Paris, où il fit ſa profeſſion l'an 1654. Loin des embarras du monde il s'appliqua plus qu'auparavant à la Poëſie : il adreſſa ſa premiere Piece à M. le Chancelier Seguier, qui l'honnoroit de ſa protection & de ſon eſtime ; & la ſeconde à M. le Tellier. Ces Pieces parurent ſi belles qu'elles ont été traduites en Vers françois par differens Auteurs, comme on le voit dans deux Recueils qui ont été imprimez à Paris, l'un chez Denis Thierri, & l'autre chez Simon Benard.

Les Hymnes qu'il compoſa enſuite, de même que quelques Inſcriptions pour la ville de Paris, lui acquirent la reputation d'un très-grand Poëte.

Santeul ſe fit bientôt connoître par les perſonnes les plus diſtinguées du Royaume, qui étoient charmées de jouir de l'entretien & de toutes les ſaillies d'un homme de ſon caractere. On a fait un volume entier des bons mots & des avantures de Santeul, ſous le nom de *Santoliana*, avec un abregé de ſa vie, volume in-16. la Haye 1717. Je renvoye le Lecteur à ce Livre pour s'inſtruire des avantures plaiſantes arrivées à Santeul, auſquelles on pourroit bien encore en ajoûter quelques autres qui n'y ſont pas rapportées.

Les Princes de la Maiſon de Condé l'ont toûjours fort cheri & le gratifioient de quelques preſens honnêtes. Le Roi lui donnoit une penſion, & l'Ordre de Cluni lui en faiſoit une autre.

Baillet dit qu'il ſembloit que la nature ait pris plaiſir à former Santeul ſur le modéle le plus extraordinaire de la Poëſie & le plus approchant de la divinité d'Apollon, & qu'elle lui avoit verſé dans les veines & dans les os ce feu d'en-haut, qui produit la fureur Poëtique, & qui l'a ſi fort diſtingué d'avec les Poëtes de ſon tems par un caractere particulier, qui n'a pas moins paru dans les mouvemens de ſon corps que dans ceux de ſon eſprit.

[a] Il decrit dans cette Piece d'une façon toute agréable la forme & la diverſité des couleurs de ces Bouteilles que les enfans font avec du ſavon fondu & detrempé dans l'eau, qu'on ſouffle au travers d'un tuyau de paille.

C'étoit une chose singuliere de voir la maniere & l'enthousiasme avec lequel il declamoit ses Vers; c'est le sujet de l'Epigramme suivante de Despréaux.

Quand j'apperçois sous ce portique
Ce Moine au regard fanatique,
Lisant ses Vers audacieux,
Faits pour les Habitans des Cieux,
Ouvrir une bouche effroyable,
S'agiter, se tordre les mains;
Il me semble en lui voir le Diable,
Que Dieu force à louer les Saints.

Du Perier, celebre Poëte Latin, voulut disputer (comme il a été dit à son article) le Sceptre & la Couronne Poëtique à Santeul; mais l'Abbé Fraguier fait connoître que personne ne les merite mieux que Santeul; c'est ainsi qu'il s'exprime dans une de ses Odes.

Sacrâ quis tibi de comâ
SANTOLI, *meritam tollere Lauream;*
Quis grandem è manibus piis
Excussisse Lyram perfurit impotens?
Frustrà. Nam levibus rotis
Te fama impositum per populos vehet:
Clamoresque faventium
Gaudens, atque Tubas & strepitum audies:
Et linguis simul omnibus
Dicêris Latii Carminis Arbiter.

Tous les ouvrages de Santeul sont pleins de feu & de ce bel enthousiasme Poëtique: son esprit est élevé, ses sentimens nobles, son imagination hardie, ses pensées vives, ses expressions fortes; & ce qui est assez remarquable avec toutes ses grandes qualitez, ses Vers sont travaillez, sa diction correcte & son stile très-pur.

On divise ses œuvres en deux especes; Sçavoir en seculieres ou profanes, & en Ecclesiastiques ou sacrées. Les seculieres renferment quantité d'Inscriptions, d'Epigrammes, & d'autres Pieces d'une plus grande étendue. Le Tombeau du Pere Cossart Jesuite, dont il avoit été disciple en Rhetorique,

SANTEUL. eſt une des plus belles Pieces dans cette eſpece : ce Poëme contient ſix vingt Vers ; on lui reproche cependant d'y avoir mêlé le Sacré avec le profane. Celle qu'il adreſſe au Chancelier le Tellier, & celle qu'il adreſſe au Controlleur General ſont des ouvrages parfaits. Pour ſes Inſcriptions, elles feront lès ornemens du bronze & du marbre ſur leſquels elles ſont gravées, & dureront autant que la ville de Paris & que les autres édifices & monumens du Royaume qu'elles decorent ; & paſſeront juſqu'à la fin des ſiecles. Celle qu'il mit ſur le portail du Château de la Pompe du Pont notre Dame parut ſi belle, que Pierre Corneille la traduiſit en Vers françois, de même que du Perier, Charpentier & quelques autres Poëtes. Pierre Corneille a honoré auſſi d'une belle traduction en Vers françois une de ſes Pieces, intitulée *la Défence des Fables*. Les Poëſies Eccleſiaſtiques de Santeul conſiſtent dans un grand nombre d'Hymnes d'une beauté rare & d'un ſublime admirable : il les a compoſées pour le Breviaire ou l'Office de l'Egliſe de Paris, & pour le Breviaire de Cluni : on les a traduites de ſon vivant en Vers françois.

Les œuvres de Santeul ont été imprimées chez Thierri en trois volumes in-12. Paris 1698. ſes Hymnes avoient été recueillies ſeparement en un volume in-12. Paris 1685.

Les freres Barbou ont donné une édition de toutes les œuvres de ce Poëte en trois volumes in-12. Paris 1729. Toutes les Pieces y ſont rangées en ordre ; on y a joint auſſi divers Eloges en Vers latins & en Vers françois de leur Auteur.

Santeul accompagnoit ordinairement M. LE PRINCE de Condé ou M. LE DUC, Gouverneur de la Province de Bourgogne, quand ils y alloient tenir les Etats. Ce fut dans le voyage qu'il eut l'honneur de faire avec M. LE DUC en 1697. que peu de jours après ſon arrivée à Dijon il fut attaqué d'une colique violente, dont il mourut le 5. Août.

Les Etats de Bourgogne lui faiſoient préſent à chaque Aſſemblée deſdits Etats de cent Louis d'or & de deux demi-queuës de vin. La Ville de Dijon & toute la Province regretterent ſa perte, & auroient ſouhaité lui avoir fait plus longtems le petit preſent dont ils le gratifioient : ils lui rendirent les derniers devoirs & les derniers honneurs. Son corps fut porté avec pompe & nombreux cortege de la maiſon du Roi,

où

où il étoit decedé, à l'Eglise Collegiale de Saint Etienne [a]. Il y resta jusqu'au tems que Messieurs de Saint Victor de Paris l'eurent redemandé à M. LE PRINCE, qui donna ses ordres pour que ledit corps fût renvoyé à Messieurs ses Confreres; ce qui fut fait, mais d'une maniere assez singuliere : le cercueil bien emballé ayant été placé sur un haquet, comme une piece de vin, & quelque plaisant ayant mis sur l'emballage, *Marchandise mêlée*. Le haquet chargé du cercueil de Santeul étant arrivé à Paris dans la Cour de l'Abbaye de Saint Victor, on lâcha le moulinet & les cordes qui assuroient le cercueil, qui glissa aussi-tôt jusqu'à terre, d'où on le prit pour le porter à l'Eglise, où l'on chanta les Prieres accoûtumées pour les morts : après quoi il fut enterré dans le Cloître du côté de l'Eglise, où l'on voit son Epitaphe comprise dans les beaux Vers suivans de la composition de M. Rollin, Professeur Royal en Eloquence, & de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres.

Quem Superi præconem, habuit quem sancta Poëtam
Relligio, latet hoc marmore SANTOLIUS;
Ille etiam Heroas, fontesque, & flumina & hortos
Dixerat: at cineres quid juvat iste labor?
Fama hominum, merces sit Versibus æqua profanis,
Mercedem poscunt Carmina sacra Deum.

M. de la Monnoye a traduit ces Vers latins en grec & en françois. Il a composé aussi deux autres Pieces latines sur la mort de Santeul, qui sont rapportées avec d'autres ouvrages qui regardent Santeul au second volume du *Menagiana*, page 378. & les suivantes.

Jamais Poëte n'a été plus honoré d'Eloges funebres & d'Epitaphes en Vers que Santeul. Les beaux Esprits de la ville de Dijon furent les premiers à rendre hommage à sa mémoire : ceux de la ville de Paris produisirent aussi diverses Pieces à sa gloire. On en a rassemblé la plus grande partie au troisiéme volume des œuvres de Santeul, derniere édition 1729. & ces Eloges funebres contiennent la moitié de ce volume.

M. Coûtard, Contrôleur general de la Chancelerie, a fait

[a] Cette Eglise est érigée depuis 1730. en Cathedrale : on s'est trompé dans la premiere édition de cet ouvrage en marquant que le corps de Santeul fut porté dans l'Eglise de Saint Benigne de Dijon.

peindre par le celebre Rigault le portrait de Santeul, qui a été gravé depuis. *V.* la vie de Santeul dans le *Santoliana.* Moreri, *Dictionaire.* Le *Menagiana*, tomes 1. 2. & 3. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1549.

CLXVII.

PIERRE-CESAR RICHELET,

Natif de Cheminon en Champagne, Avocat au Parlement, mort à Paris le 13. *Novembre* 1698. *âgé d'environ* 67 *ans, inhumé à Saint Sulpice. (Poëte François.)*

Son nom est devenu celebre dans le dix-septiéme siecle par plusieurs ouvrages qui ont été utiles aux Ecrivains François. Il donna un *Dictionaire François*, où il y a beaucoup d'exemples satiriques, par lesquels on reconnoît que l'Auteur avoit l'esprit porté à la plaisanterie & à la satire; ce qu'on trouve aussi dans plusieurs Epigrammes qu'il nous a laissées, qui sont repandues dans quelques recueils, comme dans celui qu'il nous a donné lui-même, sous le nom de *Claude-Ignace Breugiere, Sr de Barante*, deux volumes, Paris 1698. & dans un Recueil imprimé à Amsterdam 1724. Outre que Richelet réussissoit assez bien dans l'Epigramme, on a cru qu'il pouvoit obtenir quelque place sur le Parnasse François par quelques ouvrages qui concernent le bel esprit & l'Art Poëtique, tels que ceux-ci, I. *Traité de la vraye & de la fausse beauté dans les ouvrages d'esprit:* il est imprimé à la tête de son Recueil dont on vient de parler. II. *Des Observations sur l'Epigramme.* III. *Digression sur le stile marotique.* IV. *Dictionaire des Rimes avec un Abregé de la Versification Françoise*, seconde édition in-8°. Paris 1702. On a quatre ou cinq éditions de son Dictionaire François: les deux dernieres sont imprimées, l'une en deux volumes in-folio, à Lyon, quoiqu'on ait mis à l'Intitulé du Livre, Amsterdam 1709. & l'autre en trois volumes in-folio, à Geneve 1723. Cet Auteur a laissé encore en manuscrit une *Poëtique*, & une *Grammaire Françoise.* Quelques-uns le croyent aussi auteur de l'Histoire d'*Abissinie* ou d'*Ethiopie*, tirée du grand ouvrage de M. Ludolphe. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

CLXVIII.

PRADON,

Mort à Paris d'Apoplexie au mois de Janvier 1698.
(Poëte François.)

Nous avons de lui sept Tragédies, I. *Pirame & Thisbé.* II. *Tamerlan*, ou *la mort de Bajazet.* III. *Phedre & Hippolyte.* IV. *La Troade.* V. *Statira, fille de Darius & veuve d'Alexandre.* VI. *Regulus.* VII. *Scipion l'Afriquain.* Elles ont été rassemblées dans un volume in-12. chez Ribou, Paris 1700.

Quoique les Pieces de Pradon paroissent assez mediocres, elles n'ont pas laissé d'avoir eu dans leurs premieres representations d'illustres partisans, & celle de *Phedre & d'Hippolyte* mit quelque tems sa reputation & son merite en balance avec celui du celebre Racine, qui avoit traité le même sujet; mais comme le vrai merite & la belle Poësie dissipent aisement tous les obstacles & toutes les cabales qui veulent s'opposer à leur rendre la justice & les honneurs qui leur sont dus : Racine triompha, & Pradon tomba & fut presque anéanti devant lui. On peut lire une grande Dissertation qu'un anonyme a donnée sur la Tragédie de *Phedre & d'Hippolyte* de ces deux Auteurs, & voir les notes curieuses sur le dernier Vers de la septiéme Epître de Despréaux, derniere édition de Geneve & d'Hollande.

Sans chercher dans les Vers, ni cadence, ni son,
Il s'en aille admirer le sçavoir de Pradon.

Despréaux, intime ami de Racine, a rudement traité le pauvre Pradon dans quelques endroits de ses Pieces, & a cherché à le rendre méprisable : cependant on ne laisse pas de trouver quelques morceaux dans les Pieces de Pradon, qui satisfont l'homme judicieux, & il ne se passe gueres d'année qu'on ne donne sur notre Théatre sa Tragédie de *Regulus*; on y voit aussi representer quelquefois sa Tragédie de *Tamerlan* avec quelque succès. Cette Piece reçut de grands applaudissemens dans le tems qu'elle parut pour la premiere fois; & l'on disoit aussi : *L'heureux Tamerlan du malheureux Pradon.*

Voyez Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1554. Moreri, *Dictionaire*.

CLXIX.

CLAUDE BOYER,

De la ville d'Alby, reçu à l'Académie Françoise en 1666. *mort le* 22. *Juillet* 1698. *âgé de* 80 *ans.* *(Poëte François.)*

Il est auteur de plusieurs Pieces de Théatre, dont la plûpart n'ont pas eu beaucoup de succès : cependant on dit que la *Porcie Romaine*, qui est la premiere qu'il donna, fut très-bien reçuë du Public, de même que la derniere intitulée *Judith.* Les autres n'eurent pas le même sort; & comme l'Auteur, qui avoit un peu trop bonne opinion de lui-même, s'en apperçut, il voulut éprouver si la chute de ses ouvrages ne devoit pas être imputée à la mauvaise humeur du Parterre. Le stratageme dont il usa, fut d'afficher son *Agamemnon* sous le nom de *Pader d'Asséȥan*, jeune Gascon nouveau debarqué à Paris. Qu'en arriva-t'il ? Que la Piece fut generalement applaudie : d'où l'amour propre de l'Auteur lui fit aisément, mais vainement conclure qu'il n'avoit contre lui que la fatalité de son nom ; car aussi-tôt qu'il s'en fut declaré auteur, sa Piece tomba; peut-être que le Public vouloit animer par ses applaudissemens le jeune homme qu'on en croyoit auteur, & l'exciter à faire encore mieux; ou que le peu d'estime qu'on avoit pour Boyer, qui se fit trop-tôt connoître pour avoir composé cette Piece, en fut la cause.

Comme il portoit l'habit Ecclesiastique, quelques-uns lui ont reproché de n'avoir pas choisi dans les Lettres une route plus convenable à son état & à sa fortune que celle du Théatre, & c'est ce qui peut avoir contribué à faire quelque tort à sa reputation d'Auteur. Despréaux ne lui fait pas beaucoup d'honneur en le mettant au rang de quelques Poëtes qu'il trouve méprisables, tels que Pinchêne, Rampale & quelques autres.

Boyer est à Pinchêne égal pour le Lecteur.

Art Poëtique, Chant IV.

Cependant




IEAN RACINE DE L'ACCAD.E FRANCOISE GENTILH.ME ORD.RE DU ROY DEC.DE LE 21 AVRIL 1699 AGE DE 59 ANS
Racine en nous touchant, et l'esprit et le Coeur
Du Theatre françois, devint l'autre merveille;
Par ses vers pleins de force, autant que de douceur
Il succeda seul à Corneille,
Et n'a point eu de Successeur.

Cependant Pellisson, l'Abbé Geneſt, l'Abbé d'Olivet & quelques bons Connoiſſeurs n'ont pu refuſer à Boyer un aſſez beau genie, du feu & de l'inclination au travail : ce feu même & cette inclination pour l'étude l'accompagnerent juſqu'à l'âge de quatre-vingt ans, qu'il termina ſa carriere.

Il a compoſé vingt-deux Pieces de Théatre, dont voici le catalogue. I. *La Porcie Romaine*, ſa premiere Tragédie repreſentée en 1646. II. *La Sœur genereuſe.* III. *Ariſtodéme.* IV. *Tyridate.* V. *Uliſſe dans l'Iſle de Circé.* VI. *Clotilde.* VII. *Fédéric.* VIII. *La Mort de Demetrius*, ou *le retabliſſement d'Alexandre, Roi d'Epire.* IX. *Policrite.* X. *Oropaſte*, ou *le faux Tonaxare.* XI. *Les Amours de Jupiter & de Sémelé.* XII. *La Fête de Venus*, Paſtorale. XIII. *Le jeune Marius* XIV. *Policrate.* XV. *Le Fils ſuppoſé.* XVI. *Le Comte d'Eſſex.* XVII. *Liſimene*, Paſtorale. XVIII. *Agamemnon.* XIX. *Artaxerxe.* XX. *Jephté.* XXI. *Judith*, Tragédie repreſentée en 1695. XXII. *Meduſe*, Opera en 1697. Outre ces Pieces il a donné encore *les caracteres des Prédicateurs, des Prétendans aux Dignitez Eccleſiaſtiques, de l'Ame délicate, de l'Amour profane, de l'Amour ſaint*, avec *quelques autres Poëſies Chrétiennes*, volume in-8°. Paris 1695. des *Poëſies diverſes*, dans des Recueils de ſon tems. *V.* l'Abbé d'Olivet, *Hiſtoire de l'Académie Françoiſe*, tome 2. article xxviij.

Boyer *&* Pradon, *dont on vient de parler dans les deux articles precedens peuvent être regardez ſur le Parnaſſe comme deux Officiers ou deux Vaſſaux de* Racine, *un des Princes du Parnaſſe.*

CLXX.

JEAN RACINE,

Né l'an 1640. à la Ferté-Milon dans le Valois, Tréſorier de France, Secretaire du Roi & Gentilhomme ordinaire de ſa chambre, reçu à l'Académie Françoiſe le 12. Janvier 1673. Hiſtoriographe du Roi, mort à Paris le 22. Avril 1699. inhumé à Saint Etienne du Mont. (Poëte François.)

Racine eſt un de ces genies rares, dont la nature veut bien favoriſer de certains ſiecles, pour en faire l'admiration & celle de la poſterité.

Dès ſon enfance il fit ſon étude particuliere des anciens Au-

RACINE. teurs Grecs & Latins ; & élevé à Port-Royal des Champs, il s'enfoncoit seul dans les bois de cette Abbaye, & y passoit les journées entieres avec Homere, Sophocle & Euripide, dont la Langue lui étoit devenue aussi familiere que la sienne propre. Mettant en pratique ce qu'il avoit appris de ces excellens Maîtres, il composa la Tragédie de *la Thebaïde*, ou des *Freres ennemis*, ayant au plus ving-un ans : peu de tems après il donna celle d'*Alexandre* ; & il n'avoit que vingt-sept ans, quand il fit representer celle d'*Andromaque*, une de nos plus belles Pieces de Théatre. Il avoit même commencé avant sa *Thebaïde* à donner des marques de son heureux genie pour la Poësie par une *Ode sur le Mariage du Roi*, qui parut la plus belle de toutes les Pieces de Vers qui furent composées sur ce sujet, & qui lui fit meriter une pension, que le Roi augmenta toûjours dans la suite.

» Le fameux Pierre Corneille (dit M. de Valincour) étoit » dans sa plus haute reputation ; la Scene avant lui n'avoit rien » vû de sublime ni même de raisonnable ; ainsi l'on regardoit » dans ce tems-là Racine comme un jeune homme plein d'au- » dace, qui osoit entrer dans la même carriere que ce grand » homme, pour partager avec lui les applaudissemens dont il » étoit en possession : mais le jeune Racine conduit par son seul » genie, & sans s'amuser à suivre ni même imiter celui que » tout le monde regardoit comme inimitable, ne songea qu'à » se faire des routes nouvelles, & pendant que Corneille pei- » gnant ses caracteres d'après l'idée d'une grandeur qu'il s'étoit » figurée, formoit ses figures plus grandes que le naturel ; » mais nobles, hardies, admirables dans toutes leurs propor- » tions, pendant que les Spectateurs entraînez hors d'eux mê- » mes sembloient n'avoir plus d'ame que pour admirer les ri- » chesses de ses expressions, la noblesse de ses sentimens, & la » maniere imperieuse dont il manioit la raison ; Racine entra, » pour ainsi dire, dans le cœur & s'en rendit le maître ; il y » excita ce trouble agréable qui fait prendre aux hommes un » veritable interêt à tous les mouvemens d'une fable que l'on » represente devant eux ; il les remplit de cette terreur & de » cette pitié, qui, selon Aristote, sont les veritables passions » de la Tragédie. Il leur arracha des larmes, qui font le plaisir » de ceux qui les repandent ; & peignant la nature avec des

» traits plus vrais & plus sensibles, il leur apprit à plaindre » leurs propres passions & leurs foiblesses dans celles des per- » sonnages qu'il fit paroître à leurs yeux. Alors le Public équi- » table, sans cesser d'admirer la grandeur majestueuse de » Corneille, commença aussi d'admirer les graces sublimes & » touchantes de Racine.

» On auroit de la peine à croire qu'un homme tel que » Racine, né avec un si prodigieux talent pour la Poësie, eût » pû être un excellent Orateur. Son éloquence lui merita » pourtant dans toutes les assemblées où il parla des applau- » dissemens extraordinaires, & le fit choisir par le Roi Louis » XIV. pour travailler à son Histoire; & s'il eût vêcu plus » long-tems, il auroit peut-être porté le genre historique aussi » loin qu'il avoit porté le Tragique.

Le Roi se plaisoit fort dans la conversation de Racine; il lui avoit même accordé des entrées particulieres à ce sujet: ce Prince lui donna aussi plusieurs marques de son estime & de sa liberalité. Perrault nous apprend que le Roi envoya très-souvent sçavoir des nouvelles de la santé de Racine pendant sa derniere maladie, & que S. M. eut du deplaisir de sa mort, qui affligea la Cour & la Ville.

Plusieurs beaux Esprits ont celebré le grand sçavoir & l'excellence du genie de Racine. Despréaux, son intime ami, a parlé souvent de lui avec de grands éloges, comme dans son Epître vij. où il dit, au sujet de quelques envieux qui vouloient diminuer la gloire de Racine:

Que tu sçais bien, RACINE, *à l'aide d'un Acteur,*
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur!
Jamais IPHIGENIE, *en Aulide immolée,*
N'a couté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux Spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la CHANMESLE. [a]

\- - - - - - - -

\- - - - - - - -

Que peut contre tes Vers une ignorance vaine?
Le Parnasse François, ennobli par ta veine,
Contre tous ces complots sçaura te maintenir,
Et soulever pour toi l'équitable avenir.

[a] Celebre Actrice, morte au mois de Juillet 1698.

RACINE.

Et qui, voyant un jour la douleur vertueuse
De Phèdre [a] *malgré soi perfide, incestueuse,*
D'un si noble travail justement étonné,
Ne benira d'abord le siecle fortuné,
Qui rendu plus fameux par tes illustres veilles,
Vit naître sous ta main ces pompeuses merveilles?

Voici quatre autres Vers de Despréaux, pour être mis au bas du portrait de Racine.

Du Théatre François l'honneur & la merveille,
Il sçut ressusciter SOPHOCLE *en ses Ecrits;*
Et dans l'Art d'enchanter les cœurs & les esprits,
Surpasser EURIPIDE, *& balancer* CORNEILLE.

CATALOGUE DES OUVRAGES DE RACINE.

I. *La Nymphe de la Seine à la Reine*, Ode, 1660. II. *La Thebaïde*, ou *les Freres ennemis*, Tragédie, 1664. III. *La Renommée aux Muses*, Ode, 1664. IV. *Alexandre*, Tragédie, 1666. V. *Lettre à l'Auteur des heresies imaginaires*, 1666. VI. *Réponse à Messieurs Dubois & Daucour, qui avoient repliqué à la Lettre précedente.* VII. *Andromaque*, Tragédie, 1668. VIII. *Les Plaideurs*, Comédie, 1668. IX. *Britannicus*, Tragédie, 1670. X. *Berenice*, Tragédie, 1671. XI. *Bajazet*, Tragédie, 1672. XII. *Mitridate*, Tragédie, 1673. XIII. *Iphigenie*, Tragédie, 1675. XIV. *Phédre*, Tragédie, 1677. XV. *Idylle sur la Paix*, 1685. XVI. *Esther*, Tragédie, 1689. XVII. *Cantiques spirituels*, 1689. XVIII. *Athalie*, Tragédie, 1691. XIX. *Epigrammes diverses*, dans le Recueil de son tems.

Les œuvres de Racine ont été imprimées plusieurs fois à Paris & en Hollande. La Compagnie des Libraires en a donné une édition en deux volumes in-12. Paris 1702. Outre ses Tragédies & la Comédie des *Plaideurs*, on y trouve quelques *Cantiques spirituels*, & le Discours qu'il prononça à l'Académie Françoise à la reception de Thomas Corneille en 1685. On a aussi une autre édition en deux volumes in-12. Paris 1728. qui est augmentée de l'Ode qu'il fit sur le mariage du Roi & sur l'entrée de la Reine à Paris en 1660. mais la plus belle édition de ses œuvres est celle en deux volumes in-4°. grand papier, Londres 1725.

[a] Sujet d'une de ses Tragédies.

Racine

Racine a laissé un fils qui s'est acquis de la reputation par des ouvrages Poëtiques, où l'on connoît qu'il est l'heritier des beaux talens de son pere pour la Poësie. *V.* l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 2. *Discours de M.* de Valincour *à l'Académie Françoise.* Ch. Perrault, *Hommes Illustres en France pendant le dix-septiéme siecle.* Moreri, *Dictionaire.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1553. où on trouvera un parallele de Racine & de Corneille, & un jugement exact sur chaque Piece de Racine.

CLXXI.

PIERRE GAULTIER,

Natif de la Cioutat en Provence, mort au mois de Septembre 1697. *âgé de cinquante-cinq ans, ou environ.* (*Musicien.*)

Gaultier étoit contemporain de Lully, & un des premiers Musiciens François qui ait brillé dans son Art, sur-tout pour la Musique instrumentale ou les airs de symphonie. Les Connoisseurs estiment fort son *Recueil de* duo *& de* trio *pour le Violon & pour la Flute*, imprimé chez Christophe Ballard; & ils ne font pas moins de cas de quelques-uns de ses Concerts de Voix & d'Instrumens, qui n'ont point été encore imprimez.

Il fut pendant plusieurs années directeur d'un Opera qui avoit beaucoup de vogue dans la province, & qui contribuoit aux plaisirs de la Ville de Marseille, de celle de Montpellier & de celle de Lyon, où il sejournoit alternativement.

Ce Musicien périt malheureusemet avec tous les Acteurs & les Actrices qui composoient son Opera: ce fut au mois de Septembre 1697. qu'après avoir fait exécuter à Montpellier un Opera & quelques divertissemens de sa façon, s'étant embarqué avec tout son équipage au Port de Sette en Languedoc pour regagner Marseille, le vaisseau fut submergé, & perit à la vûë du Port de Sette, sans qu'on ait jamais pû retrouver aucun debris de ce vaisseau, ni de tout ce qui étoit dedans. On peut juger de la consternation que cet accident funeste repandit dans les provinces où Gaultier alloit ordinairement avec son Opera, & que tous les pays qui eurent connoissance de ce malheur n'en furent pas moins touchez.

CLXXII.

JEAN-RENAUD DE SEGRAIS,

Gentilhomme ordinaire de MADEMOISELLE, *Duchesse de Montpensier, reçu à l'Académie Françoise en* 1662. *mort à Caen le* 25. *Mars* 1701. *âgé de* 76 *ans, inhumé à sa Terre de Fontenay, à trois lieuës de Caen. (Poëte François.)*

Segrais étoit de la ville de Caen, dont il fut premier Echevin. Dès sa premiere jeunesse il s'adonna aux Vers Lyriques. Il fit plusieurs Chansons & quelques petites Nouvelles; il commença même un Poëme Pastoral, sous le nom d'*Athis*, qui est un passage de la riviere d'Orne à une lieuë de Caen. Les Personnages portoient les noms des villages, des hameaux & des rivieres voisines. Il n'avoit encore que 19 à 20 ans lorsque le Comte de Fiesque retiré à Caen prit du goût pour lui & l'amena à la Cour. Là il acheva de se former, en prenant cette politesse & ce bon goût qui ont paru depuis dans ses ouvrages. Il entra ensuite dans la Maison de la Princesse Marie-Louise d'Orleans, Duchesse de Montpensier, dite *Mademoiselle*, en qualité de son Gentilhomme ordinaire: & ce fut dans le loisir qu'il eut à Saint Fargeau, où *Mademoiselle* passa quelques années, qu'il travailla tout de bon à traduire *l'Enéide de Virgile* en Vers françois, dont il n'avoit fait que quelques essais. Cela ne l'empêcha pas de s'amuser à des *Eglogues*, des *Stances*, des *Chansons* & autres petits ouvrages de cette nature. En 1672. il sortit de chez *Mademoiselle*, & se retira chez Marie-Madelaine de la Vergne, Comtesse de la Fayette. Ce nouveau repos lui fit prendre part à la composition de *Zaïde*, histoire Espagnolle, espece de Roman, où Madame de la Fayette n'a pas moins travaillé que Segrais; ainsi qu'à *la Princesse de Cleves*, à laquelle François VI. Duc de la Rochefoucault, contribua aussi, sur-tout pour les maximes qui sont repandues dans ce livre. Enfin Segrais las du grand monde, se retira à Caen sa patrie, où il épousa une riche heritiere. Il faisoit les delices de cette ville par l'agrement de sa conversation, ornée d'une belle érudition & des recits de tout ce qu'il avoit vû de plus brillant, & de plus curieux à la Cour. Il rassembloit dans sa maison


Jean REGNAULT DE SEGRAIS
Gentilhomme de M.lle de Montpensier
et l'un des 40. de l'Academie Françoise
Se vend. Paris che: E. Desrochers rue du Foin pres la rue S. Jacques
Dans ma verte Saison, une jeune maitresse
M'instruisit a parler d'Amour,
Dans un âge plus meur, courtisans sans bassesse
On me vit paroistre à la Cour,
Et cet ouvrage enfin qu'un amy met au jour,
Fut le fruit innocent d'une oisive vieillesse.


ROMA

les plus beaux Esprits de l'Académie de Caen qui s'étoient dispersez, & forma le dessein avec M. Foucault, Conseiller d'Etat & Intendant de la basse Normandie, de retablir cette Académie, pour laquelle M. Foucault obtint des Lettres Patentes du Roi en 1706. & en fut declaré le digne Protecteur. Les assemblées des beaux Esprits qui composoient cette Académie se tinrent toûjours du vivant de Segrais dans sa maison, qui étoit ornée de plusieurs portraits d'Hommes Illustres qu'il avoit fait peindre. Il fit élever aussi dans cette maison à Malherbe, son celebre compatriote, une Statue de pierre, plus grande que le naturel, avec cette Inscription.

MALHERBE, *de la France éternel ornement,*
Pour rendre hommage à ta memoire,
SEGRAIS *enchanté de ta gloire,*
Te consacre ce monument.

Segrais merite bien par l'honneur qu'il a rendu à Malherbe & par la beauté de ses ouvrages, qu'on lui rende la pareille, & qu'on le place en figure en pied sur le Parnasse François.

La traduction qu'il a faite des *Georgiques* & de *l'Enéide* de Virgile en Vers françois lui a acquis une si grande reputation, que ceux qui n'ont point d'égard à la diversité des Langues, le confondent avec Virgile, même par l'art qu'il a eû à rendre en notre Langue toutes les beautez, les graces & l'agrément qu'on trouve dans ce grand Poëte Latin, qu'il a suivi presque mot à mot, ou du moins de periode en periode. C'est au sujet de cette traduction que M. de la Monnoye a fait cette charmante Epigramme.

Quand SEGRAIS *affranchi des terrestres liens*
Descendit plein de gloire aux Champs Elisiens,
VIRGILE *en beau françois lui fit une Harangue;*
Et comme à ce discours SEGRAIS *parut surpris;*
Si je sçais, lui dit-il, le fin de votre Langue,
C'est vous qui me l'avez appris.

Segrais a produit de son propre genie diverses Poësies, comme un Poëme Pastoral sous le nom d'*Athis*, plusieurs *Eglogues*, où il a excellé, & qui le font proposer comme un bon modele dans ce genre d'écrire par les plus sçavans Critiques.

SEGRAIS. Ils conviennent tous, dit Baillet, que Segrais a bien pris le caractere de l'Eglogue, & qu'il a sçu attraper ce point de simplicité & de pudeur que les Anciens avoient sçu exprimer, sans pourtant avoir rien de la bassesse & des manieres niaises où sont tombez quelques-uns de nos faiseurs d'Eglogues françoises, qui ont voulu imiter cette naïveté ancienne, pour ne pas sortir du caractere bucolique. Ses figures sont douces, ses mouvemens y sont temperez & formez sur les mœurs que doivent avoir les personnages qu'il employe. Les pensées y sont ingenieuses, la diction y est pure & sans affectation, les Vers y sont coulans; ce sont des manieres toutes unies & des discours tous naturels : enfin on juge qu'il est difficile de rien écrire en ce genre avec plus de douceur, de tendresse & d'agrement; c'est ce qui fait dire à Despréaux en invitant les Poëtes à celebrer le nom de LOUIS LE GRAND :

Que SEGRAIS *dans l'Eglogue en charme les forêts,*

Catalogue des œuvres Poëtiques de Segrais.

I. *Traduction de l'Enéide de Virgile en Vers françois*, avec des remarques sur ce Poëme, deux volumes in-4°. Paris 1678. & 1681; & en deux volumes in-12. Amsterdam 1700. II. *Traduction des Georgiques de Virgile en Vers françois*, volume in-8°. Paris 1712. III. Le Poëme d'*Athis*, Pastorale, vol. in-4°. Paris 1653. IV. *Diverses Poësies*, volume in-4°. 1658. V. Ses *Eglogues*, & quelques autres Pieces de sa façon ont été imprimées avec le *Segresiana*, vol. in-12. Paris 1721. VI. *L'Amour guéri par le tems*, Tragédies en cinq Actes, pour être mise en musique, a été imprimée depuis. VII. *Ode à l'Abbé Ménage*, que cet Abbé rapporte dans son Livre intitulé *Missellanea*, page 119. VIII. *Epître sur le Caffé*; rapportée dans le Mercure de France du mois de Decembre 1728. page 2655.

Segrais a composé aussi plusieurs ouvrages en Prose; sçavoir, I. *La Princesse de Cleves*, deux volumes in-12. Paris 1678. item 1689. 1700. 1719. II. *Zaïde*, Histoire Espagnolle, deux volumes in-12 : derniere édition, Paris 1719. III. *La Princesse de Montpensier*, volume in-12. Paris 1662. IV. *Nouvelles Françoises*, ou *les Divertissemens de la Princesse Aurelie*, qui parurent dès l'an 1656. V. *Relation de l'Isle imaginaire*, & *l'Histoire de la Princesse de Paphlagonie*. Segrais donne galamment à

à l'illustre Comtesse de la Fayette le plus grand honneur pour la composition de l'*Histoire de la Princesse de Cleves*, & de celle de *Zaïde*.

Antoine Halley, Professeur Royal en Eloquence dans l'Université de Caen composa les Vers suivans sur les ouvrages de Segrais.

Natus sum Cadomi, dudum quem Regia novit
Sincero candore, & vitâ insignis honestâ,
Sermonisque sciens Aulæ, purique nitoris
SEGRESIUS, *numeris aures qui mollior implet,*
Dum calamo teneros pastorum lusit amores.
Altiùs inde tubâ clangente horrentia Martis
Bella sonans, divinum auso felice Maronem
Ore loqui edocuit Franco, tentaverat antè
Successu quod nemo pari.

On rapportera aussi l'Epitaphe que Segrais s'étoit composée lui-même; elle ne consiste qu'en ces deux Vers Latins, imitez de Virgile, *Mantua me genuit*, &c.

Me Cadomus genuit; tenet Aula & pulchra Licoris.
Fecit blandus amor Vatem, mens læta beatum.

Voyez Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1544. Le Pere Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 16. Moreri, *Dictionaire*.

CLXXIII.

EDME BOURSAULT,

De Mussi-l'Evêque, petite ville de Champagne, mort à Paris le 15. de Septembre 1701. âgé de 63 ans, inhumé dans l'Eglise des RR. PP. Théatins. (Poëte François.)

Boursault quitta sa patrie étant fort jeune, & vint à Paris, où il se fit un nom par plusieurs ouvrages d'esprit.

Le genie naturel & heureux de cet Auteur a contribué presque seul à la reputation qu'il s'est acquise, puisqu'il n'avoit point étudié dans sa jeunesse, & qu'il ne connoissoit point

BOURSAULT d'autre Langue que la sienne : cependant il a laissé une grande quantité d'ouvrages Poëtiques & d'autres en Prose, qui ont eu beaucoup de succès : c'est ce qui a donné occasion à Richelet de faire les Vers suivans, pour être mis au bas de son portrait.

VOITURE, SARASIN, LA FONTAINE, MOLIERE,
Dont la Parque inflexible a fini la carriere ;
Poëtes accomplis, Orateurs excellens,
L'homme à qui ce portrait ressemble,
Sans étude lui seul a les divers talens,
Qu'avec tant de sçavoir vous aviez tous ensemble.

Boursault étoit aimé & estimé de nos plus grands Poëtes, tels que Pierre & Thomas Corneille, Racine, Segrais, Quinault, Ménage ; des Dames de la Suze & de Villedieu, de Mlle Scudery, & des plus beaux Esprits de son tems : le grand Corneille l'appelloit son fils, & l'honoroit de ses avis & de son approbation dans tout ce qu'il a composé dans sa jeunesse ; il donna sur-tout de grands éloges à sa Tragédie de *Germanicus*. Cependant Boursault n'est pas échappé à la critique de Despréaux, avec lequel il eut quelque petit demêlé ; mais ce Critique n'a pû s'empêcher de lui rendre justice en marquant dans une de ses Lettres à M. Brosette, inserée dans les Remarques de ses œuvres, de l'édition de Geneve in-4°. sur le 64e Vers de l'Epître neuviéme. *Venons*, dit-il, *à M. Boursault, qui est à mon sens, de tous les Auteurs que j'ai critiquez, celui qui a le plus de merite.*

Sa Comédie intitulée, *Esope à la Cour*, & celle des *Fables d'Esope*, ont été reçuës du Public avec applaudissement, de même que la plûpart de ses autres Pieces de Théatre qui ont été recueillies & imprimées en trois volumes in-12. chez Nicolas le Breton, quai des Augustins, en 1725. dont voici les titres : I. *Le Mort vivant*, Comédie en trois Actes. II. *Les Cadenats*, Comédie en un Acte. III. *Le Menteur qui ne ment point*, Comédie en cinq Actes. IV. *Le Portrait du Peintre*, ou *la critique de l'Ecole des Femmes*, Comédie en un Acte. V. *Les yeux d'Iris changez en Astres*, Pastorale en trois Actes. VI. *Phaëton*, Comédie en cinq Actes. VII. *Les mots à la mode*, Comédie en trois Actes. VIII. *Les Fables d'Esope*, Comédie en cinq Actes.


Magdelaine de SCUDERI
Surnommée la Sapho de son
Siecle elle fut de l'Academie de Ricovrati
de Padoue et mourut a Paris le 2 Juin 1701
Se vend A Paris Chez E. Desrochers rue du Foin pres la rue S. Jacque
Si la Grece autrefois fertile en beaux Esprits
S'applaudissoit de voir sa Sapho sans pareille
La France en Scudery produit une merveille
Qui ne luy fait pas moins d'honneur par ses ecrits

IX. *Esope à la Cour*, Comédie en cinq Actes. X. *La Satire des Satires*, Comédie en un Acte. XI. *La Comédie sans titre*, en cinq Actes; toutes ces Pieces sont en Vers. XII. *Germanicus*, Tragédie. XIII. *Marie Stuard*, Tragédie. XIV. *Meléagre*, Tragédie. XV. *La Fête de la Seine*, divertissement mis en musique.

On trouve aussi chez Nicolas le Breton, trois volumes in-12. imprimez en 1722. des Lettres de Boursault, avec quelques autres Poësies de sa façon, sçavoir, des *Epigrammes*, des *Chansons*, des *Cantates*, des *Fables* & des *Odes*. Tous ces ouvrages, qu'on lit avec plaisir, font connoître la fecondité & l'enjouement d'esprit de l'Auteur. On voit sa Vie à la tête des trois volumes de ses Pieces dramatiques. Il a laissé un fils celebre par son merite, par son sçavoir & par son éloquence; c'est le Pere Boursault, qui a été superieur de la Maison des RR. PP. Théatins de Paris.

CLXXIV.

MLLE MADELAINE DE SCUDERY,

Née à Apt en Provence, de l'Académie des Ricovrati *de Padoue, surnommée* SAPHO, *morte à Paris le 2. Juin 1701. âgée de 94 ans, inhumée à Saint Nicolas des Champs.*

C'étoit une personne de très-bonne mine, quoiqu'elle ne fût pas belle de visage; mais elle possedoit toutes les belles qualitez & toutes les graces de l'esprit, & écrivoit parfaitement bien en Prose & en Vers; c'est ce qui convient veritablement pour faire une Grace du Parnasse; & ce sont ces belles qualitez & ces graces de l'esprit qui ont fait donner à la SAPHO de la Grece le nom de BELLE, quoiqu'elle ne le fût point de visage ni de sa figure [a].

Le Pere Bouhours dans son Livre des *Pensées ingenieuses*, en rapportant quelques Vers de M[lle] de Scudery, dit d'elle: *C'est la* SAPHO *de notre siecle, qui ne ressemble à celle de la Grece que par l'esprit, & qui n'a pas moins de sçavoir que de vertu.*

[a] Socrate, Platon, Athenée, Plutarque & plusieurs autres illustres Ecrivains ont surnommé SAPHO *la Belle*, par rapport à la beauté de son esprit & de ses ouvrages; aussi SAPHO ne se piquoit-elle pas d'une beauté exterieure: elle se vantoit seulement de l'excellence de ses Ecrits qui la rendoient celebre dans tout l'univers; c'est ce qu'Ovide lui fait dire dans la Lettre qu'il lui fait écrire à PHAON, qu'elle aimoit éperdûment.

Si mihi difficilis formam natura negavit,
Ingenio formæ damna rependo meæ:
Sum brevis, at nomen quod terras impleat omnes
Est mihi; mensuram nominis ipsa fero.
Candida si non sum, placuit Cepheia Perseo.

Mlle DE SCUDERY.

Elle remplaça la sçavante HELENE CORNARO de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, & elle eut la gloire d'être de toutes les Académies où les personnes de son sexe peuvent être reçues. En l'année 1671. elle remporta le Prix de l'Eloquence à l'Académie Françoise : c'est à ce sujet que l'illustre Mlle de la Vigne lui adressé une belle Ode de la part des Dames pour la congratuler ; nous en rapporterons cette Strophe.

Venez, filles de memoire,
C'est pour SAPHO, *doctes Sœurs,*
Venez-nous fournir des fleurs
Pour honorer sa victoire.
Et vous, qu'on voit tout charmer,
Graces, venez-lui former
Une Couronne immortelle ;
Les Muses n'ont-elles pas
Beaucoup moins de sçavoir qu'elle,
Et vous beaucoup moins d'appas ?

Quoique les principaux ouvrages de Mlle de Scudery portent le nom de *Romans*, cependant pour peu qu'on les examine, on trouve que ce sont de grands & de magnifiques Poëmes en Prose, qui renferment des histoires veritables sous des noms cachez : on a même donné la clef de quelques-uns pour en instruire le Lecteur.

Voici le catalogue de ses ouvrages en Prose.

I. *Artamene, ou le grand Cyrus*, dix volumes in-8°. Paris 1641. II. *Clelie*, dix volumes in-8°. III. *Amaltide, ou l'Esclave Reine*, in-8°. Paris. IV. *Celanire, ou la Promenade de Versailles*, volume in-12. Paris 1669. V. *Conversations morales*, deux volumes in-12. Paris 1686. VI. *Conversations nouvelles sur differens sujets*, dediées au Roi, deux volumes in-12. Paris 1685.

Le beau genie de cette illustre fille n'a pas moins paru dans ses Vers que dans sa Prose. Nous avons plusieurs Pieces de Poësie de sa façon, où l'on trouve tout l'agrément & toute la delicatesse possible ; ce sont des *Stances*, des *Elegies*, des *Lettres* & des *Réponses*. Elle a composé quelques Vers sur des sujets de pieté, entr'autres, des *Stances sur la Resurrection du Sauveur*. Ses ouvrages Poëtiques ont été inserez dans quelques Recueils de Vers choisis, tels que celui qui est imprimé chez

Couterot

Couterot en trois volumes in-12. Paris 1682. celui du Pere Bouhours, derniere édition, Paris 1701. celui qui est imprimé à Trevoux en quatre volumes in-12. 1725.

Les talens que M[lle] de Scudery possedoit pour l'Eloquence & pour la Poësie la firent surnommer *Sapho* par les Sçavans & par les plus beaux Esprits de son siecle; elle entretenoit avec eux un agréable commerce de Litterature, leur écrivoit & leur repondoit en Prose & en Vers.

Scarron, Conrart, Pellisson, Ménage, le Pere Bouhours, Huet & plusieurs autres personnes illustres dans la Republique des Lettres ont fait de grands éloges de cette Demoiselle.

Scarron dans une longue Epître qu'il lui adresse, lui parle en ces termes.

O SAPHO *! qui rendez la Seine aussi celebre,*
Que le fut autrefois le rivage de l'Hebre;
SAPHO*, de qui le nom vole par l'univers,*
Inimitable en Prose, inimitable en Vers,
Au degré de merite où vous êtes venue,
Votre vertu ne peut être assez reconnue;
Et le siecle envers vous, quelque bien, quelqu'éclat
Qu'il vous donne jamais, sera toûjours ingrat;
Siecle méconnoissant, le dirai-je à ta honte?
On admire SAPHO*, tout le monde en fait compte:*
Mais, ô siecle! à l'estime, aux admirations,
Pourquoi n'ajoûter pas de bonnes pensions?

Le Cardinal Mazarin laissa cependant une pension à cette Demoiselle; le Chancelier de Boucherat lui en établit une sur les Sceaux, & le Roi la gratifia d'une autre de deux mille livres; ce ne fut peut-être qu'après que Scarron lui eut écrit les Vers ci-dessus, qu'elle obtint toutes ces pensions.

M. Bétoulaud en envoyant à M[lle] de Scudery une Agathe Orientale, où la montagne du Parnasse se trouve naturellement gravée, lui dit entr'autres choses dans les Vers qu'il lui adresse:

Qui connoît comme vous tous ces sentiers divers,
Où croissent d'Apollon les Lauriers les plus verds,
Où les neuf doctes Sœurs, compagnes de vos traces,
S'assemblent pour vous suivre avec toutes les graces,

Mlle DE SCUDERY.

Et choisir pour vous seule en ces aimables lieux
Les fleurs dont vous parez les Heros & les Dieux.

L'Abbé Ménage lui adresse l'Epître qu'il a mise à la tête des œuvres de Sarasin, où il lui donne de grandes louanges. M. Pascal marque dans une de ses Lettres, qu'ayant lû quelques endroits de son Roman de *Clelie*, il admira la personne qui l'avoit composé sans la connoître.

Mademoiselle Lheritier, distinguée par son esprit & par son érudition, entre les personnes de son sexe, a composé *l'Apothéose de Mlle de* SCUDERY, & *son Triomphe au Parnasse*, ouvrage en Prose, mêlé de quelques Vers, volume in-16. Paris 1702.

M. le Maréchal de Roquelaure a un portrait en pied de Mlle de Scudery représentée en Vestale, entretenant le feu sacré, avec ce mot *Fovebo*, gravé au bas de l'Autel qui soûtient ce feu, pour marquer qu'elle entretiendra toûjours avec soin une aimable liaison & commerce avec plusieurs illustres amis qu'elle avoit, au nombre desquels étoient Mrs le Duc de Montausier, Conrart, Pellisson; les Demoiselles de la Vigne, de Serment, de Razilly, Descartes, & quelques autres personnes distinguées par leur merite & par leur sçavoir.

Le portrait de cette Demoiselle a été gravé par le celebre Nanteuil, sur quoi elle fit les Vers suivans, où l'on voit qu'elle ne se piquoit nullement d'être belle de visage.

Nanteuil en faisant mon image
A de son Art signalé le pouvoir;
Je hais mes yeux dans mon miroir,
Je les aime dans son ouvrage.

V. Baillet, *Jugemens des Scavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1558. Le *Menagiana*, tome 1. *Journal des Sçavans*, année 1702. Moreri, *Dictionaire*.

CLXXV.

MADEMOISELLE DE RAZILLY,

Morte à Paris vers l'an 1704. âgée de plus de quatre-vingt ans.

Marie de Razilly, fille issue d'une Famille des plus anciennes & des plus nobles de la Province de Touraine, a passé la plus grande partie de sa vie à Paris, où elle eut plusieurs amis illustres, qui étoient charmez de son esprit & de sa conversation. La Poësie faisoit un de ses plus nobles amusemens, & plusieurs Connoisseurs conservent avec soin quelques Pieces de sa composition ; on en a même inserées dans des Recueils de Poësies choisies, tel que celui qui est imprimé à Cologne chez Pierre du Marteau 1667. où l'on trouve un *Placet au Roi*, des *Stances à M. le Duc de Noailles*, qui sont deux Pieces fort estimées.

Le Placet au Roi contient plus de 120 Vers, il est precedé d'une Requête en Prose, que je rapporterai ici, pour faire connoître que Mlle de Razilly, quoique d'une Famille fort ancienne, étoit très-mal partagée des biens de la fortune, ce qui l'obligea d'avoir recours aux bontez du Roi, pour en obtenir une pension. Voici sa Requête.

» Je viens me jetter aux pieds de VOTRE MAJESTE', sçachant » qu'elle ne consulte dans les graces qu'elle fait tous les jours » que sa seule jûstice & sa seule bonté ; je lui ai fait mes très- » humbles prieres en Vers, pour lui rendre mon Placet plus » agréable, & pour adoucir la douleur que je sens de me voir » obligée, par mon malheur, de l'importuner. Je suis donc con- » trainte de lui dire que feu mon Pere, aîné de la Famille de » Razilly, & tous mes freres sont morts dans le service ; que je » suis demeurée orpheline à l'âge d'un an ; & que mon frere » aîné, qui avoit l'honneur d'être Marechal de camp & Lieu- » tenant general dans ses armées, ayant achevé de depenser à » son service tout le bien de la Maison, je ne puis plus avoir » d'autre recours qu'à sa seule bonté, continuant de prier Dieu » qu'il la veuille conserver.

Mlle DE RAZILLY.

Mlle de Razilly fut presentée au Roi par M. le Duc de Noailles, premier Capitaine des Gardes du Corps, qui étoit de ses parens & qui estimoit fort cette Demoiselle, ce qui lui fut très-favorable & contribua à lui faire obtenir une pension de deux mille livres.

Elle étoit en grande liaison d'amitié avec Mlle de Scudery; c'est ce qui a engagé Mlle Lheritier à lui dedier l'Apothéose de cette illustre fille en lui adressant ces Vers.

Fille sçavante, fille illustre,
En qui mille vertus, mille talens heureux
D'un beau nom & d'un sang fameux
Tirent encore un nouveau lustre.
RAZILLY, *qui brillez en tout,*
De lumiere & de bon goût,
Pourrez-vous donner à ma Muse
Une solide attention? &c.

On donna à Mlle de Razilly le surnom de CALLIOPE, à cause de la beauté de ses Vers Alexandrins, qu'elle composoit presque toûjours sur des sujets heroïques : on en peut juger par le Sonnet suivant qu'elle fit sur la Prise de Luxembourg le 7. Juin 1684.

Quel éclatant retour, quelle heureuse journée
Ramene triomphant l'invincible LOUIS!
L'Europe retentit de ses faits inouis,
Et craint de succomber dessous sa destinée.

LUXEMBOURG *si long-tems à sa perte obstinée,*
Vient de subir le joug de l'Empire des Lis:
Et GENES *dans ses murs par le feu démolis,*
Voit contre un tel courroux sa puissance bornée.

ROME *ne vit jamais un plus pompeux retour:*
Une double victoire embellit ce grand jour;
Mais sur-tout le Vainqueur charme par sa presence:

Il plaît même aux vaincus qu'il a mis sous ses loix;
Et ces peuples conquis disent tous d'une voix,
Que si l'on craint son bras, l'on aime sa clemence.

CLXXVI.

* * * * * * * * * * * * * * * * * * * *

CLXXVI.

LES DAMES
LE CAMUS DE MELSONS, ET DE PLAT-BUISSON.

Madame le Camus de Melſons, la Conſeillere d'Etat, de l'Académie des *Ricovrati* de Padoue, étoit une perſonne d'un merite diſtingué; ſon beau genie a paru dans quelques Ecrits qui ſont reſtez de ſa plume. On trouve quelques Vers de ſa compoſition au ſecond tome du Recueil du ſieur de Vertron, entr'autres, un portrait qu'elle fait de Louis le Grand, que ce Prince reçut très-agréablement, S. M. lui ayant fait preſent de ſon portrait en peinture.

Le ſieur de Vertron envoya à cette Dame les Vers ſuivans pour louer les ſiens, dont elle lui avoit fait part.

Pour faire que mes Vers ſerviſſent de bordure
A cet admirable portrait,
Il faudroit que je fuſſe, ou QUINAULT, *ou* VOITURE,
Ou bien la MUSE *qui l'a fait.*

Madame de Plat-Buiſſon, étoit amie particuliere de M[lle] de Scudery, à laquelle elle adreſſe quelques Vers où l'on connoît la delicateſſe & les graces de l'eſprit de cette Dame. Le ſieur de Vertron en parle dans ces termes:

Peut-on avoir plus de merite,
Plus de prudence & de conduite,
Plus de rime & plus de raiſon,
Qu'en a l'illuſtre PLAT-BUISSON?

Ces Dames ſont mortes au commencement du dix-huitiéme ſiecle; on eſt incertain de l'année preciſe de leur mort.

CLXXVII.

MARC-ANTOINE CHARPENTIER,

Parisien, Maître de Musique de l'Eglise du College, ensuite de celle de la Maison Professe des Jesuites, & enfin de la Sainte Chapelle de Paris, où il a été enterré, étant mort au mois de Mars 1704. âgé de 68 ans.

Charpentier alla dans sa jeunesse à Rome, il y passa quelques années, & s'y perfectionna dans la Musique sous le *Carissimi*, Musicien de grande reputation. Etant de retour à Paris, Mlle de Guise lui donna un appartement dans son Hôtel. Il fut Maître de Musique de l'Eglise du College des Jesuites, puis de celle de l'Eglise de la Maison Professe de ces Peres.

M. le Duc d'Orleans, petit-fils de France, apprit la composition de lui, & le fit Intendant de sa Musique.

Il fut enfin nommé Maître de Musique de la Sainte Chapelle de Paris.

Charpentier a été un des plus sçavans & des plus laborieux Musiciens de son tems, comme on peut le voir par la quantité des bons ouvrages qu'il a laissez,

On a gravé un livre de ses Motets, volume in-4°. en 1709. Son Opera de *Medée*, qui eut un grand succès, a été representé la premiere fois en 1694. & fut imprimé in-folio la même année chez Christophe Ballard.

Il a composé aussi un Opera intitulé *Philomele*, qui a été chanté trois fois au Palais Royal. M. le Duc d'Orleans qui avoit quelque part à la composition de cet Opera, ne voulut pas qu'on le fit imprimer.

Voici un catalogue des autres ouvrages & Concerts de Musique de Charpentier. *Les Plaisirs de Versailles ; la Fête de Ruelle ; les Arts florissans ; le Sort d'Andromede ; la Pierre Philosophale ; les Foux divertissans ; Acteon*, Pastorale ; *le Jugement de Pan ; la Couronne de fleurs ; la Serenade ; Dialogue de Venus & de Medor ; Flore*, Pastorale ; *le retour du Printems ; Ydille sur la convalescence du Roi ; la Musique du Malade imaginaire ; celle de Circé* ; quelques *Tragédies spirituelles*, representées au College

des RR. PP. Jesuites ; *Pastorales sur differens sujets ; plusieurs Airs à boire, & sur des sujets plaisans, à deux, trois & quatre parties.*

La plûpart de toutes ces Pieces de Musique n'ont point été encore imprimées, quoiqu'elles ayent été exécutées avec beaucoup de réussite : elles sont entre les mains du sieur Edouard neveu de Charpentier, Libraire à Paris, qui attend pour les donner au Public, qu'on l'aide pour la dépense de l'impression ou de la gravure.

CLXXVIII.

FRANÇOIS CHARPENTIER,

Né à Paris les 15. Février 1620. Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu en 1651. & Doyen de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, mort à Paris le 22. Avril 1702. dans la quatre-vingt-troisiéme année de son âge.

C'étoit un homme de beaucoup d'esprit, il sçavoit parfaitement les Langues sçavantes, telles que l'Hebraïque, la Grecque & la Latine : il étoit aussi très-habile dans la connoissance de l'antiquité, ce qui le fit choisir pour un des premiers Membres qui composerent l'Académie des Inscriptions & belles Lettres.

On connoît la facilité de son genie & sa grande application au travail par la quantité d'ouvrages en Prose qu'il a donnez au Public ; Sçavoir I. *toutes les œuvres de Xenophon* traduites en françois. II. *La Rhetorique d'Aristote* en françois avec des Commentaires. III. Trois Comédies d'Aristophane, *le Plutus, les Nuées, & les Grenouilles*, mises en françois. IV. *La Peinture parlante*, où il fait voir qu'il faut mettre des inscriptions aux tableaux & des noms aux portraits. V. *De l'excellence de la Langue Françoise.* VI. *Panegyrique du Roi sur la Paix.* VII. Plusieurs *Harangues & Discours*, qu'il a prononcez à la tête de l'Académie Françoise.

On a aussi de lui diverses Poësies, des *Odes*, des *Sonnets*, des *Paraphrases sur le Pseaume 19. & le 50.* des *Traductions d'un grand nombre d'Epigrammes de l'Anthologie & de Martial ; l'Eglogue royale, intitulée* LOUIS, d'environ 300 Vers, in-4°. Paris 1663 ; une *Ode au* ROI, d'environ 400 Vers, in-4° Paris 1667.

Charpentier a laissé encore plusieurs ouvrages manuscrits. Il est censé auteur du *Carpentaria*, ou *Remarques d'histoire, de morale, de critique & de bons mots*, où sont inserées plusieurs de ses Poësies. *V.* Pellisson & l'Abbé d'Olivet, *Histoire de l'Académie Françoise*, tome 1. article xxxviij. *Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*, tome 1. *Journal des Sçavans*, année 1702. Moreri, *Dictionaire.*

CLXXIX.

JEAN COMMIRE,

Jesuite, né à Amboise l'an 1625. mort à Paris au College des Peres de son Ordre le 25. Decembre 1702. dans sa 77e année. (Poëte Latin.)

La nature avoit donné au Pere Commire un esprit également éclairé & solide, & la lecture des meilleurs Auteurs de l'antiquité repandoit sur son stile une amenité & une abondance qu'on ne peut s'empêcher d'admirer. Peut-être depuis le siecle d'Auguste personne n'a-t'il mieux pris le genie de la Poësie Lyrique : on voit dans ses Odes des pensées sublimes, des images vives, une élocution pure, un arrangement noble & harmonieux, ce qu'on trouve de même dans ses Pieces heroïques & dramatiques. Il nous a donné aussi des Fables, où il paroît qu'il a emprunté de Phedre la pureté de la Langue Romaine, & cette naïveté charmante, qui fait le caractere de ces sortes d'ouvrages.

Quoique ses Epigrammes n'ayent pas été aussi generalement approuvées, elles ne laissent pas d'avoir leur beauté & leur agrement.

Ses Poësies se divisent en trois livres, dont le premier comprend une *Paraphrase de l'Histoire de Jonas* en Vers Hexamétres; *une Paraphrase semblable sur le quatorziéme Chapitre de Daniel ;* quelques *Pieces heroïques sur la Sainte Vierge ;* & une espece de *Dramme sur la Conception Immaculée*, sous le titre d'*Amour Prodome.* Le second contient d'autres *Pieces heroïques* à diverses personnes illustres, dont la premiere, au Roi est *sur ses triomphes en Hollande ;* & quelques *Eglogues.* Le troisiéme comprend ses *Odes* adressées à plusieurs grands Hommes, comme au

au grand Condé, au Maréchal de Turenne, au Comte d'Harcourt, Prince de la Maison de Lorraine, à Guillaume de Lamoignon, Premier President, au Comte de Brienne, Secretaire d'Etat, & à quelques autres personnes celebres dans la Republique des Lettres: ses *Odes* sont suivies de quelques *Fables* & de quelques *Epigrammes*; ce troisiéme livre finit par un *Discours touchant l'art d'acquerir de la reputation dans le monde.*

Les œuvres du Pere Commire ont été imprimées plusieurs fois à Paris, comme il suit. I. in-4°. 1678. II. in-12. plus ample, 1681. III. Un second tome d'œuvres posthumes in-12. 1704. IV. Le tout en deux tomes, avec des augmentations au premier tome, & un *Elogium* au second tome, années 1714. & 1715. Cette derniere édition a été donnée par les soins du Pere Sanadon, celebre par ses ouvrages en Prose & en Vers: il y a inseré plusieurs opuscules du Pere Commire, au nombre de plus de quarante, qui n'avoient point été imprimez jusqu'alors. On voit dans le second tome une très-belle Piece en Vers du P. Porée, un de nos plus grands Poëtes Latins & François, & un de nos plus fameux Orateurs: en voici le sujet. Le Pere Commire avoit fait durant la maladie dont il mourut la belle Ode latine qu'on voit à la tête de ses œuvres posthumes imprimées l'an 1704. par laquelle il prioit le Pape Innocent XII. de ne pas songer à se faire un tombeau, parce qu'il n'étoit pas douteux, qu'après la pacification des Princes Chrétiens qu'il procureroit, la posterité ne lui consacrât un monument éternel. Le Pere Porée fit la Piece suivante en gardant l'*Incognito.*

Assis au bord de la Fontaine
Que renferme CLERMONT [a] *dans son petit jardin,*
Et dont la fameuse Hypocrene
Pourroit envier le destin,
Depuis que COSSART *&* RAPIN
Par leurs Vers immortels ont ennobli sa veine,
Je soupirois: mes yeux baignez de pleurs
Et tournez vers le ciel devoient assez lui dire,
Qu'ils demandoient la santé de COMMIRE,
Dont mon cœur allarmé partageoit les douleurs.

Tout sembloit avec lui languir dans la nature

[a] College de CLERMONT, depuis nommé de LOUIS LE GRAND.

JEAN COMMIRE.

Le Lierre [a] vainqueur des hyvers
Se depouilloit de sa verdure,
Craignant d'être bien-tôt le prix des mechans Vers.
Les oiseaux [b] à sa voix si soumis, si fidéles,
Accablez d'un mortel ennui,
Cherchoient ailleurs ce qu'ils trouvoient en lui;
Et battant tristement des aîles,
Remplissoient l'air de cris aigus,
Appelloient leur ORPHE'E, *& ne l'entendoient plus.*

Tandis que tout répond à mes justes allarmes,
J'entens un son harmonieux,
Capable de toucher les Dieux;
Tant il avoit & de force & de charmes.
Qui l'eût cru? ce divin accord
Naissoit sous les doigts de COMMIRE,
Qui saisi d'un sacré transport,
Avoit redemandé sa Lyre;
Moins pour soulager ses douleurs,
Que pour deplorer nos malheurs.

Il chantoit les combats, il chantoit cette guerre,
Que des Princes jaloux, que des peuples sans foi
Venoient de rallumer sur l'onde & sur la terre,
Pour chasser de son Trône un legitime Roi.
Il portoit aux pieds du SAINT PERE
Les plaintes de l'Europe entiere,
Le conjuroit par ses gemissemens
De calmer l'horrible tempête
Que l'erreur & l'envie assemblent sur sa tête,
Et d'arracher le fer des mains de ses enfans.

Ah! m'écriai-je alors, s'il est vrai que le CYGNE
Chante malgré ses maux, quand il est aux abois;
Et si la douceur de sa voix
D'une prochaine mort est l'infaillible signe,
Quel doit être mon trouble en ce fatal moment!
LE CYGNE DE LA LOIRE *est brûlé d'un feu lent,*
Qui nuit & jour l'agite & le tourmente;
Et malgré les douleurs qu'il sent,
Il éleve sa voix, il chante,

a On avoit arraché le Lierre du Jardin.
b Le Pere Commire se plaisoit à donner à manger aux petits oiseaux.

Et ne chanta jamais avec plus d'agrement.

O ciel ! faut-il donc perdre une tête si chere ?
N'étoit-ce pas assez d'avoir perdu BOUHOURS ?
Et toi, PHEBUS, *& toi qui veilles sur ses jours,*
Par quel crime a-t'il pû meriter ta colere ?
Il n'a point, dit ce Dieu, *merité mon courroux :*
Bannissez vos injustes craintes ;
Mais, il faut l'avouer, il m'a rendu jaloux.
S'il n'eût de la douleur ressenti les atteintes,
Tout PHEBUS *que je suis, je n'aurois aujourd'hui*
Aucun avantage sur lui.

On lut cette Piece au Pere COMMIRE, qui tout mourant qu'il étoit, en parut extrémement touché. Le Pere BENOÎT au sujet de l'*incognito* du Pere PORE'E, fit ces Vers.

Vous qui par des regrets si tendres
De COMMIRE *honorez les cendres,*
Deguisez si bien votre nom,
*Qu'il soit ignoré d'*APOLLON.
Puisque ce Dieu confus de trouver dans COMMIRE
Un Rival qui pouvoit partager son empire,
A voulu par sa mort signaler sa fureur,
Ne vous exposez point à sa jalouse rage.
Quand il aura lû votre ouvrage,
S'il en connoît jamais l'Auteur,
N'esperez pas qu'il le menage.

Enfin le Pere PORE'E fit cette Epitaphe pour le P. COMMIRE.

Cy gît COMMIRE, *dont la Loire*
A vû couler les premiers jours,
Et dont elle verra la gloire
S'étendre au-delà de son cours.

Il fut poëte par nature,
Mais il ne le fut pas sans art,
Et sa veine fertile & pure
Ne coula jamais au hazard.

On admira son beau genie,
Et l'on aima sa probité :

Ses mœurs, son air, sa Poësie,
Tout ressentoit l'antiquité.

Il devoit naître sous AUGUSTE,
Dans le siecle des beaux Esprits,
Si le Ciel par un choix plus juste
Ne l'eût fait naître sous LOUIS.

Le Pere Commire étoit un homme entre deux tailles, assez replet; il avoit la tête grosse, le visage haut en couleur, & porta long-tems des cheveux blancs. Il avoit l'air vif & un peu brusque, ce qui donna sans doute occasion à ce distique latin.

COMMIRUS *jacet hîc, non re, sed nomine mirus,*
Qui patriâ Turo, moribus huro fuit.

Cependant le Pere Commire s'étoit choisi pour Devise un cygne avec cette Legende, *Candorque canorque.*

Voici encore une particularité au sujet de ce Pere, elle a donné occasion au premier Vers du distique latin; c'est que son nom propre étoit celui de Commere, qu'il changea en celui de Commire, croyant que son nom veritable n'imposeroit pas assez pour un homme de sa profession, qui devoit regenter des classes.

Le Pere Commire a composé quelques Pieces en Vers françois, entr'autres, un très-beau *Rondeau pour le* ROI *sur la défaite de l'héresie. V.* le second tome des Œuvres posthumes. Baillet, *Jugem. des Sçav. sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1538. Moreri, *Dict.*

CLXXX.

CHARLES PERRAULT,

Parisien, né en 1627. *premier Commis de la Surintendance des bâtimens de France, & depuis Contrôleur general desdits Bâtimens, reçu à l'Académie Françoise en* 1671. *mort à Paris le* 16. *Mai* 1703. *inhumé à Saint Benoît. (Poëte François.)*

Dès sa plus tendre jeunesse il donna des marques de son goût pour les Sciences & pour les beaux Arts; il s'appliqua sur-tout à l'Architecture; & la Poësie fut aussi une de ses principales occupations.

La

La conduite que Perrault a tenue pendant le cours de sa vie a bien marqué son grand amour pour les Sciences, pour les beaux Arts, & pour les personnes qui les possedoient, dont il fut toûjours très-estimé & fort cheri.

Son zele pour la gloire de la France & pour celebrer le regne de Louis le Grand, paroît dans tous ses ouvrages, soit en Prose, soit en Vers.

On a un recueil assez considerable de ses Poësies imprimées in-4°. à Paris 1675. on y voit la fecondité & l'agrement de son genie, capable de traiter differens sujets, le serieux comme l'enjoué; il avoit l'art de faire des peintures vives & naturelles des choses même les plus ingrates.

Ses principaux ouvrages Poëtiques sont, le Poëme de *la Peinture*; celui de *Saint Paulin*, en six Chants; celui du *Labyrinthe de Versailles*; celui de *la Création du monde*; celui de *Grisélidis*; *le Genie*, Epître à M. de Fontenelle; *le Triomphe de sainte Genevieve*; *l'Apologie des Femmes*. Il a composé encore quelques *Odes*, des *Contes*, & quelques autres ouvrages en Vers, qu'on a recueillis après sa mort, & qu'on a imprimez dans la suite en un volume in-12. à Cologne 1729.

Il est aussi auteur du Livre intitulé, *Parallele des anciens & des modernes en ce qui regarde les Arts & les Sciences*, où l'on voit le *Poëme du siecle de* LOUIS LE GRAND, Paris 1692. quatre volumes in-12.

Son Poëme intitulé, *le Siecle de* LOUIS LE GRAND, qu'il donna en 1687. fut la cause d'une guerre civile qui s'éleva dans la Republique des Lettres au sujet de la préséance entre les Auteurs anciens & les modernes, où chacun des deux partis outra un peu trop les choses.

La grande prévention & la vivacité avec laquelle chacun soûtenoit son opinion, les empêcha d'abord de s'entendre; car aussi-tôt qu'ils le voulurent bien, il se rapprocherent, & le calme fut retabli. On convient qu'on pouvoit donner de grandes louanges aux anciens, sans rien ôter de la gloire & des louanges qui ne sont pas moins dues aux modernes.

Perrault termina glorieusement ses travaux par l'éloge historique d'une partie des grands Hommes qui ont paru en France pendant le dix-septiéme siecle, avec leurs portraits au naturel gravez en taille-douce. La premiere partie de cet

KKKkkk

ouvrage fut imprimée à Paris en 1697. & la seconde en 1700. toutes les deux rassemblées en un volume in-folio.

Il se preparoit à donner un recueil d'*Hymnes* traduites en françois, & un livre intitulé, *le Cabinet des Arts*, lorsque la mort le surprit & priva le Public de ces deux ouvrages, dont la renommée parloit déja fort avantageusement.

Le Laboureur & quelques Sçavans ont donné de grandes louanges à Perrault, qui ont dû le consoler de quelques traits malins que Despréaux lance contre lui.

Claude Perrault son frere, de l'Académie Royale des Sciences, s'est aussi acquis une grande reputation dans la Republique des Lettres par plusieurs beaux ouvrages, tels que la *Traduction des dix livres d'Architecture de Vitruve*, celebre Architecte & Ingenieur sous le regne d'Auguste, où il a joint d'excellentes notes; un *Traité de l'ordonnance des cinq especes de colonnes; l'origine des Fontaines;* plusieurs *Traitez de Physique*, très-estimez; *Memoires pour servir à l'Histoire des Animaux*, &c. Il a montré aussi son excellent genie pour l'Architecture par les beaux bâtimens qui ont été élevez sur ses desseins, comme la façade du Louvre du côté de Saint Germain l'Auxerrois, le grand modele de l'Arc de triomphe au bout du faubourg Saint Antoine, qui fut détruit en 1716. & l'Observatoire.

CLXXXI.

CHARLES DE SAINT DENIS, SIEUR DE SAINT EVREMONT,

Né le 1. Avril 1613. à Saint Denis le Guast, Terre à trois lieuës de Coutance en basse Normandie, Maréchal des camps & armées, mort à Londres le 20. Septembre 1703. âgé de 90 ans, inhumé dans l'Eglise de VVestminster, lieu de la sepulture des Rois d'Angleterre.

Charles de Saint Denis son Pere, & Charlotte de Rouville sa mere, étoient tous deux de la meilleure noblesse de Normandie. Comme saint Evremont étoit leur fils cadet, ils le destinerent à la Robbe, & l'envoyerent étudier à Paris au College des Jesuites; & après qu'il eut fait sa Philosophie au College

d'Harcourt, ils le firent étudier en Droit; mais l'inclination du jeune homme s'étant portée entierement du côté des armes, il quitta cette étude, & fut fait Enseigne, n'ayant pas encore atteint l'âge de seize ans.

Saint Evremont fut pourvû d'une Compagnie en 1637. après le siege de Landrecy, & se trouva en cette qualité au premier siege d'Arras en 1640. S'étant depuis attaché au Duc d'Enguien, le fameux Louis de Bourbon, qui le fit Lieutenant de ses Gardes, il combattit sous lui à Rocroy, à Fribourg & à Nortlingue, où il reçut une blessure au genouil gauche, qui mit sa vie en danger.

Sa bravoure lui fit meriter l'estime des Generaux, entre autres de MM. de Turenne & de Crequi: mais son penchant à railler lui fit perdre les bonnes graces du Duc d'Enguien, qui avoit pris le nom de Prince de Condé depuis la mort de son pere. Il trouva le moyen de se bien mettre dans l'esprit du Cardinal de Mazarin, & alla servir en Catalogne, où il fut fait Maréchal de camp. Par son esprit il gagna l'amitié de M. Fouquet, & il en profita pour ses affaires domestiques. Il eut aussi un grand credit auprès de M. le Duc de Candale, ce qui lui attira quelque disgrace de la part du Cardinal de Mazarin: il lui en couta trois mois de prison à la Bastille. Une Lettre qu'il avoit écrite à M. de Crequi sur la Paix des Pirenées indisposa beaucoup les Ministres contre lui; en sorte qu'il fut contraint en 1661. de sortir du Royaume, où il ne rentra plus. Sa principale retraite fut en Angleterre, où depuis 1665. il resta jusqu'à sa mort, n'ayant pas même profité de la permission qu'il obtint en 1688. de revenir en sa patrie. Il se fit estimer à Londres de toutes les personnes de la premiere distinction; & les Rois Charles II. Jacques II. & Guillaume III. eurent pour lui beaucoup de consideration; le Roi Guillaume l'honora même de ses bienfaits, & l'engagea à ne point quitter l'Angleterre. Madame de Mazarin qui passa l'an 1675. en Angleterre, fut encore d'un grand attrait pour lui. Il avoit toûjours eu le cœur très-sensible pour cette Dame, une des plus belles & des plus spirituelles qu'on ait vûes. Enfin Saint Evremont mourut à Londres en 1703. âgé de 90 ans. Il fut enterré sans pompe, comme il l'avoit souhaité; mais on choisit pour le lieu de sa sepulture l'Abbaye de Westminster, ce-

SAINT EVREMONT. lebre par les tombeaux des Rois d'Angleterre & par ceux d'un grand nombre de personnes distinguées par leur naissance ou par leur sçavoir & leur esprit. Il est enterré dans la Nef, auprès de *Casaubon*, *Camden*, *Barovv*, *Chancer*, *Spencer*, *Covvley*, & de quelques autres celebres Ecrivains.

Saint Evremont avoit un très-beau genie, & il rassembloit en lui tout à la fois le Courtisan, l'Homme de Lettres, le Philosophe, & même quelquefois le Théologien; il parloit bien sur toutes sortes de sujets, & sa conversation étoit des plus agréables & des plus instructives; il railloit finement, & jamais homme ne fit plus agréablement un conte; il n'avoit pas un grand sçavoir : mais ce qu'il avoit lû, il le sçavoit bien : en lisant il s'attachoit plus à étudier le genie & le caractere d'un Auteur, qu'à charger sa memoire d'une érudition fastueuse & souvent inutile. Il avoit beaucoup de facilité pour écrire; il n'y a rien de suivi dans ses ouvrages. En homme libre il a écrit tantôt sur un sujet, tantôt sur un autre, uniquement pour s'amuser; mais peu d'Ecrivains ont attrapé tant d'agrément dans les narrations, tant de force & de delicatesse dans les portraits, tant de profondeur dans les reflexions, tant de justesse dans la critique, tant de finesse dans les louanges & dans la satire, & tant de noblesse & de vivacité dans l'expression des choses les plus communes; il paroît pourtant quelquefois dans son stile de l'obscurité & de l'affectation; on y apperçoit une mesure trop exacte & trop recherchée, des antitheses fort frequentes; mais on lui passe ces défauts, qui se trouvent reparez par ses expressions, où il paroît toûjours de l'esprit, un tour ingenieux, & une diction pure, hardie, soutenue, en sorte que ces negligences même lui ont été heureuses.

Il s'en faut de beaucoup que sa Versification égale la beauté de sa Prose : on n'y trouve point cette harmonie qui forme les beaux Vers, & l'on n'y voit rien de ce feu qui donne à la Poësie l'ame & la vie; mais on doit regarder ses Vers comme un amusement qu'un homme d'esprit & du monde, qui ne se donne point pour Poëte, vouloit se procurer. Ses Poësies peuvent former un petit volume; elles ont été imprimées dans les differentes éditions de ses œuvres. Elles consistent principalement en *Stances*, *Elegies*, *Idilles*, *Epigrammes*, *Epitaphes*.

Quoique

Quoique la Versification en soit foible, on ne laisse pas d'y reconnoître l'agrement & même la solidité d'esprit de l'Auteur; ce qui a fait juger que Saint Evremont pouvoit paroître sur le Parnasse François en qualité d'*Amateur de la Poësie.*

On n'entrera pas ici dans le détail des œuvres de Saint Evremont, tant en Prose qu'en Vers; il a traité des sujets trop differens, & ses œuvres sont entre les mains de presque toutes les personnes d'esprit & de goût: je dirai seulement que les trois meilleures éditions qu'on en ait sont celle en deux volumes in-4°. Londres 1705. & celle en cinq volumes in-12. Amsterdam 1706. & la derniere, qui est la plus parfaite, en cinq volumes in-12. Amsterdam 1726. Ces deux dernieres ont été données par les soins de Mrs *des Maizeaux* & *Silvestre*, amis de Saint Evremont, qu'ils avoient consulté à ce sujet. On voit à la tête de ces éditions la vie de Saint Evremont, écrite par M. *des Maizeaux.* Elle instruira amplement le Lecteur de la vie & de tous les ouvrages de cet illustre Auteur.

Barbin, Libraire à Paris, avoit donné dès l'année 1668. & dans les années suivantes des éditions imparfaites des œuvres de Saint Evremont, dans lesquelles il a inseré plusieurs Pieces, qu'on attribuoit faussement à cet Auteur. *V.* Le Pere Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la République des Lettres*, tome 7. Moreri, *Dictionaire.*

CLXXXII.

PIERRE BELLOCQ,

Parisien, Valet de Chambre du Roi, Porte-manteau de la Reine MARIE THERESE *& ensuite de Madame la Duchesse de Bourgogne, depuis Dauphine de France, mort à Paris au Palais du Louvre le* 4. *Octobre* 1704. *âgé de* 59 *ans, inhumé à Saint Germain l'Auxerrois. (Poëte François.)*

Bellocq avoit une physionomie riante & des plus gracieuses, son esprit repondoit à sa physionomie, & sa conversation étoit des plus aimables. Comme il avoit été élevé à la Cour, il la connoissoit parfaitement, & y tenoit un rang très-agréable selon son état: il étoit consideré du Roi, dont il obtint plu-

ſieurs graces. La Reine & Madame la Ducheſſe de Bourgogne, dont il avoit l'honneur d'être Officier, lui donnerent auſſi des marques de leurs bontez.

Il étoit des amis de Moliere & de Racine, avec leſquels il avoit puiſé le veritable bon goût & l'amour pour la Poëſie. Il a compoſé auſſi quelques Pieces de Vers, dont la lecture fait encore plaiſir : les trois Pieces qui lui ont fait le plus d'honneur ſont *les petits Maîtres*, ſatire ; *les Nouvelliſtes*, autre ſatire, & un *Poëme ſur l'Hôtel des Invalides*, dedié à M. Manſart, Surintendant des bâtimens du Roi. On trouve encore dans quelques Recueils de Poëſies, & ſur-tout dans celui qui eſt imprimé en deux volumes à la Haye 1715. pluſieurs Pieces de ſa compoſition ; entr'autres, une Idylle intitulée, *l'Alliance de la ſageſſe & de la jeuneſſe ;* une *Epître en Vers de trois ſyllabes*, &c.

CLXXXIII.

JOSEPH-FRANÇOIS DUCHE',

Né à Paris le 29. Octobre 1668. de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, mort à Paris le 14. Decembre 1704. dans le commencement de ſa trente-ſeptiéme année, inhumé au Cimetiere des SS. Innocens. (Poëte François.)

Il étoit fils d'Antoine Duché, Gentilhomme ordinaire de la Chambre du Roi, & depuis Secretaire general des Galeres. Joſeph-François Duché avoit une facilité heureuſe pour compoſer des Vers ; on en peut juger aiſement par le nombre de Poëſies qui ont paru de ſa façon, quoiqu'il ſoit mort dans un âge peu avancé. Il a donné au Théatre de la Comédie trois Tragédies, ſçavoir, *Jonatas*, *Abſalon*, & *Debora*. On a repreſenté quatre Pieces de lui ſur le théatre de l'Opera, *Cephale & Procris*, Tragédie ; *les Fêtes galantes*, Ballet ; *Scylla*, Tragédie ; *Iphigenie*, Tragédie. On trouve encore quelques-uns de ſes ouvrages Poëtiques dans des Recueils de Poëſies, tels que dans celui imprimé à la Haye 1715. où l'on a inſeré ſon *Ode ſur l'immortalité de l'Ame ;* une autre *Ode ſur le Jugement dernier*, & une *Paraphraſe du premier Pſeaume de David :* Beatus vir qui non abiit in conſilio impiorum, &c.

Les Poëſies de Duché ſont eſtimées ; M. Rouſſeau en juge

ainsi dans l'Ode V. de ses œuvres qu'il lui adresse, où il lui dit entr'autres choses :

Un sublime essor te ramene
A la Cour des Sœurs d'Apollon,
Et bientôt avec Melpomene
Tu vas d'un nouveau phénomene
Eclairer le sacré valon.

O que ne puis-je sur les aîles,
Dont Dedale fut possesseur,
Voler aux lieux où tu m'appelles,
Et de tes Chansons immortelles
Partager l'aimable douceur !

Duché fut reçu à l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, comme l'éleve de Pavillon, & tenoit beaucoup de la douceur, du caractere & des graces de l'esprit de cet homme illustre : il ne lui est jamais échappé aucun trait malin, pas même équivoque, & l'on reconnoît dans tous ses Ecrits la veritable candeur qui brilloit dans sa physionomie.

Il avoit de bienfaits du Roi la somme de mille livres, dont on a conservé trois cens livres à sa veuve, qui en jouit actuellement. *Voyez* son Eloge au premier tome de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres.*

CLXXXIV.

ETIENNE PAVILLON,

Parisien, reçu à l'Académie Françoise en 1691. & de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, mort à Paris le 10. Janvier 1705. âgé de 73 ans. (Poëte François.)

Etienne Pavillon étoit neveu de Nicolas Pavillon, Evêque d'Alet, connu par plusieurs sçavans Ecrits & par sa grande pieté.

Pavillon commença sa carriere au Parlement de Metz, en qualité d'Avocat General, où il se distingua beaucoup dans cet Emploi ; mais la delicatesse de son temperament & l'amour du repos l'obligerent de se défaire de sa Charge, malgré tous les efforts de cet illustre Senat pour le retenir.

PAVILLON. Depuis ce tems-là il se retira à Paris, où il vêcut en aimable Philosophe; son cabinet & ses amis lui tenoient lieu de tout, ses mœurs étoient douces, sa conversation charmante & ornée de la plus belle érudition.

Tout ce qu'il écrivoit étoit ingenieux & rempli de pensées justes & brillantes, exprimées avec une grande delicatesse: personne n'a mieux réussi que lui dans le goût de Voiture: il a même quelque chose de plus naturel.

On a recueilli ses Poësies dans un volume in-12. imprimé à la Haye en 1715. elles consistent principalement en *Stances*, en *Lettres*, dont quelques-unes sont mêlées de Prose & de Vers. On trouve aussi dans ce volume une *Fable*, un *Conte*, & une *Metamorphose d'Iris changé en Astre*, Piece d'un caractere badin & d'un stile très-agréable.

L'Eloge de cet Auteur a été mis à la tête de cette édition avec des Vers sur sa mort, qui peignent assez bien toutes les belles qualitez qu'il possedoit; je les rapporte ici, croyant que le Lecteur les lira avec plaisir.

PAVILLON *ne vit plus, les Amours en gemissent,*
APOLLON *en verse des pleurs;*
Et sur le Mont sacré les échos retentissent
Des tristes regrets des neuf Sœurs.
Rival ingenieux d'Ovide,
S'il vouloit flechir une Iris,
Les Graces dictoient ses Ecrits,
Et l'Amour lui servoit de guide.
La sagesse bien-tôt sçut bannir de son cœur
Les vains amusemens de l'amoureuse ardeur.
Par une adresse sans égale
Il prit soin de former les mœurs,
En cachant sous l'appas de ses Vers enchanteurs
Les traits d'une austere morale.
Les beaux Vers en lui rassemblez
Firent par-tout briller sa gloire.
Il n'ignora rien de l'Histoire,
Et les tems les plus reculez
Etoient presens à sa memoire.
Son entretien étoit charmant;
Il possedoit parfaitement

Tout

Tout ce qu'eut de meilleur l'Italie & la Grece.
France, tu ne peux trop faire voir ta tristesse,
En le perdant tu perds ton plus riche ornement.

Pavillon mourut, comme il a été marqué ci-dessus, le 10. Janvier 1705. âgé de 73 ans. Son corps fut porté à Saint Eustache sa Paroisse, & de-là au Cimetiere des Saints Innocens, où il fut mis en terre.

CLXXXV.

MADEMOISELLE DESCARTES,

Morte vers l'an 1706.

Mademoiselle Descartes, niece de Descartes, célebre Philosophe, a composé quelques Pieces de Poësies inserées dans le Recueil du Pere Bouhours: la plus considerable est intitulée, *l'Ombre de Descartes*, ou *la Relation de la mort de ce grand Philosophe*, où l'on trouve tout ce que la Poësie a de plus delicat & de plus solide. Elle adresse ce Poëme à Mlle de la Vigne, son illustre amie.

Elle étoit aussi en grande liaison d'amitié avec Mlle de Scudéry. Elle fit les jolis Vers suivans, au sujet d'une Fauvette qui revenoit tous les Printems auprès des fenêtres de l'appartement de cette Demoiselle, [a] qui avoit vûë sur des jardins.

Voici mon compliment
Pour la plus belle des Fauvettes,
Quand elle revient où vous êtes.
Ah! m'écriai-je alors avec étonnement:
N'en deplaise à mon oncle, elle a du sentiment.

Descartes, comme on le sçait, regardoit les animaux comme de pures machines, qui n'avoient point de sentiment.

On voit dans le Recueil de Poësies du P. Bouhours, page 371. la Réponse de Mlle de Scudéry à Mlle Descartes; elle est intitulée, *Sapho à l'illustre Cartesie:* elle finit par ces deux quatrains, où elle lui fait des reproches sur son absence.

Après cela, CARTESIE,
Pour vous parler franchement,

[a] A Paris dans le Marais au coin de la rue de Beauce & de celle des Oiseaux.

MMMmmm

Il m'entre en la fantaisie
De vous gronder tendrement.

De ma Fauvette fidelle
Vous avez tous les appas,
Vous chantez aussi-bien qu'elle;
Mais vous ne revenez pas.

Mlle Descartes est morte vers l'an 1706. c'est ce qu'on peut connoître par une Lettre de M. Flechier, Evêque de Nîmes., à Madame de Marbeuf, Présidente à Rennes, en date du 15. Janvier 1705. où il lui marque : *A l'égard de Mlle Descartes, son nom, son esprit, sa vertu la mettent à couvert de tout oubli, & toutes les fois que je me souviens d'avoir été en Bretagne, je songe que je l'y ai vûë, & que vous y étiez.*

CLXXXVI.

MADAME DE CLAPISSON,

MADAME LA COMTESSE D'AUNOY ET Mlle DU PRE',

Madame de Clapisson, femme de M. de Clapisson, Contrôleur general de l'Artillerie de France, a été une Dame distinguée par son érudition & par sa pieté. On trouve au second tome du Recueil de Poësies choisies, imprimé chez Sercy, page 348. un très-beau *Sonnet sur le reclus du Mont Valerien*, de la composition de cette Dame. Elle est morte vers la fin du dix-septiéme siecle.

Marie-Catherine Jumel de Berneuille, Comtesse d'Aunoy, morte en 1705. a composé plusieurs ouvrages en Prose, qui ont été bien reçus du Public; sçavoir, *Hippolyte, Comte de Duglas; Memoires historiques de ce qui s'est passé de plus remarquable en Europe depuis 1672. jusqu'en 1679. tant aux guerres contre les Hollandois, qu'à la Paix de Nimegue*, deux volumes in-12. Paris 1692; *Memoires d'Espagne; Histoire de* Jean de Bourbon, *Prince de Carency, Chambellan du Roi* Charles VI. trois volumes in-12. Paris 1697; *Contes nouveaux.* On trouve aussi quelques petits Vers de sa façon. Madame de Héere, fille de cette Dame, s'est distinguée aussi par son esprit; c'est

ce qui est marqué dans ce Madrigal.

Dans la Prose & les Vers de l'aimable HE'ERE,
Je le dis comme je le croy;
La fille est semblable à la mere,
On y voit tout l'esprit de l'illustre D'AUNOY.

Mlle du Pré a été une des personnes de son sexe des plus sçavantes; les Langues Latine & Italienne lui étoient familieres comme sa Langue naturelle; elle possedoit la Philosophie de Descartes, cé qui la fit surnommer la CARTESIENNE: elle composoit aussi des Vers François très-agréables, dont quelques-uns ont été imprimez dans le Recueil de Poësies du Pere Bouhours. On y voit qu'elle étoit en commerce d'amitié & de Litterature avec Mlle de Scudéry & Mlle de la Vigne. Vertron a celebré le merite & le sçavoir de cette Demoiselle par ce Madrigal.

Avec mille talens DU PRE' *n'a point d'orgueil;*
Son esprit est charmant, sa science est profonde,
Et sa sagesse enfin lui fait voir d'un même œil
Ce qui fait le repos ou le trouble du monde.

Voyez les Epîtres latines de M. Roland son oncle; les ouvrages de M. Ménage, & les Lettres de M. le Comte de Bussy.

CLXXXVII.

JACQUES TESTU,

Parisien, Abbé de Notre-Dame de Belval, Prieur de Saint Denis de la Chartre, Aumonier & Predicateur du Roi, reçu à l'Académie Françoise en 1665. mort à Paris en 1706. dans un âge fort avancé, inhumé à Saint Paul. (Poëte François.)

Il nâquit avec de grands talens pour l'Eloquence. Une santé delicate ne lui permit pas de s'appliquer beaucoup à l'étude. Il ne précha que quelques Sermons à Paris, qui charmerent tous ses Auditeurs; ce qui fut cause qu'il ne tarda guere à être appellé au Louvre pour y prêcher; mais comme il desiroit s'instruire encore davantage, il se retira à la cam-

pagne avec le fameux Boutillier de Rancé, qui meditoit dès lors la reforme de la Trappe. Là, une solitude non interrompuë lui laissoit tout le loisir de mediter & de composer : mais bientôt après un épuisement general le fit tomber dans une maladie, dont malgré une longue vie qu'il a menée depuis, il n'a jamais pû entierement guerir. Il est aisé de juger par un *Recueil de Poësies*, qui nous restent de lui, de la grandeur & de la beauté de son genie. Il a mis en Vers les plus beaux endroits de l'Ecriture & des Peres, avec des *Stances*, & diverses autres *Poësies Chrétiennes*, telles que des *Sonnets*, *Noëls*, *Reflexions & Maximes Chrétiennes*, le tout imprimé en un volume in-12. quatriéme édition, Paris 1700. On voit dans le Recueil du Pere Bouhours un longue & belle Lettre de l'Abbé Testu en Prose & en Vers *sur les Conquêtes du Roi. Voyez* Richelet, *Liste Alphabetique des Auteurs François*, mise à la tête de son *Dictionaire des mots François.*

CLXXXVIII.

LE DUC DE NEVERS,

PHILIPPE JULIEN MAZARINI-MANCINI, Duc de Nevers & de Donzi, *neveu du Cardinal* DE MAZARIN : *né à Rome, mort à Paris le* 8. *Mai* 1707. *âgé de* 66 *ans, inhumé dans l'Eglise du College de Mazarin. (Poëte François.)*

Quoique l'Italie ait donné naissance à M. le Duc de Nevers, on doit le mettre avec juste raison au nombre des François, parce qu'il avoit été naturalisé François dès sa plus tendre jeunesse, & revêtu des Dignitez les plus éminentes du Royaume. Il fut Duc de Nevers, Chevalier des Ordres du Roi, Capitaine-Lieutenant d'une des Compagnies des Mousquetaires du Roi, Gouverneur & Lieutenant General pour Sa Majesté des pays de Nivernois, ci-devant Gouverneur de la Rochelle, Brouage, Isle de Ré & pays d'Aunis.

Ce Duc cultivoit les belles Lettres, & recevoit avec beaucoup d'accueil les personnes d'esprit & d'érudition. On a de lui quelques Pieces de Poësie françoise, qui sont des preuves de la beauté & de l'agrement de son genie. Plusieurs de ces Pieces ont été inserées dans quelques Recueils de Poësies choisies,

poësies, entr'autres dans celui qu'Adrien Moëtjens a imprimé à la Haye 1694. où l'on trouve au second tome de la premiere partie un *Abregé de l'Histoire de France, depuis la troisiéme Race, mis en Chansons, sur l'air*, Que ce Jardin se change en un desert affreux; une *Epître à M. Bourdelot, Medecin de M.* LE DUC; autre *Epître à Chanteuil;* une troisiéme *à M. du Charmel.* Dans un autre Recueil de Poësies, imprimé à la Haye 1715. on trouve une *Epître à un de ses amis*, où après avoir fait un éloge du Roi, il fait une peinture aimable de Madame la Duchesse de Bourgogne. Le Livre intitulé, *les Divertissemens de Seaux*, imprimé à Trevoux en deux volumes in-12. 1722. & 1725. renferme quelques *Pieces de Poësies de M. le Duc de Nevers.* On voit aussi dans les œuvres de Madame des Houlieres une Réponse en Vers, que ce Seigneur fait à cette Muse. Il se divertissoit quelquefois à composer des Vers de deux & de trois syllabes. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

CLXXXIX.

FRANÇOIS MAUCROIX,

Né à Noyon le 7. Janvier 1619. Chanoine de l'Eglise Metropolitaine de Rheims, où il fut inhumé, étant mort le 9. d'Avril 1708. dans sa 90e année. (Poëte François.)

Maucroix vint fort jeune à Paris, où après avoir fait ses études il frequenta le Barreau jusqu'à l'âge de trente ans. On voulut alors l'engager à se marier; sur quoi il fit l'Epigramme suivante qui est une des meilleures qu'il ait faites.

Ami, je vois beaucoup de bien
Dans le parti qu'on me propose;
Mais toutefois ne pressons rien,
Prendre femme est étrange chose,
Il faut y penser mûrement.
Gens sages, en qui je me fie,
M'ont dit que c'est fait prudemment,
Que d'y songer toute sa vie.

Il se regla tellement sur cette maxime, que contre le gré de ses amis, & lorsqu'ils s'y attendoient le moins, il prit le

MAUCROIX. parti de l'Eglise : ses amis en murmurerent, & le virent à regret quitter Paris pour s'établir à Rheims, où il eut un Canonicat de l'Eglise Metropolitaine, auquel il joignit un petit Prieuré, qui n'étoit point fort éloigné de cette ville. Satisfait de son sort il passa une longue suite d'années dans l'étude des belles Lettres, & produisit plusieurs ouvrages d'érudition, & d'excellentes traductions, qui lui ont acquis un grand nom parmi les Sçavans. Ses œuvres en Prose sont les *Vies des Cardinaux Volsey & Polus*; la *Traduction du Schisme d'Angleterre*, écrite en latin par *Sanderus*; des *Homelies de S. Jean Chrysostome au Peuple d'Antioche*; de celles d'*Astenius, Evêque d'Amasée*; du *Traité de Lactance*; de *la mort des Persécuteurs de l'Eglise*. La version françoise des plus fortes Pieces de l'antiquité; sçavoir, *les Philippiques de Demosthene*, *l'Eutyphron*, *le grand Hippias*, *& l'Euthydemas de Platon*; la traduction de quatre Harangues de Demosthene contre Philippe, de la quatriéme Harangue de Ciceron contre Verres, & de trois Dialogues de Platon, sont écrits dans une grande pureté.

Il a traduit aussi en françois le *Rationarium temporum* de P. Petau.

Maucroix a donné au Public quelques recueils d'Epigrammes, & d'autres Pieces de Vers. Il publia en 1685. avec la Fontaine son ami particulier une partie de ses ouvrages de Prose & de Poësie; & l'amitié qu'ils avoient l'un pour l'autre les obligea à ne faire qu'un même Livre de leurs dernieres productions, quoique celles du dernier fussent d'un caractere entierement opposé à celui de l'autre. La Fontaine fut chargé de faire la dedicace, & d'apprendre au Lecteur dans quel esprit on doit lire Platon. Maucroix dans une Preface particuliere fait voir le caractere des deux Auteurs sur lesquels il a travaillé; sçavoir, celui de Demosthene & celui de Ciceron. Cette Preface est une Piece très-estimée & fort propre pour former le goût de l'Eloquence sur les beaux modéles de l'antiquité. Maucroix & la Fontaine eurent le plaisir de voir réimprimer leurs ouvrages en Hollande l'an 1688.

Maucroix étoit generalement estimé & cheri de tous les beaux Esprits de son tems : il avoit beaucoup de vivacité, d'enjouement, de delicatesse & de naïveté dans la conversation : il écrivoit très-poliment; & ce n'est pas sans raison que le Pere

Bouhours a dit de lui, que sans être de l'Académie, il avoit tout le merite d'un excellent Académicien.

Les Poësies de Maucroix n'ont point été imprimées toutes ensemble, mais il s'en trouve quelques-unes dans le Traité de Richelet sur la versification françoise, & dans quelques autres recueils d'Auteurs differens, sur-tout dans celui que nous a donné Sercy en cinq volumes. *Voyez le Mercure de Mai* 1708. Moreri, *Dictionaire. Remarques sur la X. Lettre inserée dans le second tome des œuvres de Despréaux*, éditions de Geneve & de Hollande. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Traducteurs François*, tome 3. n°. 967. *Journal des Sçavans du* 13. *Août* 1683.

CXC.

PE'CHANTRE',

Né à Toulouse, fils d'un Chirurgien de cette Ville, mort à Paris au faubourg Saint Germain, vers 1708. *âgé d'environ soixante-dix ans. (Poëte François & Latin.)*

Il étudia en Medecine & professa quelque tems cet Art à Toulouse; mais son amour pour les belles Lettres & pour la Poësie lui fit abandonner cette profession pour suivre son goût, & l'attira à Paris, afin de s'y perfectionner.

Péchantré fit un très-grand progrès dans tout ce qui regarde les belles Lettres, & sur-tout dans la connoissance des Auteurs latins du premier rang, qu'il expliquoit & enseignoit à quelques personnes de distinction.

Il a composé des Vers latins qui sont fort estimez; mais son genie brilla principalement dans la Poësie Françoise, où il travailla dans le Dramatique.

Nous avons de lui une Tragédie intitulée, *Géta*, qui est toûjours representée avec de grands applaudissemens.

Il en a donné une seconde appellée, *la mort de Neron*, qui n'a pas eû le même succès, quoiqu'elle ne soit pas sans quelques beautez : ces deux Tragédies ont été imprimées chez Ribou à Paris. Il composa aussi deux Pieces saintes; sçavoir, *le Sacrifice d'Abraham*, & *Joseph vendu par ses Freres* : elles ont été representées à Paris dans des Colleges de l'Université.

CXCI.

ANTOINE LA FOSSE,

Parisien, de l'Académie des Apatistes *de Florence, Secretaire de M. le Marquis de Crequy, & depuis Secretaire general du Boulonnois & de M. Louis Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Lieutenant general de ses armées & Gouverneur du Boulonnois; mort à Paris le 2. Novembre 1708. âgé d'environ cinquante ans, inhumé en l'Eglise de Saint Gervais. (Poëte François.)*

La Fosse étoit neveu de l'illustre la Fosse, un de nos plus grands Peintres. C'étoit un vrai Philosophe, detaché des biens de la fortune, qui remplissoit ses devoirs en galant homme, & dont la Poësie faisoit la principale occupation.

L'inclination qu'il avoit pour la Poësie, & son application à ce bel Art lui causoient assez souvent des distractions; j'en ai été temoin de quelques-unes, & je crois pouvoir rapporter celle-ci, qui divertira peut-être le Lecteur. Je l'avois prié à dîner chez moi avec quelques personnes de Lettres, il m'avoit promis de s'y rendre sur le midi; mais l'ayant attendu jusqu'à deux heures, on se mit à table. Notre Poëte arriva sur les quatre heures très-fatigué, & me fit quelques excuses d'arriver si tard, en m'assurant qu'il étoit parti sur les onze heures du matin de l'Hôtel d'Aumont rue de Joui, pour venir chez moi dans l'Isle Saint Louis, qui en est fort proche; mais qu'il avoit l'esprit si rempli & si échauffé de cinq ou six Vers d'un des plus beaux endroits de l'Iliade, qu'il vouloit traduire en Vers françois, qu'il avoit passé à côté de ma porte, sans se ressouvenir de la partie que je lui avois proposée; que de-là il avoit traversé le pont de la Tournelle & passé la porte Saint Bernard; & qu'enfin il s'étoit trouvé dans le milieu de la Plaine d'Ivry, où s'étant fort fatigué le corps & l'esprit, la faim l'avoit reveillé, & lui avoit rappellé à la memoire le dîné où je l'avois invité. Il fut le bienvenu, & on lui servit de quoi satisfaire à son appetit. M. Boivin l'aîné, un de mes convives, homme d'une memoire prodigieuse, & peut-être celui de son siecle qui possedoit le mieux les Auteurs Grecs, lui

lui dit : M. de la Foſſe, je ſuis preſque ſûr que voilà les Vers d'Homere qui vous ont ſi fort occupé, & les lui recita comme on les prononce dans l'Univerſité de Paris. La Foſſe lui répondit : Non Monſieur, & les voici ; & dit les mêmes Vers ſelon la prononciation du College des Jeſuites. Eh bien, dit M. Boivin, ce ſont les mêmes Vers, vous les avez prononcez autrement que moi.

La Foſſe aimoit les Poëtes Grecs, mais il s'en falloit de beaucoup qu'il connût les beautez de ces Auteurs comme Mrs Boivin les deux freres, dont le cadet aura ſon article dans cet ouvrage.

La Foſſe nous a donné quatre Tragédies. I. *Polixene*, repreſentée en 1686. II. *Manlius Capitolinus*, en 1698. III. *Theſée*, en 1700. IV. *Coreſus & Callirhoé*, en 1704. Toutes ces Pieces ont été reçuës favorablement du Public ; mais la Tragédie de *Manlius* eſt celle qui a fait le plus d'honneur à ſon Auteur, & eſt regardée comme une de nos meilleures Pieces de Théatre.

Nous avons encore de ce Poëte une *Traduction en Vers françois des Odes d'Anacreon*, imprimée à Paris 1704. avec le texte grec à côté. On voit dans cette édition pluſieurs autres Pieces de Poëſie du même Auteur, comme des *Odes*, des *Idilles*, des *Elegies*, des *Madrigaux*, des *Epigrammes*, le *Tombeau du Marquis de Crequy, Lieutenant General des armées du Roi, mort à la bataille de Luzara*, &c. Il a compoſé encore une belle Cantate intitulée, *Ariane abandonnée par Theſée*, miſe en Muſique par l'illuſtre François Couperin. Tous ces ouvrages font connoître que la Foſſe réuſſiſſoit dans tous les genres de Poëſies, & qu'il peut bien tenir ſa place ſur le Parnaſſe François.

CXCII.

JEAN-FRANÇOIS REGNARD,[a]

Parisien, Lieutenant des Eaux & Forêts, & des Chasses de Dourdan, mort au mois de Septembre 1709. âgé de 52 ans dans son Château de Grillon, d'où son corps fut porté & inhumé en l'Eglise de Saint Germain de Dourdan, qui n'en est éloigné que d'un quart de lieue. (Poëte François.)

La vie de Regnard a été remplie d'une infinité d'avantures interessantes, que je n'entreprendrai pas de rapporter ici dans toute leur étendue. La veuve Ribou a fait imprimer en 1731. deux volumes en-12. des *Voyages de Regnard*, où l'on trouvera la plus grande partie de ses avantures. Je marquerai seulement en peu de mots que Regnard eut dans sa jeunesse une grande passion de voyager, & qu'il parcourut la plus grande partie de l'Europe, & qu'il vit même une petite partie de l'Afrique malgré lui.

Il commença ses voyages par l'Italie, où étant à Boulogne il y trouva une jeune Provençale, dont il devint amoureux. Il la suivit jusqu'à Rome, où il fut obligé de la quitter; après quoi s'étant embarqué sur mer, il fut pris entre Nice & Marseille par des Algeriens, & mené en esclavage, où il resta environ une année. Son Patron l'employa les cinq ou six premiers mois à ramer; mais ayant appris qu'il sçavoit faire quelques ragoûts, il le mit à la cuisine. Regnard satisfit le goût de son maître, qui lui permit de travailler encore à faire des cages d'oiseaux, & de les debiter dans la ville, ce qui fut une occasion favorable pour Regnard; car étant allé porter un jour de ses cages dans la maison d'un des Principaux d'Alger, il y apperçut son aimable Provençale qui y étoit esclave, avec laquelle il trouva le moyen d'avoir quelques conversations, & qu'il fit sauver un jour, mais en vain; car elle fut reprise le lendemain dans la barque où elle s'étoit mise. Regnard reçut enfin dix mille livres pour payer sa rançon, & fut ainsi libre. L'aimable Provençale sortit aussi peu de tems après d'esclavage. Il se retrou-

[a] Prononcez RENARD.

vent tous deux à Arles, où charmez l'un de l'autre ils sont prêts à se marier, quand tout-à-coup arrive le mari de cette Provençale, qu'on avoit assuré être mort dans les pays étrangers. Voilà de la matiere à faire une histoire bien interessante & bien touchante : on la trouvera aussi très-étendue dans l'Histoire des voyages de Regnard que je viens de citer. Mais remettons Regnard à Paris, lieu de sa patrie, où il resta peu de tems, le desir de voyager l'ayant repris : il y fut en quelque façon engagé par les sieurs de Corbron & de Fercour ses amis, qui voulurent voir les pays du Nord. Pour cet effet ils partirent le 26. Avril 1681. Ils furent en Flandres, en Hollande, en Danemarck, en Suede, en Pologne, en Hongrie & en Allemagne. Je m'arrêterai seulement un moment ici pour marquer que leur curiosité les porta jusques dans le fond de la Lapponie, & que s'étant trouvez le 22. Août 1681. au bord du Lac de *Tornotrech*, ils monterent sur une haute montagne. Voici comme Regnard en parle lui-même dans la Relation de ses voyages : *Nous fûmes quatre heures à monter cette montagne par des chemins qui n'avoient pas encore été connus d'aucun mortel ; & quand nous y fumes arrivez, nous apperçumes toute l'étendue de la Lapponie, & la partie Septentrionale jusqu'au Cap du Nord du côté qu'il tourne à l'Ouest ; cela s'appelle se frotter à l'essieu du Pole & être au bout du monde. C'est-là que nous plantâmes l'Inscription suivante ; mais qui ne sera jamais lue, comme je crois, que des ours.*

Gallia nos genuit, vidit nos Affrica, Gangem
Hausimus, Europamque oculis lustravimus omnem ;
Casibus & variis acti terrâque, marique,
Hîc tandem stetimus, nobis ubi defuit orbis.

Cette roche sera maintenant connue dans le monde par le nom de META WARA [a] *que nous lui donnames.*

Regnard revint à Paris, & voulut se reposer après tous ses voyages & toutes les avantures qu'il avoit euës. Il acheta la Terre de *Grillon* proche Dourdan, à onze lieuës de Paris. Le Château de *Grillon* est situé dans un vallon agréable entre deux forêts, ayant pour principal point de veuë la ville de Dourdan. Le Jardin est d'une assez grande étendue ; il est composé en partie d'une terrasse spacieuse, plantée d'un bois bien

[a] Qui veut dire roche servant de borne : *VVara* signifie en Lapponois Roche, & *Meta* en latin signifie Borne.

REGNARD. percé, & bornée d'un côté d'un canal formé par la petite riviere d'Orge. L'autre partie plus basse est ornée de deux parterres & de pieces de Boulaingrin, où sont plusieurs jets d'eau, & où l'on voit quelques petites cascades qui sont formées sans un trop grand secours de l'art par le canal & la riviere qui coule au bord de la terrasse superieure. Regnard par ses manieres nobles & aimables, & par son esprit enjoué attiroit dans ce sejour gracieux les personnes du meilleur goût & même de la premiere distinction : il y faisoit une chere très-delicate, & il y donnoit des fêtes des plus galantes. Deux Demoiselles de ses amies, des plus belles & des plus spirituelles, qui ont fait long-tems l'ornement des spectacles & des promenades de Paris, alloient passer quelques beaux jours dans cette maison de campagne, & en faisoient les honneurs : on connoît encore par une Chanson de Regnard intitulée, *l'Abbaye de Grillon*, plusieurs personnes aimables & des meilleurs convives, ausquels il avoit donné le soin de sa cuisine, de l'office, & du cellier, &c. Il vivoit de cette maniere, degagé des embarras du ménage, donnant seulement ses premiers ordres & l'argent necessaire pour la depense. Sa plus grande occupation étoit d'amuser agréablement la compagnie qu'il avoit, & de lui procurer des plaisirs diversifiez. Il restoit aussi quelquefois seul dans cet aimable sejour ; c'est-là qu'il composa une partie des Comédies qu'il donna au Théatre, & qui ont été reçues très-favorablement du Public : en voici le catalogue. I. *La Serenade*, Comédie en Prose, un Acte, avec quelques Chansons dans les deux dernieres Scenes, 1693. II. *Le Bal*, Comédie en Vers, un Acte, 1694. III. *Le Joueur*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1695. IV. *Le Distrait*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1698. V. *Le retour imprevu*, Comédie en Prose, un Acte, 1700. VI. *Attendez-moi sous l'Orme*, Comédie en Prose, un Acte, avec quelques Chansons à la derniere Scene. VII. *Democrite*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1700. VIII. *Les Folies amoureuses*, Comédie en Vers, un Prologue & trois Actes, & un divertissement à la fin intitulé, *le Mariage de la Folie*, 1704. IX. *Les Menechmes*, Comédie en Vers, un Prologue & cinq Actes, 1706. X. *Le Legataire universel*, Comédie en Vers, cinq Actes, 1707. XI. *La critique du Legataire universel*, Comédie en Prose, un Acte.

Regnard

Regnard a composé aussi quelques Pieces françoises pour notre Théatre Italien, telles que *les Chinois*, Comédie en Prose en quatre Actes, avec un Prologue; *la Baguette de Vulcain*, un Acte en Prose, avec des Chansons. Riviere du Fresny, dont on trouvera un article particulier dans la suite de cet Ordre Chronologique, a travaillé à ces deux Pieces, & à deux ou trois autres conjointement avec Regnard, de même qu'à la Comédie d'*Attendez-moi sous l'Orme*, pour le Théatre françois. Nous avons encore de Regnard quelques ouvrages en Vers, comme les paroles du *Ballet du Carnaval de Venise*, Opera en quatre Actes, representé en 1699. la *Satire contre les Maris*, Piece de plus de trois cens Vers, qu'il fit contre la Satire X. de Despréaux, & contre la V. de Juvenal; il la finit par ces quatre Vers.

Si dans des Vers piquans JUVENAL *en furie*
A fait passer pour fou celui qui se marie,
D'un esprit plus sensé concluons aujourd'hui,
Que celle qui l'épouse est plus folle que lui.

Cette satire fit dire aussi à un de nos Poëtes ces quatre Vers.

Quand BOILEAU *bien ou mal nous eut dépeint les femmes,*
On crut qu'Hymen alloit éteindre son flambeau :
Quand REGNARD *par ses Vers en rallume les flammes,*
En donnant des maris aux femmes de BOILEAU.

La Satire de Regnard fut fort goûtée du Public, & sur-tout du beau Sexe, dont il prit le parti avec chaleur & avec esprit. Comme l'Auteur y attaque ouvertement Boileau Despréaux, il crut devoir faire satisfaction à ce grand homme, en lui dediant par une Epître dedicatoire sa Comédie des *Menechmes*, où il lui donne de grandes louanges, & lui demande l'honneur de pouvoir passer pour son disciple.

Et pour disciple enfin si tu veux m'avouer,
C'est par ce seul endroit qu'on pourra me louer.

Regnard a fait aussi quelques Chansons gayes & agréables sur differens sujets, entr'autres un sur l'Abbaye qu'il disoit en badinant vouloir fonder à *Grillon*, & qu'il consacroit à Bacchus; cette Chanson contient quinze couplets.

CXCIII.

PASCHAL COLLASSE,

Parisien, Maître de Musique de la Chambre & de la Chapelle du Roi, mort à Versailles au mois de Decembre 1709. âgé d'environ soixante-dix ans.

Il a été un des meilleurs éleves du fameux Lully, qui l'employoit souvent dans la composition de ses Opera, c'est-à-dire, à remplir ordinairement les parties du milieu de ses chœurs de voix & de quelques-unes de ses symphonies. Les leçons de son Maître & son heureux genie le rendirent très-bon Musicien & capable de composer par lui-même plusieurs Opera, tels que ceux-ci. I. *Achille*, Tragédie, dont le premier Acte est de Lully, representée en 1688. II. *Thetis & Pelée*, Tragédie, 1689. III. *Enée & Lavinie*, Tragédie. 1691. IV. *Astrée*, Tragédie, 1691. V. *Les Saisons*, Ballet en quatre Entrées, 1695. VI. *Jason*, ou *la Toison d'or*, Tragédie, 1696. VII. *La Naissance de Venus*, 1696. VIII. *Canente*, Tragédie, 1700. IX. *Polixene & Pirrhus*, Tragédie, 1706. X. Un *Ballet*, en deux Entrées, dansé à Villeneuve-Saint-George en 1692. & depuis representé sur le Théatre de l'Opera. Quoique tous ces Opera n'ayent pas également réussi, & ne soient pas de la beauté de *Thetis & Pelée*, qu'on doit regarder comme son chef-d'œuvre ; cependant on reconnoît toûjours dans ses autres Opera le merite de l'Auteur & la fecondité de son genie.

Collasse s'est acquis aussi de la reputation par plusieurs *Motets* qu'il a fait chanter à la Chapelle du Roi pendant vingt-six ans, par des *Cantiques*, par des *Stances*, & par quelques autres morceaux de Poësie françoise, qu'il a mis en musique. Nous aurions eû encore plus d'ouvrages de ce Musicien & travaillez avec plus de soin, s'il n'avoit pas eu la passion & la maladie de chercher la pierre Philosophale, ou la connoissance du grand œuvre ; mais cette recherche n'aboutit qu'à le ruiner & affoiblir sa santé. Il remit en 1708. sa place de Maître de Musique de la Chapelle du Roi, & mourut un an après.

CXCIV.

ESPRIT FLECHIER,

Natif de Pernes, ville près d'Avignon dans le Comtat Venaissin, Evêque de Nîmes, reçu à l'Académie Françoise en 1673. mort en son Evêché le 16. Fevrier 1710. âgé de 78 ans. (Poëte Latin & François.)

M. Flechier s'est exercé dans tous les genres d'Eloquence & dans presque tous les genrés de Poësie avec beaucoup de succès.

On trouve dans ses *Panegyriques des Saints* & dans ses Oraisons funebres tout l'art, toute l'éloquence, la delicatesse & la majesté possibles. Il a fait l'*Histoire de l'Empereur Theodose*, pour Monseigneur le Dauphin, & celles *des Cardinaux Commendon & de Ximenes*, où l'on connoît toûjours la beauté & la noblesse de sa plume, de même que dans ses autres ouvrages en Prose, tels que des *Mandemens* & *plusieurs Lettres*.

Il merite d'occuper aussi une place honorable sur le Parnasse pour ses Vers latins comme pour ses Vers françois. Nous avons de lui entre ses Poësies latines, des Vers adressez *au Cardinal de Mazarin sur la Paix entre la France & l'Espagne*; un excellent *Poëme sur le Carousel*, que le Roi fit representer avec une grande pompe en 1662; un autre *Poëme sur la naissance & l'heureuse horoscope de Monseigneur le Dauphin*, & quelques autres Poësies latines.

Entre ses Poësies françoises on voit un *Poëme sur le Quietisme*, en quatre Dialogues; une *Ode sur la maladie du Roi*; un *Eloge du Roi à M. Colbert* en 1667; une *Ode sur les Conquêtes du Roi*.

Ses œuvres Poëtiques, latines & françoises ont été imprimées avec quelques-unes de ses Pieces d'Eloquence & de ses Discours Académiques, dans un volume in-12. chez Etienne à Paris 1712. On trouve chez le même Libraire ses Mandemens en un volume in-12. & ses Lettres dans deux autres volumes aussi in-12. 1715.

CXCV.

ALEXANDRE LAINEZ,[a]

Né à Chimay, ville du Hainaut, mort à Paris le 18. Avril 1710. âgé de 60 ans, inhumé à Saint Roch. (Poëte François.)

Il étoit originaire d'Espagne, de la même famille que le Pere Lainez, second General de la Compagnie de Jesus. Son pere l'envoya à Rheims faire ses études, où il fit de très-grands progrès dans les Langues grecque & latine, dans l'Eloquence & dans la Poësie. Son esprit vif & enjoué, & rempli d'une belle érudition, lui procura la connoissance des premieres Personnes de la ville de Rheims & des meilleurs Convives. L'excellent vin de Champagne échauffa encore son imagination, & il commença étant écolier de Philosophie à se faire connoître pour un agréable Orateur de la table, où chacun le verre à la main étoit charmé de l'entendre. La Philosophie de l'école ne l'occupa pas beaucoup, & il s'appliqua principalement aux Auteurs de la belle latinité. Ce fut pendant le cours de sa Philosophie qu'il fit une traduction très-élegante de Petrone.

Il vint, quelque tems après avoir fait ses études, à Paris, où je ne sçai par quelle avanture, il eut la connoissance de M. le Chevalier Colbert, Colonel du Regiment de Champagne, qui l'engagea à le suivre à l'armée. Ce Seigneur, qui avoit beaucoup de goût pour les belles Lettres, & qui cherchoit tous les moyens de se rendre habile dans l'Art de la guerre, prioit Lainez de lui lire & de lui expliquer les endroits les plus remarquables de Tite-Live & de Tacite sur l'Histoire Romaine. Plusieurs Officiers de son Regiment assistoient à ses lectures, & les plus experimentez faisoient quelquefois leurs reflexions & leurs objections, & chacun sortoit fort content des explications & des commentaires du Lecteur. Le Chevalier de Colbert merite bien qu'on le propose ici pour modéle aux personnes de condition qui sont aujourd'hui à la tête de nos Regimens, & qui commandent dans nos armées.

Lainez, grand amateur de sa liberté & curieux de voir les

[a] On prononce LAISNE.

pays

pays étrangers, quitta Paris, passa à Lyon & de-là en Provence. Ayant fait quelque séjour à Aix, où M. d'Oppede, premier President du Parlement le retint, il alla s'embarquer à Marseille pour le voyage du Levant. Il s'amusa quelque tems en Grece & dans les Isles de l'Archipel pour y considerer ce beau pays, que les Historiens & les Poëtes ont tant celebré. Il gagna de-là Constantinople, où il resta six mois, penetra ensuite dans l'Asie mineure, visita Jerusalem & les Villes de la Palestine, & passa sur une Barque au Caire en Egypte, où il vit plusieurs merveilles de ce pays. Ayant satisfait sa curiosité dans toutes ces regions, il s'embarqua sur un Vaisseau qui devoit mouiller à l'Isle de Malte, & ensuite à Palerme en Sicile. Ce fut là où il mit pied à terre, & par où il commença son tour de l'Italie, dont il vit toutes les principales Villes avec beaucoup d'exactitude. Il revint en France en traversant une partie de la Suisse.

Après un voyage de trois ou quatre ans Lainez regagna sa patrie & sa ville de Chimay, où il arriva en assez mauvais équipage. Comme il étoit très-mal partagé des biens de la fortune, il y mena une vie assez retirée pendant deux années, lorsqu'il en fut retiré par une avanture très-particuliere. M. l'Abbé Fautrier, homme de beaucoup d'esprit, Intendant du Hainaut faisant sa residence à Maubeuge, reçut ordre de M. de Louvois Ministre de la guerre, de faire en sorte d'arrêter quelques mauvais libelles qui passoient sur les Frontieres de Flandres, & de tâcher de se saisir de quelques-uns de leurs Auteurs. M. Fautrier apprit qu'il y avoit un homme à Chimay qui étoit presque toûjours enfermé dans sa maison, occupé à écrire. C'étoit notre Lainez, & il ne douta point que ce ne fût un de ces Ecrivains malins qu'il cherchoit. Il envoya à Chimay un détachement de cinquante hommes pour investir la maison de Lainez, & se transporta lui-même sur les lieux. Il entra brusquement dans sa chambre, & le trouva vêtu d'une mauvaise robbe de chambre, étant entourré de plusieurs papiers. M. l'Abbé le menaça, & fit ramasser & saisir tous ces Ecrits. Lainez restoit tranquille disant qu'il ne meritoit point le traitement qu'on lui faisoit, & qu'il étoit très-fidele serviteur du Roi & incapable de rien écrire contre le Gouvernement. M. l'Abbé s'adoucit voyant la maniere honnête & sage

LAINEZ. dont Lainez lui parloit, & sur-tout après avoir visité plusieurs de ses papiers, qui ne contenoient que des relations de ses voyages & plusieurs Vers d'un excellent goût, qui ne choquoient en nulle maniere le prochain. Il l'embrassa & lui dit : Je vois bien, Monsieur, que je me suis trompé ; mais comment un homme de votre sçavoir & de votre merite peut-il rester dans une petite Ville & dans l'état où vous êtes ? Venez avec moi, & l'on aura soin de vous. Lainez le remercia fort de toutes ses manieres gracieuses, & lui dit naturellement, qu'il n'avoit point pour le present d'autres vêtemens que sa robbe de chambre, & ce qu'il avoit sur lui. Eh bien, continua l'Abbé, Monsieur, montez dans mon Carosse, vous aurez avant trois jours des habits & tout ce qui vous sera necessaire : enfin Lainez fut bien habillé, & eut un logement très-honnête chez l'Abbé Fautrier. Il faisoit les honneurs & le plus grand agrement de l'Intendance. Il resta environ quatre mois à Maubeuge avec son protecteur, qui revint pour lors demeurer à Paris à l'Arsenal, où le Roi lui avoit donné un logement. Il y donna un petit appartement à Lainez, auquel il proposa deux ou trois postes avantageux, qu'il refusa, comme un homme trop attaché à sa liberté. Lainez s'embarrassoit peu des biens de la fortune, & se faisoit même honneur de n'en être pas favorisé, par la bizarrerie & le caprice ridicule dont elle les dispense à la plûpart des personnes opulentes : il pria même M. l'Abbé Fautrier, après avoir demeuré six mois chez lui, de lui permettre de se retirer, pour être plus son maître. L'Abbé Fautrier y consentit, & eut la generosité de lui donner tous les meubles qui se trouvoient dans son petit appartement.

Voilà donc Lainez dans le milieu de Paris absolument libre. Il voulut faire encore un voyage en Hollande, pour y voir Bayle ; de-là il passa en Angleterre, & revint peu de tems après à Paris, où il louoit une chambre aux environs de l'Abbaye de Saint Germain-des-Prez, dont personne ne sçavoit précisement l'endroit ; car quand on le ramenoit la nuit, pour peu qu'il ne plût pas à verse, il se faisoit descendre sur le Pont-neuf vis-à-vis le Cheval de bronze, d'où il regagnoit à pied son petit manoir.

Je fis connoissance avec lui en 1699. & je le menai à Fontainebleau, où il resta cinq semaines avec moi, dans le tems

que j'y servois mon quartier en qualité de Maître-d'hôtel de Madame la Duchesse de Bourgogne. Depuis j'ai cultivé sa connoissance, & je le voyois frequemment. En 1705. je l'engagai à m'accompagner dans une tournée que je faisois en Normandie, où nous restames environ huit mois, ayant fait un sejour de trois mois à Caen, où l'illustre M. Foucault, Conseiller d'Etat & Intendant de la basse Normandie, ne pouvoit se lasser de la conversation sçavante & aimable de Lainez, qui attiroit aussi tous les beaux Esprits de Caen chez moi. Etant de retour de mon voyage de Normandie à Paris, Lainez pendant plus de dix-huit mois venoit passer assez souvent des huit & quinze jours de suite dans une maison agréable, que j'occupois rue de Montreuil faubourg Saint Antoine. Depuis le commencement de l'année 1707. je ne l'ai pas beaucoup pratiqué, ayant fait cette année un voyage assez long en Normandie, & l'année suivante ayant passé quelque tems en Provence; d'où étant de retour, je fus servir à la Cour le quartier de Janvier 1709. Pendant ce tems-là Lainez, qui aimoit extrémement la bonne chere, & à rester long-tems à table, se laissa aller à quelques personnes de condition, grands amateurs de la table (sur-tout à M. le Marquis de Livry, premier Maître-d'hôtel du Roi) qui étoient enchantez de pouvoir le posseder, & qui le tenoient quelquefois des jours entiers à des tables servies delicieusement, ce qui avança beaucoup ses jours.

Je n'ai jamais connu un homme d'une conversation plus vive, plus agréable & plus instructive sur toutes sortes de matieres que Lainez, quand il se trouvoit avec des gens d'esprit & de goût, qui l'écoutoient avec plaisir, & qui l'animoient par quelques louanges sur ce qu'il disoit; car son foible étoit de vouloir être loué.

C'étoit un homme d'une grande érudition pour tout ce qui regarde les belles Lettres. Il sçavoit parfaitement le Grec, le Latin, l'Italien & l'Espagnol, & possedoit tous les bons Auteurs qui ont écrit dans ces Langues. Il excelloit dans la politique & dans la connoissance des interêts des Princes. Il alloit souvent aux Assemblées que le Comte de Lionne, premier Ecuyer de la grande Ecurie du Roi, tenoit en son appartement aux Thuilleries, où l'on parloit des affaires presentes de l'Europe, & il y étoit écouté avec grande attention. M^rs les

LAINEZ. Ambaſſadeurs l'invitoient auſſi à aller manger chez eux.

Lainez étoit un très-bon Géographe ; il avoit connu par lui-même dans ſes differens voyages les plus beaux pays de l'Europe, & une partie de ceux de l'Aſie & de l'Afrique, où il s'étoit appliqué à connoître toutes les curioſitez & les mœurs de chaque peuple. M. du Tralage, neveu de M. de la Reynie Lieutenant General de Police, qui a travaillé une grande partie de ſa vie à raſſembler les meilleures Cartes de Géographie & les plus curieuſes, & qui en a fait dreſſer & deſſiner à la main un très-grand nombre, dont il a fait preſent à M[rs] de Saint Victor de Paris, avoit recours aſſez ſouvent à Lainez pour le choix de ces Cartes & pour en tracer de nouvelles. M[rs] de Liſle & de Fer Géographes eſtimoient beaucoup Lainez. Sa memoire étoit merveilleuſe, ſon eſprit naturel, enjoué, badin, & ſon imagination des plus vives.

Il étoit auſſi un excellent convive, & jamais perſonne n'a aimé les plaiſirs de la table avec plus de legereté & de delicateſſe d'eſprit, & des ſaillies plus plaiſantes ; il y paſſoit aſſez ſouvent des dix & douze heures, & quelquefois, comme je l'ai déja dit, des journées entieres, toûjours dans une aimable vivacité : le bon vin & les Convives choiſis lui fourniſſoient ſans ceſſe des penſées ingenieuſes & rejouiſſantes, qui faiſoient regretter le moment qu'on étoit obligé de le quitter. Il emploioit ainſi la plus grande partie de ſon tems à la table, & l'autre dans les Bibliotheques avec les livres, ce qu'il fit connoître un jour à un de ſes amis, qui fut ſurpris après un repas de douze heures, de le voir entrer à huit heures du matin dans la Bibliotheque du Roi, pour y reſter juſqu'au ſoir; il lui dit à ce ſujet ce diſtique latin, qu'il compoſa ſur le champ.

Regnat noƈte calix, volvuntur Biblia manè :
Cum Phœbo Bacchus dividit imperium.

C'eſt-à-dire : Le vin regne pendant la nuit, on feuillete les livres dès le matin ; c'eſt ainſi que Bacchus diviſe ſon empire avec Apollon : Lainez faiſant connoître qu'il partageoit de cette maniere ſon tems entre les plaiſirs de la table, & l'étude des Livres & des beaux Arts.

On voit bien que ce diſtique eſt une imitation agréable des beaux Vers ſuivans, que Virgile fit en l'honneur d'Auguſte.

Noƈte

Nocte pluit totâ, redeunt spectacula manè;
Divisum imperium cum Jove Cæsar habet.

Le grand appetit de Lainez surprenoit ceux avec qui il mangeoit souvent; un jour qu'il avoit dîné pendant cinq ou six heures, on lui demanda le voyant se remettre une heure après à table, où il recommençoit à manger & à boire avec le même appetit & la même soif, s'il n'avoit pas dîné; il répondit: *Est-ce que mon estomach a de la memoire?* Les tables les plus magnifiquement servies, & les plats les mieux garnis ne l'étonnoient nullement. Je me souviens qu'un jour entre plusieurs mets on nous apporta à six personnes un plat de cinq grosses perdrix roties, on s'écria sur le nombre de ces perdrix; Lainez seul dit: Messieurs, il n'y a rien de trop. Il commença par choisir les deux meilleures, & dit: Mangeons-les delicieusement; pour les trois autres, qu'on me les rapporte dans trois heures, je les brusquerai; ce qu'il fit effectivement, aidé des autres Convives. C'étoit à la verité un homme qui parloit beaucoup & agréablement, qui faisoit en quelque façon sa digestion en parlant, & par le tems considerable qu'il restoit à table: il faut dire aussi qu'il faisoit quelquefois des éclipses de trois ou quatre jours, où il ne mangeoit que très-peu & seulement pour se soûtenir. Il aimoit beaucoup la promenade & étoit grand marcheur. Comme il étoit maigre & fort agile, il montoit quelquefois sur des rochers escarpez, & grimpoit même facilement sur des arbres. Un gros Abbé ayant voulu un jour être de nos promenades dans la Forest de Fontainebleau, Lainez s'impatientant de la marche lente de cet Abbé, trouva un Chêne en son chemin, & monta presque au haut de ses branches: l'Abbé arrivé enfin tout essoufflé au pied de l'arbre, se frotte & s'essuie bien la tête, & dit ensuite: Je te vois, Lainez: il répondit: Oui, je te vois aussi, comme un oiseau qui regarde un bœuf.

Lainez sçavoit passer son tems avec les personnes de toutes sortes d'état, sur-tout quand ils avoient quelque talent, & trouvoit le moyen de les amuser, jusqu'à leur faire oublier leurs affaires & leur devoir. Il rencontra un matin son ami Moreau le Musicien, qui passoit dans la rue Saint Jacques pour aller donner des leçons à quelques Ecoliers: il lui dit, Entrons un moment à la Barre Royale pour boire une bouteille d'un excel-

LAINEZ. lent vin nouvellement arrivé. Moreau accepta la partie & la bouteille étant bûe, descendit pour en demander une autre; il vit dans ce moment passer deux Maîtres à danser de sa connoissance, montez sur leurs chevaux, qui alloient donner leurs leçons; il les invite à venir boire un coup: ces Messieurs mettent pied à terre, attachent leurs chevaux dans une petite cour, & montent à la chambre où étoit Lainez. Ils furent si charmez de sa conversation, que non-seulement ils dejeûnerent, mais ils firent un repas qui dura jusqu'à six heures du soir, ayant oublié & leurs Ecoliers, & leurs pauvres chevaux, qui se debriderent à la fin & entrerent dans une chambre de la servante, où ils defirent le lit & mangerent la paillasse.

Il étoit fidele à ses amis, & quand il leur avoit promis de se trouver à une partie marquée, il ne leur auroit pas manqué pour un Prince, ce qui lui arriva un jour à Fontainebleau, que M. de la Faye, Capitaine aux Gardes, ayant l'honneur de se promener avec M. le Duc sur le parterre du Tibre, & apperçevant Lainez, il lui dit, Monseigneur, voilà l'homme dont vous avez entendu parler. M. le Duc voulut lui parler, & M. de la Faye fut aussi-tôt à Lainez, qui eut l'honneur de saluer le Prince, qui l'invita à souper le soir avec lui: il le remercia avec beaucoup de respect, en lui disant que cinq ou six personnes de ses amis l'attendoient à l'image Saint Claude (cabaret de Fontainebleau) & que S. A. S. auroit sans doute mauvaise opinion de lui, si Elle apprenoit qu'il eût manqué de parole à ses amis.

Madame la Comtesse de Veruë, Dame de beaucoup d'esprit & d'un merite très-distingué, engagea M. de la Faye Gentilhomme ordinaire du Roi, & M. de Lasseré, amis de Lainez, à lui faire connoître un homme de son caractere & aussi amusant. Lainez leur dit, que cette Dame lui faisoit beaucoup d'honneur, mais qu'il étoit retenu pour quelques jours, & qu'il ne pouvoit aller au plûtôt chez Madame la Comtesse qu'un jour qu'il leur marqua, qu'il devoit rester jusqu'à onze heures du soir à table au cabaret de la Pantoufle, faubourg Saint Germain. Comme Madame de Veruë vouloit absolument connoître un homme aussi original, elle envoya au jour & à l'heure marquée un de ses carosses avec M[rs] de la Faye & de Lasseré pour prendre Lainez, lequel prit congé aussitôt des Convives

de la Pantoufle, & fut conduit chez Madame de Veruë, où il fut reçu avec une grande joye : l'accueil gracieux que lui fit cette Dame, avec quelques coups d'un vin de Champagne delicieux le mirent de très-bonne humeur ; il recita quelques Pieces de Vers de sa composition, qui charmerent les personnes de goût qui formoient cette aimable assemblée. Un de nos plus celebres Académiciens, qui étoit de ce nombre, croyant lui faire un compliment agréable, lui dit : Monsieur Lainez, pourquoi un homme de votre merite ne demande-t'il pas à être des nôtres ? Eh, Monsieur (lui repart-il d'un ton fier) qui seroit votre Juge ? La compagnie trouva la saillie des plus hardies & des plus plaisantes. M[rs] de la Faye & de Lasseré après cette séance Bacchique & spirituelle furent chargez de reconduire Lainez dans le carosse de Madame de Veruë ; mais au milieu de la rue de Taranne Lainez leur dit : Messieurs, je crois que les volontez sont libres. Sans doute, lui répondirent-ils. Eh bien, faites arrêter le carosse, je vais descendre. Il prit ainsi congé d'eux, & se trouva libre de conduire ses pas où il jugea à propos.

Lainez avoit une incommodité : c'est qu'on avoit beau louer ses Vers, il ne vouloit les donner à personne, & on ne pouvoit en avoir que par l'effort de sa memoire, & en faisant en sorte de les lui faire repeter plusieurs fois ; ce qui faisoit que très-souvent on les estropioit, & qu'on les retenoit d'une maniere très-imparfaite ; il disoit aussi : Je serai obligé de faire bâtir un Hôtel des Invalides pour tous les Vers qu'on m'estropie. En effet, j'en ai oui reciter qui étoient fort differens, & on en a imprimez de cette nature, ce qui leur ôte presque toute leur grace & tout leur agrement. [a]

[a] Dans le Livre intitulé, *l'Art d'orner l'esprit en l'amusant*, à la page 224. de la seconde partie on a mis les Vers suivans du Poëte Lainez, où je trouve qu'on y fait des changemens qui ôtent beaucoup de la grace & de la beauté de leur original.

Voici comme on les a imprimez.

Un ruisseau m'endormoit en tombant dans la Seine,
Mille oiseaux m'éveillant, ranimerent ma veine ;
Un Aurore naissante éclairoit un jardin,
D'où le Zephir & Flore avec leur douce haleine
Faisoient éclore Oeillet, Rose & Jasmin.
J'apperçus tout-à-coup la beauté que j'adore,
J'oubliai le ruisseau, je ne vis plus de Flore,
De Rose, Oeillet, Jasmin, de Zephir, ni d'Aurore.

Voici comme Lainez les a composez.

Un ruisseau m'endormoit en tombant dans la Seine,
Mille oiseaux m'éveilloient, & ranimoient ma veine,
Un Aurore naissante éclairoit un chemin,
D'où le Zephire & Flore avec leur douce haleine
Faisoient neiger sur moi la Rose & le Jasmin.
J'apperçus tout-à-coup la beauté que j'adore :
J'oubliai les ruisseaux,
Je n'ouis plus d'oiseaux ;
Je ne vis plus de Flore,
De Roses, de Jasmins, de Zephir, ni d'Aurore.

En rapportant l'original & la copie de ces Vers je laisse aux bons Connoisseurs & aux personnes du premier goût à juger de toutes les beautez, de toute la delicatesse qui se trouvent dans l'original, & des

LAINEZ. Les Poësies de Lainez consistent dans plusieurs petites Pieces d'un goût Anacréontique, qui composent toutes des peintures vives & agréables, où brillent la belle nature & la justesse des pensées rendues par des expressions heureuses, & qui ont toûjours quelque chose de neuf; c'est ce qui peut faire distinguer Lainez de la plûpart des Ecrivains, qui n'ont très-souvent que des manieres ordinaires de s'exprimer, & qui ne donnent rien de nouveau. Il s'est trouvé des personnes, qui ont voulu quelquefois se servir des pensées & de certaines expressions de Lainez, qui presentent des images très-étendues en peu de mots, & en composer des Livres entiers. On vint lui dire un jour qu'un homme d'esprit de sa connoissance avoit composé un volume entier sur deux petits Vers d'une de ses pieces, où après avoir parlé de ses occupations agréables & de ses plaisirs, il dit en parlant de lui sous la personne d'un aimable Epicurien :

La debauche le fuit,
La volupté le suit.

Lainez ayant appris l'usage que cette personne avoit fait de ces deux Vers repondit : *C'est un drôle qui a pris une goûte de mon essence pour mettre dans un muid d'eau.*

Si je voulois rapporter tous les bons mots de Lainez, & toutes ses avantures extrordinaires, j'en composerois un volume assez ample, & peut-être paroîtra-t'il quelque jour un *Laineïana ;* mais j'en ai trop dit ici, où il ne s'agit que de le faire paroître que comme Poëte.

La vie libre & voluptueuse qu'il menoit, & éloignée de toute contrainte, l'ont empêché de composer des Poëmes d'une longue étendue. Il prenoit ordinairement des sujets qui se presentoient dans ses parties de plaisir pour occuper ou amuser son genie Poëtique. Un verre de vin de Tocane, un excellent fromage, un bouchon de bouteille, une bougie qui éclairoit un repas & d'autres sujets dans ce même goût fournissoient de matieres à ses pensées : l'Amour & les graces ne lui en fournissoient pas moins. Tous ces sujets gracieux & aimables lui faisoient produire de jolis morceaux Poëtiques,

défauts qui se sont glissez dans la copie. On a encore bien plus défiguré dans le premier tome d'un Recueil de Vers, imprimé à la Haye 1715. un portrait charmant, que Lainez a fait de la belle & de la spirituelle Madame de Martel; & plusieurs autres personnes ont entre leurs mains quelques Pieces de ce Poëte, qui sont defectueuses.

ausquels il donnoit le nom de tableau. Il m'a dit aussi plusieurs fois en me parlant des ouvrages qu'il avoit composez nouvellement : Ami, j'ai à te faire part d'un pendant que j'ai fait à mon dernier tableau. Il avoit raison, car toutes ses Pieces de Poësies, comme on vient de le dire, sont des peintures vives & agréables de la belle nature ; elles peuvent être regardées aussi comme de petites *Cantates* : elles ont été mises en musique par Moreau, pensionnaire du Roi, & compositeur de la Musique de l'Abbaye Royale des Dames de Saint Cyr, auteur de la musique des Chœurs d'*Esther*, & d'*Athalie*, Tragédies de Racine.

Lainez cependant étoit bien capable de faire des ouvrages de longue étendue ; il en a donné des preuves par un *Poëme sur les premieres campagnes de* CHARLES XII. *Roi de Suede*, qui contient environ 600 Vers ; sa *Lettre écrite à* BAYLE est de plus de cent Vers ; *celle* qu'il envoye *de Constantinople à M.* D'OPPEDE, *premier President du Parlement d'Aix*, renferme au moins une centaine de Vers. Le *Divertissement* qu'il a composé *pour l'Hermitage de Franchard dans la Forest de Fontainebleau*, à l'arrivée de Madame la Duchesse de Bourgogne en France, contient au moins cent cinquante Vers. Il a fait une *Cantate* intitulée, *le Tombeau de* LAMBERT, Musicien.

La grande difficulté que Lainez avoit à se contenter sur les ouvrages d'esprit, & la douce oisiveté où il s'abandonnoit, voulant se debarrasser des soins ordinaires de la vie, l'ont empêché de faire imprimer aucune de ses œuvres : tous ses papiers se sont trouvez un peu en desordre à sa mort ; Chambon son Medecin s'en empara, & les a donnez depuis à Jombert Libraire à Paris, lequel après m'avoir promis deux ou trois fois de me les faire voir, m'a dit enfin qu'on les lui avoit pris. Un Abbé s'étoit chargé de faire imprimer sa traduction de Petronne, ce qu'il n'a pas exécuté : j'en ai eu le manuscrit entre les mains, & certainement les personnes qui sont à portée de lire cet Auteur, auront beaucoup de plaisir dans la lecture de cette traduction.

On m'a fait esperer que je pourrois avoir le Poëme des campagnes de Charles XII. qu'il remit à M. de Crostrom, Envoyé du Roi de Suede en France en 1704. J'ai quelques fragmens de ce Poëme, de même que de sa Lettre à Bayle, & presque toute celle qu'il écrit à M. d'Oppede, & une partie de son Divertissement de Franchard.

A l'égard de ces petits morceaux ou Tableaux Poëtiques, j'en ai donné quelques-uns dans la premiere édition de la Description du Parnasse, où j'ai marqué que Lainez doit passer pour Poëte, au jugement d'Horace, qui dit que la Poësie doit être comme la peinture, *ut pictura Poësis erit.* Despréaux aimoit Lainez & estimoit ses Poësies, il en a parlé souvent très-avantageusement. Lainez avoit vêcu avec Chapelle & la Fontaine, dont le caractere, & sur-tout celui de Chapelle, avoit beaucoup de rapport avec le sien. Lainez a laissé encore un Poëme en Vers grecs, intitulé *Homere*, à la gloire de ce Poëte.

Comme il étoit très-difficile à se satisfaire en Poësie, & qu'il avoit un ton un peu trop haut & trop decisif, il ne se fit pas trop aimer de la plûpart des Poëtes ses contemporains; mais le tems vient que le merite se fait connoître, & qu'on lui rend justice.

Je compte dans le Recueil de Poësies choisies des Poëtes du Parnasse François, que j'espere donner dans quelque tems, rapporter encore plusieurs autres Pieces de Lainez, que celles que j'ai données ci-devant au Public, qui pourront augmenter la reputation de ce Poëte, & qui justifieront l'inclination & l'estime qu'il paroit que j'ai pour lui. Je m'abstiendrai cependant d'y joindre quelques-unes de ses Poësies, qui (quoique remplies de beaucoup d'esprit) me paroissent un peu trop libres pour être imprimées.

CXCVI.

EUSTACHE LE NOBLE TENELIERE,

Natif de Troyes en Champagne, fils & petit-fils de Conseillers au grand Conseil, Baron de Saint Georges, Procureur General du Parlement de Metz, mort à Paris le 13. Janvier 1711. âgé de 68 ans, inhumé en l'Eglise de Saint Severin. (Poëte François.)

Son sçavoir dans la Jurisprudence & son éloquence brillerent pendant quelques années dans le Parlement de Metz; mais comme il aimoit fort ses plaisirs; & sa conduite n'étant pas des plus regulieres, il s'attira des affaires facheuses, qui

l'obligerent à se defaire de sa Charge de Procureur General; il passa même plusieurs années en prison à Paris, où il composa une partie des ouvrages qu'il a donnez au Public. Sa plume seule auroit pû suffire à le faire vivre très à son aise; car jamais Auteur n'a été mieux payé de son Libraire que lui, ayant touché de son travail jusqu'à cent pistoles par mois : cependant le derangement continuel où il étoit, l'empêchoit de subsister avec de pareilles ressources.

La plûpart des avantures de le Noble sont des plus singulieres; au milieu de sa prison il écrivoit contre quelques-uns de ses Juges, & badinoit agréablement dans les Interrogatoires qu'il avoit à subir. Il devint amoureux dans la prison d'une des plus belles femmes de Paris, qui y étoit detenue; il s'en fit aimer par les soins qu'il prit de la défendre contre un mari jaloux qui la poursuivoit; il donnoit des repas & des fêtes, & trouvoit le moyen, étant enfermé dans un lieu aussi triste, d'y passer quelques heures dans les plaisirs, & d'y depenser beaucoup d'argent, qui provenoit des ouvrages qu'il envoyoit à ses Libraires.

Il se défendit avec beaucoup d'esprit & de fermeté contre toutes les accusations intentées contre lui; il prétendit même en être sorti victorieux, quoiqu'il fut obligé de faire quelque petite satisfaction à la justice. Il a fait mettre aussi à la tête de son Histoire de l'établissement de la Republique de Hollande, son portrait gravé, au bas duquel on lit les quatre Vers suivans, qui font connoître que si la noblesse lui a donné la naissance & le nom, il brille encore plus par la noblesse de son esprit, & que la vertu méprisant les disgraces de la fortune, se fait souvent des routes au milieu des écueils pour aller jusqu'au ciel.

Nobilitas si clara dedit nomenque, genusque,
Clarior ingenio, nobiliorque micas.
Invida fortunæ dic spernens tela maligna
Per scopulos virtus sæpius astra petit.

Le Noble parloit très-bien sa Langue, & personne n'a jamais eu plus de facilité d'écrire & un genie plus universel que lui, comme on le voit par la quantité d'ouvrages en Prose & en Vers sur toutes sortes de sujets qui sont sortis de sa plume,

LE NOBLE. quoiqu'il fût né naturellement paresseux & fort ami du plaisir.

Ses œuvres en Prose sont des *Pasquinades* très-ingenieuses, qui ont aussi pour titre *Entretiens politiques sur les affaires du tems*, au sujet des guerres que la France soûtint glorieusement depuis l'année 1688. jusqu'à la Paix de Riswick en 1697. & pendant celles qui recommencerent en 1701. jusqu'en 1710. Ces petits ouvrages qu'il donnoit tous les mois formerent par succession de tems plusieurs volumes, où l'on trouve beaucoup d'esprit, beaucoup de feu & d'agrement: chacune de ces petites Pieces écrites en Prose est accompagnée d'une fable, ou d'un conte en Vers. Ses autres ouvrages en Prose contiennent plusieurs Historiettes & quelques autres Pieces plus graves; sçavoir, *la Grotte des Fables; l'Ecole du monde; Voyage de Chaudray; Titonville; Ildegerte; le Gage touché; Voyage de Falaise; Zulima; la fausse Comtesse d'Isambert; Milord Courtenay; Memoires du Chevalier Baltazar; Nouvelles Afriquaines; le Sceau enlevé; le Diable boiteux; le Diable borgne; les Dancourades; la Conjuration des Pazzi; l'Histoire de l'Etablissement de la Republique de Hollande; Traité de la Monnoye de Metz, avec un Tarif de sa reduction avec celle de France; l'Esprit de David; le Dégoût du monde.*

Le nombre des ouvrages que le Noble a composez en Vers n'est gueres moins considerable que celui de ses ouvrages en Prose, en voici le catalogue: I. *La Fradine, ou les ongles rognez*, Poëme hero-satirique en trois Chants. II. *L'Heresie detruite*, Poëme en quatre Chants. III. *Epître morale.* IV. *L'Allée de la Seringue, ou les Noyers*, Poëme heroï-comique en quatre Chants, que Despréaux & les plus grands Maîtres dans le genre de la Satire ont regardé comme une excellente Piece. V. *Esope*, Comédie pour le Théatre Italien en cinq Actes. VI. *Les deux Arlequins*, Comédie en trois Actes. VII. Une *Traduction des cent cinquante Pseaumes.* (Il a traduit aussi en Prose les mêmes Pseaumes avec des reflexions, le texte latin est à côté, ce qui forme un volume in-8°. à trois colonnes.) VIII. *Fables & Contes*, deux vol. in-12. ils sont écrits dans le vrai goût qu'il convient à ces deux genres. L'Auteur dans sa Préface dit que » la Fontaine » a remporté dans ce genre d'écrire la palme qui lui a été don- » née si legitimement, & qui lui demeurera éternellement; » mais qu'il sera assez glorieux, si semblable à ce SALIUS, que » Virgile dans la course des obseques d'Anchise met après

NISUS


BIBLIOTECA NAZ.
ROMA
VITTORIO EMANUELE


NICOLAS BOILEAV DES PREAVX POËTE FRANÇOIS DE L'ACADEMIE DES BEAVX ESPRITS MORT LE 13 MARS 1711
Veux tu savoir quel est le fameux personnage
Representé dans ce Tableau,
A l'air dont il regarde et montre cet ouvrage
Tu connoistras que c'est Boileau.

» Nisus en voyant ses Fables après celles de la Fontaine.

Proximus hic longo, sed proximus intervallo.

On trouve à la fin du second volume de ses Fables & de ses Contes quelques *Stances & Sonnets à diverses Puissances de l'Europe*, des Traductions en Vers de quelques Odes d'Horace. Il a traduit aussi en Vers quelques Poësies latines de Santeuil, qu'on trouve au premier & au troisiéme volumes de la derniere édition des œuvres de Santeuil, Paris 1729.

Moreau & Ribou, Libraires à Paris, ont imprimé la plûpart des œuvres de le Noble; mais Michel Brunet, Libraire au Palais, en a donné l'édition la plus complette, qui contient vingt volumes in-12. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

CXCVII.

NICOLAS BOILEAU DESPRE'AUX,

Né à Paris le 1. Novembre 1636. reçu à l'Académie Françoise en 1684. de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, mort à Paris le 13. Mars 1711. dans sa 75e année, inhumé dans la Sainte Chapelle du Palais dans le tombeau de sa famille. (Poëte François.)

Son Pere Gilles Boileau, sorti d'une bonne famille de Robbe, étoit Greffier de la Grand'Chambre du Parlement de Paris, homme très-distingué par sa probité & par sa capacité, qui pensoit moins aux biens de la fortune, qu'à donner une bonne éducation à plusieurs enfans qu'il avoit. Celui dont on parle ici fit ses Classes avec beaucoup de succès dans les Colleges d'Harcourt & de Beauvais, étudia ensuite en Droit, pour lequel il n'eut pas grand goût. Son pere, qui le destinoit pour remplir sa Charge de Greffier, le mit quelque tems auprès de M. Dongois son gendre, aussi Greffier de la Grand'Chambre du Parlement, & qui étoit très-habile dans sa Charge; mais Despréaux qui commençoit à se sentir agité du Dieu de la Poësie, n'avoit aucune inclination pour le Barreau, & impatientoit fort M. Dongois, qui fut obligé de le renvoyer à son pere; ce qu'il fit un jour brusquement, après avoir passé presque toute une nuit à ranger & à dresser un Arrêt pour une

DESPRÉAUX. affaire de grande consequence, qu'il dictoit à mesure qu'il le composoit à Despréaux, voulant lui faire remarquer toute la beauté & l'énergie de cette Piece; mais l'ayant achevée, & demandant à son Scribe de lui en faire la lecture, il fut très-surpris de le trouver muët & à moitié endormi, & de voir qu'à peine il avoit écrit le premier & le dernier mot de chaque phrase, & par consequent son travail presque tout perdu, ce qui le mit dans une vraye colere & lui fit renvoyer aussi-tôt le jeune homme à son pere. Despréaux étant de retour dans la maison paternelle donna des marques de son genie pour la Poësie, qui d'abord ne parut pas à son pere se tourner à la satire: car ce venerable Vieillard peu de tems avant sa mort en parlant du caractere de ses enfans, disoit au sujet de Nicolas Despréaux: *Pour Colin, c'est un bon garçon, il ne dira jamais mal de personne.* Cette prédiction ne fut pas bien juste, car le genie de Despréaux se porta entierement à la satire, & dès l'âge de vingt-quatre ans, environ trois ans après la mort de son pere, sa premiere Satire courut dans le Public en 1660. & les années suivantes jusqu'en 1665. il en parut cinq autres avec le Discours qu'il adresse au Roi. Ces Pieces furent imprimées à Paris en 1666. & depuis on les insera dans un Recueil de Pieces galantes tant en Prose qu'en Vers, volume in-16. imprimé chez Pierre Marteau, Cologne 1667. Comme Despréaux y attaquoit plusieurs personnes d'esprit, & des Ecrivains qui s'étoient fait quelque nom dans le monde: ces personnes tomberent sur lui & se vangerent par des discours & des écrits satiriques, qui firent d'abord quelque tort à sa reputation, & firent même balancer quelque tems sur son merite: mais ayant repris de nouvelles forces, il retoucha ses premiers ouvrages & en produisit d'autres, qui firent même l'admiration de ses adversaires, tels que son Poëme du *Lutrin*, celui de *l'Art Poëtique*, son *Epître au Roi sur le Passage du Rhin*, sa *Traduction en Prose du Traité du Sublime* de Longin. Il rassembla toutes ces Pieces & en forma la premiere édition de ses œuvres, qu'il donna en un volume in-4°. Paris 1674. Dans la suite il augmenta cette édition de plusieurs autres Satires & de plusieurs autres Epîtres, dont on en a une de 1683. une de 1694. une autre de 1701. volumes in-12. mais les deux plus belles & les deux plus complettes ont été données après la mort de l'Auteur; l'une à

Geneve en 1716. deux volumes in-4°. elle eſt ornée d'Eſtampes avec des remarques ou éclairciſſemens hiſtoriques très-curieux, donnez par l'Auteur même; l'autre à Amſterdam en 1718. d'après celle de Geneve, deux volumes in-folio, elle eſt enrichie d'Eſtampes & de Vignettes gravées d'un grand goût par Bernard Picard le Romain. Ces deux dernieres éditions ont été faites par les ſoins de M. Broſſette, Secretaire de l'Académie des Sciences & belles Lettres de Lyon. Il a mis à la tête un Avertiſſement ſur ces deux éditions. Le premier volume contient I. *douze Satires.* II. *Douze Epîtres.* III. *L'Art Poëtique* en quatre Chants. IV. *Le Lutrin*, en ſix Chants. V. *Deux Odes, deux Sonnets, Stances à Moliere.* VI. *Cinquante-ſix Epigrammes.* VII. *Un Dialogue de la Poëſie & de la Muſique.* VIII. *Une Parodie* intitulée, *Chapelain decoëffé.* IX. Des *Poëſies latines*, conſiſtant en trois petites Pieces. Le ſecond volume renferme ſes ouvrages en Proſe, dont le principal eſt le *Traité du Sublime ou du Merveilleux dans le diſcours*, traduit du Grec de Longin, *avec des Reflexions critiques ſur quelques paſſages de l'Auteur Grec.* On trouve dans cette Traduction quelques Vers d'une grande beauté, qu'il a imitez de quelques endroits de l'Iliade. On voit auſſi dans ce volume pluſieurs de ſes *Lettres* & quelques-uns de ſes *Diſcours* ſur differens ſujets, & un *Dialogue*, à la maniere de Lucien, intitulé, *les Heros de Roman.*

Deſpréaux s'eſt acquis une gloire immortelle par ſes ouvrages Poëtiques, dans leſquels il a parfaitement imité & même égalé Horace, Perſe & Juvenal dans le plus beau de ces Auteurs, que perſonne n'a jamais mieux entendus que lui. Il étoit très-ſçavant dans la Langue grecque, comme il l'a bien fait connoître, ſur-tout dans ſa *Traduction du Traité du Sublime* de Longin, où ſelon le Pere Rapin & quelques autres habiles Critiques, il a ſurpaſſé ſon original.

Son *Art Poëtique* & ſon *Poëme du Lutrin* ſont de vrais chefs-d'œuvres, & la plus grande partie de ſes autres Poëſies ne lui ſont pas moins d'honneur & ne ſont pas moins eſtimées des Connoiſſeurs. Les plus celebres Poëtes du Royaume ſe ſont appliquez à traduire en Vers latins preſque toutes les Poëſies de Deſpréaux, dont quelques-unes ont été auſſi traduites en Grec. Les Etrangers même, qui ne font pas moins de cas que nous de cet excellent Auteur, ont pareillement traduit ſes œuvres

DESPRE'AUX. en presque toutes les Langues de l'Europe : il y en a une traduction complette en Anglois. M. le Comte d'Ericeyra, un des plus beaux Esprits & des plus grands Seigneurs de Portugal, a traduit l'*Art Poëtique* en Vers Portugais. M. l'Abbé Mezzabarba, Gentilhomme Milanois, a traduit en Vers Italiens quelques-unes des Poësies de Despréaux, entr'autres son Ode sur la prise de Namur. Cette Ode a aussi été traduite en Latin par le Pere Lalande Jesuite, par Mrs Lenglet, Rollin & l'Abbé Remy.

Les ouvrages de Despréaux renferment d'excellens preceptes de morale, & servent de guide & de modéle à tous ceux qui veulent entrer dans la carriere du bel esprit & se distinguer par leurs Ecrits. Plusieurs de nos Poëtes l'ont regardé comme leur Maître ; c'est ainsi qu'en parle le celebre Rousseau vers la fin de sa premiere Epître aux Muses.

Vous allez le connaître
Dans un seul mot de DESPRE'AUX *mon Maître.*

Le même Poëte fit ces Vers pour être mis au bas du portrait de Despréaux.

La verité par lui demasqua l'artifice,
Le faux dans ses Ecrits par-tout fut combattu ;
Mais toûjours au merite il sçut rendre justice,
Et ses Vers furent moins la satire du vice,
Que l'éloge de la vertu.

Je rapporterai aussi les Vers suivans de Pavillon au sujet de quelques envieux qui vouloient attaquer la gloire de Despréaux, sur-tout dans un ouvrage intitulé, *le Lutrigot.*

Tranquille au sommet du Parnasse
Ecoute en paix les bruits qui viennent du vallon,
Et ne crain point que leur audace
Obscurcisse ici bas la gloire de ton nom.
Tes Ecrits pour jamais assurent ta memoire,
Ris de ce que l'envie y met d'empêchement,
L'Univers tout entier doit soûtenir ta gloire,
Pour défendre son jugement.

Les ouvrages en Prose de Despréaux ne sont pas écrits avec moins d'élegance que ses ouvrages en Vers. Le Roi le choisit conjointement

conjointement avec Racine pour écrire l'Hiſtoire de ſa vie. Ce Prince lui donnoit des marques de ſon eſtime, & lui accordoit même des entrées faciles pour s'entretenir avec lui. Cependant Deſpréaux ami de ſa liberté quitta la Cour dès l'année 1690. il n'y fut qu'en 1699. pour ſaluer le Roi & lui apprendre la mort de Racine. Le Roi le reçut avec beaucoup de bonté; & comme il tenoit par hazard une montre qu'il regardoit, S.M. lui dit: J'ai toûjours une heure à vous donner par ſemaine. On peut lire la Remarque ſur le dernier Vers de ſa premiere Epître au Roi, où l'on voit la maniere gracieuſe dont ce Prince lui accorda dès l'année 1669. une penſion de 2000. livres, qui fut bien augmentée depuis.

Deſpréaux avoit pluſieurs illuſtres amis, entre leſquels on doit nommer Mrs de Lamoignon, le premier Preſident, l'Avocat General, & le Preſident à Mortier, fils du premier Preſident, Arnaud, Patru, Renaudot, Moliere, Chapelle, Racine, les PP. Rapin & Bourdaloue, Jeſuites: il comptoit auſſi parmi ſes amis M. le Verrier, homme de Finance, qui cultivoit les belles Lettres, & ſe faiſoit un grand plaiſir de regaler les Sçavans. Deſpréaux, que j'ai vû quelquefois les dernieres années de ſa vie, me dit un jour en dînant à ſa maiſon d'Auteil: Si vous trouvez mon vin bon, j'en ai obligation à M. le Verrier, qui depuis pluſieurs années veut avoir le ſoin de garnir ma cave.

M. le Verrier fit auſſi executer en marbre par le fameux Girardon le Buſte de Deſpréaux, qui fait preſentement un des ornemens de mon Cabinet, & il choiſit l'illuſtre de Troys pour peindre ſon portrait, qu'il fit graver en 1704. par Drevet, un des premiers de ſon Art: on a mis au bas de ce portrait les Vers ſuivans, qui ſont de la compoſition de Deſpréaux même, qui les fit paſſer ſous le nom de ſon ami le Verrier.

Au joug de la raiſon aſſerviſſant la rime,
Et, même en imitant, toûjours original,
J'ai ſçu dans mes Ecrits, docte, enjoué, ſublime,
Raſſembler en moi PERSE, HORACE & JUVENAL.

M. Coutard, Conſeiller au Parlement, a fait peindre auſſi Deſpréaux par le celebre Rigault, & l'a fait graver une ſeconde fois par Drevet. On voit encore à la tête des œuvres

DESPREAUX. de ce fameux Poëte son portrait gravé pour la troisiéme fois avec ces Vers :

> BOILEAU *sçut remplacer* HORACE,
> *Seul il sçut remplacer &* PERSE, *&* JUVENAL;
> *Mais de cet Auteur sans égal*
> *Qui remplira jamais la place?*

La plus grande partie de nos Poëtes ont composé des Vers à la louange de Despréaux. Après sa mort la Monnoye fit son Apothéose. On peut voir le portrait que Despréaux fait de lui-même dans son Epître X. depuis le Vers 75e, jusqu'au 108e, où il dit en faisant parler ses Vers de lui :

> *Dites, que harcelé par les plus vils Rimeurs,*
> *Jamais blessant leurs Vers il n'effleura leurs mœurs:*
> *Libre dans ses discours, mais pourtant toûjours sage;*
> *Assez foible de corps, assez doux de visage;*
> *Ni petit, ni trop grand, très-peu voluptueux,*
> *Ami de la Vertu, plûtôt que vertueux.*

Voyez l'éloge de Despréaux au premier tome de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres.* Le *Menagiana*, 1. 2. 3. & 4. volumes. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. n°. 1552. Moreri, *Dictionaire. Memoires du tems.*

Despréaux avoit deux Freres aînez; sçavoir, GILLES BOILEAU, Avocat en Parlement, de l'Académie Françoise, & JACQUES BOILEAU, Docteur de Sorbonne. Le premier a traduit du Grec d'Arrien l'Abregé de la Philosophie d'Epictete, & a donné en François la vie de ce Philosophe. Il a écrit aussi deux dissertations contre Ménage & contre Costar. Après sa mort on a imprimé de lui une traduction en Vers du quatriéme livre de Virgile, & quelques autres Poësies, volume in-12. Paris 1670. Voici des Vers qu'il fit sur le portrait de son pere.

> *Ce Greffier dont tu vois l'image,*
> *Travailla plus de soixante ans,*
> *Et cependant à ses enfans*
> *Il a laissé pour tout partage*

Beaucoup d'honneur, peu d'heritage,
Dont son fils l'Avocat enrage.

Cependant Gilles Boileau acheta la Charge d'Intendant & de Contrôleur des menus plaisirs & affaires de la chambre du Roi, qu'il possed a juqu'à sa mort en 1669. étant dans sa 38e année.

JACQUES BOILEAU, frere du precedent, Docteur de Sorbonne, Doyen & grand Vicaire de l'Eglise de Sens, & depuis Chanoine de la Sainte Chapelle de Paris, s'est fait connoître par un grand nombre d'ouvrages sur diverses matieres Théologiques & sur d'autres sujets : ils sont écrits la plûpart en Latin : on en peut voir le catalogue dans le Dictionaire de Moreri, & au douziéme tome des *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, par le Pere Niceron, article JACQUES BOILEAU. C'étoit un homme de beaucoup d'esprit & de bon sens : il avoit eu, de même que ses freres, une excellente éducation & des personnes du premier merite, qui leur avoient servi de guides dans l'Art d'écrire ; Mrs Arnaud & Nicole étoient de ce nombre. Il ne laissoit pas d'être en liaison avec quelques Jesuites, & plaisantoit quelquefois agréablement avec eux ; il en donna des marques un jour en pleine Sorbonne, où étant venu à une These d'un Abbé de condition, il fut obligé pour prendre sa place sur un banc élevé, de passer devant deux Peres Jesuites, dont les longs manteaux embarrasserent ses pieds & le firent tomber : les deux Peres secourables le releverent en le soûtenant chacun d'un côté & en lui rendant son Bonnet. L'Abbé Boileau dit alors d'un ton haut : Ah, Messieurs, vous voyez comme le Bonnet de Docteur tient peu devant les Reverends Peres. On pourroit rapporter plusieurs avantures plaisantes & plusieurs bons mots de cet Abbé, mais je n'ai à parler dans ce volume que de nos Poëtes & de nos Musiciens.

Je finirai cet article en disant que les trois freres Boileau, dont on vient de faire mention, avoient un neveu, fils d'une de leur sœur; son nom étoit GARNIER DE BRIANCOUR, qui a composé quelques Pieces de Vers en François & en Latin, qui lui ont acquis quelque reputation. Briancour ayant mangé tout son bien, fut obligé sur la fin de ses jours de prendre une Commission dans les Fermes du Roi à Thouars en Poitou, où il mourut en 1729. âgé de près de 70 ans.

CXCVIII.

ELISABETH-SOPHIE CHE'RON,

Née à Paris le 3. Octobre 1648. de l'Académie des RICOVRATI *de Padouë, & de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, mariée en 1692. à Jacques le Hay Ingenieur du Roi, morte à Paris le 3. Septembre 1711. inhumée dans l'Eglise de S. Sulpice.*

Son pere Henri Chéron, Peintre, lui apprit son Art : elle profita si bien des leçons qu'il lui donna, qu'à peine eut-elle atteint l'âge de vingt ans, qu'elle le surpassa pour le Dessein & pour la Peinture.

M. de Pilles dans la Vie des Peintres dit que Mlle Chéron s'est distinguée par son habileté dans la Peinture, dans la Poësie & dans la Musique ; qu'elle a exécuté quelques tableaux d'histoire, & fait plusieurs desseins d'après l'Antique, qui sont fort estimez.

Son talent le plus marqué pour la Peinture étoit celui du Portrait, où elle réussissoit très-bien, sur-tout pour les femmes; il lui fit meriter une place à l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture.

Cette Demoiselle ne s'est pas moins acquis de gloire par ses Poësies : elle donna en 1693. un volume in-8°. de 115 pages, imprimé à Paris chez Giffard, qui contient un essai de quelques *Pseaumes & Cantiques en Vers*, ce volume est enrichi de belles Estampes, inventées & gravées par Louis Chéron, son frere. Cet Essai eut une approbation universelle. Mlle Chéron prit la peine d'apprendre l'Hebreu, pour mieux entrer dans le sens des Pieces qu'elle vouloit traduire : les Journalistes de Trevoux assurent qu'elle y a très-bien réussi, qu'elle entre parfaitement dans l'esprit de ceux qui en sont les Auteurs, & que nulle traduction n'a mieux conservé le sublime des Pseaumes. Elle a depuis traduit en Vers un grand nombre d'autres Pseaumes, dont on a imprimé seulement le cent-troisiéme avec le *Cantique d'Habacuc*, volume in-4°. avec des Estampes, Paris 1717. Ceux qui ont lu ces autres Pseaumes, ne les trouveront pas inferieurs aux premiers.

Mlle

Mlle Chéron a composé quelques Poësies de son propre genie sur differens sujets ; son Poëme intitulé, *les Cerises*, est un petit ouvrage comique des plus divertissans, divisé en trois Chants ; il a été imprimé avec *la Batrachomyomachie* d'Homere, traduite en Vers françois par M. Boivin le jeune, volume in-8°. Paris 1717. On trouve dans le Recueil de Vers choisis par le Pere Bouhours, page 310. une traduction en Vers qu'elle a faite d'une Ode latine de l'Abbé Boutard, où il fait la *Description du Château & des Jardins de Trianon.*

Un de nos Poëtes adressa les Vers suivans à Mlle Chéron au sujet des belles Traductions qu'elle a faites.

En lisant vos beaux Vers mon ame fut ravie,
Le Latin, le François, tout m'y paroît égal ;
Dans la traduction je cherchois la copie,
Et j'ai cru justement trouver l'original.

La Musique étoit aussi un des plus doux amusemens de cette Muse ; elle touchoit agréablement le Luth & le Clavecin. Tous les beaux talens qu'elle possedoit rendirent son nom celebre jusques dans les Pays étrangers : l'Académie des RICOVRATI de Padoue lui envoya des Lettres d'Académicienne en 1699. & lui donna le surnom d'ERATO.

Voici quatre Vers à sa louange par l'Abbé Bosquillon.

De deux talens exquis l'assemblage nouveau
Rendra toûjours CHE'RON *l'ornement de la France.*
Rien ne peut de sa plume égaler l'excellence,
Que les graces de son peinceau.

L'Abbé Boutard a fait une belle Ode latine pour honorer les ouvrages & les talens de cette Demoiselle ; elle a été traduite en Vers françois par M. de Senecé. On voit aussi dans les ouvrages de la Fosse une Piece de Vers *sur les Peintures de Mlle* CHE'RON, *à l'occasion de son portrait fait par elle-même. Voyez* l'Eloge funebre de cette Demoiselle par M. Ferme-l'Huis, Docteur en Medecine & Conseiller honoraire de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, volume in-8°. Paris chez François Fournier 1712. De Pilles, *Abregé de la Vie des Peintres*, seconde édition, Paris 1715. Le P. Niceron, *Mem. pour servir à l'Hist. des Hommes Illustres dans la Republ. des Lettres*, tome xiv.

CXCIX.

MADEMOISELLE CATHERINE BERNARD,

Née à Rouen, de l'Académie des RICOVRATI *de Padoue, morte à Paris en 1712. inhumée à Saint Paul.*

Elle vint s'établir à Paris, où son esprit & ses heureux talens pour la Poësie la firent connoître de plusieurs personnes de merite & d'érudition. M. de Fontenelle entr'autres se fit un plaisir d'être en liaison d'amitié avec cette Demoiselle, & de l'aider de ses avis dans la composition de ses ouvrages. En 1698. elle remporta le Prix de Poësie de l'Académie Françoise. Peu de tems après, l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse lui adjugea aussi trois Prix.

Nous avons de cette Demoiselle deux Tragédies qui ont été representées sur notre Théatre: la premiere, intitulée *Laodamie*, fut assez bien reçue du Public; mais celle de *Brutus* qu'elle donna ensuite, eut un bien plus grand succès, & merite d'être mise au nombre de nos meilleures Tragédies: elle a été representée à differentes reprises, dont la premiere a été en 1690. elle fut imprimée la même année chez la Veuve Gonthier à Paris. On croit avec raison que M. de Fontenelle a fort aidé à cette Demoiselle dans la composition de ces deux Tragédies.

Madame de Pontchartrain, qui aimoit Mlle Bernard & qui lui faisoit même une pension, la detourna de travailler pour le Théatre.

On voit dans differens Recueils de Poësies de très-jolis Vers de cette Demoiselle, comme ceux qu'elle adresse *à Madame la Chanceliere*; d'autres *à Madame la Princesse de Conti*, *premiere Douariere*; un *Placet au Roi*, pour toucher la pension de deux cens écus que ce Monarque lui donnoit; une *Lettre en Vers*, où elle fait le portrait de Madame de Maintenon; l'*Epitaphe de Madame d'Heudicour*; une *Imitation du Pseaume* LAUDATE DOMINUM DE COELIS, &c. On trouve dans toutes ces Pieces des marques de la beauté & de l'agrément de son genie.

Elle a composé aussi deux ouvrages en Prose sous le nom de *Nouvelles*, la premiere a pour titre *Eleonore d'Yvrée*, & l'autre *le Comte d'Amboise*.

C C.

RIUPEROU & L'ABBE' PIC,

(Poëtes François.)

Je n'ai pû rien apprendre de positif sur le tems de la naissance & de la mort de ces deux Ecrivains : ils sont morts vers l'année 1712. peut-être trouvera-t'on à s'en instruire avec plus de precision dans les Mercures Galans ou dans les autres Memoires du tems.

RIUPEROU étoit Languedocien ; il a donné une Tragédie intitulée *Hipermenestre*, qui merite d'être mise au nombre de nos bonnes Pieces de Théatre. On trouve encore quelques Pieces de Vers de cet Auteur dans des Recueils de Poësies, comme dans celui imprimé à la Haye, 1715. Dans la seconde partie on voit une *Epître* de sa composition, & une Piece qui a pour titre *le Portrait du Sage.*

L'Abbé PIC a composé les paroles de trois Opera, dont le premier est intitulé *les Saisons*, Ballet mis en Musique par Collasse, representé pour la premiere fois en 1695. Le second, *la Naissance de Venus*, dont Collasse a fait aussi la Musique, & representé en 1696. Et le troisiéme, *Aricie*, Ballet mis en Musique par la Coste en 1697.

Nous avons de l'Abbé Pic des ouvrages en Prose, qui ont été assez goûtez du Public : le Libraire cependant pour les mieux vendre, voulut en mettre quelques-uns sous le nom de saint Evremont. On a imprimé encore de cet Abbé quelques Epîtres en Prose dans le caractere des Heroïnes d'Ovide.

C C I.

CHARLES-AUGUSTE MARQUIS DE LA FARE,

Comte de Laugerre, Baron de Balasuc, Seigneur de Mirandol, d'Arlande, & Capitaine des Gardes du Corps de MONSIEUR, *frere unique du Roi* LOUIS XIV. *nâquit l'an* 1644. *au Château de Valgorge en Vivarez, & mourut à Paris au Palais Royal le* 29. *Mai* 1712. *âgé de* 68 *ans, inhumé à Saint Eutache. (Poëte François.)*

Son pere étoit le Marquis de la Fare, Capitaine des Chevaux-Legers du Cardinal de Mazarin, depuis Lieutenant General des Armées du Roi,& Gouverneur de Rose en Catalogne: pour lui, il entra dans la Gendarmerie, où il servit long-tems avec distinction. MONSIEUR, qui l'aimoit & l'estimoit beaucoup., l'engagea de s'attacher à lui, & le fit Capitaine de ses Gardes du Corps, dont il a rempli les fonctions pendant plus de vingt années, & dans lesquelles M. le Marquis de la Fare son fils,aujourd'hui Lieutenant General de la province du Languedoc, & Chevalier des Ordres du Roi, lui a succedé, ayant exercé cette Charge auprès de Monsieur le Duc d'Orleans, Regent du Royaume.

M. le Marquis de la Fare étoit un homme de la conversation du Monde la plus aimable & la plus amusante; personne ne sçavoit mieux que lui animer les plaisirs de la table & ne se presentoit plus agréablement à un bon repas. La galanterie étoit aussi de son ressort, & il l'a traitée avec delicatesse, comme on le peut voir par quelques Chansons & par quelques Madrigaux qui nous sont restez de lui. Le Marquis de la Fare vivoit aussi agréablement avec les personnes les plus aimables de la Cour & de la Ville. M. le Duc de Vendôme, M. le Grand Prieur son frere, & l'Abbé de Chaulieu, étoient ceux qui le possedoient le plus; Lainez, Rousseau, Palaprat étoient admis dans cette agréable societé, où le beau sexe brilloit quelquefois. Là, debarrassez des affaires du monde, ils se laissoient aller aux plaisirs aimables qui se presentoient. On connoîtra aisement le caractere du Marquis de la Fare dans les Poësies de sa composition qui nous ont été conservées

ſervées & raſſemblées avec celles de l'Abbé de Chaulieu en un volume in-8°. à Amſterdam chez Etienne Royer 1724. on en promet une édition plus complette & plus correcte. Rouſſeau nous donne une aimable idée de l'eſprit & du caractere du Marquis de la Fare; c'eſt dans ſon Ode IX. qu'il lui adreſſe; en voici la premiere Strophe.

Dans la route que je me trace,
LA FARE, *daigne m'éclairer ;*
Toi, qui dans les ſentiers d'Horace
Marche ſans jamais t'égarer,
Qui par les leçons d'Ariſtippe,
De la ſageſſe de Chryſippe
As ſçu corriger l'âpreté,
Et telle qu'aux beaux jours d'Aſtrée,
Nous montrer la vertu parée
Des attraits de la volupté.

Les Poëſies du Marquis de la Fare ſont en petit nombre, mais le bon goût & la delicateſſe y regnent par-tout. Outre le volume in-8°. qu'on vient de marquer, où elles ont été raſſemblées, on en trouve encore quelques-unes dans un Recueil de Vers choiſis, qui a été imprimé en deux volumes in-12. à la Haye 1715.

Le Marquis de la Fare a laiſſé des *Memoires & Reflexions ſur les principaux évenemens du regne de* LOUIS XIV. juſqu'en l'année 1694. & ſur le caractere de ceux qui ont eu la plus grande part au Gouvernement: ils ſont écrits d'un ſtile aiſé, net & concis. Ces Memoires ont été imprimez après ſa mort, aux depens de Gaſpar Friſch, dans un petit volume in-12. de 271 pages, Rotterdam 1716.

CCII.

FRANÇOIS-SERAPHIN REGNIER DES MARAIS,

Né à Paris le 16. *Août* 1632. *reçu en* 1667. *à l'Académie de* LA CRUSCA *de Florence*, & *en* 1670. *à l'Académie Françoise, dont il fut Secretaire perpetuel en* 1680. *mort à Paris le* 6. *Septembre* 1713. *âgé de* 81 *an, inhumé dans l'Eglise de Saint Roch.* (*Poëte François, Latin, Italien & Espagnol.*)

Son pere écrivoit son nom *des Marets*, pour lui il l'a toûjours écrit *des Marais*, sans en apporter aucune raison. Il fit ses études à Nanterre chez les Peres de Sainte Genevieve, dont son oncle maternel *Charles Faure* étoit pour lors General. Il vint ensuite à Paris faire sa Philosophie; mais il n'y fit pas les mêmes progrez que dans ses Humanitez & sa Rhetorique : toute son inclination se porta du côté de la Poësie, qui l'occupoit preferablement à la Philosophie, & dès ce temslà il traduisit en Vers burlesques *le Combat des Rats & des Grenouilles*, attribué à Homere.

A la sortie de sa Philosophie, son pere, qui étoit Secretaire de M. de la Vieuxville, Surintendant des Finances, le mena avec lui dans un voyage du Roi : mais la mort ayant enlevé peu de tems après M. de la Vieuxville, son pere le mit auprès du Comte de Lillebonne, Prince de la Maison de Lorraine. Des Marais s'attacha depuis au Duc de Bournonville, Chevalier d'honneur de la Reine *Marie-Therese*, & Gouverneur de Paris, avec lequel il fit le voyage de Saint-Jean-de-Luz pour le mariage de Louis XIV. Il passa ensuite au Duc de Crequi, qui se servit très-utilement de lui dans plusieurs negociations importantes, comme dans son Ambassade de Rome, dont il étoit Secretaire, & dans son voyage de Baviere, où il fut demander la Princesse MARIE-ANNE VICTOIRE, sœur de l'Electeur, pour Monseigneur LE DAUPHIN, dont des Marais apporta le Contract de Mariage au Roi le 2. Février 1680.

Des Marais eut aussi l'honneur d'accompagner M. le Marquis de Segnelay dans plusieurs de ses voyages.

Le Roi content de ses services lui avoit donné en 1668. le

Prieuré de Grammont près Chinon, & le nomma depuis en 1678. Abbé de Saint Laon de Thouars.

Regnier des Marais a donné plusieurs ouvrages Poëtiques en François, en Italien, en Espagnol & en Latin, qui marquent sa grande facilité d'écrire dans toutes ces Langues. Il composa une Ode italienne si belle, que les Académiciens de *la Crusca* la crurent de Petrarque, & qu'elle lui procura une place dans cette Académie. Il a fait aussi en Italien plusieurs *Sonnets*, une *Traduction des Odes d'Anacreon*, une *autre des huit premiers Livres de l'Iliade d'Homere.* Il a laissé plusieurs Vers espagnols & latins, qui sont goûtez des personnes qui connoissent les beautez de ces deux Langues. Les Inscriptions latines de la Place des Victoires à Paris sont de lui, excepté celle de *Viro Immortali*, dont il se défend d'être l'auteur.

Pour ses Poësies françoises, on les divise en Lyriques, en Chrétiennes & en Poësies diverses; sçavoir, *Eglogues*, *Elegies*, *Sonnets*, *Odes*, *Virelays*, *Rondeaux*, *Fables*, *Madrigaux*, *Epigrammes*, *Devises*, *Poëme sur la Riviere d'Eure & sur les Eaux de Versailles.*

Il a traduit aussi en Vers françois le premier Livre de l'*Iliade d'Homere*, *quelques Odes d'Anacreon*, *quelques endroits de Catulle & d'Horace*, *& quelques morceaux du Pastor Fido*, On avoit donné mal-à-propos à Madame la Comtesse de la Suze la traduction de ces morceaux du *Pastor Fido.*

Nous avons de lui un essai d'une nouvelle mesure de Vers, qu'il expose au jugement du Public. Il met le repos du Vers sur la cinquiéme syllabe, au lieu que dans les Vers ordinaires de dix syllabes il se trouve sur la quatriéme, & dans ceux de douze syllabes sur la sixiéme. Cette mesure a cependant quelque chose de ces deux especes, en ce que le Vers est justement coupé par la moitié, comme les grands Vers, & qu'il est renfermé dans le même nombre de syllabes, que les Vers qui en ont dix à onze : il a donné une belle & longue *Epître morale* dans ce nouveau genre, dont voici les quatre premiers Vers.

Vous êtes, TIMANDRE, *en inquietude*
A quoi je m'occupe en ma solitude :
J'y goûte en repos l'innocent plaisir,
Qui donne un heureux & profond loisir.

DES MARAIS. On trouve aussi plusieurs Pieces de Vers de sa composition, de quatre & de cinq syllabes, & de toutes autres especes, qui font connoître sa grande facilité à faire des Vers.

Ses Poësies sont écrites d'un stile leger & agréable, où le Lecteur peut s'instruire & se recréer; on y trouve un air de franchise qui plaît: c'est ainsi qu'il parle des grands Seigneurs, dont la frequentation lui avoit bien fait connoître le caractere, sur-tout dans la Piece qui commence par ces Vers:

Il faut toûjours aux grands Seigneurs
Rendre toute sorte d'honneurs;
Les aimer, c'est une autre affaire;
Qui ne les connoît qu'à demi,
S'honore d'être leur ami;
Qui les connoît bien, ne l'est guere.

Les Poësies de Regnier des Marais ont été recueillies en deux volumes in-12. par Moreau Libraire, Paris 1708. le premier volume contient les Poësies françoises, & le second les Poësies italiennes, espagnolles & latines.

L'édition de ses Poësies françoises, qui a été faite en deux volumes in-12. à la Haye 1716. contient cinq ou six Pieces de plus que le volume de Paris, entr'autres, celle de ses *J'ai vû*, qui est fort estimée, & un Conte très-plaisant, qui a pour titre, *Santolin Confesseur.* On trouve des Memoires sur sa vie, écrits par lui-même à la tête de cette Edition.

Son *Poëme sur la Riviere d'Eure & sur les Eaux de Versailles*, est imprimé in-4°. Paris 1687.

Cet Auteur a donné encore plusieurs ouvrages en Prose, comme une *Grammaire Françoise*, en un gros volume in-4°. Paris 1706. *Histoire des demélez de la Cour de France avec la Cour de Rome, au sujet de l'affaire des Corses pendant l'Ambassade de de M. le Duc de Crequi en 1662.* volume in-4°. Paris 1707. une *Traduction du Traité de la perfection Chrétienne par le P. Rodriguez Espagnol*, trois volumes in 4°. Paris 1676. & quatre volumes in-8°. Paris 1715. Il a traduit les *deux Livres de la Divination de Ciceron*, volume in-12. Paris 1710. Les *Entretiens de Ciceron sur les vrais biens & les vrais maux*: De finibus bonorum & malorum Libri quinque, vol. in-12. Paris 1721. Une *Traduction italienne du Panegyrique de Louis XIV.* prononcé par Pellisson

Pellisson à l'Académie Françoise en 1671. avec une *Epître dédicatoire à l'Académie de la Crusca*, jointe à l'Histoire de l'Académie Françoise de Pellisson en un volume in-16. Paris 1672. *Description d'un Monument érigé à la gloire du Roi par M. de la Feuillade, avec les Inscriptions de tout l'Ouvrage*, in-4°. Paris 1686.

L'Abbé Fraguier de l'Académie Françoise a composé en 1713. un excellent Poëme latin pour honorer la memoire de Regnier des Marais, *Francisci Seraphini Regnerii Epicedium.*

Regnier des Marais avoit un frere, Chanoine Regulier de Sainte Genevieve, mort jeune, qui a traduit les cinq Livres de la consolation de la Philosophie de Boëce avec les Vers latins de cet Auteur, qu'il a mis en Vers François. *V.* Moreri, *Dictionaire.* Le P. Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 5.

CCIII.

CHARLOTTE-ROSE DE CAUMONT DE LA FORCE,

Petite-fille du dernier Marechal de France de ce Nom.

Cette Demoiselle s'est fait connoître dans la Republique des Lettres par plusieurs ouvrages, dont voici les principaux: *Histoire secrete de Bourgogne*, deux volumes in-12. Paris 1694. *Histoire secrete de Marie de Bourgogne, femme de Maximilien d'Autriche*, deux volumes in-12. Paris 1712. *Histoire de Marguerite de Valois*, deux volumes in-12. Paris 1696. *Histoire secrete de Catherine de Bourbon, Duchesse de Bar, avec les intrigues des regnes de Henri III. & de Henri IV.* Volume in-12. Nanci 1703. *Les Contes des Contes*, &c.

On a aussi quelques Poësies de M[lle] de la Force, entr'autres une *Epître* (de cent Vers) *à Madame de Maintenon* [a]; une Piece (de quarante-huit Vers) intitulée, *Château en Espagne à Madame la Princesse de Conti Douariere* [b]. On voit l'éloge de cette Demoiselle dans les Mercures de Mars 1684. Juillet 1695. & Février 1697.

[a] Cette Epître est inserée au premier tome du Recueil de Pieces Académiques donné par Vertron, page 358. [b] Même Recueil, tome 2. page 278.

CCIV.

MADEMOISELLE DE LOUVENCOURT,

Cette Demoiselle étoit née avec les graces du corps & de l'esprit, & s'étoit acquis l'estime de toutes les personnes de merite & d'érudition qui avoient l'honneur de la connoître. Elle a composé plusieurs ouvrages de Poësie, qui font connoître la beauté de son genie & l'heureux talent qu'elle avoit pour faire des Vers; on en trouve quelques-uns de sa façon dans les *Entretiens de morale dediez au Roi* par Mlle de Scudery, dont elle étoit amie. Vertron dans son Recueil des Pieces Académiques en Prose & en Vers rapporte quelques Vers qu'elle composa à la gloire du Roi, & fit ceux-ci pour celebrer cette Muse :

L'esprit de LOUVENCOURT *est rempli de justesse*
Dans tout ce qu'elle écrit de notre Auguste Roi ;
C'est un ornement du Permesse ,
APOLLON *seul en Vers peut lui faire la loi.*

J'espere que Mesdames Bourdareau, & de Boisville pourront me donner un jour quelques instructions sur ce qui regarde Mlle de Louvencourt leur sœur, dont le nom & les ouvrages meritent bien de passer à la posterité. Voyez la page 670.

CCV.

LOUIS DE SANLECQUE,

Né à Paris l'an 1652. Chanoine Regulier de Sainte Genevieve & Prieur de Garnay près de Dreux, mort en son Prieuré le 14. Juillet 1714. âgé de 58 ans. (Poëte François.)

Louis de Sanlecque étoit d'une Famille très-honnête, dans laquelle l'esprit & l'amour des belles Lettres étoient hereditaires depuis plus de cent ans.

Il entra tout jeune chez les Chanoines Reguliers de Sainte Genevieve. Ses Superieurs lui trouverent pendant ses études de si belles dispositions pour les belles Lettres, qu'ils l'envoye-

rent à leur College de Nanterre enſeigner les Humanitez à la place d'un Regent qui venoit de mourir. Le Pere Pilgrain, Profeſſeur de Rhetorique & bon Poëte Latin, l'obligea de donner ſur le champ une Piece de recréation pour les jours du Carnaval; mais le Pere de Sanlecque, qui avoit ſeulement un mois pour compoſer quelque choſe de juſte & pour dreſſer à la declamation ſes écoliers, fit repreſenter *le Bourgeois Gentilhomme* de Moliere, & mit à la tête de cette Comédie quatre à cinq cens Vers de ſa façon, qu'il brocha à la hâte pour ſervir d'entrée à cette Piece, où il introduit des gens de toutes les differentes provinces du Royaume, Picards, Bretons, Normands, Bourguignons, Auvergnats, Gaſcons & Pariſiens, qui ſe preſentent à la porte du Théatre, gardée par des Suiſſes qui en faiſoient bien payer l'entrée en diſant ce refrain,

Point d'argent, point de Suiſſe.

On a quelques fragmens de cette Piece, qui font regretter la perte du reſte, de même que de pluſieurs autres qu'il a fait repreſenter durant ſept ou huit ans qu'il enſeigna les Humanitez & la Rhetorique à Nanterre; mais ayant ceſſé de regenter & ſe trouvant plus de loiſir, il voulut monter ſur le haut du Parnaſſe avec les plus celebres Poëtes ſatiriques; il oſa même ſe meſurer avec Boileau Deſpréaux, & donna pour ſignal un Sonnet, qui mortifia un peu ce Prince de la ſatire: en voici l'Hiſtoire.

M. le Duc de Nevers, qui ſe mêloit de Poëſie, s'étant declaré hautement en faveur de la *Phedre* de Pradon contre la *Phedre* de Racine, compoſa un Sonnet où il relevoit la Tragédie du premier, au mépris de la Tragédie du ſecond. Deſpréaux, meilleur connoiſſeur, prit les bouts rimez du Sonnet de M. le Duc de Nevers, pour tourner en ridicule le Poëte Pradon & ſon Défenſeur; mais on voulut lui faire payer cher ſa hardieſſe; & Sanlecque, pour plaire au Duc, reprit les mêmes bouts rimez, & commença ainſi ſon Sonnet.

Dans un Coin de Paris BOILEAU *tremblant & blême*
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en diſe rien;
Voilà ce que produit ſon ſtile peu Chrétien,
Diſant du mal d'autrui, il s'en fait à lui-même.

Le reſte du Sonnet eſt à la louange de M. le Duc de Nevers,

LE PERE DE SANLECQUE qui le prit dès lors en si grande amitié, que plusieurs années après, l'Evêché de Bethléem, auquel il avoit droit de nommer, étant venu à vaquer, il y nomma le Pere de Sanlecque. Celui-ci en reçut les complimens de plusieurs personnes, & de quelques Evêques qui le traiterent de MONSEIGNEUR, & lui donnerent chez eux le fauteuil & la droite; il avoit même déja fait sa profession de foi entre les mains de M. le Nonce, lorsque le Roi Louis XIV. s'opposa aux Bulles, étant sollicité à cela par quelques personnes pieuses, qui remontrerent au Roi le tort que le Pere de Sanlecque avoit fait à la Religion dans son Poëme contre les Directeurs, & dans sa Satire contre les Evêques même.

Le Pere de Sanlecque ne put donc pas profiter de la bonne volonté de M. le Duc de Nevers, & ne put obtenir l'agrement du Roi pour l'Evêché de Bethléem, quoique le Pere de la Chaise, Confesseur du Roi, eût de l'amitié pour lui, & que M. Bontemps s'interessât infiniment à tout ce qui le regardoit. Il fut donc obligé de rester à son Prieuré de Garnay, où il finit ses jours fort regretté de tous ses Paroissiens, qui étoient plus maîtres des revenus de sa Cure que lui-même.

On raconte de lui une chose assez plaisante, & qui marque le peu de soin qu'il avoit de son Temporel & des reparations de sa maison. A mesure qu'il pleuvoit dans sa chambre, faute d'en reparer la couverture, il faisoit changer sont lit de place, & en moins d'un an il lui fit faire tous les coins & le milieu de sa chambre. On dit qu'il avoit mis aussi en Vers les promenades de son lit, mais cette Piece n'est point imprimée. Ce qu'on a pû retirer des Poësies du P. de Sanlecque a été imprimé deux fois en Hollande; la premiere édition en un volume in-8°. Harlem 1696. La seconde, volume in-12. *idem* à Harlem 1726. Les Pieces qui y sont contenues consistent en trois *Epîtres*, l'une *au Roi*, l'autre *au Pere de la Chaise*, & la troisiéme *à un Prelat;* en cinq *Satires*, dont une *sur la fausse direction*, adressée au Pere Bourdaloue Jesuite, celebre Predicateur; en plusieurs *Madrigaux* & autres petites Pieces de Vers; & dans un *Poëme sur les mauvais gestes des Predicateurs.* On y trouve aussi un *Poëme latin sur la mort du P. Lallemant, Chanoine Regulier de Sainte Genevieve.* Cet article est tiré d'un Memoire du Pere Titon mon frere, Orateur & Poëte, ami de feu de Sanlecque, & Chanoine du même Ordre.

CCVI.

CCVI.

JACQUES DE TOURREIL,

Né à Toulouſe le 8. Novembre 1656. reçu à l'Académie Françoiſe en 1692. de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, mort le 11. Octobre 1714. âgé de 58 ans. (Poëte Latin.)

Jean de Tourreil ſon pere étoit Procureur General du Parlement de Toulouſe, & ſa mere, Marguerite de Fieubet, étoit ſœur du premier Preſident du même Parlement, & tante de M. de Fieubet le Conſeiller d'Etat, dont on a parlé ci-devant à l'article CLXI.

Jacques de Tourreil après avoir fait ſes études à Toulouſe, vint à Paris, où M. de Fieubet le Conſeiller d'Etat lui tint lieu de pere juſqu'en l'année 1694. qu'il mourut.

Il ne s'agit pas de m'étendre ici ſur le merite des ouvrages en Proſe de de Tourreil, qui lui ont fait beaucoup d'honneur; ils conſiſtent dans deux Diſcours qui ont remporté les Prix de l'Académie Françoiſe, & dans quelques autres qu'il a prononcez devant cette celebre Compagnie, dans un *Eſſai de Juriſprudence*, dans ſa traduction des deux Harangues ſur la Couronne, l'une de Demoſthene pour la decerner à Cteſiphon, & l'autre d'Eſchine contre Cteſiphon, dans celle des Philippiques de Demoſthene, avec des remarques ſur ces Pieces d'Eloquence. Ses ouvrages ont été raſſemblez en quatre volumes in-12. Paris 1721. L'Abbé Maſſieu, qui en a été l'éditeur, a mis à la tête une très-belle Preface; elle eſt ſuivie de divers Eloges de M. de Tourreil, & entr'autres de celui que M. de Boze a prononcé dans l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres. Tous ces Eloges font connoître l'excellence de ſon genie, ſon éloquence & ſon ſçavoir dans la Langue grecque. Je me contenterai de rapporter ici les deux dernieres ſtrophes de l'Ode que M. de la Motte, lui adreſſe.

TOURREIL, *c'eſt ainſi qu'au Ténare*
De ſes airs le divin PINDARE
Charmoit Proſerpine & les morts.
Mais non, tu connois trop ſa Lyre,
Non, tout ce que tu viens de lire
N'eſt que l'ombre de ſes accords.

O ! que n'ai-je ce goût sublime ,
Ce genie ardent qui t'anime ,
Ce choix qui brille en tes Ecrits !
J'aurois dans une Ode immortelle
Si bien imité mon modelle ,
Que tes yeux s'y seroient mépris.

Je dirai aussi que M. de Tourreil avoit d'assez beaux talens pour la Poësie latine, comme il en a donné des preuves dans son *Poëme sur la belle Maison de M. de Fieubet, située à Paris Quai des Celestins :* il est inseré dans l'édition de ses œuvres, dont on vient de parler.

CCVII.

FABIO BRULART DE SILLERY,

Docteur de Sorbonne, Evêque de Soissons, reçu à l'Académie Françoise en 1705. *mort le* 20. *Novembre* 1714. *(Poëte François.)*

L'érudition & l'éloquence de cet illustre Evêque lui firent meriter une place à l'Académie Françoise ; & la Poësie, pour laquelle il avoit beaucoup de goût, & qui faisoit un de ses plus nobles amusemens, lui donne quelque entrée sur notre Parnasse : on y entendra avec plaisir son *Ode de l'Amitié, celle* qu'il a composée *sur la Paix, & celle* qu'il adresse *à M. de Segrais.* La premiere se trouve dans le Recueil de Vers imprimé à la Haye 1715. & les deux autres dans celui du P. Boulfours, Paris 1701.

CCVIII.

FRANÇOIS DE SALIGNAC DE LA MOTHE FENELON,

Né le 6. *Août* 1651. *au Château de Fenelon en Perigord, Precepteur de Messeigneurs les* ENFANS DE FRANCE, *Archevêque Duc de Cambrai, Prince de l'Empire, reçu à l'Académie Françoise en* 1693. *mort à Cambrai au mois de Janvier* 1715. *(Poëte François.)*

Je renvoye le Lecteur curieux de connoître le cours de la vie de cet illustre Prelat, & toutes les belles qualitez dont il

étoit orné, à sa Vie écrite par M. de Ramsay. [a]

Parmi tous les beaux ouvrages qui sont sortis de la plume de M. de Fenelon, le seul Poëme de TELEMAQUE suffiroit pour le rendre digne d'occuper un rang distingué sur le Parnasse. On ne peut mieux parler de l'excellence de ce Poëme, qu'en rapportant le Jugement qu'en a fait M. de Sacy de l'Académie Françoise, celebre Avocat & connu par plusieurs ouvrages de reputation [b]. Il fut nommé par M. le Chancelier pour examiner & approuver la premiere impression de ce livre, faite en 1716. l'année d'après la mort de l'Auteur : c'est ainsi qu'il s'exprime. » J'ay lu l'ouvrage qui a pour titre, *les » Avantures de Telemaque*, avec un discours qui en decouvre » toutes les beautez, & j'ai cru qu'il meritoit non seulement » d'être imprimé, mais encore d'être traduit dans toutes les » Langues que parlent ou entendent les peuples qui aspirent à » être heureux. Ce Poëme épique, quoiqu'en Prose, met notre » Nation en état de n'avoir rien à envier de ce côté-là aux » Grecs & aux Romains. La Fable qu'on y expose ne se termine pas à amuser notre curiosité & à flatter notre orgueil. » Les recits, les descriptions, les liaisons & les graces du discours éblouissent l'imagination sans l'égarer; les reflexions, » les conversations les plus longues paroissent toûjours trop » courtes à l'esprit, qu'elles n'éclairent pas moins qu'elles l'enchantent. Entre tant de caracteres d'hommes si differens » que l'on y trouve, il n'y en a aucun qui ne grave dans le » cœur des Lecteurs l'horreur du vice ou l'amour de la vertu. » Les mysteres de la politique la plus fine y sont devoîlez, les » passions ne presentent rien que de honteux & de funeste, » les devoirs n'y montrent que des attraits qui les rendent » aussi aimables que faciles. Avec Telemaque on apprend à » s'attacher inviolablement à la Religion dans la mauvaise » comme dans la bonne fortune; à aimer son pere & sa patrie; » à être Roi, citoyen, ami, esclave même, si le sort le veut. » Avec Mentor on devient bien-tôt juste, humain, patient, » sincere, discret & modeste. Il ne parle point, qu'il ne plaise, » qu'il n'interesse, qu'il ne remue, qu'il ne persuade : on ne

[a] M. de Ramsay, auteur du Livre intitulé, *les Voyages de Cyrus*, a fait imprimer la Vie de M. de Fenelon, Amsterdam 1727.

[b] Louis de Sacy, mort le 26. Octobre 1727. âgé de 73 ans, a donné une *Traduction des Lettres de Pline & du Panegyrique de Trajan*; une autre *Traduction du Traité de l'Amitié*, par Ciceron; un *Traité de la Gloire*, & plusieurs beaux *Plaidoyers*.

DE FENELON. » peut l'écouter qu'avec admiration ; & on ne l'admire point, » que l'on ne sente qu'on l'aime encore davantage. Trop heu» reuse la Nation pour qui cet ouvrage pourra former quelque » jour un Telemaque & un Mentor.

Ce Poëme merveilleux a été imprimé sur le manuscrit de l'Auteur, volume in-12. Paris 1716. & depuis à Rotterdam 1717. Jacques Etienne en a donné une édition magnifique, enrichie de belles estampes à la tête de chacun des vingt-quatre livres de cet ouvrage, volume in-4°. Paris 1730. Une personne, à qui M. l'Archevêque de Cambrai avoit bien voulu prêter le manuscrit de ce Poëme pour en faire seulement la lecture, en tira une copie qu'il fit imprimer à la hâte à Bruxelles dès l'année 1703. Cette édition est defectueuse, & les livres qui le composent mal distribuez, n'étant qu'au nombre de dix, au lieu de vingt-quatre, comme l'Auteur l'a partagé à l'imitation d'Homere dans son Iliade.

M. Heurtaud, Professeur des Humanitez en l'Université de Caen au College du Bois, qui s'est fait connoître par plusieurs Poësies latines, a entrepris de traduire en Vers latins le *Telemaque.* Dans un exercice fait en Public au mois de Septembre 1729. dans la grande Salle de ce College, il fit reciter par quelques-uns de ses écoliers la traduction des cinq premiers livres de ce Poëme. Plusieurs Connoisseurs en Poësie latine en ont loué le projet & l'execution. Il commence le Prologue ou le frontispice de son ouvrage par les Vers suivans, où après avoir donné de grandes louanges à l'illustre Auteur de *Telemaque*, il marque qu'il craint fort d'en diminuer les beautez dans sa traduction.

O Gallis FENELO *quondam venerabile nomen*
Vivus Apollinei gloria montis eras.
Dignus at æternam traxisse in sæcula laudem,
Ito peritorum rursus in ora Virûm.
Tu lucem repetis, Latio mutatus amictu;
Heu! paveo minuat ne nova palla decus.

M. de Fenelon a composé dans sa jeunesse quelques Pieces en Vers françois, entr'autres une Ode de quatorze Stances, de dix Vers chacune, qu'on trouve à la fin de l'édition de *Telemaque*, Rotterdam 1717.

Nous n'avons aucun Auteur François, qui ait écrit avec plus

plus de pureté & d'élegance que M. de Fenelon, comme on le connoît par le Poëme dont on vient de parler, & par le Discours de la Poësie & du Poëme épique qui est à la tête de cet ouvrage, de même que par plusieurs autres Ecrits de sa composition : en voici le catalogue. I. *Dialogues sur l'Eloquence en general, & en particulier sur celle de la Chaire, avec une Lettre écrite à l'Académie Françoise sur la Rhetorique, sur la Poësie, &c.* volume in-12. II. *Oeuvres Philosophiques, ou Demonstration de l'existence de Dieu & de ses attributs, tirée d'une connoissance de la nature, & proportionnée à l'intelligence des plus simples*, vol. in-12. III. *Lettres sur divers sujets concernant la Religion & la Metaphysique*, volume in-12. IV. *Sermons choisis sur divers sujets*, volume in-12. V. *Nouveaux Dialogues des morts, avec un recueil de Fables & morceaux d'histoire, fait pour l'éducation d'un jeune Prince*, seconde édition, deux volumes in-12. VI. *Abregé de la Vie des anciens Philosophes avec un recueil de leurs plus belles maximes*, volume in-12. VII. *Oeuvres spirituelles*, cinq volumes in-12. (Tous ces Livres se vendent à Paris chez la Veuve Etienne.) VIII. *Education des filles*, volume in-12. à Paris chez Emery. IX. *Explication des maximes des Saints*, &c. avec son Instruction Pastorale au sujet de ce Livre, volume in-12. à Bruxelles. Ce Livre causa de grandes disputes entre lui & le celebre M. Bossuet, Evêque de Meaux; mais ce sont des matieres très-differentes de celles que l'on traite sur le Parnasse, & sur lesquelles on aura satisfaction dans sa Vie, écrite par M. de Ramsay, que j'ai citée au commencement de cet article.

CCIX.

CLAUDE-CHARLES GUYONNET,

SEIGNEUR DE LA BROSSE-PASLIS ET DE VERTRON[a] *en partie, Chevalier Commandeur des Ordres de Notre-Dame de Mont-Carmel & de Saint Lazare, Historiographe du Roi, de l'Académie d'Arles, & de celle des* RICOVRATI *de Padoue, mort à Paris le 30. Novembre 1715. inhumé en l'Eglise Saint Louis dans l'Isle. (Poëte François.)*

Les Dames aimables & spirituelles qui ont tant échauffé la cervelle du sieur de Vertron, & pour lesquelles il a composé

[a] A deux ou trois lieues de Sens

plusieurs ouvrages en Vers & en Prose, demandent qu'on lui donne quelque petit coin sur le Parnasse en qualité d'amateur de la Poësie, afin d'y pouvoir voir & admirer celles qui se sont distinguées dans la Poësie, & qu'il a celebrées dans ses Ecrits.

Le principal ouvrage du sieur de Vertron est un *Recueil de Pieces Académiques en Prose & en Vers des Personnes Illustres du Regne de* Louis le Grand, *sur la preference des sexes*; deux volumes in-12. Paris 1701. Ce Recueil est rempli d'Eloges en Vers & en Prose de sa composition, & de celle de quelques autres Amateurs du beaux Sexe, pour honorer les Dames qui ont brillé par leur esprit & par leur érudition. Il rapporte aussi dans ce Recueil plusieurs morceaux de Prose & de Poësie de ces Dames, pour donner de justes preuves de leur merite & de la delicatesse de leur esprit.

Il étoit difficile que le sieur de Vertron avec tous les grands sentimens qu'il avoit pour le beau Sexe, ne s'engageât veritablement sous la loi de quelque Belle. Il se maria donc par amour; mais l'hymen le jetta aussitôt dans une si grande jalousie, qu'il ne cessa de se tourmenter lui & sa femme, jusqu'à la fin de ses jours. Il se plaignoit à tout le monde de l'état malheureux où il étoit, & voulut en instruire la justice. On dit même qu'il se repentoit d'avoir élevé si haut le beau Sexe, & de l'avoir mis au moins de pair avec celui des hommes, & qu'il vouloit s'en retracter par écrit; mais que la mort, qui l'emporta au milieu de ses transports de jalousie, l'empêcha d'executer ce dessein.

On peut dire que son Livre, dont on vient de parler, est très utile pour connoître le grand nombre de Dames qui se sont distinguées sous le Regne de Louis le Grand par leur esprit & par leurs ouvrages, & qu'on y trouve des morceaux de Prose & de Poësie de la composition de ces Dames, dont la lecture fait beaucoup de plaisir.

Le sieur de Vertron a fait encore un *Parallele de* Louis le Grand *avec tous les* Heros *qui ont merité le surnom de* Grand.

CCX.

PHILIPPE-EMMANUEL DE COULANGES,

Parisien, Conseiller au Parlement, puis Maître des Requêtes, mort à Paris le dernier Janvier 1716. âgé d'environ 85 ans, inhumé en l'Eglise de Sainte Marie, rue Saint Antoine. (Poëte François)

M. de Coulanges étoit fils de Philippe de Coulanges, Maître des Comptes, & de Jeanne le Fevre d'Ormesson : il se maria à M[lle] Turpin, niece de Madame la Chanceliere le Tellier. Quoiqu'il eût infiniment d'esprit, & qu'il parlât bien, il n'étoit nullement propre pour les Charges dont sa Famille avoit voulu le revêtir ; il étoit trop ami du plaisir & de la liberté pour se contraindre à l'étude & à l'application que demandent des Emplois aussi serieux. Etant Conseiller aux Enquêtes, on lui donna à rapporter une seule affaire de peu de consequence, où il ne s'agissoit que de la proprieté d'une marre d'eau entre deux paysans, dont l'un s'appelloit *Grapin*. M. de Coulanges, qui ne s'étoit pas fort preparé, & qui ne parloit que de memoire sur cette affaire, s'embarrassa un peu dans son discours, qu'il termina en disant : *Pardon, Messieurs, je me noye dans la marre à Grapin ; je suis votre serviteur.* Il en resta là, & depuis il n'a rapporté ni au Parlement, ni au Conseil. S'il n'a pas réussi dans les Charges de Robbe qu'il a eues quelque tems, & pour lesquelles il ne se sentoit aucunes dispositions, on peut dire que personne n'a brillé plus que lui dans le beau monde : il avoit une infinité d'illustres amis ; entr'autres M. de Lamoignon, Avocat General & depuis President à Mortier ; M. le Chancelier Voisin, avec qui il avoit été Maître des Requêtes. Pour les Dames d'esprit, c'étoit entr'elles à qui auroit M. de Coulanges ; Mesdames de la Fayette, de Sevigny, de Louvois, de Lamoignon, & la Duchesse de Lesdiguieres étoient de ce nombre. Il animoit & rejouissoit toutes les compagnies où il paroissoit par son air gay & gracieux, & par sa conversation vive & aimable. Il avoit une facilité merveilleuse à composer des Chansons presque dans l'instant sur tout ce qui se presentoit d'agréable ou d'interessant, & personne n'a mieux réussi

DE COULANGES. que lui dans ce genre d'écrire. Le naturel & le tour aisé qu'il donnoit aux paroles de ses Chansons, qu'il mettoit sur les airs les plus connus & les plùs faciles, a fait que plusieurs personnes les ont retenues, & qu'on a été en état d'en donner un Recueil au Public : l'Auteur ne parut pas satisfait de cette édition, son dessein n'ayant pas été qu'on imprimât des Vers qu'il avoit faits seulement pour s'amuser, & les personnes avec lesquelles il étoit en societé.

Cependant les Gens d'esprit ne peuvent que sçavoir bon gré à celui qui a trouvé le moyen de faire ce Recueil & de l'imprimer. La premiere édition en a été donnée par Oudot, Libraire à Paris, vers l'année 1710. deux volumes in-12. & la seconde édition en Hollande. J'ai eu une de ces deux éditions qui m'a été prise. Ce Recueil étant devenu rare, j'avois engagé la Veuve Oudot d'en donner une troisiéme édition, ce qu'elle n'a pas encore executé. On trouve dans les Chansons de M. de Coulanges bien de petites avantures & des anecdotes curieuses sur ce qui s'est passé de son tems : il seroit à souhaiter que dans l'édition qu'on en donneroit, on pût y mettre quelques petites notes pour servir d'éclaircissemens.

M. de Coulanges conserva un esprit gay & aimable jusques dans un âge des plus avancez. Je crois faire plaisir de rapporter ici une Chanson qu'il fit ayant plus de quatre-vingt ans; elle s'adresse à trois ou quatre de nos fameux Predicateurs, qu'il voyoit assez souvent, & qui vouloient l'engager à mener une vie plus retirée. Cette Chanson est sur l'air, de l'Opera de Tancrede, *Le plaisir nous appelle, il faut l'écouter.*

Je voudrois à mon âge,
Il en seroit tems,
Etre moins volage
Que les jeunes gens,
Et mettre en usage
D'un Vieillard bien sage
Tous les sentimens.
Je voudrois du vieil homme
Etre separé.
Le morceau de pomme
N'est pas digeré.
Gens de bien, gens d'honneur,
A votre sçavoir faire
Je livre mon cœur;
Mais laissez entiere
Et libre carriere
A ma belle humeur.

CCXI.

GUILLAUME MINORET,

Ecclesiastique, Maître de Musique de la Chapelle du Roi, mort en 1716. ou 1717. dans un âge avancé.

M. le Tellier, Archevêque de Rheims & Maître de la Musique de la Chapelle du Roi, étoit protecteur de Minoret, & lui fit obtenir en 1683. une des quatre places de Maître de Musique de la Chapelle. Le Roi lui donna en même tems le soin d'élever, de conduire, de nourrir & d'entretenir les Pages de la Musique de la Chapelle. Minoret, ne s'appliquant uniquement qu'à son Art, vivoit dans la simplicité & sans ambition. Il se contenta des premieres graces que le Roi lui avoit faites, & refusa des Benefices que ce Prince voulut lui donner.

Il a fait executer pendant plus de trente années à la Chapelle du Roi des *Motets*, qui ont été fort goûtez, & dont les Maîtres de l'Art & les plus habiles Connoisseurs ont fait beaucoup d'estime. On rendroit un grand service aux Amateurs de Musique de faire imprimer ou graver quelques-uns de ses *Motets*, entr'autres celui du Pseaume *Quemadmodum desiderat cervus ad fontes aquarum ;* celui du Pseaume *Laudate Jerusalem Dominum ;* celui de *Venite, exultemus Domino ;* celui de *Nisi Dominus ædificaverit Domum :* on y trouve quelques morceaux singuliers pour leur beauté & qu'on peut appeller des chefs-d'œuvres de Musique : Je parlerai seulement ici de deux ; sçavoir du troisiéme Verset du Pseaume *Nisi Dominus*, &c. dont voici les paroles, *Vanum est vobis ante lucem surgere : surgite postquam sederitis, qui manducatis panem doloris.* Minoret a composé sur ce Verset une Musique à quatre Voix differentes, avec un accompagnement de Violons & de Basses, qui ont aussi differentes parties, ce qui compose un très-beau morceau, & qu'on peut dire presque unique. Le Trio qu'il a fait sur le sixiéme Verset du Pseaume 94. *Venite, exultemus Domino*, dont voici les paroles, *Venite, adoremus, & procidamus, & ploremus ante Dominum qui fecit nos*, est aussi d'un excellent goût.

CCXII.

HENRIETTE-JULIE DE CASTELNAU, COMTESSE DE MURAT,

Morte le 29. Septembre 1716. âgée d'environ quarante-cinq ans.

Elle étoit fille de Michel Marquis de Castelnau II. du nom, Gouverneur de Brest, & Mestre de camp d'un Regiment d'Infanterie, mort à l'âge de 27 ans d'une blessure qu'il reçut à Ameydon près d'Utrech le 2. Decembre 1672. & de Louise-Marie Foucault, fille de Louis Comte du Daugnon, Maréchal de France.

M[lle] de Castelnau fut mariée en 1691. à M. le Comte de Murat, Mestre de Camp d'Infanterie & Brigadier des Armées du Roi. La vivacité de son esprit & son goût pour le plaisir donnerent occasion à quelques mauvais bruits qui se repandirent d'elle, qui peut-être étoient mal fondez. Cependant après la mort de son Mari, qui vêcut assez bien avec elle, le Roi jugea à propos de l'envoyer à Auch, où elle fut exilée jusqu'à la mort de ce Prince. M. le Duc d'Orleans Regent du Royaume lui donna sa liberté, dont elle ne jouit pas long-tems, étant morte l'année d'après. On a quelques ouvrages en Prose de cette Dame, entr'autres *les Lutins de Kernosi*, volume in-12. Paris 1710. à l'égard de l'*Histoire du Comte de Dunois*, volume in-12. dont la premiere édition a été donnée sous le nom de cette Dame par Barbin, Paris 1671. Ou il y a faute à la date, ou ce Livre n'est point de celle dont nous parlons ici, puisqu'à peine étoit-elle née; & il pourroit bien être écrit par la Comtesse de Murat sa belle-mere. Revenons à celle dont il s'agit dans cet article, & disons qu'elle a composé quelques Poësies; on en lit quelques morceaux dans le Recueil intitulé, *Nouveau choix de Pieces de Poësie*, à la Haye 1715. sçavoir une *Eglogue*, une *Elegie* & une *Epître*. Elle réussissoit aussi à faire des Chansons & des paroles sur les airs de nos Opera; elle en fit une qui commence par ces deux petits Vers: *Char à qui tout cede; Cocher sans pitié.* Elle est des plus naturelles & des plus vives; je compte l'inserer dans le Recueil que je projette donner dans

quelque tems : j'y joindrai volontiers les autres Poësies de cette Dame, que les personnes qui les ont, voudront bien me remettre.

CCXIII.

LOUISE-GENEVIEVE GILLOT, DE SAINCTONGE,

Née à Paris en 1650. [a] *morte dans la même Ville le 24. Mars 1718. inhumée en l'Eglise de Saint Louis dans l'Isle.*

Mlle Gillot étoit fille de Pierre Gillot sieur de Beaucour, & de Genevieve Gomez, connue par divers ouvrages, entr'autres par l'*Arioste moderne*, dont elle est auteur. Mlle Gillot eut une excellente éducation, & fut élevée dans l'étude des belles Lettres, y étant portée par son goût naturel & par l'exemple de M. de Sainctonge, Avocat au Parlement de Paris, homme de merite & d'érudition, avec qui elle fut mariée.

Cette Dame a fait beaucoup d'honneur à son sexe par la beauté & l'agrément de son genie ; toutes ses œuvres Poëtiques en sont des preuves ; on les a rassemblées en deux volumes in-12. à Dijon 1714. elles consistent en *Epîtres*, *Eglogues*, *Madrigaux*, *Chansons* ; en une Comédie intitulée, *Griselde*, *ou la Princesse de Saluces*, en cinq Actes, & celle de l'*Intrigue des Concerts* ; en *plusieurs Idilles* mises en musique ; dans un Ballet, qui a pour titre, *le charme des Saisons* ; dans une Pastorale heroïque sous le nom de *Diane & d'Endimion* ; & dans quelques autres Poësies. On a imprimé separement deux Tragédies qu'elle a données pour le Théatre de l'Opera, qui ont été mises en musique par des Marests, Musicien de reputation ; sçavoir celle de *Didon*, representée en 1693. & celle de *Circé*, qui a paru l'année d'après. Cette Dame a donné encore en Prose *la Vie de Dom Antoine de Portugal*.

[a] On s'est trompé dans la premiere édition de la Description du Parnasse en marquant que Madame de Sainctonge étoit née à Dijon : ce qui a engagé dans cette erreur, est que cette Dame a passé quelques années à Dijon, où elle avoit beaucoup d'illustres amis, & où elle a fait imprimer ses œuvres.

CCXIV.

GASPAR ABEILLE,

Provençal, Prieur de Notre-Dame de la Merci, & Secretaire General de la Province de Normandie, reçu à l'Académie Françoise en 1704. *mort le* 22. *Mai* 1718. *âgé d'environ* 70 *ans* (*Poëte François.*)

L'Abbé Abeille quelque tems après son arrivée à Paris fut introduit chez M. le Maréchal de Luxembourg, qui goûta son esprit, l'attacha auprès de lui en qualité de Secretaire, & le mit dans une situation fort heureuse. Comme c'étoit un homme à bons mots & qui contoit plaisamment, il amusoit fort M. de Luxembourg dans les momens de son loisir : tous les Seigneurs & les Officiers de l'armée qui alloient faire leur cour à ce Maréchal, étoient charmez de trouver l'Abbé Abeille, qui avoit toûjours quelque chose d'agréable & de divertissant à leur dire. Sa maniere de reciter étoit des plus particulieres & des plus comiques; car outre qu'il n'étoit pas beau, il se demontoit tout le visage & se le remplissoit de rides, gesticulant d'une façon très-vive & très-extraordinaire. M. Danchet, son confrere l'Académicien, a fait de lui un portrait Poëtique des plus naturels & des plus plaisans.

Cependant l'Abbé Abeille avec tout son enjouement ne laissoit pas d'avoir beaucoup de probité & de bonnes mœurs; il ne voulut pas même permettre (étant Prêtre) qu'on imprimât quelques Pieces qu'il avoit composées pour le Théatre; il n'y eut que sa premiere Tragédie qu'il donna aux Comédiens. Il arriva une avanture des plus singulieres à cette Piece, qui avoit pour titre *Argelie*. Deux Princesses parurent d'abord sur le théatre; la premiere ouvrit la Scene par ce Vers, *Vous souvient-il, ma sœur, du feu Roi notre pere?* malheureusement la seconde Actrice resta un peu de tems sans répondre; un Plaisant du Parterre prit brusquement la parole, & dit tout-haut: *Ma foi s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guere.* [a] Ce qui fit rire toutes les personnes qui étoient dans la Salle, & causa de si grandes huées, qu'il ne fut pas possible aux Comédiens de pouvoir continuer la Piece, qui ne fut pas jouée davantage.

[a] Ce Vers est de la Comédie de *Jodelet Prince*.

Le

Le goût que l'Abbé Abeille avoit pour le Théatre l'engagea cependant à composer d'autres Tragédies, telles que celle intitulée, *Silanus*, & celle de *la mort de Caton*, qu'il n'a pas voulu donner aux Comédiens, ni les faire imprimer. J'ai entendu la lecture de sa Tragédie de *la mort de Caton*, où il y a de très-beaux endroits, de même que dans une Ode qu'il fit sur la bataille de Stinkerque. Il entendoit très-bien la Versification, mais on auroit pu lui demander un peu plus de ce genie Poëtique qui fait les grands Poëtes. Si ses ouvrages sont quelque jour imprimez, on en pourra mieux juger. On donne encore à l'Abbé Abeille la Tragédie d'*Hercule*, & celle de *Soliman*, de même que la Comédie de *Crispin bel esprit* en un Acte, qui ont été representées & imprimées sous le nom de la Thuillerie, Comédien & Auteur de quelques autres Pieces.

CCXV.

CHARLES-CLAUDE GENEST,

Parisien, Abbé de Saint Vilmer, Aumônier ordinaire de S. A. R. Madame la Duchesse d'Orleans, Secretaire des Commandemens de M. le Duc du Maine pour la Province de Languedoc, reçu à l'Académie Françoise en 1698. mort à Paris le 19. de Novembre 1719. en la 84e année de son âge, inhumé à Saint Roch.

Nous avons de lui trois Tragédies imprimées ; sçavoir, *Zenolide, Princesse de Sparte*, representée pour la premier fois en 1682. celle de *Penelope*, & celle de *Joseph*, sujet tiré de l'Ecriture sainte. Ces Pieces lui donnent un rang honorable parmi nos Poëtes Tragiques.

Il a laissé un excellent Poëme en quatre livres, intitulé, *Principes de Philosophie, ou preuves naturelles de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame*, volume in-8°. à Paris chez Jacques Etienne 1716.

On trouve dans le Recueil de Vers choisis, donné par le Pere Bouhours, la belle Epître de l'Abbé Genest à M. de la Bastide, pour l'engager à abjurer les erreurs du Calvinisme. Le Recueil des *Divertissemens de Seaux*, premier volume in-12. Trevoux 1712. est rempli de plusieurs jolis morceaux de Vers de sa façon.

L'Abbé Geneſt a encore compoſé quelques *Odes* ſur les Conquêtes de Louis le Grand, & quelques *Epîtres ou Lettres* en Vers, dont la plûpart n'ont point été données à l'impreſſion, & ſont entre les mains d'un illuſtre Prelat, de même qu'une de ſes Tragédies, intitulée *Polymneſte.*

Il a donné encore une *Diſſertation en Proſe ſur la Poëſie Paſtorale*, ou *de l'Ydille & de l'Eglogue*, volume in-12. Paris 1707. ſeconde édition 1716. Le Journal de Trevoux, mois de Novembre 1707. fait un grand éloge de ce Livre.

CCXVI.

ANTOINE FERRAND,

Pariſien, Conſeiller de la Cour des Aydes, mort à Paris le 6. Novembre 1719. âgé de 42 ans. (Poëte François.)

Monſieur ſon pere, Preſident de la Chambre des Requêtes du Palais, étoit un homme de beaucoup d'eſprit, & qui avoit la reputation d'un excellent Juge.

Antoine Ferrand dès la ſortie du College donna des marques de la beauté de ſon genie & de ſes talens pour la Poëſie : il charmoit les ennuis de l'étude du Droit Canon & Civil par de très-jolies Chanſons qu'il compoſoit : il avoit un caractere aimable, qui lui donna bien-tôt des entrées agréables dans le beau monde, qu'il ſçavoit amuſer par ſa converſation badine & ſpirituelle, & par les petits morceaux de Poëſie qu'il produiſoit, où la fine galanterie regne ordinairement. Il a fait pluſieurs Chanſons ſur les airs de Clavecin, de la compoſition du celebre François Couperin Organiſte du Roi. On voit auſſi quelques Vers de ſa façon au ſecond tome du Recueil de Pieces de Poëſie, imprimé à la Haye 1715. & dans celui imprimé à Amſterdam 1724.

Il étoit en commerce d'eſprit & de belles Lettres avec Madame de Fontenay, dont on a deux ou trois Romans ; entr'autres celui intitulé, *La Ducheſſe de Savoye.*

CCXVII.

SAINT-GILLES,

Sousbrigadier de la premiere Compagnie des Mousquetaires du Roi. (Poëte François.)

C'étoit un homme qui avoit l'air pensif & qui parloit peu. Son esprit étoit souvent occupé à ranger quelques petits morceaux de Poësie, qu'il faisoit éclore & qu'il recitoit avec plaisir à ses amis. Il réussissoit sur-tout à faire des *Contes*, & ordinairement sur des sujets assez gaillards. Il a composé aussi plusieurs Chansons & plusieurs Parodies sur des airs d'Opera, qui sont pleines d'esprit & de gentillesse. La plus grande partie de ses Poësies a été imprimée dans un volume qui a pour titre, *la Muse Mousquetaire*. On en trouve aussi quelques-unes dans le Recueil de Poësies, imprimé à la Haye en 1715. Au second volume on y a inseré celles-ci, un *Poëme au* ROI; *Ode sur la Chasse*; *le Fagot*, Conte; *l'Origine des Oiseaux, ou les Amours du Soleil & de Venus*; *le Chasseur changé en Oiseau de Proye.*

Saint-Gilles quitta le service en 1706. après la bataille de Ramilly, & renonça à toutes les vanitez de ce monde-ci en se jettant dans un Couvent de Capucins: on ne sçait pas bien ce qu'il est devenu depuis ce tems-là, ni le tems de sa mort.

CCXVIII.

GUILLAUME AUFFRIE DE CHAULIEU,

Né au Château de Fontenay dans le Vexin Normand, Abbé d'Aumale, Prieur d'Oleron, de Pouriers, de Renel & de S. Etienne, mort âgé de 84 ans le 27. Juin 1720. à Paris dans sa belle maison du Temple, d'où son corps fut porté à la Terre de Fontenay, où il est inhumé. (Poëte François.)

L'Abbé de Chaulieu a été un des plus beaux Esprits de son tems, & un des hommes du monde de la conversation la plus agréable: les personnes de la premiere distinction & du meilleur goût étoient charmées de pouvoir le posseder

Le Duc de Vendôme, Generalissime de nos Armées, & M. le Grand-Prieur de Malthe son frere, l'honoroient de leur

DE CHAULIEU.

amitié la plus particuliere, vivant familiérement avec lui, avec cette bonté & ces graces qui leur étoient si naturelles.

Les Poësies de l'Abbé de Chaulieu font assez connoître toutes les personnes du premier rang & de l'érudition la plus ornée qui étoient en commerce de plaisir & de Litterature avec lui : on y voit son caractere libre, enjoué, une vivacité & une legereté d'esprit des plus aimables.

M. Rousseau aimoit beaucoup l'Abbé de Chaulieu, & faisoit cas de ses Poësies ; ce qu'on peut connoître dans deux de ses Odes [a], & dans quelques autres Vers qu'il lui adresse.

Voici la premiere Strophe de sa seconde Ode du livre II.

ABBE' *cheri des neuf Sœurs,*
Qui dans ta Philosophie
Sçais faire entrer les douceurs
Du commerce de la vie :
Tandis qu'en nombres impairs
Je te trace ici les Vers,
Que m'a dictez mon caprice ;
Que fais-tu dans ces deserts
Qu'enferme ton Benefice ?

Une bonne partie des œuvres de l'Abbé de Chaulieu a été recueillie avec celles du Marquis de la Fare, son intime ami. Ce Recueil a été imprimé en un volume in 8°. chez Etienne Roger, Amsterdam 1704. Il s'y est glissé quelques fautes, & il n'est pas aussi complet qu'on auroit pû le desirer.

Plusieurs Curieux ont encore d'autres Pieces de Poësie de l'Abbé de Chaulieu, que celles qui sont comprises dans ce Recueil ; il y en a même quelques-unes d'imprimées, telles qu'une belle *Epître en Vers libres à M. le Duc de Vendôme*, dans le Mercure de France du mois de Mai 1725 ; une *Ode à ce même Prince ;* une *Lettre au Marquis de Dangeau ;* autres *Vers à l'Abbé Courtin ;* Ces trois dernieres Pieces se trouvent dans les *Memoires de Litterature & d'Histoire*, par le P. des Molests, tome vij.

L'Abbé de Chaulieu a conservé l'agrement de son esprit & une memoire heureuse jusqu'à l'âge de 84 ans, qu'il mourut. Il avoit perdu la vûe trois ou quatre ans avant sa mort, mais cet accident ne diminuoit rien de sa belle humeur, & plusieurs personnes d'esprit se faisoient un vrai plaisir de profiter de sa

[a] La seconde & la huitiéme du second livre.

conversation.

conversation. M. le Grand-Prieur de Vendôme alloit souper tous les jours chez lui, & souvent il avoit de la peine à le quitter à deux & trois heures du matin.

CCXIX.

ANNE LE FEVRE DACIER,

Née à Saumur, de l'Académie des RICOVRATI *de Padoue, morte à Paris le 16. Août 1720. dans sa 69e année, inhumée en l'Eglise de S. Germain l'Auxerrois.*

Elle eut pour pere Tanneguy le Févre, un des plus sçavans hommes du dix-septiéme siecle. Elle épousa André Dacier, Garde des Livres du Cabinet du Roi, & Secretaire perpetuel de l'Académie Françoise, dont nous avons deux belles Traductions, l'une des *Oeuvres d'Horace*, & l'autre des *Hommes Illustres de Plutarque.*

Dans sa premiere jeunesse son pere ne pensoit nullement à l'élever dans les Lettres, mais le hazard, ou plûtôt la Providence en decida autrement. M. le Févre avoit un fils, qu'il élevoit avec un grand soin; pendant qu'il lui faisoit des leçons, Anne le Févre, qui avoit alors onze ans, étoit presente, & travailloit à la tapisserie. Il arriva un jour que le jeune homme repondant mal aux questions de son pere sa sœur le souffloit en travaillant à son ouvrage, & lui suggeroit ce qu'il devoit repondre. Le pere l'entendit, & ravi de cette decouverte, il resolu d'étendre sur elle ses soins, & de l'instruire dans les Sciences.

Il lui apprit en peu de tems l'Italien, le Latin & le Grec, & lui fit lire les meilleurs Auteurs qui ont écrit dans ces Langues. Elle fit un si grand progrès en deux ou trois ans dans la connoissance des belles Lettres, que d'écoliere qu'elle étoit de son pere, elle devint son conseil; de sorte qu'il ne faisoit rien sans le lui communiquer..

Elle fut élevée dans la Religion Pretendue Reformée, mais elle en fit abjuration l'an 1685. & le Roi lui accorda à cette occasion une pension de cinq cens livres.

L'amour & l'application continuelle qu'elle eut pour l'étude

MADAME DACIER. & pour les ſciences la rendirent la femme la plus ſçavante de ſon ſiecle, & lui ont fait tenir un rang diſtingué entre nos meilleurs Critiques & entre nos Traducteurs : auſſi a-t'elle reçu des éloges de tous les Sçavans de ſon ſiecle. Sa grande reputation ſe repandit dans les pays étrangers. L'Académie des *Ricovrati* de Padoue lui accorda en 1684. une place dans ſon Corps, & Chriſtine, Reine de Suede, lui donna en diverſes occaſions des marques de ſon eſtime.

L'Abbé Ménage en lui dediant ſon Hiſtoire de la Vie des Dames Philoſophes, la qualifie la femme la plus ſçavante & la plus éloquente qui ſoit, & qu'il y ait jamais eu : *Mulierum Philoſopharum Hiſtoriam cùm ſcribere mihi viſum eſt, eam tibi*, ANNA FABRA DACERIA, *fœminarum quot ſunt, quot fuère doctiſſima, eloquentiſſima, diſertiſſima inſcribere mihi viſum eſt.*

Cependant tous les beaux talens de l'eſprit de Madame Dacier & ſon érudition profonde étoient accompagnez d'une modeſtie ſi grande, que jamais elle ne parloit de ſcience ni de ſes ouvrages, & qu'elle ne faiſoit jamais paroître dans les converſations l'avantage qu'elle pouvoit avoir de ce côté-là ſur la plûpart des perſonnes avec qui elle s'entretenoit; ſes amis même les plus particuliers avoient de la peine à la faire parler ſur des matieres de Sciences & de belles Lettres : elle ſe proportionnoit toûjours à la portée de ceux qu'elle voyoit, & jamais elle ne vouloit s'élever au-deſſus du commun. Ceux qui ne la connoiſſoient point, ne pouvoient decouvrir en elle qu'une femme ordinaire, qui ne ſçavoit que garder la bienſéance de ſon ſexe.

Voici un trait aſſez remarquable au ſujet de ſa modeſtie. Un Gentilhomme Allemand la vint voir & la pria en prenant congé d'elle, de vouloir bien mettre ſon nom avec une Sentence ſur un Livre qu'il lui preſenta. C'eſt un uſage chez les Sçavans du Nord qui voyagent, de viſiter dans tous les pays où ils paſſent les perſonnes diſtinguées par leur ſçavoir, & de leur preſenter leur Livre pour y écrire leurs noms avec une Sentence. Madame Dacier vit dans le Livre de ce Gentilhomme Allemand les noms des plus ſçavans Hommes de l'Europe, ce qui l'effraya : elle lui dit qu'elle rougiroit de mettre ſon nom parmi ceux de tant de Perſonnes Illuſtres, & que cela ne convenoit pas à une perſonne comme elle. Ce Gentil-

homme ne se rebuta point ; plus elle se défendoit, & plus il la pressoit : elle se rendit enfin à ses importunitez, elle prit une plume & mit son nom avec ce Vers de Sophocle :

γυναίξιν ἡ σιγὴ φέρει Κόσμον.

C'est-à-dire, *Le silence est l'ornement des femmes.*

L'Etranger surpris & étonné de ce trait, qui marquoit le caractere de modestie de cette Dame sçavante, demeura dans l'admiration.

Madame Dacier ayant terminé glorieusement sa carriere, un Poëte fit les Vers suivans à sa louange : comme elle étoit fille & femme de deux hommes des plus illustres dans la République des Lettres, il s'exprime ainsi :

Docto nupta viro, docto prognata parente ;
Non minor Anna viro, non minor Anna patre.

On trouve dans les Poësies de l'Abbé Fraguier un fort beau Poëme, dont il a honoré la memoire de cette illustre Dame. [a]

M. de la Motte, qui a eu des disputes assez vives avec elle sur les Poësies d'Homere, a prononcé en genereux adversaire son éloge funebre à l'Académie Françoise, où il dit que cette Dame celebre, qui est presentement sur le Parnasse, voit clairement si c'est elle ou lui qui se sont trompez dans leurs sentimens au sujet d'Homere.

On ne peut donc refuser à Madame Dacier une place sur le Parnasse, quoiqu'elle n'ait point laissé d'ouvrages en Vers de sa composition ; car personne n'a parlé avec plus de justesse de l'Art Poëtique, & n'a mieux connu le Théatre des Anciens qu'elle : c'est ce qu'on voit dans sa curieuse Dissertation en forme de Préface à la tête de trois Comédies qu'elle a traduites en notre Langue, & dans les sçavantes Remarques sur l'Art Poëtique, qui accompagnent les differentes Traductions qu'elle a faites avec succès des meilleurs Auteurs Grecs & Latins.

Baillet la met au nombre des plus illustres Critiques & Grammairiens, & la regarde comme la seule Dame qui se soit appliquée à une Science aussi épineuse que celle de la critique. Elle donna des marques de son érudition & de la connoissance qu'elle avoit des Langues grecque & latine. I. Par

[a] *Huetii & Fraguerii Carmina*, Parisiis 1729. p. 240.

MADAME DACIER. une édition des Poësies qui nous restent de *Callimaque*, avec des notes en latin, volume in-4°. Paris 1674. II. Elle a fait des Commentaires avec des notes sur *Florus*, *Aurelius Victor*, *dictis Cretensis*, & *Eutrope*, à l'usage du Dauphin. III. Une *Traduction des Poësies d'Anacreon & de Sappho*, [a] avec des Remarques, volume in-8°. Paris 1681. IV. Une *Traduction de l'Amphitrion du Rhudens & de l'Epidicus*, trois Comédies de Plaute avec des Remarques, & un Examen selon les regles du Théatre en trois volumes in-12. Paris 1683. V. Une *Traduction de six Comédies de Terence ;* sçavoir de l'*Andrienne ;* de l'*Eunuque ;* de l'*Heauton-timorumenos ;* des *Adelphes ;* du *Phormion ;* & de l'*Hecyre*, trois vol. in-12. 1688. VI. Une *Traduction du Plutus*, & *des Nuées*, deux Comédies d'Aristophanes, avec des Remarques, & un examen de chaque Piece selon les regles du Théatre, volume in-12. Paris 1684. VII. *Oeuvres de Platon traduites du Grec*, avec la Vie de ce Philosophe, deux volumes in-8°. Paris 1699. VIII. *Reflexions morales de l'Empereur Marc-Antoine, traduites du Grec*, avec la Vie de l'Auteur, vol. in-12. Paris 1691. & Amsterdam 1707. IX. Une *Traduction de l'Iliade d'Homere* avec des Remarques, trois volumes in-12. Paris 1711. chez Rigaud Directeur de l'Imprimerie Royale. X. *Celle de l'Odissée* du même Poëte, trois volumes in-12. *Idem*, Paris 1716.

Madame Dacier se preparoit à nous donner aussi les Traductions des Tragédies d'Euripide & de Sophocle, mais la mort l'enleva trop tôt de ce monde.

Les contestations qu'elle eut au sujet des Poëmes d'Homere ont produit deux volumes de sa plume pour la défense de ce grand Poëte. Le premier est intitulé, *les causes de la corruption du goût*, vol. in-12. Paris 1714. & le second, *Homere défendu contre l'Apologie du R. P. Hardouin*, vol. in-12. Paris 1716.

On trouve dans tous ses Ecrits une grande érudition, beaucoup de solidité & de force d'esprit, avec une noble éloquence. *V.* l'éloge de Madame Dacier dans les *Memoires de Trevoux*, Janvier 1721. Le Pere Niceron *Memoires pour servir à l'Histoire des Personnes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 3. Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 2. n°. 566. Moreri, *Dictionaire*, article le Févre.

[a] Cette Edition a été augmentée de notes latines de Tanneguy le Févre, & de la Traduction des Odes d'Anacreon en Vers françois par M. de la Fosse, volume in-8°. Amsterdam 1716.

CCXX.

CCXX.

JACQUES VERGIER,

Natif de Lyon, Commiſſaire Ordonnateur de la Marine, mort à Paris le 23. Août 1720. inhumé en l'Egliſe de Saint Sauveur.

Vergier fit ſes études à Lyon, & vint peu de tems après à Paris. Son eſprit agréable & orné d'une belle érudition, & ſes manieres polies le firent ſouhaiter dans les meilleures compagnies, & lui procurerent la connoiſſance du Marquis de Seignelay, Secretaire d'Etat de la Marine, qui lui donna une place de Commiſſaire de la Marine. Vergier qui portoit le petit Collet, le changea pour une épée, & ſervit pluſieurs années dans la Marine en qualité de Commiſſaire Ordonnateur. Il fut auſſi Preſident du Conſeil de Commerce de Dunkerque.

Enfin il revint à Paris pour y mener une vie douce & tranquille, dont il jouit quelques années juſqu'au moment malheureux qu'il fut aſſaſſiné d'un coup de piſtolet dans la rue du Bout-du-monde ſur le minuit, en revenant de ſouper chez un de ſes amis : ce fut le 23. Août 1720. Il fut inhumé le lendemain en l'Egliſe de Saint Sauveur ſa Paroiſſe.

Ses ouvrages n'ont point été imprimez de ſon vivant, mais il ne faiſoit point de difficulté d'en faire part à ſes amis, auſquels il écrivoit des Lettres aimables en Vers, & quelques-unes mêlées de Proſe & de Vers.

On a donné une édition des œuvres de Vergier en deux volumes in-12. Amſterdam 1726. où l'on connoît qu'il s'eſt exercé ſur differens genres de Poëſie. On y trouve des *Odes*, des *Sonnets*, des *Madrigaux*, des *Epigrammes*, des *Fables*, des *Contes*, des *Epithalames*, des *Epîtres*, des *Cantates*, & des *Parodies*: il a compoſé ces *Parodies* ſur les plus beaux Airs de Violon de Lully & de Gaultier. Perſonne n'a mieux réuſſi que lui dans ces ſortes d'ouvrages, de même que dans les *Chanſons* & les *Vaudevilles*.

Nous avons encore de lui une Piece en Vers, intitulée, *Zaila ou l'Africaine*; & une Hiſtoire qui porte le nom de *Dom Juan & Iſabelle*, Nouvelle Portugaiſe : elle eſt écrite en Proſe avec quelques Vers, qui s'y trouvent preſque à la fin.

Vergier a composé aussi quelques autres Lettres en Prose & en Vers que celles qui sont comprises dans l'édition dont on vient de parler : on en voit quelques-unes dans les Mercures de France des années 1724. 1725. & 1726.

On trouve dans ses Vers & dans sa Prose un certain air naturel, & une maniere delicate de penser qui plaisent infiniment, mais il paroît qu'il est quelquefois un peu trop libre dans ses *Contes*.

CCXXI.

PIERRE-DANIEL HUET,

Né à Caen le 8. *Février* 1630. *Sous-Precepteur de* MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, *Evêque d'Avranches, Doyen de l'Académie Françoise, où il a été reçu en* 1674. *mort le* 26. *Janvier* 1721. *âgé de* 91 *ans, à Paris dans la Maison Professe des RR. PP. Jesuites, & inhumé dans leur Eglise. (Poëte Latin & Grec.)*

M. Huet fit ses études à Caen & vint ensuite à Paris, où son érudition & son merite ne tarderent pas à être connus. Il fut en commerce de Litterature avec les personnes le plus sçavantes, telles que les Sirmons, les Petaus, & les Saumaises : la celebre Christine, Reine de Suede, l'invita par des Lettres obligeantes d'aller à Stokholm, où il passa quelque tems ; mais il voulut revenir dans sa Patrie. Le Roi ayant entendu parler de son merite & de son sçavoir, lui donna la place de Sous-Precepteur de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, qu'il remplit depuis l'année 1670. jusqu'en 1680. que ce Prince fut marié.

Il fut nommé à l'Evêché de Soissons en 1685. Avant que ses Bulles fussent expediées, M. l'Abbé de Sillery fut nommé à l'Evêché d'Avranches : ils permuterent avec l'agrément du Roi ; mais à cause de quelques brouilleries entre la Cour de France & celle de Rome, ils ne purent être sacrez qu'en 1692. Un si long delai ne chagrina que fort peu M. Huet ; car la vie qu'il avoit menée, & la seule qu'il aimoit ne simpatisoit pas avec les fonctions Episcopales, sur-tout cet amour de la lecture & de l'étude qui le retenoit enfermé dans son cabinet & dans sa Bibliotheque, où il souffroit avec impatience qu'on le detournât : c'est ce qui fit dire à de bonnes gens de son Diocese

qui furent pour lui presenter des memoires, & ausquels on repondit par trois fois consecutives, qu'on ne pouvoit pas voir MONSEIGNEUR, parce qu'il étudioit : *Eh pourquoi*, dirent-ils, *le Roi ne nous a-t'il pas donné un Evêque qui ait fait ses études ?* Aussi M. Huet ne fut-il pas long-tems à se degoûter de son Evêché, & il s'en demit en 1699. que le Roi lui donna l'Abbaye de Fontenay aux portes de Caen ; mais après y avoir fait quelque sejour, il s'en lassa, ayant été interrompu & fatigué par quelques Procez qu'on lui fit & qui l'en chasserent. Il revint à Paris, & se logea dans la Maison Professe des Peres Jesuites, à laquelle il donna sa Bibliotheque, & où il a vêcu les vingt dernieres années de sa vie.

Ce sçavant homme, qui a passé près de quatre-vingt ans dans une étude continuelle, a laissé plusieurs beaux ouvrages.

Il s'appliqua dans sa jeunesse à la Poësie latine & à la grecque, où il a merveilleusement réussi. Entre ses Poësies latines on trouve des *Odes*, des *Elegies*, des *Eglogues*, des *Idilles*, des *Pieces heroïques*, un *Poëme sur le Sel*, & son *Voyage en Suede.* Baillet dit qu'on cherche encore la plus foible de toutes ces Pieces & celles qui soutiendroient mal le caractere d'un aussi grand Genie.

On a differentes éditions de ses Poësies latines & de quelques-unes qu'il a composées en grec ; mais la plus complette est celle de Paris, volume in-12. 1729. elle a été donnée conjointement avec les Poësies latines de l'Abbé Fraguier, par les soins de l'Abbé d'Olivet.

On lit au premier tome du *Menagiana*, pp. 105. & 106. que M. Huet excelle dans la Poësie latine, & que la diction des meilleurs Poëtes du tems de Cesar & d'Auguste n'est pas plus pure que la sienne. On reconnoît dans ses *dix Eglogues*, qui sont autant de chef-d'œuvres d'invention, un agréable mêlange du tour d'Ovide avec le tour de Claudien ; le caractere de Lucrece dans l'*Epiphora ;* celui de Tibulle, dans l'*Elegie du Thé*, & dans les deux autres ; celui d'Horace, dans son *Voyage de Suede*, & dans ses Odes ; celui d'Ausone, dans le petit *Poëme du Sel.* Ce qu'il y a de merveilleux, est que l'érudition universelle de l'Auteur n'a laissé nulle trace d'obscurité ni de secheresse dans aucune de ses Pieces ; qu'on y remarque en toutes la même élegance de stile & la même vivacité, en sorte que celles qu'il

DANIEL HUET. a faites à quatre-vingt ans & plus, sont aussi pleines de feu que les Poësies de sa plus verte jeunesse. Qui croiroit que ce grand Homme, Théologien, Géometre, Philosophe, Historien, Critique, Grammairien, possedant les Langues même Orientales, fût encore un aussi grand Poëte ?

Toutes les Sciences & les divers talens que possedoit M. Huet donnerent occasion au P. Brumoy Jesuite de lui envoyer de Caen la Piece latine qui suit : ce fut en 1712. où ce Prélat eut une maladie fort dangereuse, dont il se tira fort heureusement. Ce Poëte feint qu'Atropos choquée de voir les Gens de Lettres s'immortaliser en quelque sorte malgré ses loix, s'étoit determinée à les perdre tous ; que déja elle se disposoit à couper une trame bien precieuse, lorsque toutes les Divinitez favorables aux Lettres accoururent vers elle. Apollon lui demande grace pour un Poëte celebre ; Uranie pour un interprête fameux des divines veritez ; l'Eloquence pour un Orateur favori ; Clio pour un Scrutateur de l'Histoire ancienne. Des Graces de tout pays viennent faire aussi leurs demandes. La Grecque prie pour un Grec ; la Romaine pour un Latin, & ainsi du reste. Aucune de ces Divinitez ne dit le nom de celui pour qui elle s'interesse ; ce qui fait croire à la Parque qu'on veut lui enlever une infinité de Sçavans : elle se courrouce, & ne leur repond que par un refus. Apollon reprend la parole, & dit qu'il ne demande que le seul Huet : & c'est lui aussi, s'écrient tous les Dieux, pour qui nous vous prions. Atropos sourit, & surprise de se voir si agréablement trompée, elle rend ce Sçavant à leurs vœux.

DII SUPPLICES.

AD ILLUSTRISSIMUM PRÆSULEM P. D. HUETIUM E GRAVI MORBO RECREATUM

FABULA.

ADsis, HUETI, *maximum Francæ decus,*
Amorque gentis ; & (nisi te languor vetat
Fatale nuper næniæ præsagium,
Nunc lætioris causa melior Carminis.)
Tibi dicatam Vatis audi Fabulam,
Quam notus UDO *a scribere me jussit memor,*

a L'ODON, Riviere de Caen.

Si

Si non ingenii, certè amoris obsidem.
Musis amicum perdere actutum genus
Livore tristis Atropos decreverat,
Famam perennem quòd canendo conderent
Mortalis ævi, quâ licet, vicariam;
Et jam parabat scindere stamen aureum,
Cùm derepentè Dî Deæque convolant,
Quî Mercuriales protegunt curâ viros:
Priorque Phœbus; eximas, inquit, neci
Lino Poëtam & Orpheo molli parem,
Qui si peribit, unà perierint Joci.
Sic ille. Tum flens fronte dejectâ Uranis
Perstabat; lacrymæ pulchriorem fecerant;
Atque ut sileret, sat loquebatur dolor!
Injurioso scilicet letho eripi
Precatur unum, scriptis quem notum sacris
Fatetur alma Veritas interpretem.
Mota esset Parca, si moveri disceret;
At irretorto dum tuetur lumine,
Suada melle verba contingit mero,
Suos amores obsecrans ut sospitet,
Felix severæ suadeat si quid Deæ.
Clio reposcit veteris Historiæ Patrem:
Subit multa Charis, Graia Graium postulat,
Romanum Latia; nempe centum è gentibus,
Centum petuntur. Proprii quisque supplicum
Causam clientis dicit, & nomen tacet
Non inficeti materiam certaminis.
Nam Diva frendens quî tot, inquit, victimas
Servare possum? Abite, nulli ignovero.
Apollo contrà; unum da, precor, HUETIUM.
At ipsa HUETIUM *volo, inquit Uranis;*
Et uno clamant ore cuncti HUETIUM.
Ridere nescit Parca; subrisit tamen,
Se suspicata grato delusam dolo.
Plausère Superi, quòd inopino fœdere
Dulcique errore nescii consenserant.
Quid illa faceret? Dîs carum faventibus
Tot victa votis te redonat Atropos.

Cadomi, vij. Kal. Novemb. an. M. DCC. XII.

Outre les Poëſies latines & grecques de M. Huet, qui lui donnent un rang diſtingué ſur le Parnaſſe, M. de la Monnoye pretend qu'il peut y être admis pour un grand nombre de Vers françois qu'il a compoſez, dont M. Foucault, Conſeiller d'Etat étoit depoſitaire, mais à la mort de M. Foucault il ne s'en eſt pas trouvé. On peut dire que M. Huet merite auſſi une place ſur le Parnaſſe par un de ſes ouvrages (quoiqu'en Proſe) intitulé, *Origine des Romans*, dont on a huit ou neuf éditions. Il y montre l'origine de ces ſortes d'ouvrages & leur progrès, de même que celui de la Poëſie chez les Peuples les plus renommez, & principalement chez les François.

On voit au commencement de ſon Livre intitulé *Huetiana*, ſon éloge hiſtorique par M. l'Abbé d'Olivet, & un catalogue d'un grand nombre de ſes ouvrages ſur diverſes matieres ſçavantes de Théologie, de Philoſophie, d'Hiſtoire, d'Antiquité; un Roman intitulé, *le faux Yncas*; une *Traduction latine des Amours de Daphnis & de Chloé*. Je renvoye les perſonnes curieuſes de s'en inſtruire à ce catalogue, de même qu'à ſon article dans l'Hiſtoire de l'Académie, tome 2. n°. xl. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1548. Le Pere Niceron, *Memoires pour ſervir à l'Hiſtoire des Hommes Illuſtres dans la Republique des Lettres*, tome 1. Moreri, *Diction.*

CCXXII.

HILAIRE-BERNARD DE REQUELEYNE, BARON DE LONGE-PIERRE,

Né à Dijon, Secretaire des Commandemens de S. A. R. MONSEIGNEUR LE DUC DE BERRI, *mort à Paris âgé de 62 ou 63 ans le 31. Mars 1721. (Poëte François.*

Longe-Pierre s'appliqua dans ſa jeuneſſe à la Langue grecque & à la Langue latine, & étudia avec ſoin les meilleurs Poëtes de l'antiquité. Il commença en 1684. à nous donner des marques de la connoiſſance qu'il avoit des Poëtes Grecs, & de ſes talens pour la Poëſie par une *Traduction françoiſe d'Anacreon & de Sappho*, dont Bayle trouve les *Vers fort coulans & aſſortis de leur nombre & de leur cadence* [a], ce qui n'eſt pas un

[a] Nouvelles de la Republique des Lettres, Novembre 1684.

éloge mediocre pour cette espece de Poësie, qui est obligée de se defaire du caractere de sa liberté, pour s'assujetir non-seulement à l'esprit & aux pensées, mais encore à tous les caprices d'autrui, & pour les faire passer du goût d'un siecle ou d'un pays en celui d'un autre, qui est tout different. Nous avons de ce même Auteur une *Traduction en Vers de quelques Idylles de Bion & de Moschus.* Il a donné aussi de son propre genie des Idylles qui ont été assez bien reçues du Public : elles ont été imprimées en un volume in-12. Paris 1690. à la fin de ce volume on trouve deux Pieces en Vers, qu'il adresse à S. A. Monseigneur le Comte de Toulouse.

Il a voulu nous faire connoître encore qu'il avoit un genie propre pour la Tragédie, ce qu'il a fait par deux de ses Tragédies qui ont paru sur notre Théatre : la premiere est intitulée, *Medée*, & la seconde, *Electre.* On trouve dans ses Pieces quelque chose qui tient encore un peu de cette noble antiquité & du goût des Euripides & des Sophocles, dont il étoit grand admirateur. *V.* Baillet, *Jugemens des Sçavans sur les Poëtes modernes*, tome 5. no. 1557.

CCXXIII.

JEAN PALAPRAT, ECUYER SEIGNEUR DE BIGOT,

Né à Toulouse au mois de Mai 1650. Secretaire des Commandemens de S. A. Monseigneur de Vendôme Grand-Prieur de France, Doyen des Capitouls de Toulouse, & de l'Académie des jeux Floraux, mort à Paris le 14. Octobre 1721. âgé de 71 ans, inhumé à Saint Sulpice. (Poëte François.)

Jean Palaprat fit ses études à Toulouse avec succès, & remporta fort jeune differens Prix aux Jeux Floraux, dont il fut Juge & dans la suite Académicien.

Il prit d'abord le parti du Barreau ; & sa naissance sembloit l'y appeller ; car il étoit de la Famille des Ferrieres, si fameux dans cette profession.

A peine eut-il vingt-cinq ans (en 1675.) qu'on le créa Capitoul, & quelque tems après (en Février 1684.) Chef de Con-

PALAPRAT. ſiſtoire, Emploi dont il s'acquitta avec la droiture de cœur & la liberté d'eſprit qui de tout tems ont fait ſon caractere.

Rien ne put l'arrêter à Toulouſe, il en ſortit trois fois; d'abord pour faire un voyage à Paris; enſuite pour paſſer à Rome, où la fameuſe Chriſtine Reine de Suede étoit alors, (en Février 1686.) & à laquelle il fit aſſiduement ſa cour; il revint enfin à Paris pour y fixer ſon établiſſement. Ses talens lui procurerent bien-tôt l'accueil de la bonne compagnie dans laquelle il fut admis avec diſtinction. Il y rencontra Raiſin, Acteur de grande reputation, qui pour lors en faiſoit les delices par les agrémens que lui donnoit la varieté de ſes talens, & par les égards avec leſquels il en faiſoit uſage.

Cette connoiſſance fit naître à Palaprat le deſir d'employer Raiſin & de travailler pour le Théatre. Il fit quelques Comédies: leur ſuccès l'encouragea; & comme c'étoit la mode de travailler alors en ſocieté à ces ſortes d'ouvrages, il s'aſſocia avec l'Abbé Brueys de Montpellier, qui ſe trouva dans le même goût; mais qui ne pouvoit s'y livrer auſſi publiquement, parce que ſes reſſources les plus ſûres étoient fondées ſur les penſions de la Cour, & que ces penſions ne lui étoient accordées qu'à titre de nouveau Converti.

Pour donner une juſte idée de ces deux Auteurs, il ſuffit de dire qu'ils ne ſe diſputoient que les endroits foibles de leurs ouvrages, que leur amitié a duré juſqu'à la mort, & que la Comédie du *Grondeur* eſt un des fruits de leur ſocieté.

En 1691. Mrs de Vendôme, qui ont toûjours aimé les Gens de Lettres, s'attacherent Palaprat en qualité de Secretaire des Commandemens du Grand-Prieur.

Il vivoit avec ces Princes dans une liberté toûjours excuſable, mais que ſes amis craignoient quelquefois qui ne fût pas excuſée, juſques-là que M. le Maréchal de Catinat, qui cheriſſoit Palaprat, lui dit un jour en l'embraſſant: Les veritez que vous lâchez au Grand-Prieur me font trembler pour vous. Raſſurez-vous Monſieur, lui répondit plaiſamment Palaprat, ce ſont mes gages.

Il fut marié deux fois; la premiere dans ſa Province; la ſeconde à Paris, & n'a laiſſé pour toute poſterité qu'une petite fille de ſon premier mariage, établie à Toulouſe.

La derniere édition de ſes œuvres, qui eſt la ſeule dont il a bien

bien voulu prendre ſoin, a été imprimée chez Ribou, volume in-12. Paris 1711. elle contient huit Pieces de Théatre & huit diſcours, où Palaprat s'eſt donné la liberté d'un Vieillard aimable, qui raconte à ſes amis tout ce qui l'amuſe lui-même.

Comme entre ces Comédies il y en a de lui ſeul & de l'Abbé Brueys ſeul, & de ces deux amis enſemble, on marquera d'un B. celles qui ſont de l'Abbé, d'un P. celles qui ſont de Palaprat, & de ces deux lettres B. P. celles qui ſont des deux.

I. *Le Concert ridicule*, en un Acte & en Proſe. B.P. II. *Le Ballet extravagant*, en un Acte & en Proſe. P. III. *Le ſecret revelé*, en un Acte & en Proſe. B.P. IV. *Le Grondeur*, en trois Actes & en Proſe. B. P. V. *Le Muet*, en cinq Actes & en Proſe. B.P. VI. *Les Empiriques*, en trois Actes & en Proſe. B. VII. *La Prude du tems*, en cinq Actes & en Vers. P. VIII. *L'Important*, en cinq Actes & en Proſe. B.

Outre ces Pieces, Palaprat en avoit fait encore en tout ou en partie huit autres, qui n'ont point été imprimées, parce qu'on n'a jamais pû en retrouver de copie; ſçavoir, *le Sot toûjours ſot, ou le Baron payſan; l'annonce du Grondeur; le derriere du Théatre; Omphale, les Fourbes heureux; le Faucon; les Veuves du Lanſquenet; les Dervis.*

Si l'on ajoute à ces ſeize Comédies un petit Recueil de Poëſies diverſes, la plûpart adreſſées à Mrs de Vendôme, & imprimées auſſi chez Ribou en 1710. on aura toutes les œuvres que Palaprat avouoit.

Cet Auteur étoit du plus ſûr & du plus charmant commerce, ſa ſeule vûë inſpiroit la gayeté; il avoit une ſaillie & une plaiſanterie dans l'eſprit qu'on ne ſçauroit rendre, & qu'il n'a jamais exercée aux dépens de ſon cœur: on peut dire même que ſa candeur étoit telle, qu'elle pouvoit paſſer dans certaines rencontres pour une ſimplicité d'enfant; il s'en piquoit, & c'eſt ce qu'il a prétendu dire dans ces quatre Vers de ſon Epitaphe, qu'il avoit faite lui-même, & qu'il diſoit à qui vouloit les entendre.

J'ai vécu l'homme le moins fin
Qui fut dans la machine ronde;
Et je ſuis mort la dupe enfin
De la dupe de tout le monde.

HHHhhhh

Ce Memoire m'a été donné sur ma demande par la Veuve de Palaprat, Dame d'esprit & de merite; j'y ai ajouté au commencement les titres & qualitez qu'on donne à Palaprat dans le Mercure de France du mois d'Octobre 1721. où il est fait mention de sa mort.

CCXXIV.

GUILLAUME MASSIEU,

Né à Caen le 13. Avril 1665. Professeur Royal en Langue grecque, de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, & reçu à l'Académie Françoise en 1714. mort à Paris le 26. Septembre 1722. (Poëte François.)

Après avoir fait ses Humanitez à Caen, il vint à Paris en 1681. où il fit son cours de Philosophie au College des Jesuites. Ces Peres qui reconnurent en lui un très-beau genie & beaucoup de justesse d'esprit, contenterent l'empressement qu'il avoit d'entrer dans la Societé, & le reçurent volontiers; mais comme son inclination le portoit entierement à l'étude des belles Lettres, & que ses Superieurs pendant son cours de Théologie s'apperçurent qu'il avoit un vrai genie pour faire un grand Théologien, ils souhaiterent qu'il s'appliquât particulierement à cette Science, & forcerent ainsi son inclination; ce qui l'obligea de quitter la Societé pour rentrer dans le monde.

Son esprit, son érudition & ses beaux talens furent bien-tôt connus, & lui firent d'illustres amis, qui lui procurerent dans la suite les places les plus brillantes qui sont destinées aux personnes d'esprit & de sçavoir. On lui donna la Chaire de Professeur Royal en Langue grecque. Il fut reçu à l'Académie des Inscriptions & belles Lettres & à l'Académie Françoise. L'Abbé Massieu remplit dignement toutes ces places, & nous a laissé divers ouvrages qui font bien connoître la beauté de son genie, son érudition & la delicatesse de sa plume. Parmi ces ouvrages en Prose on trouve des dissertations très-curieuses sur differens sujets; sçavoir, I. *sur les Boucliers Votifs;* II. *sur les Graces;* III. *sur les Hesperides;* IV. *sur les Gorgones;* V. *sur*

les Jeux Isthmiques. Ses autres ouvrages sont, VI. un *Parallele d'Homere & de Platon ;* VII. *Défense de la Poësie ;* VIII. *Odes Olympiques de Pindare*, traduites en françois avec des Remarques: il y en a deux; l'une *à Hieron*, Roi de Siracuse; & l'autre *à Theron*, Roi d'Agrigente. IX. *Odes Isthmiques de Pindare*, traduites du grec avec des Remarques ; l'une *à Herodote de Thebes*, & l'autre *à Xenocrate d'Agrigente.* La plûpart de ces Pieces sont imprimées dans l'Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres. X. Il a laissé deux ouvrages imparfaits ; l'un est une *Traduction françoise de Pindare*, qui est à la verité achevée, mais dont les notes ne sont qu'aux deux tiers ; l'autre est une *Histoire de la Poësie Françoise*, qu'il avoit conduite depuis son origine jusqu'au regne de François Premier, & qu'il se proposoit de pousser jusqu'à la fin du dix-septiéme siecle.

Il est aussi l'éditeur des œuvres de Jacques de Tourreil, dont le nom est celebre dans la Republique des Lettres, & dont nous avons parlé dans ce volume, article ccvj. Il a donné cette édition en deux volumes in-4°. & en quatre volumes in-12. Paris 1721. avec une Preface de sa façon des plus belles & des plus éloquentes qu'il a mise à la tête de cette édition.

Quoique l'Abbé Massieu ait composé peu de Vers, nous le mettons cependant sur notre Parnasse comme un amateur de la Poësie, ayant travaillé à l'Histoire de la Poësie Françoise.

M. de Boze dans léloge qu'il a pronocée de l'Abbé Massieu nous apprend qu'il avoit composé dans sa jeunesse des Vers latins à l'honneur de Malherbe, de Sarasin, de Bochard, & de quelques autres personnes illustres de la ville de Caen, ses compatriotes. Le Pere Bouhours dans son Recueil de Vers choisis rapporte un Madrigal très-joli de cet Abbé. M. Hardion dans une Ode qu'il lui adresse, le regarde comme son guide dans ses ouvrages de Prose & de Poësie.

Mon devoir, ma reconnoissance,
MASSIEU, *te consacre ces Vers,*
Pourrois-je en un lâche silence
Etouffer tes bienfaits divers ;
C'est toi dont la vive lumiere
M'ouvrit l'éclatante carriere,
Où courrut le Chantre Thebain :
Heureux, si suivant tes maximes,

J'eusse pû verser dans mes rimes
Son enthousiasme divin !

Voyez son Eloge par M. de Boze, *Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*, tome 5. Le P. Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 12. *Bibliotheque Françoise*, tome 1.

CCXXV.

JEAN GALBERT CAMPISTRON,

Né à Toulouse en 1656. Secretaire des Commandemens de M. le Duc de Vendôme, & Secretaire General des Galeres, de l'Académie des Jeux Floraux, & reçu à l'Académie Françoise en 1701. mort à Toulouse le 11. Mai 1723. (Poëte François.)

Après avoir fait toutes ses études à Toulouse, & se sentant avoir du talent pour la Poësie, il s'appliqua à ce bel Art préferablement à tout autre, & voulut courir la carriere du Poëme dramatique. Pour se perfectionner dans ce goût il vint à Paris, où peu de tems après son arrivée il se fit connoître par la Tragédie de *Virginie*, qui fut representée avec quelque succès. Il lia amitié avec Raisin le Comédien, & demeura même quelques années chez lui, ce qui le mit en societé avec les Comédiens du premier ordre, & quelques beaux Esprits qui voyoient avec plaisir Raisin, homme d'un caractere aimable & enjoué. Le goût qu'il avoit pour le Théatre ne fit que s'augmenter avec de telles personnes, & par la noblesse & la grace avec laquelle il voyoit representer Mlle Raisin les Rôles qu'on lui donnoit.

Campistron acquit la reputation de Poëte & d'Auteur par plusieurs Pieces qu'il mit au Théatre ; mais il resta dans un état peu aisé jusqu'au temps qu'il fut assez heureux d'avoir accès auprès de M. le Duc de Vendôme, qui, ayant entendu quelques-unes de ses Poësies, lui demanda de composer les paroles d'un Divertissement* pour son Château d'*Anet*, où Monseigneur le Dauphin devoit passer quelques jours : il s'en acquita très-bien, & ce Prince en parut si satisfait, qu'il lui dit de rester dans sa Maison, & peu de temps après il lui donna

*Acis et Galatée (handwritten margin note)

donna la place de son Secretaire des Commandemens.

Voilà Campistron favorisé de la fortune, & comblé en peu de tems d'honneur & de bienfaits par son Maître, qui lui accorda la place de Secretaire General des Galeres, le fit nommer Chevalier de l'Ordre Militaire de saint Jacques en Espagne, Commandeur de Chimenes & Marquis de Penango dans le Montferat. Tous ces honneurs lui procurerent dans la suite un mariage très-honorable avec M[lle] de Casaubon de Maniban, d'une des plus illustres Familles de Toulouse.

Campistron suivoit toûjours M. de Vendôme dans toutes ses Campagnes en Espagne & en Italie, & l'amusoit agréablement dans ses momens de loisir, de même que les principaux Officiers de l'Armée, qui l'écoutoient comme un oracle sur tout ce qui regardoit l'esprit & les belles Lettres.

Ayant eu le malheur de perdre son Maître, qui mourut à *Vinaroz* en Espagne le 11. Juin 1712. comblé de gloire par une infinité de belles actions, Campistron prit le parti de se retirer à Toulouse, où il passa près de douze années, pendant lesquelles il fit seulement deux ou trois voyages à Paris pour y revoir ses anciens amis. Il menoit à Toulouse une vie tranquille & agréable, & y étoit cheri des personnes les plus distinguées.

Quelques momens avant sa mort il donna encore des marques de cette vigueur martiale qu'il avoit prise à la guerre, & dans plusieurs Campagnes brillantes qu'il avoit faites. M. l'Archevêque de Toulouse l'ayant mêné dîner à *Balma* sa maison de plaisance, & l'ayant ramené le soir, Campistron voulut prendre des Porteurs de chaise sur la Place de S. Etienne, lesquels firent quelque difficulté de le porter à cause de sa pesanteur & de l'éloignement de sa maison : il les menaça & leur dechargea quelques coups de bâton. La colere où il entra fut si grande, que joint à un grand repas qu'il avoit fait chez l'Archevêque, elle le suffoqua & le fit tomber sur le champ en Apoplexie, il fut porté chez un Chirurgien qui le saigna, & de-là chez lui, où il mourut quelques heures après.

M[rs] les Capitouls de Toulouse après la mort de Campistron ont fait mettre son portrait dans la galerie de l'Hôtel-de-Ville, où sont les bustes & les portraits des Hommes Illustres ausquels Toulouse a donné naissance.

Campistron a rendu son nom illustre dans la Republique des

Lettres par plusieurs Pieces de Théatre qui ont été reçuës favorablement du Public, & dont les representations sont toûjours fort suivies : elles ont été recueillies en un volume in-12. par Pierre Ribou, Libraire à Paris, qui en a donné une huitiéme édition en 1715. elle contient les Pieces suivantes; I. *Virginie.* II. *Arminius.* III. *Andronic.* IV. *Alcibiade.* V. *Phocion.* VI. *Adrien.* VII. *Tiridate*, Tragédies. VIII. *Le Jaloux desabusé*, Comédie en Vers, cinq Actes. Toutes ces Pieces ont eu beaucoup de succès: celle d'*Andronic* en eut un si prodigieux, que les Comédiens après avoir fait payer double aux vingt premieres representations de cette Piece, & l'ayant remise au simple, il y venoit un si grand nombre de Spectateurs, qu'ils furent obligez de la remettre encore au double, sur-tout pour avoir plus de place & de facilité sur leur Théatre pour les Acteurs.

Outre les Pieces marquées ci-dessus il en a composé trois autres pour le Théatre de l'Opera ; sçavoir, I. *Acis & Galatée*, Pastorale heroïque mise en musique par Lully, 1687. II. *Achille*, Tragédie mise en musique par Collasse, 1688. III. *Alcide, ou le Triomphe d'Hercule*, Tragédie mise en musique par Louis Lully & Marais, 1693.

Quelques personnes ont encore de lui des petites Pieces fugitives : le Public leur seroit obligé de les faire inserer dans quelques Recueils.

CCXXVI.

JEAN DE LA CHAPELLE,

Né à Bourges en 1655. Receveur General des Finances de la Rochelle, Secretaire des Commandemens de Leur A. S. MM. François-Louis de Bourbon, & Louis-Armand de Bourbon, Princes de Conti, Doyen de l'Académie Françoise, où il avoit été reçu en 1688. mort à Paris à la fin de Mai 1723. inhumé dans l'Eglise de Saint Gervais. (Poëte François.)

Il vint s'établir dans sa jeunesse à Paris, où après avoir travaillé quelque tems dans les affaires, il acheta la Charge de Receveur General des Finances de la Rochelle. Cet Emploi ne l'empêcha pas de cultiver les belles Lettres; & M. le Prince de Conti, connoissant son merite & ses agréables talens, le

retint auprès de lui & le fit Secretaire de ses Commandemens. Ce Prince l'envoya en Suisse pour ses affaires ; & le Roi ayant entendu parler que la Chapelle étoit un homme capable de negociation, l'employa aussi quelque tems dans le même pays.

La Chapelle a donné en effet des preuves de son sçavoir dans la politique & dans la connoissance des interêts des Princes par un ouvrage qu'il a donné en huit volumes in-12. imprimé à Basle 1704. il est intitulé, *Lettres d'un Suisse à un François sur les veritables interêts des Princes & des Nations de l'Europe.*

Il étoit bon Orateur, comme on peut le connoître par les diverses Harangues qu'il a prononcées à l'Académie Françoise, & à la reception de quelques Académiciens, en qualité de Directeur, entr'autres à la reception de M. le Maréchal de Villars, où il commence ainsi : *Il faudroit être Ciceron pour répondre à César:* la Harangue qu'il prononça, à la tête de l'Académie, à PHILIPPE DUC D'ANJOU à son avenement à la Couronne d'Espagne, eût un applaudissement general.

Les Poësies qu'il a composées l'ont fait connoître encore davantage dans la Republique des Lettres, que tous ces autres talens, & doivent lui donner une place sur le Parnasse François.

Outre les huit volumes des *Lettres politiques* dont on vient de parler, nous avons cinq autres volumes de ses œuvres, dont le premier renferme les Tragédies de *Zaïde*, de *Telephonte*, de *Cléopatre ;* une Comédie en Prose, intitulée, *les Carosses d'Orleans ;* une *Epître* en Vers *à M. le Prince de Conti sur la mort du Prince son pere, arrivée en* 1685. On a mis dans ce volume quelques Discours en Prose, qu'il prononça à l'Académie Françoise. Le second volume est intitulé, *les Amours de Catulle*, ouvrage en Prose, avec une traduction en Vers de quelques Epigrammes de ce Poëte Latin. ANISSON, Directeur de l'Imprimerie Royale, a donné une édition de ces deux volumes in-12. Paris 1700. *Les Amours de Tibulle*, ouvrage qu'il a composé en Prose, mêlé de quelques Vers traduits ou imitez de Tibulle, contient trois volumes in-12. à Paris chez Delaulne 1712. On peut joindre encore à ces ouvrages des *Memoires historiques sur la vie de François-Louis de Bourbon, Prince de Conti.* Ils sont imprimez avec l'Oraison funebre de ce Prince, pro-

noncée par le P. Mafillon, aujourd'hui Evêque de Clermont, volume in-4°. Paris 1709.

Tous ces ouvrages font honneur à leur Auteur. A l'égard de fes Poëfies, on peut dire que fa Tragédie de *Cléopatre* ou de *la Mort de Marc-Antoine*, l'emporte fur les autres.

CCXXVII.

RENE' BOUDIER, DE LA JOUSSELINIERE,

Né à Alençon en Normandie l'an 1634. *mort à Mante le* 16. *Novembre* 1723. *dans la* 90ᵉ *année de fon âge, inhumé dans l'Eglife de Notre-Dame. (Poëte François.)*

René Boudier étoit iffu de l'ancienne Famille de Soule dans le Coutentin. Après la mort de fon pere, qui fut tué étant Capitaine au fiege d'Arras en 1642. fa mere vint demeurer à Mante, dont elle étoit originaire, & y amena fon fils âgé de fept à huit ans : elle lui donna une excellente éducation, dont il fçut profiter.

A peine forti de l'enfance il fe porta à l'étude des belles Lettres, & il y fit un fi merveilleux progrès, qu'à l'âge de quinze ans, il fçavoit le Grec, le Latin & l'Efpagnol, & commença dès cet âge à faire quelques Pieces de Poëfie, dont on en trouvera quelques-unes dans fes œuvres, marquées avoir été produites à cet âge, & qui ont été dignes d'être mifes au jour.

Comme Boudier étoit né avec un efprit auffi univerfel que fublime, il avoit dès ce jeune âge un grand goût pour les beaux Arts, qu'il cultivoit, & dont il fe faifoit un delaffement de fon extrême application à l'étude. Il deffinoit, & même peignoit paffablement, & il toûchoit le Luth avec delicateffe. L'inclination qu'il avoit pour la Peinture & pour la Mufique, fœurs de la Poëfie, jointe à un excellent difcernement, lui avoit acquis une parfaite connoiffance de ces deux beaux Arts, furtout de la Peinture, en quoi il fe connoiffoit comme les Maîtres de l'Art.

Pour les ouvrages d'érudition & de belles Lettres, il s'eft

principalement

principalement attaché à travailler sur l'antiquité, qu'il a approfondie au suprême degré; & on peut avancer, sans craindre de trop dire, que personne n'a si sçavamment écrit sur les Médailles, ou les Monnoyes Romaines, que lui, & qu'il a passé pour un des plus habiles Médaillistes, qui ayent jamais été. Il s'étoit acquis un telle reputation sur cette belle connoissance, qu'il étoit consulté des Sçavans en cette matiere de toutes les Provinces du Royaume; ce qui l'engageoit quelquefois à faire de sçavantes dissertations, qui pouvoient seules faire juger de la profondeur de son érudition.

Le Traité qu'il a fait sur les Médailles est, au sentiment de quelques bons Connoisseurs, ausquels il en avoit fait part, l'ouvrage le plus exquis & le plus instructif qui ait jamais été fait sur cette matiere : on y trouvera un grand nombre de Médailles gravées pour faciliter l'intelligence sur chaque sujet.

Il a fait aussi l'*Histoire de la Republique Romaine depuis la fondation de Rome, jusqu'à Cesar-Auguste*, ouvrage qui a été fort approuvé par quelques personnes sçavantes qui en ont lû le manuscrit.

Boudier a composé encore un *Abregé de l'Histoire de France*, propre à rappeller à la memoire l'histoire des Rois, les principaux faits & les évenemens les plus memorables. Il a même écrit sur les anciennes Monnoyes de France.

Ses œuvres en Poësie sont de divers genres: son genie aussi varié que fecond a traité nombre de sujets differens. Il a traduit en Vers plusieurs *Satires d'Horace & de Juvenal*, qu'il a accommodées aux moeurs, & au goût du siecle & de la Nation : il en a fait quelques-unes entierement de lui & sans imitation d'aucun Auteur.

Il a excellé principalement en *Epigrammes*, & s'étoit, pour ainsi dire, transformé en Martial & Catulle.

Personne n'a mieux entendu les anciens Poëtes Latins que lui; outre qu'il possedoit souverainement la Langue Latine, la grande connoissance qu'il avoit des mœurs, des usages, des maximes & des ceremonies des Romains, contribuoit encore à lui donner une parfaite intelligence de ces Auteurs qu'on ne peut jamais entendre bien parfaitement & bien exactement sans ce secours, quelque versé que l'on soit dans la Latinité.

RENE' BOUDIER. Il est peu d'Auteurs Latins, Grecs, Espagnols & Italiens, qu'il ne possedât parfaitement.

Outre les ouvrages ci-dessus Boudier en a fait plusieurs autres dans differens genres; entr'autres une *Grammaire latine*, très-instructive & très-curieuse; un *Traité de la Géographie ancienne pour l'intelligence de l'Histoire;* & un *Dictionaire géographique;* des *Remarques sur les difficultez de la Langue Françoise*, ouvrage très-utile pour les personnes qui se mêlent d'écrire; une traduction des *Centons de Proba Falconia*, illustre Dame Romaine, qui dans le quatriéme siecle a mis en Vers, qu'elle a tirez de Virgile, la Vie de Jesus-Christ & quelques passages de l'ancien Testament, ouvrage très-curieux : Boudier a eu la patience de rechercher tous les Vers de Virgile qui composent ce Poëme, & de les noter. Le Virgile sur lequel il a fait ces notes, est entre les mains de M. de Beuron, Lieutenant General de Mante, qui a presque tous les Livres de Boudier.

Si l'on rassembloit tous les ouvrages de cet Auteur en tous genres, on croiroit également qu'il a vêcu dans tous les siecles, & qu'il en a vêcu plusieurs : car à peine conçoit-on qu'une même personne ait pû produire tant d'ouvrages divers. Aussi est-il vrai, que cet homme dès sa tendre jeunesse entroit tous les jours de sa vie dans son cabinet à quatre heures du matin, où il travailloit sans relache jusqu'à midi, & reprenoit souvent son travail après dîner; qu'il a vêcu quatre-vingt-dix ans; & que depuis l'âge de dix ou onze ans il a continuellement travaillé, tant à étudier, qu'à produire. Il fit encore quinze jours avant sa mort de petites Pieces de Vers, où l'on trouve autant de genie & de feu, que dans ce qu'il produisoit en la vigueur de son âge; ce qui inspira à M. de Beuron, son Eleve & son ami, les Vers suivans.

A M. BOUDIER sur son dernier Poëme.

A peser la valeur de ton dernier ouvrage,
En croiroit-on l'Auteur un homme de ton âge?
Quoi! faire ainsi des Vers à quatre-vingt-dix ans:
Nul ne garda jamais tant d'esprit si long-tems.
Ta Muse joint au sens de la sage vieillesse
Le brillant & le feu d'une vive jeunesse:

Si le nombre des ans peut affoiblir ton corps,
En vain sur ton esprit il fait tous ses efforts;
Rien n'en peut alterer la vigueur infinie,
Tout jusqu'au tems respecte un si rare genie.

Boudier étoit vraiment Philosophe de cœur & d'esprit; l'extrême goût qu'il avoit pour les belles Lettres le remplissoit entierement. Il a plusieurs fois refusé des places aussi honorables qu'utiles, parce qu'elles l'auroient derobé à l'étude, qui faisoit son unique passion, & qu'elles lui auroient ôté la liberté & le loisir de cultiver & de mettre en œuvre les belles & les grandes connoissances qu'elles lui avoient acquises. Peu jaloux de la gloire qui flate ordinairement les beaux Esprits, il avoit toûjours resisté aux pressantes sollicitations qui lui ont été faites de mettre ses ouvrages au jour, quoique les suffrages des personnes qui l'en pressoient, fussent des sûrs garands du succès & de l'honneur qu'il en eût reçu, jusques aux dernieres années de sa vie; M. Boucon, un de ses amis particuliers, les lui enleva contre son gré, & les a remis à Simard, Libraire rue Saint Jacques à Paris, qui compte en commencer l'impression par l'*Histoire de la Republique Romaine*, qu'il donnera en huit volumes in-12.

J'ai vû & lû le manuscrit des œuvres Poëtiques de Boudier, qui consistent en *Odes*, *Sonnets*, *Epigrammes*, *Satires*, *Quatrins*, des *traductions de quelques Vers* d'Horace, de Juvenal, de Buchanan; une *Paraphrase de l'Ecclesiaste de Salomon*, dont les douze Chapitres sont mis en douze Chants. Ce manuscrit in-4°. avec un autre plus petit in-8°. peut contenir environ six mille Vers, où l'on trouve beaucoup d'imagination, d'élevation, d'agrement & de saillies plaisantes.

Boudier avoit les sentimens aussi élevez que le genie; il étoit d'un caractere doux & aimable, d'un commerce charmant, & d'une conversation aussi agréable qu'instructive, s'accordant à toutes sortes d'esprits, descendant volontiers à ceux qui ne pouvoient monter jusqu'à lui. Comme son genie s'étoit répandu sur toutes choses, quelque question qu'on lui proposât, sur quelque matiere que ce pût être, il satisfaisoit toûjours, & il n'étoit rien dont il ne parlât pertinemment.

M. le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, ayant entendu

parler d'un homme aussi rare, voulut le connoître; en effet il vint de Mante par ordre de ce Prince, qui fut charmé de sa conversation, & de quelques-unes de ses Poësies qu'il lui recita.

On peut dire avec verité & sans nulle prevention que Boudier a été un des plus beaux genies que la France ait produits, & qu'il merite à juste titre un rang distingué entre les personnes qui se sont rendus illustres dans les Lettres & les belles connoissances, & sur-tout dans l'Histoire.

Je rapporterai ici l'Epitaphe qu'il se fit lui-même.

Je suis Gentilhomme Normand,
D'une ancienne & pauvre Noblesse,
Vivant de peu tranquillement
Dans une honorable paresse.
Sans cesse le Livre à la main,
J'étois plus serieux que triste;
Moins François que Grec & Romain,
Antiquaire, Archimédailliste,
J'étois Poëte, Historien,
Et maintenant je ne suis rien.

Cet article est tiré en partie d'un Memoire que M. de Beuron m'a envoyé. *V.* l'Eloge de Boudier, *Mercure de Decembre* 1723.

CCXXVIII.

DAVID-AUGUSTIN BRUEYS,

Né à Narbonne, (où son pere, natif de Montpellier, étoit Directeur de la Monnoye) mort à Montpellier le 25. Novembre 1723. âgé de quatre-vingt-quatre ans. (Poëte François.)

Il fut élevé dans le Calvinisme: ayant fait ses études il fut reçu Avocat; mais sa principale occupation fut de travailler sur les matieres concernant la Religion. En 1682. il fit imprimer à Geneve & à Amsterdam un Livre contre M. Bossuet, Evêque de Meaux, qui a pour titre, *Exposition de la doctrine de l'Eglise Catholique sur les matieres de controverse.* L'année suivante en 1683. il embrassa la Religion Catholique & Romaine; & pour rendre compte au Public des raisons qu'il avoit eûes de se convertir, il composa un Livre, qui est un

Examen

Examen des raisons qui ont donné lieu à la separation des Protestans, &c. Brueys vint à Paris & fut reçu gracieusement de M. l'Evêque de Meaux, qui l'engagea à travailler à quelques ouvrages de controverse, & à quelques autres Livres de pieté, dont on peut voir le catalogue dans un de ses ouvrages posthumes, intitulé *Traité du legitime usage de la raison, principalement sur les objets de la Foi*, volume in-16. chez Jean-Baptiste Coignard fils, Paris 1727. Il entra dans les Ordres sacrez, & le Clergé lui accorda une pension ; il en eut aussi une du Roi.

L'esprit vif & enjoué de l'Abbé Brueys ne put pas s'occuper toûjours de sujets aussi graves & aussi serieux que ceux qui regardent l'Eglise : il prit du goût pour la Poësie & pour les Pieces de Théatre, & il donna en 1699. *Gabinie*, Tragédie sainte. Il composa encore une autre Tragédie sous le titre d'*Asba*, qui n'a point été imprimée.

L'amitié particuliere qui étoit entre lui & Palaprat, son compatriote, qui avoit le même penchant que lui pour le Théatre, l'engagea à composer quelques Comédies conjointement avec son ami, entr'autres *le Grondeur*, *le Muët*, & quelques autres Pieces, dont on voit le catalogue, article *Palaprat*, page 581. elles ont été rassemblées & imprimées, Paris 1711. derniere édition. L'Abbé Brueys a composé encore une Comédie, intitulée *l'Opiniâtre*, trois Actes en Prose, & qu'il a mise depuis en Vers & en cinq Actes. C'est lui qui a remis, ou plûtôt qui a refait la Comédie de *l'Avocat Patelin*, Piece en vieux langage, qui a été jouée dès le tems de Charles VIII. & dont on ignore le nom de l'Auteur : l'Abbé Brueys y a joint un Prologue avec des Intermedes, mais on ne le represente pas sur notre Théatre.

Entre les ouvrages de cet Auteur on doit compter sa *Paraphrase sur l'Art Poëtique d'Horace*, volume in-12. Paris 1683. son *Histoire du Fanatisme*, dont l'impression en quatre volumes in-12. a été achevée à Paris 1713.

L'Abbé Brueys étoit un homme tout-à-fait agréable dans le commerce de la vie ; il sçavoit se proportionner aux personnes de toute sorte d'état, & amuser jusqu'aux enfans. Comme il avoit la vûë extrémement basse, il portoit presque toûjours des lunettes, & jusques dans ses repas. Le Roi Louis le Grand, qui avoit de la bonté pour lui, s'informant un jour comme il se

trouvoit de ses yeux, dont il avoit été fort incommodé, il lui répondit : Sire, *Sidobre mon neveu dit que je vois un peu mieux.* Son ami Palaprat, avec lequel il a demeuré quelque tems, n'avoit la vûë gueres plus étendue que lui. On dit que comme ils prenoient du Thé tous les matins, ils étoient obligez quelquefois d'attendre sur l'escalier que quelqu'un passât pour le prier de voir si l'eau qu'ils avoient mise devant le feu bouilloit, afin d'y jetter le Thé. Ces deux amis joignoient à une naïveté des plus aimables les saillies les plus brillantes, & les faisoient paroitre selon que l'occasion s'en presentoit.

L'Abbé Brueys se retira trois ou quatre ans avant sa mort à Montpellier, où il a conservé jusqu'à l'âge de 84 ans le feu, l'imagination la plus vive, & le solide jugement qu'on lui a toûjours connu.

M. Sidobre son neveu, medecin de reputation, conserve quelques ouvrages manuscrits en Vers & en Prose de son oncle; & c'est lui qui a donné à l'impression le *Traité du legitime usage de la raison*, &c. que j'ai cité ci-dessus. *V.* l'Eloge de cet Abbé, *Mercure de Decembre* 1723.

CCXXIX.

CHARLES RIVIERE DU FRESNY,

Né en 1648. ancien Valet-de-Chambre du Roi & Contrôleur de ses Jardins, mort à Paris le 6. Octobre 1724. dans la 76e année de son âge. (Poëte François.)

Quoique son origine, selon la plus commune opinion, fût telle que bien des gens s'en feroient fait honneur, il n'en a jamais tiré vanité; il étoit même rare qu'il en parlât. Son grand-pere étoit fils d'une Jardiniere d'*Anet*, que l'on nommoit alors *la belle Jardiniere*; il est à présumer que son grand-pere & son pere furent attachez au service des Rois Henri IV. & Louis XIII. puisque du Fresny entra dans sa jeunesse Valet-de-Chambre de Louis XIV. Son esprit vif & agréable plut à ce Prince, qui le combla de ses bienfaits, & le mit dans un état d'opulence, que son humeur depensiere empêcha de rendre solide.

Le Roi lui accorda le Privilege d'une nouvelle manufacture de glaces, que l'on proposoit d'établir, & dont le succès a surpassé de beaucoup ce qu'on en attendoit. Si du Fresny avoit été capable de prevenir l'avenir, il auroit senti la valeur de ce don; mais sa maniere de penser ne le laissoit point songer au lendemain; le present étoit son point de vûë, & faisoit son bonheur ou son malheur; de sorte que pressé de satisfaire à quelques caprices, qui étoient en lui aussi forts que des besoins, il ceda son privilege pour un somme assez modique. Sa Majesté cependant lui donna encore une nouvelle marque de bienveillance; ce fut lorsqu'en renouvellant le privilege des glaces il ordonna aux entrepreneurs de cette Manufacture de donner à du Fresny trois mille livres de pension viagere; mais il ne profita pas long-tems de cette nouvelle grace, s'étant accommodé avec les Directeurs pour quelque argent qu'ils lui donnerent, & qui disparut bien vîte entre ses mains.

Du Fresny sentit bien après cela, qu'il ne devoit plus s'attendre aux bienfaits de ce Prince, qui aimoit à donner, mais seulement à propos. Ainsi il resolut de quitter la Cour, & demanda la permission de vendre sa Charge de Valet-de-chambre & de se retirer: le Roi lui permit, & eut la bonté de lui faire paroître d'en être fâché.

Il se maria deux fois, & on peut croire qu'il s'en repentit autant de fois. Du caractere dont on l'a depeint, il étoit homme à ne se marier que par caprice ou par interêt, distrait par l'application involontaire de son esprit à ses compositions, qui le suivoient par-tout, il lui auroit été fort difficile de se livrer aux soins d'une famille; il se sentoit bien, & peut-être étoit-ce pour s'en dispenser entierement, qu'il avoit imaginé d'avoir en même tems trois ou quatre logemens dans differens quartiers de Paris, & qu'il les quittoit, dès qu'il soupçonnoit que ceux, avec lesquels il ne vouloit point être en commerce, sçavoient qu'il y demeuroit.

Le privilege du *Mercure Galant* étant venu à vaquer en 1710. par la mort de M. de Visé, du Fresny le demanda au Roi, & ce Prince le lui accorda. Il composa donc les premiers volumes de ce Livre avec tout l'esprit & tout l'enjouement dont il étoit capable; mais il étoit trop ennemi de la contrainte, pour qu'un travail periodique, tel que celui du *Mercure*, pût

DU FRESNY. lui plaire long-tems; auſſi le negligea-t'il bien-tôt, & l'abandonna enfin à M. le Févre dans le mois de Decembre 1713. en ſe reſervant une penſion, dont il a joui juſqu'à ſa mort.

Du Freſny ſe hazarda de demander encore au Roi une nouvelle grace : c'étoit de vouloir bien lui accorder un petit terrain d'environ un quart d'arpent à l'extrémité d'une des Allées de Vincennes, qui aboutit vers la Barriere de Reuilly, faubourg S. Antoine, pour y bâtir une petite maiſon; comme auſſi les pierres d'une partie des murs du Parc de Vincennes du côté du chemin de Charenton, qui étoient tombez; ce qu'il obtint. Mais comme on fut inſtruit qu'il aidoit à faire tomber quelques pans de ces murs, qu'il croioit menacer ruine & pouvoir bleſſer quelques Paſſans, on lui fit défenſe d'y toucher davantage, & d'en enlever les moëlons, dont il avoit fait un aſſez bon debit à des Particuliers, outre ceux qui étoient neceſſaires pour conſtruire ſa maiſon. Il avoit trouvé le moyen de faire ſur un terrain d'environ un quart d'arpent, comme on vient de le dire, une cour, une baſſe-cour, une jolie maiſon de cinq toiſes de long, ſur quatre au plus de large, où l'on trouve ſalles, ſallon, galleries, deux petits appartemens, un jardin, où il y a un parterre, des boulaingrins, un boſquet, un potager, où l'on décend par un fer-à-cheval de gazon, deux allées en terraſſes, & enfin toutes les pieces du jardinage qui peuvent entrer dans les plus grands & les plus beaux Parcs. Il avoit effectivement une intelligence merveilleuſe pour l'Architecture, & ſur-tout pour les jardinages, comme il en a donné des preuves par quelques maiſons & jardins qu'il a ornez dans Paris & dans les environs. Il rendoit les moindres bâtimens & les plus petits terrains tout-à-fait agréables par la diſpoſition qu'il en faiſoit. Et l'on voit ſur le chemin du Menil-montant une maiſon qu'il a conſtruite d'un ſeul moulin-à-vent, où il ſe trouve des ſalles & des chambres qu'un honnête homme peut habiter, avec un petit jardin en terraſſe, qui fait le tour du pied du rond de maſſonerie, qui ſert ordinairement de logement au meunier, & qui devient preſentement celui du Proprietaire de cette maiſon. Du Freſny étoit auſſi bon deſſinateur & un homme très-adroit au travail de la main, & ſçavoit très-bien la Muſique: il étoit de bonne compagnie, enjoué, fertile en bons mots &

en

en saillies plaisantes, sans maligne application & sans obscenité, aimant beaucoup les plaisirs, mais sans débauche. On ne peut pas le louer beaucoup sur les sciences acquises par l'étude & par l'application, ni sur les lumieres d'un jugement à qui rien ne manque; mais en recompense c'étoit un genie fecond, naturel, vif & très-original, avec des ressources dans l'esprit très-grandes & des plus singulieres.

C'est assez parler du caractere d'esprit de du Fresny, venons presentement aux ouvrages qu'il a produits. Le talent pour lequel il avoit le plus de penchant, étoit le dramatique comique. Nous avons des Pieces de lui dans ce genre d'un très-bon goût avec des portraits & des peintures fines, naïves & piquantes des mœurs du siecle. On a remarqué que la plûpart de ses Comédies ont conservé sur le papier toutes les beautez qui les ont fait applaudir sur le théatre: du reste il n'y a peut-être jamais eu de Poëte comique plus reservé, n'ayant jamais rien hazardé qui puisse offenser la pudeur.

Voici le catalogue de ses œuvres.

Pieces qui ont été jouées sur le théatre des Comédiens François. I. *Le Negligent*, Comédie en trois Actes avec un Prologue, representée pour la premiere fois en 1692. II. *Le Chevalier joueur*, cinq Actes, 1697. III. *La Nôce interrompue*, un Acte, 1699. IV. *La Malade sans maladie*, cinq Actes, 1699. Cette Piece, qui tomba à la premiere representation, servit ensuite à du Fresny à faire la Comédie des *Vapeurs*, où il fit entrer beaucoup de choses qui se trouvent dans celle-ci: elle a été imprimée en 1731. V. *L'esprit de contradiction*, un Acte, 1700. VI. *Le double Veuvage*, trois Actes, 1702. VII. *Le faux honnête-homme*, 1703. Cette Piece ne réussit pas, ce qui l'engagea à reprendre ce qu'il y avoit de meilleur pour faire son *faux Sincere*, une de ses Pieces, qui a eu le plus de réussite. VIII. *Le faux instinct*, trois Actes, 1707. IX. *Le Jaloux honteux*, cinq Actes, 1708. X. *La Jalouse*, cinq Actes, 1709. Ces dix Comédies sont en Prose: celles qui suivent sont en Vers. XI. *La Coquette de village, ou le Lot supposé*, trois Actes, 1715. XII. *La Reconciliation Normande*, cinq Actes, 1719. XIII. *Le Dédit*, un Acte, 1719. XIV. *Le Mariage fait & rompu*, trois Actes 1721. XV. *Le faux Sincere*, cinq Actes, 1731.

Autres ouvrages de cet Auteur. *Les Amusemens serieux &*

DU FRESNY. *comiques*, volume in-12. Paris 1699. *Le Puits de la verité*, Histoire gauloise, volume in-12. Paris 1698. *Parallele d'Homere & de Rabelais. Parallele du Bouclier d'Achille dans l'Iliade d'Homere & dans l'Iliade de la Motte. Reflexions sur la Tragédie de Radamiste & de Zenobie. Reponse Apologetique de l'Auteur du Mercure Galant au Journal de Trevoux. Nouvelles historiques*, au nombre de 21. *Impromptu de Villers-Cotterets. Divertissemens. Chansons.* Toutes les Pieces qu'on vient de marquer ci-dessus ont été recueillies en six volumes in-12. chez Briasson, Libraire à Paris 1731.

Il est bon de remarquer ici que du Fresny étoit veritablement original dans les *Chansons* ou petites *Cantates*, qu'il a composées; il y fait des peintures vives & plaisantes de presque tous les caracteres differens des hommes : non-seulement il est l'auteur des paroles, mais aussi de la musique, qui y convient parfaitement, & qu'on peut dire d'un goût nouveau. Personne n'executoit aussi mieux que lui ces sortes de Chansons. Il avoit un tic qui lui demontoit frequemment toutes les parties du visage, & lui faisoit changer de phisionomie; ce qui jettoit encore un comique tout-à-fait divertissant dans tout ce qu'il disoit & dans tout ce qu'il chantoit.

Du Fresny a encore composé plusieurs Comédies pour l'ancien Théatre Italien; sçavoir, I. *L'Opera de campagne*, en trois Actes avec un Prologue, 1692. II. *L'Union des deux Opera*, en un Acte, 1692. III. *Les Chinois*, en quatre Actes avec un Prologue, 1692. Il a fait cette Piece conjointement avec Regnard, de même que celle qui suit. IV. *La Baguette de Vulcain*, en un Acte 1693. V. *Les Adieux des Officiers, ou Venus justifiée*, en un Acte, 1693. VI. *Les mal-assortis*, en deux Actes, 1693. VII. *Le depart des Comédiens*, en un Acte, 1694. Il a composé encore cette Piece avec Regnard, comme aussi les deux suivantes, VIII. *Attendez-moi sous l'orme*, un Acte, 1695. IX. *La Foire Saint Germain*, en trois Actes, 1694. avec Regnard. X. *Les Momies d'Egypte*, en un Acte, 1696. aussi avec Regnard. XI. *Pasquin & Marforio, Medecin des mœurs*, en trois Actes, 1697. XII. *Les Fées, ou les Contes de ma mere l'Oye*, en un Acte, 1697. *Biancolelli*, Acteur de la Comédie Italienne, a travaillé conjointement avec lui à ces deux dernieres Pieces. *Voyez* son Eloge par M. d'Alençon à la tête du Recueil de ses œuvres, imprimé

chez Briasson. Le P. Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 17. Le Mercure du mois d'Octobre 1724.

CCXXX.

DE LA FONT,

Parisien, mort le 20. Mars 1725. âgé de 39 ans. (Poëte François.)

C'étoit un homme recommandable par le merite de l'esprit & par la bonté du cœur : il avoit beaucoup de talent pour le genre comique, qu'il traitoit d'une maniere neuve & naturelle : il a donné quatre Comédies dans ce goût, dont les deux premieres ont eu beaucoup de réussite, & les deux autres ont été vûës avec plaisir; elles sont en un Acte & en Vers : les voici. I. *Les trois Freres rivaux*. II. *L'Amour vengé*. III. *Crispin Jupiter, ou Danaé*. IV. *La Pompe funebre de Crispin*. LA FONT a fait connoître aussi son genie pour la Poësie lirique ou chantante par trois de ses Pieces, qui ont été representées sur le théatre de l'Opera ; I. *Les Fêtes de Thalie*, Ballet en quatre Entrées, dont la musique est de M. Mouret, 1714. II. *Hipermenestre*, Tragédie en cinq Actes, la musique est de M. Gervais, 1716. III. *Les Amours de Prothée*, Ballet en trois Actes, musique de M. Gervais 1720. Il a laissé encore un Opera, sous le titre d'*Orion*, Il a composé aussi quelques Pieces pour l'Opera Comique, telles que *le Monde renversé*, le Prologue de *la Querelle des Théatres, &c.* *V.* son Eloge dans le *Mercure de France*, Mars 1725.

CCXXXI.

CHARLES DE LA RUE,

Jesuite, Parisien, né l'an 1643. mort à Paris au College des Peres de son Ordre le 27. Mai 1725. âge de 82 ans, Prédicateur du Roi. (Poëte Latin & François.)

Aussi-tôt qu'il eut fait ses études, il entra dans la Compagnie de Jesus, où il a rempli une longue & brillante carriere.

LE PERE DE LA RUE. Personne n'a eu un genie plus universel que lui pour tout ce qui regarde les Sciences & les belles Lettres. Sa profonde érudition a paru dans plusieurs de ses ouvrages, sur-tout dans sa version latine, & dans ses notes sçavantes & curieuses sur le *Virgile à l'usage du Dauphin* [a]. Sa grande éloquence a brillé dans les Sermons qu'il a prechez pendant plusieurs années à la Cour & à Paris ; & les Oraisons funebres & les Panegyriques qu'il a prononcez, ont eu un applaudissement general.

Le talent que le Pere de la Rue avoit pour la Poësie lui a aussi acquis une grande reputation, & lui a fait meriter d'être mis au rang de nos excellens Poëtes Latins, qui forment la *Pléiade Parisienne*.

Ses œuvres Poëtiques ont été recueillies & partagées en quatre livres qui parurent en une édition in-4°. Paris, 1680. Le premier livre comprend ses Pieces Dramatiques ; sçavoir, la Tragédie de *Lisimachus Roi de Thrace*, & celle de *Cyrus Roi de Perse.* Le second contient les *Panegyriques*, dont les deux principaux sont, l'un *sur les Conquêtes & Victoires de* LOUIS XIV. *en Flandres l'an* 1667. & l'autre *sur celle de la Hollande en* 1672. *Poëmes* que le Grand Corneille a traduits en Vers françois. On y voit encore le *Panegyrique d'*ANNE D'AUTRICHE *Reine de France*, qu'il fit à la mort de cette Princesse, &c. Le troisiéme livre s'appelle *Simbolique*, à cause des *Devises heroïques* qu'il renferme. Le quatriéme est un recueil de *Pieces mixtes*, telles que des *Paraphrases en Vers Hexametres sur quelques Odes d'Horace ; d'autres Vers sur des sujets de pieté ; & quelques Inscriptions.*

On a une seconde édition de ses œuvres en un volume in-12. chez la Veuve de Simon Benard, Paris 1688.

Il a composé aussi en Vers françois une Tragédie de *Lisimachus*, traitée d'une autre maniere que celle qu'il avoit donnée en latin sous le même titre : elle a été aussi representée publiquement dans le College, & fut très-applaudie ; mais il n'a pas voulu satisfaire à l'empressement du Public, en la faisant imprimer. Il en a usé de même à l'égard d'une Tragédie françoise de sa façon, intitulée *Sylla* ; elle avoit eu l'approbation de P. Corneille, qui estimoit beaucoup les ouvrages du P. de la Rue : on étoit même sur le point de la representer sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, & les preparatifs en étoient faits fort

[a] Volume in-4°. Paris 1682. seconde édition.

secretement,

ſecretement, lorſque l'Auteur ayant été averti en empêcha la repreſentation par ſon credit. Cette Piece ſe trouve imprimée dans un Traité du P. Buffier Jeſuite, ſur l'Eloquence; & dans ſes œuvres diverſes qu'il a données in-folio, Paris 1732. Le Grand Corneille, qui faiſoit un grand cas de toutes les Poëſies du P. de la Rue, diſoit que c'étoit dommage qu'il fût d'une profeſſion à ne pouvoir ſe donner tout entier à la Poëſie Dramatique; que perſonne n'auroit été plus capable que lui de ſoutenir la noble majeſté du Théatre. *V.* l'Eloge du Pere de la Rue dans le *Mercure de France*, mois de Mai 1725. Baillet, *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, tome 5. nº. 1550. Moreri, *Dictionaire.*

CCXXXII.

CLAUDE-FRANÇOIS MENESTRIER, [a]

Jeſuite, né à Lyon le 10. *Mars* 1631. *mort à Paris le* 21. *Janvier* 1705.

Il entra dès l'âge de 15 ans dans la Compagnie de Jeſus, il y fut employé dans ſes premieres années ſuivant l'uſage de la Societé, à regenter les Humanitez. Il profeſſa la Rhetorique dans les Colleges de Chambery, de Vienne, de Grenoble & de Lyon. Les Langues Grecque, Latine, Allemande, Italienne lui étoient familieres, & il ſçavoit très-bien l'Hebreu. Il joignit à la connoiſſance de toutes ces Langues, & à la lecture des anciens Auteurs, tout ce qui étoit capable de le perfectionner dans les belles Lettres. L'étude de l'Hiſtoire, du Blaſon, des Deviſes, des Médailles, des Inſcriptions, des Decorations, & de tout ce que les Monumens anciens & modernes peuvent fournir ſur ces matieres, fit ſa principale occupation, & il ſe ſignala dans ce genre de Litterature : ſa memoire lui avoit été d'un grand ſecours dans cette ſorte d'étude. La Reine Chriſtine de Suede paſſant par Lyon pour ſe rendre à Rome, voulut connoître par elle-même, ſi tout ce qu'on lui avoit dit de la prodigieuſe memoire du Pere Meneſtrier étoit vrai (il étudioit pour lors en Théologie) Sa Ma-

[a] Le Pere Meneſtrier n'ayant point été placé ſelon l'ordre chronologique, où il devoit être après *Pavillon*, page 505. on a mis ici ſon article. Son nom doit auſſi être placé à la page 39. parmi ceux des beaux Eſprits, amateurs de la Poëſie & de la Muſique.

MENESTRIER. jesté fit prononcer en sa presence & écrire trois cens mots, les plus bizarres & les plus extraordinaires qu'on pût imaginer: il les repeta dans l'ordre qu'ils avoient été écrits, & ensuite en tel ordre & tel derangement qu'on lui voulut proposer.

Son goût se perfectionna si fort pour tout ce qu'on nomme Fêtes publiques, Céremonies éclatantes, Spectacles, qu'on le recherchoit de tous côtez pour en avoir des desseins. Il a fait exécuter, sur-tout à Lyon & à Paris, plusieurs Fêtes & Spectacles qui ont attiré l'admiration de tous les Spectateurs: il excelloit dans l'Art des Inscriptions, des Emblêmes & des Devises, qui font les plus nobles ornemens de ces Fêtes. Il a composé quantité d'ouvrages qui regardent cette Science & cet Art: on se contentera d'en citer quelques-uns. *Histoire de* LOUIS LE GRAND *par les Médailles, Emblémes, Devises, Jetons, Inscriptions, Armoiries & autres Monumens publics*, in-folio, Paris 1693. *Dessein de l'appareil des Nôces, Entrée & Reception de* MADAME LA DUCHESSE DE SAVOYE *à Chambery*, volume in-4°. 1663. *Dessein du Carousel, Course à cheval & Feux d'artifice faits pour les mêmes Nôces*, volume in-4°. 1665. *La Réjouissance de la Paix publiée à Lyon en* 1668. volumes in-folio & in-8°. *L'Alliance sacrée de l'honneur & de la vertu au Mariage de* M. LE DAUPHIN, volume in-4°. Paris 1680. *Relation du Parnasse sur les Céremonies du Baptême de* M. LE DUC DE BOURGOGNE, Paris 1682. *La Statue Equestre de* LOUIS LE GRAND, *placée dans le Temple de la Gloire. Dessein du Feu d'artifice sur la Riviere de Seine le* 13. *Août* 1699. *avec l'explication des Figures, Médailles & Bas-reliefs*, volume in-4°. 1699. *Dessein des Arcs-de-Triomphe dressez à Grenoble à l'honneur de* M. LE DUC DE BOURGOGNE *& de* M. LE DUC DE BERRI, *en* 1700. *Decorations à l'occasion de la Naissance de* M. LE DUC DE BRETAGNE *le* 25. *Juin* 1704.

BALLETS, OPERA.

Remarques pour la conduite des Ballets, Lyon 1658. *Ballet des Destinées de Lyon, representé devant les Magistrats de cette Ville dans le College des Jesuites, le* 16. *Juin* 1658. *L'Autel de Lyon consacré à* LOUIS AUGUSTE, *& placé dans le Temple de Gloire. Ballet dedié à* SA MAJESTÉ, *& representé devant Elle au même College le* 12. *Decembre* 1658. *Le Temple de la Sagesse representé dans un Ballet devant les Magistrats de Lyon*, 1663. Des *Representations en musique, anciennes & modernes*, volume in-12. Paris

1681. Des *Ballets anciens & modernes selon les regles du Théatre*, volume in-12. Paris 1682.

On pourroit citer plusieurs autres ouvrages du Pere Menestrier, tels que l'*Histoire Consulaire de la Ville de Lyon*; une grande *Histoire de la même Ville*, en trois volumes, & *celle de l'Eglise de Lyon*, à laquelle il travailloit quand il mourut; la *Description de plusieurs Pompes funebres & Canonisations de Saints:* ceux qu'on vient de rapporter ci-dessus suffissent pour faire connoître que ce Pere ne peut être que bien reçu sur le Parnasse, & qu'il y est utile dans le canton destiné, pour representer des Spectacles. Outre quelques Vers qu'il a mis dans les trois Ballets qu'il a donnez en forme d'Opera, on doit presumer qu'ayant regenté la Rhetorique pendant plusieurs années, il a composé quelques Tragédies latines. D'ailleurs toutes les Devises, les Emblêmes & les Inscriptions qu'il a faites, dépendent du genie Poëtique; & quand on y a aussi bien réussi que lui, on n'est pas indigne de paroître sur le Parnasse.

Toute l'application que demandoit la diversité de tant de travaux qui occupoient le Pere Menestrier, ne l'empêcha pas de se donner à son ministere. Après avoit prêché quelque tems en province, il vint l'an 1670. à Paris remplir cette éclatante fonction, qu'il soutint pendant plus de vingt-cinq ans dans les principales Eglises de cette grande Ville, & dans les plus considerables Cathedrales du Royaume. *V.* son Eloge & le catalogue de tous ses ouvrages, *Memoires de Trevoux*, Avril 1705. Le Pere Niceron, *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres*, tome 1. Moreri, *Diction.* Le catalogue de ses ouvrages n'est point rapporté dans ce Dictionaire.

CCXXXIII.

JEAN-BAPTISTE DE BOUSSET,

Né à Dijon, Maître de Musique de la Chapelle du Louvre, & de celles des Académies Françoise & des Sçiences., mort à Paris âgé de 63 ans, le 3. Octobre 1725. inhumé dans l'Eglise de saint Jean en Greve.

Après que de Bousset se fut fortifié dans la Musique & dans la composition de cet Art, il vint à Paris, où sa maniere agréa-

DE BOUSSET. ble de chanter, & la facilité avec laquelle il montroit le chant, fut fort goûtée, ce qui l'engagea à s'établir dans cette Ville.

Il avoit un genie heureux pour la compoſition des Airs ſerieux & à boire, à une, deux & trois Voix, où il joignoit une Baſſe continue. Il a donné pendant l'eſpace de trente-quatre ans, chaque année, un Livre de ſes Airs, imprimé ou gravé, que le Public a reçu toûjours favorablement. Il a dedié quatorze de ſes Livres à Madame la Ducheſſe de Bourgogne, depuis Dauphine de France; & ſept à Madame la Ducheſſe de Berri, &c.

On trouve dans la compoſition des Airs de Bouſſet une expreſſion juſte des paroles, un chant noble, agréable & naturel; &, ce qui eſt ſurprenant, une grande varieté dans le grand nombre qu'il en a donné.

Il ne ſe bornoit pas ſeulement à compoſer des Airs detachez, tels que ceux dont on vient de parler, il étoit capable de ſatisfaire à des ouvrages où les Muſiciens les plus renommez font voir l'étendue de leur genie & de leur ſçavoir, c'eſt-à-dire, par la compoſition des *Motets à grands Chœurs*, en ayant fait exécuter quelques-uns de ſa façon dans la Chapelle du Louvre. Il accompagnoit auſſi très-bien du Claveçin.

La nature avoit doué de Bouſſet d'un avantage qu'elle accorde bien rarement (je ne ſçai pourquoi) aux grands Compoſiteurs de Muſique; c'eſt qu'elle l'avoit favoriſé d'une voix des plus aimables, qu'il conduiſoit avec un goût merveilleux. Sa figure & ſa phiſionomie étoient auſſi très-agréables, ce qui augmentoit le plaiſir de l'entendre chanter.

Il a laiſſé deux fils, dont un a herité des heureux talens de ſon pere pour la Muſique, & qui dès l'âge de vingt-cinq ans a fait graver deux Livres d'*Airs* de ſa façon, qui ont été très-bien reçus du Public.

On ne peut ſe diſpenſer de joindre à l'article de Bouſſet quelques Perſonnes d'eſprit & d'un goût delicat, qui ont compoſé les paroles des Airs qu'il a mis en muſique. De ce nombre on ne doit pas oublier MORFONTAINE, Gentilhomme de Brie, qui a ſervi quelque tems dans les Mouſquetaires du Roi; DE ROCHEBRUNE; & CAMILLE DE BARCOS, Contrôleur des guerres de la Compagnie des Gendarmes de la Garde du Roi,

Roi, Intendant de la Maison de M. le Marechal Duc de Villeroy, de même que M. TANNEVOT, aujourd'hui vivant.

Il auroit été à souhaiter que dans les Recueils d'Airs de Bousset on eût marqué au commencement ou à la fin de chaque Air le nom de l'Auteur des paroles.

CCXXXIV.

FRANÇOIS GACON,

Né à Lyon, mort en son Prieuré de Baillon près Beaumont sur Oise le 15. Novembre 1725. dans la 59e année de son âge. (Poëte François.)

Quoique Gacon eût un air des plus simples, & qu'il fût un très-bon homme dans le commerce ordinaire de la vie, son esprit ne laissoit pas d'être porté à la satire. Il s'étoit surnommé *le Poëte sans fard*, & il en soutenoit assez bien le caractere, car il disoit volontiers tout ce qu'il pensoit, & sur-tout de Messieurs les Poëtes ses Confreres, ce qui faisoit qu'ils ne l'épargnoient pas dans l'occasion; mais il prenoit bien les choses, & convenoit même le premier des fautes qu'on lui imputoit avec raison.

Le premier ouvrage que Gacon donna à l'impression eut pour titre *l'Anti-Rousseau:* il ne lui fit pas beaucoup d'honneur; aussi ses armes étoient-elles trop foibles pour attaquer un Poëte tel que Rousseau. Peu de tems après, en 1701. il fit paroître un volume de ses Poësies sur differens sujets, qui contient *vingt-cinq Satires; vingt-six Epîtres satiriques; une Description du Massacre des Innocens; la Nymphe de Chantilly à* M. LE PRINCE; & *cent quarante Epigrammes*. Parmi ces Pieces on en trouve plusieurs qui sont écrites avec esprit & jugement, & qu'on lit avec plaisir; je citerai seulement ici sa dix-huitiéme Satire, intitulée *le Caffé;* & sa Satire vingt-quatriéme, qui a pour titre *le Voyage de Fontainebleau*, qui ont un certain naïf heureux & beaucoup d'agrément. Gacon donna ensuite une *Traduction en Vers des Odes d'Anacreon & de Sappho*, volume in-12. Rotterdam 1712. On peut dire, quoique des Personnes illustres dans la Republique des Lettres [a] ayent traduit avant lui les mêmes Odes, que les

[a] Madame Dacier, Longepierre, la Fosse.

GACON. ſiennes ne ſont pas celles qui ont le moins plû au Public. Il a mis une longue Préface à la tête de cette Edition, où il parle de l'excellence de la Poëſie, & de la difficulté de traduire en Vers françois les Poëtes Grecs & Latins; il y paſſe auſſi en revue quelques Poëtes anciens & modernes. Pour rendre la lecture de ſa traduction plus agréable, il a compoſé en Proſe une *Hiſtoire de la vie d'Anacreon* pendant ſon ſejour à la Cour de Policrate Roi de Samos; & il a diſtribué ſes Odes dans le cours de cette Hiſtoire, où il les fait venir quand il le croit à propos, ce qui lui donne auſſi occaſion de faire une critique des Auteurs qui ont traduit avant lui ce Poëte Grec.

Gacon, qui vouloit ſe mêler de tout, entra auſſi dans la querelle ſur la préſéance des Anciens & des Modernes; il en trouva une belle occaſion au ſujet de l'Iliade de la Motte: il prend le parti de la défenſe d'Homere dans un Livre, volume in-12. Paris 1715. il l'a intitulé *Homere vengé.* C'eſt un ouvrage en vingt-cinq Lettres, où ſont inſerées pluſieurs *Fables*, *Epigrammes* & autres petits morceaux de Poëſie, où il auroit pû menager davantage les termes dont il s'eſt ſervi en attaquant la Motte, qui parut en être vivement touché, de même que de quelques autres Fables qu'il fit encore contre lui. On dit auſſi que Gacon ayant remporté vers l'an 1720. le Prix de Poëſie de l'Académie Françoiſe, la Motte obtint de Meſſieurs ſes Confreres les Académiciens, que Gacon ne viendroit pas les remercier dans leur Aſſemblée, comme c'étoit l'uſage.

Comme il s'étoit donné pour un Cenſeur du Genre humain, le General AIMON & les premiers Officiers du *Regiment de la Calotte* le choiſirent pour être Secretaire dudit Regiment: c'étoit lui qui étoit chargé d'expedier & de compoſer en Vers les Brevets aux Perſonnes qu'on y recevoit; il en a fait pluſieurs, qui ſont écrits d'un ſtile tout-à-fait plaiſant & convenable à ceux auſquels ils étoient deſtinez. Il entendoit très-bien ces ſortes d'ouvrages de Poëſie, de même qu'à dreſſer des Placets & à écrire des Lettres en Vers à de grands Seigneurs & à des Magiſtrats.

Gacon s'eſt exercé dans preſque tous les genres de Poëſies. Il a fait une traduction en Vers de la *Comédie des Oiſeaux* d'Ariſtophane, qu'il a accommodée à notre Théatre. Il a traduit

aussi en Vers le Poëme de la Peinture par du Fresnoy (dont il est parlé à l'article de ce Poëte Latin, page 285.)

On pourroit s'étendre beaucoup sur les ouvrages & les avantures du Poëte Gacon ; mais je laisse ce sujet à M. Gacon l'Avocat, homme d'esprit & de Lettres, qui nous promet une édition nouvelle des œuvres de son frere, avec des notes qui paroissent necessaires sur quelques endroits.

CCXXXV.

FLORENT CARTON D'ANCOURT,

Né à Fontainebleau en 1661. Comédien du Roy, Auteur de plusieurs Comédies, mort à sa Terre de Courcelles-le-Roy en Berry le 6. Decembre 1725. (Poëte François.)

Son pere Florent Carton, Ecuyer sieur d'Ancourt, lui donna une très-bonne éducation; il l'envoya faire ses études à Paris dans le College des Jesuites. Le jeune d'Ancourt se distingua dans ses classes par son esprit & son sçavoir : ayant fait sa Philosophe, il étudia en Droit, & se fit recevoir Avocat à l'âge de dix-sept ans.

L'amour qu'il conçut alors pour une jeune Comédienne, nommée *Therese le Noir*, lui en inspira pour le Théatre; & n'écoutant que sa passion, il se fit Comédien, & épousa en 1680. celle qui lui avoit fait prendre ce parti.

Il avoit beaucoup de talent pour cette profession, & réussissoit parfaitement bien dans les Rôles serieux qui se trouvent dans les Comédies, sur-tout dans ceux de Jaloux, de Financiers, d'Hipocrites, & dans celui du Misantrope. Il ne se contenta pas de briller à la Comédie comme Acteur, il composa encore quantité de Pieces, dont la plûpart ont eu un grand succès, & ont fait beaucoup de bien à sa Troupe : le Public les revoit encore tous les jours avec plaisir. Son stile est leger, vif, agréable; & si tous ses ouvrages ne sont pas aussi châtiez qu'on le desireroit, on peut dire que le Dialogue en est toûjours excellent.

D'Ancour sçavoit saisir de certains momens, où il arrivoit quelques avantures plaisantes à Paris, & trouvoit le moyen

D'ANCOURT. d'en former en peu de jours de petites Pieces agréables, qu'il donnoit au Théatre, & qui attiroient un grand monde.

Les agrémens de sa conversation & sa politesse le faisoient rechercher par tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour & à la Ville; & les personnes les plus considerables se faisoient un plaisir de l'avoir chez eux, & de l'aller voir chez lui.

La facilité qu'il avoit à parler, & une éloquence naturelle qui animoit tous ses discours, lui avoit fait deferer par ses camarades l'honneur de porter la parole dans toutes les occasions particulieres, & le Public l'écoutoit toûjours avec applaudissement.

Des pensées serieuses vinrent enfin dégoûter d'Ancourt du Théatre, qu'il quitta à Pâques 1718. pour se retirer dans sa Terre de Courcelles-le-Roy. Il y composa une *Traduction en Vers des Pseaumes de David*, & une *Tragédie sainte*, qui n'ont point été imprimées.

Therese le Noir sa femme, fille & sœur des la Thorilliere, deux des meilleurs Acteurs pour le Comique qui ayent paru sur notre Théatre, a été une des plus belles femmes & des plus piquantes de son tems: elle jouoit dans le Comique les Rôles d'Amoureuses avec toute la grace & toute la finesse possible. Elle mourut à Paris le 11. Mai 1725. âgée de 64 ans, environ cinq années après avoir quitté le Théatre.

D'Ancour a laissé de sa femme deux filles, dont l'aînée a été mariée à un Commissaire, Controlleur de Marine, & la cadette à un Gentilhomme qui avoit été employé dans l'Artillerie.

Tout ce qu'on a imprimé de lui consiste en Pieces de Théatre, qui sont au nombre de cinquante-deux, dont la plûpart l'ont été separément dans le tems de leurs premieres representations. On les a réunies d'abord en cinq volumes, ensuite en sept, & enfin en neuf.

On donnera ici le catalogue des cinquante-deux Comédies qui sont contenues dans cette derniere édition en neuf volumes in-12. Rouen 1729. On distinguera celles qui sont en Vers en le marquant, de même que l'on fera connoître le nombre des Actes de ces Pieces, quand elles en auront plus d'un; c'est-à-dire, qu'à celles qui n'ont qu'un Acte, & qui sont le plus grand nombre, on ne le marquera pas, pour éviter des repetitions trop frequentes. I. *Les Fonds perdus*, en trois Actes, representez

reprefentez pour la premiere fois le 8. Juillet 1686. II. *Le Chevalier à la mode*, cinq Actes, 1687. III. *La Maifon de campagne*, 1688. IV. *La folle Enchere*, 1690. V. *L'Eté des Coquettes*, 1690. VI. *La Parifienne*, 1691. VII. *La Femme d'intrigue*, 1692. VIII. *Les Bourgeoifes à la mode*, cinq Actes, 1692. IX. *La Gazette*, 1693. X. *L'Opera de village*, 1693. XI. *L'Impromptu de Garnifon*, 1693. XII. *Les Vendanges*, 1694. XIII. *Le Tuteur*, 1695. XIV. *La Foire de Befons*, 1695. XV. *Les Vendanges de Surefne*, 1695. XVI. *La Foire Saint Germain*, 1696. XVII. *Le Moulin de Javelle*, 1696. XVIII. *Les Eaux de Bourbon*, 1696. XIX. *Les Vacances*, 1696. XX. *Renaud & Armide*, 1697. XXI. *La Loterie*, 1697. XXII. *Le Charivary*, 1697. XXIII. *Le Retour des Officiers*, 1697. XXIV. *Les Curieux de Compiegne*, 1698. XXV. *Le Mari retrouvé*, 1698. XXVI. *Les Fées*, trois Actes, 1699. XXVII. *Les Enfans de Paris*, cinq Actes, 1699. XXVIII. *La Fête de Village*, trois Actes, 1700. XXIX. *Les trois Coufines*, trois Actes, 1700. XXX. *Colin-Maillard*, 1701. XXXI. *L'Operateur Barry*, 1702. XXXII. *Nouveau Prologue & nouveaux Divertiffemens pour la Comédie de l'Inconnu*, en Vers, 1703. XXXIII. *Nouveau Prologue & nouveaux Divertiffemens pour la Comédie des Amans magnifiques*, en Vers, 1704. XXXIV. *Le galant Jardinier*, 1704. XXXV. *Prologue & Divertiffemens nouveaux pour Circé*, Tragédie en mufique, en Vers, 1705. XXXVI. *L'Impromptu de Livry*, Comédie-Ballet, en Vers, 1705. XXXVII. *Le Diable boiteux*, 1707. XXXVIII. *Second Chapitre du Diable boiteux*, deux Actes, 1707. XXXIX. *Divertiffemens de Seaux*, Comédie-Ballet, en Vers & en Profe, 1705. XL. *La Trahifon punie*, cinq Actes en Vers, XLI. *Madame Artus*, cinq Actes en Vers. XLII. *Les Agioteurs*, trois Actes. XLIII. *La Comedie des Comédiens*, ou *l'Amour charlatan*, trois Actes, 1710. XLIV. *Cephale & Procris*, trois Actes en Vers, 1711. XLV. *Sancho Panfa Gouverneur*, cinq Actes en Vers. XLVI. *L'Impromptu de Surefne*, Comédie-Ballet, 1713. LXVII. *Les Fêtes du Cours*. XLVIII. *Le verd Galant*. XLIX. *Le Prix de l'Arquebufe*. L. *La Metempfycofe*, trois Actes en Vers. LI. *La deroute du Pharaon*. LII. *La defolation des Joueufes*.

Une bonne partie de ces Pieces, qui font en un Acte & en Profe, font accompagnées d'Intermedes, de Chanfons & de Symphonies, & même quelquefois de Danfes, qui y donnent encore plus de gayeté & d'agrémens: *la Foire de Befons*, *les Vendanges de Surefne*, *le Moulin de Javelle*, *les Eaux de Bourbon*, &c.

ſont de ce nombre, de même que la Comédie des *trois Couſines*, en trois Actes, qui eſt une des plus agréables qu'on puiſſe voir dans ce genre. Claude Gillier, qui eſt auteur de la muſique de ces Pieces, de même que de celle du Divertiſſement de la Comédie de l'*Inconnu*, & de celui des *Amans magnifiques*, a eu un talent particulier pour réuſſir & plaire dans ce genre de Muſique gay & galant.

Quelques-uns ont cru que d'Ancourt, qui étoit aſſez diſſipé dans le monde, & qui aimoit aſſez le plaiſir, ſe faiſoit aider dans la compoſition de quelques-unes de ſes Pieces. Cela pourroit être, & il y a même apparence que feu Saintion, homme d'eſprit, a eu beaucoup de part à la Comédie du *Chevalier à la mode*, & à celle des *Bourgeoiſes à la mode*: mais il eſt certain que d'Ancourt a fait le plan & le canevas de toutes les Pieces qu'on vient de citer, & qu'il a travaillé lui ſeul à la plus grande partie. *V.* Le P. Niceron, *Mem. pour ſervir à l'Hiſt. des Hommes Illuſtr. dans la Republ. des Lettr.* tome 16. *Mercure de France*, Decembre 1725.

CCXXXVI.

JEAN BOIVIN,

Né à Montreuil d'Argilé, de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, & l'un des quarante de l'Académie Françoiſe, où il fut reçu en 1721, Profeſſeur Royal en Langue Grecque, Garde de la Bibliotheque du Roi, mort à Paris le 29. Octobre 1726. âgé d'environ 65 ans, inhumé à Saint Euſtache. (Poëte Latin, Grec & François.)

Il étoit fils & petit-fils de deux celebres Avocats. Louis Boivin ſon frere aîné, Avocat au Parlement & Penſionnaire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, poſſedoit toutes les Langues ſçavantes, & a été ſans contredit un des plus ſçavans hommes de l'Europe [a]. Il avoit douze ou quinze ans plus que ſon frere cadet, dont nous parlons ici; c'eſt pourquoi il étoit fort en état de l'inſtruire de toutes les belles connoiſſances qu'il avoit. Il mit tous ſes ſoins pour y réuſſir. Son jeune frere en profita ſi bien, que dès l'age de neuf ans il étoit en état

[a] On peut voir ſon Eloge par M. de Boze, Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres, t. 5.

de pouvoir lire & entendre les meilleurs Auteurs Grecs & Latins.

Les deux freres Boivin s'étant venu établir à Paris se firent une grande reputation parmi les Sçavans, & plusieurs Magistrats celebres leur donnerent des marques de leur estime, & se faisoient même un grand plaisir de profiter de leur conversation sur ce qui regarde les Auteurs des bons siecles.

Boivin le jeune joignoit à une érudition profonde une politesse aimable, qui lui firent d'illustres Protecteurs, tels que M. l'Abbé de Louvois, M. l'Abbé Bignon, M. d'Aguesseau, aujourd'hui Chancelier de France, qui l'honoroient de leur amitié, & qui se firent un plaisir de lui procurer des Emplois utiles & honorables. Il eut donc successivement les places de Garde de la Bibliotheque du Roi, de Professeur Royal en Langue Grecque, d'Académicien des Inscriptions & belles Lettres, & fut un des quarante de l'Académie Françoise : il remplit avec un applaudissement general toutes ces Places.

Pour faire connoître l'érudition & tous les beaux talens de Boivin le jeune, il suffit de rapporter la maniere dont M. Rollin, Professeur Royal en Eloquence, en parle dans un de ses Livres [a]: voici ses propres termes. » M. Boivin réunissoit dans un degré » éminent la delicatesse de la Litterature à la profondeur de » l'érudition, & je ne sçai si dans toute l'Europe il y avoit un » homme qui possedât plus parfaitement la Langue Grecque » que lui ; mais en même tems il composoit dans les trois Lan- » gues Françoise, Latine & Grecque avec une extrême deli- » catesse, soit en Prose, soit en Vers. Plusieurs habiles Profes- » seurs de l'Uuiversité ne manquoient jamais de lui montrer » leur composition, & ils se trouvoient bien de sa critique, » également modeste & judicieuse. Pour moi, quoiqu'il fût » mon cadet, je l'ai toûjours regardé comme mon Maître pour » les belles Lettres, sur-tout pour le Grec ; & je lui dois une » partie de ce que je sçai.

Defpréaux faisoit un grand cas du sçavoir de Boivin ; & dans la traduction qu'il a faite du Traité du Sublime de Longin, il s'est servi de ses Remarques.

Voici le catalogue des ouvrages imprimez de cet illustre Sçavant.

I. *Traduction en Vers françois du* Santolius pœnitens, 1696.

II. *Traduction latine d'onze livres de l'Histoire Bysantine de Nicephore Gregoras*, 1702. III. *Remarques sur le Traité du Sublime de* Longin. IV. *Apologie d'Homere*, *& le Bouclier d'Achille*, 1715. V. *Les Vies de M. le Pelletier & de M. Pithou*, en latin, 1716. VI. *La Batrachomyomachie d'Homere*, en Vers françois, 1717. VII. *Plusieurs Dissertations dans les Memoires de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*. VII. *Poësies grecques*. VIII. *Oedipe*, Tragédie de Sophocle; & *les Oiseaux*, Comédie d'Aristophane, en françois, avec deux sçavantes Prefaces à la tête de ces deux Pieces, 1729. Les Chœurs & les Intermedes ou Entr'actes de cette Tragédie & de cette Comédie sont traduits en Vers, & le reste est en Prose. M. Burette a parlé de ce dernier ouvrage de Boivin dans le *Journal des Sçavans* du mois de Février 1730.

On verra incessamment l'Eloge de ce sçavant homme par M. de Boze dans la suite de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*, tome 7.

CCXXXVII.

MICHEL RICHARD DE LA LANDE,

Né à Paris le 15. Decembre 1657. Chevalier de Saint Michel, Surintendant de la Musique du Roi, Maître de Musique de la Chambre & de la Chapelle, mort à Versailles le 18. Juin 1726. âgé de 67 ans.

Son pere & sa mere, dont il étoit le quinziéme enfant, le placerent enfant de Chœur à Saint Germain l'Auxerrois, leur Paroisse. Il avoit la voix très-belle, & on venoit l'entendre avec empressement. L'étude faisoit dès-lors un de ses plus grands plaisirs, & il y passoit les nuits, employant ses petits profits à avoir de quoi s'éclairer. Il apprit la Musique & à jouer de toutes sortes d'Instrumens, dont il saisissoit tout d'un coup l'intelligence. Il perdit sa voix à l'âge de puberté, comme il arrive souvent: Chaperon, son Maître, fut fort fâché de le perdre. L'Instrument auquel il s'attacha le plus, fut le Violon; il s'y adonnoit tout entier: mais s'étant presenté à Lully pour jouer à l'Opera, & cette demarche n'ayant pas réussi, il en fut

fut si piqué, que de retour chez lui, il brisa l'Instrument & y renonça pour toûjours.

Il s'attacha avec beaucoup de succès à l'Orgue & au Claveçin; & il y fit tant de progrès en peu de tems, qu'il fut desiré dans plusieurs Paroisses, & qu'il se vit Organiste tout-à-la-fois des Eglises de S. Gervais, de S. Jean, des Jesuites & du petit Saint Antoine.

M. le Duc de Noailles, depuis Maréchal de France en 1693. le choisit alors pour enseigner la Musique à Mademoiselle de Noailles sa fille, aujourd'hui Madame la Maréchale de Gramont; & cette heureuse circonstance est l'époque de la fortune de la Lande.

Louis XIV. demanda un jour à ce Seigneur s'il étoit content du Maître qui montroit à Mlle de Noailles. M. le Duc de Noailles, qui n'a jamais laissé échapper une occasion de faire du bien aux personnes de merite, saisit celle qui se presentoit en faveur de la Lande, dont il parla très-avantageusement au Roi. Son témoignage eut d'autant plus de force, qu'il tomboit sur les mœurs comme sur la capacité, & que d'être protegé par M. de Noailles, c'étoit acquerir le titre d'honnête homme.

Le Roi choisit donc notre Auteur pour montrer à jouer du Claveçin aux deux jeunes Princesses Mademoiselle de Blois, à present S. A. R. Madame la Duchesse d'Orleans, & Mlle de Nantes, S. A. S. Madame la Duchesse.

Sa Majesté alors lui fit composer de petites Musiques françoises, qu'elle venoit examiner elle-même plusieurs fois le jour, & qu'elle lui faisoit retoucher jusqu'à ce qu'Elle en fût contente. On laisse à juger combien l'avantage de travailler ainsi sous les yeux de son Roi est capable d'ouvrir le genie & de porter à l'étude un Sujet, qui de lui-même y étoit déja si adonné.

Le Roi ayant fait en 1683. quatre Charges de Maître de Musique de sa Chapelle au lieu de deux, afin de donner plus d'émulation aux Musiciens dans l'esperance de pouvoir meriter une de ces Places, la Lande fut choisi pour en occuper une, & la remplit dignement. Il se perfectionna si fort dans son Art, & sa Musique plut si fort au Roi, qu'il lui donna successivement les deux Charges de Maître de Musique de la

LA LANDE. Chambre & les deux de Compositeurs, celle de Surintendant de la Musique, & les quatre Charges de Maître de la Chapelle; aussi la Lande fut-il très-reconnoissant de toutes les graces que le Roi repandit sur lui, & eut-il une attention continuelle à plaire à son Prince: j'en rapporterai ici un trait des plus remarquables & des plus touchans; il se passa en presence de toute la Cour, qui étoit ce jour-là très-nombreuse & dans son plus grand éclat: ce fut le jour du départ de Philippe V. Roi d'Espagne, & petit-fils de France.

Louis le Grand traversant la gallerie & le grand appartement du Château de Versailles, au milieu des Ambassadeurs, des Seigneurs de sa Cour, des Officiers de sa Maison & de ses Troupes, & d'un grand nombre de Dames, marcha à sa Chapelle accompagné de Monseigneur le Dauphin son fils, du Roi d'Espagne, de M. le Duc de Bourgogne & de M. le Duc de Berri, ses petits-fils, & de tous les Princes & Princesses du Sang. Etant arrivé avec ce cortege, brillant & respectable, il se mit à genoux au milieu de la Tribune, dont l'appui & la balustrade étoient ornez à l'ordinaire d'un tapis de velours cramoisi avec des galons d'or; tous les Princes & Princesses ayant pris à ses côtez chacun leur rang, & formant le spectacle le plus magnifique & les plus majestueux qu'on puisse voir. La Lande fit chanter aussi-tôt son beau Motet *Beati omnes qui timent Dominum*, Pseaume 127. Le Roi, qui avoit devant lui les paroles de ce Pseaume en latin & en françois, se sentit attendri & touché vivement par les paroles & l'excellente Musique de ce Motet, sur-tout quand on chanta ce Verset, *Filii tui sicut novellæ olivarum in circuitu mensæ tuæ.* & tout le reste de ce Pseaume, qui convenoit si bien à ce grand Prince au milieu d'une Famille aussi nombreuse & aussi auguste: il ne put même retenir des larmes de tendresse & de joye. Toute la Cour prit part aux sentimens de son Prince, & fut charmée que la Lande eût fait choix d'un Motet aussi convenable à ce grand jour.

En 1684. le Roi avoit marié la Lande à Anne Rebel, Demoiselle de sa Musique; elle avoit une voix admirable, & possedoit souverainement l'Art du Chant: Sa Majesté voulut faire les frais de sa Nôce. La Lande en eut deux filles, qui toutes deux furent douées d'une très-belle voix: il les éleva

avec un grand ſoin, & cultiva le talent qu'elles avoient reçu de la nature. En 1704. il les fit entendre au Roi, qui en fut ſi ſatisfait, qu'il ſouhaita qu'elles chantaſſent ſouvent à ſa Meſſe, & leur donna à chacune mille livres de penſion. Mais la ſatisfaction que lui donnoient deux filles d'un tel merite ne fut pas de longue durée : la petite verole les lui enleva en douze jours l'an 1711. l'une étant âgée de vingt-cinq ans, & l'autre de vingt-quatre.

Il perdit Madame de la Lande ſon épouſe en 1722. & il reſſentit très-vivement cette perte. Les graces du Roi, à preſent regnant, vinrent au ſecours, & Sa Majeſté l'honora peu de tems après du Collier de S. Michel. En 1723. il ſe maria à Mlle de Cury, fille du Chirurgien de S. A. S. Madame la Princeſſe de Conty, premiere Douairiere. Les graces de la figure & de l'eſprit de ſa nouvelle Epouſe, & ſon ſçavoir dans la Muſique & dans l'Art de jouer de la Viole diſſiperent les chagrins & les ennuis que lui avoit cauſé la perte de ſa premiere femme & de ſes deux filles, & lui rendoient la vie douce & agréable : mais il ne put jouir de cet état heureux qu'environ deux ans & demi, ayant été attaqué d'une maladie qui l'enleva le 18. Juin 1726. âgé de ſoixante-ſept ans & demi, dont il en avoit employé quarante-cinq & plus au ſervice de Louis XIV. & de Louis XV. ayant donné pendant cet eſpace de tems ſoixante *Motets*, qui ont été chantez à la Chapelle de Leurs Majeſtez avec un grand applaudiſſement.

Depuis la mort de ce fameux Muſicien notre Monarque a temoigné ſouhaiter qu'on chantât de tems en tems dans ſa Chapelle des Motets de la compoſition de ce Muſicien : & dans le magnifique Concert public qu'on exécute au Louvre pluſieurs jours de l'année, on ne manque point de donner au moins un Motet de ſa compoſition, dont les Auditeurs ſont toûjours très-charmez.

La Lande, outre le nombre conſiderable de ſes *Motets à grands Chœurs*, a donné quelques morceaux de Muſique françoiſe, qui ont leur beauté ; entr'autres la muſique de *Melicerte*, Paſtorale ; du Ballet de *l'Inconnu* ; & celle du Ballet des *Elemens*. Il a compoſé la muſique de ce dernier conjointement avec M. des Touches, auſſi Surintendant de la Muſique du Roi, & un de nos plus illuſtres Muſiciens. On a auſſi de lui pluſieurs Airs

LA LANDE. de Violon & de Symphonie, dignes de la reputation qu'il s'est acquise.

La Lande quelque tems avant sa mort pensoit à faire part au Public de ses Motets, en les faisant imprimer ou graver; ce qu'il n'a pû exécuter comme il le souhaitoit : mais sa Veuve, attentive à tout ce qui peut faire honneur à la memoire de son mari, ayant confié ses Motets à des Musiciens très-entendus & amis du défunt, a commencé en 1728. à les faire graver, & jusqu'en cette année 1732. on en a donné treize Livres in-folio, que le Public a reçus avec beaucoup de satisfaction, & dont on continue à graver la suite. A la tête du premier de ces volumes se trouve la vie de ce grand Musicien, écrite par M. Tannevot sur les Memoires qu'en a donnez Madame de la Lande, qui étoit fort instruite du cours de la vie de son mari. J'ai tiré quelques extraits de cette vie dans une partie de ce que je viens de rapporter ci-dessus.

Pour ne laisser rien à desirer à ce premier volume, on a mis aussi avant la Vie de la Lande son portrait gravé par Thomassin, d'après le celebre Santerre. Il est assis près d'une table dans l'attitude & avec les attributs d'un homme qui compose. Les Vers suivans sont mis au bas de ce portrait.

Mortels, c'est de ce beau delire
Que sont nez parmi vous des accords si touchants.
A deux Divinitez LA LANDE *doit ses Chants ;*
APOLLON *le forma, c'est* LOUIS *qui l'inspire.*

A la tête de la Vie de la Lande on a mis une Lettre de M. Collin de Blamont, Surintendant de la Musique du Roi, qui est un éloge du grand merite & du sçavoir de la Lande, qui doit faire honneur à sa memoire, partant de la plume d'une personne aussi capable d'en bien juger. *V.* sa Vie & son Eloge à la tête du premier volume de ses *Motets ; Mercure de France*, mois de Juin 1726. premier volume, & mois de Février 1729.

CCXXXVIII.

CCXXXVIII.

ANTOINE HAMILTON[a],

Mort à Saint-Germain-en-Laye le 21. Avril 1720. dans la 74e année de son âge. (Poëte François.)

Le Comte Antoine Hamilton, originaire de l'ancienne & illustre Maison de ce nom en Ecosse, nâquit en Irlande. Comme il étoit Catholique Romain, il ne put obtenir d'Emploi en Angleterre, que lorsque le Roi Jacques II. fut monté sur le Throne; il lui donna un Regiment d'Infanterie en Irlande, & le Gouvernement de Limeric: mais ce Prince ayant été obligé de quitter ses Etats en 1688. le Comte Hamilton revint avec la Famille Royale en France, où il avoit déja passé une bonne partie de sa vie, & où il a toûjours resté depuis jusqu'à sa mort. Qu'on ne soit donc point surpris si j'admets sur le Parnasse François un homme né en Irlande, puisqu'il a passé la plus grande partie d'une longue vie en France, qu'il y est mort, que tous ses ouvrages sont écrits en François, & qu'il a été aimé & estimé de nos plus beaux Esprits. On voit dans ses œuvres Poëtiques qu'il étoit en commerce d'amitié & de belles Lettres avec le Duc de Nevers, Despréaux, Campistron, Malézieu, la Chapelle & quelques autres de nos Poëtes, qui ont loué ses ouvrages en Prose & en Vers. Je rapporterai ici quelques Vers du commencement d'une Epître que la Chapelle lui adresse.

O TOI *! qui sur l'Helicon voles,*
Et qui dans tes efforts divers,
Près des Muses que tu cajolles,
Sûr de TOI *jamais ne te perds*
- - - - - -
- - - - -
De tes cadences accouplées
Apprens-moi l'Art miraculeux,
Comment en rimes redoublées
Vingt fois avec un tour heureux
A nos oreilles rappellées,

[a] Le Comte Hamilton selon l'ordre chronologique doit être placé plus haut, après Ferrand, page 566.

Un Vers court & pourtant nombreux
Enferme un sens noble & nerveux.

- - - - - - -

De ce stile vif & serré,
Qu'on crut par la Parque cruelle
Avecque CHAPELLE *enterré.*
L'honneur par TOI *je renouvelle,*

- - - - - - -

Apprens-moi l'art de badiner
Sans ramper & sans me géner, &c.

Ces Vers font connoître assez le genie du Comte Hamilton, la delicatesse de son goût & sa facilité à composer des Vers, même sur des rimes redoublées.

Parmi les ouvrages en Prose de cet Auteur on doit compter les *Memoires de la vie du Comte de Grammont*, son beau-frere, dont on a deux éditions in-12. la derniere à la Haye, 1731. *les quatre Fracardins ; Fleurs d'épine ;* & *le Belier*, trois Contes qui ont été imprimez separément in-12. Paris, chez Josse 1730. Le même Libraire a donné encore un Recueil d'*Oeuvres mélées en Prose & en Vers par le Comte Hamilton*, divisé en deux tomes, volume in-12. 1731. Le premier tome renferme plusieurs Poësies sur differens sujets, plusieurs *Lettres & Epîtres*, la plûpart en Vers, mêlées de Prose. Le second tome contient un grand nombre de *Chansons*, & une *Histoire de Zeneyde* en Prose. *V.* l'*Avis du Libraire* à la tête des *Oeuvres mêlees du Comte Hamilton*.

CCXXXIX.

NICOLAS DE MALEZIEU, CHEVALIER SEIGNEUR DE CHATENAY,

Parisien, Chancelier de la Souveraineté de Dombes, Chef des Conseils de M. le Duc du Maine, Secretaire general des Suisses & Grisons, honoraire de l'Académie des Sciences, reçu à l'Académie Françoise en 1701. mort dans sa 77e année le 4. Mai 1727. à Paris, d'où son corps fut porté à sa Terre de Chatenay. (Poëte François.)

Je ne m'étendrai point ici sur les beaux talens que possedoit Malézieu, il a été un des plus sçavans Mathématiciens de

nos jours ; & le Roi Louis XIV. qui l'avoit déja choisi pour avoir soin de l'éducation de M. le Duc du Maine, & l'instruire sur les Mathématiques, voulut qu'il montrât aussi cette Science à M. le Duc de Bourgogne, avec lequel il eut l'honneur de travailler pendant près de quatre années, & avec qui il composa le Livre qui a pour titre, *Elemens de Géometrie de Monseigneur le Duc de Bourgogne*, imprimé à Paris en 1715.

L'éloge que M. de Fontenelle a fait de ce sçavant homme instruira bien agréablement le Lecteur sur tout ce qui le regarde : j'en rapporterai seulement ici ce qui est de plus convenable pour le faire paroître sur notre Parnasse en qualité d'Amateur de la Poësie. M. de Fontenelle nous apprend que Malézieu avoit un genie universel pour les Sciences, & qu'il les cultivoit avec beaucoup de succès ; que son érudition & son caractere gracieux le firent aimer des Princes & des personnes de la Cour les plus distinguées par leur naissance & par leur merite ; & que M. & Mme la Duchesse du Maine, ausquels il étoit fort attaché, l'estimoient beaucoup & lui avoient donné toute leur confiance. Voici ce qu'il dit en propres termes. » Quand M. le Duc du » Maine se maria, M. de Malézieu entra dans une nouvelle » carriere. Une jeune Princesse avide de sçavoir, & propre à » sçavoir tout, trouva d'abord dans sa maison celui qu'il lui fal» loit pour apprendre tout, & elle ne manqua pas de se l'atta» cher, particulierement par ce moyen infaillible que les Prin» ces ont toûjours en leur disposition, par l'estime qu'elle lui » fit sentir souvent. Pour lui faire connoître les bons Auteurs » de l'antiquité, que tant de gens aiment mieux admirer que » lire, il lui a traduit sur le champ, en presence de toute sa Cour, » Virgile, Terence, Sophocle, Euripide : & depuis ce tems-là » les traductions n'ont plus été necessaires que pour une partie » de ces Auteurs. Nous parlerions aussi des Sciences plus éle» vées, où elle voulut être conduite par le même Guide, mais » nous craindrions de reveler des secrets d'une si grande Prin» cesse : il est vrai qu'on devineroit bien les noms de ces Scien» ces, mais on ne devinera pas jusqu'où elle y a penetré.

» M. de Malézieu (continue M. de Fontenelle) eut encore » auprès d'elle une fonction très-differente, & qui ne lui réus» sissoit pas moins. La Princesse aimoit à donner chez elle des » Fêtes, des Divertissemens, des Spectacles ; mais elle vouloit

MALEZIEU. » qu'il y entrât de l'idée, de l'invention, & que la joye eût de » l'esprit. M. de Malézieu occupoit ses talens moins serieux » à imaginer ou à ordonner une Fête, & lui-même y étoit » Acteur [a]. Les Vers sont necessaires dans les plaisirs ingenieux; » il en fournissoit qui avoient toûjours du feu, du bon goût, & » même de la justesse, quoiqu'il n'y donnât que fort peu de » tems. Les impromptu lui étoient assez familiers, & il a beau- » coup contribué à établir cette Langue à Seaux, où le genie » & la gayeté produisent assez souvent ces petits enthousiasmes » soudains.

Il suffit de ce que je viens de rapporter d'après M. de Fontenelle pour donner à Malézieu quelque rang sur notre Parnasse. On trouve plusieurs Vers de sa composition dans le Livre qui a pour titre, *Divertissemens de Seaux*, deux volumes in-12. Trevoux 1712. & 1725. Ils consistent en plusieurs *Chansons*; quelques *Lettres*; *Sonnets*; *la Fête de Chantenay*; & autres *Divertissemens*; un Conte intitulé, *la Creste du Coq-d'Inde*, qui contient environ 1300 Vers. L'Abbé Genest, dont on trouve beaucoup de Vers dans les *Divertissemens de Seaux*, a travaillé conjointement à cette Piece avec lui. Malézieu a fait representer encore deux ou trois Pieces de sa façon sur le théatre de Seaux; entr'autres l'*Heautontimorumenos* de Terence en françois.

Il a été marié cinquante-quatre ans avec une Dame de merite, dont il a eu cinq enfans vivans; trois garçons, dont l'aîné est Evêque de Lavaur; le second, Brigadier des Armées du Roi, & Lieutenant General d'Artillerie; & le troisiéme, Capitaine de Carabiniers: & deux filles, dont l'une est mariée à M. de Messimi, premier President du Parlement de Dombes; & l'autre à M. le Comte de Guiry, Lieutenant General du pays d'Aunis, & Mestre de Camp de Cavalerie. *V.* son Eloge par M. de Fontenelle, *Histoire & Memoires de l'Académie des Sciences*, année 1727.

[a] On dit qu'un jour MM. le Deputez de la Principauté de Dombes furent fort surpris, lorsqu'étant venus pour parler à M. de Malézieu, Chancelier de cette Souveraineté, un Suisse de M. le Duc du Maine leur dit d'un ton brusque: *Vous ne pouvez pas voir M. le Chancelier, il joue la Comédie.* Cela n'auroit point surpris des personnes instruites des Fêtes magnifiques & des nobles Spectacles que S. A. S. Madame la Duchesse du Maine a donnez pendant plusieurs années à Clagny près Versailles, & sur-tout à Seaux, où la Princesse elle-même, les Dames & les Seigneurs de sa Cour jouoient la Comédie pour leur amusement, & pour amuser agréablement une Assemblée d'un monde choisi.

CCXL.

THEOBALDE,

J. THEOBALDO DE GATTI,

Né à Florence en Italie, mort à Paris en 1727. dans un âge très-avancé, inhumé à Saint Eustache. (Musicien.)

La place de Symphoniste pour la Basse de Violon qu'il a occupée pendant cinquante ans dans l'Orchestre de l'Opera de Paris doit le naturaliser Musicien François, quand même il n'auroit pas obtenu du Roi des Lettres de naturalité.

Theobalde fut si charmé de quelques morceaux de Symphonie des premiers Opera de Lully, qui étoient venus jusqu'à Florence, qu'il voulut absolument en connoître l'Auteur, & qu'il partit pour Paris, où étant arrivé, il courut chez Lully son compatriote, & lui marqua le sujet de son voyage & l'empressement qu'il avoit de le voir. Lully lui en sçut très-bon gré, & le reçut avec beaucoup d'amitié; il le plaça dans l'Orchestre de l'Opera, ayant connu sa capacité pour l'execution de la Musique sur la Basse de Violon.

Outre la maniere sçavante dont Theobalde jouoit de la Basse de Violon, il étoit aussi bon Compositeur de Musique; & comme il avoit continuellement les oreilles remplies des Opera de Lully & de ceux de quelques autres habiles Musiciens, il se forma un grand goût pour la composition de ces ouvrages, & il en a donné des marques par deux Opera, qui ont été jouez sur notre Théatre; le premier, intitulé *Coronis*, Pastorale en trois Actes, representée en 1691; & le second, qui a pour titre *Scylla*. Ce dernier Opera a été representé à trois reprises differentes; en 1701. pour la premiere fois, ensuite en 1720. & en 1732. La Musique en a plû si fort aux personnes du premier goût & les plus en état d'en juger, qu'on a crû pouvoir le mettre en comparaison avec quelques Opera de Lully, dont il se faisoit honneur d'être disciple.

Theobalde a composé encore un Livre de *douze Airs Italiens*, dont il y en a deux à deux Voix, dediez à S.A.S. MADAME LA PRINCESSE DE CONTI, premiere Douairiere: il est imprimé in-4°. chez Ballard, Paris 1696.

CCXLI.

CLAUDE-FRANÇOIS FRAGUIER,

Né à Paris le 28. Août 1666. reçu à l'Académie des Inscriptions & belles Lettres en 1705. & à l'Académie Françoise en 1708. mort le 3. Mai 1728. dans sa 62e année. (Poëte Latin.)

Il fit ses études au College des Jesuites, où il avoit été mis en pension; & il fut formé dans le goût des belles Lettres par le celebre P. la Baune, qui à la sollicitation de Henri-Jules de Condé s'étoit chargé de l'éducation du Prince Louis, son fils. Ainsi le jeune Fraguier eut l'avantage d'avoir pour Maître un homme qui joignoit à un esprit cultivé une grande experience, & pour émule un jeune Prince du Sang.

Les PP. Rapin, Jouvency, de la Rue, & Commire, qui s'étoient aussi acquis une grande reputation dans le même College, se firent encore un plaisir de cultiver un genie aussi heureux que le sien, & lui inspirerent du goût pour leur Ordre, où il prit l'Habit à la fin du mois d'Août 1683.

Après avoir fait son Noviciat, il fit sa Philosophie au College de Paris, & fut envoyé ensuite à Caën pour y enseigner les belles Lettres. Il y fit d'abord connoissance avec Mrs Huet & Segrais, qui ne contribuerent pas peu à perfectionner son goût & à le guider dans ses études.

Suivant le conseil de M. Huet il donnoit une partie de son tems aux Auteurs Grecs, & une autre aux Latins; & il parvint par-là à se rendre aussi familieres les deux Langues, comme elles le seroient à un homme qui auroit vêcu autrefois à Athenes & à Rome.

Quatre années se passerent parmi ces études & ces occupations, au bout desquelles il fut rappellé à Paris, où il donna quatre autres années à la Théologie. Vers la fin de son cours se sentant peu de goût pour prêcher ou pour regenter, & voyant qu'il seroit à l'avenir dans l'obligation de choisir une de ces deux occupations, il quitta les Jesuites, sans rien perdre de l'attachement qu'il avoit pour eux.

Il fut bien-tôt repandu dans les compagnies les plus polies & les plus spirituelles de Paris, où il se perfectionna dans la

connoiſſance du monde & dans la politeſſe de la Langue Françoiſe, dont il n'avoit pas été fort inſtruit juſqu'alors. Sa candeur, ſa droiture, ſon deſintereſſement, ſa douceur, ſon égalité d'ame, au milieu même des maux preſque continuels qu'il reſſentit les dernieres années de ſa vie, ne lui avoient pas moins gagné l'eſtime & l'amitié de ceux qui le connoiſſoient, que ſes talens Litteraires.

Catalogue de ſes ouvrages.

I. *Diſcours prononcé dans l'Académie Françoiſe le 1. Mars* 1708. à ſa reception. II. *Eloge de Roger de Piles*, à la tête de ſon *Abregé de la vie des Peintres : ſeconde Edition*, in-12. Paris, 1715. III. *Mopſus, ſive Schola Platonica de hominis perfectione*, in-12. Paris, 1721. c'eſt un Poëme Elegiaque *ſur la perfection de l'homme*, où l'on voit ce qu'il y a de plus profond dans la morale des Payens, & de plus delicat dans la Poëſie. IV. *Santolius Pœnitens*, Piece en Vers, qui a été inſerée dans le *Santoliana* & dans quelques autres Recueils. V. Ses *Vers latins*, que l'Abbé d'Olivet a raſſemblez avec ceux de M. Huet dans une éditition in-12. Paris, 1729. On voit à la ſuite des Poëſies de l'Abbé Fraguier trois Diſſertations latines de ſa façon touchant Socrate : c'eſt ce qui nous reſte des Prolegomenes qu'il preparoit ſur Platon : on les a en françois dans les Memoires de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres. Ces Memoires renferment pluſieurs Diſſertations qui roulent ſur des ſujets curieux & intereſſans. Au ſecond volume on trouve celles qui ſuivent. I. *Le caractere de Pindare.* II. *Sur la Cyropedie de Xenophon.* III. *Sur l'uſage que Platon a fait des Poëtes.* IV. *De l'Eglogue.* V. *Sur la maniere dont Virgile a imité Homere.* VI. *Sur un Paſſage de Ciceron, où il eſt parlé du Tombeau d'Archimede & de ſa perſonne*: VII. *L'ancienneté des Symboles ou des Deviſes, établie ſur l'autorité d'Eſchyle & d'Euripide, avec quelques remarques ſur les Paſſages de ces deux Poëtes.* VII. Au quatriéme volume, *Diſſertation ſur l'ironie de Socrate, ſur ſon pretendu Demon familier & ſur ſes mœurs.* VIII. *Recherches de la vie de Q. Rufus le Comédien.* IX. Au tome cinq, *ſur les imprecations des peres contre les enfans.* X. *Diſcuſſion du Paſſage de Pindare cité par Platon.* XI. *Memoires ſur la vie d'Orphique.* XII. Au ſixiéme volume ; *qu'il ne peut y avoir de Poëmes en Proſe.* XIII. *Memoire ſur l'Elegie grecque & latine.* XIV. *La Gallerie de Verres.*

Tous les ouvrages qu'on vient de citer font connoître la grande érudition de l'Abbé Fraguier, & la facilité heureuse avec laquelle il écrivoit dans notre Langue. Sa Prose latine a aussi ses beautez, & l'on peut dire qu'il excelloit dans les Vers latins. Le Recueil de ses Poësies consiste en *Epîtres*, & quelques autres petites *Pieces de Vers*, qu'il adresse à plusieurs Personnes illustres par leur esprit & par leur sçavoir. On y trouve aussi quelques *petites Fables ; son Poëme de Mopsus*, ou l'*Ecole de Platon, de la perfection de l'homme ;* une *Paraphrase du Pseaume* CXI. *Beatus vir qui timet Dominum*, &c. l'*Epitaphe de VVateau*, Peintre qui s'est acquis une grande reputation par les graces de son pinceau. *V.* l'Extrait de sa vie & son Eloge écrit en latin avec beaucoup d'élegance par l'Abbé d'Olivet à la tête de ses *Poësies ;* & le Pere Niceron, qui a traduit très-bien cet Eloge au 18e tome de ses *Memoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres dans la Republique des Lettres.*

On verra aussi au septiéme volume de l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*, son éloge par M. de Boze.

CCXLII.

MARIN MARAIS,

Parisien, né le 31. Mai 1656. Ordinaire de la Musique de la Chambre du Roi pour la Viole, mort à Paris Faubourg Saint Marceau le 15. Août 1728. dans sa 73e année, inhumé à Saint Hippolyte sa Paroisse.

On peut dire que Marais a porté la Viole à son plus haut degré de perfection, & qu'il est le premier qui en a fait connoître toute l'étendue & toute la beauté par le grand nombre d'excellentes Pieces qu'il a composées sur cet Instrument, & par la maniere admirable dont il les exécutoit.

Il est vrai qu'avant Marais Sainte Colombe faisoit quelque bruit pour la Viole ; il donnoit même des Concerts chez lui, où deux de ses filles jouoient, l'une du dessus de Viole, & l'autre de la basse, & formoient avec leur pere un Concert à trois Violes, qu'on entendoit avec plaisir, quoiqu'il ne fût composé que de symphonies ordinaires & d'une harmonie peu fournie d'accords.

Sainte

Sainte Colombe fut même le Maître de Marais ; mais s'étant apperçu au bout de six mois que son Eleve pouvoit le surpasser, il lui dit qu'il n'avoit plus rien à lui montrer. Marais qui aimoit passionnément la Viole, voulut cependant profiter encore du sçavoir de son Maître pour se perfectionner dans cet Instrument ; & comme il avoit quelque accès dans sa maison, il prenoit le tems en été que Sainte Colombe étoit dans son jardin enfermé dans un petit cabinet de planches, qu'il avoit pratiqué sur les branches d'un Mûrier, afin d'y jouer plus tranquillement & plus delicieusement de la Viole. Marais se glissoit sous ce cabinet ; il y entendoit son Maître, & profitoit de quelques passages & de quelques coups d'archets particuliers que les Maîtres de l'Art aiment à se conserver ; mais cela ne dura pas long-tems, Sainte Colombe s'en étant apperçu & s'étant mis sur ses gardes pour n'être plus entendu par son Eleve : cependant il lui rendoit toûjours justice sur le progrès étonnant qu'il avoit fait sur la Viole ; & étant un jour dans une compagnie où Marais jouoit de la Viole, ayant été interrogé par des personnes de distinction sur ce qu'il pensoit de sa maniere de jouer, il leur répondit qu'il y avoit des Eleves qui pouvoient surpasser leur Maître, mais que le jeune Marais n'en trouveroit jamais qui le surpassât. Pour rendre la Viole plus sonore Marais est le premier qui ait imaginé de faire filer en laiton les trois dernieres cordes des Basses.

Marais s'attacha à Lully qui l'estimoit beaucoup, & qui se servoit souvent de lui pour battre la mesure dans l'exécution de ses Opera & de ses autres ouvrages en Musique : cela ne l'empêchoit pas de s'appliquer à la Viole & de composer une grande quantité de belles Pieces sur cet Instrument, qu'il jouoit avec tout l'art & toute la delicatesse possible.

Le goût que Lully lui avoit donné pour les Opera l'anima à composer de ces grands ouvrages de Musique : nous en avons quatre de sa composition, I. *Alcide, ou le Triomphe d'Hercule*, representé en 1693. Tragédie en cinq Actes, où Louis Lully, fils du celebre Lully, a travaillé conjointement avec lui. II. *Ariadne & Bacchus*, Tragédie en cinq Actes, 1696. III. *Alcione*, Tragédie en cinq Actes, 1706. IV. *Semélé*, Tragédie en cinq Actes, 1709. De ces quatre Opera celui qui a le moins réussi est *Ariadne & Bacchus*; mais les trois autres ont eu un grand succès,

MARAIS. ſur-tout celui d'*Alcione*, dont la Muſique eſt très-belle. On ne peut s'empêcher de dire ici un mot de la tempête de cet Opera, tant vantée par tous les Connoiſſeurs, & qui fait un effet ſi prodigieux. Marais imagina de faire exécuter la baſſe de ſa tempête, non-ſeulement ſur les Baſſons & les Baſſes de Violon à l'ordinaire, mais encore ſur des Tambours peu tendus, qui roulant continuellement, forment un bruit ſourd & lugubre lequel joint à des tons aigus & perçans pris ſur le haut de la chanterelle des Violons & ſur les Haut-bois font ſentir enſemble toute la fureur & tout l'horreur d'une mer agitée & d'un vent furieux qui gronde & qui ſiffle, enfin d'une tempête réelle & effective. Cet Opera a eu une grande réuſſite les deux fois qu'on l'a remis au Théatre, dont la derniere a été en 1730.

Marais a fait graver cinq Livres de Pieces de Viole; le premier à une & à deux Violes, 1686; le ſecond à une Viole & la baſſe continue, 1701; le troiſiéme à une Viole avec la baſſe continue, 1711; le quatriéme à une & à trois Violes, 1717; le cinquiéme à une Viole & baſſe continue, 1725. De plus un Livre de Symphonies en trio pour le Violon & la Flute, avec la Baſſe, dedié à Mlle Roland, 1692; un Livre appellé *la Gamme*, ſuivi d'une *Sonnate à la Mareſienne*, & d'une autre Piece intitulée, *la Sonnerie de Sainte Genevieve du Mont*, qui ſont des Symphonies pour être executées ſur le Violon, la Viole & le Claveçin, volume in-folio, 1723. Il a laiſſé encore pluſieurs ouvrages manuſcrits, comme un *Te Deum*, qui a été chanté aux Feuillants & aux PP. de l'Oratoire pour la convaleſcence de Monſeigneur le Dauphin; quelques *Concerts de Violon & de Viole* pour M. l'Electeur de Baviere; & quelques autres Pieces à une & à deux Violes: on eſpere que ſa Famille les mettra au jour.

On connoît la fecondité & la beauté du genie de ce Muſicien par la quantité d'ouvrages qu'il a compoſez. On y trouve par-tout un bon goût & une varieté ſurprenante: ſon grand ſçavoir paroît dans beaucoup de ſes ouvrages, & ſur-tout dans deux morceaux dont les Maîtres de l'Art font un très-grand cas; ſçavoir, une Piece de ſon quatriéme Livre, intitulée *le Labyrinthe*, où après avoir paſſé par divers tons, touché diverſes diſſonances, & avoir marqué par des tons graves, & enſuite par des tons vifs & animez l'incertitude d'un homme

embarrassé dans un labyrinthe ; il en sort enfin heureusement, & finit par une Chaconne d'un ton gracieux & naturel. Mais il a surpris encore davantage les Connoisseurs en Musique par sa Piece appellée, *la Gamme*, qui est une Piece de Symphonie qui monte insensiblement par tous les tons de l'Octave, & qu'on descend ensuite en parcourant ainsi par des Chants harmonieux & melodieux tous les tons differensde la Musique.

Marais trois ou quatre ans avant sa mort s'étoit retiré dans une maison, rue de l'Oursine, faubourg Saint Marceau, où il cultivoit les plantes & les fleurs de son jardin. Il louoit cependant une Salle rue du Batoir, quartier Saint André des Arcs, où il donnoit deux ou trois fois la semaine des leçons aux personnes qui vouloient se perfectionner dans la Viole.

Il a eu dix-neuf enfans de Catherine d'Amicourt, avec laquelle il a été marié cinquante-trois ans, & celebré ses Nôces Jubilaires. Neuf de ses enfans sont encore vivans, dont six fils. En 1709. il en presenta quatre à Louis le Grand, & donna à Sa Majesté un Concert de ses Pieces de Viole, executé par lui & par trois de ses fils : le quatriéme, qui portoit pour lors le petit-Colet, avoit soin de ranger les Livres sur les pupitres, & d'en tourner les feuillets. Le Roi entendit ensuite ces trois fils separément, & lui dit : Je suis bien content de vos enfans ; mais vous êtes toûjours Marais, & leur pere. Monsieur & Madame la Duchesse de Bourgogne eurent le lendemain le même Concert.

Les trois fils de Marais, dont on vient de parler, sont encore aujourd'hui l'admiration des personnes qui les entendent jouer de la Viole, & ont un grand talent pour montrer l'art d'en jouer. Mlle Marais, personne d'un esprit aimable & d'un merite distingué, peut bien tenir son rang parmi ses trois freres pour la maniere brillante & delicate dont elle execute sur la Viole. Sa sœur aînée a été mariée à Bernier, Maître de Musique de la Chapelle du Roi, connu pour un des premiers Auteurs de la musique des *Cantates françoises* [a], & par plusieurs excellens Motets.

[a] Morin, Musicien de reputation & contemporain de Bernier, avoit composé deux ou trois Cantates avec lui.

CCXLIII.

JEAN-FRANÇOIS LALOUETTE,

Beneficier, Maître de Musique de l'Eglise de Saint Germain l'Auxerrois, & ensuite de l'Eglise Metropolitaine de Paris, où il a été inhumé, étant mort le 31. Août 1728. âgé d'environ 75 ans.

Lalouette a été disciple du celebre Lully, qui reconnut en lui beaucoup de genie pour la Musique, & le trouva même capable de travailler sous sa conduite à quelques morceaux de ses Opera. Après la mort de Lully il se donna entierement à la Musique d'Eglise : il y réussit très-bien ; de maniere qu'il fut choisi pour Maître de Musique de l'Eglise de Saint Germain l'Auxerrois, & depuis de celle de Notre-Dame. Il a fait executer pendant près de quarante ans plusieurs *Motets à grands Chœurs* de sa composition, qui ont eu les applaudissemens des meilleurs Connoisseurs.

Ce Musicien a été un peu negligent à donner au Public ses ouvrages. Il a fait graver seulement quelques *Motets pour les principales Fêtes de l'année*, à une, deux & trois voix, avec la basse continue, volume in-folio 1726. A l'égard de ses *Motets à grands Chœurs*, son frere & son heritier, qui en est le depositaire, compte en faire part au Public, & a commencé à donner à Ballard, seul Imprimeur du Roi pour la Musique, le *Miserere* en trio, & quelques autres morceaux.

Nos plus habiles Compositeurs de Musique rendirent leurs derniers devoirs à Lalouette dix jours après sa mort : ce furent Mrs Guillery, de la Croix, Petouville & Gaumay [a], Maîtres de Musique de Saint Germain l'Auxerrois, de la Sainte Chapelle, de Notre-Dame, & des Saints Innocens, qui firent chanter dans l'Eglise des Grands Augustins un Service solemnel pour le repos de son ame. Un grand nombre de Musiciens invitez employerent tous leurs talens & toute leur capacité pour rendre les derniers devoirs à ce sçavant Musicien. *V.* le *Mercure de France*, Septembre 1728.

[a] Les sieurs Petouville & Gaumay sont morts depuis 1730. & ont laissé des Motets qui sont estimez.

CCXLIV.

BERNARD DE LA MONNOYE,

Né à Dijon, Correcteur de la Chambre des Comptes de la même Ville, reçu à l'Académie Françoise en 1713. mort à Paris le 15. Octobre 1728. dans la 90e année de son âge. (Poëte François, Grec & Latin.

Il possedoit les Langues Grecque, Latine, Espagnole & Italienne, composant également bien en Prose & en Vers dans toutes ces Langues.

Le premier ouvrage françois qui commença à le faire connoître dans le monde, fut *le Duel aboli*, Piece qui remporta le Prix de Poësie qui venoit d'être fondé à l'Académie Françoise. Il eut aussi l'honneur de remporter les Prix des années *en 1671. 1675. 1677. 1683. & 1685. ensuite il fit quelque treve à la Poësie pour s'appliquer entierement à la connoissance des Auteurs, & à cette sorte d'étude qu'on appelle Critique. Il y réussit si bien, qu'il fut bientôt en relation & en commerce de Lettres avec les plus sçavans hommes de l'Europe, qui lui demandoient ses avis & qui en profitoient.

Jamais homme n'a été plus communicatif & n'a fait part plus volontiers de ses lumieres à tous ceux qui y avoient recours. Sa modestie alloit jusqu'au point de prier ceux à qui il donnoit liberalement son travail, de ne le point nommer dans leurs ouvrages. Parmi ces Auteurs il y en a pourtant eû, dont la generosité égalant sa modestie n'a pû se resoudre à le priver de la justice & de l'honneur qui lui étoient dûs. Bayle entr'autres en a fait mention honorable en plus d'un endroit.

Les ouvrages imprimez de la Monnoye sont ses notes sur les *Jugemens des Sçavans sur les principaux Auteurs*, donnez par Baillet en sept volumes in-4°. Paris 1722. & depuis en Hollande. On connoît dans ces notes l'exactitude de sa critique, de même que dans *celles* qu'il a données *sur l'Anti-Baillet*, qui ont été imprimées après sa mort, volume in-4°. Paris 1730. Il a augmenté le *Menagiana* de moitié, en y ajoutant beaucoup de traits d'érudition, d'histoire & des anecdotes, & en y mettant plusieurs petites Pieces de Vers, qui instruisent & amusent agréable-

DE LA MONNOYE. ment le Lecteur. Au troisiéme & au quatriéme tomes de ce Livre il y a des Poësies grecques, latines & françoises de sa façon.

Ses ouvrages manuscrits sont plusieurs de ses *Poësies*; *ses Lettres*, la plus grande partie de critique, quatre volumes in-4°. un *Commentaire sur les Poësies de Melin de Saint Gelais, ancien Poëte François*. Son dernier & son grand ouvrage c'est ses *Remarques sur les Bibliotheques françoises de du Verdier & de la Croix du Maine*: il ne l'avoit achevé que deux ans avant sa mort.

Tous ces ouvrages manuscrits, ainsi que la Bibliotheque de la Monnoye, sont presentement en la possession de M. Glucq de Saint Port, Conseiller au Grand Conseil.

La plus grande partie de ses Poësies ont été imprimées dans quelques Recueils de Vers, dans le *Menagiana* & dans les œuvres de Santeul, derniere édition, trois volumes in-12. Paris 1729. On imprima les *Noëls nouveaux*, qu'il avoit composez en Langage Bourguignon, en un volume in-12. 1700. Sallengre a fait imprimer à la Haye en 1716. les *Poësies de la Monnoye*, avec son Eloge au commencement : ce sont des *Odes*, des *Epigrammes*, des *Stances*, des *Traductions*, &c. mais notre Poëte desavoua une partie des Pieces dont il le fait Auteur.

Deux choses rares à trouver ensemble se rencontroient dans la Monnoye, l'érudition & la delicatesse dans la maniere de penser & de s'exprimer. D'ailleurs il étoit extrémement modeste, d'une droiture & d'une probité qui ne le caracterisoient pas moins que son érudition & sa delicatesse. Il étoit d'une humeur gaye, & il avoit des saillies assez plaisantes : j'en rapporterai une que j'ai apprise du Poëte Lainez, qui étoit de ses amis, lequel ennemi de la contrainte domestique & des plaisirs serieux du ménage, l'entraîna un jour dans un cabaret à Dijon, où une conversation vive & aimable, échauffée par un excellent vin, les retint jusqu'au lendemain neuf heures du matin. Madame de la Monnoye, inquiete de l'absence de son mari, fut le chercher jusques dans ce cabaret, où Lainez l'appercevant de loin s'écria en riant : *Voilà ta femme*. La Monnoye, qui ne la voyoit point encore, parce qu'il avoit la vûë basse, lui dit : *Ah, mon ami ! voilà le premier bon office que m'ait rendu ma vûë.* Cette saillie lui échappa, quoiqu'il eût beaucoup d'estime & d'amitié pour sa femme.

Sept ou huit ans avant sa mort il eut le malheur, comme plusieurs honnêtes gens, de perdre presque tout son bien ; mais M. le Duc de Villeroy par une generosité qui lui est naturelle l'a gratifié jusqu'au dernier moment de sa vie d'une pension de six cens livres. Il lui en rend grace dans une Piece de Vers [a], qu'il a composée sur la mort de Madame de la Monnoye sa femme [b], dont voici la derniere Stance.

J'aurois dû preceder, bien-tôt je te vais suivre :
Agé de quatre-vingt-neuf ans,
Desormais, chere ombre, il est tems
Que la Parque à la mort me livre :
Et. si l'heure de mon trépas
Dans cet instant ne sonne pas ;
C'est que, le nommerai-je ? un Heros me fait vivre,
Un Heros... que ne puis-je autrement m'exprimer !
Je le louerois bien mieux, si j'osois le nommer.

V. le *Mercure de France*, mois d'Octobre 1728.

CCXLV.

PIERRE DE VILLIERS,

Prieur de Saint Taurin, Diocese d'Amiens, mort à Paris au mois d'Octobre 1728. dans sa 80e année. (Poëte François.)

Il nâquit en 1649. à Coignac sur la Charente, pendant le sejour que firent dans cette Ville son pere & sa mere, qui étoient de Paris, où ils revinrent après la guerre civile.

De Villiers acheva ses études à Paris, & entra ensuite aux Jesuites, d'où il sortit quelques années après, sans perdre cependant l'estime & l'amitié des Peres de cet Ordre, qu'il a toûjours cultivées jusqu'à sa mort. Il entra depuis dans le grand Ordre de S. Benoît, & il obtint un peu de tems après son Prieuré de Saint Taurin.

M. Lambert, President au Parlement, & Prevôt des Marchands de Paris [c], dont il avoit été Prefet au College des Jesuites, lui donna sa table & un appartement dans sa belle

[a] Cette Piece est belle & très-touchante ; elle est inserée dans le *Mercure de France*, Avril 1726.

[b] Morte âgée de 86 ans.

[c] Mort le 10. Juillet 1729. âgé de 63 ans. Ce Magistrat a laissé une belle & nombreuse Bibliotheque, dont Gabriël Martin a fait imprimer le catalogue, Paris 1730.

DE VILLIERS. maison de l'Isle, où il est resté jusqu'à sa mort, arrivée au mois d'Octobre 1728. que ce Magistrat le fit inhumer dans sa Chapelle de la Paroisse Saint Louis : aussi l'Abbé de Villiers a-t'il été très-reconnoissant de toutes les attentions que M. Lambert a eûës pour lui ; & peu de tems avant sa mort il lui en donna des marques dans une Epître en Vers, qu'il adresse au Cardinal de Fleury, Ministre d'Etat, où il lui dit que ce n'est point l'envie d'obtenir des graces & des Benefices qui l'engage à lui envoyer ses Vers. Il s'exprime ainsi :

Presque insensible à l'amour des richesses,
A tout riche bienfait qui seroit mandié,
Je prefere les soins, les égards, les caresses,
Dont m'honore un ami sans en être prié :
Et si dans cet état tranquille
Je recevois d'ailleurs quelques nouveaux bienfaits,
Ce seroit pour m'aider à soulager le faix,
Dont j'accable la main qui seule est mon asyle.

Quoique l'Abbé de Villiers paroisse n'avoir regardé ses ouvrages Poëtiques que comme un amusement ; cependant les Muses ne l'ont point abandonné dans un âge très-avancé : car il a composé à 77 & à 78 ans deux Pieces intitulées, *Stances sur ma vieillesse*, qui sont estimées des Connoisseurs. L'Abbé Fraguier, de l'Académie Françoise, homme d'un merite distingué, bon Poëte Latin & excellent Critique, dans l'Approbation qu'il a donnée pour la derniere impression des Poësies de l'Abbé de Villiers en 1728. dit :

» J'ai lû avec un nouveau plaisir les differentes Pieces de » cette nouvelle édition, & je n'en ai blâmé que l'indifference » de l'Auteur pour ses propres ouvrages, qu'on ne peut, ce » me semble, conserver avec trop de soin, ayant trouvé l'art » de traiter dans une Poësie également élegante, exacte & na- » turelle, des morales qu'il ne s'est crû jamais permis d'égayer » par des satyres personnelles.

Ses Poësies consistent dans le Poëme de *l'Art de prêcher*, en quatre Chants ; celui de *l'Amitié*, en quatre Chants ; & celui de *l'Education des Rois dans leur enfance*, aussi en quatre Chants ; deux livres d'*Epîtres ; Pieces diverses ;* entr'autres des *Lettres*, & une *Ode sur la Guerre & sur les vrais Heros :* le tout rassemblé

rassemblé dans la derniere édition chez Colombat, Paris 1728.

On a encore de lui le Poëme de *la Priere à Jesus-Christ*, dans un volume separé, qu'on trouve chez le même Imprimeur.

L'Abbé de Villiers ne s'est pas fait connoître seulement par ses Poësies, il s'est distingué par son éloquence & par plusieurs beaux Sermons qu'il a prechez dans les premieres Chaires de Paris. On a imprimé aussi differens ouvrages en Prose de sa composition; tels que *les égaremens des hommes dans la voye du Salut*, dont il y a eu deux éditions; *les Reflexions sur les défauts d'autrui*, dont il y en a eu trois, toûjours avec ce titre, qui y avoit été mis par le Libraire, quoique l'Auteur l'eût intitulé, *Reflexions sur les défauts des hommes;* un *Traité de la Satyre*, où il condamne les satyres qui nomment ou designent par des traits personnels; deux *Lettres sur l'égarement des Quietistes;* un *Entretien sur les Tragédies*, où il établit qu'on peut en faire sans amour; un petit volume intitulé, *Conseils du Salut;* des *Heures* contenant des Instructions Chrétiennes sur les Evangiles des Dimanches, des Prieres & les traductions des Pseaumes, dont l'Office est composé. Il y a plusieurs autres ouvrages outre ses Sermons, qui n'ont point encore paru. *V.* Moreri, *Dictionaire.*

CCXLVI.

FRANÇOISE MASQUIERE,

Parisienne, morte à Paris en 1728. inhumée à S. Nicolas des Champs.

Mademoiselle Masquiere étoit fille d'un Maître-d'hôtel du Roi, qui lui laissa un bien assez modique; mais elle sçut s'en contenter: le bon esprit qu'elle possedoit, & l'amour de l'étude qui faisoit sa plus grande occupation, suffisoient pour lui rendre la vie heureuse. Elle étoit en liaison d'amitié & en commerce de belles Lettres avec quelques personnes d'esprit de son sexe; entr'autres avec Mlle l'Heritier, à laquelle elle a laissé un legs par son Testament. Mlle l'Heritier a celebré la memoire de son amie par les Vers suivans.

C'est ici le tombeau de la sage Masquiere,
Pour elle au Roi des Rois, Passant, fais ta Priere.

XXX xxxx

Son esprit éclairé d'une docte clarté,
Fut rempli de solidité.
Ses Vers furent ornez d'une noble élegance ;
Et l'on vit ses Vertus, ses talens, sa science
Couronnez par la pieté.

Le portrait de Mlle Masquiere a été gravé par des Rochers avec d'autres Vers que ceux-ci qu'on y a mis au bas.

Cette Demoiselle a composé plusieurs Pieces de Vers, où l'on trouve de l'imagination, de la delicatesse & de l'agrement. Entre ses Poësies on doit compter la *Description de la Gallerie de Saint Cloud ;* l'*origine du Luth ;* une *une Ode sur le Martyre ;* une *Elegie.* Ces deux derniers morceaux sont imprimez dans le Recueil intitulé, *nouveaux choix de Pieces de Poësies,* à la Haye 1715.

CCXLVII.

FRANÇOIS BOUTARD,

Né à Troyes, Abbé du Bois-Groland, Prieur de Château-Renard, Commandeur de l'Ordre de Saint-Lazare, & pensionnaire veteran de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres, mort à Paris le 9. Mars 1729. âgé de 75 ans, inhumé à Saint Germain l'Auxerrois. (Poëte Latin & François.)

L'Abbé Boutard s'est fait connoître par plusieurs Poësies latines, qui n'ont point été jusqu'à present rassemblées, & qu'on trouve dispersées dans quelques Recueils & Journaux. Il a fait la *Description de Trianon* dans une Ode latine d'environ 240 Vers, qui est un de ses plus beaux morceaux, & qui lui a fait le plus d'honneur. Cette Ode a été traduite en Vers françois d'une maniere très-élegante par Mlle Chéron ; elle est inserée dans le Recueil de Vers choisis du Pere Bouhours. On trouve dans le même Recueil une Ode en Vers françois de l'Abbé Boutard, qui a pour titre, *Description de la Riviere de Marly.* Cette Piece a son agrement & son merite, & marque qu'il n'ignoroit pas les beautez & les graces de la Versification françoise : cependant les Vers latins étoient ceux où il réussissoit le mieux ; il en a composé un assez grand nombre, où il a

celebré plusieurs Personnes illustres. Il n'a pas oublié Mlle Chéron, il lui adresse une belle Piece, où il fait voir tous les beaux talens & le caractere aimable de cette Demoiselle : elle a été traduite en Vers françois par M. de Senecé. On verra dans peu de tems l'éloge de cet Abbé par M. Boze, dans l'*Histoire de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres*, tome 7. le Lecteur s'y instruira plus amplement sur ce qui regarde cet Auteur.

CCXLVIII.

BLEIN.

Je n'ai pû avoir une juste connoissance sur cet Auteur ; j'ai seulement appris qu'il étoit de Marseille, & que M. le Duc de Bouillon lui a donné pendant quelques années un logement dans son Hôtel à Paris. Blein a donné sur notre Théatre la Tragédie de *Ziangir & Mustapha*, qui eut assez de réussite. La maniere dont Sallé, un de nos plus excellens Comédiens, joua le Rôle de Mustapha contribua aussi au succès de cette Piece, & y attira beaucoup de Spectateurs.

CCXLIX.

ELISABETH-CLAUDE JACQUET DE LA GUERRE,

Musicienne, née à Paris, morte dans la même Ville le 27. Juin 1729. âgée d'environ 70 ans, inhumée à Saint Eustache.

Mademoiselle Jacquet dès sa plus tendre jeunesse fit connoître des talens & des dispositions extraordinaires pour la Musique & pour l'Art de toucher le Claveçin. A peine avoit-elle quinze ans, qu'elle parut à la Cour. Le Roi eut beaucoup de plaisir à l'entendre jouer du Claveçin ; ce qui engagea Madame de Montespan à la garder trois ou quatre ans auprès d'elle pour s'amuser agréablement, de même que les personnes de la Cour qui lui rendoient visite, en quoi la jeune Demoiselle réussissoit très-bien.

Le mariage qu'elle fit avec Marin de la Guerre, Organiste

de l'Eglise de Saint Severin l'obligea de le suivre & de revenir à Paris. Le merite & la reputation de Mme de la Guerre ne firent que croître dans cette grande Ville, & tous les grands Musiciens & les bons Connoisseurs alloient avec empressement l'entendre toucher le Claveçin : elle avoit sur-tout un talent merveilleux pour preluder & jouer des *fantaisies* sur le champ, & quelquefois pendant une demie heure entiere elle suivoit un prelude & une *fantaisie* avec des chants & des accords extrémement variez & d'un excellent goût, qui charmoient les Auditeurs.

Madame de la Guerre avoit un très-beau genie pour la composition, & a excellé dans la Musique vocale, de même que dans l'instrumentale, commeelle l'a fait connoître par plusieurs ouvrages dans tous les genres de Musique qu'on a de sa composition; sçavoir, un Opera qui a pour titre *Cephale & Procris*, Tragédie en cinq Actes avec un Prologue, representé en 1694. & imprimé in-folio. II. Trois livres de *Cantates*, dont une partie sont avec Symphonie, volumes in-folio, chez Ballard : les paroles des *Cantates* de ces deux premiers Livres sont sur des sujets tirez de l'Ecriture sainte, dont je crois la Motte auteur de la plus grande partie. III. Un Recueil de *Pieces de Claveçin ;* un Recueil de *Sonates*, un *Te Deum à grands Chœurs*, qu'elle fit executer en 1721. dans la Chapelle du Louvre, pour la convalescence de Sa Majesté. Ses derniers ouvrages n'ont point été encore imprimez, & sont entre les mains de ses heritiers.

On peut dire que jamais personne de son sexe n'a eu d'aussi grands talens qu'elle pour la composition de la musique, & pour la maniere admirable dont elle l'executoit sur le Claveçin & sur l'Orgue. Elle avoit eu un fils unique, qui à l'âge de huit ans surprenoit ceux qui l'entendoient jouer du Claveçin, soit pour l'execution des Pieces, soit pour l'accompagnement; mais la mort l'enleva dans sa dixiéme année.

Mesdames PENON *&* DE LA PLANTE; *Mesdemoiselles* CERTIN *&* GUYOT.

Après avoir parlé de Madame de la Guerre, je dois faire paroître les noms de ces Dames qui ont fait aussi l'admiration de

de Paris par la maniere sçavante & delicate dont elles touchoient le Claveçin.

Mademoiselle CERTIN étoit amie de Lully. Ce celebre Musicien lui faisoit jouer sur le Claveçin toutes les Symphonies de ses Opera, & elle les executoit dans la plus grande perfection, de même que toutes les Pieces de Louis Couperin, de Chambonniere & de Marchand. Elle accompagnoit aussi très-bien du Claveçin. Comme elle donnoit de très-beaux Concerts chez elle, les plus habiles Compositeurs y faisoient porter leur Musique, qu'on executoit toûjours avec beaucoup de succès. Cette Demoiselle mourut à Paris, rue Villedeau, vers l'année 1705. Lainez a celebré son nom dans des Vers qu'il fit *sur l'harmonie d'un excellent Claveçin d'André Rukers:* les voici.

Je suis la fille du Genie,
Qui sous le beau nom d'harmonie,
Réunis dans mes sons tous les charmes du Chant;
Et respectant les loix du Dieu qui m'a formée,
Je reste dans RUKERS *captive & renfermée,*
Et j'attens pour sortir la CERTIN, *ou* MARCHAND.

Pour Madame PENON, qui brilloit à Paris dans le même tems que Mlle CERTIN, je dirai seulement qu'elle n'avoit gueres moins d'admirateurs que cette Demoiselle pour la maniere dont elle touchoit le Claveçin.

Nous avons perdu en 1728. deux Dames, qui ont fait l'étonnement des premiers Organistes de Paris, des plus grands Musiciens & de toutes les personnes de goût qui les ont entendu jouer du Claveçin : elles joignoient la delicatesse & le brillant du toucher à une science parfaite de la composition; & non-seulement elles executoient sur le champ toutes les Musiques les plus difficiles qu'on pût leur presenter, mais elles pouvoient en composer d'elles-mêmes, & preludoient avec tout le goût & toute la science qu'on pouvoit desirer. Mme DE PLANTE, femme d'un Secretaire de M. LE PRINCE, étoit une de ces Dames; & l'autre étoit Mlle GUYOT, fille d'un ancien Avocat au Parlement. Cette Demoiselle avoit aussi un esprit merveilleux pour tout ce qui regarde les Sciences, & parloit très-bien Italien : cependant avec tous ses beaux talens personne n'a jamais été plus modeste, & n'a eu moins de vanité qu'elle.

CCL.

MICHEL BARON, [a]

Né à Paris, celebre Comédien, mort le 22. Decembre 1729. dans la 77e année de son âge, inhumé dans l'Eglise Saint Benoît. (Poëte François.)

Le pere de Baron s'appelloit Boyron; il étoit fils d'un Marchand Mercier d'Issoudun en Berry, qui lui confia plusieurs marchandises chargées sur un cheval pour être vendues à la Foire de la ville de Bourges. Ce fils s'acquitta en partie de la commission de son pere; mais ayant trouvé à Bourges une troupe de Comédiens qui y representoient quelques Pieces, il en fut si charmé, qu'ayant fait connoissance avec eux, il les pria de le recevoir dans leur troupe; ce qu'ils agréérent. Il vendit donc promptement les marchandises dont il étoit chargé, & le petit cheval, en prit l'argent; & au lieu de retourner chez son pere, il suivit la Troupe & vint à Paris avec elle. Cette Troupe étoit composée d'Acteurs & d'Actrices de grande reputation; entre autres de Monfleury, de Floridor, de Beauchâteau, des Demoiselles du Parc, du Clos, & de la femme dudit Boyron, qui étoit très-belle, & apparemment d'un esprit assez borné; car le Cardinal de Richelieu, grand amateur de la Comédie, l'avoit nommée *la Belle ignorante*.

Ce Boyron avoit une très-belle voix, & devint bon Comédien. Il mourut d'une maniere singuliere & tragique: car en jouant dans la Tragédie du *Cid* le Rôle du *Comte de Gormas*, ayant desarmé & jetté à bas l'épée de *Dom Diegue*, & la voulant pousser avec son pied, l'épée lui entra dans la jambe, dont la blessure fut mortelle, étant mort quelques jours après cet accident.

Baron son fils resta dès l'âge de huit ans sans pere ni mere, & fut mis en pension chez un oncle & une tante ses tuteurs, qui s'étoient retirez à Villejuif, lesquels ayant mangé en peu de tems la meilleure partie du bien de leur pupille, chercherent à le pouvoir placer. Comme le jeune homme avoit de grandes

[a] Son nom de famille étoit Boyron; mais le Roi, dans le commencement qu'il eut l'honneur de jouer la Comédie devant lui, l'ayant appellé trois ou quatre fois Baron, ce nom lui est resté.

dispositions pour la declamation, il se trouva une occasion favorable de le faire paroître. La Demoiselle Raisin ayant assemblé une Troupe de petits Comédiens, sous le titre de *Comédiens de Monsieur le Dauphin*, le petit Baron y entra & y fit l'admiration de tout Paris. Moliere en eut la connoissance, & il fit si bien, qu'il attira dans sa Troupe le jeune homme auquel il avoit reconnu tant de belles qualitez, tant de graces & tant d'agrémens. Baron y resta quelque tems, mais l'amour de la liberté & le feu de la jeunesse lui donnerent envie de courir le pays & de se mettre avec une Troupe de Comédiens, qu'il suivit en Languedoc, en Dauphiné, à Lyon & à Dijon. Cependant l'amitié & l'estime qu'il avoit pour Moliere le firent peu de tems après revenir à Paris. On l'y revit avec plaisir, & il continua de faire briller ses beaux talens sur le Théatre du Palais Royal, que le Roi avoit donné à Moliere.

Un des premiers Rôles marquez & qui lui a donné le plus de reputation, est celui de l'*Amour* dans la Tragédie de *Psyché*, Piece en machines, executée en 1670. sur le théatre du Palais des Thuilleries, en presence du Roi, de la Reine & de toute la Cour : Mlle Moliere y jouoit le Rôle de *Psyché*. Un Rôle qui lui fit encore beaucoup d'honneur est celui de *Pyrrhus* dans la Tragédie d'*Andromaque*, au sujet duquel nous rapporterons un trait d'éloge extrémement flatteur ; il est de l'illustre Racine, lequel en faisant repeter sa Piece, & en donnant l'esprit & l'intelligence à tous ceux qui devoient la representer, dit en s'adressant à Baron : Pour vous je n'ai point d'instruction à vous donner, votre cœur vous en dira plus que mes leçons n'en pourroient faire entendre. En effet il faisoit si bien tous les caracteres & tous les Rôles des Pieces qu'on lui donnoit, que quelque grand Personnage qu'il representât, il y réussissoit parfaitement : il transportoit le Spectateur en Aulide, à Nymphée, à Rome, où l'on ne voyoit plus qu'Agamemnon, Mithridate, Burrhus ; le Comédien avoit disparu.

Baron en 1673. à la mort de Moliere, dont il avoit été le disciple & qu'il cherissoit tendrement, entra dans la Troupe Royale de l'Hôtel de Bourgogne, où il joua toûjours les premiers Rôles avec un applaudissement general. En 1680. la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne s'étant jointe par ordre du Roi à celle qui s'étoit formée d'une partie de celle de Moliere,

BARON. & de celle du Marais, dont le théatre avoit été supprimé, s'établit dans la rue Mazarine: Baron y vint avec tous ses Camarades; & sur ce théatre, & sur celui qu'on construisit en 1688. dans la rue des Fossez Saint Germain, il a toûjours representé avec les mêmes agrémens & la même distinction jusqu'en l'année 1691. qu'il quitta la Comédie. Il finit cette premiere carriere par le Rôle de *Ladislas* dans la Tragédie de *Venceslas* de Rotrou, qu'il joua d'une maniere inimitable devant le Roi & toute la Cour à Fontainebleau. Quelque tems avant qu'il eût quitté le Théatre le Roi l'avoit gratifié d'une pension de trois mille livres.

Après trente ans de vie privée Baron reparut sur la Scene, & joua le Mercredi d'après la quinzaine de Pâques de l'année 1720. le principal Rôle dans la Tragédie de *Cinna*, sur le théatre du Palais Royal, en presence du Duc d'Orleans Regent du Royaume, & d'une prodigieuse assemblée, qui fit retentir de ses applaudissemens la même Salle & le même théatre, où ce grand Acteur en avoit tant reçus, il y avoit plus de cinquante ans.

Une chose assez remarquable, c'est qu'il a terminé au mois de Septembre 1729. sa seconde carriere par la même Tragédie de Rotrou, dans le Rôle de *Venceslas*, qui lui attira mille & mille applaudissemens La derniere fois qu'il paru, il ne put declamer qu'à peine une vingtaine de Vers; l'asthme, auquel il étoit sujet, l'empêcha de continuer, & du Mirail representa à sa place le Rôle de *Venceslas*.

Baron depuis ce tems-là eut toûjours une santé fort languissante, mais la maladie du corps n'altera point son esprit, & ses amis particuliers jouirent presque jusqu'aux derniers momens de sa vie de sa conversation, qui a toûjours été des plus agréables & des plus instructives, ayant passé toute sa vie avec les personnes les plus distinguées par la naissance & par le bel esprit. Enfin il termina ses jours le 22. Decembre 1729. ayant reçu ses Sacremens la veille; & son corps fut enterré dans l'Eglise Saint Benoît sa Paroisse.

Les plus grands Poëtes pour le Dramatique, les deux Corneilles, Racine, Campistron, la Fosse, Rousseau, la Motte, Crebillon, Voltaire, Danchet, Nericault des Touches, & les meilleurs Connoisseurs l'ont regardé comme le plus grand Acteur

Acteur qui ait jamais paru sur le Théatre, & presque inimitable. On l'a comparé à *Roscius*, celebre Acteur de l'ancien Théatre des Romains; on auroit dû le comparer de même, & avec plus de raison, à *Esope*, autre fameux Acteur Romain du tems de *Roscius*; car Baron renfermoit lui seul les talens particuliers à ces deux Acteurs, dont le premier excelloit dans le Comique, & le second dans le Tragique.

En effet jamais homme n'a eu tant ni de si heureux talens pour plaire & pour toucher. La nature sembloit s'être épuisée en le formant. D'une taille avantageuse & bien prise il avoit la mine haute & fiere; il paroissoit tendre & passionné, selon les differens Personnages qu'il avoit à representer, ayant la parole aisée, la prononciation nette & d'une grande precision; sa voix étoit sonore, forte, juste & flexible; ses tons énergiques & variez; ses inflexions ajoûtoient souvent au sens des Vers qu'il declamoit: & si pour exprimer les grandes passions & émouvoir il falloit encore quelque chose, son silence, ses regards, les divers caracteres qu'il avoit l'art de peindre sur son visage, ses attitudes, ses gestes precis & ménagez achevoient de porter la terreur & la pitié jusques dans les cœurs les plus insensibles.

Quelle simplicité! quelle vraisemblance dans les Rôles qu'il representoit! mais que cette simplicité étoit majestueuse! Il sembloit à l'aisance avec laquelle il soutenoit ses caracteres augustes, que la grandeur lui fût naturelle, qu'il fût né pour commander aux autres, en un mot on l'eût pris pour le Prince même au milieu de son Palais. Bien éloigné d'appuyer sur chaque Vers & sur chaque mot, & de faire briller avec affectation les beautez qui pouvoient frapper, il ne montroit les pensées que par les sentimens; ou s'il relevoit quelque sens ou quelques expressions, c'étoit de celles qui sembloient cachées, & qui ne se produisent point assez d'elles-mêmes. Lorsque cet Acteur soupiroit, se plaignoit, aimoit, entroit en fureur, tous ses mouvemens étoient tels, que son amour, sa fureur, sa crainte, & tous ses sentimens paroissoient veritables: il sçavoit caracteriser toutes ces passions par ce qu'elles ont de particulier; & non-seulement il ne les confondoit point les unes avec les autres, mais il les distinguoit en elles-mêmes par mille circonstances propres aux personnes dont

BARON. il étoit revêtu. On decouvroit même au milieu de ses transports un combat du heros, & de l'homme passionné, de sa fermeté naturelle, & du penchant qui entraîne; enfin un mélange de sa grandeur & de sa foiblesse.

Comme l'homme n'est point né parfait, on a reproché quelques défauts à Baron; le celebre la Bruyere en lui donnant la qualité du plus grand Comédien qui ait paru sur notre Théatre, ajoute qu'*il ne lui manquoit que de parler de la bouche*, parce qu'effectivement la grande quantité de tabac qu'il prenoit dans sa jeunesse le faisoit parler beaucoup du nez, pour se servir de l'expression ordinaire. Cependant ce défaut, auquel on s'étoit accoûtumé, diminua infiniment, & lui avoit presque passé quand il monta pour la seconde fois sur le Théatre. Baron avoit aussi une très-bonne opinion de lui, & sçavoit se faire valoir mieux qu'un autre: les grands Seigneurs qu'il avoit frequentez, & quelques Dames des plus spirituelles & des plus aimables avoient beaucoup contribué à lui donner cette bonne opinion de lui-même, & à lui faire representer quelquefois le Rôle d'*Homme à bonne fortune*. Sa conversation étoit des plus agréables, & rien n'étoit plus amusant que de lui entendre conter quelques-unes de ses avantures galantes.

Personne n'a parlé d'un ton plus emphatique de l'excellence de sa profession: il la comparoit à tout ce qu'il y avoit de plus brillant dans le monde, par rapport à tous les talens necessaires pour faire un grand Comédien.

On reprochoit aussi à Baron qu'en declamant sur le théatre il tournoit quelquefois le dos au Parterre, mais cela ne lui arrivoit que lorsqu'il entendoit derriere lui quelques personnes placées sur le théatre parler un peu trop haut, il se tournoit de leur côté, & leur declamoit le couplet qu'il avoit à dire, ce qui leur imposoit silence, & les rendoit attentifs à la Piece. Il en agissoit de même pour certaines personnes placées dans les Loges, qui par leur babil & leurs mouvemens incommodent les Acteurs & les Spectateurs. Baron pour faire honneur à un grand Seigneur ou à un homme du premier merite, choisissoit aussi quelquefois un des plus beaux endroits d'une Piece, & le declamoit en regardant cette personne, pour lui donner cette marque de distinction: mais il étoit si fort maître du Théatre & de son action, que les petits

défauts qu'on lui imputoit ne faisoient aucun mauvais effet dans la Piece, & qu'on trouvoit aisement de quoi les excuser.

On vient de parler de Baron comme d'un Comédien parfait & bien capable de reciter sur le Parnasse François les plus beaux Vers de nos excellens Poëtes ; pour l'y admettre encore à plus juste titre, il falloit qu'il eût composé quelques Poësies & quelques Pieces de Théatre ; c'est ce qu'il a fait, & l'on voit avec plaisir trois de ses Comédies, dont voici les titres. I. *L'Homme à bonne fortune*, Piece en Prose & en cinq Actes, representée pour la premiere fois en 1686. II. *La Coquette & la fausse Prude*, en Prose, cinq Actes, 1687. III. *L'Andrienne*, en Vers & en cinq Actes, 1704. Comédie tirée de Terence. Outre ces trois Pieces il a donné, IV. *les Enlevemens*, Comédie en Prose, un Acte. V. *Le Rendez-vous des Thuilleries, ou le Coquet trompé*, Comédie en Prose, un Acte. VI. *Les Adelphes*, de Terence, Comédie en Vers & en cinq Actes. Cette Piece a été representée après celle de l'*Andrienne*. On a trouvé encore deux autres Pieces manuscrites dans ses papiers ; sçavoir, VII. *le Jaloux*, en Vers & en cinq Actes. VIII. *L'Ecole des peres*. La premiere a été representée.

Baron a composé aussi quelques petits ouvrages en Vers, tels que des *Lettres* ; un *Placet à M. le Duc d'Orleans*, *Régent du Royaume*, pour le supplier que sa pension de trois mille livres ne fût point diminuée ; *Traduction de plusieurs Odes d'Horace*. Ces morceaux de Poësie sont restez entre les mains de son fils, qui pourroit en faire part au Public. Baron avoit eu plusieurs enfans de la Demoiselle *le Noir de la Thorillere*. Son aîné mourut en 1711. âgé de 36 ans, après avoir joué la Comédie pendant quinze années avec beaucoup d'applaudissement. C'étoit un homme de bonne compagnie & fort à la mode, de même que son pere. *V.* le *Mercure de France*, mois de Decembre 1729. une *Lettre à Mylord..... sur* BARON *& la Demoiselle* LE COUVREUR, brochure in-12. Paris 1730. *Reponse du Souffleur de la Comédie*, &c. *idem*, Paris 1730. On trouve beaucoup de traits de la vie de Baron pendant sa jeunesse dans la Vie de Moliere, sur laquelle Baron a fourni lui-même les memoires.

MONFLEURY, HAUTE-ROCHE, BRECOURT, LA THUILLERIE, RAISIN *l'aîné*, CHAMMELAY, LE GRAND.

Baron, dont je viens de parler, me donne occaſion de dire ici un mot de quelques-uns de nos anciens Comédiens, qui ont eu de la reputation dans leur Art, & qui ont donné quelques Comédies, qui ſont encore repreſentées ſur le Théatre.

MONFLEURY étoit de l'ancienne Troupe Françoiſe de l'Hôtel de Bourgogne, qui fut réunie dans la ſuite à celle de Moliere. Il repreſentoit également bien dans le Tragique & dans le Comique : il avoit auſſi beaucoup de talent pour compoſer des Comédies d'un caractere jovial & tout-à-fait plaiſant, de ces Pieces qui ſont faites plûtôt pour recréer que pour inſtruire: en voici le catalogue.

I. *La Femme Juge & Partie*. II. *Trigaudin, ou Martin braillard*. III. *L'Ecole des Filles*. IV. *La Fille Capitaine*. V. *Le Comédien Poëte*. VI. *Le Mari ſans femme*. VII. *L'Ecole des Jaloux, ou le Cocu volontaire*. VIII. *Le Gentilhomme de Beauce*. IX. *Traſibule*, Tragi-Comédie. Toutes ces Pieces ſont en cinq Actes & en Vers. X. *Le Mariage du rien*. XI. *Le Procès de la Femme Juge & Partie*. XII. *L'Impromptu de l'Hôtel de Condé*. Ces trois Pieces ſont en un Acte & en Vers. XIII. *L'Ambigu comique, ou les Amours d'Enée & de Didon*, Tragi-Comédie en trois Actes avec des Intermedes. XIV. *La mort d'Aſdrubal*, Tragédie. La derniere édition du Théatre de Monfleury a été donnée en deux volumes in-12. par Flahaut Libraire à Paris, 1727.

Monfleury étoit le biſayeul de M[lle] *Deſmares*, une de nos plus celebres Actrices pour le Tragique & pour le Comique; & triaſyeul de la Demoiſelle *Dangeville* la cadette, qui dès l'âge de quinze ans a merité qu'on la peignît, & qu'on la gravât ſous la figure de *Thalie*, avec tous ſes attributs, pour marquer qu'elle poſſede les talens & les graces de la Muſe de la Comédie, comme quelques-uns de nos Poëtes l'ont fait connoître dans pluſieurs Pieces de Poëſie, qu'ils ont compoſées à l'honneur de cette jeune Actrice [a].

HAUTE-ROCHE étoit un Comédien qui aimoit ſi fort ſa profeſſion, qu'il jouoit encore la Comédie à l'âge de quatre-

[a] M. Fuzelier a fait le portrait de cette Actrice dans un Poëme d'environ 200 Vers, imprimé in-4°. dont une partie a été inſerée dans le *Mercure de France*, mois de Septembre 1731.

vingt-

vingt ans, en ayant vêcu environ quatre-vingt-dix. Il a donné plusieurs Comédies qu'on voit encore avec plaisir. I. *Crispin Musicien.* II. *L'Esprit follet.* III. *Les Bourgeoises de qualité*, Piece en cinq Actes. IV. *Crispin Medecin.* V. *Le Deuil.* VI. *Le Soupé mal apprêté.* VII. *Le Cocher supposé*, Pieces en trois Actes.

BRECOURT a laissé deux Pieces en un Acte & en Prose. I. *L'Ombre de Moliere.* II. *Les Fragmens de Moliere.*

On a de RAISIN l'aîné les Pieces suivantes. I. *Le Niais de Sologne.* II. *Le Petit-homme.* III. *Merlin Gascon.* IV. *Le faux Gascon.*

LA THUILLERIE passe pour auteur de la Tragédie d'*Hercule*, & de celle de *Soliman*; comme des deux petites Comédies, la premiere intitulée *Crispin bel esprit*; & la seconde, *Crispin Precepteur*: mais les personnes qui connoissent le Théatre, donnent ces Pieces à l'Abbé ABEILLE, lequel étant Prêtre, n'a pas voulu les faire paroître sous son nom.

Pour CHAMMELAY, le mari de la celebre Actrice de ce nom, il y a apparence que la Fontaine, un des admirateurs de cette Demoiselle, a voulu faire honneur à son mari, en lui laissant mettre sous son nom la Comédie du *Florentin*, & celle de *la Coupe enchantée*, qui sont de la Fontaine. La Chapelle a mis aussi sous le nom de Chammelay sa Comédie des *Carosses d'Orleans.* Chammelay peut donc être Auteur d'une Piece qui a pour titre, *le Parisien*, & d'une autre intitulée, *le Veau perdu.*

Toutes les Pieces des Auteurs Comédiens dont on vient de faire mention, ont été imprimées à Paris chez Pierre Ribou, de même que celles de LE GRAND, qui ne doit pas être oublié dans cet article.

Marc-Antoine LE GRAND étoit de Paris, fils d'un Maître Chirurgien de cette Ville. Il fut reçû Comédien du Roi en 1702. dans le Serieux, il jouoit les Rôles de Rois; & dans le Comique, ceux de Paysans, & quelques autres à Manteau: il étoit très-utile, & le Public le voyoit avec plaisir. Il étoit homme d'esprit, plaisant, & entendoit fort bien le Théatre, sur-tout pour des sujets qui n'étoient pas trop élevez. Voici le catalogue des Pieces dont il est auteur.

Pieces pour le Théatre François.

I. *La Rue Merciere, ou les Maris dupez*, Comédie en Vers, representée à Lyon en 1694. II. *La Femme, fille, veuve*, en Vers

1707. III. *L'Amour diable*, en Vers, 1708. IV. *La Foire Saint Germain*, en Vers, 1709. V. *La Famille extravagante*, en Vers, 1711. VI. *L'Epreuve reciproque*, en Prose, 1711. VII. *La Metamorphose amoureuse*, en Prose, 1712. VIII. *L'Usurier Gentilhomme*, en Prose, 1713. IX. *L'Aveugle clair-voyant*, en Vers, 1716. Toutes ces Pieces sont en un Acte. X. *Le Roi de Cocagne*, en Vers, trois Actes & un Prologue, 1718. XI. *Plutus*, en Vers, trois Actes, 1720. XII. *Cartouche, ou les Voleurs*, en Prose, trois Actes, 1721. XIII. *Le Galant Coureur, ou l'Ouvrage d'un moment*, en Prose, un Acte, 1722. XIV. *Le Ballet des vingt-quatre heures*, Ambigu comique representé devant Sa Majesté à Chantilly par l'Académie de Musique, les Comédiens François & Italiens, 1722. XV. *Le Philantrope, ou l'Ami de tout le monde*, un Acte en Prose, avec des Divertissemens & Chansons, 1723. XVI. *Le Triomphe du Tems*, un Prologue, un Acte en Prose, avec des Entrées de Danses & de Chansons, 1725. XVII. *La Chasse du Cerf*, Comédie-Ballet en Prose, mêlée de Divertissemens & de Chansons, 1726. XVIII. *La Nouveauté*, en Prose, un Acte, avec des Intermedes, 1727. XIX. *Les Amazones modernes*, en Prose, trois Actes, avec des Divertissemens & Chansons, 1727.

Pieces pour le Théatre Italien.

I. *Belphegor*, trois Actes en Prose, avec des Divertissemens & Chansons, 1721. II. *Le Fleuve d'oubli*, un Acte en Prose, avec des Divertissemens & Chansons, 1722. III. *Les Amours aquatiques*. IV. *Le mauvais Ménage*, Parodie en un Acte & en Vers, 1725. V. *L'Impromptu de la folie*, Prologue suivi de la Comédie des *Nouveaux Débarquez*, un Acte, avec des Divertissemens. VI. *La Françoise Italienne*, un Acte en Prose, avec des Divertissemens & Chansons. Toutes les Pieces de le Grand, qu'on vient de citer, ont été imprimées en quatre volumes in-12. chez la Veuve Ribou, Paris 1731. Il a composé encore quelques autres Pieces qui ont été representées en campagne, comme *le Caffetier*, en un Acte; *Polipheme*, en cinq Actes, &c. Il a travaillé aussi à quelques Pieces pour le Théatre Italien conjointement avec le sieur Dominique, comme *Agnès de Chaillot*, Parodie en Vers & en un Acte, 1723. *le Départ des Comédiens Italiens*, un Acte; *le Cahos*, quatre Actes, avec un Prologue, 1725. Il a sa part aussi de la *Comédie des Animaux*, en un Acte, 1718. & de quelques autres Pieces.

CCLI.

JEAN-BAPTISTE-HENRI DU TROUSSET DE VALINCOUR,

Originaire de Saint-Quentin en Picardie, Secretaire general de la Marine, Académicien de la Crusca, *& honoraire de l'Académie des Sciences, reçu à l'Académie Françoise en* 1699. *mort à Paris le* 4. *Janvier* 1730. *âgé de* 77 *ans. (Poëte François.)*

Tous les honneurs destinez aux gens de Lettres, qui ont été deferez à Valincour, marquent assez qu'il ne peut être que bien reçû sur le Parnasse François, où il trouvera plusieurs celebres amis; entr'autres, Racine & Despréaux, avec lesquels il étoit en liaison très-particuliere. On sçait qu'après la mort de Racine, il fut choisi par Louis le Grand pour être associé à Despréaux, pour travailler à l'Histoire de ce Monarque. On auroit vû sans doute quelques morceaux de cette fameuse Histoire, où l'illustre Pellisson, de même que Despréaux & Valincour avoient travaillé, si le feu n'avoit pas consumé, il y a cinq ans, la Bibliotheque de Livres choisis, au nombre de six à sept mille volumes, que Valincour avoit rassemblez dans sa maison de campagne à Saint Cloud.

Les occupations considerables que lui a données sa place de Secretaire general de la Marine, & le tems même qu'il mettoit à l'étude des Mathematiques & de la Physique (Sciences necessaires pour bien connoître la Marine) l'ont empêché de cultiver la Poësie, pour laquelle il avoit du talent. Il a donné quelques Pieces de Poësies de son propre genie, où l'on voit qu'il sortoit quelquefois de son caractere grave, & qu'il sçavoit s'égayer. On a quelques *Contes* de lui, entr'autres, celui *du Tonnere*, qui n'est aucunement serieux, & où l'on voit qu'il sçavoit badiner agréablement quand il vouloit.

On trouve de lui dans le Recueil de Vers choisis du Pere Bouhours des *Stances*, qui ont pour titre, *Consolation à Damon sur la mort de sa Sœur*, comme aussi des *Traductions & Imitations de quelques Odes d'Horace. V.* son Eloge par M. de Fontenelle, *Histoire & Memoires de l'Académie des Sciences*, année 1730.

CCLII.

ANTOINETTE DE SALVAN DE SALIEZ,

Née à Alby, de l'Académie des RICOVRATI *de Padoue, morte à Alby le 14. Juin 1730. âgée de 92 ans.*

Antoinette de Salvan épousa Messire Antoine de Font-Vielle, Seigneur de Saliez, Viguier d'Alby, dont elle resta très-longtems veuve, ayant voulu conserver sa liberté pour se donner toute entiere à l'étude des Sciences & des belles Lettres, où elle fit un très-grand progrès.

Elle tenoit chez elle des assemblées des Sçavans & des beaux Esprits d'Alby, où l'on discouroit sur toute sorte de genre de Sciences & de Litterature, & où elle faisoit admirer son esprit & son sçavoir. Messieurs des *Ricovrati* de Padoue lui envoyerent en 1689. des Lettres d'Académicienne; & l'on voit sa Réponse à ces Messieurs dans le Mercure du mois d'Octobre de la même année.

Les œuvres imprimées de cette Dame sont *la Comtesse d'Isembourg*, histoire qui a été traduite en plusieurs Langues; des *Reflexions Chrétiennes;* des *Paraphrases* (en Vers françois) *sur les Pseaumes de la Penitence;* plusieurs autres ouvrages, & *diverses Lettres & Poësies*, dont une bonne partie sont imprimées dans la *nouvelle Pandore, ou les Femmes Illustres du Regne de* LOUIS LE GRAND, par Vertron. On voit une belle *Epître* (en Vers) *à Madame de Maintenon:* elle donna occasion à Vertron de faire les Vers suivans.

La Docte SALIEZ *se presente à* VERTRON,
Quand pour des Vers il cherche une Muse divine;
Et lorsque pour modéle il cherche une Heroïne,
La vertu lui presente aussi-tôt MAINTENON.

M. Héricourt, de l'Académie Royale de Soissons, a fait l'éloge de cette Dame dans un très-beau Discours latin. On lui a dressé aussi une magnifique Epitaphe, qui finit en marquant que les Muses, les Graces, les Amours, & toutes les Personnes de merite ont pleuré sa mort, & que sa reputation ne mourra jamais, & brillera dans tous les siecles.

At

At non moritur cujus fama in ævum florebit ;
Ejus obitum lugent Camenæ ,
Deflent Veneres , Cupidinesque ,
Mærentur omnes Boni.

CCLIII.

ELISABETH DREUILLET,

Née à Toulouse , morte au mois de Juillet 1730. *âgée de* 74 *ans , à Seaux près Paris , où elle fut inhumée.*

Elle étoit fille de Monlaur Toulousain , qui a laissé quelques Poësies latines manuscrites. Mademoiselle de Monlaur épousa M. Dreuillet , President aux Enquêtes au Parlement de Toulouse. Comme elle étoit d'une belle figure , & d'un entretien des plus aimables , les personnes de cette grande Ville les plus distinguées par la naissance & par le merite se faisoient honneur & plaisir d'aller chez elle , & d'y trouver des assemblées pour le bel esprit, qui se terminoient ordinairement par le Jeu. Madame Dreuillet après la mort de son mari vint à Paris , où elle se fit bientôt connoître par la vivacité & l'agrement de son esprit. Campistron , qui l'avoit connue à Toulouse , se fit honneur de la presenter dans plusieurs Maisons des plus brillantes de Paris. Elle fut presentée aussi à S. A. S. Madame la Duchesse du Maine , qui fut si contente d'elle les premiers jours qu'elle la vit, qu'elle lui fit l'honneur de l'engager à rester à sa Cour , dont Madame Dreuillet faisoit un des plus grands agrémens par sa conversation charmante & par ses agréables saillies. Elle conserva jusqu'à la fin de ses jours une vivacité d'esprit très-aimable , & composoit encore les dernieres années de sa vie de très-jolis Vers. Madame la Duchesse du Maine a presque toutes les Poësies de cette Dame , dont il y en a eu très-peu d'imprimées. On trouve au second tome du Recueil du nouveau choix de Pieces de Poësie , à la Haye 1715. une *Eglogue* de sa façon , intitulée *Climéne ;* & dans la cinquiéme Lettre du *Nouvelliste du Parnasse* , un *Epithalame.* J'ai trois ou quatre Pieces de sa composition , entr'autres , un *Rondeau redoublé* , dans le stile marotique : j'en ferai part volontiers au Public.

CCLIV.

JEAN-ANTOINE DU CERCEAU,

Jesuite, Parisien, mort subitement à Veret en Touraine le 4. Juillet 1730. âgé d'environ 60 ans. (Poëte Latin & François.)

On peut dire que le Pere du Cerceau étoit né Poëte. Il entra à la sortie de ses classes dans la Compagnie de Jesus. Peu de tems après son Noviciat il se distingua par des Poëmes, dont les Connoisseurs admirerent la versification & la latinité : les sujets de ces Poëmes sont *les Poules ; les Papillons ; les Paraphrases de quelques Pseaumes*, & du cinquiéme Chapitre de *la Prophetie de Daniel sur Balthazar ; l'Enfant prodigue*, Piece de Théatre, qu'il a traduite depuis en Vers françois; quelques *Odes*, & autres Poësies.

Il quitta bientôt les Muses latines trop serieuses; ingrat à leurs bienfaits, il se livra entierement à son genie, qui le portoit à une Poësie familiere, sans bassesse, naïve avec esprit, negligée en apparence, & travaillée en effet, delicate & piquante, qui retient quelques termes anciens de Marot, & qui copie plus exactement sa maniere de penser que son langage.

Le P. du Cerceau étoit original en ce genre d'écrire : on apprend par quelques-uns de ses ouvrages que les Muses badines lui attirerent d'assez grands chagrins. Ses Poësies ne sont pas les seuls fruits d'un genie heureux, les *Lettres d'un Abbé à Eudoxe sur l'Apologie des Provinciales ; deux petites Satyres*, où regne la meilleure plaisanterie, & la critique de l'*Histoire des Flagellans*, écrite en latin par l'Abbé Boileau, prouvent que sa Prose avoit toute la vivacité & toute la finesse de ses Vers.

Le P. du Cerceau n'étoit pas borné à cette espece d'ouvrage, dont la delicatesse fait tout le prix; il s'élevoit quand il vouloit en prendre la peine : l'*Oraison funebre du Dauphin*, prononcée à Bourges, & imprimée, ne laisse pas douter qu'il n'eût tenu un rang parmi les Orateurs, si l'Eloquence avoit eu pour lui les attraits de la Poësie.

Son esprit étoit de ces esprits faciles qui prennent aisement toutes les formes; mais il ne le contraignoit pas, il en suivoit avec trop de complaisance les mouvemens les moins reglez.

Il s'est exercé dans tous les genres differens d'écrire. Il est sorti de sa plume des *Factums*, des ouvrages d'*Histoire*, des *Romans*, des *Commentaires françois* sur quelques Auteurs de la belle latinité; des Traitez de *Mathematique*, de *Perspective*, de *Musique*, dont la plûpart sont restez manuscrits, & n'ont point été achevez.

Il fut engagé par quelques circonstances à donner l'*Histoire de la derniere revolution de Perse* sur d'excellens Memoires; cet ouvrage achevé en peu de tems, fait regretter qu'il n'ait donné au Public que cette Histoire, qui a été traduite en Anglois, deux volumes in-12. 1727.

La plûpart des Pieces que les Pensionnaires du College de Louis le Grand jouent chaque année, sont de lui: ils ont representé plus d'une fois avec un succès constant *le faux Duc de Bourgogne; Esope au College; l'Ecole des Peres; le Point d'honneur; & les Cousins*. Le sort du *Philosophe à la mode*, du *Riche imaginaire*, & d'*Euloge* a été moins heureux. Le P. du Cerceau choisissoit bien son sujet; il peignoit à merveille le ridicule; ses caracteres étoient soutenus; son comique n'étoit jamais plat, mais il se laissoit presser; il croquoit quelquefois ses tableaux, & sa Versification se sentoit trop de la precipitation de son travail; il auroit égalé les meilleurs Comiques, s'il avoit pû retoucher ses Pieces, son genie un peu trop libertin ne le lui permettoit pas. Les qualitez de son cœur le rendoient encore plus estimable que la beauté de son genie; il étoit d'un commerce doux & aisé, sans ambition, & incapable d'envie. On le voyoit avec plaisir dans le grand monde, & il ne le cherchoit pas, il fut estimé dans son Corps, dont il remplissoit les devoirs sans ostentation. Les larmes du Prince de Conti, son Eleve, sont l'éloge & de l'illustre Disciple, & du Maître.

Les Poësies françoises du P. du Cerceau ont été imprimées plusieurs fois chez Etienne à Paris, sans nom de l'Auteur, dont la derniere édition en un volume in-8°. 1726. On trouve encore de ce Pere une traduction en Vers de quelques Pieces d'Horace, comme de la premiere Satire du second Livre, & de la dix-huitiéme Epître du Livre premier. Les freres Barbou ont donné un Recueil de ses Poësies latines, volume in-12. Paris, derniere édition 1723. *V.* son éloge dans le *Mercure de France*, Septembre 1730.

CCLV.

SEBASTIEN DE BROSSARD,

Maître de la Musique de la Cathedrale de Strasbourg, ensuite de celle de Meaux, & Chanoine de cette Eglise, où il mourut le 10. Août 1730. âgé de plus de 70 ans.

Brossard a été un des plus sçavans Musiciens que nous ayons eu, par la connoissance qu'il avoit des principes & des regles de son Art, & par la justesse avec laquelle il en a parlé & il en a écrit. Il étoit grand Mathematicien, & il lui fut aisé de connoître à fond la Musique, qui est un Art, dont les principes dépendent des Mathematiques. Il nous a donné des Livres qui traitent de la Musique par des raisonnemens justes & par des regles certaines, qui instruisent infiniment ceux qui veulent s'appliquer à cet Art. Les Curieux y trouvent aussi de quoi se satisfaire, en apprennant non-seulement tous les termes de la Musique, mais encore l'origine & tous les progrès de cet Art, & les noms des hommes sçavans qui en ont traité. Les principaux Livres que nous avons de lui sont, un *Dictionaire de Musique*, contenant une explication dogmatique des termes grecs, latins & italiens, relatifs à toute la Musique; & un Catalogue des Auteurs qui ont écrit de la Musique, volume in-folio, & une seconde édition in-8°. une *Lettre en forme de dissertation à M.* DE MOZ *sur sa nouvelle methode d'écrire le Plain-Chant & la Musique*, volume in-4°. Paris 1729.

La théorie de la Musique n'étoit pas la seule chose que possedoit Brossard, il sçavoit y joindre la pratique, & a composé plusieurs morceaux de Musique qui sont estimez, entre lesquels on doit compter son *Prodromus musicalis.* deux volumes in-folio; un Livre de *Motets* à voix seule avec la Basse-continue; un second Livre de *Motets* à une, deux & trois parties avec Instrumens; ils sont tous deux in-folio. Il a fait imprimer aussi *neuf Leçons de Tenebres*, & un Recueil d'Airs à chanter. Tous ces Livres se trouvent chez Christophe Ballard, seul Imprimeur du Roi pour la Musique.

Brossard avoit rassemblé une belle & nombreuse Bibliotheque de Musique, qu'il donna à Louis XIV. Sa Majesté lui

lui accorda une pension de douze cens livres sur une Benefice, & une autre de même somme sur le Tresor-Royal pour sa niece.

Le portrait de Brossard a été gravé par Landry, avec ses Armes au bas, où l'on voit trois Fleurs-de-Lis, entre lesquelles une barre de droite à gauche, & un lambel au-dessus, ce qui fait croire que sa bisayeule, ou sa trisayeule n'avoit déplu à quelque Prince de la Maison de Valois.

CCLVI.

JEAN-FRANÇOIS LERIGET DE LA FAYE,

Né à Vienne en Dauphiné, Chevalier Seigneur de Condé, Secretaire du Cabinet du Roi, reçu à l'Académie Françoise en 1730. *mort à Paris le* 11. *Juillet* 1731. *dans la* 57ᵉ *année de son âge.*

Il avoit été Mousquetaire, Lieutenant dans le Regiment du Roi, Capitaine d'Infanterie dans le Regiment de Lassé, & Gentilhomme ordinaire chez le Roi. Sa Majesté l'avoit nommé son Envoyé Extraordinaire auprès de la Republique de Genes. Il avoit été aussi Secretaire des Commandemens de S. A. S. M. le Duc de Bourbon, qui l'a toûjours honoré de son estime & de sa confiance; Secretaire de la Maison du Roi & Secretaire de la Province de Bourgogne. Il se demit de ce dernier Secretariat dans une circonstance qui lui fit honneur.

En 1713. il étoit au Congrez d'Utrecht chargé de diverses commissions : ce fut lui qui rapporta au Roi la ratification des Traitez. Il passa ensuite en Angleterre, où il fut seul pendant six mois, chargé des affaires de France auprès de la Reine Anne, de laquelle il eut plusieurs Audiences particulieres. Il fut generalement aimé & estimé dans cette Cour, de même que dans tous les pays étrangers, comme en Hollande, en Allemagne & en Italie, où les affaires du Roi & sa curiosité l'avoient engagé de voyager.

Le Roi lui avoit accordé une pension de trois mille livres pour ses services.

La Faye avoit beaucoup d'amour & de goût pour les Arts, & il en étoit le bienfaicteur. Il avoit fait une collection considerable d'excellens Tableaux, la plûpart de moyenne gran-

DE LA FAYE. deur, flamands, françois, &c. anciens & modernes; en estampes, pierres gravées en creux & en relief, bronzes, figures & bas-reliefs de marbre, porcelaines, ouvrages de la Chine & du Japon; & l'on peut dire que jamais aucun Cabinet n'a été si ouvert, ni d'un accès si facile aux Curieux & aux gens de l'Art: toutes les personnes qui étoient assez heureuses de jouir de l'entretien du Maître de ce Cabinet, en sortoient charmées de sa politesse & de l'agrément de sa conversation.

La Poësie & la Musique faisoient aussi ses plus doux amusemens; il avoit l'oreille delicate; il expliquoit très-bien les differentes sortes d'harmonies, & les divers goûts de chants, tant de France que d'Italie. Son talent favori & son amour ardent pour les Vers ont assez paru dans de petits Poëmes, que plusieurs personnes bien en état d'en juger, lui ont entendu reciter avec beaucoup de plaisir; il y en a quelques-uns d'imprimez: mais M. de la Faye, Secretaire du Cabinet du Roi, son neveu & son heritier, non-seulement de tous ses biens, mais encore de son goût pour les Arts & de ses heureux talens pour la Poësie, ne privera pas certainement les Amateurs de la Poësie des ouvrages Poëtiques de M. son oncle.

Je ne peux mieux finir cet article, & donner une idée plus avantageuse du caractere d'esprit & du merite de la Faye, qu'en rapportant les Vers que M. de Voltaire a faits pour honorer sa memoire: les voici.

Il a réuni le merite
Et d'Horace, & de Pollion,
Tantôt protegeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite.
Il reçut deux presens des Dieux,
Les plus charmans qu'ils puissent faire;
L'un étoit le talent de plaire,
L'autre le secret d'être heureux.

V. son éloge dans le *Mercure de France*, Juillet 1731.

CCLVII.

ANTOINE HOUDART DE LA MOTTE,

Parisien, reçu à l'Académie Françoise en 1710. mort à Paris le 26. Decembre 1731. dans la 60e année de son âge, inhumé dans l'Eglise de S. André des Arcs. (Poëte François.)

Après avoir fait ses Humanitez & avoir étudié en Droit, il eut un tel goût pour la declamation & pour les Spectacles, qu'il representa diverses Comédies de Moliere avec de jeunes gens de son âge. Ce fut dans ce tems-là qu'il fit paroître le premier fruit de sa veine dans une Comédie intitulée, *les Originaux, ou l'Italie*, que les Comédiens Italiens jouerent en 1693. avec peu de succès : quatre années après il fit le Poëme de *l'Europe galante*, qui lui acquit à bon titre une reputation considerable; mais l'époque de son plus grand éclat, fut lorsque son premier volume d'*Odes* parut. Il fut peu de tems après suivi d'un second volume, avec un Discours sur l'Ode, & d'autres Pieces en Vers & en Prose. *Le Port de mer & le Bal d'Auteuil* sont deux petites Pieces que la Motte fit dans sa jeunesse pour le Théatre françois avec M. Boindin.

La Motte s'est distingué par un grand nombre d'ouvrages de toutes sortes de caracteres. Il ne disputa jamais de Prix d'Eloquence & de Poësie, qu'il ne le remportât; & il fut si souvent couronné par l'Académie Françoise & par celle des Jeux Floraux, qu'il fut enfin prié de ne plus concourir.

Après le Ballet de *l'Europe galante*, qui eut un si grand succès en 1697. il donna la même année à l'Opera *Issé*, Pastorale heroïque : en 1699. *Amadis de Grece; Marthesie*, Reine des Amazones, Tragédies: en 1700. *le Triomphe des Arts*, Ballet; *Canente*, Tragédie : en 1701. *Omphale*, Tragédie : en 1703. *le Carnaval & la folie*, Ballet : en 1705. *la Venitienne*, Ballet; & *Alcione*, Tragédie : en 1709. *Jupiter & Semelé*, Tragédie. Ses deux derniers Poëmes lyriques sont *Scanderberg*, Tragédie qu'on met actuellement en Musique; & *le Ballet des Ages*, qu'on doit jouer incessamment. Les Poëmes dramatiques de la Motte, qui sont presque ses derniers ouvrages, sont *les Machabées*, Tragédie; *Romulus*, Tragédie; *Inés de Castro*, Tragédie; *Oedipe*,

DE LA MOTTE. Tragédie en Vers, qu'il a mise aussi en Prose; *la Matrone d'Ephese*, petite Comédie en Prose; *le Talisman*, idem; *Richard Minutolo*, idem; *le Magnifique*, en deux Actes en Prose. Toutes ces Pieces ont été jouées par les Comédiens François avec beaucoup de succès; ces trois dernieres sous le titre de *l'Italie galante*.

Tout le monde connoît du même Auteur son *Essai de critique* sur les Théatres, où il trouve le moyen d'établir la regle de la Tragédie, & de faire en même tems l'apologie de ses Pieces. Ses *Fables*, avec un discours sur la Fable; l'*Iliade* d'Homere, traduite en Vers françois, avec un discours sur Homere, ouvrage qui donna lieu à une fameuse dispute litteraire, & à plusieurs autres volumes de notre Auteur sur le même sujet.

Il y a dans le Recueil de l'Académie Françoise plusieurs Pieces de lui, entr'autres, son Discours à sa reception dans cette Académie, qui est un chef-d'œuvre d'Eloquence; l'Eloge du feu Roi, qui est un morceau aussi élegant que pathetique. On a trouvé dans ses papiers une suite d'*Elogues*, avec un discours sur l'Eglogue; un *Memorial de l'Histoire de France* en Vers; un *autre de l'Histoire Romaine*; des *Heures* en Vers, &c. Il est aussi auteur de quelques *Cantates spirituelles*, dont la plûpart sont mises en musique par feuë Madame de la Guerre.

Après tous les ouvrages que l'on vient de citer de la Motte, il faut convenir que jamais homme n'a été plus universel dans tous les genres de Litterature, qu'il s'est exercé dans tous avec assez de succès; & qu'il n'y a point de genre de Poësie, qu'il n'ait traité. Ce qui doit paroître surprenant, c'est que dès l'âge de vingt-quatre ans la Motte étoit privé de l'usage de ses yeux, & qu'il n'avoit que le secours de la conversation des beaux Esprits avec lesquels il étoit en liaison, & de quelques lectures qu'on lui faisoit.

Son commerce doux & engageant, utile & aimable lui avoit fait un très-grand nombre d'amis, & même du premier rang; mais comme le merite du premier ordre est rarement sans envieux, il trouva plusieurs ennemis qui se dechaînerent contre ses Ecrits, & qui voulurent même donner du ridicule à quelques-uns, sur-tout à sa Traduction en Vers françois de l'*Iliade* d'Homere, & à ses *Fables*, (qui ne sont pas à la verité ceux qui lui ont acquis le plus de reputation) quoiqu'on trouve un assez grand nombre de ses *Fables* écrites avec beaucoup d'esprit

d'esprit & d'agrémens. Je n'entreprendrai pas de vouloir faire l'apologie de la Motte ; plusieurs personnes des plus renommées dans la Republique des Lettres l'ont assez justifié, & ont fait un grand honneur à tous les heureux talens qu'il possedoit : il suffit de lire son éloge, que M. de Fontenelle prononça en pleine Académie le 6. Mars 1732. à la reception de M. l'Evêque de Luçon, pour connoître tout le merite de la Motte, qui le rend digne d'occuper une place brillante sur le Parnasse. Pour moi, je dirai seulement que dès l'âge de vingt-six ou de vingt-sept ans il s'y étoit marqué une place par son *Ballet de l'Europe galante*, & par le premier volume qu'il donna de ses *Odes:* Il se l'étoit assurée lui-même par une de ses premieres Odes, intitulée *le Parnasse*, dont voici la premiere Strophe.

Quelle est cette fureur soudaine ?
Le Mont sacré s'est dévoîlé,
Et je vois jaillir l'Hypocrene
Sous les pieds du Cheval aîlé.
Un Dieu, car j'en crois cette flâme,
Que son aspect verse en mon ame,
Dicte ses loix aux chastes Sœurs:
L'immortel Laurier le couronne,
Et sous ses doigts sçavans resonne
Sa Lire maîtresse des cœurs.

La plus grande partie des ouvrages que la Motte a composez, ont été estimez des personnes les plus capables d'en juger, qui ont admiré la diversité de ses beaux talens, & sa maniere facile & élegante d'écrire sur toutes sortes de sujets.

Personne n'a eu une plus grande facilité d'écrire que lui ; & la même année de sa mort il avoit donné au Théatre Italien sa Comédie de *l'Amante difficile ;* au Théatre François celle intitulée *l'Italie galante.* Il avoit aussi composé *Scanderberg*, Tragédie qu'on met actuellement en musique.

On trouve chez du Puis, Libraire rue Saint Jacques à Paris, presque tous les ouvrages imprimez de la Motte. *V.* son Eloge par M. de Fontenelle ; une *Lettre sur M. Houdart de la Motte & sur ses ouvrages*, brochure in-12. Paris 1732. le *Mercure de France*, Janvier 1732.

CCLVIII.

SALOMON,

Provençal, Musicien de la Chapelle du Roi, mort à Versailles à la fin de l'année 1731. *âgé d'environ* 70 *ans.*

SALOMON vint à Paris dans sa jeunesse, & s'y perfectionna dans la Musique, à laquelle il s'étoit appliqué dans son pays. Il fut reçu quelque-tems après à la Musique de la Chapelle du Roi pour la basse de Viole, où il fut confondu avec plusieurs Musiciens, dont le principal talent consiste à accompagner la voix & à soutenir des Choeurs de Musique par la justesse dont ils touchent leur Instrument, lorsque tout-à-coup il donna un Opera de sa composition, qui le fit sortir du milieu de ces Choeurs, & le fit paroître comme un Orphée sur notre Théatre. Il n'avoit nullement l'air petit-Maître & de ces Musiciens, qui vont aux toilettes des Dames & au lever des Seigneurs pour faire valoir leurs ouvrages. Salomon fit repeter son Opera, & se plaça aux premieres representations dans le parterre de la salle fort *incognito:* son Opera réussit, & fut très estimé des meilleurs Connoisseurs: il a pour titre *Medée & Jason*, Tragédie dont les paroles sont de M. de la Roque; il fut representé en 1713. Je ne sçai si ce Musicien a composé quelques autres ouvrages.

CCLIX.

JEAN-LOUIS MARCHAND,

Né à Lyon, Organiste du Roi, mort à Paris au mois de Février 1732. *âgé de* 63 *ans, inhumé au Cimetiere des Saints Innocens.*

JEAN-LOUIS MARCHAND nâquit à Lyon; son pere étoit un Organiste mediocre, qui lui enseigna les principes de son Art; mais dès l'âge de quatorze ans il avoit surpassé de beaucoup son pere, & il fut Organiste de la Cathedrale de Nevers. A l'âge de vingt-quatre ans il quitta l'Orgue de cette Cathedrale pour celle d'Auxerre, où il resta quatre ou cinq ans, après lesquels il vint s'établir à Paris, & s'y acquit une

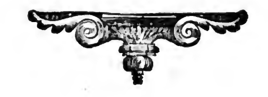
très-grande reputation; de sorte qu'on lui offroit presque toutes les Orgues qui se trouvoient vacantes : il eut celles des Eglises du College des Jesuites, de la Maison-Professe de ces Peres, de Saint Honoré, des grands Cordeliers, & celle de la Chapelle du Roi. Par-tout où il jouoit de l'Orgue, il y avoit un grand concours de Musiciens & de gens de goût. Les personnes de la premiere distinction tachoient de l'attirer chez elles pour l'entendre jouer du Claveçin. On lui offroit de tous côtez des Ecoliers & des Ecolieres pour leur montrer à toucher le Claveçin. Il ne dependoit que de lui de faire une fortune considerable, mais son esprit incertain & sa conduite des plus singulieres lui empêcherent de profiter de toutes les occasions favorables qui se presentoient. Il quitta toutes ses Orgues, jusqu'à celle de la Chapelle du Roi, & fit un voyage en Allemagne, où il fut presenté à l'Empereur, qui l'entendit jouer de l'Orgue & du Claveçin avec plaisir. Il passa aussi chez quelques Electeurs, qui étoient si charmez de la maniere dont il touchoit ces Instrumens, qu'ils auroient souhaité le retenir à leur Cour : mais Marchand s'ennuya bientôt de ne plus voir Paris; il y revint, & se contenta de reprendre l'Orgue des Cordeliers dont il ne retiroit rien, étant satisfait d'un logement dans le Couvent, que ces Peres lui accorderent; cependant des personnes du premier rang lui offroient des appartemens, & M. le Chevalier d'Orleans lui en donnoit un au Temple. Toutes les fois qu'on sçavoit que Marchand devoit jouer de l'Orgue, toute l'Eglise des Cordeliers étoit remplie d'Amateurs de cet Instrument, qui s'en retournoient enchantez de lui. Effectivement on peut dire qu'il a été le plus grand Organiste qu'il y ait jamais eu pour le toucher, & que ses mains ont toûjours fourni à tout ce que son beau genie produisoit : il les avoit aussi très-grandes & très-belles. Six ou sept ans avant sa mort il fut blessé au bras gauche, dont il ne put s'aider de trois ou quatre mois. Pendant cet espace de tems il joua sur son Orgue avec une seule main, se servant encore de la pedale; & il executoit de très-beaux morceaux de Musique, qui surprenoient tous ceux qui les entendoient & qui sçavoient son accident.

Un homme aussi dissipé que Marchand, quoiqu'il eût un excellent genie & une grande facilité de composer,

n'étoit gueres capable de donner de grands morceaux de Musique ; & quand par avanture il en avoit fait quelques-uns, il avoit la manie de ne vouloir pas en faire part au Public. Il a fait la Musique d'un Opera intitulé *Pyrame & Thisbé*, dont les paroles sont de Morfontaine. Il jouoit sur le Claveçin quelques symphonies de cet Opera ; mais il n'a pas jugé à propos de le faire representer. Nous n'avons de lui que deux Livres de *Pieces de Claveçin*, gravez à Paris : ils se vendent chez Ballard.

Marchand a laissé une fille unique, qui est retirée à la Communauté de Sainte Agnés à Paris. Elle a trouvé parmi les effets de son pere un grand coffre rempli de Musique de sa composition, qui merite bien d'être examinée pour faire choix des Pieces les plus parfaites, & les faire imprimer ou graver.

Fin de l'Ordre Chronologique des Poëtes & des Musiciens rassemblez sur le Parnasse François jusqu'en cette année 1732.



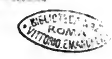
REMARQUES



SUITE
DU
PARNASSE FRANÇOIS,

Jusqu'en 1743.

Et de quelques autres Piéces qui ont rapport à ce Monument.



CCLX.

JEAN-BAPTISTE MOREAU.

Natif d'Angers, Maître de Musique du Roi, Intendant de la Musique des Etats de Languedoc, mort à Paris le 24. Août 1733. dans la 78ᵉ année de son âge, inhumé en l'Eglise de saint Josse sa Paroisse.

Il fut élevé Enfant-de-Chœur de la Cathedrale d'Angers: son genie fut si heureux pour la Musique, que cinq ou six ans après s'être appliqué à ce bel Art, il composa plusieurs morceaux de Musique qui lui donnerent de la réputation. L'envie de voyager lui prit, & il alla à Langres, où son mérite ayant été connu, on lui offrit la place de Maître de Musique de la Cathédrale, qu'il ne remplit que peu de tems, s'étant marié. De Langres, il vint à Dijon où il séjourna environ un an; mais la province commençant à l'enuyer, il prit le parti de venir s'établir à Paris.

Moreau, qui n'étoit pas des mieux partagés des biens de la fortune, ne laissa pas d'être un peu embarrassé dans le commencement de son séjour à Paris. Il fut quelque tems après à Versailles où étoit la Cour: on ne sçait par quel hazard, étant assez mal vêtu, & ayant un air provincial, il put se glisser à la toilette de Madame la DAUPHINE, VICTOIRE DE BAVIERE; mais y étant entré, il fit plus que de tenir bonne contenance; car sçachant que cette Princesse aimoit la Musique, il eut la hardiesse de la tirer par la manche, & de lui proposer de chanter un air, ce qui fit rire cette Princesse qui lui permit de chanter: elle fut très-satisfaite de sa chanson, d'autant plus qu'il lui dit en avoir fait la Musique. Le même jour Madame la Dauphine fit le récit de cette avanture au Roi, qui eut la curiosité de voir cet homme original. Il fut deux jours après introduit dans l'Appartement de Madame de Maintenon où étoit le Roi, devant lequel il eut l'honneur de chanter quelques airs dont Sa Majesté fut fort contente; Elle lui ordonna même, ayant appris de lui qu'il avoit composé quelques morceaux de Musique, de faire un Divertissement pour Marly, qui deux mois après fut executé avec l'applaudisse-

MOREAU. ment de toute la Cour. Banzi étoit l'auteur des Paroles de ce Divertiſſement intitulé, *les Bergers de Marly*. Le Roi prit du goût pour la Muſique de Moreau, & comme dans ce tems-là Racine travailloit aux Tragédies d'*Eſther* & d'*Athalie*, pour être repreſentées par les Demoiſelles élevées à la Maiſon Royale de S. Cyr près Verſailles, Moreau fut choiſi pour faire la Muſique de ces belles Tragédies, & celle de quelques Cantiques : on peut juger de leur grande réuſſite par la maniére dont Racine en parle dans la Préface de la Tragédie d'Eſther, où il s'explique en ces termes : » Je ne puis me réſoudre à finir cette Préface, ſans rendre à celui qui a fait la » Muſique la juſtice qui lui eſt dûe, & ſans confeſſer franche» ment, que ſes Chants ont fait un des plus grands agrémens » de la Piéce. Tous les Connoiſſeurs demeurent d'accord que » depuis long-tems on n'a point entendu d'airs plus touchans, » ni plus convenables aux Paroles. « Moreau compoſa auſſi la Muſique des Chœurs de la Tragédie de *Jonathas*, par Duché, de même que quelques autres Muſiques ſpirituelles pour la Maiſon de S. Cyr. Le Roi qui aſſiſta à la repreſentation de toutes les Pieces dont on vient de parler, fut très-ſatisfait de la Muſique de Moreau ; il lui fit pluſieurs gratifications, & lui accorda une penſion de ſix cens livres dont il a joüi juſqu'à ſa mort.

Vers l'année 1694. Moreau obtint la charge d'Intendant de la Muſique des Etats de Languedoc ; mais le goût qu'il avoit pris pour le ſéjour de Paris fit qu'il ne l'exerça que pendant une tenuë des Etats, en ayant vendu la ſurvivance cinq mille liv. au ſieur Mallet, qui depuis en a rempli les fonctions. Moreau auroit fait une plus grande fortune s'il avoit ſçu profiter des bontés que le Roi avoit pour lui ; mais ayant fait connoiſſance avec le Poëte Laînez, homme des plus aimables & des plus ſéduiſans, il ne pouvoit plus le quitter, & employoit ſon art à mettre en Muſique ſes Poëſies, dont la plûpart ſont des Chanſons, & de petites Cantates. Il préſenta un jour ſon Poëte bien aimé au Roi, qui leur ordonna de compoſer un Divertiſſement pour l'Hermitage de Franchard dans la Forêt de Fontainebleau. Ce Morceau ne fut point chanté dans l'Hermitage, mais ſeulement dans l'Appartement de Madame de Maintenon.

Outre les Ouvrages marqués ci-dessus, ce Musicien a composé quelques Motets, entr'autres le Pseaume *In exitu Israël de Egypto*, qui est d'une beauté singuliere; il a conservé dans ses Chœurs pour le fond de la Musique le Plein-Chant ordinaire de ce Pseaume sur lequel il a composé les autres Parties. Il a fait aussi en Musique une *Messe de Requiem*, dont quelques Musiciens habiles & quelques Connoisseurs, qui se sont trouvés à la répetition qui en a été faite, lui ont donné de grandes louanges. Son principal talent étoit pour l'expression des Sujets & des Paroles qu'on lui donnoit, en quoi il excelloit. Il a laissé un manuscrit intitulé l'*Art Melodique*, où il fait connoître qu'il sçavoit parfaitement la mélodie, qui consiste dans la beauté & les graces du Chant, & dans la juste expression.

Moreau fut employé les derniéres années de sa vie par M. Languet Curé de S. Sulpice, à montrer à chanter à quelques *Filles de la Communauté de Jesus*, établie par ce Pasteur, & à leur faire répeter les Chœurs de Musique des Tragédies Saintes de Racine, qu'elles representoient. M. Languet lui donnoit pour ce petit travail quatre cens livres par an.

La vie de Moreau avoit été assez longue pour lui donner le tems de faire imprimer tous ses Ouvrages; cependant il n'y a que les *Chœurs & les Intermédes de la Tragédie d'Esther* qui soient imprimez chez Christophe Ballard, un vol. in-4°. Paris. 1689. & *Les Chœurs & les Intermedes de la Tragedie d'Athalie*, gravez par Baussan. Il a laissé un grand coffre & une cassette qui contiennent d'autres Musiques, seul bien dont sa veuve & sa fille heritent. Il est fort de leur intérêt d'en faire part au Public; pour moi je souhaite qu'elles commencent à donner à l'impression les Chansons & les autres morceaux des Poësies de Laînez, qu'il a mis en Musique, ce qui composera un Recueil des plus curieux & des plus agréables.

Moreau a fait d'excellens Eleves dans son Art, ayant montré le Chant & la Composition à des Personnes qui se sont acquis une grande réputation. De ce nombre on mettra Monte-Clair, auteur de la Musique de l'Opera des *Fêtes de l'Eté*, & de celui de *Jephté*; & de plusieurs *Cantates* & *Symphonies*; Clerambault & Dandrieu, deux de nos plus fameux Organistes, connus par divers beaux Ouvrages donnez au Public; la

Demoiselle Dandrieu, sœur du précédent; feue la Demoiselle Louise Couperin pensionnaire du Roi; & feue la Demoiselle Marie-Claude Moreau, fille de ce fameux Musicien, femme de feu Deniau maître de Viole; celle-ci excelloit comme les deux autres dans l'Art de chanter & de toucher le Clavecin, & a été une des plus aimables personnes de nos jours.

CCLXI.

FRANÇOIS COUPERIN,

Parisien, Organiste de la Chapelle du Roi, mort à Paris le 12. Septembre 1733. dans la 65. année de son âge, inhumé en l'Eglise de S. Joseph, Aide de la Paroisse de S. Eustache.

Son pere, Charles Couperin, Organiste de l'Eglise de S. Gervais, fut un des meilleurs Organistes de son tems; il mourut âgé de 40. ans en l'année 1679.[a] & eut pour fils celui dont on parle ici, qu'il laissa âgé de dix ans, & hors d'état d'avoir pû profiter de ses leçons & de son sçavoir; mais le jeune Couperin trouva en Tomelin, Organiste de l'Eglise S. Jacques de la Boucherie, homme très-celebre dans son Art, un second pere, qui se fit un plaisir de le perfectionner dans l'Orgue & le Clavecin, & dans la Composition.

François Couperin avoit des dispositions si grandes pour son Art, qu'en peu de tems il devint excellent Organiste, & qu'il fut mis en possession de l'Orgue qu'avoit eu son pere. Pendant plus de trente ans qu'il a eu cette Orgue, il attiroit un grand concours de monde, & d'habiles Musiciens qui l'écoutoient avec beaucoup de plaisir, & qui admiroient son beau génie, & son heureuse exécution.

Le Roi Louis XIV. lui donna vers l'an 1700. la place d'Organiste de sa Chapelle, & depuis il le reçut en survivance à la Charge de Clavecin de sa Chambre, dont le sieur d'Anglebert est Titulaire. Couperin eut l'honneur de montrer à joüer du Clavecin à M. le Duc de Bourgogne, Dauphin de France, de même qu'à Madame Anne de Bourbon Douairiere de Conti, & à M. Louis-Alexandre de Bourbon, Comte de Toulouse, qui lui a continué une pension de mille livres jusqu'à sa mort.

(a) On s'est trompé à la page 403. en marquant sa mort en 1669.

Le

Le grand nombre des Oeuvres de Couperin, fait connoître la beauté & la fécondité de son génie. Il a fait graver *diverses Piéces de Clavecin*, en quatre volumes in folio ; on peut dire qu'elles sont d'un goût nouveau, & d'un caractére où l'Auteur doit passer pour Original. Ces Piéces remplies d'une excellente harmonie, ont un chant noble & gracieux ; & ce chant même a paru si beau & si naturel qu'on a composé des Paroles sur la Musique de quelques-unes ; elles peuvent être joüées sur le Violon & sur la Flute, de même que sur le Clavecin. Ces Piéces ont fait honneur à leur Auteur, non seulement dans toute la France, mais encore dans les pays étrangers ; elles sont très-estimées en Italie, en Angleterre & en Allemagne. Son divertissement intitulé, *les Goûts réunis*, ou l'*Apotheose de* LULLY & de CORELLI a eu la même vogue que les Piéces précédentes. Ces Livres se vendent chez Christophle Ballard Imprimeur du Roi, & chez François Boivin à la Regle d'or ruë S. Honoré, de même qu'*un livre de Trio de Violons*. Couperin a fait encore plusieurs autres Ouvrages qui n'ont point encore été gravés ni imprimés; sçavoir, *un Concert de violes*; des *Cantates*; des *Leçons de Tenebres*; une grande quantité de *Motets*, dont *douze à grand Chœur* ont été chantés à la Chapelle du Roi devant Louis XIV. qui en fut très-satisfait, de même que toute la Cour. La Demoiselle Louise Couperin sa cousine, Musicienne-Pensionnaire du Roi, y chantoit plusieurs Versets avec une grande légéreté de voix, & un goût merveilleux.

Couperin a été marié à la Demoiselle Marie-Anne Ansaul, dont il a eu deux filles, dignes héritieres des talens de leur Pere pour toucher l'Orgue & le Clavecin : l'aînée s'appelle *Marie-Anne*, elle est Religieuse Bernardine de l'Abbaye Royale de Maubuisson près Pontoise ; & la cadette se nomme *Marguerite-Antoinette*. Le Roi a accordé à celle-ci en faveur de la maniére sçavante & admirable dont elle joüe du Clavecin, une grace singuliere, c'est la survivance qu'avoit son Pere de la charge de Clavecin de la Chambre, qui s'en étoit démis deux ans avant sa mort. (Charge, qui n'avoit été remplie jusqu'à présent que par des hommes.) C'est elle qui l'exerce dans tous les Concerts qui se font dans les Appartemens du Roi & de la Reine, le Titulaire étant trop vieux pour en remplir les fonctions. Le Roi

a choisi aussi cette Demoiselle pour montrer à joüer du Clavecin à Mesdames de France.

CCLXII.

NOEL ETIENNE SANADON,

Né à Roüen, Jesuite, mort à Paris au College de Louis le Grand le 22. Octobre 1733. dans la 58. année de son âge.
(Poëte Latin.)

Il étoit entré chez les Peres Jesuites avec un goût rare pour les belles Lettres & sur-tout pour la Poësie Latine. Le Recueil de ses Poësies est imprimé en un volume in-12. chez Jean Barbou, Paris. 1715. Il est divisé en quatre livres, dont le premier contient des *Odes*; le second des *Elegies*; le troisiéme des *Epigrammes*; & le quatriéme des *Poësies diverses*: plus un cinquiéme Livre où sont rassemblées les Poësies Françoises qu'il a traduites en vers Latins, & les traductions Françoises de quelques-unes des siennes, dont une a été renduë de vers Liriques en vers Hexametres, & une autre en vers Grecs.

Voici comme il étoit parlé du Pere Sanadon, dans son Eloge inserée dans le Mercure du mois de Décembre 1733. page 2624. Toutes ses Poësies sentent le beau siécle des Maîtres du langage Romain que l'Auteur s'étoit fait une étude d'imiter. Il les imitoit si heureusement dans chaque genre de Poësie, que les modéles ne l'auroient pas désavoüé. Dans ses Odes on reconnoît le feu & le génie d'Horace; dans ses Elégies, la facilité & les graces d'Ovide; dans ses vers Héroïques, la cadence & la correction de Virgile. Il ne se permettoit pas une expression, pas un tour, pas même une pensée, qui ne fussent propres du sujet & du caractére particulier de vers qu'il employoit: exact jusqu'au scrupule sur la Latinité, il faisoit passer dans sa Prose cette pureté de stile & de langage, qui font en grande partie le mérite des bons Auteurs Latins. C'est sur-tout durant les six années qu'il a professé la Rhetorique à Paris, que son application à ce genre d'étude lui a donné la réputation d'excellent Connoisseur en fait de Latinité.

Le Pere Sanadon à composé depuis d'autres Ouvrages qui

lui ont fait honneur, entr'autres sa belle *Traduction Françoise des Oeuvres d'Horace*, avec des *Remarques très-sçavantes*: elle est imprimée en deux volumes in-4°. chez Chaubert, Paris 1728. La mort a interrompu d'autres Ouvrages qu'il avoit commencez, par exemple un traité de la Versification Latine, qui devoit être suivi d'un autre sur la Poësie; un très-grand nombre de recherches Geographiques; quantité de remarques sur des expressions Latines; un Rudiment sçavant; des Notes sur Phedre, & sur plusieurs autres Poëtes, sans compter de petites Poësies fugitives qui échappoient quelquefois à sa veine, des Observations sur quelques livres à son usage, & sur le bel Atlas Geographique, qu'il avoit formé avec beaucoup de soin.

Le caractére du Pere Sanadon, étoit doux, obligeant, poli; il joignit à un grand fonds de probité une piété solide, & la pratique constante des vertus de son état. Son amour pour le bon ordre se remarquoit dans toute sa conduite. Toutes les belles qualités & les heureux talens qu'il possédoit lui firent d'illustres & de vrais amis. M. le Prince de Conti, dont il a eu l'honneur de conduire les premiéres années au College des Jesuites, l'a honoré de son estime & de ses bontés.

CCLXIII.

MARIE-JEANNE L'HERITIER DE VILLANDON.

Née à Paris 4. Novembre 1664. reçue à l'Académie des JEUX FLORAUX DE TOULOUZE *en 1696. & à celle des* RICOVRATI DE PADOUE *en 1697. morte à Paris le 25. Février 1734. dans sa soixante & dixiéme année, inhumée dans l'Eglise de S. Nicolas-des-Champs, sa Paroisse.*

Elle étoit fille de Nicolas l'Heritier, Ecuyer Seigneur de Nouvelon & de Villandon, Historiographe de France, dont nous avons parlé à l'article CXXV. Sa mere s'appelloit Françoise le Clerc, Niéce de Guillaume du Vair, Garde des Sceaux de France, celebre par sa grande capacité, & par divers Ouvrages de litterature qui ont été imprimez en un gros volume in-folio, Paris, 1641.

Cette illustre fille a honoré son sexe par son bon caractére, par son sçavoir, par son talent pour la Poësie, & par quantité d'Ouvrages qu'elle a donnez au Public.

Son caractére étoit poli & bienfaisant, son humeur douce & complaisante, sa conversation aisée, & agréable; elle étoit amie solide & genereuse, ayant beaucoup de modestie & de retenuë sur ce qui pouvoit lui attirer des loüanges.

Tous les Dimanches & les Mercredis de chaque semaine, il se trouvoit chez elle des assemblées de Personnes d'esprit & de mérite, qui charmées de son esprit & de ses lumiéres, se faisoient un plaisir de cultiver son amitié. Elle étoit honorable; & quoiqu'assez mal partagée des biens de la fortune, elle ne laissoit pas de donner ces jours-là une petite collation, dont la propreté, l'ordre & les maniéres gracieuses faisoient toute la magnificence.

M. Chauvelin, Ministre d'Etat, Garde de Sceaux, lui accorda en l'année 1728. à la sollicitation de Madame Frezon, Dame de mérite, une pension de quatre cens livres sur les Sceaux, qui lui donna quelque petite aisance les derniéres années de sa vie. Mademoiselle l'Heritier étoit amie particuliére de l'illustre Mademoiselle de Scudery. Elle fit après sa mort son Apotheose, Ouvrage en Prose, mêlé de vers, & imprimé en 1702. en un volume in-12. Elle avoit donné en 1698. un vol. in-12. d'*Oeuvres mêlées*, en Vers & en Prose.

Ses autres Ouvrages sont, *la Tour ténébreuse*, ou l'*Histoire de Richard Roi d'Angleterre*, surnommé *Cœur de Lion*, Contes Anglois, vol. in-12. 1705. *La Pompe Dauphine*, Ouvrage en Prose & en Vers, vol. in-12. 1711. *Le Tombeau de M. le Dauphin, Duc de Bourgogne*, en Vers, brochure in-4°. 1712. *Les Caprises du destin*, vol. in-12. 1718. L'*Avare puni*, Nouvelle en Vers 1729. *Traduction des Epîtres Héroïques d'Ovide*; sçavoir, seize traduites en Vers, & cinq en Prose, vol. in-12. 1732.

Tous ses Ouvrages ont été imprimés à Paris. Elle a dédié son dernier Ouvrage à Madame la Comtesse de Verteillac, dont elle celebre le mérite & toutes les belles qualités, dans une Epître en Vers à la tête de ce volume.

Le Portrait de Mademoiselle l'Heritier & celui de Monsieur l'Heritier son pere, ont été gravés par le Sieur des Rochers Graveur du Roi, avec des Vers au bas.

J'ai envoyé aux Auteurs du Mercure de France, une partie de

de ce qui eſt contenu dans cet article qu'ils ont inſeré dans le Mercure du mois de Mars 1734. de même que l'Epitaphe de cette Demoiſelle par M. des Forges Maillard, ſous le nom de Mademoiſelle de Malcrais de la Vigne, inſerée dans celui du mois d'Avril ſuivant. J'en rapporterai ici les ſix derniers vers.

Les neuf Sçavantes immortelles,
La comblerent de leurs faveurs;
Mais, helas! ô Dons infidelles;
Dont la poſſeſſion fit languir mille Auteurs.
Elle vécut: o temps! o mœurs!
Docte, Vierge, & pauvre comme elles.

Une perſonne connuë dans la République des Lettres, promet de mettre dans le Journal des Sçavans, (mois de Juillet 1734.) un article au ſujet de cette Demoiſelle, plus ample que celui-ci.

CCLXIV.

FERRIER.

Cet Auteur a donné trois Tragédies qui ont été reçûës aſſez favorablement du Public: la premiére intitulée, *Adraſte*, fut repréſentée ſur le Theatre de l'Hôtel de Bourgogne en 1681. la ſeconde a pour titre, *Anne de Bretagne*, & la troiſiéme, *Montezume dernier Roi du Mexique:* cette derniére fut joüée en 1702. Ferrier a fait auſſi pluſieurs Traductions, conjointement avec l'Abbé Abeille. On ignore le nom de Baptême, le lieu de la naiſſance, & le tems de la mort de cet Auteur, qui peut tenir quelque rang ſur le Parnaſſe François. *V. Bibl. des Théatres.*

Addition à l'Article CIII. BEAUCHATEAU.

Le petit de Beauchâteau s'appelloit *Matthieu:* on trouve un article aſſez ample à ſon ſujet dans la vie de M. Pierre Nicole, (pag. 32. & les ſuivantes, ch. 11.) qu'on a donnée en 1733. vol. in-12. Il eſt dit entr'autres choſes, que le petit de Beauchâteau ſe fit tonſurer, & qu'étant encore tout jeune, il demanda la permiſſion de prêcher, ce qui lui fut refuſé; qu'enſuite il paſſa en Angleterre, où il prit le nom de Luzanci, ſe diſant frere de M. de Pomponne, & neveu de M. Antoine Arnauld, Docteur de Sorbonne, aſſurant qu'il avoit travaillé conjointement avec

GGGGgggg

On a confondu ici mal-à-propos *Matthieu Chaſtelet de Beauchateau* avec *Hippolyte Chaſtelet*, ſon frere, qui prit le nom de Luzancy; *Voyez* leur article dans le Supplément du Dictionnaire de Moreri, édition de 1735. Il eſt juſte, bien détaillé & curieux.

son oncle à l'excellent livre intitulé *la Perpetuité de la Foi*, &c. Sa fourbe lui réussit, & il obtint un Canonicat; mais bientôt après elle fut découverte, & son Canonicat lui fut ôté.

Beauchâteau sortit d'Angleterre & passa en Perse où il mourut; (c'est ce que j'ai entendu dire à feu Baron fameux Comédien,) qui avoit connu le pere de Beauchâteau, Comédien comme lui: cependant quelques-uns prétendent qu'il est mort Ministre Calviniste en Hollande. *Voyez* pag. 321.

* On a oublié à l'Article de le Noble, pag. 533. de marquer qu'il a donné une *Traduction en Vers François des Satires de Perse, avec le Latin à côté.* vol. in-12. Paris 1704.

Addition à l'Article CCIV. LOUVENCOUR

MARIE DE LOUVENCOUR, *Parisienne, morte à Paris au mois de Novembre* 1712. *âgée de* 32. *ans, inhumée en l'Eglise de S. Paul.*

Cette Demoiselle avoit d'heureux talens pour la Poësie, comme il a été marqué à son Article, où l'on n'a point parlé de plusieurs *Cantates* de sa composition, que deux de nos meilleurs Musiciens se sont fait honneur de mettre en Musique, & de faire graver. Voici le titre de ces *Cantates.* I. *Arianne:* II. *Cephale & l'Aurore:* III. *Zephire & Flore:* IV. *Psiché:* ces quatre Cantates sont mises en Musique par le Sieur Bourgeois Auteur de la Musique du *Ballet des Amours déguisez*, & de celui des *plaisirs de la Paix:* V. l'*Amour piqué par une Abeille:* VI. *Medée:* VII. *Alphée & Arethuse:* VIII. *Leandre & Hero:* IX. *la Musette:* X. *Pigmalion:* XI. *Pirame & Thisbé.* La Musique de ces sept derniéres *Cantates* est de la Composition du Sieur Clerambault, Organiste du Roi & de l'Eglise de S. Sulpice, Auteur de plusieurs autres *Cantates* gravées en cinq livres in-folio, & de quelques Divertissemens qui ont été fort applaudis du Public. Les *Cantates* de l'*Amour piqué par une Abeille*, & de *Medée*, sont inserées dans le premier livre. Paris 1710. & les cinq autres sont dans le second livre, 1712.

Mademoiselle de Louvencour excelloit aussi dans la Musique; elle avoit la voix belle, & chantoit d'un très-grand goût; elle jouoit aussi très-bien du Tuorbe. Elle étoit belle & modeste; son caractére étoit doux, & sa conversation des plus ornées; enfin l'on peut dire qu'elle étoit une des Demoiselles des plus accomplies de son tems. *V. l'Art. qui concerne cette Demoiselle*, pag. 550.

* Comme J'ai parlé à la pag. 604. de ROCHEBRUNE, Auteur de quelques Chansons qui ont été mises en Musique par de Bousset, je trouve ici l'occasion de marquer qu'il est l'Auteur des paroles de la *Cantate* d'*Orphée*, dont la Musique est du Sieur Clerambault; & de celle de *Zephire & Flore*, mise en Musique par le même Musicien.

CCLXV.

DE VIZE' ET FATOUVILLE.

Voici deux Auteurs qui peuvent tenir aussi quelques places sur le Parnasse François.

Jean Donneau de Vizé, frere de feu M. de Vizé, Capitaine au Régiment des Gardes Françoises, & oncle de M. de Vizé, ancien Capitaine aux Gardes, Brigadier des Armées du Roi, & Gouverneur de Longwic, étoit Historiographe de France, & Auteur du Mercure Galant. Il mourut en 1710. Il a composé plusieurs Piéces de Théatre; sçavoir: I. *la Cocue imaginaire*: II. *les Amans broüillés*: III. *les Amours de Venus & d'Adonis*: IV. *le Gentilhomme Guepin*: V. *les intrigues de la Lotterie*: VI. *le Mariage de Bacchus*: VII. *la Devineresse* ou *Madame Jobin*; celle-ci en société avec T. Corneille: VIII. *la Comete*: IX. *les Dames vangées*: X. *le Vieillard Couru*. Voyez la Bibliothéque des Théatres. vol. in-8o. Paris, 1733. pag. 315.

FATOUVILLE, Gentilhomme d'un caractére aimable & enjoüé, prit du goût pour le Théatre Italien; la Demoiselle Isabelle, fille de Dominique Biancolelli Comedien Italien, mort en 1688. qui s'est attiré tant d'applaudissement sous le masque d'Arlequin, ne contribua pas peu à lui donner ce goût, ayant été épris des charmes de cette Demoiselle, une des plus aimables Comédiennes de son tems. Fatouville s'attacha donc au Théatre Italien; il donna plusieurs Piéces sur l'ancien Théatre, qui eurent une grande réussite, & qu'on revoit encore aujourd'hui avec plaisir; voici celles qu'il a mises sous le Titre d'*Arlequin*, avec les Epitetes suivantes, *Chevalier du Soleil*, *Mercure Galand*, *Grapignan* ou *la Matrone d'Ephese*, *Empereur dans la Lune*, *Jason* ou *la Toison d'Or*; & les Comédies intitulées *Colombine*; sçavoir, *Colombine*, *Avocat pour & contre*; *Colombine*, *femme vangée*. Il a donné encore la Comédie d'*Isabelle Medecin*. Voyez la Bibliotheque des Théatres, pages 35. & 36.

Les Piéces du Théatre Italien de Fatouville, le fameux Dominique & sa fille Isabelle, dont on vient de parler, donnent ici une occasion convenable, de dire un mot de Pierre François Biancolelli, fils de ce fameux Acteur, & frere de la Demoiselle Isabelle. Il étoit né à Paris, & y est mort le 18. Avril de la présente année 1734. âgé de 53. ans. Il prit le nom de DOMINIQUE son Pere, pour se donner plus de réputation. C'étoit un Acteur très-utile à sa Troupe, non-seulement par tous les Rôles qu'il remplissoit, mais encore par plusieurs Piéces qu'il a données sur le Théatre, que le Public a reçûes toujours avec plaisir. La derniére de ses Piéces est une Traduction en Vers d'une ancienne Comédie Italienne, intitulée les *Quatre semblables*, qui a eu beaucoup de succès. Tous ses Ouvrages sont imprimés de même que ceux qu'il a faits en societé avec les Sieurs Riccoboni pere & fils, & Romagnesy, Acteurs du Théatre Italien. *Voyez le Mercure du mois d'Avril* 1734. *pag.* 761. *& l'Almanach du Parnasse* 1732. *pour le nombre de ses Piéces.*

On a fait paroître aux pag. 644. & 645. à l'Article de Baron Comédien & Auteur, quelques Comédiens François qui ont donné des Ouvrages au Théatre. J'ai oublié de mettre de ce nombre ROSIMONT, fameux Comédien & Auteur de plusieurs Comédies, telles que celles qui portent ces titres; *la Dupe amoureuse*, *le Festin de Pierre*, *le Valet étourdi*, *l'Avocat sans étude*, *les Trompeurs trompés*, *le Volontaire*, & le *Quiproquo.* Ce Comédien après avoir quitté le Théatre, s'appliqua à un genre d'étude bien différent, ayant composé sur la fin de ses jours un Recueil de vies des Saints. *V. Bibliotheque des Théatres*, *pag.* 105. *&* 327.

On doit joindre aux Piéces de Guillaume Brecour Comédien, celles-ci qui ont été oubliés à son Article, (pag. 645.) *le Timon*, *la feinte mort de Jodelet*, *la Nôce de Village*, *le Jaloux invisible*, *les Régals des Cousins & des Cousines.* V. Bibliothéque des Théatres, pag. 131. cet article est curieux.

Pour ce qui regarde MONT-FLEURY, Comédien, (pag. 644.) l'Edition des Piéces de Théatre qu'on a mises sous le nom de ce Comédien, en deux vol. in-12. Amsterdam 1698. a induit en erreur: dans la Préface de cette Edition on donne de grandes loüanges à Mont-Fleury, en faisant quelque comparaison de lui avec Moliere, & en marquant qu'il étoit tout ensemble, Auteur & principal Acteur d'une Troupe de Comédiens du Roi, &c. Il est certain que toutes les Piéces contenuës dans ces deux volumes ne sont point de Mont-Fleury Comédien, mais de son fils qui étoit Avocat: l'Auteur de la Bibliotheque des Théatres, en excepte la Tragédie de *la mort d'Asdrubal*, qu'il croit être de Mont-Fleury le Comédien.

Article de REMI BELLEAU (pag. 137.) Ajoûtez qu'il est Auteur d'une Comédie intitulée, *la Reconnuë.* V. *Bibliotheque des Théatres.*

Article GILBERT (pag. 386.) outre les Piéces qu'on lui a données, ajoûtez celles-ci, *les Amours d'Angelique & de Medor*, *Arie & Petus* ou *les Amours de Neron*, *les Intrigues amoureuses*, *Hippolite* ou *le Garçon invisible*, *Semiramis*, *T. Rodogune*, *T. Telephonte*, *T.* V. Bibliotheque des Théatres, pp. 22. & 23.

Article DE SAINT EVREMONT, (pag. 498.) on a oublié de marquer qu'il a composé trois Comédies, dont une en Vers, intitulée *les Académistes.*

Article RIOUPEROU (p. 543.) Ajoûtez qu'il est Auteur de la Tragédie de *Valerien*, & de celle de *la mort d'Auguste.* V. *Bibl. des Théatres.*

Article FURETIERE (pag. 424.) Il a composé aussi des *Epigrammes* & un volume de Fables.

Article Madmoiselle l'HERITIER (pag. 668.) elle a fait encore *le Triomphe de Madame* DES HOULIERES, *reçûe dixiéme Muse au Parnasse*, *Paris.* 1694.

REMARQUES

CCLXVI.

JEAN-BAPTISTE SENALLIÉ,

Parisien, ordinaire de la Musique du Roi, un des vingt-quatre Violons de la Chambre, mort à Paris le 8. *Octobre* 1730. *âgé de* 42 *ans, inhumé en l'Eglise saint Severin.*

Je me suis reproché de n'avoir mis que le seul nom de ce Musicien, dans un petit Catalogue à la fin de ce Volume (page xcij.) il mérite que j'annonce les Ouvrages qu'il nous a laissés, & qui sont joués très-souvent dans les plus beaux Concerts; ce sont *cinq Livres de Sonates pour le Violon*, qu'on exécute également sur la Flûte & sur le Clavessin. Le premier de ces Livres a été gravé en 1710, le second 1712, le troisiéme 1716, le quatriéme 1721, & le cinquiéme en 1727.

Senallié excelloit aussi pour la précision & la délicatesse avec laquelle il touchoit le Violon. Sa composition est une de celles qui plaît le plus généralement en France dans le genre des *Sonates*. Il y fait un mêlange agréable du Chant naturel, noble & gracieux de la Musique Françoise, avec l'harmonie sçavante & brillante de la Musique Italienne, qui satisfait les personnes du meilleur goût; les Italiens même lui ont rendu cette justice dans un Voyage qu'il fit en 1717. en Italie, où il accompagna M. le Comte de Caylus & M. Goislard du Toureille; étant à Reggio Modene au mois de Mai de cette année dans le tems de la célébre Foire de cette Ville, qui attire une grande partie de la Noblesse d'Italie par les plaisirs qui y sont réunis, le DUC DE MODENE ayant entendu parler de Senallié, voulut l'entendre exécuter quelques-unes de ses *Sonates*, ce qu'il fit au grand con-

SENALLIE'. tentement du Duc & de toute ſa Cour, qui étoit nombreuſe ; le Compoſiteur de l'Opéra qui y étoit préſent, lui en fit ſon compliment, & le pria avec inſtance de lui faire l'honneur de prendre une place dans ſon Orcheſtre, & de jouer quelques morceaux de ſon Opéra, il l'accepta gracieuſement; mais il fut bien étonné en y arrivant de voir une place qu'on lui avoit préparée, élevée au-deſſus des autres Muſiciens, où on le mit avec cérémonie; il y joua quelques airs de l'Opéra, à la fin duquel il exécuta une ou deux *Sonates* de ſa compoſition, qui furent entendues avec un applaudiſſement général d'une très-nombreuſe aſſemblée, honoré de la préſence du Duc & de toute ſa famille.

ORCHESTRE DU PARNASSE.

Les Ouvrages de SENALLIE', & la maniere ſçavante & gracieuſe dont il les exécutoit ſur le Violon, qui lui firent mériter à Reggio Modene l'honneur qu'on vient de marquer, doivent à juſte titre lui donner une place diſtinguée dans l'Orcheſtre & dans les Concerts du Parnaſſe. AYANT donné (pag. 43 & 44 de ce Volume) une liſte de quelques fameux Organiſtes, & autres Joueurs d'Inſtrumens du Régne de LOUIS LE GRAND l'Apollon du Parnaſſe, je rapporterai encore ici les noms de quelques-uns, & à peu près le tems de leur mort. J'aurai lieu auſſi de rapporter quelques particularités au ſujet de notre Muſique, & des nouveaux Concerts publics, qui ont été établis à Paris depuis 1725 qui peuvent ſatisfaire la curioſité des Amateurs de ce bel Art.

Je mettrai ici ſeulement les noms des fameux Organiſtes que la mort a enlevés, tels que CHAMBONNIERE, les COUPERINS, BOIVIN, TOMELIN, LE BEGUE, [a] HOUSSU, GARNIER, MAR-

[a] Une partie de ces Organiſtes ſont morts vers la fin du dix-ſeptiéme ſiécle, & l'autre partie depuis 1720. juſqu'à 1733. *Voyez* pages 401 & 402, & les Articles de *Jean-Louis* MARCHAND, & de *François* COUPERIN ; de même que l'Article de deux GAULTIERS page 405, & ce-

CHAND, qui doivent faire un merveilleux effet dans nos Concerts du Parnaſſe ; je m'étendrai ici un peu davantage ſur nos Symphoniſtes pour les autres Inſtrumens que l'Orgue, le plus grand & le plus parfait de tous. ORCHESTRE DU PARNASSE.

Pierre DANICAN PHILIDOR, *François* PHILIDOR ſon fils, excellens Joueurs de Hautbois ; *André* PHILIDOR, frere de *Pierre* pour le Baſſon, & *André* ſon fils pour le Hautbois, auſquels on joindra DU NOYERS le Hautbois, & DU BOIS le Baſſon ; ces deux-ci [a] preſqu'inimitables par la maniere admirable d'exécuter ſur leur Inſtrument : ces Muſiciens formeront des Concerts agréables & brillans ſur le Parnaſſe, qui en feront reſonner les Collines, les Vallons & les Echos ; on pourra augmenter ces Concerts, ſur-tout aux réceptions de nos plus grands Poëtes, & de nos plus célébres Muſiciens, des deux COCHINARS, & autres excellens Trompettes & de Timballiers, tels que BABELON & PHILIDOR.

DUVAL, qui a été un des meilleurs Violons de la Muſique du Roi, *Auteur de ſept Livres de Sonates*, FAVRE, autre bon Violon, dont on a un Livre de *Sonates*, leur camarade MARCHAND, premier Violon de la Chapelle & de la Chambre du Roi, feront aſſis auprès de SENALLIE': MARCHAND & VISE' excellentes Baſſes de Violon, & LE MOINE le plus habile des Joueurs de Tuorbe les accompagneront. PHILBERT, DES COTEAUX, les deux HOTTETERRES, LUCAS, y charmeront par le ſon de leur Flûte.

Il n'y a aucun des Muſiciens, dont je viens de rapporter les noms, qui n'ayent compoſé quelques Piéces

lui de Madame DE LA GUERRE ; à la fin de ce dernier Article, on trouve un petit Eloge de Meſdames PENON & DE LA PLANTE, & des Demoiſelles CERTIN & GUYOT, célébres Muſiciennes qui ont excellé pour le Claveſſin.

[a] DU NOYERS, Hautbois de M. le Prince de Vaudemont, eſt mort à Paris vers 1720. d'une ſaignée de précaution, dans laquelle on lui coupa l'Artére. DU BOIS, à Verſailles 1721. VISE' qui ſuccéda à la mort de LE MOINE à la Charge de Tuorbe de la Chambre du Roi, mort vers 1725. MARCHAND, la baſſe de Violon, DU VAL, FAVRE, les PHILIDORS, morts avant 1739. LUCAS & un des freres Hotteterres, vers 1740.

ORCHESTRE DU PARNASSE.

ſur leur Inſtrument, & je puis l'aſſurer, les ayant entendues exécuter ; mais ceux dont je ne fais point ici mention des Ouvrages , n'ont pas composé un aſſez grand nombre de Piéces ou de *Sonates* pour être imprimées ou gravées, & en former un œuvre particulier. Voici ceux que je joindrai à DUVAL & à FAVRE, qui ont donné des œuvres complets de leur compoſition.

Pierre DANICAN PHILIDOR étoit Bibliothécaire des Livres de Muſique du Roi ; il a raſſemblé *deux Livres de Symphonies*, dont il eſt Auteur de la meilleure partie ; ils ſont imprimés chez Chriſtophe Ballard, de même que *deux Livres d'Airs & de Sonates*, pour la Flûte & le Hautbois de *François* PHILIDOR, ſon fils. Les HOTTETERRES ont donné auſſi *cinq ou ſix Livres d'Airs* pour la Flûte ; tous ces Livres ſe trouvent chez Ballard, chez la veuve Boivin *à la Regle d'or*, *rue S. Honoré*, & chez le Clerc *à la Croix d'or*, *rue du Roulle*.

Ces Muſiciens auront un jour des camarades bien illuſtres, qui ſont aujourd'hui honneur à la Muſique, & grand plaiſir à ceux qui les entendent exécuter des Ouvrages admirables de leur compoſition ; je ſouhaite que leur tems ne vienne pas ſitôt pour les mettre ſur le Parnaſſe, & qu'ils jouiſſent encore pluſieurs années pendant leur vivant de leur réputation.

Je dirai au ſujet de *Pierre* DANICAN PHILIDOR, dont je viens de parler, qu'il eſt le premier avec un des DESJARDINS, tous deux Hautbois de la premiere Compagnie des Mouſquetaires du Roi, que Lully fit entrer dans l'Orcheſtre de l'Opéra, & qu'il en fut ſi ſatisfait, qu'il les employa dans quelques-uns de ſes *Motets*, ſurtout dans ſon *Te Deum*, où il fit entrer les Trompettes & les Timballes, ce que LA LANDE, CAMPRA, BERNIER, & tous les Maîtres de la Muſique de la Chapelle du Roi & autres Muſiciens ont fait de même.

Je remarquerai auſſi que *François* PHILIDOR, fils du

ORCHESTRE DU PARNASSE.

du précédent, eſt le premier qui ait propoſé d'établir un *Concert ſpirituel* à Paris, & qui en a eu le premier la direction; ce fut en 1725. qu'on lui accorda la grande Salle des cent Suiſſes du Roi au Château des Tuilleries, qu'on a décorée d'une maniere très-élégante & très-convenable pour ce ſujet.[a] On y chante des *Motets*, des *Cantates*, & l'on y exécute des *Concerto* & des *Sonates*. *Joſeph* MOURET, dont je parlerai dans la ſuite, eut la direction de ce Concert après *François* PHILIDOR; & enſuite le Directeur de l'Opéra s'eſt mis à la tête de ce Concert, qui n'eſt exécuté que les grandes Fêtes de l'année, quinze jours devant Pâques, & huit jours après, tems que les Théâtres ſont fermés.

Il y a eu auſſi pendant environ trois ans, un *Concert Italien* dans une des Salles du Château des Tuilleries, où l'on n'exécutoit que de la Muſique Italienne; c'étoit preſque tous Muſiciens Italiens, avec quelques François qui avoient été en Italie, qui le compoſoient; les Demoiſelles NOVELLES, grandes Muſiciennes, & de très-belles voix, qui ont paſſé toute leur jeuneſſe à Rome, & qui pourroient bien y être nées, s'y diſtinguoient.

Pluſieurs Amateurs de la Muſique Italienne, la plûpart fort riches, tels que M. CROZAT, M. GAUDION Garde du Tréſor Royal, & autres, établirent ce Concert dont ils faiſoient les frais; il n'y avoit qu'eux, & ceux qui les accompagnoient, ou auſquels ils donnoient des Billets qui y euſſent leurs entrées.

Nos fameux Acteurs & nos grandes Actrices pour l'Opera & pour la Comedie, qui ne vivent plus ou qui ont quitté depuis long-tems le Théatre auront leur article à la fin de cet Ordre Chronologique.

a *Voyez* le Mercure de France Mars 1725, page 614.

CCLXVII.

NICOLAS BERNIER,

Né à Mante sur Seine le 28 Juin 1664. successivement Maître de Musique de l'Eglise S. Germain l'Auxerrois, de la Sainte Chapelle de Paris, & de la Chapelle du Roi, mort à Paris le 8 Juillet 1734, inhumé en l'Eglise de S. Jean le Rond.

Il fut élevé Enfant de Chœur à l'Eglise de Notre-Dame de Mante, où il apprit les principes de la Musique, dans laquelle il vint se perfectionner à Paris; il y fit en peu de tems de grands progrès, ce qui lui donna dans la suite des Protecteurs de la plus grande considération, dont M. le Duc d'Orleans, petit-fils de France, voulut bien être du nombre. Ce Prince lui fit avoir en 1704, à la mort de Charpentier (dont on trouve un Article à la page 490) la place de Maître de Musique de la Sainte Chapelle de Paris, & Bernier s'étant marié quelque tems après à la fille de Marais, célébre Musicien dont nous avons parlé, (aussi à son Article page 624) le Prince obtint du Chapitre, qu'il conserveroit sa place, à condition que sa femme n'habiteroit pas dans la maison destinée au Maître de Musique; exemple unique, cette place ne pouvant être remplie que par un homme dans le célibat avec l'habit Ecclésiastique. Bernier quitta cette Maîtrise vers 1720, que M. le Duc d'Orleans, pour lors Régent du Royaume, le nomma à celle de la Chapelle du Roi. M. le Duc de Noailles, aujourd'hui Maréchal de France, a donné aussi de grandes marques de sa protection à ce Musicien.

Bernier a fait connoître son sçavoir par plusieurs Motets à grands Chœurs qu'il a fait exécuter à la Sainte Cha-

pelle, & à la Chapelle du Roi pendant plus de trente BERNIER.
ans. L'Abbé Garon ordinaire de la Musique du Roi a été le Légataire de tous ces Motets, dont la plus grande partie mériteroit d'être imprimée ou gravée. Bernier n'ayant pas fait cette dépense de son vivant, s'est contenté de faire graver deux gros Livres de Motets à une, deux & trois voix, dont quelques-uns avec Symphonie; le premier en 1703, & le second en 1713. Il en a laissé un troisiéme commencé, & qui a été achevé par l'Abbé de la Croix, Prêtre & Maître de Musique de la Sainte Chapelle, auquel il a laissé par son Testament les planches gravées des deux premiers Livres; le troisiéme Livre a été gravé en 1741.

Les Ouvrages de Bernier, qui sont les plus répandus dans le monde, consistent en *cinq Livres de Cantates* à une & deux voix, dont quelques-unes avec symphonie, qui sont gravés; le premier a paru en 1703, presque toutes les Paroles sont de Rousseau; il en a encore employées quelques-unes de ce Poëte dans ses autres Livres. Les Paroles du second Livre sont presque toutes de Fuzellier, & ce Livre est plus rare que les autres, les Planches gravées ayant tiré moins d'Exemplaires; il a composé encore un *sixiéme Livre*, mais qui n'est que Manuscrit. Il a fait aussi la Musique de quelques divertissemens appellés les *Nuits des Sceaux*, pour les fêtes que Madame la Duchesse du Maine a données pendant quelques années, dans le Château & dans les Jardins de Sceaux. Il a légué les Planches de ses Cantates à M. Vanhoue son ami.

On trouve encore dans une vintaine de *Recueils d'Airs sérieux & à boire*, imprimés chez Christophe Ballard, plusieurs Airs à une & deux voix de ce Musicien.

Je mettrai ici une Anecdote assez curieuse au sujet de Bernier, que M. le Duc d'Orleans honoroit de ses bontés. Ce Prince s'amusoit quelquefois à composer des morceaux de Musique, & quelques-uns même assez

BERNIER. confidérables, tels que des *Motets*, & tels que deux Opéra, dont un eft intitulé : *Panthée*, & un autre *Philomele*, dont il a fait la plus grande partie de la Mufique ; ayant compofé le *Motet de Laudate Jerufalem Dominum* à cinq parties, animé par l'Empereur Leopold, qui lui avoit envoyé le même Motet de fa compofition, voulut confulter Bernier & Lalloüette,(dont j'ai fait mention dans ce Volume, p. 628) avant de l'envoyer à l'Empereur, & le remit entre les mains de Bernier. Trois jours après, ce Prince impatient de fçavoir ce que ces deux Muficiens en penfoient, & les corrections qu'ils avoient pû y faire, fut chez lui ; & étant monté d'abord avec précipitation dans fon Cabinet, y trouva le jeune Abbé de la Croix, qui tenoit ce Motet devant lui, fur lequel il marquoit quelques fautes qui s'y étoient gliffées : ce Prince lui demanda la raifon des fautes qu'il y remarquoit, dont il lui rendit bon compte ; il lui demanda enfuite où étoit Bernier, il lui dit qu'il étoit dans une Salle baffe où il defcendit, & le trouva fe réjouiffant à table avec Lalloüette & Gervais attaché à ce Prince, & depuis Maître de la Chapelle du Roi. Ces Muficiens très-interdits fe leverent promptement, & la fcene commença par un bon foufflet, dont il honora Bernier, en lui difant, Quand je vous charge de quelque chofe, vous ne vous donnez pas la peine de la faire par vous-même, & vous avez recours à un autre. L'affaire fe calma par les excufes que les Muficiens lui donnerent : pour l'Abbé de la Croix, qui avoit fuivi ce Prince fans trop le connoître, en fut récompenfé par dix loüis d'or qu'il en reçut, & eut le plus d'honneur & le plus de profit dans cette avanture.

Je remarquerai ici que Bernier & Morin ont été les premiers Muficiens qui ayent compofé des *Cantates Françoifes*, dans lefquelles Clerambault, aujourd'hui vivant, a excellé.

CCLXVIII.

CCLXVIII.

ANTOINE BAUDERON DE SENECE',

Né à Mâcon le 27 Octobre 1643. mort dans la même Ville, le premier jour de l'année 1737. âgé de 93 ans, deux mois & quatre jours. (Poëte François.)

Il étoit fils, petit-fils, & arriére petit-fils de trois Lieutenans Généraux au Bailliage & Siége Préſidial du Mâconnois, qui furent tous les trois diſtingués dans la Province par leur mérite perſonnel, & par la maniere noble dont ils y vivoient. Brice Bauderon de Senecé, pere d'Antoine, qui donne lieu à cet article, fut Auteur de quelques Ouvrages eſtimés dans la ſcience de ſon état, où il étoit conſommé. Le Conſeil & le Parlement bien inſtruit de ſes lumieres & de ſon intégrité, l'ont ſouvent employé dans des affaires de conſéquence, délicates & épineuſes, dont il s'eſt tiré avec un applaudiſſement général. Le bonheur qu'il eut de ſervir utilement LOUIS XIV. dans les troubles de ſa minorité, lui firent accorder un Brevet de Conſeiller d'Etat en date du 31 Juillet 1651. Antoine Bauderon de Senecé ſon fils, ayant dès l'âge de treize ans achevé ſes études au Collége des PP. Jeſuites de Mâcon, fut envoyé à Paris, où il fit un nouveau cours de Philoſophie ; il en ſoutint des Theſes publiques avec ſuccès ſur la fin de ſa quatorziéme année ; revenu auſſi-tôt à Mâcon, il y employa deux années entiéres à profiter des leçons & de l'exemple d'un pere, qui n'oublioit rien pour le former à l'étude & à la vertu.

Il fut renvoyé enſuite à Paris pour l'étude du Droit & de la Juriſprudence, où il réuſſit très-bien ; il ſe fit recevoir Avocat, & ſuivit pendant quelque tems le Bar-

re; il y réussit, & fut en possession de cette Charge. SENECÉ.

Senecé fut extrêmement goûté à la Cour, & s'y fit beaucoup d'amis & de puissans Protecteurs; il les méritoit certainement par son caractére aimable & par ses talens agréables; mais cette situation heureuse & cette fortune apparente, ne furent pas de longue durée. La Reine très-satisfaite de ses services, & qui l'honoroit de ses bontés, vint à mourir au bout de dix ans, en 1683; c'étoit le plus grand malheur qui pût arriver à un Officier zelé pour le service de la Princesse, à laquelle il s'étoit attaché; il perdit en même-tems, comme il arrive ordinairement à la Cour après une disgrace, toutes les protections & les amis de distinction qu'il y avoit.

La seule consolation qu'il eut, fut de trouver Madame la Duchesse d'Angoulême, belle-fille du Roi Charles IX. seconde femme de Charles de Valois, Duc d'Angoulême, né en Avril 1573. Prince légitimé. Senecé avoit épousé la fille de Brunot, Seigneur de Blansy, Intendant de cette Princesse, qui fut sensible à son malheur, & qui lui donna chez elle, pour lui & sa famille nombreuse, une retraite honorable & utile, ensorte que tout le tems qu'elle vêcut, il ne fut presque point chargé d'aucune dépense pendant environ trente années; cette Princesse ayant vêcu jusqu'au mois d'Août 1713. près de 140 ans après la mort de Charles IX. son beau-pere, qu'on peut bien juger qu'elle n'avoit jamais vû.

Le souvenir de la mort d'une épouse cherie que Senecé perdit en 1685, âgée de 33 ans, lui ayant laissé huit enfans, réveilla en lui les idées de la Cour, & le desir d'y aller chercher fortune; ce fut en 1695. que le mariage de la Princesse Marie Adelaïde de Savoye conclu avec M. le Duc de Bourgogne, lui présenta une occasion favorable pour demander, auprès de cette Princesse, la Charge de premier Valet de Chambre qu'il avoit perdue chez la Reine, ou du moins d'y obtenir quelque indemnité; mais un assez long séjour qu'il fit à la Cour, où il com-

SENECÉ. posa quelques jolis Vers au sujet de ce mariage, & un divertissement pour être mis en Musique, furent inutiles, de même que toutes les belles connoissances & les protections qu'il y avoit, & qu'il a célebrées pour la plûpart dans ses Vers, qui ne lui servirent de rien. Je puis dire, en passant, que j'ai éprouvé son même sort, ayant été le plus ancien des Maîtres-d'Hôtel de feue Madame la Dauphine, mere du Roi, & n'ayant pas pû être remplacé dans une pareille Charge chez la Reine en 1725. à la création de sa Maison; mais il faut toujours vivre dans l'espérance, que le Roi n'oubliera pas celui qui a été assez heureux de se trouver à son auguste naissance.

Senecé n'ayant pû obtenir ce qu'il demandoit à la Cour, & ayant eu le malheur de perdre Madame la Duchesse d'Angoulême, sa bienfaictrice, fut obligé de revenir dans sa Province, dont on peut dire qu'il fit les délices, & en particulier de la ville de Mâcon; tout le monde étant charmé de posseder un homme orné de tant de bonnes & belles qualités, principalement de celles qui font l'honnête homme, & en même-tems le charme de la société; il y cultiva la Poësie & la belle Littérature, & conserva toujours cette gayeté & cette joie innocente, qu'il appelloit le beaume de la vie, & l'élixir de la santé, dont il a fait usage jusqu'à la fin de sa longue carriére, qu'il finit dans la 94e année de son âge. On trouve dans les Mercures de France des années 1734 & 1735, deux ou trois années avant sa mort, quelques morceaux de Poësies de sa façon qui en sont des preuves; entr'autres des réponses au Chevalier G.. âgé de 86 ans, qui lui avoit écrit de jolies lettres en Vers & en Prose, pour lui demander d'être en commerce d'amitié avec lui; on les trouvera dans l'édition de ses Œuvres qu'on imprime en cette année 1743.

Senecé s'exerçoit aussi quelquefois avec succès dans la Poësie Latine, où son enjoûment paroît toujours; on en

en peut juger par l'Epigramme suivante qu'il composa SENECÉ.
dans sa 92e. année, & qu'il adresse à Millet son Médecin, dont voici en abregé la pensée : „ Toute la Médecine, „ cet art que tu possedes, quoique jeune, cher Millet, „ ne peut pas guérir la goute ni résoudre un catarre mê„lé d'une toux opiniâtre, & d'une abondante fluxion : „ prenons courage cependant, la mort est à notre porte, „ qui par une puissance superieure viendra bientôt re„soudre tous ces maux & mettre au niveau toutes les „ facultés de l'humanité laborieuse. “

Flectere nodosam nescit medicina podagram,
Sic Naso, & melius prisca experentia cantat ;
Nec mihi tussifluum potis est ἰατρεία *catharum*
Solvere, si fieri posset, Milletus *& ipse,*
Hoc facere meus, ingenuas qui funditus artes
Novit, & antiquo juvenis pars est Machaoni *;*
Sed vetat insipiens, vetat invidiosa Senectus,
Arbitra quam penès est humidi siccique potestas.
Macte tamen, cita mors aderit quæ cuncta resolvet.

L'esprit sain & agréable, & le bon goût pour la Poësie & la belle Littérature, que Senecé a conservés dans un âge si avancé, ont donné occasion à l'Abbé Poncy Neuville, ci-devant Jesuite, dans le tems qu'il professoit la Rhétorique à Mâcon, de lui adresser la Fable suivante en 1727.

Un Cigne, dont la voix harmonieuse & tendre,
Attiroit près de lui les oiseaux d'alentour,
Et qu'au milieu de sa superbe Cour
Le souverain des Dieux daignoit souvent entendre,
Attendoit le trépas sur le bord du Meandre.
Il sembloit que ses derniers chants
Eussent encor plus de force & de grace.
Le Dieu des Vers les trouva si touchants,
Qu'il le mena sur le Parnasse,
Et qu'il obtint pour lui, non sans difficulté,
Un brevet d'immortalité.

SENECE'.

L'Aigle, Reine des Airs, a bien ce privilege,
Et pourquoi ce cigne divin
Ne l'auroit-il pas eu! d'ailleurs c'eſt le deſtin
De toûs ceux qu'Apollon protege.
Il l'eut auſſi, ſes ſons mélodieux
Avoient charmé la terre, ils charmerent les Dieux.
Cher Senecé, ce cigne c'eſt toi-même,
Quand ſous le poids des ans ton corps s'appéſantit,
Le Dieu des Vers qui t'aime,
Semble ranimer ton eſprit.
Son aimable enjoument me ravit & m'étonne;
Dans tes Ecrits quelle naïveté!
Quel feu! quelle vivacité!
Quand nos Auteurs touchent à leur Automne
On leur dit, Croyez-moi, ſevrez-vous des douceurs
Qu'aux favoris d'Hebé préſentent les neuf Sœurs;
Toute ſaiſon pour elles n'eſt pas bonne.
Pour vous tout au contraire, ami, vos cheveux blancs
Et vos conſeils prudens,
Ce ſont en vous les ſeules marques
Du grand nombre des ans
Qu'Apollon ſauvera de la rigueur des Parques,
Et votre Hyver vaut mieux que mon Printems.

L'Abbé Poncy Neuville, auquel j'avois fait part de la mort de M. de Senecé, me fit quelques jours après réponſe en me marquant les Anecdotes ſuivantes à ſon ſujet.

„ Feu M. de Senecé, mon ancien ami, étoit un hom- „ me érudit & d'un excellent commerce; je l'ai connu „ particulierement à Mâcon, ou pour lors je profeſſois „ la Rhétorique dans la Compagnie de Jeſus; c'eſt pen- „ dant ce ſéjour que M. de Senecé me donna des marques „ d'eſtime & d'amitié, qui me feront éternellement cheres.

„ Je rangeai ſa Bibliotheque en 1727. & j'y ai trouvé „ un nombre infini de livres excellens; la partie de la „ Littérature, à laquelle il ſembloit s'être le plus attaché, „ c'étoit l'Hiſtoire & la Poëſie. Il avoit fait un amas de „ nos plus anciens Tragiques, & des meilleures Comé- „ dies Italiennes: il avoit auſſi des morceaux d'Hiſtoires

„ très-rares, & des éditions si belles que je souhaiterois SENECÉ.
„ pour la satisfaction des Gens de Lettres que sa Biblio-
„ théque fut vendue à Paris. Quoiqu'il n'ait donné au
„ Public que des Poësies détachées, & que celles que
„ vous comptez donner au Public, ne renferment que
„ des Piéces fugitives de différens genres, M. de Senecé
„ avoit cependant entrepris des Ouvrages de longue ha-
„ leine, sçavoir un Opera intitulé *Méleagre;* une Comé-
„ die en prose intitulée *Le Ridicule des Voyageurs*; *six*
„ *Chants de la Jérusalem délivrée* du Tasse, en Vers
„ françois; *Themistocle* Tragédie, dont le premier & troi-
„ siéme Actes étoient dignes du grand Corneille, cette
„ Piéce n'a jamais été achevée. "

L'Abbé Poncy Neuville auroit pû ajoûter à ces Ouvrages d'excellens *Mémoires Historiques sur la vie du Cardinal de Retz*, qui sont insérés dans le quatriéme volume des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit.*

On a imprimé *un gros volume in-12. des Epigrammes de Senecé*, divisé en IV. Livres avec une dissertation sur la composition de ce genre de Poësie.[a] Il est certain que si le P. du C** J. qui voulut bien se charger de cette édition, avoit réduit ce volume à la moitié, & qu'il n'eut pas tronqué & changé quelques endroits de ces Epigrammes qui lui parurent trop libres, ce volume auroit fait plus d'honneur à son Auteur. Trois Satires de sa composition furent imprimées en 1695[b] la premiere intitulée *Les travaux d'Apollon*, & les deux autres *Les Auteurs*, & *Le Nouvelliste*. Cette premiere composée d'environ 700. Vers, a été regardée par tous les bons connoisseurs comme un chef-d'œuvre dans ce genre, elle est insérée dans le second Volume des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*, (dont M. Philippe est Editeur) avec un grand éloge que Rousseau fait de cette Piéce & de son Auteur; on a mis aussi dans le quatorziéme Volume du

[a] Epigrammes de Senecé, à Paris chez Giffard 1727. [b] Et les trois Satires imprimées à Paris chez Aubouin, Clouzier, Villeri 1695.

SENECE. même Recueil des *Amusemens* &c. une Historiette ou Nouvelle intitulée *Filer le parfait amour*, Piéce de cet Auteur qui contient 500. Vers, qui est d'un excellent goût, & à la gloire du beau Sexe.

Senecé m'a fait l'honneur de me leguer un gros Volume in-4°. de ses *Poësies manuscrites*, dont une bonne partie n'a jamais été imprimée, & l'autre partie est répandue dans les Mercures de France, & dans quelques Recueils. On commence à imprimer en cette année 1743. ses Poësies en trois petits Volumes in-12. J'ai tout lieu de croire qu'elles seront reçues agréablement du Public. Sa versification se trouve quelquefois un peu négligée, ce qu'on doit passer à un homme de Cour, & répandu dans le monde aimable, mais l'on en est bien dédommagé par rapport aux jolis sujets & intéressans qu'il y traite d'une maniére legere & agréable.

Il a eu plusieurs enfans, comme on l'a marqué ci-dessus, dont il ne reste plus en cette année 1743. d'enfans mâles : son fils aîné, Capitaine au Regiment de Piémont Infanterie, fut tué dans un combat qui se donna auprès de Tournay en 1697. n'étant âgé que de 23. ans : son fils puîné, héritier de sa Terre de Condemines, dont il portoit le nom, avoit servi aussi quelque tems dans les troupes qu'il quitta pour rester à Mâcon auprès d'un pere qu'il aimoit, & dont il avoit pris le même goût pour la Littérature & pour la société aimable ; il mourut en 1741. ne laissant qu'une fille unique. Madame de la Salle, encore aujourd'hui vivante, femme d'esprit & de mérite, est fille de Senecé & mere de plusieurs enfans. *On trouvera dans le Mercure de France Mai 1737. un Article étendu & curieux sur Bauderon de Senecé, & l'on a mis à la tête de ses Œuvres l'Histoire de sa vie, écrite par M. le Chevalier de Neufville.*



CCLXIX.

CCLXIX.

JEAN-BAPTISTE PONCY NEUVILLE,

Parisien, mort à Paris le 27. Juin 1737. dans la 39e. année de son âge, inhumé en l'Eglise S. Severin (*Poëte François.*)

L'Abbé Poncy, dont je viens de rapporter un extrait d'une Lettre dans l'Article précédent, au sujet de Bauderon de Senecé, & la *Fable spirituelle* qu'il lui adresse, peut mériter aussi quelque place sur notre Parnasse par *plusieurs Pièces en Vers de sa composition*, dont sept ont remporté des Prix à l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse, & imprimées dans le Recueil de cette Académie, & par quelqu'autres qui ne sont pas moins estimées, dont la plûpart sont imprimées dans les Mercures de France, en voici les titres; *Elégie sur la mort de M. Picon, Vicomte d'Andrezel, Ambassadeur à la Porte, mort le 26. Mars* 1727. auquel on prétend qu'il appartenoit de fort près. (Mercure Juin de la même année.) Remerciment à *M. le Comte du Roure son bienfaicteur.* Autre Piéce à *M. la Comtesse du Roure.* (Mercure Décembre 1731.) *Adieux & Testament de Robin*, noble Sanglier. (Mercure Décembre 1734.) *Imitation des Apologies de S. Justin & de Tertulien en faveur des Chrétiens*, Poëme de près de 100. Vers (Mercure Février 1735.) Vers à M. Moreau de Mautour, que je rapporterai dans l'article suivant. On trouve de lui aussi depuis sa mort dans le Mercure de Décembre 1737. une Dissertation fort étendue en Prose *sur la vanité des Horoscopes*, à M. le Chevalier ***; on a mis dans le choix de Poësies Morales & Chrétiennes une *Imitation du I. Chapitre d'Isaïe* en Vers, avec une autre Piéce sur *Le mépris du*

PONCY NEUVILLE.

monde pour ſervir Dieu; on voit encore dans le IXe. Volume des Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit, une jolie Piéce intitulée *La querelle des Dieux appaiſée*, en faveur de Madame de Vatry ; je la mets ici volontiers pour faire honneur au Poëte & à cette Muſe aujourd'hui vivante.

Pour Vatry *cette aimable Muſe,*
Dont on vante en cent lieux & la proſe & les Vers,
Il naît mainte diſpute ainſi que pour la Suze :
L'Olimpe ſe partage en ſentimens divers.
A ſes beaux yeux on la prend pour ma mere,
Dit l'amour. C'eſt Minerve à ſes charmans écrits ;
C'eſt la chaſte Diane à ſa vertu ſevere,
Répond Phébus de ſes charmes épris.
Pour accorder les Dieux enſemble,
Diſons que par les traits, les écrits, les vertus,
Avec éclat Vatry *raſſemble*
Diane, Minerve & Venus.

L'Abbé Poncy a encore compoſé d'autres Piéces de Poëſies, entr'autres une Comédie intitulée *Damoclés*, qui a été repréſentée au Collége des Jeſuites de Mâcon dans le tems qu'il y profeſſoit la Rhétorique : Bauderon de Senecé fait connoître dans une Epître qu'il lui adreſſe, le cas qu'il faiſoit de cette Piéce & de ſes Ouvrages Poëtiques, en lui diſant :

Pourſuis, mon cher Poncy*, ta brillante carriére,*
Tu touches le but de ta main ;
Auſſi jeune que toi, Terence & Moliere
N'ont jamais fait plus de chemin.

Il lui dit enſuite :

Déja la ſçavante Toulouſe,
Aſſure tes honneurs par des prix différens
Malgré la cabale jalouſe,
De tant d'illuſtres concurrens.

La Poëſie ne donnoit pas ſeule de la réputation à l'Ab-

PONCY NEUVILLE.

bé Poncy, il en acquit aussi par plusieurs Ouvrages en Prose, & surtout par ses Sermons, ayant prêché avec succès dans différentes Eglises de Paris, & ayant prononcé dans l'Eglise des PP. de l'Oratoire le Panégyrique de S. Louis devant deux célébres Académies, dont il reçut des applaudissemens. Sa voix étoit belle & sonore, & il excelloit dans la déclamation. Tous ses talens s'étoient perfectionnés chez les Jesuites, où il étoit entré à l'âge de seize ans, & où il avoit régenté la Rhétorique à Mâcon; après quoi il rentra dans le monde en 1728. où il mena une vie assez triste se trouvant sans biens, & ayant été obligé en 1735. deux ans avant sa mort, d'entrer précepteur de M. l'Abbé de Polignac au Collége d'Harcourt, où il fut attaqué d'une fiévre maligne dont il mourut. Je ne puis mieux faire connoître tous ses beaux talens qu'en rapportant les Vers suivans que CAROLET [a] lui adresse, où il lui donne de grandes louanges comme Poëte & comme Orateur.

Illustre ami que je revere
Ton estime toûjours fut l'objet de mes vœux :
Ton esprit qui souvent m'éclaire,
Répand sur mon esprit tout ce qu'il a d'heureux.
Souffre que ma reconnoissance
Eclate pour toi dans ces Vers.
Quoique ta modestie en souffre sans offense,
Je louerai tes talens divers,
Talens délicieux, utiles,
Talens qui chez toi réünis
Dans les cœurs devenant fertiles,
De tes admirateurs te font autant d'amis.
La lyre d'Apollon dans tes mains nous enchante;
Ce Dieu ne la touche pas mieux.
Une Ville illustre & sçavante
A souvent couronné tes talens précieux [b] *:*

[a] Carolet est mort vers 1740. Il est l'Auteur d'une Comédie en Prose, en un Acte, intitulé *les Avantures de la rue Quincampoix*, representée au Théâtre Italien, & de quelques Piéces pour l'Opera comique.

[b] L'Abbé de Poncy a remporté sept grands Prix aux Jeux Floraux de l'Académie de Toulouse.

PONCY NEUVILLE.

Mais des talens plus solides encore
A nos cœurs découvrent le tien,
Sage, éloquent pour notre bien,
Tu fais aimer le Dieu que l'Univers adore;
Zélé Prédicateur de sa divine Loi,
Mêlant un salutaire effroi,
Aux saintes verités qui sortent de ta bouche,
Tu fais naître l'amour, l'Espérance & la Foi
Dans les ames que ta voix touche.
A tes discours aussi purs qu'éloquens,
Qui refuseroit de se rendre.
Tes invincibles argumens
Brisent les cœurs ainsi que de la cendre. [a]
Quelle gloire pour moi d'avoir part à ton cœur!
Daigne être mon ami, mon censeur & mon guide:
Le goût que j'ai pour toi m'est un garant flatteur
Que je suis né pour le solide.

a C'est l'expression de l'Eglise, *cor contritum quasi cinis.*

CCLXX.

PHILBERT BERNARD MOREAU DE MAUTOUR,

Né à Beaune en Bourgogne le 21. Décembre 1654. Doyen des Auditeurs de la Chambre des Comptes de Paris, où il avoit été reçu en 1688. de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres en 1701. mort à Paris le 7. Septembre 1737. dans la 83. année de son âge, inhumé en l'Eglise saint Gervais (Poëte François.)

Voici un homme qu'on peut bien mettre au nombre de nos amateurs de Poësie, par la grande estime qu'il faisoit de nos fameux Poëtes, & par la quantité de jolis Vers qu'il a composés où l'on connoît son caractere aimable & l'agrément de son esprit.

Il étoit d'une famille distinguée par le bel esprit, & pour

par le sçavoir. Son Pere, ses Freres, & un de ses Neveux se sont acquis un nom dans la République des Lettres, comme le marque l'Abbé Papillon dans *la Bibliothéque des Auteurs de Bourgogne*; pour celui dont nous parlons ici, il lui donne le titre de *Poëte, d'Historien & d'Antiquaire*, & rapporte un assez long Catalogue de ses Ouvrages, qui est encore augmenté de quelques autres à la fin, & à l'addition de cette Bibliothéque par l'Abbé Joly Chanoine de *la Chapelle aux Riches de Dijon*. MOREAU DE MAUTOUR.

Je me contenterai de dire qu'on trouve une grande quantité de ses Poësies dans les *Mercures de France*, & quelques-unes dans le *Journal de Verdun*, dans *les Amusemens du Cœur & de l'Esprit*, & dans différens Recueils. Une des dernieres Piéces qui sortirent de sa plume fut celle qu'il fit sur le mariage de M. de NICOLAÏ, Marquis de Goussainville avec Mlle de VINTIMILLE DU LUC le 16. Mars 1733. On remarquera que M. de NICOLAÏ [a] est de peres en fils le huitiéme premier Président de la Chambre des Comptes de Paris, & que feu M. son frere aîné avoit eu la survivance de cette Charge. Je mettrai ici volontiers les Vers de Mautour par rapport à cet illustre Magistrat & par rapport à l'Auteur qui les a composés.

Pour accomplir la destinée
De l'heureuse journée,
Qui doit unir par les nœuds les plus doux
Deux illustres Epoux,
Que tant d'éclat & de gloire environne.
Thémis d'accord avec Bellone,
L'Hymen d'accord avec l'Amour,
Ont rassemblé dans leur brillante Cour
Les graces, les vertus, la valeur, la sagesse,
Les plaisirs & les jeux, les ris & la jeunesse.
O vous fidelle Epoux sans cesser d'être amant,
Jouissez des douceurs d'un tendre engagement.

[a] Il avoit été fait Mestre de Camp d'un Regiment de Dragons de son nom en 1717. qu'il remit avec l'agrément du Roi à M. son frere le cadet en 1731. M. son frere aîné étant mort, & ayant été reçu en survivance premier Président.

Qui par zéle avec toi partage,
Et tes lauriers, & tes ſuccès,
Accepte le ſincere hommage,
Et les tendres ſouhaits:
Il eſt trop peu connu pour aſpirer jamais
A groſſir comme toi les faſtes de l'hiſtoire;
Mais il deſire avec ardeur
Que ſon nom ſoit gravé dans le fond de ton cœur,
Comme le tien doit l'être au temple de mémoire.

M. de Boze a auſſi donné ſon éloge dans l'*Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions & belles Lettres*, & il eſt parlé très-avantageuſement de lui dans le *Journal des Sçavans* mois de Juillet 1736.

CCLXXI.

DE CAUX,

Né en Normandie, mort agé d'environ 58. ans vers l'année 1737. à Bayeux où il avoit un emploi dans les Fermes du Roi. (Poëte François.)

Au ſortir de ſes études qu'il fit à Caen au Collége des Jeſuites, il entra Précepteur dans une Penſion de la même Ville, où il fut connu de M. le Riche pour lors Directeur des Fermes & Receveur du grenier à Sel, & depuis Fermier Général des Fermes du Roi & Receveur Général des Finances, qui le prit pour précepteur de Mrs. ſes fils avec leſquels il vint à Paris, où il reſta pluſieurs années.

Il donna une Trajédie au Théatre François intitulée *Marius*, dédiée à Monſieur le Prince de Conti; elle fut répréſentée en 1715. & imprimée avec une Préface & ſa Dédicace la même année chez Pierre Ribou, à Paris. Après ſa mort, ſon fils préſenta aux Comédiens *Liſimachus*, une ſeconde Tragédie; on dit qu'il en avoit com-

DE CAUX. posé une troisiéme intitulée *Adraste*. On a encore *quelques Piéces de Vers de sa façon*, dont *une* est adressée *à Madame la Princesse de Conti*, & *une autre à M. de Montargis, Garde du Trésor Royal, & Greffier de l'Ordre du Saint-Esprit*; & *une troisiéme* intitulée *L'Horloge de sable*. [*Figure du Monde*] Cette derniere Piéce qui contient 96 Vers est très-estimée, & digne d'être mise dans la Bibliothéque du Parnasse; elle est insérée dans le XIVe. Tome des *Amusemens du Cœur & de l'Esprit*, donné par M. Philippe, & dans le troisiéme Tome *du choix de Poësies Morales & Chrétiennes*, par M. Le Fort.

De Caux obtint par le moyen de M. Le Riche de la Popliniere, Fermier Général & Homme de Belles-Lettres l'Emploi de Controlleur Général des Fermes à Troyes, & depuis un autre Emploi à Bayeux où il mourut, comme on me l'a assûré.

Il s'étoit marié avec une Demoiselle de Lorraine, dont il eut un bien en fonds dans ce Pays où leur fils s'est retiré.

CCLXXII.

MICHEL MONTECLAIR,

Musicien, natif de Chaumont en Bassigni, mort à une maison de campagne proche S. Denis en France, au mois de Septembre 1737. agé de 71. ans.

Dès sa premiere jeunesse ses parens l'envoyerent à Langres où il entra enfant de chœur à l'Eglise Cathédrale, sous Jean-Baptiste Moreau maître de Musique, dont on a donné un article, page 661.

Monteclair se fit connoître à Paris vers l'an 1700. il entra dans l'Orchestre de l'Opera, où il fut le premier qui y joua de la Contrebasse, Instrument qui fait un si grand

grand effet dans les Chœurs & dans les Airs de Magiciens, de Démons & dans ceux de Tempête. MONTECLAIR.

On a de lui une excellente *Méthode pour apprendre la Musique*, & encore une *autre plus abregée*, un livre intitulé *Principes pour le Violon*, & un de *Trio de Violons*. Il a composé *trois livres de Cantates*. Tous ces livres se vendent chez le sieur Boivin à la regle d'or rue S. honoré.

En 1716. Monteclair mit sur le Théâtre de l'Opera le *Ballet des Fêtes de l'Eté*, en trois Actes ou Entrées, & en 1732. l'Opera de *Jephté* en cinq Actes dont les paroles sont de l'Abbé Pellegrin, sujet tiré de l'Ecriture sainte & le premier dans ce caractere, qui ait paru sur le Théâtre de l'Opera; cette Tragedie a toujours eu une grande réussite les diverses fois qu'elle a été représentée.

Ce Musicien a laissé encore quelques Motets, & une *Messe de Requiem*, qu'il fit chanter dans l'Eglise de S. Sulpice l'année d'avant sa mort en 1736. pour le service des Musiciens morts dans le courant de cette année, usage établi depuis environ 1720. de faire tous les ans un service en musique pour les Musiciens morts pendant le cours de chaque année.

GILLIER.

Je ferai mention à la fin de l'article de Monteclair d'un de ses amis, nommé *Jean Claude* GILLIER *Parisien* élevé enfant de Chœur de la Métropole de Paris, mort *le* 30. *Mai* 1737. *agé d'environ* 70. *ans*. Il a amusé agréablement Paris & la Cour pendant plus de trente ans par des *divertissemens en Musique*. Il est Auteur de presque tous les divertissemens que d'Ancourt, Auteur Comedien a mis à la fin du plus grand nombre de ses petites Comédies, entre lesquels je nommerai *La foire de Besons; Les eaux de Bourbon; Les Vendanges de Surêne; Le moulin de Javelle; La fête de Village; Les trois Cousines; La Metempsicose; Nouveaux divertissemens pour la Comédie de l'Inconnu; Pour celle des Amans ma-*

GILLIER. *gnifiques;* & pour la *Tragédie de Circé;* il a composé aussi la musique de *La sérénade;* d'*Attendez-moi sous l'Orme;* & *Des folies amoureuses*, trois Comédies de Regnard; la musique d'un *Divertissement* intitulé *l'Hymenée Royal.* Je le crois aussi Auteur de quelques *Divertissemens pour le Théâtre Italien.* On trouve encore quelques *Airs sérieux & à boire de sa composition* dans plusieurs Recueils. Gillier jouoit très-bien de la Basse de Violon, & a tenu cet instrument près de trente ans dans l'Orchestre de la Comédie Françoise; son fils y remplit sa place depuis plus de vingt-ans, & a composé quelques petits *Divertissemens de voix & d'instrumens* avec succès, tels que *Les deux suivantes* & *le Bouquet du Roi*, &c. Tous ces Divertissemens ont été imprimés ou gravés.

CCLXXIII.

JEAN HAGUENIER,

Né en Bourgogne dans l'Auxerrois, mort en 1738. dans le Nivernois, âgé de plus de 60. ans.

Il étoit frere de Pierre Haguenier, Fourrier de la Maison du Roi, & oncle de Louis-Alexandre Haguenier, pourvû de cette charge après la mort de son pere.

C'étoit un de ces hommes nécessaires, par leurs talens agréables de composer de jolies Chansons spirituelles, pour mettre la gayété dans la société, & sur-tout pour animer les repas & en chasser les fades cérémonies, qui les rendent si tristes au milieu même des mets les plus exquis & des vins les plus délicieux. Ces hommes aimables y apportent effectivement la joye, & changent les visages sérieux en visages rians; ils animent dans les repas, tous les convives à faire entr'eux une union Bacchique & agréable par des Chansons vives, gayes, & spirituelles de leur composition que les Convives chantent à diverses reprises, & en forment des Chorus qui

répandent la joye dans les maisons même les plus vastes, dont la mélancolie se trouve entiérement bannie. HAGUENIER.

Haguenier doit être regardé comme un de nos premiers Chansonniers par la naïveté & l'agrément de ses pensées, & par ses expressions justes, vives & naturelles. Sa Morale, à la vérité, est un peu Epicurienne, mais il n'en faut prendre que ce qu'on doit pour égayer l'esprit sans le corrompre; ses Ouvrages sont des Chansons, & non des préceptes d'une Morale exacte & sévére, qu'on soit obligé de suivre.

On pouvoit comparer Haguenier pour le commerce du monde au bon homme & à l'inimitable La Fontaine, qui produisant des Ouvrages admirables avoit un air simple, emprunté & distrait, étant presque toujours à son Art, & en lui-même, à moins que quelque personne vive & spirituelle, & sur-tout quelques jolis minois ne l'agassassent & ne l'animassent pour être de la compagnie, & l'amuser.

Je connu Haguenier vers l'année 1715. chez un de mes freres il; me parut un bon gros garçon, parlant peu, buvant & mangeant avec réflexion, enfin un homme très-ordinaire & sans talent. Mes occupations dans les Emplois de Guerre, & quelques voyages dans les pays étrangers me le firent perdre de vûe pendant dix ou douze ans où je restai peu à Paris; mais y étant revenu sédentaire, je cherchai à mon ordinaire les plaisirs de la compagnie & de la table; où j'entendis chanter des Chansons nouvelles extrêmement aimables, naïves & spirituelles, qu'on me dit être d'Haguenier: je ne me doutai point d'abord que ce fut de l'Haguenier que j'avois connu, & qu'à peine avois-je entendu parler, mais ayant voulu m'en éclaircir, & ayant bien dépeint mon homme, on me dit que c'étoit lui-même. J'eus aussi-tôt une grande envie de le voir, & cela ne me fut pas difficile; comme mon frere le connoissoit particuliérement, je le priai de lui donner à dîner, nous fîmes une Séance Bacchique des plus longues pendant laquelle je l'ani-

HAGUENIER. mai, je le careſſai, & je le complimentai ſur ſon talent; mes diſcours & le bon vin lui donnerent beaucoup de tendreſſe pour moi, & il me chanta avec plaiſir la plus grande partie de ſes Chanſons en buvant toujours un verre de vin au commencement de chacune, & ſouvent un autre pour la répétition, ce qui le rendit gay, charmant, admirable, & tout différent de ce que je l'avois connu. Je le vis depuis dans quelques repas agréables, ſur-tout rue de Richelieu chez Monſieur & Madame DU VAU, gens honorables & aimables, qui n'avoient pas un plus grand plaiſir que de raſſembler tous les jours à dîner & à ſouper une compagnie gracieuſe de gens d'eſprit & de talent. J'y retrouvois mon Haguenier aſſez ſouvent penſif & diſtrait, mais quelques verres de vin, verſés quelquefois par une jolie femme le faiſoient revenir aiſément à la compagnie.

En l'année 1738. il partit de Paris à la fin de l'Eté pour aller voir quelques parens dans le Nivernois où il mourut un mois ou deux après ſon arrivée.

Pour prévenir les Cenſeurs trop rigides ſur les Poëtes, qu'il paroît que j'admets ſur le Parnaſſe, & pour mettre les gens d'eſprit & de bon goût de mon parti, & leur faire approuver les différens ordres & rangs où j'ai diſtribué les Poëtes ſelon leur talent & leur mérite, je dirai qu'Haguenier doit tenir un rang diſtingué au moins parmi ceux que j'ai mis dans la Claſſe des Amateurs de Poëſie, & qui ont compoſé de jolis Vers, de ceux qu'on retient aiſément, & qu'on chante avec plaiſir.

Pour donner un échantillon de l'eſprit d'Haguenier, je mettrai ici les premiers Couplets de pluſieurs de ſes Chanſons dont je me reſſouviens, en attendant qu'on en donne *un Recueil complet, qu'on nous fait eſpérer inceſſamment. Si j'en connoiſſois l'Editeur, je lui ferois part volontiers de pluſieurs Chanſons de Lainez*, (dont j'ai donné un Article, p. 520.) *qui compoſeroit un Volume de Chanſons vraiement Anacréontique, & du plus excellent goût.*

Preſque

Presque toutes les Chansons d'Haguenier sont des *Parodies*, c'est-à-dire, des Paroles composées sur des Airs d'Opera ou d'autres Airs des plus connus, afin de pouvoir les retenir & chanter plus facilement. Ce genre de parodier ne laisse pas d'avoir sa difficulté pour y bien réussir, le Poëte étant gêné par le chant & la mesure des Airs sur lesquels il compose ses paroles, & même quelquefois par l'expression qui doit convenir & s'ajuster au chant à quoi Haguenier ne peut avoir pour égal que Vergier (dont j'ai fait mention à la page 573.) HAGUENIER.

Voici les premiers Couplets de plusieurs Chansons d'Haguenier que j'ai promis de donner.

I.

Je n'ai pour toute maison
Qu'une pauvre & simple chaumiére,
Que dans le pays Gascon
On nommeroit Gentilhommiere.
Là loin du bruit & du fracas,
Sans chagrin & sans embarras,
Dans une heureuse obscurité
Je jouïs de la liberté.

Cette Chanson est intitulée, LE PHILOSOPHE, *elle contient six Couplets : elle est suivie d'une autre sur le même air, qui a pour titre* LA VILLAGEOISE, *de sept Couplets, qui commence par ces deux Vers :*

II.

Nous autres bons Villageois
Que je menons joyeuse vie.
En tout treize Couplets.

III.

Je suis né pour le plaisir,
Bien fou qui s'en passe;
Je ne veux point le choisir,
Souvent le choix m'embarrasse;
Aime-t'on, j'aime soudain,
Boit-t'on, j'ai le verre en main,
Je tiens par-tout ma place.
Trois Couplets.

IV.

Les hauts degrés, les grandeurs
Me font peu d'envie,
On y doit aux spectateurs
Compte de sa vie;
Mais dans mon obscurité
Je posséde en liberté
Ma pinte & ma mie hogué,
Ma pinte & ma mie.
Quatre ou cinq Couplets.

V.

Connoissez-vous Gregoire,
Gregoire, le pere à tretous,
Il est tretinti tretin tretous,
C'est le pere à tretous.
Nous ne devons qu'à lui
Le grand art de bien boire,
De passer nos jours sans ennui, &c.
Trois Couplets.

VI.

L'autre jour dessous l'ormeau
Etant seulette,
Un Berger bienfait & beau
Vint me conter fleurette;
Je le refusai d'abord,
Mais il fut le plus fort.
Huit ou dix Couplets.

MAGUENIER.

VII.

Objet charmant & doux,
Du poiſon de l'amour
Vous nous enyvrez tous :
Ah ! n'en verſez pas tant
Qu'il n'en reſte pour vous.

VIII.

Bon vin, baume du cœur,
En toi tout m'enchante ;
Couleur vive & brillante,
Montant, ſéve charmante ;
Bon vin je chante
Ta douce liqueur, &c.

IX.

Je voudrois en Champagne
Fixer mon deſtin, &c.

X.

Loin d'ici
Le chagrin & le ſouci,
C'eſt en racourci
Toute ma philoſophie, &c.

XI.

Voici une de ſes Chanſons que je mettrai en ſon entier pour faire connoître mieux toute l'étendue de ſon génie : elle eſt ſur l'air de l'Ouverture de Thetis & Pelée, Opera.

Nous vivons ici
Sans ſoin & ſans ſouci,
Bacchus & l'Amour
Nous comblent tour à tour.
Beaux yeux gracieux,
Et vin délicieux ;
Si tu n'es pas joyeux
Va chercher mieux.
Je me trouve ſi bien
Que je compte pour rien
Tout autre bien.
Peu touché des lauriers
Qu'à nos Guerriers
Donne Bellone,
Je n'irai point par un illuſtre effort
Faire inſulte au ſort,
Et courir à la mort ;
C'eſt aux CONDÉ's, ces Héros décidés,
A ſuivre Mars,
Plein de reſpect pour eux,
Je fais des vœux
Que leurs faits glorieux
Etonnent juſqu'à nos derniers neveux.
Je les vois dans les Cieux
Aſſis au rang des Dieux ;
Mais ſi JUPITER m'appellant à lui
Vouloit près d'eux me placer aujourd'hui,
Je lui dirois, Maître des Rois,
Attens, ſuſpens tes droits.
Mon IRIS a pour moi le cœur pris,
Je l'aime & j'ai des amis,
J'en connois le prix,
Avec eux je chante, je ris :
Dis-moi, Dieu jaloux,
Me promets-tu des biens plus doux.
L'avenir eſt bon pour toi,
Le préſent ſeul eſt fait pour moi.

Il a compoſé auſſi un PANTHÉON BACCHIQUE, une Chanſon avec un refrain *Auricanden, Auricandé.* Quelques-uns lui ont donné mal à propos une Chanſon *Marotique* & Badine d'environ dix Couplets, qui commence par ces quatre Vers :

Ton humeur eſt Catherenne,
Plus aigre qu'un citron vard,
On ne ſçait qui te chagrenne,
Ni qui gagne, ni qui pard.

Elle eſt de DES ROCHES, fils d'un Capitaine de Dragons du Régiment Dauphin, & Secretaire de *l'Ambaſſade* de M. Picon, Vicomte d'Andrezel, *à la Porte Ottomane*,

qui étoit un homme d'un vrai mérite & d'une humeur très-agréable ; on peut voir son éloge dans le Mercure de France 1732. où M. de La Roque, son ami, dit entr'autres choses qu'il étoit, pour ainsi dire, *omnis homo*, Politique, Historien, Critique, Humaniste & bon Poëte, & qu'il excelloit sur-tout dans le genre Marotique, &c. Il mourut à Constantinople âgé de 49 ans, environ cinq ans après la mort de M. d'Andrezel. HAGUENIER.

CCLXXIV.

JEAN-JOSEPH MOURET,

Né à Avignon en 1682. Musicien de la Chambre du Roi, Intendant de la Musique de S. A. S. Madame la Duchesse du Maine, mort au Village de Charenton près Paris le 22. Décembre 1738. âgé de 56. ans.

Son pere, Marchand de Soye à Avignon, lui donna une bonne éducation, & voyant que son inclination la plus forte étoit celle de la Musique, il ne le contraignit point, & lui donna tous les moyens qu'il put desirer pour s'y perfectionner. Le jeune Mouret qui avoit tous les talens pour réussir dans cet art, s'y appliqua avec ardeur, & dès l'âge de vingt ans composa des morceaux de Musique, qui lui acquirent de la réputation dans son pays. Comme il étoit né avec un esprit vif, l'émulation & l'envie de se faire connoître davantage, l'engagerent à faire paroître ses talens dans le grand monde ; & pour cet effet il vint en 1707. à l'âge de vingt-cinq ans s'établir à Paris. Mouret ne tarda pas d'y faire de bonnes & d'aimables connoissances. Sa figure étoit prévenante, son visage toujours gay & riant, & sa conversation spirituelle & plaisante, animée des saillies de son pays, dont l'accent donnoit encore plus d'agrément. Sa voix assez belle pour un Compositeur (chose

JEAN-JOSEPH MOURET.

rare aux Compositeurs qui n'en ont que de très-foibles) contribuoit aussi à le rendre plus aimable, & à le faire rechercher dans les meilleures Compagnies. Il ne laissoit pas encore de faire quelques petits Vers & des *Parodies* sur quelques-uns des airs de ses Opera.

Madame la Duchesse du Maine, Princesse des plus spirituelles & d'un excellent goût, ayant entendu parler des talens de Mouret, voulut le connoître : il y fut présenté dans le tems que la Cour de cette Princesse brilloit par des spectacles magnifiques & des mieux ordonnés, qui attiroient les personnes de la Cour & de Paris à Sceaux ; c'étoit dans ce beau Château accompagné de grands Jardins délicieux où ces Fêtes se donnoient ordinairement pendant les belles nuits de l'Eté, ce qui les fit nommer *Les Nuits de Sceaux*. Mouret réussit extrêmement bien dans ces divertissemens, & de façon qu'on s'est hazardé d'en mettre sur le Théatre de l'Opera dans le tems du Carnaval, tel que le *Divertissement de Ragonde*, dont les Représentations ont fait beaucoup de plaisir. Mouret étoit sçavant dans son art où il plaisoit sur-tout par l'agrément & la gayeté de sa Musique vocale & instrumentale.

M. de Voltaire, qui cherche quelquefois à faire briller les Gens à grands talens, s'explique ainsi sur nos fameux Musiciens & sur nos premieres Actrices de l'Opera dans une Lettre à M[lle]. Malcrais de la Vigne, où il lui rend compte de ses amusemens de Paris.

Sur les pas du plaisir je vole à l'Opera,
J'applaudis tout ce qui me touche,
La fertilité de CAMPRA,
La gayeté de MOURET, *les graces de* DESTOUCHE,
PELISSIER *par son art,* LE MAURE *par sa voix ;*
L'agile CAMMARGO, SALLE' *l'Enchanteresse,*
Cette austére SALLE' *faite pour la tendresse,*
Tour à tour ont mes vœux & suspendent mon choix. a

a Il est beau de rendre justice aux personnes qui ont d'heureux talens, & de les célébrer cha-

Peu

Peu de tems après que Mouret eut fixé son séjour à Paris, il épousa la Demoiselle Promt de Saint Mars, fille de l'Argentier de M. le Duc du Maine, dont il eut une fille unique. Les diverses infortunes qu'il eut environ deux ans avant sa mort, lui causerent de grands chagrins, ne se voyant plus en état de vivre dans une certaine aisance, & d'établir sa fille comme il l'avoit projetté; il perdit en moins d'un an quatre ou cinq mille livres que lui rapportoient par chaque année la direction du *Concert Spirituel*, l'Intendance de la Musique de Madame la Duchesse du Maine, & la place de Compositeur de la Musique de la Comédie Italienne: il ne put soutenir de tels assauts; son esprit en peu de tems en fut extrémement dérangé; quoique M. le Prince de Carignan eut la générosité de lui accorder une pension de mille livres, pour le soulager dans sa triste situation. On fut contraint de le mettre chez les Peres de la Charité de Charenton, où les remédes n'ayant fait aucun effet, il mourut peu de tems après y être entré le 22. Décembre 1738. MOURET.

Tous les Ouvrages de Mouret ont toujours plû aux Connoisseurs, & trois de ses Opera ont été représentés à diverses reprises, sçavoir, *Les Fêtes de Thalie; Pirithous; & les Amours des Dieux*. Il avoit une très-grande facilité à composer, & quoiqu'il soit mort à cinquante-six ans, peu de Musiciens ont donné autant d'Ouvrages que lui, & dans tous les genres de Musique.

cune selon leur mérite. A quoi sert cette partialité & cette affectation de ne trouver bon que ce qui part seulement du génie de deux ou trois Musiciens qu'on affectionne, & d'avoir une indifférence pour d'autres Musiciens très-estimables, & même souvent de les décrier, tandis que d'autres Partisans de ceux-ci leur donnent des louanges excessives, en méprisant ceux que les premiers admirent? Bannissons la prévention qui est cause souvent de notre mauvaise humeur; ayons un jugement sain & dégagé de tout préjugé pour jouir agréablement de tout ce qui est véritablement bon de tel génie & de tel pays qu'il puisse venir. N'est-ce pas un avantage pour les vrais Connoisseurs & les Personnes de goût de trouver cette diversité si charmante dans les génies, & dans la Composition des bons Auteurs: leurs Ouvrages s'entredonnent les uns aux autres de la beauté, des graces, de l'agrément & du relief, en faisant toujours de nouveaux plaisirs à ceux qui les entendent, & par ce moyen qui ne doivent jamais s'ennuyer; par exemple entre les Opera de Lully, de Campra, de Destouches, qui sont regardés comme les premiers qui ont excellé dans ce genre, ne doit-on pas être charmé de voir représenter ceux de Mouret, de Batistin, de Rameau, & d'autres habiles Musiciens; c'est ce qu'on a vû avec un vrai plaisir à Paris pendant les années 1740. 1741. & 1742. où l'on a donné *Atis & Phaëton*, de Lully; *L'Europe Galante & Hesione*, de Campra; *Issé & Les Elémens*, de Destouches; *Polidore*, de Batistin: *Aricie & Les Indes Galantes*, de Rameau; *Les Fêtes Grecques & Romaines*, de Colin de Blamont *Les Amours des Dieux*, de Mouret.

MOURET. On en peut juger par le Catalogue ſuivant ; 1°. Six Opera, I. *Les Fêtes de Thalie*, Ballet en pluſieurs Actes ou Entrées, repréſenté pour la premiere fois en 1714, & depuis augmenté d'un Acte intitulé, *La Provençale*, Paroles de la Fonds ; II. *Ariane*, Tragédie en cinq Actes, Paroles de Roy & de la Grange, 1717 ; III. *Pirithous*, Tragédie en V. Actes, Paroles de la Serre, 1723 ; IV. *Les Amours des Dieux*, Ballet Héroïque en IV. Actes, Paroles de Fuſillier, 1727 ; V. *Le Triomphe des Sens*, Ballet Héroïque en V. Actes, Paroles de Roy 1732. VI. *Les Graces héroïques*, Ballet en III. Actes, paroles de Roy 1734. ces ſix Opéra ont chacun leur Prologue ; Trois *Livres d'Airs ſérieux & à boire ; ſix Recueils de Divertiſſemens du nouveau Théâtre Italien ; pluſieurs Divertiſſemens de la Comédie Françoiſe ; un Livre de Sonates à deux Flûtes ou à deux Violons ; un Livre de Fanfares pour des Trompettes & des Cors de chaſſe ; neuf Cantatilles Françoiſes, Hymne à l'amour, Eglé, Echo, Leda, le Racommodement, l'Amour vainqueur, l'Amour & l'Hymen, Thétis, Epithalame ; pluſieurs Fêtes ou Divertiſſemens donnés à Sceaux*, qui compoſent des morceaux d'une aſſez grande étendue dont on peut juger de la bonté & de l'agrément par celui de *Ragonde*, en III. petits Actes qui a été repreſenté avec applaudiſſement ſur le Théâtre de l'Opera, comme je l'ai marqué ci-deſſus. Tous ces Ouvrages ont été imprimés ou gravés excepté ceux des *Fêtes de Sceaux*, dont *Ragonde* ou *la ſoirée de Village* eſt le ſeul juſqu'à preſent, qui a été gravé en 1742.

Ils ſe vendent chez la Dame ſa Veuve, rue Sainte-Croix de la Bretonnerie, chez le Clerc, rue du Roulle à la Croix d'or, & chez la veuve Boivin, rue S. Honoré à la regle d'or.

Mouret a compoſé auſſi quelques petits *Motets* qui ont été chantés au Concert ſpirituel.

CCLXXV.

FRANÇOIS LIMOJON DE S. DIDIER,

Coseigneur de Venasque & de S. Didier, né à Avignon en 1668. où il est mort le 13. Mai 1739. inhumé en l'Eglise Notre-Dame, surnommée la Principale. (*Poëte François.*)

C'étoit un Gentilhomme d'un commerce très-aimable, qui avoit beaucoup de talent pour la Poësie, dont il a donné de bonnes preuves dès sa jeunesse par *trois Piéces de Vers*, qui ont été couronnées à l'Académie des Jeux Floraux & ensuite par un *Poëme épique* intitulé *Clovis*. Il en fit imprimer la premiere partie en VIII. Chants in-8°. chez la veuve Pissot, Paris 1725. il y eut plusieurs Approbateurs & Juges censés de ce Poëme, qui en admirerent la versification & la beauté des descriptions; mais il ne fut pas sans critique, dont quelques-uns lui reprocherent d'avoir fait paroître son Héros, sans avoir encore livré des Batailles, & fait des conquêtes, à quoi il répondoit quil falloit attendre la seconde partie de ce Poëme, où son Héros brilleroit à la tête de son Armée; il a laissé V. Chants de cette seconde partie, & selon toutes les apparences la mort l'a prévenu & l'a empêché de l'achever & d'y donner la derniere main, pour en faire part au Public. M. de S. Didier, son frere, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, est possesseur des cinq Chants de cette seconde partie, & de quelques autres Poësies manuscrites de son frere, qu'il remettroit volontiers entre les mains d'une personne capable de les mettre en ordre, & de les donner à l'impression.

S. Didier a composé une Tragi-Comédie en Vers en III. Actes, intitulée l'*Iliade*, Piéce satirique, où sont ré-

S. DIDIER. pandus quelques Vers de l'*Iliade* de la Motte. Elle est imprimée à la suite de son *Voyage du Parnasse*, Ouvrage en Prose & en Vers ; volume in-12. Amsterdam 1716. On trouve aussi son *Ode*, intitulée *le Royaume de la Feve*, dans le IXe. volume des Amusemens du Cœur & de l'Esprit page 183. Il a remporté successivement les Prix de Poësies à l'Académie Françoise 1720 & 1721.

Je lui ai entendu réciter quelques autres jolis Vers, & chanter trois ou quatre Chansons de sa façon, d'un très-bon goût.

Il étoit neveu de S. Didier, Chevalier de S. Lazarre, Gentilhomme de M. d'Avaux dans le tems de son Ambassade en Hollande, connu par différens Ouvrages qu'il a donnés au Public, tels qu'un *Livre de la République de Venise* ; un Traité de *La Paix de Nimégue* ; & un *de la Pierre Philosophale* appellé *le Triomphe hermétique*.

CCLXXVI.

JEAN FRANÇOIS DANDRIEU,

Parisien, Organiste du Roi, & des Eglises de S. Meri & de S. Barthelemi, mort à Paris le 16. Janvier 1740. dans sa cinquante-sixiéme année, inhumé en l'Eglise S. Barthelemi.

Sa Musique est harmonieuse & chantante, elle est assez dans le caractere de celle du fameux François Couperin, dont on a donné un article à la page 664. Sa composition est nette, belle, coulante & débarassée de cette harmonie recherchée, & de ces passages hazardés & brillans qui surprennent plus l'esprit qu'ils ne touchent & ne charment le cœur, qui aime une douce mélodie & une harmonie naturelle & bien variée. Ses Œuvres consistent en *trois livres de Piéces de Clavessin* ; le premier qui est dédié au Roi, & gravé en 1724. renferme *quatres suites*

tes de Piéces, sçavoir, *les caractères de la Guerre : ceux de la Chasse : la Fête de Village : le Concert des Oiseaux :* suivis de *quelques autres Piéces* aussi caractérisées, mais d'une moindre étendue. DANDRIEU.

Le second livre dédié à M. le Prince de Conti, & gravé en 1728. contient *six Suites, faisant quarante-une Piéces, dont quelques-unes ont leur double ;* la premiére est intitulée *la Lully*, qu'il a consacrée à ce grand homme, vrai modéle de la belle Musique Françoise ; la seconde est nommée *la Corelli* par rapport au Musicien de ce nom, autre excellent modéle pour la Musique Italienne instrumentale, & qui avoit tant d'estime pour les Ouvrages de Lully : les autres Piéces portent aussi des titres très-agréables qui sont très-bien caractérisés par la Musique.

Le troisiéme livre, gravé en 1734. consiste en *huit suites* qui forment en tout trente-six Piéces bien chantantes & harmonieuses, & caractérisées avec goût.

Dandrieu a donné encore *un livre de Piéces d'Orgue*, gravé en 1729. dont la plûpart peuvent être exécutées sur le Claveffin, de même qu'une *suite de Noëls*. Il a eu une très-grande attention pour faire graver tous ces livres, qui sont exécutés avec beaucoup de propreté & avec des beaux frontispices gravés en tailledouce. Il a composé aussi *quelques suites de Sonates pour le Violon*, qui ne sont que manuscrites.

Tous ces livres se vendent chez la Demoiselle Dandrieu sa sœur auprès du Palais, chez la veuve Boivin, rue S. Honoré à la Regle d'or, & chez le Clerc, rue du Roulle à la Croix d'or.

Ce Musicien se faisoit aussi admirer par la maniére dont il jouoit sur l'Orgue & le Claveffin. La Demoiselle DANDRIEU sa sœur n'excelle pas moins à toucher ces deux instrumens. A la mort de son frere Mrs. les Marguilliers de la Paroisse S. Barthelemi l'engagerent de prendre l'Orgue de cette Eglise où elle attire les

DANDRIEU. jours de grandes Fêtes les amateurs de cet inſtrument. Feu M. l'Electeur de Baviere, connoiſſant le talent de cette Demoiſelle lui donna une penſion très-honnête, & la retint à ſa Cour pendant la plus grande partie du tems qu'il reſta en France, pour tenir le Claveſſin dans ſes Concerts.

CCLXXVII.

JACQUES VANIERE.

Né le 3. Mars 1664. à Cauſſe, Bourg du Diocèſe de Beziers en Languedoc, Jeſuite, mort à Toulouſe le 22. Août 1739. dans la 76ᵉ. année de ſon âge. (Poëte Latin.)

Dès l'âge de 16. ans il entra dans la Compagnie de Jeſus, où peu de tems après ſon Noviciat on le fit régenter les Humanités au Collége de la ville de Toulouſe; il s'y acquit beaucoup de réputation par ſon éloquence, par ſon génie Poëtique, & par la connoiſſance qu'il avoit de la belle Latinité, & des plus célébres Auteurs, qui ont écrit dans cette Langue.

L'illuſtre Pere de la Rue, dont on voit un article, page 599. fut envoyé en Languedoc vers l'an 1690. pour y prêcher, & travailler à attirer à l'Egliſe Romaine les Proteſtans, dont le nombre étoit conſidérable dans cette Province; étant à Montpellier il y trouva le Pere Vaniere qui y régentoit pour lors la Rhétorique, avec qui il ſe lia d'amitié. Il fut ſi charmé de la lecture de quelques Poëmes que ce jeune Régent avoit compoſés, *ſur les travaux de la campagne*, que ſa modeſtie lui avoient empêché de rendre publics, qu'il s'empara de quelques-uns & les fit imprimer à Paris auſſi-tôt qu'il y fût de retour.

La réuſſite qu'eurent les premiers Ouvrages du Pere

Vaniere l'engagea à les continuer : comme sa principale inclination le portoit à l'étude de la Campagne, à examiner tout ce qu'elle produit, à connoître tous les travaux convenables pour la cultiver & la faire valoir, & en même tems les plaisirs qu'on y peut goûter, il entreprit un Poëme sur un sujet aussi étendu, qu'il intitula *Prædium Rusticum*, Maison Rustique, dont il n'y avoit d'abord que trois ou quatre Chants de fait, que le Pere de la Rue avoit fait imprimer, il les augmenta jusqu'à dix qui furent imprimés avec des planches en taille-douce à la tête de chacun, en un volume in-12. chez Jean le Clerc à Paris 1710. depuis il joignit à ce Poëme six autres Chants, ce qui le compose de seize dont il a donné une édition en un volume in-12. avec des Estampes à la tête de chaque Chant, imprimée chez Pierre Robert à Toulouse 1730. VANIERE.

Le premier Livre de ce Poëme fait connoître *la maniere d'acheter les fonds & les biens de la Campagne, celle de les réparer & ameilleurer ;* le II. Livre marque *le choix des Domestiques, & les fonctions de chacun d'eux;* le III. traite *du grand Betail, tels que les Taureaux, les Vaches, & les Veaux ;* le IV. *du petit Bétail, Moutons, Brebis, & Chèvres ;* le V. *des Arbres en général ;* le VI. *des maladies des Arbres, de leur cause, & de leurs remedes ;* le VII. *du Printems & de l'Eté ;* le VIII. *de l'Automne, & de l'Hyver ;* le IX. *des Herbes potageres & des Légumes ;* le X. *de la Vigne ;* le XI. *de la Vendange & du Vin ;* le XII. *des Oiseaux de basse-cour ;* le XIII. *des Colombes & des Pigeons ;* le XIV. *des Abeilles ;* le XV. *des Etangs ;* le XVI. *de la Chasse, des Parcs qui renferment le Gibier & les différentes bêtes fauves, & de la maniere de les chasser de ces Parcs.*

Rien n'est si charmant & si admirable que le détail, la

a Quand le Pere Vaniere eut l'honneur en 1731. de présenter un exemplaire de son Poëme du *Prædium Rusticum*, à M. le Chancelier d'Aguessau, ce Magistrat lui dit qu'il s'emploieroit volontiers pour le faire imprimer à l'Imprimerie du Louvre en plus beaux & plus gros caractéres, comme il méritoit de l'être & pour la commodité des personnes d'un âge un peu avancé, ausquelles une pareille lecture doit être encore plus agréable.

VANIERE. Peinture vive & naïve, & la description naturelle qu'il fait de tous ces sujets; on croit voir au naturel tout ce qu'il traite, tous les travaux & tous les plaisirs champêtres dans le mouvement qui leur est convenable.

Le Pere Theodore Lombard, Jesuite, dont je parlerai dans la suite, me marque qu'il fait imprimer actuellement en 1743. une nouvelle édition de ce Poëme, avec un éloge Historique de son Auteur, qui est à la tête de l'Ouvrage.

Le Pere Vaniere a donné encore un *Recueil de ses Opuscules* en Vers latins, volume in-12. dont la derniere édition est imprimée chez Pierre Simon, Paris 1730. Ce Recueil consiste en XVI. *Eglogues*: un grand nombre d'*Epîtres* & d'*Epigrammes*, quelques *Hymnes*, une *Traduction latine de la belle Ode ou des Stances du Poëte* GODELIN *en Languedocien sur la Mort d'Henri IV.*

Nous avons aussi de lui un *Dictionnaire Poëtique Latin* in-4°. chez Briasson, Lyon 1740.

Il a aussi exécuté presque en entier un *Dictionnaire François & Latin*, qui doit former six gros volumes in-fol. à deux colonnes, qui sera un trésor de mots, de Phrases & de Pensées fait avec choix de tout ce que la Langue Latine a de plus beau, & qui renfermera toutes les dictions, les tours choisis de notre Langue & les termes des Arts, & des Sciences tirés des meilleurs Dictionnaires François. Le plan de ce Dictionnaire a été communiqué à d'excellens Juges, qui l'ont fort approuvé. M. le Cardinal de Fleury, qui aimoit le Pere Vaniere a voulu contribuer à cet Ouvrage immense par une gratification annuelle de six cens livres, qu'il lui donnoit depuis 1733. & dont je souhaiterois qu'il eut gratifié jusqu'à sa mort le Pere Lombard, qui a travaillé quelques années sous le Pere Vaniere à ce grand Ouvrage, qu'il continue pour le mettre dans sa perfection & dont il espére commencer l'édition en 1744. ou 1745. Le P. Lombard est un homme très-capable & très-laborieux, qui a une grande connoissance

VANIERE.

ſance de la Langue latine, & qui a donné des preuves de l'excellence de ſon génie pour la Poëſie Françoiſe, ayant remporté, pendant pluſieurs années de ſuite, preſque tous les Prix à l'Académie Royale des Jeux Floraux de Toulouſe, de maniere qu'il a été prié de vouloir bien ne plus compoſer pour ces Prix, le regardant comme un trop grand maître dans cet Art [a].

Les perſonnes de goût, qui poſſedent la Langue Latine, admirent non-ſeulement le naturel, la beauté & la fécondité du génie du Pere Vaniere, & la juſteſſe des expreſſions avec leſquels il rend tous les ſujets qu'il traite, mais encore la pureté & l'élegance de la Langue & du ſtile, qui tiennent du ſiécle d'Auguſte, en quoi il l'emporte ſur tous les Poëtes latins modernes, qui ont cependant mérité à juſte titre une grande réputation; c'eſt le jugement qu'en donnent les meilleurs connoiſſeurs, parmi leſquels je citerai les Peres Sanadon, Tournemine, & Porée Jeſuites, auxquels je l'ai entendu dire. M. Danchet lui donne cette même louange dans ſon approbation du Livre de ſes Opuſculès, *Opuſcula Poëtica* VANIERII, *quorum elegantia ac ſuavitas, vel ipſis Auguſti temporibus magnam auctori famam peperiſſent* 1730. Santeul, ayant lû les premieres Ouvrages du Pere Vaniere, que le Pere de la Rue, à ſon retour de Languedoc, avoit fait imprimer à Paris vers l'an 1692. dit aux Poëtes latins ſes confreres, Voilà un homme qui nous recule d'un rang ſur le Parnaſſe.

Le célébre Pere Porée, Régent de Rhétorique, lui donna une marque de diſtinction particuliere, qui mérite d'être rapportée. Le Pere Vaniere, ayant été obligé de venir à Paris en 1730. pour des affaires qui l'y retinrent plus de deux années, étant allé de la Maiſon Profeſſe au College de Louis le Grand pour y paſſer quelques jours; comme il entra dans la cour, le Pere Porée

[a] On peut voir l'éloge du Pere Lombard & une belle Eglogue de ſa compoſition à MONSEIGNEUR LE DAUPHIN, dans le Mercure de France du mois de Septembre 1742. pages 2029. & 2033.

VANIERE. se trouva à la porte de sa Classe des Rhétoriciens, qui avoient déja pris leur place, & fut au-devant de lui, le complimenta, & l'ayant conduit jusqu'à la porte de sa classe, éleva sa voix en disant, Rhétoriciens, sortez, & venez voir le plus grand Poëte de nos jours! ce qui fut exécuté bien promptement par cette belle jeunesse, qui n'est pas fâchée de prendre l'air, & qui entoura en même tems une personne dont leur Régent faisoit tant de cas.

Je fus bien charmé de la visite que le Pere Vaniere voulut bien me faire à son arrivée à Paris: le Bronze du Parnasse François, qui a toujours été placé chez moi, depuis qu'il a été exécuté, contribua à m'attirer cette faveur. A sa premiere visite je m'écriai, Mon Pere, soyez le bien vénu! j'avois besoin de donner sur notre Parnasse un compagnon au Pere Rapin! Que je vas lui faire de plaisir de lui en donner un tel que vous! à sa réponse modeste je lui dis, vous avez beau faire, vous viendrez dès demain dîner ici, & je veux vous mener ensuite chez mon ami M. de Largiliere, qui sera charmé de vous connoître; ce qui fut dit, fut fait; nous dînames, & aussi-tôt je le conduisis chez ce célébre Peintre, où j'avois donné ordre au S^r. Curé, Sculpteur en Médailles, de se trouver: le Pere Vaniere ne put se défendre de nous donner trois heures ce jour-là pour commencer son Médaillon en cire, qui fut terminé trois jours après dans une pareille séance; & le Pere Vaniere fut ainsi tiré au parfait, sans lui donner le tems de se reconnoître. Ce Médaillon fut bien-tôt exécuté en Bronze; sur le revers sont representés plusieurs sujets des travaux & des plaisirs de la Campagne, qui sont si bien décrits dans son Poëme du *Prædium Rusticum* avec cette Legende, *ruris opes & deliciæ*, les richesses & les délices de la Campagne.

Le Pere Vaniere ne tarda pas à me donner des marques de sa reconnoissance, en m'apportant un Poëme latin admirable de plus de 200. Vers, où il décrit d'une maniere juste & élégante le Parnasse François; le Pere Brumoy

l'a trouvé si beau qu'il en fait une excellente traduction Françoise en Prose & en Vers. Ces deux morceaux me font trop d'honneur pour que je ne les aye pas insérés à la fin de ce Volume. Le Pere Vaniere ne s'est pas contenté de parler dans son Poëme de M. Largilliere & du S^r^. Curé; il a célébré aussi le premier, par un joli Quatrain dans ses Opuscules. VANIERE.

Personne n'a été plus simple, plus doux, & plus modeste dans le commerce de la vie, que ce grand Poëte, & point de Religieux plus attaché à son devoir que lui.

Les Rhétoriciens du College de LOUIS LE GRAND à Paris, ont composé une Elégie latine de près de cent Vers, sur la mort du Pere Vaniere, qui est suivie d'une Epitaphe de douze Vers, elle est imprimée chez les freres Barbou à Paris.

M. des Forges Maillard connoissant l'estime particuliere, que je faisois de lui m'a envoyé l'Ode suivante, pour honorer sa mémoire.

ODE.

VANIERE *ne vit plus ; le talent le plus rare*
Ne retient pas la main de la parque barbare,
Tout cede à ses rigueurs.
La nature en gémit ; EUTERPE *fond en pleurs,*
Et les Echos des bois où son regret s'égare,
Repetent ses douleurs.

RAPIN *la consola du trépas de* VIRGILE ;
VANIERE, *dont la veine étoit douce & facile,*
Du trépas de RAPIN ;
Qui, pour la consoler de ce coup du destin,
Joindra comme VANIERE *& le goût & le stile*
Du beau siécle Latin !

Les hommes, cher TITON, *tour à tour disparoissent :*
Comme dans les jardins on voit les fleurs qui naissent,

VANIERE.

Se fletrir promptement ;
L'une séche au Soleil, l'autre s'effeuille au vent,
Et toutes en limon sous les herbes s'affaissent
De moment en moment.

❦

Un bras caché détruit & repeuple le monde ;
La Terre est la marâtre & la mere féconde,
Qui formant le berceau
De tout ce qui respire, en devient le tombeau ;
Pour l'un l'instant qui passe est une nuit profonde,
Pour l'autre un jour nouveau.

❦

Ruisseau, que désormais sur les herbes mourantes
Un murmure plaintif de tes ondes errantes
Accompagne le cours.
Bois, Collines, Vallons, renoncez aux beaux jours ;
Celui qui célébra vos beautés différentes
Vous quitte pour toujours.

❦

Mais, que dis-je! brillez jardins, bois & verdure,
Ruisseau, qu'un bruit flatteur à ton triste murmure,
Succede désormais.
Celui qui sçut chanter vos biens & vos attraits
Va jouïr d'un printems dont la volupté pure
Ne finira jamais.

❦

Et toi, TITON, *toi la moitié de moi-même,*
Quitte ta solitude où ta douleur extrême
Trouve à s'entretenir.
Veux-tu que cet ami, cher à ton souvenir,
Renaisse pour te voir, & de la Cour suprême
Consente à se bannir.

❦

Quoique de ton amour le noble témoignage,
Qui déja sur le Bronze a gravé son visage,

Soit

Soit d'un aſſez haut prix ;
Par ta plume fidéle au rang des beaux eſprits,
Tu le feras encor revivre en ton Ouvrage,
Comme dans ſes écrits.

M. des Forges Maillard a accompagné cette Ode de l'Epitaphe qui ſuit.

Cùm VANIERI *humiles anima indignata catenas*
Corporis, erupit fractâ compage triumphans ;
Cujus opes cecinit varias, docuitque ſecundâ
Tempeſtate coli, circum mœtiſſima tellus,
Florifero prægnans gremio, grateſque rependens,
Suavem olli nebulam fugitivæ effudit odorum ;
Seſſilibuſque ſuum vatem ſuper æthera pennis,
Cadentes candore parem vexere columbæ.

Le ſieur Petit a gravé, dans la ſuite des portraits des Hommes Illuſtres en France, celui du Pere Vaniere, au bas duquel on lit des Vers latins de la compoſition de M. Ignace Vaniere ſon neveu, heritier des beaux talens de ſon oncle pour la Poëſie Latine, & qui ne réuſſit pas moins dans la Poëſie Françoiſe. Les voici.

Aſpice quem Gallis alium natura Maronem
Ingeniumque dabant, necnon labor omnia vincens
Dum pietas, mores, vultus, virtutis amorem
Spirabant. Flemus qui flebilis occidit orbi.
Abſtulit hunc oculis, animis non invida tollet
Sors. Vivet dum vivet amor,[a] *dum rura manebunt.*

La Province de Toulouſe des PP. Jeſuites a vû paroître dans le même tems du Pere VANIERE quelques-uns de ſes compagnons, qui ſe ſont acquis de la réputation par *leurs Poëſies* & par pluſieurs autres Ouvrages d'Eloquence & de Belles-Lettres : je mettrai de ce nombre les Peres MOURGUES, CAMPISTRON & CLERIC, que le Pere Vaniere a célébrés dans ſon *Prædium Ruſticum* & dans ſes *Opuſcules.*

[a] Les Poëtes latins mettent ſouvent *Amor* pour *Amicitia*, il eſt placé ici par alluſion aux huit Eglogues que le P. Vaniere a compoſées ſur l'amitié, & aux Piéces qu'il adreſſe à ſes amis, de même que par rapport à l'amitié qu'on doit avoir pour un caractere auſſi aimable que le ſien.

MICHEL MOURGUES.

Le Pere *Michel* MOURGUES, *Auvergnat, du Diocèse de S. Flour, mort à Toulouse en* 1713. *âgé d'environ* 70. *ans*, a composé un grand nombre d'Ouvrages en Vers & en Prose, comme on le marquera dans la suite de cet article.

Il a donné un *Traité de la Poësie Françoise* en 1684. dont le Pere Brumoy Jesuite a donné une derniere édition revûe, corrigée & augmentée en 1724. à Paris, chez Jacques Vincent. Cet Ouvrage est extrêmement utile aux personnes qui veulent s'exercer dans la Poësie, ou avoir une juste connoissance de cet Art; voici comme en parle le Journal des Sçavans du 22. Janvier 1685. „ Ce „ que le Pere Mourgues nous a donné sur la Géometrie „ nous repond de la justesse de ses réflexions sur la Poësie „ Françoise; il en donne ici un si grand nombre qu'on „ ne pourra plus se plaindre qu'on ait traité encore ce sujet „ trop succintement... Il ne peut souffrir sur tout qu'on „ croie qu'il est aussi facile de faire des Vers François que „ quelques-uns se l'imaginent; & en homme qui aime sa „ nation, il fait remarquer plus d'une fois que la versification Italienne & Espagnol ne sont qu'un jeu au prix „ de la nôtre; il faut être aussi délicat que lui pour faire la „ distinction qu'il fait entre le Vers aisé & le Vers facile; „ mais ce qu'on trouvera sans doute de bien commode dans ce Traité, c'est qu'on y décide tout ce qui „ peut faire quelque difficulté, tant sur la rime & le nombre des syllabes, que sur l'arrangement des Vers; & „ qu'on appuie les réflexions qu'on fait là-dessus par des „ autorités prises des Ecrivains les plus célébres. „

Le Pere Brumoy, dans l'avertissement qu'il a mis à la tête de ce Traité de la Poësie Françoise, fait un éloge du Pere Mourgues: il dit entre autres choses „ que la Poësie pouvant être regardée comme un jeu d'Echets, „ l'Ouvrage du Pere Mourgues en apprend la marche

„ générale & les évolutions différentes, & que les réfle-
„ xions qu'il y ajoûte, en insinuent les finesses. *Il nous ap-*
„ *prend* que ce Pere a enseigné avec distinction la Rhé-
„ torique & les Mathématiques, dans l'Université de Tou-
„ louse; qu'il joignoit une politesse très-fine à une érudi-
„ tion exquise; qu'il étoit également aimé des Gens de
„ Lettres & des Sçavans, qui ne sont pas toujours les mê-
„ mes; qu'il donnoit presque tous les ans des Poësies
„ nouvelles, & un Volume en fait de Sçiences.... qu'on
„ doit à cet Auteur des *Elemens de Mathématiques;*
„ un Recueil de *bons mots mis en Vers François;* la
„ *Théologie des Payens avec la traduction de la Tera-*
„ *peutique de Théodoret; la Morale d'Epictete* comparée
„ à celle de JESUS-CHRIST, &c. Bayle parle avec éloge de ce dernier Ouvrage. On trouve aussi à la tête de son Traité de la Poësie Françoise *une Ode* de 100. Vers à M^rs^. les Maitres des Jeux Floraux, en leur dédiant cet Ouvrage; il y fait connoître dans la strophe suivante qu'Apollon l'avoue pour son disciple.

On lira, si l'on veut me suivre,
Jusques dans le sacré Vallon,
Ces mêmes régles sur le cuivre
Où les fit graver Apollon.
Ayant daigné me les apprendre;
Allez, me dit-il, faire entendre
Mes plus harmonieux accords,
Et soumettre au frein legitime
De la mesure & de la rime
Ceux qui ressentent mes transports.

Je me resouviens d'une belle pensée & très-heureuse du Pere Mourgues, dans une de ses Piéces en parlant de LOUIS LE GRAND l'Apollon de notre Parnasse, la voici:

On peut être au-dessous du Héros de la France,
Et beaucoup au-dessus du reste des humains. [a]

[a] Cette Pensée pourroit me servir en quelque façon, par rapport aux différens ordres ou rangs où j'ai placé les Poetes & les Musiciens du Parnasse François.

Le P. Vaniere fait son éloge vers la fin du I. Livre de son *Prædium Rusticum* & le fait marcher de pair avec Orphée.

Threicio quanquam non segnior Orphæo
Murgius.

LOUIS CAMPISTRON.

Le Pere *Louis* CAMPISTRON, *né à Toulouse, & mort à la maison Professe des Jesuites de cette Ville au mois de Mars* 1737. *dans sa* 77e. *année*, étoit frere de *Jean Galbert* CAMPISTRON, dont il est parlé à l'art. ccxxv. de ce Volume page 584. nâquit à Toulouse. Il entra au Noviciat des Jesuites à l'âge de 15. ans. Il régenta plusieurs années la Rhétorique au College de Toulouse, où il donna de grandes marques de la supériorité de son génie pour l'Eloquence par plusieurs Harangues qu'il y prononça, & sur-tout par deux Oraisons Funébres qu'il a fait imprimer; la premiere de MONSIEUR, frere de LOUIS LE GRAND, en 1701. & la seconde, de MONSEIGNEUR LE DAUPHIN en 1711. Son génie ne fut pas moins brillant pour la Poësie Françoise, on peut voir plusieurs Piéces de sa composition dans le Recueil de l'Académie des Jeux Floraux tel que *l'Eloge de l'amitié*; le *Portrait du Sage;* une *Idille sur la mer;* une *Ode sur le Jugement dernier.* Il a mis aussi en Vers François plusieurs *Pensées de Séneque*, dont une partie a été égarée, de même qu'une Tragédie Françoise intitulée *Absalon.*

Son frere, qui étoit Sécrétaire des Commandemens du fameux Duc de Vendôme, Généralissime de nos Armées, le présenta à ce Prince qui fut si charmé de le connoître, qu'il le retint quelque tems auprès de lui pendant ses Campagnes en Italie.

Le Pere Vaniere a fait un très-bel éloge du Pere Campistron dans son *Prædium Rusticum*, & le célébre Rousseau en a parlé avantageusement dans une Préface à la tête d'un Recueil de ses Odes sacrées & Morales, dédié à l'Archiduchesse, Gouvernante des Pays-Bas.

Pierre

PIERRE CLERIC.

Le Pere *Pierre* CLERIC *natif de Beziers, mort à Toulouse le 16. Mars de l'année 1740. dans la 79e. année de son âge* (*Poëte François*) merite bien que je fasse ici mention de lui par ses beaux talens, par la bonté de son cœur & par l'amitié qu'il m'a témoignée.

Je fis en l'année 1736. un voyage à Toulouse pour y voir mon ami le Pere Vaniere, qui me reçut avec toute sorte de marque d'amitié & de considération. Il me régala magnifiquement dans l'agréable maison de campagne des Peres Jesuites, & me donna la connoissance des plus illustres d'entr'eux, du nombre desquels étoit le Pere CLERIC; je dirai pour ma vanité que ce bon Pere fut tout transporté de joie en me voyant & m'embrassa plusieurs fois. Je sentis bien que je devois toutes ces caresses au récit avantageux que le Pere Vaniere lui avoit fait de moi, & par la connoissance qu'il avoit du Groupe de Bronze & du livre du Parnasse François. Pendant quinze jours que je restai à Toulouse, il me fit l'honneur de me venir voir presque tous les jours; je trouvai sa conversation aimable, brillante & pleine de feu. A l'âge de soixante-quinze ans sa verve Poëtique se ranima, il m'en donna des preuves par une Piéce de Poësie de plus de 150. Vers au sujet du Parnasse François, qu'il m'apporta la veille de mon départ, où il me fait bien de l'honneur. Il n'en resta pas là, m'ayant envoyé peu de tems après mon retour à Paris une autre Piéce aussi étendue que la premiere, où il invite les Poëtes du Parnasse de m'accorder une place brillante sur ce Monument. Ces deux Piéces sont pleines d'esprit, d'imagination & de feu, & ne se sentent nullement d'un homme de son âge.

Si je n'avois pas cru qu'il y eut trop de vanité à moi, je les aurois fait imprimer; mais par rapport à la mémoire du Pere Cleric, j'aurai de la peine à m'empêcher de ne les pas donner quelque jour à l'impression. On trouve *une*

CLERIC. *très-belle Ode morale* de 100. Vers *de sa composition* dans le Recueil de Vers choisis du Pere Bouhours. J'ajoûterai à cet article ce que le Pere LOMBARD, Poëte de réputation, & le continuateur du grand Dictionnaire François-Latin du Pere Vaniere, m'a mandé au sujet du Pere CLERIC. „ Il a enseigné dans le Collége de Toulouse la Rhétorique pendant 22. ans avec beaucoup „ de réputation; il avoit reçu de la nature du génie pour „ la Poësie Françoise; c'étoit un esprit vif, son imagination étoit un peu trop féconde; il avoit des saillies „ heureuses, & il étoit échauffé de ce feu qui caractérise le Poëte; la correction manque souvent à ses Ouvrages, faute de docilité à se prêter aux avis de la Critique. *Il a remporté huit fois le Prix de Poësie à l'Académie des Jeux Floraux*, & les Recueils de cette „ Académie sont pleins de Piéces de Vers qu'il mettoit „ au concours.

„ Nous avons de lui l'*Oraison Funébre en Prose Latine de M. le Duc de Bourgogne; un Poëme en plusieurs „ Chants, présenté aux Princes de France à leur passage „ par Toulouse; un Recueil de Vers Latins au sujet de „ quelques Statues de grands Hommes, de la main du Sieur „ d'Arcis Sculpteur habile de Toulouse;* tous ces Ouvrages sont bons & sont imprimés.

„ Le Pere Cleric a mis en Vers François la *Tragédie „ d'Electre* par Sophocle, cette Tragédie qu'il habilla „ des mœurs Françoises fut très-estimée. J'ai entendu „ souvent louer une Comédie intitulée *l'Embarras de „ l'homme de Lettres.*

„ L'Abbé Goujet, dans sa Bibliothéque Françoise, dit „ que le Pere Cleric prit parti dans la fameuse querelle „ des Modernes & des Anciens, en faveur de M. Houdart de la Motte, à qui il envoya des Vers à ce sujet. „ Ce Pere avoit commencé un *Dictionnaire pour les Vers „ François*, dans le goût de celui du Pere Vaniere pour „ les Vers Latins, il y en a quelque chose de fait, & des „ matériaux pour le continuer.

Le Pere Vaniere, vers la fin du premier livre de son *Prædium Rusticum*, dit qu'il voit déja le Pere Cleric couronné d'un Laurier, cueilli sur le Parnasse, meditant & composant des Vers d'un tour heureux.

Hic ego te lauro cinctum Parnasside vidi
CLERICE, *felici meditantem pectine Versus.*

Il lui adresse aussi une Lettre très-affectueuse & très-flatteuse dans ses Opuscules, page 171. *Epistola amico carissimo R. P. Cleric.*

CCLXXVIII.

JACQUES LOSME DE MONCHENAY,

Parisien, mort au mois de Juin 1740. *dans la* 75e. *année de son âge, à Chartes où il s'étoit retiré les vingt-cinq dernieres années de sa vie.* (*Poëte François.*)

Il peut bien mériter quelque place sur notre Parnasse, par plusieurs Piéces de ses Poësies, entr'autres par des *Imitations de Martial*, qu'il composa dès l'âge de quinze ans, qui eurent l'approbation de Despréaux, & de l'illustre Bayle. Ce dernier, auquel il avoit envoyé ce Recueil lui fit réponse en ces termes: „ J'ai été charmé „ de *vos Imitations de Martial;* j'en avois vû quelques-„ unes dans le Mercure Galant, sans sçavoir le nom „ de l'Auteur, & dès-lors j'avois trouvé que l'on ren-„ doit les lieux les plus malhonnêtes du Poëte Latin „ d'une maniere qui étoit tournée délicatement, & qui „ faisoit sentir ce que c'est sans choquer les oreilles chas-„ tes: je m'estimerai très-heureux, Monsieur, de contri-„ buer de mes soins à faire voir le jour à *votre Martial* „ & si vous voulez pour mettre en goût nos Librai-„ res, que je fasse imprimer parmi quelques Piéces cu-

LOSME DE MONCHENAY. „ rieuses que je sçai qui s'impriment, l'écrit que vous „ m'avez envoyé, je le ferai de bon cœur. Je suis assuré „ que l'échantillon qu'ils en verroient par ce moyen, „ les exciteroit à meriter la préférence : je suis épou- „ vanté quand vous me dites que ce sont des produc- „ tions d'une Muse de 15. ans, & souffrez que je vous „ applique ce mot de Claudien.

Primordia tanta
Vix pauci meruere senes.

„ Je suis avec beaucoup d'estime & de joie, d'avoir „ l'honneur de ne vous pas être indifférent,

Votre très-humble serviteur BAYLE, à Rotterdam ce 31. Octobre 1686.

Monchenay fut toujours fort attaché à Despréaux, aussi ne manquoit-il pas de goût pour la *Satyre*, il en composa quelques-unes dont *il en fit imprimer trois en* 1702. C'est lui qui a donné de nouveaux éclaircissemens & plusieurs remarques curieuses pour les Œuvres de Boileau-Despréaux, imprimées en deux volumes in-4°. chez la veuve Alix, Paris 1740.

C'étoit un homme très-versé dans la bonne Littérature & dans la saine Critique, où il s'étoit formé par la liaison qu'il avoit avec Despréaux. M. de Lasseré, ci-devant Conseiller au Parlement, grand amateur des Ouvrages d'esprit & bon connoisseur, conserve dans son Cabinet beaucoup de Lettres de Monchenay, son ami, sur toutes sortes de sujets de Littérature, dont quelques-unes sont égayées par des Vers de sa composition.

Les Œuvres les plus considérables, imprimées de cet Auteur, sont *quatre Comédies* qu'il a données à l'ancien Théâtre Italien, qui y furent bien reçues, sur-tout *le Phœnix*, ou *la Femme fidelle* qui y fut représentée au mois d'Octobre 1691. avec de grands applaudissemens. Les trois autres Comédies sont *la Cause des femmes*, jouée au mois de Décembre 1687. *la Critique de cette Piéce*,

Piéce, au mois de Février suivant; *Mezetin grand Sophi*, en Juillet 1689. & *les Souhaits*, en Décembre 1693. Monchenay fit imprimer aussi une Traduction du *Plaidoyer de Cicéron pour Milon*; il y mit son nom en prenant la qualité d'Avocat en Parlement. Après sa mort on a trouvé quelques *Satyres & Epitres en Vers* de lui, non imprimées, de même que plusieurs de ses *Imitations de Martial*, c'est-à-dire, toutes celles que sa conscience lui a permis de conserver. LOSME DE MONCHENAY.

Un de ses amis de la ville de Chartres a mis un long éloge de lui dans le Mercure de France du mois de Septembre 1740. qui contentera davantage les Curieux. Je crois qu'il feroit plaisir au Public de lui faire part des Ouvrages qui se sont trouvés chez le défunt, qu'on pourroit joindre avec les Lettres critiques qui sont en la possession de M. de Lasseré.

CCLXXIX.

CHARLES POREE,

Jesuite, né le quatrième de Septembre 1675. dans la Paroisse de Vende près de Caen, mort à Paris le dix Janvier 1741. âgé de 65. ans, 4. mois & six jours, inhumé en l'Eglise du Collége de Louis le Grand. (Poëte Latin & François.)

Le Pere Porée sortoit d'une famille honnête & bien alliée; son pere eut soin de lui donner une bonne éducation, qu'il sçut mettre à profit, s'étant toujours distingué dans ses études, après lesquelles il entra dans la Compagnie de Jesus le 8. Septembre 1692. après deux années de Noviciat il en employa une à repasser ses Humanités, & fut aussi-tôt envoyé en 1695. à Rennes pour y commencer son Cours de régence. La maniere

PORÉE. dont il s'en acquita, engagea ses Supérieurs à le charger tout de suite de la Rhétorique, qu'il professa avec beaucoup de succès.

L'Etude de la Théologie l'occupa ensuite quelques années, de même que la composition de quelques Sermons qu'il prononça avec applaudissement: mais la chaire de Rhétorique du Collége de LOUIS LE GRAND à Paris, étant vacante, il fut nommé en 1708. pour remplir cette place, où il se fit bien-tôt une réputation, qui a toujours été en croissant, & qui a égalé celle des Peres DE LA RUE & JOUVENCI, si fameux par leur Eloquence & par leur grand sçavoir.

Il commença par s'attirer l'estime, la vénération & l'amour de ses disciples, par les grands talens qu'il possédoit, par la douceur de ses mœurs, par sa maniere engageante & propre à instruire, & par la vie sainte & exemplaire qu'il a toujours menée.

Je ne puis mieux faire connoître les talens supérieurs qu'il avoit pour l'Eloquence & pour la Poësie qu'en donnant l'extrait suivant de l'éloge que le P. Baudori, son illustre successeur, en a fait dans son Discours en venant remplir la chaire de Professeur de Rhétorique; voici la traduction de cet extrait par M. l'Abbé des Fontaines, qui sera plus à portée de tous les lecteurs que le Latin de ce Discours: „ l'Eloquence de la Chaire, du Barreau & de „ l'Académie, la Muse Héroïque & la Muse Tragique, la „ Muse Latine & la Muse Françoise, Thalie & Melpo„ mene lui avoient également & comme à l'envi, ins„ piré leur esprit: lorsqu'il montoit dans cette tribune „ Académique, il unissoit tellement l'ingénieuse finesse „ de Pline, & l'élegance naturelle de Ciceron, qu'il fai„ soit voir un troisiéme genre d'Eloquence, qui ressem„ bloit & ne ressembloit pas à ces deux modéles, mais „ dont aucun des deux n'auroit eu à rougir, puisqu'il „ les réunissoit l'un & l'autre par ce qu'ils ont de plus „ estimable.

PORÉE.

„ Lorſqu'il chauſſoit le cothurne, il tempéroit telle-„ ment la ſublime majeſté de Corneille, par l'aimable „ tendreſſe de Racine, qu'il joignoit avec un art mer-„ veilleux l'aigle de Jupiter au milieu des foudres & des „ éclairs, avec le tendre & chaſte Pigeon. [a] lorſqu'il pre-„ noit le brodequin, il avoit tout le ſel de Plaute, mais „ épuré, & toute l'élégante ſimplicité de Térence, mais „ aſſaiſonnée d'agrémens comiques, dont le but princi-„ pal étoit toujours de corriger les mœurs & d'inſpirer „ la vertu. „

Effectivement le P. Porée a toujours joui d'une grande réputation, quoique ſelon le jugement de quelques ſçavans Critiques, & même de ceux de ſa Société, on auroit pû deſirer quelque choſe dans ſon tour d'Eloquence; je rapporterai à ce ſujet ce qui en eſt dit dans les *Mémoires de Trévoux*, mois de Mars 1741. „ Nous ne „ diſſimulerons pas cependant que le tour d'Eloquence „ que le Pere Porée avoit choiſi, ſon ſtile (ſur-tout dans „ les premiéres années) étoient un peu plus du ſiécle „ de Trajan que de celui d'Auguſte. Il eſt un peu re-„ venu à celui-ci dans la ſuite; mais il a toujours don-„ né plus à l'eſprit, & aux expreſſions ingénieuſes, & aux „ penſées vives & ſaillantes qu'à la grande maniere de „ Ciceron. Il ſuivoit ſon génie, & il auroit mal fait de

[a] C'eſt une comparaiſon dont le Pere Porée ſe ſert dans une de ſes Oraiſons ſur *les Spectacles* qui mérite d'être rapportée ici, dans la traduction qu'en a fait le Pere Brumoy. „ CORNEILLE „ (dit-il) ſemblable à l'Oiſeau de Jupiter, qui s'élance dans les nues & paroit ſe jouer au mi-„ lieu des éclairs & des tonnerres, avoit fait retentir la Scéne de fréquens éclats de ce bruit majeſ-„ tueux, qui frappent tous les eſprits: RACINE, comme le tendre Oiſeau de Cypris, volti-„ geant autour des Myrthes & des Roſes, fit répéter aux Echos ſes gémiſſemens & ſes ſoupirs.... „ CORNEILLE pénetre dans le Cabinet des Rois pour y ſonder les profondeurs de la Politi-„ que, & forçant les obſtacles d'un ſentier eſcarpé, & ſujet par conſéquent à d'illuſtres chutes, „ redoublant toujours ſes efforts pour tendre de plus en plus au ſublime & au merveilleux, cher-„ cha par la voie de l'admiration des applaudiſſemens trop merités qu'il arracha des plus déter-„ minés à les lui refuſer. RACINE, ſuivant une pente plus douce, mais par là plus ſure, s'éle-„ vant rarement, ſoutenant ſon vol avec grace, & ramenant promptement aux amours, parut „ s'offrir de lui-méme aux ſuffrages, qui prévenoient ſon attrayante douceur. Il ne ſoupira pas „ en vain; l'art inexprimable des ſoupirs lui procura la palme qu'il ambitionnoit: il n'enleva pas „ les Lauriers à ſon rival; mais il ſe vit ceint de Myrthes par les mains empreſſées de ſes Hé-„ ros & ſurtout de ſes Heroines. Il ne déthrôna pas CORNEILLE, mais il partagea le Thrône „ de la Scéne avec lui. L'Aigle foudroya, la Colombe gémit & rendit ſenſible, & l'Empire „ fut diviſé. Quelle gloire pour RACINE! regner ainſi ſur le Théatre, c'eſt avoir vaincu, c'eſt „ avoir triomphé. „ Le P. Porée s'étend encore davantage ſur le caractere de ces deux grands Tragiques, ſur quoi l'on pourra ſe contenter dans la lecture de la dite Oraiſon, prononcée le 13. Mars 1733. dans le Collége de LOUIS LE GRAND & imprimée la méme année chez Jean-Baptiſte Coignard, auſſi bien que la belle traduction qu'en a faite le Pere Brumoy.

PORÉE. „ ne le pas ſuivre ; ce n'eſt que par là qu'on excelle, & le „ plus parfait imitateur n'aura jamais qu'un merite ſubordonné ; c'eſt à quoi nous croions que ceux qui l'ont „ cenſuré n'ont pas fait aſſez d'attention. Nous convenons que le Pere Porée ne doit pas être pris aiſément „ pour modéle dans ce genre d'Eloquence, qui n'a rien „ de ſupportable, quand on n'a pas comme lui tout ce „ qu'il faut pour y être éminent : mais nous ne craindrons point de dire que s'il ne peut faire que de mauvais copiſtes, il eſt digne des plus grandes louanges dans „ le genre d'Eloquence qu'il s'étoit fait.

Pour ſa Poëſie Latine, qui n'a eu juſqu'à preſent que des admirateurs parmi ceux qui l'ont entendu réciter ſur le Théâtre & dans d'autres occaſions, il faut attendre que ſes Ouvrages dans ce genre ſoient imprimés pour en juger encore mieux, de même que de quelques petites Comédies, dont les Prologues ſont en Vers François. J'ai rapporté à l'article du Pere Commire (page 493.) une excellente Piéce en Vers François de ſa compoſition ſur la maladie dangereuſe de ce Pere, dont la lecture lui fit tant de plaiſir, qu'elle prolongea ſa vie de quelques jours.

M. des Forges-Maillard, dans un Ode de 72. Vers ſur la mort du Pere Porée a fait connoître & a peint les talens ſublimes de cet homme illuſtre, ſon caractere de probité, & de religieux reſpectable ; elle eſt adreſſée à M. Philippe (éditeur *des Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit*) où elle eſt inſérée au IXe. Volume, en voici quelques Strophes.

Tu vis dès ſon aurore, Eloquence Romaine,
Réparoître l'éclat de ton aſtre éclipſé :
De SOPHOCLE *vivant l'inimitable veine*
Pour modéle eut choiſi ſon délire ſenſé.

La perſuaſion s'écouloit de ſa bouche,
Le vrai, le pur, l'honnête accompagnoit le beau.

Frémiſſant

PORÉ'E.

Frémissant de courroux le vice à l'œil farouche
Se plongeoit à sa voix dans l'ombre du tombeau.

Dans le champ de Pallas, il fournit sa carriere,
Athlete infatigable & dans ses derniers ans
Son esprit conserva sa séve & sa lumiere,
Dont la flamme animoit les fleurs de son Printems.

Que de fois on a vû les Cignes de la Seine
Regler sur ses accords leurs tons mélodieux!
Et dans ses entretiens, mieux que dans l'hypocréne,
Puiser le doux nectar du langage des Dieux.

Que de fois tout Paris accourut pour l'entendre,
L'admira, le couvrit d'un encens mérité!
Il brilloit par devoir, & toujours sans attendre,
Ailleurs que dans les Cieux son immortalité.

Que d'éleves fameux, sur la scéne du monde,
Dans les divers Etats ses leçons ont produits!
Comme autant de rameaux d'une tige féconde,
Dont les uns ont des fleurs, & les autres des fruits.

Heureux l'homme de bien, qui sans prendre le change,
Du faux goût de son siécle, immuable vainqueur,
Recevra comme lui, cette juste louange,
Son esprit n'a jamais deshonoré son cœur.

Il console ensuite son ami en lui disant.

Mon cher PHILIPPE, *& toi, dont les trop justes larmes*
Payent son amitié d'un trop juste retour,
C'est à lui que tu dois la science & les charmes,
D'où ton ame formée acquit un nouveau jour.

Né près du froid climat, où je vis solitaire,
La SANTE [a] *de* PORE'E *éleve, ami, rival,*
Couroit à ses côtés dans le champ Littéraire,
Vif, subtile, abondant & presque son égal.

a Le Pere la SANTE a professé la Rhétorique au Collége de Louis le Grand pendant environ douze ans, jusqu'au commencement de cette année 1743. Il est né près Rhédon en Bretagne à dix lieues du Croissic, patrie de M. des Forges-Maillard.

PORE'E.

Vannes avec transports vit sa Minerve éclore,
Mais Paris de bonne heure en priva les Bretons.
C'est cet homme excellent, c'est lui qui jeune encore,
Peut long-tems remplacer celui que nous perdons.

Le Pere Porée par son caractere sage, doux & aimable se fit un grand nombre d'illustres amis & n'eut aucun ennemi, ni envieux. Le Roi même fut sensible à sa mort, comme le Pere Brumoy, qui l'a suivi de près dans le tombeau, l'a marqué dans une Ode qu'il lui a consacrée, & qu'il a terminée par une Epitaphe dont je ne mettrai ici que les deux Stances suivantes.

Ci gît des beaux cœurs le modéle,
La vertu même le pleura.
Veut-on voir son portrait fidéle,
Dans ses écrits on le verra.

Par un sort également juste,
Sort glorieux aux beaux esprits,
VIRGILE *eut les regrets d'*AUGUSTE
Et PORE'E *a ceux de* LOUIS [a].

Il a laissé des Ouvrages dans tous les genres de la belle Littérature, de quoi rendre son nom célébre dans toute la postérité. Sa modestie l'a empêché de permettre qu'on n'en imprimat aucuns, & c'est à son insçu qu'on a entrepris d'imprimer un Recueil de ses Harangues, qui a paru en deux Volumes in-12. à Paris chez les freres Barbou. On a eu bien de la peine à l'engager à les retoucher, ce qu'il a été contraint de faire, quand il vit qu'il n'étoit plus le maître de les empêcher de paroître. Plusieurs n'ont pas vû le jour, & même quelques-unes de celles qui ont eu le plus de succès.

M. Philippe, à qui M. des Forges-Maillard a adressé l'Ode sur la mort du Pere Porée, dont j'ai rapporté quel-

[a] Le Roi, ayant appris la mort du Pere PORE'E, dont il avoit entendu souvent parler du grand mérite, voulut bien l'honorer de son regret, & de ses éloges.

ques Strophes, a fait mettre dans le Mercure de France PORÉE. 1741. qu'il avoit entre ses mains tous les Ouvrages de ce grand Homme, dont il étoit prêt d'en donner une édition, qu'il m'a dit pouvoir composer cinq ou six Volumes in-12. Dans le Xe. Volume des Amusemens du Cœur & de l'Esprit, il marque de plus que parmi les *Manuscrits du Pere Porée*, qu'il a en sa possession, il s'y trouve *plusieurs Piéces de Vers François* de sa façon & d'autres qui lui sont adressées. Les Jesuites ont voulu avec justice se réserver l'honneur de travailler à l'édition des Œuvres de leur illustre confrere, qu'ils ont commencée en cette année 1743. elle sera en 4. Volumes in-12. dont deux contiendront *ses Harangues*, & les deux autres *ses Piéces Dramatiques*; en attendant qu'elle puisse paroitre, je rapporterai ici les noms de quelques-unes de ses Tragédies Latines, que plusieurs Sçavans de Paris & d'autres personnes de mérite & de goût ont entendu réciter avec une extrême satisfaction, sur le petit Théâtre du Collége de LOUIS LE GRAND, avant d'être représentées sur le grand Théâtre, telles que celles d'*Agapite*; d'*Hémenigilde*; de *Brutus*; de *Maurice*; la plupart de ses Tragédies ont des intermédes en Vers François. Parmi ses Comédies je nommerai celle du *Libertin*, & celle des *Vocations forcées*, elles ont des *Prologues en Vers François*, avec *des Chœurs & des intermédes*, que le fameux Campra a mis en Musique.

Parmi ses Poësies Françoises, on peut voir la Piéce qu'il composa sur la derniere maladie du P. Commire, que j'ai déja dit être inserée dans ce Volume, page 493. Jean-Balechou a gravé le portrait du Pere Porée après sa mort; il est assez ressemblant & bien travaillé, de grandeur de papier in-4°. on lit au bas *Pietate an ingenio; Poësi an eloquentiâ; modestiâ major an famâ?*

Est-il plus grand par sa piété ou par son esprit, par sa Poësie ou par son éloquence, par sa modestie ou par sa renommée? *Voyez les Mémoires de Trevoux, mois de*

PORÉE. *Mars* 1741. où l'on trouve un éloge du Pere Porée. Le Pere Bougeant, ſon confrere, connu par pluſieurs Ouvrages ſérieux & eſtimés, & par quelques autres ſur des ſujets plus gais & plus agréables, a fait un très-bel éloge historique du Pere Porée dans une longue Lettre adreſſée à M. l'Evêque de Marſeille, elle eſt inſérée au IXe. *Volume des Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit* : on a mis dans le *Mercure de France, Janvier* 1741. l'Ode que le Pere Brumoy lui a conſacrée.

CCLXXX.

JEAN-BAPTISTE ROUSSEAU,

Pariſien, mort le 17. Mars 1741. dans la 72e. année de ſon âge à Bruxelles, où il eſt inhumé dans l'Egliſe des Carmes déchauſſés. (Poëte François.)

Sa naiſſance n'étoit pas diſtinguée, & c'étoit le foible d'un homme d'un génie auſſi élévé que le ſien, qui devoit être revenu des préjugés du vulgaire. Horace, fils d'un ſimple affranchi penſoit bien autrement de ſa naiſſance, par rapport à la probité de ſon pere, & à la bonne éducation qu'il lui avoit donnée, *Non*, dit-il, *ſi la nature me rendoit maître de choiſir des parens (dont tant d'autres ſeroient ſi charmés pour donner carriere à leur vanité) pour moi content de ceux que j'ai, je n'en irois point prendre parmi les Conſuls au milieu des Faiſſeaux & des chaiſes Curules.*[a]

Auſſi la vertu & le mérite ſont la vraie & ſeule nobleſſe:[b]

[a] Me patre libertino natum.
Quod non ingenuos habeat claroſque parentes
Sic me defendam. Longè mea diſcrepat iſtis
Et vox & ratio. Nam ſi natura juberet
A certis annis ævum remeare peractum,
Atque alios legere, ad faſtum quoſcunque parentes
Optaret ſibi quiſque ; meis contentus honeſtos
Faſcibus ac ſellis nollem mihi ſumere demens.
Judicio vulgi.

[b] Nobilitas ſola eſt atque unica virtus.
Juvenal.

combien


Tel fut le celebre Rousseau
Dont les vers sont gravés au
temple de memoire,
Il triomphe en mourant d'une cabale
noire
Il revit glorieux en droit du tombeau.

combien trouveroit-on auſſi d'exemples de perſonnes de ROUSSEAU. la naiſſance la plus commune, qui ont été élevées par leurs grands talens & par la ſupériorité de leur génie aux premiéres dignités de l'Etat, & qui ont reçu les honneurs les plus diſtingués; je me contenterai d'en rapporter un ſeul exemple, qui convient aſſez en cette occaſion, c'eſt celui d'Alphénus Varus de Crémone & Cordonnier de ſa profeſſion, lequel ayant quitté ſon état, fut à Rome étudier la Juriſprudence & l'Eloquence ſous Servius Sulpitius: il profita ſi bien auprès de cet habile maître qu'il devînt grand Juriſconſulte, & qu'il mérita d'être élevé à la dignité de Conſul ſous l'Empire de Tibere, ayant pour collégue Publius Vinitius, la deuxiéme année de la naiſſance de Jeſus-Chriſt; après la mort de ce Conſul, l'Etat lui fit des funérailles avec une grande pompe pour honorer ſa mémoire. Le pere de Rouſſeau faiſoit à Paris le même metier qu'Alphénus Varus avoit commencé à Crémone; il y vivoit en homme de bien, & dans une douce aiſance, qui le mit en état de donner une bonne éducation à ſon fils, lui ayant fait faire ſes études d'Humanités, de Rhétorique & de Philoſophie dans les meilleurs Colléges de Paris. Le jeune Rouſſeau profita de cette bonne éducation, & donna dans toutes ſes claſſes des marques de la pénétration & de la beauté de ſon génie dont le penchant le plus fort l'entraînoit à la Poëſie. Il s'y livra tout entier, & à peine eut-il atteint l'âge de vingt ans qu'il fit paroître divers petits Ouvrages pleins d'eſprit, & d'images vives & agréables, qui lui acquirent de la réputation, & le firent rechercher par pluſieurs perſonnes du premier rang & d'un goût délicat.

Je fis connoiſſance avec lui en 1703. j'étois pour lors Maître d'Hôtel de Madame la Ducheſſe de Bourgogne, depuis Dauphine de France; étant de ſervice auprès de cette Princeſſe à Fontainebleau, où la Cour paſſa depuis le commencement d'Octobre de cette année juſ-

ROUSSEAU. qu'au 15. Novembre ; Rousseau étoit pour lors auprès de M. Rouillé du Coudrai, Conseiller d'Etat & Directeur des Finances, homme de beaucoup d'esprit & de Littérature, dont on peut voir le caractere dans l'Epitre des Œuvres de Rousseau, qui lui est adressée. Les places qu'occupoit M. Rouillé l'engageoient d'être souvent à la Cour, & Rousseau y restoit de même. Je fus pendant le séjour de Fontainebleau en liaison avec lui ; nous y passions notre tems agréablement & nous faisions des repas des plus charmans avec gens d'esprit & aimables, entre lesquels feu la Fosse, Auteur de la Tragédie de *Manlius* & de plusieurs autres Ouvrages en Vers de réputation, [a] étoit un de nos plus exacts Convives.

Ces petits repas étoient égayés ordinairement par trois Syrennes & Virtuoses de la Musique du Roi, M[lles]. Chape, Jeanne Moreau, & Couperin : les grands Airs, les Airs legers & gais à une, deux & trois voix, dont elles assaisonnoient une conversation vive & spirituelle, méritent bien que je rappelle ici leur nom.

Rousseau vivoit tranquille sans trop penser à se rendre la fortune favorable, car s'il avoit été avide de biens, il auroit pû aisément en acquérir. M. Chamillard Ministre de la Guerre & de la Finance, à la sollicitation de quelques Seigneurs, lui offrit une direction des Fermes Générales en Province, qu'on avoit cru qu'il avoit acceptée, sur quoi l'Abbé de Chaulieu lui adresse une Epitre où il le badine un peu sur cet emploi, en voici un extrait.

Qu'avec plaisir du Parnasse
Je te vois descendre au Bureau !
Dans un an qu'il sera beau
Voir le nourisson d'Horace
Dresser Etat & Bordereau
Et tirer de place en place !

[a] On trouve dans ce Volume page 512. un article d'ANTOINE LA FOSSE.

Mon amitié depuis long-tems
Ne voit qu'avec impatience
Qu'il ne manque à tes agrémens,
ROUSSEAU, *qu'un peu plus d'abondance :*
Mais il eſt honteux à la France
Que ton eſprit & tes talens
Ne la doivent qu'à la Finance.

Adieu Monſieur le Directeur,
Non Directeur de conſcience,
Dont je ſuis bien moins ſerviteur
Que d'un Directeur de Finance. &c.

Rouſſeau ſe défendit fort d'avoir accepté cet emploi, comme il le fait connoître dans des Vers qu'il envoye en reponſe à l'Abbé de Chaulieu, où il lui dit entr'autres choſes.

Quelle honte, bon Dieu! quel ſcandale au Parnaſſe
De voir l'un de ſes candidats
Employer la plume d'Horace
A liquider un compte ou dreſſer des Etats!
J'ai vû, diroit Marot, en faiſant la grimace,
J'ai vû l'éleve de Clio
Sedentem in telonio.

Quoiqu'il fut aſſez mal partagé des biens de la fortune, il ne laiſſa pas de paſſer toute ſa jeuneſſe juſqu'à l'âge de quarante ans dans une vie agréable & délicieuſe; étant ſouhaité dans les Compagnies les plus aimables & les plus brillantes de Paris, & parmi les Grands de la Cour, qui ſe faiſoient une Fête de le poſſéder; auſſi ſa converſation étoit-elle des plus vives & des plus ſpirituelles, jointe à quelques morceaux de ſes Poëſies des mieux aſſaiſonnés, & quelquefois d'un goût un peu trop piquant, qu'il récitoit avec beaucoup d'agrément & d'énergie. Ce furent même quelques-unes de ſes Piéces de Vers un peu trop libres & ſatiriques qui lui attirerent des ennemis & des affaires fâcheuſes.

ROUSSEAU. En 1708, ſes ennemis le firent paſſer pour Auteur de ces fameux couplets, où pluſieurs perſonnes d'eſprit & de mérite furent noircies par les calomnies les plus atroces. Deſpreaux qui les avoit lûs, me dit un jour qu'il n'y avoit qu'un diable qui les avoit pû compoſer par la force des images & des expreſſions, & par le fiel le plus amer qui y eſt répandu.[a] A ce ſujet on lui ſuſcita une affaire terrible au Châtelet de Paris, & enſuite au Parlement, qui le firent condamner à un banniſſement qu'il fallut ſubir. Cependant Rouſſeau a nié pendant plus de trente ans & juſqu'à la mort, être Auteur de ces couplets. L'avis de M. Robert, Conſeiller au Châtelet, ſon Rapporteur, & celui de quelques autres de ſes Juges étoient qu'il n'en étoit point l'Auteur. M. Boindin Procureur du Roi au Bureau des Tréſoriers de France de Paris,& M. ſon frere, aujourd'hui vivans, perſonnes eſtimées dans le monde, & connues dans la République des Lettres, qui ont été en liaiſon avec Rouſſeau, & avec preſque toutes les perſonnes intéreſſées dans ces Couplets, ont toujours affirmé à haute voix que Rouſſeau n'en étoit point Auteur, & ſont certains de ceux qui les ont compoſés, & n'ont pas fait difficulté de les nommer. Pluſieurs perſonnes dignes de croyance certifient la même choſe. Cependant en cette affaire malheureuſe les procédures tournerent mal pour lui, il en fut la victime & fut banni du Royaume.

Un grand nombre de perſonnes de diſtinction & d'eſprit le plaignirent & furent privées de le voir; mais il fut heureux en 1711. peu de tems après ſon banniſſement de trouver un illuſtre protecteur en M. le Comte du Luc, de la Maiſon des Comtes de Vintimille & de Marſeille, Ambaſſadeur de France en Suiſſe, qui fut charmé de l'avoir auprès de lui, & qui ſe fit un grand plaiſir de lui rendre la vie douce & agréable; auſſi Rouſſeau témoigna-t-il bien de la reconnoiſſance à ſon bienfaicteur,

[a] Pour donner une connoiſſance plus exacte de ces *fameux Couplets*, on dira que les premiers parurent dès l'année 1700. que c'étoient des Satires des plus fortes & des images Poëtiques des plus vives contre quelques Poëtes & autres beaux Eſprits, qui s'aſſembloient ordinairement au Caffé de la veuve Laurens, rue Dauphine à Paris; Rouſſeau qui étoit de ce nombre, en fut regardé comme l'auteur, quoiqu'il s'en défendit: quelques perſonnes qui s'en trouverent offenſées, y répondirent par d'autres Satires & par des Chanſons. Tout ſe paſſoit Poëtiquement & ſans en venir aux voies de fait & de la Juſtice juſqu'en 1710. qu'il parut de *ſeconds Couplets* auſſi forts que les *premiers*; la plupart étoient remplis d'infamies & de calomnies les plus atroces contre des perſonnes en place, connues à la Cour & à la Ville, qui dénoncerent & pourſuivirent Rouſſeau en Juſtice, l'accuſant d'en être auteur: il fut aſſez malheureux pour y être condamné à un banniſſement à la pluralité des voix de ſes Juges. Ce ſont ſurtout ces derniers Couplets que Roſſeau a niés pendant plus de trente ans en être auteur, & juſqu'à l'article de la mort en recevant le corps de Jeſus-Chriſt, & ſurquoi toutes les perſonnes bien inſtruites du fait l'ont toujours juſtifié.

& faisoit un des plus grands agrémens de sa maison, qui étoit ouverte, non seulement à tous les Suisses, mais encore à toute la Noblesse des Pays circonvoisins, qui venoient profiter de la magnificence bien entendue, avec laquelle vivoit cet Ambassadeur. ROUSSEAU.

Le Roi connoissant les grands talents de M. le Comte du Luc pour les Négociations les plus importantes, le nomma en 1714. un des Plénipotentiaires pour la Paix avec l'Empereur, qui fut conclue au mois de Septembre de la même année à Bade en Suisse, où les Plénipotentiaires de l'Empereur se rendirent. Le Prince Eugene, le premier de ses Plénipotentiaires, fut charmé de trouver des hommes tels que ceux que le Roi avoit envoyés M. le Maréchal de Villars, M. le Comte du Luc, & M. de Saint Contest, Maître des Requêtes & Intendant de Metz, qui joignoient aux qualités de l'esprit, un commerce de société des plus aimables. Ce fut avec eux que ce Prince passa quelques jours des plus delicieux de sa vie, & qu'il retrouva cette pôlitesse si naturelle & si charmante, qu'il disoit souvent qu'on ne trouvoit qu'en France.

M. de Lasseré, ci-devant Conseiller au Parlement de Paris, homme né pour le commerce du beau monde, & dont l'esprit est orné de la plus belle Littérature, avoit accompagné au Congrès de Bade M. de Saint Contest son beau-frere : son caractére liant & agréable le fit extrémement goûter de M. le Prince Eugene, chez lequel il avoit toutes ses entrées libres. Un jour qu'il se trouva avec quelques Ambassadeurs & quelques autres Seigneurs à l'Hôtel de ce Prince, où l'on causoit familierement, un d'entre eux dit qu'il venoit de chez M. le Comte du Luc, où Rousseau avoit récité de très-jolis Vers qu'il avoit composés presque à l'instant : le Prince s'écria aussi-tôt, Quoi nous avons ici ce Poëte admirable ! & dit presque en même tems, Il m'a donné occasion de faire une réflexion

ROUSSEAU. bien juste ; ce fut quelques jours après la triste affaire de Denain en 1712. où je commandois en Flandres l'Armée des Alliés contre la France, que je lû son *Ode à la Fortune* ou *des Conquerans* ; j'y trouvai mon portrait au naturel dans une de ses Strophes, dont il répeta quelques Vers. Je crois faire plaisir de la mettre ici en entier ; c'est la douziéme de l'Ode sixiéme du second Livre : la voici.

Montrez-nous, Héros magnanimes,
Votre vertu dans tout son jour ;
Voyons comment vos cœurs sublimes
Du sort soutiendront le retour.
Tant que sa faveur vous seconde,
Vous êtes les maîtres du monde ;
Votre gloire nous éblouït ;
Mais au moindre revers funeste
Le masque tombe, l'homme reste,
Et le Héros s'évanouït.

Le Prince marqua beaucoup d'empressement à le voir : M. de Lasseré, ami de Rousseau, lui dit aussitôt, votre Altesse sera satisfaite dans peu, & courut à l'instant chez M. le Comte du Luc faire part à son ami de la maniére obligeante dont ce Prince venoit de parler de lui, & l'engagea à venir promptement le saluer, ce qui fut fait. M. de Lasseré l'ayant présenté, il en fut reçu avec de grands témoignages de joie & d'affection. En peu de tems le Prince Eugene goûta si fort Rousseau, qu'il pria d'une maniére si pressante M. le Comte du Luc de le laisser auprès de lui, qu'il lui accorda gracieusement sa demande ; & aussitôt après la conclusion de la Paix il l'emmena à Vienne, où il le fit connoître à la Cour de l'Empereur, où il ne tarda pas de faire d'illustres connoissances.

Rousseau resta environ trois ans auprès du Prince Eugene, qu'il fut obligé de quitter : ce fut au sujet d'une contestation un peu vive entre M. le Marquis de

Prié, Gouverneur des Pays-bas ſous M. le Prince Eugene, & M. de Bonneval, Officier général dans les Troupes de l'Empereur. Ce Prince ayant demandé à Rouſſeau, qui avoit été preſent à cette conteſtation, de lui en rendre compte : il lui en fit le recit au plus juſte, & de maniére que le Marquis de Prié étoit dans ſon tort ; ce qui indiſpoſa un peu contre Rouſſeau ce Prince, qui protegeoit M. de Prié : il lui dit quelque tems après qu'il pouvoit aller à Bruxelles, où il lui feroit donner une place honnête avec des appointemens qui le mettroient en état d'y mener une vie très-aiſée. Rouſſeau fut donc à Bruxelles, où ſoit par négligence à ſolliciter la place qu'on lui avoit promiſe, où ſoit par le peu d'envie que M. de Prié, de qui elle dependoit, eut de lui faire plaiſir, il n'en fut point pourvû ; cependant le Prince Eugene lui fit donner une gratification de mille écus ſur le Duché de Limbourg : je crois que ce fut à l'occaſion de ſon *Ode de la Renommée*, adreſſée à ce Prince, qui eſt la ſeconde du troiſiéme Livre de ſes Odes. ROUSSEAU.

M. le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, fit écrire à Rouſſeau en 1717. par M. le Marquis de la Fare, ſon Capitaine des Gardes du Corps, qu'il pouvoit revenir à Paris où il ſeroit en toute ſûreté, & qu'il le verroit avec plaiſir ; mais Rouſſeau étant picqué au vif du traitement qu'on lui avoit fait de le bannir du Royaume, demanda avant de venir à Paris, qu'on lui donnât de nouveaux Juges, pour examiner une ſeconde fois l'affaire pour laquelle il avoit été condamné, ce que le Prince, qui l'auroit accommodé tacitement & aiſément, ne jugea pas à propos de faire.

Rouſſeau prit le parti en 1721. de paſſer en Angleterre, où il fit imprimer à Londres ſes Œuvres en deux Volumes in-4°. 1723. Cette Edition qui eſt très-belle, lui valut aux environs de dix mille livres qu'il plaça à ſon retour à Bruxelles ſur la Compagnie d'Oſtende, que

ROUSSEAU. que l'Empereur y avoit établie; mais comme le malheur l'a presque toujours poursuivi, cette Compagnie se dérangea dans son commerce, devint à rien, & les Actionnaires perdirent leur fonds.

Après la perte que Rousseau venoit de faire, en quoi consistoit tout son bien avec quelques Livres & quelques autres petits meubles, il se seroit trouvé dans un grand embarras, s'il n'avoit eu la ressource d'un ancien ami à Paris, tel que M. Boutet Notaire, homme très-estimé & généreux, qui lui a toujours envoyé de l'argent dans ses besoins; après la mort de cet ami il trouva la même ressource dans la personne de M. son fils, Conseiller au Châtelet & Payeur des Rentes sur l'Hôtel de Ville de Paris, qui hérita des biens & des bonnes qualités de son pere.

Il trouva encore une plus grande ressource auprès de M. le Duc d'Aremberg, Prince d'Arscot & du S. Empire, aujourd'hui en 1743. Général des Troupes de la Reine d'Hongrie, dont le séjour le plus ordinaire est à Bruxelles: il mit Rousseau en état de pouvoir vivre gracieusement & sans inquiétude: Ce généreux Seigneur, qui lui donnoit sa table, & lui faisoit quelques présens à propos, étant obligé en 1733. d'aller à l'Armée en Allemagne, voulut lui rendre sa situation plus certaine; il chargea M. de Lasseré son ami, dont j'ai déja parlé à cet article, de lui dire qu'il lui assuroit une pension de quinze cens liv. & qu'il avoit donné ordre qu'on lui donna un appartement dans son Château d'Enguien près Bruxelles, un des plus beaux de l'Europe, pour y passer le tems qu'il souhaiteroit & où l'on lui fourniroit du gibier, des légumes & du fruit autant qu'il en souhaiteroit. M. de Lasseré porta cette bonne nouvelle à Rousseau & lui dit en même tems la condition que son bienfaicteur lui imposoit & qu'il lui déplairoit infiniment de ne la pas observer: c'étoit de ne lui pas parler absolument du peu qu'il faisoit pour lui & de ne l'en point remercier; surquoi Rousseau

Rousseau ne put lui en marquer sa gratitude que par un air gay & satisfait, & des signes d'attachement & de respect. (Voilà une maniere de répandre ses bienfaits bien estimable & bien rare.) Il trouva encore à Bruxelle d'autres Seigneurs, dont il reçut beaucoup d'honnêteté & d'agrémens & dont les appartemens les plus sécrets de leur Hôtel lui étoient toujours ouverts. M. le Comte de Lannoy, Gouverneur de Bruxelle & M. le Prince de la Tour-Tassis doivent être distingués entre ces Seigneurs par l'amitié particuliere qu'ils vouloient bien lui témoigner. ROUSSEAU.

M. le Duc d'Aremberg, étant de retour à Bruxelle continua de voir Rousseau avec amitié, mais M. de Voltaire ayant eû l'honneur d'accompagner chez ce Duc une Dame d'une grande naissance & d'un esprit & d'un mérite des plus distingués, y fut reçu très-gracieusement & avec cet accueil favorable, qu'il a toujours fait aux gens de Lettres, ce qui déplut à Rousseau par rapport à quelques Vers injurieux que tout le monde sçait que M. de Voltaire a faits contre lui, & qui ne font pas trop d'honneur à son jugement, ce qui le refroidit beaucoup pour son bienfaicteur.

M. le Comte du Luc, Chevalier des Ordres du Roi, cidevant Ambassadeur en Suisse, son premier Protecteur, & M. de Senozan, Intendant & Receveur Général du Clergé, une des anciennes connoissances de Rousseau lui écrivirent au mois de Septembre 1738. de venir à Paris, & qu'ils comptoient terminer l'affaire de son bannissement, ce qui le détermina à faire ce voyage à la fin d'Octobre de la même année. M. Aved Peintre très-habille, qui avoit été l'année d'auparavant à Bruxelle tirer son portrait, fut audevant de lui à Conflans, maison de campagne de M. l'Archevêque de Paris, où il avoit passé la nuit & le conduisit sur les neuf heures du matin à l'Archevêché, où M. le Comte du Luc l'embrassa & témoigna une joie extrême de le voir; il le présenta

ROUSSEAU. enſuite à M. l'Archevêque ſon frere, qui lui fit un accueil des plus gracieux. Rouſſeau reſta à l'Archevêché juſqu'à l'entrée de la nuit, où il eut de longs entretiens avec M. le Comte du Luc, après quoi M. Aved le mena chez lui, où il lui avoit préparé un appartement commode, qu'il occupa pendant environ trois mois : ce généreux ami lui donna ſa table pendant tout ce tems & eut toutes les attentions poſſibles pour ſon hôte qui s'en louoit infiniment, & qui lui en a marqué ſa reconnoiſſance par une Epitre en Vers, qui mériteroit bien d'être dans la derniere édition de ſes Œuvres.

Je vis Rouſſeau pendant ſon ſéjour à Paris le plus ſouvent qu'il me fut poſſible : il me fit le plaiſir de venir dîner chez moi cinq ou ſix fois avec ſes amis, qui étoient auſſi de ma connoiſſance, les Peres Brumoy & Bougeant Jeſuites, M M. Racine, Piron, Bonneval & Aved. Sa malheureuſe affaire l'obligeoit de garder l'incognito ſous le nom de M. *Richer*, [a] nom qu'il avoit pris diſoit-il, par rapport à quelques Fables de cet Auteur, qu'il avoit lûs avec plaiſir.

Le prétendu M. Richer, ou plutôt le véritable Rouſſeau s'apperçut au bout de trois mois que ſon affaire qu'on lui avoit promis qui tourneroit à bien, alloit de plus mal en plus mal, & que ceux même qui l'avoient aſſuré de la terminer à ſa ſatisfaction n'avoient pas pû ſeulement obtenir un ſauf-conduit pour un an, au bout duquel le tems preſcrit pour ſon banniſſement devoit expirer : ſituation véritablement déplorable pour un homme qui fait tant d'honneur à la France par ſes Poëſies, & qu'on devoit croire innocent du crime de ces infâmes Couplets, dont il a nié avec tant d'indignation pendant plus de trente ans être l'auteur, & même devant le Corps de Jeſus-Chriſt en le recevant à l'article de la

[a] M. Richer eſt auſſi Auteur de deux Tragédies, celle de *Sabinus* & celle de *Coriolan*, & à traduit les *Eglogues de Virgile en Vers François*, auxquelles il en a ajoûté *deux* de ſa compoſition, *petit in-8°*. Paris 1735. On trouve à la ſuite de ce Volume quelques Poeſies diverſes du même Auteur, qui a donné encore un *Recuil de Fables*, Volume in-12. & un autre Volume in-12. des *Epitres choiſies des Heroïnes d'Ovide* où il a joint quelques *Cantates & Fables*, &c. Ses Œuvres ſe vendent chez la veuve Etienne Ganeau à Paris.

mort. Il fut donc contraint de retourner à Bruxelle; il partit de Paris le 3. Février 1739. ayant les larmes aux yeux, étant plaint & regretté d'un grand nombre d'honnêtes gens. Le voilà de retour à Bruxelle où la maison qu'il fréquentoit le plus étoit celle de M. le Comte de Lannoy. Il y garda très-mal-à-propos son froid pour M. le Duc d'Aremberg, qui le prévint même par des maniéres gracieuses & qui eut la générosité de lui faire prendre, pour ainsi dire, de force, la pension de quinze cens livres qu'il lui faisoit: depuis son retour à Bruxelle il la refusa la premiere fois que l'intendant de ce Seigneur lui apporta, en lui disant, Monsieur, je la recevois avec plaisir, quand je me flattois d'être des amis de M. le Duc, présentement que je ne le suis plus, je ne peux pas la recevoir; cependant ce Seigneur ne se rebuta pas, & la lui fit payer jusqu'à sa mort. Rousseau avoit trop de hauteur, & une humeur trop susceptible à la moindre chose qui pouvoit lui déplaire, revenant difficilement des premiéres impressions qu'il s'étoit faites, & même quelquefois mal-à-propos, & sur de mauvais rapports; c'est aussi ce qui a contribué en partie à ses disgraces. ROUSSEAU.

Quelques années avant sa mort, Rousseau alloit passer une partie de l'été à la Haye, une des Villes des plus agréables de l'Europe: il y avoit des amis très-riches, qui lui procuroient toutes les commodités & tous les plaisirs qu'il pouvoit desirer. Au mois d'Octobre 1740. en revenant de cette Ville, il y fut attaqué d'une apoplexie violente, étant dans une barque qui le transportoit à Anvers; on le sécourut du mieux qu'il fut possible & on le mit en état de gagner la Ville, où il arriva sans connoissance & à demi mort, mais les grands soins qu'on eut de lui, & à la recommandation de M. le Duc d'Aremberg, de M. de Lannoy & de M. le Prince de la Tour-Taffis qui donnerent des ordres pour qu'il eut abondamment tout ce qui conviendroit dans sa situation, on le mit en état d'être transporté à Bruxelle au

ROUSSEAU. mois de Décembre, où sa raison lui étant revenue en entier, il eût le tems de remercier tous ses bienfaicteurs & ses amis des soins qu'on avoit pris de lui, & de se préparer à la mort en bon chrétien; il y vêcut encore environ trois mois, & mourut le 17. Mars 1741. dans de grands sentimens de Religion, après avoir reçu le Viatique, & ayant protesté avant de le recevoir en présence de Dieu son Juge & des personnes qui assistoient à cette sainte cérémonie, qu'il n'étoit point Auteur des Couplets de Chansons pour lesquels il avoit été condamné: c'est aussi ce que M. l'Abbé d'Olivet a fait connoître par un écrit que Rousseau lui avoit laissé pour sa justification à son départ de Paris en 1739. qu'il a lû dans une Assemblée de l'Académie Françoise.

J'ajoûterai encore que sur la fin de ses jours il a témoigné beaucoup de regret de quelques Epigrammes trop licentieuses qu'il a composées dans sa jeunesse; je dirai aussi qu'on lui en attribue quelques-unes, & même des Ouvrages plus considérables, qui ne sont point de lui; je citerai entr'autres *La Moysade*, qui est d'un nommé Lourdet. Enfin on ne doit compter parmi ses Ouvrages que ceux qu'il a avoués dans les éditions qu'il en a données, & dans celle qui doit paroître en cette année 1743. en trois Volumes in-4°. dont il a laissé le soin à M. Seguy, son ami, homme de Lettres & d'un discernement juste qui l'augmentera de plusieurs Piéces qu'il a composées depuis les éditions de Soleure, de Londres & d'Amsterdam. Pour cet effet Rousseau a legué par son testament à M. Seguy, attaché à M. le Prince de la Tour-Tassis, tous ses livres & papiers manuscrits, l'engageant par l'amitié qui étoit entr'eux à donner une derniére édition de ses Œuvres, priant M. le Comte de Lannoy de vouloir bien en être le Protecteur, l'ayant honoré de tant de bontés pendant sa vie. Il a legué aussi par son testament à M. Boutet, Conseiller au Châtelet & Payeur des rentes plusieurs Tableaux de la main de bons Maîtres, pour

* Ce ne fut pas à la derniére maladie, dont Rousseau mourut, qu'il protesta devant le saint Viatique n'être point l'auteur de ces Couplets; ce fut dans une autre maladie dangereuse, dont il fut attaqué trois ou quatre ans auparavant qu'il fit cette protestation, comme le marque Charles Rollin dans une de ses Lettres que j'ai entre les mains; car dans sa derniére attaque la parole ne lui revint point, & il ne pouvoit qu'avec grande peine prononcer *oui* & *non* avec quelques signes de tête pour se faire entendre.

pour lui marquer ſa reconnoiſſance & s'acquitter en partie de tous les plaiſirs & ſervices, que lui & feu M. ſon pere lui ont rendus. ROUSSEAU.

Voilà un extrait de la vie de Rouſſeau que je viens de donner, ayant vêcu aſſez particuliérement avec lui depuis le mois d'Octobre 1703. que je fis ſa connoiſſance à Fontainebleau, comme je l'ai marqué ci-deſſus, juſqu'en 1711. qu'il fut obligé de quitter la France. Je paſſai enſuite 13. à 14. ans ſans avoir aucune rélation directe avec lui; mais à l'occaſion de deux grandes eſtampes du Parnaſſe François & d'une lettre que je lui écrivis à ce ſujet, dont M. le Chevalier de Camilly, Ambaſſadeur de France en Dannemark, aujourd'hui Chef d'Eſcadre, voulut bien ſe charger de lui remettre en paſſant par Bruxelle en 1723. notre connoiſſance ſe renouvella, & continua avec plus de force; & depuis ce tems-là juſqu'à la chûte de ſa derniére maladie, il ne ſe paſſa de mois ſans nous écrire deux ou trois lettres.

Je crois qu'il eſt inutile que je faſſe ici l'éloge de ſes Ouvrages, ils n'ont pas beſoin d'une plume auſſi foible que la mienne pour les faire valoir; ils ſont trop connus & ils ont une trop grande réputation: je dirai ſeulement qu'il a traité avec beaucoup de ſuccès tous les genres de Poëſie, excepté le Poëme Epique, & la Tragédie: qu'on peut le regarder pour *ſes Odes* & *ſes Epitres* comme le Pindare & l'Horace de la France, & pour *ſes Epigrammes* comme un nouveau Martial; que parmi ſes Comédies on doit mettre *celle du Flatteur* au rang de nos meilleures Piéces. Je dirai auſſi que s'il n'a pas donné de Poëme Epique ni de Tragédie, il eſt Auteur de deux genres de Poëſie nouveaux parmi les François, ſçavoir *celui des Cantates* & *celui des Allégories*: le premier étoit connu des Italiens, mais il l'a manié d'une façon plus agréable, avec plus d'ordre & d'harmonie; pour le ſecond, qui eſt l'*Allégorie*, il doit en être regardé comme le vrai inventeur par le Titre qu'il lui a donné

aussi mon dessein dans l'augmentation que je compte faire à ce Monument, de l'y placer un jour avec cette distinction. ROUSSEAU.

On trouve dans les Mercures de France des années 1741. & 1742. *quelques Odes & autres Vers pour honorer sa mémoire*; on voit encore *une Ode sur le même sujet* dans le XIII[e]. Volume des Amusemens du Cœur & de l'Esprit. On a composé aussi plusieurs Epitaphes pour honorer sa cendre, je me contenterai de mettre celle que M. Richer m'apporta peu de jours après la nouvelle de sa mort; il devoit ce témoignage d'affection à Rousseau, par rapport à l'estime qu'il faisoit de ses Fables, ce qui l'engagea même à prendre le nom de Richer pour garder l'*incognito* à Paris, comme je l'ai marqué ci-dessus, cette Epitaphe est dans ces termes.

Quelle est la cendre qu'enveloppe
L'obscurité de ce Tombeau.
Pleurez, sublime Calliope,
C'est celle du fameux ROUSSEAU.
Loin de Paris son ingrate Patrie
Qu'il honora par ses écrits,
A Bruxelle il finit sa vie,
Pleurez, Calliope, Uranie,
Le plus cher de vos favoris.

Je joindrai à cette Epitaphe quelques Vers d'une Epitre très-étendue, que M. des Forges-Maillard lui adressa en 1737. pour lui témoigner sa joie sur la convalescence d'une maladie dangereuse, dont il avoit été attaqué, & pour le remercier de la maniére avantageuse dont il avoit parlé de ses Poësies dans une lettre qu'il m'avoit écrite.[a]

[a] J'avois envoyé à Rousseau les Poësies de M. des Forges-Maillard, imprimées à Paris 1735. sous le nom de Mademoiselle Malcrais de la Vigne, qu'il a gardé pendant cinq à six ans pour des raisons qu'il seroit trop long de rapporter, & qui lui a attiré un grand nombre d'Eloges magnifiques de plusieurs de nos Poëtes. Voici ce qu'il m'écrit à son sujet.

J'admire, cher Titon, le riche Monument,
Qui signale si bien ton goût pour l'harmonie:
J'aime ton noble attachement
Pour un estimable génie,
Qui sous un nom d'emprunt autrefois si charmant
Sous le sien se produit encor plus dignement.

ROUSSEAU.

Grand maître dans l'harmonie,
Poëte vif & fécond,
A qui le puissant génie,
Qui regne sur l'Hélicon
Souffla l'ame de Pindare
Et fit l'agréable don
De l'esprit facile & rare
D'Horace & d'Anacreon.
. . . .
ROUSSEAU tu m'immortalise,
Ta louange m'a flatté
Plus que toutes les devises,
Que la folle vanité
Qui s'enyvre de sottises,
Adresse à l'Eternité.
. . . .
Titon, dont l'active flamme
Guide, éclaire, instruit mon ame,
Dont il est l'autre moitié.
Ce tendre ami, dont le zéle
Ne m'a jamais oublié,
T'a fait un rapport fidéle
En t'écrivant à Bruxelle
Que mon cœur fut agité
Du mal qui t'a tourmenté.
. . . .
ROUSSEAU quel plaisir pour moi
Si les promptes hirondelles
Pouvoient m'ouvrir sur leurs aîles
Le chemin d'aller à toi!
Là satisfaisant l'envie
Que pendant toute ma vie
J'eus de voir l'homme immortel,
A qui la France ravie,
Devroit un superbe autel,
J'y ferois aux destinées
Des priéres & des vœux
D'assembler par de doux nœuds
Tout le fil de nos années.
. . . .
Le vieillard impitoyable,
Dont le courroux inhumain
Sape d'un bras formidable
Un tombeau riche & hautain,
Reste souvent détestable
De l'orgueil d'un Souverain,
Comme le souffle indomptable,
Qui vient du bord Afriquain
Bouleverse un mont de sable
. . . . . *pour toy* . . . .
Le tems de sa propre main
Grave ton nom respectable,
Non sur le marbre & l'airain,
Mais sur le rempart durable
Du diamant, dont envain
La jalousie implacable
Frémit, déchirant son sein.
Illuminé par ta gloire
L'or du Temple de mémoire
Reluit d'un feu sans pareil.
Le destin m'ouvre son livre,
J'y vois ton éclat survivre
A la chute du Soleil.

CATALOGUE DES OUVRAGES DE ROUSSEAU.

LIVRE I. ODES SACRE'ES.

ODE I. *tirée du Pseaume* XIV.
ODE II. *tirée du Pseaume* XVIII.
ODE III. *tirée du Pseaume* XLVIII.
ODE IV. *tirée du Pseaume* LVII.
ODE V. *tirée du Pseaume* LXXI.
ODE VI. *tirée du Pseaume* LXXV.
ODE VII. *tirée du Pseaume* XC.
ODE VIII. *tirée du Pseaume* XCVI.

ODE

ROUSSEAU.

Ode IX. *tirée du Pseaume* CXIIX.
Ode X. *tirée du Pseaume* CXLIII.
Ode XI. *tirée du Pseaume* CXLV.
Ode XII. *tirée du Cantique d'Ezechias.*

Livre II.

Ode I. *sur la naissance de M. le Duc de Bretagne.*
Ode II. *à M. l'Abbé de Chaulieu.*
Ode III. *à M. Rouillé du Coudrai, Conseiller d'Etat & Directeur de Finances.*
Ode IV. *à M. d'Ussé.*
Ode V. *à M. Duché.*
Ode. VI *à la Fortune.*
Ode VII. *à une Veuve.*
Ode VIII. *à M. l'Abbé de Chaulieu.*
Ode IX. *à M. le Marquis de la Fare.*
Ode X. *sur la mort de M. le Prince de Conti.*

Livre III.

Ode I. *à M. le Comte du Luc.*
Ode II. *à M. le Prince Eugene.*
Ode III. *à M. le Comte de Bonneval.*
Ode IV. *aux Princes Chrétiens.*
Ode V. *à Malherbe.*
Ode VI. *à M. le Comte de Sinzindorff.*
Ode VII. *pour M. le Prince de Vendôme.*
Ode VIII. *à M. de Grimani.*
Ode IX. *la Palinodie.*
Ode X. *sur la Bataille de Petervaradein.*

Livre IV.

Ode I. *à l'Empereur.*
Ode II. *à M. le Prince Eugene.*
Ode III. *à l'Imperatrice Amelie.*
Ode IV. *au Roi de la Grande Bretagne.*
Ode V. *au Roi de Pologne.* *

* AUGMENTATION DANS LA DERNIERE ET MAGNIFIQUE EDITION DE SES ŒUVRES, *trois volumes in-4°. Bruxelles* MDCCXLIII.

LIVRE I. ODES SACRE'ES, Trois ODES d'augmentation, la premiére *tirée du Pseaume* XLIX. La seconde *tirée du Pseaume* LXXII. La troisiéme *tirée du Pseaume* XCIII. LIVRE IV. cinq ODES d'augmentation; la premiére *sur les Divinités Poëtiques*: la seconde *sur le devoir & le sort des grands Hommes*: la troisiéme *à la Paix*: la quatriéme *à M. le Comte de Lannoi, Gouverneur de Bruxelles, sur une maladie de l'Auteur en* 1738. la cinquiéme *à la Postérité.*

A la page suivante, après l'EPITRE IV. *à M. Racine*, ajoûtez-en deux autres, l'une *à M. le Comte de D****, & l'autre *à M. de Bonneval.* Au premier livre des ALLEGORIES, ajoûtez celle de *la Grotte de Merlin*: on trouve encore dans cette Edition une EPODE *tirée principalement des Livres de* SALOMON, & quelques petites piéces de Poësies qui n'avoient pas paru dans les Editions précédentes, de même que plusieurs de ses Lettres en Prose & quelques-unes en réponse au nombre de 67. SONNET à M. AVED, Peintre du Roi, qui l'a très-bien peint.

VI. *la Voliere.*
V. *Midas.*
VI. *le Teins.*

LIVRE II.

I. *Torticolis.*
II. *Sophronime.*
III. *Jugement de Pluton.*
IV. *la Morosophie.*
V. *Minerve.*
VI. *la Verité.*

EPIGRAMMES.

I. LIVRE, contenant XXVIII. Epigrammes.
II. LIVRE, contenant le même nombre de XXVIII.
Plus un ſupplément de XXVI. autres qui n'ont été imprimées de ſon conſentement, les ayant trouvées trop libres.

VI. COMEDIES.

I. *le Flatteur* en V. Actes; il donna d'abord cette Piéce en proſe, & depuis en Vers; elle a toujours été repreſentée avec un grand ſuccès.
II. *le Capricieux* en Vers, V. Actes.
III. *le Caffé* en Proſe, V. Actes.
IV. *la Ceinture magique* en Proſe, I. Acte.
V. *les Ayeux chimériques* en Vers, V. Actes.
VI. *l'Androgine* ou *l'Hypocondre*, en Vers & en V. Actes, c'eſt la ſeule qui n'eſt point imprimée & qui mérite fort de l'être, par la ſingularité des caracteres des Acteurs, & par la beauté de la Verſification.

AUTRES POESIES DIVERSES

IMPRIMÉES DANS SES ŒUVRES.

Sonnets, Idilles, Ballades, Rondeaux, Epitaphes,

Eglogues,[a] *Prologues*, *Dialogues* & *Chanſons*. Il a donné les paroles de deux Operas, *Jaſon*, Tragédie en V. Actes, miſe en Muſique par Collaſſe, repréſentée en 1696. & *Venus & Adonis*, dont la Muſique eſt de Deſmaretz, repreſentée en 1697. il n'a pas jugé à propos de les inſérer dans les différentes Editions qu'il a données de ſes Œuvres, auſſi bien qu'une Comédie tirée de l'Italien de Machiavel, & de quelques autres petites Piéces, dont je ne parlerai point, puiſqu'il n'en a pas voulu paroître l'Auteur, & qu'elles n'ont été imprimées que par ſupplément & ſans ſon conſentement.

[a] L'Eglogue de Polemon & de Daphnis a été traduite en beaux Vers latins par M. Chévraye Auditeur de la Chambre des Comptes de Nantes.

Le Portrait de Rouſſeau, d'après M. Aved, a été très-bien gravé.

CCLXXXI.

AUGUSTIN NADAL.

Né à Poitiers, Abbé de Doudeau, Secretaire de Meſſieurs les deux derniers Ducs d'Aumont & de la Province du Boulonnois, reçû à l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres en 1706. *mort à Poitiers en* 1740. *âgé d'environ* 66. *ans*, (*Poëte François.*)

Il ſortit de ſa Province après y avoir fait ſes études, & vint à Paris où il ne tarda pas à s'y faire des amis par ſon eſprit aimable & liant, & étant d'une très-belle repréſentation. M. le Duc d'Aumont, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi & Gouverneur de la Province du Boulonnois, le prit en 1708. après la mort d'Antoine la Foſſe (dont on voit un article dans ce Volume page 512.) pour ſon Secretaire & lui fit donner le Secretariat de la Province du Boulonnois. Le feu Roi le nomma en 1712. Secretaire de l'Ambaſſade extraordinaire de M. le Duc d'Au-

d'Aumont auprès de sa Majesté Britannique la REINE ANNE, pour la Paix d'Utrecht, il s'acquitta très-bien de cette place, & en fut recompensé par l'Abbaye de Doudeau, ville en Boulonnois. NADAL.

L'Abbé Nadal s'est distingué par plusieurs Ouvrages en Vers & en Prose, entre lesquels on compte quatre Tragédies saintes qui ont été representées avec succès sçavoir, *Saül* en 1705. *Herode* en 1709. *Antiochus* ou *les Machabées* en 1722. *Mariamne* en 1725. Ces quatre Piéces sont imprimées separément chez Pierre Ribou & sa Veuve. Il a composé une cinquiéme Tragédie intitulée *Osarphis* ou *Moyse*, qui fut reçue en 1727. des Comédiens & dont les Rolles leur furent distribués; mais la représentation en a été arrêtée par des considérations inconnues au Public.

Briasson, Libraire, a fait imprimer toutes les Œuvres de l'Abbé Nadal en 3. Volumes in-12. Paris 1738. Le premier Volume commence par *l'Histoire des Vestales*, dont il y avoit eu deux éditions; elle est suivie d'un *Traité du luxe des Dames Romaines;* d'un *discours sur les vœux & sur les offrandes des Anciens: Discours sur la liberté que les Soldats Romains avoient de dire des Satyres contre ceux qui triomphoient. Pensées sur l'éducation. Remarques sur la Tragédie d'Herode & de Mariamne de M. de Voltaire. Lettre sur la préference de la Rime sur la Prose.* Le second Volume consiste dans diverses Piéces de Poësie, dont *deux Divertissemens spirituels, qui ont été mis en Musique, & exécutés par l'Académie de Musique de Poitiers, le premier intitulé* ESTHER, *le second* LE PARADIS TERRESTRE; *Paraphrase sur l'épouse du Cantique*, Paraphrase du troisieme chapitre du Cantique des Cantiques; *Trois Cantates, deux* sur la Paix *& une intitulée* Bersabée, *plusieurs Epitres en Vers. Deux Elégies, quelques Chansons, Epigrammes, & Epitalames, fragment d'un Poëme intitulé* RADEGONDE *Reine de France. Dissertations sur le progrès du*

genie de Racine, *& sur les Tragédies de ce grand Poëte.* Le troisieme Volume contient les *cinq Tragédies* nommées ci-dessus.

CCLXXXII.

HENRI DESMARETS.

Né à Paris, Musicien Pensionnaire du Roi, Surintendant de la Musique du Roi d'Espagne, & ensuite de celle de S. A. R. le Duc de Lorraine, mort à Luneville en Lorraine le 7. Septembre 1741. âgé de près de 80. ans, inhumé en l'Eglise des Dames Religieuses de sainte Elizabeth.

Jamais génie n'a donné des marques plus promptes de sa pénétration, de son goût & de son sçavoir pour la Musique ; il fut élevé Page de la Musique du Roi, & fit connoître en peu de tems le progrès qu'il avoit fait dans son Art: à peine avoit-il vingt ans qu'il disputa pour le concours d'une des quatre places de maitrise de la Musique de la Chapelle du Roi en 1683. le *Motet* qu'il fit chanter devant Louis XIV. parut un des plus beaux des quatre, qui furent exécutés, mais le Roi le trouva trop jeune pour remplir une de ces places, lui marqua être très-satisfait de sa Musique, & lui accorda une pension de neuf cents livres, qui étoit la valeur des appointemens de chacun des quatre maitres de la Musique nouvellement reçus, sçavoir Lalande, Collasse, Minoret & Goupillet.

Desmarets étant attaché au Roi & protégé de plusieurs Seigneurs, restoit la plus grande partie de l'année à la Cour : il y fut la cause de la disgrace de Goupillet ; le Roi ayant sçû qu'il composoit pour ce maitre de Musique des Motets qui recevoient tant d'applaudissemens, Goupillet fut renvoyé avec un Canonicat que

le Roi lui donna, & ſa Penſion de neuf cents livres, qui lui fut continuée, avec ordre de ne plus paroître à la Cour. Il arriva un jour que Deſmarets étant à la Chapelle du Roi pour y entendre l'exécution d'un Motet qu'il avoit donné ſecretement à l'Abbé Goupillet, un Seigneur, qui vouloit ſe piquer d'être connoiſſeur en Muſique & donner devant le Roi des marques de ſa capacité, lui dit, Marche moi doucement ſur le pied aux plus beaux endroits pour y applaudir à propos; ce jeune Muſicien, qui avoit compoſé le Motet, comme on vient de le dire, ne manqua pas au premier coup d'archet de la Simphonie d'appuyer aſſez vivement ſon pied ſur le ſien, & ne diſcontinua pas pendant tout le Motet, ce qui impatienta fort ce Seigneur, qui lui dit à la fin d'un ton de colere, Ha! parbleu, Monſieur, vous m'en apprenez trop pour la premiere fois, je n'en veux pas ſçavoir davantage. DESMARETS.

Dans ce tems-là Deſmarets eut deſſein d'aller en Italie pour connoître le goût de la Muſique Italienne & pour ſe perfectionner encore plus dans ſon Art, il en demanda même la permiſſion au Roi, qui d'abord la lui accorda; mais Lully, l'ayant ſçu, fut auſſi-tôt au Roi, & dit à ſa Majeſté que le jeune Deſmarets avoit un excellent goût pour la Muſique Françoiſe, & qu'il le perdroit s'il alloit en Italie, ſur quoi il eut ordre de reſter en France. [a]

[a] Je tiens ce trait au ſujet de Deſmarets de M. Deſtouches, Surintendant de la Muſique du Roi, auquel Louis XIV. le dit avec bonté en lui marquant qu'il étoit ſatisfait de la Muſique d'*Iſſé* ſon premier Opera, qu'il avoit fait exécuter à Fontainebleau en *1699.* devant ſa Majeſté, ce Prince lui faiſant connoitre qu'il n'avoit du goût que pour la Muſique Françoiſe, dont les chants ſont naturels, nobles, gracieux & bien variés. J'avouerai auſſi naturellement que notre Muſique me flatte & me touche davantage que la Muſique Italienne. que j'eſtime beaucoup auſſi, & que pendant un an que j'ai paſſé en Italie, j'ai entendu-exécuter avec plaiſir par les plus habiles Muſiciens tels que VIVALDI & SOMIS pour le Violon; BUONONCINI & PERRONI, auxquels je peux joindre BATISTIN que j'avois entendu à Paris, pour le Violoncelle; par GREGORIO & les deux BESOZZI pour le Haut-bois: tels pour la Voix que BERNACHI, BOROSINI, FARINELLI & les Demoiſelles ROMANINA, FAUSTINA, COZZONI &c. C'eſt avec le même plaiſir que depuis ſept ans je l'entends encore ſouvent chez Madame & Mademoiſelle Duhallay, deux perſonnes des plus belles & des plus ſçavantes de leur ſexe, & deux grandes *Virtuoſes* pour le Claveſſin; c'eſt dans cette maiſon, dont elles & M. Duhallay ſont ſi bien les honneurs, que ſe raſſemblent des Muſiciens des plus célébres d'Italie, tel que GUIGNON, GEMINIANI & CANAVAS le cadet pour le Violon, & CANAVAS l'ainé pour le Violoncelle où même S. EX. LE PRINCE D'ARDORE, Ambaſſadeur du Roi des deux Siciles en France, connu par ſon mérite diſtingué pour les plus grands emplois & par la maniere ſçavante & admirable dont il touche le Claveſſin, s'a-

DESMARETS.

Il prit le parti de s'établir à Paris où il eut successivement la maitrise de la Musique de l'Eglise du Collége & de la maison Professe des Jesuites. Il se maria avec la Demoiselle Elizabeth Deprez, qu'il perdit au bout de cinq ou six ans. Peu de tems après son veuvage il fut à Senlis voir son ami Gervais, maitre de la Musique de la Cathedrale, & depuis de celle de saint Germain

muse quelquefois à toucher cet instrument que tient aussi le surprenant ALESSANDRO: C'est dans ces Concerts où l'on entend de fameux Musiciens François, qui n'ont pas moins de mérite que les Italiens qu'on vient de nommer, tels que BATISTE, QUENTIN, MANGEAN & PETIT pour le Violon; BLAVET & TAILLARD pour la Flute; ROLAND MARAIS & DE CAIX pour la Viole; RAMEAU, DAQUIN, DU FLITZ pour le Clavessin, &c. C'est aussi dans ces beaux Concerts que les Dames VANLO, DE LA MILETTE, DUHALLAY, CANAVAS, la Demoiselle BARBARINI, & le sieur JELYOT, chantent quelquefois des Airs Italiens les mieux choisis avec le goût le plus parfait : j'admire de pareille Musique, & je suis charmé de l'exécution de celle de CORELLI, de GASPARINI, de SCARLATI, de TARTINI, de le CLERC, D'HANDEL, & de quelques autres Musiciens dans le méme goût, qui dans leur Musique sçavante & recherchée mettent toujours quelque chant, s'éloignent du Barbarisme, & évitent les rochers & les précipices des Alpes & des Appenins. Mais je suis bon François. & je suis encore plus charmé de la Musique de LULLY, de CAMPRA, de DESTOUCHES, de LALANDE, de COUPERIN, & de ceux qui ont suivi leurs traces, & méme de celle de RAMEAU, qui est un peu Italianisée. Cette Musique est selon moi plus naturelle, plus variée, plus gracieuse, & va plus au cœur, & m'enchante davantage: mais la diversité d'une Musique à l'autre me plait infiniment.

Il faut convenir que la Musique nous est venue d'Italie [*Voyez la page* xlj. *de ce Volume*] mais il est bien particulier que LULLY. Italien de Nation. le Prince & le chef de la belle Musique, ait si fort abandonné & banni celle de son pays, & qu'il en ait composé une nouvelle & si admirable : c'est ce qui me fait croire que de son tems la Musique Italienne étoit bien éloignée de sa perfection, & différente de celle d'aujourd'hui. J'avouerai meme que je n'ai jamais entendu parler de bonne Musique Italienne avant celle de CORELLI, vers le commencement du dix-huitiéme siécle, & s'il y en avoit eu, plusieurs de nos François, si avides de cette Musique, l'auroient sûrement fait imprimer ou graver.

Le goût que les François prirent pour la Musique Italienne, vers le commencement du dix-huitiéme siécle, engagérent plusieurs habiles Musiciens d'Italie, qui excelloient pour le Violon de venir s'établir à Paris, entr'autres ANTONIO, qui fut attaché à M. le Duc d'Orleans, DEPLANE à M. le Comte de Toulouse, MICHEL, que M. de Crozat, grand amateur de la Musique Italienne, reçut dans sa maison, & BATISTIN pour le Violoncelle, le plus habile compositeur d'entr'eux. Ces grands Musiciens trouverent à Paris plusieurs de nos Musiciens qui leur tinrent téte pour l'exécution méme de la Musique Italienne, tels, pour la Basse, que MARCHAND, LA FERTE', FOURCRAY: tels, pour le Violon, que BATISTE, DUVAL, &c. avec cette différence, que les Musiciens Italiens ne purent jamais prendre le goût de la Musique Françoise & l'exécuter, excepté BATISTIN, qui dans la suite a composé des Opera François très-estimés. Ce fut pour lors que les Musiciens des deux nations, très-contens les uns des autres, se firent un plaisir de faire une aimable liaison entr'eux. C'est depuis ce tems que la Musique Italienne a été si fort goûtée & est devenue si familiére en France, & que nos habiles Musiciens en ont composée d'aussi belle & d'aussi bonne que celle qui nous vient d'Italie.

Je voudrois bien aussi que les Italiens nous imitassent à leur tour dans leur Musique, sur-tout dans leurs Opera, en y mettant des ballets de danse, & par conséquent de ces grands & beaux airs de Violon, de méme que des Chœurs de voix & de simphonies, qui font un si magnifique effet dans nos Opera; les Duo & les Trio sont aussi fort rares dans les leurs; c'est ce que j'ai connu dans quatre Opera différens * que j'ai vûs en Italie. Il est vrai qu'à la fin de deux de ces Opera trois ou quatre voix chanterent ensemble & formerent une espéce de Chœur sans simphonie, & que dans un seul de ces quatre, un danseur & avec deux danseuses formerent une espéce d'entrée, qui étoit des plus médiocres, & qui n'avoit aucun rapport au sujet de l'Opera. Je m'apperçus aussi qu'on sortoit de ces spectacles avec un air content, mais grave & pensif, au lieu qu'à la sortie des nôtres, on ne voit que des visages satisfaits & rians, & on entend chacun fredonner quelques airs de voix ou de Violon, lesquels peu de tems après sont parodiés jusqu'aux Ouvertures méme, & ensuite chantés par-tout avec plaisir, c'est ce qui n'est aucunement connu en Italie, non plus que nos Airs tendres & ceux de table.

* (*Bajazet*; *Pirro*; *Ambleto*; *la Merope*.)

On connoîtra que la préference que je donne ici à la Musique Françoise ne m'empéche pas d'avoir beaucoup d'estime pour la bonne Musique Italienne; & je conviendrai que le passage & la diversité de l'une à l'autre, me font toûjours de nouveaux plaisirs. *On peut voir à la Note au bas de la page 705.* Article MOURET, *mon sentiment sur les différens goûts de nos Compositeurs d'Opera qui me plaisent infiniment par la diversité du genie & du goût de chacun d'eux, qui les fait valoir les uns les autres.*

l'Aux.

l'Auxerrois de Paris, & Chanoine de cette Eglise; ce fut vers 1700. que dans le séjour qu'il fit à Senlis, il connut la Demoiselle Marie-Marguerite de saint Gobert, fille du Président de l'Election avec qui il se maria secretement du consentement de la mere de la Demoiselle, sans avoir pû obtenir celui du Pere, qui le poursuivit en Justice comme ayant séduit & enlevé sa fille. L'affaire fut portée au Châtelet de Paris où Desmarets fut condamné à mort; il n'eut que le tems de se sauver à Bruxelles. Il eut recours à Matho, ordinaire de la Musique du Roi (Auteur de la Musique de l'Opera d'*Arion*) qui avoit été Page de la Musique du Roi avec lui & son ancien ami, lequel obtint pour lui une lettre de recommandation de Monseigneur le Duc de Bourgogne, dont il étoit maitre de Musique, pour le Roi d'Espagne, qui lui donna la place de Surintendant de sa Musique; il l'exerça pendant quatorze ans avec beaucoup de distinction & d'agrémens; mais l'air du Pays, contraire à la santé de sa femme, l'obligea de quitter l'Espagne. Il eut encore recours à son ami, qui lui envoya une lettre de recommandation auprès de S. A. R. le Duc de Lorraine, qui le fit Surintendant de sa Musique. Ce Prince fut si charmé de son sçavoir & de ses talents qu'avant la fin de la premiére année, qu'il fut à son service, il fixa ses appointemens, qui n'étoient que de mille livres jusqu'à six mille livres. DESMARETS.

Le premier voyage que Louis XIV. fit à Rambouillet chez M. le Comte de Toulouse, où il passa huit jours, Matho fit exécuter aux Messes les Motets de Desmarets sans en avertir S. M. quoiqu'il y eut près de vingt ans que ce Prince ne les eut entendu, il les reconnut & en fit l'éloge : les Princes & les Seigneurs saisirent cette occasion pour demander à S. M. la grace de Desmarets: il leur répondit que personne n'y perdoit plus que lui, mais qu'il avoit juré de ne point donner de grace pour le crime dont il étoit accusé, & les refusa.

DESMARETS. En l'année 1722. pendant le tems de la Regence, on examina au Parlement l'affaire qui avoit obligé Desmarets de quitter le Royaume. Il y gagna son procès & son mariage fut déclaré valable. En cette même année S. A. R. Monseigneur le Duc d'Orleans, pour lors Regent du Royaume, lui fit augmenter sa pension de neuf cents livres jusqu'à quinze cents, laquelle jointe aux bienfaits & pensions qu'il recevoit de la Cour de Lorraine, le mirent en état de joüir d'une vie aisée & tranquille.

Desmarets a laissé trois enfans, sçavoir de son premier mariage avec la Demoiselle Després une fille, morte à Luneville le 19. Août 1742. & de son second mariage avec Mademoiselle de saint Gobert, Leopold Desmarets Lieutenant du Regiment d'Heudicour, Cavalerie, & François-Antoine President en l'Election de Senlis, charge que possédoit son grand pere maternel. Ils sont dépositaires de plusieurs Motets & autres morceaux de Musique de leur pere, qui sont dignes de l'impression ou de la gravûre. Leopold Desmarets seroit bien capable de faire ce present au Public; il sçait joindre les qualités de l'homme de guerre, & d'une société aimable, à de très-grands talents pour la composition de la Musique, & pour l'exécuter sur le Clavessin d'une excellente maniere.

CATALOGUE DE SES OUVRAGES

IMPRIME'S.

I. *Didon*, Tragédie en V. Actes, paroles de Madame de Saintonge, representée en 1693. II. *Circé*, Tragédie en V. Actes, paroles de Madame de Saintonge 1694. III. *Théagene & Cariclée*, Tragédie en V. Actes, paroles de Duché 1695. IV. *Les Amours de Momus*, Ballet en III. Actes ou Entrées, paroles de Duché 1695. V. *Venus & Adonis*, Tragédie en V. Actes, paroles de Rousseau 1697. VI. *Les Fêtes Galantes*, Ballet en III. En-

trées, paroles de Duché 1698. VII. *Iphigenie en Tauride*, Tragédie en V. Actes, paroles de Duché 1704. VIII. *Regnaud* ou *la suite d'Armide*, Tragédie en V. Actes, paroles de Pellegrin 1722. De plus une *Idille sur la naissance de Monseigneur le Duc de Bourgogne*, qu'il avoit mise en Musique dès l'année 1682. L'Opera d'*Iphigenie* est regardé comme un des plus parfaits, qui ait paru sur le Théâtre; il est vrai que Campra, un de nos plus grands Musiciens l'a retouché en quelques endroits & y a fait des augmentations assez considerables, qui lui ont donné sa derniere perfection, & qu'il a rendu un grand service à Desmarets, qui étoit dans l'affliction de la perte de son procès au Châtelet, dans le tems qu'il étoit près de finir son Opera & d'y donner la derniere main, ce que Campra a fait avec un grand succès.

CCLXXXIII.

CHARLES ROLLIN.

Parisien, Professeur en Eloquence au Collège Royal, Veteran de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, mort à Paris le 19. Septembre 1741. âgé de 80. ans 7. mois & quelques jours, étant né le 30. Janvier 1661. inhumé en l'Eglise de saint Etienne du Mont, (Poëte Latin.)

Il étoit second fils de Pierre Rollin, maitre Coutelier à Paris. Il s'explique ainsi lui-même sur son origine dans une Epigramme adressée à un de ses amis, en lui envoyant un couteau. *Ce present vous semblera plus digne de Vulcain que des Muses; mais n'en soyez pas surpris, c'est de l'antre des Cyclopes que j'ai pris mon chemin vers le Parnasse;* effectivement son pere l'avoit fait recevoir maitre Coutelier dès son enfance.

ROLLIN. La grande inclination pour l'étude, qu'il parut avoir dès sa plus grande jeunesse, engagea un Benedictin de la maison des Blancs-manteaux, auquel il alloit servir la Messe très-souvent, de lui apprendre le Rudiment: ensuite ce Religieux, aidé par les soins de la mere du jeune Rollin, obtint pour lui une place de Boursier *au Collége des dix-huit*, qui le mit en état de faire ses études où il réussit avec un si grand succès que dès l'âge de vingt-deux ans on lui donna la Chaire de seconde au *Collége du Plessis*, & peu de tems après il passa à celle de Rhétorique où il avoit eu pour maitre l'illustre Hersan, qui se démit encore en sa faveur avec la permission du Roi de la survivance d'une Chaire d'Eloquence au *Collége Royal.*

Peu de personnes se sont acquis plus de réputation dans la République des Lettres que Charles Rollin; on peut dire que non-seulement il étoit bon Orateur, bon Historien & bon Poëte, mais qu'il a donné des préceptes merveilleux pour former & perfectionner les hommes dans ces beaux Arts & ces grands Caractéres, surtout pour l'Eloquence & pour l'Histoire, dont il a laissé d'excellens modéles. Plusieurs Ecrivains distingués ont fait avec justice de grands éloges de lui. Je me contenterai seulement de rapporter un petit extrait de son éloge historique que M. de Boze, de l'Académie Françoise, & Secrètaire perpétuel de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres, prononça dans celle-ci au mois de Novembre 1741.

„ M. Rollin, dit-il, après avoir Professé huit ou dix „ ans au Plessis, quitta sa chair de Rhétorique pour se livrer à l'étude de l'Histoire Ancienne, ne retenant de „ fonctions publiques que celle de la Chaire d'Eloquence du Collége Royal, qu'il n'exerçoit encore que par „ survivance.

„ A la fin de l'année 1694. l'Université le nomma Recteur, & elle le continua deux ans, ce qui étoit alors

„ une

„ une grande diſtinction. En cette qualité il fit deux fois ROLLIN.
„ aux Ecoles de Sorbonne le *Panégyrique du Roi*: on
„ n'y vit jamais un Auditoire plus nombreux & plus
„ choiſi. Ces *deux Diſcours* furent regardés comme au-
„ tant de Chefs - d'œuvres, le dernier ſur-tout qui avoit
„ pour objet *l'établiſſement des Invalides*; & cependant
„ comme cet objet n'avoit pas rempli toute la fécondi-
„ té de M. Rollin, il diſtribua le même jour dans l'Aſ-
„ ſemblée *une Ode ſur les autres établiſſemens de Paris;*
„ la deſcription de ſes portes en Arcs de Triomphe for-
„ moit ſeule dans cette Ode un nouveau Panégyrique
„ de ſon Heros.

„ Quelque tems après on engagea M Rollin à ſe char-
„ ger de la principalité du Collége de Beauvais: c'étoit
„ alors une eſpece de déſert; il y avoit peu d'écoliers &
„ point de diſcipline; c'eſt à lui à qui ce Collége eſt re-
„ devable de l'état floriſſant où il eſt actuellement.

„ En 1722. M. Rollin quitta la principalité du Collé-
„ ge de Beauvais. En 1715. il donna une *Edition de*
„ *Quintilien* duquel il retrancha tout ce qu'il y trouva
„ d'inutile pour former des Orateurs, & des gens de
„ bien: il orna le texte de petites notes choiſies, mit des
„ ſommaires raiſonnés à la tête de chaque Chapitre, &
„ une élegante Préface à la tête de l'Ouvrage.

„ En 1719. l'Univerſité le chargea d'une *Harangue ſo-*
„ *lemnelle* en forme d'action de graces pour l'inſtruction
„ gratuite que le Roi venoit d'y établir: le ſujet étoit
„ grand; il l'égala par la nobleſſe & la magnificence des
„ expreſſions; il parla en maitre conſommé de l'ordre,
„ du choix & du goût des Etudes, & ce qu'il en dit fit
„ naître le plus ardent deſir d'avoir quelque jour ſur cet-
„ te matiere un traité plus complet.

„ Quelques années après, les deſirs du Public furent ſa-
„ tisfaits: M. Rollin donna ſon *Traité de la maniere d'é-*
„ *tudier & d'enſeigner les Belles-Lettres*. Il entreprit en-
„ ſuite d'écrire *l'Hiſtoire Ancienne des Egyptiens, des*

ROLLIN. „ *Babiloniens, des Assyriens, des Cartaginois, des Perses & des Medes, des Macédoniens & des Grecs.* Les „ XIII. Volumes in-12. qui la composent, parurent dans „ l'intervalle de 1730. à 1738. Le dernier Volume „ de l'Histoire Ancienne fut suivi de près du premier „ Volume de l'*Histoire Romaine*, dont cinq ont paru „ du vivant de l'Auteur, & le sixiéme & le septiéme „ n'attendoient pour voir le jour que les Cartes géographiques qui doivent les accompagner. " *Toute cette longue suite d'Histoire se trouve imprimée en Volumes in-12. chez la Veuve Etienne à Paris*, de même que son *Traité des Etudes*

„ Outre ces grands Ouvrages, M. Rollin avoit, comme on a vû, composé des *Harangues Latines & un assez grand nombre de Piéces de Vers;* celles-ci ont été „ insérées en 1727. dans un Recueil de Piéces choisies „ au nombre desquels sont l'*Ode sur l'établissement de* „ *différens Edifices de Paris par le Roi*, dont on vient „ de parler; la *Traduction en Vers de l'Ode de Namur par Despréaux; l'Epitaphe de Santeul*, &c. Ce sont ces Ouvrages Poëtiques, qui lui donnent une place sur le Parnasse où l'on a lieu de croire que nos plus célébres Poëtes Latins, & même nos plus grands Poëtes François recevront avec plaisir un homme qui possédoit à un degré si éminent autant de talents que lui.

M. de Boze fait encore une réflexion qui doit étonner tous les gens de Lettres & les plus fameux Ecrivains, c'est que „ M. Rollin ne commença qu'à plus de soixante ans à écrire en François. L'élegance & la pureté de „ son style furent un nouveau spectable auquel on ne „ s'attendoit pas, il sembloit les avoir acquises dans le „ seul moment par l'envie d'être plus utile; l'Académie „ Françoise en a souvent rendu témoignage. „

M. de Boze ne parle point du succès qu'ont eu les autres Ouvrages de M. Rollin „ parce que, dit-il, tout „ en retentit encore dans les Pays étrangers comme en

„ France. Les ſuffrages glorieux qu'ils ont obtenu & le „ commerce flatteur qu'il a eu avec un Prince, qui en „ l'honorant ſe faiſoit honneur à lui-même, en ſont de „ bonnes preuves. [a] ROLLIN.

J'ajouterai ici un trait de la vie de Rollin aſſez curieux, je le tiens d'une perſonne très-digne de foi. Dans le tems de ſon Rectorat de l'Univerſité, étant à une Theſe qui ſe ſoutenoit au Collége des Graſſins, on vint l'avertir que M. de la Hoguette, Archevêque de Sens & Protecteur de ce Collége entroit dans la cour; il envoya auſſi-tôt au-devant de lui le prier de vouloir bien attendre deux minutes dans ſon Caroſſe, à quoi M. de Sens ne fit pas grande attention, en deſcendit, & entra dans la Claſſe; Rollin donna ordre auſſi-tôt à un homme entendu d'aller au-devant de lui le complimenter & le retenir le plus long-tems qu'il pourroit avant de le mener au rang des Fauteuils, où comme Recteur, il occupoit la premiere place, mais voyant que ce Prélat en étoit très-proche, il dit à haute voix *Theſi finem impono*, j'ordonne que la Theſe finiſſe: M. de Sens remonta dans ſon caroſſe très-mécontent de ce procedé d'un homme même qui lui avoit obligation. Rollin ne manqua pas d'aller le lendemain matin chez lui, attendre ſon lever, & auſſi-tôt entra dans ſa chambre, ſe jetta à ſes genoux, & lui demanda bien des pardons de ce qui s'étoit paſſé la veille, & lui fit connoître qu'il avoit été obligé d'en agir comme il avoit fait en qualité de Recteur de l'Univerſité, qui doit toujours avoir la premiere place dans les Aſſemblées publiques des Colléges qui en dépendent. M. de Sens fut ſatisfait de ſon excuſe & l'embraſſa. [b]

Il s'en fallut de beaucoup que ce fut la vanité qui eut

[a] Le Prince Royal de Pruſſe, aujourd'hui Roi de Pruſſe, a fait compliment à Rollin par des lettres obligeantes ſur les différens Ouvrages qu'il a mis au jour, & a été en commerce de lettre avec lui.

[b] Les Recteurs de l'Univerſité ont attention pour ſoutenir avec politeſſe le premier rang qui leur eſt dû dans les aſſemblées publiques des Colléges de leur dependance, de prendre le tems d'entrer dans ces aſſemblées, que les Cardinaux, les Evêques & les premiers Magiſtrats n'y ſont pas, ou d'en ſortir avant qu'ils y entrent, ſe faiſant toujours avertir quelques momens auparavant afin qu'on les retienne dans leur caroſſe ou dans quelque ſalle, pour leur donner le tems d'en ſortir avec dignité.

conduit Rollin dans cette occaſion ; tout le monde connoiſſoit ſon caractere modeſte, doux & obligeant, qui joint à tous ſes grands talents, à la pureté de ſes mœurs & à ſa haute piété, lui ont acquis une eſtime générale de ſon vivant, & rendront ſa mémoire reſpectable dans toute la ſuite des ſiécles.

On trouve un très-bel & juſte éloge de cet homme illuſtre dans l'Hiſtoire de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres par M. de Boze ; dans les Amuſemens du Cœur & de l'Eſprit tome XII. dans le Mercure de Décembre 1742. & dans la ſuite des nouvelles du tems du 3. Décembre 1741. page 1103.

ſon Portrait a été gravé dans la ſuite des Hommes Illuſtres du ſieur Petit, avec les quatre Vers ſuivans.

A cet air vif & doux, à ce ſage maintien,
Sans peine de ROLLIN on reconnoit l'image ;
Mais, crois-moi, cher Lecteur, médite ſon ouvrage
Pour connoitre ſon cœur, & pour former le tien.

CCLXXXIV.

MELCHIOR DE POLIGNAC,

Abbé de Bonport, de Mouzon, de Begard, de Corbie & d'Anchin ; maitre de la Chapelle du Roi en 1713. nommé Cardinal la même année ; Archevêque d'Auch en 1726. Commandeur des Ordres du Roi en 1728. reçu à l'Académie Françoiſe en 1704. honoraire de l'Académie des Sciences en 1715. & de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres en 1717. mort à Paris le 20. Novembre 1741. âgé de 80. ans & 19. jours, inhumé en l'Egliſe de ſaint Sulpice. (Poëte Latin.)

Il nâquit au Puy en Velay le 11. Octobre 1661. Il étoit ſecond fils de Louïs-Armand Vicomte de Polignac, Marquis de Chalençon, Gouverneur du Puy, Chevalier des Ordres du Roi, & de Jacqueline Beau-

voir

voir-Grimoard du Roure, sa troisiéme femme. Dans sa première jeunesse, M. son pere l'amena à Paris, & le mit au Collége de Clermont, appellé depuis de Louïs le Grand, où le jeune Abbé de Polignac brilla dans toutes ses Classes d'Humanités & de Rhétorique : il entra ensuite au Collége d'Harcourt pour la Philosophie, où il fit de très-grands progrès, & s'y distingua d'une maniére singuliere, y ayant soutenu deux Theses différentes, l'une sur la Philosophie d'Aristote, & l'autre sur celle de Descartes avec un grand & un égal succès : les Theses qu'il soutint en Sorbonne dans son cours de Théologie, ne lui firent pas moins d'honneur. LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Ses études étant achevées, il ne tarda pas à se faire connoître à la Cour. Sa naissance, sa physionomie noble & prévenante, sa taille élevée, son port majestueux, son esprit orné de la plus belle érudition, son Eloquence naturelle & sa conversation aimable, lui attirerent l'estime & l'amitié des personnes du premier rang & du plus grand mérite. Le Cardinal de Bouillon fut un des premiers à lui en donner des marques, & le mena à Rome en 1689. pour être son conclaviste à l'exaltation du Pape Alexandre VIII. Ottoboni, après la mort d'Innocent XI. Odescalchi.

L'Abbé de Polignac étant de retour à la Cour, & Louïs XIV. étant informé de toutes ses belles qualités, de ses grands talents & de sa capacité, ne crut pas trouver un sujet plus propre pour s'en servir dans les affaires les plus importantes de l'Etat : il l'emploia pendant une longue suite d'années dans les négociations les plus grandes & les plus difficiles de son Régne, sçavoir en qualité d'Ambassadeur extraordinaire en Pologne en 1693. d'Auditeur de Rote à Rome en 1706. de Ministre Plénipotentiaire à Gertruydemberg en 1709. d'Ambassadeur Plénipotentiaire au Congrés d'Utrech en 1713. où il apprit sa nomination au Cardinalat. Depuis Louïs XV. eut la même confiance dans le Cardinal de Polignac, & le

LE CARDINAL DE POLIGNAC.

nomma en 1724. ſon Miniſtre à la Cour de Rome, d'où il ne revint en France qu'en 1732.

Je n'entreprendrai point de faire ici l'éloge de ce grand homme ; on le trouvera tel qu'il le mérite, dans l'Hiſtoire des trois Académies célébres de Paris, où il tenoit un rang des plus diſtingués ; trois Académiciens prononcerent avec Eloquence & dignité dans chacune de ſes Académies ſon éloge dans leur Aſſemblée publique au milieu d'un auditoire des plus nombreux de perſonnes diſtinguées par leur mérite & par leur rang, qui y donnerent beaucoup d'applaudiſſemens : c'eſt dans ces éloges qu'on connoîtra les principaux évenemens de ſa vie, & qu'on verra toutes ſes grandes qualités dans tout leur jour.[a]

Je ne donnerai ici qu'une legere idée de l'eſprit du Cardinal de Polignac pour ce qui regarde les Belles-Lettres, les beaux Arts, & ſurtout la Poëſie. Il a donné des preuves de ſon Eloquence naturelle dans ſes Ambaſſades où il charmoit les perſonnes avec qui il traitoit des affaires les plus importantes : on l'écoutoit avec plaiſir dans toutes les Aſſemblées où il ſe trouvoit, & dans les Académies où il préſidoit : & pour juger mieux de ſa grande Eloquence il ſuffit de lire le *Diſcours qu'il prononça à ſa reception à l'Académie Françoiſe*, qu'on peut dire être un Chef-d'œuvre dans ce genre.

Perſonne n'avoit plus que lui la connoiſſance de la belle Antiquité dans tous les genres ; Hiſtoire, Médailles, Monumens, Pierres gravées, Peinture & Sculpture ; tout étoit de ſon reſſort : il avoit fait une collection admirable de Bronze, de Marbre & même de Porphire, repreſentant des Statues, des Buſtes, des Bas-reliefs & autres morceaux antiques & quelques-uns modernes, qui décoroient quatre grandes Salles & le bel eſcalier de ſon

[a] M. Nericault deſtouches, pour lors Directeur de l'Académie Françoiſe, prononça l'Eloge hiſtorique du Cardinal de Polignac le dix Mars 1742. M. de Boze de l'Académie Françoiſe & Secrétaire perpetuel de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres, prononça à l'entrée de celle-ci après Pâques 1742. ſon Eloge, & M. de Mairan, Secrétaire perpetuel de l'Académie des Sciences y prononça quelques jours après celui qu'il avoit compoſé.

LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Hôtel à Paris, que tous les curieux alloient admirer, de même que quelques Tableaux d'habiles maitres.

Toutes les personnes qui ont connoissance des Belles-Lettres, n'ignorent pas que le Cardinal de Polignac n'ait composé un *Poëme Latin* intitulé l'*Anti-Lucrece* contre le Systéme & la Morale d'Epicure, que le fameux *Lucrece*, Poëte de l'ancienne Rome, a renfermé dans son *Poëme de la nature des choses* en six livres. Ce fut en 1698. que l'Abbé de Polignac, depuis Cardinal, commença son *Anti-Lucrece* à son retour de Pologne, où il avoit été envoyé de la part du Roi pendant la derniere maladie du Roi SOBIESKI, pour procurer la Couronne de ce Royaume à S. A. S. François-Louis de Bourbon, Prince de Conti, troisiéme du nom. [a]

Cette Négociation n'ayant pas réussi comme le Roi le souhaitoit, l'Abbé de Polignac eut l'ordre de se retirer à son Abbaye de Bonport, où il commença à travailler pendant trois années qu'il y resta à son Poëme de l'*Anti-Lucrece* qu'il divisa en six Livres ; mais étant rappellé à la Cour, toutes les affaires importantes dont il fut chargé, l'empêcherent de donner la derniere main à cet Ouvrage, & ce ne fut qu'en 1719. qu'il eut le loisir de le revoir, du tems de la Regence de M. le Duc d'Orleans, ayant été envoyé à son Abbaye d'Anchin pour une affaire à laquelle on connut bien dans la suite qu'il n'avoit aucune part, & d'où il revint en 1722. Il soutint encore cette disgrace avec douceur & fermeté, ce qui ne servit qu'à lui faire plus d'honneur & à lui procurer des nouvelles dignités, ayant été depuis Ministre des affaires de France à Rome, & ayant été honoré du Cordon bleu, & nommé à l'Archevêché d'Auch.

[a] Le Roi Sobieski mourut le 29. Juin 1696. l'Abbé de Polignac étoit en Pologne dès l'année 1694. M. le Prince de Conti partit après la mort du Roi Sobieski ; mais l'Electeur de Saxe son competiteur pour la Couronne de Pologne, l'emporta sur lui, & fut déclaré Roi malgré tous les soins de l'Abbé de Polignac, qui ne réussirent que faute des fonds d'argent destinés pour cette négociation, qui arriverent trop tard. Le Roi crut lui en devoir marquer quelque mécontentement, & lui commanda de se retirer à son Abbaye de Bonport d'où il revint en 1702. encore plus glorieux, ayant été reçu très-gracieusement de sa Majesté, & en ayant rapporté un Poëme qui lui fera honneur dans toute la Posterité.

LE CARDINAL DE POLIGNAC.

Dans sa retraite à l'Abbaye d'Anchin, sa principale occupation fut de perfectionner son Poëme, qu'il augmenta de six Livres jusqu'à huit, ayant même laissé des matériaux pour en faire un neuviéme: ce Poëme n'a vû encore le jour que par des copies qui s'en sont échappées, & qui ont eu quelque cours. Les personnes qui ont eu l'avantage de les lire, & qui sont en état d'en juger, disent qu'il est écrit avec une élégance Virgilienne, & avec autant d'agrémens & de beautés que celui de Lucrece, son Antagoniste, dont il combat le Systéme & la Morale avec des armes victorieuses: il y met dans son beau jour la Philosophie nouvelle de Descartes & celle de Newton qu'il possédoit également bien; c'est la maniere dont en parle M. de Mairan dans l'éloge de ce Cardinal; il y fait une legere analise des sujets & des matiéres qu'il y traite, & marque que les huit Livres qui le composent jusqu'à présent, sont les uns de mille Vers, les autres de douze cents, & quelques-uns de treize cents, dont on peut conclure que le Poëme de l'*Anti-Lucrece* contient environ dix mille Vers.

Mon ami feu le Pere Vaniere, Jesuite de Toulouse, peut-être le plus grand Poëte Latin parmi les Modernes, vint à Paris en 1731. & y passa jusqu'au mois d'Octobre 1732. il fut saluer pendant son séjour le Cardinal de Polignac, qui le reçut avec de grands témoignages d'estime & d'affection, & lui communiqua quelques parties de son Poëme que ce Pere me dit avoir lu avec beaucoup de satisfaction; c'est ce qui m'engagea d'aller avec lui rendre visite à ce Cardinal, qui nous acueillit avec ses graces naturelles & cet air admirable qui charmoient toutes les personnes qui avoient l'honneur de l'approcher. Je pris la liberté de lui demander une grace de la part du Parnasse, qui étoit de faire graver son nom sur le premier roulleau de Bronze de nos Poëtes Latins, en attendant que je pusse mieux faire; je lui ajoutai que quoique je me fusse fait une loi de ne mettre sur ce Monument

nument que les Poëtes que la mort avoit enlevés, j'étois persuadé que le Public me sçauroit bon gré d'y placer de son vivant un aussi grand homme que lui qui méritoit bien d'avoir ce privilége ; il me fit l'honneur de me serrer les deux mains, & de me dire d'un air affectueux que je lui ferois grand plaisir de le placer de cet maniere sur le Parnasse ; c'est ce que j'ai exécuté avec beaucoup de joie.

Deux mois après cette visite, l'Edition de ce Volume parut, & le Cardinal fut un des premiers auquel j'en portai un exemplaire (grand in-folio) relié avec soin: il le reçut avec l'air du monde le plus gracieux me donnant de grandes marques d'estime & d'amitié qui me rendirent confus, ayant même voulu, après une conversation d'une bonne demie-heure, me reconduire jusqu'au bout de son Appartement, & à la porte du Vestibule, qui descendoit à la cour. En le quittant, je lui demandai la permission d'avoir, sous ses auspices, l'honneur de présenter le même Volume à l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres dont il étoit Président en l'année 1733. Il m'offrit gracieusement de m'y conduire & de m'y présenter ; j'aurois bien fait de l'accepter, il m'auroit moins oublié qu'il ne fit : mais apprehendant de l'embarrasser, je me contentai de le prier de m'indiquer le jour qui lui seroit le plus commode pour m'y trouver : il me donna le jour de l'ouverture de l'Assemblée de cette Académie après Pâques de ladite année 1733. Je m'y rendis de bonne heure le jour marqué, & à son arrivée je me trouvai à la descente de son carrosse, tenant mon Livre à la main, & j'eus l'honneur de lui dire que je m'étois rendu à ses ordres, à quoi il ne me répondit rien, & entra dans un bureau ou cabinet qui tient à la grand'Salle de l'Académie, où dix ou douze Académiciens s'étoient rendus. Je l'y suivis & je lui repetai encore d'une maniére plus étendue ce que j'ai eû l'honneur de lui dire à la

LE CARDINAL DE POLIGNAC.
descente de son carrosse ; mais voyant que j'avois le malheur de n'en être aucunement reconnu, & qu'il ne me disoit pas un mot, je pris le parti d'adresser mon compliment à M[rs] les Académiciens qui étoient présens, & de leur présenter mon Livre, qu'ils me firent l'honneur de recevoir de la maniére du monde la plus gracieuse & la plus satisfaisante : ils me placerent ensuite avec distinction dans leur grand'Salle d'Assemblée pour y entendre les Discours & les Eloges qui y furent prononcés. Je m'hazardai à la sortie de l'Assemblée de faire encore la reverence à M. le Cardinal de Polignac, dont je n'eus pas encore l'honneur d'être reconnu.

Cette avanture me fait rappeller avec un sensible plaisir la reception honorable que me fit en 1727. cette même Académie où M. l'Abbé Bignon Conseiller d'Etat & Surintendant de la Bibliothéque du Roi présidoit. Il me fit l'honneur de m'indiquer un jour ordinaire des Assemblées pour présenter sous ses auspices à l'Académie une grande Estampe du Parnasse François, montée en bordure dorée, avec une glace, un volume *in*-12. de sa description, & une suite de seize Médaillons de quelques-uns des Poëtes & des Musiciens de notre Parnasse.

Je m'y rendis ; j'entrai d'abord dans la grand'Salle qui communique à cette Académie & à l'Académie Françoise : deux Académiciens, M. de Valois & M. de Foncemagne furent députés pour venir me prendre dans cette Salle, & m'introduisirent dans l'Académie où tous ces Messieurs se leverent & se tinrent debout pendant une petite demie-heure que j'y restai. Je leur fis mon compliment, où j'eus l'honneur de leur dire entr'autres choses que je leur apportois un tribut qui leur étoit dû bien légitimement comme aux Maîtres & aux Juges souverains de tout ce qui concerne & regarde les Monumens. M. l'Abbé Bignon me

répondit par un Discours assez étendu & bien flatteur pour moi, où brilloient cette belle & noble élégance & cette politesse aimable, dont il est un des premiers modéles. Cette cérémonie finie, je fus reconduit jusqu'à la porte de la premiere Salle par où j'étois entré, par les deux mêmes Académiciens, qui m'avoient introduit dans l'Assemblée, auxquels se joignirent Dom Montfaucon, l'Abbé Couture, M. de Chambort, & deux ou trois autres de ces Messieurs, qui me firent beaucoup de politesse & d'amitié. L'Académie me fit l'honneur le lendemain de m'envoyer M. de Valois me faire des remercimens de sa part de mon present: l'Estampe du Parnasse fut placée dans un endroit distingué de la Salle d'Assemblée, & les Medaillons furent mis dans la Bibliothéque ou le Cabinet qui en depend.

En la même année 1727. environ quatre mois avant la réception gracieuse que l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres avoit bien voulu me faire. M. de Fontenelle, Doyen de l'Académie Françoise m'y avoit introduit pour présenter aux illustres personnes qui la composent, un Tableau du Parnasse François de la grandeur du bronze, & deux grandes Estampes qui le represent: la cérémonie y fut fort abregée; à peine fus-je entré dans leur Assemblée, que je fus embrassé par cinq ou six Messieurs de ma connoissance, qui me placerent comme eux dans un fauteuil, où j'eus le tems d'expliquer fort à mon aise la composition de l'Ouvrage que je leur présentois. J'appris deux jours après que l'Académie Françoise avoit député M. de Saci & M. l'Abbé du Bos pour me remercier de mon présent, ce qui m'engagea d'aller le lendemain à l'Académie qui étoit assemblée, pour la remercier, & surtout ces deux Messieurs, de l'honneur qu'ils vouloient bien me faire, les priant de trouver bon que je vinse recevoir leur visite dans l'Académie même. Je les engageai avec M. de Fontenelle & M. l'Abbé Alary, & ceux qui étoient présens, de me

faire l'honneur de venir dîner chez moi deux ou trois jours après pour y voir à leur aise le Parnasse François en bronze, ce qu'ils accepterent gracieusement, & ce qui fut exécuté joieusement. Le tableau du Parnasse bien embordure fut aussi-tôt placé dans la Salle intérieure de l'Académie avec un grand nombre de portraits d'Académiciens qui y sont un grand ornement.

Le Lecteur me passera cette petite digression, dans laquelle je fais paroître trop de vanité; mais j'ai été quelquefois si mal reçu en faisant même des présens gratuitement & sans aucune obligation, que j'espere qu'il me permettra de me faire honneur de la maniére obligeante & gracieuse dont presque toutes les Académies de beaux Esprits & de Belles-Lettres du Royaume ont reçu les Estampes & les Livres du Parnasse que je leur ai présentés ou envoyés, de même que plusieurs grands Seigneurs de la Cour, & surtout le Roi, à qui est dédié le Parnasse, auquel feu M. le Cardinal de Fleury m'a fait l'honneur de me présenter trois fois dans les différens petits présens que j'ai faits à Sa Majesté, en Tableau, Estampes, Livres & Médaillons qui concernent ce Monument: c'est aussi une occasion que je trouve ici de leur en marquer ma très-humble & très-vive reconnoissance.

Je conviens que j'aurois du plûtôt m'étendre sur les honneurs qui sont dus au Cardinal de Polignac, que sur ceux qu'on a bien voulu m'accorder; mais un éloge digne de ce grand homme étoit bien au dessus de mes forces. J'ai renvoyé avec juste raison aux trois célébres Orateurs qui l'ont prononcé dans nos trois plus fameuses Académies, persuadé que nos Poëtes les plus illustres & tous les gens de Lettres & d'Arts m'applaudiront de l'avoir placé, même de son vivant, sur le Parnasse. J'avois un grand desir de l'y faire paroître d'abord en Médaillon, mais j'ai crains qu'on ne m'accusa de trop de flatterie, & qu'il falloit attendre que son

son *Antilucrece* fut imprimé, pour qu'il y brilla à plus juste titre dans un riche Médaillon.

Bouchardon, habile Sculpteur, a fait un très-beau Buste en marbre du Cardinal de Polignac : le célébre Rigaud l'a peint jusqu'aux genoux d'une maniere admirable, & François Chereau l'a excellemment bien gravé.

CCLXXXV.

PIERRE BRUMOY,

Jesuite, né à Rouen au mois d'Août 1688. mort à Paris le 17. Avril 1742. dans la cinquante-quatriéme année de son âge, inhumé dans l'Eglise de la Maison Professe. (Poëte Latin & François.)

Le Pere Brumoy entra au Noviciat des Jesuites de Paris le 8. Septembre 1704. & en étant sorti au mois d'Octobre 1706. il commença sa Philosophie au Collége de Louis le Grand : l'ayant achevée en 1708. ses Supérieurs l'envoyerent à Caen professer les Humanités. Il revint à Paris en 1713. pour y faire sa Théologie, & se disposer à entrer dans les ordres sacrés ; après quoi il passa quelques années en Province pour y regenter la Rhétorique.

On le rappella en 1722. à Paris, où on le chargea de l'éducation du Prince de Talmont : il commença dès lors à travailler aux *Memoires de Trevoux*, & il ne discontinua ce travail qu'en 1739. qu'il vint demeurer à la Maison Professe. Pendant les dix-sept années qu'il a presque toujours fourni à ces *Memoires* (ouvrage certainement considérable, & dont on compteroit plusieurs Volumes) il en fut employé six à professer les Mathématiques, où il s'est acquis de la réputation ; ce qui ne l'empêcha pas de donner encore plusieurs Ouvrages à l'im-

BRUMOY. preſſion tels que *la Vie de l'Impératrice Eleonore, mere des deux derniers Empereurs de la Maiſon d'Autriche*, tirée de celle que le Pere Céva, Jeſuite, avoit écrite à Milan (Volume in-12.) [a] *le Theâtre des Grecs* en trois Volumes in-4°. [b] preſque tout le troiſiéme Volume de *l'Hiſtoire des Revolutions d'Eſpagne.* [c] Pluſieurs autres petits Ouvrages ſortirent auſſi de la plume du Pere BRUMOY pendant cet eſpace de tems auxquels il n'a pas mis ſon nom, & des Traductions de quelques Harangues Latines du Pere Porée, qu'on trouve dans le recueil de celles de ce grand Orateur, qui ont été imprimées juſqu'à préſent chez les Freres Barbou, à Paris. Il eſt encore Editeur de quelques autres Ouvrages auxquels on peut dire qu'il a mis la derniere main, tels que l'*Hiſtoire de Gabrini Rienzi* [d] que le Pere du Cerceau n'avoit pas encore achevée à ſa mort ; une ſeconde Edition des *Régles de la Poëſie Françoiſe* par le Pere Mourgues, qu'il a augmentée & corrigée en quelques endroits. [e]

En 1739. le Pere Brumoy étant venu demeurer à la Maiſon Profeſſe de Paris, il fut chargé par ſes Supérieurs de continuer l'*Hiſtoire de l'Egliſe Gallicane*, dont il acheva le premier Volume commencé par le Pere de Longueval, & dont il a fait tout le ſecond.

Par les différens Ouvrages dont on vient de donner le Catalogue, le Pere Brumoy s'eſt acquis à juſte titre la qualité de Mathématicien, d'Orateur, d'Hiſtorien, de Critique & de Traducteur ; il ne mérite pas moins

a Elle fut imprimée chez Briaſſon à Paris. 2. éditions 1723. & 1725.

b *Le Théatre des Grecs*, chez J. B. Coignard, & Rollin le fils, Paris 1730.

c *Révolutions d'Eſpagne* : Il y en a deux éditions chez Rollin le fils, dont la derniére eſt de 1734. Le dernier épiſode du ſecond volume, de méme que le premier du troiſiéme, ſont du Pere Joſeph Arthuis, Jeſuite, homme d'un mérite diſtingué, & dont le commerce étoit des plus aimables, que la mort enleva en 1722. âgé d'environ 40. ans, avant qu'il pût mettre au jour pluſieurs Ouvrages qu'il avoit commencés, entr'autres une *Tragédie* intitulée *Joſeph.*

d *Gabrini Rienzi* Tyran de Rome en 1347. de ſimple Lavandier parvint à ſe rendre maitre de cette grande ville, à laquelle il vouloit rendre ſon ancienne ſplendeur ; mais il fut aſſaſſiné à cauſe de ſes débordemens, peu de temps après s'en être rendu ſouverain Ce fut ſous le Pontificat de Clement VI. qui tenoit pour lors ſon ſiege à Avignon. Cette hiſtoire eſt imprimée chez la Veuve Etienne, volume *in*-12. à Paris 1733.

e Regles de la Poëſie chez Vincent, Paris 1726. volume in-12.

On trouvera dans cette deſcription du Parnaſſe un article du P. du Cerceau, page 650. & un du P. de Mourques, page 718.

celle de Poëte par le grand nombre de *Poësies Latines & Francoises* qu'il a composées dans le feu de sa jeunesse. Elles ont été imprimées dans un Recueil en 4. volumes *in*-12. chez Coignard, Paris 1741. Les deux principaux ouvrages de ce Recueil sont un *Poëme des Passions* en XII. Chants, & un *Poëme sur la Verrerie*, tous les deux en Latin. Quelques Critiques auroient souhaité que dans celui des Passions il n'y eut point admis quelques Divinités de la Fable ; mais outre que ces Divinités donnent plus de feu, de diversité, & d'agrément à son Poëme, son dessein n'a point été de le traiter en Théologien, & d'en faire un ouvrage purement Chrétien, quoiqu'il marque souvent en quelques endroits que le vrai bien est de connoître & d'aimer Dieu. Son but dans ce Poëme a éte de peindre au naturel toutes les Passions & de faire voir tous les désordres où elles nous entraînent, & en même tems de montrer les moyens de les reprimer. C'est un ouvrage rempli d'une morale qui convient à tous les hommes éclairés par la sage Nature, & sur-tout à ceux qui vivent dans le grand monde, qu'il cherche à instruire sans vouloir dogmatiser. On ne sçauroit être trop en garde contre les Passions, & par conséquent, selon moi, on ne sçauroit trop lire ce Poëme pour apprendre à les calmer. Le Pere Brumoy a voulu mettre en état de le lire non seulement les personnes auxquelles le Latin est familier, mais encore celles qui sçavent le François, ayant donné à côté des Vers Latins une Traduction Françoise en Prose, qu'on peut dire toute poëtique, & qui n'a pas moins de beauté & d'agrément que le Latin. BRUMOY.

Son *Poëme de la Verrerie* doit être regardé comme un chef-d'œuvre dans son genre. Il est traduit aussi en Prose très-élegante comme toutes les Piéces Latines qui sont contenues dans ce Recueil, sçavoir, *huit autres Pieces en Vers Latins*, dont deux sont traduites en

BRUMOY. Vers François, & les six autres en Prose. Celle qu'il a faite *sur la Convalescence de Pierre Huet*, ancien Evêque d'Avranches, est la principale. [a] Toutes ces Piéces son très-propres, non seulement pour instruire & amuser agréablement le Lecteur, mais encore, par rapport aux deux Langues dans lesquelles elles sont écrites, à maintenir & à fortifier ceux qui ont appris le Latin dans l'usage de cette Langue, une des principales sources de la belle Litterature & du bon goût, qui paroît cependant presque abandonnée parmi les gens du monde, & qu'on pourroit dire à la honte de ceux qui l'ont apprise, comme le P. Brumoy le fait connoître dans un *Discours sur la Décadence de la Poësie Latine en Europe.*

Pour les *Poësies Françoises du Pere Brumoy*, outre les deux Piéces marquées ci-dessus, elles consistent en *trois Odes* ; une Piéce intitulée *Les Complimens* à M. Guynet, Intendant à Caen en 1712. quelques *Epitres en Vers & en Prose*, entr'autres celle qui contient la *Description du Parnasse François*, qui est une Traduction de l'Epitre en Vers Latins du Pere Vaniere. Elles sont l'une & l'autre inserées à la fin de ce Volume, page LXIII. & les suivantes. Le quatriéme Volume de son Recueil renferme ses *Piéces de Théatre en Vers François*. I. *Isaac*, Tragédie en cinq Actes. II. *Jonathas*, ou *le Triomphe de l'Amitié*, Tragédie en trois Actes avec un Prologue. III. *Le Couronnement du jeune David*, Pastorale en quatre Actes. IV. *La Boëte de Pandore*, ou *la Curiosité punie*, Comédie en trois Actes. V. *Plutus*, Comédie en trois Actes. Voici ce qu'il dit de ses Piéces de Théatre qui ne sont pas sans beauté & sans agrément. « Je ne les ai composées uniquement que pour „ l'éducation des jeunes Eléves des deux sexes, dont „ on s'efforce dans la retraite & dans les Colléges à for- „ mer le cœur & l'esprit par la déclamation en quelque

[a] On a mis cette Piéce Latine à l'article CCXXI. de Pierre Huet, pag. 574.

façon

„ façon publique, moyen néceſſaire & autoriſé. Je prie „ le Lecteur de ne les conſidérer que dans le point de „ vûe que je les ai placées en les compoſant. Il eſt des „ Théatres ſupérieurs & inférieurs, publics & par- „ ticuliers pour les hommes & pour les enfans. Le vrai „ but de toutes eſt de plaire & d'inſtruire, mais il n'eſt „ pas permis d'atteindre juſqu'à l'inimitable Racine dans „ ſes Piéces d'*Eſther* & d'*Athalie*. „ BRUMOY.

Quelques Piéces en Proſe Françoiſe ſont encore repandues dans le Recueil du Pere Brumoy, ſçavoir une *Lettre ſur la queſtion, Quelle eſt la plus forte des Paſſions*, ſuivie d'un *Plaidoyer ſur la Pareſſe*, qu'il entend par l'amour du repos, la regardant dans cette vûe comme la plus forte des Paſſions, prétendant qu'elle l'emporte ſur celles de l'intérêt, de l'ambition, de la vengeance & de l'amour du plaiſir ; voulant faire connoître que preſque toutes les Paſſions n'ont d'autre but que de parvenir à cet état heureux de pareſſe & de repos. Il a bien raiſon de dire que cette opinion a bien l'air d'un Paradoxe, mais que s'étant engagé dans une compagnie où il avoit haſardé de l'avancer, il falloit bien qu'il la ſoutint. Les autres piéces ſont un *Plaidoyer pour l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres*, & un *autre pour l'Académie de Peinture*. Un *Diſcours ſur l'uſage des Mathematiques* : on trouve qu'il a pouſſé un peu trop loin l'étendue & le reſſort de cette ſcience, juſqu'à dire que le Poëte même pour exceller dans ſon Art, ne devoit pas ignorer les Mathématiques; ſur quoi l'Auteur des Obſervations des Ecrits modernes l'a un peu badiné, de même que ſur ſon ſentiment au ſujet de la Pareſſe qu'il propoſe comme la plus forte des Paſſions; mais ce Critique ſevere n'a pû s'empêcher de lui donner de grandes louanges ſur la plus grande partie de ſes autres Ouvrages. On ne peut réfuſer au Pere Brumoy une place diſtinguée ſur notre Parnaſſe par rapport à ſon *Poëme des Paſſions*, à celui *de la Verrerie*,

BRUMOY. & à ſes *autres Poëſies Latines*, dont il a donné une Traduction en Proſe toute Poëtique par le tour & l'élégance qu'il lui a donnée. Il mérite auſſi cette place par rapport à ſes Poëſies Françoiſes au nombre deſquelles ſont cinq Piéces de Théatre, de même que par ſon *Théatre des Grecs*, [a] *où il a traduit en Proſe avec beaucoup de juſteſſe & de netteté les plus belles Tragédies & les Comédies les plus eſtimées des Poëtes Grecs, avec des Obſervations & Réflexions ſçavantes & judicieuſes ſur ces Piéces, & un Parallele du Théatre ancien & du moderne;* Ouvrage unique dans ſon genre, & d'une grande utilité aux Poëtes Dramatiques, qui a mérité les applaudiſſemens de toutes les perſonnes de la premiére érudition, entr'autres de l'illuſtre Rouſſeau qui lui a adreſſé ſa belle Epitre en Vers ſur la Tragédie.

J'ai été près de vingt ans en liaiſon d'amitié avec le Pere Brumoy, & je puis aſſurer que ſi tous les talents divers de l'Eſprit lui ont acquis une grande réputation, les

a THEATRE DES GRECS, trois volumes *in*-4°. chez Jean-Baptiſte Coignard, & Rollin le fils, Paris 1730. L'Auteur a diviſé l'Ouvrage en trois Tomes & en trois parties : le premier Tome contient un *Diſcours ſur le Théatre des Grecs, un ſecond Diſcours ſur l'Origine de la Tragédie, un troiſiéme ſur le Parallele du Théatre ancien & du moderne*; L'ŒDIPE, *Tragédie* de Sophocle. *Réflexions ſur cette Piéce, ſuivie de quelques comparaiſons avec* L'ŒDIPE de Seneque *& celui* de Pierre Corneille. ELECTRE, *Tragédie* de Sophocle *avec des réflexions.* Les COEPHORES d'Echille. ELECTRE, *Tragédie* d'Euripide. PHILOCTETE, *Tragédie* de Sophocle ; *réflexions ſur cette Piéce.* HIPPOLYTE, *Tragédie* d'Euripide, *avec des réflexions & comparaiſons avec celle* de Seneque *& celle* de Racine *ſur le même ſujet.* IPHIGENIE EN AULIDE, *Tragédie* d'Euripide, *avec des réflexions ſur cette Piéce & ſur celles* de Rotrou, de Racine, *& de* Lodovico dolcè ; IPHIGENIE EN TAURIDE d'Euripide ; ALCESTE, du même Auteur avec des réflexions ſur ces deux Tragédies.

Le ſecond tome & la ſeconde partie renferment PROMETHE'E ; les SEPT CHEFS AU SIEGE DE THEBES ; LES PERSES ; AGAMEMNON ; LES EUMENIDES ; LES SUPPLIANTES *ou* DANAÏDES, *ſix Tragédies* d'Eſchile. AGAMEMNON, *Tragédie* de Seneque ; AJAX FURIEUX ; ANTIGONE ; ŒDIPE A COLONE ; LES TRACHINIENNES, *quatre Tragédies* de Sophocle. *Sommaire de* L'ANTIGONE de Rotrou, & de ſa Tragédie D'HERCULE MOURANT, *de même que de celle* D'HERCULE AU MONT ŒTA. HECUBE ; ORESTE ; LES PHENICIENS ; MEDE'E ; ANDROMAQUE (*celle-ci comparée avec celle* de Racine) LES SUPPLIANTES *ou* LES ARGIENNES ; RHESUS ; LES TROYENNES ; LES BACCHANTES ; LES HERACLIDES ; HELENE ; ION ; HERCULE FURIEUX, *treize Tragédies* d'Euripide *avec un ſommaire & des réflexions ſur* L'ANTIGONE de Rotrou, *ſur* LA THEBAIDE *ou* LES FRERES ENNEMIS de Racine ; ſur la MEDE'E *de* Seneque & *celle* de Pierre Corneille, de même que ſur l'HERCULE FURIEUX de Seneque. Toutes les Tragédies qui ſont contenues dans cette ſeconde partie, ne ſont pas traduites en entier ; il n'en a donné que l'Analiſe, & des extraits étendus & diſtribués par actes qui en donnent une juſte connoiſſance. Le troiſieme tome contient les Piéces ſuivantes *Diſcours ſur la Comédie ; des obſervations préliminaires.* Onze Comédies D'ARISTOPHANES, *ſuivant les dates de leur compoſitions*, ſçavoir LES ACHARNIENS ; LES CHEVALIERS ; LES NUE'ES ; LES GUESPES ; LA PAIX ; LES OISEAUX ; LES FESTES DE CERE'S ; LYSISTRATA ; LES GRENOUILLES ; LES HARANGEUSES *ou* L'ASSEMBLE'E DES FEMMES ; PLUTUS ; ces Comédies ne ſont pas auſſi traduites en entier, *il n'en a fait que l'Analiſe & des extraits étendus & diſtribués par actes, de même qu'il l'a pratiqué dans les Tragédies de ſa ſeconde partie, à quoi il a été obligé principalement dans les Comédies d'Ariſtophane pour en ôter les obſcenités. Il a donné auſſi dans ce troiſieme tome* une Concluſion generale ; un *diſcours ſur* le Cyclope d'Euripide. *Les Faſtes de la Guerre du Peloponeſe*, & une Carte de la plus grande partie de la Grece.

qualités du cœur ne l'ont pas rendu moins recommandable; personnne aussi n'a eu plus d'amis non seulement dans sa patrie, mais aussi dans les Pays voisins de la France, sur-tout dans la Flandre Allemande où il fit un petit voyage en 1740. & resta un mois à Bruxelle, où il fut fort accueilli des personnes les plus distinguées, entr'autres de M. le Duc d'Aremberg, Prince d'Arscot & du S. Empire, un des Généraux & chef des Armées de la Reine de Hongrie, de M. le Comte de Lannoy, gouverneur de Bruxelle & de M. le Prince de la Tour-Tassis, qui lui ont donné de grandes marques de leur estime, de même que plusieurs personnes de mérite & d'érudition avec qui il étoit en commerce de Lettres. C'étoit l'homme du monde le plus simple, le plus doux, le plus affectueux & le plus empressé à rendre service, comme le fait connoître l'Auteur de son Eloge dans les Mémoires de Trévoux (mois de Juillet 1742.) je rapporterai ici un extrait de cet Eloge pour rendre la justice qui est due à cet illustre ami. „ En effet, *dit-il*, on „ peut avancer sans crainte d'être contredit que person„ne n'a connu le Pere Brumoy qui n'ait fait l'éloge de „ son cœur, & qui n'ait été charmé de son caractere. „ On étoit convaincu que de lui presenter une occasion „ de rendre service à quiconque sans distinction, c'é„toit l'obliger lui-même; on n'ignore pas non plus „ qu'il jugeoit aisément du cœur des autres par le sien, „ qu'il ne lui venoit pas à l'esprit de se mettre en gar„de contre qui que ce fut, & qu'il auroit eu bien de „ la peine à entrer en défiance contre ceux même qui „ l'auroient voulu tromper.

BRUMOY.

„ Rien de plus aimable que lui dans la société; sa „ conversation avoit quelque chose de si simple & de si „ ingenu qu'on avoit peine d'abord à y reconnoître l'Au„teur de tant d'ingénieux Ouvrages. Mais on ne pou„voit se défendre de l'aimer, & l'estime suivoit de près „ l'amitié, car à travers cette ingénuité & cette simpli-

BRUMOY. „ cité, qui lui étoit ſi naturelle, il laiſſoit bientôt échap-
„ per, ſans qu'il le voulut, de ces ſaillies heureuſes, de „ ces traits vifs & brillans qui décelent un beau génie; & „ lorſqu'on tomboit ſur quelque point d'érudition, il „ montroit tant de capacité, un jugement ſi ſolide, une „ critique ſi ſaine, qu'on ne ſe laſſoit pas de l'entendre „ parler.

„ Il eſt aiſé de juger qu'avec un naturel ſi riche, un „ homme qui n'avoit pas de paſſion, & qui avoit quitté „ le monde avant que d'en connoître le danger, qui a „ paſſé pendant trente-huit ans en Religion, toujours oc- „ cupé des devoirs de ſon état, d'études ſérieuſes, à qui „ on n'a jamais entendu rien dire qui bleſſa tant ſoit peu „ la charité, a dû mener une vie bien innocente. Le P. „ Brumoy étoit pénetré d'ailleurs des plus grandes ma- „ ximes du Chriſtianiſme, fort attaché à ſon état dont il „ a donné des marques très-conſtantes juſqu'au moment „ que ſon ſiecle, où il faiſoit tant d'honneur, eut le „ malheur de le perdre; mais la conſolation de ſes amis „ & de quantité de gens de Lettres, qui le connoiſſoient „ eſt que ſon nom, ſes Ouvrages & ſa réputation paſſe- „ ront juſqu'à la derniere poſterité. „

Après cet Eloge, je ne puis encore mieux rappeller tous les talents de l'eſprit & les qualités du cœur du P. Brumoy que par l'épitaphe que M. des Forges-Maillard, qui le connoiſſoit particulierement, m'a envoyée quelque tems après que je lui eus appris ſa mort; je la fis mettre dans le Mercure de France du mois de Novembre 1742. elle eſt dans ces termes.

Jette ſur ce tombeau des fleurs à pleines mains,
Paſſant, ci giſt BRUMOY; *les Vers que tu vas lire,*
Seront en peu de mots ſuffiſans pour t'inſtruire
Des mœurs & des talents du meilleur des humains;
Critique, Hiſtorien, Poëte, ami ſincere,
Sans relâche appliqué dans le Champ litteraire,
Sous le poids des travaux il mourut abattu;

Ayant

Ayant sçu réunir l'amitié, la constance,
La douce modestie & la haute science,
Le bel esprit & la vertu.

Le sieur Petit, qui grave avec succès la suite des Portraits des Hommes illustres dans tous les états différens, surtout en France, a gravé celui du Pere Brumoy, au bas duquel on lit ces Vers.

BRUMOY *s'est distingué par maint célèbre Ouvrage,*
Au temple de mémoire il en reçoit le prix.
Tu vois ses traits dans cette image :
Son sçavoir est dans ses écrits.

Voyez son éloge historique, *Mem. de Trevoux*, Juillet 1742.

CCLXXXVI.

FRANÇOIS-JOSEPH DE BEAUPOIL, Marquis de saint Aulaire, &c.

Né dans le Limosin, ci-devant Lieutenant Général pour le Roi, de cette Province, reçû à l'Académie Françoise en 1706. mort à Paris le 17. Décembre 1742. dans la 98e. année de son âge, inhumé en l'Eglise de saint Sulpice. (Poëte François.)

Le Marquis de saint Aulaire servit dans sa jeunesse quelques années dans les troupes. En *1696.* il épousa Marie Fumel, fille de Louïs Comte de Fumel en Agenois, & de Marguerite de Levy de Mirepoix, dont il eut plusieurs enfans, entr'autres Louïs de Beaupoil, Marquis de saint Aulaire, Colonel Lieutenant du Regiment d'Anguyen, tué au Combat de Rumersheim dans la haute Alsace en 1709. qui s'étoit marié en 1703. avec Marie-Thérese de Lambert, fille du Marquis de Lambert, Lieutenant Général des Armées du Roi, Gouver-

M. DE S. AULAIRE. neur de Luxembourg, & d'Anne Thérese de Marguenat de Courcelles si célebre parmi les gens de Lettres.[a] Du mariage de Louïs de saint Aulaire avec Marie-Thérese de Lambert, il n'est resté qu'une fille unique, mariée à Anne-Pierre d'Harcour, Comte de Beuvron, Marêchal de Camp des Armées, Lieutenant Général pour le Roi au Gouvernement de Normandie, &c. dont les enfans sont seuls heritiers du Marquis de saint Aulaire dont on parle ici.

Ce fut l'amitié & l'alliance qu'il contracta avec la Marquise de Lambert, & la société des beaux esprits, qui s'assembloient chez elle, qui lui firent sentir les talents qu'il avoit pour réussir dans les Ouvrages de la belle Litterature, & surtout dans la Poësie: ils le presserent & l'engagerent à les mettre en usage; il le fit paroître effectivement sans en faire parade, & seulement quand quelquefois l'occasion s'en présentoit pour amuser & égayer les personnes aimables & spirituelles avec lesquels il étoit en liaison.

Jamais homme n'a été plus propre pour la société du beau monde que le Marquis de saint Aulaire, il en faisoit les délices. S. A. S. Madame la Duchesse Dumaine, Princesse de beaucoup d'esprit l'attira par ses manieres gracieuses à sa Cour, où il passa plus de quarante années; cette Princesse trouvoit toujours de nouveaux plaisirs dans sa conversation; elle lui faisoit l'honneur de l'appeller son Berger & l'on peut dire que son Berger lui étoit respectueusement attaché, & faisoit un des plus grands agrémens de sa Cour brillante, où pendant plusieurs années elle donnoit les Fêtes les plus belles & les divertissemens les mieux ordonnés qu'on put desirer, surtout dans le tems qu'elle faisoit son séjour à

[a] La Marquise de Lambert mourut à Paris le 12. Juillet 1733. dans la 86. année de son âge; on voit un bel & long éloge de cette Dame dans le Mercure de France, Août 1733. page 1847. & les suivantes. Nous avons d'elle un excellent Ouvrage sous ce titre, *Avis d'une Mere à son fils & à sa fille*, Volume in-12. chez Ganeau, Paris 1728. & des *Réflexions sur les femmes*, imprimées en Hollande sans son consentement; elle a laissé aussi quelques autres petits *Ouvrages manuscrits*.

Sceaux. La Princeſſe s'y amuſoit auſſi quelquefois avec les Dames & quelques Cavaliers attachés à ſa Cour, à ces petits jeux d'eſprit où l'on ſe fait les uns aux autres des queſtions où il faut répondre d'une maniere ſpirituelle : un jour la Princeſſe propoſa celui où chacun eſt obligé de dire ſon ſecret en particulier à la perſonne qui eſt prépoſée pour le demander ; elle voulut bien elle-même s'en charger : le Marquis de ſaint Aulaire qui étoit des derniers de la Compagnie auquel ſon Alteſſe devoit s'adreſſer, fut aſſez heureux pour mettre le ſien en quatre Vers, qu'il crut qu'un Berger d'environ 90. ans pouvoit dire à ſa Princeſſe, ſans lui manquer de reſpect ; auſſi fut-il très-bien reçu, & il le méritoit bien par le tour délicat & fin de ſa penſée, le voici. M DE S. AULAIRE.

La Divinité qui s'amuſe
A me demander un ſecret,
Si j'étois Apollon, ne ſeroit pas ma Muſe,
Elle ſeroit Thétis & le jour finiroit.

La Princeſſe, qui cherchoit volontiers toutes les occaſions de faire valoir ſon Berger, envoya à M. le Cardinal de Fleury, Miniſtre d'Etat, une Piéce de Poëſie qu'il avoit compoſée ſur la tranquillité & le bonheur que la France goûtoit par la Paix qui venoit d'être conclue en 1736. entre le Roi, l'Empereur & le Roi d'Eſpagne ; cette Eminence y étoit louée avec eſprit, comme on le connoîtra par les Vers ſuivans.

Eſt-il bien vrai, divine Aſtrée
Que d'indiſſolubles liens
Nous aſſurent enfin les véritables biens,
Dont on vit tant de fois notre attente fruſtrée ;
Les grands ont-ils enfin appris
Quel eſt de tes bienfaits le véritable prix !
Sont-ils déſabuſés de croire
Que ſous le titre de vainqueurs
Ils porteroient au loin le pouvoir de la gloire,
Infidéles objets de leurs avides cœurs ?

M. DE S. AULAIRE.

Quelles mains ont eu la puiſſance
De ramener chez les mortèls
La bonne foi, la confiance,
Néceſſaires appuis de tes ſacrés Autels!
Tandis que quelque coin du monde
Gémira des fureurs de Mars,
Nous verrons donc ici dans une paix profonde
Fleurir le Commerce & les Arts.
O Ciel! acheve ces miracles,
Fait que l'homme de vérité
Soit toujours auſſi reſpecté,
Que les plus célèbres Oracles
Le furent de l'antiquité.

Voici la réponſe du Cardinal à la lettre ſpirituelle de la Princeſſe qu'accompagnoit cette Piéce de Poëſie. [a]

„ Je me rends enfin, Madame, & je conſens à laiſſer „ jouir votre Berger de l'immortalité que vous lui accor- „ dez; il la mérite, & ce n'eſt pas ce qu'il dit de flat- „ teur de moi, qui m'engage à l'avouer; mais il eſt beau „ pour la nation & pour l'humanité qu'un homme de „ près de cent ans faſſe des leçons à nos Poëtes moder- „ nes de la belle & de la coulante verſification. Perſon- „ ne ne joint plus élégamment la rime & la raiſon, & „ c'eſt un de ces miracles qui vous ſont ordinaires. Que „ votre Berger vive donc autant quil a deja vécu puiſque „ vous lui ordonnez; & ſi vous lui deſtinez un ſurvivant, „ je prie votre Alteſſe de ne pas oublier un homme qui „ défie en Proſe votre Berger de vous reſpecter autant „ que moi & de vous être plus attaché, &c. A Compiegne ce 8. Juillet 1739.

Je ne connois qu'imparfaitement les Poëſies du Marquis de ſaint Aulaire, dont il y a lieu d'eſperer d'en

[a] Il étoit dit un mot dans la lettre de la Princeſſe, d'une penſion du Roi qu'avoit le Marquis de ſaint Aulaire, âgé pour lors de 93. ans, qu'elle demandoit que le Cardinal, pour lors dans ſa 83. année, lui fit payer exactement pendant au moins une vingtaine d'année; à quoi S. E. donnoit bien volontiers ſon conſentement, & demandoit encore de ſurvivre au Marquis de ſaint Aulaire en qualité de Berger de la Princeſſe.

voir

voir quelque jour un Recueil, mais j'ai entendu dire à des connoiſſeurs du premier ordre qu'on y trouve des ſentimens délicats, un tour naïf, des fictions riantes & un badinage fin; c'eſt ce qui m'a paru dans le peu que j'en ai entendu réciter, & c'eſt le jugement qu'en a porté M. de Voltaire dans les Vers ſuivans, tirés de la ſeconde édition de ſon Temple du goût.

L'aiſé, le tendre ſaint Aulaire,
Plus vieux encor qu'Anacreon,
Avoit une voix plus legere;
On voyoit les fleurs de Cithere
Et celle du ſacré vallon
Orner ſa tête octogenaire.

CCLXXXVII.

JEAN VEILLARD, *appellé* L'ABBE' DE GRECOURT,

Originaire d'une bonne famille de Tours, Chanoine de ſaint Martin de cette ville, où il mourut le 1. *Avril* 1743. *âgé de* 59. *ans & 2. mois.* (*Poëte François.*)

En finiſſant les articles ou les Mémoires ſur nos Poëtes, qui ſont morts juſqu'à ce préſent mois d'Avril 1743. je reçois une Lettre de l'aimable & ſpirituel M. de Laſſeré qui finit ainſi.

„ Hélas par une fatalité de la parque inexorable le „ génie du pauvre Grécourt par ſa juſte remontrance en „ date du premier Avril, ſe ſert de moi pour vous de„ mander le tabouret ſur votre incomparable Parnaſſe „ à l'ombrage de l'ingénu FABLIER, „ ce qu'on entend aiſément vouloir dire auprès de l'ingénu LA FONTAINE.

DE GRECOURT. Il eſt peu de perſonnes du monde qui ignorent le talent qu'avoit l'Abbé de Grécourt pour la Poëſie aimable, legere & badine; on a de lui un aſſez bon nombre de jolis *Contes* & de *Fables* très-amuſantes & d'un excellent goût; il les compoſoit avec une facilité extraordinaire & quelquefois même en deux ou trois heures après qu'on lui en avoit donné le ſujet.

Quoiqu'il ſoit ſorti de ſa plume un petit *Poëme Comi-ſatirique*, qui a fait un grand bruit, ſon caractere n'étoit ni mordant ni ſatirique, & c'eſt plutôt ſon eſprit badin & plaiſant qui l'a produit que l'envie de nuire à qui que ce ſoit.

C'étoit un homme libre & aimant ſon loiſir & ſes plaiſirs, qui n'a jamais penſé à faire imprimer ſes Ouvrages, qui formeroient un bon & juſte volume; il ne refuſoit pas de les réciter, & il les donnoit volontiers manuſcrits à ſes amis; c'eſt pourquoi pluſieurs perſonnes en ont fait des Recueils, & quelques-unes de ſes Poëſies ont été imprimées dans différens Ouvrages périodiques. M de Laſſeré, avec qui il étoit en grande liaiſon poſſede toutes celles qu'il a compoſées, auſſi l'Abbé de Grécourt peu de tems avant ſa mort avoit fait ſon Epitaphe, contenue dans les deux Vers ſuivans.

Paſſant, dis-le Miſerere,
Et prens mes Vers à Laſſeré.

Fin de l'Ordre Chronologique des Poëtes & des Muſiciens qui ſont morts juſqu'en cette année 1743.

De nos Acteurs & Actrices celébres de la Comédie & de l'Opera, que la mort a enlevés ou qui ont quitté le Théâtre.

L'Hiſtoire du Théâtre François, qui renfermeroit celle de nos fameux Acteurs & célébres Actrices de la Comédie & de l'Opera, fourniroit un ſujet aſſez ample & des plus amuſans, ſurtout en y rapportant quelques Anecdotes & traits de la belle & noble galanterie, que l'air du Théâtre produit. Une perſonne qui a ſuivi les Théâtres pendant plus de cinquante ans, & qui a connu quelques Acteurs & Actrices du tems de Moliere & de celui de Lully, ſeroit bien en état de donner quelques inſtructions ſur ce ſujet; mais cette même perſonne qui pourroit parler d'un tems auſſi éloigné, comme du tems préſent, doit avoir acquis trop de gravité pour entreprendre de traiter un pareil ſujet, qui ne ſeroit pas même ici trop en place ſi on le mettoit dans toute ſon étendue.

J'ai donné une idée de nos Théâtres aux Remarques ſur la Poëſie & la Muſique Françoiſes, & ſur l'origine de nos Spectacles. J'ai mis à la ſuite de l'article de Baron, fameux Comédien & Auteur, un catalogue de nos Comédiens Auteurs, auxquels on ajoûtera *Nanteuil*, Comédien de la Reine, *Dorimond* Comédien de Mademoiſelle & d'*Alibray*.[a] On peut conſulter M. de Beauchamp, dans ſes Recherches du Théâtre François, tome III. page 372. & les ſuivantes, ſur nos Acteurs & Actrices de réputation pour la Comédie, dont il a donné

[a] J'ai placé dans ce catalogue *Mont-Fleury*, fameux Comédien comme Auteur de pluſieurs Piéces de Théâtre, qui ſont certainement de ſon fils, Antoine de Mont-Fleury, Avocat en Parlement, excepté de la Tragédie d'*Aſtrubal* qui eſt du Pere; quelques-uns le croient auſſi Auteur de la Comédie du *Comedien Poete*. Voyez pages 644. & 672.

un article assez ample; on peut voir aussi un article curieux sur le même sujet dans le Mercure de France, mois de Mai 1738. Moliere dans sa Comédie de l'*Impromptu de Versailles*, a mis pour Acteurs plusieurs Comédiens & Comédiennes sous leurs noms ; Dancour en a mis aussi quelques-uns dans le Prologue & les Divertissemens de l'*Inconnu*, Piéce de Thomas Corneille ; Regnard en a nommé de même quatre ou cinq dans le Prologue de sa Comédie des *Folies amoureuses*.

Pour moi je parlerai seulement des Acteurs & des Actrices du premier ordre de l'Opera & de la Comédie que j'ai connus, dont j'ai déja marqué les noms à la page 43. de ce Volume, & surtout des Actrices que nos Poëtes ont célébrées par leurs Vers.

Mlle. ROCHOIS. Je commencerai par l'illustre Mlle. Marie Rochois, née d'une bonne famille de Caen, mais peu favorisée des biens de la fortune, ce qui l'obligea, étant venue à Paris, d'entrer à l'Opera en 1678. où Lully l'a reçue par la beauté de sa voix : elle commença à se distinguer dans le Rolle d'*Arethuse*, dans l'Opera de *Proserpine* en 1680. & devint en peu de tems la plus grande Actrice & le plus parfait modéle pour la déclamation, qui ait paru sur le Théâtre ; c'est ce que j'ai connu par moi-même, & que j'ai entendu dire souvent à Baron le pere, le plus célébre Comédien du Théâtre François, de même qu'aux Demoiselles du Clos & Desmares si connues par l'excellence, dont elles jouoient la Comédie. M. Campra, maître de la Musique de la Chapelle du Roi, & M. Destouches Surintendant de la Musique du Roi, nos plus renommés compositeurs d'Opera, en ont porté le même jugement ; ils consultoient cette illustre fille sur leurs Ouvrages, en quoi ils suivoient l'exemple du fameux Lully, dont elle étoit l'héroïne & qui lui attribuoit souvent la réussite de ses Opera ; effectivement outre tous les talents qu'elle avoit pour le chant & pour la déclamation qu'elle possédoit au suprême degré, elle

avoit beaucoup d'eſprit, une connoiſſance & une péné- Mlle. ROCHOIS.
tration des plus grandes & un goût excellent & des plus ſûrs. Si elle pouvoit ſe ſurpaſſer en quelque choſe, c'étoit ſelon moi dans ſon action & dans les tableaux expreſſifs & frappans des Rolles qu'elle repreſentoit, où elle enlevoit tous les ſpectateurs. Quoiqu'elle fut d'une taille médiocre, fort brune, & d'une figure très-commune hors du Théâtre, aux yeux près, qu'elle avoit grands, pleins de feu & capables d'exprimer toutes les paſſions, elle effaçoit toutes les plus belles Actrices & les mieux faites quand elle étoit au Théâtre; elle avoit un air de Reine & de Divinité, la tête noblement placée, un geſte admirable, toutes ſes actions belles, juſtes & naturelles; elle entendoit merveilleuſement bien ce qu'on appelle la *Ritournelle*, qu'on joue dans le tems que l'Actrice entre & ſe preſente au Théâtre, de même que le jeu muet, où dans le ſilence tous les ſentimens & les paſſions doivent ſe peindre ſur le viſage & paroitre dans l'action; ce que de grands Acteurs & de grandes Actrices n'ont pas ſouvent entendu. Quand elle commençoit à s'émouvoir & à chanter, on ne voyoit plus qu'elle ſur la ſcene, c'eſt ce qui m'a frappé, ſurtout dans l'Opera d'*Armide* dans lequel elle jouoit le plus grand & le plus fort Rolle de nos Opera; elle y paroiſſoit dans le premier Acte entre les deux plus belles Actrices & de la plus riche taille qu'on aie vû ſur le Théâtre Mlles. Moreau & Deſmatins, qui lui ſervoient de confidentes & qui cherchoient à la diſſiper de la triſteſſe où elle paroiſſoit plongée, elles lui chantoient ces Vers.

Dans un jour de triomphe, au milieu des plaiſirs,
Qui peut vous inſpirer une ſombre triſteſſe!
La gloire, la grandeur, la beauté, la jeuneſſe,
Tous les biens comblent vos deſirs.
Les enfers, vous ſçavez leur impoſer la loi;
Les plus vaillans guerriers contre vous ſans défenſe,
Sont tombés en votre puiſſance, &c.

Dans le moment que Mlle. Rochois ouvroit les bras & qu'elle levoit sa tête d'un air majestueux en chantant

Je ne triomphe pas du plus vaillant de tous,
L'indomptable Renaud échappe à mon courroux.

ses deux confidentes étoient, pour ainsi dire, éclipsées; on ne voyoit plus qu'elle sur le Théâtre, & paroissoit seule le remplir. Dans quel ravissement n'étoit-on pas dans la cinquiéme scene du second Acte du même Opera, de la voir le poignard à la main, prête à percer le sein de Renaud, endormi sur un lit de verdure! la fureur l'animoit à son aspect, l'amour venoit s'emparer de son cœur; l'une & l'autre l'agitoient tour à tour, la pitié & la tendresse leur succédoient à la fin, & l'amour restoit le vainqueur. Que de belles attitudes & vraies! Que de mouvemens & d'expressions différentes dans ses yeux & sur son visage pendant ce monologue de vingt-neuf Vers, qui commencent par ces deux-ci.

Enfin il est enma puissance
Ce fatal ennemi, ce superbe vainqueur.

On peut dire que c'est le plus grand morceau de tous nos Opera & le plus difficile à bien rendre, & c'étoit un de ceux où Mlle. Rochois brilloit le plus, de même que dans celui qui est à la fin de ce même Opera où elle chantoit.

Le perfide Renaud me fuit, &c.

Il suffit de citer l'Opera d'*Armide* sans s'étendre sur les autres Opera de Lully où elle enchantoit les spectateurs dans les premiers Rolles qu'elle y chantoit.

Cette grande Actrice, sentant sa voix & ses forces diminuées par les grands efforts qu'elle avoit faits en 1697. qu'elle avoit chanté dans l'Opera d'*Armide*, demanda à se retirer en 1698. après avoir paru dans la premiere

miere repreſentation du Ballet de l'*Europe Galante*, Mlle. ROCHOIS.
Muſique de Campra. Le Roi lui fit donner une penſion de quinze cents livres ſur l'Opera, laquelle jointe à une autre moins conſiderable qu'elle avoit du Duc de Sully, la mettoit en état de vivre en vraie Philoſophe, paſſant une partie de l'année à une petite maiſon de campagne qu'elle avoit à Certrouville ſur Seine à 4. lieues de Paris. Pluſieurs grands Muſiciens, Acteurs & Actrices, & autres perſonnes d'eſprit & de talents, ſe rendoient avec plaiſir chez elle dans le tems qu'elle étoit à Paris, & profitoient de ſa converſation aimable, de ſon ſçavoir & de ſon bon goût; elle y mourut dans un petit appartement rue S. Honoré, tenant au Palais Royal, le 9. Octobre 1728. âgée d'environ 70. ans.

Les Muſiciens de l'Académie Royale de Muſique & pluſieurs perſonnes de diſtinction aſſiſterent à ſon convoi & enterrement à ſaint Euſtache ſa paroiſſe; ces Muſiciens s'étoient préparés un mois après à lui faire un Service en Muſique aux petits Peres de la Place des Victoires, où ils s'aſſemblerent le jour marqué que toute l'Egliſe étoit remplie d'un monde choiſi, mais dans le moment que la Muſique alloit commencer, M. le Cardinal de Noailles Archevêque de Paris, qui n'avoit point donné ſa permiſſion pour cette cérémonie, envoya une défenſe expreſſe de l'exécuter, ce qui obligea toute la Muſique & Campra qui en étoit le chef, de deſcendre de la Tribune de l'Egliſe dans la Chapelle où eſt le tombeau de Lully où ils chanterent un *Deprofundis* en faux bourdon. On trouve dans le Mercure de France, mois de Novembre 1728. un Eloge aſſez étendu de cette grande Actrice, qui eſt terminé par une Piéce de cent Vers, dont voici le commencement.

Au ſon de votre voix l'ame la plus ſtupide
Des tranſports les plus vifs ſe ſentoit agiter;
Le ſpectateur toujours avide
Au gré de vos accents ſe laiſſoit tranſporter,

Et les tendres fureurs d'Arcabonne & d'Armide,
Sans vous auroient moins eu l'art de vous enchanter;
Mais vous ſçavez plus que chanter,
Quand vous parlez la ſageſſe vous guide;
ROCHOIS, *pour vous écouter*
On voudroit pouvoir arrêter
Du tems impétueux la courſe trop rapide, &c.

L'Abbé de Chaulieu qui l'aimoit beaucoup, a célébré ſes graces & ſes talents dans les deux petites Piéces de Vers que je mettrai ici; il lui adreſſe la premiere après qu'elle eut repréſenté pour la premiere fois le Rolle d'*Armide* en 1686.

Je ſers, grace à l'amour, une aimable maîtreſſe,
Qui ſçait ſous cent noms différens,
Par mille nouveaux agrémens,
Reveiller tous les jours mes feux & ma tendreſſe.
Sous le nom de THEONE[a] *elle ſçait m'enflammer,*
ARCABONNE[b] *me plut, & j'adore* ANGELIQUE,[c]
Mais quoique ſa beauté, ſa grace ſoit unique,
Armide vient de me charmer.
Sous ce nouveau déguiſement
Je trouve à mon Iris une grace nouvelle.
Fut-il depuis qu'on aime un plus heureux amant!
Je goûte chaque jour dans un amour fidéle
Tous les plaiſirs du changement.

Autres Vers mis en chant.

Vous avez reçû des Cieux
Tout ce qui peut rendre aimable;
Une voix incomparable
Et mille dons précieux.
Mais dans un plaiſir extrême
C'eſt un tourment ſans égal
De trouver quand on vous aime
Tout Paris pour ſon rival.

[a] Théone dans l'Opera de *Phaeton*, [b] Arcabonne dans celui d'*Amadis*; [c] Angelique dans celui de *Rolland*,

Lully a compofé auffi des Vers pour honorer Mlle. Rochois qui étoit fon héroïne ; on les voit dans les Œuvres de Chaulieu à la fuite de ceux que je viens de rapporter. Mlle. ROCHOIS.

Mlle. SAINT CHRISTOPHE, penfionnaire du Roi, vivoit encore du tems que Mlle. Rochois reprefentoit fur le Théâtre de l'Opera; elle jouoit à la Cour devant le Roi les premiers Rolles dans les Opera & les Ballets de Lully où elle étoit très-applaudie; Mlle. HILAIRE, fœur de Lambert le Muficien, y jouoit auffi quelquefois des Rolles où elle fe diftinguoit par fa belle voix & par fon grand goût pour le chant; ces deux Demoifelles font mortes fur la fin du dix-feptiéme fiecle. Pour Mlle. LEFROID, l'éleve favorite de Lambert, qui avoit une voix legere & tendre & un excellent goût pour le chant, elle vit encore en cette année 1743. dans un âge très-avancé.

J'ai parlé dans l'article de Mlle. Rochois des Demoifelles MOREAU & DESMATINS, comme des Actrices admirables par la figure ; elles avoient auffi de très-belles voix, & reprefentoient avec beaucoup de nobleffe dans les premiers Rolles. Mlle. MAUPIN, qui étoit auffi d'une belle figure & qui avoit une des plus grandes voix qu'on ait entendues au Théâtre, y parut peu de tems après que Mlle. Rochois l'eut quitté, & y fut fort applaudie. Mlle. Fanchon MOREAU qui s'eft retirée du Théâtre vers 1708. pour fe marier à un Officier de la Maifon du Roi, a toujours été très-eftimée par une excellente conduite, & vit encore en 1743. les autres dont j'ai parlé étant mortes avant l'année 1720. Mlles. DESMATINS, MOREAU & MAUPIN.

Mlle. Fanchon JOURNET, de la Ville de Lyon, & Actrice de ce Théâtre, parut les premieres années du dix-huitiéme fiecle fur celui de Paris, où elle fe fit admirer dans les premiers Rolles par la beauté de fa voix, par la nobleffe de fa figure & de fon action : elle avoit un air de douceur & quelque chofe de fi intéreffant & de fi tou- Mlle. JOURNET.



chant dans la phiſionomie qu'elle tiroit des larmes aux ſpectateurs dans les Rolles tendres, ſurtout dans celui d'*Iphigenie* où Mlle. le MAUR l'a remplacée avec applaudiſſement: elle mourut à Paris vers 1722. Raoux, peintre fameux, a fait un magnifique tableau de cette Demoiſelle, en figure en pied, repreſentant *Iphigenie* en habit de Théâtre; on y voit dans le fond le Temple de Diane dont cette Princeſſe étoit la grande Prêtreſſe.

Mlle ANTIER. Mlle. Marie ANTIER, auſſi de la Ville de Lyon, vint à Paris en 1711. qu'elle entra à l'Opera; elle charma d'abord tout le monde par la grandeur & la beauté de ſa voix, mais pour la rendre auſſi grande Actrice qu'elle l'a été dans la ſuite, il lui falloit une perſonne telle que Mlle. Rochois qui ſe fit un plaiſir de la former, lui ayant trouvé toutes les qualités néceſſaires pour faire une excellente Actrice, ayant avec une voix admirable, une taille élevée & bien priſe, & une phiſionomie noble, fiere & impoſante, tel qu'il convient dans les Rolles de Princeſſe, de Magicienne & de Divinité. Ce fut dans ces Rolles où Mlle. Rochois avoit fait l'admiration de Paris, qu'elle l'exerça & la fit parvenir au degré de perfection où on l'a vûe repreſenter avec un applaudiſſement general pendant vingt-neuf années après leſquelles elle a quitté le Théâtre en 1741. L'Opera lui fait une penſion de 1500. liv. Le Roi & la Reine, dont elle eſt penſionnaire, lui ont donné ſouvent des marques de diſtinction particuliere. La Reine à ſon mariage, en 1726. la gratifia d'une tabatiere d'or enrichie de diamans avec le portrait de ſa Majeſté. Mgr. & Mme. de Toulouſe lui ont fait preſent du portrait du Roi & de pluſieurs bijoux, & d'une aſſez grande quantité de vaiſſelle d'argent par rapport à quelques voyages qu'elle avoit faits à Rambouillet, pour y chanter dans des divertiſſemens où le Roi, les Princeſſes, Dames & Seigneurs de la Cour chantoient auſſi. Elle a eu l'honneur de repreſenter les premiers Rolles dans tous les Ballets où le Roi a danſé, comme

comme dans celui de *Cardenio* & *des Elemens*, *&c.*

Mlle. le MAUR & PELISSIER ont remplacé avec beaucoup de ſuccès toutes les grandes Actrices dont je viens de parler & ont exercé la veine de nos Poëtes, pour célébrer leurs talents. Comme elles ont encore du tems à les faire briller, j'attendrai encore quelques années pour en parler plus amplement, & je me contenterai de mettre ici un ſeul Vers de M. de Voltaire pour faire connoitre en quoi elles peuvent ſe ſurpaſſer.

Peliſſier par ſon art, le Maure par ſa voix.

J'ai fait connoître dans les Remarques ſur la Poëſie & la Muſique Françoiſes, & ſur l'origine de nos Spectacles que Lully fit venir dans l'établiſſement de l'Opera pluſieurs voix d'hommes du Languedoc; ils furent deſtinés pour chanter dans les Opera & les Ballets devant le Roi, & Lully ſe reſerva BAUMAVIELLE pour l'Opera de Paris; c'étoit le grand Acteur de ſon tems; il étoit d'une figure aſſez ordinaire, mais bien facé; il avoit une baſſe taille des plus parfaites, & jouoit tous les premiers Rolles de ſa voix: il mourut vers l'année 1688. & fut remplacé par Gabriel THE'VENARD Pariſien, qui eut l'avantage de jouer pendant dix ans avec Mlle. Rochois, & devint le meilleur Acteur que nous ayons eu juſqu'à preſent en baſſe taille. Il avoit l'air noble au Théâtre, ſa voix étoit ſonore, moileuſe & étendue. Il graſſoioit un peu, mais par ſon art il trouvoit le moyen de faire un agrément de ce petit défaut. Jamais Muſicien n'a mieux entendu l'art de chanter, & l'on peut dire qu'on lui a l'obligation de la maniere naturelle & coulante de débiter le récitatif ſans le faire languir, & appuyer ſur les tons pour faire valoir ſa voix, la reſervant pour des endroits plus convenables. Je citerai ici pour exemple le récitatif de *Phinée* dans l'Opera de *Perſée*, Acte 4. Scene 2. dont voici le commencement.

Que le ciel pour Perſée eſt prodigue en miracles,
Qui n'eut pas cru qu'un monſtre furieux,
M'auroit débarraſſé d'un rival odieux!
Cependant malgré mille obſtacles
Mon rival eſt victorieux, &c.

Thevenard étoit un tiers de tems de moins à chanter ce beau récitatif, de la maniere dont il devoit l'être, que n'étoit Beaumavielle, parce qu'il faiſoit plus d'attention à la déclamation ſuivie & coulante que demande le récitatif qu'à celle de faire valoir ſa voix par des ſons trop nourris & emphatiques, comme il étoit en uſage parmi nos anciens Acteurs. Thevenard faiſoit un plaiſir infini à entendre chanter dans la chambre & ſurtout à table, c'étoit un goût de chant cavalier, noble & merveilleux; auſſi tout ce qu'il y avoit de plus grand à la Cour & à la Ville, ſurtout parmi la belle jeuneſſe, étoit charmé de le poſſeder. Le plaiſir de l'entendre redoubloit quand ſa voix ſe marioit quelquefois avec celle des Demoiſelles ROCHOIS, JOURNET & ANTIER. Il étoit robuſte & faiſoit preſque tous les jours des ſéances des plus longues à table, où le vin couloit en abondance dans ſon gozier, qui ne ſervoit en quelque façon qu'à fortifier ſa voix loin de la diminuer, ce qu'il a continué pendant une cinquantaine d'années, dont il en a été plus de quarante à l'Opera, d'où il ne ſe retira qu'en 1730. avec une penſion de quinze cents livres. Il étoit ſujet à ſe prendre de belles paſſions, & y réuſſiſſoit aſſez bien; il en donna une marque ſinguliere, étant même ſexagenaire: ce fut une jolie pentoufle qu'il vit ſur la boutique d'un cordonnier, qui le rendit tout-à-coup éperdument amoureux d'une Demoiſelle, d'une *Rodope* qu'il n'avoit jamais vûe, qu'il découvrit enfin & dont il fut aſſez heureux d'obtenir la main par le moyen de l'oncle de la Demoiſelle, grand buveur de profeſſion comme lui, qui à l'aide de cinq ou ſix douzaine de bouteilles de vin qui furent bûes tête à tête dans leur conſeil,

le fit parler ſi éloquemment & ſi pathétiquement à ſa ſœur, mere de la Demoiſelle, qu'elle l'accorda à Thevenard.

Ce n'eſt point ici le lieu de parler de toutes les avantures & des ſcénes facétieuſes arrivées à ce Muſicien, avec RAISIN, POISSON, LA TORILLIERE, & le jeune BARON Comédiens, qui ſeroient des plus divertiſſantes; je finirai l'article des Muſiciens de l'Opera en diſant un mot de DUMENI, qui avoit une très-belle repreſentation, une haute contre des plus magnifiques & une action des plus nobles & des plus juſtes. On peut dire qu'il ne devoit ſes heureux talents qu'à la nature, car de cuiſinier de M. Foucault, pour lors Intendant de Montauban, & depuis Conſeiller d'Etat, il ſe fit admirer dans les premiers Rolles de ſa voix, auſſi s'écria-t-on en le voyant repreſenter celui de Phaëton, *Ah Phaëton, eſt-il poſſible que vous ayez fait du bouillon!* rien n'étoit ſi parfait que d'entendre les ſcénes qu'il jouoit avec l'illuſtre Mlle. Rochois. C'étoit auſſi un agréable convive & ſouhaité aux meilleurs tables de Paris; il mourut vers l'année 1715. dans un âge aſſez avancé. Pour Thevenard, dont j'ai parlé avant lui, il mourut au mois d'Octobre 1741. âgé de 72. ans, le même mois & la même année que Mlle. FRANÇOISE PREVOST, qui a fait par ſa danſe charmante les délices du Théâtre pendant plus de 25. ans; avant elle on avoit vû à l'Opera Mlle. LA FONTAINE, très-belle & noble danſeuſe, qui étoit la premiere femme qui ait danſé ſur ce Théâtre, la danſe des femmes étant auparavant figurée par des hommes en habits de femmes, comme on a dit aux remarques ſur nos Spectacles (page xlix.) Mlle. SUBLIGNY parut peu de tems après Mlle. la Fontaine, & fut auſſi fort applaudie pour ſa danſe; la premiere reſta peu au Théâtre, & la ſeconde quitta vers 1705. elles ne ſont mortes qu'après l'année 1736. Ces Actrices pour la danſe ont été remplacées par la Demoiſelle GUYOT une des plus nobles danſeuſes qui ait paru au

LES Dlles. LA FONTAINE, SUBLIGNI, PREVOST. GUYOT, SALLE', CAMARGO.

Théâtre, & les deux admirables danſeuſes Mlles. CAMARGO & SALLE'; voici comme M. de Voltaire caractériſe ces deux Demoiſelles.

L'agile Camargo, Sallé l'enchantereſſe,
Cette auſtere Sallé faite pour la tendreſſe.

Ces trois Demoiſelles vivent encore, Mlle. Guyot s'eſt retirée dans un Couvent vers 1725. pour les deux autres qui ſont encore dans le bel âge, Mlle. SALLE' s'eſt retirée de l'Opera en 1741. étant penſionnaire du Roi pour ſes Ballets, & Mlle. CAMARGO brille encore ſur le Théâtre. Je me contenterai de rapporter ici ſeulement les noms de nos grands danſeurs qui ont été ſi fort applaudis ſur notre Théâtre, tels que BEAUCHAMP, le premier compoſiteur pour les Ballets de l'Opera, & pour ceux de la Cour; PECOUR qui lui ſuccéda, FAVIERS, L'ETANG, BALLON, BLONDY, LA VAL & DUPRE', auxquels on pourroit joindre encore quelques autres bons danſeurs & gracieuſes danſeuſes; mais je quitte le Théâtre de l'Opera pour parler de celui de la Comédie. Il faut que MURAIRE, TRIBOU, JELYOT, CHASSE', LE PAGE, les Demoiſelles CHEVALIER, FEL pour le chant, & les Demoiſelles ROLAND & MARIETTE pour la danſe, attendent leur tour pour monter ſur les Théâtres du Parnaſſe, où ils ne pourront être que bien reçus.

J'ai indiqué au commencement de cet article les Ecrivains qui ont parlé de nos anciens Comédiens depuis l'établiſſement à demeure de leurs Théâtres à Paris, ſous le regne de Louïs XIII. je donnerai ſeulement une legere idée des Comédiens & des Comédiennes du premier ordre, que j'ai vûs repreſenter depuis 1690. J'étois bien jeune que RAISIN le cadet, qu'on appelloit LE PETIT MOLIERE, me faiſoit un très-grand plaiſir; il a été auſſi le plus excellent comique que nous ayons eu ſur le Théâtre pour les Rolles à Rabat & pour ceux de Valets. C'étoit le jugement qu'en portoit BARON le pere, notre plus grand Acteur pour le Tragique, avec qui j'ai vêcu

vêcu & qui me fit repeter dès l'année 1691. un Rolle que je jouois dans une Tragédie de *Cirus* du Pere le Camus, au Collége des Jesuites où j'étois pensionnaire avec son fils; c'est lui qui me dit que jamais homme n'a été plus agréable & plus plaisant dans la société que RAISIN; les Princes, les Seigneurs & les gens du beau monde s'empressoient de l'avoir: il se livroit trop à tous ses plaisirs, & mourut encore jeune d'une débauche de cerneaux, au mois d'Août 1693. Il avoit épousé la Demoiselle FANCHON-LONGCHAMPS, aimable Comédienne, célébre par sa beauté & par ses graces, & par l'amour qu'elle inspira à un grand Prince. Elle quitta le Théatre en 1704. où Mlle Hortense DANGEVILLE gracieuse Comedienne l'a remplaça dans ses Rolles.

On trouve un article du fameux Baron dans ce Volume, page 638. où il est parlé de son fils à la suite de cet article, où j'ai mis aussi les noms des anciens Comédiens Auteurs.

J'ai vû sur le Théatre ROSELY, CHAMMESLE', SALLE' & PONTEUIL jouer les Rolles de Rois avec succès & remplir dans le comique ceux de Paysans avec le même succès: j'ai vû Pierre TROCHON BEAUBOURG & BARON le fils jouer avec applaudissemens les Princes & les jeunes Héros, de même que les Rolles d'Amoureux & de petits Maitres dans le comique, où ils avoient eu pour modéle le fameux BARON le pere: j'ai vû VILLIERS camarade de RAISIN le cadet representer les Rolles de Marquis ridicules, ou de petits Maitres & ceux d'Yvrognes, d'une maniere qui charmoit tous les spectateurs, comme DANGEVILLE dans les Rolles naïfs & de *fadels*: j'ai vû Paul POISSON [a], Acteur parfait pour les Rolles

[a] Paul Poisson avoit épousé la Demoiselle du CROISSI, qui vit encore âgée de plus de 80. ans, fille d'un fameux Comédien de ce nom, dont il a laissé deux fils & une fille; l'ainé, homme d'une très-belle figure a joué pendant cinq ou six ans la Comédie, & s'est retiré avec pension vers l'année 1720. Il a composé depuis six Comédies en Vers qu'on a vû avec plaisir, sçavoir *le Procureur arbitre* I. Acte 1728. *la Boëte de Pandore* I. Acte avec un Prologue 1729. *Alcibiade* III. Actes & un Prologue 1731. *l'Impromptu de campagne* I. Acte 1733. *l'Actrice nouvelle* I. Acte 1734. *le Reveil d'Epimenide*, III. Actes & un Prologue 1735. Son frere cadet remplace avec succès feu son Pere dans le comique. Madame de GOMEZ leur sœur a donné quatre Tragédies,

de Marquis ridicules, de Bourgeois Gentilhomme, de Pourceaugnac & de Crispin : j'ai vû Pierre LE NOIR DE LA TORILLIERE, camarade de Paul POISSON, qui avoit doublé RAISIN le cadet dans les Rolles à Rabat & dans ceux de Valet, & qui le remplaça après sa mort ; c'étoit l'ami du Parterre & de la belle jeunesse qu'il rejouissoit infiniment ; il plaisoit à la Cour & à la Ville ; les Seigneurs, les Militaires & les gens de plaisir le mettoient volontiers de leur repas, aussi bien que Paul POISSON, qui portoient par-tout la gayeté par leurs bons mots & leurs saillies, & par leur belle face rejouissante. La Torilliere avoit épousé la célébre COLOMBINE du Théâtre Italien, fille de BIANCONELLI, qui jouoit si parfaitement le Rolle d'*Arlequin* ; il étoit fils d'un Officier de Cavalerie, qui eut une si forte passion pour la Comédie qu'il entra Comédien dans la troupe de Moliere : les Demoiselles BARON & d'ANCOUR, deux des plus belles Actrices qu'on aie vûes au Théâtre, étoient sœurs de Pierre de la Torilliere qui mourut à Paris au mois de Septembre 1731. âgé de 75. ans, peu de tems après avoir joué la Comédie.

Tous les Comédiens dont on vient de parler ci-dessus sont morts avant la Torilliere, excepté Dangeville, qui a paru sur le Théâtre jusqu'en l'année 1740 & qui est mort en 1741. dans un âge très-avancé. On peut consulter les Mercures Galans & de France sur ces Acteurs, & le tems de leur mort.

Pour nos célébres Comédiennes je commencerai par Mlle. CHAMMESLE'. Mlle. de CHAMMESLE' : elle étoit fille d'un marchand de Rouen appellé Desmares ; elle avoit un si grand goût pour le Théâtre, qu'elle se maria volontiers avec Chammeslé, Comédien, qu'elle accompagna aussi-tôt dans une troupe de Comédiens de campagne, où elle resta quelque tems & vint en 1669. à Paris, où elle entra d'abord dans la

sçavoir *Habis*, representée en 1714. *Marsilie*, en 1716. *Clearque*, en 1717. *Semiramis*, en 1717. Elle a composé aussi plusieurs Ouvrages en Prose qui lui ont acquis de la réputation.

troupe du Marais, ensuite dans celle de l'Hôtel de Bourgogne, & enfin dans celle de Moliere, qui furent unies ensemble sous le nom de Comédiens du Roi : elle étoit d'une taille avantageuse, bien prise & noble. M. Racine lui trouva de si heureux talents pour sa profession qu'il s'attacha à elle, & se fit un plaisir de lui apprendre & de lui faire repeter ses Rolles ; elle avoit une voix très-belle & touchante, & un visage propre à exprimer toutes les passions, ce qui la rendit la plus grande Actrice de son tems ; aussi les plus grands Poëtes l'ont-ils célébrée dans leurs Vers, comme on le voit dans la belle Epitre de Despréaux à Racine, dont voici le commencement.

Que tu sçais bien, Racine, à l'aide d'un Acteur,
Emouvoir, étonner, ravir un spectateur !
Jamais Iphigenie en Aulide immolée
N'a couté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la CHAMMESLÉ.

La Fontaine, qui étoit un de ses adorateurs, lui adresse la Nouvelle intitulée *Belphegor*, par des Vers bien galans & bien flatteurs, les voici.

De votre nom j'orne le frontispice
Des derniers Vers que ma Muse a polis ;
Puisse le tout, ô charmante Philis !
Aller aussi loin que notre los franchisse
La nuit des tems ; nous le sçaurons dompter,
Moi par écrire, & vous par reciter.
Nos noms unis perceront l'ombre noire,
Vous regnerez longtems dans la mémoire,
Après avoir regné jusques-ici
Dans les esprits, dans les cœurs même aussi.
Qui ne connoit l'inimitable Actrice,
Representant ou Phedre ou Berenice,
Chimene en pleurs ou Camille en fureur.
Est-il quelqu'un que votre voix n'enchante,
S'en trouve-t-il une autre aussi touchante,

Une autre enfin allant ſi droit au cœur !
N'attendez pas que je faſſe l'éloge
De ce qu'en vous on trouve de parfait,
Comme il n'eſt point de grace qui n'y loge,
Ce ſeroit trop, je n'aurois jamais fait.
De mes Philis vous ſeriez la premiere,
Vous auriez eu mon ame toute entiere,
Si de mes vœux j'euſſe plus préſumé,
Mais en aimant qui ne veut être aimé?
Par des tranſports n'eſperant pas vous plaire,
Je me ſuis dit ſeulement votre ami,
De ceux qui ſont amans plus qu'à demi,
Et plut au ſort que j'euſſe pu mieux faire !
Ceci ſoit dit, venons à notre affaire.

Mlle. Chammeſlé joua la Comédie pendant plus de trente ans, & fut toujours très-applaudie; elle finit par le Rolle de *Medée* dans la Tragédie de Longe Pierre, qui porte ce nom, & par celui d'*Iphigenie* dans *Oreſte & Pilade*, Tragédie de la Grange; ces deux Rolles qui ſont très-grands & violens, altererent ſa ſanté, elle ſe retira dans ſa maiſon d'Auteuil, âgée d'environ 60. ans; elle y mourut en 1698. après avoir renoncé au Théâtre devant le Curé de S. Sulpice & de celui d'Auteuil, d'où ſon corps fut porté à S. Sulpice ſa paroiſſe à Paris. De ſon tems Mlle. BEAUVAL, qui avoit commencé à jouer dans la troupe de campagne de Moliere, parut à Paris & réuſſiſſoit également bien dans les Rolles de Reine pour le tragique & dans les Rolles de *Sobrettes* pour le comique; elle ſe maria d'une maniere bien particuliere avec Beauval Comédien, fait pour les Rolles de Niais & de *fadel*; Monſigne Comédien, ſous le nom de Paphetin, ſon pere putatif, ayant mis tous les obſtacles qu'il put à ce mariage, ſa fille prit enfin le parti, étant à Lyon, d'aller à la grande-Meſſe de ſa paroiſſe avec Beauval, qu'elle fit retirer ſous la chaire du Curé, & ſe mit dans le milieu de la nef, où ayant attendu juſqu'à la fin du Prône, que le Curé fit dans la chaire, elle promit & atteſta

Mlle. BEAUVAL.

attesta devant Dieu & toute l'assemblée de prendre Beauval pour mari, lequel étant sorti de dessous la chaire, vint à elle & lui donna la main, & son mariage fut ainsi conclu; elle lui fut très-fidéle, parce qu'elle disoit qu'il remplissoit tous les devoirs d'un brave mari. Mlle. de Beauval se retira du Théâtre vers 1706. & mourut quelques années après.

La troupe de Comédiens de Strasbourg, depuis 1707. jusqu'en 1717. fournit au Théâtre de Paris un assez grand nombre de bons Comédiens & de bonnes Comédiennes, Mlle. QUINAULT, mariée à de Nesle, arriva la premiere en 1707. La réussite qu'elle y eut, la mit en état de faire venir deux ans après ses deux freres & ses deux sœurs, qui y furent reçus. La Demoiselle de NESLE, qui étoit une Actrice extrêmement aimable, surtout pour le comique, mourut vers 1718. sa sœur la cadette, dont le plus grand mérite consistoit dans la beauté & la figure noble, quitta peu de tems après le Théâtre; pour la Dlle QUINAULT DU FRESNE leur sœur, qui y est restée jusqu'en 1741. elle doit être mise au premier rang de nos Actrices pour le comique où elle a brillé pendant plus de vingt ans. Les deux Quinaults ont aussi quitté le Théâtre, l'aîné vers 1735. & l'autre appellé du Fresne en 1742. Le premier étoit un excellent Comédien pour le comique noble & les Rolles d'Amoureux; du FRESNE son cadet, est le Comédien le mieux fait que j'aie vû sur le Théâtre; il jouoit noblement le tragique & le comique. Il est dans la force de son âge, mais quelques incommodités l'ont obligé de quitter par rapport aux grands Rolles qu'il representoit très-fréquemment; c'est une grande perte qu'on a faite au Théâtre, dans la disette d'Acteurs où l'on est depuis 1741. de même que de celle de la Demoiselle Marie du Pré, dite la Demoiselle de SEINE [a] sa femme, qui a quitté en 1726. c'étoit une Actrice des plus entendues, des plus aimables, & de la physionomie

Les Demoiselles DE NESLE & DU FRESNE, & les Srs QUINAULTS.

[a] On a une très-belle Estampe de cette Demoiselle peinte par Aved, avec quatre Vers au bas qui font son éloge.

la plus intéreſſante & la plus touchante qu'on aie vûe ſur la ſcene, & qui étoit capable de remplacer Mlle. le Couvreur, qui a laiſſé par ſa mort un grand vuide au Théâtre, n'y ayant plus les Demoiſelles du Clos & Deſmares, les heroïnes du Théâtre, qui ont quitté auſſi depuis pluſieurs années, & dont on parlera dans la ſuite.

Mademoiſelle le COUVREUR merite certainement une grande diſtinction parmi nos plus fameuſes Actrices & la mort l'ayant enlevée, je peux, ſuivant la loi que je me ſuis preſcrite de ne parler que des perſonnes qui ne vivent plus, faire ici ſon éloge hiſtorique.

Me LE COUVREUR. Adrienne le COUVREUR, Pariſienne, fille d'un marchand chapellier, mourut à Paris le 20. Mars 1730. âgée de trente-ſept ans.

La paſſion dominante qu'elle eut dès ſa plus tendre jeuneſſe pour lire & reciter des Vers, l'engagea à prendre le parti du Théâtre; elle s'adreſſa à feu le GRAND, Comédien, Auteur de pluſieurs Comédies [a], qui avoit un grand talent pour la déclamation, il lui fit repeter pluſieurs Rolles de nos plus belles Tragédies & Comedies où s'étant perfectionnée, elle entra dans une troupe de Comédiens, qui étoit à la Cour de Lorraine & qui fut enſuite s'établir à Straſbourg. Elle reſta environ dix ans dans cette troupe, dont elle fut la premiere Actrice & s'attira l'eſtime & l'applaudiſſement des perſonnes de conſideration par ſes talents, ſon eſprit aimable & ſes manieres polies; en 1717. elle vint à Paris où s'étant preſentée pour entrer à la Comédie, elle y fut reçue au mois d'Avril de la même année; elle y débuta dans le Rolle d'*Electre* de la Tragédie de ce nom, & dans celui de *Monime* dans celle de *Mitridate*, qu'elle joua avec un applaudiſſement général; on la regarda dès-lors comme une des plus grandes Actrices qui euſſent paru au Théâtre, & même comme un nouveau modéle pour la déclamation naturelle & la plus parfaite; il eſt

[a] A la fin de l'article de BARON on a mis celui de le GRAND, où l'on voit le catalogue de ſes Comédies.

vrai que le célébre BARON, plus de trente ans avant cette Actrice, possédoit cette déclamation raisonnée, juste & naturelle, & différente de celle de nos anciens Comédiens, qui cherchoient à faire valoir l'harmonie des Vers qu'ils déclamoient avec force & emphase; c'est ce que j'ai connu par moi-même dans la plupart des Comédiens de mon tems, & c'est ce que BARON m'a dit plusieurs fois être encore plus en usage parmi les Comédiens du tems de sa jeunesse, qui faisoient de si grands efforts de leurs poulmons dans des tirades de quinze & vingt Vers qu'ils déclamoient avec vehemence & emphase, sans reprendre haleine, qu'ils en crevoient quelquefois, ce qui arriva au fameux Mondory dans le Rolle d'*Herode*, de la Tragédie de *Mariamne*, de Tristan, & au fameux Monfleury dans celui d'*Oreste* qu'il joua d'original dans la Tragédie d'*Andromaque*, de Racine: effectivement quand BARON eut remonté sur le Théâtre en 1720. où on le vit jouer le Tragique avec Mlle. Desmares son éleve & Mlle. le Couvreur, la déclamation parut dans le vrai point de perfection où elle doit être: l'harmonie & la cadence du Vers ne se firent presque point sentir dans les endroits de raisonnement, qui ne demandent qu'une belle prononciation & une expression juste, la beauté & l'harmonie du Vers ne devant être mises dans leur valeur que dans les Rolles de passion, & surtout dans les descriptions. Cependant Mlle. du Clos s'est fait admirer pendant près de quarante ans par une déclamation plus harmonieuse & un peu chantante, pour se servir du terme qu'on lui a donnée; elle avoit suivi dans cette maniere de déclamer Mlle. Chammeslé que Racine, l'homme de son tems qui récitoit & déclamoit le mieux les Vers, avoit instruite dans cet art; il en composoit de si beaux qu'il avoit quelque raison de dire qu'il étoit assez inutile d'en faire de pareils, si l'on n'en faisoit pas sentir l'harmonie; ces deux Demoiselles avoient aussi de si belles voix & si sonores qu'il

Mlle. LE COUVREUR. ne leur étoit pas aisé d'éteindre la cadence d'un Vers bien harmonieux, étant permis de se servir de ses avantages, pourvû qu'il n'y ait rien d'outré, comme il paroissoit dans la déclamation de ces deux grandes Actrices. N'allons pas plus loin sur cette dissertation, & revenons à Mademoiselle le Couvreur.

Quoiqu'elle fut d'une taille médiocre, elle étoit très-bien faite & avoit un maintien noble & assuré, la tête & les épaules bien placées, les yeux pleins de feu, la bouche belle, le nez aquilin & beaucoup d'agrémens dans l'air & les manieres: sans embonpoint, elle avoit les joues pleines avec des traits bien marqués pour exprimer la joie, la tristesse, la tendresse, la terreur & la pitié; sa voix n'étoit ni grande ni sonore, mais sa prononciation étoit extrêmement nette: elle entendoit parfaitement le sens des paroles qu'elle déclamoit; ses gestes étoient précis & énergiques; elle avoit un art admirable pour exprimer les grandes passions & les faire sentir dans toute leur force, ayant au suprême degré ce qu'on appelle des entrailles & du sentiment; elle alloit droit au cœur & le frappoit vivement avec une intelligence, une justesse & un art si admirable qu'il devenoit la nature même.

Elle aimoit infiniment son metier; & quoiqu'elle se fut entierement livrée au tragique, elle jouoit quelques Rolles dans le comique où on la voyoit avec grand plaisir: jamais Actrice n'a si bien rempli qu'elle le Rolle d'*Hortense* dans la Comédie du *Florentin*, où par l'intelligence & la finesse de son jeu elle enlevoit tous les spectateurs, surtout dans la scene des deux fauteuils, où Hortense est assise dans l'un de ces fauteuils, & dans l'autre son tuteur jaloux & déguisé pour n'en être pas reconnu; ce Rolle a toujours passé pour un des plus difficiles du comique pour le bien rendre.

Personne ne s'est mieux mise & d'un plus grand goût au Théâtre; la richesse de sa parure donnoit un nouvel éclat à son air noble & imposant: c'est elle qui la premiere

miere a mis en usage les corps de Robbe de Cour, & le Cordon Bleu de l'ordre de la Jarretiére en representant le Rolle de *la Reine Elizabeth*, dans la Tragédie du *Comte d'Essex*. Mlle LE COUVREUR.

Mademoiselle le Couvreur joignoit à tous ses grands talents pour le Théâtre, de la politesse, du sçavoir vivre & beaucoup d'esprit; sa conversation étoit charmante, & personne n'a écrit des lettres d'un stile plus aimable, plus leger, plus délicat & digne de celui de Voiture & de Madame de Sévigné. Aussi fréquentoit-elle les meilleurs maisons de Paris & même de la Cour où elle étoit extrêmement souhaitée; elle ne refusoit pas dans les compagnies où elle se trouvoit de déclamer plusieurs belles tirades de Vers & même des scenes entieres de Tragédies, qui enchantoient les Auditeurs, chose très-rare aux personnes de sa profession de réciter des Vers hors du Théâtre, & je n'ai guère connu qne Baron, qui s'en faisoit un plaisir & qui déclamoit quelquefois le même couplet de deux ou trois manieres différentes, qui étoient également applaudies.

Nos plus illustres Poëtes ont célébré Mlle. le Couvreur & lui ont donné de grandes louanges, M. de Voltaire dont elle fut l'héroïne, n'a cessé de les chanter, & d'en parler avec transport, même jusqu'après son trépas, comme on le voit par les Vers qu'il lui a consacrés à sa mort, qu'on trouve dans le Recueil de ses Piéces fugitives en Prose & en Vers, imprimé en un volume in-8°. 1740.

Je me contenterai de rapporter l'Epitaphe de cette Demoiselle par M. Dalinval.

Ci gît le corps mortel qu'empruntoit Melpomene;
Quand sous le nom de le COUVREUR,
Elle enchantoit sur notre scene
Les yeux, & l'esprit, & le cœur.

De Troy le pere a fait son portrait en grand, representant *Monime* dans le tems qu'elle est prête d'avaler

la coupe de poiſon que Mitridate lui avoit envoyée, & qu'arrive un Officier de ce Prince qui l'empeche de la prendre; c'eſt un des plus beaux morceaux de cet habile Peintre. Coypel premier Peintre de Monſeigneur le Duc d'Orleans, a peint auſſi Mlle. le Couvreur en *Cornelie*, tenante das une Urne les cendres de Pompée ſon époux; cette Eſtampe a été excellemment gravée par Drevet le fils, où on lit au bas ces quatre Vers.

C'eſt peu de voir ici, pour attendrir les Cœurs,
Les cendres de Pompée & Cornelie en pleurs;
Reconnoiſſez, pleurez cette Actrice admirable,
Qui n'eut point de modéle, & fut inimitable.

Ce ſujet eſt tiré de la Tragédie de *Pompée* de Pierre Corneille.

Mlle. DUCLOS. Mademoiſelle Marie DUCLOS, Pariſienne, penſionnaire du Roi, vivante en 1743. retirée du Théâtre en 1733. après y avoir brillé pendant quarante ans pour le Tragique, doit avoir le privilege de paroître ici comme une de nos plus grandes Actrices. Son nom de famille étoit Chateau-neuf; en entrant dans la troupe des Comédiens du Roi en 1693. elle prit celui de DUCLOS, de ſa grand-mere maternelle, qui étoit une des plus belles Comédiennes de l'ancien Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

Mademoiſelle DUCLOS avoit la taille audeſſus de la moyenne, avec de l'embonpoint, elle avoit la plus belle tête, le plus beau buſte, les plus beaux bras & l'air le plus noble qu'on aie vû au Théâtre avec une voix admirable & touchante; ſes cheveux d'un blond cendré étoient d'une grande beauté, & contribuoient à la rendre l'Actrice la mieux coëffée de ſon tems; ſes habits & toute ſa parure étoient extrêmement riches & d'un grand goût; elle excelloit ſurtout dans les Rolles de paſſions, & avoit le talent des larmes au ſuprême degré, & celui d'en faire répandre à tous les ſpecta-

teurs qu'elle intéressoit dans sa situation & qu'elle touchoit vivement.

Je ne puis mieux lui faire honneur qu'en rapportant la belle *Ode sur la déclamation*, que la Motte lui adresse.

GRECE, ne vantez plus les frivoles miracles
D'un Théatre encor grossier ;
ESCHILE, vainement par ses hideux Spectacles
Réussit à vous effrayer

✤

Par les objets outrés d'une scene fantasque,
Il vous inspiroit la terreur :
Mais d'un fantôme, peint d'un ridicule masque,
Que peut l'immobile fureur !

✤

Un âge plus sensé, de ces muettes feintes
Dédaigna les illusions :
Ce n'est plus aujourd'hui par des passions peintes
Que se meuvent nos passions.

✤

On imite l'amour, l'ambition, la rage ;
Et l'espoir qui vient la calmer ;
Mais sans l'aide du masque, on confie au visage
Le soin de les bien exprimer.

✤

Qui mieux que toi, DUCLOS, Actrice inimitable,
De cet art connut les beautés ?
Qui sçut jamais donner un air plus véritable
A des mouvemens imités ?

✤

Ah ! que j'aime à te voir en amante abusée
Le visage noyé de pleurs,
Hors l'inflexible cœur du parjure Thesée,
Toucher, emporter tous les cœurs.

✤

Ou lors que regrettant la mort de Curiace,
En proye à ton ressentiment,
Tu forces par tes cris la main même d'Horace
A te rejoindre à ton amant.

Mais quel nouveau ſpectacle ! ah ! c'eſt Phedre elle-même,
Livrée aux plus ardens tranſports :
Theſée eſt ſon époux, & c'eſt ſon fils qu'elle aime ;
Dieux ! quel amoûr ! mais quels remords !

* *De tous nos mouvemens es-tu donc la maitreſſe ?*
Tiens-tu notre cœur dans tes mains ?
Tu feins le déſeſpoir, la haine, la tendreſſe,
Et je ſens tout ce que tu feins.

Du ſeul ſon de ta voix les graces pénetrantes
Ont preſque aſſez de leur pouvoir ;
A peine eſt-il beſoin de paroles touchantes
Qui l'aident à nous émouvoir.

A tes geſtes choiſis une vûe attentive
De tes deſſeins ſuivroit le cours ;
Et dans ton action auſſi juſte que vive,
On entend déja tes diſcours.

Auteurs, pour nous charmer, pour ravir vos ſuffrages,
C'eſt peu de votre art ſéducteur,
Si vous charmez l'eſprit par vos ſçavants Ouvrages,
L'action parle mieux au cœur.

Après tous vos efforts croyez qu'à l'impoſture
L'acteur a la meilleure part :
Un regard, un ſoupir pouſſé par la nature,
Peut ſouvent plus que tout votre art.

Ce ſecours embellit les plus hautes merveilles,
Les ſentimens, le choix des mots ;
Le Théatre languit, s'il ne prête aux Corneilles
Des CHAMMESLE'S *& des* DUCLOS.

On a mis la cinquieme, la ſixieme & la neuvieme Strophes de cet Ode marquées d'une Aſteriſque, au bas d'une belle & grande Eſtampe, d'après le tableau de Mlle. Duclos

Duclos peinte en Arianne, abandonnée par Theſée, de la main du célébre Largilliere; cette Eſtampe a été gravée en 1713. par feu Deſplaces, graveur du Roi.

On doit mettre à juſte titre Mlle. Charlotte DESMARES, vivante en 1743. au nombre de nos plus célébres Actrices; elle quitta la Comédie en 1721. pour des conſiderations particulieres, étant encore jeune & dans le tems que tous ſes beaux talents brilloient le plus. Mlle. DESMARES.

Elle naquit à Coppenhague d'un Comédien de ce nom, qui étoit alors avec ſa femme, petite fille du fameux MONTFLEURY, dans une troupe de Comédiens François, à la Cour du Roi de Dannemarck. Deſmares de retour à Paris avec ſa femme & ſa fille entra dans la troupe du Roi, où on l'a vû jouer longtems avec plaiſir les Rolles de Payſan, de Suiſſe & d'Yvrogne.

Mlle. Deſmares fut reçue dans la troupe du Roi en 1700. âgée d'environ 17. ans; auſſi-tôt qu'elle parut ſur le Théâtre, elle s'attira les ſuffrages & les applaudiſſemens de la Cour & de tout le public: elle étoit d'une taille au-deſſus de la moyenne & très-bien faite, les traits extrêmement jolis, fins & piquans; avec ſa figure ornée de toutes les graces imaginables, elle poſſédoit les plus grands & les plus aimables talents pour ſa profeſſion où elle charmoit dans les premiers Rolles du tragique, comme dans ceux de *Suivante* ou de *Soubrette* dans le comique; perſonne ne l'a égalée dans ce dernier genre & n'a joué le comique avec autant de fineſſe, de legereté & de naturel, ayant toujours eu beaucoup plus de partiſans que Mlle. BEAUVAL, célébre Actrice du tems de Moliere, qui s'eſt ſi fort diſtinguée dans ſon art juſqu'en 1706. qu'elle quitta le Théâtre. Mlle. Deſmares excelloit auſſi dans le tragique, où BARON le pere l'avoit formée, & l'on peut dire qu'elle dédommagea bien de la perte qu'on avoit faite de Mlle. de Beauval, ſoit pour le tragique, ſoit pour le comique.

Fouchet, Peintre du Roi, a peint Mlle. Deſmares en

gedie de *Zaïre*, qui commence par ceux-ci.

Jeune GAUSSIN, *reçois mon tendre hommage,*
Reçois mes Vers au Théatre applaudis;
Protege-les, ZAÏRE *est ton Ouvrage,*
Il est à toi puisque tu l'embellis.
Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante & tes sons enchanteurs,
Qui du Critique ont fait tomber les armes;
Ta seule vûe adoucit les censeurs, &c.

Je ne peux pas oublier ici Mlle. DUMESNIL, quoiqu'elle ne soit reçue dans la troupe des Comédiens du Roi que depuis six ans en 1737. C'est la plus grande Actrice que nous ayons pour les Rolles fiers & ceux de Reines, où elle ravit les spectateurs par son air noble & imposant, & par une déclamation extrêmement bien entendue & qu'on peut dire majestueuse, c'est ainsi que plusieurs de nos Poëtes l'ont peinte dans leurs Vers.

Pourquoi ne dirois-je pas un mot aussi de la Demoiselle BENOZZI dite SILVIA, actrice de notre Théatre Italien, puisqu'elle est Toulouzaine, & Françoise de nation, cette Actrice, qui n'a jamais fait que des admirateurs par sa figure noble, aimable & intéressante, par son jeu de Théatre si naturel, si fin & si rempli de graces, & qui n'a jamais eu sa pareille dans son genre & dans tous les Rolles qu'elle joue avec une égale perfection? elle a fait pendant du tems l'admiration de l'Italie, avant de venir à Paris avec la nouvelle troupe Italienne que M. le Duc d'Orleans, Regent du Royaume, y établit en 1716. Elle est femme de BALLETI dit MARIO, & belle sœur de la sçavante & célébre BALLETTI dite FLAMINIA, épouse de RICCOBONI dit LELIO, ci-devant chef de notre nouvelle troupe Italienne, Auteur de plusieurs Comédies & d'autres Ouvrages qu'on voit & qu'on lit avec plaisir. Je dirai en même tems que RICCOBONI LELIO le fils fait un des plus grands agrémens du Théatre par la diversité de ses talents & de tous les Rolles qu'il y joue avec la même facilité; il est aussi Auteur de plusieurs petites Comédies, dont

une partie conjointement avec feu ROMAGNESI, un des meilleurs Acteurs, qui ait paru sur notre Théatre Italien.

Jean Antoine Romagnesi, né à Namur, Comté des Pays-bas, mourut à Fontainebleau au mois de Novembre 1741. âgé d'environ 45. ans: il étoit petit-fils de Cinthio, Acteur jouant les Rolles d'Amoureux, de notre ancien Théatre Italien. Il a composé un grand nombre de Comédies, seul ou conjointement avec ses camarades & autres Auteurs; je me contenterai de dire qu'il a traduit en Vers François la Tragi-Comédie de *Samson* en cinq Actes, que Riccoboni Lelio le pere a donnée en Italien, & que l'original & la traduction plaisent infiniment au Théatre. Ces deux Auteurs & Acteurs ont representés successivement le Rolle de *Samson* dans cette Piéce d'une maniere qui enlevoit les applaudissemens de tous les spectateurs.

Je renvoye les personnes curieuses de connoître toutes les Piéces de notre Théatre Italien dont la plupart sont dans notre Langue, & de sçavoir le nom de leurs Acteurs au 3. Volume des *Recherches sur les Théatres de France* par M. Beauchamps, où elles trouveront à satisfaire leur curiosité.

Laissons jouïr de leur réputation nos Acteurs & nos Actrices qui se distinguent de leur vivant par leurs talents, & attendons pour en parler que leur tems soit venu pour suivre la loi que je me suis prescrite.

Nos grands Poëtes pour le Tragique & pour le Comique, de même que nos fameux Musiciens, seront charmés, comme je l'ai déja dit, de faire representer sur les Théatres du Parnasse, leurs Tragedies, leurs Comédies & leurs Opera par les Acteurs & les Actrices qui ont excellé dans leur Art, & dont même ils se font plaisir de faire les éloges.

Après l'article de Senallié le Musicien, page 674. & les suivantes, on a fait mention de plusieurs Musiciens qui ont composés plusieurs excellens Ouvrages de Musique instrumentale, & qui les exécutoient d'une maniere admirable. Ils tiendront bien leur place dans les Concerts & les Orchestres du Parnasse.

CONCLUSION

CONCLUSION

Sur le dessein qu'on a eu en élevant le PARNASSE FRANÇOIS EN BRONZE, *& sur la conduite & l'ordre qu'on a tenu dans son exécution.*

Je viens d'ajouter à ce Volume l'extrait de la vie des Poëtes & des Musiciens qui sont morts depuis l'année 1732. que cette édition a commencée à paroître jusqu'en cette année 1743. pour satisfaire à l'engagement que j'ai pris à la page 25. en y marquant qu'au moins tous les dix ans il convenoit de mettre sur le Parnasse François les Poëtes & les Musiciens de réputation, que la mort aura enlevés pendant cet espace de tems, en donnant un extrait de leur vie, & un catalogue de leurs Ouvrages.

Je laisse les personnes éclairées & judicieuses à placer dans le rang qu'il leur paroîtra le plus convenable, ceux que je viens d'augmenter dans ce Supplément; j'espere qu'ils me rendront la justice de croire que je n'ignore pas la distance des uns aux autres, & ceux qui meritent la preséance, ayant dit en plus d'un endroit de ce Volume, que parmi les Poëtes & les Musiciens du Parnasse les uns y doivent être regardés comme les Maîtres & les Souverains, & les autres y doivent former la Cour de ces Souverains & de ces Princes, & y occuper des dignités & des rangs selon leurs talents & leur merite, c'est ce qu'on connoît aisément par la distribution & l'ordre que j'en ai faite depuis la page 35. jusqu'à la page 40.

On trouvera depuis la page 660. jusqu'à celle-ci l'addition & le supplément à l'ordre chronologique des Poëtes & des Musiciens, que je repete, qu'il sera à propos de faire de même dans la suite des tems, pour rendre à

nos illuſtres Poëtes & à nos fameux Muſiciens vivans les honneurs qui leur ſeront dûs après leur mort.

On doit être perſuadé par les ſentimens que j'ai fait connoître en quelques endroits de ce Volume, de l'extrême envie que j'aurois eu de faire paroître ici avec éloge les Poëtes & les Muſiciens vivans, qui font honneur à notre Nation, & qui ont de juſtes admirateurs; mais ſelon la loi que je me ſuis impoſée de ne faire mention que de ceux qui ne vivent plus, je laiſſe joüir les vivans de leur grande réputation, & je ſouhaite qu'ils puiſſent dire pendant une longue ſuite d'années, ce que Martial diſoit de ſon tems, ſi la vraie gloire, exempte de toute flatterie, ne vient & ne s'accorde qu'après la mort, je ne me preſſe pas de l'obtenir.

Si poſt fata venit gloria non propero.

Il ſe trouvera dans la ſuite des perſonnes bien plus capables que moi de célébrer leur gloire.

J'avertis ici que je fais augmenter la Montagne du Parnaſſe exécuté en bronze, par la baze d'une troiſieme terraſſe de dix à douze pouces de hauteur, qui regnera tout au tour de ce monument, où il ſera aiſé de placer juſqu'à huit ou neuf figures en pied & de doubler celles de neuf hommes célébres qui y ſont placés juſqu'à préſent & qui y tiennent lieu des neuf Muſes du Parnaſſe de la Grece, comme je l'ai marqué à la page 30. Je ſens bien que des Poëtes tels que Rouſſeau, & deux ou trois autres actuellement vivans y doivent occuper des places des plus diſtinguées & peuvent y être repreſentés en figure en pied.

Il ne me reſte plus que de prier quelques cenſeurs trop difficiles & trop rigides de vouloir bien avoir quelqu'indulgence pour moi, qui m'efforce à faire honneur à ma nation par des dépenſes même au-deſſus de mes moyens, ſans en avoir & ſans en deſirer d'autre récom-

penſe que la gratitude & l'eſtime des perſonnes équitables, & en état de juger des Ouvrages qu'ils ont lûs avec quelque attention.

Dans le diſcours que j'ai mis à la tête de ce Volume, j'ai demandé qu'on voulut bien reflêchir ſur le deſſein que je me ſuis propoſé, en faiſant paroître ſur notre Parnaſſe le grand nombre de Poëtes & de Muſiciens que j'y ai admis, ce qui ne conſiſte que dans une lecture d'une trentaine de pages, que bien des gens ne veulent pas ſe donner la peine de faire avant de porter leur jugement; *j'ai demandé qu'on eut attention aux quatre Ordres différens où j'ai diſtribués les Poëtes*, ſçavoir, *la figure en pied pour le premier ordre; le médaillon pour le ſecond; les noms gravés de ces Poëtes & de ces Muſiciens, ſur un premier rouleau de bronze*, *a *& un ſecond rouleau qui contient d'autres noms pour le quatrieme; de plus un troiſieme rouleau où ſont gravés les noms des Amateurs de la Poëſie & de la Muſique, qui ſans faire profeſſion de ces deux Arts ont compoſés quelques jolis Vers & d'un goût délicat, ou quelques gracieux morceaux de Muſique, qui méritent bien quelqu'entrée au Parnaſſe, & même d'y mêler quelquefois leur voix, les Poëtes en y recitant des Vers de leur façon, & les Muſiciens des airs dont ils ſont Auteurs; d'ailleurs peut-on douter que les Maîtres, les Princes du Parnaſſe ne ſoient pas contens d'avoir de tels auditeurs de leurs Ouvrages, & une compagnie auſſi aimable & auſſi eſtimable?*

Après la diſtinction de ces Ordres différens marqués en gros caracteres dans ce Volume à la page 35. & les ſuivantes, il n'eſt pas juſte de vouloir faire entendre que je fais marcher de pair le Poëte repreſenté en figure en pied avec celui dont le nom ſeul eſt gravé ſur le der-

a Parmi les perſonnes dont les noms ſont gravés ſur ce premier rouleau, on peut bien en choiſir quelques-unes pour faire exécuter leurs médaillons, & les mettre au rang de celles qui ſont repreſentées de cette maniere: REGNARD, CAMPISTRON, GENEST, CHAULIFU, FLECHIER, les Peres PORE'E & BRUMOY, Jeſuites, & quelques autres mériteroient bien cette diſtinction; mais un particulier que la fortune a toujours maltraité ne peut pas aller dans ſes projets auſſi promptement qu'il le ſouhaiteroit. Voyez les pages 26. & 32.

nier rouleau; par exemple BOYER & PRADON, qui ſont les Poëtes ſur leſquels il paroit qu'on me fait le plus de reproche de les avoir placés ſur le Parnaſſe; leur nom eſt ſeulement gravé ſur le ſecond & dernier rouleau, tandis que CORNEILLE & RACINE y ſont repreſentés en figure en pied, comme les Princes & les Souverains du Parnaſſe: peut-on croire que je mette ces deux grands Poëtes en parallele ave les deux autres! Pourquoi ne pas lire ce que j'ai écrit à la fin de l'article de Pradon, qui eſt dans ces termes, BOYER & PRADON *peuvent être regardés ſur le Parnaſſe comme deux Officiers ou deux Vaſſaux de* RACINE, *un des Princes du Parnaſſe;* mais l'on me dira, d'où vient que vous y faites mention de tels Poëtes dont Deſpreaux, ce grand critique, a rendu les noms ſi odieux, comme vous le marquez vous-même à leur article; je repeterai ce que j'ai déja dit, que je ne ſuis pas ſi ſevere que ce rigide cenſeur, & que j'ai cru que je pouvois faire graver le nom de PRADON ſur le Parnaſſe, par rapport à ſa Tragédie de *Tamerlan* & à celle de *Regulus*, que j'ai vû remettre plus d'une fois ſur le Théatre, avec le même ſuccès, & les mêmes applaudiſſemens qu'elles avoient eu cinquante ans auparavant, ſans parler de cinq autres Tragédies de ſa compoſition, imprimées dans trois éditions différentes, qui ont eu des partiſans & des protecteurs, dans le tems de leurs repreſentations au Théatre [a], mais qu'il a été obligé d'abandonner pour avoir ſes entrées au Parnaſſe. A l'égard de BOYER, de l'Académie Françoiſe, j'ai fait connoître à ſon article, que Pelliſſon, l'Abbé Geneſt, & l'Abbé d'Olivet, critiques du premier ordre, ont parlé avec quelqu'éloge de ce Poëte, dont on a vingt-deux Piéces de Théatre, Tragedies,

[a] La Tragedie de *Phedre* de Pradon, fut repreſentée pour la premiére fois le premier jour de l'année 1677. par les Comédiens du Roi, deux jours après que la *Phedre* de Racine fut jouée auſſi pour la premiére fois ſur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Qui le croiroit! la brigue, la cabale de Pradon l'emporta dans les commencemens ſur celle de Racine, mais en peu de tems, le bon ſens & le bon goût terraſſerent les partiſans de Pradon, & anéantirent ſa *Phedre*, & firent reconnoitre *celle* de Racine, comme un des chef-d'œuvres du Théatre. Voyez le commencement & la fin des notes de Broſſette ſur l'Epitre VII. de Deſpreaux à Racine. *Oeuvres de Boileau Deſpreaux*, Geneve, 1716.

Tragi-

Tragi-Comédies, Paſtorales, Comédies, qui ont été repreſentées, entre leſquelles les cenſeurs les plus ſeveres ne peuvent diſconvenir que trois n'ayent merité le ſuccès heureux qu'elles ont eu, telles que la *Porcie Romaine*, Tragedie qu'il donna en *1646.* ayant à peine 25. ans, & les deux autres *Agamemnon* en *1680.* & *Judith* en *1695.* outre un grand nombre d'autres Poëſies & d'Ouvrages en Proſe, que cet Auteur a donnés.

J'ai dit de plus à la page 15. que je ne m'oppoſois pas qu'on établiſſe des inſpecteurs éclairés & judicieux ſur le Parnaſſe, pour y faire quelque reforme de quelques paſſes-volans, qui auroient pû s'y gliſſer, & que je donnois entiere liberté à tous ceux qui trouveroient des noms de Poëtes qui pourroient trop échauffer leur bile, de les en exclure ; mais je voudrois bien auſſi qu'ils ſe donnaſſent la peine de jetter les yeux ſur l'article que j'ai mis de ces Poëtes avant de les condamner ; car il arrive ſouvent, parmi un certain monde qui ſe pique de bel eſprit, & qui juge ſouverainement, de condamner un Auteur ſur ſon ſeul nom, ſans ſçavoir même le titre & le ſujet de ſes Ouvrages.

Dans le choix que j'ai fait des principaux Poëtes du Parnaſſe François, qu'il a fallu choiſir chacun dans un genre différent de Poëſie, pour ſe conformer aux emplois divers que les Grecs ont donnés aux Muſes de leur Parnaſſe, j'ai ſuivi la voix publique, c'eſt-à-dire, non ſeulement celle des vrais connoiſſeurs en Poëſie, mais celle de tous les amateurs de ce bel art, & pour la Muſique en y mettant LULLY, ſoutenant ſur un bras le médaillon de QUINAULT ſon Poëte.

Je puis même aſſurer que dans la compoſition de ce monument, j'ai ſuivi exactement les avis de Deſpréaux, qui avoit de l'amitié pour moi, & que j'ai conſulté à ce ſujet : on voit même dans ſes Ouvrages, qu'il donne des louanges à tous les Poëtes qui y tiennent lieu des neuf

Muſes de la Grece. [a] Deſpreaux approuva auſſi le choix d'une douzaine de Poëtes repreſentés en médaillons, de même qu'environ une cinquantaine de Poëtes, dont les noms ſont gravés ſur des Rouleaux de bronze, portés par des Génies qui volent vers Apollon, afin que ce Dieu leur aſſigne des places telles qu'il jugera à propos ſur le Parnaſſe, & qu'il renvoye ceux qu'ils n'en croira pas dignes. J'ai donné dans la premiere édition de la deſcription de ce Monument (Volume in-12. en 1727.) l'extrait de la vie & le catalogue des Ouvrages de ces Poëtes.

Il eſt vrai que dans cette édition, augmentée de plus des trois quarts ſur celle in-12. j'ai ajoûté plus d'une centaine de Poëtes, dont quelques-uns n'auroient peut-être pas été du goût de Deſpreaux, mais j'ai déja marqué que je ne devois pas être auſſi ſevere que lui; & j'ai crû qu'on me ſçauroit gré de faire paroître ſur le Parnaſſe un auſſi grand nombre de Poëtes que j'ai fait pour donner une connoiſſance plus étendue de l'hiſtoire de la Poëſie Françoiſe, ſoutenant toujours qu'il n'y a aucun d'eux ſans quelque mérite, & que la plus grande partie de leurs cenſeurs, qui ſe piquent de faire des Vers & qui prétendent ſans doute aux premieres dignités du Parnaſſe, auroient bien de la peine à en donner d'auſſi bons que ceux qu'on pourroit choiſir dans les ouvrages des Poëtes, qu'ils mépriſent mal à propos.

Parmi environ deux mille Poëtes ou verſificateurs François, qui ſont morts depuis le commencement du ſeizieme ſiécle juſqu'à preſent, dont on a des Ouvrages imprimés, j'en ai choiſi environ deux cents cinquante,

[a] Je n'ai point prétendu en compoſant le Parnaſſe François en 1708. qu'on ne put donner à de fameux Poëtes, qui ſont morts depuis ce tems-là, & même à quelques-uns qui vivent encore, des places au-deſſus de deux ou trois Poëtes qui y occupent celles des Muſes, par exemple que ROUSSEAU & L'AUTEUR DE LA HENRIADE ne duſſent y être dans un rang plus éminent que CHAPELLE & SEGRAIS, dont le premier y eſt placé comme un modéle de la Poëſie naturelle & badine, & le ſecond pour le naïf du genre paſtoral & par rapport à la juſte & belle *traduction en Vers des Georgiques & de l'Eneide de Virgile.* C'eſt ainſi qu'HOMERE & PINDARE, arrivant ſur le Parnaſſe de la Grece, ont ſans doute pris place au-deſſus de TERPSICORE, d'EUTERPE & d'ERATO. C'eſt auſſi ce qui m'engage d'augmenter une troiſieme terraſſe à la montagne du Parnaſſe pour y mettre dans la ſuite nos plus grands Poëtes vivans en figure en pied au rang des Princes & des Muſes de notre Parnaſſe.

dont aucun ne m'a paru ſans talent & ſans merite, mais dans des degrés différens. Quelques-uns ont été chéris de nos Rois, & ont eu une réputation ſi brillante qu'on doit ſe faire honneur d'en faire mention ; ils ont pour ainſi dire défrichés les premiers le Parnaſſe François, eh! pourquoi voudroit-on les en exclure! ils n'ont pu parler que le langage de leur tems, mais la plupart avec un très-beau génie Poëtique qu'on ne peut leur refuſer. S'ils avoient vêcu de nos jours, peut-être auroient-ils été auſſi grands Poëtes que les plus fameux de notre tems.

Je me flatte que ſi quelques Poëtes, que j'ai mis ſur le Parnaſſe, déplaiſent à quelques perſonnes de mauvaiſe humeur, la plus grande partie des gens d'eſprit & d'erudition m'approuveront de les y avoir placés pour avoir occaſion de m'étendre davantage ſur l'Hiſtoire de notre Poëſie.

Sans m'arrêter ici ſur les premiers tems où la Poëſie Françoiſe a pris naiſſance, dont j'ai rapporté cependant ce qui eſt de plus eſſentiel & de plus curieux, ſurtout dans les remarques ſur la Poëſie & la Muſique Françoiſes, qu'on trouve à la fin de ce Volume, j'ai paſſé au Regne de François I. le reſtaurateur des Sçiences & des beaux Arts & le protecteur de tous les Sçavans : je n'ai commencé à parler que des Poëtes de ſon tems, ſi on en n'excepte trois ou quatre qui ſont plus anciens ; j'ai fait paroître les Poëtes les plus célébres du Regne de ce grand Prince, qui compoſoit lui-même quelques jolis Vers pour ſon amuſement, & enſuite ceux du regne des Rois ſes ſucceſſeurs, juſqu'à celui de Louïs XIV.

A l'égard des Poëtes du regne de Louïs XIV. combien n'en avons-nous pas eu d'un génie diſtingué & dignes de juſtes louanges, ſans être cependant parvenus au degré de perfection des MOLIERES, des CORNEILLES, des RACINES, des LA FONTAINES, des DESPREAUX, des ROUSSEAUX, pour ne parler que de ceux qui ne vivent plus! Pourquoi la France ne ſe fera-t-elle pas honneur de tant

de Poëtes eſtimables ? Pourquoi ne leur rendra-t-elle pas la juſtice qui leur eſt dûe ? Pourquoi ces critiques ſeveres ne voudroient-ils admettre ſur le Parnaſſe que cinq ou ſix Poëtes au plus ? Non cette Montagne brillante, faite pour les délices & les enchantemens, deviendroit trop déſerte & trop aride ; rendons-la plus riche, plus riante, plus charmante & plus dignes des Princes qui y regnent, en leur donnant une compagnie & une Cour d'autres Poëtes de reputation & vraiement capables de connoître tout le merite de leurs grands talents, afin de donner plus d'éclat à leur gloire, étant admirés & loués par les gens de l'art ; on fera en même tems plus d'honneur à notre nation, par ce grand nombre de Poëtes qu'elle a produits, dont les noms & les Ouvrages ne doivent pas être oubliés dans la ſuite des ſiecles. [a] Qu'on ne me renvoye pas au *Temple du goût* [b] pour me conformer au ſentiment de ſon Auteur & pour ne placer ſur le Parnaſſe que ceux qu'il en trouveroit dignes ! C'eſt un Ouvrage qui n'a pu être compoſé que dans un accès de mauvaiſe humeur, (eh ! qui n'en a pas quelquefois !) en effet pouvoit-il dire dans des Vers remplis d'invectives, que Rouſſeau (Auteur de tant de Poëſies admirables) n'a aucun génie Poëtique [c] ? n'eſt-ce pas faire un

a On peut lire dans ce Volume (page LXXXJ.) la Lettre ſpirituelle du Pere Radonvilliers Jeſuite, qui favoriſe mon ſentiment ſur le grand nombre de Poëtes que j'introduis ſur le Parnaſſe.

b L'Auteur des *Obſervations des Ecrits Modernes* tome 1. lettre 3. dit : *Le projet favori de M. Titon du Tillet, plein de zéle pour la gloire de ſa nation, ſeroit d'exécuter en grand dans quelques Places de Paris ou de ſes environs, le* Parnaſſe François, *en propoſant un moyen, qui ne couteroit rien à l'Etat, qui ſeroit de lui accorder une place des quarante Fermiers Généraux. Il ſeroit poſſible*, continue-t'il *d'en diminuer la dépenſe en ôtant de ſon Parnaſſe pluſieurs ſujets médiocres, pour moi je m'imagine qu'on pourroit placer ce Monument à peu de frais dans le* Temple du Goût. Cet Auteur ſe trompe fort s'il croit qu'en ôtant pluſieurs ſujets, qui ſont à la verité éloignés du merite de nos Poëtes du premier Ordre, je diminuerois beaucoup la dépenſe du Parnaſſe ; cette diminution n'iroit pas à trois cents livres qu'il en couteroit pour graver, ou mettre en relief ſur le bronze les noms d'une vingtaine de ces Poëtes mediocres, tandis qu'il faudroit dépenſer douze ou quinze cents mille livres pour faire honneur à nos Princes du Parnaſſe, en leur élevant des figures de dix ou douze pieds de proportion & exécuter des Médaillons d'environ trois pieds de diametre. Effectivement M. Pelletier des Forts, Controlleur Général, m'ayant fait compliment ſur le Monument du Parnaſſe François, dont j'eus l'honneur de lui préſenter l'Eſtampe en 1726. je lui propoſai de m'accorder une place de Fermier Général dans le bail qu'il en faiſoit cette année, peut-être le meilleur qu'il y ait jamais eu dans les Fermes du Roi, j'aurois eu certainement du revenant bon pour orner encore la place où j'aurois placé ce Monument, mais j'avouerai que je n'ai pas le talent de demander & d'importuner perſonne ; je ſuis même preſque honteux en demandant la plus exacte juſtice, moyen preſque ſûr de ne rien obtenir.

c *Mais par l'équitable Apollon ;*
Ta rage fut bientôt punie,
Il t'ôta le peu de génie
Dont tu dis qu'il t'avoit fait don ;

blaſphême

blaſphême Parnaſſique, auſſi énorme que ſi l'on diſoit que l'Auteur de *la Henriade* n'eſt pas Poëte, ce génie ſublime & univerſel, qui par l'excellence de ce Poëme s'eſt aſſuré une place des plus brillantes ſur notre Parnaſſe, où il ſera regardé comme le *Virgile de la France*! pouvoit-il parler d'un ton ſi indifférent de Voiture, de Saraſin, de Balzac, de Benſerade, de Pelliſſon, de Segrais, de ſaint Evremont, & de Pavillon : ces Auteurs ſi aimables & ſi eſtimables, chacun dans leurs genres d'écrire, diſant que *la pluſpart n'avoient guère que l'eſprit de leur tems & non cet eſprit qui paſſe à la derniere poſterité.* Il paroît vouloir anéantir preſque tous leurs Ouvrages, il dit que *Voiture & Saraſin n'ont pas à eux-deux ſoixante pages* : pouvoit-il réduire ainſi les Œuvres de Voiture, cet Auteur ſi délicat & ſi plein de graces, qui *avoit fait ſi bien les Muſes à ſon badinage*, & les Œuvres de Saraſin, un des plus grands génies & des plus univerſels que la France ait produits, comme il l'a fait connoître dans tous les genres d'Eloquence & de Poëſie ! pourquoi parler du tems où tous ces beaux eſprits ont vêcu, comme d'un ſiecle dont l'eſprit ne paſſera pas à la derniere poſterité ! ce dix-ſeptieme ſiecle où Louïs le Grand a regné près de ſoixante ans, ſi fertile en grands Hommes & en génies ſupérieurs dans tous les genres & dans tous les caractetes ! ſiecle que M. de Voltaire, dans *ſon Eſſai ſur le ſiecle de Louïs XIV.* marque avec raiſon, être *celui de tous les ſiecles qui fut jamais, où l'eſprit des Hommes a été le plus éclairé.*

Je ſçai cependant bon gré à l'Auteur du Temple du Goût, de l'éloge qu'il fait du Marquis de ſaint Aulaire

Il ſe priva de l'harmonie,
Et tu n'as plus rien aujourdhui
Que la foibleſſe & la manie
De rimer encor, malgré lui,
Des Vers tudeſques qu'il renie.

Cependant ſans ſçavoir le tudeſque ou l'Allemand, on entend & on lit facilement les excellens Ouvrages que Rouſſeau a compoſés en Allemagne & en Flandres, de même que les quatre belles Epitres en Vers qu'il adreſſe, *la premiere* au Pere Brumoy *ſur la Tragédie*; *la ſeconde* à Thalie *ſur la Comédie*; *la troiſieme* à M. Rollin & *la quatrieme* à M. Racine *ſur ſon Poëme de la Religion*, quatres Epitres qui contiennent environ quatorze cents Vers, & qui ſont ſortis de ſa plume âgé de près de ſoixante-dix ans ; je ſouhaite, en paſſant à l'Auteur du Temple du Goût, qu'il puiſſe en faire autant à un pareil âge, & qu'il vive encore une vingtaine d'années par de-là, pour joüir plus longtems de ſa grande réputation.

& de la Faye, ces Hommes si spirituels & si aimables dans la société, qui ont composé des Vers si jolis & si galants, & que j'ai placés avec plaisir sur notre Parnasse. Il paroit qu'il met le premier au-dessus d'Anacréon, & qu'il fait marcher le second de pair avec Pollion & avec Horace; [a] j'applaudis aux louanges qu'il leur donne, & je sçais qu'il est permis aux grands Poëtes d'être prodigues de leur encens. J'ajoûterai seulement que je suis sûr que le Marquis de saint Aulaire, & la Faye ne se plaindroient pas de se voir placés sur le Parnasse avec Voiture, Sarasin, Benserade, Segrais, Pellisson, saint Evremont, Pavillon, & même avec Rousseau.

Qu'on ne me renvoye donc pas au Temple du Goût pour faire un juste choix des Poëtes qu'on doit admettre au Parnasse, & pour regler les rangs qu'ils doivent y occuper; je n'en ferois peut-être qu'un désert, où à peine aurois-je pu rendre les honneurs qui sont dûs à Corneille, à Moliere, à Racine, à la Fontaine, à Despreaux & à nos autres célébres Poëtes, auxquels l'Auteur du Temple du Goût donne à la verité de grandes louanges, mais dont il veut corriger une partie de leurs Ouvrages avec un air trop despotique.

J'aurois pu me dispenser ici de parler du Temple du Goût, mais je m'y suis crû obligé pour faire connoître l'extrême difficulté de contenter dans le choix qu'on peut faire des Poëtes & des Sçavans, les personnes qui se picquent de connoissance & de goût dans la Poësie, dans les Sciences & dans les Arts, puisqu'un de nos plus grands Poëtes paroît décider sur leur talents & sur leur merite, d'une maniere où je ne doute pas qu'il ne trouve beaucoup de contrariété parmi les plus beaux esprits.

Je ne suis pas entré dans de longues dissertations, ni

[a] Voyez l'article de la Faye *, page 654. & celui du Marquis de saint Aulaire, page 785.

* *Il a réuni le merite,*
Et d'Horace & de Pollion,
Tantôt protegeant Apollon,
Et tantôt chantant à sa suite, &c.

L'aisé, le tendre saint Aulaire,
Plus vieux encor qu'Anacreon
Avoit une voix plus legere, &c.

dans des critiques feveres fur les productions d'efprit, de nos Poëtes ; c'eft un travail bien au-deffus de mes forces, & bien éloigné de mon goût, ne cherchant qu'à profiter de ce qui eft bon & utile dans un Auteur, fans trop faire d'attention à ce qui peut y être de foible & de défectueux. Je me fuis feulement contenté de rapporter quelques jugemens des Sçavans au fujet des Poëtes de notre Parnaffe, quand l'occafion s'en eft prefentée naturellement, & furtout quand il s'eft agi de donner plus de valeur à leur reputation.

Pourquoi chercher à s'échauffer la bile mal à propos ! rendons juftice à chaque Auteur, & donnons-lui la louange qu'il peut meriter ! ne foyons pas des fades louangeurs, ni des cenfeurs trop rigides ! dépouillons hardiment nos Poëtes de ce qu'ils ont de trop médiocre & de mauvais, & ne leur laiffons que ce qu'ils ont fait de bon pour en profiter & pour notre amufement !

Rendons les honneurs qui font dûs à nos grands Poëtes & à nos fameux Muficiens, & mettons-les dans les endroits les plus brillants du Parnaffe ! mettons ceux qui les fuivent & qui ont acquis une jufte réputation par leurs Ouvrages, dans le rang qu'ils meritent par leurs talents différens ! C'eft cette variété de talents & de génies, comme je l'ai déja dit, qui charme les plus beaux efprits.

Nihil jucundum in vita, nifi quod reficit varietas.

Rien n'eft agréable & ne plait dans la vie, fi la variété ne l'affaifonne.

Enrichiffons auffi notre Parnaffe & faifons-nous honneur des perfonnes les plus élevées par la naiffance & par les dignités, qui ont protegé les Gens de Lettres, & furtout les Poëtes & les Muficiens, ces perfonnes s'étant fait un noble amufement de la Poëfie & de la Mufique, & même quelques-unes d'entr'elles y ayant réuffi avec quelque fuccès dans des Ouvrages affez étendus.

Plaçons fur le Parnaffe les Cardinaux DU BELLAY, DU PERRON, DE RICHELIEU, DE POLIGNAC, le Chan-

celier DE L'HOSPITAL, Jacques DE THOU, premier President, & chargé des plus grandes affaires de l'Etat, les Ducs de SAINT AIGNAN, DE NEVERS, & quelques autres personnes des deux sexes illustres par leur naissance & par leur rang, qui se sont exercées dans la Poësie, & dont j'ai fait mention dans ce Volume pag. 39. & pag. lxxxv. & lxxxvj.

Glorifions-nous d'avoir eu parmi nos Poëtes THIBAULT, Comte de Champagne & Roi de Navarre, FRANÇOIS I. MARGUERITE, Reine de Navarre sa sœur, CHARLES IX. petit fils de ce grand Roi, qui ont fait des Vers & qui ont si fort chéri les Poëtes.

Mettons sur notre Parnasse LOUIS XIII.[a] qui a composé des Motets & d'autres morceaux de Musique; le DUC D'ORLEANS,[b] Regent du Royaume dans la minorité de Louïs XV. qui a laissé de grands Ouvrages de Musique, tels que des Motets & des Opera, de même que le DUC DE LA TREMOILLE[c] & quelques autres grands Seigneurs, amateurs de Musique & habiles dans cet art. Nos plus fameux Musiciens les recevront avec de grands honneurs, & se feront gloire de les placer avec la distinction qu'ils meritent.

Les plus grands Poëtes, les Princes de notre Parnasse

[a] LOUIS XIII. a composé plusieurs Motets, entr'autres un *Deprofundis.* Ce Prince deux jours avant sa mort, ayant apperçû de son appartement, à S. Germain en Laye, les clochers de S. Denis, dit, Je ne tarderai pas d'être porté à cette Eglise, j'ordonne qu'il soit chanté sur mon corps le *De profundis* de ma composition. J'ai entendu dire aussi au Pere de la Rue, Jesuite, que ce Prince ayant temoigné à son Confesseur Jesuite l'amitié qu'il avoit pour lui & pour sa Société, qu'il vouloit lui en donner des marques, en lui demandant en même tems ce qu'il pouvoit désirer, surquoi ce bon Pere le pria de lui faire donner ses beaux Motets, ce qui lui fut accordé sur le champ, mais qu'étant revenu à la maison Professe de Paris, tout glorieux de ce précieux present & ayant conté la maniere dont il l'avoit obtenu, les Reverends Peres & surtout le Procureur, lui dirent, Mon Pere avez-vous perdu l'esprit, dans le tems que vous sçavez que nous avons emprunté cent mille écus pour bâtir notre maison Professe & dont nous avons tant de peine à en payer la rente, de vous contenter de demander au Roi ses beaux Motets, plustôt que de le supplier de donner ses ordres pour nous liberer de cette dette; (c'est ce que Louis XIV. au commencement du dix-huitiéme siécle, a fait en faveur de ces R R. Peres.

[b] Monsieur le Duc d'Orleans a composé quelques Motets en Musique & deux Opera, l'un intitulé *Philomele* conjointement avec Charpentier, fameux Musicien, & l'autre intitulé *Panthée*, dont les paroles sont du Marquis de la Fare, il les a fait exécuter en Concerts dans les grands Appartemens du Palais Royal; on a marqué à l'article CCLXVII. de Bernier le Musicien que ce Prince avoit envoyé à l'Empereur Leopold un Motet à cinq parties.

[c] M. le Duc de la Tremoille, premier Gentilhomme de la Chambre du Roi, Brigadier de ses Armées, mort en 1741. agé d'environ 35. ans, a fait exécuter en l'année 1740. chez M. le Chevalier d'Orléans, grand Prieur de France, trois Actes d'un Opera intitulé *les quatre parties du monde*, dont il est Auteur des paroles & de la Musique.

naſſe & toute leur Cour ſeront charmés d'être honorés d'une compagnie auſſi brillante & auſſi reſpectable : c'eſt ainſi que ſur le Parnaſſe Latin les Poëtes ENNIUS, TERENCE, PLAUTE, CATULLE, VARIUS, VIRGILE, HORACE, OVIDE, PERSE, JUVENAL & MARTIAL, ſe trouvent honorés d'y voir SCIPION, LE'LIUS, LUCRECE, POLLION, CICERON, CE'SAR, AUGUSTE, GERMANICUS, ME'CENE & ALEXANDRE SEVERE, dont on a quelques Ouvrages en Vers & qui ſe ſont toujours déclarés amis & protecteurs des Poëtes.

Je le repete encore, mon deſſein n'a pas été dans la compoſition du Parnaſſe François d'en agir en cenſeur rigide, & en pédant hargneux pour reprendre ce qui eſt de foible & de mauvais dans nos Poëtes, ſans leur rendre juſtice ſur ce qu'ils ont fait de bon; je penſe d'une maniere toute différente, je ne cherche dans un Auteur que le bon, l'utile, & l'agréable, & j'oublie facilement en ſa faveur ce qui s'y trouve de défectueux; c'eſt ce qui m'a fait croire qu'il étoit ſuffiſant pour ceux qui ont fait leur principale occupation de la Poëſie, d'avoir compoſé parmi un grand nombre de Vers trois ou quatre mille & même moins marqués au bon coin, au jugement des bons connoiſſeurs, pour leur donner leurs entrées libres au Parnaſſe; à l'égard des perſonnes diſtinguées par leur haute naiſſance & par leurs grands emplois, & même de celles qui ont eu des occupations particulieres & faciles ou qui ont aimé la vie libre & voluptueuſe, qui ſe ſont amuſées à compoſer quelques Poëſies aimables, & d'un goût délicat, j'ai cru qu'il leur ſuffiſoit de trois ou quatre cents Vers qui ſatisfaſſent l'eſprit & le bon goût pour y être reçues en qualité d'Amateurs.

J'ai rendu ſur le Parnaſſe des premiers honneurs à quelques Dames, qui ont brillé par la beauté de leur génie & par l'excellence de leur Poëſie; j'en ai admiſes pluſieurs autres qui ſe ſont acquit de la réputation par

leur talent Poëtique, dont la plupart ont donné des marques de leur eſtime & de leur amitié à nos grands Poëtes. Je pourrois bien, pour m'autoriſer ſur le nombre conſiderable de Poëtes & de Muſiciens, que j'ai raſſemblés dans des ordres différens ſur le Parnaſſe, dire que j'ai ſuivi l'exemple que nos illuſtres Académies m'en ont donné, & que tous les Académiciens qui les compoſent, gens d'eſprit & de merite, ne ſont pas tous des *Fontenelles*, [a] mais je m'apperçois que j'en dis trop pour repondre à quelques cenſeurs trop rigides ou plutôt de mauvaiſe humeur; je vais à l'avenir laiſſer le champ libre à leur cenſure; ce ſera à des plumes plus ſçavantes & plus éloquentes que la mienne à leur repondre & à célébrer plus dignement la gloire des perſonnes illuſtres, que j'ai cru devoir être placées ſur le Parnaſſe, & de celles qui y tiendront un jour un rang honorable, c'eſt ce que j'ai déja fait connoître à la page 27. d'une maniere plus étendue.

Je me ſens cependant obligé de répondre encore un mot à un de nos plus fameux Poëtes vivans, qui paroit étonné de la hardieſſe que j'ai eu d'élever le Parnaſſe en bronze, en me marquant dans une de ſes lettres, qu'il faut laiſſer à la poſtérité la déciſion des honneurs qui ſont dûs aux perſonnes qui ont pû ſe diſtinguer par leur merite & par leurs Ouvrages, je lui dirai tout naturellement que je me ſuis hazardé d'élever ce Monument ſelon mon pouvoir, parce que ceux qui ſeroient bien plus en état que moi de le faire exécuter, n'y ont ſeulement pas penſé & n'y penſeroient peut-être pas dans la ſuite, & je finirai en lui citant le Vers ſuivant d'une Tragédie de *Caton*, par l'Abbé Abeille, où ce grand amateur de ſa patrie & de la liberté, repond

[a] Parmi pluſieurs grands Hommes, qui ſont membres de nos trois plus célébres Académies j'ai crû, m'étant fait une loi de ne parler que des perſonnes que la mort a enlevées, ne devoir mettre que le nom de l'illuſtre M. de Fontenelle, aujourd'hui vivant, qui doit être privilegié comme Doyen de ces trois Académies, & qui jouït d'une grande réputation depuis plus de ſoixante ans; il eſt Auteur des paroles de l'Opera de *Pſiché*, repreſenté en 1678. & a été reçû à l'Académie Françoiſe en 1691. & par conſéquent depuis 52. ans en cette année 1743.

à un Romain qui ſemble favoriſer le parti de Céſar,

Quoi vous me reprochez l'amour de ma patrie!

Oui je l'aime avec paſſion & tous les grands Hommes qu'elle a produits, & je voudrois que le ſort ne m'eut pas enlevé la plus grande partie de mon bien & m'eut mis en état d'élever à leur gloire des Monumens plus grands, plus ſuperbes & plus dignes d'eux.

J'avois quelque deſſein, (comme je l'ai marqué pages 18. & 40.) pour faire connoître l'excellence du génie des Poëtes que j'ai fait paroître ſur le Parnaſſe, de donner pluſieurs piéces & morceaux de leurs Ouvrages pour preuve de leur merite ; je les aurois raſſemblés dans un Recueil de pluſieurs Volumes, ſous le titre de *Concerts du Parnaſſe*, ce qu'on auroit pu faire de même pour quelques morceaux de Muſique de nos plus fameux Muſiciens ; mais j'ai été charmé de trouver deux perſonnes qui ont entrepris en quelque façon cet Ouvrage, M. Philippe, qui eſt le premier en date, nous a donné depuis 1737. juſqu'en 1743. XIV. *Vol. des Amuſemens du cœur & de l'eſprit*, où l'on trouve un aſſez bon nombre de Piéces des Poëtes du Parnaſſe, mêlées avec pluſieurs morceaux de Litterature propres à entretenir le cœur & l'eſprit : M. le Fort eſt le ſecond en date, il a ſuivi plus exactement mon projet ; premierement dans un Recueil intiulé *Choix de Poëſies Chrétiennes & Morales* en trois Volumes, Paris 1739. ſecondement dans un Recueil bien plus conſiderable, intitulé *Bibliotheque Poëtique*, &c. quatre Volumes in-4°. qu'on commence à imprimer à Paris chez Simon en cette année 1743. Il contiendra la plus grande partie du Recueil de Barbin, fait par une perſonne habile & d'un grand goût, cinq Volumes, Paris 1692. & le Recueil de Poëſies attribué à la Fontaine, qui n'a fait cependant que l'Epître dédicatoire, adreſſée à M. le Prince de Conti, l'Editeur de ce Recueil étant Elie Savary, Abbé

de Breves, il contient trois Volumes, à Paris chez le Petit 1671. il doit se servir encore de différens Recueils de Vers pour ajoûter à cette Bibliothéque d'autres morceaux de Poësie, comme il le promet dans le projet qu'il a fait imprimer de cet Ouvrage. Je lui suis très-obligé de m'avoir débarrassé de celui que je voulois exécuter, surtout par les soins & l'embarras que causent l'impression, & je lui ai permis avec plaisir de prendre un extrait de la vie que j'ai donnée des Poëtes du Parnasse, qu'on voit dans ce Volume pour mettre à la tête des Poësies de ceux dont il a fait choix. Je lui ai conseillé pour accomplir entierement mon dessein d'augmenter encore son Recueil de trois ou quatre volumes, pour y mettre les plus beaux morceaux de nos Tragédies & même de quelques-unes de nos Comédies, qui paroissent plus difficiles à détacher de ces grandes Piéces & à rassembler que des Ouvrages de peu d'étendue & des Piéces fugitives, mais dont il seroit très-possible de faire un Recueil divisé par lettres Alphabetiques, comme il a été pratiqué dans celui intitulé *Sentimens d'Amour*, par le sieur Corbinelli, deux volumes, Paris 1671. c'est-à-dire en commençant par la lettre A. on verroit ce qui concerne & ce qui a rapport à ces mots Age, absence, amitié, amour, &c. à la lettre B. ce qui concerne Beauté, Bravoure, &c. à la lettre C. Captivité, constance, changement, clemence, &c. à la lettre D. Description, devoir, discorde, &c. à la lettre E. Egalité, empire de l'amour, erreur, esprit & ainsi des autres lettres, où seroient rapportés d'autres exemples des Sentimens du Cœur & de l'Esprit.

Je dirai encore ici que j'aurois souhaité que Gabriel Martin, Libraire de réputation, eut accompli le dessein qu'il avoit d'imprimer les Vies des Poëtes par Colletet, dont il m'avoit dit en 1731. qu'il alloit commencer l'impression. Ce livre n'auroit pu faire que plaisir aux curieux de Poësie, & auroit assez bien convenu avec ce Volume de la description du Parnasse, pour donner une entiere connoissance de toute l'Histoire de la Poësie Françoise, & augmenter celle que l'Abbé Massieu a donnée.

~~REMARQUES~~ pour repondr

Pour repondre à quelques personnes qui ont bien voulu me donner des avis sur cette Edition, & sur celle des *Essais sur les honneurs & les monumens accordés aux illustres Sçavans pendant la suite des siécles, &c.* & pour leur en faire en même tems mes remercimens, j'ai crû que je pouvois mettre ici la Lettre suivante, qui est inserée dans les Journaux de Trevoux, mois d'Août 1735. seconde partie, article LXXXVIII.

Monsieur Titon du Tillet, qui nous a fait remettre la Lettre suivante, a souhaité qu'elle fut insérée dans nos mémoires. Nous la produisons telle qu'elle est sortie de sa plume. Il nous pardonnera d'avoir supprimé les éloges dont il a bien voulu nous honorer. Son bon cœur les a dictés; il ne nous convient pas de les avouer, & encore moins de les publier. On reconnoîtra dans toute la suite de la Lettre l'inclination bienfaisante de l'Auteur, sa modestie, sa politesse, lors même qu'il est forcé de se défendre, & de venger ses propres querelles, son zéle pour le progrès des Lettres & des beaux Arts, en un mot le caractére d'un vrai Citoyen, moins touché de sa propre gloire que de celle de sa Nation & du plaisir de procurer l'immortalité aux illustres Sçavans, dont il mériteroit d'être le Mecene. (*Je reconnois bien ici le caractere & le stile du feu Pere Brumoy mon ami, trop prevenu en ma faveur.*)

MES REVERENDS PERES,

PUisque je ne puis obtenir de vous qu'il me soit permis de donner à votre Societé des marques publiques de ma reconnoissance, au sujet de l'extrait obligeant que vous avez daigné faire de mon dernier Ouvrage, qui a pour titre : *Essais sur les honneurs & sur les monumens accordés aux Sçavans, &c.* (a) Je vous prie de trouver bon que je remercie, autant que je le dois, les personnes qui ont bien voulu parler de mon Livre dans leurs Journaux & dans d'autres Ouvrages litteraires.

L'extrait que l'Auteur du Mercure de France en a fait au mois de Novembre 1734. est un sommaire de ce Livre, qui fait connoître avec beaucoup d'ordre les différens sujets qui y sont traités, & que cet Auteur a cherché à faire honneur à celui qui les a rassemblés. Je lui suis donc sensiblement obligé, de même qu'au Journaliste de Verdun qui a parlé, dans son Journal du mois de Mai dernier, de ce Livre avec quelqu'éloge.

Je prens aussi en bonne part tout ce que l'Auteur du *Pour & Contre* (b) a dit de cet Ouvrage. Je le remercie de la place de Surintendant des *Jeux Lodoïciens*, dont j'ai donné un projet. Je puis l'assurer que s'il réussissoit & qu'on assignât des appointemens à cette place qu'il veut qu'on m'accorde, je les lui offrirois avec plaisir; les biens de la fortune ne m'ayant jamais

(a) Juillet Art. LXIV. (b) Nombre LXXV.

tenté, & pensant uniquement au bien du public & à l'honneur de l'Etat, sans aucune vûe d'intérêt.

Je trouve cependant que cet Auteur auroit pu être plus équitable dans un endroit de l'article qui me regarde, où il dit, après avoir parlé de l'établissement de l'Hôtel-Royal des Gobelins : « Combien la France, n'a-» t-elle pas d'établissemens utiles qui sont ignorés non seulement de ses » voisins, mais d'elle-même, & dont elle tire un profit constant sans en » avoir jamais tiré d'honneur ? M. Titon du Tillet avoit la plus belle oc-» casion du monde de s'étendre sur une si riche matiere dans le nouvel » Ouvrage qu'il vient de publier sous le titre d'*Essais sur les honneurs rendus* » *aux Sçavans & sur l'origine & les progrès des Sciences & des Arts*. Il pouvoit » joindre naturellement cet article à son principal sujet..... Mais il a pris » plus de plaisir à former de nouveaux projets qu'à faire connoître ceux » qui se trouvent heureusement exécutés. Il paroît que celui des *Jeux Lo-* « *doïciens* a flatté particulierement son imagination. » Quelques personnes pourroient croire sur ce discours que je n'ai parlé dans mon Livre en aucune maniere des établissemens des Arts & Manufactures en France, sous le Regne de Louïs le Grand, ni même des Académies. Cependant j'en ai fait des articles assez amples depuis la page 382. jusqu'à la page 394. (Comme vous l'avez remarqué, mes Reverends Peres.) J'ai parlé de l'établissement de la Manufacture Royale des Gobelins, de celle de la Savonerie, de celle des Glaces, de l'établissement de l'Observatoire, de celui de toutes les Académies de Paris, & dans plusieurs Villes du Royaume, & de celle de Peinture, Sculpture, & Architecture établie à Rome. J'ai parlé même d'autres établissemens, de celui de l'Hôtel-Royal des Invalides, de celui de la Maison Royale de S. Cyr, du Canal de Languedoc, &c. J'ai rapporté toutes les Médailles frappées au sujet de ces établissemens : par conséquent l'Auteur du *Pour & Contre*, auroit pu dire que j'ai fait mention de tous ces établissemens, avant que de donner de nouveaux projets, tels que celui des *Jeux Lodoïciens*, à l'imitation de ces Jeux publics, si vantés chez les Grecs & chez les Romains. Je serois fâché que la petite remarque que je fais ici me mit mal avec une personne qui écrit avec autant d'esprit & d'éloquence que cet Auteur, auquel j'aurois demandé seulement un peu plus de netteté & d'exactitude au sujet de l'article dont je viens de parler.

L'Auteur des *Observations critiques sur les Ecrits modernes*, (a) me fait bien de l'honneur de dire » qu'en célébrant les Sçavans, je me mets au » nombre de ces hommes illustres, & qu'on peut dire que l'ouvrage que » j'ai donné sous le titre d'*Essais sur les honneurs & sur les monumens ac-* » *cordés aux illustres Sçavans, &c.* est un monument que je m'érige à moi-» même : « Je lui suis très-obligé d'avoir de pareils sentimens. Je ne puis cependant m'empêcher de témoigner que sa critique sur plusieurs endroits de mon Livre, est un peu dure & n'est pas extrêmement juste : Je lui passerai assez volontiers ce qu'il dit de mon stile, qui n'est pas de son goût, il voudroit des *expressions plus variées*, *des transitions plus heureuses*, *un stile moins laconique*. J'avouerai que je le souhaiterois aussi, mais il auroit pu faire attention que je ne donne ce Volume que sous le nom d'*Essais*, sur une matiere très-ample, dont je parle depuis la

(a) Tome I. Lettre troisiéme G.

création du monde jusqu'à present. Je dis aussi dans ma Préface que si ces Essais sont du goût du public, l'on pourra dans la suite augmenter & polir davantage cet Ouvrage. (Ce que je ferai volontiers avec l'aide d'une plume aussi élégante que peut être la sienne.) Je suis comme ces Voyageurs qui s'hazardent de penetrer dans tous les pays du monde, avides d'en voir, d'en examiner toute la varieté, toute la beauté & toute la grandeur; il leur faut des dessinateurs habiles & de bons écrivains pour dessiner & transcrire toutes les grandes idées que leur inspirent tant de merveilles, & mettre au net toutes leurs belles pensées. Je sens même que quelque favori de Plutus, qui auroit l'esprit noble & des sentimens élevés, seroit un bon compagnon dans mes voyages, & fort utile dans mes projets. Cependant comme l'homme n'est point sans un peu d'amour propre, je ne laisserai pas de dire contre l'Arrêt prononcé sur mon stile par notre Critique, que plusieurs personnes de merite, & quelques Ecrivains du premier ordre, ont eu plus d'indulgence sur ma maniére d'écrire, & l'ont approuvée, peut-être par rapport au zéle pour la gloire des grands hommes, qui m'a conduit dans mes ouvrages, & par rapport à un certain feu naturel, & à ces sentimens qui partent plus du cœur que de l'esprit.

Voici ce que ce Critique dit de mon livre „ L'Auteur des Essais auroit pû » retrancher plusieurs traits d'histoire éloignés de son dessein; par là les » faits nécessaires auroient été plus rapprochés & plus liés ensemble. S'il » supprime tous les faits étrangers; il trouvera que la matiere (*le sujet qu'il » traite*) n'est pas si vaste qu'il le croit. » (Je ne connois point dans cet Ouvrage de traits d'histoire éloignés de mon dessein, je n'y connois point de faits étrangers, & je n'en ai point vu qui ne m'ayent paru faire des liaisons très-convenables. » *Je ne m'arrêterai point* (continue-t-il) *à vous indi- » quer un grand nombre de faits oubliés.* » Il me fera plaisir de m'en indiquer de véritablement intéressans, tels qu'environ une cinquantaine que j'ai rapportés dans mon Livre, comme des Statues, des Tombeaux, des Autels, des Temples élevés & bâtis par ordre des Rois, des Empereurs, des Républiques à la gloire des Sçavans, qu'on honoroit aussi des premieres dignités de l'Etat, & qu'on déifioit quelquefois après leur mort; qu'il me donne des exemples des Ambassadeurs & des vaisseaux que les Rois & les Empereurs envoyoient aux Sçavans & des lettres obligeantes qu'ils leur écrivoient pour les attirer à leur Cour, des visites qu'ils leur rendoient, & des couronnes qu'ils mettoient sur leurs têtes; qu'il me cite des triomphes publics accordés à des Sçavans? Quoique je n'aye voulu donner que des Essais sur les honneurs qu'on leur accordoit, je serois condamnable d'en avoir omis quatre ou cinq de cette espece.

Mais pour des récompenses qui sont dues ordinairement aux Sçavans, tels que des gratifications, des pensions & des médailles dont ils ont été gratifiés; je crois qu'on peut m'excuser de pareils omissions, ces récompenses n'étant pas du premier ordre. J'avouerai cependant que notre Critique me cite deux seuls exemples de nos jours qui pourroient être de l'espece de celles que je desire faire connoître, mais je les ignorois, & même je n'en suis pas encore bien informé. Le premier exemple est, je crois, d'une médaille que la République de Venise donna à M. de Sainville pour avoir traduit l'Epigramme de Sannazar, qui contient l'éloge de la ville de Venise: & le second peut être aussi une médaille envoyée par le Roi de Por-

tugal à M. l'Abbé du Jarry, pour les vers qu'il composa sur l'établissement de l'Académie de l'histoire à Lisbonne, le 8. Decembre 1720.

Notre critique dit ensuite : » Si l'Auteur pense sérieusement à perfec- » tionner son Ouvrage, on le prie de bien examiner les faits. Il en rappor- » te quelquefois qui sont faux ou douteux..... Il nomme trois sçavans » Ecossois, (*Alcuin*, *Rabam*, & *Claude*, surnommé *Clement*) qui arrivant » en France du tems de Charlemagne, crioient par les villes où ils passoient » *Science à vendre*.

Voilà le seul qu'il donne pour marquer que je cite faux. » Ce fait (dit- » il) est regardé comme une fable par le Critique qu'il cite quatre lignes après (ce Critique est M. de Launoy.) Je répondrai que j'ai rapporté ce fait d'après Etienne Pasquier, Robert Gaguin & Vincent de Beauvais, trois de nos plus sçavans Antiquaires. Il est vrai que M. de Launoy réfute le sentiment de ces Sçavans, parce qu'ils ajoûtent que Charlemagne envoya ces Ecossois à Paris pour y fonder l'Université, en quoi je suis du sentiment de M. de Launoy sur cet article, puisque je ne mets l'établissement de cette Université que sous le regne de Philippe Auguste, plus de 300. ans après Charlemagne; [a] car je pense que M. de Launoy ne réfute pas précisément ces Antiquaires sur ce qu'ils ont dit, que ces Ecossois crioient *Science à vendre*, ce qui ne veut dire autre chose, qu'ils disoient, qu'ils publioient avoir de la science; ce qu'on pourroit dire aujourd'hui de nos Professeurs de l'Université, qu'ils publient & qu'ils affichent qu'ils ont de la science. [b] Ne voilà-t'il pas un fait de grande conséquence pour m'accuser d'en rapporter qui sont faux. Je ne cite de faits qu'après des Ecrivains de réputation, & pour quelques-uns qui sont arrivés sous le regne de Louïs le Grand, je les donne pour les avoir oui dire à des personnes dignes de foi, qui en ont été témoins, ou que j'ai connus par moi-même.

Notre Critique vient ensuite aux *Jeux Lodoïciens* & s'exprime ainsi : » Il » n'étoit pas possible que M. Titon, si porté à célebrer la gloire des grands » Hommes, n'enfantat quelques nouveaux projets à la vûe de tant de mo- » numens élevés à leur gloire; mais je ne sçais si ces *Jeux Lodoïciens* qu'il » propose à l'exemple des anciens jeux de la Grece, seroient intéressans » & bien utiles en y mêlant des sujets empruntés de la fable. Il faut avouer » que ces exercices rendus conformes à nos mœurs, occuperoient noble- » ment les esprits pendant la paix & attireroient les Etrangers en France.

Si on jugeoit à propos de représenter les *Jeux Lodoïciens*, tels que ceux que je propose où l'on distribueroit des prix pour les exercices du corps & de l'esprit, je ne crois pas qu'on dût les regarder d'un œil aussi indifférent que notre Critique. *Il ne sçait s'ils seroient bien intéressans & bien utiles en y mêlant des sujets empruntés de la fable, &c.* N'est-il pas en usage de traiter les plus beaux évenemens & les plus grandes actions des Rois & des Héros d'une maniere allégorique & sous le voile de la fable? N'a-t-on pas traité de cette maniere la naissance de nos Princes, leur

[a] Pasquier est aussi du sentiment que les Ecoles de Paris ne prirent le nom d'*Université* que sous le regne de Philippe Auguste L. 9. Ch. 7. quoiqu'au 3. Chapitre du même Livre il marque la plus commune opinion est que l'Université a eu son commencement sous Charlemagne.

[b] Ne pourroit-on pas dire qu'ils affichoient en quelque façon qu'ils avoient de la *science à vendre*, avant l'année 1719. que le Roi établit dans les Colleges de l'Université des pensions pour les instructions gratuites sur quoi feu M. Rollin pour lors Recteur prononça une harangue solemnelle en actions de graces. *Voyez* page 761.

mariage;

mariage, les victoires qu'ils ont remportées, l'ordre & l'abondance qu'ils ont mis dans le Royaume, la vertu qu'ils ont récompensée, le vice qu'ils ont puni, &c. Les Opera qu'on represente sur nos Théatres & principalement les Prologues dont la plus grande partie est à l'honneur de nos Rois, où les Divinités de la fable s'empressent à chanter leurs louanges, sont-ils contre nos mœurs? Dans les projets que je donne pour les *Jeux Lodoïciens* n'y fais-je pas représenter des spectacles, qui ne sont point empruntés de la fable; j'y fais paroître des *Naumachies* ou combats navals, on y attaque des forteresses dans lesquelles les assiégés se défendent avec vigueur, j'y donne des carousels où tous les nobles exercices du corps seroient en usage. Qui peut disconvenir que ces *Jeux Lodoïciens* ne fussent véritablement utiles & honorables au Royaume, & surtout à sa Capitale? ils feroient travailler l'ouvrier; ils attireroient l'étranger; ils réjouiroient les honnêtes gens; ils donneroient de l'émulation aux personnes qui ont des talents, & du mérite; ils tireroient le peuple des réflexions tristes où souvent il s'abandonne; ce peuple s'égayeroit, il feroit retentir de tous côtés des Vive le Roy. Il loueroit les Ministres qui leur donneroient de pareils spectacles, il diroit comme disoit autrefois le peuple Romain, *Panem & circenses*: Donnez-nous du pain & des jeux, & nous seront contens. Pour moi je ne doute nullement que ces *Jeux* ne fussent très-utiles en France; je m'hazarderai même de dire que nous n'avons pas assez de spectacles & de fêtes publiques dans le Royaume & sur-tout à Paris.

Peut-on croire que des gens de Lettres, tels que notre Critique, regardent avec indifférence les honneurs & les recompenses que je m'efforce de dire & que je Crie qu'il faut accorder aux Sçavans? Il ne paroît pas même fort porté qu'on leur éleve des monumens. Il badine à ce sujet, ou on le peut croire quand il prétend que *je diminuerois aisément* la dépense que je propose, pour exécuter en bronze le Parnasse François *à la gloire de la France, de Louïs le Grand & des illustres Poëtes & des célebres Musiciens François*, en figures plus grandes que le naturel sur le modéle de celui que j'ai fait exécuter en petit, *en ôtant* de celui-ci *plusieurs sujets mediocres dont la compagnie n'honore pas fort les excellens.* Je lui repondrai, 1°. Que j'ai dit dans un discours que j'ai mis à la tête de la description que j'ai donnée de ce Parnasse (a), qu'à l'égard des Poëtes qui y paroissent médiocres, on a gravé leurs noms sur un rouleau de bronze, porté par un génie à Apollon pour qu'il décide de leur sort, que je les y ai placés pour former une Cour & donner un nombre d'Officiers aux grands Poëtes, qui doivent avoir leur Cour sur le Parnasse, de même que les Rois & les Princes ont la leur chacun dans leur Etat. 2°. Que les Poëtes que je mets au second & même au troisiéme rangs, ne laissent pas d'avoir du mérite & de faire quelqu'honneur à la France, par le grand nombre qu'elle en a produit depuis le regne de François I. le Restaurateur des Sciences & des Arts. 3°. Que quand même j'ôterois une cinquantaine de Poëtes dont j'ai fait graver les noms sur le bronze, tels que du Ryer, Chapelain, Scudery, Pradon, Boyer, & quelques autres que certains beaux esprits ont voulu tourner en ridicule, & qui peut-être sont aussi estimables dans

(a) Voyez le Discours sur le dessein du Parnasse François, depuis la page 15. jusqu'à la page 24. & depuis la page 35. jusqu'à la page 40. où l'on fait connoître les rangs différens que doivent y occuper les Poëtes & les Musiciens.

leur genre d'écrire que tout ce que nous avons aujourd'hui de gens de Lettres, si on en excepte cinq ou six qui ont surpassé les autres par leur génie sublime, & par leurs excellens ouvrages. Je lui répondrai donc que si je supprimois les noms gravés sur le Parnasse de cinquante ou soixante Poëtes de ce caractere, la diminution de la dépense n'iroit pas à cinq cents livres, ce qui ne seroit pas une grande épargne. Eh! seroit-il juste d'empêcher la dépense de cette petite somme pour ces bonnes gens-là, tandis qu'il faudroit dépenser un million pour les grands Poëtes, les Princes du Parnasse? Notre Critique finit en disant » Pour moi je m'imagine qu'on » placeroit ce monument à peu de frais dans *le Temple du Goût.* » Je ne répliquerai rien à cet article, qui pourroit bien être un petit trait de satire pour me marquer que l'Auteur de ce Temple admettroit très-peu de Poëtes sur notre Parnasse & rendroit cette Montagne presque déserte; je m'apperçois même que je donne insensiblement dans des dissertations qui ne sont pas beaucoup de mon goût, c'est pourquoi j'en resterai là, & je finirai en avertissant que je sçaurai toujours bon gré à ceux qui voudront bien m'aider de leur avis avec douceur, & après avoir bien saisi l'idée, le plan & l'ordre que je me suis proposés, afin de polir & perfectionner davantage des ouvrages à la gloire des grands Hommes, & qui peuvent faire honneur à la Nation.

Addition à cette Lettre.

Mais je demande qu'on soit exact & juste dans les instructions qu'on veut bien me donner, & qu'on ne s'arrête point à des minuties; par exemple dans le Mercure de France du mois de Mars 1733. on me reprend d'avoir mal écrit les noms suivans, *Lully*, *Montreul*, *Santeul*, *Nicole*, Mlle. *le Froid* qu'il falloit écrire *Lulli*, *Montreüil*, *Santeuil*, *Nicolle*, Mlle. *de Leufroy*; j'ai donné dans le Mercure du mois de Mai suivant de bonnes raisons pour les écrire de la maniere que je l'ai faite, & j'ai marqué que je rendois quelquefois visite à Mlle. *le Froid*, qui m'a bien assuré qu'elle écrivoit ainsi son nom. Le même Critique me reproche aussi de ce que je n'ai point marqué à quelques articles de nos Poëtes l'année de leur naissance, Eh! ne la trouve-t'on pas aisément, quand je mets qu'un Poëte est mort dans une telle année, âgé de tant d'années; j'avouerai cependant que je profiterai de ses avis pour corriger trois ou quatre noms qui ne sont pas écrits bien correctement, de même que cinq ou six dates qui ne sont pas justes.

Je demande aussi, quand on m'averti que j'ai oublié un fait intéressant, qu'on veuille bien me dire quel est ce fait. Par exemple j'ai demandé plus d'une fois à M. l'Abbé des Fontaines sur ce qu'on est surpris dans *les Observations des écrits modernes*, que je n'aie point parlé des honneurs que la République de Venise a rendus à *Sainville*, & de ceux que le Roi de Portugal a accordés à l'Abbé *du Jarry*, il m'a répondu par deux fois qu'il le demanderoit à l'Abbé Granet son collégue *pour les feuilles des Observations*, & Auteur de celle qui regarde mon Livre des *Essais sur les honneurs & sur les monumens accordés aux Sçavans, &c.* Il m'a dit à la troisiéme fois que l'Abbé Granet étoit mort sans lui avoir revelé ce fait & ce secret que j'espere enfin découvrir, pour en faire part au public.

~~LISTE~~ remarques

REMARQUES
SUR
LA POËSIE ET LA MUSIQUE,
ET SUR L'EXCELLENCE
DE CES DEUX BEAUX ARTS,
AVEC DES OBSERVATIONS PARTICULIERES
SUR LA POËSIE ET LA MUSIQUE FRANÇOISE,
ET SUR NOS SPECTACLES.



REMARQUES



SUR LA POËSIE ET LA MUSIQUE,

ET SUR L'EXCELLENCE DE CES DEUX BEAUX ARTS.



UISQUE la Poësie & la Musique sont les principaux motifs qui m'ont animé à élever en bronze le PARNASSE FRANÇOIS A LA GLOIRE DE LA FRANCE ET DE LOUIS LE GRAND, ET A LA MEMOIRE DE NOS ILLUSTRES POETES ET DE NOS CELEBRES MUSICIENS, je ne puis me dispenser de dire ici quelque chose de l'origine & de l'excellence de ces deux beaux Arts, pour faire connoître que ceux qui les ont cultivez avec succès, sont dignes des plus grands honneurs & des plus beaux Monumens.

Toutes les personnes d'esprit & de goût sentent trop le merveilleux de la Poësie & de la Musique, & leurs effets admirables, pour que j'entreprenne de faire voir toutes les beautez & tous les charmes qui en sont inseparables.

Je donne seulement quelques Remarques sur ces deux beaux Arts, & sur l'emploi & le devoir des Poëtes & des Musiciens, & quelques legeres idées des honneurs rendus à ceux qui les ont remplis dignement.

G. J. Vossius, Huet & la plus grande partie des Sçavans sont du sentiment que la Poësie, les Hymnes & les Cantiques ont eu leur commencement avant Moyse & même avant le Deluge, & qu'ils ont paru presque à la naissance du monde, très-longtems avant que les Poëtes du Paganisme se servissent des fictions de la Fable pour traiter des mœurs. C'est ainsi que s'en explique le sçavant Vossius : *Quòd Carmina sive Cantica cum mundi incunabulis cœperint, eaque multis fuerint sæculis antequam vita & mores per fabularum figmenta tractarentur.*

On voit dans le quatriéme Chapitre de la Genese qu'Enos, fils de Seth & petit-fils d'Adam, commença d'invoquer le nom du Seigneur, *Enos cœpit invocare nomen Domini :* ce qu'on doit entendre par un culte divin public, & par des Hymnes en l'honneur de Dieu ; car on ne peut pas douter qu'Adam, Abel & Seth n'ayent avant Enos invoqué le nom du Seigneur par des Prieres particulieres.

Il est dit au même quatriéme Chapitre de la Genese, que Jubal, fils de Lamech & d'Ada, fut le pere de ceux qui chantent & qui jouent de la Harpe & de l'Orgue. *Jubal fuit pater canentium Citharâ & Organo.* ce qui peut donner une conjecture assez plausible, que la Poësie regnoit dans le tems de Jubal, puisque le premier & le plus noble usage de la Musique est de travailler sur des ouvrages de Poësie, pour les animer encore par des sons melodieux. On peut même remarquer ici que les Payens ont fait de Jubal leur Apollon, qui est le Dieu de la Poësie & de la Musique.

On peut supposer avec vraisemblance qu'Adam n'ignoroit pas la Musique, puisqu'il fut formé de la main de Dieu, qui le crea avec toutes les belles connoissances que l'homme peut posseder, & par consequent qu'on pourroit le regarder comme le premier Poëte, & le premier Musicien.

Moyse fait bien connoître que la Poësie étoit en usage avant lui, puisque ce Prophete cite un nombre de Cantiques, qu'il désigne par les premiers Versets, parce que le peuple sçavoit le reste.

Les Poëtes ont été les premiers Théologiens, les premiers Philosophes & les premiers Historiens.

Moyse, dont les Ecrits sont les plus anciens qui soient parvenus jusqu'à nous, a composé en Vers, selon le sentiment de

de quelques Sçavans, la plus grande partie de ses ouvrages contenus dans le Pentateuque. [a] On y connoît la grandeur de son genie Poëtique, & sur-tout dans ces deux beaux Cantiques qu'il composa, l'un après que les Israëlites eurent passé la Mer Rouge, & furent sortis de l'esclavage des Egyptiens, dont voici le premier Verset : *Tunc cecinit Moyses & filii Israël Carmen hoc Domino ; & dixerunt : Cantemus Domino ; gloriosè enim magnificatus est ; equum & ascensorem dejecit in mare.* [b] Alors Moyse & les enfans d'Israël chanterent ce Cantique au Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur & sa gloire, & qu'il a précipité dans la mer les chevaux & les cavaliers. Le second Cantique commence par ce Verset : *Audite verba quæ loquor, audiat terra verba oris mei.* [c] Cieux, écoutez ce que je vais dire, que la terre entende les paroles de ma bouche.

Saint Jerome prétend que ces deux Cantiques étoient composez en Vers Hexametres & Pentametres. Quelques Sçavans attribuent à Moyse le *Livre de Job*, où les souffrances & la patience de ce saint homme sont décrites d'une maniere toute Poëtique : d'autres disent que ce Livre est plus ancien, & composé par Job même.

David, Salomon & la plûpart des Prophetes ont fait connoître par plusieurs beaux ouvrages leur genie vraiment Poëtique.

L'Histoire prophane donne une infinité d'exemples de l'ancienneté de la Poësie & de son excellence.

Strabon démontre dans son premier livre que la Poësie a été la premiere Philosophie, qui sous l'appas du plaisir invitoit dès l'enfance à la vertu, & enseignoit les mœurs, les actions & les passions : il ajoute que les Stoïciens avancoient que le seul sage est bon Poëte. [d]

Orphée, Homere, Hesiode & les plus anciens Poëtes de la Grece ont été les premiers Théologiens, les premiers Philosophes, les premiers Historiens, & les premiers Orateurs.

Quintilien assure que de même qu'Homere dit que la force & la rapidité des fleuves & le cours des fontaines tirent

[a] Le Pentateuque consiste dans les cinq premiers livres de la Bible ; à sçavoir, la Genese, l'Exode, le Levitique, les Nombres & le Deuteronome.
[b] Exode, Chapitre xv.
[c] Deuteronome, Chapitre xxxij.
[d] Madame Dacier dans sa Preface sur l'Odissée d'Homere.

leur origine de la mer, auſſi ce grand Poëte eſt le pere & le modele de toutes les ſortes d'éloquence. *Hic enim (quemadmodum ex oceano dicit ipſe omnium vim fontiumque curſus initium capere) omnibus eloquentiæ exemplum & ortum dedit.* [a]

Horace dans la ſeconde Epître de ſon premier livre dit qu'Homere a mieux parlé ſur la vertu & contre le vice, & de tout ce qui eſt utile & honorable à l'homme, que Chriſippe & Crantor, Philoſophes renommez. [b]

Qui quid ſit pulchrum, quid turpe, quid utile, quid non,
Pleniùs ac meliùs Chriſippo & Crantore dicit.

Maxime de Tyr dans ſa ſixiéme Diſſertation appelle Homere le Prince des Philoſophes. La Fontaine dit auſſi dans la vie d'Eſope qu'Homere eſt le pere des Dieux, & celui des bons Poëtes.

Le Poëte Heſiode qui a écrit la génealogie des Dieux, & qui a expliqué les Myſteres de la Religion des Payens, eſt regardé par Voſſius & par pluſieurs autres Sçavans comme Théologien dans ſon livre de la Théogonie, & comme Phyſicien dans ſon livre du travail des jours.

Les Sages de la Grece, Thales, Bias, Solon, Pittacus & quelques autres exprimerent en Vers les Preceptes de leur morale. Parmi les ouvrages que compoſa Solon, il fit des Elegies & d'autres Poëmes. [c]

Pytagore & ſes diſciples ont donné quelques ouvrages Poëtiques, dont les Vers portoient le nom de dorez. Madame Dacier dans la vie de Pytagore a traduit en françois & mis par Verſets quelques-uns de ces Vers, qui contiennent de très-beaux préceptes de morale.

Il nous reſte pluſieurs Poëſies de Xenophane de Colophon, un des plus celebres Philoſophes de l'antiquité, de même que de Parmenide, autre Philoſophe de reputation, qui avoit mis en Vers toute ſa Philoſophie. On met auſſi au nombre des Philoſophes Phocilide de Milet, & Epicarme de Sicile, deux illuſtres Poëtes.

Socrate, ſi renommé par ſon ſçavoir & par ſa ſageſſe, compoſa des Hymnes en l'honneur d'Apollon ; il mit les Fables

[a] Quintilien, de l'Inſtitution de l'Orateur, Livre X. Chapitre I.

[b] Ces deux Philoſophes de la ville de Solos étoient diſciples de Zenon.

[c] Pour tous les Sages, les Philoſophes & les Orateurs grecs, dont il eſt parlé dans cette page & la ſuivante. Voyez Diogene de Laërce, qui a écrit leurs vies.

d'Esope en Vers, & Racine nous apprend qu'il travailla aux Tragédies d'Euripide.

Platon a donné des Tragédies & d'autres ouvrages en Vers.

Aristote a laissé un Art Poëtique qui sert encore de Regle aux Poëtes de nos jours. Les Philosophes Democrite, Criton & Zenon ont travaillé sur le même sujet.

La Poësie, selon Zenon & ses disciples, est un Poëme qui imite les choses divines, les expose en beaux termes, & surpasse en dignité la Prose : Posidonius le Stoïcien en a donné un exemple, que Fougerolles a traduit du grec par ces deux Vers.

La terre soutient tout de son ample grandeur ;
Mais le ciel par dessus clôt tout de sa rondeur.

Eschine, ce noble rival de Demosthene pour l'Eloquence, fut aussi grand Poëte qu'Orateur.

Ciceron, le Prince de l'Eloquence Romaine ; Hortensius, son illustre émule ; Lucrece, ce Philosophe celebre, se sont distinguez par leurs Poësies.

Enfin les plus grands Philosophes & les Orateurs les plus renommez se sont appliquez à la Poësie, & la plûpart ont composé des Poëmes pour rendre encore leur gloire plus éclatante.

M. Dacier en parlant d'après Aristote, dit que la Poësie est quelque chose de si grand & de si divin, que pour y réussir, il faut ou une excellente nature enrichie par l'art, ou une imagination extraordinaire & fameuse. Aussi les grands Poëtes ont-ils été honorez du nom de divin.

Platon dit que leurs ouvrages meritent ce nom, & sont plûtôt les ouvrages des Dieux, que ceux des hommes, *Præclara hæc Poëmata, opera divina, Deorumque potiùs, quàm humana hominumque opera.* Il surnomme Homere le divin, & il appelle de même Pindare le divin & le très-sage.

Lucrece regarde le Poëte Empedocle comme un homme divin, ce qu'il fait entendre par ces deux Vers. [a]

Carmina quin etiam divini pectoris ejus
Vociferantur, & exponunt præclara reperta.

Ciceron traite aussi Sophocle de divin. C'est avec raison,

[a] Vers 731. & 732. du I. Livre de son Poëme de la nature des choses.

dit encore ce grand Orateur, qu'Ennius donne le nom de Saints aux Poëtes, comme nous paroissans recommmandables par quelque don ou quelque privilege particulier qu'ils reçoivent des Dieux. *Quare suo jure noster ille Ennius Sanctos appellat Poëtas, quòd quasi Deorum aliquo dono atque munere commendati nobis esse videantur.* [a] Horace appelle aussi Orphée, le Sacré & l'Interprete des Dieux.

Sacer, Interpresque Deorum
Orpheus. Art Poëtique, Vers 392.

Les Poëtes & les Musiciens étoient en si grande veneration dans l'antiquité, qu'on les regardoit comme des Sages & des Prophetes inspirez des Dieux; c'est ainsi que le marque Quintilien : [b] *Quisnam ignorat jam in illis antiquis temporibus non studii modò, sed etiam venerationis habuisse, ut iidem Musici, & Vates, & Sapientes judicarentur.*

Les Poëtes Goths, que quelques-uns ont cru auteurs de la Poësie rimée, portoient le nom de *VVises*, c'est-à-dire, Sages; & celui de *VVits*, Esprits : on les prenoit aussi pour des Enchanteurs & des Magiciens. [c]

C'est à ces hommes, tels que les demande Horace, d'un esprit sublime, capables de traiter les sujets les plus élevez, & d'instruire des sages preceptes de la Morale, à qui le nom de Poëte & de divin est dû:

Ingenium cui sit, cui mens divinior, atque os
Magna sonaturum, des nominis hujus honorem. [d]

le nom de Poëte n'appartient point effectivement à de simples Versificateurs, ni à ceux qui profanent le grand Art de la Poësie en travaillant sur des sujets qui blessent la societé civile & corrompent les moeurs.

Horace, qui a si bien parlé des differens caracteres des hommes & de leurs emplois, montre l'utilité des Poëtes dans un Etat; il fait connoître en même tems le devoir du bon Poëte & le pouvoir de la Poësie, dont l'empire s'étend sur tout l'univers, & jusques dans les cieux & dans les enfers.

Voici la maniere dont il parle à Auguste de l'excellent Poëte dans la premiere Epître de son second Livre.

» Le Poëte forme la voix des enfans, & leur apprend à parler;

a Oraison 18. pour le Poëte Archias.
b Livre I. de l'Institution de l'Orateur, chap. 2.
c Essai de la Poësie par le Chevalier Temple.
d Livre I. Satire 4. Vers 42. & 43.

» il

» il détourne leurs oreilles des discours trop libres ; il les corrige de leur mauvaise humeur, de la colere & de l'envie ; il » les instruit avec douceur des bons preceptes ; il leur represente » les vertus des grands hommes, & leur propose d'excellens » modeles ; il console l'indigent & le malade. Qui auroit appris aux jeunes gens à prier les Dieux, si les Muses ne leur » avoient donné des Poëtes ? C'est par les chants des Hymnes » sacrées, qu'ils demandent aux Dieux ce qui nous est necessaire, & que nous l'obtenons ; ils attirent des pluyes celestes » & favorables sur nos campagnes, & detournent les maladies » & tous le maux qui nous menacent ; ils obtiennent la paix, » & procurent des années abondantes en fruits ; enfin les » Vers appaisent les Dieux du ciel & des enfers, & les rendent » propices.

Horace fait connoître de même l'excellence de la Poësie & l'utilité des Poëtes vers la fin de son Art Poëtique, où il dit :

» Qu'Orphée, ce sacré Interprête des Dieux, engagea les » hommes qui vivoient dans les bois à la maniere des bêtes, » à ne plus s'entre-tuer, & les rendit sociables ; c'est pourquoi » on a dit qu'il adoucissoit les Tigres & les Lions les plus feroces. » On a dit aussi qu'Amphion, qui bâtit les murs & les fortifications de Thebes, mettoit en mouvement les pierres par » le son de sa lyre, & que par ses chants mélodieux & touchants elles se plaçoient d'elles-mêmes où il vouloit.

» La Poësie a été regardée comme la premiere Philosophie ; » elle apprit à distinguer le bien public d'avec le particulier, » & le sacré d'avec le prophane ; elle défendit le concubinage, » & regla les gens mariez ; elle fit construire des Villes, & » dicta des Loix qu'on gravoit sur des tables. Voilà pourquoi » on a eu tant de veneration pour les Poëtes & leurs ouvrages, » qui étoient honorez du nom de divins.

» Après Orphée & Amphion parurent Homere & Tyrtée, » dont les beaux Vers animerent les hommes aux actions martiales & courageuses.

» Les Oracles se rendirent en Vers ; la Poësie fit connoître » les productions de la nature & ses secrets : c'est par les Muses » qu'on se concilia la faveur des Rois : la Poësie fut le plus » grand ornement des Jeux & des Spectacles, & le délassement des longs & penibles travaux. Gardez-vous donc bien,

» Illustre Pison, de rougir, si Apollon & les Muses vous in-
» spirent de chanter des Vers, & vous rendent habile Poëte.[a]

Le caractere & le devoir du vrai Poëte est tel qu'Horace vient de le faire connoître, en marquant que tout est soumis à son empire & à son pouvoir.[b]

En effet y a-t'il quelques sciences, y a-t'il quelques sujets, dont les Poëtes n'ayent parlé avec esprit & avec érudition? Théologie, Philosophie, Physique, Astronomie, Peinture, Agriculture, tous les travaux & les plaisirs de la campagne, la Chasse, la Pêche, les délices de la vie civile & champêtre, la noblesse de la guerre, la Morale & la Politique; c'est ce qu'on connoît par la lecture de plusieurs Poëtes anciens, tels qu'Homere, Hesiode, Theocrite, Oppien, Aratus.... parmi les Grecs; tels que Lucrece, Terence, Virgile, Horace, Phedre, Ovide.... parmi les Latins, dont les personnes d'érudition n'ignorent pas les sujets differens qu'ils ont traitez; c'est ce qu'on connoît dans la lecture des Poëtes modernes.

Pour dire un mot des Poëtes que la France a produits depuis un siecle; qui a mieux parlé des grandeurs & des merveilles de Dieu, de sa misericorde & de ses bienfaits, que Malherbe, Racan & Godeau dans leurs Odes & leurs Hymnes sacrées, & dans leurs Paraphrases sur les Pseaumes? que Santeuil dans ses Hymnes? que Pierre Corneille dans sa Tragédie de Polyeucte? que Racine dans ses Tragédies d'Ester & d'Athalie? Qui a mieux fait connoître les sentimens héroïques & vertueux; qui a donné des maximes & des preceptes plus sages, plus solides & d'une politique plus rafinée que Pierre Corneille & Racine? Où trouvera-t'on des Orateurs qui parlent avec plus d'éloquence, de jugement & de netteté, & qui soient plus capables d'inspirer de l'amour pour la vertu & de l'horreur pour le vice, que ces deux Poëtes? Où trouvera-t'on de plus grands Philosophes pour la morale & la conduite de la vie, que Moliere dans la plûpart de ses Comédies, que la Fontaine dans ses Fables, que Despréaux dans ses Epîtres & ses Satires. Les Poëtes de notre Nation n'ont-ils pas fait des Poëmes sur presque tous les sujets qui se presentent à l'esprit? L'Abbé d'Heauville a mis le Catéchisme *en Vers françois; l'Abbé Genest a fait un* Poëme *qui a pour titre*, Principes de Philosophie, *ou* Preuves naturelles

[a] Horace adresse son Art Poëtique à Lucius Pison & à ses enfans. Ce Pison étoit Consul Romain, sorti des plus illustres & anciennes familles de Rome. Jules Cesar avoit épousé Calpurnie sa sœur.

[b] On trouvera les Vers d'Horace suivis de quelques-uns de Despréaux sur le même sujet, à la fin des Remarques sur la Poësie, pages 14. & 15. ci-après.

de l'existence de Dieu & de l'immortalité de l'ame : *l'Abbé de Villiers a donné* l'Art de prêcher : *Belleau, un Poëme sur* les Pierres précieuses : *parmi nos Poëtes latins, Scevole de Sainte Marthe a donné un Poëme en trois livres de la* Pœdotrophie, *ou* de l'éducation des enfans : *l'Abbé Quillet a composé un Poëme en quatre livres, intitulé*, la Callipédie, *ou* l'art de faire de beaux enfans : *Jacques-Auguste de Thou a fait un Poëme de* la Fauconnerie, *divisé en trois livres : Jacques Savary un en sept livres sur* la Chasse, *& un autre sur* le Manége, *ou* l'art de bien mener un cheval : *Ponthus de Thyard a écrit en Vers sur l'*Astrologie : *du Fresnoy a composé un Poëme sur* la Peinture : *le Pere Vaniere Jesuite en a donné un en seize livres, qui contient* tous les Travaux & le Ménage de campagne, & les plaisirs de la vie champêtre : *le Pere Rapin un en quatre livres sur* la Culture des Jardins, *&c.*

Quelles idées, quels portraits, quels tableaux, quels spectacles les grands Poëtes ne presentent-ils pas à l'esprit ? Ils font paroître toutes les beautez & toutes les merveilles de la nature avec leur plus grand éclat.

Le Chevalier Temple, connu par son érudition, par le discernement & la justesse de son esprit, & par la pratique qu'il a eu du beau monde, dit qu'on ne doit point être surpris du merveilleux de la Poësie, puisqu'elle réunit & rassemble en elle-même tout ce que peuvent avoir de plus insinuant & de plus puissant, l'Eloquence, la Musique & la Peinture, qui font, comme tout le monde sçait, de si vives impressions dans les esprits : il dit aussi que de toutes les qualitez naturelles ou acquises, dans lesquelles les hommes ont excellé & par où ils se sont glorieusement distinguez, il n'y en a que deux qu'on ait honorées du titre de divin, & dont le nom ait passé aux personnes même qui les ont possedées dans un degré éminent ; sçavoir, la vertu heroïque, & la Poësie.

Ce sont les belles qualitez & les talens sublimes que possedent les Poëtes, qui leur ont attiré tant d'honneur, & qui leur ont fait élever les plus beaux monumens.

Homere fait voir en quelle consideration étoient les Poëtes Phæmius & Demodocus dans les Cours de Penelope & d'Alcinous, où ils recitoient & chantoient leurs beaux Vers à la louange des Dieux & des Heros : il fait dire à Ulysse dans son Odyssée, que les Poëtes & les Chantres doivent

être honorez; ce qui l'engagea, en faisant main basse sur tous les amans de Penelope, de respecter le Chantre Phæmius, & de lui conserver la vie.

Virgile nous apprend que le Poëte & le Musicien Jopas faisoit un des plus grands ornemens de la Cour de Didon, Reine de Carthage; & qu'au festin que cette Reine donna à Enée, ce Chantre fameux, orné d'une longue chevelure, mariant sa voix avec les sons harmonieux de son Luth doré, chanta (ce qu'avoit enseigné le grand Atlas) le cours oblique de la Lune, les éclipses du Soleil, la création des hommes & des animaux, la cause du feu & de la pluye, la constellation du Bouvier, celles des Hyades & des deux Ours; pourquoi le Soleil pendant l'hiver se plonge si-tôt dans l'Ocean, & pourquoi pendant l'été les nuits viennent si tard. *Après qu'il eut chanté, continue Virgile*, les Carthaginois firent retentir leurs applaudissemens, & les Troyens les seconderent par leurs acclamations. [a]

Citharâ crinitus Iopas
Personat auratâ, docuit quæ maximus Atlas:
Hic canit errantem Lunam, Solisque labores;
Unde hominum genus & pecudes, unde imber & ignes;
Arcturum, pluviasque Hyadas, geminosque Triones;
Quid tantùm Oceano properent se tingere Soles
Hyberni, vel quæ tardis mora noctibus obstet.
Ingeminant plausum Tyrii, Troësque sequuntur.

On n'ignore pas aussi en quelle veneration étoient les Poëtes chez les Hebreux, les Egyptiens, les Grecs & les Romains. Les peuples qui se distinguerent après eux, ne firent pas moins d'estime des Poëtes. Cesar dans ses Commentaires témoigne que les Gaulois étoient grands amateurs de la Poësie, & qu'ils avoient un souverain respect pour leurs BARDES, qui étoient leurs Poëtes & leurs Musiciens.

Tacite remarque que la Poësie étoit fort en usage chez les peuples de Germanie, dont les Francs (qui ont fait dans la suite un même peuple avec les Gaulois) étoient du nombre. Les Poëtes les suivoient jusques dans les armées, & les encourageoient aux actions de valeur, en leur retraçant par des recits en Vers les fameux exploits des Heros & de leurs ancêtres

[a] Enéide, livre 1. Vers 744. & les suivans.

fameux.

fameux. Il a été en usage chez presque tous les peuples belliqueux de l'antiquité d'avoir dans leurs armées des Poëtes, ou au moins des Déclamateurs & des Chantres, pour reciter & chanter les faits glorieux des grands hommes : les Officiers generaux, les simples Officiers même les faisoient venir à leur table, pour les entendre & en regaler l'assemblée.

La Poësie n'est pas moins considerée de nos jours, & l'on voit que les grands Seigneurs se font un plaisir d'être en commerce avec les illustres Poëtes, & qu'ils se font honneur quelquefois de rassembler dans leur Hôtel un nombre de personnes choisies, pour y entendre ces illustres Poëtes lire leurs ouvrages.

Les Chinois & les habitans du Mogol ont aussi de la veneration pour les Poëtes; ils leur accordent des dignitez & des honneurs, comme le rapportent Tavernier & Thévenot dans la relation de leurs voyages : ils marquent que tous les preceptes pour le gouvernement de l'empire de la Chine depuis le premier Empereur sont mis en Vers & en Musique, afin que les Princes du Sang les apprennent plus aisément & avec plaisir. On dit aussi que Confusius, le plus ancien & le plus grand Philosophe parmi les Chinois, assuroit que la Poësie & la Musique étoient necessaires à l'homme & au gouvernement de l'Etat.

Chardin dans son voyage de Perse [a], en parlant des Sciences ausquelles les Persans s'appliquent, dit que la Poësie est le talent propre & particulier de ces Peuples & la partie de la litterature où ils excellent; il rapporte même des traductions en Vers françois de quelqnes-unes de leurs Poësies.

Enfin les Peuples les plus celebres ont fait une estime particuliere des Poëtes, dont le principal emploi (comme on l'a dit ci-dessus) est de glorifier Dieu, de chanter les Divinitez du Paganisme & les Heros, & d'animer les hommes à la vertu & aux belles actions. Les Poëtes sont aussi destinez à délasser l'esprit de l'homme, en traitant des sujets agréables qui amusent & recréent : c'est ce que fait connoître Horace en parlant de l'Ode, & disant qu'elle est propre pour donner des louanges aux Dieux & aux Heros, pour chanter la victoire des Gladiateurs & de ceux qui remportent le Prix dans les Jeux

a Tome VI chapitre 14.

Olympiques, comme auſſi pour chanter les amours des jeunes gens, & celebrer le Dieu de la Treille & ſa liqueur charmante.

Muſa dedit fidibus Divos, pueroſque Deorum,
Et pugilem victorem, & equum certamine primum,
Et juvenum curas, & libera vina referre.

Art Poëtique, Vers 83.

On verra dans un volume, que je compte donner inceſſamment, pluſieurs exemples des honneurs & des monumens accordez aux illuſtres Poëtes, ne cherchant pas à m'étendre ici davantage ſur l'excellence de la Poëſie, & n'ayant voulu en donner qu'une legere ébauche dans ces Remarques, que je finirai en faveur des amateurs du Latin par les Vers d'Horace, dont j'ai mis la traduction ci-devant; je crois auſſi faire plaiſir au Lecteur d'y joindre ceux que Deſpréaux a imitez de ce Poëte Latin, & ceux qu'il y a ajoutez de lui-même, où il donne d'excellens preceptes aux Poëtes.

Horace, Epître 1. du 2. Livre, Vers 126. & les ſuivans.

Os tenerum pueri balbumque Poëta figurat;
Torquet ab obſcœnis jam nunc ſermonibus aurem;
Mox etiam pectus præceptis format amicis;
Aſperitatis & invidiæ corrector & iræ;
Rectè facta refert; orientia tempora notis
Inſtruit exemplis; inopem ſolatur & ægrum.
Caſtis cum pueris ignara puella mariti
Diſceret unde preces, Vatem ni Muſa dediſſet?
Poſcit opem Chorus, & præſentia numina ſentit;
Cœleſtes implorat aquas doctâ prece blandus:
Avertit morbos; metuenda pericula pellit:
Impetrat & pacem, & locupletem frugibus annum.
Carmine Dî ſuperi placantur, carmine manes.

Horace, Art Poëtique, Vers 391. & les ſuivans.

Sylveſtres homines ſacer interpreſque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus:
Dictus ab hoc lenire Tigres, rabidoſque Leones;
Dictus & Amphion Thebanæ conditor arcis,

Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quò vellet. Fuit hæc sapientia quondam,
Publica privatis secernere, sacra profanis;
Concubitu prohibere vago: dare jura maritis;
Oppida moliri; Leges incidere ligno.
Sic honor & nomen divinis Vatibus, atque
Carminibus venit. Post hos insignis Homerus,
Tyrtæusque mares animos in martia bella
Versibus exacuit. Dictæ per carmina sortes,
Et vitæ monstrata via est; & gratia Regum
Pieriis tentata modis, Ludusque repertus,
Et longorum operum finis: ne fortè pudori
Sit tibi Musa Lyræ solers, & Cantor Apollo.

DESPRE'AUX *a traduit, ou plûtôt paraphrasé les Vers de l'Art Poëtique d'Horace qu'on vient de rapporter, de cette maniere, au Chant quatriéme de son Art Poëtique, Vers 133. & les suivans.*

Avant que la raison, s'expliquant par la voix,
Eût instruit les humains, eût enseigné des loix,
Tous les hommes suivoient la grossiere nature;
Dispersez dans les bois couroient à la pâture:
La force tenoit lieu de droit & d'équité;
Le meurtre s'exerçoit avec impunité.
Mais du discours enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse;
Rassembla les humains dans les forêts épars,
Enferma les Citez de murs & de rempars;
De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ordre fut, dit-on, le fruit des premiers Vers:
De-là sont nez ces fruits reçus dans l'univers,
Qu'aux accens, dont Orphée emplit les monts de Thrace,
Les Tigres amollis, dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thebains en ordre s'élevoient.
L'harmonie en naissant produisit ces miracles;
Depuis, le ciel en Vers fit parler les Oracles.
Du sein d'un Prêtre, ému d'une divine horreur,
Apollon par des Vers exhala sa fureur.

Bien-tôt ressuscitant les Heros des vieux âges,
Homere aux grands exploits anima les courages.
Hesiode à son tour par d'utiles leçons
Des champs trop paresseux vint hâter les moissons.
En mille écrits fameux la sagesse tracée,
Fut, à l'aide des Vers, aux mortels annoncée;
Et par-tout des esprits ses preceptes vainqueurs,
Introduits par l'oreille, entrerent dans les cœurs.
Pour tant d'heureux bienfaits les Muses reverées,
Furent d'un juste encens dans la Grece honorées;
Et leur Art attirant le culte des mortels,
A sa gloire en cent lieux vit dresser des Autels.

REMARQUES
SUR LA MUSIQUE.

La Musique a une union si étroite avec la Poësie, par l'harmonie, par la cadence & la mesure, & par le bel entousiasme qui doit regner également dans ces deux beaux Arts, qu'on peut les dire presque inseparables; si ce n'est absolument dans la précision des regles & dans le même ordre de la composition, c'est par cette charmante melodie & harmonie, & par ce beau feu qui conduisent & échauffent également les Poëtes & les Musiciens, qui se proposent le même but d'émouvoir l'esprit & le cœur, de lui plaire & de l'exciter à la vertu, aux grandes actions & à divers autres sentimens.

Aussi les plus grands Poëtes de l'antiquité étoient-ils les premiers Musiciens, tels que Moyse, David, Salomon; & quelques Prophetes, ce que plusieurs passages de l'Ecriture font connoître; tels que Terpandre, Thamiris, Linus, Amphion, Orphée, Homere, Hesiode, la fameuse Sapho, Anacreon, Pindare & presque tous les Poëtes lyriques de la Grece, dont l'Histoire profane fait mention, qui ont excellé dans la Musique.

J'ai dit dans les Remarques précedentes sur la Poësie, qu'on doit supposer avec vraisemblance que la Musique & la Poësie sont deux Arts presque aussi anciens que le monde, & qu'Adam même n'ignoroit pas.

Moïse nous apprend que Jubal, fils de Lamech, qui vivoit du

du tems d'Adam, fut le pere de ceux qui chantent & qui jouent de la Harpe & de l'Orgue, *Jubal fuit pater canentium Citharâ & Organo.* [a]

La Musique a toûjours été dans une grande estime parmi toutes les nations du monde, qui l'ont regardée comme un Art sublime & celeste, capable de faire les impressions les plus vives sur l'esprit & sur le cœur humain, & de lui inspirer les sentimens les plus élevez.

Le premier but de cet Art sublime a été destiné dans tous les tems pour honorer le vrai Dieu, chanter ses louanges & lui rendre des actions de graces de tous ses bienfaits.

Dieu ordonna que la Musique fût admise dans le service divin, & que le jour du Sabbat fût annoncé & celebré au son des trompettes, *Et erit vobis Sabbatum memorabile clangentibus tubis.* [b]

Moyse donne le même ordre au Peuple de Dieu & l'anime à chanter des Cantiques au Seigneur; il en composa plusieurs, entre lesquels on doit compter deux principaux, dont j'ai rapporté les premiers versets dans les Remarques sur la Poësie, page xv.

Philon le Juif dans la vie de Moyse, en parlant du premier Cantique que ce Legislateur & ce Prophete chanta avec le Peuple, dit qu'il étoit très-sçavant en Musique.

David, Salomon & la plûpart des Prophetes étoient de grands Musiciens; ils ne cessoient de chanter les grandeurs & les bienfaits du Seigneur; ils invitent les Anges & tous les Ordres & Hierarchies du Ciel à chanter son saint nom, & à le faire retentir par des chœurs de voix, aux sons du Psalterion, du Tympanon & d'autres instrumens.

Filii Sion exultent in Rege suo, laudent nomen ejus in choro, in Tympano & Psalterio psallant ei. [c]

Laudate Dominum de cœlis .... laudate Dominum de terra. [d]

Saint Paul dit qu'on ne peut exprimer le charme de la Musique du Paradis. Saint Ambroise, saint Augustin ont marqué dans l'Hymne du *Te Deum*, que le Ciel retentit des concerts des Anges & des Bienheureux, qui chantent continuellement le saint nom de Dieu. *Tibi omnes Angeli, tibi Cherubim & Seraphim incessabili voce proclamant: Sanctus, Sanctus,* &c.

a Genese, chapitre iv. v. 21.
b Levitique, chapitre xxiij. v. 24.
c Pseaume 149.
d Pseaume 148.

On voit dans le cent-cinquantiéme & dernier Pseaume la plus grande partie des instrumens dont les Israëlites se servoient pour chanter & glorifier le Seigneur ; tels que les Trompettes, les Tymbales, les Psalterions & instrumens à dix cordes, la Harpe, le Luth, la Flute & l'Orgue.

Laudate eum in sono Tubæ, laudate eum in Psalterio & Cithara, laudate eum in Cymbalis benè sonantibus, laudate eum in Cymbalis jubilationis, omnis spiritus laudet Dominum, Alleluia.

Les noms de plusieurs Chantres & Musiciens du temps de David sont rapportez dans le premier Livre des Paralipomenes, chapitres xv. & xxv. où l'on voit l'ordre dans lequel ils étoient distribuez.

Dans la description du Temple de Salomon par David Kimhi, fameux Rabbin, dont parle aussi Chevreau dans son histoire du monde, livre 8. il est fait mention de quatre chambres soûterraines, destinées pour les Concerts des Levites, qui étoient au nombre de vingt-quatre mille pour le service du Temple.

On voyoit dans ces chambres jusqu'à quarante mille Harpes rangées en ordre, autant de Cistres d'or à 24 carats, c'est-à-dire, quatre parties d'or, & une d'argent ; deux cens mille trompettes d'argent, de la maniere que Moyse les avoit ordonnées : il y avoit un Surintendant pour avoir soin de ces Instrumens, & un autre particulier pour celui des Orgues : de plus un grand Maître & Surintendant de la Musique, qui avoit inspection sur les Chantres, & la direction sur deux cens quatre-vingt huit Maîtres de Musique.

Cette quantité de Maîtres de Musique & ce grand nombre d'instrumens paroîtront moins surprenans, quand on sçaura qu'aux jours de Fêtes solemnelles & aux Sacrifices on emploioit jusqu'à dix mille Musiciens.

Ce même Rabbin en expliquant le Pseaume 4. & le chapitre 15. du premier livre des Chroniques, qui est comme le supplement des quatre livres de l'histoire des Rois, nous apprend qu'il y avoit d'habiles Maîtres de Musique & d'excellens Joueurs d'Instrumens, qui sçavoient tous les accords : car, dit-il, c'étoit en ce temps-là une chose singuliere de bien entendre les concerts des Voix & des Instrumens capables de toucher & de faire impression sur les esprits : il parle aussi des quatre mille

Muſiciens ou Joueurs d'Inſtrumens, qui furent établis par David, dont les uns chantoient ſeulement, & les autres accompagnoient de la voix les inſtrumens dons ils jouoient; & diviſez en pluſieurs chœurs, tantôt ils ſe répondoient les uns aux autres, tantôt ils chantoient enſemble, & tantôt ils ſe taiſoient pour laiſſer jouer les Prêtres de leurs Trompettes d'argent. Il donne en ſa langue le nom de *Menſaſchim* à ceux qui compoſoient les diverſes parties pour les Pſeaumes, & qui les diſtribuoient aux Chantres, qui les exécutoient admirablement : enſuite ce Rabbin faiſant le dénombrement des Inſtrumens dont ils ſe ſervoient, il en remarque les modes & accords, auſquels ils donnent les noms de *Neginoth*, *Schminith*, *Haſchirim*, *Hanigunim*, *Hatephilloth*, *Alamoth*, *Maſeil*, *Michtan*, *Sigaion*, *Nechiloth*, *Schigionoth*, *Githith*, *Aſor*, *Ugaf*, *Minim*; & il ajoute chaque ton & chaque ſon diſtingué, ayant ſa mélodie comme il étoit pratiqué par les bons Muſiciens & ſelon l'uſage de ce temps-là. Or il n'auroit pas parlé de cette ſorte, ſi tous les Muſiciens avoient chanté ſur un même ton ou fait ſimplement des bourdons, puiſqu'il ne faut pas une grande ſcience pour chanter de cette maniere.

Il paroît par ce qu'on vient de dire, qu'il eſt naturel de croire que les Hebreux, & que les Grecs & les Romains qui leur ont ſuccedé, avoient leur Muſique compoſée à differentes parties, telle que celle qui eſt en uſage aujourd'hui.

Le Pere Menetrier Jeſuite, [a] qui rapporte une partie de ce qu'on vient de marquer au ſujet de la Muſique des Hebreux, fait encore connoître que les Spectacles & les Fêtes publiques accompagnées de Muſique & de Danſes étoient en uſage chez les Hebreux ou Iſraëlites du temps de Moyſe, en donnant pour exemple la maniere dont fut exécuté le Cantique que fit ce Legiſlateur à la ſortie du paſſage des Iſraëlites de la Mer Rouge: il fut mêlé de Chants & de Danſes accompagnées de pluſieurs Inſtrumens. Les femmes [b] de même que les hommes y formoient des chœurs de Muſique & de Danſes; ce qui peut faire juger que les Spectacles des Anciens n'étoient pas fort

[a] Livre des Repreſentations en Muſique, pages 11. 16. 17. 18.

[b] *Sumpſit ergo Maria Prophetiſa ſoror Aaron Tympanum in manu ſua; egreſſaque ſunt omnes mulieres poſt eam cum Tympanis & choris.*

Marie Propheteſſe, ſœur d'Aaron, prit donc un Tambour à ſa main, toutes les femmes marcherent après elle avec des Tambours, formant des chœurs de Muſique.

differens de ceux qui se representent de nos jours, composez de Recits, de Chants, de Ballets & de Danses.

Les Hebreux, outre leur Musique pour les ceremonies saintes, en avoient pour la guerre; ils en avoient aussi pour les Fêtes publiques, & même pour des réjouissances particulieres.

On voit dans la Genese, chapitre 31. verset 27. que Laban faisant des reproches à Jacob son gendre, d'avoir quitté sa maison secretement, lui dit: Pourquoi vous êtes-vous enfui ainsi de chez moi? que ne m'avez-vous averti que vous vouliez en sortir, afin que je vous allasse reconduire avec des chants de joye au bruit des Tambours & aux sons des Harpes? *Cur, ignorante me, fugere voluisti, nec indicare mihi, ut prosequerer te cum gaudio, & canticis, & Tympanis, & Citharis?*

Salomon, au chapitre 2. de l'Ecclesiaste, fait le dénombrement des magnificences de sa Cour, pour en reconnoître la vanité: J'ai eû, dit-il, des Musiciens & tout ce qui fait les délices des enfans des hommes. C'est avec ces Musiciens qu'il fit representer cette celebre Action, qu'il composa lui-même pour la solemnité de ses nôces avec la fille de Pharaon: ce fut le Cantique des Cantiques, à qui Origene & saint Jerôme donnent le nom d'Epithalame & de Chant nuptial, qui ne fut pas recité, mais chanté par des Voix & accompagné d'Instrumens. Le nom de Cantique des Cantiques en est une preuve évidente, aussi-bien que *Canticum dramatis*, qui signifie un Chant ou une Action en Musique, qui est representée par diverses personnes: celles qui entrent dans ce Dialogue tout Poëtique, peuvent se reduire à quatre; l'Epouse, les Filles de l'Epouse, l'Epoux, les Bergers ou les Compagnons de l'Epoux: tantôt l'Epoux & l'Epouse y paroissent en Roi & en Reine; tantôt en Berger & en Bergere, & quelquefois occupez à cultiver la terre & des jardins.

Les Interprêtes qui ont écrit sur ce Cantique, conviennent tous que c'est une Piece Théatrale, composée en Vers avec toutes les beautez de la Musique recitative; mais tous ne conviennent pas du nombre de ses parties ni de leurs dispositions; quelques-uns ne lui en donnent que trois, d'autres quatre & quelques-uns cinq. [a]

[a] Le Pere Menetrier dans son Livre des *Representations en Musique*, page 23. & les suivantes, rapporte les sentimens de quelques Peres de l'Eglise, & autres Interprêtes de l'Ecriture qui ont écrit au sujet du Cantique des Cantiques & de la maniere dont ce Poëme fut representé.

Les

Les Païens honoroient aussi le culte de leurs faux Dieux par des concerts de Musique, de Voix & d'Instrumens; & les Spectacles qu'ils donnoient au Public étoient animez par cette même Musique, & quelquefois accompagnée de Danses.

Ils avoient certainement les mêmes Instrumens que les Hebreux, les Israëlites ou les Juifs; ils perfectionnerent même & augmenterent quelques Instrumens à cordes, entr'autres, la Lyre, où ils mirent jusqu'à dix-huit cordes : la plûpart des Sçavans ne doutent point que leur Musique, soit vocale, soit instrumentale, ne fut composée à diverses parties.

Philamon de Delphes, qu'on a dit fils d'Apollon, fut le premier qui établit des chœurs de Musique dans le Temple de Delphes, comme le marquent Plutarque dans son Livre de la Musique, & Eusebe dans sa Chronique. Ce Philamon vivoit quelque temps avant David.

Les Jeux publics, les Spectacles & les Festins que les Païens, sur-tout les Grecs & les Romains, donnoient avec tant de magnificence & des dépenses si considerables, étoient toûjours accompagnez de Musique, de Voix & d'Instrumens, qui excitoient la joie dans l'esprit des Spectateurs, & les animoient aux belles actions.

Quintilien fait un grand éloge de la Musique, & fait bien connoître l'excellence de ce bel Art : il dit que la Musique a une liaison naturelle avec les choses divines; que les hommes les plus sages, tel que Lycurge, ce severe Legislateur des Lacedemoniens, tel que Pytagore, tel que Platon, assurent qu'elle est necessaire à l'homme, & même à celui qui est employé au gouvernement de l'Etat. Quintilien marque que Socrate, le pere des Philosophes, & ses disciples les plus celebres se sont appliquez à la Musique, & que ce grand homme étant dans un âge avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer de la Lyre : il dit que les Rois, les Heros & les hommes les plus renommez faisoient leur plus douce occupation & leur plus noble amusement de la Musique, qu'ils honoroient les Musiciens & les reçevoient à leur table, de même que les Poëtes, pour y chanter les louanges des Dieux & des Heros. C'est elle, continue-t'il, qui porte les hommes à la vertu & aux actions martiales; il fait voir combien les Peuples de l'antiquité chérissoient & estimoient ce bel Art; il dit qu'ils regar-

doient les Musiciens, aussi-bien que les Poëtes, comme des Sages & des Prophetes. *Musicen cum divinarum etiam rerum cognitione esse conjunctam affirmat Pytagoras. Lycurgus, durissimarum Lacedæmoniis Legum auctor, Musices disciplinam probavit. Plato civili viro necessariam Musicen credidit. Claros nomine sapientiæ viros nemo dubitaverit studiosos Musices fuisse, quorum fons ipse Socrates, jam senex, institui Lyrâ non erubescebat. Duces maximos & Fidibus, & Tibiis cecinisse traditum, & exercitus Musicis accensos modis. Et testimonio sunt clarissimi Poëtæ, apud quos inter regalia convivia laudes Deorum ac Heroum ad citharam canebantur. Quis enim ignorat jam in illis antiquis temporibus, non studii modò, sed etiam venerationis habuisse, ut iidem Musici & Vates, & Sapientes judicarentur?* [a]

Platon dans son quatriéme Livre de la Republique rapporte que Damon, celebre Musicien, disoit qu'on ne pouvoit rien changer dans la Musique, sans que la Republique n'en reçût quelque dommage.

Les Grecs se sont servis quelquefois d'un chant mesuré pour regler la manœuvre des rameurs dans un vaisseau. Voici ce qu'en dit Plutarque dans la Vie d'Alcibiade : Callipede, Acteur de Théatre, en habit tragique & avec le Cothurne gouvernoit le vaisseau en donnant par son chant des sons mesurez pour faire agir les rameurs.

Saint Isidore dit après Platon qu'il est aussi honteux de ne sçavoir pas la Musique, que d'ignorer les Lettres : *Tam turpe est Musicam nescire, quàm Litteras.*

Temistocle donna une mauvaise opinion de lui, ayant refusé de jouer de la Lyre dans un festin ; aussi les Grecs, les Romains & les Peuples les plus policez ont toûjours eû un très-grand soin d'instruire la jeunesse de la Musique, pour perfectionner davantage l'esprit, & le rendre plus susceptible des passions nobles & des choses sublimes.

On lit dans l'Histoire qu'Achille, Epaminondas, Alexandre, Tite, Severe-Alexandre & la plûpart des Heros de la Grece, & des Empereurs Romains se plaisoient à chanter & à jouer de quelques Instrumens, en quoi plusieurs ont excellé, comme ceux que je viens de nommer. Sans avoir recours à l'antiquité, on citeroit plusieurs Princes des derniers siecles, qui chan-

a Quintillen de l'Institution de l'Orateur, livre 1. chap. 10. & 11.

toient facilement,& composoient même des Ouvrages de Musique. Parmi nos Rois, on nommeroit Charles IX. qui possedoit la Musique & chantoit d'un très-grand goût; Louis XIII. qui a composé plusieurs Motets: & l'on peut dire que Louis XIV. qui se connoissoit très-bien en Musique, ne trouva pas indigne de lui de s'amuser à jouer de la Guittarre, qu'il touchoit avec beaucoup de délicatesse. L'Empereur Leopold a donné aussi quelques morceaux de Musique de sa composition.

On connoît assez les effets prodigieux de la Poësie & de la Musique, sans avoir recours à ceux que la Fable attribue à ces deux beaux Arts, tels que de faire ranger des pierres d'elles-mêmes pour former des murs & des remparts; ce que Amphion fit à Thebes par les sons harmonieux de sa Lyre; tels que d'animer les rochers, de faire marcher les arbres, d'adoucir les lions & les tigres les plus furieux, d'ouvrir les portes de l'enfer, de penetrer dans son tenebreux séjour, d'y suspendre les tourmens des malheureux, comme fit Orphée par ses chants melodieux, de rendre les poissons sensibles, comme Arion, qui attira par la douceur de sa voix & les accords de sa Lyre un Dauphin qui lui presenta un dos secourable, dont il profita pour se sauver de la fureur des matelots qui vouloient le jetter à la mer.

L'histoire sacrée & prophane fournissent assez d'exemples des effets merveilleux de ces deux beaux Arts. On voit que les murs de Jericho tomberent au son des trompettes, pour faciliter aux Israëlites la prise de cette ville. [a]

David par les sons charmans de sa Lyre calmoit l'esprit troublé de Saül, & chassoit le demon qui l'agitoit. [b]

Il est marqué dans l'Ecclesiastique que Salomon faisoit l'admiration de toute la terre par ses Cantiques & ses chants melodieux.

On voit aussi dans l'Ecriture Sainte que les Prophetes avoient recours aux Instrumens de Musique, & sonnoient de la Harpe ou de la Lyre pour élever davantage leur esprit à Dieu, & pour les animer aux transports Prophetiques.

Samuel avertit Saül après l'avoir sacré Roi, qu'il rencontreroit dans une Ville où il devoit passer, une troupe de Prophetes environnez de Joueurs de Harpe, de Lyre, de

a Livre de Josué, chap. 6. verset 20.

b Livre I. des Rois, chap. 6. verset 23.

Flute & de Tambour, qui prophetiſeroient, & que l'eſprit divin ſe ſaiſiroit de lui, & qu'il prophetiſeroit de même; ce qui lui arriva ſelon la promeſſe de Samuel. [a]

Il eſt dit qu'Eliſée demanda un excellent Joueur de Harpe, pour exciter ſon eſprit à mieux prophetiſer, & qu'auſſi-tôt que le Muſicien eut chanté ſur ſa Harpe, il prophetiſa devant Joram, Roi d'Iſraël. *Nunc autem adducite mihi Pſaltem; cùmque caneret Pſaltes, facta eſt ſuper eum manus Domini, & ait.* [b]

L'Hiſtoire profane rapporte que Terpandre arrêta une ſedition dans Lacedemone par les Vers qu'il chanta en s'accompagnant de la Lyre; que Thalés de Candie délivra les Lacedemoniens de la peſte par le ſecours de la Muſique. [c]

Homere dans le premier Livre de l'Iliade marque que les Grecs appaiſoient par le moyen de la Muſique la peſte qui déſoloit leur camp: il dit qu'Achile calmoit ſa colere contre Agamemnon en chantant des Vers & jouant ſur ſa Lyre des airs qu'il avoit appris du ſage Chiron.

Diodore de Sicile nous apprend que les Bardes, les Poëtes & les Muſiciens des Gaulois appaiſoient la fureur des gens de guerre & les ſeditions populaires par leurs chants mélodieux.

La Muſique faiſoit des effets ſurprenants ſur l'eſprit d'Alexandre; Thimothée l'excitoit à differentes paſſions, & les calmoit ſelon les differens airs qu'il chantoit ou jouoit ſur ſes Inſtrumens. Antigenidas exprimant un jour ſur ſa Flute un bruit guerrier, ce Prince en fut tellement ému & tranſporté, qu'il courut promptement à ſes armes pour combattre.

On voit dans l'hiſtoire de Danemarck que le Roi Erric II. ayant voulu entendre un Muſicien, qui par la force & l'excellence où il portoit ſon Art, ſe rendoit maître de l'eſprit de tous ceux qui l'écoutoient, le Muſicien exprima devant lui un chant martial avec des cadences ſi animées, que tous ceux qui l'entendirent, entrerent dans une colere & une agitation ſi violente, qu'ils ne reſpiroient que le combat. La fureur du Roi ſe porta même à un tel point, que s'étant échappé des mains de ſes gardes, qui avoient été obligez de

a Livre I. des Rois, chap. 10. verſets 5. & 10.
b Livre IV. des Rois, chap. 3. verſet 15.
c Plutarque, Livre de la Muſique.

le

le retenir, il tira ſon épée, & la paſſa au travers du corps de quatre perſonnes de ſa ſuite.

Ces effets extraordinaires cauſez par la Muſique ne paroîtront point incroyables à un eſprit vif & à un cœur magnanime. Lully & nos grands Muſiciens par l'excellence de leur Art font reſſentir toutes les paſſions, & peuvent les calmer.

On trouve aiſément dans Paris parmi un grand nombre de Joueurs d'Inſtrumens, huit ou dix d'entre eux, qui dans la belle & grande exécution de certains airs ſe ſaiſiſſent de l'eſprit & des ſens, & les agitent violemment.

Ce n'eſt pas auſſi ſans raiſon que toutes les nations ont admis dans leurs armées differens Inſtrumens de Muſique, des Trompettes, des Tymbales, des Cors, des Haut-bois, des Flutes, des Fifres, des Tambours, pour animer le courage des Soldats.

Les ſons bruïans de ces Inſtrumens militaires ont contribué à exciter les Grecs & les Romains à donner tant de marques de courage & de valeur dans les combats.

Quel autre uſage, dit Quintilien, ont dans nos Legions les Clairons & les Trompettes, dont le ſon eſt d'autant plus impetueux & plus vif, que la Nation Romaine l'emporte ſur toutes les autres à la guerre? *Quid enim aliud in noſtris Legionibus Cornua ac Tubæ faciunt, quorum concentus, quanto vehementior, tanto Romana in bellis gloria cæteris præſtat.*

SUR LA POESIE ET LA MUSIQUE.

On peut dire ici à l'avantage de la Poëſie & de la Muſique, que les ſiecles qui ont produit les grands Poëtes & les grands Muſiciens, ont été fertiles en Heros, en grands Capitaines & en hommes Illuſtres qui ont ſervi glorieuſement leur patrie. Je ferai cette remarque plus particulierement au ſujet de la Poëſie, par rapport aux ſiecles où le Poëme Epique, l'Ode & la Tragédie ont été portez à leur plus haut degré. Sans parler du ſiecle où a vêcu Homere, qui eſt aſſez incertain, paſſons à celui des Sophocles, des Euripides, des Pindares, on y trouvera des Periclès, des Alcibiades, des Philippes, auſquels ſucceda Alexandre, le plus grand des Heros, qui étoit ſi ſuſceptible du charme de la Poëſie & de la Muſique. Ce fut du temps des Ennius, des Pacuvius, des Actius, qui intro-

duisirent la Tragédie dans Rome, que les Romains se dépouillerent d'une certaine dureté dans leurs mœurs, qui accompagnoit presque toûjours leurs plus belles actions, & qu'on vit paroître la veritable valeur Romaine & les plus grands Capitaines, les Scipions, les Marcellus, les Fabius, les Paul-Emiles & tant de Heros, qui se succederent jusqu'au temps des Pompées & des Cesars. Combien Rome ne fut-elle pas brillante & fertile en grands hommes sous le regne d'Auguste, où la Poësie étoit parvenue à un si haut point de perfection, & où les Virgiles, les Horaces, les Ovides faisoient les délices de la Cour de l'Empereur & des premieres Maisons de Rome. Mais venons au siecle de Louis le Grand; la Nation Françoise a-t'elle jamais été plus brillante? a-t'elle jamais donné de plus grandes marques de courage, de valeur, & de son zéle pour la gloire de l'Etat & de son Prince? a-t'elle jamais produit de plus grands Generaux, entre lesquels on peut compter les Condés, les Turennes, les Crequis, les Luxembourgs, les Vendômes, les Villars, tous amateurs de la Tragédie & de la belle Poësie? a-t'elle vû paroître un nombre plus considerable d'excellens Officiers, que depuis que nous avons eû des Corneilles, des Racines, des Rousseaux [a], & tant d'autres illustres Poëtes; & depuis que Lully & nos fameux Musiciens ont fait connoître l'excellence & le pouvoir de leur Art? Ne peut-on pas dire aussi que ces mêmes siecles dont on vient de parler, où la Comédie, la Satire, les Fables ont été aussi le plus en vogue; que ces siecles où ont paru les Esopes [b], les Aristophanes, les Menandres, les Plautes, les Terences, les Horaces, les Phedres, les Molieres, les Despréaux, les la Fontaine, ont été les plus polis; & que ces Poëtes en attaquant finement & avec vivacité les vices & le ridicule des hommes, les ont souvent corrigez en rendant leurs mœurs plus sages & plus aimables.

Il est vrai que je fais ici bien de l'honneur à la Poësie &

[a] M. LE PRINCE EUGENE DE SAVOYE, né en France, Generalissime des troupes de l'Empire, & un des Héros de nos jours, étant à Bade en Suisse en 1714. pour la paix conclue entre l'Empire & la France, & ayant appris que Rousseau, dont il connoissoit les belles Poësies, étoit avec M. le Comte du Luc, plenipotentier du Roi à Bade, demanda avec empressement à le voir, l'engagea avec la permission de M. le Comte du Luc à rester auprès de lui, & après l'avoir gardé pendant six ou sept ans, lui fit obtenir de l'Empereur une pension de mille écus, dont il jouit actuellement à Bruxelles, lieu qu'il a choisi pour son séjour.

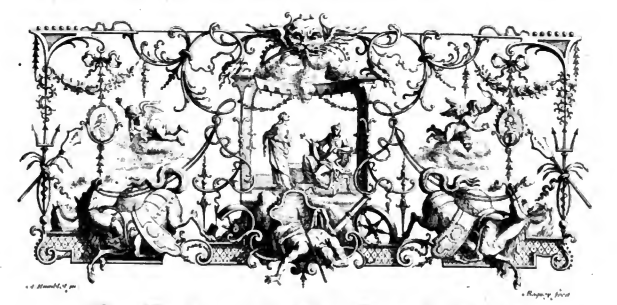
[b] Esope vivoit près de cent ans avant Sophocle & Aristophane.

même à la Musique, en disant que ces deux beaux Arts contribuent beaucoup à former les Heros & les grands Hommes. On me dira avec juste raison, & je ne l'ignore pas, que si les Poëtes contribuent à former les hommes Illustres, & à les rendre dignes des places les plus élevées, que si les Musiciens peuvent les exciter aux belles actions, ce sont aussi les Heros, les Rois & leurs Ministres qui contribuent à faire les Poëtes, & les Musiciens du premier ordre, & les hommes celebres dans tous les genres de science & dans tous les beaux Arts : cela est certain, & l'on sent bien que pour rendre un siecle veritablement florissant & renommé dans la posterité, il faut de grands Princes & des Heros fameux, qui par leurs exploits glorieux & par de nobles recompenses animent les Poëtes, les Historiens, les Orateurs, les Philosophes, les Musiciens, & toutes les personnes qui cultivent avec succès les Sciences & les beaux Arts ; mais je ne parle ici de la Poësie & de la Musique qu'après les Philosophes & les Orateurs les plus celebres, qu'après les plus sçavans Rheteurs, qu'après plusieurs Heros, & Alexandre même qui avoit une si grande passion pour la Poësie & pour la Musique : ce Heros portoit toûjours avec lui les Ouvrages d'Homere, & les mettoit toutes les nuits sous le chevet de son lit. Plutarque [a] nous apprend qu'il appelloit les Poësies de ce fameux Auteur, son Art militaire, & qu'il les regardoit comme la meilleure provision qu'on pût porter à la guerre.

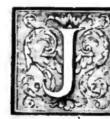
Je finirai ces Remarques en general sur la Poësie & sur la Musique par cette reflexion, que ces deux beaux Arts faisant de si vives impressions sur le cœur & sur l'esprit, dont ils se rendent facilement les maîtres, il convient de faire un choix judicieux & sage des Poëtes & de leurs Ouvrages, qui inspirent des sentimens nobles & vertueux, ou qui délassent & recréent l'esprit par des pensées ingenieuses, & par des peintures vives & agréables de toutes les beautez de la nature & de l'art : il faut choisir des Musiciens qui composent leurs Chants & leurs Symphonies sur des sujets qui animent à la vertu & aux belles actions, & qui charment l'esprit sans le corrompre : on doit prendre garde de ne pas se laisser seduire par les attraits trompeurs & pernicieux d'une Poësie

[a] Premier Traité de la fortune ou de la vertu d'Alexandre.

& d'une Musique qui puissent gâter le cœur & l'esprit : il faut se méfier, comme le prudent Ulisse, des chants trop flatteurs des Sirennes: car les plus beaux Arts peuvent quelquefois conduire à des écueils dangereux, quand on en fait un mauvais usage ; mais il ne faut pas pour cela s'en prendre aux Arts, mais plûtôt aux personnes qui s'en servent mal & les corrompent.



REMARQUES
SUR LA POESIE ET LA MUSIQUE FRANÇOISES, ET SUR NOS SPECTACLES.

J'AI cru qu'il ne seroit pas hors de propos de joindre aux Remarques que je viens de donner sur la Poësie & la Musique en general quelques Remarques plus particulieres sur la Poësie & la Musique Françoises, en faisant connoître les temps où ces deux beaux Arts ont paru en France, & ceux où ils ont été le plus en vogue, & enfin ceux où ils sont parvenus à leur perfection.

Je viens de faire voir dans les Remarques sur la Poësie & la Musique, que ces deux beaux Arts étoient fort en usage parmi les Gaulois & parmi les Francs, qui ne composerent vers l'an 450. qu'un même Peuple sous le nom de François.

Ces Peuples avoient leurs Poëtes & leurs Musiciens, qu'ils appelloient dans les Fêtes publiques, qui étoient conviez aux festins des Princes & des plus grands Seigneurs, & qui alloient jusques dans les armées encourager les gens de guerre; les uns par le récit des actions des grands hommes, qu'ils avoient mis en Vers; & les autres par leurs chants, par les sons & par l'harmonie de leurs Instrumens.

Posidonius cité par Athenée, nous apprend que les Gaulois recevoient & traitoient magnifiquement les Poëtes, & qu'ils les invitoient à leurs Festins ; il dit que Luerne, Prince des Auvergnats, pere de Bitit, qui fit la guerre aux Romains, tenant Cour pleniere & table ouverte, fit present d'un sac plein d'or à un Poëte étranger, qui étoit venu honorer sa Fête & égayer son festin.

Fauchet [a] dans son Livre des Antiquitez Gauloises fait connoître que la Poësie & la Musique étoient estimées sous le regne de Chilperic Premier dans le sixiéme siecle, & que ce Prince se piquoit de sçavoir la Musique aussi-bien que la Poësie : il nous reste encore de lui quelques Poësies latines, telles que les Vers qu'il fit pour honorer la memoire de saint Germain, qu'on lit dans la Chapelle de S. Symphorien dans l'Eglise de Saint-Germain-des-Prez, où ce Saint fut enterré.

On voit dans le même ouvrage de Fauchet que ce fut principalement sous le regne de Pepin, pere de Charlemagne, qu'on établit un corps de Musique pour la Chapelle de nos Rois, sous un Maître de Musique, qu'on appelloit *Ménestrel.*

Charlemagne, comme le rapporte Eginard son Historiographe, prenoit plaisir à entendre reciter les faits des Rois ses prédecesseurs, composez en Vers, & fit rassembler une grande quantité de ces Vers, dans le dessein d'en former une histoire suivie.

Ce Prince, qui avoit succedé à Pepin son Pere au Royaume de France en 768. & qui fut couronné Empereur d'Occident l'an 800. à Rome par le Pape Leon III. s'acquit une grande autorité dans cette Ville.

Le Maître de la Musique de sa Chapelle prétendoit aussi avoir droit d'y faire chanter ses Messes les jours de céremonie, préferablement à celui du Maître de la Musique du Pape, ce qu'il fit un jour de Pâques, où les Italiens furent obligez de lui ceder ; ce qui donna lieu à une grande contestation entre les deux Maîtres de Musique, qui fut terminée devant le Pape Leon III. Charlemagne ayant bien voulu decider en faveur du Maître de la Musique du Pape, disant au sien qu'il l'entendroit, quand il auroit repassé les montagnes, & qu'il seroit en France.

[a] Claude Fauchet, premier President de la Cour des Monnoyes dans le seiziéme siecle.

Nous connoiſſons par pluſieurs Vers rimez en vieux langage François, Germain, ou *Tudeſque*, que la Poëſie rimée en cette Langue étoit en uſage dans le neuviéme ſiécle.

Otfroy, Religieux Benedictin de l'Abbaye de Wiſſembourg, qui vivoit dans ce ſiecle, traduiſit une partie des Evangiles en Vers rimez en vieux langage François *Tudeſque*, ouvrage qui a été depuis imprimé en 1571. à Baſle par les ſoins de Mathias Flaccus Illyricus, & dont Fauchet dans ſon Livre de l'origine de la Langue & de la Poëſie Françoiſe, chapitre 7. & Paſquier dans ſes Recherches de la France, livre 7. chapitre 3. rapportent quelques Vers, tels que ceux qu'on voit en note au bas de cette page. [a]

Les Romans qui contenoient des ſujets nobles & étendus, & quelques autres ouvrages deſtinez pour amuſer & recréer l'eſprit, étoient écrits pour la plûpart en Vers rimez; ils peuvent avoir pris leur origine au commencement du neuviéme ſiécle; c'eſt ce que marque le ſçavant M. Huet [b]: Les Troubadours, dit-il, les Comics & les Conteurs de Provence, qui compoſoient les ouvrages, les Contadours, les Jongleurs, les Violars & les Muſars qui les chantoient, & enfin ceux de ce pays qui exerçoient ce qu'on appelle aujourd'hui dans quelques lieux de la France Meridionale, le *Guay Saber*, c'eſt-à-dire, la ſcience gaye, dont les premiers commencemens avoient paru ſous Louis le Debonnaire, romaniſerent tout de bon du temps de Hugue Capet, & coururent la France débitant leurs Romans & Fabliaux, leurs Tragédies, Comédies & Paſtorales; leurs Chants, Chanſons & Chantarêts; leurs Sons & Sonnets; leurs Lays & Virelays; leurs Mots & Motets avec les Gloſes; leurs Soulas, Sextines & Syrventez; leurs Déports, Motaux & Tanſons; leurs Balades, Aubades & Martegalles.

a *Nu vuill ih ſcriban Unſer heil*
Evangeliono deil
So vuir nu hiar bigunnum
In Frankiſga Zungun.
Hair hores io zi guate
Vuas Got imo gebiete
Tas Vuir imo hiat ſungun
In Frankiſga Zungun, &c.

Ces Vers ſont traduits ainſi mot pour mot par Paſquier
Ores veux-je écrire notre ſalut
De l'Evangile partie,
Que nous ici commençons
En Françoiſe Langue.
Ici écoutez en bonne part
Ce que Dieu vous commande,
Qu'ici nous vous chantons
En Françoiſe Langue, &c.

Nous n'avons point de Vers rimez en langue vulgaire plus anciens que ceux d'Otfroy, quoiqu'il y ait toute apparence qu'il n'en eſt pas le premier auteur, parce qu'il n'auroit pas manqué de nous en inſtruire. A l'égard des Vers latins rimez, ils ſont plus anciens; quelques-uns croyent que le Pape Leon II. qui tenoit le Siege de Rome l'an 684. en eſt l'auteur.

b De l'origine des Romans, édition MDCXI. page 159. & les ſuivantes.

Tous ces ouvrages & plusieurs autres étoient composez en langage Romain, qui étoit celui que les Romains introduisirent dans les Gaules, qui s'étant corrompu par le mélange du langage Gaulois qui l'avoit précedé, & du Franc ou Tudesque, n'étoit ni Latin, ni Gaulois, ni Franc, mais mixte; où le Romain pourtant tenoit le dessus, & qui pour cela s'appelloit Roman, pour le distinguer du langage particulier de chaque pays, soit le Franc, soit le Celtique, soit l'Aquitanique, soit le Belgique: car Cesar écrit que ces trois langues étoient differentes, c'est-à-dire selon Strabon, comme les divers dialectes d'une même Langue. Le Roman étant donc la Langue la plus polie & la plus universelle [a] les Conteurs de Provence, c'est-à-dire, les Auteurs de Prose & les Poëtes, qu'on appelloit *Trouverres* [b], s'en servoient pour écrire leurs Contes, & leurs Poëmes, qui de-là furent appellez Romans.

Les Troubadours accompagnez de leurs Méneſtriers, & quelquefois de leurs femmes qui se mêloient de leur métier, alloient ainsi par le monde, étant bien payez de leurs peines, & bien traitez des Seigneurs qu'ils visitoient, dont quelques-uns étoient si ravis du plaisir de les entendre, qu'ils se dépouilloient souvent de leurs robbes pour les en revêtir. Presque toutes les Provinces de France eurent leurs Romanciers comme la Provence, jusques-à la Picardie, qui se plut singulierement aux Syrventez, Poësies satiriques & quelquefois amoureuses.

Il faut dire, continue M. Huet, pour l'honneur des Troubadours, qu'Homere l'a été avant eux, & qu'il alloit reciter ses Vers de ville en ville: d'autres Poëtes Illustres de la Grece l'ont imité en cela, comme en tout le reste, faisant par vanité ce qu'il avoit fait par pauvreté. Nos vieux Gaulois avoient aussi leurs Trouverres, qu'ils traitoient magnifiquement, comme on en a donné un exemple ci-dessus.

Du grand nombre de Romanciers que l'on vit en France sur le commencement de la troisiéme race de nos Rois, nous sont venus tant de vieux Romans, dont une partie est imprimée, une autre pourrit dans les Bibliotheques, & le reste a été consumé par la longueur des années; & c'est de nous

[a] On trouvera à la page xxxiv. un exemple du langage Roman.

[b] *Trouverres*, terme que les Italiens ont pris des Provençaux & des François; car ils appellent les Poëtes *Trovatori*, comme les Grecs les appellent *Faiseurs*. En Provençal *trouver* signifie faire des Vers, de même que conter & composer signifient écrire en Prose, & *romancer* veut dire l'un & l'autre.

que

que l'Italie & l'Espagne, qui ont été si fertiles en Romans, tiennent l'art de les composer, selon le sentiment de Giraldi qui s'exprime dans ces termes en parlant des Romans: *Mi par di poter dire, che questa sorte di Poësia, habbia havuta la prima origine & il primo principio da Francesi, da i quali ha forse anco havuto il nome. Da Francesi poi è passata questa maniera di poëteggiare à gli Spagnoli, & ultimamente è stata accettata da gli Italiani.* Voilà le témoignage d'un Italien contre sa propre Nation, qui ne peut être suspect, & qui ferme la bouche à ceux qui voudroient disputer à la France en faveur de l'Italie ou de l'Espagne la gloire de cette invention. *Cavalcanti Bembe, Equicola, Speroni, Dolce,* & plusieurs autres Italiens ne sont pas de moins bonne foi sur l'origine de leur Poësie en general, que *Giraldi* l'est sur celle de leur Poësie Romanesque ; & ils la reconnoissent beaucoup plus moderne que la Provençale & la Françoise.

Fauchet [a] rapporte aussi une Chanson en vieil Espagnol ou Catelan, qu'il marque avoir prise d'un Livre écrit depuis plus de six cens ans, où l'Auteur reconnoît les François pour les premiers inventeurs de la Poësie rimée.

Canczon audi qes Bellantresca;
Que fo de razo Espagnesca,
Non fo de paraulla Grezesca,
Ne de Lengua Serrazinesca,
Dolz esvaus es plus que Bresca;
E plus que nuls piments qom mesca,
Qui ben la diza lei Francesca, &c.

Cependant Pasquier & Fauchet qui ont cherché l'origine de la Poësie rimée, n'ont pû veritablement la découvrir, & font connoître seulement que les Vers rimez les plus anciens qui soient venus jusques à nous, sont ceux d'Otfroy de l'Abbaye de Wissembourg, en vieux Franc *Tudesque*, dont on en a rapporté quelques-uns à la page ci-devant.

Je mettrai à la fin de ce Volume le catalogue de cent vingt-sept Poëtes vivans avant l'an 1300. dont Fauchet fait mention, & en rapporte même quelques Vers. Tous ces Poëtes, excepté trois ou quatre, ont vêcu avant le Dante &

[a] Livre de l'origine de la Langue & Poësie Françoises, chapitre 7.

Petrarque, que les Italiens mettent au nombre de leurs plus anciens Poëtes.

Louis VII. dit le Jeune, le premier de nos Rois depuis Charlemagne, qui commença à faire paroître quelque magnificence à sa Cour, recevoit favorablement les Trouverres, Jongleurs & Conteurs; il voulut même en avoir à sa suite quand il partit pour la conquête de la Terre-Sainte, comptant qu'ils lui seroient d'un grand secours pour adoucir les fatigues & les ennuis d'un si long voyage, & pour animer le courage de ses Soldats, par le recit des actions des grands Hommes, & par le son des Instrumens.

Son fils Philippe II. qui par ses belles actions merita se surnom de *Conquerant* & d'*Auguste*, aimoit fort la Poësie, & se plaisoit à entendre reciter des Vers à Hélinand, Religieux de l'Abbaye de Froimont en Beauvaisis, Poëte de reputation, qui étoit attaché à sa Cour: il le faisoit venir après ses repas, comme l'on voit par ces Vers tirez d'un vieil Roman:

Quand li Roy ot mangié, s'appella Hélinand,
Pour ly esbanoyer commanda que il chant;
Cil commence à noter ainsi com ly ayant,
Monter voldrent au Ciel comme gent mescreant;
Entre les Diex y ot une bataille grand,
Si ne fust Jupiter à sa foudre bruyant,
Qui tous les desrocha, ja ne eussent garent.

Ces Vers font connoître que dans ces temps-là on les composoit sur une longue suite de mêmes rimes; & quand elle se trouvoit épuisée, on prenoit une autre suite de rimes, soit masculines, soit feminines.

On voit aussi quel étoit le langage *Roman* [a], different du *François Tudesque* ou Germain, tels que les Vers d'Otfroy, rapportez ci-devant page xxxj. & que c'est de ce langage *Roman*, qu'on a perfectionné depuis & rendu plus élegant, qu'est formée la Langue Françoise, telle qu'on la parle aujourd'hui.

Ce fut sous les regnes de Louis VIII. & de saint Louis, fils &

[a] Il y a toute apparence, selon ce qu'on a rapporté à la page xxxij. d'après le sçavant M. Huet, que le parler Roman & les ouvrages appellez Romans, étoient en usage dès le temps de Hugue Capet, à la fin du ix. siecle.

petit-fils de Philippe Auguste, qu'on peut dire que la Poësie Françoise parut avec le plus d'éclat : les plus grands Seigneurs, les Souverains, les Rois même & les Empereurs voulurent poëtiser & faire des Vers en l'honneur des Dames qu'ils se faisoient gloire de servir : de ce nombre furent Frederic Premier, Empereur ; Richard, surnommé Cœur de lion, Roi d'Angleterre ; un Roi d'Arragon ; un Dauphin d'Auvergne ; Raimond Berenger, Comte de Provence, Beau-pere de saint Louis ; Thibault, Comte de Champagne & Roi de Navarre, surnommé le grand Chansonier ; Raoul, Comte de Soissons ; Pierre Mauclerc, Comte de Bretagne ; Charles d'Anjou, frere de saint Louis ; le Duc de Brabant ; le Comte de Flandres ; le Chatelain de Coucy ; Monseigneur Gaces ; Monseigneur de Mailly ; Messire Thierri, &c. La Comtesse de Die se signala aussi par les Chansons qu'elle composa : Fauchet, Pasquier & Huet dans les Livres que j'ai citez font mention de tous ces Princes & Seigneurs qui attiroient les Poëtes [a] dans leur Cour, & les recevoient avec un grand accueil : l'Auteur de l'Histoire de la Poësie Françoise marque qu'ils leur donnoient des habits magnifiques, des chevaux richement harnachez & des armes ; ils en retenoient même souvent auprès d'eux. Thibault, Comte de Champagne, se distingua au-dessus des autres par la quantité de Poëtes qui étoient à sa Cour, & par les Assemblées ou Académies de Poësie & de belles Lettres qu'il tenoit, où il se faisoit honneur de présider.

Guillaume de Lorris, du temps de saint Louis, Auteur du *Roman de la Rose*, qu'il ne put cependant achever, & *Jean Clopinel*, dit *de Meun* (vivant sous le regne de Philippe le Bel & de Charles IV.) qui continua & acheva ce Roman [b], surpasserent de beaucoup tous les Poëtes François qui les avoient précedez : plusieurs Auteurs en font de grands éloges, entre autres Pasquier [c] & Fauchet, [d] qu'on peut consulter.

La Poësie Françoise se soûtint avec quelque distinction jusqu'au commencement du quatorziéme siecle, que vivoit encore *Jean Clopinel*, dit *Meun* ; mais les troubles qui agiterent depuis le Royaume, empêcherent qu'elle ne fût cultivée avec le même soin, & ne reçût les mêmes honneurs : cependant

[a] Les Trouverres avoient pris sous le regne de S. Louis le nom de Poëtes.

[b] Roman composé à l'imitation du Livre de l'Art d'aimer par Ovide.

[c] Recherches de la France, Livre 7. chap. 3.

[d] Des anciens Poëtes François, Livre 2.

ce fut dans le quatorziéme siecle que la Tragédie & la Comédie Françoises prirent naissance, mais d'une maniere très-informe, comme on le fera connoître dans la suite, à l'article de la Tragédie.

On vit dans le quinziéme siecle, sous les regnes de Charles VI. & de Charles VII. un Poëte nommé *Alain Chartier*, Secretaire de ces deux Rois, qui s'acquit quelque reputation par ses Poësies & par son éloquence ; il faisoit un des plus grands ornemens de la Cour, & s'attiroit l'estime de tous les Grands ; on en peut juger par le témoignage flatteur que Marguerite d'Ecosse, Dauphine de France [a], lui en donna par un baiser, l'ayant trouvé un jour endormi dans l'anti-chambre du Roi : elle s'en justifia agréablement, en disant qu'elle ne baisoit pas l'homme, mais seulement la bouche d'où sortoient de si belles pensées & des expressions si aimables.

Sous les regnes de Louis XI. de Charles VIII. & de Louis XII. la France produisit quelques Poëtes, que Clement Marot a celebrez dans une Epigramme qu'on a mise au commencement de l'Ordre Chronologique de nos Poëtes, page 99. *Villon* paroît s'être le plus distingué parmi eux. Despréaux [b] lui fait l'honneur de le regarder comme celui qui sçut le premier débrouiller l'Art de la Poësie Françoise.

Villon sçut le premier dans ces siecles grossiers
Débrouiller l'Art confus de nos vieux Romanciers.

Mais il fait connoître à la suite de ces Vers que c'est Clement Marot qui fit briller le premier la Poësie, & qui lui donna une certaine élegance & un enjouement aimable, & même quelque justesse & de l'ordre dans sa composition.

Marot bien-tôt après fit fleurir les Ballades,
Tourna des Triolets, rima des Mascarades ;
Et des Refrains reglez asservit les Rondeaux,
Et montra pour rimer des chemins tout nouveaux.

Marot eut aussi un grand avantage pour faire connoître la beauté de son genie, & ses heureux talens pour la Poësie ; il parut sous le regne d'un de nos plus grands Rois, dont il étoit Officier, & honoré de ses bontez ; c'étoit François Premier, le

[a] Depuis Reine, Epouse de Louis XI. [b] Art Poëtique, Chant I. v. 117.

le restaurateur & le pere des Sciences & des beaux Arts en France, & qui les fit fleurir avec éclat par tous les honneurs & les bienfaits, dont il combloit ceux qui les cultivoient avec succez.

Ce fut sous le regne de ce grand Prince, & sous celui de Henri II. son fils & son successeur à la Couronne, que parut un nombre considerable de Poëtes, dont nous avons une grande quantité d'ouvrages, & dont on a parlé dans l'Ordre chronologique qui est placé dans ce volume.

Les Poëtes & tous les Sçavans travailloient à l'envi à plaire à des Princes qui connoissoient si bien le merite & sçavoient si bien le recompenser. Les Rois Charles IX. & Henri III. fils de Henri II. qui hériterent successivement de la Couronne, n'eurent pas moins d'inclination pour les Poëtes, & ne repandirent pas moins sur eux leurs bienfaits, que les Rois leurs predecesseurs; & l'on peut dire que ce fut du temps de François Premier, de son fils & de ses petits-fils ses successeurs à la Couronne, que la Poësie fut en grande vogue, & commença veritablement à prendre de la justesse, de la noblesse & des graces.

La Musique eut aussi le même avantage que la Poësie dans ces temps-là, François Premier lui ayant donné un nouveau lustre, & ayant établi un corps de Musique pour tenir appartement, afin de servir de pretexte aux Dames d'y venir plus souvent, & même sans être mandées en ceremonie, comme il se pratiquoit auparavant, à moins que ce ne fût au Cercle de la Reine. [a]

Outre cette Musique destinée pour la chambre, il y avoit toûjours celle de la Chapelle, que nos Rois ont conservée depuis Charlemagne, laquelle suivit François Premier dans son voyage de Milan, & de-là à Boulogne, où elle se joignit à celle de Leon X. lorsque ce Pape celebra la Messe avec la plus grande magnificence que jamais il ait fait voir pendant son séjour en cette Ville, lieu de l'entrevuë & de l'assemblée de ces deux Princes & de leur Conseil pour le fameux Concordat. François Premier avoit un Maître de sa Musique, appellé Jossien des Prez, qui avoit une si grande reputation,

[a] Histoire de la Musique & de ses effets, vol. in-12. Paris, MDCCXV. page 304.

qu'on demandoit de ses Motets & de ses ouvrages jusques dans Rome, où ils étoient chantez avec applaudissement.

Quoiqu'il soit resté très-peu de Musique du temps de François Premier, comme deux ou trois airs, quelques Noëls, les Folies d'Espagne, &c. on doit juger par ces sortes d'airs que la Musique de ces temps-là étoit naturelle, aimable & très-chantante. Il y avoit pour lors un Poëte nommé Michel Pourrée, qui composoit les Paroles des Noëls, & qui fit quelques Hymnes Françoises pour celebrer la naissance du Sauveur. Quelques-uns croyent cependant que dès le temps de Charles VI. les Noëls étoient en usage.

Ce fut donc dans le seiziéme siecle que la Musique prit quelque vigueur en France, & c'est ce qu'on va faire connoître incessamment en parlant de nos Tragédies, de nos Comédies & de nos Spectacles en Musique, ou de nos Opera & Ballets: comme ce sont les sujets les plus magnifiques & les plus étendus de la Poësie & de la Musique Françoises (car je ne parlerai point ici du Poëme Epique, où peu de nos Poëtes ont réussi) le Lecteur ne me sçaura pas mauvais grez de mettre un article particulier sur ce qui regarde nos Poëmes Dramatiques & nos Spectacles en Musique, en faisant connoître leur origine & leur progrès.

NOTRE THEATRE est très-ancien, comme le rapporte Nicolas de la Mare, Commissaire au Châtelet dans l'excellent Traité de Police qui a paru sous son nom en l'année 1705.[a]

Vers le regne de Charles V. on vit naître la Tragi-Comédie, sous le nom de Chant Royal, qui n'étoit qu'un recit en Vers heroïques, souvent tiré d'un mystere de devotion.

On nommoit même ces sortes d'Actions & de Representations, les Mysteres, comme le Mystere ou Jeu de la Passion, le Mystere des Actes des Apôtres, le Mystere de l'Apocalipse, &c.

Il y avoit des Maîtres & des Entrepreneurs, par les soins desquels ces Mysteres étoient representez: l'émulation qu'il y eut de faire paroître de ces sortes de Spectacles, fit naître plusieurs Societez, à la tête desquelles il y avoit un chef nommé *le Roy*. Le premier essai de ces Pieces se fit au village de Saint Maur des Fossez, à deux lieuës de Paris; mais les Magi-

a Brice le dit de même dans sa Description de Paris, tome I. page 468.

ſtrats avertis de ces Aſſemblées faites ſans permiſſion défendirent en 1378. à toutes ſortes de perſonnes de faire de telles entrepriſes, qu'après avoir obtenu la permiſſion du Roi. Ces Societez pour être plus favorablement écoutées à la Cour s'érigerent en Confrerie, ſous le nom de Confrerie de la Paſſion de Nôtre-Seigneur. Le Roi Charles VI. y vint & trouva ce Spectacle agréable, ce qui fut cauſe qu'il donna un Arrêt en ſa faveur le quatriéme Decembre 1402. Cette Troupe autoriſée de cette maniere, alla s'établir dans un Hôpital ſitué à la porte S. Denis, fondé pour des Pelerins, il y avoit alors plus de deux cens ans. Entre les édifices il ſe trouva une grande Salle avec une Chapelle à l'extrémité, ſous le titre de la ſainte Trinité, deſſervie par des Religieux Prémontrez de l'Abbaye d'Hermieres. Les Confreres de la Paſſion s'accommoderent de ces édifices pour donner leurs Spectacles ſous le nom de *Moralitez*: cependant on ne laiſſoit pas dans ces temps-là de donner de ces Spectacles & Repreſentations dans les Egliſes, & ils y faiſoient partie des ceremonies Eccleſiaſtiques : ils furent repreſentez auſſi en divers endroits ſur des Théatres publics dans quelques Villes principales du Royaume, & ſurtout à Paris. [a]

Comme ces ſortes de Repreſentations ſe faiſoient d'une maniere indigne de la Religion & de nos auguſtes Myſteres, il fut défendu dans tout le Royaume de jouer la Paſſion de Notre-Seigneur & d'autres Sujets ſemblables.

Deſpréaux fait bien connoître la maniere indécente & ridicule dont on traitoit des Sujets auſſi ſaints & auſſi graves ; c'eſt ainſi qu'il en parle : Art Poëtique, Chant iij. vers 81.

Chez nos dévots Aïeux le Théatre abhorré
Fut long-temps dans la France un plaiſir ignoré.
De Pelerins, dit-on, une troupe groſſiére
En public à Paris y monta la premiére ;
Et ſottement zélée en ſa ſimplicité,
Joua les Saints, la Vierge & Dieu par pieté.

[a] Alain Chartier, dans ſon Hiſtoire de Charles VII. parlant de l'Entrée de ce Roi à Paris en l'année 1437. page 109. dit, que tout au long de la grand rue ſaint Denis, auprès d'un ject de pierre l'un de l'autre étoient faits des échauffaux bien & richement tendus, où étoient faits par perſonnages l'Annonciation notre-Dame, la Nativité notre-Seigneur, ſa Paſſion, ſa Reſurrection, la Pentecôte & le Jugement, qui ſéoit trés bien ; car il ſe jouoit devant le Châtelet, où eſt la Juſtice du Roi. Et emmy la Ville avoit pluſieurs autres Jeux de divers Myſteres, qui ſeroient trop longs à raconter ; & là venoient gens de toutes parts crians, Noël, & les autres pleuroient de joye.

Le Théatre de la Trinité, dont on vient de parler, subsista environ un siecle; mais le Public ennuyé de ces Representations trop serieuses, on y mêla du profane & du burlesque, ce qu'on appella, *les Jeux des Pois pilez:* on se dégoûta aussi dans la suite des sottises qu'ils donnerent. Par un Arrêt de l'année. 1547. la Trinité devint encore un Hôpital, comme il avoit été auparavant pour des pauvres enfans, qui y devoient être nourris & instruits dans la Religion & dans les Arts: les Confreres par ce changement furent obligez de détruire leur Théatre & d'abandonner la salle qu'ils occupoient depuis plusieurs années. Ils acheterent l'ancien Hôtel de Bourgogne, qui étoit en ruine depuis long-temps, c'est-à-dire, depuis la mort de Charles le Hardi, dernier Duc de Bourgogne, tué au siége de Nanci le cinquiéme de Janvier 1477. Ils y firent construire un nouveau Théatre avec toutes les commoditez necessaires: le Parlement autorisa cet établissement en 1548. à condition qu'ils ne representeroient que des Sujets profanes, mais cependant dans la retenue & la modestie Chrétienne. Les Confreres de la Passion qui avoient seuls ce privilege, cesserent de monter eux-mêmes sur le Théatre, parce que les Pieces des Mysteres n'étoient plus permises. Sous Henri II. une Troupe de Comédiens se forma, qui prit à loïer l'Hôtel de Bourgogne, laquelle donna d'abord la farce de *Patelin*, insigne fourbe de ce temps-là, si on en croit *Pasquier* dans ses Recherches, qui prétend que *Patelin*, *pateliner*, *patelinage*, viennent de ce nom.

Etienne Jodelle, sous Charles IX. & sous Henri III. fut le premier qui fit voir des Tragédies avec quelque regularité; entr'autres, *Cléopatre* & *Dion;* & deux Comédies, *la Rencontre* & *l'Eugene.* Ces Pieces furent d'abord jouées devant toute la Cour dans le College de Reims, & ensuite dans celui de Boncourt, quartier de l'Université, & eurent de grands applaudissemens [a]. Ensuite *Jean de Baïf* donna la Comédie de *Taille-Bras;* & *Jean de la Péruse*, une Tragédie intitulée, *Medée. Robert Garnier* mit au jour *Porcie*, *Cornelie*, *Marc-Antoine*, *Hippolyte*, *la Troade*, *Antigone*, *les Juifves* & *Bradamante*, Tragédies. Le bruit du gain considerable que firent les Comédiens avec ces Pieces s'étant repandu dans les Provinces,

[a] Remi Belleau & Jean de la Péruse jouerent les premiers Rôles dans ces Pieces.

fut

fut cauſe qu'il ſe forma de nouvelles Troupes ; mais elles y reſterent peu de temps, parce que le Parlement leur défendit de repreſenter. Les Italiens qui s'étoient introduits dès le regne de Henri III. comme on l'a dit, furent tolerez, & ont joué pluſieurs années alternativement avec la Troupe Françoiſe ſur ce même Théatre, & enfin ont été les derniers qui l'ont occupé ; ce qu'on fera connoître plus en detail dans la ſuite de ces Remarques, page xliv.

Après avoir parlé de notre ancienne Tragédie & de notre ancienne Comédie, il convient de dire quelque choſe de nos premiers Spectacles, accompagnez de Ballets & de Muſique, & de nos Opera.

Les divertiſſemens de nos Rois & des grands Seigneurs, avant le regne de François Premier, conſiſtoient en Bals, Ballets & Maſcarades ; les Tournois ont été auſſi en uſage juſqu'au temps de Henri II. qui y fut bleſſé à mort d'un coup de lance, ce qui les fit ceſſer : dans la ſuite les Carrouſels, qui repreſentent les Spectacles les plus magnifiques, prirent la place des Tournois.

La Muſique, ſur-tout celle des Inſtrumens les plus éclatans, tels que les Timbales,* les Haut-bois & les Violons,* les Trompettes, animoit toutes ces Fêtes & ces divertiſſemens.

Je ne m'engagerai pas à décrire ici les Fêtes & les Feſtins que les Princes ont donnez, & les autres Spectacles accompagnez de decorations, où la Muſique & la Danſe ont brillé, ils ont été en uſage parmi toutes les Nations policées & floriſſantes ; je dirai ſeulement que la Reine Catherine de Medicis pendant ſa Regence, commença à faire paroître ces ſortes de Fêtes & de Spectacles avec une grande magnificence.

Cette Reine, fille de Laurent de Medicis II. du nom, contribua à donner quelque perfection à notre Muſique par la quantité de Muſiciens Italiens qui vinrent avec elle en France dans le temps de ſon Mariage, & qui donnerent de l'émulation à nos Muſiciens qui purent profiter de leur ſçavoir dans cet Art.

Elle donna pluſieurs Spectacles des plus ſuperbes, dont on peut voir la deſcription dans le Livre des Repreſentations en Muſique du Pere Menetrier Jeſuite, à l'article des Feſtins accompagnez de Repreſentations & de Muſique. On y voit en-

tr'autres choses, que ce fut un Italien, nommé *Balthazarini*, l'un des meilleurs Violons de l'Europe, que le Maréchal de Brissac, étant Gouverneur pour le Roi en Piémont, envoya à la Reine avec toute la bande de Violons dont il étoit le chef: la Reine en fit son Valet-de-Chambre, & Henri III. lui donna la même charge dans sa Maison. Ce *Balthazarini* prit le nom de Beau-Joyeux, & se rendit si illustre à la Cour par ses inventions de Ballets, de Musique, de Festins & de representations, qu'on ne parloit que de lui.

Ce fut lui qui fit le Ballet des nôces du Duc de Joyeuse avec Mademoiselle de Vaudemont, Sœur de la Reine en 1581. Ce Ballet fut representé avec une dépense & une magnificence extraordinaire; il fut imprimé l'année suivante à Paris chez Robert Ballard, sous le titre de *Ballet Comique de la Reine, fait aux nôces de Monsieur le Duc de Joyeuse, & de Mademoiselle de Vaudemont sa sœur*, par Balthazar de Beau-Joyeux, Valet-de-chambre du Roi & de la Reine sa mere. Beaulieu & Salomon, Maîtres de la Musique du Roi, lui aiderent en la composition des Recits & des Vers du Ballet. La Chénaye, Aumônier du Roi, fit une partie des Vers; & Jacques Patin, alors Peintre du Roi, le servit pour les decorations. [a]

Catherine de Medicis avoit un si grand goût pour la Musique, que deux ou trois jours avant sa mort, étant hors d'esperance de pouvoir guerir de la poitrine, dont elle étoit attaquée, demanda qu'on lui jouât quelques airs de Violon, entr'autres celui de *la Retraite des Suisses*, qu'elle aimoit beaucoup.

Sous le regne de Charles IX. frere aîné de Henri III. Jean-Antoine Baïf, aussi fameux Poëte, que fameux Musicien, fut le premier en France qui établit une Académie de Musique dans sa maison paternelle au fauxbourg saint Marcel, où tous les Musiciens étrangers étoient bien reçus pour y concerter, comme il s'est pratiqué depuis, & sur-tout de nos jours, chez plusieurs Particuliers qui ont du goût pour la Musique. Charles IX. qui possedoit la Musique & chantoit très-bien, assistoit aux Concerts de Baïf une fois la semaine avec sa Cour. La Croix du Maine dit aussi qu'après la mort de ce Prince, Henri III. honoroit de sa presence ces Concerts: ils furent interrompus par les guerres civiles, qui contri-

[a] Livre des Representations en Musique par le Pere Menetrier, pages 172. & 173.

buerent à faire negliger la Musique en France.

Notre Musique eut donc dans ce temps de l'obligation à Baïf, qui fut aussi le premier qui composa une Comédie en Vers françois intitulée, *Taillebras*, representée l'an 1567.

Marie de Medicis, seconde femme de Henri le Grand, fit reparoître en France les Spectacles & la Musique avec éclat. *Ottavio Rinuccini*, Gentilhomme Florentin, Poëte & Musicien, cherchant à plaire à cette Reine, se mit à sa suite & l'accompagna en France. Ce *Rinuccini* est regardé par plusieurs Connoisseurs pour l'Inventeur des Opera en Italie, c'est-à-dire, de la maniere de representer en Musique les Comédies, Tragédies & autres Poëmes dramatiques. [a]

Avant que *Rinuccini* fût venu en France, il avoit donné en Italie quatre Pieces de sa façon; sçavoir, *Daphné*, *Euridice*, *Arethuse* & *Arianne*, qui lui avoient acquis une grande reputation. Il fut obligé de s'en retourner dans son pays, après avoir introduit en France ces beaux Spectacles animez par la Poësie & la Musique, qu'on pouvoit appeller dès-lors *Opera*.

Ces sortes de Spectacles & notre Musique peu de temps après degenererent beaucoup. Dans la jeunesse de Louis XIII. on donna plusieurs Ballets d'un assez mauvais goût; ils ne consistoient que dans le choix d'un sujet bouffon, dont le nom des personnages faisoit souvent la plus grande beauté: tel fut le *Ballet des Fées des forêts de saint Germain*, dansé une seule fois au Louvre par Louis XIII. en 1625. où *Guillemine* la Quinteuse, *Robine* la Hazardeuse, *Jacqueline* l'Entendue, *Alison* la Hargneuse, & *Macette* la Caprioleuse, (c'est ainsi que se nommoient les cinq Fées de ce Ballet,) signalerent admirablement leur pouvoir, à ce que dit M. l'Abbé de Marolles, la premiere présidant à la Musique, la seconde aux Jeux de hazard, la troisiéme aux diverses especes de folies, la quatriéme aux Combats & la derniere à la Danse. [b]

Le goût que Louis XIII. prit dans la suite pour la Musique, & la connoissance qu'il avoit dans ce bel Art, ayant composé quelques Motets & quelques Airs, lui donnerent un nouveau lustre.

[a] Quelques-uns prétendent qu'*Emilio Cavalieri*, Gentilhomme Romain, avoit fait representer des Opera avant *Rinuccini*; & même il est certain que sous les Papes Leon X. & Clement VII. de la Maison de Medicis, on vit dans Rome des Spectacles composez de Poësie & de Musique, avec des decorations & des machines magnifiques, tel que celui que le Cardinal de Bibienne fit representer en 1516. devant Leon X. La Piece qui fut jouée étoit intitulée *Calendra*, Comédie, & l'on fait remonter avec raison l'origine des Opera à ce temps, au commencement du seiziéme siecle, *Vie de Quinault*, mise à la tête de son Théatre, derniere édition M. DCC. XV. page 26.

[b] *Vie de Quinault*, page 29.

Le Cardinal de Mazarin dans la Minorité de Louis XIV. donna auſſi des Opera & des Spectacles en Muſique avec de grandes magnificences ; nous en parlerons après avoir repris l'état où étoient la Tragédie & la Comédie en France à la fin du ſeiziéme ſiecle.

Pour revenir à la Tragédie & à la Comédie Françoiſes, *Robert Garnier* du temps de Charles IX. de Henri III. & de Henri IV. fit repreſenter pluſieurs Tragédies avec des Chœurs qui eurent un grand ſuccès dans ce temps-là, & où l'on trouve encore quelques beautez : cependant le Poëme dramatique, la Tragédie & la Comédie étoient bien éloignées de leur perfection, quand Rotrou, Triſtan & Corneille parurent ſur la fin du regne de Louis XIII. Rotrou & Triſtan donnerent quelque luſtre à ce genre de Poëſie ; mais Corneille prenant tout-à-coup le deſſus ſur tous les François qui l'avoient précedé, fit monter la Tragédie au plus haut degré de perfection où elle pouvoit jamais atteindre ; c'eſt le ſentiment de tous les bons Connoiſſeurs, c'eſt celui de Racine, ſon illuſtre émule, qui ſur notre Théatre a paru depuis ſon égal, & qui le reconnoît pour le pere de la belle Tragédie Françoiſe. *Voyez l'Ordre Chronologique, art.* P. CORNEILLE.

Le Cardinal de Richelieu, qui avoit un grand goût pour la Tragédie & la Comédie, donna beaucoup d'émulation aux Poëtes pour travailler dans ce genre, & aux Comédiens pour ſe perfectionner dans leur Art. [a]

[a] Ce fut ſous le Miniſtere du Cardinal de Richelieu qu'en 1630. les Comédiens s'établirent à demeure à Paris. On a parlé à la page xxxviij. de l'ancien Théatre François, & des anciennes Troupes de Comédiens dans cette Ville ; mais ces anciennes Troupes ont diſcontinué en differens temps & pendant des années entieres la repreſentation de leurs Pieces ; elles étoient ambulantes dans le Royaume, où elles ſejournoient dans les principales Villes, ſuivant les occaſions qui s'y preſentoient, & qu'elles y étoient bien reçues. C'eſt donc proprement du temps du Cardinal de Richelieu que les Comédiens fixerent leur demeure à Paris. La premiere Troupe qui s'y établit, fut celle de Mondory, fameux Comédien ; elle vint de Rouen à Paris pour y repreſenter *Melite*, premiere Comédie de Pierre Corneille, qui eut un grand ſuccès. Cette Troupe eut le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Il s'établit auſſi à Paris, peu de temps après que la Troupe de Mondori y eut fixé ſon ſejour, une ſeconde Troupe, dont Brécour étoit un des Comédiens des plus renommez : elle donna les repreſentations de ſes Pieces dans une Salle au bout de la Vieille rue du Temple au Marais. Enfin une troiſiéme Troupe, celle du celebre Moliere, vint auſſi fixer ſon ſejour à Paris en 1658. Le Roi eut la bonté de donner le petit Bourbon à ces Comédiens, pour y jouer alternativement avec les Italiens ; enſuite ils paſſerent au Théatre du Palais Royal, prirent le titre de *Comédiens de Monſieur*, & dans la ſuite celui de *Comédiens du Roi*. La Troupe de Mondory, & celle de Brécour ſe joignirent enſemble, quelque temps après l'établiſſement de celle de Moliere à Paris : elle eut auſſi le titre de *Comédiens du Roi*, & réuſſiſſoit ſur-tout dans les Pieces ſerieuſes, ayant d'excellens Acteurs & Actrices pour le Tragique. De ces deux Troupes de Comédiens François le Roi jugea à propos en 1680. de n'en former qu'une ſeule, comme elle ſubſiſte encore aujourd'hui. On remarquera ici qu'après la mort de Moliere en 1673. le Roi accorda à Lully le Théatre du Palais Royal, pour y faire repreſenter ſes Opera. Les Comédiens François, dont Moliere avoit été le chef, s'établirent pour lors dans la rue Mazarine près la rue Guenegaud ; & cette Troupe étant réunie, comme on vient de le dire, en 1680. avec la Troupe Royale qui jouoit ſur le Théatre de Bourgogne, les anciens Comédiens Italiens, qui avoient joué ſur le Théatre du petit Bourbon, prirent celui de l'Hôtel de Bourgogne, qu'ils ont occupé juſqu'au mois de Mai de l'année 1697. qu'on leur défendit, pour des raiſons dont le Public n'a pas été bien informé, de continuer les repreſentations de leurs Pieces ; mais en l'année 1716. une

Pelliſſon dans l'Hiſtoire de l'Académie Françoiſe fait connoître l'obligation qu'on a à ce Cardinal de la perfection où le Poëme dramatique a été porté en France. Comme il ne faut, (dit-il) bien ſouvent pour donner le branle à tout un Royaume qu'un ſeul homme, quand il eſt élevé aux premiers rangs, la paſſion que le Cardinal de Richelieu avoit pour la Poëſie dramatique, l'avoit miſe en ce temps-là parmi les François au plus haut point où elle eût encore été. Tous ceux qui ſe ſentoient quelque genie ne manquoient pas de travailler pour le Théatre; c'étoit le moyen d'approcher des Grands & d'être favoriſé du premier Miniſtre, qui de tous les divertiſſemens de la Cour ne goûtoit preſque que celui-là. Il importe avant que de paſſer outre, que l'on comprenne combien il s'y attachoit. Non-ſeulement il aſſiſtoit avec plaiſir à toutes les Comédies nouvelles; mais encore il étoit bien aiſe d'en conferer avec les Poëtes, de voir leur deſſein en ſa naiſſance, & de leur fournir lui-même des Sujets: que s'il connoiſſoit un bel eſprit, qui ne ſe portât pas par ſa propre inclination à travailler en ce genre, il l'y engageoit inſenſiblement par toutes ſortes de ſoins & de careſſes. C'eſt ainſi qu'il en agit à l'égard de Deſmarets; il le conjura pour l'amour de lui de s'occuper à des Pieces de Théatre, dans leſquelles il pût ſe délaſſer agreablement de la fatigue des grandes affaires. De cette ſorte il lui fit compoſer l'agreable Comédie des *Viſionnaires*, la Tragi-Comédie de *Scipion*, celle de *Roxane*, *Mirame* & l'*Eutrope*. Il eſt certain même qu'une partie du Sujet & des Penſées de *Mirame* étoient du Cardinal; & de-là vint qu'il témoigna des tendreſſes de pere pour cette Piece, dont la repreſentation lui couta deux ou trois cens mille écus, & pour laquelle il fit bâtir cette grande Salle de ſon Palais, qui ſert encore aujourd'hui à ces Spectacles. Perſonne ne doute auſſi qu'il n'eût lui-même fourni le ſujet de trois autres Comédies, qui ſont *les Tuilleries*, *l'Aveugle de Smirne*, *&* *la grande Paſtorale*. Dans cette derniere il y avoit juſqu'à cinq cens Vers de ſa façon; mais elle n'a point été imprimée comme les deux autres, & en voici la raiſon, (continue M. Pelliſſon.) Lorſque

nouvelle Troupe Italienne a été retablie par Ordonnance du Roi du 18. Mai; elle porte le nom de *Comédiens Italiens du Roi*: ils ont été juſqu'à preſent fort goûtez du Public. Les Comédiens François du Roi ont fait élever en 1688. un Hôtel & un magnifique Théatre au milieu de la rue des Foſſez ſaint Germain. On a cru que le Lecteur ne ſçauroit pas mauvais gré qu'on lui donnât ici une legere idée de l'établiſſement de notre Théatre depuis le miniſtere du Cardinal de Richelieu.

le Cardinal fut dans le dessein de la publier, il voulut que M. Chapelain la revît, & qu'il y fit des observations exactes : ces observations lui furent rapportées par M. de Boisrobert ; & bien qu'elles fussent écrites avec beaucoup de discretion & de respect, elles le choquerent & le piquerent tellement, ou par leur nombre, ou par la connoissance qu'elles lui donnoient de ses fautes, que sans achever de les lire, il les mit en piéces ; mais la nuit suivante, comme il étoit au lit & que tout dormoit chez lui, ayant pensé à la colere qu'il avoit témoignée, il fit une chose sans comparaison plus estimable que la meilleure Comédie du monde, c'est qu'il se rendit à la raison : car il commanda qu'on ramassât & qu'on collât ensemble les piéces de ce papier dechiré ; & après l'avoir lû d'un bout à l'autre, & y avoir fait grande reflexion, il envoya éveiller M. de Boisrobert, pour lui dire qu'il voyoit bien que M^rs de l'Académie s'entendoient mieux que lui en ces matieres, & qu'il ne falloit plus parler de cette impression. Il faisoit composer les Vers de ces Piéces qu'on nommoit alors *les Piéces des cinq Auteurs*, par cinq personnes differentes, distribuant à chacun un Acte, & achevant par ce moyen une Comédie en un mois : ces cinq Auteurs étoient Mrs *de Boisrobert*, *Corneille*, *Colletet*, *de l'Etoille* & *Rotrou*, ausquels, outre la pension ordinaire qu'il leur donnoit, il faisoit quelques liberalitez considerables, quand ils avoient réussi à son gré. Aussi M. Colletet lui ayant porté le *Monologue des Tuilleries*, il s'arrêta particulierement sur deux Vers de la description du quarré d'eau en cet endroit ;

La Cane s'humecter de la bourbe de l'eau,
D'une voix enrouée, & d'un battement d'aîle
Animer le Canard qui languit auprès d'elle.

Et après avoir écouté les trois Vers suivans & le reste du *Monologue*, il lui donna de sa propre main soixante pistolles, comme Colletet le fait connoître lui-même par cette Epigramme :

ARMAND, *qui pour six Vers m'as donné six cens livres,*
Que ne puis-je à ce prix te vendre tous mes livres.

Le Cardinal ajoûta ces paroles, que c'étoit seulement pour ces deux Vers qu'il avoit trouvé si beaux, & que le Roi n'étoit

pas assez riche pour payer tout le reste..... Il faisoit representer les Comédies des *cinq Auteurs* devant le Roi & devant toute la Cour. Ces Messieurs avoient un banc à part, en un des endroits des plus commodes; on les nommoit même avec éloge, comme on le fit à la representation des *Tuilleries*, dans un Prologue fait en Prose, où entr'autres choses l'invention du Sujet fut attribué à M. Chapelain, qui pourtant n'avoit fait que le reformer en quelques endroits; mais le Cardinal le fit prier de lui prêter son nom en cette occasion, ajoutant qu'en recompense il lui prêteroit sa bourse en quelqu'autre.

Le Cardinal de Richelieu distingua aisément le merite de Corneille d'avec les autres Poëtes de son tems, & fut si charmé de la lecture de sa Tragédie du *Cid*, que desirant avec toutes les belles qualitez qu'il possedoit, pouvoir encore meriter celle de grand Poëte, il voulut (si on en croit quelques-uns) engager Corneille par un present considerable à lui ceder la gloire d'être auteur d'un pareil ouvrage, qu'il fit cependant critiquer dans la suite, pour chagriner celui qui n'avoit pas voulu consentir à ses propositions.

Corneille n'excelloit pas seulement dans la Tragédie, il eut l'avantage de faire paroître le premier sur notre Théatre la belle Comédie françoise; on en peut juger par sa Comédie du *Menteur*: cependant Moliere qui parut peu de temps après, lui emporta la palme dans ce genre, & peut passer pour le plus grand Poëte Comique, qui ait jamais été, sans en excepter aucun des Grecs & des Latins.

Si on est redevable au Cardinal de Richelieu d'avoir fait paroître la Tragédie françoise dans son premier & son plus grand éclat, on doit l'honneur au Cardinal de Mazarin d'avoir introduit en France les Opera.

Renaudot [a] parle d'une Piéce intitulée, *la Festa Theatrale de la finta pazza*, que ce Cardinal fit representer en 1645. au petit Bourbon. Le même Auteur fait encore la description d'*Orphée* & d'*Euridice*, Opera en Vers Italiens, que ce premier Ministre fit jouer en 1647. par des Acteurs qu'il avoit fait venir de de-là les Monts. Maynard & Voiture ont adressé chacun un beau Sonnet au Cardinal de Mazarin, au sujet des machines de cette Comédie Italienne.

[a] Gazette, année 1647. page 201. & dans la Vie de Quinault, page 29.

Andromede, Tragédie à Machines, de la compoſition de P. Corneille, fut repreſentée en 1650. par la Troupe Royale. La Reine Mere y fit travailler dans la Salle du petit Bourbon. Le théatre étoit beau, élevé & profond. Le ſieur Torelli, pour lors Machiniſte du Roi, exécuta les Machines & les Decorations d'Andromede : elles parurent ſi belles, qu'elles furent gravées en Taille-douce. [a]

Le Cardinal de Mazarin cherchoit tous les moyens d'amuſer noblement Louis XIV. dans ſa jeuneſſe : pour cet effet on faiſoit donner dans ce temps-là aſſez ſouvent à la Cour des Ballets accompagnez de declamation & de ſimphonie, où le Roi, les Princes & les plus grands Seigneurs danſoient, repreſentant des Divinitez, des Heros, des Bergers & d'autres Perſonnages. Benſerade, qui avoit été un des Poëtes favoris du Cardinal de Richelieu, en compoſoit les Vers : ſon premier ouvrage dans ce genre eſt intitulé *Caſſandre ;* c'eſt une Maſcarade en forme de Ballet, qui fut danſé par le Roi au Palais Cardinal en 1651. Benſerade avoit un talent merveilleux pour confondre le caractere des Perſonnes qui danſoient avec celui des Perſonnages qu'ils repreſentoient : il fit ce quatrin pour le Roi, qui paroiſſoit ſous un habit de Berger dans le Ballet des *Plaiſirs* danſé au Louvre le 4. Février 1655. [b]

Mille autres Bergers charmans,
Dont on parle, ne ſont gloire
Que d'embellir les Romans ;
Celui-ci pare l'Hiſtoire.

a Mercure Galant, Juillet 1682. pag. 59. & ſuiv.

b Le Lecteur ne me ſçaura pas mauvais gré de rapporrer ici une liſte des Ballets danſez pour la plus grande partie par Louis XIV. par les Dames & les Seigneurs de ſa Cour. I. Le Ballet de *Caſſandre*, dont il eſt parlé ci-deſſus, fut danſé le premier au Palais Cardinal en 1651. II. Ballet des *Proverbes*, danſé au Louvre le 7. Février 1654. III. Ballet des *Plaiſirs*, diviſé en deux parties, dont la premiere contient les Plaiſirs de la Campagne, & la ſeconde les Plaiſirs de la Ville, danſé au Louvre le 4. Février 1655. IV. Le grand Ballet des *Bien-venus*, danſé à Compiegne le 30. Mai 1655. aux Nôces de Madame la Ducheſſe de Modene. V. Ballet de *l'Amour malade*, danſé au vieux Louvre dans la Salle des Gardes du Corps le 17 Janvier 1657. VI. Ballet d'*Alcidiane*, diviſé en trois parties, danſé au Louvre le 14. Février 1658. VII. Ballet de la *Raillerie*, danſé au Louvre le 10 Février 1659. VIII. *Xerxes*, Comédie en Muſique *del Signor Franceſco Cavalli*, avec ſix Entrées de Ballets, qui y ſervent d'Intermedes, 1660. IX. Ballet des *Saiſons*, danſé à Fontainebleau le 13. Juillet 1661. X. *Les Plaiſirs de l'Iſle enchantée*, premiere journée avec Courſe de Bague, faire par le Roi. XI. *Alciane & Roger*, avec Baller, ſeconde journée. XII. Ballet Royal de *l'Impatience*, danſé l'an 1661. XIII. *Hercule amoureux*, Ballet & Comédie en Muſique Italienne, repreſenté pour les nôces de leurs Majeſtez au Louvre dans la Salle des Machines 1662. XIV. Ballet *des Arts*, danſé au Palais Royal le 8. Janvier 1663. XV. *Les Nôces de village*, Maſcarade ridieule, danſé au Château de Vincennes. XVI. La Comédie d'*Oedipe*, avec Ballet & Intermede, danſé à Fontainebleau devant le Legat 1664. XVII. *Les Amours deguiſez*, Ballet danſé au Palais Royal 1664. XVIII. *La Maſcarade du Capitan*, danſée au Palais Royal 1665 XIX. Le Ballet du *Gentil-homme champêtre*, danſé en 1665. XX. *Le Triomphe de Bacchus dans les Indes*, danſé à Paris à l'Hôtel de Crequi le 9. Janvier 1666. Le Roi & pluſieurs Seigneurs de ſa Cour danſoient dans ces Ballets, qui étoient repreſentez avec beaucoup de

Le

Le Cardinal de Mazarin fit representer en 1660. pour les Nôces du Roi une Piece sous le titre d'*Hercole amante*. Cet Opera ne plut pas aux François, qui avoient commencé à prendre goût à leur Poësie chantante, telle que celle des Ballets de Benserade, & d'une Pastorale, dont les paroles étoient de l'Abbé Perrin, & la Musique de Cambert, Surintendant de la Musique de la Reine Mere. Cette Pastorale fut representée en 1659. à Issy près de Paris, où une grande quantité de Seigneurs & de Dames de la Cour, & un nombre considerable de Personnes distinguées y assisterent & furent très-satisfaites de cet ouvrage, quoiqu'il y eût beaucoup à desirer au sujet des paroles. Cette Pastorale fut exécutée peu de temps après à Vincennes devant le Roi & sa Cour. [a]

Dans ce temps le Marquis de Sourdeac, de l'illustre Maison de Rieux, à qui l'on doit la perfection des machines propres aux Opera, fit connoître son genie par celles de la *Toison d'or*: elles firent beaucoup de bruit, & chacun les trouva les plus pompeuses qui eussent paru pour lors en France. Le Marquis de Sourdeac fit donc representer *la Toison d'or* dans son Château de *Neubourg* en Normandie. Il prit le temps du mariage du Roi pour faire une rejouissance publique, & il fit seul la dépense pour en regaler toute la Noblesse de la Province : depuis il voulut bien en gratifier la Troupe du Marais, où le Roi suivi de toute la Cour vint voir cette Piece. La magnifi-

magnificence. Des vingt Ballets qu'on vient de nommer, il paroît qu'il n'y a que les cinq derniers où le Roi ne dansa pas. Voilà les premiers Ballets qui furent donnez dans la jeunesse de Louis XIV. Benserade a fait la plus grande partie de ces Pieces de Théatre. Quelques Compositeurs de la Musique de la Chambre du Roi avoient travaillé à la Musique; mais depuis l'année 1660. Lully fut celui qui eut le plus de part à la Musique de ces Ballets, ayant composé une partie des Recits, & toute la Musique des Entrées & des airs de Violon. Lully fit aussi la Musique de plusieurs autres Ballets que ceux-ci, dont il est parlé dans l'Ordre Chronologique, article LULLY. J'ajouterai encore ici une anecdote assez curieuse au sujet des Opera & des Ballets representez sur nos Théatres : c'est que dans les premiers Ballets du Roi, dont on vient de parler, il étoit rare d'y voir danser des femmes, & il n'y eut que les Demoiselles de la Barre, de la Faveur & la belle Girault, qui commencerent à y paroître en 1660. les rôles des femmes pour la Danse étant remplis par des hommes habillez en femmes : les sieurs Arnal, Mayeux, Bonard, d'Olivet, Bernard, Noblet & autres remplissoient ces rôles dans les Ballets du Roi: ce ne fut proprement qu'au Ballet du *Triomphe de l'Amour*, representé à Saint Germain en 1681. On vit danser à ce Ballet (comme le dit l'Auteur de la Vie de Quinault, page 48.) Madame la Dauphine même, & Monseigneur, Mademoiselle, Madame la Princesse de Conti, Monsieur le Prince de Conti, Monsieur le Duc de Vermandois, & Mademoiselle de Nantes, avec ce qu'il y avoit de jeunes personnes les plus distinguées à la Cour, tant hommes que femmes : & le succès de ce mélange fut si grand, que lorsqu'on donna ce même Ballet à Paris, on introduisit pour la premiere fois sur le Théatre de l'Opera des Danseuses, entre lesquelles brilla Mademoiselle de la Fontaine. J'ajouterai que les Demoiselles le Peintre, Fernon, Laurent, des Matins, Breard & autres danserent pour lors sur le Théatre. Mademoiselle Roland, depuis la Marquise de Saint-Genié, se distingua beaucoup par la noblesse & les graces de sa Danse dans plusieurs Ballets du Roi, qui suivirent celui du *Triomphe de l'Amour* : elle y dansa avec Madame la Princesse de Conti, Mademoiselle de Nantes, & les jeunes Dames & Demoiselles les plus qualifiées de la Cour.

[a] *Vie de Quinault*, à la tête de son Théatre, page 31.

cence de ce Spectacle, qui n'étoit dûe qu'à l'esprit du Marquis de Sourdeac, a servi de modéle pour d'autres Pieces qui l'ont suivie.

L'Abbé Perrin, qui avoit succedé à Voiture à la place d'Introducteur des Ambassadeurs près Gaston Duc d'Orleans, composa les paroles d'une Piece intitulée *Ariane*, qui furent trouvées encore plus mechantes que celles de la premiere Pastorale. Pour la Musique, ce fut le chef-d'œuvre de Cambert; on en fit des repetitions, dont les Connoisseurs qui y assisterent furent très-contens; mais la mort du Cardinal de Mazarin arrivée en 1661. empêcha qu'elle ne fût jouée, & suspendit quelque temps le progrès des Opera naissans. [a]

Cet accident ne rebuta pas l'Abbé Perrin, qui fit paroître *Pomone*, Pastorale qui fut long-temps repetée dans la grande Salle de l'Hôtel de Nevers, où étoit la Bibliotheque du Cardinal de Mazarin. Ce nouvel ouvrage lui attira un grand nombre d'approbateurs; ce qui lui donna la hardiesse de solliciter auprès du Roi l'établissement des Opera en France, dont il obtint en 1669. le privilege par Lettres Patentes, sous le titre d'Académie des Opera de Musique, établie par le Roi. Il s'associa avec Champeron, homme riche, & avec le Marquis de Sourdeac, qui étoit très-habile pour les machines, comme on vient de le dire. Il fit venir *Clediére*, *Baumavielle*, *Miracle*, *Tholet* & *Rossignol*, qui étoient les plus belles voix de la Province de Languedoc: il s'établit ensuite dans la rue Mazarine, & donna en 1671. la Pastorale de *Pomone*, dont Cambert, Surintendant de la Musique de la Reine avoit fait la Musique.

Ces trois Associez ne furent pas long-temps d'accord, & au mois de Novembre 1672. Perrin ceda son Privilege à Lully, Surintendant de la Musique de la Chambre du Roi, qui avoit donné des marques de l'excellence de son genie, par la Musique qu'il avoit composée pour plusieurs Ballets dansez par le Roi. Lully fit representer dès le mois de Decembre 1672. *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus*, Pastorale, dont Quinault lui avoit fourni les paroles, qui fut reçue avec de grands applaudissemens.

L'Opera parut entre ses mains avec de nouvelles beautez:

a *Vie de Quinault*, page 32.

ſon genie étoit ſi beau & ſi facile, qu'il donna tous les ans une Piece de ſa compoſition avec un ſuccès continuel.

Lully eut auſſi l'avantage de trouver un Poëte tel que Quinault, qui excelloit dans la Poëſie lyrique ou chantante, dont les Vers étoient dignes de ſa Muſique, & tels qu'il pouvoit les deſirer, pour bien mettre en leur jour toutes les beautez & toutes les delicateſſes de ſon Art.

En effet ce grand Muſicien & ce Poëte celebre ont porté nos Opera à leur haut plus degré de perfection ; & nous pouvons dire que ſi les Italiens nous ont donné les premiers modéles pour ces Spectacles, nous avons augmenté ſur eux, & que nos Opera ſont plus beaux & plus complets qu'en Italie, par les magnifiques Chœurs de Voix & d'Inſtrumens, & par les Ballets & les Danſes nobles dont nous les ornons, & qui n'entrent pas ordinairement dans la compoſition de ceux d'Italie.

Lully merite d'être regardé comme le Modéle & le Prince de la belle Muſique Françoiſe : cependant il faut convenir que dans le temps qu'il commença à ſe faire connoître en France nous avions quelques-uns de nos François qui firent voir leurs heureux talens & leur ſçavoir dans l'Art de la Muſique par pluſieurs belles compoſitions, & par la maniere de l'accompagner & de l'exécuter ſur les Inſtrumens. *Cambert* (comme il eſt dit ci-deſſus) avoit mis en Muſique quelques Paſtorales, & avoit travaillé aux Ballets du Roi. *Lambert*, Surintendant de la Muſique de la Chambre du Roi, fut un des premiers qui excella dans la Muſique vocale. *Boëſſet* & *le Camus*, auſſi Surintendans de la Muſique, s'acquirent de la reputation dans le même temps, & leurs Chanſons ſont encore eſtimées & chantées de nos jours.

Pluſieurs Compoſiteurs travaillerent auſſi avec ſuccès à la Muſique d'Egliſe, entre leſquels on doit diſtinguer *Henri du Mont*, Maître de la Muſique de la Chapelle du Roi, & Organiſte de Saint Paul; il nous a laiſſé pluſieurs Motets & quelques autres morceaux de Muſique, dont les bons Muſiciens d'aujourd'hui font encore beaucoup de cas. L'Abbé Robert, auſſi Maître de la Muſique de la Chapelle, fit exécuter & imprimer pluſieurs Motets qui ont eu leurs Approbateurs.

Pierre Gaultier, natif de la Ciouta, petite ville de Provence,

ſe rendit celebre par la compoſition de quelques ouvrages de Muſique vocale, & ſur-tout par celle de ſes Simphonies & de ſes airs pour le Violon & la Flute.

Il parut auſſi dans ce même temps quelques ſçavans Organiſtes. *Cambert*, Surintendant de la Muſique de la Reine, dont nous avons parlé, avoit l'Orgue de Saint Honoré : *Louis Couperin*, Organiſte de la Chapelle du Roi, & *Tomelin*, Organiſte de Saint Jacques de la Boucherie, le ſurpaſſerent dans l'Art de toucher l'Orgue, l'Inſtrument le plus complet & le plus parfait qu'il y ajt dans la Muſique, puiſqu'il renferme tous les autres. *Le Begue*, Organiſte de Saint Mery, & *Boivin*, celui de l'Egliſe Metropole de Rouen, ſe diſtinguerent auſſi dans cet Art. *Chambonniere*, qui avoit le Claveſſin de la Chambre du Roi, ſe fit admirer par la maniere delicate dont il touchoit cet Inſtrument, & par la compoſition de ſes Pieces : mais nous avons eû depuis le commencement du dix-huitiéme ſiecle des Organiſtes & des Maîtres de Claveſſin, qui ont porté leur Art au-deſſus de tous ceux qui les avoient precedez ; & l'on peut dire que les deux plus grands Organiſtes qu'il y ait eû juſqu'à preſent, & qui ont fait ſi long-temps l'admiration de Paris, ſont *Louis Marchand*, ancien Organiſte de la Chapelle du Roi & de l'Egliſe des grands Cordeliers, qui vient de mourir au mois de Février 1732. & *François Couperin*, neveu du celebre *Louis Couperin*, aujourd'hui vivant, ancien Organiſte de la Chapelle du Roi & de l'Egliſe de Saint Gervais.

Le Luth, Inſtrument très-harmonieux, étoit fort en vogue dans le commencement du regne de Louis XIV. *Gaultier* de Marſeille, ſurnommé *le Vieux*, poſſedoit la ſcience de cet Inſtrument, & compoſa pluſieurs pieces de Luth, qu'il exécutoit très-bien. Il eut un couſin, nommé *Denis Gaultier*, qui l'égaloit pour ſon ſçavoir dans cet Inſtrument. *Lambert*, Surintendant de la Muſique de la Chambre du Roi, jouoit auſſi très-bien du Luth, de même que *Mouton & du But*, qui ont été en grande reputation pour la maniere dont ils le touchoient.

On s'eſt étendu davantage à l'article des Muſiciens qu'on vient de nommer dans l'Ordre Chronologique des Poëtes & des Muſiciens ; & on y peut voir auſſi les noms de quelques autres Compoſiteurs de Simphonie & fameux Joueurs de Violon,

Violon, de Haut-bois, de Flute & de Basses de ces Instrumens dans la Description du Parnasse, pages 43. & 44.

Enfin on peut dire que la belle Musique n'a été connuë en France que depuis le commencement du regne de Louis XIV. mais que depuis ce temps la Musique s'est tellement perfectionnée en France, & que le nombre de bons Musiciens y est si grand, que les François l'emportent de beaucoup sur toutes les autres Nations pour la perfection de cet Art, & sur l'Italie même, qui merite cependant l'honneur d'être regardée comme la premiere source de la bonne Musique, qui s'est repandue depuis dans les differens pays de l'Europe.

Je donnerai une preuve bien convainquante de l'excellence de la composition de la Musique Françoise & de celle de son exécution, en citant les trois Concerts les plus parfaits du monde (selon les étrangers même) où l'on entend notre Musique ; sçavoir, celui de *la Chapelle du Roi*, celui qui porte le nom de *Concert Spirituel* exécuté aux Tuilleries, & celui de *l'Opera à Paris*.

Je pourrois m'étendre davantage sur ce qui regarde notre Poësie & notre Musique, mais il suffit d'en avoir donné ici quelque idée dans ces Remarques, qui font assez connoître que ces deux beaux Arts sont parvenus à leur perfection sous le regne de Louis XIV. surnommé *le Grand*, où il a paru des Poëtes comparables aux plus celebres Poëtes de la Grece & de l'Italie, & des Musiciens comparables aux plus fameux Musiciens de l'antiquité & de toutes les Nations.

C'est donc avec raison qu'on a élevé aux illustres Poëtes & aux grands Musiciens François un Parnasse, où Louis le Grand merite de présider comme leur Apollon, les ayant animez par ses Vertus, par ses Exploits & par ses Bienfaits à chanter les merveilles de son regne & son nom glorieux.



o

Plusieurs Personnes illustres dans la Republique des Lettres m'ayant fait l'honneur de m'écrire au sujet du PARNASSE FRANÇOIS *exécuté en bronze, & de l'Estampe qui le represente, j'ai cru ne pouvoir mieux faire que de me parer de quelques-unes de leurs Lettres, qui autorisent l'idée que j'ai eue en élevant ce Monument, & qui me flattent d'avoir réussi dans l'exécution de cet Ouvrage.*

La premiere Lettre est de M. Rousseau; *la seconde, de M.* de Themiseuil de Saint-Hyacinthe; *la troisiéme, est une Lettre du R. P.* Vaniere *Jesuite, à M.* Caulet, *President à Mortier du Parlement de Toulouse, elle est écrite en Vers Latins, & doit être regardée comme un vrai Poëme écrit avec beaucoup d'élegance. Cette Lettre, ou ce Poëme en Vers Latins, traduit la plus grande partie en Vers François, & l'autre partie en Prose, par le* R. P. Brumoy *Jesuite, se trouvera à la suite.*

Ces trois Lettres suffissent bien assez, & ne sont que trop à mon avantage; je chercherai cependant quelque occasion de me faire encore honneur de plusieurs autres Lettres de personnes d'esprit & d'érudition, qui m'ont écrit sur le même sujet, entr'autres celles dont nos illustres Académies des principales Villes du Royaume, telles que celles de Toulouse, *de* Soissons, *de* Montpellier, *de* Bourdeaux, *de* Lyon, *de* Marseille, *ont bien voulu m'honorer* [a] *: je leur en réitere ici mes très-humbles remercimens, de même qu'aux Auteurs des Mercures & des Journaux de France, & à quelques-uns des pays étrangers, qui ont fait une mention honorable du* PARNASSE FRANÇOIS *exécuté en bronze.*

[a] Messieurs de l'Académie Françoise, & Messieurs de l'Académie des Inscriptions & belles Lettres m'ont fait aussi l'honneur de me témoigner qu'ils étoient satisfaits de mon entreprise & de son exécution.

LETTRE I.

A Bruxelles, le 5. Septembre 1726.

MONSIEUR,

La joye que j'ai euë en revoyant ici M. le Chevalier de Camilly [a] après un éloignement de près de douze années, a passé comme un éclair, & s'est évanouie au moment de son départ; mais celle qu'il m'a donnée en me remettant de votre part les deux magnifiques Estampes dont vous avez bien voulu me faire present, durera autant que ma vie. L'idée, l'exécution, tout m'en a paru admirable; & tous les excellens hommes que vous immortalisez dans le Monument superbe dont l'image y est representée, ont peut-être moins merité l'immortalité par leurs ouvrages, que vous ne la meritez, Monsieur, par l'honneur que vous leur faites; les grands hommes tout rares qu'ils sont, l'étant encore moins qu'il ne l'est de trouver des personnes qui sçachent leur rendre justice, & qui veuillent se mettre en frais pour leur témoigner leur estime. Vous pouvez donc vous assurer, Monsieur, quoique vous n'y ayez peut-être pas pensé, que vous avez travaillé pour votre gloire autant que pour la leur, & que ce Monument que vous avez élevé à leur merite en sera un éternel du vôtre; puisque selon la pensée de Scaliger *Nunquam Poësis aut Poëtarum amor in humilem animum cecidit, sed maxima plerumque sequitur ingenia, eorumque perpetuus ferè comes.*

La distribution que vous avez faite des places de votre Parnasse ne pouvoit gueres être plus judicieuse: je suis persuadé cependant que vous n'avez pas été peu embarrassé à trouver de quoi remplir le nombre des Poëtes que vous vouliez sub-

[a] M. de Camilly, Chevalier de Malthe, Capitaine de Vaisseau, ci-devant Ambassadeur de France à la Cour de Danemarck, passa par Bruxelles pour aller à son Ambassade en 1726.

ſtituer aux neuf Muſes ; & que ſi Malherbe [a] & Voiture euſſent vêcu juſqu'à l'âge de la Majorité de Louis XIV. que vous repreſentez comme l'auguſte Apollon du Parnaſſe François, vous vous en feriez mieux accommodé que de Segrais & de Chapelle, ces deux Auteurs, quelque agréables qu'ils ſoient, n'étant pas, comme vous le ſçavez mieux que moi, de la volée des Corneilles, des Molieres, des Racines, des Deſpréaux. Quant à Lully, il meritoit aſſurement de tenir ſa place avec ces grands Perſonnages, auſſi-bien que Racan & la Fontaine, qui ſont deux hommes inimitables, & dont la reputation ne mourra jamais. Mais ſi j'avois une grace à vous demander, Monſieur, ce ſeroit un Médaillon pour M. Arnauld d'Andilly, dont les belles Poëſies font autant d'honneur aux Lettres qu'à la Religion, & que l'on peut regarder comme le ſeul parmi nous qui ait conſacré avec ſuccès les Muſes à la Pieté.

Vous voyez, Monſieur, par la liberté que je prens avec vous, que je me ſouviens encore de ce temps agréable où nous philoſophions enſemble dans votre belle maiſon du Faubourg Saint Antoine. Que ne m'eſt-il permis d'y developper encore mon cœur avec vous, & de vous renouveller avec cette même franchiſe que vous m'avez connue, les aſſurances de la ſincere eſtime, & de la conſideration infinie avec laquelle je ſuis toûjours,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-obéïſſant ſerviteur ROUSSEAU.

[a] Au ſujet de *Malherbe*, & de *Voiture*, dont les Médaillons ſont élevez dans les endroits les plus brillans du Parnaſſe : & au ſujet de *Segrais*, & de *Chapelle*, voyez la Deſcription du Parnaſſe, pages 31. 33. 47. 48. 52. 53. comme auſſi dans l'Ordre Chronologique des Poëtes & des Muſiciens, articles *Chapelle*, & *Segrais*

LETTRE

LETTRE II.

A Londres, ce 31. Mars 1728.

MONSIEUR,

Vous avez dû recevoir deux de mes Lettres, lorſque vos deux dernieres étoient ſur la route d'Angleterre. Je marquois dans celles que j'ai eu l'honneur de vous écrire, que j'avois reçu les deux Eſtampes de votre Parnaſſe, & les ſix premieres feuilles de la Deſcription que vous en donnez. Je reïterois la priere que je vous fis, il y a près d'un an, de prendre occaſion dans votre Deſcription du Parnaſſe, de vous étendre ſur le merite de ceux que vous y avez placez, & de joindre à l'Hiſtorique une Critique inſtructive, autant que judicieuſe, telle que vous la ſçaurez bien faire, ſi votre indolence vous permet d'agir pour votre gloire & pour nôtre utilité.

Je regarde chaque jour les deux Eſtampes que vous m'avez envoyées; c'eſt le plus beau Groupe que le burin ait jamais repreſenté : plût au Ciel, qu'à force de conſiderer ceux que vous y avez placez, leur genie pût ſe communiquer à moi, fortifier & perfectionner le mien! je me bornerois même à trois ou quatre. *Voiture*, *Moliere*, *la Fontaine*, & le grand *Corneille* me ſuffiroient; ou ſi après avoir été aſſez hardi pour ſouhaiter encore le genie de *la Bruyere*, il me reſtoit quelque choſe à deſirer, ce ne ſeroit plus que celui de M. *de Fontenelle.* Je ſuis faché que vous n'ayez point érigé ſa ſtatue ſur votre Parnaſſe; la vie ne doit pas être une oppoſition aux honneurs qui lui ſont dûs : quand vous feriez pour lui une exception, il n'y a point de perſonne ſenſée, qui ne reconnoiſſe avec plaiſir que cette diſtinction eſt dûe au merite de M. *de Fontenelle.* Au reſte, Monſieur, croyez que je n'ai fait les ſouhaits que

P

vous venez de lire, que comme ceux qu'on fait à l'égard des choses dont on juge l'évenement impossible; je me croirois fou de souhaiter serieusement des choses si merveilleuses, quoique ce fût le plus beau souhait qu'on pût faire.

Que j'aime à les considerer,
Ces rares & ces beaux modéles !
Mais je borne là tout mon zéle,
C'est assez de les admirer.

La presomption infidelle,
Qui brouille toûjours la cervelle
De quiconque ose s'y livrer :
Envain, courage, diroit-elle,
Donne de l'essor à tes aîles,
Et ne crains point de t'égarer.
Je lui répondrois, Non la belle,
C'est assez de les admirer.

O VOITURE *! à ton badinage*
Tu fis les Graces & les Ris ;
Du faux si tes jeux font usage,
Ils sçavent lui donner du prix.
MOLIERE *eut le même avantage,*
Lorsque pour les sots de Paris
Il outra les faits & les dits
D'un ridicule personnage ;
Car de tant de raison il fit son apanage,
Et de tant d'agrémens séma tous ses Ecrits,
Que ses défauts sont embellis
Par la sagesse de l'ouvrage.

O toi ! dont le naïf & sublime langage
De lions & de rats, de chats & de souris
Composas un Areopage.
Toi, chez qui le libertinage,
Couvert de roses & de lys,
Des vices offre moins l'image,
Qu'il ne montre avec art les sentimens d'un Sage
Sur les manœuvres de Cipris.
En vain, cher LA FONTAINE*, un Poëte t'outrage*
Avec un hypocrite hommage,

Son audace à tes Vers veut enlever le prix ;
Mais de lui-même en vain épris,
Malgré son attentat la gloire est ton partage.

Voulez-vous bien que je prenne ici haleine, pour vous dire que CORNEILLE me paroît si grand, que je doute qu'il puisse jamais avoir d'égal, & que je ne crois pas qu'il puisse être surpassé : ce qui est foible dans ses ouvrages auroit pû faire une grande reputation à un autre; ce qu'il a fait de plus beau ne laisse lieu qu'à l'admiration.

Le Livre de LA BRUYERE est le Livre le plus parfait & le plus utile que je connoisse; je n'en excepte aucun.

Des ridicules & des vices
Il découvre les artifices :
Là des traits d'un sçavant pinçeau.
L'art, l'élegance, la richesse,
La force, la delicatesse
Font le VRAI *compagnon du* BEAU.

Engageant traité de Morale,
Notre âge, ni l'antiquité
N'ont encor rien vû qui l'égale,
La pure raison l'a dicté.
LA BRUYERE *enseigne à connoître*
Ce qu'on est, & ce qu'on doit être ;
Et cet ingenieux Auteur,
Pour porter l'homme à la sagesse,
Se sert d'abord avec adresse
De la malignité du Cœur.

Après vous avoir demandé pour M. DE FONTENELLE la place qui lui est dûe sur votre Parnasse, ne vous attendez-vous pas que je vais faire un effort pour vous en parler en Vers, je le voudrois de tout mon cœur; mais pour m'y hazarder, n'y a-t'il pas trop de choses à dire ?

Il sçait les Langues fastueuses,
Dont se bouffissent les Sçavans ;

De l'antiquité tenebreuse
Il a penetré tous les tems.
Sa Critique judicieuse
Peut s'étendre jusqu'aux Romans.
Poëte, du Parnasse il parle le langage:
Rheteur, son éloquence éclate à chaque page,
Et des plus arides sujets
Il fait d'agréables objets,
Sans que les tours de Rhetorique
Nuisent à sa Dialectique.
Il est grand Metaphysicien,
Et sçait par consequent toute l'Analogie
De l'admirable Ontologie;
Ce qui fait qu'il distingue bien
Le Pneumatique & le Physique.
Non seulement Theologien,
Mais encore grand Physicien,
Et de plus Mathematicien:
Il excelle en Astronomie,
Et peut avec femme jolie
En faire un charmant entretien.
L'Histoire naturelle avec l'Anatomie,
Et même la Pathologie,
Botanique, Dendrologie,
Ce qu'on nomme Ornithologie,
Pyrotechnie, Hydrologie,
Les merveilles de la Chymie,
L'Algebre, la Geometrie,
L'Arithmetique & la Planimetrie,
Longimetrie, Altimetrie,
La Trigonometrie & Stereometrie,
L'Arpentage ou Geodesie,
Sans compter Baculometrie,
Navigation, Geographie,
A ses yeux ne deguisent rien.
L'Optique avec la Catoptrique,
La Perspective & Dioptrique,
L'Acoustique avec la Musique,
La Statique, la Mechanique;
Joignons encor la Gnomonique,

Soit

Soit en ie *enfin, soit en* ique,
Il sçait tout, & le sçait très-bien :
Il sçait plus, il sçait être aimable,
Modeste plus qu'un Ecolier,
Et plus galant qu'un Cavalier ;
Où, Diable, trouver son semblable ?

Je ne dois pas oublier de vous dire, Monsieur, que j'ai reçu depuis un mois les autres feuilles qui rendent complet l'exemplaire de la description de votre Parnasse François. Ce que vous nous apprenez de la vie des Poëtes & des Musiciens, à qui vous avez fait l'honneur d'y donner une place, le catalogue de leurs ouvrages, & le jugement que les Sçavans en ont porté, ne peuvent être regardez que comme un illustre hommage que vous rendez à la memoire de ces grands hommes. Vous n'avez pas peu merité de la Republique des Lettres en faisant connoître plus particulierement plus de vingt Poëtes ou Musiciens d'un caractere distingué, & dont la vie n'étoit pas connue, quoique le nom le fût beaucoup. Vous satisfaites ainsi la curiosité de vos Lecteurs, excitée par des grands noms, & votre zele pour la gloire de la France, en faisant mieux connoître des personnes qui font tant d'honneur à leur nation. Ce que vous dites lorsque vous ne donnez ce Livre que comme l'essai d'un plus grand ouvrage, cause un nouveau plaisir par l'esperance que vous donnerez encore quelque chose de plus complet. Hâtez-vous, Monsieur, puisque vous avez excité notre impatience; mais quelle que soit votre retenue, ayez le courage de joindre votre jugement à ceux que vous rapportez. Celui qui connoît si bien & le caractere & les ouvrages de ceux dont il parle, est mieux en état d'en juger que tout autre.

M. des Maizeaux, à qui j'ai prêté votre Livre, en a fait usage en vous citant dans des Remarques qu'il a fait imprimer avec les Lettres de Bayle. Ces Lettres paroîtront bien-tôt à Amsterdam en trois volumes in-12. après quoi M. des Maizeaux doit travailler à la Vie du même Auteur, laquelle se trouvera à la tête du Dictionaire historique, qu'on imprime dans la même Ville en quatre volumes in-fol.

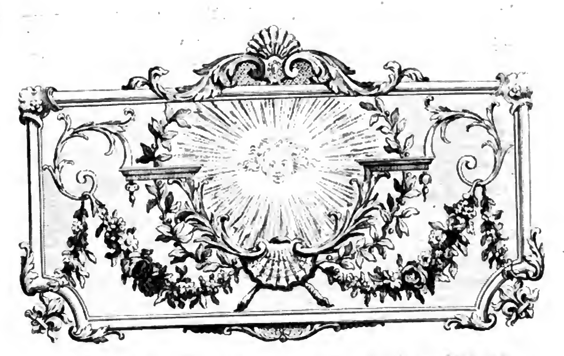
Recevez encore une fois, Monſieur, mes très-humbles remercimens, & continuez d'aimer l'homme du monde qui vous aime & vous honore le plus parfaitement.

Votre très-humble & très-obéïſſant
ſerviteur SAINT-HYACINTHE.

La plus grande partie de cette Lettre eſt imprimée au ſecond tome de la *Bibliotheque raiſonnée des ouvrages des Sçavans de l'Europe*, où elle eſt précedée d'une deſcription aſſez étendue du PARNASSE FRANÇOIS exécuté en bronze.

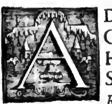
Le R. Pere VANIERE, *Jeſuite de la Province de Toulouſe, celebre par ſa grande érudition, & un de nos plus grands Poëtes Latins, étant venu à Paris en* 1730. *je le priai de permettre qu'on tirât ſon Buſte pour en faire un Médaillon, afin d'être mis en regard ſur le* PARNASSE *avec celui du R. Pere* RAPIN *Jeſuite, ce qu'il ne put me refuſer. Le Pere* VANIERE *ayant vû ſon Médaillon exécuté, & ayant bien examiné le Bronze qui repreſente le* PARNASSE FRANÇOIS, *prit occaſion d'écrire à M.* DE CAULET, *Preſident à Mortier du Parlement de Toulouſe, la Lettre ſuivante, qui doit être regardée comme un excellent Poëme, où l'on ne pourroit ſeulement trouver à redire, qu'aux louanges trop grandes qu'il veut bien me donner, & dont je ſouhaiterois fort pouvoir meriter la plus petite partie.*

En liſant le Poëme latin ſuivant, il eſt bon de voir l'Eſtampe du Parnaſſe François à la tête de ce volume, de même que les Eſtampes des Médaillons placées entre les pages 48. *&* 49.



PARNASSUS GALLICUS
ÆRE SIMULATUS;
ÆNEAQUE POETARUM NUMISMATA.

EPISTOLA JACOBI VANIERII *E SOCIETATE JESU*, *ad D.* DE CAULET, *in Senatu Tolosano Præsidem infulatum.*


DJICIENDA tuis petis usquè numismata capsis:
Occurrisse novum scripsi, nullique repertum
Hactenus: elusas spes indignabere, nostrum
Si videas os & nomen, sculptasque retrorsum
Ruris opes & delicias. Lepidum caput, aies,
Quod loculis inter mea Cæsariana reponam.
Sed qui, monstra virûm, Caios sævosque Nerones
Ære laboratos inhias; cur ænea Vatum
Ora recusares vacuis admittere capsis,
Castalidum cultor columenque insigne Sororum.
Longa Poëtarum series texetur; &, unum
Si me de numero demis, quos Gallus alumnos
Pindus habet famâ celebres, quos nomine nosti,
Hos etiam vivo poteris cognoscere vultu.
Cæsaribus ne fortè tuis, non eruta terris,

Signa putes fore dedecori (tibi namque venuſtum
Nil ſatis eſt, veteri quod non ærugine tinctum)
Artificis te ſcire velim non eſſe recentis
Sculpta manu, Vatum quæcumque numiſmata mittam.
Elyſiis Phœbea cohors audivit in agris
Quos Patriæ paret atque ſibi [a] TITONUS honores:
Ænea deciperent ne ſpem ſimulacra, ſuaſque
Turparet facies artis manus inſcia; Galli
(Livor edat Latios quamquam Grajoſque) Poëtæ
Obtinuere Deûm præſenti numine, vultum
Sumat ut [b] ARGILERI, terraſque reviſat Apelles;
Atque Poëtarum deſignet imagine formas,
Quas operum ſocius, veteris clariſſimus ævi,
Redderet ære Myron, Styge juſſus & ipſe remensâ
[c] Garnerii cælo vultus effingere Vatum,
Phœbeiſque choris paucos admittere, doctâ
Qui fide vel dulci modulantes voce notarunt
Carmina, & Aoniis decus adjecere Camœnis.
Neve Pariſiacâ conſiſteret arctiùs urbe,
Sed toto ſe poſſit opus diffundere mundo,
Miſſilibus cavit nummis, ſatis ipſe ſuarum
Dives opum, nec egens Cureïus arte Myronis.
Inſiſtunt operi; cælata ſed uſquè retractant;
Et quorum effigiem ducunt, exempla ſequuntur,
Aſſiduâque manu non feſtinante laborant.
Sola nec ora virûm reddunt: vim carminis ipſam,
Materiemque retro poſitis docuere figuris.
Jam [d] VETURÎ Charites tres unius ore loquuntur.
Jamque micans inter Lauros & Lilia [e] Princeps
Fœmina nobilitat Muſas. [f] SCARRONIUS acres
Continuoſque jocis recreat luſuque dolores.
Infidâ quas pauper opum [g] MAYNARDUS ab Aulâ
In Patriam retulit, ſolatur Apolline curas.

[a] D. TITON DU TILLET excudi curavit numiſmata Poëtarum, qui à Franciſco I. in Gallia floruere.

[b] D. DE LARGILLIERE, Regiæ Pictorum & Sculptorum Academiæ Rector.

[c] D. GARNIER & D. CURE', Cælatores eximii, Poëtarum Numiſmata Gallicumque Parnaſſum elaborarunt.

[d] D. VOITURE. In averſa Numiſmatis ejus parte ſculptæ ſunt tres Charites addito hoc Saraſini Verſu in laudem Veturii. *Je les fais à mon badinage.*

[e] Margarita Regina Navarræ, ſoror Franciſci I. in averſa area, Bellis (flos vulgo Margarita dictus) inter Lauros & Lilia, cum hac inſcriptione. *Elle brille au milieu des Lys & des Lauriers.*

[f] SCARRON. Genius manu tenens facetiarum ſeu amabilis dementiæ effigiem, Herculeæ clavæ ſimilem. Ad pedes Hydra proſtrata. *J'ai vaincu la douleur par les ris, par les jeux.*

[g] MAYNARD, Genius ſub Lauro meditans. *Las du monde, Apollon remplit tous mes deſirs.*

[a] BENSERADUS, Apes inter, mel & acria præfert
Spicula. Phœbeas [b] MALHERBIUS edocet artes :
Primus enim Musas compescuit ille vagantes
Liberiùs; strictasque dedit, quas audit habenas
Nobile qui lyrico quærit sibi carmine nomen.
Aptat utrâque manu [c] SARASINUS tempora circum
Floribus & Myrto textam Lauroque coronam.
[d] LAINIUS, Edonii celebrat qui munera Bacchi,
Pampineas Vitis frondes Myrtoque tenellæ
Addidit, & partæ per bella Suevica Lauro.
Ultima [e] MAROTUS post fata, superstite versu,
Nil obitum curat. Qui miscuit utile dulci,
Floribus & fructu formosam [f] SCÆVOLA Citrum
Ostentat. [g] RAPINUS aquis felicibus hortum
Pomiferum, nemora, & flores *fœcundat & ornat.*
Ingenuos [h] COMIRÎ mores & carmina, Cygni
Designant canor argutus, candorque. [i] RUÆO
Mercurius pater Eloquii, Phœbusque, Sororum
Pieridum præses, votis concordibus afflant.
[k] MARESIUS cytharæ sociat modulata [l] LALANDO
Cantica, Versaliæ queis personuere tot annos.
[m] Ausa virûm laudi concurrere fœmina, verbis
Dat numeros, numerisque novam cytharistria famam.
[n] MOTÆUS fatis vivens agitatus iniquis,
Consurgit tumulo radians, & funere major.
Non tulerat livor laudum genus omne metentem :
Ultima nunc post fata silet; palmisque Poëtam

[a] BENSERADE. Alvear in horto floribus consito, Apesque circumvolantes. *Avec le miel nous portons l'aiguillon.*

[b] MALHERBE. Genius Lauro incumbens. Tres circum Poëtæ, quorum primus tubam gerit, alter cytharam, tertius librum & calamum. *Je leur apprends le langage des Dieux.*

[c] SARASIN. Genius contextos in orbem flores utrâque manu gestans, tenensque insuper dextrâ Laurum, sinistrâ Myrteam Coronam. *Je joins aux fleurs le Myrthe & le Laurier.*

[d] LAINEZ. Ejus Carmina Bacchica, amatoria & heroïca de Carolo XII. Suevorum Rege, triplici Coronâ designantur, Pampineâ, Myrteâ & Laureâ. *Je les merite toutes trois.*

[e] CLEMENT MAROT. Laureus Hederaceusque circulus, in cujus medio leguntur hæc Verba, ab ipso desumpta. *La Mort n'y mord.*

[f] SCÆVOLA SAMMARTANUS. Citrus. *Dat flores & fructus.*

[g] RENATUS RAPINUS. Aquæ jactus in horto. *Fœcundat & ornat.*

[h] COMIRIUS. Cygnus. *Candorque Canorque.*

[i] CAROLUS RUÆUS, Concionator & Poëta. Mercurius & Apollo junctis manibus. *Concors aspirat uterque.*

[k] MARAIS. Genius cytharam tenens. *Elle reçoit de lui son plus grand lustre.*

[l] LALANDE, qui Regiæ Musicæ præfecturam habuit per annos 40. Versalianæ ædis facies una, cum duobus Geniis, quorum unus cytharam tenet, alter canentium moderatorem repræsentat. *Ses chants divins penetrent jusqu'aux Cieux.*

[m] ELIZABETH JACQUET. Musicæ studio & laude clarissima. Musa cytharam pulsans. *Aux grands Musiciens j'ai disputé le prix.*

[n] LA MOTTE. Tumulus supra quem Genius fulgens : ad pedes invidia. Inscriptio. *La mort assure ma victoire.*

Uſquè novis decorat mors ultima meta triumphis.
Adversâ loculis facie ſtatuuntur, [a] amicas
Publica contulerant qui dudum ad gaudia curas.
Dum Gallos Italo cantata Tragœdia ritu
Alliciet; dabit hic numeros, hic verba Theatris.
Nondum alios fuſo ſimularunt ære Poëtas.
SANTOLIUM merito dubitant quo lemmate donent:
Hic cytharas, hortum dat floribus alter olentem.
Illi Sequanicos vellent appingere fontes:
Creditur his placitura magis Burgundica Vitis.
Hymniferum (major Vatis quæ gloria) malim.
Altera quin poſſum, viſu pulcherrima, dignè
Scribere quæ ſumptu poſuit monumenta ſuperbo
Muſarum TITONUS amans; ut rurſus in ære
Spiranti vivant, ſua qui per carmina dignos
Laude viros vetuere mori; decorique ſit idem
Et ſtimulo decretus honor; ſperataque laudis
Præmia Phœbeos recreent acuantque labores.
Ergo opus egregium, magni quod Principis eſſet,
Privatis opibus Gallum formavit ahenâ
Effigie Pindum; ſuus eſt ubi cuique Poëtæ
Pro meritis locus exanimo; viviſque ſuperſunt,
Quas teneant olim poſt fata noviſſima, ſedes.
At neque divitias tantùm, bene prodigus auri,
Sed promptas, queis divitior TITONUS abundat,
Ingenii quoque fudit opes; fandique peritus
Explicuit ſermone, breves quod in ære figuræ
Objiciunt oculis; Liber ut vulgatus in orbem
Latiùs æternos Vatum protendat honores.
Ænea, marmoream decorans auroque nitentem
Abs tellure baſim, moles circumdata ſignis,
Non confuſa tamen, veterique ſimillima Pindo,
Unius in faciem montis conſurgit: acumen
Occupat; inque pedes erectus Pegaſus, alas
Pandit; & ad ſuperas enititur arduus arces.
Stat propior, manibuſque tenet quæ fræna furenti
Injiciat Genius; ſi [b] Bellerophontis & Oeſtri

[a] DES TOUCHES Muſicæ artis peritiſſimus.
[b] BELLEROPHON ope Pegaſi alati in cælum evolare tentans, immiſſo per Jovem œſtro; excuſſus Equo, obiit

Immemor affectet nubes Equus aliger altas;
Aut sine lege vagos ineat per inania cursus.
  Culmina summa tenet, Pindi regnator, APOLLO;
Cujus in augusto LODOIX agnoscitur ore:
Verus enim Pindi Deus est, qui laude Poëtas
Et mercede acuit; præbetque canentibus acta,
Mens quibus heroo possit consurgere versu.
  Ad lævam sedet inferior, qui Sequana Vatum
Irrigat altricem numerosis fontibus urbem.
  Stant infrà CHARITES manibus per mutua nexis,
Atque levi pede saltantes; pulcherrima cunctis,
Sed non una tamen facies: jucundior [a] illi
Vultus, & arridens: [b] huic mollior atque videri
Lubricus: [c] huic mixtâ lenis gravitate: sorores
Tres uno propè par ad carmen Apolline natæ.
  Hinc illincque novem varia sub imagine Vates
Et numero totidem referunt & carmine Musas.
Sunt altè vincti tragico qui crura cothurno,
Heroas scenis agitant. [d] Hic fulgidus auro
Stat patria sub veste: togam gerit [e] ille: RACINI
Spirat in ore lepor Gallus: CORNELIUS altos
Fronte refert, quales animoso in carmine sensus.
  [f] Ille viâ quasi lassus adhuc requiescit in umbra;
Et reparat facili sed culto carmine vires.
  [g] Sunt qui bella canunt lituo: quos [h] ille refrænat
Ridiculo mores, satyris mordacibus [i] alter
Insequitur. Canit [k] hic segetes & Troica bella;
Virgiliique tubâ recreat vel arundine molli,
Fabellis [l] alius quos erudit ore Ferarum.
Felix ille, suâ si nunquam voce locutus,
Usquè Lupi Vulpisque dolos, nec furta referret
Altera; sed pecudes solas, melioraque fantes
Induxisset Aves; nec quos à crimine fictis
Amovet historiis, veris peccare doceret.
  Pindarico graviora [m] alii dant carmina plectro,
Quæ blandis aptat fidibus, vocique canoræ

[a] D. DE SCUDERI. [b] D. DE LA SUZE.
[c] D. DES HOULIERES. Quod de vultu dicitur, de earum carmine intellige.
[d] RACINE. [e] P. CORNEILLE. [f] CHAPELLE, itineris sui scriptor. [g] RACAN. [h] MOLIERE.
[i] BOILEAU DESPREAUX. [k] SEGRAIS.
[l] LA FONTAINE. [m] QUINAUT.

a LULLIUS, Aonios inter numerandus alumnos.
Eſt & adhuc locus, interitu ſed emendus amaro;
Poſtquam mors verax & inexorata ſigillum
Addidit, & verſus ſignavit Apolline dignos.
Vidi b quem ſocium non invidioſus habebit
LULLIUS, & (quanquam Scriptorum cenſor acerbus,)
c Quem propiùs ſibi d BOLLÆUS gaudebit adeſſe:
Vidimus & ſedem tibi FONTENELLE paratam;
Quam, ſi vota Deo mea ſint audita, tenebis
Serior: Authores tamen inter luce carentes
Non poſitum miror; cùm jam cultiſſima dudum
Neſtoream ſuperent tibi ſcripta volumina vitam.
Permiſtim, non muta, ſedent ſimulachra locorum
Atque hominum Genii: nam Vatum inſignia portant;
Atque docent humili ſocco, grandive cothurno
Vel citharâ, gravibuſque tubis, mollique cicutâ,
Inſtiterit quam quiſque viam: brevioribus iidem
Quorum ſtare locis non poſſunt corpora, vultus
Cælatos vel in ære gerunt; gratiſſima Phœbo
Nomina vel longo deſcripta volumine produnt.
Ille legit flores: illuſtribus ille trophæis
Induit Ilignes truncos: hic præmia doctæ
Frontis, ad arbitrium Phœbi donanda, virenti
Sedulus aut Myrto texit Laurove coronas.
Alter ad ingenuas invitat Apollinis artes;
Victriceſque manu palmas oſtendit; iterque
Edocet ad Pindum ſacra per veſtigia, Galli
Quæ Vates tenuere novem, quos indice monſtrat.
Arduus & præceps locus eſt, ſed olentibus idem
Dulcè viret Myrtis, ſemperque recentibus halat
Floribus; æternos oſtentat frontis honores
Laurea; dat thalamos meditantibus herba Poëtis,
Irriguâ quam frons Heliconius educat undâ.
Formoſi, juga TITONUS per ſaxea, ruris
Delicias ſerit; ut doceat per acerba locorum
Difficiles quàm ſint aditus ad culmina Pindi.
Et ne fortè labor magnis abſterreat auſis;
Indicat obſcuro nemora inter læta receſſu

a LULLY. b CAMPRA. c ROUSSEAU. d BOILEAU.

Per

Per teneras Myrtos quàm fortunata tenenti
Vel ſummum mediumve jugum peragatur amœnis
Vita locis : neque enim eſt ſtudiis & divite venâ
Auxilium contra curas & tædia majus.
  Nil gravius contrà invito quàm ſcribere Phœbo ;
Et cùm tutus agrum poſſis decurrere planum,
Per Pindi ſalebras iter affectare negatum
Ingenio. Bonus, atque favens conatibus ipſis,
Carpere TITONUS temeraria noluit auſa.
  Nuda ſacri facit ima jugi, nec imagine Vates
Exprimit inſulſos. Atqui potuiſſet in ære
Sculpere cantantes Cygnos, quibus obſtrepat Anſer,
Et pigras Anates, roſtro quæ lenta procaci
Conturbent ſtagna, aut Aquilas tueantur iniquis
Sublimes oculis, vel ineptâ voce laceſſant.
  Sed veluti fœdos ſtellantibus occulit alis
Pavo pedes ; ita Parnaſſi moderator aheni,
Illius opprobrium, ſignis effingere parcit
Vatum imbelle genus bifidi ſuperare volentum
Summa jugi, nervis qui deficientibus hærent,
Defixis cœnum per ineluctabile plantis :
Imâ valle jacent turpes ; luteoque fluentes
Carmine, Ranarum grege cum ſtrepitante coaxant.



IMITATION
DE LA LETTRE LATINE
DU R. PERE VANIERE

A Monsieur DE CAULET, *President à Mortier du Parlement de Toulouse, au sujet du* PARNASSE FRANÇOIS.

ONSIEUR,

Il me semble vous entendre dire encore : *des Médailles, des Médailles ;* car voilà votre cri éternel à vous autres connoisseurs. Je vous ai mandé qu'il m'en étoit tombé entre les mains une des plus singulieres : mais vous serez étrangement surpris, quand vous verrez que la tête en question ressemble si parfaitement à la mienne, qu'on la prendroit pour elle-même ; & vous ne douterez plus que ce ne soit moi, lorsque vous trou-

verez au revers ce qui fait la matiere de mes ouvrages avec cette Legende. *Ruris opes & delicias.*

Il étale des champs le charme & la richesse.

O la Piece rare (direz-vous) pour trouver place en mon cabinet parmi les Cesars ! l'honneur est grand, sans doute ;

Mais, ne vous en déplaise, avec tant de beaux noms
Vous placez (quelle horreur !) des Caïus, des Nerons,
Monstres de l'humaine nature.
Quoi, tandis qu'on vous voit pâlir sur leur figure,
Vous compterez pour rien de voir les traits cheris
Des menins d'Apollon, qui sont vos favoris !

Serieusement, Monsieur, la nouvelle suite de Médailles que je vous annonce, n'est pas indigne de vos regards. Ce sont tous les Poëtes François en bronze ; les plus celebres, s'entend, si vous m'en exceptez. Et ne pensez pas que vos vieux Cesars doivent rougir de cette moderne compagnie, eux que leur rouille antique rend si précieux & si vains. Je vous jure que nos Poëtes d'airain ressentent, pour le moins autant qu'eux, la belle antiquité : vous en jugerez par le recit que je vais vous faire.

Le bruit couroit sur le Parnasse,
Que l'ami des neuf Sœurs, le genereux TITON [a]
Vouloit, en consacrant à la future race
Un PARNASSE FRANÇOIS, un nouvel Helicon,
Illustrer sa patrie & signaler son nom.
Or Phebus sur cette avanture,
Malgré quelque petit murmure
Des Grecs & des Latins (beaux Esprits sont jaloux,)
Resolut en dépit d'eux tous,
Qu'APELLE sous le nom du fameux [b] LARGILIERE,
Et que MYRON sous les traits de [c] GARNIER,
Pour ce chef-d'œuvre singulier
Verroient derechef la lumiere.
Apollon sçut leur allier
Les talens d'une main non moins sûre & legere, [d]

[a] M. TITON DU TILLET, ancien Maître d'Hôtel de feuë Madame la Dauphine mere du Roi Louis XV. a imaginé ce Groupe, & en a donné tout le dessein.

[b] M. LARGILIERE, Recteur de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, a donné ses avis & ses soins pour la ressemblance, les attitudes, les habillemens & les draperies des Figures.

[c] M. GARNIER a exécuté le Parnasse en bronze.

[d] M. CURE' a exécuté les Médaillons.

Qui

Qui par des Médaillons ſans ceſſe reproduits
Devoit répandre dans l'Europe
Un ſi riche tréſor, trop caché dans Paris,
Et nous multiplier les Portraits des amis
D'Harmonie & de Calliope.
Auſſi-tôt fait que dit: tous travaillent ſoudain,
Semblables aux Auteurs que retrace leur main,
D'une ardeur active, mais lente,
L'un conduit ſes craïons, les autres leur burin;
Ils retouchent cent fois: la Figure eſt parlante;
Les Auteurs & leur goût revivent ſur l'airain.
Déja l'ingénieux VOITURE
Joint ſur ſon Médaillon l'art avec la nature.
Vous diriez qu'il ſoumet les Graces à ſes loix,
Qu'il les fait à ſon badinage, a
Que toutes, pour lui rendre hommage,
Accourent encore à ſa voix.
Déja l'auguſte MARGUERITE,
Sœur & femme de Rois, ou ſçavans, ou guerriers,
(Comme la fleur qui peint ſon nom & ſon mérite)
Brille au milieu des Lis & des Lauriers. b
En Hercule burleſque, armé de ſa marotte,
SCARRON répete cette note,
J'ai vaincu la douleur par les ris & les jeux. c
Le mécontent MAYNARD loin d'une Cour qu'il fronde,
Philoſophe rêveur nous dit que *las du monde*,
Il apprend de Phébus à remplir tous ſes vœux. d
D'Abeilles entouré le galant BENSERADE,
Poëte & Courtiſan, Abeille & Papillon,
Unit le ſel aux ris, *le miel à l'aiguillon.* e
De ſon art plus divin MALHERBE fait parade,
Et fixant des François l'eſſor capricieux,
Je leur apprends, dit-il, *le langage des Dieux.* f
Digne héritier de ce langage,
SARASIN *joint le Myrte & le Laurier aux fleurs.* g
Ajoûtez pour LAINEZ le Pampre des Buveurs:
Cette triple Couronne eſt tout ſon appanage.

a Deviſe de Voiture. Les trois Graces en font le corps.

b Le corps de la Deviſe eſt une Marguerite entre des Lauriers & des Lis.

c Un Génie en Hercule avec une Marotte, dont il terraſſe une Hydre.

d Un Génie rêveur ſous un Laurier.

e Une Ruche dans un Jardin.

f Trois Poëtes François avec des Symboles, autour d'un Génie qui les inſtruit.

g Un Génie tenant un las de fleurs, dont il unit le Myrte & le Laurier.

Par ſon élegant badinage
En chantant les Amours, le Vin, les grands exploits,
Il les merita toutes trois : a
Bel Eſprit peu flateur, il n'eut rien davantage.
Le bon Maître CLEMENT par ſon naïf abord,
Dit que ſur lui *la Mort n'y mord.* b
Elle fait plus pour ce genie,
Qu'elle vient de ravir, & d'immortaliſer.
LA MOTTE, à ton cercueil je vois frémir l'Envie;
Ton triomphe s'aſſure, & va s'éterniſer. c
Du langage latin la gloire doit revivre :
SCEVOLE paroît ſur le cuivre,
Cueillir du Latium *les fleurs & les doux fruits.* d
De ceux que Virgile a cueillis
RAPIN ſemble *enrichir & parer ſon parterre.* e
COMMIRE *chante en Cygne, il en a la candeur.* f
Mais par *le double Prix des Vers & de la Chaire* g
LA RUE éclate encore avec plus de ſplendeur.
La Muſique à ſon tour étale ſa grandeur :
LALANDE & MARAIS, couple illuſtre,
Se reproduiſent à nos yeux.
La Viole à l'un doit ſon luſtre, h
Et *de l'autre les chants pénetrent juſqu'aux Cieux.* i
Digne de ces rivaux une autre Terpſicore,
LA GUERRE, dont les airs enchantent tout Paris,
Sur le bronze muët ſemble nous dire encore :
Aux grands Muſiciens j'ai diſputé le Prix. k
A côté de LA MOTTE enfin l'on te couronne,
Toi, qui pour Erato voulus quitter Bellone :
l DESTOUCHES, ſois ſenſible à ces honneurs offerts,
Et goûte le fruit de tes veilles :
Tant que de ſçavantes oreilles
Sçauront ſentir les tendres airs,
Tu plairas par les ſons, comme ISSE' par les Vers.

a Trois Couronnes, le Lierre, le Myrte & le Laurier.

b Deviſe de Marot dans le contour d'une Couronne. Cette deviſe eſt de lui-même.

c Un Génie au-deſſus d'un tombeau que l'Envie ſemble fuir.

d SCEVOLE ou GAUCHER DE SAINTE MARTHE. Un Oranger portant fleurs & fruits.

e Un Jet d'eau dans un jardin.

f Un Cygne.

g Mercure & Apollon réunis.

h Un Génie tenant une Viole.

i Un Génie battant la meſure.

k Mademoiſelle JAQUET, depuis Madame LA GUERRE. Une muſe jouant du Claveſſin.

l M. DESTOUCHES, Surintendant de la Muſique du Roi, a été dans ſa jeuneſſe Mouſquetaire du Roi, & dès ce tems-là il commença à compoſer ſon Opera d'ISSE', qui fut chanté devant LOUIS XIV. en 1698. & qui plut infiniment à S. M. Les paroles de cet Opera ſont de M. de LA MOTTE, de même que celles d'AMADIS DE GRECE, de MARTHESIE.

Je m'arrête un moment ; auſſi-bien n'a-t'on pas encore achevé cette ſuite de Médailles, qui s'étendra beaucoup plus loin. On eſt ſur-tout embarraſſé au ſujet DE SANTEUIL; quel ſymbole lui donner? L'un lui veut une Guitarre ; l'autre un Jardin ; un autre des Nymphes de Fontaines. Il en eſt qui pour badiner ſur ſon enthouſiaſme, le voudroient au milieu de Fontaines de vin. Pour vous, Monſieur, qui eſtimez ſes Hymnes comme je les eſtime, vous jugerez bien que c'eſt par-là qu'il convient de le caractériſer. Au reſte, les Médaillons ne ſont qu'une partie de l'ouvrage. Où trouver des termes pour peindre le Monument même? Monument digne de la paſſion de M. TITON DU TILLET pour les Muſes & pour ceux,

Qui par leurs Vers heureux & leurs doctes travaux
Evoquent des enfers les Mânes des Heros :
Monument précieux aux filles de memoire,
Qui des Eſprits François éterniſe la gloire,
Et qui reſſuſcitant les morts,
Des Poëtes vivans anime les efforts.

C'eſt en un mot un ouvrage digne d'être celui d'un Prince, & c'eſt l'ouvrage d'un Particulier. Sur ce Parnaſſe chaque Poëte celebre a ſon rang, à proportion du genre de Poëſie où il a excellé. On y comprend les Muſiciens, qui ſont de veritables Poëtes. Tout y eſt grand, tout y eſt judicieux : mais l'élegance & la beauté de ce Monument ſont encore moins à priſer que la belle deſcription [a] qu'en a faite M. Titon du Tillet. Plus ingenieux encore que prodigue pour la gloire des Lettres, il ne s'eſt pas contenté de la conſacrer ſur le bronze, il l'a tracée dans ſes Ecrits. Ce que les figures montrent aux yeux, il l'a fait entendre à l'eſprit d'une maniere plus durable & plus univerſelle. Les Monumens ſont bornez & périſſables ; les bons Livres les étendent & les perpetuent. Voici une ébauche de ſes grandes idées, c'eſt-à-dire, du Parnaſſe François.

D'un riche pied-d'eſtal s'éleve en pyramide
Un Mont de bronze par dégrez ;
L'œil y ſent des repos, chaque étage le guide.

d'OMPHALE, Tragédies, & du CARNAVAL & de LA FOLIE, Ballets, tous mis en muſique par M. DESTOUCHES, qui eſt encore auteur de quatre autres Opera, qui ont été reçus du Public auſſi favorablement que les cinq premiers de ſa compoſition.

[a] LE PARNASSE FRANÇOIS par M. TITON DU TILLET, premiere édition en 1727. ſeconde édition en 1732. chez Jean-Baptiſte Coignard fils à Paris.

C'eſt un de ces Monts révérez,
Qu'au bel Eſprit jadis la Grece a conſacrez.
Du ſommet avec violence
Pégaſe dans les airs s'élance.
L'on reconnoît ſa fougue à ſes yeux, à ſon crin:
Mais un Génie accourt, & lui prépare un frein.
Plus bas eſt Apollon, l'Apollon de la France;
L'Auguſte de nos tems & la gloire des Lys:
L'équitable avenir reconnoîtra LOUIS.
A ſa gauche la Seine en Nymphe Caſtalie,
D'une urne épand ſes eaux en cent canaux divers.
C'eſt là qu'on va puiſer cette aimable folie,
Cette yvreſſe qui charme & s'exhale en beaux Vers.
Au-deſſous, SCUDERI, LA SUZE & DES HOULIERES,
Semblables aux Graces legeres,
D'un air naïf, enjoué, fin,
Tenant un las de fleurs, & ſe donnant la main,
Par leur danſe ingénue imitent les Bergeres.
Dans ſon air différent, chacune tour à tour
Fait regner ou les Ris, ou les Jeux, ou l'Amour.
L'une prude, l'autre galante;
L'autre vive, gaye, amuſante;
Toutes trois des bons Vers font ſentir les douceurs:
Leur talent les raſſemble, & l'eſprit les rend ſœurs.
Muſes des premiers tems, laiſſez-nous l'Hippocrène;
Les beaux Eſprits François ſçauront vous remplacer.
Oui nos deux Maîtres de la Scene [a]
Nous tiennent lieu de Melpomene:
Sur leur double mérite on a beau s'exercer;
Le Prix reſte indécis & la Palme incertaine:
Apollon n'oſe prononcer.
Par de Bacchiques Vers égayant ſa Muſette,
Je vois l'ami de Bachaumont, [b]
D'un Lierre leger ſe couronner le front.
RACAN fait réſonner la bruïante Trompette,
Tandis que non loin d'eux MOLIERE & DESPRE'AUX
Nous apprêtent encore à rire;
L'un par le ſel de la ſatire,
L'autre par les couleurs de ſes naïfs tableaux.
[c] Du doux Chantre d'Atis, ou d'un ſecond Virgile,

[a] P. CORNEILLE & RACINE [b] CHAPELLE. [c] SEGRAIS.

Je

Je crois entendre les Pipeaux.
Sa Muse polie & fertile
Célebre les Bergers, les Moissons, les Heros.
Mais quel est ce nouvel Esope,
Tout environné d'animaux?
On diroit que Linus, Orphée, ou Calliope
Lui prêtent leur magie & des chants tout nouveaux.
Inimitable LA FONTAINE,
De tes accens flatteurs la douceur souveraine
Attire autour de toi les rochers, les ormeaux:
Des Agneaux & des Loups tu deviens l'interprette,
Et les bêtes sont tes échos.
Par toi cette troupe muëtte,
Eloquente pour nous, vient siffler nos défauts.
Heureux, si satisfait d'instruire dans tes fables,
Tu n'avois employé que de muëts acteurs;
Et si par les appas de recits veritables,
Ta Muse malgré toi n'eût trop charmé les cœurs!

Voilà huit Muses Françoises, comme vous le voyez, & toutes aussi variées par leurs talens que celles de la Grece. Devineriez-vous bien la neuviéme; c'est le celebre LULLY, qui tient le Médaillon de QUINAULT.

LULLY des sons divins connut le beau délire:
Par un accord heureux
QUINAULT montoit sa Lyre:
Phébus inspiroit tous les deux.

Vous jugez bien, Monsieur, que sur ce Parnasse nouveau il y a des places destinées aux Poëtes, & aux Musiciens renommez qui vivent encore: mais par malheur ces places doivent être achetées un peu cher.

On attend que la mort, juge des bons Ecrits,
Ait marqué de son sceau leur veritable prix.
Toutefois de sçavans Genies,
Devenus immortels, même avant le trepas,
Ont deja l'agrément des Muses réunies;
Que la posterité n'en desavoura pas.
Je les vois en relief sur le bronze fidelle.

Campra non loin du grand Lully,
Sans le rendre jaloux ſçaura vaincre l'oubli.
Au rang des plus grands noms on mettra Fontenelle ;
Et pour être tranſmis à côté de Boileau,
Le Public & Phébus ont reſervé Rousseau.
Satisfaits de la ſurvivance,
Qu'ils goûtent les honneurs qu'on leur donne d'avance,
Pour jouir tard d'un rang ſi cherement vendu.
Auſſi-bien, à compter tes œuvres fortunées,
Qui paſſent d'un Neſtor les nombreuſes années,
Fontenelle, il ſuffit que ce prix te ſoit dû.

Autre Scene non moins intéreſſante, Monſieur, c'eſt une troupe de Génies, dont les uns tiennent les ſymboles des Perſonnages qu'ils caracteriſent, comme des Maſques, des Luths, des Chalumeaux; d'autres portent des Rouleaux, où l'on diſtingue les noms d'une infinité de Poëtes; d'autres les Médaillons dont j'ai parlé.

Chacun a ſon emploi. Tel forme des trophées,
Tel pour couronner les Orphées,
Sçait unir la Roſe au Jaſmin;
Tel pour nous animer à plaire aux doctes Fées,
Tenant des palmes à la main,
Nous montre d'Helicon le pénible chemin.

Il faut convenir en effet que les entrées en ſont rudes & difficiles: mais en recompenſe les retraites les moins connues ſont delicieuſes.

Là, de Myrtes touffus on trouve des bocages,
Ici, de verds Lauriers, ailleurs d'autres ombrages;
Autre part des gazons, des jardins, des ruiſſeaux,
Où le Rimeur médite au murmure des eaux;
Tantôt c'eſt un rocher, tantôt une prairie:
Dans ce Parnaſſe feint tout eſt allegorie;
Tout dit que vainement ſur ce Mont dangereux
De monter on a la manie,
Sans le ſecours de l'Art & l'eſſor du genie:
Mais qu'un eſprit guidé par un attrait heureux,
Plus content que les Rois, ſçait y combler ſes vœux.

Monſieur Titon du Tillet a jugé à propos de laiſſer vuide

le pied de la Montagne. Et qui auroit-il pû y placer ? De mauvais Poëtes sans doute, pour contraster avec les bons. *

> Là, mille insectes aquatiques
> Auroient pû par leurs cris cyniques
> Des Cygnes enchanteurs interrompre les chants.
> C'est l'usage. Mais quoi ! goûtons les airs touchans ;
> N'allons point devoiler l'opprobre du Parnasse,
> Et laissons dans l'oubli la troupe qui croasse.

C'est imiter le Paon, qui cache son foible par le brillant étalage de ses plumes.

* *En éloignant du Parnasse tous les mauvais Poëtes dont les chants disgracieux & les cris lugubres pourroient interrompre la divine melodie que forment les habitans de ce Mont sacré, on a crû, après avoir placé dans les endroits les plus honorables & les plus brillans du Parnasse nos Poëtes & nos Musiciens du premier ordre, devoir y faire paroître encore d'autres Poëtes & d'autres Musiciens, qui, quoiqu'ils n'ayent pas porté leur Art à ce sublime & à cette perfection où il est si difficile d'atteindre, n'ont pas laissé de faire honneur à la France, & de donner des ouvrages qui sont encore aujourd'hui lûs & entendus avec plaisir : c'est ce qu'on a fait connoître d'une maniere très-étendue dans le discours qui est au commencement de ce volume, depuis la page 7. jusqu'à la page 22. de même que depuis la page 35. jusqu'à la page 40. où l'on verra nos Poëtes & nos Musiciens distribuez à peu près dans les differentes classes où ils peuvent être mis.*

On va presentement donner un liste alphabétique des Poëtes & des Musiciens qui sont rassemblez jusqu'à present sur le Parnasse François. Elle sera suivie d'une autre liste chronologique de plusieurs

autres Poëtes & d'autres Musiciens, dont quelques-uns peuvent encore être admis sur le Parnasse. On a donné ici cette liste, qu'on auroit pû encore augmenter pour faire connoître le nombre infini de Poëtes & de Musiciens que la France a produits.



LISTE



LETTRE
D'UN HABITANT DU PARNASSE
A M. TITON DU TILLET.

MONSIEUR,

La Renommée nous a apporté la deſcription de votre Parnaſſe. Ce Livre a fait à nos Illuſtres Compatriotes autant de plaiſir que le Parnaſſe même. Les Anciens, pour leſquels leurs Mécénes & leurs Pollions n'ont jamais rien imaginé d'auſſi honorable, ont paru ſouffrir impatiemment cet avantage des Modernes. On a même été ſur le point de renouveller à cette occaſion les anciennes diſputes ; mais Apollon a ſur le champ appaiſé le bruit par ces paroles :

O vous, qui les premiers en Gréce, en Auſonie,
Favoris des doctes Sœurs,
Sçûtes goûter les douceurs
De la divine harmonie ;
Si de nobles Rivaux du même zéle épris,
Oſent vous diſputer le prix ;
S'ils ſçavent dans leurs Vers faire couler vos graces,
Vos accords, vos ſons les plus doux,
Grecs & Romains, n'en ſoyez point jaloux,
Ce n'eſt qu'en marchant ſur vos traces,
Qu'ils s'élevent juſques à vous.

Un compliment ſi flateur dans la bouche d'Apollon, contenta ceux des Anciens dont les Ecrits ſont parvenus juſqu'à nos temps, & nous ont ſervi de modéle ; mais il en reſtoit un aſſez grand nombre, dont les noms & les Ouvrages ſont abſolument inconnus, & qui ſans être comparables aux grands Maîtres, avoient cependant un mérite réel. Ceux-là paroiſſoient les plus échauffez, & ſe plaignoient amérement de l'injuſtice du Deſtin, qui avoit réſervé aux Modernes un

honneur qu'ils croyoient eux-mêmes avoir bien mérité. Ils avoient quelque raiſon.

Leur ſiécle en beaux Eſprits fertile,
Ne vit point pour leur gloire un Amateur des Arts,
Un homme tel que vous, qui d'une main habile,
Sçut avec choix dans un Ouvrage utile,
Raſſembler tous leurs noms épars.
Si les Muſes alors moins avares de gloire,
Pour éterniſer leur mémoire,
Dans les Faſtes ſçavans les avoient conſacrez,
On y verroit encore paroître
Des noms par le temps dévorez,
Noms dans leur ſiécle révérez,
Et dignes ſans doute de l'être.

Vous voyez, Monſieur, que je ſuis de votre avis ſur les places qu'occupent au Parnaſſe bien des Poëtes, qui ſans être du premier mérite, ne ſont pourtant point mépriſables.

Apollon eſt un Dieu ſévere,
Cependant ſur le Mont ſacré,
Il eſt encor plus d'un degré,
Au deſſous de Sapho, de Virgile & d'Homére.

Je viens aux François, qui pendant ce temps-là, délibéroient entre-eux ſur la maniére de vous témoigner leur reconnoiſſance. Quelqu'un ſe leva, & dit:

De GARNIER la ſçavante main *
A ſçu l'Art d'animer & le Marbre & l'Airain;
Mais dans ſa courſe journaliére,
Par ſa ſeule mobilité,
Le Temps peut réduire en pouſſiére
Le Monument le plus vanté.
Bien mieux que ſur le Bronze, en ſes charmans Ouvrages,
TITON, à notre gloire éleve un Monument,
Qui juſques au dernier moment,
Du Temps bravera les outrages.

Dès qu'il eut fini un autre prit la parole, & s'exprima à peu près en ces termes:

* Le Sculpteur qui a exécuté le Parnaſſe François en Bronze ſur le Deſſein & les Ordres de M. Titon du Tillet.

GARNIER, des Héros de notre âge,
Sur le Bronze docile a gravé le visage,
Et DU TILLET en ses Ecrits
A fait revivre leurs esprits.

Cependant on ne concluoit rien; quelqu'un le fit remarquer à la Compagnie, qui voyant que l'immortalité étoit le seul bien dont pussent disposer les Poëtes, s'écria aussitôt:

TITON sans doute a mérité
Que notre Lyre l'éternise;
Mais déja son Ouvrage & sa noble entreprise
L'ont assuré sans nous de l'immortalité.

Tout le monde en convint, & cette Illustre Compagnie se sépara sur le champ. Pour moi, Monsieur, j'ai crû vous faire plaisir de vous mander ce qui s'étoit passé sur le Parnasse à l'occasion de votre Livre. Je suis avec toute l'estime la plus parfaite, &c.

Le P. RADONVILLIERS J.

AUTRES PIECES SUR LE MESME SUJET.

Le Dieu des Vers voyant du haut des Cieux,
Le Parnasse nouveau, qu'un Sujet plein de zéle
Vient de faire élever à sa gloire immortelle;
Ce Monument, dit-il, seroit digne des Dieux,
Si sur la cime un vuide y blessoit moins mes yeux.
A cacher ce défaut la justice m'engage,
Venez, Muses, venez, achevons cet ouvrage:
Celui qui sur le double Mont,
Sçut avec tant de grace,
Ranger les Enfans d'Apollon,
Sans doute y mérite une place;
Je la donne à TITON.

M. DE BONNEVAL, *Intendant & Contrôleur Général de l'Argenterie; des menus plaisirs & Affaires de la Chambre du Roi.*

TITON, en élevant aux Poëtes de France,
Ce Monument dont la beauté,
Le goût & la magnificence
Charmeront la Posterité,

Tu mérites, comme eux, pour juſte récompenſe
L'honneur & le laurier de l'immortalité.

M. le FEBVRE *Intendant & Contrôleur général de l'Argenterie, des menus plaiſirs; & affaires de la Chambre du Roi, Treſorier Géneral de la Maiſon de la Reine.*

Ce Monument ſuperbe à grands frais élevé,
Ce Parnaſſe François par tes ſoins achevé,
T'aſſure, cher TITON, une illuſtre mémoire,
Et la Poſtérité vantera moins la gloire
Des célébres Auteurs ſi bien groupez par toi,
Que ton goût, ton eſprit, ton zéle pour ton Roi.

M. MARCHAND *Lecteur de S. A. S. Madame la Ducheſſe du Maine, & Intendant de ſa Muſique.*

Académus, un Citoyen d'Athene,
Que dans ſa propre Ville on connoiſſoit à peine,
Pour avoir eu du goût, & prêté ſa maiſon
Aux Diſciples du grand Platon,
S'acquit une gloire certaine,
Et dans tout l'Univers ſçut illuſtrer ſon nom.
Tu le ſçais, DU TILLET, ces doctes Aſſemblées
Des faveurs d'Apollon ſi pleinement comblées,
Et ſi fameuſes aujourd'hui
Tirent encor leur nom de lui.
Toi, qui dans le ſiécle où nous ſommes
Surpaſſes ce Grec généreux,
Elevant à tes frais, en l'honneur des grands Hommes,
Ce Parnaſſe achevé, ce Monument pompeux
Qui brillera chez nos derniers Neveux:
Toi, qui fais voir ton goût pour les Talens ſublimes,
Les honorant d'hommages légitimes;
Toi, qui ſçais raſſembler dans une œuvre de prix
Les Noms, les Eloges, l'hiſtoire
Des humains qu'Apollon choiſit pour Favoris,
Doublement couronnez au Temple de Mémoire
Sur le Bronze, & dans tes Ecrits;
Peut-on aſſez priſer ton ſçavoir & ton zéle?
Non, ſans doute: & tes ſoins & ta plume fidéle
Ayant éterniſé tant d'Illuſtres Auteurs;
Couvert d'une gloire immortelle
Ton nom doit à jamais briller parmi les leurs.

*Mademoiſelle l'*HERITIER DE VILLANDON.

LE

LE PARNASSE FRANCOIS.

ODE.

ARCHITECTE fameux, dont la ſçavante main
Eleve un Monument à l'honneur de la France,
La Majeſté pompeuſe, & l'exquiſe Elégance
Se prêtant à l'effort de ton Art ſouverain,
Ont poli la matiére, & réglé l'ordonnance
De ton Edifice divin.

Sans avoir épuiſé les deux bords de l'Hydaſpe,
Ton adreſſe a charmé notre goût & nos yeux;
Et ton Ouvrage précieux
Ternit l'éclat divers du Porphire & du Jaſpe.

Ce Monument tranſmis à la Poſtérité,
Des Temps impétueux bravera les outrages,
De la flâme & du vent il ſera reſpecté,
Et juſqu'aux derniers jours qu'auront les derniers âges
Ton nom victorieux ſera par-tout vanté.

Jupiter même en vain voudroit réduire en poudre
Ces Côteaux triomphans des rigueurs des hivers,
Les durables Lauriers, dont tu les a couverts,
Les garantiront de la foudre.

L'ingénieuſe Antiquité
Fit paſſer juſqu'à nous d'un Parnaſſe inventé,
L'image ambitieuſe en ſon cerveau tracée;
TITON, par un ſecret qu'on n'avoit point tenté,
Sçait faire à la Fable éclipſée,
Succéder la réalité.

Les habitans du Pinde écartent l'ombre noire,
Qui des terreſtres demi-Dieux,
Tâche à couvrir les noms d'un voile injurieux,
Et des dens de l'envie arrachant leur mémoire,
Leur ouvrent la porte des Cieux.

TITON, quel honneur doit donc ſuivre
Tes incomparables travaux!
Tu redonnes la vie, à ceux qui font revivre
Les humains qui bravant les dangers & les maux,

x*

Ont eu la valeur pour Egide,
Et que le mérite solide
Donne aux Dieux mêmes pour rivaux.

Mais, quel charmant spectacle est offert à ma vûë !
Un Groupe incrusté d'or se forme d'une nuë ;
Des Cignes argentez t'enlevant dans les airs,
T'y font un Thrône de leurs aîles ;
Le Ciel, la Terre en feu répétent leurs concerts,
Tout s'anime aux doux sons de leurs voix immortelles.
J'entends des instrumens divers,
Je vois la Musique & les Vers
S'accorder à l'envi pour célébrer ta gloire,
Et du brillant sommet du Temple de Mémoire,
La répandre aux deux bouts de ce vaste Univers.

Le Puissant Protecteur * des BOILEAUX, des CORNEILLES,
Du fils du GRAND HENRI le vaillant Rejetton,
Qui des nobles Esprits attentif aux merveilles,
Sçut les encourager, récompensant leurs veilles,
De ton Parnasse est l'Apollon.

* Louis XIV.

Son royal Héritier ni moins grand, ni moins bon,
Formé du même sang, suit son auguste trace.
A peine a-t'il parlé, que le cruel démon
Dont le Sceptre de fer épouvante la Thrace,
Baisse épris de respect son sanglant Pavillon.
Je vois de fiers Géans que sa force terrasse,
Et le vice insolent à ses pieds abatu,
Implorer plein d'effroi la modeste Vertu.

Sous son Régne fécond les beaux Arts fructifient ;
A défricher leur champ, lui-même il prend plaisir,
Tous les Sçavans s'en glorifient :
Le Ciel en le créant couronna leur désir.
Il est l'honneur, l'exemple, & l'amour de la terre.
Tous les peuples divers que son contour enserre,
Sont jaloux du bonheur qu'on goûte en nos climats.
Minerve est son fidéle Guide,
Et portant son grand nom gravé sur son Egide,
L'annonce en précédant ses pas.

Du cœur de ses Sujets il a fait la conquête,
Travaillez, des neuf Sœurs diligens Nourrissons.
Célébrez ses Vertus, sa main est toute prête,
A répandre sur vous la douceur de ses dons.
Croissez sur la double colline,
Jeunes & tendres Arbrisseaux,
Le Fleuve se déborde, & sa source divine
Qui fait reverdir vos rameaux,
Vous inonde déja du trésor de ses eaux.

Ah! Ciel, si tu daignois seconder mon envie,
On verroit se mêler le feu, l'air & les flots,
Et tomber avec eux la Terre ensevelie
Dans les entrailles du cahos,
Avant que le ciseau de l'affreuse Atropos
Coupât la trame de sa vie.

Mais si l'inclémence du sort
S'attache obstinément à briser la barriére,
Que notre juste zéle oppose à son effort.
Dieux, permettez qu'avant de perdre la lumiére,
Il fournisse deux fois l'éclatante carriére
De ce Roi Conquerant [a], dont la rapidité
Surprit dans ses Marais le Batave indompté,
Qui pouvoit dominer du Couchant à l'Aurore,
S'il n'eût enfin lui même arrêté ses progrès,
Et que nous pleurerions encore,
Si de son Successeur que l'Univers adore,
Les Talens infinis n'étouffoient nos regrets.

Alors malgré la Parque, au Temple de Mémoire,
Entre les bras de la Victoire,
Près de son Bisayeul, notre Roi volera,
Assis au même rang sur ce Mont il verra
Ce Valois [b] renommé qui chassant de la France
L'orgueilleuse & folle Ignorance,
Fut le Pere & l'Appui des Arts qu'il illustra,
Et qu'excita la récompense.

Que ne peux-tu, Titon, vivre encore jusques-là!
Sur ton magnifique Parnasse
Tu lui décernerois de cette insigne place
L'honneur, dont l'équité par ta voix l'assura.

M. Des Forges Maillard.

[a] Louis XIV.

[b] François I.

AD ILLUSTRISSIMUM DOMINUM
TITON DU TILLET,
ARMATURÆ MILITARIS INSPECTOREM,
Cùm Librum, qui inscribitur PARNASSUS GALLICUS, in lucem edidisset.

Aonidum & Phœbi, Clarissime TITON, *amores,*
Qui Pindum æterni nominis esse facis;
Et decus immortale tibi, famamque parasti,
Et tua mille tubis laus iterata sonat:
Cùm liber, inscriptus Parnassi nomine, dulcis
Cura, laborque tuus, dignus in orbe legi,
Redditus incudi, Rege auspice, prodit in auras,
Tetrâ Censorum tutus ab invidiâ.
Vivet in omne ævum Liber aureus ille, per Urbes
Quem versare manu Civis & hospes avet;
Quotquot apud Gallos in honore fuêre Poetæ,
Quippe beat meritâ laude, vetatque mori.
Hinc te jam placido respectat lumine Phœbus,
Hinc Pindi in medio dat tibi monte locum;
Duxque tuus bifidi montis per amœna Vireta,
Circumdat capiti laurea serta tuo;
Et sua plectra movens, francos, latiosque Poetas
Provocat in laudes æmulus ipse tuas.
Idem omnes simul ardor habet tibi pangere Versus;
Hic citharam digitis pulsat, & alter ebur;
Temperat hic sacra fila Lyræ, Chelyn increpat alter,
Et tibi certat ovans deproperare melos.
Ampla tui merces, TITON, *pretiumque laboris,*
Assiduâ, in Pindo, laude sub astra vehi:
Esse quid hoc dicas; nisi Templa arasque mereri,
Et sorte Indigetes æquiparare Deos?

Ytasse Congregationis Doctrinæ Christianæ.

Vivere dent aliis Vates, tu Vatibus ipsis
Vivere das; Pindo vivis & ipse tuo.

C. C. H. DANIOUAN.

LISTE

LISTE
DES POËTES ET DES MUSICIENS
Raſſemblez juſqu'à preſent ſur le Parnaſſe.

Ceux qui voudront ſçavoir les rangs qu'ils y occupent, s'en inſtruiront au commencement de ce volume, depuis la page 35. juſqu'à la page 40.

Après les Noms propres ces lettres P. L. *ſignifient Poëte Latin*, & M. *ſignifie Muſicien : les Noms qui ne ſont point ſuivis de ces lettres, ſont ceux des Poëtes qui ont écrit en françois.*

le

Outre les noms de quelques Amateurs de Poësie qui sont compris dans le Rouleau qu'on voit à la page 39. de ce Volume, & qui sont placez dans cette Liste, on peut y joindre les noms des personnes qui suivent, qui ont composé quelques jolis Vers qu'on trouve dans des Recueils de Poësie, comme dans celui du P. BOUHOURS, *celui de* VERTRON, *celui qui est intitulé*, Recueil de beaux Vers qui ont été mis en chant, *deux volumes in-12. chez Sercy, Paris* 1661. *&c.*

Messieurs

Le Comte d'Olonne.
Le Marquis du Châtelet.
Le Marquis de Maulevrier.
Le Marquis de Monpipeau.
Le Marquis de Dangeau.
Le Marquis de Mimurs.
Le Comte de la Riviere.
Le Chevalier de Meré.
Des Reaux.
Bétoulaud.
L'Abbé Cotin.
L'Abbé Martinet.
Pajot de Liniere.

Y

a *Voyez* l'Extrait de la Vie des Poëtes & des Musiciens, dont les noms doivent être ajoutés à cette Liste, page 661. & les suivantes.

Morfontaine. Rochebrune. Barcos. } *V. Article du Bouſſet, page 604.*	Des Noyers.
	Durand.
	De Liencour.
Les Dames	*Les Demoiſelles.*
Laurence de Bellefont.	De la Charce, & d'Alerac.
de Dourlens, & Mlle de Chance ſa fille.	Ramiez.
	De Sant André.
De Brettonvilliers.	Itier.
Maréchal.	De Puiſmirol.

Noms de quelques Dames qui ont excellé dans l'Art de chanter, & dans celui de toucher le Claveçin.

Mlle Hilaire. Mlle le Froid. } *V. Article Lambert, page 590.*	Mlle Certin. Mme Penon. Mlle Guyot. Mme de la Plante. } *V. Article de la Guerre, page 636.*
Mlle de Saint Chriſtophe. Mlle Rochois. } *V. Article Lully, page 595.*	

L I S T E

De pluſieurs Grands Hommes, dont il eſt parlé dans ce Volume, avec une Table des principales matieres qui y ſont compriſes.

TABLE

Des principaux sujets contenus dans la Description du Parnasse François.

POur faire connoître le nombre considerable de Poëtes & de Musiciens que la France a produits, je mettrai ici un catalogue de plusieurs autres Poëtes & Musiciens qui ne sont point compris dans la Liste precedente, & qu'on peut supposer se promener dans les belles & riantes avenues du Parnasse, & dans les campagnes agréables qui l'environnent, parmi lesquels Apollon & son Conseil pourront faire choix de quelques-uns pour les admettre sur le Parnasse, & donner ordre pour faire éloigner encore davantage ceux qui ne meritent pas de voir de si proche ce Mont sacré.

Je presenterai d'abord un catalogue de cent vingt-sept Poëtes François vivans avant l'an 1300. tel que le donne le President Fauchet dans son Livre de l'origine de la Langue & de la Poësie Françoises*, où les Curieux pourront avoir recours pour s'instruire de ces Poëtes.

* Volume in 4°. Paris 1581.

ADam de Guienci.
Adam le Bossu.
Alexandre de Paris.
Andrieu.
Aubins de Sezane.
BAude de la Carriere.
Baudouin des Autiex.
Blondiaux.
Blondiaux de Nesle.
Bruniaux de Tours.
CAr Ausaux d'Arras.
Car Ausaux.
Le Chanoine de S. Quentin.
Chardon.
Chastelain de Coucy.
Christien de Troyes.
Clerc de Vaudoy.
Colars li Bouteillers.
Colin Muset.
Courte-Barbe.
Courtois d'Arras.
DOete de Troyes.
Durans.
Duc de Braban.
EUstace li Peintres.
Eustace.
FRere.
GAçes Brulez.
Garin.
Gauthier d'Argies.
Gauthier d'Espinois.
Gauthier de Soignies, ou de Saguies.
Gauthier de Belle-Perche.
Gilles de Viez-Maisons.
Gilles le Viniers.
Girardins d'Amiens.
Girard de Boulogne.
Godefroy de Leigni.
Gomars de Villiers.
Greivillier.
Guiart.
Guillaume Viaux.
Guillaume le Viniers.
Guillaume de Lorris.
Guillaume de la Villeneuve.
Guillebert de Berneville.
Guiot de Provins.
HAisiaux.
Hebers.
Hues de Braie-Selve.
Hues de Cambray.
Hugues de Bresi, ou Bersi.
Hues li Maronniers.
Hues Piancelles.
Huistaces d'Amiens.
Huon de Meri.
Huon de Villeneuve.
Huon le Roi.
JAcques d'Espinois.
Jacques de Chison.
Jacques de Hedinc.
Jaquemars Gielée.
Jehan Bodel.
Jehan de Boues.
Jehan Bretel, ou Bretiaux.
Jehan Chapelain.
Jehan du Chastelet.
Jehan Clopinel, dit de Meung.
Jehan li Cuneliers.
Jehan du Pin, ou Pain.
Jehan Erars.
Jehan Frumiaux de Lille.
Jehan le Galois.
Jehan de Maisons.
Jehan Moniot d'Arras.
Jehan Moniot de Paris.
Jehan li Nevelois.
Jehan l'Orgueneur.
Jonglet.
LAmbert li Cors.
Lambert Ferris.
MAhieux de Gand.
Mapolis.
Marie de France.
ODe de la Courroierie.
Oudart de Lacenie.
PErrin d'Angecort.
Perrot de Nesle.
Philippes Pa.
Pieros du Riez.
Pierre Gentien.
Pierre de Creon.
Pierre de S. Cloor.
QUens d'Anjou.
Quens de Bretaigne.
Quens de la Marche.
RAoul de Biauvais.
Raoul de Houdanc.
Raoul de Ferrieres.
Renault d'Audon.

Richard

Renaud de Sabueil.
Richard de Semilli.
Richard de Fournival.
Richard de Lille.
Robert de Blois.
Robert du Castel.
Robert de Marberolles.
Robert de Mauvoisins.
Robert de Reims.
Robins de Compiegne.
Rogerin d'Andeli.
Rogers de Cambray.
Roix de Cambray.
Roix Adenez.
Rutebeuf.
SAinte des Prez.
Sauvage d'Arras.
Simons d'Anthie.
THiebault de Blazon.
Thiebault de Mailly.
Thiebault Roi de Navarre.
Thierri de Soissons.
Thomas Erars.
Thomas Eriers.
le Thresorier de Lille.
VIdame de Chartres.
Viellars de Corbie.

Maistre Eustace *est le plus ancien de tous ces Poëtes ; il fleurissoit dans le milieu du douziéme siecle.* Helinand, *Religieux de l'Abbaye de Froimont en Beauvaisis, vivoit du tems de* Philippe-Auguste, *& avant* Eustace, *dont on vient de parler. Il composa un* Poëme de la Mort, *qui est parvenu jusqu'à nous par les soins d'*Antoine Loisel, *celebre Avocat en Parlement, & sçavant Antiquaire, qui l'a fait imprimer.* V. *page* xxxiv. *&* Pasquier, *Recherches de la France*, livre 7. chapitre 3.

Après le catalogue des Poëtes du President Fauchet, je mettrai celui des Poëtes dont Colletet a écrit les vies, qui s'impriment actuellement chez Gabriel Martin à Paris. Le P. le Long dans sa *Bibliotheque historique de la France* donne ainsi ce catalogue selon la chronologie des tems où ont vêcu ces Poëtes. Comme il y en a quelques-uns qui sont compris dans la liste des Poëtes du Parnasse, on mettra un P. après leurs noms pour les distinguer.

1209. Dans Helinand.
1212. Hugues de Bercy.
1310. Guill. de Guileville.
1452. Alain Chartier.
1463. JeanRegnierdeGarchy
1464. Olivier de la Marche.
1474. Georges Chastelain.
1482. François Villon. P.
1501. Robert Gaguin.
1502. Octavien de S. Gelais.
1520. Antonius de Arena.
Jean le Maire.
1529. Guillaume des Autels.
1532. Jean-Antoine deBaïf.P
1540. Jean Marot. P.
1542. Bonavent. de Periers.
1543. Etienne Dolet.
1544. Clement Marot. P.
1546. Jean Paradin.
1547. Antoine Heroet.
1548. Michel d'Amboise.
1549. Marguer. de Valois. P.
Claude Chappuys.
1550. Jean Bouchet.
Louis des Mazures.
Louise Labbé.
1553. François Rabelais. P.
Hugues Salel.
1554. Jean de la Peruse. P.
1555. Charles de SteMarthe.
Jacques Tahureau.
1559. Olivier de Magny.
Nicolas Denisot.
1560. Joachim du Bellay. P.
Maurice de Seve.
Michel Marot. P.
1561. Charles Fontaine.
1563. Guillaume du Maine.
Claude Boillet.
1567. Philibert Bugnyon.
1569. Antoine deCaracciole.
Pierre de Melphe.
Pierre Sorel.
1570. Jacques Grevin. P.
Jacques de Fouilloux
1572. Melin de S. Gelais. P.
1573. Etienne Jodelle. P.
Pierre Davity.
1574. François Habert.
1577. Thomas Sonnet.
Remi Belleau. P.
1578. Paschal du Robin, sieur du Faux.
1579. Claude Binet.
1581. Jacques de Billy.
1582. Jacques Pelletier.
1583. Flaminio de Birague.
Joseph du Chesne.
François deBelleforest.
Jean le frere de Laval.
1584. Amadis Jamin.
Antoine le Fevre de la Boderie.
Marie de Romieu.
Nicolas le Fevre de la Boderie.
1685. Etienne Tabourot.
Guy du Faur de Pybrac. P.

Thomas Sibillet.
Pierre de Ronsard. P.
Marc-Ant. de Muret. P.
1585. Pierre Mathieu.
Guy le Fevre de la Boderie.
1586. Jean Edoart de Monin.
Jean des Cavres.
Jacques Grenier de Poissy.
1587. Madelaine Neveu. P.
Dames des Roches, la mere & la fille.
Jean Moret.
René Arnould.
1588. Jean Dorat. P.
1589. Pierre Javercy.
1590. Guilllaume Saluste du Bartas. P.
Robert Garnier. P.
Lambert Daneau.
1591. Jacques Herault de la Picardie.
1596. Jean de la Jessée.
1597. Cath. de Fradonnet. P.
Pierre de Laudun d'Aigaliers.
1598. Louis de Balzac. P.
1599. François Perrin.
Robert le Roquez.
1600. Guy de Tours.
Pierre de la Primaudaye.
Gerard François.
1601. Claude Minos ou Mignaut.
1602. Jean Passerat. P.
1604. Pierre de Brach.
1605. Ponthus de Thiard. P.
Théodore de Beze. P.
1607. Robert & Antoine le Chevalier & sieurs d'Agneaux.
Nicolas de Montreux.
Jacques Guillot.
1608. Nicolas Rapin. P.
1609. Anne d'Urfé.
1611. Nicolas le Digne.
1612. Jean Prevost.
René Rochet, sieur d'Ambillon.
Louis le Charron.
1615. Cesar de Nostradamus.
Etienne Pasquier. P.
1616. François Beralde de Verville.
1618. Etienne Durand.
1620. Salomon Certon.
Renault d'Ezanville.
François d'Amboise.
1621. Julien Peleus.
Ant. de Montchretien, sieur de Vatteville.
Christophe de Gamon.
1622. Jean d'Alary.
1624. Guillaume Cretin. P.
Vital d'Andiguier.
Nicolas Richelet.
1628. Marc de Maillet.
1629. Adrien de la Morliere.
1633. Pierre le Loyer.
1635. Jean de Schelandre.
1636. René du Tertre, sieur de la Motte.
Noel de Renneville.
1638. Honorat de Meynier.
1640. Marc l'Escarbot.
1641. Jean Besly.
1644. Scevole de Sainte Marthe le Fils. P.
1659. Guillaume Colletet. P.

Voici les Noms de plusieurs autres Poëtes dont il n'est point fait mention dans le catalogue du Président Fauchet, ni dans celui de Colletet. Je renvoye premierement le Lecteur aux deux Epigrammes de Clement Marot, que j'ai mises à la page 99. & à la suivante de ce Volume, où l'on verra les noms de plusieurs Poëtes anciens qu'il a celebrez dans ces deux Epigrammes: quelques-uns sont sur le Parnasse; voici ceux qui n'y sont pas: *Alain Chartier*, *Octavien de Saint Gelais*, *Jean le Maire*, *George*, *les deux Gerbans*, *Meschinot*, *Salel*, *Heroet*, *Brodeau*, *Chapuy*, que je laisserai dans les avenues ou dans les campagnes qui environnent le Parnasse. Etienne Pasquier dans son septiéme livre des *Recherches de la France*, chapitres vj. & vij. fait encore mention honorable de plusieurs autres Poëtes qui ont été contemporains de ceux-ci, ou qui les ont suivi de près: leurs noms se trouvent aussi dans le catalogue de Colletet, ausquels on peut encore ajouter ceux de *Cottignon*, *Mauduit*, *Regnault*, *Renouard*, & de quelques autres dont Colletet a parlé dans ses Epigrammes.

Je joindrai à ces Poëtes ceux qu'on verra dans la Liste suivante, où je les ai placez à-peu-près dans l'ordre chronologique où ils doivent être. Je diviserai cette Liste en diverses parties, pour faire connoître les Auteurs qui en ont parlé, & ausquels

on peut avoir recours pour être inſtruit de leurs ouvrages, & ſçavoir le jugement qu'ils en ont porté. Je ferai un article de ceux ſur leſquels Baillet a écrit dans ſon Livre des *Jugemens des Sçavans ſur les Poëtes modernes*, en indiquant le nº où il en eſt queſtion; un article de ceux dont Deſpréaux a parlé. Je rangerai ceux dont on a inſeré les Poëſies dans differens Recueils, ſelon le Recueil où ſont leurs Vers. On verra auſſi les noms de quelques Poëtes dont Moreri & Bayle ont écrit dans leurs Dictionnaires, & quelques-uns de ceux qui ſont dans le *Menagiana*.

Charles d'Orleans vivoit ſous le regne de Charles VIII.
Michel Pourrée. *Voyez* la page xxxviij.
Louis Chocquet, Bayle, *Dict.*
Sigogne.
Bertelot.
Etienne de la Beotie. *Voyez* Baillet, nº. 1305.
Florent Chreſtien, Precepteur de Henri IV. B. nº. 1352.
S. G. de la Roque, B. nº. 1374.
Claude Guichard; Moreri, *Dictionaire.*
Perigny.
Gilles Coras, Moreri, *Dict.*
Blot le Chanſonier.
Gratian du Pont.
D'Ouville.
Louis le Laboureur, Auteur du Poëme de Charlemagne.
Courtin en a compoſé un ſur le même ſujet.
Monconys.
Etienne Carneau, *Celeſtin.*
L'Abbé Chaſſain a traduit en Vers *les Hymnes & les Proſes de l'Office divin pour tous les tems de l'année*, Paris 1606. in-12.
Martinet d'Eſcury, Gentilhomme ordinaire de la Reine Mere, ſes *Poëſies*, Paris 1665. in-4º.
L'Abbé de Marolles, Traduction en Vers des *Géorgiques de Virgile*, des *Catalectes du même Poëte*, & de *celles de quelques autres Poëtes Latins*, Paris 1671. in-8º.
L'Abbé de Torches, *le Berger fidele*, traduction du *Paſtor fido*, du Guarini, Paris 1667. in-12.
Heſteau de Nuyſement.
L'Abbé Barrin, traduction des *Epîtres & des Elegies amoureuſes d'Ovide*, la Haye 1685. in-12.
Sylvecanne, traduction des *Satires de Perſe*, Lyon 1693. in-12.
De Brye, traduction des *Odes choiſies d'Horace*, Paris 1695. in-8º.
Monicar, *les Merveilles de Verſailles*, deux volumes in-4º avec figures, Paris 1725.
Nanteuil, *le Graveur.*
Pierre de Saint Louis, *Carme*, Poëme de *la Madelaine.*

Noms de quelques Poëtes, dont les Poëſies ont été inſerées dans un Recueil qui a pour titre, le Cabinet des Muſes, *volume in-12. Rouen 1619.*

Le C. de Maloyſel.
D'Infrainville.
Touvant.
Trelon.
D'Agoneaux.
Chauluet.
de l'Aſtre.
Renouard.
Calliers.
Pomeny.
D'Hemery.
D'Huxatime.
Chovayne.

Noms de quelques Poëtes du Recueil de Sercy, *cinq volumes in-12. Paris 1668.*

L'Abbé de l'Affemas.
Le Brer.
De Juſſy.
De Cериſay.
De Quincy.
Bardou.
De Francheville.
Baralis.
Le Vavaſſeur.
Boiſſiere.
Fourcroy.

Noms de quelques Poëtes du Recueil de la Fontaine, *trois volumes in-12. Paris 1671.*

Choiſeul, Evêque de Commenge.
Le Marquis de Beuzeville.
Pomponne.
L'Abbé de Montigny.
J. Bayer.
Beys.

Noms de quelques Poëtes de l'Académie Françoiſe.

Claude de Meziriac.
François d'Arbaud.
Pierre Boiſſat.
Nicolas Faret.
Daniel Priéſac.
Jean Baudoin.
Pierre Bardin.
François Colomby.
Michel le Clerc.

Noms de quelques Auteurs de Pieces de Theatre.

Bordier & Hardy, ſurnommez *Poëtes du Roi*, vivoient encore quand Pierre Corneille commenca à travailler pour le Théatre. Il y eut dans ce tems-là une grande foule de Poëtes Dramatiques, dont la plus grande partie des noms ſont compris dans les Liſtes prece-

dente : je rapporterai seulement ici les noms de trois Poëtes qui les ont suivis.

Des Mares, auteur de *Roxelane*.
De Brie, des *Heraclides*.
Chaligny, de *Coriolan*.

Noms des Auteurs Comédiens.

Monfleury.
Brécourt.
Haute-Roche.
La Thuillerie.
Raisin l'aîné.
Chammelay.
Le Grand.
Voyez page 644. de ce Volume.

Noms de quelques Poëtes qui ont composé des Opera.

Du Boulay.
Banzy.
De Saint Jean.
Guichard.
Menesson.
V. le Recueil des Opera, imprimé chez Ballard.

Noms de plusieurs Poëtes dont Despréaux ne parle pas fort avantageusement. V. la Table de ses œuvres, deux vol. édition de Geneve & d'Hollande.

Rampalle.
Mangon.
Du Souhait.
Corbie.
La Morliere.
François Cassendre.
Paget de la Serre.
Saint-Garde.
Jacques Coras.
Les Fargues.
Martin Pinchesne.
D'Assoucy.

Noms de quelques Personnes qui ont composé des Chansons, qui sont inserées dans un Recueil que Sercy a donné en un volume in-12. Paris 1661.

Bouchardeau.
Servien.
Malo.
Le Royer.
Bouillon.

Voici les Noms de quelques François qui ont donné des Poësies latines, sur lesquelles on peut consulter Baillet dans son Livre des Jugemens des Sçavans, *tomes 4. & 5.*

Nicolas Bourbon, *l'ancien*.
Jean Vouté.
Jacques Roger.
Jean de Dampierre.
André Frusius.
Jean Brissard.
Le sieur de Saint Blancas.
Martin Clairé, Jesuite.
Pierre Lenglet.
Leonard Frizon. J.
Jean Lucas. J.

Les deux Pinon, Bayle. *Dict.*
Derel. J.
Albert d'Augieres. J.
Janin, J.
Chevalier, J.
Perigaut, J.
Charonnier, J.

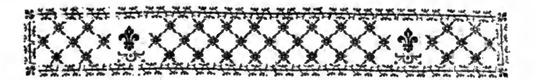
On peut voir des Vers latins de ces cinq derniers Auteurs dans un Recueil, intitulé Ars metrica.

Ajoutons pour faire honneur à ces Poëtes, les Noms de quatre des plus grands Hommes qui ayent paru dans la Republique des Lettres, & qui se sont amusé à faire quelques petits Vers.

André du Chesne.
Paul Colomiez.
Adrien de Valois.
Urbain Chevreau.

Il seroit aisé de pouvoir rapporter encore plusieurs autres Noms des François qui se sont exercez dans la Poësie. Scevole de Sainte Marthe dans ses Eloges des Hommes Illustres parle de plusieurs qui ne sont point nommez ici. Ronsard en cite aussi quelques autres ; & dans le Recueil de ses œuvres on trouveroit des Vers que plus de trente de ces Poëtes ou Versificateurs ont faits à sa gloire. J'en resterai pour le present à ceux que je viens de nommer, dont on pourra parler plus amplement dans la suite. Je finis cette Liste en marquant les noms de plusieurs de nos Musiciens, que l'on peut mettre aussi dans les avenues & dans les campagnes qui environnent le Parnasse. On trouvera des Recueils de leur Musique chez Ballard, seul Imprimeur du Roi pour la Musique.

Delpher.
Cosset.
Sicard.
Cambert.
Cambefort.
Moulinié.
Molliere.
Mignon.
Le Camus.
Boësset.
Richard.
Bacilly.
Lalo.
Du Buisson.
Metru.
Senaillé.
Petoüille.
Gaumay.
Ces trois derniers sont morts depuis 1730.



LISTE
CHRONOLOGIQUE
DES POÈTES ET DES MUSICIENS

Contenus dans le Supplement du Parnasse François, jusqu'en cette année 1743.

Après les Noms propres ces lettres P. L. *signifient* Poëte Latin, *&* M. *signifie* Musicien *: les Noms qui ne sont point suivis de lettres majuscules sont ceux des Poëtes qui ont écrit en françois.*

ADDITIONS

A quelques Articles contenus dans ce Volume.

A l'article JACQUES DE THOU (*page* 187.) il est dit que M. le Petit, Secretaire du Roi, a donné une bonne Traduction françoise des Memoires de ce grand Homme, écrits en latin, & divisez en six livres, ajoutez que M. Diz a traduit en Vers François les Vers latins qui se trouvent dans ces Memoires.

On a oublié de marquer à l'article d'ANTOINE GODEAU (*page* 303.) & à celui de JEAN DE SANTEUL (*page* 465.) que Charles Perrault dans ses *Hommes Illustres* a fait leur Eloge, où l'on a mis à la tête leurs portraits gravez.

Ajoutez à l'article de JACQUES LA FONDS (*page* 434.) qu'il avoit été Conseiller au Châtelet avant que d'être Capitaine de Dragons, & qu'il eut aussi une Charge de Gentilhomme ordinaire chez le Roi.

Article DE MONTPLAISIR (*page* 328.) on s'est trompé en disant qu'il est fils de Jacques Rougé, Seigneur du Plessy-Belliére. Son nom étoit DE BRUC, qui est celui d'une Famille illustre en Bretagne. Il étoit oncle de Madame la Maréchale de Crequy, & non pas son frere. Il est mort Lieutenant de Roi d'Arras.

Article JACQUES TESTU (*page* 507.) son corps fut porté à l'Eglise Saint Paul sa Paroisse, & de-là à celle des Carmes dechaussez, où il est inhumé.

Article de JOSEPH-FRANÇOIS DUCHE' (*page* 502.) outre les paroles des quatre Opera dont on a fait mention, il a composé celles de deux autres, sçavoir *Théagene & Clariclée*, Tragédie en cinq Actes; & *les Amours de Momus*, Ballet en trois Actes. Ces deux Opera ont été representez en 1695.

Article de CHARLES-AUGUSTE MARQUIS DE LA FARE (*page* 544.) ajoutez qu'il a fait les paroles d'un Opera intitulé, *Panthée*. S. A. R. M. le Duc d'Orleans a travaillé à la Musique de cet Opera.

Article SAINT GILLES (*page* 567.) marquez qu'il a laissé plusieurs Chansons & plusieurs Vaudevilles qui sont pleins d'esprit & de gentillesses.

[Article FRANÇOIS GACON (*page* 605.) ajoutez qu'il a fait les Eloges de plus de cent Personnes illustres dans des *Quatrains* ou des *Sixains*, qui ont été mis au bas de leurs portraits gravez par des Rochers.

A la page 37. *second Rouleau des Poëtes François*, après *Jean* BOIVIN, ajoutez une Asterisque * pour marquer qu'il étoit de l'Académie Françoise. A la fin de la premiere colomne de la page 38. mettez *Jean* DE BUSSIERES, P. L.

FAUTES A CORRIGER.

P*Age* 17. *ligne* 4. quatre cent, *lisez* cent trente. *Page* 28. *ligne* 5. françoise, *lisez* françoises. *Page* 47. *ligne* 8. espere, *lisez* esperé. *Page* 86. *ligne* 12. science, *lisez* licence. *Page* 100. *ligne* 6. Heros, *lisez* Heroet. *Page* 192. *ligne* 7. Banne, *lisez* Baune. *Page* 207. *ligne* 23. soit, *lisez* soient. *Page* 212. *ligne* 30. contenir, *lisez* contenter. *Page* 220. *ligne* 17. Contat, *lisez* Constart. *Page* 273. *ligne* 16. Pharse, *lisez* Pharsale. *Page* 276. *ligne* 26 & n°. *lisez* & même n°. *Page* 345. *ligne* 8. Veradier, *lisez* Varadier. *Page* 385. *ligne* 27. Mazarn, *lisez* Mazarin. *Page* 399. *ligne* 25. *probis*, lisez *probris*, *Page* 405. *ligne* 14. distigua, *lisez* distingua. *Page* 424. *ligne* 12. de Chavigny, *lisez* de Chalivoy. *Item ligne* 26. il fut, *lisez* il en fut. *Page* 435. *ligne* 19. ce volume, *lisez* ces volumes. *Page* 489. *ligne* 2. de PLAT-BUISSON, *lisez* DE PLABUISSON. *Page* 511. *ligne* 9. & *page* xcij. Edition, *lisez* Editions. *Page* 512. *ligne* 1. LA FOSSE, *lisez* DE LA FOSSE. *Page* 496. *ligne* 23. des œuvres, *lisez* de ses œuvres. *Page* 601. *ligne* 17. Compagne, *lisez* Compagnie. *Page* 628. *ligne* 26. PETOUVILLE, lisez PETOÜILLE. *Page* 419. Boncorse, *lisez* Bonecorse. *Page* 644. Monfleury, *lisez* Montfleury. *Page* xcij. *colonne* 1. *ligne* 7. *Noms de Auteurs*, lisez *Noms des Auteurs*. *Ibid. colonne* 3. *ligne* 27. Paul Colimiez, *lisez* Paul Colomiez.

A la Liste alphabetique des Poëtes & des Musiciens, *page* lxxxv. *après* SEGRAIS, *mettez*, *Louise Anastasie* DE SERMENT, page 446. *A la page suivante* 447. *ligne* 4. est-il à redouter? *lisez* seroit-il redouté? *Suite des fautes à corriger*. *Page* 16. mettez au commencement de la ligne 3. de *Chapelain*. *Page* 17. *ligne* 4. plus de quatre cent, *lisez* cent trente. *Pages* 37. & 39. après les noms de Jean Boivin & du Comte de Bussy, *mettez-y une* * *Page* 132. *ligne* 29. Cha-teux, *lis.* Chamoreux. *Page* 178. *ligne* 17. amateur de Perse, *lis.* amateur & de Perse. *Page* 213. Bourbon Poëte Grecque, *lis.* Grec. *Page* 249. du Ryer mort en 1656. *lis.* 1658. *Page* 263. *ligne* 16. l'Eneïde travestie en cinq chants, *lis.* en huit livres. *Page* 302. *ligne* 38. sœur du Cardinal, *lis.* niéce. *Page* 334. Chapelain né en Decembre 1695. *lis.* 1595. *Page* 349. *lignes* 19. & 21. Labbé, *lis.* Labbe. *Page* 350. *ligne* 21. du septiéme siécle. *lis.* du dix-septiéme siécle. *Page* 419. Boncorse, *lis.* Bonecorse. *Pages* 437. & 441. Menage mort le 13. Juillet, *lis.* le 23. *Page* 447. Pellisson mort à Paris, *lis.* à Versailles. *Page* 492. le P. Commire né à Tours, *lis.* à Amboise. *Page* 515. *ligne* 15. trouvez le 22. Avril, *lis.* Aoust. *Page* 533. Despréaux mort le 11. Mars, *lis.* le 13. Mars. *Page* 564. *ligne* 27. Agesie, ~~*lis.* Coriolan~~. *Page* 584. Article Campistron reçû à l'Académie Françoise en 1711. *lis.* 1701. Le divertissement qu'il composa, & representé au Château d'Anet, *est intitulé*: Acis & Galatée. *Page* xlj. *ligne* 21. après les Timballes, *ajoutez* les Trompettes. *Page* lxxiv. *ligne* 6. la mort ne mord, *lis.* la mort n'y mord.

APPROBATION.

J'Ai lû par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux la DESCRIPTION DU PARNASSE FRANÇOIS, &c. & j'ai cru que le Public verroit avec plaisir cette Description d'un Monument qui fait honneur à la Nation, & qui marque le zele de son Auteur pour sa Patrie. Fait à Paris ce 7. Novembre 1726.

J'ai lû aussi les augmentations qui ont été faites à la premiere édition de cet Ouvrage, & qui consistent en un grand nombre de Vies des Poëtes ou Musiciens François; & j'ai cru que ce second Monument ne feroit pas moins d'honneur à la Nation & au zele de l'Auteur. Fait à Paris ce 8. Avril 1731. FONTENELLE.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre bien aimé le Sieur ***, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer, & donner au Public une *Description du* PARNASSE FRANÇOIS *executé en Bronze, suivie d'une Liste alphabetique des Poëtes & des Musiciens rassemblez sur ce Monument*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége sur ce nécessaires; offrant pour cet effet de la faire imprimer en bon papier & en beaux caracteres, suivant la feuille imprimée & attachée pour modele sous le contre-scel des Presentes. A CES CAUSES voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ladite Description ci-dessus specifiée, en un ou plusieurs volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feuille imprimée & attachée pour modele sous notre contre-scel, & de le faire vendre & debiter par tout notre Royaume pendant le tems de dix années consécutives, à compter du jour de la date desdites Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance: comme aussi à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter, ni contrefaire ledit Ouvrage ci-dessus exposé, en tout, ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, même d'impression étrangère ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui; à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant; & de tous dépens, dommages & interêts. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10. Avril 1725. & qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre très cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville Commandeur de nos Ordres; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France le Sieur Fleuriau d'Armenonville, Commandeur de nos Ordres, le tout à peine de nullité des Présentes: du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire joüir ledit Sieur Exposant, ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, soit tenuë pour dûëment signifiée; & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amez & féaux Conseillers & Secretaires, foi soit ajoûtée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes réquis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-huitiéme jour du mois de Novembre, l'an de grace mil sept cens vingt-six, & de notre Regne le douziéme. Par le Roy en son Conseil. DE SAINT HILAIRE.



Registré sur le Registre VI. de la Chambre Royale & Syndicale de la Librairie & Imprimerie de Paris, N. 531. fol 4.2. conformément au Reglement de 1723. qui fait défenses, art. IV. à toutes personnes, de quelque qualité qu'elles soient, autres que les Libraires & Imprimeurs, de vendre, debiter & faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir les exemplaires prescrits par l'article CVIII. du même Reglement. A Paris, le 3. Decembre 1726. Signé, VINCENT, Adjoint.

